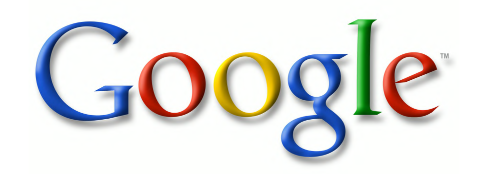
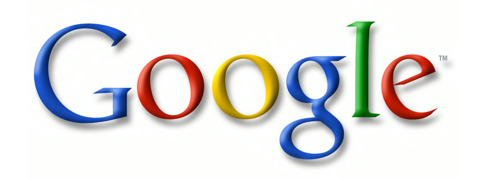
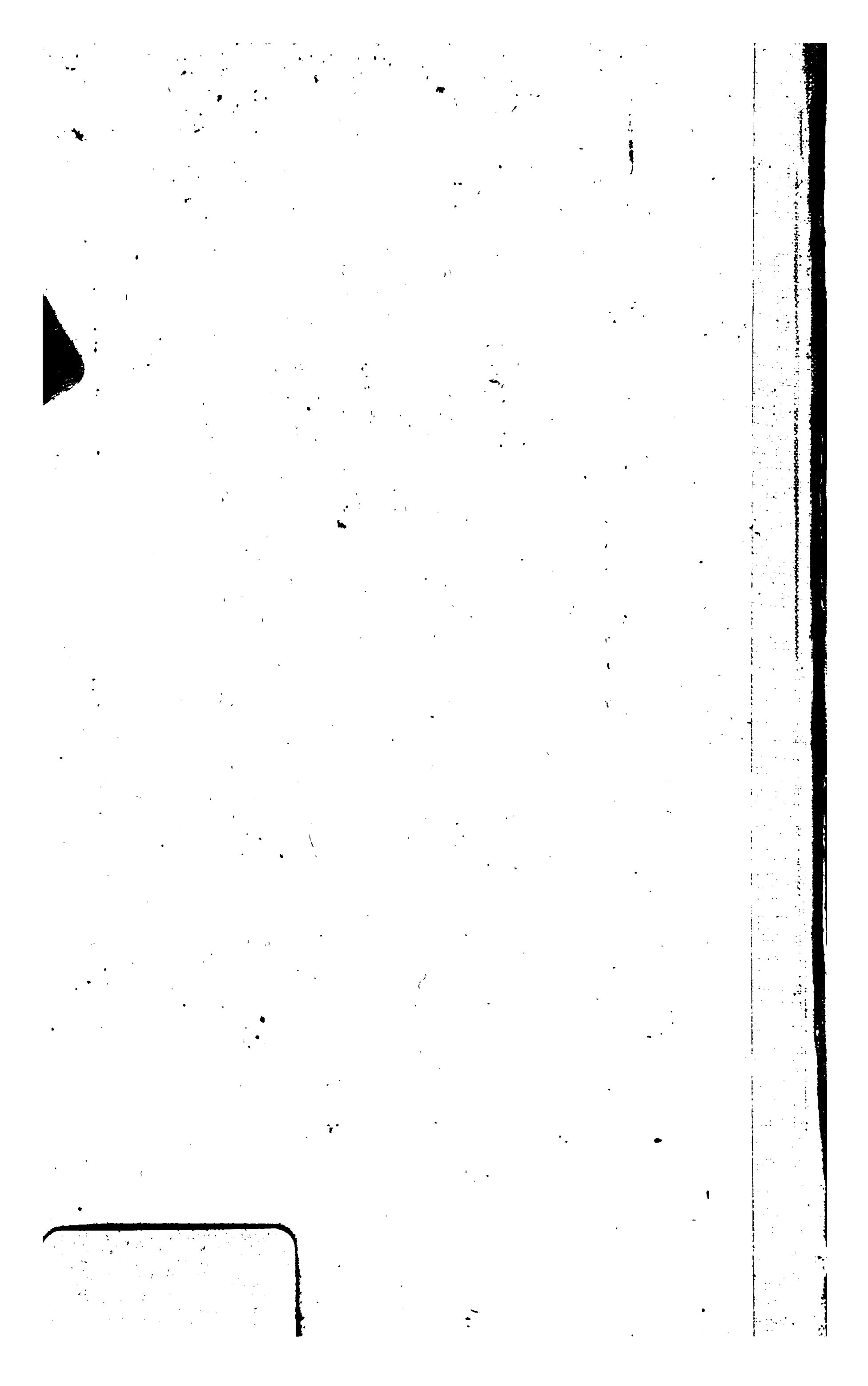






A A



# DICTIONNAIRE

## UNIVERSEL,

### HISTORIQUE, CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE.

TOME XVII.

TCHE.=VEZZ.

## CET OUVRAGE SE TROUVE :

Chez { L. PRUDHOMME, Éditeur, rue des Marais, au bureau du Lavater; PRUDHOMME fils, Imprimeur-Libraire, même rue, n° 17; GARNERY, Libraire, rue de Seine, hôtel de Mirabeau; } à Paris.

Madame BUYNAND, née BRUYSET, à Lyon.
Mademoiselle LEROY et Compagnie, à Caen.

| | |
|---|---|
| ALLÔ | Amiens. |
| FRÈRE, aîné. | Rouen. |
| VALLÉE, aîné. | *Id.* |
| RENAULT | *Id.* |
| BLOCQUET et CASTIAUX. | Lille. |
| STAPLEAUX. | Bruxelles. |
| GAMBIER. | *idem.* |
| Victor MANGIN. | Nantes. |
| BUSSEUIL, jeune. | *Id.* |
| LAFITE. | Bordeaux. |
| DURVILLE. | Montpellier. |
| FOURIER-MAME. | Angers. |
| CATINEAU. | Poitiers. |

GAMBART, Imprimeur, Éditeur de la Feuille périodique de Courtray.

| | |
|---|---|
| DESOER. | Liége. |
| BOVARD. | Aix-la-Chap. |
| LEROUX. | Mayence. |
| ÉLISÉE AUBANEL. | Tarascon. |
| GOSSE. | Baïonne. |
| PERTHÈS. | Hambourg. |
| IMMERZEEL et Compagnie | Amsterdam. |
| UMLANG | Berlin. |
| ARTARIA | Vienne. |
| ALICI, Libraire de la Cour. | St.-Pétersb. |
| RISS et SAUCET. | Moscou. |
| BRUMMER. | Copenhague. |
| BOREL et PICHARD. | Rome. |
| BOREL et PICHARD. | Naples. |
| GIEGLER et DUMOLARD. | Milan. |
| GRIESHAMMER. | Leipsick. |
| ESSLINGER. | Francfort. |

Et chez tous les principaux Libraires et Directeurs de postes.

*Les articles nouveaux sont marqués d'une*. Les articles anciens, corrigés ou augmentés, sont distingués par une †.*

# DICTIONNAIRE UNIVERSEL,

## HISTORIQUE, CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE,

Ou Histoire abrégée et impartiale des personnages de toutes les nations qui se sont rendus célèbres, illustres ou fameux par des vertus, des talens, de grandes actions, des opinions singulières, des inventions, des découvertes, des monumens, ou par des erreurs, des crimes, des forfaits, etc., depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours; contenant aussi celle des dieux et des héros de toutes les mythologies; enrichie des notes et additions des abbés BROTIER et MERCIER DE SAINT-LÉGER, etc., etc.

D'après la huitième Édition publiée par MM. CHAUDON et DELANDINE.

NEUVIÈME ÉDITION,

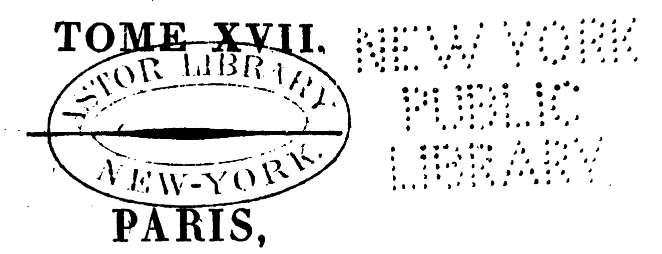
REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE 20,000 ARTICLES ENVIRON, PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

*Amicus Plato, amicus Aristoteles, magis amica veritas.*

Suivie de Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Ornés de 1200 portraits en médaillons.

TOME XVII.




PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE PRUDHOMME FILS.

1812.

# PORTRAITS

## QUI SE TROUVENT

## A LA FIN DU TOME XVII.

### PLANCHE LXXXVII.

TEMPLE (Guillaume chevalier).
TENCIN (Claude Alexandrine dame de).
TÉNIERS (David).
TERENCE (Publius Terentius Afer).
THÉOCRITE, poète grec.
THÉMISTOCLE.
THÉODOSE-le-Grand.
THÉOPHRASTE.
THOMAS D'AQUIN (saint).
THOMAS (Antoine).
THOMPSON (Jacques).
THOU (Jacques-Auguste de).

### PLANCHE LXXXVIII.

THOURET (Jacques-Guillaume).
THUCYDIDE.
TIBÈRE (Claudius Tiberius Nero).
TICHO-BRAHÉ.
TILLI *ou* TILLY (comte de).
TILLOTSON.
TINTORET (Jacques Robusti).
TITE *ou* TITUS.
TITE-LIVE (Titus Livius).
TITIEN (le).
TOIRAS (Jean du Caylard de St. Bonnet).
TORRICELLI. (Evangelista).

### PLANCHE LXXXIX.

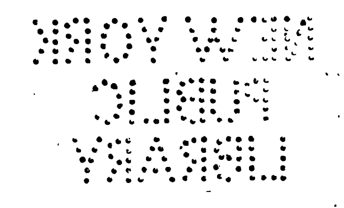
TOURNEFORT (Joseph Pitton).
TOURVILLE (Anne-Hilarion de).
TRAJAN (Ulpinus Trajanus Constantin de).
TRISSINO (Jean George).
TRIVULCE (Jean Jacques).
TROMP (Martin Happert).
TROMP (Corneille dit le comte de).
TSCHUDI (Dominique).
TURENNE.
TURGOT.
TURRETIN (Jean Alfonse).
VAILLANT (Jean-Foy).

## PLANCHE LXXXX.

Valette (Jean-Louis duc d'Épernon de la).
Valette Parisot (Jean de la).
Valière (Louise-Françoise duchesse de la).
Van-den-Velde, Adrien.
Van-Dyck.
Van-Huysum (Jean).
Van-Ostade (Adrien).
Van-Swieten (Gérard).
Vaucanson (Jacques de).
Véga (Lopez de).
Vendôme (Louis-Joseph duc de).
Verbiest (Ferdinand).

## PLANCHE LXXXXI.

Vernet (Joseph).
Verniquet (Edme).
Vertot (René Aubert de).
Vésale (André).
Vespasien.
Victor Amédée.
Vida.
Vignole (Jacques).
Villars (Louis Hector).
Villiers de l'Ile Adam.
Vincent-de-Paule.
Vinci (Léonard).



# NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE.



TCHERNISCHEFF, imposteur russe, déserteur du régiment d'Orloff, parut en 1770 à Zapeuka dans la Crimée, et se fit passer pour l'empereur Pierre III. Les popes ou prêtres russes, mécontens de ce que Catherine II ne leur avoit pas rendu leurs biens, favorisèrent cette erreur, et avoient déjà procuré à Tchernischeff un grand nombre de partisans. Ils se préparoient même à le couronner publiquement, lorsqu'un colonel russe s'empara du nouvel empereur, et lui fit sur-le-champ trancher la tête.

*TCHIRNHAUSEN (Ehrenfreid Waller), seigneur de Killingswald, né en 1651, et mort à 57 ans, cultiva avec succès les sciences mécaniques. Après avoir servi quelques années en Hollande, il voyagea, comme observateur, dans toute l'Europe, et vint plusieurs fois à Paris, où il fut élu membre de l'académie des sciences. Il est l'auteur d'un *miroir ardent* de trois pieds de diamètre, et pesant 160 livres, qui fut apporté en France, ainsi que d'un autre à-peu-près semblable, dont il fit présent à l'empereur Léopold, sans vouloir accepter d'autre récompense que le portrait de ce prince, avec une chaîne d'or. On doit encore à Tchirnhausen le *perfectionnement* de la manufacture de porcelaine établie en Saxe.

TEBALDEO DI FERRARA. *Voy.* AQUILANO.

* TEBALDI (Jean-Baptiste), chanoine de Saint-Jean-de-Latran, mort à Rome en 1607, a laissé quelques ouvrages, parmi lesquels on distingue une *Traduction* en octaves de l'Iliade d'Homère, Ronciglione, 1620.

TEBALDINI (Nicolas), imprimeur italien, renommé à Bologne vers 1630. Il a publié une *Description* de cette ville, qui se fait lire avec plaisir.

* I. TEDESCHI (Nicolas), archevêque de Palerme, célèbre canoniste du 15ᵉ siècle, né à Catane, se fit bénédictin à 14 ans, et fut

envoyé à Bologne, où il étudia sous les meilleurs maîtres de son temps. En 1411 il ouvrit une école de droit canon, qu'il enseigna encore à Sienne et à Parme. En 1425 le pape Martin V lui donna l'abbaye de Sainte-Marie de Maniago dans le diocèse de Messine. Il fut nommé auditeur référendaire de la chambre apostolique par le même pontife, puis archevêque de Palerme par Eugène IV. Alfonse, roi d'Arragon, le créa son conseiller, et l'envoya au concile de Bâle, où il fit briller son talent et son érudition. L'anti-pape, Félix V, le nomma cardinal, mais il paroît qu'il abandonna la pourpre, et mourut le 15 juillet 1445. On a de lui des *Commentaires* sur tous les livres de droit canon; des *Consultations*, et plusieurs autres *Traités* qu'il fit imprimer.

* II. TEDESCHI (Jean), jésuite, né à Modène en 1648, et mort le 7 septembre 1727, passa une partie de sa vie à Carpi, où il professa les belles-lettres. Il a donné, quelques *Discours sacrés*, et des *Cantates morales*, outre des *Poésies* éparses dans divers recueils.

* TEGGIA (Paul), né d'une ancienne famille de Sassuolo, dans le Modénois, le 4 novembre 1535, étudia à Modène sous le célèbre Lazare Labadino. On l'envoya ensuite à l'université de Bologne et à Rome. Jacques-Bon-compagne, duc de Sora, le nomma son secrétaire en 1573. Il passa ensuite au service du marquis de Pescaire en qualité de gouverneur de son fils. S'étant acquitté de cette fonction, il en reçut une pension viagère de deux cents écus d'or. Il perdit la vue en 1608, et mourut à Rome, le 6 décembre 1620. Teggia fut singulièrement estimé de Torquato Tasso et de plusieurs autres savans. Il avoit entrepris d'écrire la *Vie* de Grégoire XIII, mais il laissa cet ouvrage imparfait. Il acheva les *Annales* de Jean-Pierre Maffei sur la vie de ce pontife; elles furent publiées après sa mort, à Rome en 1742, 2 vol. in-4°, par Coquelines.

* TEGLIA (François de), poète florentin du 18e siècle, excelloit dans les *Impromptu*. On trouve dans divers recueils des *vers* de lui qui sont très-agréables. Il a encore écrit dans le style burlesque.

* TEGRIMI (Nicolas), né à Lucques d'une famille noble, et mort vers 1527, fut chargé par la république de plusieurs missions de la plus haute importance. On a de lui la *Vie de Castruccio Antelminelli*, fameux guerrier du 14e siècle, et un *Discours sur l'obéissance due à Jules II.*

TEGULA. *V.* LICINIUS, n° II.

* TEICHMEYER (Herman-Frédéric), médecin du 18e siècle, et professeur à l'université de Gênes. On a de lui, I. *Elementa philosophiæ naturalis experimentalis*, etc. Ienæ, 1717, in-4°. II. *Elementa anthropologiæ, sive theoria corporis humani*, etc., ibidem, 1719, in-4°. III *Institutiones medicinæ legalis et forensis*, etc., ibidem, 1723, in-4°. IV. *Vindicia quorumdam inventorum anatomicorum*, Ienæ, 1727, in-4°.

* TEINTURIER (Jean), natif de Nivelles, vivoit au 15e siècle, et fut premier chapelain et chantre de Ferdinand, roi de Naples, qui l'avoit engagé à abandonner la Flandre, et à venir s'établir

à sa cour. Ce fut lui qui fonda à Naples, avec Gafurio et Garnerio, cette célèbre école de musique, qui, dans ce temps, fut si utile aux progrès de l'art en Italie. Il composa plusieurs ouvrages de musique, entre autres, *Tractatus musices. — Explanatio manûs. — De tonorum naturâ ac proprietate.—De notis ac pausis. — De regulis, valore, imperfectione et alternatione notarum. — De arte contrapuncti.—Terminorum musicæ deffinitorium.* (Ce dernier ouvrage, imprimé à Naples en 1474, peut être regardé comme le premier dictionnaire de musique. Forkel l'a fait imprimer dans l'*Algemeine litteratur der musik*, Leipsick, 1792.

† I. TEISSIER (Antoine), né à Montpellier en 1632, fut élevé dans le calvinisme, et se retira en Prusse après la révocation de l'édit de Nantes. L'électeur de Brandebourg lui donna le titre de conseiller d'ambassade et le nomma son historiographe, avec une pension annuelle de 300 écus qui fut augmentée dans la suite. Cet écrivain mourut à Berlin en 1715, à 83 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve des recherches, mais dont le style n'est pas assez pur. Les principaux sont, I. *Les Eloges des hommes savans*, tirés de l'Histoire du président de Thou, dont on a quatre éditions. La dernière est de Leyde, 1715, en 4 vol. in-12, par les soins de La Faye, qui a joint des remarques et des additions aux Éloges. Ce livre qui pouvoit être utile avant que le P. Nicéron donnât ses Mémoires, n'est presque plus d'aucun usage; il est d'ailleurs écrit pesamment. II *Catalogus Auctorum qui librorum catalogos, indices, bibliothecas, virorum litteratorum elogia, vitam aut orationes funebres scriptis consignârunt*. Genève, 1685, in-8°. III. *Des Devoirs de l'Homme et du Citoyen*, traduit du latin de Puffendorf, 1690. IV. *Instructions de l'empereur Charles-Quint à Philippe II, et de Philippe II au prince Philippe son fils, avec la Méthode tenue pour l'education des Enfans de France*. V. *Instructions morales et politiques*, 1700. VI. *Abrégé de l'Histoire des quatre monarchies du monde, de Sleidan*, 1700. VII. *Lettres choisies de Calvin*, traduites en français, 1702, in-8°. VIII. *Abrégé de la Vie des princes illustres*, 1700, in-12. Le grand défaut de Teissier, dans ses livres historiques, est de n'avoir pas su discerner les choses essentielles, éclaircir les faits en les débrouillant, et mieux écrire. C'étoit un compilateur sans goût.

II. TEISSIER (Jean). *V.* TIXIER.

TEKELI (Emmeric, comte de), né en 1658 d'une famille illustre de Hongrie. Son père, Étienne Tekeli, avoit été impliqué dans la funeste affaire des comtes de Serin et de Frangipani, qui périrent par le dernier supplice en 1671. Le général Spark, à la tête des troupes de l'empereur, l'assiégea dans ses forteresses : il capitula après avoir fait évader son fils déguisé en paysan, et mourut peu de temps après. Emmeric Tekeli sortit alors de sa retraite de Pologne, pour passer en Transylvanie avec quelques autres chefs de mécontens de Hongrie. Son esprit et son courage le rendirent si agréable au prince Abaffi, qu'il devint en peu de temps son premier ministre. On l'envoya au secours des mécontens, qui le reconnurent

pour généralissime : ses armes eurent un succès heureux. La cour de Vienne fut alarmée ; mais n'ayant pas voulu satisfaire à toutes les demandes de Tekeli, les mécontens recommencèrent la guerre en 1680. Les étendards de ce général portoient cette inscription : *Comes* Tekeli ; *qui pro Deo et Patriâ pugnat.* Sa conduite répondoit quelquefois assez mal à cette épigraphe : il avoit exercé ses chiens à chasser et à dévorer les hommes, et donné dans plus d'une occasion des preuves de cruauté. Son armée fut renforcée par les Turcs et les Transylvains. Il se lia avec le bacha de Bude, qui lui fit ôter son bonnet à la hongroise, et lui en fit mettre un à la turque, enrichi de pierreries, dont il le gratifia de la part du grand-seigneur, avec un sabre, une masse d'armes et un drapeau. Quelques-uns disent qu'il lui mit la couronne de Hongrie sur la tête, et le revêtit des habits royaux par ordre de Mahomet IV, qui se croyoit en droit de disposer de cet état. Tekeli épousa la veuve du prince Ragotzki, fille du comte de Serin, au commencement d'août 1682. Il se joignit aux Turcs armés contre l'empire, et répandit par-tout la terreur. Après avoir tenté dans une diète tenue l'année d'après à Cassovie, de se raccommoder avec l'empereur, il unit ses armes à celles du grand-visir Mustapha, qui avoit assiégé Vienne. Ce ministre fut vaincu et obligé de se retirer. Dans son désespoir il attribua le mauvais succès de la campagne au comte de Tekeli, qu'il rendit suspect à Mahomet. Tekeli part pour Andrinople, se justifie, et s'assure de plus en plus la protection du grand-seigneur qui le nomma prince de Transylvanie, après la mort de Michel Abaffi, arrivée en 1690. Ce nouveau prince ne put jamais se faire reconnoître, quoiqu'il fît des prodiges de valeur contre le général Heusler, qui défendoit cette province pour la cour de Vienne. Il fut contraint de se retirer à Constantinople, où il vécut comme particulier. Il mourut catholique-romain, près de Nicomédie le 13 septembre 1705. Tekeli avoit plus de courage que de conduite ; mais dans les derniers temps il montra des mœurs plus douces et un esprit plus calme.

TÉLAMON (Myth.), fils d'Eaque, épousa Péribée, dont il eut le fameux Ajax. Il monta le premier à l'assaut, lorsqu'Hercule prit la ville de Troie sous le règne de Laomédon ; et il eut pour récompense Hésione, qui fut mère de Teucer. Il fut aussi du nombre des Argonautes.

TELCHINS. C'étoient des magiciens et des enchanteurs à qui on attribuoit l'invention de plusieurs arts. On les mit au nombre des dieux après leur mort. On croit que c'est d'eux qu'Apollon a eu le surnom de *Telchinius*. Leur culte étoit célèbre sur-tout dans l'île de Rhodes, qui a été aussi nommée *Telchinia*.

I. TÉLÉGONE *et* THMOLUS. *Voyez* Protée, n° I.

II. TÉLÉGONE (Myth.), fils d'Ulysse et de Circé. L'oracle ayant prédit qu'Ulysse périroit de la main de Télégone, il céda son trône à Télémaque, et se confina dans un désert. Télégone devenu grand, obtint de Circé la permission d'aller voir son père ; et lorsqu'il débarquoit, Ulysse ramassa dans la campagne quelques gens à la tête desquels il se mit, pour s'opposer à la descente de Télégone, qu'il croyoit être un ennemi qui venoit surprendre

l'île d'Ithaque. Ce malheureux prince ne put éviter sa destinée; car il fut tué par son propre fils, qui ne connut son crime qu'après avoir épousé Pénélope, sa belle-mère, sans la connoître aussi.

I. TÉLÉMAQUE (Myth). fils unique d'Ulysse et de Pénélope, n'étoit encore qu'au berceau, lorsque son père partit pour le siége de Troie. Dès qu'il eut atteint l'âge de 15 ans, il alla courir les mers, accompagné de Minerve, sous la figure de Mentor son gouverneur, pour chercher son père. Pendant ce voyage, il essuya beaucoup de dangers, et retrouva enfin Ulysse lorsqu'il arriva dans l'île d'Ithaque. Quelque temps après que son père se fut démis de la couronne, il alla voir Circé, et l'épousa à-peu-près dans le temps que Télégone épousoit Pénélope, après avoir tué son père. *Voyez* l'article précédent.

* II. TÉLÉMAQUE (saint), solitaire d'Egypte au 4e siècle. Indigné des scènes d'horreur que donnoient les gladiateurs pour amuser un peuple cruel et frivole, il fit sept à huit cents lieues, et vint à Rome, sous l'empereur Honorius, dans l'espérance qu'il obtiendroit de ce prince la suppression de ces jeux atroces. Télémaque se rendit le jour du combat dans l'amphithéâtre, et se mit entre les combattans, tâchant de les arrêter par ses paroles et par ses actions. Mais les gladiateurs, loin d'avoir égard à sa vertu généreuse, l'écrasèrent à coups de pierre. Honorius le fit mettre au nombre des martyrs; il l'étoit en effet de l'humanité et de la charité. L'empereur en prit occasion d'abolir ces massacres publics, qui portoient le peuple à la cruauté; il les défendit inutilement, et les spectacles des gladiateurs ne finirent qu'avec l'empire romain.

TÉLÉPHANE, musicien de Samos, mourut à Mégare, où Cléopâtre, sœur de Philippe roi de Macédoine, lui fit élever un superbe tombeau. L'anthologie grecque nous a conservé son épitaphe; elle étoit ainsi conçue: « Orphée, par sa lyre, a surpassé tous les mortels; Nestor a eu le même avantage par la douceur de son éloquence; et Homère, par l'harmonie de ses vers. Il étoit réservé à Téléphane, dont les restes reposent en ce lieu, d'acquérir la même gloire par son talent extraordinaire sur la flûte. »

TÉLÈPHE (Myth.), fils d'Hercule et d'Augé, ayant été abandonné par sa mère aussitôt après sa naissance, fut trouvé sous une biche qui l'alaitoit. Teuthras, roi des Mysiens, l'adopta pour son fils; et lorsqu'il fut en âge de porter les armes, il se mit en devoir de s'opposer aux Grecs qui alloient à Troie; mais Achille le blessa, et l'oracle lui conseilla de faire alliance avec ce héros, et l'assura qu'ensuite il guériroit, en suivant les remèdes de Chiron.

TÉLÉSILLE, femme illustre d'Argos dans le Péloponèse, se signala, l'an 557 avant J. C., envers sa patrie, par un service pareil à celui que la fameuse Jeanne Hachette rendit longtemps après à Beauvais. La ville d'Argos étant assiégée par Cléomène, roi de Sparte, cette héroïne fit armer toutes les femmes à la place des hommes, et les posta sur les remparts pour résister aux ennemis. Les Spartiates, plus surpris qu'effrayés d'avoir affaire à de tels combattans, et persuadés qu'il leur seroit éga-

lement honteux de les vaincre ou d'en être vaincus, levèrent le siége sur-le-champ. C'est ainsi que Télésille délivra sa patrie d'un ennemi puissant et redoutable; et ses concitoyens par reconnoissance lui érigèrent dans une des places publiques d'Argos, une statue qui la représentoit tenant un casque à la main et ayant à ses pieds un monceau de volumes, pour désigner à la fois son courage et ses goûts littéraires. On a des fragmens de ses *poésies* dans le Recueil, *Carmina novem poetarum fœminarum*. Hambourg, 1734, in-4°.

TÉLÉSIUS. *Voyez* Tilesio.

I. TÉLESPHORE *ou* Evemerion, médecin qui fut célèbre dans son art et dans celui de deviner. Les Grecs en firent un dieu.

II. TÉLESPHORE (S.), né dans la Grèce, monta sur le trône de Saint-Pierre après le pape Sixte I, sur la fin de l'an 127, et fut martyrisé le 2 janvier 139.

*TÉLEUSIE, mère du Lacédémonien Pédérète, apprenant par quelques exilés de Scio que son fils avoit des mœurs dissolues, lui écrivit en ces termes: *Réforme ta conduite, ou renonce pour toujours à ta patrie.*

* TÉLIGNY (Charles de), gendre de l'amiral Coligni, périt comme lui dans la funeste journée de S. Barthélemi. Beau, spirituel, aimable autant que brave, il ne lui manqua que de plus longs jours pour égaler tout ce que la France a eu de plus illustre. Henri IV le chérissoit comme son frère; il étoit la gloire et l'espérance des réformés. Charles IX l'accabloit de perfides caresses. Ce fut lui qui contribua le plus à rassurer les protestans alarmés. Il fut victime de sa confiance et de sa sécurité. Les premiers assassins envoyés contre lui s'étoient attendris à sa vue; d'autres, plus barbares le massacrèrent se sauvant en chemise, par les toits, dans un grenier voisin.

† TELL (Guillaume), l'un des principaux auteurs de la révolution des Suisses, en 1307. Son histoire, transmise par tradition et dépourvue de témoignages authentiques, pouvant être regardée comme une fable dont on a cherché à orner le berceau de la liberté helvétique, nous ne la présenterons à nos lecteurs que d'après l'Histoire des Suisses de Muller, qui, de tous les écrivains qui en ont parlé, paroît en avoir approfondi les circonstances avec le plus de soin. Tell, nous dit cet auteur, étoit un habitant du village de Burgeln, dans le canton d'Ury, et gendre de Gautier Furst. En 1307 il fut engagé dans une conspiration contre le gouvernement autrichien. Soit par l'effet de quelque soupçon, soit d'après quelques avis d'une insurrection prête à éclater, Hermann Gesler, gouverneur du pays, voulut s'assurer de ceux sur la soumission desquels il pouvoit compter. Dans ce dessein, il fit placer au haut d'un mât un bonnet, emblème de la liberté, et ordonna à Tell, entre plusieurs autres, de saluer ce symbole. Le jeune Tell, ami de la liberté, ajoute Muller, ne voulut pas l'honorer par un hommage servile, ni se soumettre à l'ordre arbitraire d'en reconnoître l'emblème forcément. Ce fut alors que, conformément à la tradition courante, Gesler ordonna à Tell d'abattre, d'un coup de flèche, une pomme de dessus la tête de

son fils, sous peine, en cas de refus, de voir périr son enfant et de périr lui-même sur l'heure. Tell eut l'adresse d'atteindre la pomme sans blesser son fils ; mais il ne put s'empêcher de dire à Gesler qu'il avoit une autre flèche toute prête à lui percer le cœur, s'il eût manqué son coup. Le gouverneur le fit arrêter sur-le-champ, mais craignant que ses amis ne vinssent l'enlever, il prit le parti de l'éloigner, au mépris des priviléges du canton, et de lui faire traverser le lac de Lucerne, en s'embarquant avec lui pour plus de sûreté. Pendant la traversée, un violent orage s'éleva, et Gésler, qui savoit que Tell étoit un excellent marinier, fit détacher ses fers pour lui confier la conduite de la barque qui les portoit. Tell profitant de la circonstance, la dirigea vers un rocher sur lequel il s'élança, et réussit à se sauver. Gesler échappé à la tempête, prit terre à Kusnach, mais il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il fut atteint du trait que lui lança l'intrépide Tell. Ce fut ainsi qu'une vengeance privée, sans aucune participation du peuple, fit périr le gouverneur avant le jour où la conspiration devoit éclater. Tell se retira à Stauffacher, dans le canton de Schwitz et le premier jour de l'année qui suivit, tous les gouverneurs autrichiens, arrêtés au même instant, furent chassés du pays. On croit que 47 ans après, en 1354, Tell périt dans une inondation qu'éprouva le village de Burgelu. On construisit une chapelle sur le sol de l'habitation de Tell, ainsi que sur la plate-forme du rocher sur lequel il s'étoit sauvé ; mais soit par l'effet de la simplicité des temps, soit que la bravoure et la fermeté du héros suisse ne parussent point extraordinaires, aucun honneur, aucune récompense ne furent décernés à sa postérité, qui paroît avoir vécu dans une obscure médiocrité. Le dernier mâle de sa race, dont on ait eu connoissance, Jean-Martin Tell, d'Attinghausen, est mort en 1684. Sa descendance du côté des femmes a été éteinte en 1720. Grasser, écrivain suisse, a remarqué que l'histoire de la pomme enlevée sur la tête de l'enfant a été attribuée par Saxon le Grammairien, à un Danois nommé *Tocco*, et la ressemblance des deux événemens a pu faire soupçonner la réalité de l'histoire de Tell ; mais ce soupçon seul ne peut être une autorité.

* TELLER (W. A.), conseiller supérieur de consistoire, mort à Berlin le 9 décembre 1804, âgé de 70 ans, est connu par des *Sermons* estimés, et par un grand nombre d'écrits, la plupart théologiques, parmi lesquels son *Dictionnaire* occupe le premier rang.

* I. TELLÈS (Gabriel), de Madrid, mort vers 1650, étoit religieux de Sainte-Marie ; il a donné une production dramatique intitulée *le Festin de Pierre*. Elle eut beaucoup de succès en Espagne. Pettrucci de Sicile la mit sur les théâtres italiens, et Molière l'arrangea pour la scène française.

II. TELLÈS. *Voyez* ÉLÉONORE TELLÈS.

TELLEZ (Emmanuel-Gonzalez), professeur de droit à Salamanque, florissoit au milieu du 17e siècle. On a de lui un *Commentaire sur les Décrétales*, en 4 vol. in-fol, dont l'édition la plus estimée est de 1693.

TELLIAMED. *Voy.* MAILLET.

I. TELLIAS, poète et devin de l'Elide dans le Péloponèse, suggéra un stratagème nouveau aux Phocéens, lorsqu'ils faisoient la guerre aux Thessaliens. Il leur conseilla de choisir six cents hommes des plus vaillans, de blanchir leurs habits et leurs armes avec du plâtre, et de les envoyer vers la nuit dans le camp des Thessaliens, leur ordonnant de tuer tous ceux qui ne leur paroîtroient pas blancs. Cet artifice réussit; les Thessaliens, épouvantés par un spectacle si extraordinaire, ne firent aucune résistance et eurent 3000 hommes tués sur la place.

II. TELLIAS, d'Agrigente, a immortalisé son nom par une libéralité presque incroyable. La porte de sa maison étoit toujours ouverte aux étrangers, et on n'en refusoit l'entrée à personne. Il reçut un jour en hiver 500 cavaliers, et les voyant mal vêtus, il donna un habit à chacun d'eux. Athénée, qui nous a fait connoître cet homme bienfaisant, ne dit pas en quel temps il vivoit.

* I. TELLIER (N. le), médecin bordelais, qui vivoit dans le 17e siècle, a écrit un ouvrage curieux sur l'état des malades, intulé *Quæstio medica de ægri naturâ*, Bordeaux, 1635, in-4°.

† II. TELLIER (Michel le), fils d'un conseiller à la cour des aides, et petit-fils d'un correcteur des comptes, naquit à Paris le 19 avril 1603. Son premier emploi dans la robe fut celui de conseiller au grand-conseil, qu'il quitta en 1631, pour exercer la charge de procureur du roi au châtelet de Paris. De ce poste il passa à celui de maître des requêtes. Nommé intendant de Piémont en 1640, il gagna les bonnes graces du cardinal Mazarin, qui le proposa au roi Louis XIII pour remplir la place de secrétaire d'état. Les divisions qui déchiroient la France après la mort de ce prince lui donnèrent lieu de signaler son zèle pour l'état. Tout ce qui fut négocié avec le duc d'Orléans et avec M. le prince passa par ses mains. Il eut la plus grande part au traité de Ruel; et ce fut à lui que la reine régente et le cardinal Mazarin donnèrent leur principale confiance, après les brouilleries dont la France fut agitée depuis ce traité. Le parti des factieux ayant prévalu en 1651, Mazarin se retira, et fut bientôt rappelé. Pendant l'absence du cardinal, Le Tellier fut chargé des soins du ministère, que la situation des affaires rendoit très-épineux. Après la mort de ce ministre, il continua d'exercer la charge de secrétaire d'état jusqu'en 1666, qu'il la remit entièrement au marquis de Louvois, son fils aîné, qui en avoit la survivance. Sa démission volontaire ne l'éloigna pas du conseil. En 1677 il fut élevé à dignité de chancelier et de garde des sceaux. Son grand âge ne diminua rien de son zèle vigilant et actif. Ce zèle ne fut pas toujours prudent : il fut un des principaux moteurs de la révocation de l'édit de Nantes, qui fut accompagnée de tant de cruautés. Il s'écria en signant cet édit : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, quia viderunt oculi mei salutare tuum.* Le Tellier, en croyant faire son salut, ne fit pas celui de la France. Louis XIV vouloit porter les protestans à changer de religion; il y seroit parvenu vraisemblablement en n'usant à leur égard d'aucune violence, en laissant l'édit dans une espèce d'oubli. L'esprit de révolte avoit cessé depuis la paix

de Nîmes. Les religionnaires contribuoient à la prospérité du royaume par leur industrie, par l'activité dans le commerce, par leurs services à la guerre. Les grands étoient soumis, le gouvernement absolu ; et la secte sans chef, sans appui, éloignée des honneurs, et des places d'honneur et de confiance, auroit infailliblement péri d'elle-même. On la fit, pour ainsi dire, renaître de ses cendres en irritant le zèle du monarque contre un édit solennel dont il avoit juré l'observation à son sacre, et que le grand Colbert regardoit comme très-utile aux arts et au commerce. A peine eut-on frappé ce coup, qu'on en sentit le danger par la fuite d'une foule de sujets industrieux et fidèles ; par la terreur des lois pénales qui en furent la suite ; par les guerres qui épuisèrent l'état et amenèrent des revers. Dans un cas semblable, Théodose-le-Grand retira ses édits, et l'arianisme, laissé dans l'oubli ou dans le mépris, s'éteignit insensiblement. C'est ce que dit l'auteur impartial d'un Essai sur le Languedoc depuis les Romains jusqu'à notre siècle. Le Tellier ne pensoit pas comme lui. Il mourut peu de jours après, le 28 octobre 1685. Bossuet prononça son oraison funèbre ; le chancelier y paroît un juste et un grand homme. Mais si l'on consulte les Annales de l'abbé de Saint-Pierre, c'est un lâche et dangereux courtisan, un calomniateur adroit, dont le comte de Grammont disoit en le voyant sortir d'un entretien particulier avec le roi : « Je crois voir une fouine qui vient d'égorger des poulets, et qui se lèche le museau teint de leur sang. » Il est certain que ce ministre étoit extrême dans ses amitiés et dans ses haines, et qu'il abusa souvent de la confiance du roi pour obtenir des places à des amis sans mérite, ou pour perdre d'illustres ennemis. Dans sa vie privée, il fut simple et austère ; et il cachoit, sous les dehors de la modestie, la finesse de sa politique, l'inflexibilité de son caractère, et son penchant au despotisme. Son habileté dans les affaires fut le premier fondement de la grandeur de sa famille, que le marquis de Louvois son fils accrut encore.

† III. TELLIER (François-Michel le), marquis de Louvois, fils du précédent, naquit à Paris le 18 janvier 1641. Le chancelier, son père, le proposa à Louis XIV comme un jeune homme d'un bon esprit, quoiqu'un peu lent, mais qui, aidé des avis de son prince, seroit bientôt propre à l'administration. Louis, flatté d'être créateur, donna des leçons à Louvois qui les recevoit en novice. Ses progrès furent rapides. Il fut revêtu en survivance de la charge de ministre de la guerre, en 1664. Le roi s'étant persuadé que c'étoit lui qui faisoit tout sous un ministre qu'il avoit formé, le ministre fit bientôt faire tout ce qu'il vouloit lui-même. Il devint maître absolu du militaire, et assujettit les généraux à lui rendre compte directement. Tous, à l'exception de Turenne, s'y soumirent. Son activité, son application et sa vigilance lui procurèrent tous les jours de nouvelles faveurs. Nommé surintendant général des postes en 1668, chancelier des ordres du roi, grand-vicaire des ordres de Saint-Lazare et de Mont-Carmel, il remplit ces différentes places en homme supérieur. Un grand nombre d'hôpitaux démembrés de l'ordre de Saint-Lazare, y furent réunis, et destinés

en 1680 à former cinq grands prieurés et plusieurs commanderies, dont le roi gratifia près de 200 officiers estropiés ou vétérans. Les soldats que les disgraces de la guerre mettoient hors d'état de servir obtinrent leur retraite honorable dans l'Hôtel des Invalides bâti par les soins du marquis de Louvois. Son zèle pour l'éducation de la noblesse lui fit encore obtenir de sa majesté l'institution de quelques académies dans les places frontières du royaume, où grand nombre de jeunes gentilshommes élevés gratuitement apprenoient le métier de la guerre. Après la mort de Colbert arrivée en 1683, il fut pourvu de la charge de surintendant des bâtimens, arts et manufactures de France. L'étendue de son génie l'élevoit au-dessus de cette multitude d'emplois qu'il exerça toujours par lui-même; mais ses grands talens éclatèrent sur-tout dans les affaires de la guerre. Il introduisit le premier cette méthode avantageuse, que la foiblesse du gouvernement avoit jusqu'alors rendue impraticable, de faire subsister les armées par magasins. Quelques siéges que le roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ses armes, les secours en tout genre étoient prêts, les logemens des troupes marqués, leurs marches réglées. La discipline rendue plus sévère de jour en jour par l'austérité inflexible du ministre enchaînoit tous les officiers à leur devoir. Il avoit si bien banni la mollesse de l'armée française, qu'un officier ayant paru à une alerte en robe-de-chambre, son général la fit brûler à la tête du camp comme une superfluité indigne d'un homme de guerre. Un seigneur (Nogaret) avoit levé une nouvelle troupe; le sévère ministre n'en fut pas content. Monsieur, lui dit-il publiquement, votre compagnie est en fort mauvais état. — Monsieur, je ne le savois pas. — Il faut le savoir. L'avez-vous vue? — Non, monsieur; j'y donnerai ordre. — Il faudroit l'avoir donné.... Il faut prendre parti, monsieur; ou se déclarer courtisan, ou s'acquitter de son devoir quand on est officier. Le marquis de Saint-André sollicitoit un petit gouvernement. Louvois, qui avoit reçu quelques plaintes contre lui, le refusa. Si je commençois à servir, je sais bien ce que je ferois, répartit cet officier en colère. — Et que feriez-vous, lui demanda le ministre d'un ton brusque? — Je réglerois si bien ma conduite, que vous n'y trouveriez rien à redire. Il n'y eut que cette saillie inattendue qui put l'engager à accorder ce que Saint-André lui demandoit. L'artillerie, dont il exerça lui-même plus d'une fois la charge de grand-maître, fut servie avec plus d'exactitude que jamais; et des magasins établis par ses conseils dans toutes les places de guerre furent fournis d'une quantité prodigieuse d'armes et de munitions entretenues et conservées avec le dernier soin. Dans ce grand nombre de fortifications que le roi fit élever et réparer pendant son ministère on n'entendoit plus parler de malversations. Les plans étoient levés avec toute l'exactitude possible, et les marchés exécutés avec une entière fidélité. D'ailleurs rien de plus juste et de mieux concerté que les réglemens publiés pour les étapes, pour les marches, pour les quartiers et pour le détail des troupes. La paye des officiers et des soldats étoit constamment assurée par des fonds toujours prêts, qui

suivoient et devançoient les armées. La force de son génie et le succès de ses plus hardies entreprises lui acquirent un ascendant extrême sur l'esprit de Louis XIV ; mais il abusa de sa faveur. Pendant le siége de Mons, il déplaçoit les gardes que le roi avoit placées, et ce prince se bornoit à dire : « N'admirez-vous pas Louvois, il croit savoir la guerre mieux que moi. Il osoit même quelquefois traiter ce prince avec une hauteur qui le rendit odieux. Au sortir d'un conseil où le roi l'avoit très-mal reçu, il rentra dans son appartement, et expira. C'est ainsi que mourut ce fondateur du despotisme des ministres, consumé par l'ambition, la douleur et le chagrin, le 16 juillet 1691. La manière dont madame de Sévigné annonça cette mort à Coulanges peut beaucoup servir à nous faire connoître ce que les contemporaiens pensoient, et ce que la postérité doit penser de Louvois. « Le voilà donc mort, ce grand ministre, cet homme si considérable, qui tenoit une si grande place, dont le *moi* (comme dit M. Nicole) étoit si étendu ; qui étoit le centre de tant de choses. Que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler! Que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échec à faire et à conduire! — Ah, mon Dieu! donnez-moi un peu de temps; je voudrois bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange. — Non, non, vous n'aurez pas un seul moment. — Faut-il raisonner sur cette étrange aventure? Non, en vérité. Il y faut réfléchir dans son cabinet... » Louvois ne fut regretté ni par le roi, ni par ses courtisans. Son esprit dur, son caractère hautain avoient indisposé tout le monde contre lui. Avant lui les secrétaires d'état donnoient du *monseigneur* aux ducs en leur écrivant ; Louvois supprima ce titre. Il fit plus : il l'exigea pour lui-même de tous ceux qui ne le lui donnoient pas auparavant. De bons officiers furent obligés de quitter le service, parce qu'ils ne voulurent pas se soumettre à cette loi. Les philosophes devoient être encore plus mécontens de lui que les courtisans : ils pouvoient lui reprocher les cruautés, les ravages exercés dans le Palatinat en 1689; le projet d'exciter le duc de Savoie et les Suisses à déclarer la guerre à la France, en manquant à tous les traités faits avec eux. « Louvois, dit Duclos, jaloux des succès et du crédit de Colbert, excite la guerre dont il a le département. Il persuade au roi de s'emparer de la Franche-Comté, des Pays-Bas espagnols, au mépris des renonciations les plus solennelles. Cette guerre en amène successivement d'autres que Louvois avoit le malheureux talent de perpétuer. Celle de 1688 dut sa naissance à un dépit de l'orgueilleux ministre. Le roi faisoit bâtir Trianon ; Louvois, qui avoit succédé à Colbert dans la surintendance des bâtimens, suivoit le roi qui s'amusoit dans ces travaux. Ce prince s'aperçut qu'une fenêtre n'avoit pas autant d'ouverture que les autres, et le dit à Louvois : celui-ci n'en convint pas, et s'opiniâtra contre le roi qui insistoit, et qui traita durement Louvois devant les ouvriers. Aman humilié rentra chez lui la rage dans le cœur; et là, exhalant sa fureur devant ses familiers : « Je suis perdu, s'écria-t-il, si je ne donne de l'occupation à un homme qui s'emporte sur des misères. Il n'y a que la guerre pour le tirer de

ses bâtimens; et parbleu il en aura, puisqu'il en faut à lui ou à moi. » La ligue d'Augsbourg qui se formoit pouvoit être désunie par des mesures politiques : Louvois souffla le feu qu'il pouvoit éteindre, et l'Europe fut embrasée parce qu'une fenêtre étoit trop large ou trop étroite. Voilà les grands événemens par les petites causes. » Il pensoit faussement qu'il falloit faire une guerre cruelle, si l'on vouloit éviter les représailles. Le seul moyen de faire cesser les incendies et les cruautés étoit, selon lui, d'enchérir sur celui qui commençoit. Aussi écrivoit-il au maréchal de Boufflers : « Si l'ennemi brûle un village de votre gouvernement, brûlez-en dix du sien. » En 1675 il avoit déjà fait incendier une partie du Palatinat; en 1689 il résolut de nouveau de faire un désert de ce beau pays : son ordre portoit « de tout réduire en cendres, » et il ne tint pas à lui que cet ordre, qui couvroit d'opprobre Louis XIV et le nom français, ne fût exécuté dans toute sa rigueur. La docilité apparente et la souplesse de Louvois avoient jeté les premiers fondemens de sa puissance; ses talens et ses succès la portèrent au comble. « Sans être précisément premier ministre, dit Saint-Simon, il abattit tous les autres, sut mener le roi comme il le voulut, et fut en effet le maître. » En étendant presque sans limites l'autorité des secrétaires d'état, en leur attribuant des prérogatives et des honneurs jusqu'alors inconnus, il fut le fondateur du despotisme ministériel. Malheur à qui voulut se soustraire à celui de Louvois! Ne pas rechercher sa protection étoit déjà un moyen sûr de s'attirer son inimitié. Jaloux de tout crédit qui ne dérivoit pas du sien, de tout mérite qui pouvoit briller sans son appui, il faisoit épier les généraux jusque dans leurs moindres démarches, les opposoit avec art les uns aux autres pour les soumettre plus sûrement à sa domination, et ne récompensoit leurs services qu'en raison de leur dévouement à ses volontés. Après que le funeste ascendant de ses conseils eut entraîné Louis XIV dans des guerres continuelles, il ne lui restoit plus, pour achever la dépopulation et la ruine de la France, que d'armer ce prince contre son propre peuple; et c'est ce qu'il fit. Colbert avoit protégé les réformés comme des sujets utiles; ce fut assez pour que Louvois voulût les perdre comme des rebelles. Son père s'unit à lui pour l'exécution de ce funeste dessein; et Louis XIV, qui prétendoit régner jusque sur les consciences et qui croyoit extirper l'hérésie en envoyant des dragons contre les hérétiques, signa, en 1685, la révocation de l'édit de Nantes. Louvois fut le digne exécuteur de cet acte de proscription; on le reconnoît dans ces lignes atroces adressées aux gouverneurs des provinces : « Sa majesté veut qu'on fasse éprouver les dernières rigueurs à ceux qui ne voudront pas être de sa religion. » Cinq cent mille protestans sortirent de France, malgré les précautions que l'on avoit prises pour prévenir leur émigration; et ce fut sur-tout ceux à qui l'industrie assuroit de quoi vivre partout : si tous eussent pu fuir, le roi perdoit plus de deux millions de sujets. Louvois avoit empêché Louis XIV de déclarer son mariage avec madame de Maintenon. Cet acte de courage, en le rendant odieux à la favorite, donna la première atteinte à son crédit. Le roi, qui l'avoit toujours plus esti-

mé qu'aimé, commençoit à sentir tout le poids du joug qu'il s'étoit imposé. On lui peignit les fureurs exercées dans le Palatinat ; elles excitèrent son indignation ; une présomption insolente et des tracasseries de détail achevèrent de l'aigrir. Après le siége de Mons, il ne se dissimula plus son mécontentement et son humeur ; mais la mort de Louvois prévint sa disgrace. Quelques reproches cependant qu'on ait faits à sa mémoire, ses talens ont été encore plus utiles à la patrie, que ses fautes ne lui ont été funestes. On ne trouva dans aucun des sujets qu'on essaya depuis cet esprit de détail qui ne nuit point à la grandeur des vues ; cette prompte exécution malgré la multiplicité des ressorts ; cette fermeté à maintenir la discipline militaire ; ce profond secret qui avoit fait passer de si cruelles nuits à l'ombrageux Guillaume ; ces instructions savantes qui dirigeoient un général ; cette connoissance des hommes qui savoit les approfondir et les employer à propos. En un mot, on ne retrouva plus cet enfant de Machiavel, moitié courtisan, moitié citoyen, né ce semble pour l'oppression et pour la gloire de sa patrie. Louvois étoit connu de tous les seigneurs de la cour pour un ministre impénétrable. Il étoit près de partir pour un grand voyage, et il feignit de dire où il devoit aller. « Monsieur (lui dit le comte de Grammont), ne nous dites point où vous allez : aussi bien nous n'en croirions rien. » Il ne supportoit pas les mauvais succès à la guerre avec autant de fermeté que Louis XIV. Après la levée du siége de Coni, il alla porter cette nouvelle à ce prince, les larmes aux yeux. « Vous êtes abattu pour peu de chose, lui dit le roi ; on voit bien que vous êtes trop accoutumé aux succès : pour moi qui me souviens d'avoir vu les troupes espagnoles dans Paris, je ne m'abats pas si aisément. » Nous avons sous son nom un Testament politique, 1695, in-12 ; et dans le Recueil de testamens politiques, 4 volum. in-12. C'est Courtilz qui est l'auteur de cette rapsodie politique d'après laquelle il ne faut pas juger le marquis de Louvois. Après sa mort il parut une espèce de drame satirique contre lui, intitulé Le marquis de Louvois sur la sellette, Cologne, 1695, in-12. C'est une pièce pitoyable qui vaut encore moins que le Testament de Courtilz. Le marquis de Louvois laissa des biens immenses qui venoient en partie de sa femme Anne de Souvré, marquise de Courtenvaux, la plus riche héritière du royaume. Il en eut plusieurs enfans, entre autres François-Michel Le Tellier, marquis de Courtenvaux, mort en 1721, et père de Louis-César, marquis de Courtenvaux. Celui-ci prit le nom et les armes de la maison d'Estrées. (*Voyez* Estrées, n° VI ; *et* Barbesieux.)

IV. TELLIER (Charles-Maurice le), archevêque de Reims, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, docteur et proviseur de Sorbonne, conseiller d'état ordinaire, etc., né à Paris en 1642, étoit frère du précédent. Il se distingua par son zèle pour les sciences ecclésiastiques et pour l'observation de la discipline. Il soumit son clergé aux règles de cette discipline, quoiqu'il s'en dispensât quelquefois lui-même. Madame de Sévigné raconte que lorsque Fénélon, nommé à l'archevêché de Cambrai, eut remis au roi son unique abbaye, « M. de Reims a dit que M. de Fénélon, pensant comme il faisoit, pre-

noit le bon parti, et que lui, pensant comme il fait, il fait bien aussi de garder tous ses bénéfices. » Ce prélat étoit très-attaché aux biens de ce monde. Ayant vu passer Jacques II dans la galerie de Versailles, il dit assez haut : « Voilà un bon homme qui a quitté trois royaumes pour une messe. » Il prétendoit « qu'on ne pouvoit être honnête homme, si on n'avoit dix mille livres de rente. » Ce fut d'après un tarif si peu apostolique, que Despréaux, questionné par lui sur la probité de quelqu'un, lui répondit : « Monseigneur, il s'en faut quatre mille livres de rente qu'il ne soit honnête homme. » Le même Despréaux disoit : « L'archevêque de Reims fait bien plus de cas de moi, depuis qu'il me croit riche. » Le nonce du pape, qui le connoissoit peu scrupuleux sur la pluralité des bénéfices, et peu soumis à l'autorité du pape dans les matières ecclésiastiques, lui dit un jour : « Ou croyez à l'autorité papale, ou ne possédez qu'un bénéfice ; car vous ignorez apparemment que leur pluralité, interdite par les conciles, n'est tolérée en France qu'en vertu de quelque dispense du pontife romain. » Sur la fin de ses jours il réussit à faire excuser son avidité par le bon usage qu'il fit des biens ecclésiastiques ; et quoiqu'il tînt beaucoup du caractère dur et inflexible de son père et de son frère, il fut charitable, et protégea les sciences et les lettres. Il mourut à Paris le 22 février 1710. Il défendit qu'on ouvrît son corps, ni qu'on lui fît aucune oraison funèbre. Il laissa aux chanoines réguliers de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris sa bibliothèque, composée de seize mille volumes.

† V. TELLIER (Michel), jésuite, né auprès de Vire, en Basse-Normandie, le 16 décembre 1643, professa avec succès les humanités et la philosophie. On l'appela à Paris pour former une société de savans, qui rappelèrent, dans le collége de Louis-le-Grand, la mémoire des Sirmond et des Pétau. Mais le père Tellier s'étant engagé dans la guerre que les jésuites faisoient aux jansénistes, abandonna l'érudition et parvint aux premiers emplois de la compagnie. Il devint provincial de la province de Paris. C'étoit un homme de mœurs pures et sévères ; mais ardent, inflexible, couvrant ses violences sous un flegme apparent. Le P. de La Chaise étant mort en 1709, le P. Tellier fut son successeur dans la place de confesseur de Louis XIV. Voici comment il obtint cet emploi délicat, suivant l'auteur de la Vie de M. de Caylus, évêque d'Auxerre. « M. de Caylus tenoit de madame de Maintenon, qu'après la mort du P. de La Chaise, les jésuites présentèrent trois des leurs. Ils parurent en même temps devant le roi. Deux tinrent la meilleure contenance qu'ils purent, et dirent ce qu'ils crurent de mieux pour parvenir au poste éminent qui faisoit tant de jaloux. Le P. Tellier se tint derrière eux, les yeux baissés, portant son grand chapeau sur deux mains jointes, et ne disant mot. Ce faux air de modestie réussit ; le P. Tellier fut choisi. Il avoit raison de baisser les yeux, car il avoit quelque chose de louche ou de travers dans son regard. On le fit remarquer au roi, et on lui dit qu'il pouvoit y avoir du danger pour madame la duchesse de Bourgogne, de voir cet objet pendant sa grossesse. Le roi ba-

lança quelque temps pour le renvoyer; mais enfin il passa par-dessus, et le P. Tellier resta confesseur. Il fut l'ennemi déclaré des jansénistes. Il fatigua Louis XIV jusque dans ses derniers momens pour lui faire donner des édits en faveur de la bulle *Unigenitus*. Après la mort de Louis XIV, le P. Tellier fut exilé à Amiens, puis à La Flèche, où il mourut le 1er septembre 1719. Ce jésuite s'étoit acquis de la considération dans son ordre, non-seulement par la régularité de ses mœurs, par son zèle pour le maintien de la discipline, mais encore par ses connoissances. Il étoit membre de l'académie des belles-lettres. On a de lui plusieurs ouvrages : I. Une *édition* de Quinte-Curce, à l'usage du dauphin, in-4°, 1678. II. *Défense des nouveaux chrétiens et des Missionnaires de la Chine, du Japon et des Indes*, in-12. Ce livre excita beaucoup de clameurs, fut réfuté par le docteur Antoine Arnauld, et censuré à Rome par un décret de l'inquisition. III. *Observations sur la nouvelle défense de la version française du nouveau Testament, imprimée à Mons*, Rouen, 1684, in-8°. IV. Plusieurs *Ecrits polémiques*, qui ne méritent pas d'être tirés de l'oubli. ( *Voyez* l'article DUMAS. ) Le cardinal de Polignac contoit suivant l'éditeur des Lettres de Montesquieu, une anecdote qui est digne d'être rapportée. Le P. Tellier alla un jour le trouver et lui dit que, « le roi étant déterminé de faire soutenir dans toute la France l'*Infaillibilité*, il le prioit d'y donner la main. » Le cardinal lui répondit : « Mon Père, si vous entreprenez une pareille chose, vous ferez bientôt mourir le Roi. » Ce qui fit suspendre les démarches et les intrigues du confesseur à ce sujet. C'est à ce jésuite que sa société doit attribuer une partie de ses malheurs. Comme le P. Tellier étoit mort chargé de l'indignation publique, le secrétaire de l'académie des belles-lettres eut ordre du régent de lui accorder une dose de louanges très-courte. Fontenelle obéit très-ponctuellement à cet ordre.

VI. TELLIER (N. le), né à Château-Thierri, et mort dans la même ville en 1732, est auteur de quatre pièces de théâtre : le *Festin de Pierre*, opéra ; les *Pélérines de Cythère* ; *Arlequin sultane favorite*, et *la Descente de Mezzetin aux Enfers*. La seconde de ces pièces a été imprimée à Marseille en 1717.

VII. TELLIER (Adrien le), avocat du roi à Melun, fut député par ce bailliage aux états généraux, et y travailla beaucoup dans le comité de judicature. Partisan de la révolution, il fut appelé à la convention. Cette assemblée l'ayant envoyé, en 1795, à Chartres pour y favoriser la libre circulation des grains, sa présence et la disette qu'on ressentoit excitèrent contre lui une violente sédition : le peuple en fureur le força de signer un arrêté qui taxoit le pain à 3 sous la livre, et à le proclamer sur la place publique, monté sur un âne. Le Tellier de retour à son auberge, se brûla la cervelle, après avoir écrit aux municipaux de Chartres la lettre suivante : « J'étois venu pour vous servir de tout mon pouvoir ; ma récompense est l'ignominie. Je ne veux plus y survivre ; mais j'ai mieux aimé mourir de ma propre main, que de laisser commettre un crime par l'aveuglement. Je rétracte mon arrêté, je n'aurois jamais

consenti à signer, si je n'avois reconnu d'un côté l'impossibilité de son exécution, et de l'autre le danger de faire répandre d'autre sang que le mien. Je sors de la vie avec un héritage de probité que je transmets à mes enfans aussi pur que je l'avois reçu de mon respectable père.

VIII. TELLIER (N. le), modèle de la fidélité domestique, fut valet-de-chambre de l'ex-ambassadeur Barthélemi. Celui-ci ayant été arrêté et condamné à la déportation en 1797, Le Tellier ne voulut pas quitter un instant son maître; il l'accompagna dans la prison du Temple, et le suivit à la Guyanne. Il continua, sous ce climat brûlant et malsain, à lui prodiguer les soins du plus tendre attachement. Il étoit parvenu à s'échapper avec lui; mais il mourut dans la traversée, comme il alloit revoir l'Europe.

* IX. TELLIER D'ORVILLIERS (N. le), lieutenant-général d'épée à Vernon, a fait une *suite* au Virgile travesti de Scarron, et a mis *en vers* le Roman comique du même auteur. Le peu de renommée de cet auteur prouve combien le public fait peu de cas du genre burlesque, qui peut passer pour le dernier de tous les genres.

* X. TELLIER DE LOUVOIS (Camille le), abbé, né à Paris le 11 avril 1675, et mort en 1718, fut nommé dès 1684, à l'âge de 9 ans, au prieuré de Saint-Blin, à l'abbaye de Bourgueil et à celle de Vauluisant. La même année on réunit pour lui, sous le titre général de bibliothécaire du roi, les charges de garde de la bibliothèque et d'intendant du cabinet des médailles, dont étoit pourvu l'abbé Colbert, et celle de grand-maître de la librairie, que deux Jérôme Bignon avoient successivement remplie. Son éducation avoit été très-cultivée, et l'avoit été très-fructueusement. A l'âge de 17 ans il soutint des thèses de philosophie avec le plus grand éclat. Mais bientôt sa réputation franchit ses bornes étroites; on connut ses talens pour les affaires. Il voyagea en Italie; il étendit ses connoissances; et recherchant dans toutes les villes où il passoit tous les livres qui manquoient à la bibliothèque du roi, il ramassa plus de trois mille volumes: conquête littéraire importante. Il fut reçu en 1706 à l'académie française, et en 1718, à l'académie des inscriptions et belles-lettres.

XI. TELLIER (LE). *Voyez* COURTANVAUX *et* MONTMIRAIL.

TELLIUS, philosophe grec, né à Elis, alla s'établir dans la ville de Phocée, où ses talens et ses vertus lui acquirent de grands honneurs. Après sa mort, on lui éleva une statue dans le temple d'Apollon à Delphes.

TELLO, mort au commencement du 7e siècle, soutint l'Eglise anglicane par son zèle et ses écrits, et fut le fondateur de l'evêché de Landaft.

* TILLOT *ou* TILLIOT (N. du), gentilhomme dijonnais qui vivoit dans le 18e siècle, est auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire des fous*, Lausanne, in-4°. Ce livre, plus singulier que savant, est assez mal écrit, et n'est nullement plaisant, quoique le sujet prêtât à la gaieté. Du Tilliot y recherche pesamment l'origine d'une farce pieuse, connue sous le nom de *Confrérie de la Mère-sotte*.

* TELO-MARTIUS, astronome et navigateur marseillais, qui vivoit vers l'an 49 avant J.-C., a fondé la ville de Toulon, et lui a donné son nom (en latin, *Telo Martius*).

* TÉMANZA (Thomas), illustre architecte de Venise, né le 9 mars 1705, mort dans sa patrie le 14 juin 1789, a laissé, I. *Dissertation sur le territoire de Saint-Hilaire dans le diocèse d'Oliuolo*, Venise, 1771, in-folio, avec figures; II. *Vie de Jacques Sansovin*, Venise, 1752. III. *Vie de Vincent Scamozzi de Vicence*, Venise, 1770. IV. *Vies des plus célèbres architectes et sculpteurs vénitiens du 16e siècle*, Venise, 1777, 2 vol. in-4°. Temanza étoit membre des académies royales de Paris et de Toulouse, de celles de Bologne, de Vicence et de Padoue.

* TÉMINES (Ponce DE LAUSIÈRES, marquis de), maréchal de France, issu d'une ancienne et noble famille, servit avec gloire sous Henri III et Henri IV, auquel il fut très-attaché, et se signala à la bataille de Villemur. Récompensé du bâton de maréchal en 1616 au siége de Montalban, il prit plusieurs villes aux protestans, mais il fut défait sous les murs de Castres et de Mas-d'Azil. En 1626 on lui donna le gouvernenement de la Bretagne, dont Richelieu avoit dépouillé le duc de Vendôme. On prétend qu'il n'obtint le bâton de maréchal que pour avoir arrêté le prince de Condé. « Comme vous ne pouviez rien faire de plus utile à l'état, lui dit la reine-mère, il est juste que la récompense soit proportionnée au service. » Il étoit, selon Legendre, généreux, affable, magnifique, grand dissipateur, s'inquiétant peu des moyens de payer ses dettes. Fort ou foible, il attaquoit son ennemi. Il mourut en 1627.

TEMPESTA (Antonio), peintre et graveur de Florence, né en 1555, et mort en 1630. Stradan, qui fut son maître, lui donna du goût pour peindre les animaux, genre dans lequel il a excellé. Son dessin est un peu lourd, mais ses compositions prouvent la beauté et la facilité de son génie. Sa gravure est inférieure à sa peinture. On a de lui, tant en tableaux qu'en estampes, beaucoup de sujets de *Batailles* et de *Chasses*..... *Voy.* GAILONIUS et TASSE, n° I.

TEMPESTE (Pierre MOLYN surnommé), peintre né à Harlem en 1643, excelloit dans les *tableaux* de chasses aux sangliers. Accusé d'avoir trempé, à Gênes, dans l'assassinat d'une femme qu'il aimoit, il fut condamné à une prison perpétuelle, dont il ne sortit que par hasard au bout de 16 ans. Louis XIV ayant fait bombarder Gênes, et le feu menaçant de consumer toute la ville, le doge fit ouvrir toutes les prisons. Molyn profita de cet élargissement pour se retirer à Placenza dans le duché de Parme, et il y mourut.

* TEMPIER (Etienne), évêque de Paris, dans le 13e siècle. On a de lui : *Indiculus errorum, qui à nonnullis magistris Lutetiæ publicè privatimque docebantur* anno 1277.

I. TEMPLE (Guillaume), né à Londres en 1628, et petit-fils d'un secrétaire du comte d'Essex, voyagea en France, en Hollande et en Allemagne. De retour dans sa patrie, gouvernée

par l'usurpateur Cromwell il se retira en Irlande, où il se consacra à l'étude de la philosophie et de la politique. Après que Charles II fut remonté sur le trône de ses pères, le chevalier Temple retourna à Londres, et fut employé dans des affaires importantes. Une des négociations qui fit le plus d'honneur à son habileté fut celle de la triple alliance conclue en 1662, entre l'Angleterre, la Hollande et la Suède. Ces trois puissances étoient alors amies de la France; cependant, par ses intrigues et ses clameurs, il parvint à les réunir contre elle. Il avoit formé lui-même le plan de cette ligue. Le chevalier Temple, qui regardoit cette confédération comme le salut de l'Europe, passa ensuite en Allemagne, pour inviter l'empereur et les princes à y accéder; mais il eut bientôt le chagrin de voir que sa cour ne partageoit pas son zèle, et qu'elle étoit même sur le point de rompre avec la Hollande. Il fut donc rappelé, et on respecta si peu son ouvrage, que Charles II se ligua avec Louis XIV pour écraser les Provinces-Unies. Il se trouva en 1668, aux conférences d'Aix-la-Chapelle, en qualité d'ambassadeur extraordinaire; et à celles de Nimègue en 1678. Après avoir conclu ce dernier traité, il retourna en Angleterre, où il fut admis au conseil du roi, et disgracié peu de temps après. N'ayant plus de rôle à jouer sur la scène du monde, il se fit auteur. Il se retira dans une terre du comté de Sussex, et mourut en février 1698. Par une clause assez bizarre de son testament, il ordonna que son « cœur seroit déposé dans une boîte d'argent, et qu'on l'enterreroit sous le cadran solaire de son jardin. » Cet homme célèbre avoit de grands talens, des vertus éminentes, du zèle, une rare habileté, avec de grands défauts. Il étoit fort vain et fort violent; et quoiqu'il fût naturellement vif et gai, son orgueil rendoit son humeur fort inégale. Quand il haïssoit quelqu'un, c'étoit au point de ne pouvoir le rencontrer sans se troubler. S'il étoit ennemi ardent, il étoit ami chaud. Il évitoit les plaintes avec ceux qu'il aimoit: « Elles peuvent servir, disoit-il, entre amans, mais rarement entre amis. » Son amour pour la liberté ne pouvant se plier à la servitude des cours, il ne voulut jamais d'autre emploi que celui de ministre public. « C'étoit un homme, dit le duc de St.-Simon, qui aimoit à se réjouir et à vivre libre, en vrai Anglais, sans aucun soin d'élévation, de biens, ni de fortune. » Dans un voyage qu'il fit en France, le duc de Chevreuse qui aimoit sa conversation, s'entretint avec lui un matin dans les galeries de Versailles sur les machines et la mécanique. Il le tint si long-temps que deux heures sonnèrent. Le chevalier Temple, qui n'avoit point dîné, l'interrompit, en lui disant: « Je vous assure, monsieur le duc, que de toutes les machines dont nous avons parlé, je n'en connois aucune qui soit plus belle, en ce moment ci, qu'un tourne-broche; » et il le quitta sur-le-champ. Le chevalier Temple supportoit difficilement la critique. Quelques pédans l'attaquèrent par des écrits peu mesurés, et il leur répondit dans le même style. Nous avons de lui, I. Des *Mémoires* depuis 1672 jusqu'en 1692, in-12, 1692. Ils sont utiles pour la connoissance des affaires de son temps. II. *Remarques sur l'état des Provinces-Unies*, 1697, in-12; assez inté-

ressantes, et pleines de pensées libres sur la religion. III. *Introduction à l'Histoire d'Angleterre*, 1695, in-12. C'est une ébauche d'une Histoire générale. IV. Des *Lettres* qu'il écrivit pendant ses dernières ambassades. Elles sont curieuses, et on les a traduites en français, 1700, 3 vol. in-12. V. Des *OEuvres mêlées*, 1693, in-12, dans lesquelles on trouve quelques bons morceaux. Il paroît qu'il fut le premier qui agita la grande question sur le mérite des anciens et des modernes. Temple assure dans tous les genres la supériorité aux anciens. Il est resté l'un des bons prosateurs de sa nation, mérite d'autant plus grand qu'il vivoit à une époque où les poètes seuls donnoient de la noblesse et une sorte d'intérêt à l'idiome anglais. L'auteur pensoit profondément, et écrivoit avec force, mais il ne faut pas juger de son génie par les traductions françaises : elles sont plates et incorrectes. On a un recueil de ses différens ouvrages, Londres, 1740, 3 vol. in-folio. *Voy*. SWIFT.

* II. TEMPLE (John), écuyer, fils du précédent, se distingua par des talens qui déterminèrent le roi Guillaume à le nommer secrétaire du département de la guerre, il n'en eut pas rempli les fonctions l'espace de huit jours, qu'il alla se noyer près de London-Bridge le 14 avril 1689. Il avoit ce jour-là passé la matinée entière dans son cabinet; il prit vers midi un bateau, comme s'il eût voulu se rendre à Greenwich, et quelques instans après se fit mettre à terre, sous le prétexte qu'il avoit oublié de finir ses dépêches. Avant de se précipiter, il congédia le batelier en lui remettant un billet cacheté, ainsi conçu : « La folie d'entreprendre ce que je n'étois pas en état d'exécuter m'a fait porter au roi et au royaume un préjudice irréparable. Je leur souhaite toute sorte de bonheur et des serviteurs capables de les bien servir. *John Temple.* » On crut d'abord que dans ce billet il ne vouloit parler que de son incapacité à remplir la secrétairerie de la guerre ; et cette idée se fondoit sur ce que la veille il avoit demandé au roi la résignation de sa place ; mais on ne tarda pas à observer que, ne l'ayant remplie que peu de jours, il étoit impossible que sa conduite eût pu occasionner le préjudice qu'il prétendoit avoir porté aux affaires du roi. On se rappela que depuis plusieurs mois on l'avoit vu constamment livré à une profonde mélancolie. Alors on chercha une autre cause à ce funeste événement, et on crut la trouver dans l'anecdote suivante : le général Richard Hamilton avoit été sur quelques soupçons enfermé à la tour, où, sous prétexte de se lier avec lui, le jeune Temple lui avoit fait plusieurs visites, dans le cours desquelles la conversation vint à rouler sur les affaires d'Irlande, et sur les moyens de prévenir l'effusion du sang dans les conjonctures du moment. « Le meilleur moyen d'y réussir, disoit le général, seroit d'y envoyer une personne en qui Tyrconnel pût avoir une pleine confiance; il ne faut pas douter de sa soumission lorsqu'il connoîtra le véritable état de ce qui se passe en Angleterre. » Temple n'eut rien de plus pressé que de communiquer cette ouverture au roi. S. M. goûtant cette idée et regardant Hamilton comme l'homme le plus propre à remplir cette mission, demanda si on pouvoit la lui confier. Temple n'hésita pas à s'engager pour

lui ; Hamilton rendu en Irlande, au lieu d'engager Tyrconnel à se soumettre, l'encouragea à persister, et lui promit même son assistance, qui fut acceptée avec empressement. Cette perfidie, dont le roi lui-même chercha à consoler Temple, dans la conviction intime où il étoit de son innocence, fut si sensible au jeune ministre, qu'elle le conduisit à sa malheureuse fin. Sir William son père, supporta ce terrible événement avec une fermeté étonnante, dont on auroit peine à se rendre raison, s'il n'avoit été, dit-on, imbu du principe si faux et si dangereux, que l'homme peut disposer de lui-même, et abréger ses jours à son gré. Temple avoit épousé mademoiselle Duplessis Rambouillet, dont il eut deux filles, auxquelles sir William, leur aïeul, laissa tous ses biens, sous la condition expresse néanmoins qu'elles n'épouseroient jamais de Français.

† I. TEMPLEMAN (Pierre D. M.), né en 1711 à Dorchester, d'un habile procureur, fit ses études à Cambridge. S'étant destiné à la médecine, il vint en 1736, étudier à Leyde sous le célèbre Boerhaave, et s'établit à Londres en 1739. L'indolence de son caractère l'empêcha d'y avoir, dans l'exercice de sa profession, les succès qu'il devoit attendre de ses connoissances. Peu liant, attaché à son cabinet, difficile dans le choix de ses sociétés, il ressembloit au docteur Armstrong, dont la pratique fut restreinte par les mêmes causes. En 1753, il publia un extrait des mémoires relatifs à la médecine, insérés dans le recueil de l'académie des sciences de Paris, dont il devoit donner douze volumes, et dont il n'a paru que les deux premiers tomes. Sa *Traduction* des Voyages de Norden parut en 1757, ainsi que les Consultations de médecine du docteur Woodward, in-8°, dont il fut l'éditeur. L'académie des sciences de Paris, ainsi que la société œconomique de Berne, le comptèrent au nombre de leurs correspondans; et en 1760 il fut nommé secrétaire de la société alors nouvellement établie, des arts, des manufactures et du commerce. Templeman mourut le 23 septembre 1769.

II. TEMPLEMAN (Thomas), maître d'école anglais, dans le 17e siècle, a publié des *Tables* sur l'étendue et la population des divers pays de la terre.

* TEMPLERY (Joseph DE LEVEN de), auditeur des comptes, né à Aix, mort dans la même ville en 1706, est auteur de *Nouvelles Remarques sur la langue française*, Paris, 1698, in-12; réimprimées en 1705, dans la même ville, sous ce titre: *Le Génie, la Politesse, l'Esprit et la Délicatesse de la Langue française*, in-12. Il avoit déjà publié des *Entretiens sur la langue française*, Paris, 1797, in-12. Il a retouché l'ouvrage intitulé *Sentimens sur les Historiens de Provence*, Aix, 1682, in-12.

TEMPLIERS. *Voy.* GEOFFROI de Saint-Omer, *et* MOLAY.

* TEMPO (Antoine de), juge de Padoue dans le 15e siècle, fut le premier qui composa de la poésie sur les lois. On a de lui : *De Rhithmis vulgaribus*.

TENA (Louis), de Cadix, docteur et chanoine d'Alcala, puis évêque de Tortose, mourut en 1622. On a de lui, I. Un *Commentaire* sur l'Epître aux

Hébreux. Il excella particulièrement dans les préludes; mais le fonds de cet ouvrage n'est qu'une compilation indigeste. II. *Isagoge in sacram Scripturam*, in-fol., ouvrage savant et diffus.

* TENCALLA (Carpo foro), peintre, né à Bissone, dans la Valtelline, en 1623, apprit le dessin à Milan et à Vérone, passa en Allemagne et en Hongrie, et ramena dans ces pays le goût des peintures à fresque. On voit de ses ouvrages à Passaw, à Prague, à Vienne. Il mourut en 1685 : outre les *Lettres sur la Peinture*, en plusieurs volumes, imprimées à Rome en 1759, il en *écrivit* une à Jacques Bottani en 1665.

† I. TENCIN (Pierre GUÉRIN de), né à Grenoble en 1679, d'une famille originaire de Romans en Dauphiné, étoit fils d'un président au parlement. Envoyé de bonne heure à Paris, où il fit ses études avec distinction, il devint prieur de Sorbonne, docteur et grand-vicaire de Sens. Ses liaisons avec le fameux Law, dont il reçut l'abjuration, furent aussi utiles à sa fortune que nuisibles à sa réputation. Il accompagna en 1721 le cardinal de Bissy à Rome, en qualité de conclaviste; et après l'élection d'Innocent XIII, il fut chargé des affaires de France à Rome, où il jouit d'un grand crédit. Ayant de la figure, de l'esprit, et s'étant fait un système suivi de flatterie, il devoit réussir dans cette cour. L'abbé Dubois, pour lequel il sollicitoit le chapeau de cardinal, ne le laissoit pas manquer de l'argent nécessaire pour s'y maintenir avec honneur. Ses services le firent nommer archevêque d'Embrun en 1724; il y tint, en 1727, un fameux concile contre Soanen, évêque de Senez : concile qui lui a fait donner tant de malédictions par les jansénistes. Ayant obtenu la pourpre en 1739, sur la nomination du roi Jacques, il devint archevêque de Lyon en 1740, et ministre d'état deux ans après. On croyoit qu'il avoit été appelé à la cour pour remplacer le cardinal de Fleury; mais ses espérances et celles du public ayant été trompées, il se retira dans son diocèse, où il se fit aimer par d'abondantes aumônes. Il y mourut en 1758. Les uns en font un génie, un homme d'état, un politique consommé; d'autres lui disputent ces talens, et attribuent son élévation, moins à son mérite qu'à celui d'une sœur ambitieuse et bel esprit. On trouvera peut-être la vérité, en prenant le milieu entre ces deux extrémités. Duclos en parle fort mal dans ses Mémoires. Vers la fin de ses jours, les choses pour lesquelles il avoit montré le plus d'ardeur se présentèrent à lui sous un autre point de vue. Ses sentimens allèrent jusqu'à une espèce d'indulgence pour ces mêmes jansénistes qui l'avoient regardé comme un persécuteur. Dans le temps des disputes occasionnées par les billets de confession, il se conduisit avec modération et avec sagesse. Une guerre plus cruelle ayant désolé la France en 1756, le cardinal de Tencin entra en correspondance avec madame la margrave de Bareith, pour ménager la paix avec les puissances belligérantes; mais il mourut avec la douleur de n'avoir pas pu réussir. On a de lui des *Mandemens* et des *Instructions Pastorales*.

† II. TENCIN (Claudine-Alexandrine GUÉRIN de), sœur du précédent, prit l'habit religieux

dans le monastère de Montfleury, près de Grenoble. Dégoûtée du cloître, elle devint chanoinesse du chapitre de Neuville près de Lyon, rentra bientôt dans le monde, et vint à Paris. Les agrémens de sa figure et de son esprit lui firent des amis accrédités : elle prit part à la folie épidémique du système; et cette folie, jointe à ses liaisons avec le cardinal Dubois, fut avantageuse à sa fortune, ainsi qu'à celle de son frère. Son caractère intrigant la rendit pendant quelque temps l'arbitre des graces. Elle songea dès-lors à demander à la cour de Rome un bref qui confirmât sa sortie du cloître. Elle l'obtint en effet par le crédit de Fontenelle; mais comme le bref avoit été rendu sur un faux exposé, il ne fut point fulminé. Madame de Tencin n'en resta pas moins dans la capitale, où elle cultiva la littérature avec succès. Benoît XIV, avec lequel elle étoit en correspondance lorsqu'il n'étoit que le cardinal Lambertini, l'honora de son portrait dès qu'il fut pape. La maison de madame de Tencin devint le rendez-vous des gens les plus spirituels de Paris. On la voyoit au milieu d'un cercle de beaux esprits et de gens du monde qui composoient sa cour, donner le ton et se faire écouter avec attention, parce qu'elle parloit à chacun son langage. Sa petite société fut troublée de temps en temps par quelques aventures assez tristes. Elle fut impliquée dans celle de la mort de La Fresnaye, conseiller au grand conseil, qui se tua chez elle. On la transféra d'abord au Châtelet, ensuite à la Bastille; enfin, elle fut déchargée de l'accusation intentée contre elle à l'occasion de ce funeste accident. Madame de Tencin mourut à Paris en 1749, dans un âge avancé, regrettée par plusieurs gens de lettres, qu'elle appeloit ses bêtes. L'envie a dit beaucoup de mal de cette ménagerie spirituelle. Il faut avouer qu'elle avoit un peu trop adopté la maxime :

Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis :

et que le public ne donnoit pas toujours son approbation aux ouvrages qu'on y préconisoit. Madame de Tencin étoit très-serviable, lorsque son intérêt particulier ne s'opposoit pas à ce qu'on lui demandoit. Elle ambitionnoit la réputation d'être amie vive ou ennemie déclarée. Elle saisit habilement quelques occasions de le persuader, et s'attacha ainsi beaucoup de gens de mérite. Madame de Tencin, dit un homme qui a vécu de son temps, ne s'étoit livrée que par désœuvrement au goût des lettres, qu'elle eût peut-être dédaignées, si elle n'avoit pas échoué dans ses projets d'ambition. C'étoit un pis-aller. Elle avoit de tous les genres d'esprit; mais celui dont elle faisoit le plus de cas, étoit l'esprit des affaires. Elle aimoit encore mieux parler d'intrigues que de littérature, et faire entrer un de ses amis dans le ministère qu'à l'académie; elle n'auroit jamais fait de romans, si elle avoit pu travailler à des arrêts du conseil. Le caractère de madame de Tencin, dit un écrivain, n'a pas été moins attaqué que sa conduite. Elle s'étoit fait un système suivi de flatterie, où l'on a voulu voir de la fausseté : la douceur même de ses manières et de son langage a tourné contre elle, et s'est appelée de la perfidie. On vantoit cette douceur de madame de Tencin devant l'abbé Trublet : «Oui, dit-il, si elle avoit intérêt de vous empoisonner, elle prendroit le poison le plus doux.» Cependant Duclos, qui l'avoit

beaucoup connue, et qui a révélé avec assez peu de ménagement les torts de sa conduite, a parlé de son caractère avec plus d'égards: il assure qu'elle étoit fort serviable, et amie vive autant qu'ennemie déclarée. La vivacité de son amitié a été prouvée par plusieurs traits. Lorsque l'esprit des lois parut, elle en prit un nombre considérable d'exemplaires, dont elle fit des présens, et par-là elle donna la première impulsion au succès d'un chef-d'œuvre dont notre frivolité auroit peut-être long-temps méconnu le mérite. Nous avons de madame de Tencin, I. *Le Siége de Calais*, in-12. C'est un roman écrit avec délicatesse, et plein de pensées fines. Certaines idées d'une licence enveloppée; des portraits aimables de l'un et de l'autre sexe, mais qui auroient dû être plus contrastés; de la tendresse dans les expressions; le ton de la bonne compagnie: voilà ce qui en fit le succès. On ferma les yeux sur ses défauts, sur la multitude des épisodes et des personnages, sur la complication des événemens, la plupart peu vraisemblables; enfin, sur la conduite peu judicieuse de ce roman. II. *Mémoires de Comminges*, in-12, dont le fonds est touchant, quoique mêlé d'invraisemblances, et qui sont encore meilleurs pour la forme. Pont-de-Vesle, son neveu, eut part à cet ouvrage, ainsi qu'au précédent. III. Les *Malheurs de l'Amour*, 2 vol. in-12, roman intéressant, dans lequel on a prétendu qu'elle traçoit sa propre histoire. IV. Les *Anecdotes d'Edouard II*, in-12, 1776; ouvrage posthume. On a recueilli toutes ses œuvres en 1786, à Paris, 7 vol. petit in-12, précédées d'une Notice sur sa vie et ses écrits. On a donné, en 180..., un recueil de ses lettres, qui se trouve dans la collection de celles de plusieurs femmes illustres, publiées il y a quelque temps à Paris.

TENDE (Gaspard de), petit fils de Claude de Savoie, comte de Tende et gouverneur de Provence, servit avec distinction en France dans le régiment d'Aumont. Il fit ensuite deux voyages en Pologne, où il acquit beaucoup de connoissance des affaires. On a de lui, I. Un *Traité de la Traduction*, sous le nom de l'Estang, in-8°. II. *Relation historique de Pologne, contenant le pouvoir de ses rois, leur élection et leur couronnement, les priviléges de la noblesse; la religion, les mœurs des Polonais, etc.*, sous le nom de Haute ville, in-12. Ces deux ouvrages eurent du succès. L'auteur mourut à Paris en 1697, à 79 ans. Il descendoit de René de Savoie, et de Villars, comte de Tende, fils naturel de Philippe duc de Savoie. Le comte de Tende s'attacha à François I^er^, qui le fit grand-maître de France. Il mourut des blessures qu'il avoit reçues à la funeste journée de Pavie en 1525. Il eut d'Anne Lascaris, comtesse de Tende, sa femme, Honorat, maréchal de France et pourvu de la charge d'amiral en 1572, qui mourut en 1580, laissant une fille, mariée au duc de Mayenne. Son frère Claude, gouverneur de Provence, mort en 1566, eut un fils légitime, Honorat, mort en 1572, et un fils naturel, Annibal qui servit dans les troupes de France, et qui fut père de celui qui fait l'objet de cet article.

TENÈS ou TENNES (Myth.), fils de Cycnus. Philonomé, seconde femme de son père, ayant conçu pour Tenès son beau fils, une passion criminelle, et n'ayant pu l'engager à y répondre, l'ac-

cusa près de son mari d'avoir voulu lui faire violence. Tenès fut exposé dans un coffre sur la mer avec sa sœur Hemithée, qui ne voulut jamais l'abandonner. Le coffre aborda dans l'île de Leucophrys, qui de *Tenès* prit le nom de *Ténédos*. Tenès y régna, et y établit des lois très-sévères, telle qu'étoit celle qui condamnoit les adultères à perdre la tête; lois qu'il fit observer en la personne de son propre fils. Tenès fut tué par Achille avec son père Cycnus, pendant la guerre de Troie; et après sa mort il fut honoré comme un Dieu dans l'île de Ténédos.

I. TENIERS, dit *le Vieux*, (David) peintre, né à Anvers en 1582, mort dans la même ville en 1649, apprit les principes de la peinture sous Rubens. Le désir de voyager le fit sortir de cette école, et il alla à Rome où il demeura dix années, et où il imita la manière d'Elzheimer son ami. Ce peintre a travaillé en Italie dans le grand et dans le petit. Il a peint dans le goût de ses deux maîtres; mais à son retour à Anvers, il prit pour sujets de ses tableaux des *buveurs*, des *chimistes* et des *paysans*, qu'il rendit avec beaucoup de vérité.

† II. TENIERS *le jeune* (David), fils du précédent, et son élève, né à Anvers en 1610, surpassa son père par son goût et ses talens. Peu de peintres de la Flandre ont fait plus d'honneur à cette école, si l'on en excepte Rubens et Van Dyck. Ce fut dans les ouvrages du premier de ces peintres que Téniers puisa cette vérité, cette fraîcheur de couleurs dont le prince de l'école flamande semble lui avoir laissé le secret. C'est Rubens en petit: même esprit, même vigueur; mais il eut plus d'entente du clair-obscur que le grand homme qu'il s'étoit proposé pour modèle. Sa mémoire prodigieuse lui retraçoit les objets qui l'avoient frappé une seule fois. Sur de simples croquis, avec un trait léger et spirituel, il avoit l'art de rendre ce que les autres n'obtiennent qu'avec un travail long et pénible. Peu de peintres se sont montrés plus fidèles imitateurs de la nature que Téniers. Personne ne l'a surpassé pour la finesse de la touche et la belle transparence du coloris. Qui mieux que Téniers a su donner à chaque objet cette teinte et cette naïveté qui leur est propre? Quel peintre fut jamais plus original, et eut en partage plus de talens à la fois? Sa main légère sembloit se jouer de son art, et n'effleurer que la toile où des scènes charmantes venoient se placer sans effort; par-tout on aperçoit le fond de l'impression; une simple couche, un léger glacis et des touches piquantes produisent tout l'effet de ses tableaux les plus finis. On lui reproche d'avoir fait des figures trop courtes. Aucun peintre n'a plus produit que Téniers. Toute l'Europe est remplie de son nom et de ses tableaux; c'est à cause de cette prodigieuse facilité que les amateurs ont nommé proverbialement la plupart de ses petits tableaux des *après-souper* de Téniers. Les sujets ordinaires de ses tableaux, sont des scènes réjouissantes. Il a représenté des *Buveurs*, des *Chimistes*, des *Noces* et des *Fêtes de village*, plusieurs *Tentations de saint Antoine*, des *Corps-de-Garde*, etc. Il passa une partie de sa vie à Anvers, chéri et estimé comme un homme extraordinaire. La fortune sourit à ses talens, et Téniers, par sa conduite et la douceur de ses mœurs, s'ouvrit un libre accès chez les

grands. Honoré et considéré de la plupart des peintres ses contemporains, ils le nommèrent directeur de l'académie de cette ville. L'atelier du peintre des fêtes de village devint dès-lors le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans toute la Flandre. L'archiduc Léopold-Guillaume le fit gentilhomme de sa chambre, et lui donna son portrait enrichi de diamans. La reine Christine de Suède lui fit un semblable présent. Le roi d'Espagne faisoit un si grand cas de Téniers, qu'il fit bâtir une galerie à l'Escurial, uniquement destinée aux tableaux de ce peintre. Louis XIV cependant n'aimoit point son genre de peinture. On avoit un jour orné sa chambre de plusieurs tableaux de Téniers; mais aussitôt que ce prince les vit: «Qu'on m'ôte, dit-il, ces magots de devant les yeux.» Il quitta ensuite Anvers, et habita un château au village de Ferch, entre cette ville et Malines, pour éviter le grand monde, se livrer avec plus d'aisance à son goût, et saisir le naturel des paysans, parmi lesquels on le trouvoit toujours. Il les dessinoit en se mêlant à leurs jeux; et sa mémoire lui retraçoit ensuite les scènes entières dont il avoit été et l'acteur et le témoin. Sa grande vivacité ne lui permettant pas de s'appésantir sur ses études, c'étoit le pinceau à la main qu'il terminoit, avec tant de goût, ce qu'il avoit observé. Ses tableaux sont en si grand nombre, qu'il disoit, en plaisantant: «Pour rassembler tous mes ouvrages, il faudroit une galerie de deux lieues de longueur.» Téniers, en quittant Anvers, crut se soustraire à l'affluence de ses admirateurs; mais la renommée, inséparable d'un si grand mérite, lui attira un concours encore plus considérable. Sa retraite devint une cour, où se rassembloit toute la noblesse du pays. Don Juan d'Autriche venoit souvent loger chez Téniers, et se mit au nombre de ses élèves. Appelé dans la suite à la cour de Bruxelles, Téniers y parvint à une extrême vieillesse, sans perdre un instant son humeur joviale et badine. La mort le trouva le pinceau à la main; il terminoit le portrait d'un homme de robe, et sa dernière parole fut une plaisanterie. «J'ai brûlé ma dernière dent pour peindre mon procureur,» dit-il alors, par allusion au noir d'ivoire en usage dans la peinture. Les tableaux de Téniers sont remarquables par une grande variété de composition, par une abondance sans confusion, par des attitudes vraies, sans manière, toutes puisées dans la nature et par une certaine tournure originale qui n'appartient qu'à lui seul. Aucun genre de peinture ne fut étranger à Téniers: batailles, marches d'armées, animaux, marine, tout recevoit une nouvelle vie sous la main de cet habile peintre. Téniers avoit formé une belle collection de tableaux de différentes écoles, mais sur-tout de l'école vénitienne, dont il admiroit la couleur. On sait que c'est particulièrement dans cette partie de l'art qu'il s'est rendu recommandable. Quelques amateurs lui ont reproché d'avoir affecté, dans quelques-uns de ses tableaux, une couleur grisâtre; mais ce reproche est peut-être un mérite de plus dans Téniers; et ce gris argentin, qui n'est point un gris fade, donne souvent à ses tableaux un certain vague qui plaît et rafraîchit l'œil. Téniers termina ses jours à Bruxelles en 1694. On a beaucoup gravé d'après les ouvrages de ce peintre; il a lui-même gravé plusieurs de

l'attira en cette ville, où son mérite le produisit auprès des ministres. On le chargea de plusieurs tableaux, qui ajoutèrent à sa fortune et à sa réputation. L'ambassadeur d'Espagne, le comte de Pigoranda, l'emmena avec lui à Madrid, et Terburg y fit des ouvrages qui charmèrent le roi et toute la cour. Ce maître reçut de riches présens et fut fait chevalier. Londres, Paris, Deventer, lui fournirent de nouvelles occasions de se signaler. Sa réputation, et sur-tout sa probité et son esprit, le firent choisir pour être un des principaux magistrats de cette dernière ville. Terburg consultoit toujours la nature. sa touche est précieuse et finie. On ne peut porter plus loin que ce peintre l'intelligence du clair-obscur. On lui reproche quelques attitudes roides et contraintes. Les sujets qu'il a traités sont, pour l'ordinaire, des *Bambochades* et des *Galanteries ;* il excelloit encore à peindre le portrait, les habillemens, et sur-tout le satin blanc qu'il aimoit à représenter dans tous ses tableaux.

† TERCIER (Jean-Pierre), né en Suisse au canton de Fribourg, en 1704, mort subitement en 1766, s'appliqua d'abord à l'étude du droit, et fut premier commis des affaires étrangères ; se consacrant ensuite à l'étude des langues, il parvint à savoir parfaitement le latin, le grec, l'arabe, le turc, l'allemand, le polonais, l'italien, l'espagnol et l'anglais. Il fut membre de l'académie des belles-lettres de Paris, et censeur royal. Lorsque le marquis de Monti fut envoyé en Pologne par le roi de France, Tercier fut nommé secrétaire de cette ambassade. Frédéric Auguste étant mort pendant le cours de cette mission, Tercier fut employé pour le projet qu'on avoit formé de remettre Stanislas sur le trône. Son adresse et son habileté politique se déployèrent dans cette occasion. Stanislas fut réélu. Les soins de Tercier contribuèrent à faire traverser au monarque toute l'Allemagne, sans qu'il fût reconnu ; mais les acclamations et la joie véritable du peuple polonais au retour de son roi, n'empêchèrent pas qu'il ne fût contraint de sortir de sa capitale. Stanislas, ne pouvant lutter contre les efforts de la Russie et de l'empire, abandonna totalement ses états. Ce fut encore Tercier qui lui procura des moyens d'évasion, et qui assura sa fuite. Le zélé serviteur étant tombé dans les mains du général Munich, après la prise de Dantzick, en fut très-maltraité, jeté dans une prison, et n'obtint que très-difficilement la liberté de passer en France. Stanislas, qui se retira dans ce pays, et sa fille, qui fut reine de France, n'oublièrent jamais les services que le roi de Pologne avoit reçus de Tercier, et ces augustes protecteurs manifestoient la volonté de porter sa fortune au-delà de ses désirs. Mais un malheur ou un imprudence le fit tomber dans leur disgrace. Comme il étoit censeur royal, le trop fameux livre de l'Esprit fut envoyé à sa censure : et soit que Tercier s'en fût reposé sur un autre, ou que, par un excès de confiance dans l'auteur, il se fût dispensé d'un examen approfondi, il approuva cet ouvrage, et perdit la protection du roi et de la reine. Il supporta sans se plaindre cette disgrace, qui ne lui enleva pas l'estime des gens de bien. Tercier a composé, pour l'instruction du dauphin, un ouvrage intitulé :

*Mémoires historiques sur les négociations.*

TERÉE. *Voyez* PHILOMÈLE.

† TÉRENCE (*Publius Terentius Afer*), né à Carthage l'an 186 avant J. C., fut enlevé par les Numides dans les courses qu'ils faisoient sur les terres des Carthaginois. Il fut vendu à Terentius Læcanus, senateur romain, qui le fit élever avec beaucoup de soin, et l'affranchit fort jeune. Ce sénateur lui donna le nom de *Térence*, suivant la coutume qui vouloit que l'affranchi portât le nom du maître dont il tenoit la liberté. Lælius et Scipion l'Africain, qui connurent son talent, se lièrent étroitement avec lui. On les soupçonna même d'avoir travaillé à ses comédies; en effet, ils pouvoient donner lieu à ce soupçon, par leur rare mérite, par la finesse de leur esprit, et la délicatesse exquise de leur goût. Nous avons six *Comédies* de Térence; on admire dans ce poète l'art avec lequel il a su peindre les mœurs et rendre la nature. Rien de plus simple et de plus naturel que son style; rien, en même temps, de plus élégant et de plus ingénieux; Velleius Paterculus dit de ce poète que l'on vit briller dans ses écrits toutes les graces de l'urbanité romaine : *Per quem dulces latini leporis facetiæ nituerunt.* De tous les auteurs latins, c'est celui qui a le plus approché de l'*atticisme*, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus délicat et de plus fin chez les Grecs, soit dans le tour des pensées, soit dans le choix de l'expression; mais on lui reproche de n'avoir été le plus souvent que leur traducteur. Madame Dacier trouvoit Plaute plus original, et le mettoit à bien des égards au-dessus de Térence. « Ce poète, dit-elle, a beaucoup plus d'art, mais il me semble que l'autre a plus d'esprit. Térence fait beaucoup plus parler qu'agir; l'autre fait plus agir que parler : et c'est le véritable caractère de la comédie, qui est beaucoup plus dans l'action que dans le discours. Cette vivacité me paroît donner encore un grand avantage à Plaute; c'est que ses intrigues sont bien variées, et ont toujours quelque chose qui surprend agréablement : au lieu que le théâtre semble languir quelquefois dans Térence, à qui la vivacité de l'action et les nœuds des incidens et des intrigues manquent manifestement. » C'est le reproche que lui avoit déjà fait César, dans des vers, où il s'exprime ainsi, en s'adressant à Térence :

*Tu quoque et in summis, ô dimidiate Menander*
*Poneris, et meritò, puris sermonis amator.*
*Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis*
*Comica, ut æquato virtus polleret honore!*
*Cum Græcis, neque in hac despectus parte jaceres!*
*Unum hoc maceror, et doleo tibi deesse, Terenti.*

« Toi aussi, demi-Ménandre, tu es mis au nombre des plus grands poètes, et avec raison, pour la pureté de ton style. Eh! plût aux Dieux que la douceur de ton langage fût accompagnée de la force comique; afin que ton mérite fût égal à celui des Grecs, et qu'en cela tu ne fusses pas fort au-dessous des autres! Mais c'est ce qui te manque, Térence, et c'est ce qui fait ma douleur. » Mais s'il est inférieur à Plaute pour la vivacité de l'intrigue et l'enjouement du dialogue, il a bien plus de décence, de noblesse et de goût. Ses caractères sont plus vrais, ses peintures de mœurs plus fidèles. Il rend beaucoup mieux la nature, et attache bien davantage par le grand fond

d'intérêt qui domine dans ses pièces. S'il n'égaye pas ses lecteurs par cette foule de bons mots que Plaute répand avec profusion, et qui souvent, au jugement d'Horace, sont assez insipides, il sait les dédommager par la justesse et la solidité des pensées, la délicatesse des sentimens, la douceur des images; par ce moelleux et cette suavité de style qui fait éprouver un plaisir toujours nouveau dans la lecture de ses comédies. La première fois qu'on entendit prononcer à Rome, sur la scène, ce beau vers :

*Homo sum, humani nil à me alienum puto ;*

il s'éleva, dit St. Augustin, dans l'amphithéâtre un applaudissement universel : il ne se trouva pas un seul homme, dans une assemblée si nombreuse, composée des Romains et des envoyés de toutes les nations déjà soumises ou alliées à leur empire, qui ne parût sensible à ce cri de la nature. Térence sortit de Rome n'ayant pas encore 35 ans; on ne le vit plus depuis. Il mourut, selon la plus commune opinion, vers 159 avant J. C., à Stympale, ville de l'Arcadie. Il s'étoit, dit-on, amusé dans sa retraite à truduire les Pièces de *Ménandre*, et à en composer de son propre fonds, et l'on ajoute que ce fut la douleur d'avoir perdu ces différentes pièces, qui lui causa la mort. D'autres prétendent qu'il périt sur mer en passant de Grèce en Italie. Il n'eut qu'une fille qui fut mariée après sa mort à un chevalier Romain. ( *Voyez* APOLLINAIRE, n° I, *et* MENAGE.) Nous avons une Vie de Térence, écrite par Suétone. Les éditions le plus recherchées des 6 *Comédies* de ce poète sont les suivantes : De Milan, 1470, in-fol. — Venise, 1471, in-fol. — Elzevir, 1635, in-12. ( A l'édition originale, la page 104 est cotée 108.) — Au Louvre, 1642, in-fol. — *Ad usum Delphini*, 1671, in-4°. — *Cum notis Variorum*, 1686, in-8°. — Cambridge, 1701, in-4°. — Londres, 1724, in-4°. — Urbin, 1736, in-fol. figures. — Londres, Sandby, 1751, 2 vol. in-8°, figures. Celle de Birmingham, Baskerville, 1772, in-4°., est d'une grande beauté. Brunck en a soigné une édition superbe, publiée à Bâle chez Decker, et imprimée sur papier velin, in-4°., avec des caractères de Jacob. Il n'en a été tiré que 250 exemplaires et 3 sur velin, ( 1747. ) Madame Dacier en donna, en 1717, une belle édition latine, avec sa Traduction française et des Notes, en 3 vol. in-8°. L'abbé Le Monnier en a publié une nouvelle traduction, 1771, 3 vol. in-8°. et 3 vol. in-12, qui a eu du succès. On conserve dans la bibliothèque du Vatican, une antique copie de Térence, faite du temps d'Alexandre Sévère et par son ordre.

* II. TÉRENCE ( Jean ), jésuite allemand du 17ᵉ siècle, a laissé, I. *Rerum naturalium novæ Hispaniæ thesaurus, sive plantarum, animalium, mineralium*, Rome, 1651, in-fol. II. *Epistolium ex regno Sinarum ad mathematicos Europæos.*

* III. TÉRENCE, peintre d'Urbin, et célèbre faussaire en peinture, vendit un grand nombre de ses tableaux, pour des productions de l'antiquité. Voulant en agir de même à l'égard du cardinal Peretti, neveu de Sexte-Quint, il lui donna un de ses ouvrages qu'il fit passer pour un Raphaël. Mais sa fourberie fut découverte, et on le chassa de la cour. Il mourut encore jeune

en 1616. Cinq églises de Rome sont décorées de tableaux qu'il a peints.

TERENTIA, femme de Cicéron. D'une humeur brusque, impérieuse et prodigue, elle obligea son époux de la répudier : son nom, ses grandes richesses, et une sœur vestale, prouvent qu'elle devoit être d'une grande maison. Cicéron ayant été obligé de lui rendre sa dot, se trouva embarrassé; mais il aimoit mieux la paix que l'argent. Il avoit veçu plus de 30 ans avec elle, et en avoit eu deux enfans. Térentia épousa en secondes noces Salluste, l'ennemi de Cicéron, dont il vouloit savoir les secrets; Messala, en troisièmes noces; et Vibius Rufus, consul sous Tibère, en quatrièmes. Ce Vibius se vantoit d'avoir possédé deux choses qui avoient appartenu aux deux plus grands hommes de son temps, la femme de Cicéron, et la chaise sur laquelle César fut assassiné. Térentia vécut 103 ans, selon Pline et Valère-Maxime.

* I. TERENTIANUS (Jules), de l'ordre de Saint-Augustin, né à Milan au commencement du 16e siècle, changea de religion : il fit imprimer quelques *Sermons* à Venise, et d'autres *Opuscules* sous le nom de *Jérôme de Savonne*.

II. TERENTIANUS-MAURUS. *Voyez* MAURUS, n° III.

* TÉRENTIUS (Jean Gérard), professeur de langue hébraïque à Franeker, né près de Leuwarde vers 1630, mort fort pauvre en 1677, a publié, I. *Meditationes Philologico-hebrææ*, Franeker, 1654, in-12. II. *Liber Jobi, chaldaicè, latinè et græcè cum notis*, 1662, in-4°. III. *Gymnasium Chaldaïcum*, 1664, in-12.

* TERENZONI (Jean-Antoine), docteur en médecine, mort vers le milieu du 18e siècle, professa plus de 30 ans dans l'université de Pise. Il a laissé : *Exercitationes Physico-medicæ*, Luccæ, 1708, in-8°. *De Morbis uteri*, ibidem, 1715, in-8°.

* TERILLUS (Dominique), médecin de Venise, a mis au jour : *De Vesicantium recto usu ac utilitatibus*, etc., Venetiis, 1607, in-4°. *De Causis mortis repentinæ tractatus*, 1617, in-4°. On a d'un autre médecin, nommé Dominique TERILLUS, *De Generatione et Partu*, Lugduni, 1578, in-8°.

TERME (Mythol.). Divinité qui présidoit aux limites des champs. Après que Saturne eut quitté le Latium pour retourner au ciel, le dieu Terme mit fin à toutes les querelles qui s'élevèrent sur les limites des terres. Lorsque les Dieux voulurent céder la place du Capitole à Jupiter, ils se retirèrent dans les environs par respect; mais le dieu Terme ne quitta point sa place. On le représentoit sous la forme d'une *tuile* ou d'une *pierre carrée*, (*Voyez* QUADRATUS DEUS) ou d'un *pieu* fiché dans la terre, ou enfin d'un *Homme sans pieds et sans mains*.

* TERMINIO (Antoine), bon poète latin et italien, né à Contursi dans le royaume de Naples, vivoit dans le 16e siècle. Il travailloit à finir l'*Histoire* de Bonfadius; mais la mort l'empêcha d'exécuter ce dessin. On a de lui diverses *Poésies* latines imprimées en 1554, et qui se trouvent avec celles d'autres poètes.

TEROND (François), né à Dallerangne, dans les Cévennes, en mai 1639, et mort à La Haye le 19 avril 1720, est auteur d'un *Essai d'une nouvelle traduction des Psaumes en vers, avec quelques Cantiques*, Amsterdam, 1715. Le spectateur anglais cite quelques morceaux de cette traduction. On rapporte que Térond, qui étoit refugié en Hollande, logeoit, à La Haye, en face du palais du statouder, depuis Guillaume III, roi d'Angleterre. Il étoit obligé d'avoir de la lumière en plein jour dans sa chambre, parce qu'un arbre, qui étoit dans la cour du prince, interceptoit la clarté. Guillaume ayant remarqué cette lumière, s'informa du motif qui engageoit Terond à l'avoir pendant le jour, et lorsqu'il le connut et qu'il apprit que Terond étoit un refugié studieux et appliqué, il fit couper l'arbre qui l'incommodoit. On prétend que Terond fut chapelain de Guillaume III.

TERPANDRE. *Voyez* THERPANDRE.

TERPSICHORE (Mythol.), l'une des neuf Muses, déesse de la musique et de la danse. On la représente sous la figure d'une jeune fille couronnée de guirlandes, tenant une harpe et entourée d'instrumens de musique.

TERRACA. *V.* LULLE, n° II.

* TERRACINA (Laure), dame de Naples, se distingua dans la poésie vers le milieu du 16e siècle. Aucun auteur ne fut aussi fécond. Un volume de ses *Poésies* a été publié à Venise en 1565. On a encore d'elle un *Discours sur le commencement de tous les chants de l'Arioste*, Venise, 1580, in-8°.

* TERRAIL (le marquis du), maréchal des camps et armées du roi, lieutenant général du Verdunois, mort le 12 juin 1770, âgé de 58 ans, s'est fait connoître dans la république des lettres par une tragédie intitulée *Lagus*, qui parut en 1754. On a encore de lui, *Le Masque*, ou *Anecdotes particulières du chevalier de* * * *, Amsterdam, 1751, in-8°, Londres, 1782, in-16.

* TERRANEAU (Laurent), médecin de Turin, né en 1678, et mort le 4 juin 1714, avoit de grandes connoissances en physique, et en anatomie. On a de lui, *De glandulis universim et speciatim*, etc., Taurini, 1709, in-8°, Lugduni-Batavorum, 1721, in 8°.

† I. TERRASSON (André), prêtre de l'Oratoire, fils aîné d'un conseiller en la sénéchaussée et présidial de Lyon, sa patrie, parut avec éclat dans la chaire. Il joignoit à une belle déclamation une figure agréable. Il prêcha le carême de 1717 devant le roi, puis à la cour de Lorraine, et ensuite deux carêmes dans l'église métropolitaine de Paris, et toujours avec succès. Son dernier carême dans cette cathédrale lui causa un épuisement dont il mourut le 25 avril 1723. On a de lui des *Sermons*, imprimés en 1726, et réimprimés en 1736, en 4 vol. in-12. Son éloquence est simple, noble, forte et naturelle. Il plaît d'autant plus, qu'il ne cherche point à plaire.

† II TERRASSON (Jean), frère du précédent, né à Lyon en 1670, fut envoyé par son père à la maison de l'institution de l'Oratoire, à Paris. Il quitta cette congrégation presque aussitôt qu'il y fut entré; il y rentra de

nouveau, et il en sortit pour toujours. Son père, irrité de cette inconstance, le réduisit par son testament à un revenu très-médiocre. Ce père, homme très-religieux, avoit eu quatre fils qu'il destina tous à l'Oratoire, « voulant, disoit l'abbé Terrasson, accélérer par dévotion la fin du monde autant qu'il dépendoit de lui. » Loin de se plaindre de la médiocrité de sa fortune, l'ex-oratorien n'en parut que plus gai. L'abbé Bignon, instruit de son mérite, lui obtint une place à l'académie des sciences en 1707, et en 1721 la chaire de philosophie grecque et latine. L'abbé Terrasson s'enrichit par le fameux système de Law; mais cette opulence ne fut que passagère. La fortune étoit venue à lui sans qu'il l'eût cherchée; elle le quitta sans qu'il songeât à la retenir : « Me voilà tiré d'affaire (dit-il, lorsqu'il se trouva réduit pour la seconde fois au simple nécessaire); je revivrai de peu, cela m'est plus commode. » Quoiqu'il eût conservé, au milieu des richesses, la simplicité de mœurs qu'elles ont coutume d'ôter, il n'étoit pas sans défiance de lui-même : « Je réponds de moi, disoit-il, jusqu'à un million; » ceux qui le connoissoient auroient répondu de lui par-delà. Sa philosophie étoit sans bruit, parce qu'elle étoit sans effort. Il n'étoit ni l'esclave de son amour-propre, ni le complaisant de l'amour-propre des autres. Un homme qui pensoit comme lui ne devoit guère solliciter de graces, même purement littéraires. Son mérite seul avoit brigué pour lui celles qu'on lui avoit accordées. Les affaires d'état étoient ce qui l'occupoit le moins. Il avoit coutume de dire « qu'il ne faut point se mêler du gouvernail dans un vaisseau où l'on n'est que passager. » L'ignorance où étoit l'abbé Terrasson sur la plupart des choses de la vie lui donnoit un air de naïveté que bien des gens taxoient de simplicité; ce qui a fait dire « qu'il n'étoit homme d'esprit que de profil. » Madame la marquise de Lassai, qui étoit de sa société, répétoit volontiers « qu'il n'y avoit qu'un homme de beaucoup d'esprit qui pût être d'une pareille imbécillité. » Il disoit lui-même, pour excuser cette manière d'être : « Le ridicule de la simplicité est un mérite, en comparaison du ridicule d'affectation. » Quand la vieillesse et les infirmités commencèrent à le rendre inutile à la société, il disparut de dessus la scène. Il se montroit tout au plus dans les lieux publics, où il ne pouvoit être à charge à personne. « Je calculois ce matin, disoit-il, dans ses derniers jours, à Falconet son ami, que j'ai perdu les quatre cinquièmes des lumières que je pouvois avoir acquises. Si cela continue, il ne me restera pas même la réponse que fit à l'agonie ce bon M. de Lagny à Maupertuis. » (*Voyez* LAGNY.) L'espèce de stoïscisme dont l'abbé Terrasson faisoit profession ne l'empêchoit pas d'avoir des amis : mais ils étoient en petit nombre, et il étoit persuadé que ceux qui ont tant d'amis ont très-peu d'amitié. Ce philosophe mourut à Paris le 15 septembre 1750. Ses ouvrages sont, I. *Dissertation* critique sur l'*Iliade* d'*Homère*, 2 vol. in-12, pleine de paradoxes et d'idées bizarres. Egaré par une fausse métaphysique, il analyse froidement ce qui doit être senti avec transport. II. Des *Réflexions en faveur du système de Law*. Il le justifia, sans l'estimer cependant

plus qu'il ne falloit. On sait que le centre de l'agiotage que ce système produisit étoit à Paris dans la rue Quincampoix. Il appliqua assez plaisamment à un bossu qui y prêtoit son dos pour la signature des billets de banque, ce passage d'un psaume, *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores*. III. *Sethos*, roman moral, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, quoique estimable par beaucoup d'endroits et bien écrit, ne fit cependant qu'une fortune médiocre. Le mélange de physique et d'érudition que l'auteur y avoit répandu ne fut point du goût des Français, quoique plein d'un grand nombre de caractères, de traits de morale, de réflexions fines et de discours quelquefois sublimes. On distingua sur-tout le portrait de la reine d'Egypte, qui se trouve dans le premier volume. IV. Une *Traduction de Diodore de Sicile*, 7 vol. in-12, accompagnée de préface, de notes et de fragmens, qui ont paru depuis 1737 jusqu'en 1744. Cette version est aussi fidèle qu'élégante. On prétend que l'abbé Terrasson ne l'entreprit que pour prouver combien les anciens étoient crédules. Une de ses maximes étoit : « Qu'y a-t-il de plus crédule ? l'ignorance. Qu'y a-t-il de plus incrédule? l'ignorance. » L'abbé Terrasson avoit beaucoup d'érudition grecque, latine et dans plusieurs langues modernes; il étoit géomètre, physicien, et doué d'un esprit philosophique qu'il portoit dans tout ce qu'il traitoit; c'est-à-dire, pour me servir de sa définition, de cette supériorité de raison qui nous fait rapporter chaque chose à ses principes propres et naturels, indépendamment de l'opinion qu'en ont eue les autres hommes. Attaché à son sentiment, parce qu'il le croyoit raisonnable, il lui étoit très-indifférent qu'il fût adopté. Avec beaucoup d'esprit, le fonds de son caractère étoit la simplicité, la naïveté et quelque chose de niais. Il y a des hommes qui, tenant de la nature un point de singularité, l'exagèrent à dessein pour le rendre plus piquant; ce qui, contre leur intention, produit un effet tout contraire. La singularité de l'abbé Terrasson étoit si naturelle, qu'il ne s'en doutoit pas; il pouvoit remarquer que les autres ne lui ressembloient pas; mais il n'alloit peut-être pas jusqu'à conclure qu'il ne leur ressembloit pas; c'est-à-dire, qu'il ne faisoit point de retour sur lui-même.

†III. TERRASSON (Gaspard), frère d'André et de Jean, né à Lyon le 5 octobre 1680, à l'âge de 18 ans, entra à l'Oratoire, où il s'appliqua d'abord à l'étude de l'Ecriture et des Pères. Après avoir professé les humanités et la philosophie, il se consacra à la prédication, et s'acquit bientôt une réputation supérieure à celle dont son frère avoit joui. Il prêcha à Paris pendant cinq années. Il brilla sur-tout pendant un carême dans l'église métropolitaine. Il ne cherchoit pas les applaudissemens. Son jansénisme l'obligea ensuite de quitter en même temps la congrégation de l'Oratoire et la prédication. Il mourut à Paris le 2 janvier 1752. On a de lui, I. des *Sermons*, 4 vol. in-12, publiés en 1749. Ce recueil contient dix-neuf Discours pour le carême, des Sermons détachés, trois Panégyriques, et l'oraison funèbre du grand-dauphin. Tout dans ces ouvrages respire la sublime simplicité de l'Evangile. II. Un livre anonyme, intitulé *Lettres sur la justice chrétienne*, censurées par la Sorbonne.

IV. TERRASSON (Matthieu), né à Lyon le 13 août 1669, de parens nobles, et de la même famille que les précédens, vint à Paris, où il se fit recevoir avocat en 1691. Il plaida quelques causes d'éclat qui furent le premier fondement de sa grande réputation. Profondément versé dans l'étude du droit écrit, il devint en quelque sorte l'oracle du Lyonnais et de toutes les autres provinces qui suivent ce droit. La jurisprudence n'éteignit point en lui le goût de la littérature. Il fut associé pendant cinq ans au travail du journal des savans, et il exerça pendant quelques années les fonctions de censeur royal. Il mourut à Paris le 30 septembre 1734. On a de lui un *Recueil* de ses *Discours*, *Plaidoyers*, *Mémoires* et *Consultations*, sous le titre d'*OEuvres de Matthieu Terrasson*, in-4°. On a publié une édition des OEuvres de Henrys, 4 vol. in-folio, avec les *Remarques* de Matthieu Terrasson.

V. TERRASSON (Antoine), fils du précédent, et avocat comme lui, naquit à Paris le 1er novembre 1705. Il se livra d'abord à la plaidoirie, et eut quelques succès; mais les travaux du cabinet ayant plus d'attraits pour lui, il composa, par ordre du chancelier d'Aguesseau, son *Histoire de la Jurisprudence Romaine*, suivie d'un *Recueil* de contrats, testamens et autres actes qui nous restent des anciens Romains, in-fol. 1750. Ce livre, rempli de recherches, et qui prouve autant de sagacité que d'érudition, est écrit d'un style clair et quelquefois élégant. L'auteur fut nommé la même année censeur royal, conseiller au conseil souverain de Dombes en 1752; avocat du clergé de France en 1753; professeur au collége royal en 1754. Dans le préambule de ses provisions, Louis XV parle de lui, « comme d'un homme distingué par des talens recommandables, héréditaires dans sa famille, et qui réunissoit à l'application la plus assidue les qualités qui caractérisent le sujet fidèle et le citoyen vertueux. » Ces qualités lui procurèrent en 1760 la place de chancelier de Dombes, dont il remplit les fonctions jusqu'au temps que cette principauté fut réunie à la couronne. Accablé d'infirmités, il se démit de sa place de professeur royal, et mourut le 30 octobre 1782. Il avoit épousé en 1759 la fille du marquis de Termes, dont il n'eut point d'enfans. Outre son Histoire de la Jurisprudence Romaine, on a de lui des *Mélanges d'histoire*, *de littérature*, *de jurisprudence*, *de critique*, etc. 1768, in-12, et quelques autres *Ouvrages*.

TERRAY (l'abbé Joseph-Marie), naquit en 1715 dans la petite ville de Boen, près de Roanne en Forez, de Jean Terray, qui avoit été fermier-général au commencement du même siècle. Marie-Anne Dumas, sa mère, étoit fille d'un officier qui se distingua à la bataille de Nerwinde, et fut recompensé par des lettres de noblesse. Un oncle fort riche, qui devoit une grande partie de sa fortune aux bontés du duc d'Orléans, régent, fit élever le jeune Terray au collége de Jully, où il fit de brillantes études. Il acheta une charge de conseiller-clerc au parlement de Paris; mais il ne fut jamais que sous diacre. Un caractere décidé, un jugement droit, une conception prompte, l'amour et la facilité du travail, cette sûreté de tact qui fait saisir à l'instant le

point de la difficulté des affaires les plus épineuses, ne tardèrent pas à lui mériter une grande considération dans sa compagnie. La nature qui lui avoit refusé les graces extérieures, et même celles de la parole, l'en avoit dédommagé par une clarté laconique, plus impérieuse souvent que l'éloquence. La cour le choisit pour son rapporteur. Les graces dont l'état ecclésiastique le rendoit susceptible, ajoutèrent à la fortune déjà considérable qu'il tenoit de l'oncle qui lui avoit servi de père. Il devint chef du conseil du prince de Condé, contrôleur-général des finances au mois de décembre 1769, ministre d'état, secrétaire-commandeur des ordres du roi en 1770, et directeur-général des bâtimens en 1773. Peu de ministres se sont trouvés dans une position plus difficile et plus orageuse. La sienne l'étoit d'autant plus, que le public jugea les moyens qu'il prit pour en sortir, sans connoître toute l'étendue du mal auquel il avoit à remédier : cependant ses mesures furent prises avec tant de prévoyance et des calculs si justes, qu'elles prévinrent toutes les révolutions fâcheuses qui pouvoient en résulter, et qu'aucune banqueroute particulière ne fut la suite de l'édit qui suspendit les rescriptions. On voit par un de ses Mémoires qu'il regretta de n'avoir pu suivre des principes plus justes; mais dans l'alternative d'employer les moyens dont il fit usage, ou de laisser manquer tous les services à-la-fois, il préféra le moindre des maux entre lesquels il avoit à choisir. Ses opérations parurent d'autant plus dures aux intéressés, qu'il sembloit les voir exécuter de sang-froid, et qu'il ne se refusoit pas toujours aux fantaisies du monarque, des courtisans et des favorites. Il déclara cependant au roi qu'on ne pouvoit augmenter l'impôt; que c'étoit par les réformes, les économies, la suppression des abus, qu'il falloit maintenir désormais au même niveau la recette et la dépense, et prévenir le retour des désordres qu'il avoit réparés. Ses comptes de 1770, 1772 et 1774, qui ont été imprimés dans la Collection des comptes rendus depuis 1758 jusqu'en 1787, sont des modèles d'ordre, de précision et de clarté. Ces qualités distinctives de l'homme d'état se retrouvent dans tous ses *Mémoires* sur l'administration des finances, dont la plupart, peu connus du public, mériteroient de l'être. Au commencement du nouveau règne, l'abbé Terray rédigea l'édit de la remise du droit de joyeux avènement que Louis XVI accorda à ses peuples. Le 24 août 1774 il donna sa démission, et se retira dans une de ses terres, où il fut poursuivi par la haine et la vengeance de ceux dont il avoit blessé les intérêts particuliers pour sauver la fortune publique. Les arts, qu'il avoit aimés dès sa jeunesse, firent dans sa retraite sa plus douce occupation. Il mourut à Paris le 18 février 1778, laissant une mémoire contre laquelle le souvenir des rescriptions suspendues animoit encore ses détracteurs, mais que le temps, la vérité, la publicité des écrits où sont consignés ses principes ont réhabilitée. Ses mœurs ne furent pas plus épargnées que sa conduite dans le ministère. Ceux qui l'ont particulièrement connu savent néanmoins qu'il fut économe sans avarice; que sa fermeté froide, et même accompagnée de sécheresse, n'excluoit point en lui les qualités sociales; que la dureté qu'on re-

procha souvent à l'administrateur n'étoit point inhérente à l'homme qui se montroit facile et doux avec les siens. Il est avéré d'ailleurs que pendant son ministère il ne se vengea d'aucun ennemi ; qu'il ne fit donner aucune lettre de cachet ; qu'il ne persécuta personne ; et s'il s'éloigna quelquefois des règles de l'exacte justice, il se montra plus modéré dans les vengeances particulières que ne le sont les ministres. Ce qui lui nuisit beaucoup dans l'esprit des Parisiens, c'est que dans ses réponses il montra trop de mépris pour l'opinion publique. On lui reprochoit un jour qu'une de ses opérations ressembloit fort à prendre l'argent dans les poches. — Eh! où voulez-vous donc que je le prenne, répondit-il avec humeur ? . . . Une autre fois on lui disoit : Une telle opération est injuste. — Eh ! qui vous dit qu'elle est juste , répliqua-t-il sans s'émouvoir ? — Son neveu , intendant de Lyon , où il fut estimé pour sa probité et sa justice, fut condamné à mort avec son épouse par le tribunal révolutionnaire de Paris en 1793, comme ayant fait émigrer ses fils pour porter les armes contre la république. Ceux-ci, très-jeunes, lorsqu'on immoloit leur père , faisoient leurs études à Oxford et à Berlin.

TERREROS Y PANDO (le P. Etienne), savant jésuite espagnol, né dans la province de Biscaye en 1708, mort à Forli en Italie le 3 juillet 1782 , se consacra à l'étude jusqu'à la dernière année de sa vie , et composa une foule d'écrits , dont quelques-uns ont vu le jour. L'Espagne admira sa *Traduction* du Spectacle de la Nature de l'abbé Pluche, enrichie de plus de 1500 notes savantes. L'Italie fit le plus grand cas des règles qu'il donna pour apprendre à fond la langue toscane ; mais l'ouvrage qui fit le plus d'honneur aux connoissances du père Etienne et à son érudition fut son *Dictionnaire espagnol* des sciences et arts , et leur signification dans les trois langues latine , française et italienne ; Madrid , 2 vol. in-fol. ; le premier fut publié en 1786 ; et le deuxième, en 1787. Terreros étoit professeur de mathématiques au collége de la Noblesse à Madrid , lorsqu'il traduisit le Spectacle de la Nature : cette traduction lui coûta d'autant plus de peine , que la langue espagnole manquant alors de termes techniques pour les arts et métiers employés dans le texte français , il fut obligé d'en créer un grand nombre , et enrichit sa propre langue de ces termes jusqu'alors inconnus. Ce premier succès lui fit concevoir l'idée et sentir le besoin de son dictionnaire qu'il augmenta par la lecture des meilleurs auteurs étrangers , par la fréquentation des artistes les plus célèbres et des artisans les plus habiles. Il visitoit les ateliers , les boutiques même , et ne se rebutoit pas du mauvais accueil , ni des injures populaires , pourvu qu'il remplît son but. Il falloit du courage et de la patience pour entreprendre et terminer seul et sans collaborateur un ouvrage de ce genre. Il y parvint cependant ; mais à peine l'eut-il achevé, à peine le premier tome et la moitié du second étoient-ils imprimés , qu'il fut surpris par le décret d'expulsion qui frappoit sa compagnie. Les manuscrits précieux du reste de l'ouvrage furent long-temps perdus. Enfin le comte de Florida Blanca , premier ministre , instruit qu'on les avoit retrouvés , en

ordonna l'impression. On a encore de lui la *Paléographie espagnole*, ouvrage dont l'idée lui fut donnée par la Paléographie française. On l'a attribuée au père Burriel, parce que ce savant lui en avoit fourni les matériaux.

TERRIDE (Antoine DE LOMAGNE, vicomte de), d'une des plus illustres maisons du royaume, se distingua au siége de Turin, prit Montauban, et fut capitaine de cent hommes d'armes, et chevalier de l'ordre du roi en 1549. Son attachement à la religion catholique l'arma contre la reine de Navarre dont il étoit né sujet. Il entra en 1569 dans ses états, et les conquit au nom du roi de France. Il fut fait gouverneur et commandant du Béarn et de la Navarre. Montgomméri l'assiégea dans Orthès et le fit prisonnier de guerre. On mit à mort en sa présence, contre la foi des traités, les officiers de la garnison. Il eut la douleur de voir égorger sous ses yeux un de ses cousins-germains. On a de lui des *Mémoires* qui n'ont point été imprimés. Ce guerrier mourut en 1569.

TERRIEN (Guillaume), étoit lieutenant-général à Dieppe, vers le milieu du 16ᵉ siècle. C'est le plus ancien jurisconsulte normand que l'on connoisse. Il donna un *Commentaire sur les Coutumes anciennes de Normandie*, avant leur rédaction, c'est-à-dire, en 1574, Rouen, in-4°.

† TERTIUS DE LANIS (François), de Brescia, est auteur d'un livre rare et curieux, en 3 vol. in-fol. fig., intitulé *Magisterium naturæ et artis*. Ces trois volumes ont été imprimés en trois différentes années; les deux premiers à Brescia, en 1684 et en 1686; et le troisième en 1692, après la mort de l'auteur qui, avant les trois volumes latins, en avoit publié en Italie un Essai sous le titre de *Prodromus*, qui parut à Brescia en 1670, de 252 pages avec 20 planches gravées. Il faut joindre ce premier volume aux trois autres.

* I. TERTRE (Marguerite du), née à Paris vers le milieu du 17ᵉ siècle, maîtresse sage-femme de la ville et de l'hôtel-dieu, a laissé une *Instruction sur l'art des Sages-femmes*, Paris, 1710, 1 vol. in-12.

II. TERTRE (Jean-Baptiste du), né à Calais en 1610, quitta ses études pour entrer dans les troupes, et fit divers voyages sur terre et sur mer. De retour en France, il se fit dominicain à Paris en 1635. Envoyé en mission dans les îles de l'Amérique, il revint en 1658, et mourut à Paris en 1687, après avoir publié son *Histoire générale des Antilles*, habitées par les Français, en 4 vol. in-4°, 1667 et 1671: ouvrage écrit avec plus d'exactitude que de précision et d'agrément. Le premier volume renferme ce qui s'est passé dans l'établissement des colonies françaises; le deuxième, l'Histoire naturelle; le troisième et le quatrième, l'établissement et le gouvernement des Indes occidentales depuis la paix de Breda.

† III. TERTRE (Rodolphe du), jésuite, né à Alençon en 1677, et mort vers 1762, a donné une *Réfutation* du système métaphysique du père Malebranche, 1715, 3 v. in-12, et des *Entretiens sur la vérité de la Religion*, 1743, 3 vol. in-12. Laurent Brunassi les a traduits en italien, et les a fait paroître à Naples en 5 vol. in-8°, 1749.

† IV. TERTRE (François-Joachim Duport du), de la société littéraire militaire de Besançon, et membre de l'académie d'Angers, naquit à Saint-Malo. Il entra chez les jésuites, où il professa les humanités pendant quelque temps. Rendu au monde, il travailla aux feuilles périodiques avec Fréron et l'abbé de La Porte, et se fit connoître par plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. *Abrégé de l'histoire d'Angleterre*, 1751, 3 v. in-12. Cet ouvrage se fait lire avec plaisir. La narration est fidèle, simple, claire et assez rapide; le style est un peu froid, mais en général pur et de bon goût; les portraits sont tracés d'après nature et non d'imagination. Mais ce n'est qu'une compilation où l'auteur a mis peu de chose du sien et on lui préfère l'Abrégé de l'histoire d'Angleterre, donné par l'abbé Millot. II. *Histoire des conjurations et des conspirations célèbres*, en 10 volumes in-12. C'est encore une compilation, dans laquelle tout n'est pas égal, mais qui offre des choses intéressantes. III. Les deux derniers volumes de la *Bibliothèque amusante*. On y désireroit plus de choix, et ils ne sont pas dignes du premier. IV. L'*Almanach des beaux-arts*, connu depuis sous le nom de *la France littéraire*. Cet ouvrage, dont il donna une esquisse très-imparfaite en 1752, est aujourd'hui en plusieurs vol. in-8°. V. Du Tertre a encore publié les *Mémoires du marquis de Choupes*, 1753, in-12; et a eu part à l'*Abrégé de l'histoire d'Espagne*, 5 v. in-12, donné par Désormeaux. Il mourut en 1759, à 44 ans, avec la réputation d'un écrivain qui devoit plus au travail qu'à la nature.

* V. TERTRE (Duport du), né à Paris en 1754, avocat à Paris, et ministre de la justice en 1791 et 1792, étoit fils du précédent. Son père lui avoit laissé peu de fortune; il fit ses études au collége de Louis-le-Grand, devint avocat, et acquit une certaine réputation, sur-tout de justice et de probité. Tous les partis se sont accordés à le peindre comme un homme spirituel, d'un caractère doux, ayant le ton modeste, et aimant le travail et la solitude, partisan des principes de la révolution, dans lesquels il se montra toujours modéré. Il fut d'abord électeur en 1789, ensuite lieutenant de maire au moment de l'organisation de la première municipalité, et enfin substitut du procureur de la commune. La Fayette le désigna à Louis XVI, qui le nomma en 1790 ministre de la justice. Dans cette place il essaya vainement de suivre la constitution qu'on venoit d'établir, et, quoique moins persécuté que les autres ministres, il fut cependant dénoncé plusieurs fois. Après le départ de Louis XVI pour Varennes, il vint apporter à l'assemblée les sceaux de l'état, ainsi que ce prince le lui avoit ordonné. L'assemblée lui enjoignit de les reprendre; il obéit, et scella l'ordre d'arrêter le roi. Dénoncé de nouveau, il vint à bout de se justifier; mais enveloppé dans la proscription du 10 août 1792, il fut envoyé à Orléans, échappa au massacre des prisonniers de Versailles, et fut ensuite condamné à mort, le 28 novembre 1793, comme ayant gêné la liberté de la presse, quoiqu'il apportât à sa décharge le témoignage même de Marat; témoignage alors d'un grand poids. En entendant lire son arrêt, il s'écria: « les révolutions tuent les hommes, la postérité les juge. »

Quoiqu'il habitât pendant son ministère l'hôtel des sceaux, il avoit conservé son humble demeure et la visitoit souvent.

VI. TERTRE (du), *Voyez* THORENTIER.

†TERTULLIEN (Quintus Septimius Florens Tertullianus), prêtre de Carthage, étoit fils d'un centenier de la milice sous le proconsul d'Afrique. Sa première profession fut le barreau. Il avoit fait une grande étude des systèmes des différentes sectes de la Grèce, et il joignit la philosophie à l'éloquence. La constance des martyrs lui ayant fait une vive impression, il se fit chrétien, et défendit la foi de J. C. avec beaucoup de courage. Ses vertus et sa science le firent élever au sacerdoce. De Carthage il passa à Rome. Ce fut dans cette ville qu'il publia, durant la persécution de l'empereur Sévère, son *Apologie pour les chrétiens*, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence et d'érudition en son genre. Après avoir montré combien il étoit injuste de punir les chrétiens, uniquement parce qu'ils étoient chrétiens, il les justifie des crimes qu'on leur imputoit. Il examine la théologie païenne, et lui oppose les dogmes des chrétiens, adorateurs d'un Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, qui punira les méchans et récompensera les bons. A l'exposition des mystères du christianisme, il joint le tableau de la vie de ceux qui le professent. « Nous faisons un corps, dit-il, parce que nous avons la même religion, la même morale, la même espérance. Nous nous assemblons pour prier et pour lire l'Écriture, nous nous exhortons, nous nous corrigeons, nous nous jugeons avec équité, comme Dieu nous jugera ; et tout est à craindre pour celui qui aura mérité d'être privé de la participation aux choses sacrées. Ceux qui président à nos assemblées sont des vieillards éprouvés. La vertu seule les élève à cet honneur. Les choses saintes ne se vendent pas ; et si nous avons une espèce de trésor, c'est le fruit d'une contribution volontaire. Chacun apporte ce qu'il veut, et quand il veut. Les biens sont communs entre nous, et nous les employons à entretenir les pauvres, les orphelins, les vieillards, les infirmes, à secourir les fidèles relégués dans les îles, condamnés à travailler aux mines, ou renfermés dans les prisons pour avoir confessé J. C. Nous nous regardons comme frères ; nous faisons en commun des repas de charité ; nous prions avant de nous mettre à table ; nous prions après, et nous nous séparons sans désordre et avec modestie. Telles sont nos assemblées. Cependant si le Tibre inonde les terres, et si le Nil ne les fertilise point, on crie : *Livrez les chrétiens aux lions*. On veut que nous soyons la cause de tous les malheurs, comme si avant la venue de J. C. il n'étoit pas arrivé de semblables calamités. Que trouve-t-on en nous, sinon des vertus supérieures à celles de tous les autres philosophes ? j'ajoute même, et plus de science à certains égards ? Tandis que Platon disoit qu'il étoit difficile de trouver l'auteur de l'univers, et encore plus difficile d'en parler devant le peuple, parmi nous le moindre artisan connoît Dieu, et le fait connoître. Mais quand nos opinions seroient fausses, au moins sont-elles utiles, puisqu'elles nous rendent meilleurs. Certainement elles ne nuisent à per-

sonne : et s'il falloit les punir, ce seroit par le ridicule, et non par le fer, les feux, les croix, les bêtes. Ces persécutions produisent un effet contraire à celui qu'on attendoit. Le mépris de la mort se montre bien mieux dans notre conduite que dans les discours des philosophes. On est étonné de notre courage : on veut pénétrer les causes, et bientôt on désire de souffrir. Ainsi le sang des chrétiens devient une semence féconde. » La persécution continua, et fut très-vive à Carthage, où Tertullien avoit publié cet écrit éloquent. L'auteur avoit un génie vif, ardent et subtil. Ses livres prouvent qu'il avoit étudié toutes sortes de sciences. Son élocution est un peu dure, ses expressions obscures, ses raisonnemens quelquefois embarrassés : mais il y brille une noblesse, une vivacité et une force qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Balzac disoit que l'obscurité du style de Tertullien étoit comme celle de l'ébène, qui jette un grand éclat. Il rendit son nom célèbre dans toutes les églises par ses ouvrages. Il combattit les hérétiques de son siècle ; il en ramena plusieurs à la foi ; il encouragea par ses exhortations les chrétiens à souffrir le martyre. Malgré ses grandes qualités, il faut avouer que Tertullien a cette imagination africaine qui grossit les objets, cette impétuosité qui ne donne pas le temps de les considérer avec attention, cette sévérité naturelle qui le portoit toujours à ce qu'il y avoit de plus rigoureux. Il trouva que Proclus, disciple de Montan, vivoit d'une manière conforme à son humeur. Ces apparences de piété le séduisirent, et il donna dans les systèmes de cette secte. Il devint alors aussi nuisible à l'Eglise qu'il lui avoit été utile, et les ouvrages qu'il composa contre les catholiques causèrent de grands troubles. Il ne paroît point qu'il soit revenu de ses opinions. Il laissa quelques sectateurs, auxquels on donna le nom de *Tertullianistes*. Saint Augustin, qui en parle, dit que de son temps cette secte étoit presque entièrement éteinte, et que le petit nombre qui en restoit rentra dans le sein de l'Eglise catholique. Cet homme célèbre mourut sous le règne d'Antonin-Caracalla, vers l'an 216. Les ouvrages de Tertullien sont de deux genres : ceux qu'il a faits avant son hérésie, et ceux qu'il a donnés ensuite. Les écrits du premier genre sont, I. Les livres de la *Prière*, du *Baptême* et de *l'Oraison*. II. Son *Apologétique* pour la religion chrétienne. III. Les *Traités de la patience*. IV. L'*Exhortation au martyre*. V. *Le Livre à Scapula*. VI. Celui du *Témoignage de l'Ame*. VII. Les *Traités des Spectacles et de l'Idolâtrie*. VIII. Le livre des *Prescriptions contre les Hérétiques*.... Ceux du second genre sont, I. Les quatre *livres contre Marcion*. II. Les *Traités de l'Ame, de la Chair de Jésus-Christ et de la Résurrection de la Chair*. III. *Le Scorpiaque*. IV. *Le Livre de la Couronne*. V. Celui du *Manteau*. VI. Le *Traité* contre les Juifs. VII. Les *écrits* contre Praxée et contre Hermogène, où il soutient que la matière ne peut être éternelle, mais que Dieu l'a produite de rien, *de nihilo*. VIII. Les livres de la *Pudicité ;* de la *fuite* dans la persécution, des *Jeûnes* contre les psychiques ; de la *Monogamie*, où il s'élève contre les secondes noces ; et de l'*Exhortation à la chasteté*. Tous les autres ouvrages qu'on lui attribue sont sup-

posés. Les PP. latins, qui ont vécu après Tertullien ont déploré son hérésie, et ont admiré son esprit et aimé ses ouvrages. Saint Cyprien les lisoit assidument; et lorsqu'il demandoit cet auteur, il avoit coutume de dire: « Donnez-moi LE MAITRE. » Vincent de Lérins dit: « qu'autant de paroles qu'on lit dans *Tertullien*, sont autant de sentences; et ces sentences sont autant de victoires. » Vassoul a donné, en 1714 et 1715, une traduction de l'*Apologétique* pour les chrétiens, avec des notes. Manessier a aussi mis en notre langue les livres du *Manteau*, de la *Patience* et de l'*Exhortation* au martyre. Un jésuite publia à Paris en 1729, in-12, avec des remarques, une traduction du traité des *Prescriptions*. Un autre jésuite (le P. Caubère) traduisit en 1733, les traités sur l'ornement des femmes, sur les spectacles, sur le baptême et la patience, avec une lettre aux martyrs. La meilleure édition des écrits de Tertullien est celle qui a été donnée en 1746, à Venise, in-folio, sous ce titre: *Q. Septimii Florentis Tertulliani opera, ad vetustissimorum Exemplarium fidem sedulò emendata, diligentiâ Nicolai Rigaltii Jur. Cons., cum ejusdem adnotationibus integris, et Variorum commentariis seorsim antehac editis.... accedunt Novatiani tractatus de Trinitate, et de cibis Judaïcis, cum notis... Et* Tertulliani *carmina de Jonâ et Ninive*, etc. Il y en a une autre par le même Rigault, 1664, in-fol. Thomas, seigneur du Fossé, a donné les *Vies de Tertullien et d'Origène*, sous le nom du sieur de La Motte: c'est un ouvrage estimé... — Il ne faut pas confondre Tertullien avec un saint de ce nom, qui mourut martyr vers l'an 260.

TERWERTON (Augustin), peintre hollandais, né à La Haye en 1639, mort à Berlin en 1711, où il avoit établi une académie de peinture, voyagea en Italie, et se distingna par ses *tableaux d'histoire*. Il eut deux frères, Matthieu et Elie, qui furent aussi de bons peintres. L'un excelloit à représenter les *fleurs*: il mourut en 1724, l'autre peignit l'*histoire*, et mourut en 1735.

* I. TERZAGO (Jacques), né à Milan, d'une ancienne et noble famille, se livra à l'étude des lettres grecques et latines, et fut choisi à 27 ans par le sénat de Milan, pour enseigner l'art oratoire. Il obtint ensuite les chaires de grec, de géométrie, d'arithmétique et d'astronomie. Il a écrit *Hesiodi et Homeri certamen à græco in latinum translatum*.

* II. TERZAGO (Paul-Marie), né à Milan et mort le 4 février 1695, docteur en médecine à Pavie, devint doyen de la faculté. On a de lui *Musæum septalianum, cum centonibus, de naturâ corallii, crystalli*, etc. Tortonæ, 1664, in-4°.

* I. TERZI (Maurice), ermite de l'ordre des augustins, né d'une noble famille de Parme en 1541, et mort à Viperchio le 18 février 1594, occupa les principales dignités de sa congrégation, fut aimé de divers princes d'Allemagne, et rendit par-là de grands services aux couvents de Prague, de Monaco et de Ratisbonne. On a de lui, I. *Oratio habita in provincialibus comitiis* 1579. II. *Chronicon breve ordinis Augustiani*, 1582.

* II. TERZI (François), célèbre peintre de Bergame, laissa peu d'ouvrages dans sa patrie, parce qu'il vécut toujours loin d'elle. Étant passé, encore jeune, en Allemagne, il fut bien accueilli de Maximilien II, qui le nomma son premier peintre. Il s'acquitta de cet emploi avec tant de succès, que l'empereur lui donna un privilége de noblesse pour lui et ses descendans. Il orna de ses *tableaux* la Bohême, l'Autriche, la Carinthie et la Carniole. Il fit à Florence, en 1589, un *tableau* dédié à saint Laurent, et quelques autres *ouvrages*, se retira à Rome sur la fin de ses jours, et y mourut vers la fin du 16e siècle.

* III. TERZI (Alexandre) mineur conventuel, né le 27 janvier 1689, à Scalve dans le Bergamasque, où son père, bon gentilhomme et jurisconsulte éclairé, tenoit la place de podestat, fit ses études à Lucignano, à Rome, à Bologne, et fut ordonné prêtre dans cette dernière ville en 1712. Il se livra ensuite à la prédication, et acquit dans toutes les villes d'Italie la réputation d'excellent orateur. S'étant retiré dans sa patrie, il fut nommé théologien et examinateur synodal, et y mourut le 17 février 1761. Ses *Sermons* pour le carême ont été publiés à Bergame en 1765.

* I. TESAURO, peintre de Naples, né en 1440, refit les peintures de la chapelle de Sainte-Asprême à la cathédrale; on a de lui beaucoup d'autres *ouvrages* estimés pour le coloris. Epiphanius TESAURO, son neveu, a peint à fresque la *visite de la Vierge à sainte Elisabeth*.

* II. TESAURO (Camille), médecin et philosophe, né à Cornito dans le royaume de Naples, étoit fils de Jean Antoine TESAURO, médecin comme lui, et professeur au collége de Salerne. On a de lui: *Opus pulsuum absolutissimum in sex libros divisum*, Naples, 1594.

* III. TESAURO (Antoine), né à Turin, d'une famille noble, féconde en savans, fut conseiller d'Emmanuel Philibert, de Charles Emmanuel Ier, sénateur, président du sénat de Piémont, du comté d'Asti, et du marquisat de Céva. Il a compilé des décisions assez estimées. Il mourut le 9 novembre 1586. Gaspard Antoine son fils est l'auteur des *Questions juridiques*, et d'un *Traité des monnoies*, publié en 1607. Charles Antoine, frère de ce dernier, a mis au jour *Praxis absoluta et universalis de pœnis ecclesiasticis*, Rome, 1675, in-folio.

* IV. TESAURO (Alexandre) de Turin, florissoit dans le 16e siècle. On a de lui un poëme sur les vers à soie, intitulé la *Séréide*. Les deux premiers livres en vers libres furent imprimés à Turin en 1585. C'est un ouvrage assez élégant, quoiqu'il se ressente un peu de l'effervescence de la jeunesse. L'auteur avoit promis deux autres livres; mais il ne tint pas parole, quoiqu'il ne soit mort qu'en 1621. Une nouvelle édition de ce poëme s'est faite à Vercelli en 1777.

V. TESAURO (Emmanuel), philosophe et historien piémontais, mérita par ses talens la confiance de ses maîtres, et ce fut par leur ordre qu'il entreprit l'*histoire du Piémont*, et ensuite celle de la capitale de ce petit état. La première parut à Bologne, en italien, en 1643, in-4°; et celle de Turin en cette ville, 1679, 2 vol. in-fol.

Les études qu'il fit pour ces deux ouvrages lui fournirent l'occasion de ramasser des matériaux pour une *histoire générale de toute l'Italie*. Il la réduisit, et en forma un abrégé pour le temps seulement où ce pays fut soumis à des rois barbares. Cet Abrégé fut imprimé à Turin en 1664, in-folio, avec des notes de Valerio Castiglione. Les histoires de Tesauro sont utiles ; mais elles ne seront jamais comparables pour la fidélité, à celles de Guichardin. L'auteur vécut jusque vers la fin du 17e siècle.

TESCHENMACHER (Garnier), né dans le duché de Bergues à Elverfeld, fut ministre calviniste à Santen et à Clèves, et mourut à Wesel en 1638. Le principal de ses ouvrages est, *Annales des duchés de Clèves, Juliers, Bergues et pays circonvoisins*, en latin, Arnheim, 1638, in-fol. Chaque partie de ces Annales est précédée d'une description géographique de la province dont il fait l'histoire. Elles sont écrites de la même manière que les vieilles chroniques, sans liaison et sans réflexions. Juste-Christophe Dithmar (*Voyez* ce mot) en a donné une édition, Francfort et Leipsick, 1721, in-fol. Elle est enrichie d'une carte qui représente le pays tel qu'il étoit au moyen âge, de diplômes et de notes savantes qui valent quelquefois des dissertations.

* TESI (Maur), célèbre peintre et graveur, né d'une famille pauvre le 15 janvier 1730 à Montalban, dans le Modénois, et mort à Bologne le 18 juillet 1766, apprit les élémens de la grammaire dans cette dernière ville ; mais entraîné par son goût pour le dessin, il étudia successivement chez divers grands maîtres. On voit un grand nombre de ses *Ouvrages* en Toscane et à Bologne.

† TESSÉ (René Froulé, comte de), d'une famille connue dès le 15e siècle, d'abord aide-de-camp du maréchal de Crequi en 1669, servit de bonne heure et avec distinction. Devenu lieutenant-général en 1692, il fit lever le blocus de Pignerol en 1694, et commanda en chef dans le Piémont pendant l'absence du maréchal de Catinat. Ayant été nommé maréchal lui-même en 1703, il se rendit l'année d'après en Espagne, où il eut d'abord des succès ; mais il échoua devant Gibraltar et devant Barcelone. La levée de ce dernier siége fut très-avantageuse aux ennemis: il laissa dans son camp des provisions immenses, et prit la fuite avec précipitation, abandonnant 1500 blessés à l'humanité du général anglais, le comte de Peterborough. Le maréchal de Tessé fut plus heureux en 1707 ; il chassa les Piémontais du Dauphiné. Le dégoût du monde lui inspira en 1722 le dessein de se retirer aux camaldules ; mais il fut obligé de quitter sa retraite, pour se charger des affaires de France en Espagne. De retour en 1725, il rentra dans sa solitude, et y mourut le 10 mai de la même année, âgé de 74 ans, avec la réputation d'un excellent courtisan et d'un négociateur adroit. Il laissa plusieurs enfans. (*Voy.* Cosnac.) On a publié en 1806 2 vol. in-8° : *Mémoires et Lettres du maréchal de Tessé*, contenant des anecdotes et des faits historiques inconnus sur une partie des règnes de Louis XIV et de Louis XV.

* I. TESSIER (Claude), jésuite, né dans le Poitou en 1610,

mort à Bordeaux en 1687, enseigna pendant cinq ans la rhétorique et la grammaire. Il prit ensuite l'habit de religieux et prêcha trente ans avec succès. Il a laissé un grand nombre de *Sermons* imprimés à Paris depuis 1673 jusqu'en 1678. Il avoit coutume de prouver la première partie de son discours par l'Ecriture-sainte, la seconde par les Pères de l'Eglise, la troisième par la raison humaine. Il prêcha le carême devant Louis XIV en 1661.

* II. TESSIER (Philippe), religieux des carmes, se rendit fameux par une extravagance fort singulière. En 1682 il soutint, dans une de ses thèses, qu'il étoit possible que Pythagore et ses disciples fussent religieux profès du mont Carmel. Ces *Thèses* furent prohibées à Rome par un décret, le 25 janvier 1684. Jean-Frédéric Mayer a fait une dissertation sur cet argument : *Utrum Pythagoras judæus fuerit, an monachus carmelita.*

TESTAS (Abraham), auteur français réfugié en Angleterre pour y professer plus librement le calvinisme auquel il étoit attaché, exerça le ministère dans une église française à Londres, et mourut vers 1748. Il s'est fait connoître par quelques ouvrages dogmatiques, dont le principal parut sous ce titre : *la Connoissance de l'ame par l'Ecriture*, 2 vol. in-8°. Il considère l'ame sous les différens états d'union, de séparation et de réunion avec le corps. On a trouvé dans cet ouvrage des textes dont l'explication est forcée.

† I. TESTE (Pierre) *ou* Pietre-Teste, peintre et graveur, né à Lucques en 1611, alla jeune encore à Rome, sous l'habit de pélerin, pour apprendre le dessin; mais son humeur sauvage et son caractère timide s'opposèrent long-temps à son avancement. Il vivoit misérable, passant presque tout son temps à dessiner des ruines autour de Rome. Sandrart, peintre et graveur comme lui, le voyant dans cet état, le recueillit et lui procura les occasions de faire connoître ses talens. Ce peintre avoit une grande pratique du dessin et ne manquoit point d'imagination; mais il ne savoit pas la diriger, et il s'abandonnoit trop facilement à ce qu'elle lui inspiroit. Son pinceau est dur, et ses couleurs sont mal entendues; mais les compositions qu'il a dessinées et dont il a gravé lui-même la plus grande partie sont très-estimées. Son dessin est correct, savant. Sa mémoire étoit remplie des grandes et belles formes des statues antiques qu'il avoit souvent étudiées dans son premier état de misère; mais en les imitant, entraîné par le naturel de son caractère, il donnoit à son dessin de la dureté et de la roideur. Lorsque Pietre-Teste a peint des femmes, il ne les a pas caractérisées par les graces qui les distinguent ordinairement. Celles qu'il a mises en action dans ses ouvrages intéressent néanmoins par une sorte de grandeur dans le style, par une allure imposante quoique exagérée, et par des formes énergiques et toujours expressives. L'étude des compositions savantes de Pietre-Teste est recommandée aux jeunes élèves qui se destinent au genre historique, non pas pour les imiter, mais pour s'en pénétrer et pour être sûrement dirigés dans l'étude de cette science. Les inventions de Pietre-Teste ont généralement de l'intérêt : on y voit le résultat

d'une imagination ardente, souvent déréglée, mais toujours originale et bien présentée. Parmi les nombreuses productions de cet artiste, on distingue un sujet allégorique représentant *l'Eté ou les funestes influences de la canicule sur la terre; Achille traînant Hector autour des murailles de Troie, après l'avoir attaché à son char; la mort de Caton d'Utique; le triomphe des beaux arts*, etc. On remarque généralement dans ses ouvrages beaucoup d'esprit et de pratique, mais on voudroit qu'il eût eu plus d'intelligence du clair-obscur, et que ses expressions fussent moins forcées et plus raisonnées. Un jour que ce peintre, assis sur le bord du Tibre, étoit occupé à dessiner, le vent emporta son chapeau; et l'effort qu'il fit pour le retenir le précipita lui-même dans le fleuve où il se noya en 1648.

* II. TESTE (François), savant prélat, né à Nicosia dans le diocèse de Messine le 11 mai 1704, fut d'abord évêque de Syracuse, puis transféré à l'archevêché de Mont-Réal, où il mourut en 1773. Il a publié un grand nombre d'ouvrages; ce sont des *Discours*, des *Homélies*, des *Instructions*, etc.

I. TESTELIN (Louis), peintre, né à Paris en 1615, mourut dans la même ville en 1655. Les jeux de son enfance manifestèrent son inclination pour le dessin. Son père le fit entrer dans la célèbre école de Vouet. Testelin ne se produisit au grand jour qu'après s'être formé sur les tableaux des plus excellens maîtres. Le tableau de la *résurrection de Tabithé*, par saint Paul, que l'on voyoit dans l'église de Notre-Dame à Paris, et celui de *la flagellation de Paul et Silas*, firent admirer la fraîcheur et le moelleux de son coloris, les grâces et la noblesse de sa composition, l'expression et la hardiesse de sa touche. Personne n'avoit plus approfondi que ce maître les principes de la peinture. L'illustre Le Brun le consultoit souvent; l'estime et l'amitié qui régnoient entre eux font l'éloge de leur talent et de leur caractère. Testelin n'étoit pas favorisé de la fortune; il reçut plusieurs bienfaits de son ami, qui se faisoit un art de ménager sa délicatesse. On a beaucoup gravé d'après ses dessins.

II. TESTELIN (Henri), né en 1616, mort en 1696, frère du précédent. Il se distingua dans la même profession que son frère aîné. Le roi l'occupa quelque temps, et lui accorda un logement aux Gobelins. C'est lui qui a donné les *Conférences de l'académie, avec les sentimens des plus habiles peintres sur la peinture*; ouvrage qui reçut des applaudissemens dans sa naissance, et qui est devenu très-rare, Paris, 1695. Les deux frères se trouvèrent à la naissance de l'académie, où ils furent l'un et l'autre nommés professeurs.

I. TESTI (Fulvio) poète italien, né à Ferrare en 1593, dans un état au-dessous du médiocre, devint par ses talens et ses intrigues favori et ministre de François, duc de Modène, qui le créa comte et chevalier. Ayant eu le malheur de déplaire à ce prince, il fut enfermé dans une forteresse, où il finit ses jours en 1646. On a de lui des *Odes* et d'autres *Poésies*, Venise, 1656, 2 vol. in-12, où il a imité quelquefois avec succès les meilleurs poètes d'Athènes et de Rome. On lui re-

proche seulement d'écrire quelquefois d'un style trop enflé, et de donner dans l'hyperbole.

* II. TESTI (Constantin), religieux de l'ordre des prêcheurs, frère du précédent, né à Ferrare, exerça les fonctions de prédicateur. En 1627 il fut nommé évêque de Campagna, dans le royaume de Naples. François I, duc de Modène, l'appela auprès de lui comme conseiller et théologien; mais quelques différens qu'il eut avec d'autres conseillers d'état, sur le droit de préséance, l'obligèrent de retourner à son église, où il mourut en 1637. On a de lui deux *Discours*, qui prouvent que ce religieux n'étoit pas sans mérite et sans talens.

* III. TESTI (Louis), médecin, né à Carpi en 1640, après avoir achevé ses études, apprit la médecine sous le célèbre Vallisnieri, médecin du duc de Guastalla. En 1674 il passa à Venise, où il exerça sa profession jusqu'à sa mort, arrivée le 3 septembre 1707. Nous avons de lui, I. *De la Terre Vierge*. Lyon, 1680. Cette terre, trouvée dans les montagnes de Reggio, vers S. Paul, étoit jugée efficace contre les fièvres malignes et les pleurésies; mais le temps et l'expérience ont appris que cette terre n'avoit point la vertu salutaire qu'on lui avoit supposée. II. *Raisonnemens physiques sur la Salubrité de l'air à Venise*. Cologne, 1694. III. *De novo Saccharo lactis inventore*, etc. Venise, 1700.

† TESTU (Jacques), poète français, aumônier et prédicateur du roi, reçu à l'académie française en 1665, mourut en juin 1706. Il a mis en vers les plus beaux endroits de l'Ecriture et des Pères, sous le titre de *Stances chrétiennes*, 1703, in-12. Il a fait aussi diverses autres *Poésies chrétiennes* dont le style est foible et lâche. L'abbé Testu s'étoit d'abord consacré à la chaire; mais la foiblesse de sa santé l'obligea de quitter la prédication. Il avoit ruiné son tempérament dans une retraite qu'il fit avec Rancé le réformateur de la Trappe. C'étoit un homme tour à tour mondain et dévot, que ses vapeurs jetoient tantôt dans la solitude, et tantôt dans le grand monde. On l'appeloit *Testu*, *Tais-toi*, parce qu'ayant la facilité de parler sur toutes sortes de matières, il s'emparoit trop souvent de la conversation.

TESTZEL (Jean), religieux dominicain, et inquisiteur de la foi, né à Pirn sur l'Elbe, fut choisi par les chevaliers teutoniques pour prêcher les indulgences qu'ils avoient obtenues pour la guerre contre les Moscovites. Il s'acquitta fort bien de cette commission. Quelque temps après, l'archevêque de Mayence nommé par le pape Léon X pour faire publier les indulgences, l'an 1517, donna cette commission au P. Testzel, qui s'associa à cet emploi les religieux de son ordre. Ils exagéroient la vertu des indulgences, en persuadant au peuple ignorant « qu'on étoit assuré d'aller au ciel aussitôt qu'on auroit payé l'argent nécessaire pour les gagner; qu'elles pourroient absoudre un homme qui, par impossible, auroit violé la mère de Dieu; que la croix avec les armes du pape, étoit égale à la croix de Jésus-Christ, etc., etc. » Ils tenoient leurs bureaux dans des cabarets, où ils dépensoient en débauches une partie de l'argent

qu'ils extorquoient. Jean Scaupitz, vicaire général des augustins, chargea ses religieux de prêcher contre le dominicain. Luther choisit cette occasion pour mettre au grand jour la doctrine qu'il enseignoit en secret. Il soutint des thèses, que Testzel fit brûler. Les disciples de Luther, pour venger l'honneur de leur maître, brûlèrent à leur tour en public celles de l'inquisiteur à Wittemberg. Il avoit publié contre l'hérésiarque naissant 106 propositions, dont plusieurs sont fausses. Charles Miltitz, nonce du pape auprès du duc de Saxe, ayant reproché à cet inquisiteur imprudent « qu'il étoit en partie la cause des désastres de l'Allemagne, » ce religieux en mourut de chagrin, l'an 1519.

† TETEFORT (Jean), de Lyon, religieux dominicain, mourut dans sa patrie en 1643, après avoir publié en 1622, I. *les Roses du Chapelet, pour être jointes à nos fleurs-de-lis*, in-8°, en 1633. Une thèse de ce religieux, où il parût favoriser la doctrine de Santarel, relative au pouvoir du pape, sur la vie des rois, fit grand bruit en 1626, fut condamnée par la Sorbonne, et par un édit du conseil. Il y eut dans cette affaire plusieurs lettres écrites par le roi à la faculté de théologie, et plusieurs députations de celle-ci au monarque. La bibliothèque de Lyon renferme un manuscrit qui contient toutes ces pièces. II. *Le choix de la perfection*, in-8°. Ce dernier écrit est un commentaire d'un opuscule de saint Thomas. On lui doit encore un *Traité de Philosophie* en vers latins, imprimé en 1634.

TÉTHYS *ou* TÉTHIS, (Mythol.), déesse de la mer, fille du Ciel et de la Terre, et femme de l'Océan, qui en eut un grand nombre de nymphes appelées *Océanitides* ou *Océanies*, du nom de leur père. C'est pour cela qu'on l'appeloit la mère des déesses. Elle fut aussi la nourrice de Junon. On confond cette déesse avec Amphitrite, et on la représente ordinairement sur un char en forme de coquille, traîné par des dauphins... Il faut distinguer cette Téthys, de la nymphe THETHIS (*Voy.* ce mot.); celle-ci étoit fille de Nérée.

TÉTRICUS, dont le vrai nom étoit *Pivesuvius* ou *Pesuvius*, président de l'Aquitaine, homme naturellement grave et de mœurs sévères, fut indigné des débauches de Gallien, et se jeta dans le parti de Posthume, élu empereur par l'armée romaine destinée à la garde des Gaules. Posthume ayant été tué par les soldats l'an 267, on élut à sa place Victorius, qui bientôt eut le même sort. Sa femme Victorina, accusée d'avoir trempé dans ce meurtre, eut le crédit de faire couronner Marius, qui fut tué quelques jours après: alors elle fit déférer l'empire à Tetricus, gouverneur d'Aquitaine, qui fut proclamé empereur à Bordeaux en 267. Maître de l'Espagne et de l'Angleterre, il préserva ces provinces des incursions des barbares, et les battit plusieurs fois. Autun s'étant déclarée pour Claude le Gothique, il la prit après un siége de sept mois, et eut beaucoup d'autres avantages. Ses succès nous sont plus connus par ses médailles, où l'on voit souvent le type de la victoire, que par les histoires contemporaines dont plusieurs ne sont pas venues jusqu'à nous. Claude ayant été tué l'an 270, et Quintilius qui lui succéda, ayant bientôt éprouvé le même sort, l'empire échut à

Aurélien, qui battit Zénobie, et se disposa à marcher contre Tétricus. Celui-ci qui étoit sans cesse en butte à des séditions de la part de ses troupes rebelles, écrivoit à Aurélien pour le prier de venir à son secours. Aurélien s'avance. Les deux armées se rencontrent dans les plaines de Châlons-sur-Marne. Dès le commencement de la bataille, Tétricus et son fils abandonnent les leurs et passent du côté d'Aurélien; ses légions se défendent encore opiniâtrément; mais se voyant sans chefs, elles sont contraintes de mettre bas les armes. On fixe l'époque de ces événemens à l'an 274 de J. C., le 5e de l'empire de Tétricus. Le superbe Aurélien réserva les deux Tétricus et Zénobie pour son entrée à Rome; son triomphe est un des plus éclatans dont l'histoire fasse mention; et Flavius-Vopiscus nous en a laissé une relation très-étendue. Aurélien rendit aux deux Tétricus la dignité de sénateur, et même il donna au père le gouvernement de la Leucanie; en lui disant qu'il seroit plus honorable pour lui de commander une partie de l'Italie, que de régner par-delà des Alpes. Il l'appeloit souvent son collégue, et quelquefois empereur. Tétricus, rentré dans la tranquillité d'une vie privée, se fit aimer par sa probité, sa prudence et son équité. Il agissoit envers tout le monde avec cette simplicité qui accompagne le vrai mérite. Tétricus mourut dans un âge fort avancé, et il fut mis au rang des dieux; c'est une chose remarquable dans un homme qui avoit renoncé depuis plusieurs années à la pourpre. Il laissa un fils qui fut digne de lui. Le règne du père avoit été d'environ 5 ans. *Voyez* Boze, n° II.



* I. TETTI (Charles), Napolitain qui florissoit dans le 16e siècle, se distingua dans les mathématiques, et composa un *Traité de fortifications* qui fut imprimé pour la première fois à Rome en 1569. Il mourut à Padoue vers la fin du 16e siècle, après avoir donné une seconde édition de son ouvrage, qui fut encore réimprimé à Vicence en 1617, in-fol.

* II. TETTI (Scipion), Napolitain, historien et littérateur, qui vivoit dans le 16e siècle, fit de longs voyages, examina les meilleures bibliothèques et composa le *Catalogue des livres inédits* qu'il avoit rencontrés. Ce catalogue passa entre les mains de Claude Dupuy; ses fils le donnèrent au père Labbe, qui l'inséra dans son ouvrage, intitulé *Specimen antiquarum lectionum*. Tetti se trouvant à Rome lorsqu'on imprima la traduction de la Bibliothèque d'Apollodore, y ajouta une bonne Dissertation *de Apollodoris*. Le père Labbe lui attribue encore: *Bibliotheca scholastica, latinè, græcè, italicè, gallicè, hispanicè, anglicè*, Londres, 1618. Il étoit encore à Rome en 1560. De Thou, qui a écrit sa vie, dit qu'il fut convaincu d'impiété, et condamné aux galères pour la fin de ses jours.

TETZEL. *Voyez* Testzel.

I. TEUCER, fils de Télamon, roi de Salamine et d'Hésione, et frère d'Ajax, accompagna ce héros au siége de Troie. A son retour, il fut chassé par son père, pour n'avoir point vengé la mort d'Ajax, dont Ulysse étoit la cause. Ce malheur n'ébranla point sa constance; il passa dans l'île de Chypre, où il bâtit une nouvelle ville de Salamine.

II. TEUCER, fils de Scamandre, Crétois, régna dans la Troade avec Dardanus son gendre, vers l'an 528 avant J. C. Il donna le nom d'Ida à la montagne près de laquelle Troie, dans la suite, fut bâtie. C'est de son nom que cette ville fut appelée *Teucrie*, et les peuples de la contrée, *Teucriens*.

TEUDAS. (*Voyez* Théodas.)

TEUTA, reine d'Illyrie, laissoit ses sujets exercer le métier de pirates sur la mer Adriatique. Plusieurs marchands d'Italie ayant été pillés par eux, portèrent leurs plaintes au sénat de Rome. Il envoya des ambassadeurs en Illyrie, qui choquèrent Teuta par leur hauteur. Cette reine, violant le droit des gens, en fit égorger quelques-uns et mettre les autres en prison. Pour venger cet attentat, les Romains pénétrèrent dans l'Illyrie, l'an 232 avant J.-C., remportèrent plusieurs victoires, forcèrent Teuta à demander la paix, et ne l'accordèrent qu'en la faisant descendre du trône.

TEUTATÈS, Theut *ou* Thot, dieu des anciens Gaulois, le même, à ce qu'on croit, que Mercure chez les Grecs et les Romains. On n'offroit à cette barbare divinité que des victimes humaines, que les druides lui immoloient au fond des forêts par le fer et plus souvent par le feu. Jules-César eut bien de la peine à détruire cet horrible culte, après avoir fait la conquête des Gaules. *Voyez* ce qu'il dit à ce sujet dans ses Commentaires.

TEUTHRAS (Myth.), fils de Pandion, roi de Mysie et de Cilicie dans l'Asie mineure, avoit 50 filles que Hercule épousa le même jour, et qu'il rendit toutes, la première nuit de ses nôces, mères d'autant de fils : ce ne fut pas un de ses moindres travaux. (*Voyez* Télèphe.) Certains mythologistes donnent le nom de *Thespius* à ce beau-père d'Hercule.

† TEVIUS (Jacques), professeur de belles-lettres à Bordeaux, puis à Coimbre en 1547, natif de Prague, étoit poete, orateur et historien. Ses *Discours latins*, ses *Poésies* et son *Histoire* aussi latine *de la conquête de Diu par les Portugais en* 1535, Paris, in-12, prouvent qu'il avoit lu les bons auteurs de l'antiquité.

TEXEIRA *ou* Teixera (Joseph), dominicain portugais, né en 1543, étoit prieur du couvent de Santaren en 1578, lorsque le roi Sébastien entreprit en Afrique cette malheureuse expédition où il périt. Le cardinal Henri qui lui succéda, étant mort peu de temps après, Texeira suivit le parti de don Antoine que le peuple avoit proclamé roi, et lui demeura toujours attaché. Il vint l'an 1581 avec lui en France, où il jouit de la faveur de Henri III et de Henri IV. Il mourut vers l'an 1620. Il détestoit les Espagnols, et sur-tout le roi d'Espagne Philippe II, qui avoit fait la conquête du Portugal. On dit que prêchant un jour sur l'amour du prochain, il dit que « nous devions aimer tous les hommes, de quelque secte et de quelque nation qu'ils fussent, jusqu'aux Castillans. » On a de lui, I. *De Portugaliæ ortu*, Paris, 1582, in-4° assez rare. II. Un *Traité de l'Oriflamme*, 1598, in-12, III. *Aventures de don Sébastien*, in-8° ; et d'autres *ouvrages* politiques et théologiques, qui sont trop peu intéressans aujourd'hui pour en donner ici la liste.

I. TEXTOR (Benoît), médecin de Pont-de-Vaux dans la Bresse, est auteur d'un *Traité sur la peste*, qu'il fit imprimer à Lyon en 1551, in-8°. On a encore de lui : *de Cancro*, Lyon, 1550; et *Stirpium differentiæ*, Strasbourg, 1552, in-8°.

II. TEXTOR (Ravisius). *Voyez* Tixier.

* I. THADÉE, né à Florence dans le 13e siècle, ne reçut aucune éducation jusqu'à l'âge de 30 ans. Alors il étudia la médecine dans l'université de Bologne, où il obtint une chaire. On lui a reproché l'avarice, parce qu'il étoit grandement payé de ses malades; mais c'étoit moins une preuve de sa cupidité que de leur reconnoissance. On lui attribue les ouvrages suivans, I. *In Claudii Galeni artem parvam commentaria*, Neapoli, 1522, in-folio. II. *Expositiones in arduum Aphorismorum Hippocratis volumen, etc.*, Venetiis, 1527, in-folio.

II. THADÉE. (*Voyez* Jude.)

THAIS, fameuse courtisane grecque, corrompit la jeunesse d'Athènes : elle suivit Alexandre dans ses conquêtes, et l'engagea à détruire la ville de Persépolis. Après la mort du conquérant macédonien, Thaïs se fit tellement aimer de Ptolomée, roi d'Egypte, que ce prince l'épousa. —Il y eut une autre courtisane de ce nom en Egypte, que saint Paphnuce, anachorète de la Thébaïde, vint à bout de convertir.

I. THALÈS, le premier des sept sages de la Grèce, naquit à Milet vers l'an 640 avant J.-C., d'une famille illustre. Pour profiter des lumières de ce qu'il y avoit alors de plus habiles gens, il fit plusieurs voyages, selon la coutume des anciens. Il s'arrêta long-temps en Egypte, où il étudia, sous les prêtres de Memphis, la géométrie, l'astronomie et la philosophie. Thalès profita de leurs leçons; mais en génie supérieur, il les instruisit à son tour. La manière dont il mesura la hauteur des pyramides, en comparant l'ombre qu'elles formoient à midi avec l'ombre d'un corps exactement connu et mesuré, leur parut très-ingénieuse. Proclus assure qu'elle donna lieu dans la suite à la 4e proposition du 6e livre d'Euclide. Mais la partie que Thalès cultiva avec plus de soin fut l'astronomie. Il découvrit plusieurs propriétés des triangles sphériques, partagea la sphère en cinq cercles parallèles, d'où s'ensuivit la division des cinq zones, et détermina le diamètre apparent du soleil. Il fut encore le premier qui donna des raisons physiques des éclipses du soleil et de la lune, et qui, détruisant les idées effrayantes et ridicules que le peuple s'en formoit, les fit regarder comme un effet naturel des révolutions de ces astres. Amasis, roi d'Egypte, donna à Thalès des marques publiques de son estime. Mais bientôt sa liberté philosophique déplut au monarque, et le savant quitta la cour, et revint à Milet répandre dans le sein de sa patrie les trésors de l'Egypte. Les grands progrès qu'il avoit faits dans les sciences le firent mettre au nombre des sept sages de la Grèce, si vantés dans l'antiquité. De ces sept sages, il n'y eut que lui qui fonda une secte de philosophie, appelée la *Secte Ionique*. Il recommandoit sans cesse à ses disciples de vivre dans une douce union. « Ne vous haïssez point, leur disoit-il, parce

que vous pensez différemment; mais aimez vous plutôt, parce qu'il est impossible que, dans cette variété de sentimens, il n'y ait quelque point fixe ou tous les hommes viennent se réunir. On lui attribue plusieurs sentences: les principales sont, I. *Il ne faut rien dire à personne dont il puisse se servir pour vous nuire; il est bon de vivre avec ses amis comme pouvant être nos ennemis.* II. *Ce qu'il y a de plus ancien, c'est* Dieu, *car il est increé; de plus beau, le* Monde, *parce qu'il est l'ouvrage de Dieu; de plus grand, l'*Espace, *car il contient tout ce qui a été creé; de plus prompt, l'*Esprit; *de plus fort, la* Nécessité; *de plus sage, le* Temps, *car il apprend à le devenir; de plus constant, l'*Espérance, *qui reste seule à l'homme quand il a tout perdu; de meilleur, la* Vertu, *sans laquelle il n'y a rien de bon.* III. *La chose la plus difficile du monde est* de se connoître soi-même; *la plus facile*, de conseiller autrui; *et la plus douce*, l'accomplissement de ses désirs. IV. *Pour bien vivre, il faut s'abstenir des choses que l'on trouve répréhensibles dans les autres.* V. *La félicité du corps consiste dans la santé, et celle de l'esprit dans le savoir.* Il avoit établi, d'après Homère, que l'eau étoit le premier principe de toutes choses. L'un et l'autre avoient emprunté cette doctrine des Egyptiens, qui attribuoient au Nil la production de tous les êtres. On a accusé Thalès d'avoir nié la divinité; et c'est un reproche qui lui est commun avec ses disciples Anaximandre et Anaximène. Ils croyoient tous que la matière avoit la force de s'arranger elle-même. Ils lui donnoient je ne sais quelle ame répandue partout, qui avoit la faculté d'organiser ses moindres parties; faculté qui ne diminuoit rien de son propre fonds. Ils ajoutoient que la matière est dans un mouvement perpétuel, et passe par toutes sortes de formes; que chaque chose n'a qu'une existence si fugitive, qu'on ne peut assurer précisément qu'elle existe. Tertullien rapporte que Thalès, étant à la cour de Crésus, ce prince lui demanda une explication claire et nette de la nature de Dieu. Après plusieurs réponses vagues, le philosophe convint qu'il n'avoit rien à dire qui contentât. Malgré son athéisme, il croyoit que tout l'univers étoit peuplé de démons et de génies, les gardiens des hommes et les guides de leur entendement. Il faisoit même de cet article un des principaux points de sa morale, en avouant que rien n'étoit plus propre à inspirer à chaque homme cette espèce de vigilance sur lui-même, que Pythagore nomma dans la suite *le sel de la vie*. Quant aux opinions de Thalès sur la physique, il pensoit que l'eau étoit le principe de toutes choses. Il enseignoit que, malgré sa nature homogène, elle étoit disposée à prendre toutes sortes de formes; à devenir arbre, métal, os, sang, vin, blé, etc. Il ajoutoit que les vapeurs étoient la nourriture ordinaire des astres, et l'Océan leur échanson. Ce philosophe mourut à 90 ans, sans avoir été marié. Sa mère l'avoit pressé en vain de prendre une femme. Il lui répondit, lorsqu'il étoit encore jeune: « Il n'est pas encore temps; » et lorsqu'il fut sur le retour: « Il n'est plus temps. » Sa passion pour l'astronomie le jetoit dans des distractions singulières. S'étant un jour laissé tomber dans une fosse pendant qu'il étoit oc-

cupé à contempler les astres, une bonne vieille lui dit : « Hé! comment connoîtrez-vous ce qui est dans le ciel, si vous ne voyez pas ce qui est à vos pieds ? » Il avoit composé divers *Traités* en vers sur les météores, sur l'équinoxe, etc. ; mais ils ne sont point venus jusqu'a nous.

II. THALÈS ou THALETAS, poète grec, né dans l'île de Crète, ami de Lycurgue, à la sollicitation duquel il alla s'établir à Sparte, excelloit sur-tout dans la poésie lyrique. Ses vers étoient remplis de préceptes et de maximes admirables pour diriger la conduite des hommes et leur inspirer le véritable esprit de société. Il introduisit à Lacédémone, à Argos et dans l'Arcadie, plusieurs sortes de danses et des airs nommés *Péans*, qui inspiroient le courage. Par le secours de la musique il apaisa une sédition, et ses chants nobles et guerriers secondèrent les instructions de Lycurgue. « En paroissant, dit Plutarque, ne composer que de simples airs, il faisoit tout ce qu'on auroit pu attendre des législateurs les plus expérimentés. Ses *Odes* étoient autant d'exhortations à l'obéissance et à la concorde, qu'elles inspiroient par l'agrément et la gravité de leur mélodie et de leur cadence ; en sorte qu'elles adoucissoient insensiblement les mœurs de ceux qui les écoutoient, et que les portant à l'amour des choses honnêtes, elles les délivroient des animosités qui régnoient entre eux. »

THALESTRIS ou MINITHYE, prétendue reine des Amazones, qui rechercha l'alliance d'Alexandre, à ce que disent quelques historiens, démentis par Arrien. L'existence des Amazones est tout au moins douteuse ; et s'il est vrai qu'on ait amené au conquérant macédonien cent filles armées, elles étoient du pays des Scythes appelés Sauromates, dont les femmes étoient aussi guerrières qu'eux.

THALIE (Myth.), l'une des neuf Muses, qui, selon la Fable, préside à la comédie. On la représente sous la figure d'une jeune fille, couronnée de lierre, tenant un masque à la main, et chaussée avec des brodequins. L'une des Graces se nommoit Thalie. C'étoit aussi le nom d'une des Néréides, et celui d'une autre nymphe. *Voyez* PALICES.

I. THAMAR, Cananéenne, épousa Her, fils aîné de Juda, qui mourut subitement, ainsi que son second époux Onan (*Voyez* ce mot). Juda craignant le même sort pour Sella son troisième fils, ne voulut point qu'il épousât la veuve de ses deux frères, quoiqu'il l'eût promis. Ce refus chagrina Thamar ; elle se voila le visage, s'habilla en courtisane, alla attendre Juda sur le grand chemin, et eut commerce avec lui. Quelque temps après, sa grossesse ayant éclaté, elle fut condamnée à être brûlée vive, comme adultère ; mais ayant représenté à Juda les bracelets qu'elle en avoit obtenus en retour de sa complaisance, ce patriarche, étonné et repentant de lui avoir refusé son fils Sella, fit casser l'arrêt de sa condamnation. Elle accoucha de deux jumeaux, Pharès et Zara. L'histoire de Thamar arriva vers l'an 1664 avant J. C.

II. THAMAR, fille de David et de Maacha, princesse d'une beauté accomplie, inspira une passion violente à son frère Amnon. Ce jeune prince désespérant de pouvoir la satisfaire, feignit d'être

malade. Sa sœur Thamar vint le soir, et Amnon profita d'un moment où ils se trouvèrent seuls pour lui faire violence. Ce misérable la chassa ensuite honteusement, l'an 1032 avant J. C. Absalon, frère de Thamar, lava cet outrage dans le sang d'Amnon.

THAMAS. *Voyez* Kouli-kan.

THAMURATH, surnommé Diubend, roi de Perse de la première race, fut juste et courageux. Il fit la guerre au roi de Darien; et la province de Kabul, frontière des Indes et de la Perse, devint le théâtre de ses exploits et son tombeau. Etant tombé dans une embuscade, le général ennemi le fit tuer; mais son fils Kurschasb vengea sa mort, et s'empara des états de son ennemi.

THAMYRIS (Mythol.), petit-fils d'Apollon, étoit si vain, qu'il osa défier les Muses à qui chanteroit le mieux. Il convint avec elles que s'il les surpassoit, elles le reconnoîtroient pour leur vainqueur; qu'au contraire, s'il en étoit vaincu, il s'abandonneroit à leur discrétion. Il perdit; les Muses lui crevèrent les yeux et lui firent oublier tout ce qu'il savoit.

THARÉ, fils de Nachor et père d'Abraham, de Nachor et d'Aram, demeuroit à Ur en Chaldée, et il en sortit avec son fils Abraham pour aller à Haran, ville de Mésopotamie. Il mourut, dit l'Ecriture, âgé de 275 ans. Il étoit idolâtre lorsqu'il habitoit dans la Chaldée; mais ayant appris de son fils Abraham le culte du vrai Dieu, il l'adora.

THARGELIE, fameuse Milésienne, contemporaine de Xercès, à qui elle gagna beaucoup de partisans dans la Grèce lorsque ce prince voulut en faire la conquête. Courtisane à la fois et sophiste, elle donna la première l'idée de cet assortiment inoui que la célèbre Aspasie imita dans la suite. Moins belle et moins éloquente que celle-ci, Thargelie sut employer ses talens et ses charmes avec autant de succès. Elle parcourut plusieurs pays, où elle se fit des amans et des admirateurs, et termina ses courses en Thessalie, dont elle épousa le souverain. Elle régna pendant trente ans.

THAULERE (Jean), dominicain allemand, brilla dans l'exercice de la chaire et de la direction, sur-tout à Cologne et à Strasbourg, où il finit sa vie le 17 mai 1361. On a de lui, I. Un recueil de *Sermons* en latin, Cologne, 1695, in-4°. II. Des *Institutions*, 1623, in-4°. III. Une *Vie de Jésus-Christ*, 1548, in-8°. Ces deux derniers ouvrages sont aussi en latin. Il parut une version française des Institutions, Paris, 1668, in-12. (*Voyez* Lomenie, n° III.) On lui attribue un grand nombre d'autres *ouvrages* : mais ils paroissent être supposés. Ceux qui sont certainement de lui prouvent que son esprit n'étoit point au-dessus de son siècle. La plupart ont été traduits de l'allemand par Surius. On a une édition de cette version, Paris, 1623, in-4°; et Anvers, 1685.

THAUMAS de la Thaumassiere (Gaspard), avocat au parlement de Paris, né à Bourges, mort en 1712, se distingua comme jurisconsulte et comme savant. Il est auteur, I. D'une *Histoire de Berry*, in-folio, 1689. II. De *Notes sur la coutume de Berry*, 1701, in-folio. III. — *sur celle de Beauvoisis*, 1690, in-fol., qui sont estimées. IV. D'un *Traité*

*du franc-aleu de Berry*. Ces ouvrages sont remplis d'érudition.

* THÉAGENE, athlète grec, remporta, dit-on, douze cent fois le prix soit à la course, soit à la lutte, soit à d'autres exercices. Après sa mort, la statue qu'on lui avoit élevée dans la ville de Thasos, sa patrie, excitoit encore la jalousie de ses rivaux. Un d'eux alloit toutes les nuits assouvir ses fureurs contre ce bronze : il l'ébranla tellement à force de coups, qu'il la fit tomber et en fut écrasé : la statue fut traduite en jugement et jetée dans la mer. Peu de temps après, la famine affligea la ville de Thasos, et ses habitans ayant consulté l'oracle, reçurent pour réponse, qu'ils avoient négligé la mémoire de Théagène. On lui décerna des honneurs divins, après avoir retiré des eaux et replacé sur sa base le monument qui le représentoit.

THÉANO, prêtresse d'Athènes, donna, au rapport de Plutarque, un bel exemple de modération et de fermeté. Pressée par le sénat d'Athènes de prononcer des malédictions contre Alcibiade qu'on accusoit d'avoir mutilé, la nuit en sortant d'une débauche, des statues de Mercure, elle s'en excusa en disant: « Qu'elle étoit ministre des dieux pour prier et bénir, et non pour détester et maudire. »

THÉATINS. *Voyez* GAETAN, et l'article du pape PAUL IV.

THÉBÉ, femme d'Alexandre, tyran de Phères en Thessalie, craignant de devenir la victime de la barbarie de son époux, forma avec ses frères le complot de le tuer, et l'exécuta. Le tyran occupoit le haut d'une tour; sa chambre étoit gardée par un dogue féroce; on n'y parvenoit que par une échelle. Thébé endormit le chien, garnit de laine les échelons pour que ses frères ne fissent aucun bruit en montant, et livra son mari à leurs coups, l'an 357 avant J. C.

* I. THÉBÉSIUS (Adam-Chrétien), médecin, né à Hirschberg vers la fin du dix-septième siècle, fit paroître à Leyde un ouvrage intitulé *Dissertatio medica de circulo sanguinis in corde*, Lugduni Batavorum, 1708, in-8°.

II. THÉBÉSIUS (Jean Ehren-Fried), fils du précédent, né à Hirschberg en 1717, et mort en 1758, embrassa l'état de son père et y fut estimé. On a de lui un traité d'accouchement, en allemand, Hirschberg, 1758, in-8°.

THÉBUTE. *Voyez* THEOBUTE.

THÉCLE (sainte), vierge, et, selon la plus grande opinion, martyre, fut un des ornemens du siècle des apôtres. Nous n'avons point d'actes authentiques de cette sainte, comme l'a prouvé le père Stilting (*Acta Sanctorum*, tome 6, septembre, page 547. S. Jérôme rapporte, d'après Tertullien, qu'un prêtre d'Ephèse, nommé Jean, fut déposé pour avoir fabriqué de faux actes de S. Paul et de Ste. Thècle; et le pape Gélase condamna un livre qui portoit ce nom. Les circonstances les plus avérées de la vie de cette sainte ont été recueillies des écrits des Saints Pères, par Tillemont, tom. 2, pag. 60. On connoît les beaux Vers de St. Grégoire de Nazianze, traduits ainsi en latin :

*Quis Theclam necis eripuit, flammaque periclo ?*
*Quis validos ungues vinxit, rabiemque ferarum ?*

*Virginitas. O res omni mirabilis ævo !*
*Virginitas fulvos potuit sopire leones :*
*Dente nec impuro generosos Virginis artus*
*Ausi sunt premere, et rigido discerpere morsu.*

— Il ne faut pas la confondre avec Ste. Thècle qui souffrit le martyre avec Timothée et Agape, à Gaza en Palestine, l'an 383.

THÉGAN, co-évêque de Trèves, du temps de Louis-le-Débonnaire, écrivit l'*Histoire* de ce prince, auprès duquel il avoit beaucoup de crédit. Pierre Pithou l'a publiée dans le Corps des auteurs de l'Histoire de France. Cet historien n'est ni exact, ni fidèle.

† THÉGLAT-PHALASSAR, roi des Assyriens, succéda à Phul, l'an 747 avant J. C. Achaz, roi des juifs, se voyant assiégé dans Jérusalem par Rasin, roi de Syrie, implora le secours de Theglat-Phalassar. Le monarque assyrien marcha aussitôt contre Rasin, le tua, ruina Damas; mais il n'épargna pas davantage Phacée, roi d'Israël, dont il ravagea les états. Il transporta aussi en Assyrie les tribus de Ruben et de Gad, et la demi-tribu de Manassès. Theglat-Phalassar tourna ensuite ses armes victorieuses contre Achaz, qui avoit chèrement payé son secours et qu'il acheva de ruiner. Non content de ce qu'Achaz lui avoit donné, il entra dans la Judée, qu'il traita en pays de conquête. Son insatiable avidité obligea Achaz de faire fondre les vases de la maison du Seigneur, pour se délivrer, à force d'argent, d'un ennemi redoutable, que sa fausse politique lui avoit attiré sur les bras. Theglat-Phalassar mourut à Ninive l'an 728 avant J. C., après 20 ans de règne.

THÉIAS, roi des Goths en Italie, fut élu à la fin de l'an 552, après la défaite et la mort de Baduela. Il eut à combattre le général Narsès, capitaine expérimenté, et fut obligé d'en venir aux mains près du mont Vésuve. Cette journée fut une des plus sanglantes qu'il y ait jamais eu. Théias se défendit en héros, et tua presque tous ceux qui s'avançoient pour lui ôter la vie. Enfin, ayant voulu changer de bouclier, un soldat ennemi saisit ce moment pour le percer de sa javeline, et le renversa mort. C'est ainsi que périt Théias à la fin de l'année 553.

THÉLIS (N. de), né dans le Forez, sur les bords de la Loire, entra jeune au service, et devint officier des gardes-françaises. Sur la fin de sa carrière, il s'occupa beaucoup d'économie politique, et institua une école nationale pour former de jeunes soldats. Ses écrits sur ces objets ont le mérite de l'utilité, s'ils n'ont pas celui du style et de l'agrément. Ils ont pour titres : I. *Moyens proposés pour le bonheur des peuples qui vivent sous le gouvernement monarchique*, 1778, in-4°. II. *Réflexions d'un militaire*, 1778, in-4°. III. *Mémoire sur les rivières et canaux, et particulièrement sur le canal de Charolois*, 1779, in-4°. VI. *Plan d'éducation nationale en faveur des pauvres enfans de la campagne*, 1779, in-12. Thélis est mort à Paris au commencement de la révolution française.

THÉLUSSON (Pierre-Isaac), négociant génevois, mort à Londres en 1798, a laissé à sa mort une fortune de plus de 700 mille livres sterling. Par son testament il a créé un fonds d'amortissement au profit de l'état, qui, dans un siècle, doit s'élever à

une somme énorme. Sa femme et ses enfans, à qui il n'a légué que 100,000 livres sterling, ont vainement attaqué ce testament; ses dispositions ont été maintenues en Angleterre et déclarées valides.

THÉMINES (Ponce DE LAUSIÈRES, marquis de), chevalier des ordres du roi, maréchal de France, étoit fils de Jean de Thémines, seigneur de Lausières, d'une famille qui remonte au 12ᵉ siècle. Il servit avec distinction sous Henri III et Henri IV, auxquels il fut toujours fort attaché, et se signala en 1592 au combat de Villemur. Ayant été honoré du bâton de maréchal de France en 1616 au siége de Montauban, par Louis XIII, il prit plusieurs villes aux protestans; mais il échoua devant Castres et le Mas-d'Azil. En 1626 il eut le gouvernement de Bretagne. Le cardinal de Richelieu en avoit dépouillé le duc de Vendôme pour s'en revêtir lui-même. Mais comme ce procédé pouvoit paroître odieux, il donna ce gouvernement à Thémines, qui ne pouvoit pas pousser sa carrière fort loin. En effet, il mourut l'année d'après à 74 ans. Quoiqu'il eût rendu quelques services à la tête des armées, il étoit meilleur courtisan qu'habile guerrier. On prétend qu'il ne parvint au grade de maréchal de France que parce qu'il avoit arrêté le prince de Condé. « Comme vous ne pouvez rien faire, lui dit la reine-mère, qui fût plus utile à l'état, il est juste que la récompense soit proportionnée au service. » (*Voyez* MONTIGNI.) « C'étoit (selon Le Gendre) un homme généreux, civil, affable, magnifique, grand dissipateur, se souciant fort peu qui payeroit ses dettes; moins habile peut-être que brave; fort ou foible, dès qu'il avoit jeté son coup d'œil, il attaquoit. » Sa postérité masculine finit dans la personne de son petit-fils, mort en 1646, sans s'être marié.

THÉMIS (Myth.), fille du Ciel et de la Terre, et déesse de la Justice. On la représente tenant une balance d'une main et un glaive de l'autre, avec un bandeau sur les yeux. Ayant refusé d'épouser Jupiter, ce dieu lui fit violence, et eut d'elle la Loi et la Paix. Jupiter plaça sa balance au nombre des douze figures du zodiaque.

THÉMISEUL. *Voyez* SAINT-HYACINTHE.

THÉMISON, médecin célèbre vers l'an 4 avant Jésus-Christ, disciple d'Asclépiade, étoit de Laodicée, dans l'Asie-Mineure. Il changea, dans sa vieillesse, quelque chose au système de son maître. La secte qu'il forma fut appelée *méthodique*, parce qu'il se mit en tête d'établir une méthode pour rendre la médecine plus aisée à apprendre et à pratiquer. Il ne faut pas le confondre avec un autre médecin auquel Juvénal donne le nom de THÉMISON, et dont il ne parle pas favorablement:

*Quot Themison ægros autumno occiderit uno.*

THÉMISTE (Themistius), fameux philosophe, étoit originaire de Paphlagonie. Son père, philosophe lui-même, l'envoya de bonne heure dans un petit pays auprès du Pont-Euxin, où il étudia l'éloquence sous un habile maître. Il y fit de si grands progrès, qu'on lui donna le surnom de *beau parleur*. Il alla à Constantinople, où il enseigna la philosophie avec beaucoup d'applaudissement. Constance le fit sénateur

de cette ville, et quatre ans après il lui érigea une statue. Dans une occasion importante, le sénat l'ayant chargé de haranguer Jovien, il lui dit : « Souvenez-vous que si les gens de guerre vous ont élevé à l'empire, les philosophes vous apprendront à le gouverner. Les premiers vous ont donné la pourpre des Césars ; apprenez des seconds à la porter dignement. » Themiste se rendit à Rome l'an 376 ; mais comme cette ville n'étoit plus que la seconde de l'empire, il ne voulut point y demeurer, quelques offres qu'on lui fît. Théodose-le-Grand conçut pour lui une estime singulière, et le fit préfet de Constantinople l'an 384. Il étoit païen, mais sans fanatisme, et fut très-lié avec saint Grégoire de Nazianze, qui lui écrivoit : « Vous savez philosopher dans les plus hautes places, et joindre, suivant le précepte de Platon, l'étude au pouvoir, les dignités à la science. » On ignore les autres circonstances de sa vie ainsi que l'année de sa mort. Dès sa jeunesse il composa des *Notes* sur la philosophie de Platon et d'Aristote ; et cet ouvrage fut fort goûté. Ce qu'il avoit fait sur Aristote parut à Venise, 1570 et 1587, in-folio ; et Stobée cite un passage de son livre sur l'*Immortalité de l'ame*. Il nous reste encore de lui trente-trois *Discours grecs*, qui sont pleins de dignité et de force. Il osa remontrer dans un de ces discours à l'empereur Valens, prince qui étant arien persécutoit les orthodoxes, qu'il ne falloit pas s'étonner de la diversité des sentimens parmi les chrétiens, puisqu'elle n'étoit rien en comparaison de cette multitude d'opinions qui régnoient chez les Grecs, c'est-à-dire chez les païens, et que cette diversité ne devoit pas se terminer par l'effusion du sang. Thémiste avoit principalement en vue d'engager l'empereur à laisser la liberté de conscience, et il y réussit. Dans ses autres discours Thémiste prodigue moins l'encens aux princes de son temps que les autres déclamateurs ; et il leur donne souvent des leçons d'humanité, de clémence et de sagesse. Nous avons deux éditions de ses discours, l'une par le P. Petau, jésuite, et l'autre par le P. Hardouin : celle-ci parut en grec et en latin, au Louvre, en 1684, in-fol.

THÉMISTO (Mythol.), femme d'Athamas, fut si piquée de ce que son mari l'avoit répudiée pour épouser Ino, qu'elle résolut de s'en venger en massacrant Léarque et Mélicerte, enfans d'Ino. Mais la nourrice, avertie de ce dessein, donna les habits de ces deux princes aux enfans de Thémisto, qui fit périr ainsi ses propres fils. Elle se poignarda dès qu'elle eut reconnu son erreur.

† THÉMISTOCLE, célèbre général athénien, eut pour père Néocle, citoyen d'Athènes, illustre par sa naissance et par ses vertus : son fils ne l'imita point. On le vit dans le premier feu de la jeunesse se livrer à tous les écarts d'un tempérament vicieux et emporté. On raconte qu'un jour il attela quatre courtisanes nues à son char, et qu'il se fit traîner par elles dans la place publique, au milieu d'une multitude assemblée qu'un tel spectacle révoltoit. Son libertinage fut si grand, que son père le déshérita. Cette disgrace, au lieu d'abattre son courage, ne servit qu'à le relever. Il se consacra entièrement à la république, travaillant avec un soin extrême à se faire des

amis et une réputation. Il prouva bientôt la vérité de ce qu'il avoit dit de lui-même, « que les poulains les plus vicieux deviennent les meilleurs chevaux, lorsqu'ils sont domptés et dressés par un écuyer habile. » Le récit des exploits de Miltiade qu'il entendoit célébrer échauffa tellement en lui le désir de les effacer, qu'il s'arracha entièrement aux plaisirs et aux fêtes. Lorsque les compagnons de ses débauches, étonnés d'un changement si extraordinaire et si prompt, lui en demandoient la raison, il leur répondoit que « les exploits de Miltiade ne le laissoient pas dormir. » Thémistocle eut sur-tout le talent rare de lire dans l'avenir. Il sut prévoir de bonne heure que la bataille de Marathon n'étoit que le prélude des efforts des Perses contre la Grèce. Comme il vouloit qu'Athènes jouât le premier rôle dans la nouvelle scène qui alloit s'ouvrir, connoissant sa foiblesse par terre, qui ne lui permettoit pas de résister même à ses égaux, il chercha à lui donner l'empire de la mer. Il sut persuader au peuple d'abolir les distributions annuelles qui se faisoient du revenu des mines, et de l'employer à construire des vaisseaux. Il l'engagea ensuite dans de petites querelles maritimes avec leurs voisins, pour l'exercer à de plus grands combats. Il étoit à la tête de la république lorsque Xercès, roi de Perse, marcha contre cette ville. Il fut élu général. On arrêta que les Lacédémoniens iroient défendre le passage des Thermopyles où ils firent des prodiges de valeur; et que les Athéniens conduiroient la flotte au détroit d'Artemise, au-dessus de l'Eubée. Il s'éleva une contestation entre les Lacédémoniens et les Athéniens pour le commandement général de l'armée navale. Les alliés voulurent qu'on le donnât à un Lacédémonien. Thémistocle, qui avoit droit de prétendre à cet honneur, persuada aux Athéniens d'abandonner des disputes qui auroient pu perdre la Grèce. Cette déférence fut l'une des principales causes du salut de cette contrée. Le courage des Grecs et une tempête furieuse ruinèrent une partie de la flotte ennemie ; mais il n'y eut aucune action décisive. Cependant une armée de terre de Xercès, après une perte considérable que lui avoit fait éprouver la valeur des Lacédémoniens, venoit de franchir le passage des Thermopyles, et se répandoit dans la Phocide, mettant tout à feu et à sang. Dans ce désastre, Thémistocle remua tout pour secourir sa patrie : il employa la raison pour persuader les juges, et fit parler les oracles pour entraîner la multitude. On rappela tous les citoyens exilés ; Aristide alla au-devant de Thémistocle qui l'avoit persécuté (*Voy.* ARISTIDE.), et ils travaillèrent tous deux au salut de la république. Thémistocle fait donner un faux avis à Xercès que les Grecs veulent s'échapper, et qu'il doit se hâter de faire avancer sa flotte s'il veut leur couper la retraite du Péloponèse; le Persan donna dans le piége. La petite flotte grecque agissant avec tout l'avantage possible contre les Perses trop resserrés dans ce détroit, porte le désordre dans leurs premières lignes ; et bientôt toute la flotte est dispersée. Cette victoire si célèbre, sous le nom de la bataille de Salamine, coûta aux Grecs 40 vaisseaux, et les Perses en perdirent 200. Thémistocle eut tout l'honneur de cette fameuse journée, qu'on place à l'an 480 avant J. C. Quelques jours

avant cette fameuse bataille, qui décida du sort de la Grèce, Thémistocle donna un exemple de son dévouement pour la cause commune. Ne pouvant dans un conseil déterminer Euribiade à prendre une résolution vigoureuse, celui-ci, fatigué de ses représentations, lui dit : « On châtie ceux qui se lèvent sans ordre dans les combats publics. — Il est vrai, répondit Thémistocle; mais aussi on ne couronne jamais ceux qui attendent trop tard et qui demeurent derrière. » Sur cela le Lacédémonien ayant levé le bâton sur lui comme pour le frapper : « Frappe (lui dit Thémistocle), mais écoute. » Etonné de cette magnanimité, Euribiade rougit, écouta les conseils de Thémistocle, et adopta enfin le seul bon parti qu'il y eût à prendre. Le héros de Salamine profita du crédit que lui donna cette victoire pour persuader à ses concitoyens d'établir une marine puissante. Ce fut par ses soins qu'on bâtit le port du Pyrée et qu'on destina des fonds pour construire des vaisseaux toutes les années. Ses services furent mal récompensés; on cabala contre lui, et il fut banni par la loi de l'ostracisme. Après avoir erré de retraite en retraite, il se réfugia auprès du roi de Perse, qui le combla de biens, lui donna la ville de Lampsaque, et voulut lui confier le commandement général de ses armées. Le vertueux Athénien ne voulant ni porter les armes contre sa patrie, ni déplaire à Artaxerces-Longuemain, son bienfaiteur, s'empoisonna l'an 464 avant J. C., à l'âge de 63 ans. Thémistocle, né avec une ardeur extrême pour la gloire, étoit courageux, entreprenant, mais n'étoit pas exempt des foiblesses de l'envie. Le repos sembloit l'inquiéter. Grand homme d'état, son génie toujours prévoyant, toujours fécond en ressources, le rendit supérieur aux événemens. Personne n'a possédé à un plus haut degré l'art de rappeler les hommes à leurs passions pour les porter à ce qu'ils doivent faire. On cite de lui plusieurs traits honorables ou curieux. Le poète Simonides s'appuyant sur l'étroite liaison qu'il avoit avec ce grand homme, lui demanda quelque grace injuste. Thémistocle la refusa et lui dit : « Cher Simonides, vous ne seriez pas un bon poète si vous faisiez des vers qui péchassent contre les règles de l'art poétique, et moi je ne serois pas bon magistrat si je commettois quelque action qui fût opposée aux lois de ma patrie... » Thémistocle, après une célèbre victoire, marchant sur les dépouilles des ennemis, dit à celui qui le suivoit : « Ramasse ces dépouilles pour toi; car tu n'es pas Thémistocle. » Ce général avoit un fils qui avoit beaucoup d'empire sur sa mère. « Ce petit garçon que vous voyez là, disoit-il un jour en riant à ses amis, c'est l'arbitre de la Grèce; car il gouverne sa mère, sa mère me gouverne, je gouverne les Athéniens, et les Athéniens gouvernent la Grèce. » « Oh! quels petits conducteurs, ajoute un auteur moderne, on trouveroit souvent aux plus grands empires, si du prince on descendoit par degrés jusqu'à la première main qui donne le branle en secret!.. » Thémistocle, chargé par les Athéniens de lever des subsides considérables sur les alliés de la république, s'acquitta facilement de sa commission sur les villes riches, parce qu'on pouvoit leur enlever une contribution plus forte que celle qu'on avoit demandée. Mais les habitans d'An-

dros, réduits à l'indigence, ne craignirent point de résister à ses ordres. Le général athénien leur déclara « qu'il venoit accompagné de deux puissantes divinités, le Besoin et la Force, qui, disoit-il, entraînent toujours la persuasion à leur suite. — Thémistocle, lui répondirent les habitans d'Andros, nous nous soumettrions, comme les autres alliés, à tes ordres, si nous n'étions aussi protégés par deux divinités non moins puissantes que les tiennes, l'Indigence et le Désespoir, qui méconnoissent la Force. » Quelqu'un demandant un jour à Thémistocle : « Lequel aimeriez-vous mieux être, ou Achille ou Homère? — Et toi, repartit-il, voudrois-tu être le vainqueur aux jeux olympiques, ou le crieur qui proclame son triomphe? » — Il parut à Francfort en 1692, et à Leipsick en 1710, des Lettres in-8° en grec et en latin, sous le nom d'un THÉMISTOCLE qui n'est pas le général athénien. Elles furent publiées pour la première fois à Rome sur un manuscrit du Vatican en 1626, et elles sont bien supposées avoir été écrites par le général athénien. Mais R. Bentley a démontré jusqu'à l'évidence le caractère apocryphe de cette production, ainsi que des Lettres attribuées à Phalaris, à Socrate, à Euripide, dans sa dissertation sur les Lettres de Phalaris, pag. 53-60 de la traduction latine.

* I. THÉOBALD (Louis), critique et littérateur anglais, né à Sittingbourn, dans le comté de Kent, est principalement connu par un journal intitulé le *Censeur*, qui lui suscita beaucoup d'ennemis, et par les recherches qu'il a faites pour l'édition qu'il a donnée des OEuvres de Shakspeare. (*Voyez* cet article.) On a de lui un assez grand nombre de *pièces* de théâtre.

II. THÉOBALD, duc de Spolète et marquis de Camérino, fut souverain de ces deux pays depuis l'an 925 jusqu'en 935. Théobald soutenoit les habitans de Bénévent, soulevés contre la cour de Constantinople. Sa cruauté égaloit son courage. Les prisonniers nationaux ou du parti des Grecs qui tomboient entre ses mains perdoient les organes de la virilité. Tel étoit son atroce caractère, qu'il vouloit, disoit-il, présenter à l'empereur une troupe de ces eunuques qui faisoient l'ornement le plus précieux de sa cour. La garnison d'un château avoit été battue dans une sortie, les prisonniers furent condamnés à la mutilation; mais une femme, les joues couvertes de sang, les cheveux épars, survint au milieu de l'exécution en poussant les cris d'une forcenée; ayant forcé Théobald à l'écouter : « Héros magnanime, c'est ainsi, s'écria-t-elle, que vous faites la guerre aux femmes, aux femmes qui ne vous ont fait aucun tort, et qui n'ont d'autres armes que leurs quenouilles et leur fuseau! » Théobald ayant nié le fait, déclara que, depuis les Amazones, il n'avoit jamais ouï parler d'une guerre contre les femmes. « Ah! reprit-elle avec plus de chaleur, pourriez-vous nous attaquer d'une manière plus directe? Pourriez-vous nous faire une blessure plus sensible, puisque vous privez nos maris de ce que nous aimons le plus, que vous tarissez nos plaisirs et que vous nous ôtez l'espoir de nous reproduire? Vous avez enlevé nos troupeaux, je l'ai souffert sans murmure; mais cette fatale injure, cette perte irréparable

lassé ma patience, et appelle sur vos têtes la justice du ciel et celle des hommes. » On applaudit à son éloquence par des éclats de rire; son ridicule désespoir toucha les sauvages francs, inaccessibles à la pitié; et outre la délivrance des captifs, elle obtint la restitution de ses biens. Comme elle retournoit en triomphe au château, un messager vint lui demander, au nom de Théobald, quel châtiment il faudroit infliger à son mari, si on le reprenoit les armes à la main. « Si mon mari commet ce crime, et si le sort le livre entre vos mains, répondit-elle sans hésiter, il a des yeux et un nez, des mains et des pieds, il peut les perdre par ses délits; mais que monseigneur et maître daigne épargner ce que sa servante regarde comme sa propriété légitime. » (*Voyez* Liutprand, liv. IV, chap. IV, et Gibbon, hist. de la Décadence de l'Empire Romain, tome XV, chap. LVI.)

THÉOBALDE (Teobaldo Gatti), natif de Florence, mort à Paris en 1727 dans un âge avancé, occupa pendant 50 années une place de symphoniste pour la basse de violon dans l'orchestre de l'opéra. On dit que charmé de la musique de Lulli, qui étoit parvenue jusqu'à lui, il quitta sa patrie pour en féliciter ce célèbre musicien. Enfin il se montra digne élève de ce grand homme, par deux opéras, I. *Coronis*, pastorale en 3 actes; II. *Scylla*, tragédie en 5 actes : celle-ci a été représentée à trois reprises différentes. On a encore de lui un Livre d'*airs italiens* à une seule et à deux voix, publié à Paris en 1696, in-4°.

THÉOBUTE *ou* THEBUTE. Après la mort de Saint Jacques, surnommé le Juste, Siméon, son frère, fut élu évêque de Jérusalem, l'an 61 de Jésus-Christ. Théobute, qui aspiroit à cette dignité, se sépara de l'Eglise chrétienne, réunit les sentimens des différentes sectes des Juifs existantes alors et en forma le corps de sa doctrine.

†. THÉOCLÈS, sculpteur grec, qui vivoit environ 370 ans avant l'ère chrétienne, fit à Olympie deux *statues* en bois de cèdre, représentant Atlas et Hercule, près de l'arbre des Hespérides.

THÉOCRÈNE (Benoît), né à Larzana, petite ville de l'état de Gênes, vint en France où il fut évêque de Grasse, et ensuite précepteur des enfans de François I. On lui doit un volume d'*Odes* en vers latins, où il y a du feu et de l'harmonie. Il avoit aussi fait une *Chronique* de Gênes. Son véritable nom étoit Tagliacarne.

† I. THÉOCRITE, poète grec dont il nous resste trente *Idylles* et quelques épigrammes. Suidas nous apprend que, suivant les uns, il étoit fils de Praxagore et de Philines; suivant d'autres, de Simmicus. Quelques auteurs le font naître dans l'île de Cos, mais il est plus certain qu'il naquit à Syracuse. Théocrite quitta cette ville pour se rendre à la cour d'Egypte, du temps du roi Ptolémée-Philadelphe. Il y florissoit environ deux siècles et demi avant notre ère vulgaire; il étoit contemporain des poètes Bion et Moschus. Suidas donne les titres de plusieurs ouvrages attribués à Théocrite et qui ne nous sont point parvenus; ceux qui nous restent de lui sont écrits en dialecte dorien. Il ne fut pas l'inven-

teur de la poésie bucolique mais ses œuvres en furent le modèle. Longin trouve dans ses *Eglogues* une imagination heureuse ; il en excepte quelques endroits qui, suivant ce critique, s'écartent du caractère bucolique. Quintilien admire son talent ; mais il avoue que sa muse, toute rustique, ne convenoit qu'à des bergers. L'auteur du Discours sur la nature de l'Eglogue (Fontenelle) combat ceux qui ont dit que Vénus, les Graces et les Amours ont composé les idylles de Théocrite ; il convient que ce poète grec a quelquefois élevé avec grace ses bergers au-dessus de leur génie naturel, mais qu'il les y laisse retomber très-souvent. Il parle de leur grossièreté sans agrément, et cite entre autres exemples la quatrième idylle dont le plan est trop simple. Hardion, dans le 4ᵉ volume des Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, a publié une traduction en prose de cette quatrième idylle, qu'il a accompagnée de notes savantes et de réflexions générales. « Si j'avois à faire des idylles pastorales en notre langue, dit-il, je ne les ferois pas entièrement dans le goût de la 4ᵉ de Théocrite, et même si toutes les autres idylles de ce poète ressembloient à celle-là, peut-être n'aurois-je pas eu le courage d'en entreprendre la traduction ; ce n'est pas que je l'estime mauvaise en elle-même, ni par rapport aux règles que Théocrite a suivies ; mais c'est que ces règles, qui étoient bonnes pour le temps où il a écrit, ne seroient goûtées, dans celui-ci, que par un petit nombre de personnes. On s'est fait des idées nouvelles sur la poésie pastorale, on n'y veut plus admettre que des bergers allégoriques, c'est-à-dire des gens de cour déguisés sous l'habit de bergers, et Théocrite n'a songé à représenter que de véritables bergers. » Il explique ensuite pourquoi ces bergers ne sont pas uniformes dans toutes ses idylles, c'est que le poète grec en a mis quatre espèces en scène ; des bouviers, des pâtres de brebis, qui étoient mieux élevés et propriétaires de leurs troupeaux, des chevriers, enfin des bergers mercenaires d'une classe inférieure. Ils différoient entre eux par les mœurs, les sentimens et les discours. L'auteur conserve à chacun son caractère et son génie. On attaqua cette distinction de bergers, et Hardion publia, dans le même volume des Mémoires de l'académie des belles-lettres, une dissertation qui fortifie son sentiment et ne laisse plus de doute. Plusieurs idylles de Théocrite ont été traduites en français, soit en vers, soit en prose ; mais aucun écrivain n'a jusqu'àprésent entrepris la traduction de toutes les Œuvres du poète grec. Antoine de Cotel, conseiller au parlement de Paris, dans son ouvrage intitulé des *Mignardises et gaies Poésies*, publié en 1578, in-4°, a inséré une *Traduction* paraphrasée de l'Idylle de Théocrite, contenant l'épithalame d'Hélène. Cette Idylle, qui est la plus obscène de celles du poète grec, n'étoit point déplacée parmi les poésies du traducteur qui, quoique dédiées à un abbé appelé Vaillant de Guellis et composées par un magistrat, blessent fortement les bienséances, tant par la pensée que par l'expression. Marot a traduit en vers français l'Idylle qui a pour titre l'*Amour fugitif* ; et il y a répandu les graces qui lui sont ordinaires. Claude Turrin, dijonnais, a mis aussi en vers

français la seizième Idylle de Théocrite adressée à Hieron II, tyran de Sicile. Cette traduction fut imprimée à Toulouse en 1561, in-4°, et depuis à Paris en 1572, dans le recueil des OEuvres poétiques du traducteur. L'auteur des *Nouvelles Poésies amoureuses, galantes et récréatives*, imprimées à Paris, in-12, en 1673, y a inséré une traduction en prose de l'idylle de Théocrite sur la mort d'Adonis, pièce que quelques savans attribuent à Bion. En 1688 parurent les *Idylles de Théocrite, traduites du grec en vers français; avec le texte grec, des remarques, et la vie de Théocrite*, par Hilaire-Bernard de Requeleine, baron de Longepierre, in-12, Paris. Des trente idylles qui nous restent de Théocrite, Longepierre n'en a traduit que quinze en vers français. Cette traduction fut mal accueillie; on fit alors contre elle cette épigramme:

Ils devoient ces auteurs demeurer dans leur grec,
Et se contenter du respec
De la gent qui porte férule :
D'un savant traducteur on a beau faire choix.
On les traduit en ridicule,
Dès qu'on les traduit en françois.

On peut appeler aujourd'hui de cette décision rigoureuse. Longepierre avoue qu'il n'a pu faire passer dans notre langue des passages de Théocrite, dont l'expression trop naïve ou trop libre auroit blessé nos bienséances, et en évitant cet écueil, il est tombé dans l'obscurité. Ce traducteur a donné aussi un parallèle de Théocrite et de Virgile. En voici quelques traits. La nature se fait mieux sentir dans Théocrite; elle y peint, elle y anime, elle y egaie tout. Il est plus simple, plus naïf que Virgile, mais d'une simplicité qui a beaucoup de graces. Il est plus riche en imaginations, plus varié, plus fécond en pensées, en peintures, en caractères. Virgile est plus borné, plus pressé, plus fini, mais toujours fort éloigné de l'aridité et de la bassesse. Théocrite doit plaire davantage, et Virgile plus frapper. Le premier a l'imagination plus belle, le second a le jugement meilleur. Le Grec est plus hardi, moins étudié, moins circonspect; le Romain est plus retenu, plus limé, plus exact, toujours sage et judicieux. Théocrite vraisemblablement est original; Virgile s'est formé sur Théocrite. Ajoutons que les différences remarquées entre le talent des deux poëtes qui se sont exercés dans le même genre proviennent de la différence des lieux et des temps où ils ont écrit. C'est lorsqu'un écrivain n'a point de modèle devant les yeux qu'il est original. Théocrite vivoit deux siècles et demi environ avant Virgile à la cour de Ptolémée-Philadelphe, qui n'avoit pas atteint le degré de civilisation où se trouvoit la cour d'Auguste. Son génie ne fut arrêté par aucune borne ni entravé par aucune bienséance. Virgile au contraire se trouvoit placé au milieu des modèles grecs et latins, circonscrit par des règles, des convenances admises, et dans un temps où la civilisation plus avancée ne permettoit qu'au talent, à l'esprit et au goût de s'exercer, et laissoit peu d'essor au génie. L'évêque Huet et les auteurs du Mentor moderne ont aussi comparé Théocrite et Virgile, et ont porté sur ces deux poëtes bucoliques un jugement semblable. La plus ancienne édition des *OEuvres* de Théocrite a été donnée à Venise en 1495, in-folio. Celle de Rome de l'an 1516, in-8°, ne contient que le texte grec. On y joignit depuis une traduction latine. L'é-

dition qui fut donnée à Oxford, in-8°, 1699, est moins estimée que celle de la même ville publiée en 1770, 2 vol. in-4°, par Thomas Warthon : elle est enrichie de notes et fait partie des éditions appelées *Variorum*. M. Tissot qui, avec un succès distingué, a traduit les Bucoliques de Virgile, s'occupe, dit-on, de la traduction des Idylles de Théocrite. M. Walckenaer a publié à Leyde, avec de courtes notes, dix idylles de Théocrite, savoir, les 1re, 2e, 3e, 4e, 6e, 7e, 9e, 11e, 18e et 20e, dont huit avec une traduction latine en vers de Charl. Ant. Wotstein, et les autres avec celles pareillement en vers de Heinsius. Le même a donné toutes les idylles de Théocrite avec celles de Bion et de Moschus, et la traduction latine d'Eobanus Hessus, Leide, 1779, in-8°. M. Gail a donné une traduction des Idylles et autres poésies de Théocrite, Paris, 1796, 2 vol. in-4°; et M. Geoffroi en a publié aussi une autre avec des remarques, Paris, 1800, in-8°. On a encore plusieurs traductions en italien des Idylles de Théocrite.

*II. THÉOCRITE, le Sophiste ou l'Orateur, étoit natif de l'île de Chio. Il *écrivit* sur la grammaire, composa une *Histoire de Libye*, et laissa des *Lettres* que Suidas regarde comme admirables. Il étoit contemporain de l'historien Théopompe, qui fut son antagoniste dans les affaires publiques, et d'Alexandre-le-Conquérant, auquel il déplut par ses plaisanteries. Alexandre avoit donné ordre aux peuples de la Grèce de lui tenir prêt, à son retour, un certain nombre de robes de pourpre, afin d'offrir un sacrifice solennel aux dieux. Les Grecs étoient obligés de faire les frais de cette fourniture, ce qui les incommodoit beaucoup. Théocrite dit alors : « Je n'avois pas compris jusqu'ici ce qu'Homère vouloit dire par la maladie mortelle appelée pourpre; je le sais maintenant. » Il fut un soir rencontré par un homme qui avoit la réputation de voler les passans, et qui lui demanda s'il alloit souper en ville. « Oui, répondit Théocrite qui sentit le but de cette question; mais j'y coucherai. » Aux bains publics un jour, deux hommes, dont l'un étoit étranger et l'autre un filou bien connu, le prièrent de leur prêter son étrille, ustensile presque toujours d'argent et quelquefois d'or. Il esquiva l'effet de leur demande par cette plaisanterie : « Je ne vous connois pas, » dit-il au premier; et au second : « Je vous connois. » Ses bons mots lui devinrent funestes. Antigone, roi de Macédoine, étoit borgne. Il envoya à Théocrite un de ses officiers qui avoit été chef de cuisine, avec ordre de lui dire de se rendre auprès de sa personne. « Je vois, dit le sophiste : tu veux me servir tout cru à ce cyclope.—Oui, reprit l'officier, mais je te servirai sans tête, et tu paieras cher ta mauvaise plaisanterie. » On lui dit que le roi lui feroit grace s'il se présentoit à ses yeux. « Si pour être sauvé il faut absolument paroître *aux yeux* du roi, je n'ai plus d'espoir. » Antigone fit décapiter Théocrite.

THÉODAMAS (Mythol.), père d'Hylas, fut tué par Hercule, à qui non-seulement il avoit refusé l'hospitalité, mais qu'il avoit encore osé attaquer. Le héros prit soin du jeune orphelin qu'il avoit privé de son père, et eut pour lui une tendre amitié.

THÉODAS *et* THEUDAS. Ce

sont les noms des deux imposteurs qui voulurent chacun se faire passer pour le Messie. L'un fut pris par Saturnin, gouverneur de Syrie sous l'empereur Auguste; et l'autre par Cuspius Fadus, préposé au même gouvernement sous Claude.

† THÉODAT, roi des Goths en Italie, étoit fils d'Amalaberge, sœur du roi Théodoric. La reine Amalasonte ayant perdu son fils Atalaric, mit sur le trône son neveu Théodat en 534, et l'épousa peu de temps après. Théodat chassa sa bienfaitrice du palais de Ravenne, sous prétexte d'adultère; et après l'avoir détenue quelque temps en prison, il la fit étrangler dans un bain. L'empereur Justinien, indigné de la mort de cette princesse et de l'ingratitude de son époux, lui déclara la guerre. Bélisaire descendit en Italie et lui enleva la Dalmatie et la Sicile. Théodat envoya le pape Agapet à Constantinople, pour calmer l'empereur. Mais ses soldats voyant les progrès de Bélisaire, élurent Vitigès et le proclamèrent roi en 536. Le nouveau prince fit poursuivre son compétiteur; et dès qu'on l'eut atteint on le fit mourir. Quoique Théodat eût tous les vices d'un ambitieux, il aimoit la philosophie, et sur-tout celle de Platon. *Voyez* Amalasonte.

THÉODEBALDE. *V.* Thibaud.

† I. THÉODEBERT I[er], roi de Metz, succéda à son père Thierry l'an 534, et fut placé sur le trône par ses vassaux malgré l'opposition de ses oncles. Il les aida pourtant dans leur seconde expédition en Bourgogne, et eut son lot dans le partage qu'ils firent de ce royaume. Il se joignit à Childebert en 537, contre Clotaire son oncle; mais cette guerre n'eut pas de suite. Théodebert secourut en 538 Vitigès, roi des Ostrogoths, et entra lui-même l'année suivante en Italie, d'où il revint chargé de dépouilles; mais la plus grande partie de son armée périt de maladie. Il mourut en 547, lorsqu'il se préparoit à faire la guerre à Justinien et à la porter jusqu'aux murs de Constantinople. Sa mort fut l'effet d'un accident. Il chassoit, un bœuf sauvage lui fit, en fuyant, tomber sur la tête une grosse branche d'arbre qui l'abattit de cheval, et lui fit une blessure dont il mourut le même jour. Sa valeur, sa libéralité, sa prudence et sa clémence lui méritèrent l'éloge de ses contemporains. Il prit le titre d'Auguste qui lui est donné dans une de ses monnoies. ( *Voy.* Deuterie. )

II. THÉODEBERT II, roi d'Austrasie, monta sur le trône en 596, après la mort de son père Childebert, dont il partagea les états avec son frère Thierry, roi d'Orléans. Il régna d'abord sous la tutelle de Brunehaut son aïeule; mais les grands d'Austrasie, lassés de la domination de cette princesse, engagèrent son petit-fils à l'exiler en 599. Théodebert, qui avoit joint ses forces à celles de son frère, défit successivement Clotaire et les Gascons. Brunehaut, irritée contre lui, excita Thierry à lui déclarer la guerre. Ce prince le battit deux fois et le fit prisonnier. Théodebert fut envoyé à Châlons-sur-Saône, où la reine Brunehaut lui fit couper les cheveux, et le fit mourir peu après, l'an 612. On cite de lui une belle réponse qu'il fit à l'évêque Didier. Ce prélat ayant rapporté à Théodebert une somme considérable que le prince

avoit prêtée aux habitans de Verdun, il refusa de la prendre. « Nous sommes trop heureux, dit-il au prélat; vous, de m'avoir procuré l'occasion de faire du bien; et moi, de ne l'avoir pas laissée échapper. »

† THÉODECTE, orateur célèbre, né en Cilicie, et mort à Athènes à 41 ans, fut disciple de Platon, d'Isocrate, d'Aristote, et mit en *vers* les préceptes de la rhétorique. Il avoit une mémoire si prodigieuse, qu'il lui suffisoit, dit-on, d'entendre une seule fois la lecture d'un poëme pour le retenir. Ces prodiges de mémoire, attribués encore à beaucoup d'autres, sont fort exagérés.

* THÉODOLI (le marquis Jérôme), né à Rome en 1677, s'appliqua de bonne heure à l'étude des lettres et des hautes sciences, et y obtint de grands succès; il se livra ensuite à l'architecture, et, sans autres maîtres que les livres, il devint bon architecte, tant pour la théorie que pour la pratique. Il mourut en 1766, dans sa patrie, qu'il orna de plusieurs édifices remarquables, tels que le théâtre d'Argentine, etc. (*Voy.* Mémoires des architectes, t. 2, p. 257.)

* THÉODOLPHE. *Voy.* THÉODULPHE.

† THÉODON (Jean-Baptiste), sculpteur, membre de l'académie, mort à Paris en 1713, se distingua par ses ouvrages à Rome et en France. On le compte parmi les artistes employés par Louis XIV à l'embellissement de Versailles. L'*Atlas* changé en rocher, et la *Phaëtuse* métamorphosée en peuplier, qui se voyoient à Richelieu et qui ont été transportés à Paris, sont de ce sculpteur. Ces statues sont de dimensions colossales. Ce fut lui qui commença le beau groupe d'*Arrie* et *Pætus* qui se voit aux Tuileries, et qui fut terminé par Le Pautre.

I. THÉODORA (Flavia Maximiana), étoit fille d'un noble syrien, et d'Eutropie, deuxième femme de Maximilien-Hercule. Cet empereur ayant fait César Constance-Chlore, l'an 292, lui fit épouser Théodora, et son épouse Hélène, mère de Constantin, fut répudiée. Ses médailles la représentent avec une physionomie spirituelle. Elle eut plusieurs enfans.

II. THÉODORA, femme de l'empereur Justinien Ier, étoit fille d'un homme chargé du soin de nourrir les bêtes pour les spectacles. Sa mère sacrifia sa vertu pour de l'argent; et la jeune Théodora s'abandonna bientôt à tout le monde. Un certain Hécébole de Tyr, gouverneur de la Pentapole, l'entretint pendant quelque temps; mais il s'en dégoûta bientôt, et la chassa de chez lui. Elle se rendit à Alexandrie, revint à Constantinople, n'ayant pour subsister que ses prostitutions. Justinien en devint passionnément amoureux. Il en fit sa maîtresse, engagea l'empereur Justin d'abroger la loi qui défendoit à un sénateur d'épouser une femme débauchée, et l'épousa. Elle fut le fléau du genre humain, si l'on en croit Procope qui en fait une peinture affreuse dans ses Anecdotes, après l'avoir louée dans son Histoire; contradiction assez ordinaire dans plusieurs historiens. Elle mourut vers l'an 565. Elle avoit eu un enfant d'un amant qui avoit précédé Justinien. On prétend, mais peut-être sans aucun fondement, que pour cacher sa naissance elle le fit mourir.

† III. THÉODORA Despuna, née à Eblisse dans la Paphlagonie, d'un tribun militaire nommé Marin, reçut de la nature une beauté parfaite et un génie supérieur qui fut perfectionné par une excellente éducation. Euphrosine, belle-mère de l'empereur Théophile, ayant fait assembler les plus belles filles de l'empire pour lui donner une épouse, Théodora eut la préférence sur toutes ses rivales. Devenue veuve en 842, elle prit les rênes de l'empire durant la minorité de son fils Michel, et gouverna pendant 15 ans avec sagesse. Elle rétablit le culte des images, conclut la paix avec les Bulgares, fit observer les lois et respecter son autorité; mais comme elle gênoit les passions de Michel, ce fils ingrat, indisposé d'ailleurs contre sa mère par de vils courtisans, la fit enfermer en 857 dans le monastère de Gastrie, où elle acheva ses jours. Les Grecs célèbrent sa fête le 11 février. En quittant l'empire, elle laissa dans le trésor public des sommes très-considérables qu'elle avoit économisées sans vexer ses sujets. Mais elle eut la barbarie de faire pendre, décapiter et noyer cent mille manichéens. Elle prétendoit convertir ainsi les autres. Ceux qui survécurent devinrent les plus cruels ennemis des Grecs et des Romains, et augmentèrent les maux de l'empire. (*Voyez* l'Histoire ecclésiastique de Fleury, livre XLVIII, n° XXV. *Voyez* Danberi *et* Bogoris.)

IV. THÉODORA, troisième fille de Constantin XI, fut chassée de la cour par son beau-frère Romain Argyre qu'elle avoit voulu faire descendre du trône pour y placer Prusien son amant. Elle fut enfermée dans un couvent jusqu'à la fin du règne de Michel Calafate, en 1042. Elle fut alors proclamée impératrice avec sa sœur Zoé qui épousa Constantin Monomaque. Après la mort de ce prince en 1054, Théodora gouverna en grand homme; elle se fit craindre des ennemis de l'empire qu'elle maintint en paix, choisit des ministres habiles, fit fleurir le commerce et les arts et diminua les impôts. Elle mourut en 1056, à 70 ans, après avoir régné environ 19 mois. En elle périt la famille de Basile le Macédonien, montée sur le trône en 867... Il y a encore eu plusieurs autres impératrices de ce nom.

V. THÉODORA, dame romaine, fille d'une autre Théodora, avec laquelle on l'a confondue, fut célèbre par sa beauté, son esprit, ses crimes et ses débauches. Elle étoit si puissante à Rome vers l'an 908, qu'elle occupoit le château Saint-Ange, et faisoit élire les papes qu'elle vouloit. Jean, un de ses amans, obtint par son moyen l'évêché de Cologne, l'archevêché de Ravenne, et enfin la papauté, sous le nom de Jean X. Elle étoit sœur de Marosie, qui ne lui céda ni en attraits, ni en lubricité.

† I. THÉODORE, architecte de Samos, fils de Rhecus et frère de Téléclès, fit construire le superbe temple de Junon à Samos. — On connoît encore Théodore de Phocée, qui publia un ouvrage sur la grandeur du temple de Delphes.

II. THÉODORE I, né à Jérusalem, succéda au pape Jean IV le 24 novembre 642. Il condamna Pyrrhus et Paul, patriarches de Constantinople, qui étoient monothélites, et mourut le 13 mai 649. Ses vertus le firent regretter.

C'est le premier pape qu'on ait appelé *Souverain Pontife*, et le dernier que les évêques aient appelé *Frère*.

* III. THÉODORE, élevé au siége de Pharan, vers 626, fut le premier auteur du monothélisme. Ses *ouvrages* ont été condamnés au concile de Latran en 649, et cette sentence fut confirmée par le 6e concile général en 680.

IV. THÉODORE II, pape après Romain en 898, mourut 20 jours après son élection. Il fit reporter solennellement dans la sépulture des papes le corps de Formose, qui avoit été jeté dans le Tibre par ordre d'Etienne VI.

† V. THÉODORE, peintre d'Athènes, étoit l'auteur d'un grand nombre de tableaux : on connoissoit de lui principalement la *Mort d'Egisthe et de Clytemnestre ;* la *Guerre de Troie*, en plusieurs morceaux, placés à Rome dans le portique de Philippe ; un *Athlète se frottant d'huile ; Cassandre* ; *Démétrius*, et *Léontium*, maîtresse d'Epicure.

VI. THÉODORE DE CANTORBERY, moine de Tarse, fut envoyé l'an 668 en Angleterre pour remplir le trône épiscopal de l'église de Cantorbéry. Il y rétablit la foi et la discipline ecclésiastique. Ce qui nous reste de son *Pénitenciel* et de ses autres *ouvrages* a été recueilli par Jacques Petit, et imprimé à Paris en 1677, en 2 volumes in-4°, avec de savantes notes. Ce reçueil important mérite d'être lu par ceux qui aiment à chercher les traces de l'ancienne discipline. Théodore mourut en 690, à 86 ans, après avoir fondé des écoles pour instruire ses diocésains, et fondé plusieurs établissemens utiles.

VII. THÉODORE DE MOPSUESTE, ainsi nommé parce qu'il étoit évêque de Mopsueste, ville de Cilicie, fut élevé et ordonné prêtre dans un monastère, et mourut l'an 428. On peut le regarder (dit l'abbé Racine) comme le premier auteur de l'hérésie qui distingua deux personnes en J. C. Quand on étudie ses ouvrages, on voit qu'il avoit dans l'esprit le principe qu'ont adopté depuis les sociniens, « qu'il faut déférer tout au tribunal de la raison, et n'admettre que ce qu'elle approuve. » Théodore avoit une grande réputation de science et de vertu, et passoit pour un des plus illustres docteurs de tout l'Orient. Il avoit écrit contre saint Jérôme, pour défendre l'hérésie de Pélage. Le fameux Julien d'Eclane, un des sectateurs de cet hérésiarque, ayant été chassé de son siége, se réfugia chez lui, et augmenta le nombre de ses disciples. Théodore cacha long-temps sa doctrine ; mais lorsque le nestorianisme éclata, elle étoit déjà fort répandue. Les nestoriens se servirent en 531, après la tenue du concile d'Ephèse, des ouvrages de cet hérétique pour appuyer leurs erreurs. Dans le 5e concile général, tenu en 553, la personne et les ouvrages de Théodore de Mopsueste furent anathématisés. Ses principaux ouvrages sont, I. Un *Commentaire sur les Psaumes*, dans la Chaîne du père Corder. II. Un *Commentaire*, en manuscrit, *sur les douze petits Prophètes*. Ce Commentaire prouve que l'auteur étoit un déiste. III. Plusieurs *Fragmens* dans la Bibliothèque de Phocius.

* VIII. THÉODORE-PRISCIANUS, médecin du 4e siècle, composa à Constantinople quelques ouvrages en grec. Etant

par la suite venu à Rome, il en donna une traduction latine, divisée en quatre livres : I. *Logicus de curationibus omnium morborum corporis humani*. Cet ouvrage ne contient rien moins que des raisonnemens philosophiques; tout au contraire, l'auteur se déchaîne dans sa préface contre les médecins philosophes ou raisonneurs. II. *Oxyoris, seu de acutis et chronicis passionibus*. III. *Gynæcia, seu de mulierum accidentibus et curis eorumdem*. L'auteur dédia cette production à une femme qui a différens noms dans les différentes éditions. Elle est appelée *Victoria* dans celles d'Alde et de Strasbourg, et *Salvina* dans celle de Basle. IV. *De physicâ scientiâ experimentorum*. La premiere édition de cet ouvrage a paru à Strasbourg, 1532, in-fol. Le commencement de cet ouvrage n'a point de rapport avec le titre. Il n'y est point question de physique; c'est une compilation de médicamens ou de spécifiques empiriques, dont quelques-uns tiennent de la superstition. On lui en attribue un autre, imprimé dans la même ville en 1544, in-folio, intitulé *Diæta, quibus vel salubriter utendum, vel cautius abstinendum sit*. On a conjecturé que Théodorus Priscianus étoit Africain, en raison de son style; mais on n'a rien de certain à cet égard.

* IX. THÉODORE-PRODROME. *Voyez* PRODOME.

X. THÉODORE-STUDITE, fut ainsi nommé, parce qu'il fut abbé du monastère de Stude, fondé par Studius, consul romain, dans un des fauxbourgs de Constantinople. Il vit le jour en 639, et embrassa la vie monastique à l'âge de 22 ans. La liberté avec laquelle il blâma l'empereur Constantin, fils de Léon IV, qui avoit répudié l'impératrice Marie, pour épouser Théodora, et le refus qu'il fit, sous Léon l'arménien, Michel le Begue, et les autres empereurs iconoclastes, d'anathématiser les images, lui attirèrent de violentes persécutions. Il répondit à Léon V, qui le pressoit d'embrasser ses opinions, *Vous êtes chargé de l'état et de l'armée, prenez-en soin, et laissez les affaires de l'Eglise aux pasteurs et aux théologiens*. A la mort de ce prince, il obtint sa liberté, après sept ans d'exil. Il finit sa carrière dans l'île de Chalcide, le 11 novembre 826, à 67 ans. Il nous reste de lui des *Sermons*, des *Epîtres* et d'autres *ouvrages* oubliés.

XI. THÉODORE *le Lecteur*, ainsi appelé parce qu'il étoit lecteur de la grande église de Constantinople, avoit composé une *Histoire de l'Eglise* depuis la 20e année du règne de Constantin le Grand, jusqu'à la mort de ce prince. Cet ouvrage étoit divisé en 2 livres. Il l'avoit tiré des histoires de Socrate, de Sozomène et de Théodoret. Il est en manuscrit dans quelques bibliothèques, et n'a pas encore été imprimé. Théodore avoit encore composé une autre *Histoire ecclésiastique*, depuis la fin du règne de Théodore le Jeune, jusqu'au commencement du règne de Justin. Nous n'avons que des extraits de cet ouvrage. Henri de Valois nous a donné tout ce qu'il a pu recueillir de Théodore dans Suidas, Théophane et Jean Damascène.

XII. THÉODORE, surnommé l'*Athée*, et disciple d'Aristippe, adopta tous les principes de son maître, et enseigna de plus qu'il n'y avoit point de dieux. Les Cyrénéens l'exilèrent:

il alla se réfugier à Athènes, où il auroit été conduit devant l'aréopage et condamné, si Démétrius de Phalère n'eût trouvé le moyen de le sauver. Ptolomée fils de Lagus, le reçut chez lui, et l'envoya un jour en qualité d'ambassadeur vers Lysimaque. Le philosophe lui parla avec tant d'effronterie, que l'intendant de ce prince, qui se trouva présent, lui dit : « Je crois, Théodore, que tu t'imagines qu'il n'y a pas de rois non plus que de dieux. » On prétend que ce philosophe fut à la fin condamné à mort, et qu'on l'obligea de prendre du poison.

XIII. THÉODORE. *V.* METOCHITE.... BRY..... LASCARIS, n° I GAZA..... BALSAMON..... THÉODORE..PRODOME. SANTABARÈNE.

XIV. THÉODORE, roi des Corses. *Voyez* NEW-HOFF.

XV. THÉODORE BEZE. *V.* BEZE.

I. THÉODORET, Martyr. *Voyez* JULIEN, n°. IV.

† II. THÉODORET, né en 386, fut disciple de Théodore de Mopsueste et de St. Jean Chrysostôme, après avoir été formé à la piété dans un monastère. Elevé au sacerdoce, et malgré lui à l'évêché de Cyr vers 420, il fit paroître dans sa maison, à sa table, dans ses habits et dans ses meubles, beaucoup de modestie : mais il étoit magnifique à l'égard de la ville de Cyr. Il y fit bâtir deux grands ponts, des bains publics, des fontaines et des aqueducs. Il travailla si efficacement à rétablir l'orthodoxie dans son diocèse composé de 800 paroisses, dont un grand nombre avoit adopté diverses hérésies, qu'il n'y resta pas un hérétique. Son zèle ne se borna point à son église; il alla prêcher à Antioche et dans les villes voisines, où il fit admirer son éloquence et son savoir, et où il convertit beaucoup de pécheurs et d'hérétiques. Sa réputation fut néanmoins obscurcie pendant quelque temps par l'attachement qu'il eut pour Jean d'Antioche et pour Nestorius, en faveur duquel il écrivit contre les douze Anathèmes de Saint Cyrille d'Alexandrie; mais il finit par se réconcilier avec ce prélat, et par anathématiser l'hérésiarque. Il combattit les eutychéens, résista aux menaces de l'empereur Théodose II, et se vit tranquillement déposer dans le faux synode d'Ephèse et y triompha en 451 dans le concile général de Calcédoine. Il termina sa carrière quelques années après. Ses bienfaits égalèrent ses vertus. « Depuis vingt-cinq ans que je suis évêque, je n'ai eu, dit-il, de procès avec personne, et j'en puis dire autant de mon clergé. Ni mes domestiques, ni moi, n'avons reçu le moindre présent. J'ai donné dès long-temps mon patrimoine aux pauvres, et je ne l'ai point remplacé. Je n'ai ni argent, ni maison, ni terres, pas même un tombeau. Le misérable habit qui me couvre est tout mon bien. Des revenus de mon évêché j'ai bâti des portiques et deux larges ponts, et réparé les bains publics. Je trouvai la ville sans eau, et les habitans étoient obligés d'en aller puiser dans la rivière ; je leur ai fait construire un aqueduc qui en fournit abondamment. Je trouvai huit villages infectés de l'erreur des marcionites, et deux autres remplis d'ariens; je les ai tous convertis, au péril de ma vie, ayant été plus d'une fois attaqué par eux. » Sa politesse, son humilité, sa modération, sa charité, sont peintes dans tous

ses Ecrits, qui sont en très-grand nombre. I. Une *Histoire Ecclésiastique* qui renferme des choses importantes qu'on ne trouve pas ailleurs, et plusieurs pièces originales. Elle commence où Eusèbe a fini la sienne, c'est-à-dire, à l'an 324 de J. C., et finit à l'an 429. Les savans y remarquent des fautes de chronologie. Son style est élevé, clair et net; mais il y emploie des métaphores un peu trop hardies. II. Un *Commentaire*, par demandes et par réponses, sur les 8 premiers livres de la Bible. III. Un *Commentaire* sur tous les Psaumes. IV. L'*Explication du Cantique des Cantiques*. V. *Des Commentaires* sur *Jérémie*, sur *Ezéchiel*, sur *Daniel*; sur les 12 petits Prophètes, et sur les Epîtres de St. Paul. Ce ne sont que des compilations, mais elles sont faites avec soin. L'auteur se compare aux femmes des Juifs, qui n'ayant point d'or ni de pierreries à donner à Dieu pour la construction du tabernacle, ramassoient les poils, les laines et les lins que les autres avoient donnés, les filoient et les unissoient ensemble. VI. Cinq livres des *Fables des Hérétiques*. VII. Dix livres *sur la Providence*. VIII. Dix *Discours* sur la guérison des fausses opinions des païens, sous le titre de *Thérapeutique*, traduits par le P. Mourgues, jésuite. IX. Un sur *la Charité*. X. Un sur St. Jean. XI. Quelques *Ecrits* contre St. Cyrille. XII. Des *Sermons*. On y trouve du choix dans les pensées, de la noblesse dans les expressions, de l'élégance et de la netteté dans le style, de la suite et de la force dans les raisonnemens. XIII. Les *Vies des SS. Solitaires*. XIV. Des *Lettres*, fort courtes pour la plupart; il y peint son caractère au naturel. Divers historiens lui ont reproché l'approbation qu'il donna à Abdas, évêque de Suze, lequel mit le feu à un temple des Ignicoles. Cette action n'étoit ni selon l'Evangile, ni selon la justice, ni selon la politique. La meilleure édition de ses Œuvres est celle du P. Sirmond, en grec et en latin, 1642, 4 volumes in-fol., auxquels le P. Garnier, jésuite, a ajouté un cinquième en 1684, qui contient divers autres Traités aussi de Théodoret. Quoique ce père de l'Eglise eût été lié avec les nestoriens, il fut reconnu pour orthodoxe par le concile de Calcédoine, et par le pape St. Léon. Le cinquième concile général, en condamnant ses ouvrages contre St. Cyrille, ne toucha point à sa personne; et saint Grégoire-le-Grand déclara depuis qu'il l'honoroit avec le concile de Calcédoine.

I. THÉODORIC, premier roi des Goths en Italie, fils naturel de Théodomir, second roi des Ostrogoths, fut donné en otage l'an 461, par Wélamir, frère et prédécesseur de Théodomir, à l'empereur Léon I. Il rendit de grands services à l'empereur Zénon, chassé de son trône par Basilique. Ce prince lui fit élever une statue équestre vis-à-vis du palais impérial, et l'honora du consulat en 484. Il l'envoya ensuite en Italie contre Odoacre, qu'il battit plusieurs fois et avec lequel il fit la paix en 493. Quelque temps après ayant fait mourir ce prince sous divers prétextes, il se vit maître de toute l'Italie. Pour s'affermir dans ses nouveaux états, il épousa en 509 une sœur de Clovis, roi de France; sur lequel il avoit eu des avantages, contracta d'autres puissantes alliances, et fit la paix avec l'empereur Anastase, et avec

les Vandales d'Afrique. Théodoric, tranquille après de violentes secousses, ne pensa plus qu'à policer son royaume. Il prit pour secrétaire d'état le célèbre Cassiodore qui remplit parfaitement ses vues. Quoique ce prince fût arien, il protégea les catholiques. Il ne vouloit pas même qu'ils se fissent ariens pour lui plaire, et il fit couper la tête à un de ses officiers favoris, parce qu'il avoit embrassé l'arianisme, en lui disant : « Si tu n'as pas gardé la foi à Dieu, comment pourras-tu me la garder à moi qui ne suis qu'un homme ? » Sa droiture le fit choisir par les orthodoxes, pour juge dans une cause purement ecclésiastique. Comme il étoit souverain de Rome, il devint l'arbitre de l'élection des papes. Après la mort du pape Anastase en 498, Laurent et Symmaque se disputèrent le trône pontifical ; on s'en remit à la décision de Théodoric, qui jugea en faveur de Symmaque. Rome lui fut redevable de plusieurs édifices, et de la réparation de ses murailles. Il embellit Pavie et Ravenne. Il ajouta 150 lois nouvelles aux anciennes, régla l'asile des lieux saints, et la succession des clercs qui mouroient sans tester. Enfin, il fut pendant 37 ans le père des Italiens et des Goths ; bienfaiteur impartial des uns et des autres, également cher aux deux nations. Il fit fleurir le commerce dans ses états. La police s'y faisoit avec la plus grande exactitude. Il protégea et cultiva les lettres. Les états qu'il s'étoit formés étoient très-vastes. Sa domination s'étendoit sur l'Italie, la Sicile, la Dalmatie, la Norique, la Pannonie, les deux Rhéties, la Provence, le Languedoc, et une partie de l'Espagne. Sa gloire ne se soutint pas jusqu'à la fin. L'âge, les infirmités le rendirent jaloux, avare, inquiet et soupçonneux. Les adulateurs profitèrent de ces dispositions pour perdre les deux plus respectables sujets qu'il y eût dans la république, Symmaque et Boëce son gendre. Ils périrent tous les deux par le dernier supplice. Théodoric ne survécut pas long-temps à ce double homicide. Un jour qu'on lui servit à table une tête de poisson, il s'imagina que c'étoit celle de Symmaque qui le menaçoit; et se levant saisi de frayeur, il se mit au lit et rendit l'ame le 30 août de l'an 526, déchiré par des remords que personne ne put calmer. C'est du moins ce que rapporte Procope.

* II. THÉODORIC, religieux des frères prêcheurs, fut successivement chapelain de l'évêque de Valence, pénitencier du pape, et évêque de Cervie, ou Cervia, dans la Romagne, cultiva la chirurgie, et passe pour l'auteur d'un ouvrage intitulé *Chirurgia secundùm medicationem Hugonis de Luca*, Venetiis, 1490, in-fol. On lui en a contesté la propriété; mais quelques éditions très-anciennes portent : *Theodorici Cerviensis episcopi*, etc.; cette querelle est sans fondemens.

III. THÉODORIC. *Voyez* Thierry, n° IV.

THÉODORUS-PRODROMUS, *Voyez* Prodome.

† I. THÉODOSE le Grand (*Flavius Theodosius Magnus*), empereur, étoit né en 346 à Cauca, ville de la Galice en Espagne. Son père étoit le fameux comte Théodose, qui avoit fait de si grands exploits sous Valentinien I, et qui fut décapité à Carthage en 367 par ordre de Va-

lens (*Voyez* ce nom), prince crédule et barbare. Ce grand homme avoit illustré le nom de Théodose. Son fils se retira dans sa patrie pour pleurer son père; mais Gratien, qui connoissoit son mérite, l'appela à la cour et l'associa à l'empire en 379. Il lui donna en partage la Thrace et toutes les provinces que Valentinien avoit possédées dans l'Orient. Peu de jours après son élection, Théodose marcha vers la Thrace, et ayant formé un corps de troupes, il tomba sur le camp des Goths, leur enleva leurs femmes et leurs enfans avec 4000 chariots qui servoient pour les conduire. Les barbares furent effrayés par cette défaite. Les Alains et d'autres Goths qui ravageoient les provinces voisines lui envoyèrent faire des propositions de paix, et acceptèrent toutes les conditions qu'il leur imposa. (*Voy.* AMPHILOQUE *et* ARSÈNE n° I.) L'année d'après, en 380, Théodose, malade à Thessalonique, se fit baptiser par Ascole évêque de cette ville. Pour consacrer son entrée dans le christianisme, il ordonna à tous ses sujets, par une loi du 28 février, de reconnoître le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, comme un seul Dieu en trois personnes. A cette loi, dictée par la superstition, il en joignit d'autres pour le maintien de la police. L'une défendoit aux juges de connoître d'aucune action criminelle durant les 40 jours du carême. Une autre ordonnoit de très-grandes peines contre les femmes qui contractoient de secondes noces pendant le deuil de leur premier mari, qui étoit de dix mois. Une troisième ordonna qu'on délivrât les prisonniers à Pâques. Ce fut en portant cette ordonnance qu'il dit ces paroles mémorables: «Plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de ressusciter les morts!» Il publia des édits sévères contre les délateurs convaincus de mensonge. Athalaric, roi des Goths, se réfugia vers ce temps auprès de Théodose, qui le traita en roi, et qui lui fit après sa mort des funérailles magnifiques: cette générosité n'empêcha pas que plusieurs barbares ne fissent des irruptions dans la Thrace. Théodose marche contre eux, leur livre bataille au mois d'août 381, les défait et les force à repasser le Danube. Son nom pénétra dans les pays étrangers. Sapor III, roi de Perse, lui envoya des ambassadeurs, pour lui demander à faire alliance ensemble. Ces deux princes firent un traité de paix qui dura longtemps. L'an 385 fut célèbre par une conjuration formée contre lui. Il défendit de citer en justice ceux qui, sans être complices, en avoient été instruits, et ne l'avoient pas découverte. Il laissa condamner les conjurés, et leur envoya leur grace lorsqu'on les conduisoit au supplice. Ils furent redevables de la vie à sainte Flaccille sa femme, à qui la religion inspira ce que la politique avoit inspiré à Livie, femme d'Auguste, à l'égard de Cinna. La clémence de Théodose se démentit dans une occasion plus importante. Il y eut en 390, une sédition à Thessalonique, capitale de la Macédoine. Botheric, gouverneur de l'Ilyrie, avoit fait mettre en prison un des conducteurs des chariots du cirque, accusé de pédérastie. Lorsqu'on donna dans cette ville des spectacles, en réjouissance des victoires de Théodose, le peuple demanda qu'on mît ce cocher en liberté; et sur le refus du gouverneur, on prit les armes et l'on tua plusieurs officiers de la garnison. Botheric vint en per-

sonne pour apaiser ce tumulte; mais il fut lui-même massacré. Théodose à cette nouvelle n'écouta que sa colère; il envoya des troupes, et fit passer environ 7000 Thessaloniens au fil de l'épée. On peut voir dans l'article de saint Ambroise comment cet illustre prélat lui fit expier cette horreur d'autant plus révoltante dans Théodose, qu'il avoit pardonné à la ville d'Antioche, coupable du même crime. Cependant Maxime qui avoit tué Gratien, et qui s'étoit fait déclarer empereur, pressoit le jeune Valentinien. Théodose fit la guerre à ce tyran, le défit en deux batailles, dans la Hongrie et en Italie; et l'ayant poursuivi jusqu'à la ville d'Aquilée, contraignit les soldats de le lui remettre. On l'amena dans le camp de Théodose qui vouloit lui pardonner; mais les troupes le jugeant indigne de sa clémence, le tuèrent hors de sa tente, et lui coupèrent la tête. C'est ainsi que finit cette guerre, deux ans avant la cruelle scène de Thessalonique, et que Théodose ayant pacifié l'Occident pour Valentinien, s'assura la possession de l'Orient pour lui et pour ses enfans. L'année suivante 389, il vint à Rome pour y recevoir les honneurs du triomphe, et y fit abattre les restes de l'idolâtrie. Etant retourné à Constantinople, il défit une troupe de barbares qui pilloient la Macédoine et la Thrace. Arbogaste, Gaulois d'origine, dépouilla l'empereur Valentinien de son autorité, et lui donna la mort. Pour éviter la peine due à son crime, il choisit Eugène, homme de la lie du peuple, qui avoit enseigné la grammaire, et le fit déclarer empereur, à condition qu'il permettroit l'idolâtrie. Théodose, après avoir été battu, défit l'usurpateur le 6 septembre, à Aquilée, l'an 394. Eugène eut la tête tranchée, et Arbogaste se tua lui-même. On faisoit de grands préparatifs à Constantinople pour recevoir Théodose en triomphe; il tomba malade à Milan, et y mourut le 17 janvier 395. Il avoit régné 16 ans. Son corps fut porté à Constantinople, où Arcade son fils le fit mettre dans le mausolée de Constantin. Théodose doit être mis au nombre des rois qui font honneur à l'humanité. S'il eut des passions violentes, il les réprima par de violens efforts. La colère et la vengeance furent ses premiers mouvemens, mais la réflexion le ramenoit à la douceur. On connoît cette loi portée en 393 au sujet de ceux qui attaquent la réputation de leur monarque: « Si quelqu'un, dit-il, s'échappe jusqu'à diffamer notre nom, notre gouvernement et notre conduite, nous ne voulons point qu'il soit sujet à la peine ordinaire portée par les lois, ou que nos officiers lui fassent souffrir aucun traitement rigoureux: car si c'est par legèreté qu'il a mal parlé de nous, il faut le mépriser; si c'est par une aveugle folie, il est digne de compassion; et si c'est par malice, il faut lui pardonner. » Plusieurs écrivains l'ont comparé à Trajan dont il descendoit, et à qui il ressembloit par la figure et par le caractère: l'un et l'autre étoient bienfaisans, magnifiques, justes, humains. Tel Théodose avoit été à l'égard de ses amis, dans l'état de simple particulier, tel il fut envers tout le monde, après être monté sur le trône. Sa règle étoit d'en agir avec ses sujets comme il avoit autrefois souhaité d'être traité lui-même par l'empereur. S'il accordoit quelque préférence honorable, c'étoit aux savans et aux gens de

lettres. Jamais le peuple ne fut moins chargé d'impôts que sous son règne. Il appeloit une heure perdue celle où il n'avoit pu faire du bien. Il savoit parler à chacun selon son rang, sa qualité, sa profession ; ses discours avoient en même temps de la grace et de la dignité. Il pratiquoit les exercices du corps, sans se livrer trop au plaisir, et sans se fatiguer. Le travail des affaires précédoit toujours le délassement. Il n'employoit d'autre régime pour conserver sa santé qu'une vie sobre et frugale. Il diminua dès le commencement la dépense de sa table, et son exemple tint lieu de loi somptuaire ; mais il conserva toujours dans le service de sa maison cet air de grandeur qui convient à un puissant prince. Les libéralités qu'il fit aux habitans de Constantinople y attirèrent un si grand nombre de citoyens qu'on délibéra sur la fin de son règne si l'on ne feroit point une seconde enceinte, quoique dix ans auparavant les maisons n'occupassent qu'une très petite partie de la ville, le reste n'étant que des jardins ou des terres labourables. Le règne de Théodose fut la dernière époque brillante de l'empire romain ; il fut illustré par de grands guerriers, de grands évènemens, et par des hommes célèbres dans les lettres et l'éloquence, tels que les Chrysostôme, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Ambroise, etc. Quarante jours après la mort de Théodose, saint Ambroise prononça son oraison funèbre ; et de nos jours, Fléchier a écrit sa vie, mais plutôt en panégyriste qu'en historien. Il laissa trois enfans : Arcade, Honorius et Pulchérie. Arcade fut empereur d'Orient, et Honorius d'Occident. On prétend que c'est lui qui, d'après de nouvelles mesures, fit dresser la carte ou la mappemonde, connue aujourd'hui sous le nom de *Table Peutingérienne*. G. Merman s'est attaché à prouver 1° que cette nouvelle mesure et description du globe doit être attribuée, non à Théodose-le-Grand, mais à Théodose-le-Jeune ; 2° que la *Carte peutingérienne* est d'une origine beaucoup plus moderne.

II. THÉODOSE II *le Jeune*, petit-fils du précédent, né le 11 avril 401, succéda à son père Arcade le premier mai 408. Sainte Pulchérie, sa sœur, gouverna sous son nom. Ce fut elle qui lui fit épouser Athénaïs, fille du philosophe Léonce, laquelle reçut au baptême le nom d'Eudoxie. Théodose, placé sur le trône, ne prit presque aucune part aux événemens de son régne. Les Perses arméren contre lui en 421 ; il leva des troupes pour s'opposer à leurs conquêtes. Les deux armées qui se cherchoient l'une l'autre furent toutes les deux saisies de crainte lorsqu'elles s'approchèrent, et fuirent chacune de leur côté. Les Perses se précipitèrent dans l'Euphrate, où il en périt près de cent mille. Les Romains abandonnèrent le siége de Nisibe, brûlèrent leurs machines et rentrèrent dans les terres de l'empire. Il envoya ensuite en Afrique contre Genseric, roi des Vandales, une armée qui fut encore plus malheureuse. Il fut obligé de la rappeler, pour l'opposer aux Huns qui ravageoient la Thrace sous la conduite d'Attila. Ses troupes n'ayant pu arrêter les courses de ces barbares, ce ne fut qu'à force d'argent qu'il les fit retirer. Théodose II se rendit méprisable par la confiance qu'il donna à ses eunuques. Sa foiblesse

alloit jusqu'à signer ce qu'on lui présentoit, sans prendre même la peine de le lire. La vertueuse Pulchérie sa sœur l'avoit corrigé de plusieurs défauts ; elle le corrigea encore de celui-là. Un jour elle lui présenta un acte à signer, par lequel « il abandonnoit l'impératrice sa femme, pour être esclave. » Il le signa sans le lire ; et lorsque Pulchérie lui eut fait connoître ce que c'étoit, il en eut une telle confusion, qu'il ne retomba jamais dans la même faute. Ce prince, particulier estimable, mais monarque méprisé, avoit d'abord favorisé les nestoriens et les eutychéens ; il les condamna sur la fin de sa vie. Il mourut le 28 juillet 450, ne laissant que Licinia Eudoxia, femme de Valentinien III. Théodose II avoit de la douceur, et du goût pour les arts. Ce fut lui qui publia, le 15 janviér 438, le Code dit *Théodosien* de son nom, imprimé à Lyon en 1665, 6 tom. in-fol. : c'est un recueil de lois choisies entre celles que les empereurs légitimes avoient faites. Après la mort de ce prince, Pulchérie fit élire Marcien.

III. THÉODOSE III, surnommé l'*Adramitain*, fut mis malgré lui sur le trône d'Orient l'an 716. Il étoit receveur des impôts de la ville d'Adramite en Natolie, sa patrie, lorsque l'armée d'Anastase II s'étant révoltée, le proclama empereur. Il fut couronné par le patriarche de Constantinople. Mais n'ayant ni assez de fermeté, ni assez de génie pour tenir le sceptre impérial dans des temps difficiles, il le céda à Léon l'Isaurien, vers le mois de mars 717, et alla finir ses jours dans un monastère d'Ephèse. Son caractère modéré, et la noblesse de ses sentimens, en auroient fait un particulier estimable ; mais il falloit un héros, pour repousser les barbares dont l'empire étoit inondé.

* IV. THÉODOSE (Jean Baptiste) médecin de Parme, appelé par d'autres le Bolonais, parce qu'il professa la médecine à Bologne, né à Parme en 1475, apprit les lettres latines et grecques, et exerça la médecine à Mirandole. Sa réputation s'étant répandue, il fut envoyé en Romagne, et s'établit à Imola, où il obtint le droit de bourgeoisie. En 1528 il fut médecin à Bologne, et y mourut en septembre 1538. On a de lui : *Epistolæ medicinales 78, in quibus complures ; variæque res ad medicinam, physicemque spectantes disertissimè tractantur*, Bâle, 1553 ; Lyon, 1557, in-fol. Les premières lettres traitent de la vertu des plantes.

V. THÉODOSE. *Voyez* EUTYCHÈS, *vers la fin*.

VI. THÉODOSE. *Voyez* MAUROLICO, *et* GERASIME.

I. THÉODOTE *le Valentinien*, n'est connu que par ses *Eglogues*, que le père Combésis nous a données d'après le manuscrit de la Bibliothèque des Pères. Ces Eglogues ne contiennent qu'une application de l'Ecriture au système de Valentin. Théodote prétend y prouver les différens points de la doctrine de Valentin par quelques passages de l'Écriture. Cet ouvrage a été commenté par le père Combésis, et se trouve dans la Bibliothèque grecque de Fabricius.

† II. THÉODOTE de Bysance, surnommé le *Corroyeur*, du nom de sa profession. Pendant la persécution qui s'éleva sous Marc-Aurèle, Théodote fut arrêté avec beau-

coup de chrétiens qui souffrirent le martyre. Il abjura sa religion : les fidèles lui en firent des reproches. Pour se justifier il soutint que J. C. n'étoit qu'un homme et il fut excommunié par le pape Victor ; il trouva cependant des disciples, qu'on nomma *Théodotiens et Alogiens*. Ils prétendoient que la doctrine de leur maître avoit été été enseignée par les apôtres, jusqu'au pontificat de Zéphirin, qui avoit corrompu celle de l'Église en faisant un dogme de la divinité de J. C.

III. THÉODOTE *le banquier* tira ce nom de la profession qu'il exerçoit. Il fut l'auteur de la secte des *melchisédéciens*, qui prétendoient que J. C., dont ils nioient la divinité étoit inférieur à Melchisedech. « Voyant (dit Pluquet) qu'on appliquoit à J. C. ces paroles du Psaume : *Vous êtes prêtre selon l'ordre de Melchisedech ;* il crut voir dans ce texte une raison péremptoire contre la divinité de J. C. : et tout l'effort de son esprit se tourna du côté des preuves qui pouvoient établir que Melchisedech étoit supérieur à J. C. Ce point devint le principe fondamental du sentiment de Théodote le banquier et de ses disciples. On rechercha tous les endroits de l'Ecriture qui parloient de Melchisedech. On trouva que Moïse le représentoit comme le prêtre du Très-Haut, qu'il avoit béni Abraham ; que S. Paul assuroit que Melchisedech étoit sans père, sans mère, sans généalogie, sans commencement de jours, et sans fin de vie, sacrificateur pour toujours. Théodote et ses disciples conclurent de-là que Melchisedech n'étoit point un homme comme les autres hommes, et qu'il étoit supérieur à J. C. qui avoit commencé et qui étoit mort ; enfin, que Melchisedech étoit le premier pontife du sacerdoce éternel, par lequel nous avions accès auprès de Dieu, et qu'il devoit être l'objet du culte des hommes. Les disciples de Théodote firent donc leurs oblations et leurs prières au nom de Melchisedech, qu'ils regardoient comme le vrai médiateur entre Dieu et les hommes, et qui devoit nous bénir comme il avoit béni Abraham. Hierax, sur la fin du 3e siècle, adopta en partie l'erreur de Théodote, et prétendit que Melchisedech étoit le Saint-Esprit. Mais toutes ces rêveries tombèrent peu-à-peu dans l'oubli.

IV. THÉODOTE. *Voy.* PTOLEMÉE, n°. IV.

*THEODOTIENS*. *Voy.* les articles précédens.

THÉODOTION, natif d'Ephèse, fut disciple de Tatien, puis sectateur de Marcion. Il passa ensuite dans les synagogues des juifs où il fut reçu, à condition qu'il traduiroit l'ancien Testament en grec. Il remplit sa promesse l'an 185, sous le règne de Commode. Il ne nous reste de lui que des fragmens de cette version. Elle étoit moins fidèle que celle des Septante et d'Aquila, qui avoient été faites auparavant ; et l'auteur s'étoit permis d'ajouter ou de retrancher des passages entiers.

THÉODULE. *Voy.* NIL, n° I.

THÉODULPHE étoit originaire de la Gaule cisalpine. Charlemagne, qui l'avoit amené d'Italie, à cause de son savoir et de son esprit, lui donna l'abbaye de Fleuri, puis l'évêché d'Orléans, vers l'an 793. Ce prince le choisit pour signer son testament en 811.

Louis-le-Débonnaire hérita de l'estime que son père avoit pour lui. Mais Théodulphe ayant été accusé d'avoir eu part à la conjuration de Bernard, roi d'Italie, fut mis en prison à Angers. Il protesta toute sa vie qu'il étoit innocent ; et peut-être l'imputation qu'on lui fit ne fut-elle qu'une trame de l'envie et de la méchanceté. Ce fut là qu'il composa l'hymne *Gloria, laus et honor*, dont on chante le commencement au jour des Rameaux. On prétend que l'ayant chantée d'une fenêtre de la prison, dans le temps que l'empereur passoit, ce prince fut si charmé de cette pièce, dont le mérite est pourtant très-médiocre, qu'il lui rendit la liberté. Il en jouit fort peu de temps. On croit qu'il mourut en 821, en retournant à son Eglise. C'étoit, dit le P. Longueval un pasteur vigilant et laborieux, et un des plus beaux esprits de son temps. Il ne lui manqua pour être un écrivain poli que d'être né dans un siècle moins barbare. On a de lui un *Traité du baptême*; un autre du *Saint-Esprit;* deux *Capitulaires* adressés à ses curés, qu'on peut regarder comme des monumens de la discipline de son temps. Il avoit été envoyé en qualité de commissaire par Charlemagne, dans les provinces voisines du Rhône, pour y administrer la justice. Dans tous les lieux où il arrivoit, on lui offroit des présens considérables. Il fut si choqué de cet usage, qu'il fit un *Poëme* de près de mille vers, pour exhorter les juges à refuser des dons qui pouvoient corrompre leur équité. Cet ouvrage est plus estimable par son objet que par l'élégance de la poésie. Le P. Sirmond, jésuite, publia en 1646, in-8°, une bonne édition de ses OEuvres.

THEOGNIS, poète grec, natif de Mégare, florissoit 544 ans avant J. C. Nous n'avons de lui que des *Fragmens*, Leipsick, 1576, in-8° ; et dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-folio.

* THÉOGNOSTE, d'Alexandrie, est cité avec éloge par St. Athanase et par Tite de Bostres ; mais il paroît avoir été inconnu à Eusèbe et à St. Jérôme. On ne sait pas précisément en quel temps il vivoit, quoiqu'il soit certain qu'il a écrit après Origène et avant le concile de Nicée. Son ouvrage des *Hypotéposes* ou *Instructions*, subsistoit encore du temps de Photius.

† I. THEON, sophiste grec, est connu par un bon traité de rhétorique, intitulé *Progymnasmata*, écrit avec goût et avec élégance. Ses règles sont courtes et nettes, et il choisit bien les lieux communs qui doivent fournir les argumens. Il ne veut point que les maximes ou les sentences soient en relief ou en broderie dans les narrations ; il veut qu'elles y soient fondues d'une telle manière qu'elles y paroissent faire corps. Ce livre fut imprimé à Bâle avec la version latine de Joachim Camerarius en 1541 ; mais les meilleures éditions sont celles d'Upsal, 1670, in-8°, et de Leyde, 1726, in-8°, en grec et en latin. Daniel Heinsius, qui donna cette dernière édition, revit avec soin la version latine, et y fit un grand nombre de corrections.

* II. THÉON, médecin d'Alexandrie, vivoit dans le 1er siècle sous l'empire de Néron. Galien parle d'un de ses ouvrages, *de Exercitationibus* ; il y traite des maladies de toutes les parties du corps, et des remèdes propres

à les guérir. Photius en cite quelques autres, et lui donne le titre d'archiatre, tel que dans celui-ci : *L'homme par Théon, archiatre d'Alexandrie.* Galien cite encore d'autres ouvrages que le même Théon avoit écrits sur la Gimnastique. Etienne de Bysance parle d'un Théon, médecin, qui avoit commenté le livre de Nicandre, intitulé *Theriaca.* Vander-Linden et Manget rapportent un fragment de l'ouvrage d'un Théon, qui se trouve dans Aétius, sous ce titre : *Vini purgantis bilem præparatio.*

III. THEON, d'Alexandrie, philosophe et mathématicien du temps de Théodose-le-Grand, fut père de la savante Hypacie. On a de lui, I. Des *Commentaires* sur Euclide, en grec, Bâle 1533, in-folio ; en latin 1546. II. Sur Aratus, Oxford, 1672, in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec Théon de Smyrne, auteur de l'*Expositio eorum quæ in mathematicis ad Platonis lectionem utilia sunt, per Ismaëlem Burialdum*, Paris, 1644, in-4°, en grec et en latin.

I. THÉOPHANE (Mythol.), fille que Neptune épousa, et qu'il métamorphosa en brebis. Elle fut mère du fameux bélier de la Toison d'or.

† II. THÉOPHANE, poète et historien, né à Mitylène, s'attacha à Pompée, dont il écrivit les exploits. Ce général lui donna le droit de bourgeoisie romaine, et rétablit les Lesbiens, compatriotes de Théophane, dans leurs priviléges. Après la mort de son bienfaiteur, ce poète devint le flatteur de César, en faveur duquel il avoit, dit-on, secrètement trahi Pompée, son bienfaiteur.

* III. THÉOPHANE, évêque de Nicée dans le 14e siècle, a laissé un *Traité contre les Juifs*, et une *Concordance de l'ancien et du nouveau Testament*, qui ne sont pas sans mérite.

IV. THÉOPHANE (George), d'une des plus nobles et des plus riches maisons de Constantinople, fut marié très-jeune, et vécut en continence avec sa femme. Il embrassa ensuite l'état monastique, où sa piété le fit remarquer. S'étant trouvé en 787 au septième concile général, il reçut des pères de cette assemblée les honneurs les plus distingués. L'empereur Léon l'Arménien l'exila dans l'île de Samothrace. Il mourut en 818. On a de lui une *Chronique* qui commence où finit celle de Syncelle, et qui va jusqu'au règne de Michel Curopalate. Elle fut impimée au Louvre en 1655, in-folio, en grec et en latin, avec celle de Léon-le-Grammairien, *cum notis.* On y trouve des choses utiles, mais on y rencontre souvent les traces d'un esprit crédule et d'un critique sans jugement. — Il ne faut pas le confondre avec Théophane *Cerameus*, c'est-à-dire *le Potier*, évêque de Tauromine en Sicile, dans le 11e siècle. On a de lui des *Homélies*, imprimées en grec et en latin, Paris, en 1644.

† V. THÉOPHANE-Prokopovitch, écrivain russe, qui doit être compté au nombre de ceux qui ont contribué à répandre dans son pays le goût de la littérature, naquit à Kiow le 9 juin 1681. Il voyagea en Italie ; et pendant trois ans de séjour à Rome il y contracta le goût des beaux arts en même temps qu'il y fit de nouveaux progrès dans l'étude de la philosophie et de la théologie. A son retour à Kiow, il embrassa la vie monastique et prit le nom de

Théophane en recevant l'habit religieux. Il sut si bien s'avancer dans la faveur du czar Pierre, que ce prince voulut qu'il l'accompagnât dans la campagne qu'il fit en 1710 contre les Turcs. En 1711 il fut nommé abbé de Bratskoi, recteur du séminaire et professeur de théologie, et devint bientôt, entre les mains du czar, l'instrument de la réforme du clergé russe. Ce prince le plaça à la tête du synode dont lui-même avoit tracé le plan, et le nomma à l'évêché de Plascoff. Il en occupa le siége archiépiscopal en 1720. Lorsque Catherine monta sur le trône, il fut promu à celui de Novogorod, et sacré métropolitain de toutes les Russies. Il mourut en 1736. On a de lui, I. Un *Traité de rhétorique*, et des *Règles de poésies latine et esclavone*. II. Des *Poésies latines*. III. Une *Vie de Pierre-le-Grand*, que malheureusement il n'a conduite que jusqu'à la bataille de Pultawa. Quoique l'auteur eût de grandes obligations au monarque, son ouvrage respire une noble impartialité, qui éloigne de ses éloges tout soupçon de flatterie. Théophane eut une très-grande part dans les affaires ecclésiastiques de l'empire russe à cette époque, et fonda en mourant une institution pour l'éducation de cinquante élèves, destinés particulièrement à être instruits dans la connoissance des langues étrangères.

* VI. THÉOPHANE, de Lesbos, laissa des *Mémoires* sur les guerres de Pompée, dont Plutarque s'est beaucoup servi dans la vie de cet illustre romain. Il avoit pour maxime qu'on ne devoit pas louer son héros aux dépens de la vérité, et encore moins épouser ses querelles. Serin a fait des recherches savantes sur sa vie et ses ouvrages.

THÉOPHANIE ou THÉOPHANON, fille d'un cabaretier, parvint par ses intrigues et son adresse à se faire donner la couronne impériale. Romain-le-Jeune, empereur d'Orient, l'épousa en 959. Après la mort de ce prince, en 963, elle fut déclarée régente de l'empire; et malgré ce titre, elle donna la main à Nicéphore Phocas, qu'elle plaça sur le trône, après en avoir fait descendre Etienne, son fils aîné. Lasse bientôt de son nouvel époux, elle le fit assassiner par Jean Zimiscès, en décembre 669. (*Voyez* JEAN I, n° LI.) Le meurtrier ayant été reconnu empereur, exila Théophanie dans l'île de Proté, où il la laissa languir pendant le cours de son règne. Ce prince étant mort en 975, l'impératrice fut rappelée à Constantinople par ses fils Basile et Constantin, qui lui donnèrent beaucoup de part au gouvernement. On ignore l'année de sa mort. Elle étoit capable de tous les crimes.

THÉOPHILACTE. *Voyez* THÉOPHYLACTE II, *et* MICHEL, n° II, *à la fin*.

† I. THÉOPHILE, 6e évêque d'Antioche, fut élevé sur ce siége l'an 176 de J.-C. Il écrivit contre Marcion et contre Hermogène, et gouverna sagement son église jusques vers l'an 186. Il nous reste de lui trois *Livres* en grec, adressés à Autolycus, contre les calomniateurs de la religion chrétienne. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve, pour la première fois, le mot de *Trinité*. Il a été imprimé en grec et en latin, avec les œuvres de saint Justin en 1615, 1636 et 1642. Ils avoient d'abord

été publiés à Zurich, avec la traduction latine de Conrad Gesner en 1546, et ont été réimprimés depuis à Oxford, 1684, in-12, par les soins du docteur Fell, et ensuite à Hambourg, par ceux de J.-C. Wolff, 1723, in-8°. L'auteur s'attache à y montrer la vérité du christianisme et l'absurdité de l'idolâtrie.

† II. THÉOPHILE, fameux patriarche d'Alexandrie après Timothée l'an 285, acheva de ruiner les restes de l'idolâtrie en Égypte, en faisant abattre les temples et les idoles des faux dieux. Il pacifia les différens survenus entre Evagre et Flavien, tous deux ordonnés évêques d'Antioche. Il se déclara ouvertement contre saint Jean-Chrysostôme, le fit déposer dans le concile du Chêne, et refusa de mettre son nom dans les diptyques. Il mourut en 412. Il nous reste de lui quelques *écrits*, dont on ne fait pas beaucoup de cas. On les trouve dans la Bibliothèque des Pères.

III. THÉOPHILE, empereur d'Orient, monta sur le trône en octobre 829, après Michel-le-Bègue, qui l'avoit déjà associé à l'empire, et lui avoit inspiré son horreur pour les images. Cette longue dispute divisoit toujours l'empire; Théophile eut la foiblesse de s'en mêler, et la cruauté de persécuter ceux qui ne pensoient pas comme lui. Il commença son règne par le châtiment des assassins de Léon l'Arménien. Il songea ensuite sérieusement à repousser les Sarrasins. Il leur livra cinq fois bataille, et fut presque toujours malheureux. Le chagrin que lui causa la perte de la dernière le toucha si vivement, qu'il en mourut de douleur en janvier 842. On a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal de ce prince. Suivant les uns, il étoit bon politique et aimoit la justice; suivant d'autres, il n'avoit que des vertus feintes, et il avoit des vices réels; ils le peignent colère, emporté, vindicatif, soupçonneux. Les catholiques l'ont accusé d'impiété. Si l'on en croit quelques historiens, il rejetoit non seulement le culte des images, mais encore la divinité de Jésus-Christ, l'existence des démons et la résurrection des corps. Il est probable que s'il avoit pensé ainsi, il auroit pris, avec moins de chaleur, la dispute des iconoclastes, pour laquelle il ne craignit point de répandre le sang des catholiques. Michel son fils lui succéda sous la tutelle de l'impératrice Théodora Despuna, qui rétablit l'honneur des images. *Voyez* THÉOPHOBE, THÉODORA *et* DANDERI.

* IV. THÉOPHILE-PISTOSPATHARIUS, c'est-à-dire, chef des porte-lances, vivoit, selon Fabricius, au commencement du 7e siècle, et selon Haller, au 12e. On a de lui, I. *De la Structure du corps humain*, en cinq livres, écrits correctement en grec, Paris, 1555, in-8°. On les trouve en grec et en latin à la fin du 12e vol. de la Bibliothèque de Fabricius. II. Des *Commentaires* sur les aphorismes d'Hippocrate, et un *Traité des urines*, etc., publiés par François Morel, 1608, in-fol., et Leyde, en grec et en latin, 1731.

† V. THÉOPHILE, surnommé *Viaud*, poète français, naquit vers l'an 1590 à Clérac dans l'Agénois, d'un avocat; il avoit l'imagination de son pays. Ayant quitté de bonne heure la province pour la capitale, il y plut par ses saillies et ses impromptu,

parmi lesquels on cite celui-ci, adressé à un homme qui lui disoit que tous les poètes étoient fous :

Oui, je l'avoue avec vous
Tous les poètes sont fous ;
Mais sachant ce que vous êtes,
Tous les fous ne sont pas poètes.

On a encore cité cet impromptu à une dame qui vouloit être comparée au soleil :

Que me veut donc cette importune ?
Que je la compare au soleil ?
Il est commun, elle est commune ;
Voilà ce qu'ils ont de pareil.

Sa conduite et la liberté de ses écrits lui attirèrent bien des chagrins. Il fut obligé de passer en Angleterre en 1619. Ses amis ayant obtenu son rappel, il abjura le calvinisme. Sa conversion ne changea ni ses mœurs peu réglées, ni son esprit porté au libertinage. Le *Parnasse satirique*, recueil de pièces obscènes et impies, ayant paru en 1622, on l'attribua généralement à Théophile. L'ouvrage fut flétri, l'auteur déclaré criminel de lèse-majesté divine, et condamné à être brûlé ; ce qui fut exécuté en effigie. On le poursuivit vivement ; il fut arrêté au Catelet en Picardie, ramené à Paris, et renfermé dans le même cachot où Ravaillac avoit été mis. Son affaire fut examinée de nouveau, et sur les protestations réitérées de son innocence, le parlement se contenta de le condamner à un bannissement. Ce poète mourut à Paris en 1626, dans l'hôtel du duc de Montmorenci qui lui avoit donné un asile. « On ne peut pas nier, dit Nicéron, que Théophile n'ait été déréglé dans ses mœurs, libre dans ses discours et cynique dans ses vers ; mais il est difficile de se persuader qu'il ait été aussi coupable que bien des gens se l'imaginent, et que le P. Garasse le représente dans sa Doctrine curieuse, sur-tout lorsqu'on a lu ses Apologies ; car, quoiqu'il soit à présumer qu'il y a altéré la vérité en bien des choses, il n'est pas cependant croyable qu'il n'y ait rien de vrai, et que tous les faits qu'il y rapporte soient absolument faux. (*Voyez* RACAN.) Les vers de Théophile sont pleins d'irrégularités et de négligences ; mais on y remarque quelque génie et de l'imagination. Il est un des premiers auteurs qui aient donné des ouvrages mêlés de prose et de vers. On a de lui un recueil de *Poésies*, qui consistent en *Elégies*, *Odes*, *Sonnets*, etc., un *Traité de l'Immortalité de l'Ame*, en vers et en prose ; *Pyrame et Thisbé*, tragédie ; *Socrate mourant*, tragédie ; *Pasiphaé*, tragédie, 1618, très-médiocres ; trois *Apologies* ; des *Lettres*, Paris, 1662, in-12 ; ses nouvelles *OEuvres*, Paris, 1642, in-8°, etc.

VI. THÉOPHILE RAYNAUD. *V.* RAYNAUD.

† THÉOPHOBE, général des armées de Théophile, empereur d'Orient, étoit né à Constantinople, d'un ambassadeur persan, du sang royal. Pour se l'attacher plus étroitement, Théophile lui fit épouser sa sœur. Théophobe rendit à son beau-frère des services importans. Son courage et sa bonté lui gagnèrent les troupes, qui furent quelquefois victorieuses sous lui. Les Perses qui étoient à la solde de l'empire le proclamèrent deux fois empereur ; mais Théophobe refusa le diadème. Théophile craignant qu'il ne l'acceptât enfin, et qu'il n'enlevât le trône à son fils, le fit arrêter ; et se voyant près d'ex-

pirer, il lui fit trancher la tête en 842, quoiqu'il fût innocent du crime des soldats. On dit que l'empereur mourant, s'étant fait apporter sur le lit cette tête, fit un dernier effort pour la prendre par les cheveux. Puis la regardant avec fureur : « Hé bien, dit-il, je ne serai plus Théophile; mais toi-même tu ne seras plus Théophobe. »

† THÉOPHRASTE, philosophe grec, natif d'Erèse, ville de Lesbos, étoit fils d'un foulon. Platon fut son premier maître. De cette école il passa dans celle d'Aristote, où il se distingua singulièrement. Son nouveau maître, charmé de la facilité de son esprit et de la douceur de son élocution, changea son nom, qui étoit Tyrtame, en celui d'Euphraste, qui signifie celui qui parle bien; et ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avoit de la beauté de son génie et de son langage, il l'appela Théophraste, c'est-à-dire, un homme dont le langage est divin. Aristote disoit de lui et de Callisthène (un autre de ses disciples), ce que Platon avoit dit la première fois d'Aristote même et de Xénocrate : que « Callisthène étoit lent à concevoir et avoit l'esprit tardif; et que Théophraste au contraire l'avoit vif, perçant, pénétrant, et qu'il comprenoit d'abord d'une chose tout ce qui en pouvoit être connu. » Aristote, obligé de sortir d'Athènes, où il craignoit le sort de Socrate, abandonna son école, l'an 322 avant Jésus-Christ, à Théophraste, et lui confia ses écrits, à condition de les tenir secrets; et c'est par le disciple que sont venus jusqu'à nous les ouvrages du maître. Son nom devint si célèbre dans toute la Grèce, qu'il compta dans le lycée jusqu'à 2000 élèves. Ses rares qualités ne lui acquirent pas seulement la bienveillance du peuple, mais encore l'estime et la familiarité des rois. Il fut ami de Cassandre qui avoit succédé à Aridée, frère d'Alexandre-le-Grand, au royaume de Macédoine; et Ptolémée fils de Lagus et premier roi d'Egypte, entretint toujours un commerce étroit avec ce philosophe. Théophraste mourut accablé d'années et de fatigues, et ne cessa de travailler qu'en cessant de vivre. Cicéron dit qu'il se plaignit, en mourant, de la nature, « de ce qu'elle avoit accordé aux cerfs et aux corneilles une vie si longue, tandis qu'elle n'avoit donné aux hommes qu'une vie très-courte; » mais cette plainte n'étoit fondée que sur une erreur : il seroit très-difficile de citer des cerfs nonagénaires. Parmi les maximes de ce philosophe, on distingue celles-ci : I. *Il ne faut pas aimer ses amis pour les éprouver, mais les éprouver pour les aimer.* II. *Les amis doivent être communs entre les frères, comme tout est commun entre les amis.* III. *On doit plutôt se fier à un cheval sans frein, qu'à l'homme qui parle sans jugement.* IV. *La plus forte dépense que l'on puisse faire, est celle du temps.* Il dit un jour à un particulier qui se taisoit à sa table dans un festin : « Si tu es un habile homme, tu as tort de ne pas parler; mais si tu ne l'es pas, tu sais beaucoup en sachant te taire. » La plupart des *Ecrits* de Théophraste sont perdus pour la postérité; ceux qui nous restent de lui sont, I. Une *Histoire des Pierres*, dont Hill a donné une belle édition à Londres en 1746, in-folio, en grec et en anglais, avec de savantes

notes. II. Un *Traité des Plantes*, curieux et utile, Amsterdam, 1344, in-folio, et traduit en latin par Théodore Gaza. III. Ses *Caractères*, ouvrage qu'il fit à l'âge de 89 ans, et que La Bruyère a traduit en français. Isaac Casaubon a fait de savans commentaires sur ce petit Traité, Cambridge, 1712, in-8°, qui se joint aux auteurs *cum Notis Variorum*. Il renferme des leçons de morale fort utiles, et des détails bas et minutieux, mais qui peignent l'homme. Il est très-probable, ainsi que l'ont établi Schneider et Schweighaeuser, que nous ne possédons que des extraits de cet ouvrage. En 1786 Amaduzzi publia à Parme, chez Bodoni, deux nouveaux caractères, trouvés dans un manuscrit du Vatican, et dont en 1790 Belin de Ballu joignit la traduction française à une édition de La Bruyère. Le texte de Théophraste a reçu d'autres additions notables, grace aux recherches des derniers éditeurs. Le savant Coray, de Grèce transporté en France, a donné en 1799 une traduction grecque et une nouvelle traduction française de Théophraste. Lévesque en avoit déjà donné une traduction élégante en 1782, dans la collection des Moralistes anciens. Schweighaeuser fils a profité de tous ces secours, pour son édition stéréotype des caractères de Théophraste traduits par La Bruyère, Paris, 1802.

I. THÉOPHYLACTE. *Voyez* MICHEL, n°. II.

† II. THÉOPHYLACTE, archevêque d'Acride, métropole de toute la Bulgarie, naquit et fut élevé à Constantinople. Il travailla avec zèle à établir la foi de Jésus-Christ dans son diocèse, où il y avoit encore un grand nombre de païens, et se fit connoître par quelques ouvrages. Les principaux sont, I. Des *Commentaires* sur les Evangiles et sur les Actes des Apôtres, Paris, 1631, in-folio; — sur les Epîtres de saint Paul, et sur Habacuc, Jonas, Nahum et Osée, Paris, 1636, in-folio. Ces Commentaires ne sont presque que des extraits des écrits de saint Jean-Chrysostôme. II. Des *Epîtres* peu intéressantes, dans la Bibliothèque des Pères. III. *Institutio Regia*, au Louvre, 1651, in-4°; réimprimée dans l'*Imperium Orientale* de Banduri, etc. On ignore l'époque de la naissance et de la mort de ce prélat, mais il étoit archevêque en 1070.

† III. THÉOPHYLACTE, surnommé *Simocatta*, originaire d'Égypte, qui florissoit au 7ᵉ siècle, sous les empereurs Maurice, Phocas et Héraclius, remplit des places honorables dans l'administration de l'empire. Il écrivit l'histoire de l'empereur Maurice, qui comprend les événemens qui se sont passés depuis l'an 582 jusqu'en 602, ouvrage très-estimé et qui a eu plusieurs éditions en 1599, in-8°; grecque et latine, elle fait partie de la Byzantine et a été imprimée au Louvre, in-fol. en 1647. On lui attribue plusieurs autres ouvrages, dont voici les principaux : *De risu et vociferatione in festis sanctorum;* un *Dialogue* en grec concernant divers problêmes physiques et leur solution; un *Recueil de Lettres*, dont 29 traitent de sujets moraux, 28 des travaux de la campagne, et 28 sur les intrigues amoureuses des courtisanes. Ces lettres ont été imprimées plusieurs fois. Elles se trouvent insérées dans la collection de lettres imprimées à Genève en 1606. On

croit que Théophylacte cessa de vivre en 640.

* I. THÉOPOMPE, roi de Sparte, ayant appris que les Tiliens lui avoient décerné de grands honneurs, leur fit entendre par une lettre qu'il n'approuvoit pas cet enthousiasme. *Le temps*, dit-il, *augmente les honneurs médiocres, et abolit ceux qui sont immodérés*. Interrogé un jour sur ce qui constitue la sûreté d'un état; *c'est*, répondit-il, *quand on accorde aux courtisans une juste liberté; quand le roi veille à la tranquillité de ses sujets, et ne souffre pas qu'on leur fasse le moindre tort*. Quelqu'un lui disoit que la république de Lacédémone étoit florissante, parce que les rois savoient commander; *Dis plutôt*, repartit Théopompe, *parce que les sujets savent obéir*. Une femme lui reprochant de laisser à ses enfans son royaume moins vaste qu'il ne l'avoit reçu. *C'est*, dit-il, *pour qu'il soit plus durable*.

† II. THÉOPOMPE, célèbre orateur et historien de l'île de Chio, eut Isocrate pour maître. Il remporta le prix qu'Artémise avoit décerné à celui qui feroit le plus bel éloge funèbre de Mausole son époux. Tous ses ouvrages se sont perdus. On regrette ses Histoires; elles étoient, suivant les anciens orateurs, écrites avec exactitude, quoique l'auteur eût du penchant à la satire.

† THÉOTIME (S), évêque de Tomes en Scythie, sous les empereurs Théodose et Arcade, s'étoit fait distinguer auparavant par la sagacité d'un philosophe et la modestie d'un chrétien. Il prit le parti de S. Jean-Chrysostôme contre Théophile d'Alexandrie, qui sollicitoit la condamnation d'Origène. Il vouloit qu'on distinguât dans les écrits de ce Père ce qui étoit orthodoxe de ce qui ne l'étoit pas, ainsi qu'avoient pensé S. Athanase et après lui S. Augustin.

* THÉOTOCOPOLIS (Dominique), surnommé *le Grec*, parce qu'il naquit dans la Grèce en 1548, fut élève du Titien et devint excellent peintre. Il mourut à Tolède en 1625, et eut deux disciples célèbres, Tristan et Mayno. Théotocopolis exerça encore la sculpture et l'architecture. Il construisit à Madrid le collége de Marie d'Aragon, édifice régulier et sans ornement; à Tolède, l'église et le couvent des dominicains. L'hôpital et l'église d'Illesca, entre Madrid et Tolède, sont encore de lui. Mais son chef-d'œuvre fut l'église et le monastère des moines de saint Dominique de Silos. L'architecture, la peinture, la sculpture, tout lui appartient.

THÉOXÈNE se signala par un courage et une fermeté héroïques. Tite-Live avoue qu'en écrivant son histoire, il étoit pénétré d'amour et d'admiration pour cette femme illustre. Après que Philippe, roi de Macédoine, eut fait mourir les principaux seigneurs de Thessalie, plusieurs, pour éviter sa cruauté, fuyoient dans les pays étrangers. Poris et Théoxène prirent le chemin d'Athènes, pour trouver une sûreté qu'ils ne pouvoient avoir dans leur province; mais ils voguèrent si malheureusement, qu'au lieu d'avancer, les vents les repoussérent dans le port même d'où ils avoient fait voile. Les gardes les ayant découverts au lever du soleil, en avertirent le prince et s'efforcèrent de leur ôter cette liberté qu'ils estimoient plus que

leur vie. Dans cette cruelle extrémité, Poris employa les prières pour appaiser les soldats, et pour appeler les dieux à son secours ; mais Théoxène voyant la mort inévitable, et ne voulant pas tomber entre les mains de ce tyran, sauva ses enfans de la captivité par une résolution extraordinaire. Elle présenta un poignard aux plus âgés, et aux plus jeunes un vase de poison, afin qu'ils se donnassent la mort. Ses enfans lui ayant obéi, elle les jeta dans l'eau à demi-morts. Puis ayant embrassé Poris, elle se précipita dans la mer avec lui.

THÉRAIZE (Michel), docteur de Sorbonne, de Chauni en Picardie, mourut en 1726, à 58 ans, après avoir été chanoine de Saint-Étienne de Hombourg, diocèse de Metz, puis grand-chantre, chanoine et official de Saint-Fursi de Péronne, et curé de la paroisse de Saint-Sauveur de la même ville. On a de lui un ouvrage plein de recherches, imprimé en 1690, sous le titre de *Questions sur la Messe publique solennelle*. On y trouve une explication littérale et historique des cérémonies de la messe et de ses rubriques.

† THÉRAMÈNE, illustre Athénien, se signala par la grandeur d'ame avec laquelle il méprisa la mort. Il étoit l'un des 30 tyrans qui firent mourir en 8 mois, dit Xénophon, et en pleine paix, plus de citoyens que les ennemis n'en avoient tué dans 30 ans de guerre ; ils avoient désarmé tous les citoyens. Trois mille hommes seulement, eux compris, avoient conservé des armes, c'est-à-dire que ces tyrans n'en avoient laissé qu'à leurs satellites. Mais il avoit de l'honneur et aimoit sa patrie. Quand il vit les violences et les excès où se portoient ses collègues, emprisonnant les pauvres, condamnant les riches à l'exil, à la confiscation et à la mort, il se déclara contre eux ouvertement, et par-là il s'attira leur haine. Les tyrans ne pouvant supporter sa liberté, prirent la résolution de le faire mourir. Critias, qui d'abord avoit été fort uni avec lui, fut son délateur devant le sénat. Il l'accusa de troubler l'état et de vouloir renverser le gouvernement présent. Quelques citoyens vertueux prirent la défense de Théramène et furent écoutés avec plaisir. Critias craignit alors que, si on laissoit la chose à la décision du sénat, il ne le renvoyât absous. Ayant donc fait approcher des barreaux la jeunesse qu'il avoit armée de poignards, il dit qu'il croyoit que c'étoit le devoir d'un souverain magistrat d'empêcher que la justice ne fût surprise. «Car, continua-t-il, puisque la loi ne veut pas qu'on fasse mourir ceux qui sont du nombre des 3000, autrement que par l'avis du sénat, j'efface Théramène de ce nombre, et je le condamne à mort, en vertu de mon autorité et de celle de nos collègues.» A ces mots Théramène sautant sur l'autel : «Je demande, dit-il, Athéniens, que mon procès me soit fait conformément à la loi, et l'on ne peut me le refuser sans injustice. Ce n'est pas que je ne voie assez que mon bon droit ne me servira de rien, non plus que l'asile des autels ; mais je veux montrer au moins que mes ennemis ne respectent ni les dieux ni les hommes ; et des gens sages comme vous doivent voir qu'il n'est pas plus difficile d'effacer leur nom du nombre des citoyens, que celui de Théramène.» Alors Critias ordonna aux officiers de la justice de l'arracher de l'autel.

Tout étoit dans le silence et dans la crainte, à la vue des soldats armés qui environnoient le sénat. De tous les sénateurs, le seul Socrate, dont Théramène avoit reçu des leçons, prit sa défense, et se mit en devoir de s'opposer aux officiers de la justice. Mais ses foibles efforts ne purent délivrer Théramène; et, malgré lui, il fut condamné, vers l'an 403 avant J. C., à boire la ciguë. Après l'avoir avalée, comme s'il eût voulu éteindre une grande soif, il en jeta le reste sur la table, et dit en riant : *Ceci est en l'honneur du beau* Critias. Ensuite il donna la coupe de poison au valet qui le lui avoit préparé, pour la présenter à Critias. Ces usages s'observoient dans les festins des Grecs. Ce héros se joua, jusqu'au dernier moment, de la mort qu'il portoit déjà dans son sein, et prédit celle de Critias, qui suivit de près la sienne.

* THÉRAPEUTES. On désigne sous ce nom les partisans d'une espèce de secte différente de celle des *esséniens*. Ceux-ci s'appliquoient à la vie active, et les autres à la vie contemplative. Philon, dans son livre de la Vie contemplative, dit que les Thérapeutes menoient une vie dure, dans les déserts; occupés sans cesse à prier Dieu, à chanter des psaumes à sa louange, et à lire l'Ecriture sainte. Quelques Pères de l'église ayant trouvé beaucoup de conformité entre la vie des thérapeutes et celle des premiers chrétiens, ont prétendu que Philon avoit voulu faire honneur à sa nation de ce qui se pratiquoit dans la religion de J. C. En effet, cet esprit de retraite, cette vie austère et monastique sont les caractères réels du chrétien. Aussi cette opinion a, été long-temps accréditée dans l'Eglise, mais aujourd'hui elle est combattue. Le mélange de judaïsme qui se trouve réuni aux signes de christianisme fait présumer que les thérapeutes étoient effectivement de nation juive.

† I. THÉRÈSE (sainte), née à Avila dans la vieille Castille le 28 mars 1515, étoit la cadette de trois filles d'Alfonse Sanchez de Cépède et de Béatrix d'Ahumade, tous deux aussi illustres par leur piété que par leur noblesse. La lecture de la vie des saints qu'Alfonse faisoit tous les jours dans sa famille, inspira à Thérèse une grande envie de répandre son sang pour J. C. Elle s'échappa un jour avec un de ses frères pour aller chercher le martyre parmi les Maures. On les ramena, et ces jeunes gens ne pouvant être martyrs, résolurent de vivre en ermites. Ils dressèrent de petites cellules dans le jardin de leur père, où ils se retiroient souvent pour prier. Thérèse n'avoit que douze ans lorsqu'elle perdit sa mère. Cette époque fut celle de son changement. La lecture des romans la jeta dans la dissipation, et l'amour du plaisir auroit bientôt éteint toute sa ferveur, si son père ne l'eût mise en pension dans un couvent d'augustines. Elle changea une seconde fois de sentiment, se retira dans le monastère de l'Incarnation de l'ordre du Mont-Carmel, à Avila, et y prit l'habit le 2 novembre 1536, à 21 ans. Ce couvent étoit un de ces monastères où le luxe et les plaisirs étoient poussés aussi loin que dans le monde même. Thérèse entreprit de le réformer. Après avoir essuyé une infinité de traverses, elle eut la consolation de voir le premier monastère de sa réforme fondé dans Avila en 1562.

Le succès de la réformation des religieuses l'engagea à entreprendre celle des religieux. On en vit les premiers fruits en 1568, par la fondation d'un monastère à Dorvello, diocèse d'Avila, où le bienheureux Jean de la Croix fit profession à la tête des religieux qui embrassoient la réforme. Ce fut l'origine des carmes déchaussés. Thérèse réforma 30 monastères, 14 d'hommes et 16 de filles. Après avoir vécu dans le cloitre 47 ans, les 27 premiers dans la maison de l'Incarnation, et les vingt autres dans la réforme, elle mourut à Alve, le 4 octobre 1582, en retournant de Burgos où elle venoit de fonder un nouveau monastère. Son institut fut porté de son vivant jusqu'au Mexique dans les Indes orientales, et s'étendit en Italie. Il passa ensuite en France, aux Pays-Bas, et dans tous les pays de la chrétienté. Grégoire XV la canonisa en 1621. L'Espagne l'a adoptée pour patrone. Tendre et affectueuse jusqu'à répandre les larmes les plus abondantes; vive et toute de flamme, dit-on, cette sainte porta l'amour de Dieu au plus haut degré de sensibilité dont soit susceptible le cœur humain. On connoît sa sentence favorite, dans ses élans de piété: ou souffrir, Seigneur, ou mourir! et sa belle pensée au sujet du démon. Ce malheureux, disoit-elle, qui ne sauroit aimer. On a de sainte Thérèse plusieurs ouvrages, où l'on admire également la piété, l'énergie des sentimens, la beauté et l'agrément du style. Les principaux sont: deux volumes de *Lettres*, le premier, avec les remarques de Jean de Palafox, et le deuxième, avec celles de Pierre de l'Annonciation. Ces deux volumes ont été traduits; le premier, par Chappe de Ligny, avocat au parlement, et le second, par Marie-Marguerite Maupeou, carmelite, morte en 1727; et c'est Dom Louis de Tasté, évêque de Bethléem, qui a soigné cette édition, à laquelle il a joint des notes de sa façon, et dans laquelle il a classé les lettres de la sainte par ordre chronologique. II. Sa *Vie*, composée par elle-même. III. La *Manière de visiter les monastères des religieux*. IV. Les *Relations de son esprit et de son intérieur pour ses confesseurs*. V. Le *Chemin de la perfection*. VI. Le *Château de l'ame*, traduit par Félibien. C'est une fiction où il y a plus de piété que de goût, dans laquelle elle représente l'ame comme un château dont l'oraison est la porte. L'enjouement se mêle quelquefois dans ses écrits au langage de la dévotion; mais on ne doit pas les mettre indifféremment entre les mains de tout le monde. Baillet les compare au soleil, qui fait un bien infini à ceux qui ont la vue bonne, mais qui éblouit les yeux foibles ou malades. Les quiétistes en ont abusé pour appuyer et répandre leurs systèmes. Arnaud d'Andilly a traduit presque tous ces ouvrages en notre langue, 1670, in-4°. La Monnoie a mis en vers français l'*Action de graces* que faisoit cette sainte après la communion..,.. (*Voyez* la Vie de sainte Thérèse par Villefore, qui a aussi donné quelques-unes de ses lettres.)

II. THÉRÈSE, fille naturelle d'Alfonse VI. *Voyez* son histoire à l'article d'URRACA.

III. THÉRÈSE d'Autriche, Impératrice-Reine de Hongrie. *Voyez* MARIE-THÉRESE, n° XXIV.

IV. THÉRÈSE. *Voy*. THÉRAIZE.

† THERMES (Paul DE LA BARTHE, seigneur de), né à Conse-

raus, d'une famille ancienne, mais pauvre, éprouva des revers au premier pas de sa carrière. Une affaire d'honneur l'obligea de sortir de France en 1528. Une nouvelle disgrace l'en éloigna encore pour quelque temps. Au moment où il alloit revenir en France, il fut pris par des corsaires, et souffrit beaucoup dans sa captivité. S'étant consacré aux armes dès sa jeunesse, il les porta avec distinction sous François Ier, Henri II et François II. La victoire de Cerisoles, en 1544, où il combattit en qualité de colonel-général de la cavalerie légère, fut due en partie à sa valeur; mais son cheval ayant été tué sous lui, il fut fait prisonnier, et on ne put le racheter qu'en donnant en échange trois des plus illustres prisonniers ennemis. La prise du marquisat de Saluces et du château de Ravel, l'une des plus fortes places du Piémont, lui acquit, en 1547, une nouvelle gloire. Envoyé en Ecosse deux ans après, il répandit la terreur en Angleterre; et la paix fut le fruit de cette terreur. On l'envoya à Rome en 1551, en qualité d'ambassadeur; mais n'ayant pas pu porter Jules III à se concilier Farnèse, duc de Parme, qui le protégeoit, il commanda les troupes françaises en Italie, et s'y distingua jusqu'en 1558. Ce fut dans cette année qu'il obtint le bâton de maréchal de France, et qu'il prit d'assaut Dunkerque et Saint-Vinox. Il fut moins heureux à la journée de Gravelines; il perdit la bataille, fut blessé et fait prisonnier. Ayant recouvré sa liberté à la paix de Cateau-Cambresis, l'an 1559, il continua de se distinguer contre les ennemis de l'état. Il mourut à Paris le 6 mai 1562, âgé de 80 ans, sans laisser de postérité, et après avoir institué son héritier, Roger de Saint-Lary, seigneur de Bellegarde. Il dut à l'adversité qu'il éprouva dans ses premières années la sagesse qui le distingua toute sa vie : c'étoit un proverbe, reçu même chez les ennemis, de dire : « Dieu nous garde de la sagesse de Thermes ».

THERPANDRE, poète et musicien grec de l'île de Lesbos, florissoit vers l'an 650 avant J.-C. Il fut le premier qui remporta le prix de musique aux jeux carniens, institués à Lacédémone. Il sut aussi calmer une sédition dans cette ville, par ses chants mélodieux, accompagnés des sons de la cithare. Pour étendre le jeu de la lyre, il l'avoit augmentée d'une corde; mais les éphores le condamnèrent à l'amende, à cause de cette innovation, et confisquèrent son instrument. On proposoit des prix de poésie et de musique dans les quatre grands jeux de la Grèce, sur-tout dans les jeux pythiques. Ce fut dans ces derniers que Therpandre remporta quatre fois le prix de musique, qui se distribuoit avec une grande solennité. Ses *poésies* ne sont pas venues jusqu'à nous.

THERSITE (Mythol.), le plus difforme de tous les Grecs qui allèrent au siége de Troie, osa dire des injures à Achille, et fut tué par ce héros d'un coup de poing.

THÉSÉE (Myth.), fils d'Égée, roi d'Athènes et d'Æthra, fille de Pithée. Etant monté sur le trône, il fit la guerre aux Amazones, prit leur reine, l'épousa ensuite, et en eut un fils, nommé Hippolyte. Il battit Oréon, roi de Thèbes, tua les brigands qui ravageoient l'Attique, assomma le Minotaure, et trouva l'issue du

labyrinthe par le secours d'Ariadne, fille de Minos, roi de Crète. Après avoir marché sur les traces d'Hercule dans ses travaux guerriers, il l'imita dans ses amours volages. Il enleva plusieurs femmes, comme Hélène, Phèdre, Ariadne sa bienfaitrice, qu'il abandonna ensuite. Il se signala ensuite par divers établissemens. Il institua les jeux isthmiques en l'honneur de Neptune. Il réunit les douze villes de l'Attique, et y jeta les fondemens d'une république vers l'an 1236 avant J.-C. Quelque temps après, étant allé faire un voyage en Epire, il fut arrêté par Aidoneus, roi des Molosses: et pendant ce temps-là Menestée se rendit maître d'Athènes. Thésée ayant recouvré sa liberté, se retira à Scyros, où l'on dit que le roi Lycomèdes le fit périr en le précipitant du haut d'un rocher. On connoît son amitié pour Pirithoüs, avec lequel il descendit aux enfers dans le dessein d'enlever Proserpine.

THESPIS, poète tragique grec, introduisit dans la tragédie un acteur qui récitoit quelques discours entre deux chants du chœur. Cette nouveauté le fit regarder comme l'inventeur de la tragédie, genre de poésie très-imparfait dans son origine. Thespis barbouilloit de lie le visage de ses acteurs, et les promenoit de village en village sur un tombereau, d'où ils représentoient leurs pièces. Ce poète florissoit l'an 536 avant Jésus-Christ. Ses poésies ne sont pas venues jusqu'à nous.

THESSALUS, médecin de Néron, né à Tralles en Lydie d'un cardeur de laine, sut s'introduire chez les grands par son impudence, sa bassesse et ses lâches complaisances. Un malade vouloit-il se baigner? il le baignoit; avoit-il envie de boire frais? il lui faisoit boire de la glace. Autant étoit-il rampant avec les grands, autant il étoit fier avec ses confrères. Sa présomption étoit extrême, il se vantoit d'avoir seul trouvé le véritable secret de la médecine; il traitoit d'ignorans tous les médecins qui l'avoient devancé, sans en excepter Hippocrate; il écrivit, contre les Aphorismes de cet auteur, un ouvrage qui est cité par Gallien et par les anciens. Il est cependant sûr que Thessalus n'avoit rien inventé de nouveau dans la médecine; tout ce qu'il fit, ce fut de renchérir sur les principes de Thémison, chef des méthodiques, qui vivoit environ 50 ans avant lui. Il mourut à Rome. Dans la voie Appienne on voit son tombeau, sur lequel il avoit fait graver ces mots : *Vainqueur des Médecins*.

THÉTIS (Mythol.), fille de Nérée et de Doris, petite-fille de Téthys, femme de l'Océan, épousa Pélée. Jamais noces ne furent plus brillantes : tout l'Olympe, les divinités infernales, aquatiques et terrestres s'y trouvèrent, excepté la Discorde qui ne fut pas invitée. Cette déesse s'en vengea en jetant sur la table une pomme d'or, avec cette inscription : *à la plus belle*. Junon, Pallas et Vénus la disputèrent, et s'en rapportèrent à Pâris. (*Voyez* PARIS, n° I.) Thétis eut plusieurs enfans de Pélée, qu'elle mettoit après leur naissance sous un brasier, pendant la nuit, pour consumer ce qu'ils avoient de mortel. Mais ils périrent tous dans cette épreuve, excepté Achille, parce qu'il avoit été frotté d'ambroisie. Lorsqu'Achille fut

contraint d'aller au siége de Troie, Thétis alla trouver Vulcain, et lui fit faire des armes et un bouclier, dont elle fit présent elle-même à son fils. Elle le garantit souvent de la mort pendant le siége.

* THÉVART (Jacques), né le 22 octobre 1600, et mort vers l'an 1674, s'adonna à la médecine, et fut successivement médecin de Marie de Médicis, d'Anne d'Autriche et de Louis XIV. Il cultiva la poésie, écrivit pour l'émétique, et donna une édition des ouvrages de son grand-oncle, Guillaume Baillon : I. *De virginum et mulierum morbis*. II. *Consiliorum medicinalium libri tres*. III. *Epidemiorum et Ephemeridum libri duo*. IV. *Definitionum medicarum liber*.

* THEUDELINDE, reine des Lombards, veuve d'Antharide en 590, conserva la couronne, qu'elle mit sur la tête d'Agilulphe, duc de Turin, en l'épousant. Elle obligea ce prince d'embrasser la foi catholique, ainsi que tous ses sujets. Quelque temps après, les évêques d'Istrie, divisés au sujet des trois chapitres, engagèrent cette reine dans leur schisme. St. Grégoire-le-Grand, instruit de cette nouvelle, voulut y porter remède sur-le-champ, et ramena Theudelinde à l'Église romaine. Agilulphe étant mort sur la fin de 615, elle gouverna encore jusqu'en 626 avec son fils Adoloalde.

THEUDIS, gouverneur général de l'Espagne, avoit de grands biens et de la valeur. Les Visigoths l'élurent unanimement pour leur roi, après la mort d'Amalaric en 531. Il établit sa résidence au-delà des Pyrénées ; et son éloignement donna à Childebert, roi de Paris, et à Clotaire, roi de Soissons, la facilité de s'emparer d'une partie de ce que les Visigoths possédoient dans les Gaules. Mais ces princes s'étant engagés dans l'intérieur de l'Espagne, Theudisèle, général de Theudis, occupa les gorges des Pyrénées pour leur couper la retraite. Ce ne fut qu'à force d'argent qu'ils purent obtenir la liberté du passage dans quelques défilés. Theudis gouvernoit en paix, lorsqu'un sujet mécontent contrefit le fou pour s'introduire dans le palais et lui plonger le poignard dans le sein, en 548. Avant d'expirer, Theudis défendit de punir son meurtrier, parce qu'*il regardoit sa mort comme un juste châtiment d'un pareil crime dont il s'étoit rendu coupable*.

THEUDISÈLE, fils d'une sœur de Totila roi d'Italie, obtint la couronne après la mort de Theudis, roi des Visigoths. Il avoit jusqu'alors montré de la valeur et du mérite ; mais à peine fut-il sur le trône, qu'il tâcha d'enlever toutes les femmes dont la beauté avoit fixé ses regards, et n'épargna pas même celles des principaux seigneurs de sa cour. Pour en abuser plus librement, il faisoit mourir secrètement leurs maris. Quelques courtisans qui craignoient le même sort éteignirent les lumières dans un grand repas que Theudisèle donnoit à Séville, et profitèrent de l'obscurité pour l'égorger, en 549. Il n'avoit régné qu'environ 18 mois.

THÉVENART (Gabriel-Vincent), acteur de l'opéra, brilla par une basse-taille sonore, moelleuse, étendue, autant que par son jeu. Il étoit né à Paris en 1669, et y mourut en 1741. Il épousa à 68 ans une jeune demoiselle dont il devint amoureux par l'ins-

pection de sa pantoufle dans la boutique d'un cordonnier. Le caractère de Thévenart étoit agréable et enjoué. Le vin ne contribua pas peu à soutenir cet enjouement.

THÉVENEAU. *Voy.* IMBERT.

* THÉVENIN (François), chirurgien, né à Paris, et mort le 25 novembre 1656, oculiste ordinaire du roi, a laissé en manuscrit trois ouvrages imprimés en un seul, après sa mort, par Guillaume Parthon, son neveu, sous ce titre : *OEuvres contenant un Traité des opérations de chirurgie; un Traité des tumeurs et un Dictionnaire grec pour la médecine*, Paris, 1658, in-4°.

I. THÉVENOT (Jean), voyageur, mort en 1667, le même qui apporta, dit-on, le café en France en 1656, est auteur d'un *Voyage en Asie*, Amsterdam, 1727, 5 volumes in-12. Il y en a une ancienne édition, en 3 vol. in-4°. Ce recueil est estimé; et quelques auteurs l'ont attribué à Melchisedech Thévenot, qui est l'objet de l'article suivant. La pureté de la diction n'est pas ce qu'il faut rechercher dans ces deux voyageurs.

† II. THÉVENOT (Melchisedech), né avec une passion extrême pour les voyages, dès sa jeunesse quitta Paris, sa patrie, pour parcourir l'univers. Il ne vit néanmoins qu'une partie de l'Europe; mais l'étude des langues et le soin qu'il prit de s'informer avec exactitude des mœurs et des coutumes des différens peuples, le rendirent peut-être plus habile dans la connoissance des pays étrangers, que s'il eût voyagé par-tout lui-même. Une autre inclination de Thévenot étoit de ramasser de toute part les livres et les manuscrits les plus rares. La garde de la bibliothèque du roi lui ayant été confiée, il l'augmenta d'un nombre considérable de volumes qui manquoient à ce riche trésor. Thévenot assista au conclave tenu après la mort d'Innocent X; il fut chargé de négocier avec la république de Gênes, en qualité d'envoyé du roi. Il remplit cet emploi avec succès. Il mourut le 29 octobre 1692, à 71 ans. On a de lui, I. Des *Voyages*, 1696, 2 volumes in-folio, dans lesquels il a inséré la *Description d'un Niveau* de son invention, qui est plus sûr et plus juste que ceux dont on s'étoit servi auparavant. (Voy. une particularité curieuse concernant ce voyage, et les tables généalogiques des princes de l'Orient, imprimées en arabe, qui devoient y être jointes, dans un mémoire de Guignes.) II. *L'Art de nager*, 1696, in-12. Il faut joindre au recueil intéressant et curieux de ses *Voyages*, un petit volume in-8°, imprimé à Paris en 1681. *Voyez* CHARLEVAL *et* GREAVES.

III. THÉVENOT DE MORANDE. *Voyez* MORANDE.

THÉVET (André), d'Angoulême, se fit cordelier, et voyagea en Italie, dans la Terre-Sainte, en Egypte, dans la Grèce et au Brésil. De retour en France en 1556, il quitta le cloître pour prendre l'habit ecclésiastique. La reine Catherine de Médicis le fit son aumônier, et lui procura les titres d'historiographe de France et de cosmographe du roi. On a de lui, I. Une *Cosmosgraphie*. II. Une *Histoire des hommes illustres*, Paris, 1684, 2 volumes in-folio, et 1671, in-12, 8 vol. : compilation pleine d'inepties et de mensonges. III. *Singularités de la France antarctique*, Pa-

ris, 1558, in-4°, livre rare. IV. Plusieurs autres *ouvrages* peu estimés. L'auteur s'y montre le plus crédule des hommes; il y entasse sans choix et sans goût tout ce qui se présente à sa plume. Ce pitoyable écrivain mourut le 23 novembre 1590, à 88 ans.

THEUTOBOCUS. *Voyez* Habicot.

† I. THIARD ou Tyard de Bissy (Ponthus de), naquit à Bassy dans le diocèse de Mâcon en 1521, du lieutenant général du Mâconnais. Les belles-lettres, les mathématiques, la philosophie et la théologie l'occupèrent tour-à-tour. Il fut nommé à l'évêché de Châlons par le roi Henri III en 1578 et s'en démit vingt ans après en faveur de son neveu. Reconnoissant envers ce monarque, il se roidit lui seul aux états de Blois en 1588, contre le clergé qui ne lui étoit pas favorable. On a de lui, I. Des *Poésies françaises*, in-4°, Paris, 1573. II. Des *Homélies* et divers autres *ouvrages* en latin, in-4°. Ronsard dit qu'il fut l'introducteur des sonnets en France; mais il ne fut pas celui de la bonne poésie. Ses vers, si applaudis autrefois, sont insupportables aujourd'hui. Ce prélat mourut dans son château de Bragny le 23 septembre 1605.

† II. THIARD de Bissy (Henri de), de la même famille que le précédent, devint docteur de la maison et société de Sorbonne, puis évêque de Toul en 1687, ensuite de Meaux en 1704, cardinal en 1715, et enfin commandeur de l'ordre du St. Esprit. Son zèle pour la défense de la constitution Unigenitus ne fut pas inutile à sa fortune. On a de lui plusieurs *ouvrages* en faveur de cette Bulle. Ce cardinal mourut le 29 juillet 1737, à 81 ans. Son *Traité Théologique sur la constitution Unigenitus*, en 2 vol. in-4°, passe pour un des plus estimés et des plus complets sur cette matière. Ses *Instructions Pastorales*, in-4°, n'eurent pas le même succès. *Voy.* Germon.

* III. THIARD de Bissy (H. G. comte de), frère du précédent, lieutenant-général des armées du roi, chevalier des ordres et commandant en Bretagne, où il se trouva dans une position très-délicate, lors des différens qui éclatèrent en 1788, entre la cour, les états et le parlement de cette province. En mai il se rendit à Rennes pour y faire exécuter les ordres du roi, relatifs aux changemens que vouloit opérer alors de Brienne; mais le parlement, le procureur-syndic et la commission intermédiaire des états, protestèrent à différentes reprises; et lorsqu'il parut le 10 au parlement avec des troupes, pour forcer l'enregistrement, il fut au retour hué; cependant, il évita de faire agir la force armée, au milieu de la rixe qui eut lieu dans la même ville en janvier 1789, entre les étudians et la noblesse séante aux états, relativement à la convocation des états-généraux, il déploya encore quelque fermeté, épargna beaucoup de sang dans les journées des 26 et 27, en se portant lui-même dans les rues, à travers mille dangers, et finit par rompre les états, afin de ramener le calme. Etant rentré en France pendant le règne de la terreur, il fut condamné à mort le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794, jour de la chute de Robespierre), comme s'étant déclaré l'ennemi du peuple, etc. Il étoit âgé de 72 ans: il avoit été en

1787 membre de l'assemblée des notables.

* IV. THIARD DE BISSY (Claude), frère du précédent, ancien lieutenant-général des armées du roi, nommé à l'académie française en 1750, et depuis membre de la seconde classe de l'institut, mort le 26 septembre 1810, à l'âge de 89 ans, dans une terre qu'il possédoit en Bourgogne, aima et cultiva toute sa vie les lettres. On a de lui, I. *Lettres sur l'esprit du Patriotisme*, traduites de l'anglais de Bolingbroke, Londres, 1750, in-8°. II. Une Traduction des *Nuits d'Young*. De Bissy étoit peu connu comme homme de lettres quoique faisant partie de l'académie française. On racontoit, au lever du roi, que M..... s'étoit mis sur les rangs pour entrer à l'académie et qu'il faisoit en conséquence les visites d'usage. Cela n'est pas probable (dit M. de Bissy), car il se seroit présenté chez moi. C'est qu'il ignore peut-être que vous êtes de l'académie, répond Louis XV.

THIARINI (Alexandre), dit l'*Expressif*, peintre de l'école de Bologne, enrichit cette ville de ses tableaux. Les plus remarquables se voient dans l'église et le cloître de Saint-Michel en Bosco. Sa manière est grande, mais quelquefois indécise; son coloris est ferme et vigoureux. Il a rendu heureusement les différentes passions. Ce peintre né à Bologne en 1577, mourut âgé de 91 ans en 1668.

THIBALDEI. *Voy*. TIBALDEI.

THIBAUD ou THEODEBALDE, roi d'Austrasie, monta sur le trône en 548, après la mort de son père Théodebert Ier. Justinien voulut l'engager à prendre les armes contre les Goths; mais Thibaud mourut peu de temps après, âgé d'environ 20 ans, sans laisser de postérité. On cite de lui un Apologue ingénieux. Un homme de sa maison qui s'étoit fort enrichi à ses dépens, demandant sa retraite pour aller jouir de ses larcins, le roi le fit venir et lui dit: « Ecoute, maître fripon: Un serpent se glissa un jour dans une bouteille remplie de vin, et en but tant qu'il s'enfla au point de n'en pouvoir plus sortir. Alors le maître de la bouteille adressa ces paroles au serpent grossi outre mesure: Rends ce que tu as pris, et tu sortiras ensuite tout aussi aisément que tu es entré. Voilà le seul parti qui te reste. »

I. THIBAULT (St.) ou THIBAUD prêtre, né à Provins d'une famille illustre, mourut l'an 1066 auprès de Vicence en Italie, où il étoit allé se cacher pour n'être pas distrait de ses pieux exercices.

† II. THIBAULT IV, comte de Champagne et roi de Navarre, né posthume au commencement de l'année 1201, mort à Pampelune en 1253, monta sur le trône de Navarre après la mort de Sanche le Fort son oncle maternel, en 1234. Il eut d'abord une guerre à soutenir contre Airard de Brienne, qui, ayant épousé l'une des filles de son oncle, lui disputa la propriété des comtés de Champagne et de Brie. Cette grande querelle fut évoquée à la cour des pairs du royaume, et terminée par une transaction, du mois de novembre de l'année 1221. Quelques années après être monté sur le trône, il s'embarqua pour la Terre-Sainte. De retour dans ses états, il cultiva les belles-lettres. Il aimoit beaucoup la poésie, et répandit ses bienfaits sur ceux

qui se distinguoient dans cet art. Il a réussi lui-même à faire des chansons. Ses vertus lui méritèrent le surnom de *Grand*, et ses ouvrages celui de *Faiseur de chansons*. « Il fit même pour la reine Blanche des vers tendres, dit Bossuet, d'après l'historien anglais Matthieu Pâris, qu'il eut la folie de publier. » Cependant Lévesque de La Ravallière, qui a publié ses Poésies avec des observations, en 2 vol. in-12, 1742, y soutient que ce que l'on a débité sur les amours de ce prince pour la reine est une fable. Il fonde son opinion sur le silence des historiens contemporains, tels que Joinville, Albéric, Nangis, Guillaume Guiart, et l'auteur anonyme des gestes de Louis VIII, et principalement sur la disproportion d'âge qui se trouvoit entre Blanche et Thibault. On trouve dans cette curieuse édition un Glossaire pour l'explication des termes qui ont vieilli. Voici quatre vers de lui, qui quoique faits en 1226, sont très-compréhensibles :

Chacun pleure sa terre et son pays,
Quand il se part de ses joyeux amis;
Mais il n'est nul congé quoi qu'en die,
Si douloureux que d'ami et d'amie.

Ils paroissent être du style de Voiture, qui vivoit quatre siècles après Thibault. Les lecteurs qui pourront s'accoutumer au langage de son siècle, remarqueront dans ses chansons de la tendresse dans les sentimens, de la délicatesse dans les pensées, et une naïveté admirable dans l'expression. Ils s'apercevront que l'auteur ne manquoit pas d'une certaine érudition. On trouve dans plusieurs de ses chansons des traits de l'histoire sainte, profane et naturelle, et quelques-uns tirés de la fable et des romans. Ce poète est le premier, suivant l'abbé Massieu, qui ait mêlé les rimes masculines avec les féminines, et qui ait senti les agrémens de ce mélange. Ce mérite est d'autant plus grand que dans les cantiques grossiers de ce temps-là les rimes françaises qu'on vouloit mettre en chant étoient toutes masculines. Les rimes féminines ne furent chargées de notes que long-temps après. C'est dans le siècle de Thibault que la langue française commença de perdre un peu de sa rudesse, et multiplia le nombre de ses mots. Les croisades influèrent sur cette révolution grammaticale. «On sait, dit Thomas, que dans ces grandes émigrations tous les peuples et par conséquent toutes les langues se mêlèrent. Français, Italiens, Anglais, Allemands, tout se rapprocha. L'habitant des bords de la Tamise et du Tibre fut obligé de converser et de traiter avec celui qui étoit né sur les bords de la Loire ou du Danube. Il est impossible que dans un espace de 200 ans tous ces idiomes n'aient beaucoup emprunté les uns des autres. La douceur même du climat de l'Asie..., l'établissement dans ces beaux lieux, de nouvelles idées et des sensations nouvelles, le commerce, les négociations et les traités avec les Sarrasins et les Arabes qui avoient alors des connoissances et des lumières, devoient ajouter nécessairement aux trésors des langues. Mais ce qui dut le plus contribuer à enrichir la langue française, ce fut le commerce avec Constantinople. » Les Français se rendirent maîtres de cette ville et y régnèrent près de 60 ans. Alors la langue des vaincus dut enrichir de ses dépouilles celle des vainqueurs. C'est peut-être là parmi

nous l'époque de cette foule de mots grecs que nous avons adoptés, ajoute Thomas ; et notre langue, formée d'abord des débris de la langue romaine, eut pour les tours et les mouvemens, et quelquefois pour la syntaxe, beaucoup plus d'analogie avec la langue d'Homère qu'avec celle de Virgile. Les chansons du roi de Navarre se trouvent dans deux manuscrits de la bibliothèque impériale, nos 7222 et 7616, et dans deux autres de la reine de Suède, à la bibliothèque du Vatican, sous les nos 1490 et 1502.

III. THIBAULT (Jean), bénédictin, né à Orléans en 1637, mort en 1708, s'adonna à la sculpture et y obtint des succès. Les *deux captifs* du tombeau de Casimir, roi de Pologne, qui se voyoient à Paris dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, sont de lui.

* IV. THIBAULT (Nicolas), conseiller-clerc au bailliage de Sédan, mort dans cette ville le 23 janvier 1742, étoit né à Bouillon vers 1680. On a de lui : *Prières et Instructions chrétiennes, avec un Abrégé de l'Histoire Sainte*, Sédan, 1726 et 1737, in-8° ; Lunéville, 1749, in-8°.

† V. THIBAULT (François-Timothée), procureur-général de la chambre des comptes de Nanci, membre de l'académie de cette ville, né en 1700, et mort au mois de juillet 1777, a publié, I. *Tableau de l'avocat*, Nanci, 1737, in-12. II. *Recueil d'épigrammes*. III. *Ode sur l'Eucharistie*. IV. *Discours académiques*. V. *La Femme jalouse*, comédie en 5 actes et en vers, dans laquelle on prétend que Desforges a puisé sa Femme jalouse, en 5 actes et en vers aussi. Mais le plus important de ses ouvrages est son *Histoire des lois et usages de la Lorraine et du Barrois dans les matières bénéficiales*, Nanci, 1763, in-fol. Il réussissoit mieux en jurisprudence qu'en poésie.

* THIBAUT (Jean), empirique du 16e siècle, d'abord attaché à la personne de Marguerite d'Autriche, vouloit exercer la médecine à Paris sans avoir été reçu docteur, et causa beaucoup de trouble dans la faculté. On le mit en prison, et l'on nomma quatre médecins pour examiner ses talens, ainsi qu'un de ses ouvrages qui traitoit d'astrologie. Le livre fut condamné, avec défense de l'imprimer ou le vendre dans tout le royaume. Quant à la personne de l'accusé, l'affaire ne fut pas poussée plus loin. Thibaut ne laissa pas de mettre au jour, d'après ses principes astrologiques, un ouvrage intitulé : *Trésor des remèdes préservatifs et curatifs de la peste et des fièvres pestilentes, des causes de la goutte, des remèdes de l'épilepsie, apoplexie et pleurésie*, Paris, 1544.

† THIBOUST (Claude-Charles), imprimeur du roi et de l'université, naquit à Paris en 1706. Dégoûté du monde, il entra au noviciat des Chartreux; mais il n'y fit pas profession. Il traduisit en prose française des vers latins qu'on lisoit dans leur petit cloître de Paris. Ces vers renferment la vie de S. Bruno, peinte par Le Sueur dans 21 tableaux dont on connoît la beauté. (*V.* SUEUR, n° II.) Thiboust fit 2 éditions de son ouvrage. La première est in-4°, en 1756, sans gravures. Cet imprimeur travailloit à une traduction d'Horace lorsqu'il mourut le 27 mai 1757, à Bercy. On a encore de lui la *Traduction* du poëme latin de

l'excellence de l'imprimerie qu'avoit composé son père en 1728 : il la fit paroître en 1754 avec le latin à côté. Son père Claude-Louis possédoit les langues grecque et latine, et avoit pour son art (celui de l'imprimerie) cette estime et cet enthousiasme sans lesquels il est difficile de réussir.

I. THIBOUVILLE (N., baron de), né à Rouen en 1655, mort dans la terre dont il portoit le nom en 1730, fut lié dès l'enfance avec Fontenelle son compatriote. Aimable comme lui dans la société, il fit des *Chansons*, des *Epigrammes*, des *Madrigaux* qui, au mérite de l'à-propos, joignoient celui de l'agrément. Il avoit composé dans sa jeunesse un poëme en trois chants, intitulé l'*Art d'aimer*, qu'on trouve dans une édition fautive, en 4 vol. in-12, des Œuvres de l'abbé de Grécourt, dont il n'avoit ni la licence ni l'esprit satiriqne. Mais on désireroit dans cet ouvrage un coloris plus vif, moins de monotonie dans la coupe des vers alexandrins, des images moins communes et un style plus correct. Le baron de Thibouville avoit presque toujours vécu en province, loin de l'intrigue et libre de toute ambition.

† II. THIBOUVILLE (Henri-Lambert D'ERBIGNY, marquis de), ancien mestre de camp du régiment de la reine dragons, mort à Paris le 16 juin 1784, a publié les ouvrages suivans, I. L'*Ecole de l'amitié*, Paris, 1757, 2 vol. in-12, II. *Danger des passions*, ou *Anecdotes sérieuses et egyptiennes*, Paris, 1758, 2 vol. in-12, III. *Réponse d'Abailard à Héloïse*, 1758, in-12. IV. *Ramire*, tragédie en 3 actes, 1759, in-12. V. *Thélamire*, tragéd. en 5 actes, 1759, in-12. Ces deux pièces ne sont pas bonnes. VI. *Qui ne risque rien n'a rien*, comédie-proverbe en 3 actes et en vers, 1772, in-8°. VII. *Plus heureux que sage*, comédie-proverbe en trois actes et en vers, 1772, in-8°.

* I. THIÉBAULT (Dieudonné), né le 26 décembre 1733 à la Roche, petit village à 3 lieues de Remiremont, proviseur du Lycée de Versailles, membre des académies de Berlin, Lyon, Châlons-sur-Marne, et des Arcades de Rome, est auteur, I. D'un grand nombre d'articles du *Dictionnaire de l'élocution française*, Paris, 1769, 2 vol. in-8°. II. D'un vol. in-12, imprimé en Hollande sous le nom de Douai en 1772, et réimprimé à Paris en 1788, ayant pour titre, *Les adieux du duc de Bourgogne et de Fénélon, son précepteur*, ou *Dialogue sur les Gouvernemens*. Dans ce livre il examine les différentes formes du gouvernement, et paroît prévoir pour la France une prochaine révolution; il voudroit que son pays dût les réformes, devenues nécessaires, à son monarque, plutôt qu'aux malheurs qu'entraîne toujours une grande secousse politique. III. D'un *Traité du Style*, qui obtint du succès à l'époque où il parut. IV. D'un vol. in-8°, ayant pour titre, *Traité sur l'esprit public*, imprimé à Strasbourg en l'an VI (1798). V. D'une brochure intitulée *de l'enseignement dans les Ecoles centrales*, imprimée à Paris en l'an V (1797). VI. D'un vol. in-12, imprimé en 1769 à Rouen, ayant pour titre, *Nouveau plan d'enseignement public*. VII. De 2 vol. imprimés à Paris en 1789, sur *la Librairie et la liberté de la presse en France*. VIII. De plusieurs *Arti-*

*cles* ou *Dissertations*, insérés dans les Mémoires de l'académie de Berlin, dans le Journal d'instruction publique, par Borelly, etc. Thiébault demeura vingt ans à Berlin, et il mit à profit son séjour dans cette ville, en publiant son dernier ouvrage, intitulé *Souvenirs de vingt ans de mon séjour à Berlin*, Paris, 1804, 5 vol. in-8°. Cet ouvrage, auquel on peut reprocher quelques détails prolixes, peut fournir d'excellens matériaux pour l'histoire. C'est un recueil d'anecdotes sur les personnages les plus remarquables de la cour de Berlin, et l'auteur a su entremêler ses récits de courtes, mais intéressantes discussions sur des matières de littérature, de politique, etc. Thiébaut est mort à Paris au mois de décembre 1807.

* II. THIÉBAULT (N.), ancien professeur de théologie, supérieur du séminaire et curé de la paroisse Sainte-Croix à Metz, est auteur des ouvrages suivans : *Homélies sur les Evangiles*, 4 vol. in-8°, Metz, 1761. *Homélies sur les Epîtres*, 4 vol. in-8°, Metz, 1766. *Doctrine chrétienne en forme de prônes*, 6 vol. in-12, Metz, 1772. Ces trois ouvrages instructifs ont été traduits en allemand. Thiébault, député aux états-généraux en 1789, publia ensuite quelques brochures sur les affaires du clergé. Il émigra, et mourut à Elzenfeld-sur-le-Mein en 1795.

THIÈLE (Jean-Alexandre), peintre et graveur, né à Erfort en 1685, mort à Dresde en 1752, excelloit dans le *paysage*. Il a peint avec art tous les sites de la Saxe ; plusieurs ont prétendu que Thièle avoit le premier peint les paysages en pastel. Il a *gravé* lui-même plusieurs de ses tableaux à l'eau forte.

THIÉLIN (Jean-Philippe), peintre flamand, seigneur de Coventbury, né à Malines en 1618, ayant une fortune honnête, ne peignit que pour son plaisir. Il excella dans la représentation des fleurs qu'il assortissoit avec grace et groupoit avec art. Il travailla beaucoup pour le roi d'Espagne. Ses *tableaux* sont préférés à ceux de Daniel Segers, qui fut son maître. Thiélin eut trois filles qui peignirent aussi avec un grand talent.

* THIERMAYR (François-Ignace), médecin du 17e siècle, et professeur de la faculté d'Ingolstadt, fut premier médecin de l'électeur de Bavière. On a de lui, *Scholiorum et consiliorum medicorum libri duo*, Munich, in-folio, 1673, et une traduction latine de tous les manuscrits allemands et italiens de Thomas Mermann, sous ce titre : *Thomæ Mermanni consultationes ac responsiones medicæ*, Ingolstadii, 1675, in-folio.

I. THIERRI Ier, roi de France, troisième fils de Clovis II, et frère de Clotaire III et de Childebert II, monta sur le trône de Neustrie et de Bourgogne par les soins d'Ebroin, maire du palais, en 670. Mais peu de temps après il fut rasé par ordre de Childeric, roi d'Austrasie, et renfermé dans l'abbaye de Saint-Denis. Apres la mort de son persécuteur en 673, il reprit le sceptre et se laissa gouverner par Ebroin, qui sacrifia plusieurs têtes illustres à ses passions. Pépin, maître de l'Austrasie, lui déclara la guerre et le vainquit à Testri en Vermandois l'an 687. Ce prince, que le président Hénault nomme Thier-

ri III, mourut en 691, à 39 ans. Il fut père de Clovis III et de Childebert III, rois de France.

II. THIERRI II *ou* IV, roi de France, surnommé *de Chelles*, parce qu'il avoit été nourri dans ce monastère, étoit fils de Dagobert III, roi de France. Il fut tiré de son cloître pour être placé sur le trône par Charles Martel, en 720. Il ne porta que le titre de roi, et son ministre en eut toute l'autorité. Il mourut en 737, à 25 ans. Après sa mort il y eut un interrègne de 5 ans jusqu'en 742.

III. THIERRI I[er], *ou* THÉODORIC, roi d'Austrasie, fils de Clovis I, roi de France, eut en partage, l'an 511, la ville de Metz, capitale du royaume d'Austrasie, l'Auvergne, le Rouergue et quelques autres provinces qu'il avoit enlevées aux Wisigoths pendant la vie de Clovis, son père. En 515 une flotte de Danois ayant débarqué à l'embouchure de la Meuse, pénétra jusque dans ses terres. Théodebert, son fils, qu'il envoya contre eux, les vainquit et tua Clochilaïc, roi de ces barbares. Il se ligua en 528 avec son frère Clotaire I[er], roi de Soissons, contre Hermenfroi, qu'ils dépouillèrent de ses états et qu'ils firent précipiter du haut des murs de Tolbiac, où ils l'avoient attiré sous la promesse de le bien traiter. Dans ces entrefaites, Childebert, son frère, roi de Paris, se jeta sur l'Auvergne. Thierri courut à sa défense, et obtint la paix les armes à la main. Il mourut au bout de quelque temps en 534, âgé d'environ 51 ans. Thierri étoit brave à la tête des armées et sage dans le conseil; mais dévoré par l'ambition, il se servoit de tout pour la satisfaire. Il fut le premier qui donna des lois aux Boïens, peuples de Bavière. Ces lois servirent de modèle à celles de l'empereur Justinien. (*V.* HERMENFROI.)

IV. THIERRI II, *ou* THÉODORIC le jeune, roi de Bourgogne et d'Austrasie, deuxième fils de Childebert, naquit en 587. Il passa, ainsi que Théodebert II, son frère, les premières années de sa vie sous la régence de la reine Brunehaut, leur aïeule. Théodebert lui ayant ôté le gouvernement du royaume, cette princesse irritée se retira à Orléans vers Thierri, à qui elle persuada de prendre les armes contre son frère, en lui assurant que Théodebert n'étoit point fils de Childebert, et qu'elle l'avoit supposé à la place de son fils aîné qui étoit mort. Thierri obligea Théodebert de se renfermer dans Cologne, où il alla l'assiéger. Les habitans lui livrèrent ce malheureux prince, qui fut envoyé à Brunehaut et mis à mort par les ordres de cette princesse inhumaine. Thierri fit périr tous les enfans de son frère, à la réserve d'une fille d'une rare beauté qu'il voulut épouser. Mais Brunehaut craignant qu'elle ne vengeât sur elle la mort de son père, dit à son petit-fils qu'il ne lui étoit pas permis d'épouser sa nièce. Alors Thierri, furieux de ce qu'elle lui avoit fait commettre un fratricide, voulut la percer de son épée; mais on l'arrêta, et il se réconcilia avec sa mère qui le fit empoisonner en 613. Cette mort d'un prince foible et cruel n'excita aucuns regrets.

V. THIERRI DE NIEM, natif de Paderborn en Westphalie, secrétaire de plusieurs papes, passa environ 30 ans à la cour de Rome. Il accompagna Jean XXIII au

concile de Constance, et il mourut peu de temps après vers l'an 1417, dans un âge avancé. On a de lui, I. Une *Histoire du Schisme des Papes*, Nuremberg, 1592, in-fol. Cet ouvrage, divisé en trois livres, s'étend depuis la mort de Grégoire XI jusqu'à l'élection d'Alexandre V; il y a joint un traité intitulé *Nemus unionis*, qui contient les pièces originales écrites de part et d'autre touchant le schisme. II. Un autre livre qui renferme la *Vie du pape Jean XXIII*, à Francfort, 1620, in-4°. III. Le *Journal* de ce qui se passa au concile de Constance jusqu'à la déposition de ce pape. IV. Une *Invective* véhémente contre cet infortuné pontife, son bienfaiteur. V. Un *Livre* touchant les priviléges et les droits des empereurs aux investitures des évêques, dans *Schardii Syntagma de Imperiali Jurisdictione*, Argentorati, 1609, in-folio. Thierri, homme austère et un peu chagrin, fait un portrait affreux de la cour de Rome et du clergé de son temps. Il écrit d'un style dur et barbare; mais il peint avec énergie et avec vérité les désordres de son siècle.

VI. THIERRI (Henri), libraire et célèbre imprimeur de Paris, a été la tige des autres imprimeurs de ce nom. Il dut à la beauté de ses éditions la renommée et la fortune dont il jouit dans le 16e. siècle. Il a *imprimé* le corps de Droit civil de 1576, les Œuvres de saint Jérôme de 1588, 4 vol. in-folio; l'Origine des Bourguignons, 1581, in-fol.

† VII. THIERRI (Rollin), neveu du précédent, se distingua dans la même profession; grand ligueur, ennemi de Henri IV, il devint l'imprimeur de la *Sainte Union*, et fut emprisonné en 1593 par ordre du parlement, pour avoir publié le livre du *Manant*. Les principaux ouvrages sortis de ses presses sont la *Bible* de Louvain, 1608, in-folio; la *Parthenie de Rouillard*, 1609; la traduction des *Annales de Baronius* par Durand, 1616, 12 vol. in-fol.

VIII. THIERRI (Denis), fils du précédent, a publié les œuvres d'*Yvon*, la théologie de *Bagotius*, le *Voyage inconnu de du Bellay*, etc. — Il ne faut pas le confondre avec un autre de ses fils appelé aussi DENIS, à qui l'on doit les éditions de plusieurs grands ouvrages, tels que le corps de *Droit canonique* avec les notes de Pithou; l'*Histoire de France* de Mezerai, 3 vol. in-folio; la *Coutume de Paris* avec les commentaires de Ferrières, 3 vol. in-folio; le *Journal du Palais*, en 10 vol. in-4°; la *Description de l'Univers* par Molet, cinq vol. in-8°; le troisième volume du supplément de *Moréri*. Il est mort en 1657. Son fils, libraire de Boileau, et dont ce dernier fait mention dans son *Epître à ses vers*, est mort en 1712.

IX. THIERRI (Jean), habile sculpteur de Lyon, né dans cette ville en 1669, mort à Paris en 1739, orna les jardins de Saint-Ildephonse en Espagne de plusieurs beaux morceaux, et fut dignement récompensé par la cour de Madrid. Il avoit été élève de Coysevox son compatriote, et il égala cet habile maître. On a quelques-uns de ses *ouvrages* à Marly et à Versailles.

X. THIERRI (Pierre), avocat au parlement de Paris, est auteur de l'*Epreuve réciproque*, comédie jouée en 1711, et de quelques *ouvrages* de littérature. Il est mort vers l'an 1760.

† THIERS (Jean-Baptiste),

savant bachelier de Sorbonne, naquit à Chartres vers 1636 d'un cabaretier. Après avoir professé les humanités dans l'université de Paris, il fut curé de Champrond au diocèse de Chartres, où il eut quelques démêlés avec l'archidiacre. Cette affaire n'eut pas le succès qu'il souhaitoit. Il se brouilla de nouveau avec le chapitre. Le sujet de ce démêlé vint de la cupidité des chanoines de Chartres, qui louoient les places du porche de l'église, pour y vendre des chapelets. L'abbé Thiers désapprouva cet usage, et se fit des ennemis. L'abbé Robert, grand-archidiacre et grand-vicaire, et l'abbé Patin official, se montrèrent les plus acharnés. Ce fut contre le premier que Thiers fit une satire en prose, connue sous le nom de *Sauce-Robert*. Cette turlupinade grossière troubla son repos. On porta plainte devant l'official; et sur les informations, Thiers fut décrété de prise de corps. Un huissier de Chartres fut chargé du décret, et alla chez lui bien accompagné et avec toutes les précautions qu'il auroit prises pour un gouverneur de citadelle. Thiers étoit alors à sa cure de Champrond. Il reçut cette compagnie d'un air aisé, la combla d'honnêtetés, lui donna bien à dîner, et s'engagea à suivre sans qu'on lui fît violence l'huissier et les cavaliers de la maréchaussée qui l'accompagnoient. Cependant il avoit ordonné secrétement qu'on ferrât à glace sa jument. Le dîner fini, il part avec son escorte; et quand ils furent à un étang glacé qui étoit sur la route, il se sépara d'eux sans qu'ils osassent le suivre. Il se retira au Mans, où de La Vergne de Tressan, qui en étoit évêque le reçut d'une manière distinguée. Il appela comme d'abus de la procédure criminelle faite à Chartres, et il fut pleinement déchargé des accusations intentées contre lui. L'évêque du Mans le pourvut de la cure de Vibraie, où il mourut le le 28 février 1703, à soixante-cinq ans. Thiers avoit de l'esprit, de la pénétration et une érudition très-variée; mais son caractère étoit bilieux, satirique et inquiet. Ce que sa sévérité avoit de bon, c'est qu'il l'étendoit sur lui-même comme sur les autres. Il avoit beaucoup de goût pour le genre polémique, et il se plaisoit à étudier et à traiter des matières singulières. Il a exprimé dans ses livres le suc d'une infinité d'autres; mais il ne choisit pas toujours les auteurs les plus autorisés, les plus solides et les plus exacts; et il paroît qu'en faisant ses livres il n'a été quelquefois occupé qu'à évacuer ses porte-feuilles et sa bile. Ses principaux ouvrages sont, I. Un *Traité des superstitions qui regardent les Sacremens*, en quatre vol. in-12; ouvrage utile, et qui auroit été agréable à lire, même pour ceux qui ne sont pas théologiens, si l'auteur avoit été moins diffus et s'étoit permis moins de digression. Il auroit pu encore se dispenser de ramasser toutes les pratiques superstitieuses répandues dans les livres défendus; aussi lui reproche-t-on d'avoir fait plus de malades qu'il n'en a guéri. II. *Traité de l'exposition du Saint-Sacrement de l'Autel*, Paris, 1663, in-12; et 1677, 2 vol. in-12. C'est, à ce qu'on prétend, son meilleur ouvrage, du moins celui qu'il a écrit avec le plus de sagesse et de méthode. III. L'*Avocat des pauvres, qui fait voir les obligations qu'ont les Bénéficiers de faire un bon usage des biens de l'Eglise*, Paris, 1676, in-12;

livre dont la morale fondée sur la justice et les canons, devoit paroître effrayante à beaucoup de bénéficiers. IV. *Dissertations sur les Porches des églises*, Orléans, 1679, in-12. V. *Traité de la Clôture des Religieuses*, Paris, 1681, in-12. Ce n'est qu'un recueil de décrets des conciles, et de statuts synodaux sur cette matière. L'auteur, qui n'a presque fait que compiler, interdit aux médecins et aux évêques même l'entrée des maisons de filles. VI. *Exercitatio adversùs Joannem* de Launoy. VII. *De retinendâ in ecclesiasticis libris voce Paraclitus*. (*Voyez* SANREY.) VIII. *De festorum dierum imminutione liber*. Il y a dans ce livre de l'érudition et des vues sages dont quelques évêques ont profité. IX. *Dissertation sur l'inscription du grand portail du couvent des cordeliers de Reims*, conçue en ces termes : *Deo Homini, et B. Francisco, utrique crucifixo*, 1670, in-12. Ce petit ouvrage, curieux et rare, est divisé en huit chapitres. X. *Traité des Jeux permis et défendus*, Paris, 1686, in-12 : livre que les gens du monde, et même quelques ecclésiastiques trouveront bien sévère. XI. *Dissertations sur les principaux autels des églises, les jubés des églises, et la clôture du chœur des églises*, Paris, 1688, in-12. XII. *Histoire des Perruques, où l'on fait voir leur origine, leur usage, leur forme, l'abus et l'irrégularité de celles des ecclésiastiques*, Paris, 1690, in-12. Les recherches de ce livre, et les traits satiriques contre les abbés frisés et et musqués, l'ont fait lire avec plaisir. XIII. *Apologie* de l'abbé de la Trappe contre les calomnies du P. de Sainte-Marthe, Grenoble, 1694, in-12. Il y a dans cet écrit des traits fort piquans contre les bénédictins de Saint-Maur, mais peu de bonnes raisons. XIV. *Traité de l'absolution de l'Hérésie*. XV. *Dissertation de la sainte Larme de Vendôme*, Paris, 1699, in-12. XVI. *De la plus solide, de la plus nécessaire et de la plus négligée des Dévotions*, 1705, 2 vol. in-12. XVII. Des *Observations* sur le nouveau Bréviaire de Cluni, 1704, 2 vol. in-12 ; pleines de minuties et de mauvaises chicanes. XVIII. Une *Critique* du livre des Flagellans par l'abbé Boileau, in-12. Cette réfutation d'un ouvrage judicieux est longue, foible et ennuyeuse. XIX. Un *Traité des Cloches*, 1721, in-12. XX. *Factum* contre le chapitre de Chartres, in-12. XXI. La *Sauce-Robert* ou *Avis salutaire à Messire* Jean Robert grand - archidiacre, première partie, 1676, in-8° ; seconde partie, 1678, in-8°. La Sauce-Robert jutifiée, à de Riantz procureur du roi au Châtelet, ou pièces employées pour la justification de la Sauce-Robert, 1679, in-8°.

* THIÉRY (Nicolas-Joseph), né à Saint-Mihiel le 18 juin 1739, fit ses études à l'université de Paris, et son droit à celle de Pont-à-Mousson. Reçu avocat, il suivit le barreau dans sa ville natale pendant quelques années ; mais dominé par sa passion pour l'histoire naturelle, et sur-tout pour la botanique, il renonça à la profession d'avocat pour se livrer entièrement à cette dernière science. La naturalisation de la Cochenille fine dans les colonies françaises fixa particulièrement son attention. L'abbé Raynal, et, long-temps avant lui, Réaumur et le père Labat avoient proposé

aux nations possessionées en Amérique de transporter du Mexique dans leurs établissemens ce riche insecte; mais personne n'avoit encore eu l'intrépidité d'entreprendre un voyage ni de tenter un larcin que la jalousie espagnole rendoit périlleux. Les encouragemens même que la société royale de Londres avoit proposés étoient demeurés sans effet faute de concurrens. Thiéry ne craignit point de mettre à exécution ce qu'avant lui on avoit à peine osé envisager. En homme généreux il forma l'entreprise hardie de délivrer son pays du tribut payé par celui-ci à une nation étrangère, pour se procurer un article dont nos manufactures font une grande consommation. Il fait part de son intention au ministère d'alors, et en reçoit des promesses. Appuyé par le conseil de commerce, il vole, comme un autre Jason, à la conquête d'une nouvelle toison d'or. Thiéry fait voile pour Saint-Domingue en 1776; et son premier soin en arrivant en cette île est d'examiner s'il est possible d'y réaliser ce qui fait l'objet de ses désirs. Sûr de ce premier point, il part pour le Mexique, sans être néanmoins ostensiblement avoué par le gouvernement, dont il n'avoit pas même touché le secours de 6000 liv., qui lui avoit été promis pour son débarquement. Arrivé à Vera-Cruz après une infinité d'obstacles, il se trouve entouré d'êtres auxquels il est naturellement suspect, et aux questions de qui il n'échappe pas toujours aisément. Il sollicite pourtant un passe-port pour Guaxaca, ayant appris que la Cochenille y étoit plus belle que par-tout ailleurs. Le vice-roi lui refuse durement cette pièce: il se présente à de Fersen, lieutenant-général, qui lui obtient du gouverneur une permission pour aller herboriser à Orissada. Mais, au moment de partir on retire de ses mains cette permission. Thiéry, indigné et non rebuté, part sans passe-port, et arrive dans un pays qui lui est inconnu, livré à toutes sortes d'inquiétudes, se faisant passer pour un médecin catalan et parlant assez mal le catalan, etc. L'espèce de Nopal qui nourrit la Cochenille fine, comme le mûrier nourrit le ver à soie, est un arbrisseau à feuilles ovales, d'un vert pâle, longues de 10 à 12 pouces et larges de 5 à 6, mises bout à bout, épaisses et pleines de suc. Cet arbriseau ne se trouve qu'au Mexique, et l'on n'a sa description réelle que depuis l'entreprise de Thiéry. Parvenu à Gallatillan, il voit une Nopalerie, et admire sur une feuille du Nopal, une Cochenille qui, écrasée, lui montre la véritable pourpre des rois. Ivre de satisfaction il poursuit sa route et parvient enfin à Guaxaca. Là il achète des branches de Nopal, chargées de Cochenilles; en garnit huit caisses; y mêle de la Vanille, du Jalap, des plantes, des simples; revient sur ses pas, et rencontre dans le retour plus d'obstacles encore à surmonter à raison des douanes. Après bien des craintes il quitta enfin le Mexique; mais les mauvais temps, qui contrarièrent la traversée, occasionnèrent la perte de plus de 40 Nopals. Cependant il étoit assez riche de ce qui lui restoit, pour être fier de son succès. Ce fut le 4 septembre 1777 qu'il débarqua au môle Saint-Nicolas. Il fit parvenir au ministre de la marine et des colonies un précis historique de son voyage, et adressa au jardin royal des plantes une collection des végétaux

qu'il avoit choisis au Mexique. Cet envoi périt avec le bâtiment qui en étoit chargé ; mais un duplicata de ces plantes exotiques qu'il expedia depuis parvint et lui mérita la lettre la plus flatteuse de la part de Thouin, jardinier en chef du jardin du roi. Ce fut alors que commencèrent les tracasseries de l'envie, auxquelles Thiéry fut en butte jusqu'à la fin de sa vie, qui malheureusement arriva bientôt ; car il succomba en 1780 à une fièvre ataxique. Le perte de ce savant courageux fut d'autant plus fâcheuse qu'il étoit parvenu à élever à Saint-Domingue la *Cochenille fine* ; après y avoir perfectionné l'éducation de la *Cochenille sylvestre*, et que tout faisoit espérer le plus grand succès de son établissement. Son successeur, l'un de ces hommes qui s'étoient montrés jaloux de sa réussite, n'avoit pas les talens ni peut-être la volonté nécessaires pour la conservation de cet insecte délicat et précieux; c'est entre ses mains qu'il a disparu de la colonie. Thiéry, à son retour d'Amérique, avoit été nommé botaniste du roi avec 3000 livres d'appointemens. Le cercle des Philadelphes établi au Cap-français a rendu à sa mémoire un juste tribut de reconnoissance, et l'a très-bien vengé des calomnies de ses ennemis, dans la belle préface de l'ouvrage posthume de ce savant, que ladite société a publié en 1787. Cette production de Thiéry, qui est en 2 vol. in-8°, avec figures, a pour titre : *Traité de la culture du Nopal, et de l'éducation de la Cochenille dans les colonies françaises de l'Amérique; précédé de l'historique d'un voyage à Guaxaca*, etc.

THIETBERGE, fille d'un seigneur de Bourgogne, devint la femme de Lothaire roi de Lorraine. *Voyez* LOTHAIRE, n° IV.

THIEULLIER (Louis-Jean le), médecin de Paris, mort dans cette ville en 1751, étoit né à Laon. On a de lui des *Consultations*, 1745, 4 vol. in-12, qu'on ne consulte plus.

THIL. *Voyez* GUERRE.

THIMOTHÉE. *Voy.* TIMOTHÉE.

THIOUT (Antoine), habile horloger de Paris, mort en 1767, s'est fait un nom par un savant *Traité d'Horlogiographie*, 1741, 2 vol. in-4°, avec figures. Il fut le rival de Julien Le Roy, pour les connoissances théoriques, et pour l'art de les mettre en pratique.

† THIRLBY (Styan), savant critique anglais, né à Leicester vers 1692, apporta dans ses études les plus heureuses dispositions ; mais elles ne répondirent pas aux espérances qu'en avoient conçues ceux qui s'intéressoient à lui. Son esprit querelleur, son indolence, sa versatilité et son malheureux penchant pour la boisson, les firent évanouir. L'une de ses premières et de ses principales productions fut l'édition qu'il donna de *Justin Martyr*, in-folio, 1723, louée par quelques savans et peu estimée par Ashton. Après s'être occupé de matières ecclésiastiques, il essaya de se livrer à la médecine, et successivement au droit civil et au droit coutumier ; mais n'ayant pas réussi dans ces diverses tentatives, il obtint une place peu exigeante de commissaire du roi sur le port de Londres qui lui assura son existence. Il vécut très-retiré, voyant peu d'amis, mais tellement adonné à la boisson, qu'il lui est arrivé d'être en état

d'ivresse pendant cinq ou six semaines de suite; alors il étoit aussi hargneux et querelleur qu'il étoit tranquille et paisible dans son état naturel. Il a fait quelques *notes* dans le Shakspeare de Theobald, et depuis en avoit rédigé d'autres sur le même auteur que sir Edward Walpole, auquel Thirlby légua ses livres et ses papiers, communiqua au docteur Johnson, lorsqu'il travailloit à l'édition qu'il a donnée de ce poète dramatique. Thirlby mourut le 19 décembre 1753.

THIROUX DE CROSNE (Louis), né à Paris, devint maître des requêtes, et fit en cette qualité un éloquent rapport dans l'affaire de Calas; il contribua ainsi à la réhabilitation de la mémoire de l'une des victimes des erreurs judiciaires. Nommé intendant de Rouen, la Normandie lui dut divers établissemens utiles, et la ville de Rouen en particulier la belle avenue du chemin du Havre, les casernes, l'esplanade du champ de Mars, le transport du magasin à poudre hors des murs, et un local propre aux foires qui se tenoient auparavant sur les quais, et en obstruoient le commerce et le passage. Le zèle de Thiroux de Crosne pour le bien public, son activité reconnue lui firent confier la place de lieutenant général de police à Paris; il la remplit avec prudence et désintéressement jusqu'à l'instant où il en remit les fonctions au maire Bailly. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort comme partisan du régime monarchique, et la reçut avec résignation le 29 avril 1793. Lorsqu'un temps plus calme et plus heureux succéda aux orages de la révolution, le conseil municipal de Rouen, par une délibération du 10 brum. an 10 (1er novemb. 1801), a ordonné que pour honorer la mémoire d'un administrateur vertueux et utile, le nom de Crosne seroit restitué à la rue qui le portoit précédemment, et dont il avoit été effacé pendant la révolution.

THISBÉ. *Voyez* PYRAME.

THOAS. *Voyez* IPHIGÉNIE.

* THOGRAI, premier ministre du prince Maschud, né à Ispahan et mort en 1121, ère vulgaire, fut à la fois médecin, poète, philosophe, historien, rhéteur et alchimiste. On a de lui beaucoup d'ouvrages en tous genres, entre autres un sur l'Alchimie, dont voici le titre en français : *Le Rapt de la nature*.

THOINOT ARBEAU. *Voyez* TABOUROT, n° I.

THOLA, de la tribu d'Issachar, fut établi juge du peuple d'Israel l'an 1232 avant Jésus-Christ, et le gouverna pendant vingt-huit ans. C'est sous ce juge qu'arriva l'histoire de Ruth.

THOMÆUS, nom de Nicolas Léonic. *Voyez* LÉONICUS.

THOMAN (Jacques-Ernest), habile peintre, né à Hagelstein en 1588, resta long-temps à Rome, où il fut élève d'Elsheimer. Il imita sa manière au point de tromper les connoisseurs. Il travailla pour l'empereur, au service duquel il s'étoit mis, et termina ses jours à Landau, on ne sait en quelle année.

I. THOMAS (saint), surnommé Dydime, qui veut dire jumeau, apôtre, étoit de Galilée. Il fut appelé à l'apostolat la seconde année de la prédication de Jésus-Christ. Le Sauveur, après sa résurrection, s'étant, dit l'E-

criture, fait voir à ses disciples, Thomas ne se trouva pas avec eux lorsqu'il vint, et ne voulut rien croire de cette apparition. Il ajouta qu'il ne croiroit point que Jésus-Christ fût ressuscité qu'il ne mît sa main dans l'ouverture de son côté, et ses doigts dans les trous des clous. Le Sauveur confondit son incrédulité en lui accordant ce qu'il demandoit. Après l'Ascension, les apôtres s'étant dispersés pour prêcher l'Evangile par toute la terre, Thomas en porta la lumière dans le pays des Parthes, des Perses, des Mèdes, et même, suivant une ancienne tradition, jusque dans les Indes. On croit qu'il y souffrit le martyre dans la ville de Calamine, d'où son corps fut transporté à Edesse, où il a toujours été honoré. D'autres prétendent que ce fut à Méliapour ou San-Thomé, autre ville des Indes, que ce saint fut mis à mort. Les Portugais soutiennent qe son corps y ayant été trouvé dans les ruines d'une ancienne église qui lui étoit dédiée, on le transporta à Goa, où on l'honore encore aujourd'hui. Mais cette découverte est appuyée sur des raisons trop peu décisives pour mériter la moindre croyance.

†II. THOMAS, né d'une famille obscure, parvint de l'état de simple soldat à celui de commandant des troupes de l'empire sous Léon l'Arménien. Cette élévation inespérée lui donna l'idée d'aspirer au trône des Césars. Celui qui l'occupoit ayant été assassiné l'an 820, Thomas prit les armes sous prétexte de venger sa mort. Soutenu par les troupes qu'il commandoit et par l'armée navale qu'il avoit eu l'adresse de gagner, cet ambitieux se fit passer pour le fils de l'impératrice Irène, et se fit couronner à Antioche par le patriarche Job. De là il vint mettre le siége devant Constantinople; mais ayant été battu à diverses reprises par mer et par terre, il vint à Andrinople, où les habitans le livrèrent à Michel-le-Bègue, successeur de Léon, qui après lui avoir fait couper les bras et les jambes, le fit mettre sur un âne, et le donna, dans cet affreux état, en spectacle à toute son armée. Le malheureux Thomas eut beau demander grace, et s'écrier: « Ayez pitié de moi, Michel, vous serez seul empereur. » Le barbare vainqueur prolongea son supplice, et finit par le faire empaler en 823.

III. THOMAS DE CANTORBÉRY (saint), dont le nom de famille étoit Becquet, naquit à Londres le 21 décembre 1117. Après avoir fait ses études à Oxford et à Paris, il retourna dans sa patrie, et s'y livra à tous les plaisirs d'une jeunesse dissipée; mais un danger qu'il courut à la chasse lui inspira d'autres sentimens. La jurisprudeuce des affaires civiles, auxquelles il s'appliqua avec assiduité, lui fit un nom célèbre. Thibaud, archevêque de Cantorbéry, lui donna l'archidiaconé de son église, et lui obtint la dignité de chancelier d'Angleterre sous le roi Henri II, qui l'éleva en 1162, après beaucoup de résistance de sa part, sur le siége de Cantorbéry. Thomas ne vécut pas long-temps en paix avec son souverain, comme il le lui avoit prédit. Les Anglais prétendent que les premières brouilleries vinrent d'un prêtre qui commit un meurtre, et que l'archevêque ne punit pas assez rigoureusement; mais elles durent leur naissance à son zèle pour les priviléges de son église.

Ce zèle, qui paroissoit trop ardent au roi et à ses principaux sujets, lui suscita des ennemis. On l'accusa devant les pairs d'avoir mal versé pendant qu'il occupoit la charge de chancelier dont il venoit de se démettre ; il refusa de répondre à ces imputations injustes, sous prétexte qu'il étoit archevêque. Condamné à la prison par les pairs ecclésiastiques et séculiers, il se retira à l'abbaye de Pontigni, et ensuite auprès de Louis-le-Jeune, roi de France. Il excommunia la plupart des seigneurs qui composoient le conseil de Henri. Il lui écrivit : « Je vous dois, à la vérité, révérence comme à mon roi, mais je vous dois châtiment comme à mon fils spirituel. » Il le menaça dans sa lettre d'être changé en bête comme Nabuchodonosor. Louis-le-Jeune, qui avoit d'abord favorisé Thomas, ayant conclu un traité avec Henri II, tâcha de ménager un accommodement entre le roi d'Angleterre et le prélat. Henri acceptoit les propositions, avec la clause, sauf l'autorité royale ; et Thomas, sauf l'honneur de Dieu et les libertés de l'Eglise. Cette dernière restriction rompit les mesures. Le monarque anglais dit un jour, en présence de Louis : « Il y a eu plusieurs rois d'Angleterre ; il y a eu plusieurs archevêques de Cantorbéry. Que Becquet m'accorde la soumission que le plus saint de ses prédécesseurs a pratiquée envers le moindre des miens ; je n'en demande pas davantage. » Enfin cette grande querelle fut terminée par un compromis très-favorable à l'archevêque de Cantorbéry. On ne l'obligea point de renoncer à ses prétentions ; on convint de laisser dans l'oubli des questions qu'on n'auroit jamais dû agiter. Saint Thomas revint en Angleterre l'an 1170, et la guerre ne tarda pas d'être rallumée. Il excommunia quelques ecclésiastiques, des évêques, des chanoines, des curés qui s'étoient déclarés contre lui, et en particulier l'archevêque d'Yorck, pour avoir sacré en son absence le fils aîné de Henri, associé à la couronne. On se plaignit au roi qui ne put rien gagner sur l'archevêque, parce qu'il croyoit soutenir la cause de Dieu. Henri II étoit alors en Normandie, dans son château de Bures près de Caen. Fatigué par ces différens, et personnellement irrité contre Thomas ; il s'écria dans un excès de colère : « Est-il possible qu'aucun de ceux que j'ai comblés de bienfaits ne me venge d'un prêtre qui trouble mon royaume ? » Aussitôt quatre de ses gentilshommes passent la mer, et vont assommer le prélat à coups de massue au pied de l'autel, le 29 décembre 1170. Sa piété, son zèle, ses vertus épiscopales le firent mettre au nombre des Saints par *Alexandre III*, en 1173. Henri II, craignant les foudres de Rome, jura qu'il étoit innocent du meurtre de saint Thomas. Il promit de ne point faire observer les nouvelles lois contraires aux immunités ecclésiastiques, de ne point empêcher l'appel au saint-siége, et d'exiger seulement des sûretés suffisantes de ceux qui sortiroient du royaume. Pour calmer entièrement le pape, il alla en 1174 nu-pieds au tombeau de Thomas, honoré comme un martyr et un thaumaturge, et reçut des coups de verges de chaque religieux de l'abbaye où le saint étoit enseveli. On a abusé de l'exemple de saint Thomas pour excuser les entreprises téméraires et les démarches inconsidérées de quelques pré-

lats; on auroit dû faire attention que la gloire de saint Thomas ne vient pas d'avoir soutenu quelques prétentions sur lesquelles il auroit dû se relâcher, mais d'avoir fait éclater dans tout le cours de sa vie la charité la plus ardente et la vertu la plus pure. On a de lui, I. Divers *Traités* pleins des préjugés de son siècle. II. Des *Epîtres*. III. Le cantique à la Vierge, si mal écrit et si mal rimé, sous le titre de *Gaude flore Virginali*. Dufossé a écrit sa Vie, in-8°. La relation de sa mort par un témoin oculaire se trouve dans le *Thesaurus* de Martenne... *Voyez* l'Histoire de ses démêlés avec Henri II, par l'abbé Mignot, docteur de Sorbonne.

* IV. THOMAS, archidiacre de Spalatro, né en 1200 et mort en 1268, fit honneur à sa patrie par ses talens. Nous avons de lui *Historia Salonitarum pontificum atque Spalatensium*. Elle se trouve dans le Recueil des historiens de Hongrie par Matthieu Belius, tom. 3, 1748. Jean Lucius a beaucoup profité de cet ouvrage pour sa *Dalmatia illustrata*, Amsterdam, 1666, quoiqu'il le critique souvent avec amertume; usage assez commun parmi ceux qui font le métier de plagiaires : ne pouvant anéantir la source où ils ont puisé les matériaux, ils prennent le parti de la corrompre.

* V. THOMAS (Hubert), natif de Liège, s'appliqua au droit, devint conseiller intime de Louis, électeur palatin, puis secrétaire de Frédéric II, son successeur. Il gagna tellement la confiance de ce prince, qu'il l'envoya en qualité d'ambassadeur à la cour de Charles-Quint, de François Ier, de Henri VIII, et de presque tous les princes d'Italie. Ces emplois ne l'empêchèrent pas de publier plusieurs ouvrages, entre autres, I. *De l'origine des Tongrois et des Eburons*, Strasbourg, 1541; Anvers, 1630; et dans la Collection des écrivains d'Allemagne de Schardius. II. *Annales*, ou *la Vie de Frédéric II, électeur palatin*, Francfort, 1624, in-4°. III. Une *Description* des édifices de ce prince. IV. Des *Antiquités d'Heidelberg*, etc. Ces ouvrages, en latin, sont bien écrits; le style de l'auteur est assez pur, élégant, et du plus grand intérêt; mais sa critique est peu sûre : il adopte des traditions populaires sans examen.

† VI. THOMAS D'AQUIN (saint), naquit en 1227, d'une famille illustre, à Aquin, petite ville de Campanie au royaume de Naples. Landulche, son père, l'avoit envoyé dès l'âge de 5 ans au Mont-Cassin, et de là à Naples, où il étudia la grammaire et la philosophie. Thomas commençoit à y faire paroître ses talens, quand il entra chez les frères Prêcheurs au couvent de Saint-Dominique de Naples, l'an 1243. Ses parens s'opposèrent à sa vocation; pour l'arracher à eux, ses supérieurs l'envoyèrent à Paris. Comme il étoit en chemin et qu'il se reposoit auprès d'une fontaine, ses frères l'enlevèrent et l'enfermèrent dans un château de leur père où il fut captif pendant plus d'un an. On employa tout pour le rendre au monde. Une fille pleine d'attraits et d'enjouement fut introduite dans sa chambre; mais Thomas, insensible à ses caresses, la poursuivit avec un tison ardent. Enfin, quand on vit qu'il étoit inébranlable dans sa résolution, on souffrit qu'il se sauvât par la fenêtre de sa chambre. Son général, glorieux d'une telle conquête, l'emmena avec lui à

Paris, et le conduisit peu après à Cologne pour faire ses études sous Albert-le-Grand, qui enseignoit avec un succès distingué. La profonde méditation du jeune dominicain le rendoit fort taciturne; ses compagnons le croyant stupide l'appeloient le *Bœuf muet*; mais Albert ayant bientôt reconnu sa grande capacité leur dit: « Que les doctes mugissemens de ce bœuf retentiroient un jour dans l'univers. » L'an 1246, son maître fut nommé pour expliquer les Sentences à Paris où il fut suivi du jeune Thomas, qui étudia dans l'université de cette ville jusqu'en 1248. Albert alors docteur en théologie étant retourné à Cologne pour y enseigner cette science, son disciple enseigna en même temps la philosophie, l'Écriture sainte et les Sentences, et parut en tout digne de son maître. Les différens qui survinrent entre les séculiers et les réguliers dans l'université retardèrent son doctorat. Il retourna alors en Italie, et se rendit à Anagni auprès du pape. Albert-le-Grand y étoit déjà depuis un an avec saint Bonaventure. Ils y travaillèrent tous trois à défendre leur ordre contre Guillaume de Saint-Amour, et à faire condamner son livre des Périls des derniers temps. Thomas ayant été élevé au doctorat en 1257, le pape Clément IV lui offrit l'archevêché de Naples; mais le saint docteur ne voulut point se charger d'un fardeau si pesant. Saint Louis, aussi sensible à son mérite que le pontife romain, l'appela souvent à sa cour. Thomas y portoit une extrême humilité et un esprit préoccupé de ses études. Un jour qu'il avoit la tête remplie des objections des nouveaux manichéens, il se trouva à la table du roi, l'esprit entièrement absorbé dans cette pensée. Après un long silence, frappant de la main sur la table, il dit assez haut: « Voilà qui est décisif contre les manichéens! » Le prieur des frères prêcheurs qui l'accompagnoit le fit souvenir du lieu où il étoit; et Thomas demanda pardon au roi de cette distraction; mais saint Louis en fut édifié et voulut qu'un de ses secrétaires écrivît aussitôt l'argument. Il entra un jour dans la chambre du pape Innocent IV pendant que l'on comptoit de l'argent. Le pape lui dit: « Vous voyez que l'Église n'est plus dans le siècle où elle disoit: Je n'ai ni or ni argent. » A quoi le docteur angélique répondit: « Il est vrai, saint Père; mais aussi elle ne peut plus dire au Paralytique: Lève-toi et marche...... » Thomas fut toujours dans une grande considération auprès des pontifes romains. Le pape Grégoire X devant tenir un concile à Lyon l'an 1274, l'y appela. Thomas s'étoit fixé à Naples, où il avoit été envoyé en 1272, après le chapitre général de l'ordre tenu à la Pentecôte à Florence. L'université de Paris écrivit à ce chapitre, demandant instamment qu'on lui renvoyât le saint docteur; mais Charles, roi de Sicile, l'emporta, et obtint que Thomas vînt enseigner dans sa ville capitale dont il avoit refusé l'archevêché. Ce prince lui assigna une pension d'une once d'or par mois. Ce saint docteur partit donc de Naples pour se rendre à Lyon, suivant l'ordre du pape; mais il tomba malade dans la Campanie. Comme il ne se trouvoit point dans le voisinage de couvent des frères prêcheurs, il s'arrêta à Fosse-Neuve, abbaye célèbre de l'ordre de Cîteaux dans le diocèse de Terracine. Ce fut dans ce monastère qu'il mourut le 7

mars 1274. Jean XXII le mit au nombre des saints en 1313. Thomas d'Aquin fut pour la théologie ce que Descartes a été pour la philosophie dans le 17e siècle. De tous les scolastiques des temps de barbarie, il est sans contredit le plus profond, le plus judicieux et le plus clair. Les titres d'ange de l'école, de docteur angélique, et d'aigle des théologiens, qu'on lui donna, ne durent point paroître outrés à ses contemporains. Certains hérétiques des derniers temps lui ont même rendu justice. Le P. Rapin prétend que Bacer disoit: *Tolle Thomam, et Ecclesiam Romanam subvertam.* « Otez à l'Eglise romaine Thomas, et je la renverserai. » (Rapin, réflexions sur la philosophie, pag. 245.) Tous ses ouvrages ont été imprimés plusieurs fois, et entre autres en 1750 à Rome, 18 tom. en 17 vol. in-folio; mais on y en a mêlé quelques-uns qui ne sont pas de lui, et l'on en a oublié d'autres qu'on trouve imprimés séparément. On a deux autres éditions de ses œuvres, l'une en 12 vol. à Anvers; et l'autre dirigée par le P. Nicolaï, en 19 volumes. On a imprimé sous son nom : *Secreta Alchymiæ magnalia*, Cologne 1579, in-4° : ouvrage qui n'est ni de lui ni digne de lui. Parmi ceux qu'on ne lui conteste pas, sa *Somme* conserve encore aujourd'hui la grande réputation qu'elle eut d'abord. Thomas solide dans l'établissement des principes, exact dans les raisonnemens, clair dans l'expression, pourroit être le meilleur modèle des théologiens, s'il avoit traité moins de questions inutiles, s'il avoit eu plus de soin d'écarter quelques preuves peu solides : enfin s'il étoit plus exact sur le temporel des rois, sur la puissance du pape, sur le prétendu droit de déposer un prince infidèle à l'Eglise, et celui de se défaire d'un tyran. Il faut avouer aussi que son style manque d'élegance et de pureté. Ses *Opuscules* sur des questions de morale montrent la justesse de son jugement. On la reconnoit encore dans ses *Commentaires* sur les *Psaumes*, sur les *Epitres* de *St. Paul* aux Romains, aux Hébreux, et sur la première aux Corinthiens et dans sa *Chaîne dorée* sur les Evangiles. Pour les *Commentaires* sur les autres *Epitres* de *St. Paul*, sur *Isaïe*, *Jérémie*, *St. Matthieu*, *St. Jean*, ce ne sont que des extraits de ses leçons, faits par des écoliers. Ses *Sermons* ne sont aussi que des copies faites par ses auditeurs après l'avoir entendu. Son *Office du Saint-Sacrement* est un des plus beaux du bréviaee romain. Ses hymmes et sa prose unissent l'onction de la piété au langage de l'exacte théologie. *Voyez* sa Vie par le P. Touron, Paris, 1737, in-4.°

* VII. THOMAS D'AQUIN DE SAINT-JOSEPH, carme, dit avant son entrée en religion, Christophe Pasturel, né à Monferrand, près Clermont, écrivit sur l'histoire sacrée et profane; il fut élevé aux premières charges de son ordre, et mourut à Clermont le 6 novembre 1649. On a de lui, I. *De origine atque primordiis gentis Francorum ab authore incerto, sed qui Caroli Calvi ætate vixit, cum notis historicis*, Paris, 1644, in-4°. II. *Vie de saint Colmin*, duc d'Aquitaine, Tulles, 1646, in-8°. Jacques Le Long dit que ce n'est qu'une traduction de la même vie écrite en latin par Bernard Quidon, évêque de Londres. III. Vie de

*Marie Anne de Saint-Barthélemy*, Carmelite. IV. *Vie de vénérable Marie Galiote*, Paris 1633. V. Plusieurs livres pour soutenir la prétention de son ordre, et beaucoup d'autres productions qui sont restées manuscrites.

† VIII. THOMAS DE CATIMPRÉ, *ou* DE CANTINPRÉ (*Cantipratanus*) né en 1201 à Leuves près de Bruxelles, fut d'abord chanoine régulier de Saint-Augustin dans l'abbaye de Catimpré près de Cambrai, puis religieux de l'ordre de Saint-Dominique. Il est connu par un *Traité* des devoirs des supérieurs et des inférieurs, publié sous ce titre singulier : *Bonum universale de Apibus*. La meilleure édition est celle de Douay en 1527, in-8°. Il en existe une traduction hollandaise, imprimée en 1488, in-8°. Huidecoper cite deux manuscrits d'une traduction hollandaise de ce même livre, dont l'un porte la date de 1330, et seroit ainsi un des plus anciens manuscrits hollandais connus ; mais cette date est évidemment altérée et fausse. Ce jacobin mourut en 1280, vivement regretté de tous les savans.

* IX. THOMAS DE CHARMES, capucin, né à Charmes en Lorraine en 1703, mort à Nanci le 3 janvier 1765, est auteur d'une *Théologie*, en 7 volum. in-12. Nanci, 1777. Il a donné aussi un *Compendium* de cette même théologie, imprimé à Liége, sur la 5e édition, 1791, 1 vol. in-8°.

* X. THOMAS DE TRUXILLO. dominicain, né dans une ville d'Espagne de ce nom, a écrit : 1° des *Sermons sur les Evangiles de toute l'année*, 2 vol. Venise, 1591. 2° *Le trésor des prédications*, 4 volumes, dans lesquels se trouvent les sentimens de tous les Pères de l'Eglise.

† XI. THOMAS DE VILLENEUVE (saint) prit le nom de Villeneuve, du lieu de sa naissance qui est un village ainsi nommé dans le diocèse de Tolède. Il fut élevé à Alcala, où il devint professeur en théologie. On lui offrit une chaire à Salamanque ; mais il aima mieux entrer dans l'ordre de Saint-Augustin. Ses Sermons, ses directions, ses leçons de théologie lui firent bientôt un nom célèbre. L'empereur Charles-Quint et Isabelle son épouse voulurent l'avoir pour leur prédicateur ordinaire. Ce prince le nomma à l'archevêché de Grenade, qu'il ne voulut point accepter ; mais celui de Valence étant venu à vaquer, Charles-Quint le lui donna ; et ses supérieurs le contraignirent de le recevoir. Thomas eut toutes les vertus épiscopales ; il brilla sur-tout par sa charité envers les pauvres. Il leur fit distribuer, avant de mourir, ce qu'il avoit, même jusqu'au lit sur lequel il étoit couché. Il finit sa carrière en novembre 1555, à soixante-sept ans. On a de lui un volume de *Sermons*, publié à Alcala en 1581.

XII. THOMAS DE VALENCE, dominicain espagnol, dont on a un Livre en sa langue, intitulé : *Consolation dans l'adversité*, etc., vivoit dans le 16e siècle.

XIII. THOMAS DE JÉSUS, né en Portugal d'une maison illustre, embrassa l'ordre des ermites de Saint-Augustin à l'âge de 15 ans. Ne pouvant engager ses confrères à accepter la réforme qu'il vouloit mettre parmi eux, il suivit le roi Sébastien

l'an 1578 dans sa malheureuse expédition d'Afrique. Tandis qu'il exhortoit les soldats à combattre avec valeur contre les infidèles dans la bataille d'Alcacer, il fut percé d'une flèche à l'épaule, et fut fait prisonnier par un Maure, qui le vendit à un prêtre musulman. Il en fut traité d'une manière barbare, pour n'avoir pas voulu renoncer à sa religion. Les seigneurs portugais, la comtesse de Signarès, sa sœur, le roi d'Espagne, voulurent en vain le délivrer de sa captivité; il aima mieux demeurer avec les chrétiens compagnons de son infortune, auxquels il fit des biens infinis, en les instruisant et les consolant dans leurs afflictions. Enfin après avoir passé quatre ans dans ce saint exercice, il mourut le 17 avril 1582, âgé de 53 ans. Il avoit composé dans sa prison un livre, traduit en français sous ce titre: *Les souffrances de N. S. Jésus-Christ*, 4 vol. in-12; bien capable d'inspirer à ses lecteurs les sentimens de zèle et de charité dont il étoit animé.

XIV. THOMAS DE JESUS ou DIDACE SANCHE D'AVILA, né à Baeça dans l'Andalousie vers l'an 1568, embrassa l'ordre des carmes-déchaussés à Valladolid en 1586, fut prieur, provincial de Castille et définiteur général de la congrégation d'Espagne. C'est à lui que les carmes doivent l'établissement de leurs maisons nommées ermitages. En 1609 il vint dans les Pays-Bas, y établit plusieurs couvens et l'ermitage de la forêt de Marlagne près de Namur. Il mourut en réputation de sainteté à Rome le 26 mars 1626 définiteur général de son ordre. Nous avons de lui, I. *Stimulus missionum*, Rome, 1610, in-8°. II. *Thesaurus sapientiæ divinæ gentium omnium salutem procurandæ*, etc. La meilleure édition est de 1648, in-4°. C'est un abrégé des controverses contre les païens, les juifs, les mahométans, etc.; et une histoire des opinions et des rits des Églises du Levant séparées de celle de Rome, avec la réfutation de leurs erreurs. Urbain VIII faisoit grand cas de cet ouvrage; Richard Simon l'a critiqué avec trop d'aigreur. III. *Expositio in omnes ferè regulas ordinum religiosorum*, Anvers, 1617, in-fol. IV. Plusieurs *ouvrages* ascétiques, tant en latin qu'en espagnol. On a recueilli une partie de ses œuvres sous le titre de *Opera omnia, homini religioso et apostolico utilissima*, Cologne, 1684, 3 vol. in-fol.

XV. THOMAS DE JÉSUS. *Voyez* ANDRADAS, n° III.

XVI. THOMAS (Artus), sieur d'Embry, poète et littérateur, est connu, I. par des *Epigrammes* sur les tableaux de Philostrate, que Blaise de Vigenère a placées dans sa traduction de cet auteur et de Callistrate, imprimée in-folio. II. Par des *Commentaires* sur la Vie d'Apollonius de Tyane par Philostrate, insérés dans la version du même Vigenère, 2 vol. in-4°. III. Par une mauvaise suite de la traduction de l'Histoire de Chalcondyle, in-fol. Cet auteur vivoit dans le 16e siècle.

XVII. THOMAS (Jacques-Ernest), peintre, né à Hagelstein en 1588, mort en 1653, résida long-temps en Italie, où il devint l'ami d'Esteimer et prit sa manière. Ses *tableaux* de paysages sont recherchés.

†XVIII. THOMAS (Guillaume), né à Bristol en 1613, mort en

1689, étudia dans l'université d'Oxford et en devint docteur. Il fut nommé évêque de Saint-David et ensuite de Worcester. Très-attaché à la cause de Jacques II, il reçut ce monarque chez lui. On a de lui, I. *Apologie de l'Histoire d'Angleterre.* II. *Les oracles de Rome, réduits au silence.* III. Des *Sermons* estimés.

* XIX. THOMAS (Guillaume), petit-fils du précédent, célèbre théologien de l'Église d'Angleterre, et savant antiquaire, mort en 1738, a publié une *Description de la cathédrale de Worcester*, et une édition de l'Histoire du comté de Warwick, par Dugdale, 2 vol. in-fol.

XX. THOMAS DU FOSSÉ (Pierre), né à Rouen en 1634, d'une famille noble, originaire de Blois, fut élevé à Port-Royal-des-Champs, où Le Maître prit soin de lui former l'esprit et le style. Pompone, ministre d'état, instruit de sa capacité, le sollicita vainement de prendre part aux travaux de ses ambassades. Son amour pour l'obscurité l'empêcha do se rendre à cette prière. Il entretenoit peu de commerce avec les savans, de peur de perdre en conversations inutiles les momens qu'il destinoit à la prière et à l'étude des livres saints : il craignoit sur-tout d'altérer par de vaines disputes cette paix qui lui étoit si chère. Sa charité n'étoit pas moins grande que son amour pour la paix. Non content de retrancher de son nécessaire pour fournir aux besoins des pauvres, il avoit encore fait quelques études particulières pour leur servir de médecin dans l'occasion. Ce pieux solitaire mourut dans le célibat le 4 novembre 1698. On a de lui, I. *La Vie de St. Thomas de Cantorbéry*, in-4° et in-12. II. Celles de Tertullien et d'Origène, in-4°. III. Deux volumes in-4° des *Vies des Saints.* Il avoit résolu d'en donner la suite ; mais il interrompit ce projet pour continuer les *Explications* de la Bible de Sacy. Il est encore auteur des petites *Notes* de cette même Bible, des *Mémoires de Port-Royal*, in-12, et d'autres *ouvrages* écrits avec exactitude et avec noblesse. Il rédigea les Mémoires de Pontis. (*Voyez* PONTIS.) Il fit imprimer ces ouvrages sans y mettre son nom ; mais on en reconnut bientôt l'auteur à la pureté de son style et à l'onction qui lui étoit particulière.

* XXI. THOMAS (Elisabeth), dame anglaise, surnommée *Corinne*, née en 1675, morte en 1730. Elle étoit sur le point d'épouser M. Gwynet dont elle étoit aimée, quand il mourut. Cet événement fut la source de la douleur qui affecta Corinne toute sa vie et qui altéra sa santé. Elle étoit liée avec Henri Cromwel. Quelques-unes de ses lettres avec des réponses de Pope tombèrent dans ses mains, et les instances du libraire Curbl la déterminèrent à les livrer à l'impression. Le poète en fut piqué, et pour se venger, il donna à Corinne une place peu agréable dans sa Dunciade. On a imprimé, deux ans après la mort de cette dame ses *Lettres* et ses *Poésies* en deux volumes.

XXII. THOMAS (François de), seigneur de la Valette en Provence, porta les armes avec distinction sous Louis XIV. Il avoit 80 ans lorsque le duc de Savoie vint former le siége de Toulon ; il eut la fermeté d'attendre l'armée ennemie dans son châ-

teau de la Valette. Les hussards en y arrivant mirent le feu aux maisons, et allèrent ensuite le pistolet à la main à la porte du château pour la faire ouvrir. Mais La Valette, sans s'épouvanter, dit à l'officier : « Tu feras bien, non de me menacer, mais de me faire tuer; sans quoi, dès que ton prince sera arrivé, je te ferai pendre. » Le duc de Savoie étant arrivé peu après : « Je vous sais bon gré, dit-il à ce vénérable vieillard, *de ne vous être pas méfié de mon arrivée*. En effet, il eut pour lui, durant et après le siége, des sentimens d'estime et des attentions d'autant plus flatteuses, qu'elles furent approuvées par Louis XIV. La bravoure de La Valette et la supériorité de son esprit avoient éclaté dans plusieurs autres occasions. — Ses vertus passèrent au Père de La Valette son fils, prêtre de l'Oratoire, dont il fut élu septième supérieur général en 1733, et qui le perdit en 1773 dans un âge avancé. Il avoit d'abord servi dans la marine; ayant quitté le monde malgré ses parens, il entra dans une congrégation qu'il édifia et qu'il instruisit. Sa congrégation dut peut-être sa conservation à son esprit sage et conciliant. Il sentoit qu'elle n'étoit plus ce qu'elle avoit été; et quand il eut fait abattre une partie de la maison de Saint-Honoré, il dit au milieu des décombres de la moitié de cet édifice : *Voilà la triste image de notre Congrégation.*

† XXIII. THOMAS (Antoine), né dans le diocèse de Clermont, fut d'abord professeur de 3e au collége de Beauvais, et ensuite passa dans les bureaux du duc de Praslin. Ce ministre, qui n'aimoit point Marmontel, engagea Thomas à se présenter en concurrence pour une place vacante à l'académie française; mais Thomas refusa de servir l'animosité du ministre et de lutter contre un homme de lettres dont il estimoit les talens et le caractère. Le duc de Praslin ne voulut plus le garder auprès de lui; néanmoins il eut la générosité de créer en sa faveur la place de secrétaire des ligues Suisses. Bientôt après, l'académie française donna le fauteuil à Thomas; il mourut le 17 septembre 1785, dans le château d'Oulins, près de Lyon. L'archevêque de Lyon (Montazet) qui l'assistoit à la mort, lui fit élever dans l'église d'Oulins un monument de marbre, orné de cette épitaphe.

Il eut des mœurs exemplaires,
Un génie élevé,
Tous les genres d'esprit.
Grand orateur, grand poète;
Bon, modeste, simple et doux,
Sévère à lui seul,
Il ne connut de passions
Que celles du bien, de l'étude et de l'amitié.
Homme rare par ses talens,
Excellent par ses vertus,
Il couronna sa vie laborieuse et pure
Par une mort édifiante et chrétienne.
C'est ici qu'il attend la véritable immortalité.

Il avoit ouvert sa carrière littéraire en 1756, par des *Réflexions historiques et littéraires sur le Poème de la religion naturelle de Voltaire*, in-12. Dans cette critique sage et modérée, il expose son jugement sans flatterie ainsi que sans aigreur; il défend la religion avec force. En combattant un écrivain célèbre, il rend hommage à ses talens, plaint ses erreurs et ménage sa personne. Il rougit de cet ouvrage lorsqu'il eut été accueilli par les philosophes et prôné par eux. Son *Eloge du Maréchal de Saxe*, fut couronné par l'académie française en 1759. Il célébra ensuite d'Agues-

seau, Duguay-Trouin, Sully. Ces trois Eloges obtinrent encore les suffrages de l'académie. L'*Eloge de Descartes*, supérieur aux précédens, est plein de savans détails, qui empêchèrent d'Olivet et Le Batteux de lui donner leur voix pour être couronné. Ils pensoient que ces détails étoient plus faits pour l'académie des sciences que pour l'académie française; mais ils naissoient du sujet, et ne sont point une faute de l'orateur, qui a su d'ailleurs les rendre intelligibles à tout le monde. Son *Eloge de Marc-Aurele* fit plus de bruit que tous les autres. L'auteur le lut pour la première fois dans une séance de l'académie française; les vérités qu'il renferme firent une vive sensation. Mais on crut y voir une satire indirecte du ministère, et Thomas eut ordre de ne point publier son ouvrage. Ce ne fut que cinq ans après qu'il obtint la permission de le faire paroître avec des corrections. On désireroit que dans tous ses écrits il n'eût pas donné si souvent à ses phrases une forme métaphysique d'autant plus fatigante, que les idées étoient plus accumulées; que ses élans, ses apostrophes et ses figures eussent un air moins uniforme; que les pensées, à force de vouloir être grandes, ne fussent pas gigantesques, qu'il entassât moins de comparaisons l'une sur l'autre, qu'il n'affectât point d'user de quelques termes de physique, ingénieusement appliqués à la vérité, tels que ceux de *calcul*, de *choc*, de *frottement*, de *masse;* mais trop abstraits pour beaucoup de lecteurs, et qui paroissent bien secs lorsqu'il s'agit de morale, de littérature et d'éloquence. Ce mélange de termes scientifiques, joint à l'entassement des pensées, rend ses Eloges un peu pénibles à lire. « Il a beaucoup de rapport, dit La Harpe, avec Sénèque. Comme lui il éblouit; mais il est plus facile de l'admirer par momens que de le lire avec plaisir. » On sait que Voltaire a dit *Galithomas* pour *Galimathias*. Ce jeu de mots est trop sévère; mais il n'en est pas moins vrai que l'expression de l'orateur, qui pour l'ordinaire est pompeuse et noble, tombe quelquefois dans l'enflure et dans une sorte de roideur qui fatigue. En publiant ses éloges Thomas les enrichit de notes, où l'on remarque autant de savoir que de jugement et d'esprit. Bien des lecteurs qui voudroient un simple éloge historique mêlé de réflexions, préfèrent ces excellens commentaires au texte même. Ils sont persuadés, comme l'a très-bien dit Thomas, que l'écrivain, borné au rôle d'historien philosophe, doit mieux voir et mieux peindre ce qu'il voit; qu'en cherchant moins à en imposer aux autres, il en impose moins à lui-même; que celui qui veut embellir, exagère; qu'on perd du côté de l'exacte vérité tout ce qu'on gagne du côté de la chaleur; que pour être vraiment utile, il faut présenter les foiblesses à côté des vertus; que nous avons plus de confiance dans des portraits qui nous ressemblent; que toute éloquence est une espèce d'art dont on se méfie; et que l'orateur en se passionnant tient en garde contre lui les esprits sages qui aiment mieux raisonner que sentir, ou, pour mieux dire, dont le sentiment ne peut être excité qu'à propos. L'imagination de Thomas lui a fait quelquefois illusion, non-seulement dans ses *Eloges*, mais encore dans son *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes*, 1772, in-8°.

C'est un panégyrique où l'encens n'est pas toujours offert par les mains de la vérité. L'auteur conclut trop du particulier au général. Aperçoit-il dans un siècle une femme distinguée par ses vertus ou illustre par ses talens, il s'attache à l'observer et à la peindre; et sur le caractère particulier de cette femme il établit le caractère de son sexe à la même époque. Le tableau des courtisanes de la Grèce est peint avec autant de grace que de décence. L'*Essai sur les Femmes* devoit faire partie de l'*Essai sur les Eloges*, 2 vol. in-8°, 1773: autre ouvrage de Thomas. Celui-ci se distingue par des images brillantes, des pensées fortes, des idées justes, des jugemens sains, des connoissances variées, des recherches intéressantes sur les orateurs anciens et modernes. Son style toujours pur, toujours harmonieux, a plus de naturel et moins d'apprêt que dans ses Eloges. Thomas étoit poète ainsi qu'orateur. Son *Epître au Peuple*, son *Ode sur le Temps* et son *Poëme de Jumonville* sont plus dignes cependant du siècle de Lucain ou de Claudien que de celui de Virgile. La versification en est belle, mais quelquefois monotone et emphatique. Le poëme de la *Pétréide*, que l'auteur n'eut pas le temps d'achever, a de grandes beautés et les mêmes défauts. Le plus beau chant est celui où l'auteur transporte le czar Pierre au fond des mines souterraines; là, un génie lui développe les révolutions du globe. Il existe dans les descriptions qu'il renferme un intérêt véritable; mais il est fâcheux que des situations pathétiques et animées ne viennent pas embellir ses tableaux. En général on a reproché à Thomas d'avoir voulu faire tous ses vers également harmonieux; dès lors on y ressent la contrainte du travail qu'il éprouva. « Il en est de la versification, a dit avec raison un littérateur, comme d'un concert. Il faut que des sons affoiblis y fassent ressortir le son général. Le même instrument ne doit pas y retentir toujours, la même corde y résonner sans cesse. » Nous ne parlons point de son ballet d'*Amphion*, en trois actes, joué en 1767: c'est un de ses moindres ouvrages. Hérault de Sechelles a laissé dans ses manuscrits un *Précis* sur la vie de Thomas. Les jours d'académie, après l'assemblée, il alloit chez madame Necker, chez laquelle d'ailleurs il passoit tous les jours deux heures quand elle étoit seule. Il avoit pour elle un extrême attachement; quelquefois cependant il se reprochoit le temps qu'il y passoit, et disoit que si cette connoissance eût été à refaire, il ne l'auroit pas faite. Ses auteurs favoris étoient, parmi les poètes, Euripide, Virgile, Juvénal, Lucain qu'il traduisoit souvent, Métastase, Pope, et sur-tout l'Homère de ce dernier qu'il lisoit continuellement et qu'il préféroit même à l'auteur grec; parmi les écrivains en prose, Buffon, Voltaire, Rousseau formoient ses lectures. C'est à l'OEdipe et à la Mariamne de Voltaire qu'il donnoit la préférence sur les autres pièces de cet auteur. Il estimoit plus dans Voltaire l'écrivain que l'homme. Bonneville dit, dans son Prospectus de l'Histoire moderne: « L'Histoire générale de Voltaire n'est souvent qu'un triste roman philosophique, et lors même qu'il est plus exact dans ses récits, il a une manière si cruellement légère de traiter les objets de la plus haute importance,

qu'il m'a semblé long-temps mériter ce mot terrible que me dit un jour à son sujet l'éloquent Thomas : ce Voltaire est un mauvais génie qui est venu rire d'un rire de démon aux malheurs de l'espèce humaine. » Montesquieu paroissoit à Thomas le premier des écrivains pour la force et l'étendue des idées, pour la multitude, la profondeur, la nouveauté des rapports. « Il est incroyable, disoit-il, tout ce que Montesquieu a fait apercevoir dans ce mot si court, le mot *Loi*. » Après Montesquieu, il plaçoit Buffon pour le don de la pensée et l'art de généraliser ses idées. Après Buffon, Diderot ; il hésitoit même s'il ne le placeroit pas sur la même ligne. Après eux, suivant lui, venoit J.-J. Rousseau. Thomas étoit doux, patient, sobre, compatissant, sensible à l'excès, jamais emporté. Plusieurs hommes de lettres reçurent de lui des secours considérables, et il alloit avec adresse au-devant de leurs besoins... » Le recueil de ses *Ouvrages* en prose a paru à Paris en 1773, 4 vol. in-12. Une édition plus complète de ses OEuvres en vers et en prose a été publiée à Paris en 1802, en 7 vol. in-8°. Deleire a donné en 1791 un *Essai* sur la Vie de Thomas. *Voy*. DELEIRE.

XXIV. THOMAS, baron de Dimsdale. *Voyez* DIMSDALE.

XXV. THOMAS A KEMPIS. *Voyez* KEMPIS.

XXVI. THOMAS WALDENSIS. *Voy*. NETTER.

XXVII. THOMAS CAJETAN. *Voyez* VIO.

XXVIII. THOMAS (Paul). *V*. GIRAC.

XXIX. THOMAS. *V*. THAUMAS.

THOMASI, THOMASINI. *V*. TOMASI *et* TOMASINI.

I. THOMASIUS (Michel), qu'on nommoit aussi Tanaquetius, né à Majorque, secrétaire et conseiller de Philippe II, roi d'Espagne, fut élevé à l'évêché de Lérida. Il joignoit à la science du droit la connoissance de la philosophie. On lui est redevable de la correction du *Décret* de Gratien, et de l'édition du *Cours anatomique* que fit Grégoire XIII avant d'être pape. Thomasius a laissé quelques autres ouvrages, tels que, *Disputes ecclésiastiques*, Rome, 1585, in 4° ; *Commentarius de ratione conciliorum celebrandorum*. Il vivoit encore en 1560.

* II. THOMASIUS (Charles), de Raguse, fut le premier à construire la ville de Palme en Sicile. Philippe IV lui donna le titre de duc. Il entra chez les clercs réguliers, et mourut à Rome en 1675. On a de lui, I. *Arbor uberrima sacræ doctrinæ*. II. *Quodlibeta Theologica*. III. *Tabula aurea operum omnium*. IV. *Relation de l'amphithéâtre flavien, autrement dit Colisée*, etc.

† III. THOMASIUS (Jacques), professeur en éloquence à Leipsick, et d'une bonne famille de cette ville, y fut élevé avec soin : il y enseigna les belles-lettres et la philosophie. Le célèbre Leibnitz, qui avoit été son disciple en cette dernière science, disoit que « si son maître avoit osé s'élever contre la philosophie de l'Ecole, il l'auroit fait ; » mais il avoit plus de lumières que de courage. Il mourut dans sa patrie en 1684, à 62 ans. Ses principaux ouvrages sont, I. Les *Origines de l'Histoire philosophique et ecclésiastique*. II. Plusieurs *Disser-*

*tations* (Hall, 1700 et années suivantes, 11 vol. in-8°.) et dans l'une desquelles il traite du plagiat littéraire, et donne une liste de cent plagiaires. Ces ouvrages sont en latin et renferment beaucoup de recherches.

IV. THOMASIUS (Christian), fils du précédent, né à Leipsick en 1655, prit le bonnet de docteur à Franckfort-sur-l'Oder en 1676. Un Journal allemand qu'il commença de publier en 1688, et dans lequel il semoit plusieurs traits satiriques contre les scolastiques, lui fit beaucoup d'ennemis. On excita Mazius à l'accuser publiquement d'hérésie et même du crime de lèse-majesté. Thomasius avoit réfuté un Traité de son dénonciateur où il prétendoit qu'il n'y avoit que la religion luthérienne qui fût propre à maintenir la paix et la tranquillité de l'état : ce fut la semence des persécutions qu'on lui suscita. Il fut obligé de se retirer à Berlin, où le roi de Prusse se servit de lui pour fonder l'université de Hall. La première chaire de droit lui fut accordée en 1710. Trois ans après il fit soutenir des *Thèses*, (Anvers, 1713, in-4°) dans lesquelles il avança que le concubinage n'a rien de contraire au droit divin, et qu'il est seulement un état moins parfait que celui du mariage. Cette opinion fit naître beaucoup d'écrits. Thomasius mourut en 1728, regardé comme un esprit bizarre et un homme inquiet. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en allemand. Les principaux sont, I. Une *Introduction à la Philosophie de la cour*. II. L'*Histoire de la Sagesse et de la Folie*. III. Deux *Livres* des *Défauts de la Jurisprudence romaine*. IV. Les *Fondemens du Droit naturel et des gens*. V. *Histoire des Disputes entre le Sacerdoce et l'Empire*, jusqu'au 16e siècle.

I. THOMASSIN (Louis), né à Aix en Provence le 28 août 1619, d'une famille ancienne et distinguée dans l'Église et dans la robe, fut reçu dans la congrégation de l'Oratoire dès sa quatorzième année. Après y avoir enseigné les humanités et la philosophie, il fut fait professeur de théologie à Saumur. L'Écriture, les Pères, les Conciles prirent dans son école la place des vaines subtilités scolastiques. Appelé à Paris en 1654, il y commença dans le séminaire de Saint-Magloire des conférences de théologie positive, selon la méthode qu'il avoit suivie à Saumur. Ses succès dans cet emploi lui firent des amis illustres. Péréfixe, archevêque de Paris, l'encouragea de faire imprimer ses *Dissertations latines sur les Conciles* dont il n'y a eu que le premier vol. qui ait paru en 1667, in-4°; et ses *Mémoires sur la Grace*, qui furent imprimés en 1668, en trois vol. in-8°. Le P. Thomassin avoit été d'abord du sentiment des solitaires de Port-Royal sur la grace; mais après avoir lu les Pères de l'Eglise grecque, il changea d'opinion, et comme il étoit persuadé que la tradition de l'Eglise universelle n'avoit pu varier sur des matières si importantes, il s'appliqua à concilier les Pères grecs avec St. Augustin. Ce fut ce qui donna lieu à ses *Mémoires sur la Grace*, qui ne furent pas goûtés de tous les théologiens en France, mais qui furent bien reçus en Angleterre, en Allemagne et même en Italie. Ils reparurent en 1682, in-4°, augmentés de deux Mémoires sous

les auspices de Harlay, successeur de Péréfixe. Il publia aussi trois tomes des *Dogmes Théologiques* en latin, le premier en 1680, le second en 1684, le troisième en 1689 : trois autres tomes en français de la *Discipline ecclésiastique* sur les bénéfices et les bénéficiers ; le premier en 1678, le second en 1679, le troisième en 1681. Cet ouvrage, le plus estimé de ceux du P. Thomassin, fut réimprimé en 1725, et traduit par lui-même en latin, 1706, 3 vol. in-folio. Il donna divers traités sur *la Discipline de l'Eglise et la Morale chrétienne*. de *l'Office Divin*, in-8°; des *Fêtes*, in-8°; de *la Vérité et du Mensonge*, in-8° ; de *l'Aumône*, in-8° ; du *Négoce et de l'Usure*, in-8°. Celui-ci ne fut imprimé qu'après sa mort, aussi bien que le *Traité dogmatique des moyens dont on s'est servi dans tous les temps pour maintenir l'unité de l'Église*, 1705, 3 vol. in-4°. Ce ne fut pas seulement sur ces matières que brilla le savoir du P. Thomassin; il possédoit parfaitement les belles-lettres, et il voulut enseigner aux autres l'usage qu'on en pouvoit faire. Aussi donna-t-il au public des *Méthodes d'étudier et d'enseigner chrétiennement la philosophie*, in-8° ; les *Histoires profanes*, 2 vol. in-8°; les *Poëtes*, 3 vol. in-8°. Le pape Innocent XI témoigna quelque désir de se servir de son ouvrage de la *Discipline* pour le gouvernement de l'Eglise, et voulut même attirer l'auteur à Rome. L'archevêque de Paris en parla au roi de la part du cardinal Casanata bibliothécaire de sa Sainteté ; mais la réponse fut qu'un tel sujet ne devoit pas sortir du royaume. Thomassin témoigna au saint Père sa gratitude et son zèle, en traduisant en latin les trois volumes de la *Discipline*. Ce travail fatigant ne fut pas plutôt fini, qu'il en reprit un autre non moins pénible. Comme il s'étoit appliqué à l'hébreu pendant cinquante années, il crut devoir faire servir cette étude à prouver l'antiquité et la vérité de la religion. Ainsi il entreprit de faire voir que la langue hébraïque est la mère de toutes les autres, et qu'il falloit par conséquent chercher dans l'Ecriture, qui conserve ce qui nous en reste, l'histoire de la vraie religion aussi bien que la première langue. Ce fut ce qui l'engagea de composer une *Méthode d'enseigner chrétiennement la Grammaire ou les langues par rapport à l'Ecriture-Sainte*, 2 volumes in-8°. Elle fut suivie d'un *Glossaire universel hébraïque*, dont l'impression qui se faisoit au Louvre ne fut achevée qu'après sa mort. Cet ouvrage vit le jour en 1697, in-folio (par les soins du P. Bordes de l'Oratoire, et de Barat membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres), et ne répondit pas à la réputation de l'auteur. Le P. Thomassin mourut la nuit de Noël de 1695. Richard Simon disoit de lui : qu'il étoit l'homme de l'Oratoire qui faisoit le plus d'honneur à sa congrégation après le P. Morin. » Il ajoutoit qu'il n'y avoit personne qui pût réparer sa perte. Le P. Thomassin étoit modeste et modéré. Il gémissoit des disputes de l'Ecole, et n'entroit dans aucune. Sa charité étoit si grande, qu'il donnoit aux pauvres la moitié de sa pension que lui faisoit le clergé. Il ne voulut ni charges ni emplois. La nature et la retraite lui avoient inspiré une telle timidité, que lorsqu'il tenoit ses conférences à Saint-Magloire, il faisoit mettre une espèce de rideau entre ses auditeurs

et lui. On ne peut lui refuser beaucoup d'érudition, mais il la puise moins dans les sources que dans les auteurs qui ont copié les originaux. Sa *Discipline Ecclésiastique* offre beaucoup de fautes dans tous les endroits où il s'agit de citations d'auteurs grecs. On en a un Abrégé par d'Héricourt. Le style du Père Thomassin est pesant ; il n'arrange pas toujours ses matériaux d'une manière agréable ; et en général il est trop diffus.

* II. THOMASSIN (Louis), ingénieur du roi, né à Paris, étoit allié du célèbre Mignard. Ses principaux ouvrages sont, I. Un *Traité des Fortifications*, 3 vol., dédié au duc d'Orléans, qui donna à l'auteur une gratification de six mille francs ; il n'y a eu que le premier volume qui ait paru in-4°. Il inséra dans le troisième un ouvrage curieux, attribué à Vauban. II. Plusieurs *Mémoires* imprimés sur le projet d'un canal en Bourgogne. III. Une *Lettre* en forme de Dissertation sur la découverte de la colonne de Cussy, village du Bailliage de Beaune, et autres sujets d'antiquités de Bourgogne, Dijon, 1725, in-8°. Il y en a eu deux éditions. IV. *Dissertation sur les tombeaux de Quarré-les-Tombes.* V. *Histoire des antiquités d'Autun.* IV. *Observations sur les Carmesses de Flandre.*

III. THOMASSIN (Philippe), graveur célèbre, prit à Troyes en Champagne, lieu de sa naissance, les premiers principes du dessin. Il voyagea ensuite en Italie, où, après s'être perfectionné sous les grands maîtres qui illustrèrent la fin du 16e siècle, il se fixa à la gravure, s'établit à Rome et s'y maria. Il donna en 1600 un recueil in-4°, des *Portraits* des souverains les plus distingués, et des plus grands capitaines des 15e et 16e siècles. Ces portraits au nombre de cent, gravés d'après les originaux, sont accompagnés d'un sommaire latin des actions les plus mémorables de chacun des princes et des capitaines qu'ils représentent. Cette première édition, ornée d'un frontispice de bon goût, a été suivie d'un grand nombre d'éditions postérieures. Thomassin la dédia à Henri IV. Sa dédicace est remarquable par une noble simplicité, qui, en Italie sur-tout, se rencontre rarement dans ce genre de composition. Thomassin s'exerça principalement sur des sujets de dévotion d'après Raphaël, Fréderic Zucchero, Salviati, Le Baroche et autres peintres célèbres. On estime sur-tout de lui une allégorie sur la *Rédemption*, une *sainte Famille*, la *Naissance du Sauveur* et la *Purification*. Il fit un grand nombre d'élèves, parmi lesquels on compte le premier des Cochin et Michel Dorigny ses compatriotes ; mais aucun ne lui fit plus d'honneur que le fameux Callot, qui apprit de lui à manier le burin. Callot travailla d'abord sous ses yeux, d'après les Sadler ; il copia ensuite quelques pièces des Bassans et d'autres peintres. Enfin il donna une suite des plus beaux autels de Rome au nombre de vingt-huit. Ces premiers essais ne sont pas merveilleux ; mais ils annoncent la rapidité des progrès du jeune artiste, et le maître en partage l'honneur. Ces travaux furent interrompus par une intrigue galante. Jeune, bien fait, d'une physionomie agréable, aussi enjoué que ses compositions, Callot plut à Mad. Thomassin, et les amans ne se conduisirent pas avec discrétion. Callot fut forcé de

quitter sa maison, et même de s'éloigner de Rome, vers l'année 1612. Thomassin passa le reste de sa vie à Rome, où il mourut, âgé de 70 ans. La date de sa mort est ignorée.

IV. THOMASSIN (Henri-Simon), fils d'un graveur habile appelé Simon, de la même famille que le précédent, entra chez le célèbre Picard, dit le *Romain*, où il acheva de se perfectionner. Ce grand artiste s'étant retiré en Hollande en 1710, son élève le suivit et y demeura jusqu'en 1713 qu'il revint à Paris, où il fut reçu de l'académie royale en 1728. Sa manière de graver étoit belle et savante. Il entroit parfaitement dans l'esprit du peintre dont il vouloit rendre le caractère, et il avoit l'art d'en faire connoître avec finesse la touche et le goût des contours. On cite entre autres productions de son burin, I. La *Melancolie du Féty*, célèbre peintre florentin. II. Le *Magnificat de Jouvenet*, III. Le *Coriolan*, d'après La Fosse, IV. Le *Retour du bal de Wateau*. V. Les *Noces de Cana*, d'après Paul Véronèse, VI. *L'homme condamné au travail*, d'après Le Féty, VII. Les *Disciples d'Emmaüs*, d'après Paul Véronèse, VIII. *Enée chez Didon*, d'après Antoine Coypel, IX. *La peste de Marseille*, d'après de Troy. Il mourut le premier janvier 1741, âgé de 53 ans. C'est à son père que l'on doit la *Transfiguration* d'après Raphaël, et le *Recueil* des statues et ouvrages de sculpture qui décorent les jardins et le château de Versailles, in-8°.

* V. THOMASSIN (Jacques-Philippe), né à Padoue en 1597, et mort à Cittadova en Istrie, dont il étoit évêque, en 1654. La littérature fut son occupation journalière, et la principale cause de son élévation à l'épiscopat. Il eut le courage de s'opposer au goût de son siècle, et sur-tout à celui de Marini. Il recueillit tout ce qu'il put trouver sur le célèbre Pétrarque, et le publia sous le titre de *Petrarcha redivivus, Laura comite*, Padoue, 1650, 1 vol. in-4°. Il présenta son travail à Urbain VIII, qui pour récompense le nomma évêque. On a encore de lui, I. *Elogia illustrium virorum iconibus ornata*, 1630, 2 vol. in-4°; 1644, 2 vol. II. *Annales des Chanoines de St. George*, en latin. III. *Agri Patavini inscriptiones*, 1696, in-4°. IV. *Historia Gymnasii Patavini*, 1654, in-4°. V. *Tractatus de tesseris hospitalitatis*, Udine, 1647, VI. *De Donariis et tabellis votivis*, Udine, 1639, avec fig.

VI. THOMASSIN (Antoine Vincentini, plus connu sous le nom de), fut un des plus célèbres acteurs de la troupe italienne amenée en France en 1716 par ordre du régent; il remplit pendant près de quarante ans le rôle si difficile d'Arlequin avec le plus grand succès. Sa souplesse, ses graces toujours nouvelles, ses saillies piquantes, son jeu vrai, naturel et comique, faisoient l'amusement de tous les spectateurs. Au milieu des ris excités par ses bouffonneries il savoit rendre un trait de sentiment avec tant d'expression, qu'il arrachoit subitement des larmes. Cet homme si gai sur le théâtre fut attaqué de vapeurs pour lesquelles il consulta le fameux du Moulin. Ce médecin, qui ne connoissoit pas le consultant, le renvoya pour tout remède à Arlequin. « Dans ce cas-là, répondit Thomassin, il faut donc que je meure de maladie; car je

suis moi-même cet Arlequin auquel vous me renvoyez. » Il mourut à Paris le 19 août 1737, à 57 ans. Carlin lui succéda. *Voyez* Bertinazzi.

* VII. THOMASSIN de Montbel, mort à Arc en Barrois en 1810, est auteur d'une tragédie intitulée *le Siége d'Alise*, ou *Vercingetorix*, qui fut imprimée et non représentée. Ce jeune littérateur, trop sensible à la critique que les journaux firent de sa pièce, en conçut un violent chagrin dont les effets développèrent rapidement les germes d'une pulmonie qui le conduisit au tombeau à la fleur de son âge. On lui doit encore quelques *Poésies fugitives* assez agréables.

THOMASSINE SPINOLA. *V.* Spinola, n° III.

THOMÉ (N.), négociant de Lyon, membre de l'académie de sa patrie, mort vers 1780, s'occupa avec succès d'agriculture, et introduisit le mûrier blanc dans le Lyonnais et les environs. Il a publié, I. *Mémoire* sur la pratique du semoir, 1760, in-12. II. *Mémoire* sur la culture du mûrier blanc, 1763, in-12. III. *Autre* sur la manière d'élever les vers à soie, 1767, in-12. Ce dernier ouvrage a été réimprimé sous le nom de l'auteur en 1771, in-8°.

THOMIN (Marc), habile opticien de Paris, s'occupa principalement à régler les lunettes sur différentes vues. Il a donné sur ce sujet 1 vol. in-12 en 1749, et un *Traité d'optique*, 1749, in-8°. Il mourut en 1752, âgé de 45 ans.

† I. THOMPSON (Jacques), poète anglais, naquit en 1700 à Ednen en Ecosse, d'un père ministre. Son *Poëme sur l'hiver*, publié en 1726, le fit connoître. Le lord Talbot, chancelier du royaume, lui confia son fils. Il lui servit de guide dans ses voyages. Le poète parcourut avec son élève la plupart des cours et des villes principales de l'Europe. De retour dans sa patrie, le chancelier le nomma son secrétaire. La mort ayant enlevé à Thompson ce protecteur, il fut réduit à vivre des fruits de son génie. Il travailla pour le théâtre jusqu'à sa mort, arrivée en 1748. Sa physionomie annonçoit la gaîté, et sa conversation l'inspiroit. Bon ami, bon parent, excellent patriote, philosophe paisible, il ne prit aucune part aux querelles de ses confrères. La plupart l'aimèrent, et tous le respectèrent. La poésie ne fut ni son seul goût ni son seul talent. Il se connoissoit en musique, en peinture, en sculpture, en architecture; l'histoire naturelle et l'antiquité ne lui étoient pas non plus inconnues. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Londres en 1762, en deux vol. in-4°. Le produit en fut destiné à lui élever un mausolée dans l'abbaye de Westminster. M. Murdoch qui a dirigé cette magnifique édition, l'a ornée de la vie de l'auteur. On y trouve, I. *Les Quatre saisons*, poëme aussi philosophique que pittoresque, traduit en françois en 1739, in-8°, par madame Bontems avec de belles estampes. Plusieurs morceaux de cet ouvrage prouvent que Thompson étoit un poète du premier ordre. « Il a des défauts sans doute, dit Roucher, qui l'a quelquefois heureusement imité, de grands et nombreux défauts; son expression est souvent obscure, verbeuse, incohérente; trop souvent elle franchit la limite qui sépare le sublime du gigantesque; le goût, pour dire tout en un mot, n'a pas toujours di-

rigé son pinceau : mais ce mérite qu'il est facile d'acquérir par l'étude, du moins jusqu'à un certain degré, étoit remplacé en lui par un autre qui ne s'acquiert point : le génie. » Johnson compatriote de Thompson, l'a aussi très-bien apprécié. « C'est un homme, dit-il, qui fixe la nature avec des yeux que le ciel n'a jamais donnés qu'à un poète. En le lisant vous vous étonnez de n'avoir jamais vu ce qu'il vous montre, de n'avoir jamais éprouvé les sentimens qu'il vous communique. Il vous expose la nature dans toute sa magnificence ; soit qu'il la représente gracieuse ou terrible, il vous enflamme de son enthousiasme, et sa vaste imagination agrandit la vôtre. Mais il est trop abondant ; son style a un éclat qui ne permet pas toujours de distinguer sa pensée, et trop souvent il satisfait plus l'oreille que l'esprit. » Son tableau de l'origine des fleuves plaira à tous ceux qui aiment à voir la sublimité des images, la hardiesse des figures, le mouvement du style associés dans la poésie à la vérité physique. Le poëme de Thompson est d'autant plus estimable, qu'il est très-difficile qu'un habitant du nord puisse jamais chanter les saisons aussi bien qu'un homme né dans des climats plus heureux. Le sujet, comme l'a très-bien observé un philosophe, manque à un Écossais tel que Thompson. Il n'a pas la même nature à peindre. La vendange chantée par Théocrite, par Virgile, origine joyeuse des premières fêtes et des premiers spectacles, est inconnue aux habitans du 54e degré. Ils cueillent tristement de misérables pommes sans goût et sans saveur, tandis que nous voyons sous nos fenêtres cent filles et cent garçons autour des chars qu'ils ont chargés de raisins délicieux. Aussi Thompson n'a pas touché à ce sujet dont Saint-Lambert, Roucher, Delille ont fait d'agréables peintures. II. Le *Château de l'Indolence*, plein de bonne poésie et d'excellentes leçons de morale. III. Le *Poëme de la Liberté*, auquel il travailla pendant deux ans et qu'il mettoit au-dessus de ses autres productions, moins peut-être pour le mérite de l'ouvrage qu'à cause du sujet qui étoit du goût de l'auteur. IV. Des *Tragédies* qui furent représentées avec beaucoup de succès en Angleterre et qui en auroient peut-être moins en France. Nos oreilles, accoutumées aux chefs-d'œuvre de Racine, ne pourroient guère entendre avec plaisir des pièces qui pèchent par le plan et souvent par la versification. Saurin en a mis une sur notre théâtre (sous le titre de Blanche et Guiscard) qui a réussi ; mais dans bien des endroits il s'est écarté du poète anglais. Celle qui est intitulée, le *Marchand de Londres*, offre un jeune homme livré aux séductions d'une courtisane qui peu à peu le conduit au crime. Ce même sujet a été traité en France sans succès. V. Des *Odes* au-dessous de celles de J. B. Rousseau pour la poésie, et de celles de La Mothe pour la finesse. De tous les ouvrages de Thompson, le plus estimé, et celui qui mérite le plus de l'être, est, sans contredit, son poëme des *Saisons*. C'est dans cette admirable composition qu'il faut apprécier son génie. Les Saisons font d'ailleurs époque dans l'histoire de la poésie ; ce n'est pas que ce soit le premier poëme descriptif proprement dit, puisqu'avant sa publication on admiroit déjà *The*

*Cooper's hill*, *the Park*, de Waller, et *the Windsor Forest*, de Pope; mais c'est le premier ouvrage où l'on ait vu la poésie descriptive traiter un sujet d'un intérêt général : ce n'est point un petit coin de la nature, c'est la nature entière que l'auteur renferme dans son poëme. Ce genre, comme genre à part, est sans doute éminemment vicieux; les imitateurs de Thompson, qui n'avoient point la tournure de son talent, l'ont bien prouvé : mais lorsque la critique attaque justement ces sortes de poëmes, le chantre anglais est toujours l'objet d'une honorable exception. On reconnoît dans les Saisons une composition originale : au lieu de quatre chants froidement descriptifs, l'auteur adresse quatre hymnes sublimes à la nature. Chez Thompson tout est vie et végétation; il ne raisonne pas sur les travaux de la campagne, il les peint de la manière la plus séduisante et la plus vraie, et les vers du poète vous font assister à tous les grands spectacles de la nature. Mais en faisant l'éloge des Saisons, il faut avouer qu'il s'y rencontre quelques taches légères, des idées vagues, des tours souvent répétés, et une profusion d'ornemens qui fait désirer du repos; quelquefois aussi le vers de Thompson devient obscur par trop de hardiesse, et manque de douceur et d'harmonie; mais ces défauts n'empêchent point que ce poëme ne soit une des productions les plus attachantes et les plus sublimes de la littérature moderne.

† II. THOMPSON (Edouard), capitaine dans la marine anglaise, et poète, né à Hull au comté d'Yorck, mort en 1786, étudia sous le docteur Cox : dès sa jeunesse, Thompson passa aux Indes orientales. Quelque temps après il obtint un grade sur un vaisseau de guerre; en 1737 il étoit lieutenant. Lorsque la guerre fut terminée, il se retira avec une pension, et s'occupa de la littérature. La première de ses productions fut un poëme très-licencieux, intitulé *la Mérétriciade*. En 1764 il donna un second poëme, intitulé *le Soldat*, in-4° : et à peu près dans le même temps il publia le prospectus d'un grand ouvrage, intitulé *Observations maritimes recueillies depuis l'année* 1653 *jusqu'à* 1763 inclusivement : mais ce travail n'a jamais paru. En 1765, Thompson mit au jour un troisième poëme, intitulé *la Courtisane*, qui fut bientôt suivi d'un autre. En 1767 il donna ses *Lettres d'un marin*, 2 vol. in-12; et en 1769 un poëme plaisant, intitulé *le Jubilé à Stratford sur Avon*. A la suite de ces ouvrages, il en fit paroître un autre obscène appelé *la cour de Cupidon*. Enfin en 1773 Thompson fit jouer au théâtre de Drury-Lane *la belle Quaker*, comédie prise d'une pièce de Shadwell, à laquelle il avoit fait quelques changemens. En 1777 il donna une *édition* des Œuvres de Paul Withehead, et une autre des Œuvres d'André Morwel, 3 vol. in-4°. Gorick, avec qui Thompson étoit lié, lui procura une place de capitaine d'un vaisseau : il eut ensuite le commandement de la Hyenne, qui prit un bâtiment de la compagnie des Indes de France. En 1785 Thompson eut le commandement du Grampus; ce fut à bord de ce bâtiment, après quelques courses heureuses, qu'il mourut sur les côtes d'Afrique.

* III. THOMPSON (George),

médecin anglais, florissoit vers le milieu du 17e siècle. On a de lui, *Epilogismi chymici observationes, necnon remedia hermetica*, etc., Lugduni Batavorum, 1673, in-12. II. *Experimenta admiranda cum observationibus medico-chymicis*, etc., Londini, 1680, in-8°. III. *Chymiatrorum acus magnetica*, etc., Francofurti, 1686, in-12.

THOMYRIS, reine des Scythes. *Voy.* Cyrus n° I.

* THONER (Augustin), médecin, né à Ulm vers la fin du 16e siècle, et mort dans un âge très-avancé, a laissé : *Observationum medicinalium haud vulgarium libri quatuor*, etc., Ulmæ, 1649, in-4°. II. *Epistolarum medicinalium appendix*, Tubingæ, 1653, in-4°.

† THORENTIER (Jacques), docteur de Sorbonne, puis prêtre de l'Oratoire, mort en 1713, avoit eu le titre de grand-pénitencier de Paris sous de Harlay, mais il n'en avoit jamais exercé les fonctions. La chaire et la direction l'occupèrent principalement. On a de lui, I. Les *Consolations contre les frayeurs de la mort*, in-12. II. Une *Dissertation sur la pauvreté religieuse*, 1726, in-8°. III. L'*Usure expliquée et condamnée par les saintes Ecritures*, etc., Paris, 1673, in-12, sous le nom de *du Tertre;* ouvrage assez bien raisonné suivant les uns, et trop sévère suivant d'autres. Il suit cependant les anciens principes. IV. Huit *Sermons* sur l'Eucharistie, plus solides que brillans, imprimés à Paris en 1682, in-8°, sous ce titre : *Les bienfaits de Dieu dans l'Eucharistie, et la Reconnoissance de l'homme.*

THORESBY (Raoul), savant anglais, né à Leeds dans le comté d'Yorck en 1658, mort en 1725, devint membre de la société royale et a publié quelques *ouvrages* d'érudition, et sur-tout une *topographie* de Leeds et de la contrée.

THORILLIÈRE (N. le Noir de la), gentilhomme, d'officier de cavalerie se fit comédien pour les rôles de *roi* et de *paysan* en 1658, et mourut en 1679, après avoir publié une tragédie de *Marc-Antoine.* L'illustre Molière étant mort en 1673, La Thorillière passa dans la troupe de l'Hôtel de Bourgogne, où il continua de jouer ses deux rôles avec le même succès. Il eut un fils et un petit-fils, qui embrassèrent sa profession de comédien.

THORISMOND. *Voy.* Attila.

† THORIUS (Raphaël), médecin et poète latin, mort en 1629, florissoit en Angleterre sous le roi Jacques Ier. Il a fait un *Poëme* estimé sur le tabac, et une *Lettre* : *De causâ morbi et mortis Isaaci Casauboni.* On raconte de lui une aventure assez plaisante. Comme il aimoit beaucoup le vin, il en porta un jour une rasade si considérable à de Peiresc, que celui-ci fut très-embarrassé pour l'avaler; toutefois avant de le faire, il fit promettre à Thorius d'accepter la santé qu'il alloit lui porter. Il remplit d'eau le même verre, et l'avala, après avoir porté la santé au médecin. Thorius consterné, ne pouvant se résoudre à boire cette énorme rasade d'eau, qu'il détestoit, chercha en soupirant, mais en vain, les moyens de s'en défaire, et fut presque toute la journée à la vider.

† THORNDIKE (Herbert), savant théologien anglais, mort

en 1672, fut élu en 1643 maître du collége de Sidney; mais, bientôt après, il fut expulsé de cette place pour son attachement au parti du roi. A la restauration, Thorndike obtint un canonicat de l'abbaye de Westminster. On a de lui un volume in-folio, intitulé *Epilogue*, dans lequel il défend l'Eglise d'Angleterre avec beaucoup d'adresse et d'habileté. Thorndike a donné encore un *Traité des poids et mesures;* et un autre *des Censures de l'Eglise;* enfin il a eu part à la Bible polyglotte de Walton.

† THORNILL (Jacques), peintre, né en 1676 dans la province de Dorset, mort le 24 mai 1734, étoit fils d'un gentilhomme qui, l'ayant laissé orphelin fort jeune et sans bien, le mit dans la nécessité de chercher dans ses talens de quoi subsister. Il entra chez un peintre médiocre, où le désir de se perfectionner et son goût le rendirent en peu de temps habile dans son art. La reine Anne lui donna la place de son premier peintre, avec le titre de chevalier. Il devint très-riche, et fut élu membre du parlement; mais les richesses ni les honneurs ne l'empêchoient point d'exercer la peinture. Il avoit un génie qui embrassoit tous les genres; il *peignoit* également bien l'histoire, l'allégorie, le portrait, le paysage et l'architecture. On admire plusieurs de ses tableaux à l'hôpital de Greenwich. Le dôme de Saint-Paul de Londres est peint tout entier de sa main. Il a même donné plusieurs plans qui ont été exécutés. On distingue encore dans ses ouvrages l'escalier du palais d'Haptoncourt et la galerie de Kensington. Il laissa un fils héritier de ses biens et de ses talens, et une fille mariée au célèbre peintre Hogarth. Thornill, aux qualités d'un bon citoyen, joignoit l'esprit et le savoir. Ce qu'il y a de remarquable pour un peintre, c'est qu'il voyagea en France, en Allemagne et dans presque toutes les contrées de l'Europe, si ce n'est en Italie.

* THORNTON (Bonnel), poète et littérateur anglais, né en 1724, s'associa en 1754 avec Colman son camarade d'études pour la rédaction d'un journal hebdomadaire, intitulé le *Connoisseur*, qui eut quelque succès et qui fut continué jusqu'à la fin de 1756. Il fournit beaucoup d'articles au journal intitulé *The Public advertiser*, qui, à cette époque avoit une très-grande vogue en 1766. Encouragé par le succès qu'avoit eu la traduction en vers blancs de Térence par Colman son ami, il entreprit de donner celle de Plaute sur le même modèle; les deux premiers volumes qu'il en donna répondirent à son attente; mais Thornton n'étoit pas destiné à vivre long-temps: à la fleur de ses ans, jouissant des faveurs de la fortune, heureux dans sa vie domestique, il fut assailli des maux du corps, et mourut d'une goutte remontée le 9 mai 1768. Ses ouvrages consistent en quelques Pièces de *poésie*, un poème burlesque sous le titre de la *Bataille des Perruques*, dans lequel il attaque vivement les médecins; un petit nombre de lettres adressées à la femme qu'il aimoit et qu'il épousa depuis.

† I. THOU (Nicolas de), de l'illustre maison de THOU, originaire de Champagne, fut conseiller-clerc au parlement, archidiacre de l'église de Paris, abbé de Saint-Symphorien de Beauvais, puis évêque de Chartres.

Il sacra le roi Henri IV en 1594, et fut distingué parmi les prélats de son temps par son savoir et par sa piété. Il mourut en 1598, à 70 ans. On a de lui un *Traité de l'administration des sacremens*, une *explication de la messe et de ses cérémonies*, et d'autres *ouvrages* peu connus.

† II. THOU (Christophe de), frère aîné du précédent, premier président au parlement de Paris, chancelier des ducs d'Anjou et d'Alençon, suivit Henri II, Charles IX et Henri III avec un zèle actif, dans le cours des troubles de la France. Ce dernier prince le regretta, le pleura même à sa mort, arrivée en 1582, à 74 ans; il lui fit faire des obsèques solennelles; et on lui entendit souvent dire avec douleur « que Paris ne se fût jamais révolté, si Christophe de Thou avoit été à la tête du parlement. » Ce fut lui qui appliqua au massacre de la Saint-Barthélemi ces vers de Stace :

*Excidat illa dies ævo, nec postera credant*
*Secula; nos certè taceamus, et obruta multâ*
*Nocte tegi propriæ patiamur crimina gentis.*

† III. THOU (Jacques-Auguste de), troisième fils du précédent, né à Paris en 1553, voyagea de bonne heure en Italie, en Flandre et en Allemagne. Son père l'avoit destiné à l'état ecclésiastique; et Nicolas de Thou, son oncle, évêque de Chartres, lui avoit résigné ses bénéfices; mais la mort de son frère aîné l'obligea de s'en démettre. Il prit le parti de la robe et fut reçu conseiller au parlement, ensuite président à mortier. En 1586, après la funeste journée des Barricades, il sortit de Paris et se rendit à Chartres auprès de Henri III, qui l'envoya en Normandie, en Picardie, et ensuite en Allemagne. De Thou passa de là à Venise, où il reçut la nouvelle de l'assassinat de ce prince. Ce fut ce qui l'obligea de revenir en France. Henri IV étoit alors à Châteaudun; le président de Thou se rendit auprès de lui. Ce monarque, charmé de son savoir et de son intégrité, l'appela plusieurs fois dans son conseil, et l'employa dans des négociations importantes, comme à la conférence de Surène. Après la mort de Jacques Amyot, grand-maître de la bibliothèque du roi, le président de Thou obtint cette place. Le roi voulut qu'il fût un des commissaires catholiques dans la célèbre conférence de Fontainebleau, entre du Perron et du Plessis-Mornay. Pendant la régence de la reine Marie de Médicis, il fut un des directeurs généraux des finances. On le députa à la conférence de Loudun, et on l'employa dans d'autres affaires très-épineuses, dans lesquelles il ne fit pas moins éclater ses vertus que ses lumières. Il fut aussi chargé avec le cardinal du Perron de trouver les moyens de réformer l'université de Paris, et de travailler à la construction du collége royal qui fut commencé par ses soins. Il mourut à Paris le 7 mai 1617. Il avoit composé pour lui-même une épitaphe latine, dont voici quelques traits : « Ma raison, dit-il,

Combattit sans orgueil et souffrit sans murmure
Les défauts de l'humanité....
Contredit et persécuté,
Je n'opposai jamais le reproche à l'injure.
Sectateur de la vérité,
Et ma plume et ma voix lui servirent d'organe;
Sans mêler à son culte ou l'intérêt profane,
Ou la haine indiscrète ou la timidité.
France, si je n'eus rien de plus cher que ta gloire,
Du nom de citoyen si mon cœur fut épris,
Donne des pleurs à ma mémoire,
Ta confiance à mes écrits.

Le président de Thou s'étoit nour-

ri : des meilleurs auteurs grecs et latins, et avoit puisé dans ses lectures et dans ses voyages la connoissance raisonnée des mœurs, des coutumes et de la géographie de tous les pays différens. Nous avons de lui une *Histoire de son temps*, en 138 livres (depuis 1545 jusqu'en 1607), dans laquelle il parle également bien de la politique, de la guerre et des lettres. Les intérêts de tous les peuples de l'Europe y sont développés avec beaucoup d'intelligence et d'impartialité. Il ne peint ni comme Tacite ni comme Salluste, mais il écrit comme on doit écrire une histoire générale : ses réflexions, sans être fines, sont nobles et judicieuses. Il entre souvent dans de trop grands détails. « Autant de Thou est digne de foi sur tout ce qui s'est passé en France pendant le 16e siècle, puisqu'il a été lui-même témoin d'une partie de ces affaires et que son père a joué un grand rôle dans les temps immédiatement précédens, autant il est mal informé de ce qui se passoit au dehors de la France, même de son temps. Il n'y avoit point alors de gazettes, presque point d'ambassadeurs résidens dans les différentes cours qui entretinssent des correspondances suivies. De Thou n'étoit point en état d'éclaircir la vérité des bruits qui couroient dans le royaume, surtout relativement aux Espagnols qui nous étoient toujours suspects comme nos ennemis naturels. » (R. L. d'Argenson, Essais, t. 2, p. 161, édition de Liège.) Mais la beauté de son style empêche presque qu'on ne s'aperçoive de ce défaut. Le jugement domine dans cette histoire, à quelques endroits près, où l'auteur ajoute trop de foi à des bruits publics et à des prédictions d'astrologues. On lui a encore reproché de latiniser d'une manière étrange les noms propres d'hommes, de villes, de pays : il a fallu ajouter à la fin de son Histoire un dictionnaire, sous le titre de *Clavis historiæ Thuanæ*, où tous ces mots sont traduits en français. La liberté avec laquelle l'illustre historien parle sur les papes, sur le clergé, sur la maison de Guise, et une certaine disposition à pallier les fautes des huguenots et à faire valoir les vertus et les talens de cette secte, firent soupçonner qu'il avoit des sentimens peu orthodoxes. Il écrivit au président Jeannin une lettre dans laquelle il expose les persécutions que lui fit essuyer sa véracité. « Je prends Dieu à témoin, dit-il, que je n'ai eu en vue que sa gloire et l'utilité publique, en écrivant l'histoire avec la fidélité la plus exacte et la plus incorruptible dont j'ai été capable, sans me laisser prévenir par l'amitié ou par la haine. J'avoue que plusieurs ont sur moi l'avantage de l'agrément du style, de la manière de narrer, de la clarté du discours, de la profondeur des réflexions et des maximes ; mais je ne le cède en fidélité et en exactitude à aucun de ceux qui ont écrit l'histoire avant moi. J'ai mieux aimé m'exposer à perdre la faveur de la cour, ma propre fortune et même ma réputation, que de suivre les vues d'une prudence mal entendue, en taisant mon nom. Cette précaution auroit inspiré des doutes sur la fidélité d'une histoire que j'avois travaillée avec tant de soin pour l'utilité publique, et pour conserver à la postérité le souvenir de tout ce qui s'est passé de mon temps. Je prévis bien que je m'attirerois l'envie de beaucoup de gens, et l'événement ne l'a que trop justifié. A peine la première

partie de mon Histoire eut-elle été rendue publique en 1604, que je ressentis l'animosité d'un grand nombre de jaloux et de factieux. Ils irritèrent contre moi, par d'artificieuses calomnies, plusieurs des seigneurs de la cour, qui, comme vous savez, ne sont pas par eux-mêmes au fait de ces sortes de choses. Ils portèrent d'abord l'affaire à Rome, où, après m'avoir décrié, ils vinrent facilement à bout de faire prendre tout en mauvaise part par des censeurs chagrins, qui, étant déjà prévenus contre la personne de l'auteur, condamnèrent tout l'ouvrage dont ils n'avoient pas lu le tiers. Le roi prit d'abord ma défense, quoique plusieurs seigneurs de la cour me fussent contraires; mais peu à peu il se laissa gagner par l'artifice de mes ennemis. » De Thou étoit si modeste, qu'après la mort de Pierre Pithou il fut tenté de brûler son ouvrage, comme manquant désormais de guide et de conseil pour sa continuation. La meilleure édition de son Histoire est celle de Londres en 1733, en 7 vol. in-folio : on la doit à Thomas Carte. L'éditeur a joint à l'Histoire du président de Thou la continuation par Rigault, en 3 livres, depuis 1607 jusqu'en 1610. On auroit désiré, 1° qu'en faisant réimprimer le meilleur de nos historiens, il eût relevé dans des notes quelques-unes des méprises qui lui sont échappées; 2° qu'il eût ajouté les endroits retranchés et qu'on trouve en manuscrit dans quelques bibliothèques; 3° qu'il eût mis des sommaires marginaux; qu'il eût divisé l'ouvrage par numéros, et qu'il eût fait une table des matières relatives. Le texte étant continu et sans division, l'esprit du lecteur ne saisit pas aussi facilement les faits que lorsqu'on ajoute une courte analyse aux marges. Quoi qu'il en soit, c'est sur cette nouvelle édition que l'abbé des Fontaines, aidé de plusieurs savans, en donna une traduction française en 16 vol. in-4°, Paris, 1749; et Hollande, 11 vol. in-4°. Après une préface judicieuse, on y trouve les Mémoires de la vie de l'illustre historien, composés par lui-même, et que quelques auteurs attribuent à Pithou. Ces mémoires avoient déjà paru en français à Roterdam en 1731, in-4°, avec une traduction de la préface qui est à la tête de la grande Histoire de cet auteur. On a de lui des *Vers* latins où l'on trouve un style pur et élégant. Il a fait un *Poëme* sur la fauconnerie : *De re accipitraria*, 1584, in-4°. On dit que ce poëme agréable le priva de la place de premier président au parlement de Paris qu'avoit occupée son père. Il a été traduit en vers italiens par Bergantini au commencement de 18e siècle, et n'a pas obtenu même un traducteur en prose parmi nous. On doit encore à de Thou des *Poésies* diverses sur le Chou, la Violette, le Lis, 1611, in-4°; des *Poésies chrétiennes*, Paris, 1599, in-8°, etc. Durand a écrit sa Vie, in-8°. *V.* les articles MACHAULT n° I. *et* RIGAULT. On a mis au bas du portrait de cet homme savant et vertueux l'inscription suivante, qui paroît caractériser avec beaucoup de justesse et de précision sa personne et ses écrits :

Tel fut ce grave historien,
Intègre magistrat et zélé citoyen,
Dont la plume, sans fiel comme sans flatterie,
Défendit les autels, le trône et la patrie.

IV. THOU (François-Auguste de), fils aîné du précédent, hérita des vertus de son père. Nommé grand-maître de la bi-

bliothèque du roi, il se fit aimer de tous les savans par son esprit, sa douceur et son érudition. Il avoit été jusqu'en 1638 intendant de l'armée du cardinal de La Valette. Dans le temps qu'il occupoit cette place, le cardinal de Richelieu découvrit qu'il entretenoit de secrètes liaisons avec la duchesse de Chevreuse, et qu'il faisoit tenir les lettres qu'elle écrivoit dans les cours étrangères. Cette complaisance à l'égard d'une dame peu aimée du ministre le rendit suspect au cardinal, qui l'éloigna de tous les emplois de confiance. Voyant qu'il n'avoit rien à espérer du premier ministre, il s'attacha à Cinq-Mars, grand-écuyer, dans l'espérance de s'avancer par le crédit d'un favori regardé à la cour comme le rival de la faveur de Richelieu. Cette liaison avec un jeune homme d'un esprit évaporé et peu réfléchi fut la cause de sa perte. Nous avons parlé à l'article de Cinq-Mars d'un traité qu'il avoit conclu avec l'Espagne. De Thou, soupçonné d'avoir été le confident de tous les secrets des conspirateurs, fut arrêté pour n'avoir pas révélé le traité dont nous venons de parler. Il eut beau dire à ses juges, « qu'il eût fallu se rendre délateur d'un crime d'état contre Monsieur frère unique du roi, contre le duc de Bouillon, contre le grand-écuyer ; et d'un crime dont il ne pouvoit fournir la moindre preuve ; » il fut condamné à mort. Cinq-Mars attendri sur le sort de son ami, et ne se dissimulant point qu'il étoit la cause de sa perte, s'humilia devant lui en fondant en larmes. De Thou, ame sensible et forte, le relève et lui dit en l'embrassant : « Il ne faut plus songer qu'à bien mourir. » Il eut la tête tranchée à Lyon le 12 septembre 1642, à 35 ans. Tout le monde pleura un homme qui périssoit pour n'avoir pas voulu dénoncer son meilleur ami, et qui, ayant su le traité d'Espagne de la bouche de la reine, ne compromit jamais cette princesse dans ses réponses. On crut que Richelieu avoit été charmé de se venger sur lui de ce que le président de Thou, son père, avoit dit dans son Histoire, d'un des grands oncles du cardinal, en parlant de la conjuration d'Amboise à l'année 1560 : *Antonius Plessiacus Richelius, vulgò dictus Monachus, quòd eam vitam professus fuisset ; dein, voto ejurato, omni licentiæ ac libidinis genere contaminasset.* On prétend que le ministre vindicatif dit à cette occasion : « De Thou le père a mis mon nom dans son Histoire ; je mettrai le fils dans la mienne. » « De Thou, dit Thomas, n'eut pas d'autre crime que de n'avoir point été le délateur de son ami. Tous les juges qui temoignent du courage sont écartés. Il n'y a point de preuves ; on corrompt Cinq-Mars à qui on promet la vie. Il n'y a point de loi ; on en déterre une vieille dans le Code romain, rendue par des ministres despotes, sous deux princes imbécilles, employée une seule fois en France sous un tyran. L'abbé de Thou sollicite pour son frère et réclame les lois ; le cardinal l'exile et lui défend d'approcher du roi sous peine de la vie. Le roi avoit permis à l'évêque de Toulon de solliciter pour son beau-frère ; le cardinal par lettre de cachet lui défend ce que le roi avoit permis. Le cardinal lui-même est à Lyon pendant qu'on y instruit le procès ; on lui rend compte de tout ; chaque jour il fait venir les juges, et de tout le poids de sa puissance sollicite

le meurtre. Le chancelier hésite et le combat; le cardinal répond : «Il faut que de Thou meure.» On emploie toute l'adresse de l'art pour que l'innocent n'échappe point. Un des juges est contraire à l'arrêt de mort ; on le fait opiner le dernier. Enfin l'arrêt se prononce. Le chancelier sur le bureau même écrit au cardinal. Il manquoit un bourreau ; le chancelier l'achète et le paye de son argent. Il refond ensuite et change tous les actes de la procédure. C'est ainsi qu'un cardinal, qu'un ministre et qu'un prêtre faisoit observer les lois dans les jugemens ! » On peut consulter le Journal du cardinal de Richelieu; sa Vie par Le Clerc, 1753, 5 vol. in-12 ; les Mémoires de Pierre Dupuy, et les autres pièces imprimées à la fin du quinzième volume de la traduction de l'Histoire de Jacques-Auguste de Thou. On y trouve une relation circonstanciée du procès criminel fait à François-Auguste de Thou, le détail des chefs d'accusation, les moyens pris pour le condamner à mort, etc. Dupuy tâche de justifier son ami ; et tout ce qu'il dit en sa faveur est plein de force et de raison. On fit dans le temps ce distique sur la mort de Cinq-Mars et de de Thou :

*Morte pari periêre duo, sed dispare causâ ;*
*Fit reus ille loquens, fit reus ille tacens.*

— Son frère, Jacques-Auguste DE THOU, président aux enquêtes et ambassadeur à La Haye, laissa un fils, mort abbé de Souillac en 1746, à 89 ans, et dernier rejeton de cette famille illustre.

† I. THOURET (Jacques-Guillaume), né à Pont-l'Evêque, département du Calvados, au mois d'août 1746, fit ses études à l'université de Caen, où après s'être distingué par une heureuse facilité, jointe à l'amour du travail, il se consacra tout entier à l'étude de la jurisprudence. Les lois romaines furent l'objet de ses premiers travaux; il les approfondit en peu d'années, et se les rendit familières. La France étoit à cette époque sous l'empire des coutumes, dont le nombre surpassoit celui de ses provinces. Thouret étudia celle de Normandie, et à dix-neuf ans, il plaida sa première cause au bailliage de Pont-l'Evêque. L'éclat de ce début fit apercevoir dans le jeune orateur, des talens dignes d'un plus grand théâtre. Vers la fin de 1770, Thouret, alors âgé de vingt-quatre ans, s'établit à Rouen ; il y fut bientôt le principal ornement d'un barreau célèbre. Ses plaidoyers, suivis avec un empressement qu'excitent rarement les discussions judiciaires, sembloient offrir le modèle particulier de l'éloquence qui convient à ce genre. Un exorde simple et modeste, une narration aussi claire qu'élégante, un enchaînement admirable dans l'exposé des preuves, et l'art de les rattacher toutes à une première proposition de fait ou de principe, dont l'évidence étoit ainsi démontrée par une suite d'argumens irrésistibles; tel étoit le caractère général de ses discours. Il montra aussi dans plusieurs occasions importantes, que les grands mouvemens de l'art oratoire ne lui étoient pas étrangers. On conserve à Rouen le souvenir du plaidoyer qu'il prononça en 1774, à la rentrée du parlement. Jamais l'éloquence ne fut tour-à-tour plus adroite, plus impétueuse, plus passionnée ; jamais des acclamations plus nombreuses ne signalèrent le triomphe de l'orateur. Quoiqu'il n'eût pas,

comme écrivain, la même supériorité, ses *Mémoires* imprimés sont remarquables par un grand esprit d'analyse et par l'emploi d'une sage érudition. Elu, en 1787, procureur-général-syndic du tiers-état près de l'assemblée provinciale qui se réunissoit à Rouen, il composa, sur les grands objets d'administration soumis à l'examen de cette assemblée, un ouvrage qui fixa l'attention du ministère. Les états-généraux convoqués (1789), la ville de Rouen choisit Thouret pour son premier député, qui fut compté, dès les premiers momens, parmi les membres les plus distingués de la chambre des communes. Ce fut contre son avis que les députés du tiers-état s'empressèrent d'adopter la dénomination d'assemblée nationale. La chaleur avec laquelle il combattit cette détermination prématurée donna le change aux ordres privilégiés sur ses véritables opinions. Ils se flattèrent de l'attirer dans leurs intérêts en le portant à la présidence; mais Thouret crut devoir les désabuser, en refusant un honneur qui n'étoit à ses yeux que le fruit d'une méprise. La discussion sur le *veto* lui fournit une occasion de développer ses principes et son éloquence. Il soutint, avec Mirabeau, qu'il ne falloit apporter aucune restriction à l'exercice de la sanction royale. Nommé membre du comité de constitution, il présenta le plan d'une nouvelle division territoriale de la France et d'un nouveau système administratif. Mirabeau combattit la loi proposée; Thouret la défendit, et après six jours d'une lutte mémorable entre ces deux rivaux, l'assemblée adopta, par acclamation, le plan du comité. Thouret fut chargé spécialement de l'organisation du nouvel ordre judiciaire. Les neuf discours qu'il prononça sur cette matière importante, offrent des vues profondes, exposées avec une grande justesse de raisonnement et d'expression. C'est à lui que la France doit l'établissement des juges-de-paix, et celui du jury en matière criminelle. Il eut à lutter, pour l'établissement du jury, contre le célèbre Tronchet, dont l'opinion repoussoit cette institution nouvelle, et qui, depuis, a éprouvé différentes modifications. Il est peu de grandes discussions où il n'ait élevé la voix: on se contentera de rappeler sa motion sur les biens de la couronne et du clergé; son rapport sur la régence, et le discours dans lequel il combattit la proposition de déclarer les députés non rééligibles. Thouret pensoit, avec raison, que le nouvel ordre politique ne pouvoit subsister qu'autant que les fondateurs en seroient les gardiens; et la sagesse de cette opinion, qui fut alors combattue, n'a que trop été démontrée par les événemens postérieurs. La révision de l'acte constitutionnel termina cette session mémorable. Thouret fut chargé de réunir et de coordonner entre elles différentes parties d'un ouvrage, à la confection duquel ses soins avoient tant contribué. On le vit, pendant trois mois, remplir, avec un zèle infatigable, les pénibles fonctions de rapporteur du comité de révision. L'assemblée rendit à ses talens, à ses utiles travaux, l'hommage le plus flatteur, en lui déférant, pour la quatrième fois, le titre de président. C'est en cette qualité qu'il fit la clôture de ses séances, après avoir reçu du roi le serment d'être fidèle à la constitution. Du rang de législateur, il descendit aux fonctions

de juge; et nommé président du tribunal de cassation, il fut dans cette cour suprême un exemple constant de l'union des lumières et des vertus. Deux ans s'étoient à peine écoulés depuis la dissolution de l'assemblée constituante, que Thouret fut arrêté et conduit, comme suspect, dans les prisons du Luxembourg. C'est là qu'il rédigea, pour l'instruction de son fils, un extrait des ouvrages de l'abbé Dubos et de l'abbé de Mably sur l'histoire de France, qui depuis a été imprimé. A peine avoit-il achevé ce travail, qu'il fut mis en jugement, sous l'absurde prétexte d'une conspiration tendant à forcer les prisons du Luxembourg, et à égorger les membres de la convention. Quoiqu'il ne pût avoir aucun doute sur l'inutilité de sa défense, il répondit aux questions qui lui furent faites par le tribunal avec une vigueur qui ne laissoit point de réplique. Sa mort, résolue d'avance par le tribunal, fut ordonnée le 3 floréal an 2 (1793).

* II. THOURET (Michel-Auguste), frère du précédent, docteur régent de l'ancienne faculté de médecine de Paris, administrateur des hôpitaux et du Mont-de-Piété, ancien directeur de l'Ecole de médecine de Paris, doyen de la faculté, conseiller ordinaire de l'université impériale, ancien membre du tribunat, membre de la légion d'honneur et d'un très-grand nombre de sociétés savantes et étrangères, avoit une grande instruction en médecine; aucune partie de la science et de l'art ne lui étoit étrangère; il connoissoit également les auteurs anciens et les écrivains modernes; il a été, avec M. de La Rochefoucauld-Liancour, un des fondateurs de la société et du comité central de vaccine. On a de lui un très-grand nombre de Mémoires et quelques ouvrages sur son art. Il a donné, le 17 août 1779, *Réflexions sur le but de la nature dans la conformation des os du crâne, particulièrement à l'enfant nouveau né*, ou *Mémoire sur un nouvel avantage attribué à cette conformation*. Ce Mémoire est inséré dans le 3e volume des Mémoires de la Société royale de médecine, année 1779. Le 29 août 1780, *Observations et Recherches sur l'usage de l'aimant en médecine*, insérées dans le même volume et publiées à part, in-4°, 168 pages. Le 1er avril 1793, *Rapport sur les aimans*, présenté par l'abbé Le Noble, imprimé à part, Paris. En janvier 1784, *Rapport sur plusieurs questions proposées à la Société royale de médecine par le ministre de la marine, relativement à la nourriture des gens de mer*, rédigé conjointement avec de La Porte, inséré dans le 7e vol. des Mémoires de la Société royale de médecine, pour les années 1784 et 1785. En mars 1784, *Recherches sur la structure des symphises postérieures du bassin et sur le mécanisme de leur séparation dans l'accouchement*, insérées dans le tome 10e des Mémoires de la Société royale de médecine, publiées en 1796 par l'école de médecine de Paris. En 1784, *Recherches et doutes sur le Magnétisme animal*, Paris, 251 pag. in-12. En 1785, *Extraits de la correspondance de la Société royale de médecine, relativement au Magnétisme animal*, imprimé par ordre du roi, à Paris. En octobre 1785, *Mémoire sur le tic douloureux*, inséré dans le 5e volume des Mémoires de la Société royale de médecine, pour les années 1782

et 1783. En 1785, *Recherches sur les différens degrés de compression dont la tête est susceptible*, ou *Mémoire sur les moyens de déterminer, d'une manière plus précise qu'on ne l'a fait jusqu'ici, les avantages des différentes méthodes fondées sur cette ressource de la nature dans les accouchemens laborieux, dépendans de l'état de disproportion*, inséré dans le même volume. En novembre 1788, *Rapports sur la voyerie de Montfaucon*, insérés dans le 8ᵉ volume des Mémoires de la Société royale de médecine, publiés pour l'année 1786. En 1789, *Rapport sur les Exhumations du cimetière et de l'église des Saints-Innocens*, imprimé séparément, in-4° et in-12. En 1790, *Mémoire sur la substance du cerveau et sur la propriété qu'il paroît avoir de se conserver long-temps après toutes les autres parties, dans les corps qui se décomposent au sein de la terre*, inséré dans le 8ᵉ volume des Mémoires de la Société royale de médecine, pour l'année 1786. En 1790, *Mémoire sur la compression du cordon ombilical*, ou *Examen de la doctrine des auteurs sur ce point*, inséré dans le volume ci-dessus. En l'an 7 (1799), *Considérations physiologiques et médicales sur l'opération de la symphise*, insérées dans les Mémoires de la Société médicale d'émulation, séante à l'école de médecine de Paris, pour l'an 7 (1799). Dans la même année, *Discours prononcé à la séance de l'Ecole de médecine de Paris, pour l'ouverture des cours de l'an* 8 (1800), *et la distribution des prix de l'école pratique*. Ce savant médecin mourut à Paris presque subitement le 19 juin 1810, à l'âge de soixante-deux ans.

THOYNARD, *ou* TOINARD (Nicolas), né à Orléans le 5 mars 1629, d'une des meilleures familles de cette ville, s'appliqua dès sa première jeunesse à l'étude des langues et de l'histoire, et en particulier à la connoissance des médailles, dans laquelle il fit de très-grands progrès. Les savans le consultoient comme leur oracle, et il satisfaisoit à leurs questions avec autant de plaisir que de sagacité. Le cardinal Noris tira de lui de grands secours pour son Ouvrage des *Epoques syro-macédoniennes*. Il mourut à Paris le 5 janvier 1706. Son principal ouvrage est une excellente *Concorde* des quatre évangélistes, 1707, in-folio, en grec et en latin, avec de savantes *Notes* sur la chronologie et sur l'histoire. Il a pris dans cette Concorde une route toute différente de celle des autres commentateurs. Il prétend, contre le sentiment commun, que saint Matthieu est de tous les évangélistes celui qui a eu le moins d'égard à l'ordre des temps. Il ne laissa pas, dit l'abbé Lenglet, de donner de grandes lumières dans cet ouvrage, imprimé avec grand soin, exécuté avec beaucoup de dépense, et qui est devenu rare.

THOYRAS. *Voyez* RAPIN-THOIRAS, n°. III, *et* TOIRAS.

THRASÉAS (Poetus), philosophe stoïcien, fut condamné par Néron à se donner lui-même la mort. « Néron, dit Tacite, voulut après le massacre des citoyens les plus distingués, anéantir la vertu même dans la personne de Thraséas. » On l'accusa de n'avoir pas voulu assister à l'apothéose de Poppée. Après avoir consolé ses parens qui fondoient en larmes, il se fit tranquillement ouvrir les veines, et dit en

voyant le plancher couvert de son sang : « Faisons une libation de ce sang à Jupiter Sauveur. » Il engagea son gendre Helvidius à imiter les exemples de vertu qu'il lui laissoit, et il expira.

THRASIBULE. *Voyez* Thrasybule.

THRASIMOND *ou* Trasamond, roi des Vandales en Afrique, monté sur le trône en 496, et mort en 523. Ce roi étoit arien, et fut un des plus ardens persécuteurs des catholiques. Il se déchaîna sur-tout contre les ecclésiastiques; et pour attirer les fidèles à sa croyance, il empêcha l'élection des évêques par des édits très-rigoureux.

THRASIUS (Mythol.), célèbre augure, qui étant allé à la cour de Busiris, tyran d'Egypte, dans le temps d'une extrême sécheresse, lui dit qu'on auroit de la pluie s'il faisoit immoler les étrangers à Jupiter. Busiris lui ayant demandé de quel pays il étoit, et ayant connu qu'il étoit étranger : « Tu seras le premier, lui dit-il, qui donneras de l'eau à l'Egypte, » et aussitôt il le fit immoler à Jupiter.

† THRASYLE, célèbre astrologue. Se trouvant un jour sur le port de Rhodes avec Tibère qui avoit été exilé dans cette isle, il osa lui prédire qu'un vaisseau qui arrivoit dans le moment lui apportoit d'heureuses nouvelles. Il reçut effectivement des lettres d'Auguste et de Livie qui le rappeloient à Rome. Thrasyle fit quelques autres prédictions que le hasard fit trouver vraies. Il vivoit encore l'an 37 de Jésus-Christ. — Il y eut un autre Thrasyle qui s'imaginoit que tous les vaisseaux qui arrivoient au port de Pyrée étoient à lui. Ses parens firent traiter cette maladie du cerveau; il guérit et se trouva beaucoup moins heureux.

* THRUSTON (Malachie), médecin du dix-septième siècle, docteur de la faculté de Cambridge, a laissé : *Diatriba de respirationis usu primario*, Londini, 1670. *Novæ Hypetheseos de pulmonum usu, et respirationis specimen*, ibid., 1671, in-8°.

† THUCYDIDE, célèbre historien grec, né à Kalimonte, bourg de l'Attique, l'an 471 avant J. C., comptoit parmi ses ancêtres l'illustre Miltiade. Agé de 15 ans il étoit à Olympie, quand Hérodote lut aux Grecs assemblés le commencement de son Histoire. A cette lecture, le jeune homme versa des larmes d'émulation. « Je te félicite, dit Hérodote à son père, Olorus : tu as un fils qui brûle d'amour pour les belles connoissances. » Il étudia la rhétorique sous Antiphon, et la philosophie sous Anaxagore, et se forma ensuite dans les exercices militaires qui convenoient à un jeune homme de sa naissance. Ayant eu de l'emploi dans les troupes, il fit quelques campagnes qui lui acquirent un nom. A l'âge de 27 ans il fut chargé de conduire à Thutium en Italie une nouvelle colonie d'Athéniens. La guerre du Péloponnèse s'étant allumée peu de temps après dans la Grèce, y excita de grands mouvemens et de grands troubles. Thucydide, qui prévoyoit bien qu'elle seroit de longue durée, forma dès-lors le dessein d'en écrire l'histoire. Comme il servoit dans les troupes d'Athènes, il fut lui-même témoin oculaire d'une partie de ce qui se passa dans l'armée des Athéniens jusqu'à la 8e année de cette guerre,

c'est-à-dire jusqu'au temps de son exil. Thucydide avoit été commandé pour aller au secours d'Amphipolis, place forte des Athéniens sur les frontières de la Thrace; et ayant été prévenu par Brasidas, général des Lacédémoniens, ce triste hasard lui mérita cet injuste châtiment. Exilé de son pays par la faction de Cléon, il ne put oublier sa patrie. Ce fut pendant son éloignement qu'il composa son *Histoire de la guerre du Péloponnèse*. Il ne put la conduire que jusqu'à la 21e année inclusivement, étant mort dans cette même année. Les six qui restoient à traiter furent suppléées par Théopompe et Xénophon. Il employa dans son Histoire le dialecte attique, comme le plus pur, le plus élégant, et en même temps le plus fort et le plus énergique. Démosthène faisoit un si grand cas de cet ouvrage qu'il le copia jusqu'à huit fois. On a souvent comparé ces deux historiens. Hérodote est plus doux, plus clair et plus abondant; Thucydide plus concis, plus serré, plus pressé d'arriver à son but. L'un a plus de graces, l'autre plus de feu. Le premier réussit dans l'exposition des faits, l'autre dans la manière forte et vive de les rendre. Autant de mots, autant de pensées; mais sa précision le rend quelquefois un peu obscur, sur-tout dans ses harangues, la plupart trop longues et trop multipliées. Quant à la vérité des faits, Thucydide, témoin oculaire, doit l'emporter sur Hérodote, qui souvent adoptoit les mémoires qu'on lui fournissoit sans les examiner. Cependant la discussion des intérêts politiques de la Grèce, et les opérations d'une guerre longue et opiniâtre, ne peuvent pas attacher aussi agréablement dans Thucydide, que les évènemens curieux et variés qu'Hérodote avoit recueillis de l'histoire des différentes nations de l'univers. Cet illustre historien mourut, selon les uns, à Athènes où il avoit été rappelé l'an 361 avant Jésus-Christ, et selon d'autres en Thrace, d'où l'on rapporta ses os dans sa patrie. Il avoit environ 80 ans. Parmi les historiens latins qui se sont attachés à imiter les Grecs, on compte Salluste qui prit Thucydide pour modèle, non précisément dans les écrits que nous avons, mais dans les autres ouvrages qu'il avoit composés et que nous avons perdus. Salluste, en imitant la précision de Thucydide, lui donne plus de nerf et de force, et Quintilien lui-même fait sentir cette différence. « Dans l'auteur grec, dit-il, quelque serré qu'il soit, vous pourriez encore retrancher quelque chose, non pas sans nuire à l'agrément de la diction, mais du moins sans rien ôter à la plénitude des pensées. Dans Salluste, un mot supprimé, le sens est détruit: et c'est ce que n'a pas senti Tite-Live qui lui reprochoit de défigurer les pensées des Grecs et de les affoiblir, et qui lui préféroit Thucydide, non qu'il aimât davantage ce dernier, mais parce qu'il le craignoit moins, et qu'il se flattoit de se mettre plus aisément au-dessus de Salluste, s'il mettoit d'abord Salluste au-dessous de Thucydide... » De toutes les éditions de l'Histoire de Thucydide, les meilleures sont celles d'Amsterdam, 1731, in-folio, en grec et en latin; celles d'Oxford, 1696, in-folio; et de Glasgow, 1759, 8 vol. in-8°. de Leipsiek, par Beck, 2 vol. in-4°, 1804. D'Ablancourt en a donné une traduction française assez fidèle, Paris,

3 vol. in-12. Pierre-Charles Lévesque en a donné, également à Paris, une beaucoup meilleure en 1796. En 1807 il a paru une *Histoire grecque de Thucydide*, servant de complément aux Helléniques de Xénophon, accompagnée de la version latine, des variantes des 13 manuscrits de la bibliothèque impériale, de specimen de ces manuscrits, de cartes géographique et d'estampes; et précédée d'un mémoire historique, littéraire et critique; par J. B. Gail, professeur de littérature grecque au collége de France, de l'académie royale des sciences de Goettingue, etc. M. Gail fait précéder la publication de ce grand ouvrage de celle d'un mémoire historique, littéraire et critique, où il rend compte de son travail sur ce célèbre auteur grec, « qui, dit-il, créa Tacite, que Démosthène copia tout entier huit fois de sa main, qu'il transcrivit une fois de mémoire...; que tous les princes et leurs ministres, au sentiment de Mably, devroient lire tous les ans, ou plutôt savoir par cœur, et qui pourtant jusqu'ici n'étoit connu que par extraits, et manquoit absolument aux écoles françaises. » M. Gail a divisé son mémoire en quatre parties. Dans la première il essaie de faire connoître Thucydide. Après avoir parlé de l'avantage qu'avoit ce personnage illustre de descendre de Miltiade par sa mère, il nous le montre à peine âgé de 15 ans, écoutant aux jeux olympiques Hérodote qui y étoit venu lire aux Grecs assemblés ses chefs-d'œuvre, et échauffant son jeune génie au feu de celui du père de l'histoire. Il nous le peint ennemi des fables, exact dans ses écrits, critique sévère et impartial, ami des mœurs et de la vertu, fidèle non-seulement dans l'exposé des faits, mais même jusque dans les harangues que son sujet lui imposoit le devoir de rapporter, réunissant en un mot, au plus haut degré toutes les qualités de l'historien. Néanmoins Thucydide a trouvé des censeurs. Parmi les anciens, celui qui l'a le moins épargné, ou plutôt qui le poursuit avec le plus d'acharnement, est Denys d'Halicarnasse. Le père Rapin et La Harpe paroissent avoir adopté son opinion sur Thucydide. Tous ces critiques lui reprochent de la sécheresse, un style pénible, une concision qui va jusqu'à l'obscurité. M. Gail emploie la seconde partie de son mémoire à repousser ces imputations. Dans la troisième partie, il compare Thucydide avec Xénophon, et le parallèle est à l'avantage du premier, au moins sur les points capitaux. Ce n'est pas que M. Gail ne soit admirateur de Xénophon; mais ne faisant entrer dans la comparaison que les œuvres historiques de tous deux, exclusivement aux autres ouvrages de l'auteur des Helléniques, il trouve que Xénophon oublie par fois ce qu'exige la dignité de l'histoire dont Thucydide ne s'écarte jamais. Il accorde à l'un l'art de charmer les oreilles délicates, à l'autre, le don de la force et le talent de faire penser son lecteur. « Xénophon, dit-il, rappelle les graces avec les guirlandes dont elles sont parées; Thucydide, Hercule avec sa massue. Dans la quatrième partie, M. Gail rend compte de ses travaux. Ils consistent, 1° dans la version latine de son auteur qu'il a refaite en entier, et qui contient des corrections sans nombre, dont il fait mention dans des notes cri-

tiques très-érudites; 2° dans la collation des manuscrits, que M. Gail commença seul quelque pénible qu'elle fût, et pour laquelle il fut forcé par la suite de s'adjoindre des aides. Les manuscrits qu'il a comparés sont au nombre de treize, tous tirés de la bibliothèque impériale. Des essais de traductions françaises forment une autre partie du travail de M. Gail. Il a choisi les morceaux les plus importans, tels que l'oraison funèbre prononcée par Périclès; la description de la peste, que paroissent avoir imitée Virgile, Ovide et Lucrèce; le siége de Platée, où l'on trouve de curieux renseignemens sur l'art militaire des anciens, et leur manière d'attaquer et de défendre les places, etc., etc.; enfin, d'innombrables notes, soit pour l'éclaircissement du texte, soit pour rendre compte des motifs qui ont déterminé à préférer telle ou telle interprétation, complètent la tâche laborieuse à laquelle s'est dévoué M. Gail.

THUILERIES (Claude DE MOULINET, abbé des), né à Sées d'une famille noble, acheva à Paris ses humanités. A l'étude des mathématiques il joignoit celle du grec et de l'hébreu; mais quelque temps après il renonça à ces divers genres de connoissances, pour ne plus s'occuper que de l'histoire de France. Il mourut à Paris en 1728. Outre plusieurs *Mémoires* sur différens sujets, et une *Histoire du diocèse de Sées* en manuscrit, on a de lui, I. *Dissertation sur la mouvance de Bretagne par rapport à la Normandie*, Paris, 1711, in-12; à laquelle est jointe une autre *Dissertation* touchant quelques points de l'histoire de Normandie. II. *Examen de la charge de connétable de Normandie*. III. *Dissertations*, dans le Mercure de France et dans le Journal de Trévoux. IV. Les *Articles* du diocèse de Sées dans le Dictionnaire universel de la France, 1726, etc.

THUILLERIE (Jean JUVENON de la), comédien comme son père au 17e siècle, ambitionna tout à la fois la palme de Roscius et celles d'Euripide et d'Aristophane. Il fut emporté en 1688, à 35 ans, d'une fièvre chaude, qu'il dut à ses excès d'incontinence, après avoir donné quatre pièces dramatiques qui furent réunies en un vol. in-12. On y trouve, I. *Crispin précepteur*, et *Crispin bel-esprit*, comédies en un acte et en vers. La dernière est de l'abbé Abeille. (*Voyez* ce mot.) II. Et peut-être deux tragédies, *Soliman* et *Hercule*, dont on connoîtra le mérite en sachant qu'elles ont été attribuées à l'abbé Abeille. C'est à quoi fait allusion l'épitaphe qu'un plaisant fit à La Thuillerie :

« Ci gît un fiacre nommé Jean,
Qui croyoit avoir fait Hercule et Soliman, »

I. THUILLIER (Dom Vincent), né à Coucy au diocèse de Laon en 1685, entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1703, et s'y distingua de bonne heure par ses talens. Après avoir professé long-temps la philosophie et la théologie dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il en devint sous-prieur. Il occupoit cet emploi lorsqu'il mourut le 12 janvier 1736. Dom Thuillier écrivoit assez bien en latin et français; il possédoit les langues et l'histoire. A une imagination vive il joignit une vaste littérature. Son caractère étoit porté à la satire; et il a fait voir, par diverses pièces qu'il montroit volontiers à ses amis, qu'il pourroit réussir dans ce genre. On a de lui des ouvrages plus

importans; les principaux sont, I. *L'Histoire de Polybe*, traduite du grec en français, avec un *Commentaire sur l'art militaire* par le chevalier de Folard, en 6 vol. in-4°. Elle est aussi élégante que fidèle. II. *Histoire* de la nouvelle édition de Saint-Augustin, donnée par les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, 1736, in-4°. III. *Lettres d'un ancien professeur de théologie de la congrégation de Saint-Maur, qui a révoqué son appel de la Constitution* Unigenitus. Dom Thuillier, d'abord ardent adversaire de cette Bulle, devint un de ses plus zélés défenseurs; il se signala par plusieurs *écrits* en faveur de ce décret qui lui firent beaucoup d'ennemis dans sa congrégation. Les fanatiques du parti qu'il attaquoit ont prétendu même que sa mort avoit été marquée par des signes funestes.

II. THUILLIER (René), minime français, mérita par ses talens et sa probité d'être mis plusieurs fois à la tête de sa province. Il est auteur du *Diarium patrum, fratrum et sororum ordinis Minimorum provinciæ Franciæ*, Paris, 1709, 2 vol. in-4°, écrit d'un style pur et même élégant, assez exact pour les dates; mais il y montre quelquefois un peu trop de crédulité.

* III. THUILLIER (Charles), médecin du 17e siècle, né à Orléans, exerça sa profession à Rouen et à Paris. Il a fait imprimer dans la première de ces villes, *Observations sur les maladies vénériennes*, etc., 1684, in-8°. Il s'est affiché comme possédant un spécifique contre l'épidémie vénérienne, et en a toujours caché le secret.

* IV. THUILLIER (Pierre), curé de Givry-sur-Aisne, né à Reims le 25 février 1683, mort à Givry le 1er février 1768, a publié : *Concorde de la Géographie des différens âges*, ouvrage posthume de Pluche, avec un *Eloge de l'auteur*, par Robert Estienne, libraire, Paris, frères Estienne, 1765, in-12.

* THUILLIUS (Jean), savant littérateur, né vers 1591 à Marciperg, près de Bolgiano, donna d'abord des leçons particulières à Padoue, et passa à Venise, où il fut correcteur de livres en 1617. De retour à Padoue, il y obtint une chaire de belles-lettres et établit dans sa maison une imprimerie, au moyen de laquelle il publia et enrichit de notes divers ouvrages d'excellens auteurs. Thuillius cultiva avec succès la médecine, la musique, l'histoire et la poésie. Il mourut en 1631. On a de lui, I. *Oratio in funere Fabricii*, Padoue, 1619. II. *In funere Adriani Spigelli medici*. Padoue, 1625. III *In laudem Julii Contareni*, Padoue, 1623. IV. *Compendium facis historiæ ex Justi Lipsii operibus, concinnatum*, etc. 1628, in-12.

* THULAUX (A.-C.), né à Nantes en 1741, a publié, *La Pureté*, ode, et quelques autres *Poésies* imprimées à Nantes en 1758. On a encore de lui les *Libertins dupés*, comédie en 2 actes, en prose, 1765.

* I. THULDEN (Théodore Van), peintre et graveur, né à Bois-le-Duc en 1607, mort dans la même ville, fut élève de Rubens; il aida son maître dans les travaux de la galerie du Luxembourg et grava d'après lui un grand nombre d'estampes. Ce qu'il a fait de mieux dans ce dernier genre est l'*Entrée du cardinal Ferdi-*

*nand d'Espagne dans la ville d'Anvers.* Il peignit à 23 ans *la Vie de saint Jean de Matha*, dans l'église des mathurins. Mais quoique bon peintre d'histoire, il préféra toujours les petits sujets, tels que les foires et fêtes de village. Il étoit inférieur à son maître pour le dessin et le coloris, mais il ne lui cédoit pas pour l'intelligence du clair obscur.

* II. THULDEN (Christian-Adolphe), né à Volckmarschen, dans le duché de Vestphalie, enseigna la théologie à Cologne et fut chanoine de Sainte-Marie. On a de lui une *Histoire de son temps*, depuis 1651 jusqu'en 1660, en latin, en 4 vol. Cologne, 1657—1663. C'est une continuation de Surius. (*Voyez ce mot.*)

THUMNE (Théodore), professeur luthérien de théologie à Tubinge, s'est fait connoître par quelques ouvrages, dont le plus recherché est le Traité historique et théologique *des Fêtes des Juifs, des Chrétiens et des Païens*, in-4°. Cet écrivain mourut en 1730.

THUNBERG (Charles-Pierre), célèbre botaniste suédois, fut élève de Linnée et marcha sur les traces de ce maître habile. En 1770 il passa en France, où il séjourna quelque temps pour y perfectionner ses études. Son ami Burmann, professeur de botanique à Amsterdam, engagea plusieurs magistrats hollandais à l'envoyer à leurs frais au Japon, pays dont les productions pour la plupart étoient inconnues, et dont la température approche de celle de la Hollande. Thunberg, arrivé au cap de Bonne-Espérance, y resta trois ans pour y apprendre parfaitement la langue hollandaise; il en partit en 1775 pour le lieu de sa destination. Les Japonais n'ouvrent aux Européens qu'un petit port dans l'île de Dézima près de la ville de Nangazaki. Nul d'entre eux n'en peut sortir sans une permission expresse et sans être accompagné d'une foule de gardes. Le botaniste suédois fit tous ses efforts pour gagner la confiance des interprètes japonais et du gouverneur; il leur fit des présens; il les traita dans leurs maladies. On lui permit enfin de faire quelques excursions dans les montagnes du voisinage. Thunberg recueillit dans ces courses un grand nombre de plantes rares; mais ce ne fut ni sans frais, ni sans danger. Il étoit obligé de nourrir les guides, les interprètes et environ trente personnes par jour. Peu de végétaux ont été acquis à ce prix. Il quitta le Japon dans l'automne de 1776, et se rendit à Ceylan, où il herborisa encore avec fruit. A son retour en Europe il eut la place de professeur de botanique à l'université d'Upsal. Thunberg est mort à la fin du 18e siècle, après avoir légué à l'université dont il étoit membre, son riche cabinet d'histoire naturelle. Les Mémoires de l'académie d'Upsal en renferment plusieurs de lui très-curieux; mais il est principalement connu par la *Flora Japonica*, publiée à Leipzick en 1784, in-8°. Il y a décrit plus de 300 espèces de plantes entièrement nouvelles, dont une partie l'a obligé d'établir plus de vingt genres nouveaux. L'ouvrage offre en tout 39 planches.

THURANT (Jean-Baptiste), médecin, a écrit plusieurs *Mémoires* sur l'inoculation et quelques *dissertations* latines sur des objets relatifs à son art. Il est ort le 11 avril 1771.

† THURLOE (Jean), secrétaire d'état sous les deux protectorats d'Olivier et de Richard Cromwel, naquit en 1616 à Abbots Roding, dans le comté d'Essex; il fut employé d'abord sous Charles Ier, et quoiqu'il fût entièrement dévoué aux intérêts du parlement, il s'empressa de déclarer qu'il étoit dans tous les sens étranger au procès du roi, à tous les conseils qui y avoient été relatifs et qu'il n'avoit jamais eu de communication avec ceux qui y avoient assisté. (*State papers*, vol. 7, pag. 914.) Quoi qu'il en soit, à cette époque il renonça au barreau pour s'engager dans les affaires publiques. Il accompagna en qualité de secrétaire les ambassadeurs envoyé dans les provinces unies, fut attaché en 1652 au conseil d'état et nommé secrétaire d'état dès que Cromwel fut parvenu au protectorat. Comblé de faveurs tant qu'il dura, il remplit les mêmes fonctions sous Richard son successeur: malgré les ennemis qu'il s'étoit faits dans l'armée et qui ne cessoient de le calomnier, il le continua jusqu'en 1660. Il offrit alors ses services à Charles II, qui parut ne les accepter qu'avec réserve, et cependant les employa avec succès. Thurloé mourut subitement à l'âge de 51 ans en 1668. Ses qualités privées et ses talens le rendirent également recommandable: au faîte du pouvoir, on le vit toujours traiter tous les partis avec une grande modération. On lui doit la *Collection* précieuse des papiers d'état, en 7 volumes in-folio, dans lesquels l'histoire d'Europe en général est développée avec beaucoup de clarté, de netteté et de précision dans le cours d'une époque très-intéressante à connoître.

* THURNEISSER (Léonard), célèbre alchimiste de Bâle, mort à Cologne en 1596, fut médecin de l'électeur de Brandebourg. Ses ouvrages latins sont: *Onomasticon polyglosson, multa pro chymicis et medicis continens*, Berolini, 1574, in-8°. *Historia plantarum omnium, domesticarum et exoticarum*, etc., ibidem, 1578, in-fol.; Coloniæ, 1587, in-folio.

THUROT (N...), fameux armateur français, fils d'un maître de poste de Nuits en Bourgogne. Ses parens vouloient en faire un religieux; comme il avoit d'autres goûts, il prit la fuite et se rendit à Bologne-sur-Mer, où il commença par être mousse. Ses talens se développèrent à l'école de l'adversité. On a prétendu que pendant la guerre de 1741 il servit en qualité de garçon chirurgien sur les corsaires de Dunkerque. Il est plus vraisemblable qu'il commandoit un de ces corsaires. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fut fait prisonnier. Le maréchal de Belle-Isle se trouvoit en ce temps-là en Angleterre. Thurot, à qui on laissoit apparemment une certaine liberté, se cacha dans le yacht qui devoit reconduire ce seigneur en France; mais il fut découvert. Ne pouvant s'embarquer avec le maréchal, il forme sur-le-champ le projet de passer la mer dans un bateau. Il en voit un qui n'étoit gardé de personne: il s'en empare, s'éloigne du port sans autre guide que lui-même, et arrive heureusement à Calais. Le bruit de cette aventure parvint au maréchal de Belle-Isle, qui se déclara dès-lors son protecteur. Dans la guerre de 1756 Thurot se signala par plusieurs expéditions glorieuses. On lui confia,

dans le mois d'octobre 1760, cinq frégates pour aller faire une descente en Irlande. Le capitaine Elliot l'ayant atteint avec une flotte anglaise, le combat fut engagé, et Thurot y fut tué. Il n'avoit que 35 ans. Intelligence, activité, prudence, courage, fermeté, amour de la gloire et de la patrie; voilà les qualités qui le distinguèrent. Lorsqu'il perdit la vie, il étoit déjà descendu en Irlande et y avoit eu des succès, que l'approche de la flotte anglaise l'obligea d'interrompre. On a la *Relation* d'une de ses campagnes, un vol. in-12. Sa fille a obtenu une pension de l'assemblée législative.

THURY. *Voy.* CASSINI, n° III.

THYBERGEAU (mad.), eut des graces dans l'esprit et fit de jolis *vers*. Dans les œuvres mêlées d'Hamilton on trouve une *Epître* d'elle qui commence ainsi :

Les Muses et l'Amour veulent de la jeunesse,
Je rimois autrefois et rimois assez bien;
Aujourd'hui le Parnasse et la douce tendresse
Sont étrangers pour moi; je n'y connois plus rien.

Elle mourut dans un âge très-avancé en 1735. On a d'elle la jolie chanson :

Tant deux plaisirs qu'offre la rêverie, etc.

qui se trouve dans l'Anthologie française.

THYESTE (Mythol.), fils de Pélops et d'Hippodamie, et frère d'Atrée, portoit une haine si violente à celui-ci, que, ne pouvant lui nuire autrement, il commit un inceste avec sa femme. Atrée, pour s'en venger, mit en pièces l'enfant qui étoit né de ce crime, et en servit le sang à boire à Thyeste. Le soleil ne parut pas ce jour-là sur l'horizon pour ne point éclairer une action aussi détestable. Thyeste, par un second inceste, mais involontaire, eut un autre fils de sa propre fille Pélopée. (*Voyez* EGISTHE.)

I. THYRÉE (Herman), jésuite, né à Nuys, dans l'archevêché de Cologne, en 1532, enseigna la théologie à Ingolstadt, à Trèves, à Mayence, fut recteur de différens collèges et provincial en Allemagne, doyen de la faculté de théologie de Mayence où il mourut le 26 octobre 1591. On a de lui : *Confessio Augustana, cum notis*, Dillingen, 1567, in-4°. On l'a réimprimée depuis in-folio.

II. THYRÉE (Pierre), jésuite, frère du précédent, né à Nuys, mourut à Wurtzbourg le 3 décembre 1601, à 55 ans, après s'être distingué dans sa société dans l'emploi de professeur en théologie qu'il exerça longtemps en différens collèges. Ses ouvrages consistent principalement en des *Thèses* raisonnées sur des matières de controverse, qui sont autant de Traités assez étendus. Un de ses ouvrages les plus curieux est celui *De Apparitionibus spirituum*, Cologne, 1600, in-4°. Dom Calmet et Lenglet du Fresnoy ont profité de ce Traité pour composer ceux qu'ils ont donnés sur la même matière.

THYSIUS (Antoine), né vers 1603 à Harderwick (Meursius le dit natif d'Anvers; dans Athenæ Batavæ, pag. 332, édition de 1625), fut professeur en poésie et en éloquence à Leyde, et bibliothécaire de l'université de cette ville. Il mourut en 1670. Il a laissé de bonnes éditions dites des *Variorum*, I. *De Velleïus-Paterculus*, à Leyde, 1668, in-8°. II. *De Salluste*, à Leyde, 1665,

in-8°. III. *De Valère-Maxime*, à Leyde, in-8°. IV. *Senecœ tragœdiæ*, 1651. V. *Lucii Cœlii Lactantii opera*, 1652. VI. *Historia navalis*. C'est une histoire de tous les combats qu'il y a eu sur mer entre les Hollandais et les Espagnols, 1657, in-4°, belle édition. VII. *Compendium historiæ Batavicœ*, 1645. VIII. *Exercitationes Miscellaneæ*, 1639, in-12. Ce sont des dissertations sur des sujets de l'Ecriture-sainte et de mythologie. IX. *Guillelmi Postelli de republicâ, seu de magistratibus Atheniensium*, Leyde, 1645, in-12. Thysius y a ajouté deux *Pièces;* la première représente le gouvernement d'Athènes depuis la naissance de cette république jusqu'à la fin; la seconde est un Recueil de diverses lois attiques, prises de divers passages des anciens, et mises en parallèle avec les lois romaines qui ont le même objet. Ces deux pièces ont reparu dans les Antiquités grecques de Gronovius, tom. v. X. Une *Edition* de l'Histoire d'Angleterre de Polydore Virgile. XI. — d'Aulu-Gelle, à Leyde, 1661, 2 vol. in-8°. Il fut aidé dans ce dernier travail par Oiselius...... Frédéric et Jacques Gronovius donnèrent une édition d'Aulu-Gelle en 1706, in-4°, dans laquelle ils insérèrent les notes et les commentaires rassemblés dans celle de Thysius. Le Salluste de cet auteur fut aussi réimprimé à Leyde en 1677; et cette édition, quoique conforme en tout à celle de 1665, est préférée à cause de la beauté de l'impression.

* TIARA (Pétrée), né à Workum en Frise en 1514, cultiva avec succès la médecine, la philosophie, et les langues latine et grecque. Il professa successivement cette dernière à Douai, à Louvain, à Leyde et à Franeker; il y fut investi le premier du rectorat magnifique. Il a laissé un poëme latin, *De nobilitate et disciplinâ militari veter. Frisiorum*, des *Traductions* en la même langue de plusieurs morceaux de littérature grecque, du Sophiste de Platon, de la Médée d'Euripide, des Sentences de Pythagore, Phocylides, Théognis; la deuxième édition des *Jani Dousæ poëmata*, in novâ Lugdini Batavorum academiâ, 1676, in-12, contient de lui, *Epigrammata quædam, ex libro VII Anthologiæ*, et encore deux autres Pièces en vers; l'une, *Ad J. Dousam* à la tête du volume; l'autre, *Divis manibus Hadriani Junii*. Tiara est mort à Franeker en 1578.

TIARINI. *Voy*. THIARINI.

TIBALDEI (Antoine), natif de Ferrare, poète italien et latin, mort en 1537, âgé de 80 ans, cultiva d'abord la poésie italienne; mais Bembo et Sadolet l'ayant éclipsé, il se livra à des Muses étrangères et obtint les suffrages publics. Ses *Poésies latines* parurent à Modène en 1500, in-4°; ses *Poésies italiennes* y avoient été imprimées en 1498, in-4°.

I. TIBALDI (Pelegrino), peintre, sculpteur et architecte, né à Bologne en 1522, d'un maçon, mort dans cette ville en 1592, vint à Rome, étudia sous Vasari, et fit dans la salle du château Saint-Ange le tableau de *Saint Michel*. Ses principaux ouvrages en peinture sont, le *Réfectoire des pères Olivetains à Ferrare*; le *Cloître et la Bibliothèque de l'Escurial en Espagne*, où il fut appelé par Philippe II, qui lui donna le titre de marquis et le combla de biens. Il a peint encore

les *vitraux* et les *tableaux* de l'église de Saint-Laurent de Bologne. Tibaldi connoissoit l'anatomie, aussi peignoit-il de préférence les figures fortes, vigoureuses et musclées. Comme sculpteur, ses figures en stuc sont estimées, et plusieurs servirent de modèle à Annibal Carrache pour la galerie Farnèse. Comme architecte, il fit bâtir à Pavie le palais de la Sapience d'après l'ordre de saint Charles Borromée.

II. TIBALDI (Dominique), architecte, fils du précédent, né à Bologne en 1541, mort en 1583, étudia sous son père les principes de tous les arts, et réunit à ceux que ce dernier possédoit celui de la gravure. Ses constructions les plus estimées sont, I. Le *Palais Magnani*, à Bologne. II. Une *Chapelle* dans la cathédrale de cette ville, qui surprit d'admiration le pape Clément VII. III. La grande *Porte* de l'hôtel-de-ville. IV. La petite *Eglise de la Vierge* sur les murs de la ville. V. Enfin l'*Edifice* de la douane qui passe pour un chef-d'œuvre de goût et de distribution.

* III. TIBALDI (Marie-Félix), née à Rome en 1707, excella dans la peinture. Elle peignit d'abord à l'huile; mais incommodée par l'odeur des couleurs, elle prit la miniature et le pastel. Elle réussit parfaitement dans cette nouvelle carrière, peignit d'après nature, et copia des tableaux historiques avec un goût exquis. On admirera toujours sa fameuse *Cène* copiée en miniature d'après la peinture à l'huile de Pierre Subleyras son mari, ouvrage que le pape Benoît XIV acheta 1000 écus, et fit placer dans le Capitole. (*V.* SUBLEYRAS.) Après la mort de son époux, elle fit donner à ses enfans une bonne éducation, et soutint toute sa famille du fruit de ses travaux. Pour s'exempter des visites des étrangers, elle se fit passer pour aveugle dans le temps qu'elle travailloit vivement à copier la fameuse *Aurore* du Guerchin. Elle mourut d'une longue maladie en 1770. Thérèse TIBALDI, sa sœur, excella aussi dans la miniature, et fit plusieurs ouvrages qui peuvent être comparés à ceux de Marie-Félix. On estime sa *Charité romaine*, copiée d'après un tableau des Carraches. Elle mourut en 1776.

† I. TIBÈRE (Claudius Tiberius Nero), empereur romain, descendoit en ligne directe d'Appius Claudius, censeur à Rome. Sa mère étoit la fameuse Livie qu'Auguste épousa lorsqu'elle étoit enceinte de Drusus. Tibère étoit déjà né l'an 42 avant J.-C. Il fut élevé dans l'étude des langues grecque et latine qu'il cultiva toute sa vie avec soin. C'étoit dès-lors un esprit sombre, mélancolique, dissimulé, aimant la solitude, toujours triste et pensif, ne parlant jamais qu'en peu de mots et lentement, et souvent ne disant rien du tout, même à ceux qui étoient attachés à son service. Suétone l'accuse de n'avoir eu ni douceur ni complaisance, pas même pour sa mère. Ce fut cependant par les intrigues de cette femme artificieuse qu'Auguste l'adopta. (*Voy.* LIVIE, n.° I.) Ce prince crut se l'attacher en l'obligeant de répudier Vipsania, pour épouser Julie sa fille, veuve d'Agrippa : mais ce lien fut très-foible. Tibère avoit des talens pour la guerre : Auguste se servit de lui avec avantage. Il l'envoya dans la Pannonie, dans la Dalmatie et dans la Germanie, qui menaçoient de se révolter. Tibère con-

duisit ces deux guerres avec autant d'habileté que de prudence. Il épargna autant qu'il put le sang du soldat, se refusant à des victoires certaines quand elles devoient lui coûter trop de monde. Il tâcha d'abord de réduire les Dalmates et les Pannoniens, qui menaçoient de faire une invasion en Italie après avoir ravagé la Macédoine. La guerre qu'il leur fit dura 4 ans ; Tibère, en leur coupant les vivres, les força de se retirer dans les montagnes, et de se soumettre. Baton, chef des Dalmates, étant venu trouver son vainqueur sur la promesse que ses jours seroient en sûreté, Tibère lui demanda les motifs de la révolte de ses compatriotes et des Pannoniens. *Vous ne devez*, *Romains*, répondit-il, *en accuser que vous-mêmes. Que n'envoyez-vous pour garder vos troupeaux des bergers et non des loups ?* Tibère à son retour, l'an 9 de J. C., obtint les honneurs du triomphe. Il s'étoit déjà signalé contre les Germains ; il y fut envoyé de nouveau l'an 11, avec Germanicus ; et dans le cours de trois campagnes, ils rétablirent la réputation des armes romaines que Varus, battu par Arminius, avoit fort affoiblie. Après la mort d'Auguste qui l'avoit nommé son successeur à l'empire, Tibère prit en main les rênes de l'état ; mais ce rusé politique n'accepta le souverain pouvoir qu'après s'être beaucoup fait solliciter. Ce fut le 19 août, l'an 14 de J. C., qu'il commença de régner. En paroissant refuser la souveraineté, il l'exerçoit hautement dans tout l'empire. Cette conduite, si contraire au langage qu'il avoit tenu dans le sénat, indigna quelques sénateurs ; et si nous en croyons Suétone, l'un d'eux lui dit. *La plupart tardent à exécuter ce qu'ils ont promis ; mais pour vous*, César, *vous tardez à promettre ce que vous exécutez d'avance.* Cependant Tibère, à l'exemple d'Auguste, rejeta toujours le nom de *Seigneur* ou de *Maître*. Il disoit souvent : « *Je suis le Maître de mes esclaves*, *le Général de mes soldats*, *et le Chef des autres citoyens.* » Ce prince, dans le commencement de son règne, fit paroître un grand zèle pour la justice ; et il y veilloit par lui-même. Il se rendoit souvent aux tribunaux assemblés ; et se mettant hors des rangs pour ne point ôter au préteur la place de président qui lui appartenoit, il écoutoit la plaidoirie. Tacite dit « que Tibère, en faisant ainsi respecter les droits de la justice, affoiblissoit ceux de la liberté. » Son caractère vindicatif et cruel se développa dès qu'il eut la puissance en main. Auguste avoit fait au peuple des legs, que Tibère ne se pressoit pas d'acquitter. Un bouffon voyant passer un convoi sur la place publique, s'approcha du mort et lui dit : *Souvenez-vous*, *quand vous serez aux Champs Elysées*, *de dire à* Auguste *que nous n'avons encore rien touché des legs qu'il nous a faits*... Tibère, informé de cette raillerie, fait délivrer au bouffon la portion de legs qui lui revenoit ; ensuite il l'envoie au supplice, en lui adressant ces paroles : *Va apprendre toi-même* à Auguste *qu'ils sont acquittés.* (*Voyez* Paconius.) Il donna de nouvelles preuves de sa cruauté à l'égard d'Archélaüs, roi de Cappadoce. Ce prince ne lui avoit rendu aucun devoir pendant l'espece d'exil où il avoit été à Rhodes, sous le règne d'Auguste. (*Voyez* l'article Thrasyle.) Tibère l'invita de venir à Rome,

et employa les plus flatteuses promesses pour l'y attirer. A peine ce prince est-il arrivé qu'on lui intente deux frivoles accusations, et qu'on le jette dans une obscure prison où il mourut accablé de chagrin et de misère. Ces barbaries ne furent que le prélude de plus grandes cruautés. Il fit mourir Julie sa femme, Agrippa, Drusus, Néron. (*Voyez* GERMANICUS.) Ses parens, ses amis, ses favoris, furent les victimes de sa jalouse méfiance. Il eut honte à la fin de rester à Rome, où la vue de chaque famille lui reprochoit la mort de son chef, où chaque ordre pleuroit le meurtre de ses plus illustres membres. Il se retira dans l'île de Caprée près de Naples l'an 27, et s'y livra aux plus infames débauches. A l'exemple des rois barbares, il avoit une troupe de jeunes garçons qu'il faisoit servir à ses honteux plaisirs. Il inventa même des espèces nouvelles de luxure, et des noms pour les exprimer; tandis que ses domestiques étoient chargés du soin de lui chercher de tous côtés des objets nouveaux, et d'enlever les enfans jusque dans les bras de leurs pères. Pendant le cours d'une vie infame, il ne pensa ni aux armées ni aux provinces, ni aux ravages que les ennemis pouvoient faire sur les frontières. Il laissa les Daces et les Sarmates s'emparer de la Mœsie, et les Germains désoler les Gaules. Il se vit impunément insulter par Artaban, roi des Parthes, qui, après avoir fait des incursions dans l'Arménie, lui reprocha par des lettres injurieuses ses parricides, ses meurtres et sa lâche oisiveté, en l'exhortant à expier par une mort volontaire la haine de ses sujets. C'est au règne de Tibère que commencèrent le véritable despotisme des empereurs et la servitude du sénat. On assigne trois causes de cette importante révolution. « Dans le temps de la république, les richesses des particuliers étoient immenses, et les emplois qui les avoient procurées les entretenoient toujours, malgré les dépenses énormes où le luxe et l'ambition précipitoient les grands. Mais sous les empereurs, la source des richesses fut tarie, parce que leurs procurateurs (intendans) ne laissèrent rien à prendre dans les provinces aux particuliers. Cependant les mêmes dépenses subsistant toujours, on ne put se soutenir que par la faveur de l'empereur et de ses ministres, auxquels on sacrifia tout. Pendant que le peuple nommoit aux magistratures, il fallut quelques vertus, du moins extérieures, pour les obtenir. Mais lorsque le prince disposa de tous les emplois, son choix ne fut plus déterminé que par les intrigues de la cour. La complaisance, l'adulation, la bassesse, l'infamie, la ressemblance au souverain dans tous ses crimes, devinrent des moyens nécessaires à tous ceux qui voulurent lui plaire. Ainsi tous les motifs qui font agir les hommes détournèrent de la vertu, qui cessa d'avoir des partisans aussitôt qu'elle commença à être dangereuse. Il y avoit une loi de lèse-majesté contre ceux qui commettoient quelque attentat contre le peuple romain. Tibère s'en rendit l'objet; et jouissant d'ailleurs, comme tribun du peuple (magistrature qu'il s'étoit appropriée), de tous les priviléges qui rendoient ce magistrat inviolable, il appliqua ces lois à tout ce qui put servir sa haine ou ses défiances. Actions, paroles, signes, les pensées mêmes tombèrent

dans le cas du châtiment porté par la loi ; et le crime de lèse-majesté devint le crime de tous ceux à qui on ne pouvoit en imputer. D'un autre côté, les délateurs furent chéris, honorés et récompensés ; et cet infame métier étant la voie la plus sûre et même l'unique pour parvenir aux richesses et aux honneurs, les plus illustres sénateurs disputèrent entre eux de fausses confidences, de perfidies et de trahisons. Il faut encore remarquer que, depuis les empereurs, il fut presque impossible d'écrire l'histoire. Tout devint secret entre les mains d'un seul ; rien ne transpira dans le public, du cabinet des empereurs. On ne sut plus que ce que la folle hardiesse des tyrans ne vouloit point cacher, ou ce que les historiens conjecturèrent. » (C'est ce que dit l'abbé des Fontaines dans son Abrégé de l'Histoire romaine, d'après le président de Montesquieu.) (*Voyez* aussi TACITE, n° I à la fin.). Tibère parvenu à la vingt-troisième année de son règne, et se sentant affoibli par le poids de l'âge, nomma Caïus Caligula pour son successeur à l'empire. Il fut, dit-on, déterminé à ce choix par les vices qu'il avoit remarqués en lui et qu'il jugeoit capables de faire oublier les siens. Il avoit coutume de dire qu'il élevoit en la personne de ce jeune prince un serpent pour le peuple romain, et un Phaéton pour le reste du monde. Ce fut dans ces dispositions que Tibère mourut à Mizène, dans le palais du célèbre Lucullus, en Campanie, le 16 mars, l'an 37 de Jésus-Christ. Ce prince étoit devenu dans sa vieillesse chauve, courbé, maigre et sec. Son visage, couvert d'emplâtres à cause des boutons qui le rongeoient, le rendoit hideux ; et ce fut, selon Suétone, une des raisons qui l'obligèrent de quitter Rome. Il avoit joui jusqu'alors d'une santé robuste, qui ne fût altérée ni par son intempérance, ni par ses débauches. Il n'avoit pas eu besoin du secours des médecins dont il se moquoit assez souvent. Considéré du côté de l'esprit, il eut un génie pénétrant, étendu ; mais il avoit le cœur dépravé. Ses talens devinrent des armes dangereuses dont il ne se servit que contre sa patrie. Il avoit d'abord montré le germe de l'indulgence. Il ne répondit pendant quelque temps que par le mépris aux invectives, aux bruits injurieux et aux vers mordans que la satire répandit contre lui. Il se contentoit de dire que dans une ville libre la langue et la pensée devoient être libres. Il dit un jour au sénat, qui vouloit qu'on procédât à l'information de ces faits et à la recherche des coupables : « nous n'avons point assez de temps inutile pour nous jeter dans l'embarras de ces sortes d'affaires. Si quelqu'un a parlé indiscrétement sur mon compte, je suis prêt à lui rendre raison de mes démarches et de mes paroles. » Un certain Allius, ancien préteur, mais qui avoit dissipé son bien par la débauche, supplia l'empereur de payer ses dettes. Préteur (lui dit Tibère, qui sentoit où tout cela pouvoit aller) vous vous êtes éveillé bien tard. Cependant il ne lui refusa pas sa demande ; mais il exigea qu'il lui remît le mémoire de ses dettes ; et dans l'ordonnance qu'il lui délivra sur son trésor, il fit exprimer qu'il donnoit telle somme à Allius, dissipateur : c'étoit prudemment joindre la sévérité à l'indulgence... Les sénateurs en corps avoient témoigné à Tibère leur

désir de donner son nom au mois de novembre, dans lequel il étoit né. Ils lui représentoient que deux mois de l'année portoient déjà les noms, l'un de Jules-César, et l'autre d'Auguste; juillet, août. Tibère, qui n'aimoit pas une flatterie trop servile, leur répondit: Que ferez-vous donc sénateurs, si vous avez treize Césars?..... Des ambassadeurs d'Ilion étoient venus lui faire des complimens de condoléance sur la mort de Drusus son fils. Comme ils avoient tardé à venir: Je prends aussi beaucoup de part, leur dit Tibère, à la douleur que vous a causée la perte d'Hector... Le luxe s'étoit beaucoup accru à Rome du temps de Tibère, et les édiles avoient proposé dans le sénat le rétablissement des lois somptuaires. Ce prince, qui voyoit bien que le luxe est quelquefois un mal nécessaire, s'y opposa. L'état ne pourroit subsister, disoit-il, dans la situation où sont les choses. Comment Rome pourroit-elle vivre? Comment pourroient vivre les provinces? Nous avions de la frugalité lorsque nous étions citoyens d'une seule ville, aujourd'hui nous consommons les richesses de tout l'univers: on fait travailler pour nous les maîtres et les esclaves. Tibère, dans les premiers temps, souffroit la contradiction avec plaisir. On connoît la réplique hardie qu'il entendit sans colère au sujet d'un mot barbare qu'un flatteur lui arrogeoit le droit de latiniser. (*Voyez* Marulle, n° I.) Tibère changea bientôt de façon de penser. Quelqu'un lui ayant dit: Vous souvenez-vous, prince? L'empereur, sans permettre à cet homme de lui citer des époques éloignées de l'ancienne connoissance qu'il vouloit lui rappeler, répliqua brusquement: Non, je ne me souviens plus de ce que j'ai été..... Quoique cruel à Rome, il ménagea cependant quelquefois ses autres sujets. Il répondit aux gouverneurs des provinces qui lui écrivirent qu'il falloit les surcharger d'impositions: « Qu'un bon maître devoit tondre et non pas écorcher son troupeau. » Après l'horrible tremblement de terre qui l'an 17 ravagea l'Asie mineure, les malheureux habitans de ces contrées désolées trouvèrent dans la libéralité de Tibère un soulagement à leurs maux. La ville de Sardes, qui avoit été très-maltraitée, obtint dix millions de sesterces et fut exempte de tout tribut pendant cinq ans. On accorda la même remise aux autres villes et des gratifications proportionnées à leurs pertes. Pour perpétuer la mémoire de ses bienfaits les villes d'Asie frappèrent des médailles dont quelques-unes subsistent encore. « Nulle action d'éclat, nul mérite militaire, dit un écrivain moderne, ne parut racheter ses crimes. Insouciant à l'excès sur le sort de l'état, il n'eut d'autre soin dans ses derniers momens que de désigner pour son successeur Caïus Caligula, dont les vices naissans lui donnoient, disoit-il, l'espoir qu'il parviendroit un jour à faire oublier les siens. Espérance digne d'un tel prince, et que celui qui les fit naître ne tarda pas à réaliser, puisqu'on prétend qu'il fit étouffer Tibère, trouvant qu'il n'expiroit pas assez vite à son gré. »

† II. TIBÈRE CONSTANTIN, né en Thrace d'une famille obscure. Maître d'écriture dans sa jeunesse, soldat ensuite, il fut promu par degrés aux premieres places de la milice. Justin-le-Jeune dont il commandoit la garde, le

choisit pour son collégue, et le créa César en 574. Il donna par ses qualités extérieures de l'éclat au trône. Sa taille étoit majestueuse et son visage régulier. Devenu seul maître de l'empire par la mort de Justin en 578, il soulagea tous ceux dout les affaires domestiques avoient été dérangées par les malheurs des temps ou par la dureté des financiers. Il acquitta leurs dettes, et les mit en état de vivre suivant leur condition. Il manda aux gouverneurs des provinces qu'il ne vouloit pas qu'on vît désormais de pauvres dans son empire. Il remit une année entière du tribut, et le diminua considérablement pour l'avenir. Il dédommagea en même temps les villes frontières de l'Asie des ravages que la guerre de Perse leur avoit occasionnés. Désirant mettre l'empire à couvert des armes persannes, il défit par ses généraux Hormisdas, fils de Chosroès. L'impératrice Sophie, veuve du dernier empereur, n'ayant pu partager le lit et le trône du nouveau souverain, forma une conjuration contre lui. Tibère en fut instruit; et pour toute punition il priva les complices de leurs biens et de leurs dignités. Tibère mourut le 14 août 582, attaqué d'une maladie qui lui laissa à peine le temps de rendre le diadême au plus digne de ses concitoyens comme il l'avoit reçu. Il choisit Maurice dans la foule, lui donna sa fille et l'empire en présence du patriarche et du sénat qu'il avoit appelés autour de son lit de mort, et y ajouta des conseils par la voix du questeur. « Mon cher Maurice, lui dit-il, je ne vous demande pas d'autre mausolée que celui que m'élèveront vos vertus. Je serai assez grand dans l'esprit des Romains, si je leur ai donné un prince qui les gouverne avec sagesse. Modérez votre puissance par la raison, votre sévérité par la douceur, et votre douceur par une juste fermeté. La nature, en donnant un aiguillon au roi des abeilles, l'a armé pour s'en faire obéir et non pour se faire détester. Que l'éclat du trône ne vous inspire pas un vain orgueil. Préférez les remontrances d'un sujet zélé aux flatteries d'un courtisan perfide. Ne vous imaginez pas surpasser le reste des hommes en prudence, parce que vous les surpassez en pouvoir, etc. »

III. TIBÈRE, fameux imposteur, prit ce nom en 726, et voulut faire croire qu'il étoit de la famille des empereurs, afin de monter sur le trône. Il avoit déjà séduit quelques peuples de la Toscane qui l'avoient proclamé Auguste, lorsque l'exarque, secouru des Romains, l'assiégea dans un château où il s'étoit retiré, et lui fit trancher la tête qu'il envoya à Léon l'Isaurien.

* IV. TIBÈRE (Antiochus), grand cultivateur des sciences occultes, a publié un *ouvrage* curieux sur la chiromancie, la pyromancie, la physiognomie, etc. Il avoit fait une prédiction fâcheuse à Pandolphe Malatesta, tyran de Rimini, et elle fut cause qu'il périt misérablement lui-même.

V. TIBÈRE ABSIMARE. *Voyez* ABSIMARE.

TIBERGE (Louis), abbé d'Andres, directeur du séminaire des missions étrangères à Paris, mourut dans cette ville en 1730. Il se signala avec Brisacier, supérieur du même séminaire, à l'époque des différens sur l'affaire de la Chine entre les jésuites et les autres missionnaires. Ses ouvra-

ges sont, I. Une *Retraite spirituelle*, en 2 vol. in-12. II. Une *Retraite pour les ecclésiastiques*, 2 vol. in-12. III. *Retraite et méditations à l'usage des religieuses et des personnes qui vivent en communauté*, in-12. Ils sont écrits avec une simplicité noble. C'est ce pieux ecclésiastique qui joue un rôle si touchant dans le roman de Manon Lescaut.

* TIBÉRINO (Jean Mathias), philosophe et médecin, né à Chiari dans le Bressan, florissoit dans le 15e siècle. En 1475 se trouvant à Trente, il écrivit en latin le martyre de St. Simon. l'ouvrage a paru sous ce titre : *Passio B. Simonis à Judæis occisi*, Mantoue.

† TIBULLE (Aulus Albius *Tibullus*), chevalier romain né à Rome l'an 43 avant Jésus-Christ, suivit Messala Corvinus dans la guerre de l'île de Corcyre ; mais les fatigues de ce genre de vie n'étant point compatibles avec la foiblesse de son tempérament, il quitta le métier des armes et retourna à Rome, où il vécut dans la mollesse et dans les plaisirs. Sa mort arriva peu de temps après celle de Virgile, l'an 17 de Jésus-Christ. Il mourut à la campagne, où il s'étoit retiré pour éviter la poursuite de ses créanciers, à l'âge de 24 ans. Les grands biens de sa famille lui furent enlevés par les soldats d'Auguste, et ne lui furent point restitués, parce qu'il négligea de faire sa cour à cet empereur qui vouloit être encensé. Son premier ouvrage fut l'éloge de son généreux protecteur Messala ; il consacra ensuite sa lyre aux Amours. Il eut pour première inclination une affranchie. Horace devint son rival; ce qui donna lieu à une dispute agréable entre ces deux hommes célèbres. Quoiqu'Horace fût plus âgé que lui d'environ 24 ans, il aima Tibulle, dont la figure, la politesse, l'esprit et le goût lui plaisoient beaucoup. Tibulle a composé quatre livres d'*Elégies*, remarquables par l'élégance et la pureté du style. Il est plein de mollesse et de grace. Son expression est presque toujours celle du sentiment. Tibulle est le poète des amans, dit La Harpe ; il est dans la poésie tendre et galante ce qu'est Virgile dans la poésie héroïque. Mais en lisant ses Elégies de suite on sent un peu de monotonie. Il présente trop souvent les mêmes objets, les mêmes idées, les mêmes images, les mêmes comparaisons, les mêmes allusions aux mêmes usages. Le charme et la variété de ses expressions ne purent cacher cette uniformité dans les pensées et les sentimens. C'est toujours la préférence donnée à l'amour sur la gloire ou la fortune, à la paresse sur l'activité, à la médiocrité sur la richesse. C'est toujours ou la peinture des voluptés, ou les larmes d'une amante sur le tombeau d'un amant. Ovide, son ami, a fait sur sa mort une très-belle Elégie. L'abbé de Marolles a traduit Tibulle ; mais sa version est très-foible; et pour nous servir de la comparaison de l'ingénieuse Sévigné, ce traducteur ressemble aux domestiques qui vont faire un message de la part de leur maître. Ils disent trop ou trop peu, et souvent même tout le contraire de ce qu'on leur a ordonné. Il traduit *Solito membra levare lecto*. « Délasser mes membres sur ma paillasse accoutumée. » L'abbé de Longchamps en a donné une traduction, 1777, in-8°. Il en parut

une autre médiocre, par le marquis de Pezai, 2 volumes in-8°, avec Catulle et Gallus; et une troisième à Paris, 1784, in-8°. Mirabeau en a donné une traduction en 2 v. in-12 et in-8°; sans être exacte, elle n'est pas sans mérite. L'édition de ce poète, donnée par Brouckhusius, Amsterdam, 1708, in-4°, est estimée. Ce dernier, savant critique, et l'un des meilleurs latinistes du siècle dernier, croyoit que le quatrième livre des Élégies de Tibulle étoit mal-à-propos attribué à ce poète; mais, circonspect et judicieusement timide, il se borna à de simples conjectures, et n'osa faire aucune innovation dans le texte; mais Heyne a été plus hardi, et sa troisième édition de Tibulle a paru sous ce titre: ALBII TIBULLI *carmina libri tres, cum libro quarto Sulpiciæ et aliorum*. Les motifs de l'opinion de Broekhuys pouvoient bien servir d'appuis plausibles à des conjectures, où l'on ne cherche souvent qu'à montrer de l'érudition et de la hardiesse, et à dire des choses spirituelles et neuves; mais quelques couleurs que M. Heyne ait voulu leur donner, ils ne peuvent justifier les changemens considérables qu'il s'est permis de faire. Quelques demi-probabilités, fort équivoques encore et fort contestables, ne suffisent pas pour renverser les anciennes opinions et pour s'élever contre l'autorité des manuscrits. Il ne sera pas inutile d'examiner de près cette question. Le quatrième livre de Tibulle est composé d'un panégyrique de Messala, en vers héroïques, et de treize élégies, ou petits morceaux de poésie écrits dans le mètre élégiaque. Il est terminé par une épigramme de Domitius Marsus, poète distingué du siècle d'Auguste. Voici par quelles raisons on attaque l'authenticité du panégyrique: On a remarqué, et avec justice peut-être, que le style en étoit sec et maigre, les vers souvent durs et pénibles; et l'on s'est pressé de conclure que cet ouvrage n'étoit pas de Tibulle, puisqu'il étoit indigne de son talent. La digression pleine d'ennui sur les voyages d'Ulysse a paru sentir le rhétoricien qui se souvenant de ce précepte de l'école, que la comparaison est un des moyens de l'éloge, en avoit usé, ou pour parler mieux, abusé puérilement. On a dit qu'en totalité ce panégyriste étoit plus d'un rhéteur et d'un sophiste déclamateur que d'un poète. Heyne le range parmi plusieurs pièces supposées qui nous sont venues des anciens; telles que l'élégie sur la mort de Mécène, attribuée à Albinovanus; celle de Messala, que nous avons sous le nom de Virgile; le panégyrique de Pison, qui passe pour être de Lucain, et que M. Vernsdorf a récemment donné à Saleius Bassus. Heyne va même jusqu'à trouver entre ce panégyrique de Pison et celui de Messala une telle ressemblance pour la couleur du style et le fonds des idées, qu'il se persuade que tous deux sont de la même main. A ces raisons, qui sont foibles, on en peut opposer qui ne le sont pas. Si Tibulle a réussi merveilleusement dans le vers élégiaque, s'ensuit-il nécessairement qu'il n'ait pu faire les vers hexamètres? Cicéron, le premier auteur de la prose latine, ne fut jamais qu'un poète médiocre. Pourquoi Tibulle auroit-il eu plus qu'un autre le privilége de sortir impunément de son genre, et d'être encore gracieux en forçant son talent? Et dans notre propre littérature, n'avons-nous pas beaucoup d'écrivains qui, excellens

dans un genre, ont été médiocres dans un autre? Si à cette considération on ajoute que le panégyrique a été composé pendant le consulat de Messala, que ce consulat est de l'an 723, et que Tibulle, né en 705, avoit alors dix-neuf ans, il deviendra facile de comprendre comment un jeune homme a pu, pour son coup d'essai, faire un mauvais poème, et le remplir de ces défauts qui prouvent ensemble l'inexpérience et le travail. L'unanimité des manuscrits qui l'attribuent à Tibulle, et la grande pureté de la latinité ne sont pas non plus de médiocres preuves : et quand dans l'opinion contraire, on n'avance que des conjectures, le moyen qu'un esprit un peu raisonnable s'en contente et s'y laisse séduire. Des treize élégies qui suivent, et que Heyne appelle *Sulpiciæ et aliorum elegidia*, il en est déjà une qu'il faut absolument donner à Tibulle; c'est la douzième, où le poète s'est lui-même nommé :

*Nunc licet e cœlo mittatur amica Tibullo,*
*Mittetur frustra deficietque Venus.*

La difficulté est assez grande. Broekhuys croit l'éviter, en disant que cette élégie a été déplacée; qu'il la faut ranger parmi les élégies du 3e livre; que les anciens critiques nous ont appris que Tibulle avoit composé seulement 3 livres d'élégies. Il auroit dû dire de quels critiques il entend parler. La question, ce me semble, valoit bien la peine qu'il daignât nommer de si importantes autorités. Heyne, qui a besoin de l'argument de Broekhuys, le répète; mais vraisemblablement ne sachant pas non plus de quels critiques il s'agit, il le répète avec moins d'assurance. La vérité est que, dans les manuscrits comme dans les premières éditions, cette élégie se trouve placée parmi celles du quatrième livre, et non dans le troisième. Comment concevoir que tous les manuscrits s'accordent si unanimement dans la même erreur? L'élégie 13e, que nous appellerons plutôt une épigramme, est digne de Tibulle par sa grace et son élégance, et on ne voit pas sous quel prétexte raisonnable on pourroit la lui ôter. La voici :

*Rumor ait crebro nostram peccare puellam;*
*Nunc ego me surdis auribus esse velim.*
*Crimina non hæc sunt nostro sine jacta dolore.*
*Quid miserum torques, rumor acerbe? tace.*

Heyne dit que l'on peut, comme l'on voudra, croire ou ne pas croire que cette épigramme soit de Tibulle : façon de raisonner vraiment très-merveilleuse! Pour nous, nous nous trouvons forcés de la croire de Tibulle, parce que les manuscrits le disent; parce que le style est digne du talent et du siècle de Tibulle; enfin, parce qu'il n'y a dans ces vers aucune circonstance exprimée qui ne puisse convenir à Tibulle. Nous en dirons autant des élégies 1, 3, 5 et 7; nous n'y trouvons rien qui puisse empêcher de croire qu'elles aient été composées par Tibulle. L'élégie 9 est la seule qui puisse être probablement attribuée à Sulpicia; elle s'y plaint de l'infidélité de son amant :

*Si sibi cura toga est potior, pressumque quasillo*
*Scortum, quam servi filia Sulpicia.*

Les autres morceaux sont d'une femme qui ne se nomme point, et qui est amoureuse du jeune Cerinthus. On conjecture que cette femme est la même Sulpicia qui a écrit la 9e élégie, et cela est vraisemblable; mais quelle est cette Sulpicia? Broekhuys s'imaginoit que c'étoit celle qui vivoit sous Domitien, et dont il nous reste encore quelques vers. Mais cette Sulpicia, célèbre par son

chaste et constant amour pour Caleuus son mari, ne dut pas avoir une liaison si scandaleuse avec Cerinthus. D'ailleurs le style de la Sulpicia de Tibulle n'est certainement pas le style de l'âge de Domitien, et ne ressemble en aucune manière aux fragmens de la satire *De corrupto reipublicæ statu*, qui est incontestablement de l'autre Sulpicia. Il est singulier qu'un aussi habile latiniste que Broekhuys n'ait pas fait cette facile remarque. Elle est décisive, et renverse totalement son système. Ces élégies sont, à notre sens, d'achevés modèles de grace et d'élégance; l'expression en est souverainement pure et correcte; elles sont dignes du siècle d'Auguste, dignes de Tibulle, et on ne peut raisonnablement tirer de la diction aucune preuve de supposition. Un autre argument indirect en faveur de leur authenticité, c'est que deux des élégies du second livre sont adressées à Cerinthus, et n'est-il pas vraisemblable que le Cerinthus du 4ᵉ liv. est la même personne? Lié d'amitié avec Cerinthus, confident de ses amours, ami peut-être aussi de Sulpicia, ne peut-on pas supposer que Tibulle leur a prêté son talent, qu'il s'est plu à versifier leurs billets galans et leurs invocations amoureuses? Peut être aussi les amours de Cerinthus et de Sulpicia eurent-ils à cette époque une grande célébrité, et Tibulle a pu prendre plaisir à en retracer quelques souvenirs et quelques circonstances. Ces conjectures nous paroissent singulièrement fortifiées par le passage d'une ancienne vie de Tibulle : *Epistolæ quoque ejus amatoriæ, quanquam breves, omninò non sunt inutiles* : « Ses lettres érotiques, quoique courtes, ne sont pas tout-à-fait sans intérêt. » Ayrmann, biographe de Tibulle, croyoit qu'il falloit entendre par *ces lettres érotiques* la correspondance galante de Cerinthus et de Sulpicia. On trouve ordinairement les poésies de Tibulle à la suite de celles de Catulle.... *Voy*. CATULLE *et* CHAPELLE, nᵒ III.

TIBURTUS (Mythol), l'aîné des fils d'Amphiaras, vint avec ses frères en Italie, où ils bâtirent une ville qui fut appelée Tibur. On lui érigea un autel dans le temple d'Hercule en cette ville, un des plus célèbres d'Italie.

† TICHO-BRAHÉ *ou* TYCO-BRAHÉ, fils d'Othon-Brahé seigneur de Knud-Strup en Danemarck, d'une illustre maison originaire de Suède, naquit le 19 décembre 1546. Une inclination extraordinaire pour les mathématiques, qui le distingua dès l'enfance, annonça ce qu'il seroit. A 14 ans ayant vu une éclipse de soleil arriver au moment prédit par les astronomes, il regarda aussitôt l'astronomie comme une science divine, et s'y consacra tout entier. On l'envoya à Leipsick pour y étudier le droit, mais à l'insçu de ses maîtres il employa une partie de son temps à faire des observations astronomiques. De retour en Danemarck, il se maria à une paysanne de Knud-Strup. Cette mésalliance lui attira l'indignation de sa famille, avec laquelle néanmoins le roi de Danemarck le réconcilia. Après divers voyages en Italie et en Allemagne, où l'empereur et plusieurs autres princes voulurent l'arrêter par des emplois considérables, il obtint de Frédéric II, roi de Danemarck, l'île de Ween, avec une grosse pension. Il y bâtit à grands frais le château d'Uranienbourg, c'est-à-dire, Ville du

Ciel, et la tour merveilleuse de Stellebourg pour ses observations astronomiques et ses divers instrumens et machines. Christiern, roi de Danemarck et Jacques VI, roi d'Ecosse, l'honorèrent de leurs visites. C'est dans cette retraite qu'il inventa le système du monde qui porte son nom; système où les cieux cristallins, les épicycles et autres inconvéniens de celui de Ptolomée sont retranchés. Les cinq planètes supérieures ont le soleil pour centre, et s'écartant de leur orbite pour le suivre en quelque sorte par une espèce d'attraction dans sa course annuelle autour de la terre, elles produisent le phénomène des rétrogradations. Il convenoit avec Copernic que le soleil devoit être le centre de Mercure, de Mars, de Jupiter et de Saturne; mais d'un autre côté, attaché à ce que ses yeux lui faisoient apercevoir, il crut la terre immobile au centre de l'univers, entourée de la lune, du soleil et des étoiles fixes qui tournent autour d'elle. Ce système tient de ceux de Ptolomée et de Copernic. Ticho place comme le premier la terre au centre du monde, fait comme Copernic le soleil centre particulier de cinq planètes, avec cette différence que Mercure et Vénus n'embrassent pas la terre dans les cercles qu'ils décrivent autour du soleil, au lieu qu'il en est autrement des trois autres. Ce qui doit immortaliser Ticho-Brahé, c'est son zèle pour les progrès de l'astronomie, qui lui firent dépenser plus de cent mille écus. Il détermina la distance des étoiles fixes à l'équateur, et la situation des autres. Il en observa ainsi sept cent soixante-dix-sept, dont il forma un catalogue. Il soumit au calcul les réfractions astronomiques, et forma des tables de réfraction pour différentes hauteurs. Mais une obligation essentielle que nous lui avons, est d'avoir découvert trois mouvemens dans la lune qui servent à expliquer sa marche. Il fit encore quelques découvertes sur les comètes. Ce savant astronome fut aussi un habile chimiste; il fit de si rares découvertes en chimie qu'il guérit un grand nombre de maladies qui passoient pour incurables. Sa grande application à l'astronomie et aux sciences abstraites ne l'empêchoit point de cultiver les belles-lettres, surtout la poésie; et les Muses le délassoient des travaux astronomiques. Ce qui ternit sa gloire, c'est qu'avec tant de lumières il eut le foible de l'astrologie judiciaire. Cet esprit si éclairé étoit pétri de superstitions. Un lièvre traversoit-il son chemin, il croyoit que la journée seroit malheureuse pour lui. Mais malgré ces erreurs, alors si communes, il n'en étoit ni moins bon astronome, ni moins habile mécanicien. Sa destinée fut celle des grands hommes : il fut persécuté dans sa patrie. Les ennemis que son caractère moqueur et colère lui avoit faits, l'ayant desservi auprès de Christiern roi de Danemarck, il fut privé de ses pensions. Il quitta son pays pour aller en Hollande; mais sur les vives instances de l'empereur Rodolphe II, il se retira à Prague. Ce prince le dédommagea de toutes ses pertes et de toutes les injustices des cours. Ticho mourut le 24 octobre 1601, d'une strangurie qu'une excessive timidité lui avoit fait contracter à la table d'un grand ou dans le carosse de l'empereur. C'est ce qui a fait dire de lui :

Il vécut comme un sage,
Et mourut comme un sot.

Il passa dans un violent délire la nuit qui fut la dernière pour lui; mais le souvenir de ses travaux dominoit encore son imagination égarée, et il répéta plusieurs fois : « Je n'ai pas inutilement vécu. » Le feu de son imagination lui donnoit du goût pour la poésie ; il faisoit des vers, mais sans s'assujettir aux règles. Il aimoit à railler, et, ce qui est assez ordinaire, il n'entendoit point raillerie. Attaché opiniâtrément à ses sentimens, il souffroit avec peine la contradiction. Ses principaux ouvrages sont, I. *Progymnasmata astronomiæ instauratæ*, 1598, in-fol. II. *De Mundi ætherei recentioribus phænomenis*, 1589, in-4°. III. *Epistolarum astronomicarum liber*, 1596, in-4°. Jessenius a donné sa Vie, Hambourg, 1601, in-8°; et Gassendi, La Haye, 1655, in-4° On a longtemps révoqué en doute l'établissement d'une imprimerie qu'il avoit formée à l'île de Ween à côté de son observatoire. Mais l'existence de cette imprimerie est prouvée par les titres suivans de deux ouvrages qui en sont sortis, I. *De Mundi ætherei recentionibus phænomenis liber secundus*, Uraniburgi, in insulâ Hellesponti Danici Hvennâ, imprimebat authoris typographus, Christophorus Vucida, A. D., 1588. II. *Tych. Brahé, Dani, epistolarum astronomicarum liber primus*, Uraniburgi, ex officinâ typ. authoris, A. D., 1596. Dans ce dernier ouvrage on trouve plusieurs lettres de Ticho Brahé au landgrave Guillaume de Hesse, où il lui parle de l'imprimerie et de la papeterie qu'il a établies à Uranienbourg; et à la page 160 on voit une gravure en bois représentant la maison dans laquelle cette imprimerie étoit établie. — Sophie BRAHÉ, sa sœur, cultivoit la poésie ; et l'on a d'elle une *Héroïde* en vers latins dans le goût de celles d'Ovide, et qui a été imprimée dans les *Inscriptiones Haffnienses* de Pierre Resenius, 1668, in-4°, page 410—429.

† TICHONIUS, écrivain donatiste sous l'empire de Théodose-le-Grand, avoit beaucoup d'esprit et d'érudition. Nous avons de lui le *Traité des sept règles* pour expliquer l'Ecriture-sainte, dont saint Augustin a fait l'Abrégé dans son livre troisième de la Doctrine chrétienne. On le trouve dans la Bibliothèque des Pères. Tichonius est reconnu aujourd'hui pour le véritable auteur du *Commentaire sur saint Paul* que l'on avoit attribué à saint Ambroise, et qui a été restitué au premier d'après la savante Dissertation de l'abbé Morel, publiée en 1762. (*Voyez* l'Histoire littéraire de France, tome XII, avertissement, page 7.)

† I. TICKELL (Thomas), poète anglais, né à Bridekirk en Cumberland en 1686, mort à Bath en 1740, étoit l'ami d'Addison qui le chargea par son testament de la publication de ses *OEuvres*. Il se l'étoit adjoint comme sous-secrétaire d'état quand lui-même fut nommé secrétaire en 1717. Tickell publia sa *Traduction* du premier livre de l'Iliade en vers anglais à l'époque où venoit de paroître celle de Pope, et avec le projet apparent de rivaliser celle-ci. Addison, en déclarant bonnes les deux versions, sembla accorder la préférence à celle de Tickell. Cependant de forts soupçons se sont élevés depuis qu'Addison avoit déguisé son propre travail sous le nom de son ami.

† II. TICKELL (Richard), poëte anglais, mort en 1793, suivit la carrière dramatique et a donné quelques pièces au théâtre de son pays. Les deux plus remarquables sont : L'*Aimable Berger* et le *Carnaval de Venise*. Tickell est encore auteur de deux ouvrages intitulés : Le *Projet* et l'*Anticipation*. Dans ce dernier, il critique et imite le ton et le style des principaux orateurs du parlement. Il périt d'une manière très-malheureuse ; il tomba de la fenêtre de son appartement à Hamptoncourt et fut tué sur la place.

TIDEMAN (Philippe), peintre, né à Hambourg en 1657, mort en 1705, fut l'un des meilleurs élèves de Lairesse. Les sujets de ses *tableaux* sont presque tous allégoriques ou tirés de la mythologie.

* TIDICÆUS (François), docteur en médecine et physicien ordinaire de Thorn, né à Dantzick le 5 décembre 1583, et mort en 1617. On lui attribue, I. *In Jattomartigas de recto et salutari usu*, *etc.*, Turoni Borussorum, 1592, in-8°. II. *Microcosmus, hoc est, Descriptio hominis et mundi*, Lipsiæ, 1615, in-4°.

* TIEDEMANN, professeur de philosophie à l'université de Marbourg, mort dans cette ville le 24 mai 1803, à l'âge de 56 ans, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on distingue, I. Un *Essai sur l'origine des langues*, imprimé en 1772. II. Un *Système de la philosophie stoïcienne*, dont le célèbre Heyne écrivit la préface. III. Des *Recherches sur l'homme, les premiers philosophes de la Grèce* IV. Et principalement un ouvrage en 6 volumes sur l'*Esprit de la philosophie spéculative*, qui est généralement estimé. Ses derniers travaux furent un ouvrage complet de *Psychologie* et la *Traduction* du Voyage de Denon dans la Haute et Basse-Egypte, traduction qu'il a enrichie de notes importantes. Les systèmes philosophiques et leur histoire furent le principal objet des études de Tiedemann. Il possédoit parfaitement les langues anciennes et plusieurs langues modernes; il a aussi composé quelques ouvrages en latin écrits d'un style élégant et correct. Les premières lectures de Tiedemann furent l'histoire et les livres mystiques. Il prit ensuite du goût à la déclamation et aux sermons, et crut en avoir pour la théologie. Il se détrompa en l'étudiant, et se jeta dans la jurisprudence. Ce nouvel essai ne lui réussit pas mieux. A l'âge de 21 ans il se décida à suivre sa véritable inclination pour les belles-lettres et la philosophie. Dans cette nouvelle carrière, il pencha d'abord vers le matérialisme; il s'en éloigna ensuite pour suivre les idées de Tétens, et s'occupa de psychologie et de philosophie morale. Il fut d'abord très-dogmatique dans sa manière d'enseigner, puis se rapprocha du septicisme; et dans ses dernières années il inclina vers cette philosophie qui repose sur le sentiment, et qui trouve sa base dans le cœur..... cette marche semble assez naturelle. Dans l'adolescence, des idées mystiques et la dévotion ; dans la jeunesse, du matérialisme ; un ton assuré, lorsque l'on croit tout savoir ; un doute modeste, lorsqu'on sait vraiment quelque chose ; enfin l'abandon des subtilités métaphysiques pour les ressources de la morale et du sentiment, lorsqu'on peut profiter de ces ressour-

ces : telle est l'histoire de beaucoup de gens, qui peut-être même en conviendroient, s'ils ne trouvoient pas quelque honte à douter, ou s'ils n'avoient pas juré de dogmatiser toute leur vie.

* TIENE (Gaëtan), philosophe et théologien, né à Gaëte, dans le royaume de Naples, étudia à Padoue la philosophie et la médecine; il professa la premiere dans cette ville avec succès pendant plusieurs années, embrassa l'état éclésiastique, et devint chanoine de la cathédrale de Padoue. Il mourut en 1462, à 75 ans. Il écrivit beaucoup d'*ouvrages* philosophiques.

* I. TIEPOLO (Bajamonte), de Venise: ayant formé le dessein d'opprimer la liberté de son pays, il s'unit en 1310 à un grand nombre de mécontens, et conspira la mort du doge et des sénateurs. Au mois de juin de cette année ils s'avançoient les armés à la main vers la place Saint-Marc lorsqu'on leur opposa une vigoureuse résistance. Les rebelles furent défaits et mis en fuite. Bajamont se retira avec ses compagnons à Trévise; mais il en fut chassé en 1315, et mourut en Dalmatie dans l'état le plus misérable. Cette conjuration a été le sujet d'un poème intitulé *Bajamonte Tiepolo*, dans lequel on trouve de bonnes choses. C'est à cette occasion que la république de Venise établit le fameux conseil des dix.

* II. TIEPOLO (Jacques), noble Vénitien qui florissoit vers le milieu du 16ᵉ siècle, excella dans la poésie lyrique. Nous avons de lui, I. Le *Chant de Nérée*. II. Les *Lys d'or*, ode pindarique, Venise, 1575.

* III. TIEPOLO (Jean-Baptiste), peintre, né à Venise en 1692, étudia sous Lazzarin le meilleur peintre vénitien de son temps. A 16 ans il commença à donner des preuves de son talent. Il travailla à Milan dans le goût de Paul-Véronèse. Il seroit long de rapporter les ouvrages magnifiques dont il embellit les églises, les palais et autres édifices publics. Etant passé à Madrid, il y mourut le 25 mars 1769. — Son fils, Jean Dominique, a gravé avec beaucoup de succès une *Fuite en Egypte*, plusieurs *Morceaux* de plafond et 26 *Têtes* de caractère dans le goût de Castiglionne (Benedetto), ainsi que quelques tableaux de son père.

* TIERRY (N.), bénédictin et janséniste, lança en 1699 un libelle intitulé *Problême ecclésiastique*, qui fut d'abord attribué aux jésuites, mais qui, quelques années après quand il fut reconnu pour en être l'auteur, lui valut son emprisonnement à la Bastille par ordre du roi.

* TIESSENTHALER (Joseph), jésuite et missionnaire apostolique, né à Bolzano dans le comté de Tyrol, se transporta du Portugal dans l'Inde dès l'an 1743, et vivoit encore à Egra en 1786. On doit au séjour qu'il fit dans l'Inde quatre ouvrages capitaux, I. La *Géographie de l'Indoustan*. II. Une *Histoire naturelle de l'Inde*. III. Un ouvrage sur la *Religion des Brahmes*. IV. Trois *Cartes du cours du Gange et du Gangra*. On ne sait ce que sont devenus le 2ᵉ et le 3ᵉ ouvrage. Sa *Description historique et géographique de l'Inde*, accompagnée des Recherches historiques et chronologiques sur l'Inde et la Description du cours du Gange et du Gangra, par Anquetil du

Perron, accompagnée également des cartes générales de l'Inde, par le major Rennel, a paru augmentée de remarques et d'additions par les soins de Jean Bernouilli, Berlin, in-4°, en cinq parties. Cet ouvrage est savant, instructif et curieux.

*TIETLAND, architecte du 10e siècle, eut la direction de l'église et du monastère d'Einsidlen, appelé l'Ermitage de la Vierge, situé dans les montagnes de la Suisse. L'ouvrage avoit été commencé par Evrard, fondateur et premier supérieur de ce monastère.

TIFERNAS *ou* TIPHERNAS, (Grégoire), natif de Tiferno en Italie, et très-habile dans la connoissance du grec, professa pour la première fois en 1473 cette langue à Paris, où il mourut âgé de 50 ans, vers 1479, empoisonné, dit-on, par des envieux de sa gloire. On a de lui, I. Des *Poésies latines* à la suite d'un Ausone, etc., Venise, 1472, in-fol., et séparément, in-4°. II. La *Traduction* des sept derniers livres de Strabon, dont les dix premiers sont de Guarino; Lyon, 1559, 2 vol. in-16.

TIGELLIN. *V.* APOLONIUS n° IV.

*TIGEON (Thomas), médecin d'Angers, vivoit dans le 16e siècle. On a de lui: *Antimæologicum quo demonstratur non obstetricibus non esse tantum fidendum de virginitate aut defloratione mulieris adultæ testimonium ferentibus, etc.*, Lugduni, 1574, in-8°.

TIGNONVILLE (mademoiselle de). Cette demoiselle vertueuse pour qui Henri IV soupira inutilement, étoit, suivant les apparences, petite-fille de Lancelot du Montuan, seigneur de Tignonville, premier maître d'hôtel de la reine de Navarre, et fille de la baronne de Tignonville, gouvernante de Catherine princesse de Navarre, en 1576. Mademoiselle de Tignonville appartenoit à Henri IV par la maison d'Alençon. Charles, bâtard d'Alençon, seigneur de Caniel au pays de Caux, épousa Germaine Ballue, nièce du fameux cardinal Ballue, et fut père de Marguerite d'Alençon, femme de Lancelot du Montuan. Henri devint éperdument amoureux de mademoiselle de Tignonville peu de temps après son évasion de la cour avec le duc d'Alençon son beau-frère, c'est-à-dire vers l'an 1576. Le roi de Navarre, dit Sully, s'en alla à Béarn sous prétexte de voir sa sœur, mais réellement pour subjuguer la jeune Tignonville. Elle résista fermement aux attaques du roi de Navarre; et ce prince qui s'enflammoit à proportion des obstacles qu'il trouvoit au succès, employa auprès de la jeune Tignonville toutes les ressources d'un amant passionné. Il connoissoit l'esprit adroit et enjoué d'Agrippa d'Aubigné qui étoit alors en faveur auprès de lui. Il voulut l'engager de parler pour lui à sa maîtresse; il l'en pria les mains jointes, les larmes aux yeux: car personne de plus foible que Henri dans ces occasions. Mais d'Aubigné refusa de faire pour son maître ce qu'il auroit fait pour un de ses égaux. Mademoiselle de Tignonville, l'objet de cet article, étoit vraisemblablement Marguerite de Tignonville qui, par son mariage avec François de Prunelé, porta le nom et la terre de Tignonville dans la maison de Prunelé. Nous ignorons l'année précise de sa mort.

TIGNY (G. de), naturaliste français, mort dans ces dernières années, est principalement connu par une *Histoire naturelle des Insectes*, publiée à Paris en 1802 en 10 vol. in-8°. C'est un très-bon abrégé des ouvrages d'entomologie de Geofroi, Géer, Roesel, Linnée et Fabricius. On y a suivi la méthode d'Olivier en général; mais on s'en est écarté dans l'article des crustacées qui font une classe à part, et dans celui des insectes sans ailes que l'on a rangés dans un nombre d'ordres plus considérable. L'auteur ne s'est attaché dans la description des espèces qu'aux plus curieuses, à celles dont les habitudes, la manière de vivre excitent le plus d'intérêt; en sorte que son ouvrage mérite de devenir classique. Tigny possédoit une riche collection d'insectes indigènes qu'il avoit pris soin de former avec son épouse qui partageoit ses occupations et ses goûts. Le Discours préliminaire de son Histoire des Insectes est de Brongniart.

I. TIGRANE, roi d'Arménie, ajouta la Syrie à son empire. Les Syriens lassés des diverses révolutions qui désoloient leur pays, s'étoient donnés à lui l'an 85 avant Jésus-Christ. Il soutint la guerre contre les Romains en faveur de Mithridate son gendre; mais ayant été vaincu par Lucullus (*voyez* ce mot) et par Pompée, il céda aux vainqueurs une partie de ses états, et s'en fit des protecteurs. Il vécut ensuite dans une profonde paix jusqu'à sa mort.

II. TIGRANE, second fils du précédent, se révolta contre lui; et ayant été vaincu, il se réfugia chez Phraate, roi des Parthes, dont il avoit épousé la fille. Ce jeune prince, avec le secours de son beau-père, porta les armes contre son père, mais craignant les suites de sa révolte, il se mit sous la protection des Romains. Tigrane suivit son exemple. Pompée lui conserva le trône d'Arménie, à condition de payer un tribut pour les frais de la guerre, et donna à son fils la province de Sophène; mais ce jeune prince, mécontent de son partage, s'attira par ses murmures la colère de Pompée qui le fit mettre dans les fers. Tigrane le père passoit pour un prince courageux, mais cruel.

* TIGUERETE (N.) homme d'armes du maréchal de Montmorency, dans la guerre que François I^er^ eut à soutenir contre l'Angleterre réunie à Charles-Quint, se signala par un dévouement semblable à celui du chevalier d'Assas. (*Voyez* ASSAS.) Une nuit que les ennemis venoient pour enlever le quartier de sa compagnie, Tiguerete s'avance au-delà des vedettes où il avoit ouï du bruit, et étant soudain enveloppé et arrêté prisonnier, il ne laissa pas de crier *alarme*, quoique les ennemis lui tinssent le pistolet à la tête pour le tuer s'il ne se taisoit. Toutefois admirant son courage, ils ne voulurent point ravir la vie à celui qui s'exposoit si généreusement à la mort pour ses compagnons. Ce trait héroïque est de 1523, lors du ravitaillement de Térouenne. Nous l'avons pris dans l'histoire de France de Dupleix, qui l'avoit copié dans l'inventaire de Jean de Serres, page 343. On a dit que l'histoire offre ordinairement les mêmes crimes; mais on auroit dû ajouter pour l'honneur de l'humanité qu'elle reproduit aussi les mêmes vertus.

TIL (Salomon Van-), né en

1643 à Wesop, à deux lieues d'Amsterdam, se fit connoître par sa science dans la philosophie, dans l'histoire naturelle, dans la médecine, dans la théologie et dans les antiquités sacrées et profanes. On lui donna en 1664 une chaire de théologie à Leyde, où il lia une étroite amitié avec Coccéius qui l'imbut de sa doctrine. Van-Til s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'Ecriture-Sainte, selon la méthode des coccéiens. Comme sa mémoire n'étoit pas assez bonne pour retenir ses sermons, il prêchoit par analyse; méthode qu'il rendit publique. Cet habile protestant mourut à Leyde en 1713, après avoir publié plusieurs écrits. Sa maison étoit toujours ouverte aux savans qui trouvoient des ressources dans ses lumières. Il avoit cultivé la physique, la botanique, l'anatomie, etc. Parmi ses ouvrages, les uns sont en flamand et les autres en latin. Les principaux sont, I. Sa *Méthode d'étudier et celle de prêcher*. II. Des *Commentaires sur les Psaumes*. III. — *sur les Prophéties de Moyse*, d'*Habacuc* et de *Malachie*. IV. Un *Abrégé de Théologie*. V. *Remarques sur les Méditations de Descartes*.

TILEMANNUS. *V.* HESHUSIUS.

* TILENUS (Daniel), ministre du Saint-Evangile à Sédan, professeur à l'académie de cette ville et précepteur de Turenne, né à Goldberg en Silésie le 4 février 1563, vint en France vers l'an 1590, et fut honoré par Henri IV de lettres de naturalité qui le constituèrent Français en titre. Il avoit tourné de bonne heure ses principales études du côté de l'Ecriture-Sainte, des Pères et de l'Histoire ecclésiastique. Les langues orientales fixèrent aussi son attention. Son début dans la carrière des lettres chrétiennes fut la publication d'une *Conférence sur les traditions apostoliques* qu'il eut à Paris en 1597 avec Jacques Davy-du-Perron, évêque d'Evreux. Fidèle à la secte qu'il avoit épousée, il la défendit avec beaucoup d'esprit, de courage et d'éloquence, et écrivit un grand nombre d'ouvrages qui ne tendirent qu'à ce but. Les principaux sont, I. *Défense de la suffisance et perfection de l'Ecriture-Sainte contre les cavillations du sieur du Perron, par lesquelles il s'efforce de maintenir son Traité de l'insuffisance et imperfection de l'Ecriture-Sainte*, La Rochelle, 1598, in-8°, Sédan, 1601, in-8°, augmenté de quelques observations de l'auteur, *ibid*, 1602, in-8°. Du Perron fit une réfutation de cet écrit, II. *Syntagma disputationum theologicarum in academiâ Sedanensi habitarum*, Sédan, 1607, 1611, 1614, in-8°, Genève, 1622, in-8°. Cette dernière édition contient 68 thèses. III. *Traité de la cause et de l'origine du péché, où sont examinées les opinions des philosophes payens, des Juifs, des autres hérétiques, des Libertins, Luther, Calvin, et autres nouveaux qui ont traité cette matière*, Paris, 1621, in-8°, etc. Tilenus mourut à Paris le premier août 1633.

*I. TILESIO (Antoine), en latin *Telesius*, naquit d'une illustre famille de Cosenza vers 1480. Après avoir achevé ses études, il passa à Milan, où il professa quelques années l'éloquence, et récita l'oraison funèbre du fameux général Jean-Jacques de Trivulce, de Milan. Il vint à Rome en 1525, et fut nommé professeur au collége de la Sapience.

Il mourut dans sa patrie en 1542. On a encore de lui quelques *Poésies* assez élégantes, imprimées à Rome en 1524, à Naples en 1762, une tragédie latine intitulée *Imber aureus;* deux traités en prose, l'un *De generibus coronarium*, l'autre *De coloribus*, et divers *Opuscules*.

† II. TILESIO, *ou plutôt* TELESIO (Bernardin), en latin *Telesius*, né à Cosenza dans le royaume de Naples en 1508, essuya dans sa jeunesse divers malheurs. Ayant pris le bonnet de docteur en philosophie à Padoue, il professa cette science à Naples, et y forma une société littéraire qui subsista quelque temps sous le nom d'Académie Télésienne. Son grand âge l'ayant obligé de quitter Naples, il se retira à Cosenza, où il mourut en octobre 1588. Il avoit été marié; et le seul fils qui lui resta fut assassiné du vivant de son père. Telesio fut l'un des premiers savans qui secouèrent le joug d'Aristote, contre lequel il marqua même trop d'acharnement. Paul IV, instruit de son mérite, avoit voulu, selon de Thou, lui donner l'évêché de Cosenza; mais il le refusa, aimant mieux cultiver la raison en paix que de jouer un rôle dans le monde. Nicéron révoque en doute cette anecdote; et son doute est fondé sur de bonnes raisons. On a de Telesio, I. *De naturâ rerum juxta propria principia*, Rome, 1565, in-4°, et 1588, in-folio. II. *Varii libelli de rebus naturalibus*, Venise, 1590, in-4°. Ces traités font regretter qu'il ne fût pas venu dans un temps plus éclairé. Il y fait revivre la philosophie de Parménide, en l'appuyant de ses propres sentimens; mais ce composé bizarre, dit Nicéron, ne fit pas fortune. On a osé publier que les moines, qui ne pouvoient souffrir le mépris qu'il faisoit d'Aristote dans ses leçons et ses écrits, lui ôtèrent le repos et la vie.

TILETAIN (Jean-Louis), imprimeur renommé de Paris, naquit à Tiett, ville de la Gueldre, suivant La Monnoye, et en tira son nom. Il est mort vers l'an 1547, après avoir publié en caractères italiques et en romains plusieurs *ouvrages* recherchés pour la beauté de leurs éditions. Lui-même savoit le grec et le latin, et il est auteur de *Commentaires* estimés sur Quintilien. Il avoit attaché à son imprimerie en qualité de correcteur le savant Guillaume Morel, et avoit pris pour emblême un basilic. On a imprimé, en 1546, en un volume in-8°, le catalogue des *ouvrages* sortis de ses presses.

TILINGIUS (Matthieu), savant médecin allemand du 17ᵉ siècle, est auteur de divers *ouvrages*. Les principaux sont, I. *De Rhabarbarologiâ*, 1679, in-4°. II. *Lilii albi descriptio*, 1671, in-8°. III. *De laudano opiate*, in-8°. IV. *Opiologia nova*, in-4°, 1697. V. *Anatomie de la rate*, in-12, 1673. VI. Un *Traité des fièvres malignes*, 1677, in-12.

TILLADET (Jean-Marie DE LA MARQUE de), né au château de Tilladet en Armagnac vers 1650 ou 1651, fit deux campagnes, l'une dans l'arrière-ban, l'autre à la tête d'une compagnie de cavalerie. Après la paix de Nimègue il quitta les armes pour entrer chez les pères de l'Oratoire, où il se consacra à la prédication et à la littérature. Il en sortit ensuite, et mourut à Versailles le 15 juillet 1715, membre de l'académie des belles-lettres. Sa modes-

tie, sa circonspection, sa droiture, son caractère sensible et officieux lui firent des amis illustres. Son goût et son talent pour les matières de la métaphysique le jetoient dans des distractions dont il se tiroit avec beaucoup de franchise et de politesse. On a de lui un *Recueil de dissertations*, 1712, 2 vol. in-12, sur diverses matières de religion et de philologie qui sont presque toutes du savant Huet, évêque d'Avranches, avec une longue *Préface* historique qui n'annonce qu'un médiocre talent. On trouve aussi quelques *Pièces* de lui dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres.

* TILLARD (Jean-Baptiste), graveur, né à Paris en 1740, élève de Fessard, a laissé (entre autres gravures) les *vignettes* pour Le Tasse, d'après Cochin; les *figures* du Télémaque in-4°, d'après Monnet; *celles* du Voyage en Sibérie, d'après Le Prince; et une suite de *Savoyards*, à l'eau-forte, d'après Saint-Aubin.

TILLEMANS (Pierre), peintre flamand, né à Anvers, mort en 1734, s'établit en Angleterre, et y acquit de la considération et de la fortune par ses *paysages* et ses *tableaux* de chasses et de courses de chevaux.

TILLEMONT. *V.* NAIN, n° I.

I. TILLET (N.), né à Bordeaux, fils d'un orfévre de cette ville, devint directeur de la monnoie de Troyes, et membre de l'académie des sciences de Paris. Il s'occupa à perfectionner l'agriculture, et publia à cet effet les ouvrages suivans. I. *Essai* sur la cause qui noircit les grains dans les épis, 1755, in-4°. II. *Expériences* faites à Trianon sur la cause qui corrompt les blés, 1756, in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé en 1785, in-4°. III. *Hitoire* d'un insecte qui dévore les grains dans l'Angoumois, 1762, in-12. Duhamel du Monceau contribua par son travail à la publication de cet écrit. IV. *Observations* sur les effets produits par la fumée du varech, lorsqu'on brûle cette plante pour la réduire en soude, 1772, in-4°. V. On lui doit encore une *Dissertation* sur la ductilité des métaux; un *Mémoire* sur le rapport des poids étrangers avec le marc de France; plusieurs autres sur la manière de régler la valeur du pain proportionnellement à celle du blé et des farines, sur le poids du pain au sortir du four, sur la mouture économique, sur les avantages du commerce des farines préférablement à celui du blé, etc. Ce savant laborieux est mort sexagénaire, le 20 décembre 1791.

II. TILLET (Jean), avocat de Bordeaux, mort dans sa patrie en 1722, a *publié* la suite de la Chronique bordelaise jusqu'en 1701, in-4°; et une *autre* aux arrêts de La Peyreire, 1717, in-fol.

* III. TILLET (Guillaume-Louis du), né en 1729 au château de Moutramcy, fut nommé à l'évêché d'Orange. Sa conscience ne lui permettant pas de garder deux bénéfices, il se démit alors d'un riche prieuré; bien différent en cela de tant de prélats qui les accumuloient et dévoroient le patrimoine des églises et des pauvres. Pendant le rude hyver de 1784 il fit toutes les dépenses qui lui permettoit sa fortune pour soulager les pauvres. On le vit braver la rigueur de la saison et traverser un torrent dangereux pour leur porter des secours. Nommé, en 1789, député aux

états généraux, il publia un écrit in-12, intitulé *Sentiment d'un évêque sur la réforme à introduire dans le temporel et la discipline du clergé.* Dans cet Opuscule, écrit avec une certaine chaleur, il attaque sans ménagement le mauvais choix des évêques, leur luxe, la non résidence, l'enseignement vicieux des séminaires, etc., etc. : sa modestie, l'austérité de ses mœurs lui donnoient le droit de fronder les abus. L'évêché d'Orange ayant été supprimé, il vécut paisible dans la solitude jusqu'à l'époque où les fureurs de la persécution le poursuivirent, et il fut incarcéré. Après sa sortie des cachots, ce digne évêque, écrivant à son collègue, l'évêque de Blois, qui avoit concouru à lui faire rendre la liberté, lui disoit : « Voyez à quoi je puis encore être utile à la religion ».... Du Tillet mourut en 1794 à Lesmetz-sur-Seine, emportant les regrets de tous ceux qui l'avoient connu. Le sous-préfet d'Orange (M. de Stassart) lui a fait ériger un monument dans la ci-devant cathédrale de cette ville. A cette occasion on célébra une fête funèbre. M. Etienne, curé, ancien évêque d'Avignon, y prononça le panégyrique du vénérable du Tillet.

IV. TILLET (du). *V.* DUTILLET.

V. TILLET. *V.* TITON DU TILLET.

I. TILLI *ou* TILLY (Jean TZERCLAËS, comte de), d'une illustre maison de Bruxelles, porta d'abord l'habit de jésuite, qu'il quitta pour prendre les armes. Après avoir signalé son courage en Hongrie contre les Turcs, il eut le commandement des troupes de Bavière sous le duc Maximilien, et se distingua à la bataille de Prague le 8 novembre 1620. Il défit ensuite Mansfeld, un des chefs des rebelles, et le contraignit d'abandonner le haut Palatinat l'an 1622. Il mit son armée en déroute près de Darmstadt, et le poussa hors d'Allemagne. Il avoit auparavant secouru l'archiduc Léopold à la prise de Breda, et avoit pris Heidelberg, ville capitale du Palatinat du Rhin. Sa valeur éclata sur-tout contre le duc d'Halberstadt, qu'il défit à Stavelo. Il fallut que Tilli, dans cette bataille, envoyât des trompettes par-tout pour faire cesser le carnage : deux mille ennemis restèrent sur la place, et quatre ou cinq mille autres furent faits prisonniers. Cette victoire lui fut d'autant plus glorieuse, qu'il n'eut que 200 hommes de tués et presqu'autant de blessés. Il donna, quelque temps après, un second combat, qui ne lui fut guère moins avantageux que le premier ; il y périt beaucoup d'ennemis et quantité de leurs officiers, illustres par leur valeur et par leur naissance. Il prit ensuite Minden et plusieurs autres villes, et obligea le landgrave de Hesse de garder la foi à l'empire. En 1626 il défit l'armée de Danemarck à la journée de Lutter dans le duché de Brunswick, et se rendit maître de vingt-deux canons, de quatre-vingts drapeaux, de plusieurs étendards et de tout le bagage des ennemis. Le pape Urbain VIII lui écrivit pour lui marquer la joie que toute l'Eglise avoit d'une victoire si avantageuse à tous les catholiques. Tilli, né avec les talens de la guerre et de la négociation, alla à Lubeck en 1629 en qualité de plénipotentiaire pour la conclusion de la paix avec le Danemarck. On lui donna, l'année d'après, le commandement général des armées de l'empire, à la place de Walstein. Après avoir

secouru Francfort-sur-l'Oder contre les Suédois, il prit Brandebourg d'assaut, puis Magdebourg qui fut pillé par ses soldats et presque ruiné par un incendie. Ayant jeté la terreur dans la Thuringe, il prit Leipsick en 1631; mais il y fut défait trois jours après par Gustave-Adolphe, roi de Suède. Il rallia ses troupes, prit quelques villes dans la Hesse, et repoussa Horn, chef du parti protestant. Enfin il fut blessé mortellement en défendant le passage du Lech, à Ingolstadt, le 30 avril 1632. Tilli fit un legs de 60,000 rixdales aux vieux régimens qui avoient servi sous lui, afin que sa mémoire leur fût toujours chère. Au commencement du 17e siècle, il passoit pour le plus grand capitaine de l'empire; il avoit encore cette réputation un an avant sa mort; Gustave la lui fit perdre.

II. TILLI (Michel-Augustin), professeur de botanique à Pise, et membre de la société royale de Londres, naquit à Castro dans le Florentin, en 1653; il mourut en 1740. On a de lui, en latin, le *Catalogue des Plantes du jardin de Pise*, orné de figures, Florence, 1723, in-folio, avec 50 figures. Cet ouvrage est estimé.

III. TILLI. *Voyez* TILLY.

* TILLIBORE, brigand ou héros, qui, non content d'exercer son métier aux environs du mont Ida en Mysie et dans une partie de l'Asie ancienne, l'étendit encore à d'autres provinces de l'empire romain, mais qui ne finit pas sa carrière comme Alexandre termina la sienne à Babylone. Amès avoit écrit l'histoire de l'un et de l'autre; mais celle de Tillibore ne nous est pas parvenue.

* TILLIÈRES (N. LE VENEUR de) s'honora par une généreuse opposition aux ordres barbares de Charles IX, à la funeste époque de 1572. « Je croyois, dit-il, avoir combattu les huguenots avec assez de réputation et d'honneur, toutes les fois qu'ils se sont armés, pour qu'on ne me choisît pas pour être leur assassin. »

† TILLOTSON (Jean), né dans le comté d'Yorck d'une famille peu fortunée, reçut une éducation au-dessus de sa naissance. Il fut d'abord presbytérien; mais le livre du docteur Chilingworth lui étant tombé entre les mains, il embrassa la communion anglicane, en conservant cependant toujours l'estime qu'il avoit conçue pour son ancien parti. La force de ses raisonnemens et la clarté de ses principes ramenèrent plusieurs non-conformistes dans le bercail de l'Eglise anglicane. Ce qui acheva de perfectionner ses talens, ce fut l'amitié longue et étroite qu'il eut avec l'évêque Wilkins. Dès qu'il se fut consacré au service de l'Eglise, il se forma à une éloquence simple que la plupart des prédicateurs ont suivie en Angleterre. Il commença à étudier profondément l'Ecriture; il lut ensuite tous les anciens philosophes et les traités de morale. Saint Basile et saint Chrysostôme furent les Pères auxquels il s'attacha de préférence. Après avoir fait une ample moisson dans ces champs fertiles, il composa un grand nombre de *Sermons*, modèles de cette simplicité noble dont les prédicateurs français s'éloignent trop souvent. Plusieurs écrivains anglais jetoient alors les fondemens de l'athéisme; il s'opposa à ce torrent autant qu'il le pu et il pu-

blia, en 1665, son *Traité de la Règle de la foi*. Il fut fait doyen de Cantorbéry, puis de Saint-Paul, et clerc du cabinet du roi. Il n'aspiroit point à une plus haute fortune, lorsqu'il fut installé, en 1691, sur le siége de Cantorbéry. Cet illustre archevêque, le premier orateur de son pays, se distingua par sa piété et par sa modération. Il mourut à Lambeth le 22 novembre 1694, à 65 ans, ne laissant à sa famille d'autre succession à recueillir que le manuscrit de ses *Sermons posthumes*, vendus deux mille cinq cents guinées. Mais le roi d'Angleterre donna une pension de six cents livres sterling à sa veuve. « Tillotson, dit Burnet, avoit les idées nettes, l'esprit brillant, le style plus pur qu'aucun de nos théologiens. A une rare prudence il joignoit tant de candeur, qu'il n'y a point eu de ministre plus universellement chéri et estimé. Paroissant avec éclat contre la religion romaine, ennemi de la persécution, terrassant les athées, personne ne contribua davantage à ramener les bourgeois de Londres au culte anglican. » On a de lui, I. Un *Traité de la Règle de la Foi*, contre les athées et les incrédules. II. Un vol. in-folio de *Sermons* publiés pendant sa vie. Barbeyrac et Beausobre les traduisirent d'anglais en français, en 7 vol. in-8°, avec plus de fidélité que d'élégance. III. Des *Sermons* posthumes, en 14 vol. in-8°. Dans son sermon *sur les préjugés contre la religion*, Tillotson se fait une objection tirée de l'opposition que l'homme trouve entre ses devoirs et ses penchans; et cette objection il la copie de la tragédie de *Mustapha*, de Fulke Lord Broode dont il cite en chaire une tirade de vers. Une pareille citation est-elle digne de la majesté d'un temple? « Les passions, ajoute-t-il, sont une espèce de glu qui nous attache aux choses basses et terrestres... A peine peut-on passer dans les rues, j'en parle par expérience, sans que les oreilles soient frappées de juremens et d'imprécations horribles qui suffiroient pour perdre une nation quand elle ne seroit coupable que de ce crime; et ce ne sont pas seulement les laquais qui vomissent de tels discours blasphématoires, ils sortent aussi de la bouche des maîtres. » Ailleurs, pour prouver qu'il faut croire les mystères de la religion, quoique l'on ne puisse jamais les comprendre avec évidence, Tillotson s'exprime ainsi: « On mange, on boit tous les jours, bien que personne, à mon avis, ne puisse démontrer que son boulanger, son brasseur et son cuisinier n'ont pas mis du poison dans le pain, dans la bière ou dans la viande. » L'Angleterre se vante d'avoir fourni des modèles dans tous les genres de littérature: pour l'éloquence de la chaire, Tillotson est l'orateur qu'elle oppose à nos Bourdaloue et à nos Massillon. Si l'on ne trouve chez l'écrivain anglais ni la véhémence du premier, ni l'action, le sentiment et l'harmonie du second, on citera toujours ses ouvrages pour la force et la netteté du raisonnement, le développement adroit des preuves; enfin, pour ce ton de candeur et de simplicité qui semble commander la persuasion doucement et comme sans effort. Les prédicateurs anglais l'ont pris pour guide, et ils lui doivent d'avoir purgé la chaire des métaphores outrées, des figures gigantesques, que les plus célèbres auteurs de ce pays n'ont pas toujours su éviter.

I. TILLY (Henri de), seigneur de Fontaine-Henri près de Caen dans le 14e siècle, unit à la profession des armes des lumières supérieures à celles de ses contemporains. Il chercha à créer le commerce dans sa province et sur-tout à y améliorer l'agriculture. Le croisement des races et le perfectionnement des lainages devinrent les objets de ses soins. Il légua à l'abbaye d'Ardenne les brebis et les chèvres qu'il avoit fait venir de Séville en Espagne, (*Oves et Capras de Sevilla.*) « Ainsi, dit M. de La Rue, professeur d'histoire à Caen, nos pères avoient voulu exécuter un projet que la sagesse du gouvernement actuel réalise, et c'est sans doute à leurs premiers essais que nous devons la supériorité reconnue des laines des campagnes de Falaise et de Caen. »

* II. TILLY, agent diplomatique français, fut employé quelque temps dans les relations extérieures, notamment à Gênes, où il se conduisit avec beaucoup de vigueur en 1793 et 1794. Il suivit assez constamment le parti révolutionnaire de St.-Cloud. Condamné comme tel à être détenu dans le département de la Charente-Inférieure, cette mesure ne fut pas mise à exécution; mais Tilly, dégoûté de la tournure que prenoient les affaires publiques, se retira à une campagne près St.-Germain, où il mourut en 1800. Il étoit très-instruit, avoit voyagé long-temps en Angleterre; il écrivoit avec facilité, d'une manière incorrecte, mais piquante et originale. En 1799 il publia plusieurs *Pamphlets politiques*, sous le titre de *Lettres anonymes*, dans l'une desquelles, il attaquoit l'abbé Siéyès.

TIMAGÈNE, rhéteur d'Alexandrie, étoit fils d'un orfèvre. Ayant été fait prisonnier au siége de cette ville, il fut transporté à Rome, où le fils de Sylla l'affranchit à cause de ses talens. Réduit d'abord à être cuisinier et porteur de chaise, il reprit quelque temps après sa profession de rhéteur et gagna les bonnes graces de Jules-César. Mais il ne sut pas les conserver. Son esprit mordant et caustique lui fit défendre l'entrée du palais du dictateur, et Timagène, piqué, brûla l'*histoire* qu'il avoit faite de ce héros.

TIMANDRIDE, Spartiate, célèbre par sa vertu. En partant pour un voyage, il abandonna le gouvernement de sa maison et de ses biens à son fils. De retour ayant reconnu que par son économie il avoit augmenté son héritage, il lui dit : « Qu'il avoit commis une grande injustice contre les dieux, ses proches, ses amis, ses hôtes et les pauvres, puisqu'il devoit, à l'exception des besoins de la vie, partager entre eux tout ce qui lui restoit de superflu. »

* TIMANNUS (Jean), né à Amsterdam, passa la plus grande partie de sa vie à Brême, où il fut pasteur luthérien. Il s'est fait principalement connoître par un ouvrage sur l'*Eucharistie*, publié en 1555, et réfuté par Albert Hardenberg, pasteur de la cathédrale de Brême. Il s'y montroit un zélé partisan de la doctrine de l'ubiquité du corps de Jésus-Christ. Mélanchthon lui écrivit une courte lettre, pleine de sens et de modération, sur cette controverse.

* I. TIMANTHE, athlète grec, s'étoit fait une grande réputation par le nombre et l'éclat de ses

victoires aux jeux olympiques. Dans sa vieillesse il s'exerçoit encore tous les jours à tirer de l'arc ; mais obligé de suspendre cet exercice, ses forces diminuées ne lui permirent pas d'en reprendre l'habitude à son retour. Désespéré, il dressa lui-même son bûcher, et se jeta dans les flammes.

II. TIMANTHE, peintre de Sicyone, et selon d'autres, de Cythne l'une des Cyclades, contemporain de Pamphile, vivoit sous le règne de Philippe, père d'Alexandre-le-Grand. Ce peintre avoit le talent de l'invention. C'est lui qui est l'auteur de ce fameux *tableau d'Iphigénie* regardé comme un chef-d'œuvre de l'art. Le peintre avoit représenté Iphigénie avec toutes les graces attachées à son sexe, à son âge, à son rang ; avec le caractère d'une grande ame qui se dévoue pour le bien public, et avec l'inquiétude que l'approche du sacrifice devoit naturellement lui causer. Elle étoit debout devant l'autel. Le grand-prêtre Calchas avoit une douleur majestueuse, telle qu'elle convenoit à son ministère. Ulysse paroissoit aussi pénétré de la plus vive douleur. L'art s'étoit épuisé à peindre l'affliction de Ménélas, oncle de la princesse, d'Ajax et d'autres personnages présens à ce triste spectacle. Cependant il restoit encore à marquer la douleur d'Agamemnon père d'Iphigénie. Le peintre, par un trait également ingénieux et frappant, couvrit son visage d'un voile. Cette idée a été heureusement employée plusieurs fois depuis, et sur-tout dans le *Germanicus* du Poussin. Timanthe peignit un *Cyclope endormi*; pour faire juger de la grandeur de ce géant, il avoit placé près de lui des satyres qui s'amusoient à mesurer son pouce avec un thyrse, espèce de bâton fort élevé. Ce peintre se couvrit aussi de gloire par la victoire qu'il remporta sur le fameux Parrhasius vainqueur de Zeuxis. On avoit proposé un prix pour celui qui exprimeroit le mieux la colère d'Ajax, furieux de n'avoir pu obtenir les armes d'Achille. La supériorité fut adjugée à Timanthe ; et le vaincu exhala son dépit contre ses juges en ces termes : « Pauvre Ajax ! ton sort en vérité me touche plus que le mien propre. Te voilà donc encore une fois sur le point de céder la palme à un homme qui à beaucoup près ne te vaut pas ? »

TIMARETTE, jeune Grecque, fille de Micon ; c'est la première de son sexe qui ait *peint* avec succès.

† I. TIMÉE DE LOCRES, né à Locres en Italie, eut Pythagore pour maître. Timée supposa avec lui une matière capable de prendre toutes les formes, une force motrice qui en agitoit les parties, et une intelligence qui dirigeoit la force motrice. Il reconnut, comme son maître, que cette intelligence avoit produit un monde régulier et harmonique. Il jugea qu'elle avoit vu un plan sur lequel elle avoit travaillé et sans lequel elle n'auroit su ce qu'elle vouloit faire. Ce plan étoit l'idée, l'image ou le modèle qui avoit représenté à l'intelligence suprême le monde avant qu'il existât, qui l'avoit dirigée dans son action sur la force motrice, et qu'elle contemploit en formant les élémens, les corps et le monde. Ce modèle étoit distingué de l'intelligence productrice du monde, comme l'architecte l'est de ses plans. Timée de Locres divisa donc encore

la cause productrice du monde, en un esprit qui dirigeoit la force motrice, et en une image qui la déterminoit dans le choix des directions qu'elle donnoit à la force motrice, et des formes qu'elle donnoit à la matière. La force motrice n'étoit, selon Timée, que le feu. Une portion de ce feu dardée par les astres sur la terre s'insinuoit dans des organes, produisoit des êtres animés. Une portion de l'intelligence universelle s'unissoit à cette force motrice, et formoit une ame qui tenoit pour ainsi dire le milieu entre la matière et l'esprit. Ainsi l'ame humaine avoit deux parties, une qui n'étoit que la force motrice, et une qui étoit purement intelligente. La première étoit le principe des passions; l'autre étoit répandue dans tout le corps, pour y entretenir l'harmonie. Tous les mouvemens qui entretiennent cette harmonie, causent du plaisir; et tout ce qui la détruit, de la douleur, selon Timée. Les passions dépendoient donc du corps; et la vertu, de l'état des humeurs et du sang. Pour commander aux passions, il falloit, selon Timée, donner au sang le degré de fluidité nécessaire pour produire dans le corps une harmonie générale. Alors la force motrice devenoit flexible, et l'intelligence pouvoit la diriger. Il falloit donc éclairer la partie raisonnable de l'ame après avoir calmé la force motrice, et c'étoit l'ouvrage de la philosophie. Timée ne croyoit point que les ames fussent punies ou récompensées après la mort. Les génies, les enfers, les furies n'étoient, selon ce philosophe, que des erreurs utiles à ceux que la raison seule ne pouvoit conduire à la vertu. On ne sait précisément en quelle année mourut Timée; mais il est certain qu'il vivoit avant Socrate. Il nous reste de lui un petit *Traité de la Nature et de l'ame du monde*, écrit en dialecte dorique. Cet ouvrage curieux et digne d'être lu avec application et réflexion a deux grands défauts, selon Jean Leclerc. 1° Il se borne à proposer son système, sans l'appuyer sur des preuves ou philosophiques ou historiques, 2° ce qu'il dit sur le sort de l'homme après sa mort est trop obscur; et c'est le grand défaut de presque tous les philosophes grecs. On le trouve dans les OEuvres de Platon, auquel ce traité donna l'idée de son Timée. Boyer d'Argens l'a traduit en français avec de longues notes, 1703, in-12. On avoit encore du philosophe locrien l'*Histoire de la Vie de Pythagore*, dont parle Suidas; mais elle est perdue.

II. TIMÉE, rhéteur de Tauromine en Sicile, 285 ans avant J. C., fut chassé de la Sicile par le tyran Agathocles. Il se fit un nom célèbre par son *Histoire générale de Sicile*, et par son *Histoire particulière de la guerre de Pyrrhus.* Diodore de Sicile loue son exactitude dans les choses où il ne pouvoit satisfaire sa malignité contre Agathocles et contre ses autres ennemis. On avoit encore de lui des ouvrages sur la rhétorique; mais toutes ces productions sont perdues pour la postérité.

III. TIMÉE, sophiste, laissa un *Lexicon vocum platonicarum*, qui parut à Leyde, 1754, in-8°, par les soins de David Ruhnkenius.

* IV. TIMÉE (Balthasar), seigneur allemand, né à Franstadt en 1600, et mort le 7 mai 1667, voyagea en Italie, et se fit

recevoir docteur en médecine en Allemagne. Il passa ensuite à Colberg, y fut nommé par la régence physicien et consul, et devint premier médecin de l'électeur de Brandebourg. Tous ses ouvrages ont été recueillis en un seul volume, imprimé à Leipsick sous ce titre : *Opera medico-practica*, 1677, in-4°.

TIMOCLÉE, dame romaine, fut violée dans le sac de Thèbes par un officier thrace qui lui demanda encore son or. Timoclée le mena dans son jardin où elle l'avoit, disoit-elle, caché dans un puits. Le capitaine s'approcha du bord et se baissa pour en sonder la profondeur. Alors Timoclée l'ayant poussé de toutes ses forces, le précipita dans le puits, et jeta sur lui une si grande quantité de pierres qu'il fut bientôt étouffé.

TIMOCRATE, philosophe grec, parut véritablement digne de ce nom par l'austérité de ses mœurs. Il s'étoit d'abord interdit les spectacles; mais il se réconcilia ensuite avec eux. On ignore le temps auquel il vivoit.

TIMOCRÉON, poète comique rhodien, vers l'an 476 avant J. C., est connu par sa gourmandise et par ses vers mordans contre Simonide et Thémistocle. On n'a de ce satirique que quelques *fragmens* dans le Corps des poètes grecs, Genève 1606 et 1614, 2 vol. in-folio. On lui fit cette épitaphe :

*Multa bibens, et multa vorans, malè denique dicens*
*Multis, hic jaceo Timocreon Rhodius.*

Ci gît sous ce tombeau moins un homme qu'un chien :
Avec voracité, mordre, manger et boire.
Telle est en quatre mots l'histoire
De Timocréon le Rhodien.

TIMOLÉON, capitaine corinthien, fils de Timodème, d'une famille distinguée, montra de bonne heure qu'il aimoit passionnément sa patrie. Son frère Timophane ayant voulu usurper le pouvoir souverain, Timoléon lui fit arracher la vie, aidé par son autre frère Satyrus. (*Voy.* TIMOPHANE.) Les Syracusains, tyrannisés par Denys le Jeune et par les Carthaginois, s'adressèrent vers l'an 323 avant Jésus-Christ aux Corinthiens, qui leur envoyèrent Timoléon avec dix vaisseaux seulement et mille soldats au plus. Ce généreux citoyen marcha hardiment au secours de Syracuse, sut tromper la vigilance des généraux carthaginois, qui, avertis de son départ et de son dessein par lettres, voulurent s'opposer à son passage. Les Carthaginois étoient pour lors maîtres du port, Icetas de la ville, Denys de la citadelle : mais Denys se voyant sans ressource, remit à Timoléon la citadelle avec toutes les troupes, les armes et les vivres qui y étoient, et se sauva à Corinthe. Magon, général carthaginois, le suivit bientôt après. Annibal et Amilcar, chargés du commandement après lui, résolurent d'aller d'abord attaquer les Corinthiens; mais Timoléon marcha lui-même à leur rencontre, avec une poignée de soldats qui défirent les Carthaginois et qui s'emparèrent de leur camp, où ils trouvèrent un butin immense. Cette victoire fut suivie de la prise de plusieurs villes, ce qui obligea les Carthaginois à demander la paix. Les conditions furent qu'ils ne posséderoient que les terres qui sont au-delà du fleuve Halicus près d'Agrigente : que ceux du pays auroient la liberté de s'établir à Syracuse avec leur

famille et leurs biens, et qu'ils n'auroient aucune intelligence avec les tyrans. Timoléon passa le reste de sa vie à Syracuse avec sa femme et ses enfans. Il vécut en homme privé sans aucune envie de dominer, se contentant de jouir tranquillement de sa gloire. Il avoit d'abord voulu refuser l'emploi que lui donnèrent les Corinthiens, en le nommant capitaine général des troupes envoyées en Sicile ; mais un mot plein de sens et d'élévation de la part du magistrat de la république, réveilla en lui l'ennemi de la tyrannie. « O Timoléon, lui dit-il, si tu acceptes cette charge, nous croirons que tu as tué un tyran ; et si tu la refuses, nous serons persuadés que tu as assassiné ton frère. » Les Syracusains, pleins de reconnoissance pour ce grand homme leur libérateur, le regardèrent toujours comme leur père. Les décisions sur les affaires importantes se régloient toujours sur ses avis. Ils virent un jour avec indignation deux particuliers l'accuser de malversation. Le peuple étoit même prêt à mettre les délateurs en pièces, lorsque Timoléon arrêta cette fureur : « O Syracusains ! leur cria-t-il, qu'allez-vous faire ? Songez que tout citoyen a droit de m'accuser. Gardez-vous, en cédant à la reconnoissance, de donner atteinte à cette même liberté qu'il m'est si glorieux de vous avoir rendue. » Il sembloit aux Syracusains qu'une divinité tutélaire veilloit sur les jours de Timoléon. Dans le moment qu'après une célèbre victoire il offroit un sacrifice aux dieux, deux assassins envoyés par les ennemis trouvent le moyen de s'approcher de lui à la faveur de leur déguisement. Un d'eux avoit le bras levé pour le frapper, lorsque cet assassin est lui-même renversé par un inconnu qui le poignarde et se sauve aussitôt dans un lieu écarté. Le camarade du mort, effrayé de ce coup imprévu, s'approche de l'autel, l'embrasse, et demandant grace à Timoléon, lui révéla la suite du complot. Cependant on va à la poursuite de l'inconnu qui crie de toute sa force qu'il n'a commis d'autre crime que celui d'avoir vengé la mort d'un père que le malheureux qu'il venoit de tuer avoit autrefois assassiné dans la ville des Léontins. Il prend à témoin plusieurs des assistans qui confirment la vérité du fait, mais qui n'en admirent pas moins la manière dont la providence enchaîne souvent les événemens pour déconcerter les vains projets des hommes. C'est de Plutarque qu'on a tiré ce fait et cette réflexion. Après la mort de Timoléon, on lui éleva un superbe monument dans la place de Syracuse, qui fut appelée *la place Timoléonte*. Le décret qui fut porté à l'occasion de ce monument étoit conçu en ces termes : « Le peuple de Syracuse a voulu que Timoléon de Corinthe, fils de Timodème, fût enterré aux dépens du public, et qu'on employât aux frais de ses funérailles jusqu'à la somme de deux cents mines ; et pour honorer davantage sa mémoire, il a ordonné qu'à l'avenir toutes les années le jour de son trépas, on célébrera en son honneur des jeux de musique et des jeux gymniques, et qu'on fera des courses de chevaux. Tout cela, parce qu'ayant exterminé les tyrans, défait en plusieurs batailles les barbares, repeuplé les plus grandes cités qui étoient abandonnées et désertes, il a donné de très-bonnes lois aux Siciliens. » Le caractère de cet inflexible républicain est développé avec force

dans la tragédie de son nom par La Harpe. *Voy.* CÉPHALE, n° III.

I. TIMON le Misanthrope, c'est-à-dire, qui hait les hommes, né à Colyte, bourgade de l'Attique, vers l'an 420 avant Jésus-Christ, étoit l'ennemi de la société et du genre humain, et il ne s'en cachoit pas. Il fuyoit la société comme on évite un bois rempli de bêtes féroces. Il alla néanmoins un jour dans l'assemblée du peuple auquel il donna cet avis impertinent : « J'ai un figuier auquel plusieurs se sont déjà pendus ; je veux le couper pour bâtir en sa place : ainsi, s'il y en a quelqu'un parmi vous qui s'y veuille pendre, qu'il se dépêche. » Cet ennemi du genre humain ne laissa pas d'avoir un ami intime qui se nommoit Apemante, auquel il s'étoit attaché à cause de la conformité du caractère. Soupant un jour chez Timon, et s'étant écrié : « Cher Timon, que ce repas me paroît doux ! — Sans doute, lui repartit-il, si tu n'y étois pas. » Le même Apemante lui demanda un jour pourquoi il aimoit si tendrement Alcibiade, jeune homme hardi et entreprenant ? « C'est, lui répondit-il, parce que je prévois qu'il sera la cause de la ruine des Athéniens. » Un tel original à sa mort ne dut pas être beaucoup pleuré. On lui fit une épitaphe où son caractère étoit heureusement rendu, et qui se trouve dans l'Anthologie ; la voici en vers français :

Passant, laisse ma cendre en paix ;
Ne cherche point mon nom ; apprends que je te hais :
Il suffit que tu sois un homme.
Tiens, tu vois ce tombeau qui me couvre aujourd'hui ;
Je ne veux rien de toi : ce que je veux de lui,
C'est qu'il se brise et qu'il t'assomme.

On dit qu'après sa mort, la mer, indignée de baigner son tombeau qui étoit sur le rivage, le repoussa bien loin dans les terres. (*Voyez* HÉRACLITE, n° I.)

II. TIMON (Samuel), né à Thurna dans le comté de Trenschin en Hongrie, se fit jésuite l'an 1693. Après avoir enseigné la philosophie, il voulut se consacrer aux pénibles fonctions de missionnaire dans sa patrie ; mais sa mauvaise santé l'attacha à son cabinet, où il ne cessa de travailler à l'histoire de son pays. Il mourut à Cassovie le 7 avril 1736, à 61 ans. Les monumens de son application sont, I. *Celebriorum Hungariæ urbium et oppidorum chorographia*, Tirnau, 1702, in-4°. Gabriel Szerdahelyi, jésuite, en a donné une édition augmentée, Vienne 1718, in-4° ; Cassovie, 1732, et Tirnau, 1770, in-4°. II. *Epitome rerum Hungaricarum*, Cassovie, 1736, in-folio. C'est un Abrégé chronologique des royaumes de Hongrie, Dalmatie et Croatie. III. *Imago antiquæ Hungariæ*, Cassovie, 1734, in-8°. IV. *Imago novæ Hungariæ*, Cassovie, 1734, in-8°. Ces deux ouvrages ont paru réunis à Vienne, 1754, un vol. in-4°.

* TIMOMAQUE, peintre célèbre, né à Byzance, florissoit du temps de Jules-César. Il avoit fait un *Ajax* et une *Médée* qui furent achetés 80 talens (192 mille livres, monnoie de France, selon la supputation du P. Hardouin), par cet empereur, pour être placés dans le temple de Vénus à Rome. On estimoit encore son *Iphigénie* et son *Oreste* ; mais son chef-d'œuvre étoit la *Gorgone*.

* TIMONE (Emmanuel), mé-

decin du 16e siècle, né à Constantinople, docteur de la faculté d'Oxford et de celle de Padoue, et membre de la société royale de Londres, passe pour avoir introduit l'inoculation en Europe. On assure que cette méthode étoit déja connue et pratiquée en Circassie : mais, quoi qu'il en soit, Emmanuel Timone, le premier, de concert avec Jacques Pylarino, autre médecin de Constantinople, fit paroître à Leyde, *Tractatus de novâ variolas per transmutationem excitandi methodo*, 1721, in-8°.

TIMOPHANE, jeune homme qui n'écoutoit que son ambition et ses plaisirs, voulut être le tyran de Corinthe sa patrie, vers l'an 343 avant Jésus-Christ. Le célèbre Timoléon son frère auroit pu partager avec lui la souveraine autorité; mais bien loin d'entrer dans son complot, il préféra le salut de ses compatriotes à celui de son sang. Après avoir employé à plusieurs reprises, mais en vain, ses prières et ses remontrances pour engager Timophane à rendre la liberté à ses concitoyens, il le fit assassiner. Plusieurs admirèrent cette action comme le plus noble effort de la vertu humaine; les autres jugèrent que Timoléon avoit violé les droits les plus sacrés de l'amitié fraternelle. Sa mère inconsolable ne voulut pas le voir et lui refusa sa porte. Plutarque ne pensoit point ainsi. D'autres philosophes pensèrent comme lui que les droits de la nature devoient céder à ceux de la patrie. *Voyez* TIMOLÉON.

TIMOTÉO, peintre célèbre, né à Urbin en 1470, mort en 1524, peignoit également bien le *paysage*, le *portrait* et l'*histoire*. Son coloris est flatteur et ses dessins très-bien terminés.

† I. TIMOTHÉE, capitaine athénien, fils de Conon célèbre général, marcha sur les traces de son père pour le courage, et le surpassa en éloquence et en politique. Après avoir ravagé les côtes de la Laconie, il s'empara de l'île de Corcyre et remporta sur les Lacédémoniens une célèbre bataille navale l'an 376 avant Jésus-Christ. Il prit ensuite Torne et Potidée, délivra Cyzique et commanda la flotte des Athéniens avec Iphicrate et Charès. Ce dernier général ayant voulu attaquer les ennemis pendant une violente tempête, et Timothée ayant refusé, il le fit condamner par le peuple à une amende de cent talens. L'illustre opprimé, hors d'état de payer une si forte amende, se retira à Chalcide, où il mourut. Ce général étoit aussi prudent que courageux. Ses ennemis, pour ne pas reconnoître son mérite, l'accusèrent d'être heureux. Ils le firent représenter endormi sous une tente, la fortune planant au-dessus de sa tête et rassemblant auprès de lui des villes prises dans un filet. Timothée vit le tableau et dit plaisamment : « Que ne ferois-je donc pas si j'étois éveillé?» Charès montrant un jour aux Athéniens les blessures qu'il avoit reçues pendant qu'il commandoit les armées, Timothée lui répondit : « Et moi, j'ai toujours rougi de ce qu'un trait étoit venu tomber assez près de moi, comme m'étant exposé en jeune homme, et plus qu'il ne convenoit, au chef d'une si grande armée. » Son désintéressement étoit extrême; il rapporta à sa patrie douze cents talens pris sur les ennemis, sans en rien réserver.

II. TIMOTHÉE, poète mu-

sicien, né à Milet, ville ionienne de Carie, excelloit dans la poésie lyrique et dithyrambique : mais ce fut à la musique qu'il s'appliqua principalement. Ses premiers essais ne réussirent pas ; ayant joué en présence du peuple, il fut sifflé. Un tel début l'avoit totalement découragé ; il songeoit à renoncer à la musique, pour laquelle il croyoit n'avoir aucune disposition. Mais Euripide, dont la vue étoit plus juste que celle de la multitude, remarqua le talent de Timothée au milieu de sa disgrace ; il l'encouragea et l'assura d'un succès éclatant que l'avenir justifia. En effet, Timothée devint le plus habile joueur de cythare ; il ajouta même la dixième et la onzième corde à cet instrument, à l'imitation de Therpandre ; ce qui fut de nouveau condamné par un décret des Lacédémoniens, que Boëce nous a conservé. Ce décret a été séparément publié à Oxford en 1777, sous le titre, *Decretum Lacedæmoniorum contra Timotheum Milesium, e codd. mss. Oxoniensibus, cum commentario*. C'est une brochure anonyme de 51 pages. Cette brochure a pour auteur Guill. Claaver, évêque de Chester, à qui nous devons également, *De rhythmo Græcorum liber singularis*, Oxford, 1788, in-8°. Il contient en substance : « Que Timothée de Milet étant venu dans leur ville, avoit paru faire peu de cas de l'ancienne musique et de l'ancienne lyre ; qu'il avoit multiplié les sons de celle-là et les cordes de celle-ci ; qu'à l'ancienne manière de chanter, simple et unie, il en avoit substitué une plus composée, où il avoit introduit le genre chromatique ; que dans son poëme de l'*Accouchement de Sémélé*, il n'avoit pas gardé la décence convenable ; que pour prévenir les suites de pareilles innovations, qui ne pouvoient être que préjudiciables aux bonnes mœurs, les rois et les éphores avoient réprimandé publiquement Timothée, et avoient ordonné que sa lyre seroit réduite aux sept cordes anciennes, et qu'on en retrancheroit toutes les cordes nouvellement ajoutées, etc. » On se mettoit en devoir de couper, suivant Athénée, ces nouvelles cordes conformément au décret, lorsque Timothée aperçut une petite statue d'Apollon, dont la lyre avoit autant de cordes que la sienne ; il la montra aux juges, et il fut renvoyé absous. Sa réputation lui attira un grand nombre de disciples. On dit qu'il prenoit une fois plus de ceux qui venoient à lui pour apprendre à jouer de la flûte ou de la cythare, après avoir eu un autre maître. Sa raison étoit qu'un habile homme qui succède à ces demi-savans a toujours deux peines pour une ; celle de faire oublier au disciple ce qu'il avoit appris, et celle de l'instruire de nouveau. Il mourut à l'âge de 90 ans, dans la Macédoine, deux ans avant la naissance d'Alexandre-le-Grand. On connoît la belle Ode de Dryden, intitulée *Le pouvoir de l'Harmonie*, mise en vers français par Dorat, où le poète célèbre avec enthousiasme les talens sublimes de Timothée.

III. TIMOTHÉE, musicien célèbre, natif de Thèbes, a souvent été confondu avec le précédent. Appelé aux noces d'Alexandre-le-Grand, il acquit l'admiration de ce conquérant qui voulut toujours l'avoir près de sa personne. En employant sur la flûte le mode ortyen dont la modu-

lation étoit rapide, il animoit Alexandre, et entretenoit son humeur guerrière. On lui attribue des livres sur la musique qui ne sont point venus jusqu'à nous.

IV. TIMOTHÉE, Ammonite, général des troupes d'Antiochus-Épiphanes, qui ayant livré plusieurs combats à Judas Macchabée, fut toujours vaincu par ce grand capitaine. Après la perte de la dernière bataille où son armée fut taillée en pièces, Timothée s'enfuit à Gazara avec Chéréas son frère, et il y fut tué.

V. TIMOTHÉE, général des troupes d'Antiochus, qui, ayant assemblé une puissante armée au-delà du Jourdain, fut vaincu par Judas Macchabée et par Jonathas son frère, qui défirent entièrement son armée. Timothée étant tombé entre les mains de Dosithée et de Sosipatre, les conjura de lui sauver la vie, et s'engagea à renvoyer libres tous les Juifs qu'on retenoit captifs : ils le laissèrent aller.

VI. TIMOTHÉE, disciple de saint Paul, naquit à Lystres, ville de Lycaonie, d'un père païen et d'une mère juive. L'apôtre étant venu à Lystres, prit Timothée sur le témoignage qu'on lui en rendit, et le circoncit afin qu'il pût travailler au salut des Juifs. Le disciple travailla avec ardeur à la propagation de l'Evangile, sous son maître. Il le suivit dans tout le cours de sa prédication, et lui rendit de très-grands services. Lorsque l'apôtre des gentils revint de Rome en 64, il le laissa à Ephèse pour avoir soin de cette Eglise, dont il fut le premier évêque. Il lui écrivit de Macédoine la première Epître qui porte son nom, vers l'an 66, dans laquelle il lui prescrit en général les devoirs de sa charge. L'apôtre peu de temps après étant arrivé à Rome, et se voyant près de la mort, écrivit à son cher disciple la seconde Epître que l'on regarde comme son testament. Elle est remplie, comme la précédente, d'excellens préceptes pour tous les ministres de l'Eglise. On croit que Timothée vint à Rome, où saint Paul l'appeloit, et fut témoin du martyre de ce saint apôtre. Il revint ensuite à Ephèse, dont il continua de gouverner l'Eglise en qualité d'évêque, sous l'autorité de saint Jean qui avoit la direction de toutes les Eglises d'Asie. On pense qu'il fut lapidé par les païens, lorsqu'il vouloit s'opposer à la célébration d'une fête en l'honneur de Diane vers l'an 97.

VII. TIMOTHÉE, premier du nom, patriarche d'Alexandrie, l'an 380, mort cinq ans après, est connu principalement par une *Epître canonique* : Balsamon nous l'a conservée. On lui attribue aussi quelques *Vies de Saints*.

VIII. TIMOTHÉE, patriarche de Constantinople dans le 6ᵉ siècle, publia un bon *Traité* sur les moyens de rappeler les hérétiques à la foi, et sur la manière de se comporter avec ceux qui se sont convertis. Cotelier a inséré cet ouvrage dans ses *Monumenta græca*.

* IX. TIMOTHÉE (Philippe), né à Rome le 22 octobre 1726, fit ses études chez les jésuites, dont il prit l'habit le 31 décembre 1744. Il exerça long-temps le ministère apostolique à Frascati et dans d'autres lieux. Après la suppression de son ordre, il se retira dans le couvent de Jésus, et y mourut le 27 avril 1794. Il avoit composé dans ses dernières

années, un excellent ouvrage, intitulé *De jurisconsulto libri III*, Rome, 1790.

I. TINDALL (Matthieu), né dans la province de Devonshire en Anglèterre le 10 avril 1655, étudia sous son père qui étoit ministre dans le lieu de sa naissance, et fut envoyé à l'âge de 17 ans au collége de Lincoln à Oxford. Après s'être fait recevoir docteur en droit, il prit le parti des armes dans les troupes du roi Jacques. Lorsque ce monarque eut été détrôné, Tindall publia un grand nombre d'ouvrages en faveur du gouvernement, qui lui procurèrent une pension de 200 livres sterling dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée à Londres le 16 août 1733. C'étoit une ame vénale qui prenoit toujours le parti du plus fort; tour-à-tour catholique et protestant; partisan de Jacques lorsqu'il régnoit, et son détracteur quand on lui eut enlevé le sceptre. On a de lui un livre, intitulé *Le Christianisme aussi ancien que le monde*, ou *l'Evangile, seconde publication de la religion de nature*, in-4° et in-8°. Jean Conybeare, Jacques Foster et Jean Leland ont écrit fortement contre cet ouvrage, assez mal raisonné et aussi mal écrit. Pope a encore plus maltraité l'auteur dans sa Dunciade. Il avoit dans Tindall un censeur importun, qui ne lui accordoit que le mérite de mettre en œuvre l'esprit des autres. Tindall étoit d'ailleurs ou affectoit d'être un royaliste ardent, et Pope étoit jacobite. Ainsi l'on ne doit pas adopter tout ce que dit le poète anglais. Un éloge qu'on ne put refuser à Tindall, c'est que malgré son goût pour l'argent, il fut généreux à l'égard du mérite infortuné. Il laissa une partie de son bien à un savant appelé *Eustache Budgell*, en disant qu'il vouloit imiter Alexandre-le-Grand, dont l'héritage devoit être pour le plus digne; *Detur dignissimo.* (*Quint. Curt.*) Un astrologue avoit tiré l'horoscope de Tindall en 1711, et avoit prédit qu'il seroit mal intentionné pour la religion. Cette prophétie lui coûta d'autant moins, que Tindall ne cachoit pas ses sentimens en conversation. On a encore de Tindall 2 vol. in-4° de *remarques* savantes sur l'Histoire d'Angleterre par Rapin Thoiras.

† TINDALL (Nicolas), neveu du précédent, mort en 1774, obtint le rectorat de Calbourn dans l'île de Wight, puis fut chapelain de l'hôpital de Greenwich. On a de lui, I. Une *Traduction* de l'Histoire d'Angleterre de Rapin, avec la continuation. II. Un *Abrégé* du Polymetis de Spence, 1 vol. in-12.

* III. TINDALL (Guillaume), théologien et antiquaire anglais, né en 1754, mort en 1804, membre de la société des antiquaires, et chapelain de la tour de Londres, où il se brûla la cervelle; a donné plusieurs ouvrages. I. Les *Excursions d'un jeune homme dans la littérature et la critique*, 1 vol. in-12. II. L'*Histoire et les Antiquités de l'abbaye et du bourg d'Evesham*, in-4°. III. La *Balance des avantages et des dangers du Génie*, poème.

* TINELLI (Tibère), peintre né à Venise en 1586, reçut les élémens du dessin de Jean Contarini et du cavalier Bassano, et ne tarda pas à exceller dans le *portrait*. Louis XIII, roi de France, le fit engager par son ambassadeur à venir en France, et le créa chevalier de Saint-Mi-

chel. Il mourut dans sa patrie en 1638.

* TINELLO (Zoroastre), de Sienne, fameux médecin hippocratique du 16e siècle, nous a laissé : *Medicarum consultationum juxta magni Hippocrati doctrinam*, Sienne, 1605, in-4°.

* TINEVELLI, élève du célèbre Dénina, avoit été professeur de belles-lettres à Mont-Caller. Dans les troubles qui agitèrent le Piémont pendant la révolution française, il fut arrêté comme insurgé, et fusillé en 1797. On a de lui plusieurs *Ouvrages historiques*, et une *Biographie piémontaise*, en 6 vol., qui contient les vies des hommes illustres de cette partie de l'Italie.

* TINMOUTH (Jean de), moine de S. Alban en Angleterre, florissoit en 1370. Il a écrit les *Vies* de 157 saints, bretons, anglais, écossais, irlandais, et a intitulé son ouvrage : *Sanctilogonium*. On le conserve manuscrit dans la bibliothèque de Lambeth et dans la bibliothèque Cottonienne.

† I. TINTORET (Jacques Robusti, dit le), très-célèbre peintre italien, naquit à Venise en 1512, et fut nommé *Le Tintoret* parce que son père étoit teinturier. Il s'amusoit dans son enfance à crayonner des figures ; ses parens jugèrent par cet amusement des talens que la nature avoit mis en lui, et le destinèrent à la peinture. Le Tintoret se proposa dans ses études de suivre Michel-Ange pour le dessin, et Titien pour le coloris : *il disegno di Michel Angelo, il colorito di Titiano*. Ce plan lui fit une manière où il y avoit beaucoup de noblesse, de liberté et d'agrément. Ce maître étoit fort attaché à son art, et n'étoit jamais si satisfait que lorsqu'il avoit ses pinceaux à la main, jusque-là qu'il proposoit de faire des tableaux pour le déboursé de ses couleurs, et qu'il alloit aider gratuitement les autres peintres. Le Tintoret fut employé par le sénat de Venise, préférablement au Titien et à François Salviati. Il *peignit* la grande salle du conseil et le *Jugement universel*, ainsi que la victoire remportée sur les Turcs en 1571, dans celle du Scrutin. Il fit pour le duc de Mantoue les dix *tableaux* qui représentent les actions héroïques de François de Gonzague. Le Musée Napoléon possède plusieurs ouvrages du Tintoret, entre autres *saint Marc délivrant un esclave*, et *sainte Thérèse ressuscitant le fils d'un préfet de Rome*. Ce peintre a excellé dans les grandes ordonnances. Ses touches sont hardies, son coloris est frais. Il a pour l'ordinaire réussi à rendre les carnations, et il a parfaitement entendu la pratique du clair-obscur. Il mettoit beaucoup de feu dans ses idées. La plupart de ses sujets sont bien caractérisés. Ses attitudes font quelquefois un grand effet ; mais souvent aussi elles sont contrastées à l'excès, et même extravagantes. Ses figures de femmes sont gracieuses, et ses têtes dessinées avec un grand goût. Sa prodigieuse facilité à peindre lui a fait entreprendre un grand nombre d'ouvrages qui tous ne sont pas également bons ; ce qui a fait dire de lui qu'*il avoit trois pinceaux, un d'or, un d'argent et un de fer*. Annibal Carrache disoit de ce peintre : *Ses ouvrages sont tantôt au-dessus du Titien, tantôt au-dessous du rien*. Le Tintoret mourut en 1594, à 82 ans, estimé par toutes les personnes recommandables de son

temps. N'étant ni ambitieux, ni intéressé, il fut aimé même de ses rivaux. Il travailloit seul dans un endroit retiré de sa maison, où il ne permettoit à personne de pénétrer. Le Tintoret a fait beaucoup d'excellens portraits. Un jour qu'il alloit commencer celui de l'Arétin qui avoit mal parlé de lui, il prit un pistolet qu'il dirigea pendant plusieurs minutes sur son modèle; puis déposant son arme, il se contenta de lui dire: « je prenois votre mesure, » Cette leçon rendit l'Arétin plus circonspect. Le trait suivant fait plus d'honneur au Tintoret: Henri III, roi de France, passant à Venise, voulut lui conférer l'ordre de Saint-Michel; ce grand peintre s'étant aperçu que Henri prodiguoit cette distinction, la refusa comme indigne de lui. On a gravé d'après lui. Ses principaux ouvrages sont à Venise. On a une Vie du Tintoret par Ridolfi... *Voyez* Arétin.

II. TINTORET (Dominique), fils du précédent, mort à Venise en 1637, âgé de 75 ans, réussissoit dans le *portrait*, mais il étoit inférieur à son père pour les grands sujets. Etant devenu paralytique du côté droit, il ne cessa pas de peindre, et se servit de la main gauche.

III. TINTORET (Marie), sœur du précédent, vit le jour en 1529, et mourut en 1590. Née avec de grandes dispositions pour la peinture, Marie recut de son père qui l'aimoit tendrement tous les secours qu'elle pouvoit désirer. Elle réussissoit singulièrement dans le *portrait*, et fut fort employée dans ce genre; mais la mort la ravit à la fleur de son âge, et laissa son père et son époux inconsolables de sa perte. Sa touche facile et gracieuse saisissoit parfaitement la ressemblance; son coloris étoit admirable. Elle excelloit aussi en musique. Son père la maria à un joaillier nommé Marie Auguste, pour ne point se séparer d'elle, quoique l'empereur Maximilien et Philippe II, roi d'Espagne, lui eussent témoigné l'envie de la fixer dans leur cour.

* TIODA, bon architecte espagnol, construisit dans le 9e siècle de beaux édifices à Oviedo, par ordre d'Alfonse le Chaste, qui y établit sa résidence. L'église de Saint-Julien, en dehors des murs, est encore de lui.

* TIPALDI (Jean-André), né à Scio, entra chez les jésuites à Rome, et professa plusieurs années l'Écriture sainte au collége romain, où il mourut septuagénaire vers 1760. Il composa un ouvrage pour ramener à l'Eglise catholique les Grecs schismatiques, sous ce titre: *Le Guide à la véritable Eglise*, etc., Rome, 1757, 3 volumes.

† TIPHAIGNE de La Roche (N.), né à Montebourg près de Coutances, embrassa la médecine et publia des écrits qui ont eu du succès par la singularité des idées et l'élégance du style. Ce sont, I. L'*Amour dévoilé* ou *le Système des Sympathistes*, 1751, in-12. II. *Amilec*, 1754, in-12. Ce petit écrit renferme une critique assez fine des naturalistes et des faiseurs de systèmes. III. *Bigarrures philosophiques*, 1759, 2 vol. in-12. IV. *Essai sur l'histoire économique des mers occidentales de France*, 1760, in-8°. C'est l'ouvrage de l'auteur qui contient le plus de vues utiles. V. *Giphantie*, 1760, in-8°. Cet écrit a été traduit en anglais. VI. *Observations physiques sur l'agriculture, les plantes, les minéraux et vé-*

*gétaux*, Paris, 1765, in-12. VII. *L'Empire des Zaziris sur les humains*, ou la *Zazirocratie*, Pékin (Paris), 1761, in-12. Tiphaigne a encore publié une nouvelle édition du *Dictionnaire de Furetière*, à laquelle il a fait quelques *additions*. Il est mort en 1774, à l'âge de 45 ans.

TIPHAINE (Claude), jésuite, né à Paris en 1571, enseigna la philosophie et la théologie dans sa société. Il devint digne des premières places de son ordre. Il fut recteur des colléges de Reims, de Metz, de La Flèche, de Pont-à-Mousson, et enfin provincial de la province de Champagne. Il est connu par quelques ouvrages savans. I. *Avertissement aux hérétiques de Metz*. II. *Declaratio et defensio scholasticæ doctrinæ sanctorum patrum et doctoris angelici, de Hypostasi, seu Personâ*, etc., Pont-à-Mousson, 1634, in-4°. III. Un Traité *De ordine, seu de priori et posteriori*, Reims, 1640, in-4°. Quoique jésuite, Tiphaine soutenoit le sentiment des Thomistes sur la grace, et il n'en fut pas moins estimé dans sa compagnie, qui le perdit en 1641. Il mourut à Sens.

TIPHERNAS. *Voy.* TIFERNAS.

TIPHYS (Myth.), fils de Phorbas et d'Hymane, fut le pilote du vaisseau appelé Argo, qui conduisit les Argonautes à la conquête de la Toison d'or en Colchide. Tous les poètes ont chanté son habileté.

† TIPPO-SAIB, souverain de Mysore et des Marattes, fils d'Hyder-Ali, succéda à son père dans le gouvernement de ses états, et maintint leur indépendance contre le grand Mogol. Dans la guerre d'Amérique, il s'allia avec la France contre les Anglais, qu'il combattit avec gloire. En 1788 il envoya des ambassadeurs à Louis XVI, pour lui demander des secours contre les Anglais; on leur donna des fêtes et des spectacles, mais aucuns secours réels. Quelque temps après, un club de patriotes se forma près de Tippo, et on en a conservé les extravagantes délibérations. Leur projet fut de municipaliser les Indes, et d'y détruire tous les souverains, à l'exception du citoyen Tippo-Saïb. Un club ne valoit pas une armée française qu'on auroit dû envoyer à ce dernier pour arrêter l'invasion anglaise. La révolution l'ayant privé ensuite des secours de ses alliés, Tippo réduit à ses seules forces éprouva des pertes multipliées contre ses ennemis. Le 9 juin 1790 il fut défait à la bataille de Travanore, et y perdit son turban, son palanquin et ses bijoux. Le 21 mars suivant il vit prendre la ville de Bengalore sans pouvoir la secourir, et son général Killodar tué sur la brèche. Après une autre victoire remportée par l'Anglois Cornwallis en 1792, le monarque indien fut forcé de demander la paix, qui ne lui fut accordée qu'aux conditions les plus dures. En effet, il livra aux Anglais 3 millions de livres sterling, une partie de ses places fortes et deux de ses fils pour otages. La compagnie anglaise ne fut point contente de ces avantages; elle vouloit détruire un ennemi inquiet et toujours prêt à se venger. La guerre rallumée en 1799, se termina par la conquête entière du royaume de Mysore et par la mort de Tippo-Saïb, tué sur les remparts de sa capitale en combattant vaillamment pour la défendre: il n'avoit alors que 52 ans. Plus soldat que général,

il avoit des vues plus brillantes que judicieuses. Ce prince dédaigna de se faire aimer de ses peuples qu'il ruina par ses exactions, et fut souvent abandonné par ses troupes qu'il payoit mal. Il aimoit les arts et avoit recueilli près de lui une bibliothèque précieuse, renfermant, 1° plusieurs ouvrages en langue sanskrete, dont l'ancienneté remonte au 10e siècle; 2° des traductions du Koran dans toutes les langues de l'Orient; 3° une Histoire manuscrite des victoires des Tartares mogols, lors de l'invasion de l'Inde par Tamerlan en 1397; 4° des Mémoires historiques sur l'Indostan, à l'époque où le sultan Babel fonda la domination mogole en 1525. Les Anglais en s'emparant de cette bibliothèque l'ont confiée aux soins de l'académie de Calcutta.

† TIRABOSCHI (Jérôme), né à Bergame le 16 décembre 1731, se fit jésuite en 1746, et professa ensuite avec distinction la rhétorique à Milan. Le duc de Modène le nomma en 1770 son bibliothécaire, et il se montra digne de cette place par son goût éclairé et l'étendue de son érudition. La ville de Modène inscrivit son nom dans le catalogue de ses citoyens nobles, et lui donna des preuves d'estime qui ne cessèrent qu'à sa mort, arrivée au mois de juin 1794. Il étoit alors âgé de 63 ans. Ses principaux écrits sont, I. *Memoires sur l'ancien ordre des humiliés*, 1766, 3 vol. in-4°. II. *Bibliothèque des écrivains de Modène*, 6 vol. in-4°. III. *Histoire de la littérature italienne depuis le siècle d'Auguste*, 13 vol. in-4°. C'est l'ouvrage qui a placé son auteur dans le rang des critiques et des littérateurs les plus célèbres. Landi en a publié un abrégé. Tiraboschi, comme tous les Italiens, prodigue trop d'éloges aux auteurs de sa patrie. On a imprimé en italien un éloge de ce littérateur, par Lombardi, qui a été traduit en français par M. Boulard.

* TIRABOSCHO (Lucrèce), religieux du Mont-Carmel, d'Asola dans le Bressan, savant théologien et très-versé dans les langues orientales, assista au concile de Trente en qualité de théologien du patriarche de Venise, et y récita un *Discours* éloquent pour le quatrième dimanche de carême. Il a encore laissé d'autres *ouvrages* inédits. Antoine Tiraboscho, de la même famille, poète de Vérone, a fait un bon *Poème sur la Chasse*, Vérone, 1766 et 1775, in-4°.

TIRAQUEAU (André), lieutenant civil de Fontenai-le-Comte sa patrie, devint conseiller au parlement de Bordeaux, puis enfin au parlement de Paris. Il travailla avec zèle à purger le barreau de l'esprit de chicane qui s'y étoit introduit, et administra la justice avec une intégrité peu commune. François Ier et Henri II se servirent de lui dans plusieurs affaires très-intéressantes. Ses occupations ne l'empêchèrent point de donner un grand nombre de savans ouvrages. Il eut vingt enfans selon les uns, et trente selon d'autres; et l'on disoit de lui « qu'il donnoit tous les ans à l'état un enfant et un livre. » Il mourut en 1558, dans un âge très-avancé, après avoir honoré sa patrie et son état. Ses ouvrages en 5 vol. in-folio, 1574, contiennent entre autres, I. Un *Traité des prérogatives de la noblesse*. II. Un autre du *retrait lignager*. III. Des *Commentaires* sur *Alexander ab Alexandro*, Leyde.

IV. Un *Traité des lois du mariage*, et plusieurs autres *livres*, dont le chancelier de l'Hôpital, son ami, faisoit cas. On lui fit cette épitaphe : *Hic jacet qui, aquam bibendo, viginti liberos suscepit, viginti libros edidit. Si merum bibisset, totum orbem implesset.*

Tiraqueau, fécond à produire,
A mis au monde trente fils,
Tiraqueau, fécond à bien dire,
A fait pareil nombre d'écrits.
S'il n'eût point noyé dans les eaux
Une semence si féconde,
Il eût enfin rempli le monde,
De livres et de Tiraqueaux.

*I. TIRÉE (Hermann), jésuite de Nuys dans l'archevêché de Cologne, né en 1532, enseigna la théologie à Ingolstadt, à Trévise, à Mayence, et fut recteur de divers colléges d'Allemagne. Il mourut le 26 octobre 1591. On a de lui les *Confessions de saint Augustin*, enrichies de notes, Dillingen, 1567, in-4°. On l'a réimprimé in-folio.

*II. TIRÉE (Pierre), jésuite, frère du précédent, né à Nuys en 1546, et mort à Wirtzbourg le 3 décembre 1601, professa la théologie dans plusieurs colléges. Ses ouvrages consistent principalement en *Thèses* sur des matières de controverse. L'une de ses productions les plus curieuses est *De apparitionibus spirituum*, Cologne, 1600, in-4°.

TIRÉSIAS (Mythol.), fameux devin de la ville de Thèbes, fils d'Evère et de la nymphe Chariclo, vivoit avant le siége de Troie. Ayant un jour vu deux serpens accouplés sur le Mont-Citheron, il tua la femelle et fut sur-le-champ métamorphosé en femme. Sept ans après il trouva deux autres serpens attachés ensemble, tua le mâle, et redevint homme aussitôt. Jupiter et Junon disputant un jour sur les avantages de l'homme et de la femme, prirent Tirésias pour juge ; il décida en faveur des hommes; mais il ajouta que les femmes étoient cependant plus sensibles. Jupiter, par reconnoissance, lui donna la faculté de lire dans l'avenir. Ce devin ayant un jour regardé Pallas pendant qu'elle s'habilloit, devint aveugle sur-le-champ. Son histoire fabuleuse est détaillée avec élégance dans le poëme de Narcisse par Malfilastre.... Strabon rapporte que le sépulcre de Tirésias étoit auprès de la fontaine de Tiphuse, où il mourut fort âgé, en fuyant de Thèbes, ville de Béotie. On le regardoit comme l'inventeur des Auspices, et on l'honore comme un dieu à Orcomène, où son oracle avoit de la célébrité.

TIRIDATE, roi d'Arménie, se révolta contre Phraate et s'empara du royaume des Parthes. Mais craignant l'armée formidable que Phraate leva contre lui, il implora la protection d'Auguste et se réfugia auprès de cet empereur.

TIRIN (Jacques), jésuite d'Anvers, entra dans la société en 1580, et mourut en 1636, dans un âge avancé. Il travailla avec beaucoup de zèle dans les missions de Hollande. Il est principalement connu par un *Commentaire* latin sur toute la Bible, dans lequel il a recueilli ce qu'il a trouvé de meilleur dans les autres interprètes. Ce Commentaire forme 2 vol. in-folio. Il est plus étendu que celui de Menochius, et quoique moins estimé, il est utile à ceux qui, sans s'attacher aux variantes, veulent seulement entendre le sens du texte,

tel qu'il a été expliqué par les Pères et les Commentateurs.

TIRON (Tullius Tiro), affranchi de Cicéron, mérita l'amitié de son maître par ses excellentes qualités. Il nous reste plusieurs *Lettres* de cet orateur où il fait bien voir l'inquiétude dans laquelle le mettoit la santé de Tiron qu'il avoit laissé malade à Patris, ville d'Achaïe; combien il ménageoit peu la dépense pour lui et avec quel zèle il le recommandoit à ses amis. « Je vois avec plaisir, écrit-il à Atticus, que vous vous intéressez à ce qui regarde Tiron. Quoiqu'il me rende toutes sortes de services et en grand nombre, je lui souhaite néanmoins une prompte convalescence, plutôt à cause de son bon naturel et de sa modestie, qu'à cause des avantages qu'il me procure. » Tiron inventa chez les Latins la manière d'écrire en abrégé. Il passe pour le premier auteur de ces caractères que les Romains appeloient *notæ*, par le moyen desquels on écrivoit aussi vite qu'on parloit. Ceux qui écrivoient de cette manière s'appeloient *notarii*, d'où nous est venu le nom de *notaires*. Chaque signe de ces notes présentant des lettres composées, exprimoit ordinairement un mot entier. Un point placé en dessus, en dessous ou de côté, change leur signification. Diogène Laërce attribue l'invention de ces signes abrégés à Xénophon. Tiron avoit aussi composé la *Vie* de Cicéron, dont il étoit le confident et le conseil, et plusieurs autres *ouvrages* qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Pour faire connoître l'art d'écrire en notes, l'abbé Carpentier, de l'académie des inscriptions, a donné d'anciens monumens écrits suivant cette méthode, auxquels il a joint ses remarques et un alphabet, sous ce titre : *Alphabetum Tironianum, seu notas Tironis explicandi methodus : tum pluribus notis ad historiam et jurisdictionem tùm ecclesiasticam tùm civilem pertinentibus*, Paris, 1747, in-fol. (*Voy.* Ramsai, n° I.) Martial parle de l'art d'écrire en notes, dans ce distique énergique si connu : *Currant verba*, etc., dont voici une foible imitation :

Je ris, triste conteur, de ta fougue empressée;
Ta langue est engourdie, et mes doigts sans effort
Devancent en jouant ta voix embarrassée :
Elle a beau se hâter; plus vive en son essor,
Ma main vole, et tandis que ta voix bronche encor,
Ma plume prévoyante a tracé ma pensée.

Les notes Tironiennes furent employées dans nos actes publics anciens; et enseignées dans nos écoles. On s'en servit pour transcrire les manuscrits et pour conserver la disposition des diplomes et priviléges, et des jugemens publics. Leur usage cessa en France dans le 9e siècle; mais l'étude qu'on en a faite dans ces derniers temps, a fait naître la *sténographie*.

TISAGORE, sculpteur grec, fit la *statue* d'Hercule combattant contre l'Hydre de Lerne. Cet ouvrage fut regardé comme un chef-d'œuvre.

TISIPHONE (Mythol.), l'une des trois Furies, dont le nom signifie *vengeresse de l'homicide*, avoit une voix de tonnerre qui faisoit trembler les scélérats. Elle étoit portière du Tartare. *Voyez* Euménides.

* TISIUS (Antoine), né vers 1603 à Harderwyck, professa la poésie et l'éloquence à Leyde, fut bibliothécaire de l'université de cette ville, et mourut en 1670. Il

s'appliqua avec succès à interpréter les anciens auteurs, et en donna de bonnes éditions appelées *Variorum*, I. De Velleius Paterculus, Leyde, 1668, in-8°. II. De Salluste, 1665, in-8°. III. De Valère-Maxime, Leyde, in-8°. IV. Des Tragédies de Sénèque, 1651. V. *L. Cœlii Lactancii opera*, 1652. VI. *Historia navalis*. C'est l'histoire de tous les combats sur mer qui eurent lieu entre les Hollandais et les Espagnols, 1657, in-4°, belle édition. VII. *Compendium historiæ Batavinæ*, 1645. VIII. *Exercitationes miscellaneæ*, 1639, in-12.

TISSAPHERNE, *Tissaphernes*, un des principaux satrapes de Perse du temps d'Artaxercès Memnon, commandoit dans l'armée de ce prince, quand Cyrus, frère d'Artaxercès, lui livra bataille à Cunaxa. Il eut l'honneur de la victoire; son maître lui donna le gouvernement de tous les pays dont Cyrus étoit auparavant gouverneur, et sa fille en mariage. Sa faveur ne dura pas. Tissapherne ayant été battu par Agésilas, général des Lacédémoniens, dans la guerre d'Asie, encourut la disgrace d'Artaxercès, excité contre lui par sa mère Parisatis, et fut tué par ordre de ce prince à Colosse en Phrygie. (*Voyez* CLÉARQUE, n° I.)

† TISSART (Pierre), prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1666, mort dans cette ville en 1740, enseigna les humanités et la théologie. On a de lui plusieurs *Pièces de vers*, les unes en latin et les autres en français, et quelques *Ecrits* anonymes sur les contestations qui agitoient l'Eglise. Il travailla avec le P. Modeste Vinot, oratorien, à la traduction en vers latins des Fables choisies de La Fontaine. (*Voyez* VINOT.)

TISSERAND (Jean), religieux cordelier de Paris, se fit un nom vers la fin du 15e siècle par son talent pour la chaire et par son zèle pour le salut des ames. « Après avoir vivement touché les cœurs les plus endurcis, dit le continuateur de Fleury, et converti par ses sermons plusieurs filles et femmes d'une vie déréglée, il établit l'institut des Filles Pénitentes, en l'honneur de sainte Madeleine, pour retirer celles à qui Dieu feroit la grace de quitter le péché. Il s'en trouva d'abord plus de 200. Le nombre s'en accrut extraordinairement en peu de temps; en sorte qu'on fut obligé de souffrir que les plus sages allassent faire la quête par la ville, jusqu'à ce qu'elles eussent un établissement solide : ce qui n'arriva qu'en 1500. Le duc d'Orléans, depuis roi de France sous le nom de Louis XII, leur donna pour lors son palais, situé près de l'église Saint-Eustache, pour en faire un monastère. Simon, évêque de Paris, leur dressa des statuts et les mit sous la règle de saint Augustin. On les obligea en 1550 de garder la clôture; et en 1572 elles furent transférées dans l'ancienne église de Saint-Magloire, qu'elles ont occupée jusqu'à la révolution (1789).

† TISSOT (S. A. D.), célèbre médecin suisse, s'acquit autant de renommée dans la pratique de son art que par son savoir dans la théorie. La bienfaisance et les vertus privées rehaussoient en lui l'éclat des talens. Il est mort à Lausanne le 15 juin 1797, à 70 ans. On a réuni ses *Œuvres* en 10 vol. in-12. On distingue, I. *Avis au Peuple sur sa santé*, in-12. II. *Avis aux gens de lettres sur le même objet*. III. *L'Onanisme*, in-12. La troisième édi-

tion faite à Lausanne en 1765 est la plus complète. IV. *Traité de l'Inoculation*. C'est l'un des meilleurs sur cette matière. V. *Gymnastique médicinale et chirurgicale*, 1780, in-12. VI. *Traité des Nerfs et de leurs maladies*, 1782, 4 vol. in-12. VIII. *Traités sur différens objets de médecine*, 1769, 2 vol. in-12. Cet ouvrage écrit en latin a été traduit en français. VIII. Tissot a publié une édition des OEuvres de Morgagni, avec des notes estimées; elle parut en 1779 en 3 volumes in-4°. Il fut associé de l'académie médico-physique de Bâle, de la société royale de Londres et de celle de Berne.

TITAN (Mythol.), fils du Ciel et de Vesta. (*Voyez* SATURNE.) Ses enfans étoient des géans qu'on appeloit aussi Titans, du nom de leur père. Ils escaladèrent le ciel et voulurent détrôner Jupiter, qui les précipita avec la foudre. Le roi de Danemarck possède un beau tableau du Guide, représentant la chute des Titans.

I. TITE, disciple de saint Paul, Grec et Gentil, fut converti par cet apôtre, à qui il servit de secrétaire et d'interprète. Il le mena avec lui au concile de Jérusalem, et l'apôtre ne voulut point que Tite se fît circoncire, pour marquer que la circoncision n'étoit point nécessaire, quoique dans la suite il fît circoncire Timothée en l'envoyant à Jérusalem, parce que les Juifs l'auroient regardé sans cette précaution comme impur et comme profane. Saint Paul l'envoya depuis à Corinthe pour calmer les disputes qui partageoient cette Eglise; et Tite alla ensuite le joindre en Macédoine pour lui rendre compte de sa négociation. Peu après il porta aux Corinthiens la deuxième lettre que saint Paul leur adressoit; et vers l'an 63 de J. C., l'apôtre l'ayant établi évêque de l'île de Crète, il lui écrivit l'année suivante, de Macédoine, une lettre dans laquelle il expose les devoirs du ministère sacré. Cette lettre, qui est la règle de la conduite des évêques, peut être regardée comme le tableau de la vie de saint Tite, dont la plupart des actions nous sont inconnues. Tite mourut dans l'île de Crète, fort âgé.

II. TITE, auteur ecclésiastique du 4e siècle, après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie, s'éleva par son mérite à l'évêché de Bostre dans l'Arabie. La Bibliothèque des Pères nous offre de cet auteur un *Traité contre les Manichéens*.

† III. TITE (Titus Vespasianus), né le 30 décembre, l'an 40 de J. C., étoit fils de Vespasien, son prédécesseur, et de Flavia Domitilla. Il servit avec distinction sous son père, qui, ayant été reconnu empereur l'an 69 de J. C., l'envoya continuer le siége de Jérusalem, dont il n'avoit pu se rendre maître. La pâque approchoit, et un peuple innombrable s'y étoit rendu pour cette solennité. Le peu de vivres qu'il y avoit dans la ville fut bientôt consommé; et quoique la famine augmentât tous les jours, de faux prophètes apostés par les chefs des séditieux qui gouvernoient les assiégés, leur annonçoient une prompte délivrance. Leur obstination croissoit avec leur misère qui étoit extrême. On vit une mère manger son propre fils. Titus ayant appris cette horreur, n'en fut que plus ardent à poursuivre le siége. Après de longs

travaux et de vives attaques, les Romains s'étoient emparés de tous les postes, et il ne restoit aux Juifs que le temple et la ville haute. Titus, maître de la première enceinte du temple, fut forcé de mettre le feu aux portes de la seconde. Il vouloit conserver le corps de ce superbe édifice; mais dans un assaut qu'il y donna, un soldat en fureur jeta dans le temple même quelques pièces de bois enflammées. Le feu gagna de tous côtés, et tous les bâtimens furent réduits en cendre le 10 août de l'an 70. Tout ce qui se trouva sous la main du vainqueur fut massacré sans distinction d'âge, de sexe ou de condition. Ceux qui étoient échappés au carnage gagnèrent le Mont de Sion, et y furent massacrés le 8 septembre de la même année. Titus fit mettre le feu dans toutes les parties de la ville, acheva de faire abattre ce qui restoit du temple et y fit passer la charrue. Josephe fait monter jusqu'à 1,300,000 les Juifs qui périrent dans cette guerre, soit par le fer, soit par la peste, soit par la famine. Lorsque Titus fut dans Jérusalem, il dit, selon le témoignage du même Josephe : « C'est sous la conduite de Dieu que nous avons fait la guerre, c'est Dieu qui a chassé les Juifs de ces forteresses, contre lesquelles les forces humaines ni les machines ne pouvoient rien. » Il étoit si pénétré de ce sentiment, que dans la suite, lorsque les nations lui envoyèrent des couronnes pour honorer sa victoire, il déclara, au rapport de Philostrate, qu'il ne méritoit pas cet honneur. « Ce n'est point moi, disoit-il, qui ai vaincu; je n'ai fait que prêter mes mains à la vengeance divine. » Titus, de retour à Rome, triompha de la Judée avec Vespasien. Simon et Jean, chefs des séditieux, qu'on avoit trouvé cachés dans un égout, ornèrent le triomphe, suivis de sept cents principaux captifs. On y porta avec pompe la table, le chandelier d'or à sept branches, le livre de la loi et les rideaux de pourpre du sanctuaire. L'arc de triomphe élevé pour conserver la mémoire de ce grand événement subsiste encore, et l'on y voit en bas-relief la table et le chandelier. On frappa aussi des médailles de Vespasien et de Titus, où l'on voit une femme assise au pied d'un palmier, couverte d'un long manteau, la tête penchée et appuyée sur sa main, avec cette inscription : *La Judée conquise*. Titus s'étant fait estimer des Romains autant par sa valeur que par son esprit, obtint le sceptre impérial le 24 juin de l'an 79 de J. C. (*Voyez* encore quelques détails sur la guerre de Judée, à l'art. JOSEPHE, n° VII.) Ses mœurs avoient été jusqu'alors peu réglées. Sa maison, tant que vécut Vespasien, étoit composée en grande partie de pantomimes, d'eunuques et d'une troupe de jeunes esclaves, dont une plume chaste n'ose exprimer la destination. Ses amours pour Bérénice, célébrés par le plus élégant de nos poètes tragiques, sont connues de tout le monde parmi nous. C'est cette passion si impérieuse qu'il eut la gloire de dompter. Un des premiers usages qu'il fit de l'autorité souveraine, fut de renvoyer Bérénice, qu'il aimoit et dont il étoit aimé. On avoit encore blâmé la profusion de ses repas qu'il poussoit souvent jusqu'à minuit, avec des amis de table et de bonne chère; il étendit sa réforme sur ce point comme sur les autres; il voulut que la gaîté et la liberté régnassent

dans ses repas, mais sans aucune sorte d'excès; et la vertu seule donna droit à son amitié. Enfin quelques-uns l'avoient taxé d'avidité pour l'argent, et Suétone assure qu'il entroit pour sa part dans les sordides trafics qu'exerçoit son père. Mais lorsqu'il fut le maître, il effaça entièrement cette tache par des procédés non-seulement exempts de toute injuste exaction, mais généreux et magnifiques. Tel est le changement que la souveraine puissance opéra dans Tite. Il se persuada que la première place restreignoit sa liberté, et qu'à mesure qu'il pouvoit plus, moins de choses lui étoient permises. C'est ce qu'il répondit à un homme étonné de ce qu'il lui refusoit ce qu'il avoit sollicité en sa faveur auprès de Vespasien. « Il y a bien de la différence, lui dit-il, entre solliciter un autre ou juger soi-même, entre appuyer une demande ou avoir à l'accorder. » Cependant l'un des premiers actes publics qu'on vit de lui fut une confirmation des gratifications et des priviléges accordés au peuple par les autres empereurs. Sa haine pour la calomnie le rendit très-rigoureux à l'égard des délateurs. Il condamna tous ces accusateurs de profession à être fustigés dans la principale des places publiques, à être traînés de là devant les théâtres, et enfin à être vendus comme esclaves et relégués dans des îles désertes. Pour remédier plus efficacement que son père n'avoit fait à la corruption des juges et à la longueur des procédures, il ordonna qu'une même cause ne seroit jugée qu'une fois, et qu'il ne seroit plus permis, après un nombre d'années déterminé, de plaider pour les successions. Il eut comme Vespasien un soin particulier de réparer les anciens édifices ou d'en construire de nouveaux. Après la dédicace du fameux amphithéâtre bâti par son père, il fit achever avec une incroyable diligence les bains qui étoient auprès. Il donna de magnifiques spectacles, entre autres un combat naval dans l'ancienne Naumachie. Cinq mille bêtes sauvages furent employées en un seul jour à divertir le peuple qu'il consultoit toujours avant que de lui donner une fête. Sa popularité étoit telle, qu'il voulut que ceux qui tenoient quelque rang parmi le peuple pussent venir à ces bains, et s'y trouver en même temps que lui. Il étoit si porté à faire du bien en tout temps, que, s'étant souvenu un jour qu'il ne s'étoit rencontré aucune occasion pour lui d'obliger quelqu'un dans la journée, il dit ce beau mot si connu : « Mes amis, voilà un jour que j'ai perdu !.... » S'il avoit sujet de se plaindre de quelqu'un, il étoit toujours en garde contre les accusations intentées sur cette même personne, lorsqu'elles avoient rapport à lui : « Si je ne fais rien, disoit-il, qui soit digne de répréhension, pourquoi la calomnie me mettroit-elle en colère ?... » Tite ne se servit jamais de son autorité pour faire mourir aucun de ses sujets. Il ne se souilla point de leur sang, quoiqu'il ne manquât pas de justes sujets de vengeance. Il assuroit qu'il aimeroit mieux périr lui-même que de causer la perte d'un homme. Deux sénateurs ayant conspiré contre lui et ne pouvant nier le crime dont ils étoient accusés, il les avertit de renoncer à leur dessein, leur promit de leur accorder tout ce qu'ils souhaiteroient, envoya sur-le-champ ses courriers à la mère de l'un, pour la tirer d'inquiétude,

et lui annoncer que son fils vivoit. Il les admit tous deux à sa table le soir même de la découverte de leur abominable complot. Le lendemain il les plaça auprès de lui à un combat de gladiateurs, et leur demanda publiquement leur sentiment sur le choix des épées lorsqu'on les lui apporta, selon la coutume, avant que de commencer. (On attribue un pareil trait de clémence à l'empereur Nerva.) Il tint à peu-près la même conduite envers Domitien son frère, qui excitoit les légions à la révolte. Sous le règne de ce bon prince l'empire fut exposé à plusieurs calamités. La première fut l'embrasement de la plupart des villes de la Campanie par les éruptions du mont Vésuve; la seconde, l'incendie de Rome; la dernière enfin, une peste qui emporta jusqu'à mille personnes en un jour. Durant tous ces malheurs, Tite se comporta comme un prince généreux et comme un père tendre; il vendit les ornemens de son palais pour faire rebâtir les édifices publics. Rome ne jouit pas longtemps de son bienfaiteur. Tite se sentant malade se retira au pays des Sabins; mais il fut surpris en y allant d'une fièvre violente. Alors levant ses yeux languissans au ciel, il se plaignit de mourir dans un âge si peu avancé, lui qui ne jouissoit de la vie que pour faire du bien. Il expira le 13 septembre, l'an 81 de Jésus-Christ, âgé de 41 ans, après un règne de deux ans, deux mois et vingt jours. On dit que, lorsque son frère Domitien le vit à l'agonie, il le fit mettre dans une cuve pleine de neige sous prétexte de le rafraîchir; il y rendit le dernier soupir. A peine la nouvelle de sa mort fut connue à Rome, qu'elle y occasionna un deuil universel. Le sénat s'assembla sans être convoqué, et mit au rang des dieux celui qui avoit été leur image sur la terre. L'idée attachée au nom de Tite est supérieure à tous les éloges.

TITE-LIVE (Titus-Livius), de Padoue, et suivant d'autres d'Apone, passa une partie de sa vie tantôt à Naples, tantôt à Rome où, Auguste lui fit un accueil très-gracieux. Il est un de ces auteurs qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie et les actions sont peu connues. Tite-Live mourut à Padoue, après la mort d'Auguste, le même jour qu'Ovide, l'an 17 de Jésus-Christ, la quatriéme année du règne de Tibère. Il eut un fils auquel il écrivit une lettre sur l'éducation et les études de la jeunesse, dont Quintilien fait une mention honorable. La perte doit en être bien regrettée. C'est dans cette lettre ou plutôt dans ce petit traité, qu'au sujet des auteurs dont on doit conseiller la lecture aux jeunes gens, il disoit qu'ils doivent lire Démosthène et Cicéron, puis ceux qui ressembleront davantage à ces deux excellens orateurs. Il parloit dans la même lettre d'un maître de rhétorique qui étoit mécontent des compositions de ses disciples lorsqu'elles étoient intelligibles, et les leur faisoit retoucher pour y jeter de l'obscurité, et quand ils les rapportoient dans cet état: « Voilà qui est bien mieux maintenant, disoit-il; je n'y entends rien moi-même. » Croiroit-on, dit Rollin, un pareil travers d'esprit possible? Tite-Live avoit composé aussi quelques Traités philosophiques, et des dialogues mêlés de philosophie. Mais son principal ouvrage est l'*Histoire*

*Romaine*, qui commence à la fondation de Rome et qui finissoit à la mort de Drusus en Allemagne, histoire qui l'a fait mettre au premier rang des grands écrivains. On rapporte qu'un Espagnol, après la lecture de cette Histoire, vint exprès de son pays à Rome pour en voir l'auteur, et qu'après s'être entretenu avec lui, il s'en retourna sans faire attention aux beautés de cette capitale du monde. Cet ouvrage renfermoit 140 livres, dont il ne nous reste que 35, encore ne sont-ils pas d'une même suite. Ce n'est pas la 4e partie de son Histoire. Jean Freinshemius a tâché de consoler le public de cette perte, et il y a réussi autant que la chose étoit possible. Il règne, dans toutes les parties de l'ouvrage de Tite-Live, une élégance continue. Il excelle également dans les récits, les descriptions et les harangues. Le style, quoique varié à l'infini, se soutient toujours également : simple sans bassesse, orné sans affectation, noble sans enflure, étendu ou serré, plein de douceur et de force selon l'exigence des matières, mais toujours clair et intelligible. Sa narration est riche, abondante et variée ; elle prend la couleur qui convient aux événemens qu'il rappelle, aux passions qu'il peint et aux caractères qu'il trace. Raconte-t-il le combat des Horaces et des Curiaces, on croit être sur le champ de bataille ; nous offre-t-il Rome prête à succomber sous les armes gauloises, il nous fait partager la reconnoissance, l'admiration des Romains pour Camille, et nous attendrit sur la destinée de Manlius ; fait-il triompher Marcellus des Syracusains, il ennoblit cet heureux vainqueur, en le faisant pleurer sur les désastres de cette capitale de la Sicile. Avec quelle richesse d'expression il nous peint Annibal franchissant les Alpes ! Quelle majesté il prête aux conférences du héros africain avec le magnanime Scipion ! Il a toutes les formes de l'éloquence, il possède toutes les richesses de l'élocution, il réunit toutes les qualités du grand historien. Malheureusement il ne nous reste qu'une petite partie du vaste édifice qu'il éleva à la gloire de Rome, et il nous manque des morceaux du plus grand intérêt : nous ne possédons point celui où il peignoit la conjuration des Gracques ; nous n'avons ni la guerre Servile, où le désespoir rendit des esclaves si grands, ni celle entre César et Pompée qui décida du destin du monde. Il est certain que Tite-Live n'étoit point favorable au vainqueur, puisqu'Auguste l'appeloit Pompeïen ; preuve qu'il étoit bien exempt du blâme que Machiavel jette sur les panégyristes du dictateur. « Ceux qui ont loué César, dit-il, étoient des juges corrompus par sa prospérité même, et effrayés d'une puissance perpétuée dans une famille qui ne leur permettoit pas de s'expliquer librement. Veut-on savoir ce que ces écrivains en eussent dit s'ils avoient été libres ? Qu'on lise ce qu'ils ont écrit de Catilina. César est d'autant plus digne d'exécration, que celui qui exécute est plus coupable que celui qui projette. Qu'on voie sur-tout les éloges prodigués à Brutus ; ne pouvant flétrir le tyran dont ils redoutent la puissance, ils célèbrent son ennemi. On reproche cependant, dit l'abbé des Fontaines, quelques défauts à Tite-Live. Le premier, c'est de s'être laissé trop éblouir de la grandeur de Rome, maîtresse de l'univers. Parle-t-il de cette ville

encore naissante : il la fait la capitale d'un grand empire, bâtie pour l'éternité, et dont l'agrandissement n'a point de bornes. Il tombe quelquefois dans de petites contradictions ; et, ce qui est moins pardonnable, il omet souvent des faits célèbres et importans. » Il s'est rarement donné la peine d'entrer dans quelques discussions ou de mettre quelque liaison entre les événemens qu'il rapporte. Il assure que s'il y avoit quelque moyen de mettre la vérité dans tout son jour, il s'engageroit volontiers à la rechercher, mais qu'il n'en avoit aucun. *Cura non deesset, si qua via ad verum inquirentem duceret.* Il passe avec rapidité sur tous les faits qui remplissent ses dix premiers livres, et après avoir donné des relations circonstanciées de quelque guerre et des batailles qu'elle a occasionnées, il reconnoît ensuite qu'on n'est d'accord ni sur le temps, ni sur le nom des généraux, ni sur les faits même. On lui a reproché encore d'avoir employé quelques expressions provinciales dans son Histoire. Mais Pignorius croit que cette patavinité, dont on a tant parlé, regardoit seulement l'orthographe de certains mots, où Tite-Live, comme Padouan, employoit une lettre pour une autre, à la mode de son pays, écrivant *Sibe* et *Quase* pour *Sibi* et *Quasi*. Quelques-uns pensent qu'elle consistoit simplement dans la répétition de plusieurs synonymes en une même période : redondance de style qui déplaisoit à Rome et qui faisoit connoître les étrangers. Il est peu d'historiens qui aient raconté autant de prodiges que Tite-Live. Tantôt un bœuf a parlé, tantôt une mule a engendré, tantôt les hommes et les femmes ont changé de sexe : ce ne sont que pluies de cailloux, de chair, de craie, de sang et de lait ; mais Tite-Live ne rapportoit sans doute toutes ces vaines croyances que comme les opinions du peuple et des bruits incertains dont lui-même se moquoit le premier. Il proteste souvent qu'il n'en fait mention qu'à cause de l'impression qu'ils faisoient sur la plupart des esprits. Un des mérites de Tite-Live, c'est que tout inspire dans son ouvrage l'amour de la justice et de la vertu. On y trouve, avec le récit des faits, les plus saines maximes pour la conduite de la vie. On y voit un attachement singulier pour la religion établie à Rome lorsqu'il écrivoit, et une généreuse hardiesse à condamner avec force les sentimens impies des incrédules de son temps. « Ce mépris des Dieux, dit-il, si commun dans notre siècle, n'étoit point encore connu. Les sermens et la loi étoient des règles inflexibles auxquelles on conformoit sa conduite ; et l'on ignoroit l'art de les accommoder à ses inclinations par des interprétations frauduleuses. » L'édition de Tite-Live de Venise, 1470, est fort rare. Les meilleures sont les suivantes : *Elzevir*, 1634, 3 vol. in-12, auxquelles on joint les notes de Gronovius, un vol. *Cum notis Variorum*, 1665 ou 1679, 3 vol. in-8°. *Ad usum Delphini*, 1676 et 1680, 6 vol. in-4°. Celle de Drakenborch, 1738, 7 vol. in-4°, de Le Clerc, Amst., 1710, 10 vol. in-12. D'Héarn, Oxford, 1708, 6 vol. in-8°. Enfin, Crévier a publié une édition de cet historien en 6 vol. in-4°, 1735, enrichie de notes savantes et d'une Préface écrite avec élégance. On l'a réimprimé en 6 vol. in-12. François Guérin en a donné une traduction assez estimée. *Voyez* son article.

TITELMAN (François), né à Assel dans le diocèse de Liége, de cordelier se fit capucin à Rome en 1535, et mourut quelques années après. On a de lui, I. Une *Apologie* pour l'édition vulgaire de la Bible. II. *Commentaires* sur les Psaumes, Anvers, 1573, in-folio. III. sur les Evangiles, Paris, 1546, in-fol. IV. Un *Ecrit* sur l'Epître de saint Paul aux Romains, contre Erasme.

* TITEUX, sculpteur distingué, mort le 9 février 1809 à Fresnoi près de Sédan. On lui doit la *sculpture* de la salle de spectacle de Bordeaux, celle des Variétés de Paris, du Palais-Royal, du Raincy et celle de l'église de Saint-Éloi à Dunkerque, dont il fit de ses propres mains la chaire à prêcher. Toute la sculpture de la nouvelle église de Sainte-Geneviève a été faite d'après ses modèles.

I. TITI (Robert), né en Toscane vers le milieu du 16e siècle, se fit connoître de bonne heure par son amour pour les lettres et par ses succès. Padoue et Pise l'appelèrent successivement pour y professer les belles-lettres, et il s'acquitta de son emploi avec distinction. Il nous reste de lui des *Poésies* estimées de leur temps, peu connues aujourd'hui, quoiqu'elles ne soient pas sans mérite. On les trouve avec celles de Gherard, 1571, in-8°. On a encore de cet auteur des *Notes* assez bonnes pour quelques auteurs classiques; dix *Livres* sur des passages d'anciens auteurs, sur lesquels les littérateurs ne sont pas d'accord. Ce Traité, intitulé *Locorum controversorum libri decem*, Florence, 1583, in-4°, fit honneur à son érudition, et excita la bile de Joseph Scaliger, qui l'attaqua en ennemi et d'une manière très-violente. Titi défendit son livre, en 1589, en vrai savant, et répondit à la critique injuste et violente de Scaliger, sans lui rendre injures pour injures. Il mourut en 1609, à 58 ans.

* II. TITI (Benoît), né à St.-Sépulcre, florissoit dans le 16e siècle; il a fait quelques *Sommaires* et des *Remarques* sur le livre de la Consolation de Boëce, traduit par Varchi, et imprimé à Florence en 1584, in-12.

* III. TITI (Placide), moine du mont Olivet, natif de Pérouse, professa les mathématiques à l'université de Pavie dans le 17e siècle. On a de lui, I. *Epitome astrosophica*, Pavie, 1660. II. *Utilité de l'Astrologie*, Pavie, 1666.

TITIANE (Flavia Titiana), femme de l'empereur Pertinax, étoit fille du sénateur Flavius Sulpicianus. Il y a apparence qu'elle étoit belle, car elle eut un grand nombre d'adorateurs, et passa sa vie dans une suite non interrompue d'attachemens criminels. Ses amours avec un bateleur furent le scandale de Rome; mais Pertinax, très-déréglé lui-même, n'osa s'y opposer. Titiane ne jouit pas longtemps du rang suprême. Pertinax fut tué par les soldats prétoriens en mars 193, et l'impératrice le vit poignarder sous ses yeux, 87 jours après son élection. Cette catastrophe la précipita du trône dans l'obscurité d'une vie privée, où elle finit ses jours.

† TITIEN (le), peintre, dont le nom de famille est Vecelli, né à Cadore dans le Frioul en 1477, mort à Venise de la

peste en 1576, montra dès son enfance une forte inclination pour son art. Il entra à l'âge de 10 ans chez Gentil, ensuite chez Jean Bellin, où il demeura long-temps. La réputation du Giorgion excita dans Le Titien une heureuse émulation, et l'engagea à lier une étroite amitié avec lui pour être à portée d'étudier sa manière. Beaucoup de talent et de soins le mirent bientôt en état de balancer son maître. Le Giorgion s'apercevant des progrès rapides de son disciple et de l'objet de ses visites, rompit tout commerce avec lui. Le Titien se vit peu de temps après sans rival par la mort du Giorgion. Il étoit désiré de tous côtés; on le chargea de faire les ouvrages les plus importans, à Vicence, à Padoue, à Venise et à Ferrare. Le talent singulier qu'il avoit pour le *portrait* le mit encore dans une haute réputation auprès des grands et des souverains, qui tous ambitionnoient d'être peints de la main de ce grand homme. Charles-Quint, qui s'étoit fait peindre jusqu'à trois fois par Le Titien, lui dit : « C'est pour la troisième fois que vous me donnez l'immortalité. » Ce prince le combla de biens et d'honneurs; il le fit chevalier, comte palatin, et lui assigna une pension considérable. Un jour que cet empereur le regardoit peindre, l'artiste animé par la présence du monarque, laissa tomber un de ses pinceaux que le prince ne dédaigna pas de ramasser. Le Titien confus lui fit toutes les excuses qu'il lui devoit. Cet empereur, sans croire déroger à sa grandeur, lui répondit gracieusement, « que Le Titien méritoit d'être servi par César. » Une telle considération lui fit des jaloux auprès de Charles-Quint; ce fut à ces sortes de gens que l'empereur répondit « qu'il pouvoit faire des ducs et des comtes; mais qu'il n'y avoit que Dieu qui pût faire un homme comme Le Titien. » Les poètes ont beaucoup célébré ses talens supérieurs, et il est un des hommes qui a le plus joui de la vie. En effet, son opulence le mettoit en état de recevoir à sa table les grands et les cardinaux avec splendeur. Si son caractère doux et obligeant, et son humeur gaie et enjouée, le faisoient aimer et rechercher, son mérite le rendoit respectable. Une santé robuste qu'il conserva jusqu'à 99 ans, sema de fleurs tous les instans de sa vie. Ce grand âge a fait dire à Voltaire « que Dieu avoit donné à Titien un à-compte sur son immortalité. » Ce grand peintre traitoit également tous les genres; il rendoit la nature dans toute sa vérité. Chaque chose recevoit sous sa main l'impression convenable à son caractère. Son pinceau tendre et délicat a peint merveilleusement les femmes et les enfans; ses figures d'hommes ne sont pas si bien traitées. Il a possédé, dans un degré supérieur, tout ce qui regarde le coloris; et personne n'a mieux entendu le *paysage;* il a eu aussi une grande intelligence du *clair-obscur*. Les reproches qu'on fait à ce peintre sont de n'avoir pas assez étudié l'antique, d'avoir souvent manqué l'expression des passions de l'ame, d'avoir péché contre le costume, de s'être répété quelquefois; enfin d'avoir mis beaucoup d'anachronismes dans ses ouvrages, c'est-à-dire, d'avoir réuni dans ses tableaux des personnages de différens siècles; on attribue ce dernier défaut à sa grande complaisance pour ceux qui employoient son

pinceau. Suivant Michel Ange, Le Titien eût surpassé tous les autres peintres, s'il n'eût quelquefois manqué d'art et de dessin. On rapporte que Le Titien, après cinq ans de séjour en Allemagne, étant retourné à Venise, y peignit plusieurs *tableaux* bien différemment des premiers, et dans lesquels il ne fondoit point ses teintes. Ses couleurs étoient vierges et sans mélange : aussi se sont-elles conservées fraîches et dans tout leur éclat jusqu'à ce jour. Les tableaux de cette seconde manière étoient moins finis, et ne font leur effet que de loin ; au lieu que les premiers, faits dans la force de l'âge et d'après nature, étoient tellement terminés qu'on peut les regarder de près comme d'une distance plus éloignée. Son grand travail étoit caché par quelques touches hardies, qu'il mettoit après coup pour déguiser la fatigue et la peine qu'il se donnoit à perfectionner ses ouvrages. Le Titien laissoit son cabinet ouvert à ses élèves pour copier ses tableaux, qu'il corrigeoit ensuite. On dit que sur la fin de sa vie, sa vue s'étant affoiblie, il vouloit retoucher ses premiers tableaux qu'il ne croyoit pas d'un coloris assez vigoureux. Mais ses élèves s'en étant aperçus, mirent de l'huile d'olive qui ne sèche point, dans ses couleurs, et effaçoient ce nouveau travail pendant son absence : c'est par ce moyen que plusieurs de ses chefs-d'œuvre admirables ont été conservés. Entre un nombre infini d'ouvrages de ce grand homme, distribués dans les plus belles galeries de l'Europe, on remarque une *Représentation de saint Pierre martyr*, dont la composition, l'expression et la force lui donnèrent un rang éminent parmi les morceaux les plus recherchés. Le fond de ce tableau représente un paysage d'autant plus admirable, que l'effet soutient la beauté des figures qui semblent détachées du tableau. On voit maintenant ce tableau au Musée Napoléon ; 2° Un *Christ* placé à Ancône, sur le maître-autel de l'église de Saint-Domiminique ; 3° *Danaé ;* 4° *Vénus sortant des eaux ;* 5° *Le bain de Diane*. Ces deux derniers tableaux ont long-temps été admirés à Paris dans la galerie du Palais-Royal ; ils sont maintenant à Londres. *Voyez* VECELLI... PORDENON.... *et* SANSOVINO, n° I.

TITINNUS. *Voyez* FANNIA.

TITIUS (Gérard), théologien luthérien, né à Quelimbourg en 1620, fut disciple de George Calixte, et devint professeur en théologie à Helmstadt, où il mourut en 1681. On a de lui, I. Un *Traité des conciles*, Helmstadt, 1656, in-4°. II. Un autre *de l'insuffisance de la religion purement naturelle, et de la nécessité de la révélation*, 1667, in-4°.

* TITLEY (Gauthier), littérateur anglais qui fut élevé à Cambridge vers le commencement du 18e siècle, et lié intimement avec l'évêque Alterbury, qui lui confia l'éducation de son fils. Il fut dépêché dans sa jeunesse à la cour de Copenhague en qualité d'envoyé extraordinaire, et y mourut après un séjour très-long. Il est connu par quelques *ouvrages* de peu d'importance ; et quoiqu'il se soit fait une réputation parmi ses contemporains, on n'a pu se procurer des renseignemens sur sa vie.

TITON *ou* TITHON (Myth.), fils de Laomédon, roi de Phrygie,

fut ravi par l'Aurore et changé en cigale. *Voy.* AURORE.

TITON DU TILLET (Evrard), né à Paris en 1677, d'un secrétaire du roi, fit ses études au collége des Jésuites à Paris. Il en sortit avec un goût vif pour les belles lettres qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. Destiné à l'état militaire, il eut à l'âge de 15 ans, une compagnie de cent fusiliers qui porta son nom. Il fut ensuite capitaine de dragons. Ayant été réformé après la paix de Ryswick, il acheta une charge de maître-d'hôtel de la dauphine, mère de Louis XV. La mort prématurée de cette princesse le rendit à lui-même. Il fit le voyage d'Italie, et saisit les beautés des chefs-d'œuvre sans nombre de peinture et de sculpture qui égalent l'Italie moderne à l'ancienne. A son retour il fut commissaire provincial des guerres, dont il exerça la charge avec une rare générosité. Son attachement pour Louis XIV et son admiration pour les hommes de génie lui inspirèrent dès 1708 l'idée d'élever un Parnasse en bronze, à la gloire de ce roi et des poètes et musiciens qui avoient illustré son règne. Ce beau monument fut achevé en 1718. C'est un Parnasse, représenté par une montagne d'une belle forme et un peu escarpée. Louis XIV y paroît sous la figure d'Apollon couronné de lauriers et tenant une lyre à la main. On voit sur une terrasse, au-dessous de l'Apollon, les trois graces du Parnasse français, mesdames de La Suze et des Houlières, et mademoiselle de Scudéri. Huit poètes célèbres et un excellent musicien du règne de Louis-le-Grand, occupent une grande terrasse qui règne autour du Parnasse. Ils tiennent la place des neuf Muses. Ces hommes sont : Pierre Corneille, Molière, Racan, Segrais, La Fontaine, Chapelle, Racine, Despréaux, et Lully. Les poètes moins célèbres ont des médaillons. Du Tillet suivit exactement dans l'ordonnance de son Parnasse les avis de Boileau son illustre ami. Il auroit été à souhaiter que ce poète eût présidé au choix des savans auxquels du Tillet a donné l'immortalité : on y trouveroit moins de sujets médiocres, et on ne verroit pas dans le même endroit de grands génies et de plats rimailleurs, Les Verrière et les Despréaux, les Folard et les Racine. Encouragé par le succès de son entreprise, du Tillet projeta de faire exécuter ce monument dans une place ou jardin public. Il proposa cette idée à Desforts qui étoit à la tête des finances, en lui demandant un *bon* de fermier général pour l'exécution. Celui-ci se contenta d'admirer son désintéressement. En 1727 il donna la *Description* du monument poétique qu'il avoit érigé, avec l'extrait de la Vie et le catalogue des Ouvrages des poètes qu'il y avoit placés, en 1 vol. in-12. Cet Ouvrage fut bien accueilli du public. Il le fit réimprimer en 1732, in-folio, et le dédia au roi. Depuis cette époque il donnoit des supplémens tous les dix ans, dans lesquels il donnoit l'histoire des hommes morts pendant cet intervalle : ces supplémens viennent jusqu'en 1760. Du Tillet, né avec le tempérament le plus robuste, fut exempt des infirmités de la vieillesse. Il mourut d'un catarrhe le 26 décembre 1762. Cet ami des lettres se faisoit un plaisir et un devoir d'accueillir tous ceux qui les cultivoient, et de secourir, sans faste et sans ostentation, ceux d'entre eux qui étoient dans le besoin.

Presque toutes les académies de l'Europe se l'étoient associé, sans qu'il l'eût sollicité. On peut voir dans le dernier *Supplément du Parnasse* le nombre des souverains auxquels il a fait hommage de ses livres, de ses estampes, de ses médaillons, ainsi que le détail des riches présens qui lui ont été envoyés. Parmi les vers qu'on fit en sa faveur, on distingua les suivans :

Du Titon de l'antiquité
A celui de nos jours, voici la différence ?
L'un reçut et perdit son immortalité ;
L'autre en jouit, et la dispense.

On a encore de du Tillet un *Essai sur les honneurs accordés aux savans*, in-12, qui eut quelque vogue et où l'on trouve des recherches; mais dont le style est négligé et monotone, ainsi que celui de sa *Description*.

TITUS. *V.* TITE, *et* VOLUMNIUS.

TITYUS (Mythol.), géant énorme, fils de Jupiter et d'Elara, fille d'Orchomène, naquit dans un antre souterrain, où sa mère s'étoit cachée pour se dérober à la colère de Junon; il passa pour le fils de la Terre. Apollon et Diane le tuèrent à coup de flèches ; ou selon d'autres, il fut foudroyé pour avoir voulu faire violence à Latone leur mère. Il étoit attaché comme Prométhée dans les enfers, où un vautour insatiable rongeoit sans relâche ses entrailles renaissantes. Ce géant couvroit neuf arpens de terre de son corps étendu.

* TIVILLE (Louis DE BOULLEMER de), né à Alençon le 5 septembre 1727, mort le 1er juillet 1773, a publié un *Traité sur les blés*, Alençon, 1772, dans lequel il prouve que la pratique, en fait d'agriculture, vaut beaucoup mieux que toutes ces brillantes théories qu'on étale tous les jours, et que personne heureusement ne cherche point à mettre à exécution.

TIXIER (Jean), en latin *Ravisius Textor*, de Saint-Saulge dans le Nivernais, seigneur de Ravisy dans la même province, tira une partie de son nom de cette terre. Il enseigna les belles-lettres avec un succès distingué au collége de Navarre à Paris. Il fut recteur de l'université de cette ville en 1500, et mourut en 1522 à l'hôpital, suivant quelques auteurs. On a de lui, I. Des *Lettres*, 1560, in-8°. II. Des *Dialogues*. III. Des *Epigrammes*. IV. *Officinæ Epitome*, 1663, in-8°. C'est un recueil historique, renfermant les noms des dieux, des déesses, des guerriers, des savans, des hommes opulens, des hommes infortunés, des prodigues, des avares, etc., etc. Cette compilation peut être utile à ceux qui composent des discours de morale ou de politique. On désireroit seulement que dans le choix des faits il eût été dirigé par une critique plus éclairée. V. Une edition des *Opera Scriptorum de claris Mulieribus*, Paris, 1651, in-folio. Ces différens ouvrages sont assez bien écrits en latin, et on peut mettre Tixier au rang des habiles humanistes de son siècle.

TLÉPOLÈME (Mythol.), fils d'Hercule et de d'Astyocle, étoit d'une grandeur et d'une force extraordinaires. S'étant signalé par plusieurs exploits, il partit de Rhodes où il régnoit, avec neuf vaisseaux pour la guerre de Troie. Il fut tué par Sarpédon fils de Jupiter.

† TOALDO (Joseph), né le

11 juillet 1719, dans un petit village près de Marotisca, fut placé en 1733 au séminaire de Padoue, où il étudia les humanités, la rhétorique, la philosophie, la théologie, et sur-tout les mathématiques. Il prit le grade de docteur en théologie, et fut dès-lors destiné à l'enseignement. Le premier travail que l'on confia au nouveau professeur fut celui de présider à la réimpression des Œuvres de Galilée. Il composa une préface, ajouta des notes, et augmenta l'édition de beaucoup de fragmens inédits. Ce ne fut qu'après avoir eu à lutter courageusement contre l'inquiétude des trois magistrats réformateurs, qu'il obtint d'imprimer les fameux Dialogues sur le système du monde, et d'y ajouter plusieurs apostilles écrites de la main de Galilée. Toaldo enseigna la grammaire, la rhétorique, la philosophie, les mathématiques. et introduisit dans son école le calcul infinitésimal. Le premier ouvrage qu'il publia fut une *Notice très-étendue sur la vie de l'abbé Conti*. Nommé professeur d'anatomie, de géographie et de météorologie à l'université de Padoue en 1762, il s'empressa d'indiquer la nouvelle direction qu'il vouloit donner à cet établissement, et parvint à faire décréter l'établissement d'un observatoire propre aux études astronomiques; l'ouvrage fut commencé en 1767 et terminé en 1774. Il rédigea alors des livres élémentaires à l'usage de ses élèves, et fit imprimer en 1769 un *Abrégé de Trigonométrie plane et sphérique, théorique et pratique, avec les tables de Deparcieux*. Cet ouvrage estimable, conçu avec clarté et écrit avec précision, a été réimprimé et adopté pour les écoles d'Italie; il fut suivi de l'*Essai météorologique*, qui assura à son auteur un rang distingué parmi les physiciens. Cet Essai a été réimprimé plusieurs fois et traduit en français. On n'a rien de plus savant et de plus judicieux sur la météorologie et l'influence de la lune sur les saisons. L'état vénitien doit à ce célèbre professeur l'usage multiplié des paratonnerres. Il imprima plusieurs *Mémoires* sur les conducteurs destinés à détourner la foudre; il donna ensuite une *Dissertation*, suivie d'une *longue Chronique touchant les années extraordinaires*, et ses *Tables du baromètre et du flux de la mer*. En 1773 il annonça le premier numéro de son *Journal astro-météorologique* qu'il continua jusqu'à sa mort. La société académique de Montpellier avoit proposé en 1774 le problème de l'application de la météorologie à l'agriculture; Toaldo envoya au concours son *Mémoire*, qui fut couronné par l'académie et traduit presqu'en toutes les langues de l'Europe, par-tout lu avec avidité et toujours cité avec éloges. En 1776 il fit insérer dans le journal d'Agriculture de Venise un autre *Mémoire* très-développé sur les Thermomètres et les Baromètres. L'année suivante il publia une *édition* ital. des Tables astronomiques et de l'abrégé de Lalande; il traduisit aussi son *Astronomie des Dames*. Lors de l'institution à Padoue d'une académie des sciences, arts et belles-lettres, Toaldo en fut nommé membre en 1784; ce savant donna un petit ouvrage latin, intitulé *De methodo longitudinum et observatione transitûs Lunæ per meridianum*. C'est une très-bonne méthode pour déterminer les longitudes; quatre ans après il publia un *Parallèle des saisons avec les princi-*

*paux produits de la campagne*. Il entreprit en 1788 le voyage de Rome et de Naples, il vit Trieste et parcourut la Toscane. Les observations qu'il fit dans sa route lui donnèrent occasion d'insérer dans le quatrième volume des Mémoires de l'académie de Padoue un *Mémoire* qui avoit pour objet d'éclaircir et de déterminer quel avoit dû être le vrai lieu de l'Apennin qui ouvrit un passage à Annibal pour exécuter ses marches en Toscane. L'année suivante il fit imprimer son *Traité de gnomonique*, et introduisit à Padoue les horloges françaises. On eut encore de lui à la même époque ses *Schediasmata astronomica*, dont deux roulent sur les éclipses de soleil, et le troisième sur le passage de Mercure devant le soleil. Toaldo, toujours infatigable, publia, tant dans son journal astro-météorologique que dans les journaux étrangers, une foule de discours et d'observations relatifs à la météorologie et à la physique; mais au milieu de ses travaux il fut attaqué d'apoplexie, et mourut le 11 novembre 1798, emportant l'estime des savans, et l'amitié de tous ceux qui le connoissoient.

TOBIE, de la tribu de Nephtali, demeuroit à Cadès, capitale de ce pays, et avoit épousé Anne de la même tribu, dont il eut un fils qui portoit son nom. Emmené captif à Ninive avec sa femme et son fils, il ne se souilla jamais en mangeant, comme les autres Israélites, des viandes défendues par la loi. Dieu, pour récompenser sa fidélité, lui fit trouver grace auprès de Salmanasar, qui le combla de biens et d'honneurs. Tobie ne profita des bontés du roi que pour soulager ses frères captifs. Il alloit les visiter, et leur distribuoit chaque jour ce qu'il pouvoit avoir. Un jour à Ragès, ville des Mèdes, Gabelus, son parent, ayant besoin de dix talens, Tobie, qui avoit reçu ces dix mille écus de la libéralité du roi, les lui prêta sans exiger de lui d'autre sûreté qu'une obligation par écrit. Sa charité fut récompensée dès cette vie; Dieu l'éprouva par les souffrances. Un jour, après avoir enseveli plusieurs morts, il s'endormit fatigué au pied d'une muraille, et il lui tomba, d'un nid d'hirondelle de la fiente chaude sur les yeux qui le rendit aveugle. Tobie, se croyant près de mourir, chargea son fils d'aller à Ragès retirer l'argent qu'il avoit prêté à Gabelus. Le jeune homme partit aussitôt avec l'ange Raphaël, qui avoit pris la figure d'Azarias. Son guide lui fit épouser Sara sa cousine, veuve de sept maris que le démon avoit étranglés. Tobie se mit en prières, et chassa l'ange de ténèbres. Raphaël le ramena ensuite chez son père, à qui il rendit la vue avec le fiel d'un poisson que l'ange lui avoit indiqué. Le saint vieillard mourut l'an 663 avant J.-C., à 102 ans. Son fils parvint aussi à une longue vieillesse. On croit assez communément que les deux Tobies ont écrit eux-mêmes leur histoire, ou que du moins le livre qui porte leur nom a été composé sur leurs Mémoires. Nous n'avons plus l'original de cet ouvrage, qui étoit hébreu ou chaldéen. Saint Jérôme le traduisit en latin sur la chaldaïque, et c'est sa traduction que l'Eglise a adoptée comme la plus simple, la plus claire et la plus dégagée de circonstances étrangères. Les Juifs ne reconnoissent pas ce livre pour canonique; mais ils le lisent avec respect, comme contenant une

histoire vénérable, et pleine de sentimens touchans et d'excellentes leçons de morale. C'est le parfait modèle d'un père et d'un fils religieux.

* TOBIESEN-DUBY (Pierre-Auger), né en 1721 à Housseau, canton de Soleure, servit d'abord dans la colonelle générale des Suisses; mais ayant eu une cuisse emportée à la bataille de Fontenoy, il se consacra entièrement aux lettres et à la recherche des anciennes monnoies de France. Il mourut à Paris le 19 novembre 1782. Nous avons de lui, I. *Recueil général des Pièces obsidionales et de nécessité, gravées dans l'ordre chronologique des événemens, avec l'explication*, Paris, grand in-4°. Cet ouvrage fut publié par le savant numismate d'Ennery. II. *Traité des Monnoies des barons, prélats, villes et seigneurs de France*, Paris, imprimerie royale, 1790, 2 vol. grand in-4°, fig. Ces deux ouvrages sont remplis de recherches, et il seroit à désirer qu'un successeur de Tobiensen voulût compléter ce dernier recueil, qui, malgré les soins et les recherches de l'auteur, est encore bien loin d'être complet.

* TOBLER, mort à Zurich le 3 février 1808, âgé de 76 ans, avoit embrassé l'état ecclésiastique. Il *traduisit* les Saisons de Thompson, et s'essaya même à traduire Homère; il cultiva aussi la *poésie*, à laquelle il renonça pour composer des *ouvrages* ascétiques, qui furent lus et recherchés dans leur nouveauté.

TOCHO, Goth très-adroit à tirer de l'arc, ne manquoit jamais d'abattre d'un coup de flèche une pomme au bout d'un bâton, dans quelque éloignement qu'on la mît à la portée de l'arc. Cette réputation le fit connoître à Haraud son roi, qui voulut en voir une expérience, et qui lui commanda d'abattre une pomme de dessus la tête de son fils. Il obéit après s'être armé de trois flèches, et perça la pomme de part en part. Le roi lui ayant demandé ensuite pourquoi il s'étoit armé de trois flèches? Tocho lui répondit: « que c'étoit pour décocher les deux autres contre lui, en cas qu'il eût le malheur de blesser ou tuer son fils. On conte aussi la même chose de Tell, qui eut tant de part aux premiers soulèvemens de la Suisse contre la maison d'Autriche; mais on sait quelle foi il faut ajouter à tous ces petits contes, dont les graves historiens ont chargé leurs compilations.

TOCQUÉ (Louis), peintre de portraits, né à Paris en 1696, mort en 1772, étoit élève et gendre de Nattier. Il se montra digne de lui par la fraîcheur de son coloris, l'agrément de ses airs de tête et de ses draperies. Ses dessins, sans être extrêmement corrects, ont de l'intelligence et de la noblesse. Il fut appelé, en 1760, pour faire le portrait de l'impératrice de Russie, qui l'en récompensa avec magnificence. Tocqué aimoit le plaisir et la société; il augmentoit les douceurs de celle-ci par son humeur gaie et l'égalité de son caractère.

TOD (André), né à Dieppe, docteur en droit, prêtre de l'Oratoire, mort en 1650, est connu par la *traduction* des Annales de Baronius, dont le premier volume parut à Paris en 1614, in-folio. Son style est très-pur pour le temps où il écrivoit. Il avoit espéré d'en donner la continuation; mais ses voyages, ses em-

plois, les occupations qui en étoient inséparables, ne lui en laissèrent pas le loisir.

* TODARE (Jacques), de Palerme, ecclésiastique, médecin, physicien, théologien et chapelain du conservatoire de Sainte-Marie, publia, en 1722, un ouvrage intitulé *Aquæ frigidæ vindicatio*, Palerme, in-4°.

TODD (Hugues), historien anglais, né à Cumberland en 1660, mort vers 1710, a publié les ouvrages suivans : I. *Vie de Phocion.* II. *Description de la Suède.* III. *Histoire du diocèse de Carlisle*, etc.

* TODESCHI (Frédéric), ecclésiastique, né d'une famille de Roveredo ; mort en 1783, âgé de plus de 60 ans, étudia dans l'université de Prague, et retourna dans sa patrie, où il fut quelques années professeur de théologie morale. On trouve, dans divers recueils, des *Poésies* de lui assez estimées. — Le baron Jean-Baptiste Todeschi son frère, l'un des plus beaux esprits de son siècle, a *traduit*, du françois, quelques ouvrages, et la comédie allemande de Ghebler, intitulée *le Ministre*.

* TODESCHINI (Dominique-François), prêtre, né à Pergine, et mort en 1783 dans un âge avancé, a mis au jour quelques *Opuscules* contre le P. Zacharie, et un *Essai de la Bibliothèque tyrolienne*, etc., Venise, 1777.

TOICT (Nicolas du), natif de Lille en Flandre, se fit jésuite en 1630. Il fut destiné pour les missions du Paraguai, où il déploya tout ce que la charité la plus agissante peut inspirer à un ministre de l'Evangile. Il fut nommé supérieur des missionnaires dans cette province, et mourut consommé de travaux vers l'an 1680. On a de lui l'*Histoire des Missions dans le Paraguai, l'Uraguai*, etc., Liége, 1673, in-fol., en latin.

TOINARD. *Voyez* Thoynard.

† TOIRAS (Jean du Caylard de Saint-Bonnet, marquis de), né à Saint-Jean-de-Cardonnenques le premier mars 1585, étoit de l'ancienne maison de Caylard en Languedoc. Après avoir été page du prince de Condé, il servit sous Henri IV, puis sous Louis XIII, qui le fit lieutenant de la vénerie, puis capitaine de sa volière. Il excelloit dans tout ce qui regarde la chasse ; il n'y avoit point d'homme qui tirât plus juste, et c'est par ce talent qu'il se fit connoître à la cour. Son emploi l'empêchant de satisfaire sa principale passion, celle des armes, il prit une compagnie dans le régiment des gardes, et donna des marques de sa bravoure aux siéges de Montauban et de Montpellier. Elevé au poste de maréchal de camp, il se trouva à la prise de l'île de Ré, dont il eut le gouvernement et qu'il défendit contre les Anglais qui furent obligés de lever le siége. Il fut ensuite envoyé en Italie où il cueillit de nouveaux lauriers. Il commanda dans le Montferrat et défendit en 1630 Casal contre le marquis de Spinola, général espagnol, digne de le combattre. Ses services furent récompensés par le bâton de maréchal de France, le 13 décembre de la même année, malgré les oppositions de Richelieu... La défense de Casal lui avoit fait tant de réputation, qu'étant à Rome quatre ans après, le peuple crioit après lui : *Vive Toiras, le libérateur de l'Italie !* Ses frères

ayant embrassé le parti du duc d'Orléans, ennemi du cardinal de Richelieu, il fut disgracié en 1633, privé de ses pensions et de son gouvernement. Les ennemis de la France, plus éclairés sur son mérite que les Français, voulurent l'attirer à leur service ; mais Toiras aima mieux être malheureux qu'infidèle. Il adoucit les chagrins de sa disgrace par un voyage en Italie. Son mérite reçut à Rome, à Naples, à Venise, etc., tous les honneurs dont il étoit digne. Victor-Amédée duc de Savoie, lié d'intérêt avec l'Espagne, le fit lieutenant général de son armée. Il remplissoit ce poste avec sa valeur ordinaire, lorsqu'il fut tué le 14 juin 1636, devant la forteresse de Fontanette dans les Milanais. Après qu'il eut expiré, les soldats trempèrent leur mouchoir dans le sang de la plaie, en disant que, « tant qu'ils le porteroient sur eux, ils vaincroient leurs ennemis. » Le maréchal de Toiras fut sans contredit un des plus grands hommes de guerre de son temps. Son mérite fut son seul crime auprès de Richelieu, qui, mécontent de la faveur que lui donnoient ses services, n'oublia rien pour le noircir auprès de Louis XIII. On lui donna toutes sortes de dégoûts. Lorsque Toiras sollicita des graces pour ceux qui avoient combattu sous ses ordres, le garde des sceaux Marillac, qui avoit pénétré les sentimens du premier ministre, rejeta avec dédain les sollicitations du guerrier. « Monsieur de Toiras, lui dit-il, vous parlez bien haut en faveur de ceux qui vous ont secondé. Vous avez bien servi, mais cinq cents gentilshommes en auroient fait autant que vous s'ils avoient été à votre place. — La France seroit bien malheureuse, Monsieur, repartit Toiras, si elle n'avoit pas plus de 500 hommes capables de servir aussi bien que moi. Cependant ils ne l'ont pas fait, et je n'ai pas mal rempli les postes qu'on m'a confiés. Il y a en France plus de quatre mille hommes en état de tenir les sceaux aussi bien que vous. S'ensuit-il de là que vous ne deviez pas récompenser ceux dont vous connoissez le mérite ? » Les étrangers lui rendoient plus de justice que la cour. Après la glorieuse défense de Casal, Spinola qui l'attaquoit, enchanté de sa bravoure, s'écria avec admiration: « Qu'on me donne cinquante mille hommes aussi vaillans et aussi bien disciplinés que les troupes que Toiras a formées, et je me rendrai maître de l'Europe entière. Sa modestie étoit encore supérieure à sa valeur ; lorsqu'il racontoit ses exploits, il parloit toujours de lui-même à la troisième personne, en disant : «celui qui commandoit, etc., une pareille habitude est estimable, en ce qu'elle tient à un principe, et seule elle suffit pour peindre un caractère. » Le seul défaut qu'on lui reproche est d'avoir été d'un emportement excessif ; mais, comme disoit le duc de Savoie, il avoit tant d'excellentes qualités, qu'on pouvoit bien lui passer une chaleur de sang qui souvent n'étoit pas volontaire. Cette vivacité lui fournissoit quelquefois des saillies agréables. Un jour qu'il faisoit ses dispositions pour livrer bataille, un officier lui demanda permissian d'aller chez son père qui étoit à l'extrémité, pour lui rendre des soins et recevoir sa bénédiction. Allez, lui dit ce général, qui démêla fort aisément la cause de cette retraite : « Père et mère honoreras, afin que tu vives longuement. (*Voyez* GASTON DE FRANCE.) Les curieux qui

voudront connoître plus particulièrement ce grand homme, pourront consulter l'histoire de sa vie, par Michel Baudier, historiographe de France sous Louis XIII, écrite avec assez d'impartialité. Toiras n'avoit point été marié.

† TOLAND (Jean), né le 30 novembre 1670 dans le village de Redcastle en Irlande, fut élevé dans la religion catholique. Il fit ses études en l'université de Glasgow, puis dans celle d'Edimbourg, où il embrassa la religion protestante. Après avoir passé quelque temps à Leyde, il se retira à Oxford, et y recueillit un grand nombre de matériaux sur divers sujets. Il publia divers ouvrages sur la religion et sur la politique, dans lesquels le déisme, l'athéisme même paroissent à découvert. Il fit divers voyages dans les cours d'Allemagne, où il fut reçu avec honneur. De là étant allé en Hollande, il fut présenté au prince Eugène, qui lui donna diverses marques de libéralité. Toland retourna la même année en Angleterre, où il se ruina par ses folles dépenses. Sa conduite plaisoit aux Anglais, par les endroits même qui le rendoient ridicule aux yeux des autres nations; par son animosité contre les Français et les Stuarts. Cet homme singulier mourut à Putney près Londres le 21 mars 1722. Ses principaux ouvrages sont, I. *La Religion Chrétienne sans mystères*, publiée en anglais à Londres en 1696, in-8°. Ce livre fut condamné au feu en Irlande l'année suivante; ce châtiment n'empêcha point Toland d'en donner une *Apologie*. (*Voy.* BROWN. n°. III.) II. *Amyntor et Défense de la Vie de Milton*, à Londres, 1699, in-8°. III. *L'Art de gouverner par les factions*, 1701, in-8°. IV. *Le Nazaréen* ou *le Christianisme judaïque, païen et mahométan*, etc. 1718, in-8°. V. *Pantheisticon* seu *Formula celebrandæ societatis socraticæ*, in-8°, Cosmopoli (Londres), 1720. Ce livre renferme beaucoup de paradoxes. VI. *Adeisidemon* sive *Titus-Livius à superstitione vindicatus: annexæ sunt origines judaïcæ*, à La Haye en 1709, in-8°. Il y soutient que les athées sont moins dangereux à l'état que le superstitieux, et que Moyse et Spinosa ont eu à peu près les mêmes idées de la divinité. Cette doctrine fut réfutée par Huet évêque d'Avranches, sous le nom de Morin, et par Elie Benoît. VII. *L'Angleterre libre*, 1701, in-8°. VIII. Divers *Ecrits contre les Français*, 1726, 2 vol. in-8°; et quelques autres livres de politique. IX. Une *édition* soignée des OEuvres de Jacques Harrington, etc. Le plus grand nombre des écrits de Toland est en anglais.

† I. TOLÈDE (Ferdinand-Alvarez de) duc d'Albe, né en 1508, d'une des plus illustres familles d'Espagne, dut son éducation à Fréderic de Tolède son grand-père qui lui apprit l'art militaire et la politique. Il porta les armes à la bataille de Pavie et au siége de Tunis sous l'empereur Charles-Quint. Devenu général des armées d'Espagne en 1538, il servit sa nation avec succès contre la France dans la Navarre et dans la Catalogne. Élevé au poste de généralissime des armées impériales, il marcha contre les protestans d'Allemagne en 1546. Il gagna l'année suivante la fameuse bataille de Mulberg, où les protestans furent entièrement défaits. L'électeur de Saxe leur général y fut fait prisonnier, avec Ernest duc de Brunswick et

plusieurs autres chefs. Charles-Quint voulut faire croire que le soleil s'étoit arrêté ce jour-là pour lui donner le temps de détruire ses ennemis. Quelques années après, Henri II ayant demandé au duc d'Albe ce qui en étoit : « J'étois, repondit-il, si occupé de ce qui se passoit sur la terre, que je ne pris pas garde à ce qui se passoit dans le ciel. » Cette victoire fut suivie de la prise de Torgau, de Wittemberg et de la réduction de tous les rebelles. Après s'être signalé en Allemagne, il suivit l'empereur au siége de Metz, où il fit des prodiges de valeur que le courage des assiégés rendit inutiles. Philippe II, successeur de Charles-Quint, se servit de lui avec le même avantage que son père. En 1567 les habitans des Pays-Bas aigris de ce qu'on attentoit continuellement à leur liberté et de ce qu'on vouloit gêner leurs opinions, parurent disposés à prendre les armes. Philippe II envoya le duc d'Albe pour les contenir. Ce choix annonça la plus grande sévérité. On se souvenoit que Charles-Quint délibérant sur le traitement qu'il feroit aux Gantois qui se révoltèrent en 1539, avoit voulu savoir le sentiment du duc qui répondit qu'une patrie rebelle devoit être ruinée. Les premières démarches du duc d'Albe confirmèrent l'opinion qu'on avoit de lui. Il fit périr sur un échafaud les comtes d'Egmont et de Horn. Comme quelques personnes lui parurent étonnées de cette résolution sanguinaire, il leur dit « que peu de têtes de saumons valoient mieux que plusieurs milliers de grenouilles. » Il n'épargna pas cependant les grenouilles. Après ce trait de sévérité, il marche aux confédérés et les bat. Le plaisir d'avoir remporté une victoire signalée est empoisonné par le chagrin de voir un village réduit en cendres après l'action par un régiment de Sardaigne. Il fit pendre sur-le-champ les auteurs de l'incendie, et dégrada toutes les compagnies, excepté une qui n'étoit point coupable. Le prince d'Orange, chef des confédérés, parut bientôt à la tête d'une armée considérable. Le jeune Frédéric de Tolède, chargé de l'observer, envoya conjurer le duc d'Albe son père de lui permettre d'aller attaquer les rebelles. Le duc répond : « Allez dire à mon fils que sa demande ne lui est pardonnée qu'à cause de son inexpérience et de sa jeunesse. Qu'il se garde bien de me presser davantage de m'approcher des ennemis ; car il en coûteroit la vie à celui qui se chargeroit de ce message. » Ses succès augmentèrent tous les jours ainsi que sa sévérité cruelle. Mais le parti opposé au duc d'Albe ne fut pas plus modéré. Plusieurs paysans catholiques ayant été accusés d'avoir voulu incendier quelques villes de la Nord-Hollande, le barbare Snoy les livra aux exécutions les plus horribles. (*Voyez l'Abrégé de l'Histoire de Hollande*, par M. Kerroux, auteur protestant, imprimé à Leyde en 1778.) Après la prise de Harlem, le duc d'Albe quitta les Pays-Bas. (*Voyez* Hessels, nº II.) Il y avoit commencé son administration en faisant construire à Anvers une citadelle qui avoit cinq bastions. Par une vanité jusqu'alors inconnue, il en avoit nommé quatre de son nom et de ses qualités, le duc, Ferdinand, Tolède, d'Albe. On donna au cinquième le nom de l'ingénieur : il n'étoit fait nulle mention du roi d'Espagne. Lorsque cette citadelle fut achevée,

l'orgueilleux duc d'Albe, qui avoit remporté de grands avantages sur les confédérés, y fit placer sa statue en bronze. Il étoit représenté avec un air menaçant, le bras droit étendu vers la ville ; à ses pieds étoient la noblesse et le peuple, qui prosternés semblaient lui demander grace. Les deux statues allégoriques avoient des écuelles pendues aux oreilles et des besaces au cou, pour rappeler le nom de *gueux* que l'on avoit donné aux mécontens. Elles étoient entourées de serpens, de couleuvres et d'autres symboles destinés à désigner la fausseté, la malice et l'avarice, vices reprochés par les Espagnols aux vaincus. On lisoit au-devant du piédestal cette inscription fastueuse : « A la gloire de Ferdinand-Alvarez de Tolède, duc d'Albe, pour avoir éteint les séditions, chassé les rebelles, mis en sûreté la religion, fait observer la justice et affermi la paix dans ces provinces. » Le duc d'Albe laissa le gouvernement des Pays-Bas à don Louis de Requeseus, commandeur de Castille, en 1574. Le duc d'Albe jouit d'abord à la cour de la faveur que méritoient ses services ; mais s'étant opposé au mariage de son fils, le roi Philippe II qui avoit projeté cet hymen l'envoya prisonnier à Uzeda. Il obtint sa liberté deux ans après, et fut mis à la tête d'une armée que l'on fit entrer en Portugal en 1581. Cet habile général y fit autant de conquêtes que d'entreprises. Il défit don Antoine de Crato qui avoit été élu roi, et se rendit maître de Lisbonne. Il y fit un butin inestimable qui fut encore augmenté par l'arrivée de la flotte des Indes dans le port de cette ville. Mais les Espagnols y commirent tant d'injustices et de violences, que Philippe II nomma des commissaires pour rechercher avec une grande sévérité et juger la conduite du général, des officiers et des soldats. On accusoit le duc d'Albe d'avoir détourné à son usage l'argent des vaincus : comme on lui en demandoit compte, il répondit qu'il n'avoit à en rendre compte qu'au roi. « S'il me le demande, je lui mettrai en ligne de compte des royaumes conservés ou conquis, des victoires signalées, des siéges très-difficiles, et soixante-dix ans de service.... » Philippe, craignant une sédition, fit cesser les poursuites ; mais le duc d'Albe mourut peu de temps après, le 12 janvier 1582 sans avoir eu le temps de jouir de ses nouvelles victoires. Il laissa la réputation d'un général expérimenté et d'un politique habile, mais d'un homme dur, vindicatif et vain à l'excès. Il donna d'abord peu d'idée de ses talens. Charles-Quint lui-même en avoit si mauvaise opinion, que lui ayant accordé les premiers grades par des considérations particulières, il ne lui confia de long-temps aucune sorte de commandement. L'opinion de son incapacité étoit si bien établie, qu'un Espagnol très-considérable osa lui adresser cette lettre avec cette inscription : « à monseigneur le duc d'Albe, général des armées du roi dans le duché de Milan en temps de paix, et grand-maître de la maison de sa majesté en temps de guerre. » Ce trait de mépris perça le cœur du duc d'Albe, le tira de son assoupissement et lui fit faire des choses dignes de la postérité. « Le duc d'Albe, dit l'abbé Raynal, (*Histoire du Stathouderat*) l'un des plus grands capitaines du 16e siècle, joignoit à une naissance distinguée des biens immenses. Il

avoit la démarche grave et le maintien austère, l'air noble et le corps robuste, le discours mesuré et le silence éloquent. Il étoit sobre et dormoit peu, travailloit beaucoup, écrivoit lui-même toutes ses affaires. Toutes les circonstances de sa vie offrent un spectacle intéressant. Son enfance fut raisonnable, et l'âge avancé ne lui apporta ni ridicule ni foiblesse. Le tumulte des camps ne fut pas pour lui une occasion de dissipation; ce fut dans la licence des armes qu'il se forma à la politique. Lorsqu'il opinoit dans les conseils, il n'avoit égard ni aux désirs du monarque, ni aux intérêts des ministres; il se déclaroit toujours pour le parti qu'il croyoit le plus juste; souvent il ramenoit ceux qui l'écoutoient à la probité, et lorsque ses efforts étoient inutiles il ne les suivoit pas au moins dans leur injustice. On ne trouve point dans les fastes de sa nation un capitaine plus habile que lui à faire la grande guerre avec peu de troupes; à ruiner les plus fortes armées sans les combattre; à donner le change aux ennemis, et à ne le jamais prendre; à gagner la confiance du soldat et à étouffer ses murmures. On prétend que dans soixante ans de guerre sous divers climats, contre différens ennemis, durant toutes les saisons, il n'a jamais été battu, ni prévenu, ni surpris. Quel homme! s'il n'avoit terni l'éclat de tant de talens et de vertus par une sévérité outrée. » *Voyez* sa Vie, Paris, 1698, 2 volumes in-12, et son portrait placé par erreur à la lettre A, fin du tome Ier.

† II. TOLÉDE (Don Pèdre de), homme aussi fier que le duc d'Albe, et de la même famille, fut ambassadeur de Philippe III vers Henri IV. Ce prince lui dit un jour que s'il vivoit encore quelques années, il iroit reprendre la partie du royaume de Navarre envahie par l'Espagne. Don Pèdre répondit que Philippe III avoit hérité de ce royaume; que la justice avec laquelle il le possédoit lui aideroit à le défendre. Le roi lui répliqua: *Bien, bien! votre raison est bonne jusqu'à ce que je sois devant Pampelune; mais alors nous verrons qui entreprendra de la défendre contre moi.* L'ambassadeur se leva là-dessus et s'en alla avec précipitation vers la porte; le roi lui demanda *où il alloit si vite.* — *Je m'en vais*, dit don Pèdre, *attendre votre Majesté à Pampelune pour la défendre.* (*Voyez* l'article de HENRI IV.) Pour faire contraste avec Henri, don Pèdre affectoit la dévotion la plus minutieuse. Il disoit son chapelet devant tout le monde, et l'avoit toujours à la main quand il venoit à l'audience du roi.

III. TOLÈDE (don Pèdre), d'une famille bien moins illustre que celle des ducs d'Albe, fut nommé gouverneur de Milan par Philippe IV. A peine fut-il arrivé dans son gouvernement, qu'un seigneur lui envoya un beau présent de tout ce qu'il y avoit de plus rare en gibier. Don Pèdre le fit apprêter et le renvoya tout prêt à être servi à celui qui le lui avoit envoyé; et par cette adresse généreuse il prouva aux Milanais qu'il ne seroit pas facile de le corrompre par des dons.

IV. TOLÈDE (Jean de). *Voyez* MONNEGRO.

I. TOLET (François), né à Cordoue en Espagne l'an 1532, eut pour professeur dans l'université de Salamanque Domini-

que Soto, qui l'appeloit un prodige d'esprit. Il entra dans la société des jésuites et fut envoyé à Rome, où il enseigna la philosophie et la théologie, et où il plut au pape Pie V, qui le nomma pour être son prédicateur. Il exerça aussi cet emploi sous les pontifes ses successeurs. Grégoire XIII le fit lui-même juge et censeur de ses propres ouvrages. Grégoire XIV, Innocent IX et Clément VIII qui l'éleva au cardinalat, lui confièrent plusieurs affaires importantes. Les jésuites n'avoient point encore eu de cardinal de leur société avant lui. Tolet, quoique jésuite et espagnol, travailla ardemment à la réconciliation de Henri IV avec le saint siége, malgré Philippe II qui n'oublioit rien pour s'y opposer. Henri saisit toutes les occasions de lui témoigner sa reconnoissance. Lorsqu'il eut appris sa mort arrivée en 1596, il lui fit faire un service solennel à Paris et à Rouen. Les emplois du cardinal Tolet ne l'attachèrent pas si fortement, qu'il ne se réservât toujours quelque temps pour travailler à ses savans ouvrages. Les principaux sont, I. Des *Commentaires* sur saint Jean, Lyon, 1614, in-folio; sur saint Luc, Rome 1600, in-folio; sur l'Épître de saint Paul aux Romains, Rome, 1602, in-4°. II. Une *Somme des cas de conscience* ou l'*Instruction des prêtres*, Paris, 1619, in-4°; traduite en français, in-4°. Il y soutient que les sujets ne doivent point obéir à un prince excommunié. Il y enseigne encore l'équivoque et les restrictions mentales.

II. TOLET (Pierre), médecin de Lyon, vivoit en 1588: il *traduisit* les OEuvres de Paul Eginette et le Traité de Galien sur les tumeurs. Il guérit sans remèdes et par la seule transpiration une maladie épidémique ou une espèce de coqueluche qui faisoit de son temps de grands ravages.

* TOLL (Adrien), médecin de Leyde, mort de la peste en 1635, professa dans sa ville natale. Nous avons de lui: *Galeni in Hippocratis aphorismos commentaria ex interpretatione Foësii et Plantii*, Lugduni Batavorum, 1633, in-12, avec des notes. II. *Observationes in praxim auream Joannis Stockeri*, ibidem, 1634, 1657, in-12. III. *Commentarium in historiam gemmarum et lapidum Anselmi de Boodt*, ibid., 1636, in-8°; ibid., 1647, in-8°, avec un Traité de Jean de Laet sur le même sujet. Il y a aussi une édition française qui parut à Lyon en 1644, in-8°, sous le titre de *Parfait joaillier, ou Histoire des pierreries, par Anselme Boëce de Boodt, avec les annotations d'Adrien Toll.*

TOLLET (Elisabeth), née en 1694, morte en 1754, reçut une éducation soignée de son père qui étoit commissaire de la marine anglaise sous le règne de la reine Anne. Elle apprit l'italien, le latin, le français, la musique et la peinture. Elle étoit géomètre et faisoit des *vers*. On a publié ses *OEuvres* après sa mort, et on y distingue un opéra dont elle fit la musique et qui est intitulé *Suzanne* ou l'*Innocence sauvée.*

* TOLLOT (Jean-Baptiste), apothicaire, né à Genève en 1698, et mort en 1773, a publié, I. *Lettre sur l'analyse des plantes*, Journal helvétique, septembre, 1743. II. *Lettres sur le Tænia*, ibid., octobre. III. Plusieurs *Discours de morale*, et de petits *vers* de société, insérés dans le même Journal.

†I. TOLLIUS ou TOLL (Jacques), natif d'Inga (territoire d'Utrecht), mort en 1696, étoit docteur en médecine et professeur ordinaire en éloquence et en grec dans l'université de Duisbourg. On a de lui, *Epistolæ itinerariæ*, Amsterdam, 1700, in-4°; recueil curieux qui avoit été précédé quatre ans auparavant d'un autre, intitulé *Tollii insignia Itinerarii Italici*, Utrecht, in-4°. L'auteur y raconte ce qu'il a observé de plus remarquable dans ses voyages d'Italie, d'Allemagne et de Hongrie. II. *Fortuita in quibus, præter critica nonnulla, tota fabularis historia Græca, Phœnicia, Ægyptia ad chemiam pertinere adseritur*, Amsterdam, 1687, in-8°. Ce livre contient beaucoup de corrections d'anciens auteurs, des réflexions et des notes sur les mêmes, et en particulier sur ce qui a rapport à la chimie. III. *Manuductio ad cœlum chemicum*, ibid., 1688, in-8°. Le même en français, in-12. IV. *Sapientia insaniens, seu promissa chemica ad consules civitatis Amstelodamensis*, ibid., in-8°. V. Une édition de Longin, en 1694, in-4°, plus estimée que l'ouvrage précédent, lequel est rempli d'idées vaines sur la pierre philosophale. L'auteur avoit plus d'érudition que de jugement.

II. TOLLIUS (Corneille), frère du précédent, fut secrétaire d'Isaac Vossius, qui fut obligé, dit-on, de le chasser de chez lui. Il devint ensuite professeur en grec et en éloquence à Hardewick, et secrétaire des curateurs de l'université de cette ville. On a de lui, I. Un Traité *De infelicitate litteratorum*, que Jean Burchard Menke a fait réimprimer à Leipsick en 1707, dans le recueil intitulé *Analecta de calamitate litteratorum*, qu'il publia avec un appendice de *Pierius Valerianus*. II. Une édition de Palephate, et quelques autres *écrits* où l'on trouve ainsi que dans les précédens, des choses curieuses et recherchées. On ignore l'année de sa mort; mais il ne vivoit plus en 1662.

III. TOLLIUS (Alexandre), frère des précédens, mort en 1675, est connu par une édition d'Appien, en 2 volumes in-8°, estimée pour la fidélité et la beauté de l'impression.

TOLOMAS (Charles-Pierre-Xavier), jésuite, né à Avignon en 1705, professa long-temps les belles-lettres à Lyon, et y devint membre de l'académie de cette ville. On lui doit une *Dissertation sur le café*, 1757, in-12. Un autre sur l'Hyène, 1756, in-12, et un *Discours* sur la philosophie d'Epicure, 1760, in-8°. Il est mort à Lyon en 1763.

* I. TOLOMEI (Claude), l'un des meilleurs écrivains italiens du 16e siecle, naquit d'une ancienne et noble famille de Sienne vers 1492. On ignore les particularités de sa jeunesse. On sait seulement qu'il fut reçu docteur en droit, et se trouva en 1516 à la cour de Rome. Il fut d'abord au service du cardinal Hippolyte de Médicis, qui l'envoya en son nom à la cour d'Autriche. Après la mort du cardinal il passa chez Pierre Louis Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, puis revint à Rome en 1548. L'année suivante il fut nommé évêque de l'île de Cuzzola dans la mer Adriatique. Il étoit en 1552 à Sienne, d'où il avoit été banni, pour avoir pris part à une expédition militaire que Clément VII tenta, quoiqu'inutilement, contre

cette ville. Il fut choisi pour être l'un des ambassadeurs que Sienne envoya au roi de France, en reconnoissance de la protection que ce monarque lui avoit accordée. On a de lui le *Discours* qu'il adressa au prince, à Compiègne, en décembre 1552. Il retourna à Rome, en 1554; il y mourut le 23 mars de l'année suivante. Tolomei voulut faire plusieurs innovations dans la poésie, et y introduisit entre autres la méthode des dactyles et des spondées; mais elle n'a pu s'établir. Il a encore donné, I. *Cesano*, dialogue, dans lequel l'auteur examine si l'on doit appeler sa langue, italienne, toscane, ou vulgaire. Le titre est pris de Gabriel Cesano, littérateur et homme de cour, qui avoit été secrétaire d'Hippolyte de Médicis. II. Recueil de *Discours*. III. Sept *Livres de lettres*, Fermo, 1783, 4 vol. in-4°. IV. *Vers et règles de la poésie moderne*, 1 vol. in-4°.

* II. TOLOMEI (Jean-Baptiste), de Pistoie, jésuite et cardinal, né le 3 décembre 1653, d'une famille noble, originaire de Sienne, étudia les belles-lettres à Florence sous les jésuites, passa de là à Pise, puis au collége Clémentin de Rome, où il fit sa philosophie. Il apprit ensuite la théologie et le droit à Sienne, et prit l'habit de jésuite à Rome. Après avoir occupé plusieurs chaires avec succès, le pape Clément XI, instruit de son mérite, et des services qu'il avoit rendus à l'Eglise, voulut l'honorer de la pourpre; mais il ne l'accepta qu'après les vives instances du pontife. Il se retira au collége Germanique dont il étoit recteur, et y mourut le 19 janvier 1726. Tolomei connoissoit à fond toutes les langues. On n'a de lui qu'un cours de philosophie, intitulé *Philosophia mentis et sensuum*, Rome, 1696, in-folio. On voit dans cet ouvrage un homme tout à fait mécontent du péripatétisme.

* III. TOLOMEI (Nicolas), né d'une noble famille de Sienne le 24 octobre 1699, après avoir pris l'habit de jésuite à Rome en 1725, s'appliqua à la prédication, et y fit briller son talent. Rome et Florence furent les principaux théâtres de ses fonctions apostoliques; il mourut dans cette dernière ville peu de temps après la suppression de son ordre, vers 1774. On admire son ouvrage scénique en prose, intitulé *la Vocation de saint Louis Gonzague, jésuite*. On en fit, de son vivant, plus de trente éditions, et il fut traduit en beaucoup de langues.

TOLOZAN (Jean-François), né à Lyon, où il remplit pendant long-temps avec distinction une place de magistrature, fut fait maître des requêtes, et devint ensuite intendant du commerce à Paris. Une grande probité, un discernement juste, des connoissances étendues et la facilité de les développer, lui méritèrent la considération publique. Chargé de divers rapports importans, on les cita comme des modèles de précision et de jugement. On lui doit des *Observations* estimées sur la réforme de plusieurs articles de l'ordonnance de 1673, relative aux affaires de commerce, in-4°. Tolozan au moment de la suppression de sa place par la révolution, revint dans sa patrie où il finit ses jours le 25 septembre 1802, à l'âge de plus de 80 ans. Après avoir rempli pendant 54 ans des fonctions importantes, il n'a laissé qu'une fortune médiocre; ce qui prouve

son intégrité et son désintéressement.

TOLYEKONA, femme d'Octay, empereur des Mogols, gouverna avec gloire et sagesse l'empire après la mort de son époux, arrivée au mois de novembre 1241. Après avoir été long-temps régente, elle fit reconnoître pour souverain son fils Quey-Yeu.

TOMA, sectaire russe, s'avisa sous le règne de Pierre premier de prêcher à Moscow contre l'invocation des saints. Muni d'une hache, il entra dans l'église de Saint-Alexis, et mit en pièces la statue du saint. Arrêté et condamné au feu, après avoir eu la main brûlée, il écouta sans émotion la lecture de son jugement; il étendit ensuite tranquillement sa main sur la flamme, la vit consumer, et s'avança vers le bûcher où il devoit périr, et à il continua à déclamer contre les abus qui déshonoroient la religion de son pays.

* I. TOMASI (François), de Colle en Toscane, professa la médecine dans le 16e siècle. On a de lui, I. *Conduite d'un père de famille*, Florence, 1580, in-4°. Cet ouvrage est divisé en deux parties. La première traite du gouvernement intérieur et politique du sa maison; l'autre, de l'économie domestique. II. *De peste tractatus*, Rome, 1587, 1 vol. in-8°.

* II. TOMASI (George), de Serravalle près de Cénéda, dans la marche Trévisane, fut secrétaire de Jérôme de Pozzia, nonce apostolique à la cour de Ferdinand d'Autriche, puis occupa le même emploi auprès de Sigismond Battori, prince de Transylvanie, dont il recueillit les victoires et les défaites dans un ouvrage en deux livres, intitulé la *Battorée*, où l'on trouve plus d'exactitude historique que d'élégance. Il fut imprimé à Conegliano, en 1609, in-4°.

* III. TOMASI (Jugurtha), de Sienne, mort vers 1620, se distingua dans la littérature. Il écrivit une *Histoire* de sa patrie, dont on n'a que la première partie, imprimée en 1625. Adrien Politi, son ami et son concitoyen, bon littérateur, lui fournit d'utiles matériaux, dont il ne sut pas toujours tirer un parti avantageux.

IV. TOMASI (Joseph-Marie), fils de Jules Tomasi, duc de Parme, né à Alicate en Sicile en 1649, d'une famille illustre, entra dans l'ordre des théatins. Sa modestie et ses autres vertus le rendirent le modèle de ses confrères, et son vaste savoir l'admiration des littérateurs italiens. Il apprit le grec, l'hébreu, le chaldéen, se rendit habile dans la théologie et sur-tout dans la connoissance de l'Ecriture-Sainte et dans cette partie de la science ecclésiastique qui règle l'office divin. Le pape Clément XI l'honora de la pourpre romaine en 1712, et il fallut lui faire violence pour la lui faire accepter. Le nouveau cardinal répandit dans Rome d'abondantes aumônes, et contribua beaucoup par ses sermons et par son zèle à la réforme des mœurs de cette ville. Il mourut le premier janvier 1713. Modeste jusqu'au tombeau, il avoit voulu être enterré sans pompe dans un cimetière; mais ce désir ne fut point exécuté, et on lui érigea dans une église un monument de marbre digne de son rang et de ses vertus. On a de lui divers ouvrages dont on a un recueil, Rome, 1747 à 1754, en 7

vol. in-4°. Ils avoient été imprimés séparément sous les titres suivans, I. *Institutiones theologicæ antiquorum Patrum*, 1709, 3 vol. in-8°. Le premier contient les Prescriptions de Tertullien, l'Avent de Vincent de Lerins, et deux Discours de saint Grégoire de Nazianze; le second, les trois livres de saint Cyprien à Quirini, les Ascétiques de saint Basile et ses Discours sur le jugement de Dieu et sur la vraie foi, avec des Moralités. II. *Codices Sacramentorum nonagentis annis vetustiores*, Rome, in-4°, 1680. III. *Psalterium juxta duplicem editionem Romanam et Gallicanam*, 1693, in-4°. IV. *Psalterium cum Canticis, versibus prisco more distinctum*, 1697, in-4°; et plusieurs ouvrages de *Liturgie* ancienne, réunis à Rome en 1741, 2 tomes in-folio, qui prouvent beaucoup d'érudition et même une érudition très-variée.

TOMASIUS. *Voyez* THOMASIUS.

* TOMATI (Gilles de), Piémontais, né d'une ancienne et noble famille de Taraglio près de Cunée, fut plusieurs années auditeur de Charles V dans le royaume de Naples. On a de lui un *Traité des charges publiques*, Milan, 1557; Lyon, 1559 et 1562.

* TOMBEUR (Nicolas le), religieux augustin, né à Tirlemont en 1657, licencié en théologie et définiteur de sa province, mourut à Louvain le 25 mai 1736. On a de lui, I. *Praxis administrandi sacramenta pœnitentiæ et eucharistiæ*, Anvers, 1710; augmenté, 1712; compilation fastidieuse. II. *Provincia Belgica ord. FF. eremitarum sancti Augustini*, Louvain, 1727, in-fol.

*TOMIERS *et* PALARIS, poètes, natifs de Tarascon, vivoient au milieu du 13e siècle. Ils composèrent des *sirventes* ou dialogues sur les événemens de leur pays. La sévérité dont on usoit envers Raimond VII et ses partisans, les injustices et la cupidité du clergé, les malheurs du comte de Toulouse, la constance de sa femme; les disgraces du comte de Foix qui se voyoit opprimé par les légats, la lâcheté de Guillaume des Baux, cinquième du nom, qui s'étoit jeté dans le parti des croisés, la fermeté des Avignonais, à qui le poète dit : « Noble et cortoise nation, votre vigueur, votre fermeté sont la gloire des Provençaux, » tous ces différens objets fournirent à l'un des deux poètes le sujet d'une pièce écrite avec assez de chaleur. Nous disons à un des deux poètes, sans le nommer, parce qu'on leur attribue deux *sirventes*, sans indication de celui qui en est l'auteur. Le second est une *Exhortation aux croisés*, pour les engager à s'armer contre les infidèles, au lieu de ravager les terres d'un prince chrétien. Nous allons en rapporter quelques couplets; ils sont tous terminés par ce refrain: *Seigneur, ayons de la fermeté, et soyons sûrs d'être secourus.* « La promesse d'aller à la croisade est restée sans effet. Dieu permet qu'on l'abandonne par lâcheté.— Tel croit venir à une fausse croisade, qui sera contraint de s'enfuir sans trouver de gîte. Car en combattant vaillamment, on défait aisément les plus grands princes. — Les lâches évêques se mettent peu en peine de la perte du saint-sépulcre, où fut notre père Jésus-Christ quand il vint du désert; ils aiment mieux Beaucaire.—Notre cardinal (Bertrand, légat du pape) se divertit, joue et

prend de belles maisons ; que Dieu le confonde ! Il est insensible aux maux de Damiette. »

* TOMITANUS (Bernardin), né à Padoue en 1506, d'une famille originaire de Feltre, et mort en 1576, étoit philosophe, médecin, poète, grammairien, et se distingua dans toutes les parties de la littérature. Il professa la logique à Padoue, depuis 1539 jusqu'en 1563. Il exerça la médecine vers la fin de ses jours. Outre divers ouvrages de logique, nous avons de lui deux livres *de Morbo gallico*, des *Poésies* italiennes et latines assez élégantes, comme on le voit par l'églogue *sur la culture des jardins*, par celle intitulée *Corydon*, *sive de Venetorum laudibus*, Venise, 1556. *Clonicus*, *sive de cardinalis Poli laudibus*, Venise, 1556; et encore par celle de *Thetys*. Il a en outre laissé quelques *Discours*, et quatre *livres* de la langue toscane, où il prouve que la philosophie est nécessaire au poète et à l'orateur ; proposition qui avoit été discutée avant lui ; il avoit commencé un *ouvrage* sur les orateurs célèbres de l'Italie ; mais il n'a pas été achevé.

* TOMKO *ou* TOMKUR, né dans la Dalmatie, évêque latin de Bosnie, florissoit au commencement du 17e siècle, et s'est fait un nom par les ouvrages suivans, I. *Vita S. Petri Beriflui*, 1621. II. *De Sanctis Illyritanis*, 1631. III. *Dalmatiæ nobilitas descripta*, Rome, 1692; ouvrage qui prouve de longues recherches, mais de peu d'intérêt.

* I. TOMMAI, TOMMEI *ou* TOMMASI (Pierre), de Ravenne, un des meilleurs jurisconsultes du 15e siècle, professa à Bologne, Pavie, Ferrare, Pise et Pistoie. En 1491 il étoit interprète du droit canon. Il enseigna encore dans les universités de Gripsweld, de Wittemberg et de Cologne ; mais la jalousie de ses ennemis l'obligea d'en sortir. Il passa en Saxe, prit l'habit de l'ordre de saint François, et mourut vers 1510. Nous avons de lui, I. *Phœnix*, *seu introductio brevis ad memoriam artificialem*, Venise, 1491, in-8°. II. *Alphabetum aureum utriusque juris*, Rouen, 1508 ; Lyon, 1517.

* II. TOMMAI (Thomas), illustre médecin de la famille du précédent, a écrit une *Histoire de Ravenne*, divisée en quatre parties, Pesaro, 1574, in-8°. Ravenne, 1580, avec les corrections de l'auteur.

TOMYRIS. *Voy.* CYRUS, n°. I.

* TONDU dit LEBRUN, (Pierre-Henri-Marie), ministre des affaires étrangères en 1792. Placé au collége de Louis-le-Grand par le chapitre de Noyon, il fut élevé à Paris et connu d'abord sous le nom de l'Abbé Tondu. Il renonça à l'état ecclésiastique qu'il avoit voulu embrasser, et obtint une des places payées par le roi à l'observatoire pour les jeunes gens qui paroissoient propres aux mathématiques. Peu de temps après il s'engagea comme soldat, et Louis XVI lui fit rendre la liberté. Il passa bientôt dans les Pays-Bas, se fit ouvrier imprimeur, puis journaliste, et joua en 1787 une espèce de rôle dans la révolution de Liége, ce qui fut cause qu'en 1791 il parut à la barre de l'assemblée nationale à la tête d'une députation des patriotes de cette ville. C'est en 1798 qu'il s'établit journaliste à Herve, dans le pays de Limbourg. Ses premiers traits furent dirigés

contre Vendernoot, Vaneupen et la tournure monacale que prenoit la révolte belgique contre laquelle il répandoit à tort et à travers les sarcasmes et les plaisanteries. Il travailla ensuite au journal-général de l'Europe, dans lequel le parti patriotique de France crut remarquer quelques connoissances et quelques talens diplomatiques. La protection de Dumouriez et des brissotins le fit employer dans les bureaux des affaires étrangères, et les principes qu'il continua à montrer dans cette place les engagea à le porter au ministère, après la journée du 10 août 1792. Madame Roland dit de lui « qu'il passoit pour un esprit sage, parce qu'il n'avoit d'élans d'aucune espèce; et pour un habile homme, parce qu'il étoit un assez bon commis, mais qu'il n'avoit ni activité ni esprit, ni caractère. » Le 25 septembre il parut à l'assemblée, y rendit un compte détaillé de son département et traça le tableau de l'Europe politique. Le 12 novembre il présenta sa fille née la veille, à la municipalité, et en mémoire de la victoire de Jemmappes il lui donna Dumouriez pour parrain, et lui fit prendre les noms de Civilis-Victoire-Jemmappes-Dumouriez-Lebrun. Le 19 décembre il fit un rapport sur les relations avec l'Angleterre, et offrit, le 31, de nouveaux détails sur les intentions hostiles de cette puissance. Le même jour il remit au président de l'assemblée les réclamations qu'il avoit reçues de la cour d'Espagne en faveur de Louis XVI, et le 20 janvier 1793 il fut obligé de signer comme membre du conseil exécutif l'ordre du supplice de ce prince. Le 7 mars il communiqua à la convention les circonstances qui avoient forcé l'ambassadeur Bourgoin à quitter l'Espagne, et qui rendoient la guerre inévitable avec cette puissanee. Dans le même temps il chercha à renouer une communication avec lord Grenville, afin d'éviter la rupture qui se préparoit entre l'Angleterre et la France : mais le 10 du même mois, Robespierre l'accusa formellement d'avoir provoqué la guerre sans mesures pour la soutenir. Sur ces entrefaites il destitua Sémonville, comme prévenu d'intelligence avec Louis XVI, d'après une lettre de Talon trouvée dans les pièces de l'armoire de fer; ce qui n'empêcha pas que le 22 juin suivant, le comité de sûreté générale ne le fît décréter d'accusation et arrêter avec son collégue Clavière, comme tenant à la faction des hommes d'état. Mis en accusation le 5 septembre, il parvint le 9 à s'évader, fut découvert et arrêté de nouveau le 24 décembre, et condamné à mort le 7 nivôse. Son jugement portoit : « Lebrun, abbé, journaliste, imprimeur et ministre, âgé de 30 ans, né à Noyon, condamné à mort comme contre-révolutionnaire, ayant été appelé au ministère par Brissot, Roland, Dumouriez, ayant à cette époque été l'ame du parti d'Orléans, et comme ayant appuyé de tous ses efforts avec Clavière et Roland, la proposition de Kersaint de fuir au-delà de la Loire avec l'assemblée législative, le conseil exécutif et Capet (le fils de Louis XVI). »

* TONDUCCI (Jules César), noble de Faenza, où il naquit le 17 avril 1617, étudia à Padoue, et embrassa ensuite l'état ecclésiastique. Il mourut le 27 septembre 1773. Il a écrit l'*Histoire* de sa patrie, à laquelle il employa vingt ans. Elle ne fut cepen-

dant achevée qu'après sa mort, par Pierre-Marie Cavina. Tonducci avoit publié un ouvrage intitulé *Breviarium historiæ Faventinæ*, Faenza, 1770.

TONE (Théobald Wolfe) naquit à Dublin le 20 juin 1763. Destiné au barreau, il fit avec un succès rare ses études à l'université de cette ville, et ses cours de droit à l'école du Temple à Londres; mais rebuté par la sécheresse de cette étude, son génie ardent et curieux se tourna bientôt exclusivement vers la politique. Ce qui porta ses premières idées vers cette partie, fut la misère où se trouvoit plongée l'Irlande, l'un des pays les plus éminemment favorisés par la nature. Sa situation par rapport au commerce des Indes et de l'Amérique, ses ports sûrs et nombreux, sa population très-nombreuse, sa fertilité presqu'incroyable y appellent les richesses, l'abondance et le bonheur tandis qu'au contraire languissante sous l'oppression, elle ne sert que de grenier et de magasin à la Grande-Bretagne; il vit que l'Irlande étoit sacrifiée aux Anglais, qui connoissoient et redoutoient ses ressources naturelles, que ce n'étoit qu'en secouant son joug qu'elle pourroit se relever de sa situation et prendre la place qui lui est due dans la politique de l'Europe. Il vit que ce qui maintenoit le pouvoir de l'Angleterre étoit, 1° l'oppression sous laquelle gémissoient les catholiques qui, composant les quatre cinquièmes de la nation, sont traités comme étrangers dans leur pays natal; 2° la division et la haine qu'entretenoit l'Angleterre entre eux et les protestans dissidens. Effectuer l'union cordiale entre ces deux partis fut donc le moyen que se proposa Tone pour établir en Irlande un gouvernement national, sous lequel ce pays reprendroit son rang. En 1790 il publia son premier *Pamphlet* sur l'administration du gouvernement anglais en Irlande; cet ouvrage eut un succès extraordinaire. L'auteur, invité par les Whigs de Belfast à se nommer, fut adopté dans la société. Il en fit paroître peu après un autre en faveur des catholiques. Lorsqu'il le composa il n'étoit lié avec aucun membre de cette communion, mais il lui acquit tant de réputation, que ce parti opprimé le nomma aussitôt secrétaire de son comité central, quoiqu'il fût anglican. Il rédigea leur pétition, leur défense et d'autres ouvrages qui étendirent sa réputation littéraire. Il accompagna en 1793 la députation envoyée au roi pour solliciter l'abolition des lois pénales décernées contre eux; Mais le principal but de Wolfe Tone étoit toujours de consolider l'union entre les catholiques et les dissidens qui dominoient dans le nord; moyen qu'il regardoit comme le seul propre à secouer le joug oppressif de l'Angleterre. Il y réussit enfin; et sur les débris des partis religieux qui avoient si long-temps déchiré son pays, il établit la société des Irlandais-unis. Les Anglais effrayés de cette mesure se déchaînèrent contre lui, et le chancelier l'appela en parlement « un serpent nourri dans le sein de l'état. » Enfin l'exaspération d'un côté, et la tyrannie de l'autre, parvinrent à leur comble; Wolfe Tone refusa les offres insidieuses du gouvernement et se vit obligé de quitter un pays où, exposé aux premiers coups de la persécution, il ne pouvoit rester qu'en sacrifiant son honneur et ses principes. En

partant il reçut une seconde fois les remercîmens unanimes des catholiques. Il se retira en Amérique au mois de juin 1795. Il comptoit y couler le reste de ses jours en repos ; mais pressé d'une part par les Irlandais d'appuyer leurs intérêts auprès de la France, et spécialement invité d'une autre par le gouvernement français, il vint à Paris en janvier de l'année suivante, concerta avec le général Hoche les expéditions de la baye de Bautry et du Texel, entra dans l'armée française avec les grades de chef de brigade et d'adjudant-général, et servit en cette qualité dans ces deux expéditions, ainsi que dans les armées de Sambre et Meuse et d'Angleterre sous les généraux Hoche, Daendels, Bonaparte, Desaix et Kilmaine, enfin dans l'expédition du général Hardy. Le vaisseau qu'il montoit fut pris après un combat soutenu pendant une journée entière contre quatre vaisseaux de ligne anglais. Dénoncé par sir George Hill, gouverneur de Londondeny, un de ses amis de collége, Wolfe Tone fut chargé de chaînes, amené à Dublin, et traduit à une commission. En cette occasion ôtant avec indignation son uniforme, il s'écria : « Ces fers du moins ne flétriront pas les signes révérés de la nation que j'ai servie. Je suis plus fier de les porter pour la cause que j'ai embrassée, que si j'étois décoré d'une étoile et d'une jarretière. » Sa conduite courageuse, et le discours qu'il prononça devant la cour martiale excitèrent l'attendrissement et le respect des juges mêmes de ce tribunal. Après sa condamnation il demanda à être fusillé ; lorsqu'on le lui eut refusé, pour tromper la cruauté de ses bourreaux, il voulut choisir lui-même le genre de sa mort. Ainsi périt au mois de novembre 1798 cet homme célèbre, âgé seulement de 35 ans, le père et le martyr de la liberté irlandaise. Aimable dans la société, hardi et original dans ses conceptions politiques, son caractère ardent ne connoissoit ni les difficultés, ni le découragement. Sa vie active lui laissa peu de loisirs pour écrire, et le peu d'ouvrages qu'il a publiés sont tous des discussions politiques sur les événemens du jour; mais le style brillant et pur, les idées neuves et profondes les distinguent éminemment des pamphlets ordinaires. Les principaux sont, I. Une *Revue de l'administration anglaise en Irlande*. II. *Réflexions sur la guerre d'Espagne en 1790, ou jusqu'à quel point l'Irlande est-elle impliquée dans les guerres d'Angleterre*. III. *Argumens en faveur des catholiques par un protestant*. IV. *Leur pétition au roi et en général tous les papiers officiels*. V. *Défense de leurs principes*. VI. et VII. *Deux Mémoires sur la situation de l'Irlande, non publiés et adressés au gouvernement français*. VIII. *Divers pamphlets écrits pour animer les Irlandais dans la dernière guerre*. M. Tone le fils a publié en 1810, à Paris, un petit in-4° sous ce titre : *Etat civil et politique de l'Italie sous la domination des Goths*. Cet écrit ayant concouru sur la question ouverte par la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'institut, avoit obtenu une mention honorable. Quand on considère l'étendue des connoissances, la sagacité d'esprit qu'exigeoit le sujet à traiter et le mérite de l'ouvrage publié par Tone, on est surpris que ce soit l'ouvrage d'un jeune homme de quinze ans. Cette pré-

société de talent est d'un très-heureux augure.

* TONELLI (Antoine), né à Carpi en 1687, fut destiné à apprendre la musique, et employé à Bologne, où il acquit un nom célèbre par son talent. Nommé à l'emploi de maître de chant du collége de Parme, il obtint la protection du duc. Après un séjour de 15 ans dans cette ville, il partit subitement, sans argent, sans équipage, avec un seul habit noir, et son violon qui étoit excellent. Il se rendit en Danemarck, et y demeura pendant trois ans. En 1720 il revint en Italie comme il en étoit sorti, et refusa long-temps les bienfaits des princes, et l'offre d'une demeure fixe. Ce ne fut qu'en 1760 qu'il s'établit dans sa patrie en qualité de maître de chapelle à la cathédrale. Il y mourut le 26 décembre 1765, après avoir déclaré pour ses héritiers les pauvres incurables de Faenza. Il a laissé en manuscrit un *Traité de la musique*. Il cultivoit aussi la poésie; et l'on trouve de lui d'excellens morceaux satiriques, épars dans divers recueils.

TONSTAL (Cutbert), docteur d'Oxford, né à Tacford dans Hertfordshire en 1476, d'une famille illustre, fortifia son esprit par l'étude des mathématiques, de la philosophie et de la jurisprudence: il devint secrétaire du cabinet du roi d'Angleterre. Henri VIII l'ayant envoyé dans plusieurs ambassades, fut si satisfait de ses services qu'il lui donna l'évêché de Londres en 1522, et celui de Durham en 1530. Tonstal approuva d'abord la dissolution du mariage de son bienfaiteur avec Catherine d'Espagne, et fit même un livre en faveur de cette dissolution; mais dans la suite il condamna son ouvrage, et finit ses jours dans une prison pour la défense de la foi en 1559. On a de lui, I. Un *Traité de l'art de compter*, Londres, 1522, in-folio. II. Un autre de la *Réalité du corps et du sang de J. C. dans l'Eucharistie*, Paris, 1554, in-4°. III. Un *Abregé de la Morale d'Aristote*, Paris, 1554, in-8°. IV. *Contra impios blasphematores Dei prædestinationis*, Antverpiæ, 1555, in-4°.

* TONTI (Hyacinthe), religieux de l'ordre des augustins, bon orateur selon le goût de son temps, florissoit dans le 17ᵉ siècle et au commencement du suivant. Nous avons de lui, I. *Sermons pour l'Avent et le Carême*, Padoue et Milan, 1716, in-4°. II. *Dogmes de l'Eglise romaine contre l'apologie des prétendus réformés*, Padoue, 1715, in-4°. III. *Augustiana de rerum creatione sententia*, Padoue, 1714, in-4°. IV. *Second carême et avent*, ibid., 1730, in-4°. Tous ces ouvrages, assez bien écrits, se ressentent des principes ultramontains.

† I. TOOKE (George), poète anglais, né en 1595 à Popes dans le comté d'Hertford, servit en 1625 en qualité de capitaine de volontaires dans la malheureuse expédition contre Cadix, qui fut confiée au commandement de sir Edouard Cécil. La flotte fut accueillie d'une violente tempête, que Tooke a décrite en très-beaux vers; il y a peint avec énergie les malheurs que l'escadre éprouva soit dans le cours de l'expédition, soit par les maladies qui l'assaillirent à son retour à Plymouth. Après cette malheureuse expédition, Tooke se retira dans son domaine de Popes, où, loin des troubles qui ensanglan-

tèrent sa patrie, il vécut dans une retraite profonde, et mourut en 1675.

† II. TOOKE (André), maître d'école anglais, né à Londres en 1673, et mort en 1731, fut professeur de géométrie dans le collége de Gresham, et membre de la société royale de Londres. Il s'étoit voué par goût à l'éducation de la jeunesse, à l'usage de laquelle il a publié plusieurs ouvrages, tels que *Synopsis linguæ græcæ*; une traduction anglaise des Fastes d'Ovide, avec des notes; le *Panthéon* ou *Histoire des Dieux de la Fable*, ouvrage écrit en latin par Pomey, jésuite, et dont la traduction anglaise, revue et retouchée par Tooke, a eu plus de dix éditions. Il a *traduit* en anglais les Devoirs de l'homme, de Puffendorff, avec les notes de Barbeyrac en latin, et les Institutes de la religion chrétienne, de l'évêque Gastrell. L'*Histoire du collége de Gresham*, inséré dans l'ouvrage de Stow, intitulé *Survey of London*, est d'André Tooke.

* TOPHAM (Thomas), mort en 1749, est un exemple de la force prodigieuse des muscles. Il tenoit une auberge à Islington, et avoit coutume d'amuser le public par quelques actions surprenantes, telles que de rompre un bâton très-gros en le frappant sur son bras; il portoit à-la-fois deux muids d'eau, et faisoit beaucoup d'autres tours de force non moins étonnans; il enlevoit avec ses dents une table de chêne de six pieds de long et chargée à l'autre extrémité d'un poids de cinquante livres. Cet homme singulier se poignarda lui-même après avoir blessé sa femme à la suite d'une querelle.

* TOPINO-LEBRUN (J. B.), né à Marseille, peintre et élève de David, suivit, sous le directoire, français Bassal, envoyé secret en Suisse : en s'y occupant de son art, il prit un goût très-vif pour les intrigues politiques. Topino étant encore en Suisse, fut désigné comme l'un des agens présens à l'attaque du camp de Grenelle à Paris. Il avoit déjà été auparavant compris dans les mandats décernés contre les complices de Babœuf. Rentré en France en 1797, il reprit la palette et le pinceau, et produisit le tableau de la *Mort de Caïus Gracchus*, dont le gouvernement fit présent à la ville de Marseille. Cet ouvrage annonça pour le genre de l'histoire un talent auquel rendirent justice tous les connoisseurs. Il entreprit ensuite le *Siége de Lacédémone*, par Pyrrhus, tableau qui devoit avoir 50 pieds sur 10. En 1799 il figura parmi les Jacobins du manège. Après l'installation du gouvernement consulaire, il continua d'être regardé comme l'un des chefs de ce parti, et fut impliqué dans l'affaire de Ceracchi et Aréna, accusés d'avoir voulu attenter à la vie du premier consul Bonaparte à l'opéra le 10 octobre 1800; puis condamné à mort, et exécuté le 10 janvier 1801.

† TOPLADY (Auguste-Montagne), théologien anglais, né en 1737 à Farnham au comté de Surrey, mort en 1778, obtint en 1768 le vicariat de Broadhembury au Devonshire. Mais l'air de cette province étant contraire à la santé de Toplady, il préféra de desservir la chapelle française calviniste d'Orange-street à Londres. Ce théologien a laissé, I. *Preuves historiques de la Doctrine des calvinistes d'Angleterre*. II. *Des Sermons* et quelques autres

*Ecrits*. On a imprimé toutes ses *OEuvres* en 6 vol. in-8°, avec sa vie en tête.

* TOPP (Antoine), né à Aix-la-Chapelle en 1741, jésuite, et après l'extinction de la société, curé de Saint-Gangulphe à Trèves, s'est occupé à traduire en allemand plusieurs ouvrages français, entre autres l'*Avertissement du clergé de France de* 1775; *Motifs de ma foi*, par Vouglans, etc. On a encore de lui, I. Un *Sermon* sur les mauvais livres, dont on a fait plusieurs éditions. II. Deux *Discours sur le jubilé*. III. Des *Pièces* de vers latins et allemands. Il mourut à Trèves le 12 avril 1783.

* TOPPI (Nicolas), de Chieti, archiviste de Naples, mort en 1680, a donné, I. *De origine omnium tribunalium, etc.*: *De eorum viris illustribus*, Naples, 1665, 3 vol. II. *Sommaires des bénéfices royaux*. III. *Bibliothèque napolitaine*, imprimée en 1678. Elle seroit très-imparfaite, si cinq ans après, François Nicodème ne l'eût revue et corrigée.

TOQUEL (Guillaume), imprimeur renommé de Salamanque, se distingua par la correction des ouvrages sortis de ses presses. Il est auteur d'un *Traité d'orthographe* de la langue espagnole. Toquel est mort à la fin du 16e siècle.

* TOR (Raimond de), *ou* DE LA TOUR DE MARSEILLE, troubadour dans le 13e siècle, n'est connu que par quelques pièces qui nous restent de lui, et qui, en offrant quelques curiosités historiques, ne nous donnent pas une idée bien favorable, ni de son caractère, ni de son talent.

TORBERN. *Voyez* FEBOURG.

† TORCHE (N.), romancier et poète du 17e siècle, né à Béziers, étudia en Sorbonne, s'en fit chasser par ses galanteries, se soutint quelque temps à Paris par ses écrits, et vint mourir à 40 ans à Montpellier. Ses romans sont: *Le Démêlé du cœur et de l'esprit*, Paris, 1667, in-12, réimprimé dans le Conservateur de juin, 1758. II. *La cassette des bijoux*, ou *Recueil de lettres en prose et en vers*, Paris, 1669, in-12. III. *La toilette galante de l'amour*, seconde partie de la *Cassette des bijoux*, 1670, in-12. IV. *Le chien de Boulogne*. L'auteur y déchire une dame dont il croyoit avoir à se plaindre. Il a traduit en vers français le *Pastor fido*, l'*Aminta* du Tasse, et la *Philis* de Scyre, pastorale de Bonarelli. Ses traductions sont assez élégantes pour le temps. L'abbé Goujet en a fait mention dans le tome 7e de sa Bibliothèque française.

I. TORCY. *V.* COLBERT, n° IV.

*II. TORCY (François de), prêtre de la doctrine chrétienne de la maison de Vitry, département de la Marne, recteur du collége de Saint-Omer, vicaire général de Reims, membre des conciles nationaux de 1797 et 1801, a publié, I. *Eclaircissemens sur la Constitution du clergé de France*, 1789, in-8°, réimprimé l'année suivante. II. L'*Eglise gallicane vengée de toute accusation de schisme contre ceux qui l'en accusent*, in-8°, 1792. III. *Vrais principes sur le mariage*, ou *lettre à un curé en réponse à différentes questions concernant les naissances, les mariages et décès, et la loi du divorce*, 1793. IV. *Accord des institutions républicaines avec les règles de l'Eglise*, et d'autres ouvrages,

qui portent l'empreinte du caractère de l'auteur, mort en 1796, dans un âge peu avancé.

* TORELLA (Gaspard), célèbre médecin, né à Valence en Espagne, fut attaché au service de Calixte III, Alexandre VI et Jules II. Le premier de ces pontifes le nomma évêque de Saint-Juste dans la Sardaigne en 1487. Il étoit très-instruit sur l'Écriture sainte. On a de lui, I. *De pudendagrâ, ulceribus, dolore, et consiliis ad eam pertinentibus*. II. *De regimine, seu præservatione sanitatis*, 1506.

* I. TORELLI (Guido), premier seigneur de Ferrare, surnommé à cause de sa vaillance *Salinguerra*, de *saliens in guerra*, saillant en guerre, né vers la fin du 11e siècle, étoit fils de Frédéric de Saxe, dit *il Taurello*, ou le Petit Taureau, et de N... d'Ermengarda, petite-fille de Pietro di Pietrona, duc de la Romagne et marquis d'Italie. (*Voyez* HERMENGARDA, tom. 8.) Guy prit dès 1118 la souveraineté de Ferrare, où son père, qui l'avoit gouverné dès 1092, par concession de la comtesse Mathilde, s'étoit acquis une grande autorité. *Dominus Salinguerra cui soli Ferrarienses omnem reipublicæ curam gubernandam mandaverant* (dit Ughelli, *Italia sacra*, tom. V.) Muratori, dans sa savante dissertation *Dei principi e Tyranni d'Italia*, distingue clairement le Salinguerra Ier de Salinguerra II, avec lequel beaucoup d'auteurs l'avoient confondu. Ce seigneur gouverna avec sagesse, construisit plusieurs édifices magnifiques, étendit considérablement Ferrare, la fortifia et la munit de 32 tours. Il mourut vers 1149, fut inhumé dans l'église de Tous-les-Saints, qu'il avoit bâtie, et laissa d'Alixia, ou Adélaïde, sa femme, un fils TAURELLO II, souche des Torelli, seigneurs de Ferrare, qui en furent expulsés par les marquis d'Est, et qui devinrent depuis comtes de Guastalle et de Montechiarugolo; maison qui a fourni un grand nombre d'hommes célèbres dans l'Eglise, la guerre et les lettres.

* II. TORELLI *ou* TORELLO II, second seigneur de Ferrare, succéda à Guy Salinguerra Ier, son père. Muratori nous apprend que dans un diplôme de 1164 il est désigné comme l'un des premiers vassaux de l'église de Ravennes. On le voit paroître en 1178 comme arbitre des différens qui s'étoient élevés entre Aldobrandin et Boniface, marquis d'Est; puis faire le traité de la ville de Ferrare avec l'empereur Henri VI. Il étoit alors chef du parti Gibelin, comme Guillaume Adelard l'étoit du parti Guelphe. Ce dernier, qui s'étoit couvert de gloire en levant des troupes de ses propres deniers pour aller au secours de la belle Aldrude, comtesse de Bertinoro, et en faisant lever le siége d'Ancône en 1174, vit à son retour mourir successivement son frère et toute sa famille. Il voulut qu'au moins son malheur tournât au profit de sa patrie, et que Marchesella sa nièce, unique héritière des immenses biens des Adelards, épousât Arriverio Torelli, fils aîné de Torrello II, espérant ainsi réunir les deux partis par une alliance aussi étroite entre les deux familles qui en étoient l'amé. Les Ferrarais applaudirent à ce mariage qui assuroit la paix publique; Marchesella, dès l'âge de sept ans, fut conduite dans le palais de Torello pour y être élevée sous les yeux de son beau-père et de son époux

futur; ils s'aimoient déjà, et tout promettoit à Arriverio Torelli l'avenir le plus heureux; mais la mort de Guillaume Adelard, arrivée vers 1184, changea la face des choses. Azzon V et Boniface, marquis d'Est, jaloux de la grande puissance des Torelli et de voir passer des biens aussi immenses dans la famille des Gibelins, ranimèrent le mécontentement de quelques Guelphes, et à leur tête enlevèrent la nuit, par surprise et à main armée, la jeune Marchesella du palais des Torelli (*Voy.* Est, n° II, Azzon V). Les illustres historiens de la congrégation de Saint-Maur observent que ce rapt fut la source de l'affoiblissement de la puissance des Torelli et de l'accroissement de celle des marquis d'Est dans Ferrare; car bien que riches par les grands biens qu'ils avoient ailleurs, jusques alors ils ne possédoient presque rien dans cette ville.» La chronique de Ferrare, page 481, en parlant de Salinguerra Torelli, frère d'Arriverio, le dit positivement. « *Salinguerra si quidem erat prædives et locuples marchionibus erant ibi non magni reditus.* » Une autre chronique du Vatican s'exprime ainsi. « *Salinguerra potens homo fuit, et famosus et majoribus magnus, et sapientiâ reputatus, dominium Ferrariæ habuit sicut Guillelmus de Marchesella quondam habuerat et marchioni Estensi dederat, qui prius in Ferrariâ nihil quod suum esset habebat.* » Ce même rapt ralluma la guerre civile et toutes ses fureurs : dix fois les deux factions se chassèrent de la ville : dix fois les propriétés des vaincus furent livrées au pillage, et la plupart des maisons rasées jusque dans leur fondement. Il paroît que Torello mourut l'année 1197, laissant d'Aicha, sa femme, outre Arriverio, Salinguerra II, Pietro d'Ermengarda, ainsi nommé en l'honneur de son aïeule.

* III. TORELLI Salinguerra II, troisième seigneur de Ferrare, né vers 1160, s'étoit fait, dès sa jeunesse, une réputation brillante dans les armes, qui lui valut le même surnom donné à son aïeul. Dès qu'il fut élu podestat de Ferrare, le premier essai de ses forces fut de tenter d'anéantir Azzon VI d'Est et le parti Guelphe; il le chassa en effet de Ferrare, mais il éprouva bientôt ses vengeances, et expulsé lui-même, il fut obligé d'aller en Sicile solliciter des secours de l'empereur Henri VI, qui les lui accorda, et chargea Ezzelin IV de l'appuyer de toutes ses forces. Rentré dans Ferrare en 1199, il en est de nouveau nommé podestat, le devient aussi de Vérone en 1200, de Modène en 1205, et aide à son tour Ezzelin dans ses guerres contre les Guelphes et le marquis d'Est leur ennemi commun. (*Voyez* Ezzelin IV, surnommé le *Moine*, tom VI). Ces troubles cruels durèrent jusqu'à l'arrivée en Italie de l'empereur Othon IV, qui manda ces trois personnages auprès de lui à Occeniga. Gérard Maurice, auteur contemporain et témoin oculaire, rapporte « qu'il vit Salinguerra, qu'il appelle *vir prænobilis prudens ac bellicosus*, arriver à la tente de ce monarque, suivi d'un cortége brillant et de cent chevaliers dont on portoit les bannières déployées; qu'ayant mis pied à terre auprès du roi, ce seigneur porta à-peu-près les mêmes plaintes qu'Ezzelin sur les nombreuses trahisons dont le marquis Azzon avoit usé à son égard, ajoutant qu'il étoit prêt

à justifier son accusation par les armes......; qu'un grand tumulte s'étant élevé à ce sujet entre Salinguerra, Azzon d'Est et leur suite, Henri Calendrin, à la tête d'une troupe de chevaliers allemands, se jeta l'épée à la main entre eux pour les séparer, et que le roi intervint pour rapprocher ces deux rivaux. » La réconciliation ne fut que feinte : l'empereur tenta une seconde fois de les réunir en 1211, mais inutilement; la mort même d'Azzon VI, arrivée en 1212, n'éteignit point cette haine implacable; car ses deux fils, Aldovrandin et Azzon VII en héritèrent, et la conservèrent pendant leur vie. Cependant l'empereur Othon IV, par reconnoissance du zèle et de l'attachement que Torelli-Salinguerra témoignoit pour sa personne et ses intérêts, le créa prince de l'empire en 1210, et l'investit de 24 fiefs dans la Romagne, provenans de la succession de la comtesse Mathilde, parmi lesquels se trouvoit la ville de Carpi. Salinguerra II fut excommunié à ce sujet avec l'empereur en 1211 par Innocent III; mais ce pape lui donna en 1215 l'investiture des mêmes fiefs, et son successeur, Honoré III, la lui renouvela deux ans après par un bref du 17 avril. Azzon VII ou Novello ayant succédé à son frère dans le marquisat d'Est de Rovigo et la marche d'Ancône, Salinguerra, qui avoit pris quelque ascendant sur ce jeune homme et croyoit pouvoir le conserver, releva ses forteresses de Thedaldo et de Fratta, et embellit ses palais; mais tandis qu'il étoit occupé du gouvernement de Mantoue et qu'il se reposoit sur les traités faits avec Azzon Novello, le jeune marquis réunit ses troupes de Padoue et de Vérone, surprit le château de Fratta, où Salinguerra avoit rassemblé ce qu'il avoit de plus précieux, passa la garnison, qui s'étoit rendue par famine, au fil de l'epée, et immola à sa rage jusques aux femmes et aux enfans. Salinguerra furieux, secondé par Ezzelin son beau-père, fit bientôt repentir le marquis de ses cruautés; les propriétés de ses partisans furent ravagées, incendiées, et leurs personnes bannies ou mises à mort dans tous les pays de leur domination mutuelle; le marquis lui-même fut expulsé de Vérone en 1227. Salinguerra en fut élu podestat en 1239; et en 1236 il se mit, avec la ville de Ferrare, sous la protection de l'empereur. Chargé de gloire et d'années, il espéroit jouir enfin des fruits de la paix et de tant de travaux par lesquels il l'avoit achetée; mais sa puissance donnant de l'ombrage aux Vénitiens dont il avoit gêné le commerce, Grégoire Montelongo, légat du pape Grégoire IX, prélat tout dévoué à la maison d'Est, forma secrètement une ligue entre les villes de Venise, Milan, Mantoue, Bologne et Vérone; les troupes se réunirent sous le commandement d'Azzon VII, et vinrent assiéger subitement Ferrare en 1240. Salinguerra s'y défendit quatre mois avec sa vaillance et son habileté accoutumées. Les assiégeans, désespérant d'enlever la place de vive force, eurent alors recours à l'artifice : à la suite de négociations où l'on paroissoit de très-bonne foi, Azzo proposa une entrevue pour établir les dernières conditions d'une paix définitive; Salinguerra se rendoit, avec confiance, au rendez-vous, le 3 juin, jour de la Pentecôte, lorsque Ramberto et Richard, comtes san-bonifacio, l'enlevèrent par trahison, et le livrèrent au

doge Jacques Tiepolo, qui avoit conduit en personne à ce siége les troupes de la république, et qui le ramena prisonnier à Venise. Plus de 1500 familles du parti de Salinguerra, qui étoient sorties de la ville après sa détention, le vengèrent de cette trahison odieuse, brûlèrent et ravagèrent tout ce qui appartenoit au marquis d'Est et aux Gibelins. Du reste ce vieillard illustre fut traité à Venise avec tous les égards qui pouvoient adoucir sa captivité, qui dura jusques à sa mort, arrivée quatre ans après le 25 juillet 1244. Il fut enterré dans l'église des Bénédictins de Saint-Nicolas di-Lido : on y voit encore sa tombe : toute la noblesse de Venise assista à ses funérailles, et lui rendit de grands honneurs. Les historiens du temps le représentent comme un des grands hommes que son siècle ait produits pour la politique et la guerre. Salinguerra II fut marié trois fois; la première avec Retrude N.; la seconde avec Sophie du Onara, fille d'Ezzelin IV, dit le *Moine*, et d'Adélaïde des comtes de Mangone, qu'il épousa vers 1222 (*Voyez* Ezzelin le Moine); la troisième avec Sibilia da Montafiore, qui jeune et belle fut s'enfermer avec lui à Venise dans sa prison, et l'y consola jusques à ses derniers instans. Il eut de la seconde un fils nommé Giacomo; et plusieurs historiens prétendent qu'il eut de la troisième deux enfans, Ricciardo et Salinguerra. Le Tassoni au chant IV de sa Secchia Rapita, stance 39, nous peint la puissance de Salinguerra dans ces deux vers :

Di Salinguerra il poderoso io dico
Che tenne gia ferrara, e francolino.

* IV. TORELLI (Giacomo), 4e seigneur de Ferrare, ne le fut que de nom. Voici ce qu'en disent deux chroniques différentes : *Porrò dominus Salinguerra solitus erat dicere cælum cæli Domino, terram autem dedit filiis hominum : quasi per hoc volens gloriari quod potens esset in terris, et tamen in aquis Venetiarum mortuus est; et cum esset sapiens filium habuit sultum; Hic dictus est Jacobus Torellus* (Chr. Vatic.). *Jacobus Torellus Salinguerra unicus filius jam in ætate factus amicis erat, mœrori gaudio inimicis, ut pote fatuus et delirus hæ conditiones rerum eum virum reddiderunt inglorium.* (V. Chronic. parv. Ferrarr. Rer. Ital. T. VIII.) L'incapacité de Giacomo et le respect qu'on avoit pour son père, firent qu'à la prise de Ferrare, Azzon d'Est et les chefs de l'armée ne le croyant pas dangereux lui permirent de se retirer où il voudroit, et il choisit la cour d'Ezzelin. Le parti des Gibelins voulut cependant le rappeler à Ferrare; mais sa nullité ne lui permit pas d'en profiter. L'empereur Frédéric II l'avoit investi en 1245 des mêmes fiefs provenant de la comtesse Mathilde, qu'il avoit donnés à Salinguerra II son père, vers l'an 1210. Ils furent depuis accordés par l'empereur Charles IV aux Gonzagues, vers 1360. De son mariage avec Marie Morosini, petite-fille de Dominique Morosini, doge de Venise, Jacques laissa une fille et un fils nommé Salinguerra, lequel lui succéda.

* V. TORELLI SALINGUERRA III, 5e seigneur de Ferrare, surnommé aussi *Giustinelli* pour avoir été reconduit dans Ferrare en 1261 par un seigneur de cette famille, fut l'héritier non de l'incapacité de son père, mais du courage et des talens de Salin-

guerra II son aïeul : créé l'an 1301 chef de la ligue formée par les villes de Bologne, Forli et Imola, il vint à la tête de son armée mettre le siége devant Faënza le 27 avril, et s'en empara le 2 mai. Vers l'an 1306, ayant épousé le ressentiment de François d'Est contre son frère Azzon VIII, il enleva à ce dernier Mélara, Fighuarola, le fort de la Stellata, et profitant de la mort d'Azzon en 1308, il ranima son parti dans Ferrare, et s'en fit de nouveau proclamer souverain par le peuple. Mais le cardinal Pélagrù, légat du St. siège, et les marquis François, Renaud et Obizzon d'Est, réunirent tous leurs efforts contre lui, et ne lui permirent pas de s'y maintenir. Le pape eut l'astuce de n'accorder sa protection aux princes légitimes d'Est, contre Foulques fils du Bâtard d'Azzon VIII, qu'en exigeant que les princes reconnussent Ferrare pour une ville dépendante de l'Eglise romaine, et aussitôt après cette reconnoissance, il envoya des officiers et des troupes prendre possession de la ville. Foulques alors se depêcha de l'offrir aux Venitiens, qui y entrèrent, moitié par intelligence et moitié par force. Clément V, furieux de leur entreprise, publia contre eux le 27 mars 1309 une bulle des plus terribles et des plus injustes, et fit prêcher contre eux une croisade qui lui procura beaucoup de troupes ; elles battirent les Vénitiens le 28 août de la même année. Maître une fois de Ferrare, Clément V écarte Torelli-Salinguerra qui étoit le souverain légitime, Foulques qui étoit l'usurpateur, Renaud et Obbizzon d'Est dont il épousoit les droits, François d'Est qui lui étoit dévoué et qui s'étoit donné tant de peine pour lui soumettre Ferrare, et il en donne le vicariat à Robert roi de Naples. Les Ferrarais, excédés des mauvais traitemens des officiers napolitains, se soulèvent contre eux le 4 août 1317, avec le secours des marquis d'Est et des Bolonais, les forcent dans le château Thedaldo, y mettent le feu et massacrent tout ce qui échappe aux flammes. Le 15 août 1317, Renaud et Obizzon III d'Est sont rétablis dans la seigneurie de Ferrare, et dès cette époque ils y associent leur frère Nicolas : les efforts courageux de Torelli-Salinguerra pour y rentrer deviennent inutiles contre de si grandes forces : les trois marquis eux-mêmes obligés de reconnoître les injustes prétentions du pape Jean XXII, qui les avoit excommuniés, ne conservèrent depuis la seigneurie de Ferrare qu'en s'en faisant donner le vicariat par les papes. Elle resta dans leur maison jusques au 13 janvier 1598, qu'ils furent forcés de l'abandonner à la cour de Rome (*Voy.* ci-devant Cæsar d'Est, n° VII); laquelle a possédé cet état jusqu'à ce que l'empereur Napoléon l'ait reuni au royaume d'Italie dont il fait maintenant partie. On ignore l'époque de la mort de Salinguerra III : il avoit épousé vers 1284 Jeanne, fille du fameux Albert Pallavicini, seigneur de Milan, Brescia, Crémone, Plaisance, Tortone et Alexandrie. Il en eut deux filles Marguerité et Amia fiancées en 1304 à Renaud et Obizzon d'Est et deux enfans mâles, Jacques II, lequel se retira à Forli et fut souche de la branche des Torelli établie dans cette ville, récemment éteinte en 1795, en la personne du marquis Sylvio-Torelli, protonotaire apostolique, chevalier des ordres de St. Stanislas et de

l'Aigle-Blanc ; et Bolacino marié à Beatrix, fille d'Albert, marquis Malaspina et de Fiescha-Fieschi, petite-nièce du pape Adrien V, aïeul de Guido Ier et trisaïeul de Guido II. (*Voy*. ci-après Torelli, Guido Ier et Guido II, premier comte de Guastalle.)

* VI. TORELLI (Paolino), de la même famille que les précédens, évêque de Wradislas, puis de Cracowie en 1097, porta la lumière de l'évangile dans la Poméranie. On ignore l'année de sa mort. Il étoit petit-fils de Paul Torello, qui suivit en Pologne son frère Robert évêque de Gnesne, que le pape avoit envoyé porter la foi dans ces pays barbares. S'y étant établi par attachement pour son frère, il y fonda une branche de sa famille, laquelle polonisa son nom en Cioleck, traduction littérale du mot Torelli. Elle a fourni plusieurs grands hommes et des prélats illustres, entre autres, André Torelli ou Cioleck évêque de Ploezko dans la grande Pologne (*V*. Ugossius, Hist. de Pol., pag. 739) : Samuel Torelli-Maciejowsky, évêque de Cracovie et grand-chancelier de la couronne de Pologne : Bernard Torelli-Maciejowsky, neveu du même Samuel, évêque de Cracovie, puis archevêque de Gnesne et cardinal vers 1628.

* VII. TORELLI (B.), ermite de Vallombrosa, naquit à Poppi-sur-l'Arno dans la Toscane le 16 mars 1202. Son père, Paul Torelli, de la même famille que ceux ci-dessus, lui avoit donné une éducation convenable à sa naissance et à sa fortune. Lucrèce, sa mère, lui inspira les sentimens de piété, et lui donna souvent pour modèle les moines de l'abbaye de Saint-Fédèle, de Vallombrosa. A la mort de ses parens il se livra à toutes les passions de son âge et à une vie fort licencieuse ; mais touché de la grace d'en haut, il abandonna Settimia, sa maîtresse, Sylvio et Ottavio, ses compagnons de débauche, pour se retirer auprès de l'abbé de Saint-Fédèle, puis dans la solitude d'Avellaneto. Il retourna ensuite à Poppi distribuer son patrimoine aux pauvres, et se retira pour jamais dans la caverne qu'il avoit choisie pour retraite, où il se livra au jeûne et à toutes les macérations que son esprit de pénitence et d'humilité lui dictoit. En vain l'abbé de Saint-Fédèle vint lui représenter qu'il étoit homicide de lui-même, à peine put-il obtenir qu'il suspendît pendant une maladie ses austérités. Elles lui donnèrent une telle réputation de sainteté jointe aux guérisons et aux miracles opérés, que ce pays les regarda comme un de ses plus puissans protecteurs, et lorsqu'il mourut à 80 ans le 16 mars 1282 (jour de sa naissance), une grande foule se porta à son ermitage, et les villes et les églises se disputèrent son corps. La croyance établie dans l'Ombrie est que son invocation préservoit de la morsure et des ravages des loups, soulageoit les femmes en couches dans leurs douleurs, et diminuoit les angoisses de la mort. C'en étoit assez pour que les villes l'honorassent d'un culte particulier, aussi celle de Forli l'adopta-t-elle pour son protecteur ; et le grand-duc de Toscane Cosme, par un rescrit du 25 novembre 1687, demanda-t-il au pape, pour satisfaire ses peuples, d'établir la fête de ce saint comme grand solennel. Paul V, par son bref du 11 février 1608, le traite de saint, quoiqu'il ne soit que béatifié. Il accorda, ainsi qu'Ur-

bain VIII; dès indulgences pour sept ans à ceux qui visiteroient ses reliques déposées au monastère de Saint-Fédèle, et le pape Benoît XIV établit sa fête et son office au 16 mars, par un bref du 26 septembre 1741. Il y a beaucoup d'écrits sur cet ermite : les principaux sont, I. *Vita del beato Torello da Poppi eremita*, 2ᵉ edizione de Giuseppe Mannucci, Florence, 1689. II. Un *Traité apologétique*, dans lequel on prouve que saint Torello fut réellement ermite de Vallombrosa, Lucques, 1751. III. *Ragguaglio della vita e morte del B. Torello*, par Boniface Maccioni, Forti, 1743. IV. *De vitâ beati Torrelli, auctore jacobo Bellegrado e societate Jesu*, Padoue, 1745. V. *Ristretto della vita morte e miracoli di San Torello, da Poppi eremita Vallombrosano, ammirabile protettore delle partorienti et degli agonizzanti*, dediée à Camille Strozzi, protonotaire apostolique, Florence, 1768.

* VIII. TORELLI (Guido ou Guy Iᵉʳ), fils de Torello Torelli et d'Isabelle, del Caretto des marquis de Savonne, et arrière petit-fils de Salinguerra III, seigneur de Ferrare (*Voy.* Torelli-Salinguerra III, nº V) montra dès sa jeunesse de grands talens militaires. Il s'allia d'abord avec Luchin Visconti, seigneur de Milan; puis passa dans le parti des Gonzagues, réuni à Philippin de Gonzague, il battit Luchin le 30 septembre 1348; puis s'étant brouillé avec les Gonzague ses beaux-frères, il passa au service de Bernabo Visconti qui lui dut le succès de son attaque sur le Mantouan en 1357. Burchard, margrave de Magdebourg, envoyé de l'empereur, étant parvenu à faire conclure une ligue entre Bernabo et Galeas Visconti, Aldovrandin d'Est, Jean da Oleggio, le doge de Gênes, le marquis de Montferrat et les Gonzague; le comte Guido servit la ligue; depuis la paix de 1364 il s'attacha à la fortune des Terzi et des Visconti : il recommanda à son fils de suivre les mêmes principes. Ce général jouissoit d'une grande considération, et il y eut peu d'affaires de son temps auxquelles il ne prît part. Guido Torelli avoit épousé Eléonore, fille de Philippin de Gonzague, belle-sœur de Matthieu Visconti, seigneur de Milan, et de Rodolphe d'Habsbourg, comte d'Inspruck. (*Voyez* Gonzague Philippin, nº II.) Il en eut un fils Marsilio, général distingué, qui fut père de Guido II qui suit.

* IX. TORELLI (Guido ou Guy II, dit *le Grand*), fils de Marsilio dit *le Puissant*, et d'Hélène des comtes d'Arco, avoit fait ses premières armes sous son père et sous le général Carmagnole. Attaché d'abord à la fortune d'Otton de Terzi son parent; il avoit, sous lui, rendu de grands services à Jean-Marie Visconti, duc de Milan, qui lui fit épouser Orsina sa cousine; elle étoit tante de Valentine de Milan et de onze nièces qui furent depuis toutes mariées à des souverains. Ce prince l'investit des fiefs de Guastalle et de Montechiarugolo, et François de Gonzague, seigneur de Mantoue, l'en mit en possession le 3 octobre 1406. Il continua avec Terzi de combattre le fameux Sforce Attendolo de Cottignola, et se trouva le 27 mai 1409 à l'entrevue de Valverde près Rubbiera, qui avoit été arrêtée pour traiter de la paix. Terzi se détachant de sa troupe, s'a-

vança vers Attendolo, et tendit les bras pour l'embrasser; mais celui-ci suivant les ordres qu'il en avoit reçus du marquis d'Est, l'étendit mort d'un coup de poignard sur la place. En même temps cent cavaliers apparurent pour le soutenir. Guy, indigné d'une si noire trahison, malgré sa surprise et l'infériorité du nombre de ses gens, voulut venger son ami; le succès ne couronna point leur courage; les soldats de Sforce l'environnèrent, le firent prisonnier avec 35 hommes de sa suite, et le conduisirent à Modène entre les mains du marquis d'Est. Ce prince lui offrit sa liberté à condition qu'il combattroit avec lui pour un temps fixé. Il fut obligé de donner en otage le comte Marsilio son père, sa femme Orsina et son fils Christophe encore enfant: tous trois se rendirent le 6 juin à Ferrare, furent logés dans le palais des marquis d'Est, qui avoit été autrefois celui de leurs ancêtres, et traités, disent les historiens, avec une grande distinction. Guy tint parole; Jacques de Terzi, frère d'Otton, fut dépouillé rapidement de tous ses châteaux: en vain les Vénitiens lui donnèrent-ils des secours; le marquis Nicolas d'Est força les Terzi à la paix la plus désavantageuse. Le marquis envoya ensuite son nouvel allié soumettre la ville de Forli; mais le pape exigea qu'elle fût remise aux Ordelaffi: ce que Guy exécuta en 1411. Philippe-Marie Visconti ayant succédé à Jean Marie son frère, voulut gagner la bienveillance de ses grands vassaux et particulièrement du comte Guido. Il lui renouvela les investitures le 23 janvier 1415, chercha à le détacher du parti d'Est, et Guy entra en campagne en 1420 en déployant la bannière des Visconti. Il enleva Parme au marquis d'Est en novembre 1421, fut envoyé à Gênes commissaire-général, ensuite du duc de Milan commandant ses forces de terre et de mer, par lettre du 18 mars 1422; et Orsina sa femme resta chargée de la régence de Guastalle. Tandis que Guy soumettoit Gênes, Jeanne II, reine de Naples, implora les secours du duc de Milan contre Alfonse d'Aragon; Philippe Marie, déterminé par les instances du pape Martin V, chargea Guy de les lui conduire. (*Voyez* les détails de cette brillante expédition, Louis d'Anjou, n° XXXIII, tom. 10.) Gaëte est forcée, les autres villes maritimes soumises, Naples ouvre ses ports le 12 avril 1424, Capoue se rend; Jeanne, rétablie sur son trône, reçoit magnifiquement son libérateur, lui donne elle-même dans une fête publique un riche bouclier d'or où étoient peintes les armes de Guy, écartelées du lion de Durazzo portant une flamme sur le cœur, comme symbole de son courage. Louis d'Anjou lui accorda la permission d'ajouter son nom au sien, et Jeanne l'investit de divers fiefs avec le titre de premier baron du duché de la Pouille et de la principauté de Capoue. Guy fut de retour à Gênes le 26 mai de la même année, et se rendit à Milan: on y accusoit près du duc, François Sforce, fils naturel d'Attendolo. Guy s'étendit sur le mérite militaire d'Attendolo, exposa comment il s'étoit noyé par un mouvement généreux en voulant secourir un de ses domestiques, il fit alors avec tant d'énergie l'éloge de la bravoure et des talens de François Sforce, qu'il fit taire ses ennemis et que Philippe Marie l'admit dans cette haute faveur qui l'éleva depuis jusqu'à la dignité

de duc de Milan. (Muratori, *Annali d'Italia.*) La guerre ayant recommencé en janvier 1425 ; tandis que Guy avoit conduit toutes ses troupes à Brescia, les Vénitiens vinrent assiéger Guastalle ; la comtesse Torelli rassembla des troupes, et, se mettant à leur tête, vint battre les Vénitiens et délivrer la ville. (*Voy.* Visconti Orsina au supplément.) Pendant ce temps, Guy amenoit de Gênes à l'armée ducale 4000 chevaux et 3500 fantassins qu'il jeta dans la citadelle de Brescia. Les hostilités cessèrent l'an 1428, et la Lombardie recouvra sa tranquillité. Sensible aux services que Torelli lui avoit rendus dans cette guerre, le duc de Milan lui en marqua sa reconnoissance en séparant à jamais le fief de Guastalle du Crémonois et celui de Montechiarugolo du Parmesan, et les érigea en comté pour lui et ses descendans mâles et collatéraux ; le diplome est du 6 juillet 1428. Il y ajouta le don de la Bisse des Visconti pour en écarteler ses armes. (*Bonav. d'Angeli histor. di Parma, libri 4.*) François Sforce, qui avoit aussi des droits à la reconnoissance du duc de Milan, éprouvoit un sort bien différent : accusé de conspirer contre ce prince avec les Génois alors rebelles, le conseil assemblé deux fois opinoit pour le faire jeter dans une prison et le condamner à mort. Guy prit hautement sa défense, prouva son innocence, et conserva au duc ce grand homme et cet excellent défenseur. La guerre s'étant rallumée, Guy reprit les armes et battit le général Carmagnole le 22 mai 1431. (*V.* Gonzague-Jean François, n° V, t. 7.) Le duc Philippe Marie récompensa encore Guy en l'investissant le 14 juin 1431 des fiefs de Casei Cornale et Settimo, érigés en marquisat pour lui et ses descendans à perpétuité. Il l'envoya ensuite l'an 1432 gouverner en son nom la Valteline, la Val-Camonique, le Bressan et le Bergamasque, et par lettres-patentes extrêmement honorables du 1er mai 1441, le créa ainsi que ses descendans patrices-nés à perpétuité de Milan, Parme et Pavie. Guy, à juste titre surnommé *le Grand*, fit à Guastalle les établissemens les plus utiles, construisit les fortifications et bâtit la forteresse de Monte-Chiavigulo sur la Lenza, nom qui signifie *Clef des montagnes*, et dont on a fait par corruption *Montechiarugolo* ; château fort remarquable pour ce temps-là et dont les débris subsistent encore. Guy mourut le 8 juillet 1449, âgé d'environ 70 ans. De Orsina, sa femme, fille d'Antonio Visconti et de Déjanire des comtes de Valperga, il laissa deux fils Christophe et Pierre, et Antonia mariée en 1428 à Piettro-Maria de Rossi, cinquième marquis de San-Secondo.

* X. TORELLI (Christophe I), deuxième comte de Guastalle et Montechiarugolo, fils du précédent, apprit l'art de la guerre sous son père et sous François Sforce. A 18 ans il s'étoit déjà distingué à l'affaire de Macalo ; il avoit fait des prodiges de valeur à Casal-Maggore et à la sanglante journée de Caravaggio dont on lui dut en partie le succès. Cette dernière fut si importante qu'on fit à Milan des réjouissances et des processions pendant trois jours. Christophe avoit aussi gouverné pendant l'absence de son père les comtés de Guastalle et Montechiarugolo, et par la sagesse de ses réglemens préservé ces deux villes de la peste qui

ravagea deux fois les environs en 1444 et 1447. Arrivé à la régence en 1449, il partagea d'abord l'autorité avec son frère, s'occupa d'achever les statuts, ou le code civil, préparés par Guido II, et qui furent publiés sous lui; statuts qu'on observoit encore il y a 10 ans. La guerre s'étant renouvelée en 1453, entre le duc de Milan et les Vénitiens, Christophe alla faire pour ce premier le siège de Manerbio qu'il emporta et qu'il fut obligé depuis de rendre après un bombardement de trois jours à Jacobo Picinino. Il conduisit ensuite les secours accordés par Sforce aux Siennois en 1455. La division s'étoit mise entre Christophe et Pierre Guy, son frère, qui se séparèrent cette année. Le duc de Milan consentit en 1456, à ce qu'il s'opérât un partage nouveau de la succession paternelle par lequel Christophe Ier tint lui seul Montechiarugolo et ses dépendances, les marquisats de Casei et Cornale, et conserva la moitié des allodiaux et des impositions de Guastalle. La mort mit fin aux querelles des deux frères, car ils terminèrent leur carrière quatre ans après à un mois l'un de l'autre, Pierre Guy à Carpi le 18 avril, Christophe à Montechiarugolo le 6 mars 1460. Ce dernier avoit fait son testament le 10 août 1458, et avoit nommé François Sforce, duc de Milan, et Louis III de Gonzague, duc de Mantoue, ses exécuteurs testamentaires. Christophe fut marié à Taddea Pii des princes de Carpi; il en eut six fils et sept filles. Marc-Antoine, Giacomazzo, et Amurath, mort sans postérité, Guido Protonotaire apostolique, dignité (la première après celle de cardinal) qu'il quitta pour épouser Françoise Bentivoglio, des seigneurs de Bologne. Il fut souche de la branche des marquis Torelli établis à Pavie. Jean-Antoine, marié à Marie Castiglione, qui fut souche de la branche des Torelli établis à Bisceglia, au royaume de Naples, aujourd'hui éteinte. Les sept filles furent, Hélène qui épousa Uguccione Rangone de Modène, Anastasie alliée au marquis Jean-Louis Pallavicini, Alda femme de George Gonzague, Catherine mariée à Jean-Pierre Gonzague, Thaddée femme de René Trivulce, frère du célèbre Jean-Jacques le maréchal de France, et Bianca mariée à Battistino da Campo-Frégosa, doge de Gênes. Il eut aussi un batard, Francesco, légitimé depuis, qui, élève de François Sforce, se distingua à l'affaire de Troia et au siége d'Otrante, fut fait baron de Rignano, chambellan du roi de Naples, conseiller d'état, épousa Marguerite Orsini, fille de Raimond, prince de Salerne et d'Amalfi, et fut souche d'une autre branche de Torelli établie à Naples, aujourd'hui éteinte, qui a produit beaucoup de grands hommes. *Voy.* Carlo DE LELLIS FAMIGLIE, napol. tome I.

* XI. TORELLI (Achille), Ve comte de Guastalle, fils de François-Marie IVe comte de Guastalle et de Louise San-Severini, et petit-fils de Pierre Guy (*Voy.* l'art. précédent), fut célèbre par ses talens militaires, son courage et sa vie dissolue. Comte régnant de Guastalle en 1494, il reconnut le 1er avril 1495 Louis-le-More duc de Milan comme son suzerain, et entra dans la ligue que ce prince avoit formée avec le pape, l'empereur et le roi d'Espagne, pour expulser Charles VIII de l'Italie. Il combattit vaillamment avec les confédérés à la pre

mière journée de Fornoue, le 6 juillet, puis au siége de Novare, où le duc d'Orléans étoit renfermé. Avant de partir pour cette campagne, Achille avoit consigné presque comme prisonnière dans son palais, Madeleine del Caretto, veuve de Pierre Guy, son aïeul, qui vouloit retenir la régence et les revenus de Guastalle. Cette femme altière et ambitieuse voyant que la force ne lui réussissoit pas, feignit de vouloir un raccommodement sincère et de renoncer à ses prétentions; mais c'étoit pour empoisonner Achille le jour de son arrivée même: si le poison manquoit son effet, on avoit arrêté de le couper par morceaux, d'égorger ses partisans et de s'emparer de la ville, de la forteresse et du gouverneur Ciarpello da Cremolino. Un des officiers du comte Achille se hasarda, le 2 août 1493, à descendre du haut des remparts au moyen d'une corde, et courut révéler la conspiration à son maître. Celui-ci vint à la tête de ses troupes pour en tirer vengeance; mais la criminelle Madeleine s'enfuit à Milan, où elle mourut l'année suivante. Achille s'étant imprudemment emparé de biens ecclésiastiques, fut excommunié par la cour de Rome; après avoir tenu ferme pendant quelque temps, il fut obligé de plier, restitua les biens, et l'interdit fut levé en juillet 1499. Louis XII voulant faire valoir les droits de Valentine Visconti, son aïeule, sur le Milanais, s'unit avec les Vénitiens. Achille, mécontent de Louis-le-More, et plus porté pour Louis XII, auquel il avoit l'honneur d'être allié par son aïeule, Orsina Visconti, tante de cette même Valentine, s'engagea alors de concert avec ce monarque à fournir ses troupes aux Vénitiens. Louis de Carugo et Jacob Cignacchi signèrent les conditions de ce traité le 9 juin 1500. Lorsque la France eut changé de système, en formant la ligue de Cambrai, Achille s'en détacha pour rester fidèle à Louis XII et se signala en 1509 aux affaires sanglantes de Ghiarra-d'Adda et à celle d'Agnadel. Attaqué dans ses états par les Vénitiens en 1511, il fut obligé de courir à leur défense, mais peu après l'empereur Maximilien ayant rappelé ses troupes, et Jules II ayant abandonné la ligue pour se réunir aux Vénitiens, les Milanais reprirent courage; Parme et Plaisance embrassèrent le parti du pape, et Achille, entouré d'ennemis et privé de tous secours, ne put se sauver de ce danger qu'en passant avec ses troupes au service de Jules II. Son traité avec la cour de Rome fut signé le 19 octobre 1512 par César Maineri, son ministre, et par l'archevèque d'Avignon, trésorier du pape. Achille y fut fidèle pendant toute la vie de Jules II; mais ayant eu ensuite quelques sujets de mécontentement de la part de son successeur, il repassa en 1515 dans le parti de François I, alors duc de Milan. Achille ayant terminé en 1521 les différens qu'il avoit depuis long-temps, pour des limites, avec les Gonzagues, comtes de Novellara, donna en mariage au comte Hercule l'un d'eux, Madeleine, fille de Piétro-Maria, comte de Settimo, sa parente et sa pupile. Les noces furent célébrées avec pompe en février 1522. Achille, amoureux de sa pupile, qui étoit jeune et belle, fit un voyage en novembre à Novellara, pour la voir; mais Hercule Gonzague, son époux, s'étant aperçu qu'il obtenoit ses faveurs, furieux de cet outrage, fut au milieu de la nuit le poignarder dans son lit. Achille eut

de ses concubines plusieurs bâtards, entre autres Hercule Torelli, qui devint depuis archiprêtre de Guastalle. Quand il réformoit ses maîtresses, il les établissoit toujours honorablement. Au reste on peut juger du déréglement général des mœurs à cette époque, en voyant la dernière Elisabeth Tenchi de Luzzara, qu'il avoit mariée à un docteur de Milan en 1522, prendre dans son contrat de mariage le titre de maîtresse du comte (*L'amasia del conte*) Affo, hist. di Guastalla, t. II. Du reste, Achille n'en fonda pas moins en 1518 le monastère des religieuses de saint Augustin. Il commença en 1521 le palais qui est sur la nouvelle place de Guastalle, et que les Gonzague achevèrent. Quoiqu'il joignît à une valeur brillante de l'esprit, de la bonté et des qualités aimables, il ne fut nullement regretté de ses sujets, parce qu'il les avoit accablés d'impôts pour satisfaire à ses débordemens ainsi qu'aux malheurs de la guerre. Achille laissa deux enfans de son mariage avec Véronique Pallavicini; François, mort en bas âge, et une fille, la célèbre Louise, fondatrice des Guastallines et des dames de Saint-Paul. (*V.* au Supplément, Torelli Louise, comtesse de Guastalle.)

* XII. TORELLI François I^er^, des comtes de Guastalle, 4^e^ comte de Montechiarugolo, fils de Marsiglio II et de Paola Secchi d'Arragone, commença par servir sous le général Paul Vitelli, qui fut décapité depuis en 1499. Il eut une compagnie de cent hommes d'armes au service de France. Christophe II, frère aîné de François, ayant eu l'imprudence de faire enlever par Thomas Cantelli, le 11 février 1500, le pavillon français qui flottoit sur les murs de Parme pour y substituer celui du duc de Milan, lorsque le maréchal Chaumont, qui commandoit l'armée de Louis XII, vint reprendre Parme, Cantelli eut la tête tranchée, Christophe Torelli fut banni et ses biens confisqués; Montechiarugolo fut assiégé; il en coûta 7 charriots remplis de morts aux Français; mais il fut pris dans les premiers jours de juin et donné en récompense à messieurs de Prie et de Gimel, l'un commandant et l'autre gouverneur de Parme. Christophe, dépouillé et forcé d'émigrer, fut servir les Florentins, puis Maximilien I^er^; enfin rétabli dans ses biens allodiaux par lettres de Louis XII, du mois de janvier 1508, il vint mourir à Parme, et fut souche des comtes de Ceńenzo. François Torelli, son frère, fut obligé de racheter Montechiarugolo de messieurs de Gimel et de Prie, et rentra chez lui en avril 1503: il y trouva tout dévasté, et s'occupa de réparer tant de malheurs. Il étendit les faubourgs de la ville, rétablit les fortifications de la forteresse, et la munit d'une bonne artillerie de bronze. Il avoit mérité l'estime et l'amitié du maréchal Jean-Jacques Trivulce, qui lui fit épouser sa nièce vers 1507. François Torelli donna au roi François I^er^, lors de son arrivée en Italie, des preuves de son attachement à ses intérêts, en conduisant à son service tout ce qu'il put ramasser de troupes. Il combattit avec lui à la bataille de Marignan. Le roi le prit tellement en affection, qu'à son passage à Parme en 1515, le comte eut le bonheur de le recevoir à Montechiarugolo et de l'y traiter ainsi que toute sa cour. Ce monarque donna cette année au

comte François le gouvernement de Parme. Ayant besoin de troupes pour maintenir la populace qui n'aimoit pas les Français, Torelli y fit venir le 6 avril 1516 trois compagnies d'ordonnance de Gascons; mais elles y causèrent tant de désordres et de pillage, qu'il fut obligé de les renvoyer pour empêcher les habitans de se révolter. Les soins qu'il avoit pris pour contenir les Parmésans, la sévérité dont il fut obligé d'user envers eux, sa fermeté et son zèle à protéger les Français et à soutenir les intérêts du roi l'ayant rendu odieux aux Parmésans, ils envoyèrent le 4 mai Damien Cornazzano l'accuser à Milan, et François crut nécessaire de s'y rendre le 18 pour se justifier. Honoré de la confiance du roi, craint de ses ennemis, aimé de ses sujets, considéré par les souverains d'Italie, il étoit heureux dans son intérieur avec une des femmes de l'Europe qui avoit le plus d'esprit et de vertus. (*Voy*. ci-après TRIVULCE D'AMIGELLA.) Il s'occupoit avec elle des sciences et des lettres, lorsque la mort l'enleva dans la force de l'âge, le 6 septembre 1518. On lui fit les funérailles les plus magnifiques qu'on eût vues à Parme, à ce que disent les historiens français. Il avoit eu dans sa jeunesse un bâtard nommé Gaspard, qui se fit un nom par ses poésies, (*voyez* TORELLI Gaspard, au supplément). De D'Amigella Trivulzia, il laissa un fils, Paolo, 5e comte de Montechiarugulo, et quatre filles, Angiola l'aînée, femme du comte Venceslas Rangone; Paule, mariée le 16 juin 1518 au comte Jean-Pierre Belgiojoso; Orsine et Nastasie. François avoit considérablement augmenté sa part des impositions sur Guastalle, comme il paroît par un bref d'absolution du 24 août 1517, qu'il avoit obtenu à ce sujet pour tranquilliser sa conscience. Il fonda aussi à un demi-mille, hors les murs de Montechiarugulo, une église et un couvent de récollets, sous l'invocation de St. Nicolas de Tolentino. Ce fut sa veuve et son fils Paolo qui l'achevèrent et le mirent sous l'invocation de Ste. Marie-les-Graces.

*XIII. TORELLI POMPONIO, des comtes de Guastalle, VI comte de Montéchiarugalo, petit-fils du précédent, né en 1539, de Paolo et de Beatrix Pic de La Mirandole, fit ses études à l'université de Padoue, et voyagea en France dans le nord et le midi de l'Europe, chose rare dans ces temps-là. Par la renonciation de Paul son frère, il se trouva comte régnant de Montéchiarugolo en 1545; il y composa six livres de poésies latines; mais dans ses loisirs étant devenu éperdument épris d'une villageoise (dona Catharina), marquante par sa beauté, le fruit de ses amours fut un joli recueil de *Rime Amorose* qui nous reste, et un beau bâtard Pompilio-Torelli, qui cultiva aussi les lettres et la poésie, et fut reçu le 17 janvier 1582 (comme étant de maison souveraine) chevalier de justice à Malte; il y mourut très-âgé, commandeur dudit ordre. Cette passion de jeune homme éteinte, et dona Catharina bien mariée à un riche docteur de Milan, le cardinal Alexandrin fit épouser à Pomponio, le 24 novembre 1573, Isabella Bonelli sa sœur, nièce du pape Pie V (Gishilieri). Pomponio-Torelli, donna dès-lors tous ses soins à sa femme, à ses enfans et à l'académie des Innominati, dont il fut un des fondateurs,

avec le docteur Eugène Visdomini ; il portoit à cette académie le nom modeste d'*Il Perduto*, et y lisoit des leçons sur le droit naturel et sur la poétique : choisi depuis par Octave Farnèse, duc de Parme, pour négocier près du roi d'Espagne, la restitution de la citadelle de Plaisance, il partit en octobre 1584, ayant à surmonter des difficultés sans nombre que M. de Thou détaille (tom. 9 de son Hist. univ. pag. 442 et suivantes). En effet, le duc de Parme étoit sans force, le monarque tout-puissant haïssoit Octave, et ce monarque étoit Philippe II !.. Lorsqu'il revint, la joie des Parmesans (qui avoient regardé la réussite comme impossible) fut si grande, que le 21 juin 1585, jour de son arrivée à Plaisance, le peuple ayant été en foule au devant de lui, l'enleva de dessus son cheval, et le porta en triomphe sur ses épaules depuis la porte de la ville jusque dans l'appartement du duc. Depuis son retour, Pomponio se livra entièrement aux lettres ; il remplaça le duc Ranuce Farnèse, comme président de l'académie de Innominati, fut reçu de celle des Ricovrati et des Fecondi de Padoue, fit un voyage à Rome en 1588 pour voir Sixte V, et mourut à Parme le 12 avril 1608, universellement regretté. Sa tombe, située dans l'église de l'Annunziata de Parme, fut presque detruite sous les Farnèse, après la catastrophe de 1612 (*Voy.* ci-après TORELLI-PIO, n° XII) ; mais sa famille obtint du dernier infant don Ferdinand de la faire relever ; l'épitaphe qui s'y trouve aujourd'hui placée est du père Guido Ferrarri, de Monza, et se trouve imprimée dans le troisième volume de ses Inscriptions latines. Outre Pompilio dont nous avons parlé, Pomponio laissa d'Isabella Bonelli, 1° Paolo, né en 1576, archevêque de Rossano, grand-inquisiteur de Malte, mort à Rome en 1630 ; 2° Pompilio, chevalier de Malte, mort jeune ; 3° Marsilio, reçu à Malte en 1588, mort commandeur dudit ordre ; 4° Pio qui fut VII comte de Montéchiarugolo ; 5° Francesco, dont la postérité est éteinte ; 6° Salinguerra IV, souche des branches de cette maison, établies en Pologne et en France. Les filles furent Clélie, mariée en 1604 à Jean-Baptiste Masi, comte de St.-Michel, décapité à Parme en 1612, et Ersilie, alliée au comte François Anguisciola de Plaisance. Pomponio fut un des bons littérateurs de son siècle ; son *Trattato del debito, del cavaliero*, plein d'une morale excellente, fit sensation, et les Italiens de son temps l'appeloient *un livre d'or*. Ses poésies latines sont remplies de feu et d'imagination : ses *Rime Amorose* pleines de grace et vraiment anacréontique ; ses *Tragédies*, avec des chœurs, qu'il faisoit représenter chez lui à Montéchiarugolo, ont le mérite d'être des premières, on voit qu'il étoit nourri de Sophocle et d'Euripide. Sa *Mérope* sur-tout (que Voltaire ne fait qu'indiquer, tandis qu'il vante celle de Maffei), a conservé une juste célébrité, quand on les compare toutes deux, en observant que Pomponio avoit écrit sa *Mérope* en 1587 ; et que le marquis Maffei n'a composé la sienne qu'en 1713, c'est-à-dire, plus de 120 ans après On est étonné de l'infériorité de la seconde, et l'on rend justice au génie véritable du comte Torelli, qui, dans l'enfance de la tragédie, posoit déjà les bases du vrai beau, réunissoit

au choix du sujet la noblesse des sentimens, l'élévation des idées, la dignité du style gâtée seulement quelquefois par un peu d'enflure; et l'on trouve alors que c'est à juste titre, que Pomponio Torelli fut surnommé le *Corneille de l'Italie*. Les meilleures éditions de ses ouvrages sont : I. *Pomponii Torelli Montisclariculi, comitis academici innominati Parmensis, carminum libri sex*; Parme, 1600. II. *Rime Amorose del conte Pomponio Torelli, detto il perduto, nell'academia de gli illustrissimi signori Innominati di Parma*. Parme, 1575. III. *Il Tancrede, tragedia di Pomponio Torelli conte di Montechiarugulo, nell' academia de' signori Innominati, il Perduto con privilegio*, Parm. Erasm-Viotti, 1597. IV. *La Galathea del conte Pomponio Torelli, etc.* déd. au cardinal Odoard Farnese, Parme, Viotti, 1603. V. *La Merope, tragedia di Pomponio Torelli conte di Montechiarugolo, 3e edizione con privilegio*, Parme, Erasme Viotti, 1505. VI. *Polidore, tragedia di Pomponio Torelli, etc.*, Parme, Erasme-Viotti, 1505. VII. *La Vittoria, tragedia di Pomponio Torelli, etc.*, Parme, Erasme-Viotti, 1505. VIII. *Trattato del debito del cavalliero di Pomponio Torelli conte di Montechiarugolo, etc.*, Parme, Erasme-Viotti, 1596. Il est dédie à Ranuce Ier Farnèse.

* XIV. TORELLI Pio, fils du précédent, VII comte de Montechiarugolo, succéda à son père en 1608. A cette époque, la dureté du gouvernement de Rannuce Ier. Farnese avoit excité un mécontentement général; les grands seigneurs du Parmesan, tels que les Pallavicini, les Sanvitali, les Rossi, les Torelli, les Malaspina, les Sauseverini, les Anguisciola, les Scotti supportoient avec impatience la nécessité de reconnoître un maître, dans la personne d'un homme qui n'y apportoit d'autres droits que d'être petit-fils du bâtard d'un pape, et qui dur, sombre, soupçonneux par caractère, et frappé de la catastrophe de Pierre-Louis son aïeul (*Voy*. FARNÈSE Pierre-Louis, au supplément), ne voyoit dans ses sujets que des ennemis. On cherchoit à animer contre lui les esprits, et lors de ses abus d'autorité on se permettoit même quelques vaines menaces. Agri par ces dispositions, Rannuce résolut de s'en venger, et de satisfaire en même temps son avarice et son ambition. Traitant ces imprudences d'attentats, il fit fabriquer en 1611 une conspiration dans laquelle il enveloppa ses principaux ennemis et les fit arrêter dans son propre palais. Pio fut du nombre; son crime étoit de posséder de grands biens, et de faire ombrage par son nom et par ses alliances. C'est l'opinion des écrivains contemporains et celle de Muratori lui-même. En effet, le duc, sans égard aux services rendus à l'état par son père Pomponio, ni à l'innocence des frères de Pio, auxquels les fiefs étoient substitués à perpétuité (même en cas de rebellion contre le souverain), confisqua les comtés de Montéchiarugolo et de Coenzo et les réunit au domaine ducal où ils sont restés depuis. C'est ainsi que cette antique et infortunée maison fut dépouillée de ses derniers biens, et que la superbe collection de livres, tableaux et pierres gravées qu'elle possédoit, passa dans le musée Farnèse, d'où elle fut depuis transportée à Capo di Monte. Arrêté le 10 novembre 1611, dans l'antichambre du duc de Parme

par le comte Galéace Scotti, Pio, après être resté 6 mois 9 jours en prison, fut conduit le 19 mai 1612 à l'échafaud, dressé sur la place du palais devant les fenêtres du duc qui assista lui-même à l'exécution. (*Voy.* les détails, article FARNESE RANNUCE Ier au supplément.) Décapité au son de la cloche, sa tête resta long-temps attachée aux murs du palais, et son corps fut enseveli le même jour à la chapelle de St.-Jean des Décolés. Par réflexion, Rannuce Ier voulut s'emparer d'Adrien, fils du malheureux Pio, et de Joseph Salinguerra son neveu, tous deux au berceau, espérant éteindre par leur mort toutes réclamations aux biens confisqués; mais les recollets de Ste-Marie-les-Graces près Montéchiarugolo, que le comte François Ier Torelli avoit fondés, en étant instruits, mus par la reconnoissance et touchés du danger que couroient leurs maîtres, vinrent, au péril de leur vie, enlever ces deux enfans de la forteresse, pour les cacher dans leur couvent. On les y attaqua une heure après; mais quelques coups de fusil tirés par les fenêtres, arrêtant un instant les archers du duc, donnèrent au frère Giacomo le temps de les transporter, par une pieuse ruse, au-delà de l'Enza, et de les mettre en sûreté à Gualtieri hors du Parmesan, chez le marquis Hippolyte Bentivoglio leur oncle. Un tableau qui se voit dans l'église de ce lieu sert encore de monument à ce fait touchant et digne de mémoire.

XV. TORELLI, Joseph SALINGUERRA V du nom, fils de Salinguerra IV, et de Prudence Lanfranchi, et petit-fils de Pomponio Torelli VI, comte de Montéchiarugolo, né le 7 janvier 1612, fut élevé à Gualtieri, sous les yeux de la comtesse Bentivoglio, veuve de Pio Torelli, son oncle. Bernard Cioleck-Macieiowski, neveu du grand-chancelier de la couronne, depuis évêque de Cracovie, archevêque de Gnesne et cardinal, et qui dans ses fréquens voyages en Italie avoit été lié avec le comte Pomponio, en allant visiter à Gualtieri le célèbre cardinal Bentivoglio, vit le jeune et infortuné Salinguerra, et promit de s'intéresser à son sort. En effet, dès qu'il fut en âge de voyager, il le fit venir en Pologne, profitant de l'indigenat accordé à ses pères; Joseph Salinguerra s'établit dans ce royaume, où il épousa fort jeune Sophie, fille d'Albert de Poniatow ou Poniatowski, et d'Anne Leszczynska, qui lui apporta partie du fief de Poniatow. A l'exemple de la branche de sa famille qui étoit depuis si long-temps établie en Pologne (*Voyez* no 7, Torelli-Paolino), il polonisa son nom en Cioleck, traduction du mot Torello; on le voit par l'acte de son mariage. *Illustris et magnificus Josephus Salinguerra, comes Cioleck filius olim illustris, et Magnifici Salinguerræ comitis montis-tisclariculi.* Joseph Salinguerra mourut vers 1650, laissant de son mariage une fille religieuse et un fils nommé Jean.

XVI. TORELLI (Jean) DE PONIATOW, ou CIOLECK PONIATOWSKI, fils du précédent, né à Cracovie, le 12 décembre 1630, fut gentilhomme d'honneur de Marie-Louise Gonzague, reine de Pologne, dont il eut toute la confiance; il se trouva en juin 1651 à l'affaire où le roi Jean Casimir II mit en fuite Chmielinski et le camp des Tartares, fit toutes les guerres contre

Charles Gustave roi de Suède, et mourut de plusieurs blessures qu'il avoit reçues. Jean avoit épousé à Cracovie, le 23 novembre 1650, Hedwige, fille de Stanislas Cioleck Macieiouwski, et d'Ursule Rapstinska, petite-nièce du cardinal Bernard, protecteur de son père. Il laissa de ce mariage un fils unique nommé François, père du fameux comte Stanislas I, qui fut si fidèle serviteur de Charles XII. (*Voyez* l'art. ci-après.)

* XVII. TORELLI STANISLAS ou CIOLECK PONIATTOUWSKY, fils de François II et arrière-petit-fils de Salinguerra IV, des comtes de Guastalle et Montéchiarugolo (*Voy*, les art. ci-dessus XV et XVI), naquit vers 1675. Tourmenté du désir d'acquérir de la gloire, il passa dès sa tendre jeunesse au service de Suède : ayant conduit au devant des Saxons, par des bois et des défilés, un détachement de l'armée qui arriva 2 jours plus tôt qu'on ne pouvoit l'espérer, Charles XII apprécia ses talens, se l'attacha, et en fit son aide-de-camp, puis son grand-maître d'artillerie : il avoit déjà sa confiance, lorsque ce prince vainqueur de la Pologne déposa Fréderic-Auguste le 15 février 1704. Mais Auguste étant remonté sur le trône en 1709, pour se venger du comte Stanislas, le bannit à jamais du royaume, et confisqua ses biens. Compagnon fidèle de la bonne et mauvaise fortune de Charles XII, on sait la grande utilité dont le comte Stanislas lui fut à Pultawa, à Constantinophe, à Bender, à Deux-Ponts, le servant également de sa plume et de son épée toujours en homme de génie, en homme d'état, et toujours plein de ressources dans les dangers. Inconsolable d'avoir perdu Charles XII à Frédérichs-Hall, Stanislas retourna en 1719 en Suède. La reine Ulrique Eléonore, sœur de ce monarque, lui offre tout ce qui peut le recompenser de tant de services rendus au feu roi ; mais celui-ci lui témoigne qu'il est Polonais, attaché à sa patrie, et se contente de lui demander le diplôme original d'abdication que Charles XII avoit forcé le roi Auguste de signer en 1704. Le reine le lui ayant accordé, le comte Stanislas instruit le roi de Pologne que tous les liens qui l'attachoient à un héros, son maître et son ami, sont cessés par sa mort; qu'il désire rentrer dans l'obéissance de son souverain naturel, et qu'il lui remettra le diplôme d'abdication de sa couronne dont il est possesseur. Auguste, pour qui cet acte étoit si important, reçut Stanislas à bras ouverts, lui rendit tous ses biens, ses privilèges et le fit sous-veneur du grand duché de Lithuanie. Augmentant en faveur sous Auguste III, il forma avec les deux princes Czartorinski ce triumvirat qui tantôt avec le comte de Bruhl, tantôt malgré lui, gouvernoit le royaume; successivement général des gardes royales, premier régimentaire des armées de la couronne, staroste de Lublin et Stryish, grand-trésorier de Lithuanie, Palatin de Mazovie, castellan de Cracovie, chevalier de l'Aigle-Blanc, il mourut le 3 août 1762, comblé d'honneurs et de gloire, ayant préparé à son fils Stanislas Antoine le chemin du trône où il est monté depuis (*Voy.* STANISLAS-AUGUSTE roi de Pologne) et laissant de son mariage avec la princesse Constance Czartorinska qu'il avoit épousée le 14 septembre 1720. Outre deux filles, Louise,

née en 1728, mariée au comte Zamoyski, et Isabelle, née en 1730, alliée au comte Clément Branicki, grand-général de la couronne, il a eu 5 enfans mâles. 1° Cazimir, créé prince le 18 décembre 1764, et mort grand chancelier de la couronne, marié à Appollonie Ustrzycka, fille du Castellan de Prémistie, dont deux filles et un fils, le prince Stanislas né le 23 novembre 1754, chevalier des ordres de St. Stanislas, de l'Aigle-Blanc et de St. André, lieutenant-général de l'armée polonaise et grand-trésorier de Lithuanie, aujourd'hui vivant et retiré à la cour de Vienne; 2° François né en 1723, mort prévôt du chapitre de Cracovie; 3° Stanislas Antoine, élu roi de Pologne le 6 septembre 1764; 4° André né en 1734, feld-maréchal-lieutenant au service d'Autriche, chevalier de l'Aigle Blanc, marié en 1760 à Marie-Thérèse comtesse Kinsky, dont un fils le prince Joseph, élève du général Laudon, lieutenant-général des armées polonaises, aujourd'hui ministre de la guerre du grand duché de Varsovie, et une fille, Marie - Thérèse - Antoinette - Josephine, mariée au comte Tyszkiewictz, grand-référendaire de la couronne; 5° Michel George, né le 12 octobre 1736, chanoine de Cracovie, archevêque de Gnesne, légat né du St. Siége, primat et premier prince du royaume de Pologne et du grand-duché de Lithuanie, chevalier des ordres de St. Stanislas et de l'Aigle-Blanc; prélat dont la fermeté, le caractère et la sagesse ont soutenu le trône pendant long-temps contre les cabales étrangères, et qui périt leur victime lors de la révolution dernière.

* XVIII. TORELLI (Louis), savant religieux augustin, né à Bologne en 1609, fut d'abord professeur de théologie; puis s'appliqua à la prédication, avec succès. Il occupa les premières dignités de son ordre, entre autres celle de provincial pour la province romaine. Il mourut dans le couvent de Saint-Jacques de Bologne le 14 janvier 1683. On a de lui, I. Une *Histoire de l'ordre de Saint-Augustin : Secoli Agostiniani, overo istoria generale del sacro ordine eremitano del grand dottore di santa chiesa Aurelio Agostino Vescovo d'Hippona, divisa in* 13 *secoli*, 8 vol. in-folio, Bologne, 1659. Il y avance que saint François étoit sorti de l'ordre des augustins. C'est du reste l'ouvrage le plus complet que l'on ait écrit sur cet objet; peut-être seroit-il plus utile s'il étoit moins diffus. II. *Abrégé des vies des hommes et femmes célèbres, divisé en six centuries*, Bologne, 1647, in-4°, et d'autres productions.

* XIX. TORELLI (Joseph), célèbre mathématicien, littérateur et poète, né à Vérone le 3 novembre 1711. Ayant perdu son père de bonne heure, il fut envoyé au collége des pères Somasques, puis à l'université de Padoue où il acheva ses études sous les plus célèbres professeurs, tels que Facciolati et Volpi. Il possédoit le grec et l'hébreu, et se livra à l'étude des mathématiques dans lesquelles il excella. Joseph Torelli étoit d'une grande douceur et d'une profonde sensibilité; et la vive douleur qu'il ressentit de la mort du marquis Canossa, son ami intime, le mit au tombeau le 18 août 1781. Ses principaux ouvrages sont, I. *De nihilo geometrico libri II*, Vérone, 1758. Il y traite du calcul des infini-

ment petits. Le premier livre constitue leur nature; le second en démontre l'application. Pour prouver l'utilité de sa théorie, il a publié le livre suivant. II. *De geometricâ*, Vérone, 1769. III. *Traductions poétiques*, Vérone, 1746. IV. *Traduction des deux premiers livres de l'Enéide*, Vérone, 1749. V. Le *Pseudolus*, comédie de Plaute, traduite en vers italiens, avec quelques Idylles de Théocrite et de Moschus, Vérone, 1765. VI. *Traduction des noces de Thétis et de Pélée*, par Catulle, Vérone, 1781. VII. *Demonstratio antiqui theorematis de motuum commixtione*, Vérone, 1774. VIII. *Lettres sur Le Dante, contre Voltaire*, Vérone, 1781. C'est une satire très-amère. IX. *Elementorum prospectivæ lib. II, opus posthumum recensente Bertolino*, Vérone, 1788. X. *Archimedis quæ supersunt omnia ex recensione Josephi Torelli Veronensis*, Oxford, 1792, in-folio. Joseph Torelli a joint à cette édition les Commentaires d'Enlocius d'Ascalon, et les Variantes trouvées dans les manuscrits des Médicis. Lord Stanhope, père du lord actuel, ami des sciences, détermina l'université d'Oxford à faire faire cette superbe édition sur le manuscrit de Torelli, confié par M. Albertini, son exécuteur testamentaire. M. Peyrand, professeur de mathématique et d'astronomie, nous en a donné en 1808 une excellente traduction.

*Nota*. Les articles qu'on nous avoit promis d'Italie sur divers autres personnages célèbres du même nom, ne nous étant pas parvenus à temps, nous sommes forcés de les renvoyer au Supplément.

* TORESANI (André), célèbre peintre de Brescia, donna dès sa jeunesse des preuves de son talent pour le paysage. On l'envoya à Venise pour se perfectionner à l'école des meilleurs maîtres, et il ne tarda pas à dessiner avec grace les vues, les navires, et autres objets pittoresques. Zacharie Sagredo, Pierre Guarienti, et plusieurs autres nobles Vénitiens, lui firent faire des ouvrages admirables. Il dessina encore à la plume et en détrempe les portraits des plus célèbres musiciens et chanteurs de son siècle. Ce recueil, in-folio, tomba entre les mains du prêtre français Valdalba, excellent musicien, qui en fit tant de cas, qu'il ne voulut s'en dessaisir à aucun prix. Torésani travailla aussi à Milan avec le même succès. Il mourut vers 1760.

TORFÊE (Thormond), de Misnie, est connu par son *Histoire des Orcades*, 1715, in-folio; et par celle *de la Norwège*, en 4 volumes in-folio, 1711. Ces deux ouvrages estimés sont en latin. L'auteur mourut vers l'an 1720, âgé de 81 ans.

* TORINUS (Albanus), médecin du 16e siècle, né à Winterthour, dans le canton de Zurich, exerça sa profession à Bâle. Il a laissé des *Notes* sur Alexandre Trallien, Polybe, Théophile, etc., ainsi qu'une *Traduction* des ouvrages de Paul d'Egine.

TORNABONI (Lucrèce), d'une famille illustre de Florenee, mérita par ses talens et sa beauté d'être unie à Pierre de Médicis, et devint mère de Laurent. Elle mit la Bible en *vers italiens*. Sa bienfaisance égaloit son savoir; et elle répandit de grands secours sur les pauvres et les orphelins.

TORNAINS (Jean), pasteur de l'église de Tornéo, mort en 1681, traduisit les Psaumes en

langage des Lappons, et écrivit leur histoire en latin. Il consacra sa vie entière à l'instruction de ces peuples sauvages et malheureux.

* I. TORNAMIRA (Jean de), habile médecin français, né vers le 15ᵉ siècle, fut doyen et chancelier de la faculté de médecine à Montpellier. Son principal ouvrage est *Clarificatorium super nono ad Almansorem, cum textu ipsius Rhasis*. C'est une traduction d'arabe en latin, dont il y a diverses éditions, Lyon, 1490, 1501, in-4°; Venise, 1507, in-folio. On lui attribue encore *Commentum super Galenum de interioribus*.

* II. TORNAMIRA (P. D. Pierre Antoine), d'abord jurisconsulte, puis moine du Mont-Cassin, étoit d'Alcamo en Sicile, et mourut à Palerme en 1681. On a de lui, I. *Histoire des moines de Saint-Benoit*. III. Le *Cérémonial des Bénédictins*. III. *Origine de la congrégation du Mont-Cassin*, etc.

TORNÉ (Pierre-Anastase), né à Tarbes le 21 janvier 1727, entra chez les prêtres de la doctrine chrétienne, et professa la philosophie dans leur collége de Toulouse. Il étoit plus fait pour le grand monde que pour une congrégation religieuse. Aussi quitta-t-il bientôt les doctrinaires pour se consacrer à la chaire. Une figure agréable, de la hardiesse, et quelques nouveautés dans la manière de prêcher, lui procurèrent des succès passagers. Il fut le prédicateur du carême à Versailles en 1764; et comme il n'oublia pas de faire sa cour au ministre de la feuille des bénéfices, un canonicat d'Orléans et un prieuré furent sa récompense. Torné obtint en même temps la place d'aumônier du roi de Pologne Stanislas, et le titre d'académicien de Nancy. A l'époque de la révolution il fut nommé archevêque constitutionel de Bourges. Dans les orages qui s'élevèrent contre la religion, il publia des *écrits* qui étoient plus d'un philosophe que d'un prêtre. Il quitta Bourges et alla mourir dans sa patrie le premier janvier 1797...... Torné remporta le prix de l'académie de Pau en 1754, et fit imprimer en 1775 une *Oraison funèbre* de Louis XV. Ses autres ouvrages sont, I. *Leçons élémentaires de calcul et de géométrie*, 1757, in-8°, qui eurent de la vogue parce qu'il y a de la clarté. II. *Sermons*, 1765, 3 vol. in-12. Ils sont écrits d'un style maniéré, tantôt lâches et toujours froids; l'orateur y semble méconnoître le ton convenable aux différens sujets qu'il traite.

TORNHILL. *Voyez* THORNILL.

* I. TORNIEL (Julie), de Novare, née en 1478, se fit religieuse à Sainte-Ursule de Milan en 1494, et y mourut le 22 juin 1549. Elle a laissé un petit volume de *Révélations*, qu'elle commença à écrire vers 1512. Le style en est simple et grossier, comme tous les ouvrages du 15ᵉ siècle.

* II. TORNIEL (Jérôme), jurisconsulte du 16ᵉ siècle, né à Novare, séjourna alternativement dans les universités de Turin et de Pavie: Il fut sénateur du duc de Savoie, et professa 19 ans à Padoue, avec 1150 florins d'honoraires. Il mourut à Pavie en 1575. On a de lui, I. *In legem de verborum observationibus*, Bologne, 1557. II. *Commentaria in legem primam ac tertiam de legatis*, Venise, 1564, in-folio.

* III. TORNIEL (Jérôme), célèbre orateur sacré et poète, né d'une illustre famille à Cameri près de Novare le premier février 1693. Doué d'un naturel vif et pénétrant, il répondit à l'empressement de deux de ses oncles qui l'emmenèrent à Novare pour y étudier les belles lettres. Il acheva ensuite ses autres cours à Gênes, et se consacra à la prédication. Il parut pour la première fois en chaire à Saint-Laurent de Venise. Les principales cités d'Italie furent successivement le théâtre de sa gloire. On admire dans ses sermons un style harmonieux, élégant, simple, une profonde connoissance de l'Écriture et des Pères de l'Église, une imagination vive, des raisonnemens solides et une peinture fidèle des mœurs de son siècle. Ses meilleurs sont sur les *Cendres*, sur le *Paradis*, le *Jugement dernier*, la *Madeleine*, la *Crainte et l'amour de Dieu*. Torniel cultiva aussi la poésie avec succès; il fit des *Odes* estimées, la plupart sur des sujets sacrés. Il mourut le 6 avril 1752. L'académie de la Crusca voulut le mettre au rang de ses membres; mais il refusa par modestie cet honneur. On a de lui, I. *Sermons pour le carême*, Milan, 1653, ouvrage posthume. II. *Panégyriques et discours sacrés*, Carpi, 1768; Venise, 1731. III. *Hymnes pour les principales fêtes de la Vierge*, Milan, 1738.

* IV. TORNIEL (le comte Jérôme), illustre poète de Novare, se livra de bonne heure aux muses, et les cultiva toujours avec succès, malgré les occupations attachées à son rang. Il demeura plusieurs années à Venise, et y fut estimé des premiers littérateurs de son temps, avec lesquels il entretint un commerce épistolaire. Il mourut vers 1780. Ses poésies restèrent en manuscrit tant qu'il vécut. Joseph Alberti les fit paroître à Vercelli en 1780, sous ce titre: *Ouvrages en prose et en vers du comte Tornielli de Novare*.

V. TORNIEL, homme cruel, plus redouté par ses barbaries que par sa valeur, défendit Novare sa patrie en 1522, contre le maréchal de Lescun. Ce misérable mangeoit, dit-on, le foie des Français qui tomboient entre ses mains. La ville ayant été prise, il fut pendu avec les bourreaux qu'il employoit à ses exécutions.

VI. TORNIEL (Augustin), religieux barnabite, né à Novare en 1543, mort en 1622, est avantageusement connu par ses *Annales sacri et profani*, depuis le commencement du monde jusqu'à J. C., en 2 vol. in-folio, Anvers 1620. On peut les regarder comme un bon Commentaire des livres historiques de l'ancien Testament. Il est un des premiers qui ont éclairci les difficultés de chronologie et de géographie qui se trouvent dans les livres saints et dans les historiens profanes. Son ouvrage est fait avec méthode, et écrit avec autant de clarté que de naturel. On peut lui reprocher d'être seulement quelquefois un peu trop crédule.

* I. TORQUATO (Antoine), médecin et astrologue de Ferrare, florissoit dans le 15e siècle. Il a écrit un *Pronostic* sur la ruine de l'Europe, dédié à Mathias, roi de Hongrie, dans lequel il prédit les événemens depuis 1480 jusqu'en 1540.

II. TORQUATO-TASSO. *V.* TASSE nº I.

**TORQUATUS.** *Voy.* MANLIUS-TORQUATUS, n° III.

**TORQUEMADA** ( Jean de ), religieux dominicain, naquit à Valladolid d'une famille illustre. Il eut divers emplois importans dans son ordre, devint maître du sacré palais, et fut envoyé par le pape Eugène IV au concile de Bâle. Il avoit déjà assisté à celui de Constance en 1414. « Il avoit été, dit Fléchier (*Histoire de Ximenès*), confesseur d'Isabelle dès son enfance, et lui avoit fait promettre que si Dieu l'élevoit un jour sur le trône, elle feroit sa principale affaire du châtiment et de la destruction des hérétiques, lui remontrant que la pureté et la simplicité de la foi catholique étoient le fondement et la base d'un règne chrétien, et que le moyen de maintenir la paix dans la monarchie étoit d'y établir la religion et la justice. » Il reçut en 1439 le chapeau de cardinal. On a de lui, I. Des *Commentaires* sur le Décret de Gratien, Venise, 1578, 5 tomes. II. Un *Traité de l'Église et de l'autorité du pape*, Venise, 1562, in-folio. III. *Expositio in Psalmos*, Mayence, 1474, in-folio. IV. *De corpore Christi contra Bohemos*. V. *Expositio in regulam sancti Benedicti*, Cologne, 1573, in-folio, avec le Commentaire de Smaragdus, etc. Ce cardinal mourut à Rome le 26 septembre 1468, à 80 ans, avec la réputation d'un homme habile dans la théologie de l'école et dans le droit canonique.

* **TORRATTI** ( Jules ), savant religieux des écoles pieuses, né à Volano près de Rovérédo, le 6 avril 1706, professa l'éloquence à Rome et à Florence avec beaucoup de succès. Doué d'un esprit vif et fécond, il eut la réputation d'un des meilleurs poètes latins de son siècle, et adopta le genre satirique, dans lequel il suivit les traces de Juvénal. Il mourut dans sa patrie le 3 décembre 1764. Il n'avoit mis au jour qu'un Opuscule latin sous le nom d'*Erillo Cinureo*, imprimé à Rovérédo en 1761; mais Clémentin Vannetti a donné un abrégé de sa vie, auquel il a joint deux de ses Satires : 1° *Sub parasiti personâ ævi mores destringit*. 2° *Bonellius et Pilati umbra*.

* I. **TORRE** ( Alfonse de la ), savant Espagnol du milieu du quinzième siècle, vivoit à la cour de Jean I^er^, roi de Navarre, qui le chargea de composer un *Traité de Politique et de Morale*, sur l'instruction du prince Charles son fils, héritier de la couronne. Cet ouvrage est intitulé *La Vision agréable;* l'auteur, sous l'emblème d'un songe, y donne des préceptes de morale et de politique. Composé vers l'an 1436, il fut imprimé à Tolosa en Espagne en 1489, et réimprimé à Séville en 1538, in-folio. Dominique Delphini de Venice le traduisit en italien, et le donna comme original. Cet ouvrage est un des livres les mieux écrits en espagnol dans le 15e siècle.

II. **TORRE** ( Philippe de la ), né à Ciudad de Frioul en 1657, montra beaucoup de goût pour l'étude des monumens de l'antiquité. Il le satisfit à Rome, où il se fixa. Son savoir lui concilia l'estime et la bienveillance des cardinaux Imperiali et Noris, et des papes Innocent XII et Clément XI; ce dernier lui donna en 1702 l'évêché d'Adria. Le peu de ressources qu'il avoit pour la littérature dans une petite ville ne purent diminuer son

zèle pour l'étude. On a de lui I. *Monumenta veteris Antii*, 1700, in-4°; livre très-savant. II. *Taurobolium antiquum Lugduni anno* 1704 *repertum, cum explicatione*. Il se trouve dans la Bibliothèque choisie, tome 15. III. *De annis imperii M. Antonii Aurelii Heliogabali*, 1714, in-4°. La Torre avoit les connoissances d'un érudit profond. Il mourut en 1717, à 60 ans.

*III. TORRE (Christophe de la), né à Parme, notaire de profession, et chancelier épiscopal, commença à exercer le notariat en 1530, et mourut en 1586. Au milieu de ses occupations, il écrivit, I. *Bellum Parmense decimâ die junii* 1551 *cœptum, et vigesimâ primâ maii* 1552 *completum*. II. *Exercitium juris patronatûs, etc.*

* IV. TORRE (Flaminio), né à Bologne en 1690, et mort à 71 ans, apprit la peinture du Guide, et le dessin du Cavédon. On a de lui d'excellentes *gravures*, telles que les Patrons de Bologne, d'après Le Guide, le dieu Pan vaincu par l'Amour, d'après Augustin Carrache, et une vierge, d'après Louis Carrache.

* V. TORRE (Pierre Louis de la), né à Gènes le 27 janvier 1689, entra chez les moines du Mont-Cassin le 26 juin 1705. Il fut en 1751 général de sa congrégation, et mourut à Florence le 10 avril 1754. Il a donné la *Vie de saint Colombin*.

* VI. TORRE (François), jésuite de Modène, né en 1663, mort dans sa patrie en 1758, a traduit en françois l'*Histoire des Révolutions d'Europe pour cause d'hérésie*, Venise, 1710, 2 vol. grand in-4°.

* VII. TORRE *ou* TORRI (Jean-Baptiste de la), philosophe et astronome du 16e siècle, né à Vérone, fut le maître du célèbre Fracastor son concitoyen. Il a écrit un traité, *de felicitate ad Paulinam sororem*. Venise, 1531, 1 vol. in-12.

* VIII. TORRE (François-Antoine de la), né le 27 juillet 1695, à Ravenne, d'une famille originaire de Florence, fut élevé au collége Clémentin à Rome, et y fit de grands progrès dans l'éloquence et la poésie. Il mourut dans sa patrie le 3 juillet 1747. On a de lui quelques *discours*, et l'*éloge* du comte Hippolyte Lovatelli, inséré dans le journal littéraire d'Italie.

* IX. TORRE (Jean Marie de la), clerc régulier de l'ordre des Somasques, et illustre philosophe, né à Rome en 1710, d'une famille originaire de Gênes, fit ses études au collége Clémentin de Rome, et fut ensuite élu professeur de philosophie et de mathématiques, au collége de Ciudal dans le Frioul. Il passa de là à Naples, où il enseigna les sciences physiques et mathématiques au séminaire archiépiscopal. Charles de Bourbon, alors roi de Naples, le nomma en 1754 son bibliothécaire, surintendant de l'Imprimerie royale, et conservateur de son musée. Il profita de ce loisir littéraire pour se livrer entièrement à ses occupations favorites. Il travailla sur-tout à des microscopes très-curieux, pour observer les phénomènes de la nature. Au bout de plusieurs années il fabriqua, au moyen du feu, des feuilles de cristal, qui donnèrent aux microscopes un très-haut degré de perfection. On a voulu lui contester cette découverte, en l'attribuant à l'Anglais Leerwenhock; mais Henri

Baker, de la société de Londres, a déclaré le contraire. Il fut membre des principales académies d'Italie, et correspondant de celles de Paris, de Londres et de Berlin. Les qualités de son cœur répondoient à ses talens. Il mourut le 7 mars 1782. On a de lui, I. *Science de la nature générale et particulière.* Naples, 1749, 2 vol. in-4°, Venise, 1750. II. *Elementa phisicæ*, Naples, 1767, 8 vol. III. *Histoire et phénomènes du Vésuve*, Naples, 1755, in-4°. IV. *Observations microscopiques*, Naples, 1776. Il a encore écrit un traité d'arithmétique.

† TORRÉ (N.), né dans un petit village sur le lac de Côme dans le Milanais, reçut de son père la seule éducation qu'il pouvoit lui donner; il apprit de lui à faire des baromètres. Muni de quelques-uns de ces instrumens, il traversa les Alpes et vint les vendre à Paris. Un hasard heureux lui fit connoître Réaumur, et il comprit à son école combien il pouvoit acquérir de nouvelles connoissances. L'argent qu'il gagnoit par son travail il l'employoit à suivre des cours de physique et de chimie, et il devint bientôt très-habile dans ce dernier art. Après avoir ouvert un cours d'histoire naturelle et de physique expérimentale, les démonstrations tranquilles qu'il y faisoit ne purent suffire à un esprit aussi ardent que le sien, et il se livra particulièrement à l'étude de la pyrotechnie. Les forges de Vulcain qu'il fit représenter sur les boulevards du Temple attirèrent tout Paris, et offrirent un spectacle aussi nouveau que surprenant. Le feu d'artifice qu'il fit exécuter pour le mariage de Louis XVI ne fut pas moins magnifique. Au milieu de l'explosion la plus terrible de l'Etna on vit s'élever des palmes triomphales qui conservèrent leur couleur naturelle. Torré avoit retrouvé le secret du feu grégeois et le moyen de brûler à une grande distance les vaisseaux ennemis, avec une matière inextinguible: on en fit l'épreuve qui réussit; mais la générosité française applaudit à l'invention et refusa de l'employer contre l'Angleterre. Torré se reprocha même de l'avoir conçue. Doué d'une ame tendre et compatissante, il prévenoit l'indigence dans ses besoins et n'oublia jamais ses vieux parens qu'il mit dans l'aisance. Désespéré de la mort de sa femme, il la suivit quelques mois après au tombeau, et mourut le 30 avril 1780. Torré s'étoit occupé long-temps d'alchimie et du secret de faire de l'or. Un inconnu, dit-on, le convainquit de la possibilité de la transmutation des métaux, disparut ensuite et échappa à toutes ses recherches. Torré le suivit vainement à Leyde, à Dantzick et à Londres, et fut une dupe de plus de l'art hermétique. On peut lire sur ce fait une lettre curieuse, insérée dans le Mercure du 28 octobre 1780.

TORRENTINUS (Laurent), célèbre imprimeur, né en Flandre, alla s'établir à Florence. Il y découvrit le manuscrit original des Pandectes de Justinien, et il les imprima pour la première fois en 1553, 2 vol. in-fol. Cette édition très-recherchée pour la beauté des caractères et la pureté du texte est celle connue sous le nom de *Pandectæ Florentinæ.*

I. TORRENTIUS ou TORRENTINUS (Herman), né à Zwoll dans l'Over-Yssel vers le milieu du 15° siècle, fut professeur de

rhétorique à Groningue, et enseigna les belles-lettres dans sa ville natale jusque dans sa vieillesse; il le fit même long-temps étant aveugle. Il mourut vers l'an 1520. On a de lui, I. *Des Scolies sur les Evangiles des Dimanches et Fêtes*, Deventer, 1599, in-8°. II. Un *Commentaire sur les Géorgiques de Virgile*, Anvers, 1561. III. *Dictionnaire historique et poétique*, Paris, 1541. Il a été augmenté et corrigé successivement par Charles-Etienne et Frédéric Morel.

II. TORRENTIUS (Lævinus), né à Gand le 8 mars 1525, alla à Rome, et s'acquit les bonnes graces des personnes les plus distinguées par leur rang et leurs talens. De retour dans les Pays-Bas, George d'Autriche, évêque de Liège, le pourvut d'un riche bénéfice. Il mérita de nouvelles dignités par la manière dont il s'acquitta d'une commission à la cour de Rome, et fut fait successivement chanoine de la cathédrale de Liège, archidiacre et vicaire général de l'évêque Gérard de Groësbeck. Philippe II le nomma à l'évêché d'Anvers en 1576. En 1594 il fut nommé à l'archevêché de Malines; mais la mort l'enleva à Bruxelles, le 26 avril 1595, avant qu'il eût reçu ses bulles. Il laissa par son testament sa bibliothèque aux jésuites, et de quoi se former un établissement à Louvain. On a de lui plusieurs pièces de poésie, qui ont été recueillies sous le titre de *Poëmata sacra*, Anvers, 1594; titre qui ne répond pas à ce que le livre contient, car toutes les pièces n'en sont point sacrées. Les *Poésies* de Torrentius ont beaucoup de mérite; ses *Odes* cependant ne sont point animées de cet enthousiasme qui fait le caractère de ce genre de poésie. Ses *Commentaires* sur Horace et sur Suétone, 1610, in-folio, tiennent un rang parmi ceux des meilleurs philologues.

† III. TORRENTIUS (Jean), peintre, natif d'Amsterdam en 1589, peignoit ordinairement en petit, et mettoit dans ses ouvrages beaucoup de force et de vérité. Il auroit pu vivre par son mérite dans une fortune honnête et avec l'estime des honnêtes gens, si son goût pour la débauche et le libertinage de son esprit ne l'eussent perdu. En effet il faisoit des peintures si dissolues qu'elles surpassèrent celles de l'Arétin et qu'elles furent brûlées par la main du bourreau. Il devint aussi l'auteur d'une hérésie qui le fit arrêter et appliquer à la question. Torrentius ayant nié les discours qu'on lui imputoit fut condamné néanmoins par la justice de Harlem à 20 ans de prison. Elargi par le crédit de l'ambassadeur d'Angleterre, il passa à Londres, où il soutint les mêmes opinions et tint la même conduite; il revint long-temps après mourir à Amsterdam, âgé de 51 ans.

* I. TORRES (Louis) cardinal archevêque de Mont-Réal en Sicile, né à Rome en 1551, d'une illustre famille, entretint un commerce littéraire avec les plus grands hommes de son siècle, tels que Baronius, Frédéric, Borromée, Le Tasse, etc., etc. Il mourut à Rome le 9 juillet 1609, et fut enseveli dans son église titulaire de Saint-Pancrace. Il a *écrit* sous le nom de Lello, son secrétaire, une histoire de l'église de Mont-Réal, publiée à Rome en 1596, in-4°.

I. TORRES (Joseph de), Espagnol, fut le premier qui im-

prima de la musique à Madrid en 1716. Il mourut quelque temps après.

* TORRIANI *ou* DE LA TOUR (Jean), de Crémone, célèbre machiniste, florissoit dans le 16e siècle. Charles-Quint l'emmena à Pavie pour régler la fameuse horloge de Jean Dondi, qui étoit endommagée. Il répondit qu'il n'étoit plus possible de la réparer, mais qu'il en feroit une semblable; il tint parole et mérita la pleine confiance de l'empereur, qui le conduisit à Tolède, où il inventa une *machine hydraulique*, composée de plusieurs canaux, pour diriger l'eau du Tage sur une montagne. On voit encore de ses *ouvrages* dans divers endroits d'Italie.

† I. TORRICELLI (Evangelista), né le 15 octobre 1608, à Romigliana, petite ville d'Italie dans la Romagne florentine, montra beaucoup de génie pour les mathématiques. Envoyé à Rome pour s'y perfectionner, il y fut disciple du P. Benoît Castelli, abbé du Mont-Cassin, qui le fit connoître à Galilée. Ce célèbre mathématicien ayant vu le *Traité du mouvement* du jeune Torricelli, l'appela auprès de lui à Florence, comme l'homme le plus capable de recueillir les observations que son âge, ses infirmités et la perte de sa vue l'empêchoient de mettre au jour. Galilée étant mort en 1641, Torricelli lui succéda en qualité de mathématicien du grand-duc de Toscane Ferdinand II. En 1643 il publia la fameuse expérience du vide formé par l'abaissement du mercure dans un tube renversé. Cette découverte suffit pour rendre son nom immortel. Il est possible qu'il en ait conçu l'idée d'après la remarque de Galilée sur la hauteur à laquelle l'eau s'élève dans les corps de pompes, hauteur qui est limitée à trente-deux pieds à peu près. Si l'élévation de la colonne d'eau est due à la pression de l'air, un fluide quatorze fois plus pesant, tel que le mercure, devra s'élever à une hauteur quatorze fois moindre, ou à vingt-huit pouces environ; c'est en effet la hauteur moyenne du mercure dans le baromètre au niveau des mers : ainsi Torricelli est l'inventeur de cet instrument si utile dans la physique, dans l'astronomie, et qui a encore l'avantage d'indiquer avec quelque probabilité les variations de l'atmosphère. Le principe qui lui sert de base est le même que Galilée avoit entrevu : la nature seule du fluide est différente, et il semble au premier coup-d'œil que tout le monde auroit pu faire un rapprochement si simple; mais comme l'a fort bien dit un homme célèbre de nos jours, c'est dans de semblables rapprochemens que consistent les découvertes. Torricelli a publié aussi plusieurs ouvrages de géométrie et de mécanique; mais quoique ces ouvrages soient estimables, sur-tout pour le temps où ils parurent, le souvenir en a été pour ainsi dire effacé par l'éclat de la découverte qui a rendu le nom de leur auteur célèbre. Ces ouvrages sont, outre son Traité du mouvement, I. *Leçons académiques*, en italien, in-4°, 1715. II. *Opera geometrica*, Florence, 1644, in-4°. Torricelli inventa aussi ou perfectionna plusieurs autres instrumens de physique, et il excelloit à les exécuter. La mort, en le moissonnant de bonne heure, a privé les sciences des découvertes que son génie promettoit. Il mourut en 1647. Le grand-duc lui fit ériger un

mausolée. Viviani lui succéda ; et c'est une succession remarquable dans l'histoire des sciences que celle de trois hommes tels que Galilée, Torricelli et Viviani, dans un pays aussi peu étendu que la Toscane, et sur-tout dans un pays où l'inquisition avoit été assez puissante pour persécuter et emprisonner Galilée, malgré l'amitié et la protection éclatante du grand-duc ; quand on pense sur-tout que cette persécution eut pour cause la découverte du mouvement de rotation de la terre, et que tout cela se passoit ainsi il y a à peine deux cents ans.

* TORRICENI (François), de Brescia, cultiva la littérature sérieuse et légère, les mathématiques et le droit. La lecture approfondie des auteurs classiques fit de lui un véritable littérateur. Il écrivoit élégamment en prose et en vers, dans les langues latine et italienne. Il mourut en 1763. On a de lui une excellente *Traduction* de deux lettres du cardinal Querini, et un *Commentaire* latin sur la vie et les ouvrages du père Ramire Rampinelli, imprimé en 1760.

* I. TORRIGIANO, médecin florentin du 14e siècle, né à Saint-Procle, fit ses études à Bologne, et vint à Paris, où il occupa long-temps une chaire de médecine. Il commenta Galien, et donna à son ouvrage le titre présomptueux de *Plusquàm commentum*.

II. TORRIGIANO TORRIGIANI (N.), sculpteur florentin, voyagea en Angleterre, ensuite en Espagne, et se fixa long-temps à Grenade, où l'on voit de lui une figure de la *Charité* et un *Ecce homo*, qui passent pour des chefs-d'œuvre. Le *saint Jérome* et le *saint Léon* qu'il fit pour les hyéronimites de Séville les égalent en beauté. Ce grand artiste eut une fin affreuse : l'inquisition le fit mourir de faim en 1522, dans ses prisons, pour avoir brisé de colère une statue de la Vierge, qu'un grand seigneur n'avoit pas voulu lui payer le prix qu'il en demandoit.

* TORRIGIO (François-Marie), chanoine de Saint-Nicolas, nâquit à Rome vers le milieu du 16e siècle. Nous avons de lui, I. La *Vie du cardinal Robert des nobles*, Rome, 1632, in-4°. II. *Notæ ad Ursi Togati ludi pilæ vitreæ inventoris inscriptionem*, Rome, 1630, et quelques *discours* latins.

* TORRINO (Barthélemi), fils de Jules César Torrino, comte de Quincinto, conseiller et premier médecin du duc de Savoie Amédée II, florissoit vers le milieu du 17e siècle. Il suivit dans la médecine les dogmes anciens plutôt que les modernes. On a de lui, I. *Parnassus triceps, seu musarum affatus phyliatro-mathematici de mysteriis naturæ et artis*, Turin, 1657 ; in-folio. II. *Ad Franciscum Felinum Anacrisis, in paradoxum de sectione saphænæ, in suppressione menstruorum*, Turin, 1661.

* I. TORS (Hubert le), avocat, né à Avalon, mort dans cette ville en 1765, âgé de 92 ans, a publié une *édition* des Géorgiques de Virgile, traduites en vers français, ouvrage posthume de Segrais, Paris, 1712, in-8°.

* II. TORS (Henri-Hubert le), fils du précédent, lieutenant du tribunal criminel d'Avalon en

1732, du tribunal civil en 1759, termina sa carrière en 1774, à l'âge de soixante-dix ans. C'étoit un grand janséniste. On a de lui, *Vie et ouvrages de Lazare-André Bocquillot*, 1745, in-12. *Voy*. Bocquillot.

* TORSANO (Ange-Marie), de l'ordre des servites, natif de Rimini, florissoit dans le 16e siècle. On a de lui, *Orationes septem eloquentiæ venustate dicendi, atque plurima historiarum cognitione longè refertæ, quæ de Remandiolæ celeberrimæ regionis Italiæ, urbiumque suarum præcipuarum, Ravennæ videlicet, Forolivii, Arimini, Faventiæ, fori Cornelii et Cesenæ laudibus agunt, etc., in lucem primum editæ*, Venise, 1561, in-4°.

* TORSELLINO (Horace), jésuite, né à Rome en 1545, y enseigna les belles-lettres pendant vingt ans. Il auroit exercé plus long-temps cet emploi, si on ne lui avoit donné à la place le gouvernement de quelques colléges. Il fut recteur du séminaire de Rome, des colléges de Florence et de Lorette. Il mourut dans sa patrie le 6 avril 1599. On a de lui, I. *De vitâ S. Francisci Xaverii libri sex*, Rome 1596, in-4°. II. *Historiæ Lauretanæ libri quinque*, Mayence, 1599, in-8. III. *Epitome historiarum*, Cologne, 1621. C'est un abrégé de l'Histoire universelle, depuis le commencement du monde jusqu'en 1598. IV. *De particulis latinæ orationis*. Cet ouvrage a été imprimé plusieurs fois, la meilleure édition est celle de Padoue, 1715, 2 vol. in-12. V. *Lettres de saint François-Xavier*, traduites du latin en italien, Venise, 1716. VI. *Nomenclator; seu vocabularium ad usum scholarum*, 1605, Venise.

TORSTENSON, Suédois, et l'un des plus célèbres généraux de l'Europe, n'étoit que page de Gustave-Adolphe en 1624, lorsque ce roi près d'attaquer un corps de Lithuaniens et n'ayant point d'adjudant auprès de lui, envoya Torstenson porter ses ordres à un officier général, pour profiter d'un mouvement qu'il vit faire aux ennemis. Torstenson part et revient. Cependant les Lithuaniens avoient changé leur marche; le roi étoit désespéré de l'ordre qu'il avoit donné. « Sire, dit Torstenson, daignez me pardonner : voyant les ennemis faire un mouvement contraire, j'ai donné un ordre opposé.» Gustave-Adolphe ne dit mot; mais le soir ce page servant à table, il le fit souper à côté de lui, lui donna une enseigne aux gardes, quinze jours après une compagnie, ensuite un régiment. Telle fut l'origine de la fortune et de la réputation de Torstenson.

TORT (Mad. du), s'est fait connoître par un grand nombre d'*opuscules* en prose et en vers, insérés dans les Mercures et les Recueils de son temps. Elle mourut vers 1720. Fontenelle mit au bas du portrait de cette savante, ce sixain :

C'est ici madame du Tort;
Qui la voit sans l'aimer a tort;
Mais qui l'entend et ne l'adore
A mille fois plus tort encore.
Pour celui qui fit ces vers-ci,
Il n'eut aucun tort, Dieu merci.

TORTEBAT (François), fameux peintre de portraits du 17e siècle, a aussi gravé à l'eau-forte, entre autres les figures anatomiques de Calcar, d'après les tailles en bois de l'Anatomie de Vésale. Il étoit gendre de Vouet, et il a gravé d'après cet habile peintre

St. Louis enlevé au ciel par des anges. *Voyez* Piles.

* TORTELLETTI *ou* Tortoletti (Barthélemi), poète de Vérone, qui florissoit sur la fin du 16e siècle et au commencement du suivant, passa une grande partie de sa vie à Rome. On a de lui, I. *Conjuratio Ossuniana*. II. *Un poëme de Judith*. Rome, 1628. III. *Deux livres en vers latins héroïques sur le jubilé*. 1600. IV. *L'Amazone, tragédie avec des intermèdes*, etc.

* TORTELLI (Jean), d'Arezzo, célèbre grammairien de son temps, sous-diacre sous le pontificat d'Eugène IV, chambellan, conseiller et bibliothécaire de Nicolas V, étoit l'intime ami de Laurent Valla, qui lui a dédié son ouvrage de *Elegantiis linguæ latinæ*. Il est auteur d'un dictionnaire latin, où il traite principalement la partie de l'orthographe, et qui parut à Trévise en 1477, à Vicence 1480, à Venise 1493, 1495 et 1504, à Vicence 1508. On a encore de lui un recueil de *Lettres*.

* I. TORTI (Jérôme), célèbre jurisconsulte du 15e siècle, naquit à Châteauneuf dans le territoire de Tortone en 1427, d'une ancienne et noble famille, qui existe encore. Après avoir étudié le droit pendant cinq ans, il passa à Ferrare, où on admira l'étendue de ses talens. Il enseigna dans l'université de Pavie, et y mourut en 1484. Il a donné deux *Commentaires sur l'Infortiat*.

* II. TORTI (Flavius), de Pavie, mort dans sa patrie en 1622, enseigna long-temps le droit canonique et civil. Il fut auditeur et conseiller de l'inquisition, président de l'académie des affidés, et cultiva avec succès la littérature, et sur-tout la poésie. On a de lui, I. *Annotationes ad statuta civitatis papiæ*. II. *Additiones ad sextum volumen consiliorum Baldi*, et d'autres *ouvrages*.

* III. TORTI (François), célèbre médecin de Modène, né le 30 novembre 1658, après ses cours de belles-lettres et de philosophie, s'appliqua à la jurisprudence; mais il embrassa dans la suite la médecine, qu'il exerça avec succès dans sa patrie en 1678. Le roi Victor-Amédée l'invita en 1717 à se rendre à l'université de Turin; celle de Padoue lui fit également les offres les plus avantageuses; mais il ne voulut consacrer ses services qu'à sa patrie. Il mourut le 15 février 1741. Ses principaux ouvrages sont, I. *Dissertatio epistolaris circa mercurii motiones in barometro*, Modène, 1695, in-4°. II. *Synopsis libri, cui titulus therapeutice specialis*, Modène, 1709. III. *Specialis therapeutice ad febres quasdam perniciosas lethales, unâ china-china peculiari sanabiles*, Modène, 1712, in-4°. C'est celui de tous ses ouvrages qui lui acquit de la réputation. IV. *Ad criticam dissertationem de abusu chinæ-chinæ responsiones*, Modène, 1715, in-4°.

* TORTORA (Augustin), clerc régulier des PP. somasques, né dans le diocèse de Ferrare. Ses progrès dans les sciences furent si rapides qu'à 22 ans il enseigna avec succès la philosophie dans le séminaire patriarcal. Il fut général de sa congrégation, et mourut à Salo en 1621. Il a laissé un Opuscule, *In honorem angelorum custodum*, et un livre *De fiduciâ in Deum*.

† TORY (Geoffroy), impri-

meur à Paris, natif de Bourges, et mort en 1550, avoit d'abord été professeur de philosophie au collége de Bourgogne à Paris. François Ier lui accorda un privilége en 1584 pour l'impression des heures ; mais Tory ne se borna pas à l'impression de ce genre d'ouvrages, et contribua beaucoup à perfectionner les caractères d'imprimerie. Il donna sur la proportion des lettres un livre sous le titre de *Champfleuri*, Paris, 1529, in-4°, et 1549, in-8°, qui fut très-utile aux typographes. Il est encore auteur d'une *Traduction* des Hiéroglyphes d'Horus Apollo, in-8° ; d'un ouvrage intitulé *Ædiloquium*, seu *Digesta circa Ædes ascribenda*, in-8° ; et de sept *Epitaphes*, en prose latine, imprimées par Simon de Colines en 1530, in-8°. Son enseigne le fit surnommer le maître du pot cassé.

* TOSA (Simon de la), écrivain florentin du 12e siècle, publia les *Annales* de sa patrie, depuis 1115 jusqu'en 1379; il mourut en 1380.

* TOSCANELLA (Horace), ainsi appelé du nom de sa patrie, dans le diocèse de Viterbe, sur les frontières de l'état pontifical, enseigna les humanités à Venise et autres lieux, et mourut vers 1570. Il a écrit beaucoup d'ouvrages. Les principaux sont, I. *Cinq Discours*, Venise, 1575, in-4°. II. *Recueil des beautés de Roland-le-Furieux*, Venise, 1574. III. *Dictionnaire latin et italien*, Venise, 1568, dont on ne se sert plus aujourd'hui. IV. *Observations sur les ouvrages de Virgile*, Venise, 1568. V. *Traduction* des OEuvres de Quintilien, Venise, 1567 et 1584.

*TOSCANELLI (Paul), célèbre astronome du 15e siècle, auteur du *Gnomon de Sainte-Marie de Florence*, jouissoit d'une réputation distinguée comme physicien et géographe. Il fut consulté de la part du roi de Portugal par Ferdinand Martinez, chanoine de Lisbonne, sur la possibilité de retrouver les Indes. Sa réponse, datée du 25 juin 1474, se trouve dans un ouvrage du jésuite Ximenès, intitulé *Del vecchio e nuovo Gnomone Fiorentino*, et dans une lettre de Barros aux auteurs du Journal des Savans, janvier, 1758. Cette même réponse fut envoyée ensuite à Christophe Colomb, qui avoit également écrit à Toscanelli sur le voyage qu'il se proposoit d'entreprendre. Il y est fait mention de l'île Antilia, et il est probable que c'est d'après les idées de Toscanelli que Colomb a donné le nom d'*Antilles* aux îles de l'Amériqu qu'il trouva dans son premiee voyage, et qu'il supposa être lr partie orientale des Indes. Maia le géographe Buache prouve dans un Mémoire lu à l'Institut en l'as 10 (1802) que l'Antilia de Toscan nelli ne peut représenter aucunpartie de l'Amérique. Il mourue vers l'an 1490. Le Gnomon dt Toscanelli, élevé environ vere l'an 1460, pour déterminer les solstices et fixer par ce moyen les fêtes de l'Eglise romaine, a éts corrigé et perfectionné dans lé siècle dernier, à la prière de La Condamine, qui ne l'en ree gardoit pas moins comme unr preuve incontestable de l'habilete et des profondes connoissanceé de son auteur.

* I. TOSCANO (Jean-Matthieu), Milanais, passa une grande partie de sa vie en France, où l'on croit qu'il mourut vers la fin du 16e siècle. Il a écrit les

*Eloges* des savans italiens qui vécurent dans le 14, le 15 et le 16e siècle. Cet ouvrage parut pour la première fois sous le nom de *Peplus Italiæ*, Paris, 1578. Il fut publié de nouveau en 1730 par Jean-Albert Fabricius, dans son *Conspectus Thesauri litterarii Italiæ*. On a encore de lui un *Recueil* des poètes italiens, qui avoient écrit en latin; une *Traduction* des Psaumes, et quelques autres *ouvrages*.

II. TOSCANO (Grégoire), après avoir couru les théâtres de province où il jouoit les rôles d'Arlequin, vint à Paris en 1715, avec une jeune actrice nommée Rosette qui lui fut enlevée. Désespéré de cette perte, il abandonna le théâtre et Paris. Il se fit charlatan et acquit dans ce métier une fortune immense. Ce fut le plus habile opérateur du 18e siècle. Il est mort vers 1750.

* III. TOSCANO (A.), riche propriétaire calabrois. Forcé de fuir sa province lors de la révolution de Naples en 1799, à cause des ravages qu'y commettoient les soldats du cardinal Ruffo, il se retira à Naples avec une foule de ses compatriotes qui partageoient ses opinions républicaines, et fut choisi pour commander le château de Villiema. Attaqué par toutes les forces réunies du cardinal, il tint long-temps les troupes royales en échec; mais celles-ci ayant pénétré de toutes parts dans le fort, Toscano, couvert de blessures, se traîna au magasin à poudre, y mit le feu, et ensevelit ainsi sous les ruines les vainqueurs et les vaincus.

* TOSCHI (Dominique), né de parens pauvres et obscurs à Reggio, fut obligé dans sa jeunesse d'être domestique. Heureusement ses maîtres ne l'empêchèrent pas d'étudier, et même l'aidèrent pour se rendre à Rome, où son mérite devoit percer. Il parvint de degrés en degrés à la place de gouverneur de Rome, et ensuite à la pourpre romaine. Tous les cardinaux paroissoient réunis pour le mettre sur la chaire pontificale; mais comme Toschi, quoiqu'avec des mœurs pures, se permettoit, comme Benoît XIV, des petits contes gaillards et des mots libres, Baronius lui fit donner l'exclusion. Cette disgrace n'affecta point Toschi, naturellement gai et modéré. Il prolongea son heureuse carrière jusqu'à la 90e année. Il mourut en 1520, infiniment regretté par une foule de jeunes gens, qu'il avoit aidés de sa bourse et de ses conseils. On a de lui une espèce de *Dictionnaire de droit civil et canonique*, en 8 vol. in-fol., que les Italiens ont regardé pendant long-temps comme une Encyclopédie légale. Mais des ouvrages plus clairs, plus précis, plus méthodiques et plus adaptés aux lois nouvelles, ont presque fait oublier cette savante compilation.

* TOSELLI (Bernard), né à Bologne le 17 décembre 1699, prit à 16 ans l'habit de capucin à Césène. Ayant achevé ses études, il s'appliqua à la prédication avec succès. On a de lui, I. *Manuale confessariorum ordinis capucinorum*, Venise, 1737. II. *Institutio theologica juxta omnia fidei dogmata*, Venise, 1746, 4 vol. in-4°. III. *Bibliotheca Scriptorum ordinis capucinorum retexta*, Venise, 1747. Il est mort le 19 février 1768.

* I. TOSETTI (Paul), de Ravenne, mort à Ferrare, âgé de 70 ans, vers la fin du 13e siècle, en-

seigna à Padoue et à Bologne, l'éloquence, la médecine et la langue grecque. On lui doit en grande partie la restauration des sciences et des arts en Italie.

* II. TOSETTI (Louis), de Padoue, docteur en médecine, a laissé, I. *Questio de tribus doctrinis ordinariis in universali secundum Galeni sententiam*, Venise, 1517, in-folio. II. *Introductorium in artem practicam*, Venise, 1515, in-folio.

III. TOSETTI (Urbain), né d'une bonne famille de Florence, où il fit ses études chez les jésuites, entra dans l'ordre des pauvres de la Vierge, dont il fut l'un des principaux ornemens. Il passa la majeure partie de sa vie à Rome, où il professa la philosophie et la théologie morale. Il mourut le 9 mars 1768. On a de lui, I. *De mentis et corporis societate dissertatio psycologica-physica, etc.*, Rome, 1754, in-4°. II. *Dissertations de Haller, Zimmerman et Castel, sur l'insensibilité de certaines parties des animaux*, traduites en italien, Rome, 1755.

* TOSI (Jean), élégant écrivain du 16e siècle, né d'une noble famille de Milan en 1528, entra encore jeune dans l'ordre des humiliés, et s'y fit distinguer par son savoir. Quelques-uns des religieux de cette congrégation ayant conjuré contre Charles Borromée, il s'opposa à leur dessein et les menaça de le divulguer. Il ne le fit cependant pas, et souffrit un assez long emprisonnement. François de Médicis le remit en liberté, et le nomma en 1575 grand-prieur de l'ordre de Saint-Etienne et président de l'université de Pise. Il resta dans cette ville jusqu'en 1586, et passa ses dernières années à Milan, où il mourut le 3 novembre 1601. On a de lui, I. *De vitâ Emmanuelis Philiberti*, Turin, 1596. II. *Francisci Panigarolæ ecclesiæ Hastensis episcopi dissertationes calvinicæ in latinum conversæ.*

* TOSSIGNANO (Pierre de), ainsi appelé du nom de sa patrie dans le territoire d'Imola, professa la médecine à Padoue et à Bologne, et mourut dans cette dernière ville vers 1400. On a de lui, I. *De medicamentorum formulis*, Venise, 1518. II. *Liber de balneis Burmi*, etc., Venise, 1553. III. *De regimine sanitatis.*

† TOSTAT (Alfonse), docteur de Salamanque, ensuite évêque d'Avila, parut avec éclat au concile de Bâle, et mourut en 1454, à 40 ans. On a de lui, I. Des *Commentaires* sur la Chronique d'Eusèbe, Salamanque, 1506, 5 vol. in-fol. II. D'autres *Commentaires* sur l'Ecriture-Sainte. Tous ses ouvrages furent imprimés à Venise, 1596, en treize vol in-fol. On ne peut nier qu'il n'ait entassé beaucoup de passages : mais il seroit très-difficile de se persuader qu'il les ait bien dirigés.

TOT (Charles de Ferrare du), conseiller au parlement de Rouen, joignoit à une vivacité d'imagination et à une étendue d'esprit suprenantes, une vaste lecture, que sa mémoire fidèle lui rendoit toujours présente. Il aimoit et connoissoit les beaux arts. Ses talens lui acquirent le commerce de presque tous les savans de son temps. Il mourut en 1694. On a de lui plusieurs *Pièces* insérées dans divers Journaux; et séparément la *Relation de la cour de Rome*, qu'il donna sous le nom

de Angelo Cerraro, ambassadeur de Venise à Rome. *Voy.* MELON.

TOTILA, dit aussi *Baduilla*, roi des Goths en Italie, fut mis sur le trône après la mort d'Evaric vers 541. Son courage éclata contre les troupes de Justinien, sur lesquelles il remporta deux victoires signalées. Il se rendit maître de toute la basse Italie et des îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile. Son entrée dans Naples ne fut plus marquée par des barbaries, comme on devoit s'y attendre, mais par des actes de clémence et de bonté. Comme la faim avoit épuisé les forces des assiégés et qu'il étoit à craindre qu'ils ne s'incommodassent en prenant tout à coup de la nourriture, il mit des gardes aux portes pour les empêcher de sortir; et après avoir distribué lui-même des vivres avec une sage économie, il leur permit d'aller où ils voudroient. Il tourna ensuite ses armes vers Rome, qu'il prit en 546, et qu'il traita avec beaucoup moins de douceur que Naples. Les sénateurs et les plus riches citoyens furent obligés d'aller, couverts de haillons, demander du pain à la porte des Goths. Rusticienne, femme du célèbre Boëce, qui avoit distribué tous ses biens aux pauvres durant le siége, fut réduite à cette extrémité. Totila quitta Rome qu'il ne pouvoit garder, et fut défait par Bélisaire en se retirant; mais dès que ce général eut été rappelé à Constantinople, Totila assiégea Rome de nouveau, y entra par stratagème en 549, et répara les maux de la guerre. Justinien envoya contre lui Narsès, qui le rencontra au pied de l'Apennin. La bataille s'engagea, et quelques soldats de l'armée impériale ayant rencontré Totila, un d'entre eux lui porta un coup de lance dont il mourut peu de jours après, en 552, après onze ans de règne. Ce prince avoit du courage, de la hardiesse et de l'activité; et, ce qui est bien plus précieux, autant d'amour pour le genre humain que pouvoient en avoir un Goth et un conquérant.

* TOTO (Honorius), de la congrégation du Mont-Cassin, florissoit dans le 17e siècle. On a de lui, *Novi Aristotelis sensus reconditi, periphrasis, explicatio, summique ejus artificii detectio in acromaticis auscultatoriis*, etc.

* TOVAR (Simon de), médecin du 16e siècle, né à Séville, a laissé, *De compositorum medicamentorum examine nova methodus*, Antverpiæ, 1586, in-4°. *Hispaliensium pharmacopoliorum recognitio*, etc. Hispali, 1587, in-4°.

TOUBEAU (Jean et François), père et fils, imprimeurs à Bourges, se sont distingués dans leur profession par leurs lumières et leur probité. Ils composèrent ensemble les *Institutions consulaires*, ou principes de la jurisprudence commerciale, qui ont eu un grand nombre d'éditions. Jean est mort en 1685.

I. TOUCHE (N. de la), grammairien français, se retira en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes. Ce fut dans ce pays qu'il publia son *Art de bien parler français*, en deux vol. in-12, plusieurs fois réimprimés. Cette Grammaire fut recherchée en France et hors de France, parce que l'auteur avoit ajouté aux règles générales un grand nombre de remarques particulières, tirées de Vaugelas, de Ménage, de Bouhours. Depuis

la publication des ouvrages de Restaut et de Wailly, la Grammaire de La Touche, dont l'orthographe d'ailleurs n'est par fort exacte, a été négligée, même dans les pays étrangers. La dernière édition que nous connoissions est celle d'Amsterdam, 1760, 2 vol. in-12.

* II. TOUCHE (Gervais de la), gentilhomme poitevin, né dans le 16e siècle, cultiva la chirurgie, et laissa un ouvrage dont le fonds est excellent, intitulé *la très-haute et très-souveraine science de l'art d'enfanter, contre les sages-femmes*, etc., Paris, 1587, in-12.

III. TOUCHE (Claude GUYMOND de la), littérateur aussi estimable par son caractère que par ses talens pour la poésie, naquit en 1719. Il porta pendant quelque temps l'habit de jésuite; mais les désagrémens que lui attira, de la part de ses religieux, une comédie qu'il fit jouer en 1748, l'indisposa contre eux. Dans les premiers mouvemens de son ressentiment il produisit son Épître, publiée en 1766 sous ce titre: *Les Soupirs du cloître ou le Triomphe du fanatisme*. La poésie en est noble et énergique; mais les jésuites y sont peints sous des couleurs bien noires. L'auteur ne tarda pas de les quitter, et il résolut de se consacrer au théâtre, pour lequel il avoit du talent et du goût. Il donna, en 1757, une tragédie sans amour, intitulée *Iphigénie en Tauride*. Le sujet en est emprunté d'Euripide. Elle eut un grand succès et elle est restée au théâtre, quoique la versification et le style n'en soient pas moelleux. *V.* GRANGE n° III.) La conduite en est régulière, d'une éloquence vive et elle offre une scène remplie de grandeur d'ame, de tendresse et de pathétique entre Oreste et Pilade voulant se dévouer l'un pour l'autre; il y règne un grand intérêt résultant d'une action simple qui rappelle le goût et le mérite des tragiques grecs. De La Touche préparoit une tragédie de Régulus lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge, le 14 février 1760. Il mourut d'une fluxion de poitrine. Sa carrière auroit pu devenir plus glorieuse que celle de ses rivaux, s'il eût eu le temps de perfectionner son génie. Quelques momens avant qu'il expirât il répéta ces deux vers de Voltaire :

Et le riche et le pauvre, et le foible et le fort
Vont tous également des douleurs à la mort.

On a de lui quelques *Pièces fugitives manuscrites;* et on a publié son *Epitre à l'Amitié*, qui, quoique un peu longue, est agréable à lire : on y trouve plusieurs vers heureux.

* VI. TOUCHE-TRÉVILLE (Louis René-Madeleine LE VASSOR de la), né à Rochefort le 3 juin 1745, fut nommé garde-marine à l'âge de 13 ans, et fit en cette qualité la guerre de 1756. Lorsque la guerre d'Amérique éclata, il commandoit la frégate l'Hermione, et il se distingua dans plusieurs combats à l'embouchure de la Delaware. En 1787 il fut nommé chancelier du premier prince du sang, et en 1789, député par le bailliage de Montargis aux états-généraux. En l'année 1792, les apparences d'une guerre prochaine le rappelèrent à l'activité du service de mer, avec le grade de contre-amiral; il commanda une division de l'armée qui fut employée aux expéditions de Cagliari, d'Oneille, et qui fit rendre Nice; envoyé à Naples avec une escadre dans des circonstances déli-

cates, il y soutint noblement la dignité du nom et du pavillon français. Ses services, l'aménité de son caractère et la pureté de son patriotisme ne le garantirent pas des persécutions qui ne marquèrent que trop cette époque; il fut destitué et incarcéré jusqu'au commencement de l'an 3 (1795). A peine rendu à la liberté, il sollicita de nouveau d'être employé à la mer; mais repoussé par les circonstances, il se livra à des travaux utiles jusqu'au 18 brumaire, qui le rendit à un service dans lequel il devoit encore se distinguer. Il commanda d'abord une escadre à Brest: envoyé bientôt à Boulogne-sur-mer, il y prépara cette flotille qui depuis s'est tant accrue, et se signala dans les combats glorieux qu'il soutint les 17 et 27 thermidor an 9 (1801) contre l'amiral Nelson. La paix ne mit point de terme à son infatigable activité: à peine les préliminaires en étoient-ils signés, qu'il fut nommé au commandement d'une escadre destinée pour Saint-Domingue. Chargé spécialement de l'attaque du Port-au-Prince, il entra de vive force dans la rade, soumit les forts, fit débarquer les troupes, et concourut puissamment à préserver la ville de l'incendie. Resté commandant en chef des forces navales à Saint-Domingue, c'est à l'activité et à la sage combinaison des mesures qu'il prit pour exécuter les ordres du gouvernement, qu'on dût le salut de la presque totalité de l'escadre qu'il commandoit, et que la guerre surprenoit dans ces parages. Il ne quitta St-Domingue qu'en brumaire an 12 (1803). La maladie et les fatigues l'avoient alors mis aux portes du tombeau. A peine rétabli, il sollicita l'honneur de rendre de nouveaux services: S. M. I. lui conféra le grade de vice-amiral et le commandement de l'escadre de la Méditerranée. Depuis cette époque il n'a cessé d'être en présence de forces supérieures, qui ont tenté vainement le blocus de Toulon. L'activité qu'il avoit imprimée aux bâtimens de son escadre et la forte discipline qu'il avoit organisée ne permirent pas à un vaisseau ennemi de paroître devant la rade, sans être à l'instant poursuivi, harcelé et forcé à quitter ces parages. Napoléon l'avoit nommé grand-officier de l'empire, inspecteur-général des côtes de la Méditerranée. Surpris le 22 thermidor par une maladie aiguë dont il ne se dissimula point le danger il fut en vain sollicité de se laisser porter à terre pour y recevoir les secours qu'exigeoit sa situation; il s'y refusa constamment, en disant: « Un officier de mer doit mourir sous le pavillon de son vaisseau. » Et il est expiré à bord du Bucentaure, dans la nuit du 1er au 2 fructidor, an 12 (1804).

TOUCHES. *V.* DESTOUCHES, II.

* TOULONGEON (Marie-Marguerite-Joseph, D'AUBIGNÉ, marquise de), dernier rejeton de l'illustre maison d'Aubigné, devenue si célèbre par la brusque franchise d'Agrippa d'Aubigné envers Henri IV, et par l'éclatante fortune de madame de Maintenon, naquit à Paris le 30 août 1746, de Louis d'Aubigné, gouverneur de Saumur et de Cécile de Boufflers. Elle avoit à peine 19 ans lorsqu'elle épousa de Toulongeon, depuis lieutenant-général des armées du roi et commandant à Besançon. Sa douceur, son humanité, sa bienfaisance, la firent chérir et respecter. La révolution vint lui fournir de

nouvelles occasions d'exercer ses vertus ; elle perdit sa fortune, fut incarcérée long-temps à Sainte-Pélagie, et n'en sortit qu'après le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794) ; son caractère ne fut pas même altéré par ces rudes épreuves : elle rapporta dans le sein de sa famille et de ses amis la même sérénité qui l'en avoit toujours fait chérir. Retirée depuis plusieurs années à Fontainebleau, elle y mourut le 25 mars 1805, âgée de 59 ans.

* I. TOULOUSE - LAUTREC (le comte de), maréchal-de-camp, député de la noblesse de la sénéchaussée de Castres aux états-généraux en 1789, s'étant rendu à Toulouse en mai 1790, il y fut arrêté le 17 juin, par ordre de la municipalité, comme cherchant à exciter une contre-révolution ; mais défendu alors à l'assemblée nationale par plusieurs membres, entre autres par son ami le comte d'Ambly et par Robespierre lui-même, il fut acquitté. Il se montra toujours un des partisans les plus francs et les plus sincères de la monarchie. Le 6 novembre 1790, de Lautrec défendit deux députés corses, attaqués par Mirabeau, et réclama hautement en faveur du maréchal de Castries, et demanda mais en vain, qu'il fût traité comme le maréchal de Broglie. Après la session, il se retira en Espagne, et devint en quelque sorte chef des émigrés qui s'y étoient réfugiés. Une correspondance interceptée en 1792, entre lui et un ancien garde-du-corps, prouve qu'il avoit dès-lors le dessein de faire soulever les contrées méridionales de la France ; mais n'ayant pu en venir à bout, il passa au service de la Russie ; en 1795 il se retira à Hambourg et s'y suicida sans qu'on ait pu connoître le motif de ce désespoir.

II. TOULOUSE (comtes de). *Voyez* Raimond, n^os I et II.

† TOUP (Jonathan), en latin *Toupius*, savant Écossais, théologien et critique, né en 1713, à Saint-Yves, au comté de Cornouailles, mort en 1785, élève du collége d'Exeter à Oxford, acheva ses études et fut reçu maître-ès-arts dans l'université de Cambridge. Il a publié des *Remarques sur Suidas*, imprimées à Oxford, 1790, 4 volumes in-8°, et donné une excellente *edition* de Longin.

I. TOUR (Berenger de la), l'un des premiers poètes français. Ses *Chansons* furent en vogue sous Henri II.

* II. TOUR (Guillaume de la), né au château de ce nom en Périgord, passa la plus grande partie de ses jours dans la Lombardie ; il se fit connoître parmi les troubadours de son siècle. Un désespoir amoureux lui coûta la raison et la vie. Il nous reste de lui treize *pièces*.

* III. TOUR (Dominique Perfault de la), médecin de l'école militaire de La Flèche, docteur de la faculté de Montpellier, et associé de la société de médecine de Paris, mort le 10 janvier 1811, fut redevable de sa longue vie à sa gaîté, à sa modération et à son régime. Il fut un praticien aussi habile qu'heureux. Pendant onze années il ne perdit pas un seul élève du gouvernement, quoique l'école de La Flèche fût composée de 400. Il aidoit la nature, sans la fatiguer par des remédes. Dans sa jeunesse il étoit entré en lice avec Le Cat, qui prétendoit que toutes les maladies ve-

noient d'un vice des solides. La Tour refuta cette opinion avec force, mais avec honnêteté. Le Journal de médecine de 1755 renferme les *écrits* des deux adversaires.

IV. TOUR D'AUVERGNE (Henri de la), vicomte de Turenne, duc de Bouillon, prince de Sédan et maréchal de France, né en 1555, servit avec distinction sous Charles IX et Henri III. Le vicomte de Turenne son père avoit épousé la fille du connétable de Montmorency, qui apprit à son petit-fils le métier de la guerre. Ayant embrassé le calvinisme, il s'attacha à Henri de Navarre dont il seconda la valeur à la bataille de Coutras et au siége de Paris en 1590. Le roi l'employa dans diverses négociations, et l'envoya à la reine d'Angleterre et à quelques princes protestans pour solliciter des secours. En 1592, il obtint le bâton de maréchal de France, et il avoit défait, cette même année, les troupes du duc de Lorraine, près de Beaumont-en-Argonne où il fut blessé de deux coups d'épée. Après s'être signalé dans d'autres occasions, il mourut à soixante-sept ans et demi. Marsollier a écrit sa vie, Paris, 1719, 3 vol. in-12. Henri IV lui avoit fait épouser Charlotte de La Mark souveraine de Sédan, morte en 1594. Il en eut un fils qui mourut; mais la souveraineté lui demeura. Il épousa en secondes noces Elisabeth de Nassau fille de Guillaume prince d'Orange, et de Charlotte de Bourbon. Une si grande alliance, sa valeur, ses talens militaires et ses négociations, en firent un homme très-important dans l'état. Marie de Médicis le craignoit, le ménageoit, et eut souvent besoin de lui. Il ne voulut cependant pas entrer dans le parti de cette princesse, et lui fit dire qu'il étoit trop vieux pour se mêler d'affaires si épineuses. Uniquement occupé à embellir et à fortifier la ville de Sédan, il y établit une académie, où la jeune noblesse calviniste de France et d'Allemagne venoit faire ses études et ses exercices. On y apprenoit l'art militaire sous les yeux d'un héros. Sa bibliothèque étoit nombreuse, et quoique le connétable Anne de Montmorency son grand-père, qui ne savoit ni lire ni écrire, ne l'eût pas fait élever dans le goût des belles-lettres, il avoit toujours aimé les gens savans et il se plaisoit à leur conversation. La fin de sa vie fut troublée par le chagrin de voir Fréderic, roi de Bohême, son neveu, dépouillé de tous ses états. Il laissa plusieurs enfans de sa seconde femme Elisabeth de Nassau, morte en 1642, entre autres deux garçons; Frédéric-Maurice duc de Bouillon (*Voyez* l'article suivant), et Henri, vicomte de Turenne. (*Voy.* ce dernier mot.)

V. TOUR (Frédéric-Maurice de la) duc de Bouillon, fils du précédent, et frère aîné du vicomte de Turenne, commença à porter les armes en Hollande sous le prince d'Orange son oncle, et s'acquit un nom en peu d'années par ses talens militaires. Ayant enlevé un convoi considérable et fait prisonnier le commandant de l'escorte, il contraignit Bois-le-Duc à se rendre peu de jours après. Etant gouverneur de Mastricht, il força les Espagnols à en lever le siége par des sorties fréquentes et meurtrières. Il s'attacha au service de France en 1635. Ce royaume étoit alors rempli de mécontens que le mi-

nistère impérieux du cardinal de Richelieu avoit soulevés ; le duc de Bouillon se laissa entraîner au torrent et contribua beaucoup à la victoire qu'ils remportèrent au combat de la Marfée. Réconcilié avec la cour, il fut nommé lieutenant général de l'armée d'Italie ; mais ayant été accusé d'avoir favorisé le complot de Cinq-Mars contre le cardinal, il fut arrêté à Casal, et n'obtint sa liberté qu'en cédant sa souveraineté de Sédan. L'espoir de la recouvrer peut-être le rengagea bientôt après dans la guerre civile sous la régence de la reine-mère. Il devint l'ame de son parti. Soit dégoût, soit amour du repos, il mit bas les armes au bout de quelque temps et fit sa paix avec le roi, qui en échange de Sédan lui donna en propriété les duchés-pairies d'Albret et de Château-Thierri, les comtés d'Auvergne et d'Evreux, etc. Il mourut l'an 1652, dans sa 48e année. Brave, actif, vigilant, le duc de Bouillon étoit digne par son mérite personnel et par sa naissance de parvenir au faîte des honneurs militaires ; mais son attachement aux intérêts des princes l'empêcha d'y monter. Ses *Mémoires* ont été imprimés avec ceux d'Agrippa d'Aubigné, in-12, Amsterdam, 1731. Il avoit épousé en 1634 Eléonore-Catherine Febronie de Bergh, dont il eut divers enfans ; les plus connus sont, Godefroi-Maurice de La Tour, grand chambellan de France, chef de la branche de Bouillon, mort en 1721 à 82 ans ; Frédéric-Maurice, lieutenant général, mort en 1707 à 66 ans, qui a formé la branche des comtes d'Auvergne ; Emmanuel-Théodose, plus connu sous le nom de cardinal DE BOUILLON. *Voyez* ce mot.

VI. TOUR-D'AUVERGNE-CORRET (Théophile-Malo de la). *Voyez* AUVERGNE.

VII. TOUR (George de la), professeur de botanique dans l'université de Padoue, mort en 1688 à 81 ans, est connu par une Histoire des Plantes sous ce titre : *Dryadum, Hamadryadum, Chloridisque Triumphus*, Patavii, 1685, in-folio ; et par un *Catalogus Plantarum Horti Patavini*, 1662, in-12.

VIII. TOUR (Bertrand de la), docteur de Sorbonne, de l'académie de Montauban et doyen du chapitre de cette ville, né à Toulouse au commencement du 18e siècle, mourut à Montauban en 1781. C'étoit un homme de bien, donnant l'exemple des vertus qu'il prêchoit, et qui ne ressembloit pas à ces faux dévots dont on a dit qu'ils étoient molinistes pour eux-mêmes, et jansénistes pour les autres. Son zèle lui fit entreprendre des missions dans des pays lointains ; sa charité se répandit en abondantes aumônes ; son amour pour les lettres l'engagea à fonder le prix annuel de deux cent cinquante livres pour les sujets proposés par l'académie de Montauban. On trouve seulement un peu de faste dans la légende de la médaille : *Ex munificentiâ Domini* DE LA TOUR ; comme s'il étoit question d'un aqueduc des Romains ou de la voie Appienne ! Nous avons de l'abbé de La Tour, I. Des *Sermons* en plusieurs vol. in-12. Dans les Discours de morale il est abondant, mais peu méthodique, et trop souvent lâche et diffus. Dans les Panégyriques, c'est de la poésie plutôt que de l'éloquence, tant il prodigue les images et les figures. Dans les uns et dans les autres on voit

un écrivain nourri de l'Ecriture et des Pères, II. Des *Réflexions sur le Théâtre*, in-12. Ce sont plusieurs brochures qu'il publia successivement contre la comédie et même contre les comédiens. Il a rassemblé tout ce qu'on a dit sur cette matière ; mais il se permet des digressions qui l'entraînent loin de son sujet, et il se livre à une humeur satirique et emportée qui affoiblit la bonté de ses raisons. Ce caractère caustique, que l'abbé de La Tour ne réprima pas toujours, intimidoit jusqu'à ses supérieurs, III. Des *Discours* et des *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie de Montauban, dont il fut un des membres les plus distingués. Il proposoit ordinairement le sujet des prix ; et ce sujet étoit toujours une vérité morale ou religieuse. On l'a blâmé de forcer par-là les concurrens à entasser dans leurs discours des lieux communs mille fois rebattus ; mais son but étant principalement d'exciter l'émulation des jeunes prédicateurs, il valoit mieux encore les engager à traiter des sujets moraux que de leur proposer de faire l'éloge d'un homme médiocre en phrases boursouflées et emphatiques, qui prouvent presque toujours une grande stérilité d'idées.

IX. TOUR (N. de la), l'un des plus célèbres peintres de portraits du 18e siècle, mort à Saint-Quentin, sa patrie, le 17 février 1788, à 85 ans, étoit non-seulement un grand artiste, mais un homme aimable. Il peignit nos gens de lettres les plus distingués, et vécut avec eux en homme capable de les entendre et de les apprécier. Sa conversation étoit gaie, vive, saillante et quelquefois un peu caustique. S'étant retiré sur la fin de ses jours à Saint-Quentin, il forma plusieurs établissemens très-utiles qui attestent le bon usage qu'il faisoit de sa fortune ainsi que de ses talens.

X. TOUR. *Voyez* TURENNE.

XI. TOUR. *V.* TOURNON, n° III.

I. TOUR-DU-PIN GOUVERNET (René de la), né en 1543 à Gouvernet près de la petite ville du Puy en Dauphiné, d'une famille noble comprise dans l'état des officiers du dauphin Humbert II, qui en 1343 prêtèrent serment de fidélité au roi de France, fut élevé dans la religion calviniste, et devint le compagnon d'armes de Dupuy-Montbrun et de Lesdiguières. En 1569 il se trouva à la bataille de Montcontour, et contribua ensuite à la victoire que Montbrun remporta en 1575 près de Die sur de Gordes qui commandoit l'armée royale. A la mort de Montbrun, les protestans voulurent élire un général en chef, et Gouvernet réussit à faire nommer Lesdiguières. Dans le combat livré en 1586 près de Montélimart, il défia Loriol comme ayant le plus beau cheval de l'armée, le vainquit et envoya en présent son cheval à Henri IV. Ce monarque eut pour Gouvernet la plus tendre estime, et la lui témoigna dans plusieurs de ses lettres. Brantôme, de Thou, et Louis Videl dans son Histoire du connétable de Lesdiguières, parlent avec éloge de ce chevalier, dont la devise étoit courage et loyauté, et disent qu'il falloit toujours songer à le soutenir quand il commandoit l'avant-garde, parce qu'il se précipitoit sur l'ennemi, et que l'armée étoit fort tranquille quand il étoit à l'arrière-garde et qu'il y soutenoit une retraite. Gouvernet com-

mandoit dans le Bas-Dauphiné, et étoit gouverneur de Montélimart, de Nions, de Mévouillon et de Die. Il mourut dans cette dernière ville en 1619, après avoir joui long-temps d'une pension de dix mille livres que la cour lui accorda pour ses importans services. Forcé par le point d'honneur de se battre en duel avec un de ses anciens amis, le seigneur du Pouet, il eut le malheur de le tuer et en resta inconsolable. Il acheta le champ où le combat s'étoit livré, et, quoique protestant, il en fit don aux religieux capucins pour célébrer à jamais un obituaire pour du Pouet. Ces derniers l'ont possédé jusqu'au moment de la révolution. Gouvernet devint le tuteur du fils de son ami et le maria ensuite à Justine de La Tour-du-Pin sa fille. —Le fils de Gouvernet, appelé comme lui René, fut député de la noblesse du Languedoc aux Etats généraux de 1614; il laissa quatre fils d'où sont descendues toutes les branches de La Tour-du-Pin qui existent en France. Le quatrième, Hector de La Tour-du-Pin-Montauban, épousa Charlotte Salvin du Cheilar, et devint chef des protestans du Dauphiné, tandis que son beau-frère du Roure-Brizon l'étoit de ceux du Vivarais. L'un et l'autre furent soumis par Lesdiguières en 1626. Louis XIII fit Hector maréchal de camp, lui donna cent mille livres et le gouvernement de Montélimart qui avoit passé à son petit-fils au moment de la révolution.

II. TOUR-DU-PIN (N. de la), fils d'Alexandre de La Tour-du-Pin-Montauban et petit-fils d'Hector, dont il est fait mention dans l'article précédent, devint évêque de Toulon, et s'y montra en héros chrétien dans l'affreuse peste qui ravagea cette ville en 1720. Tandis que de Belzunce, évêque de Marseille, y donnoit l'exemple du plus grand courage, La Tour-du-Pin partageoit à Toulon son dévouement généreux. Il prodigua aux malades les soins, les secours, les consolations, et mourut quelque temps après sincèrement regretté de tous ses diocésains.

III. TOUR-DU-PIN (Jacques-François-René de la), né en Dauphiné en 1721, abbé d'Ambournai et grand-vicaire de Riès, se signala de bonne heure dans la chaire. Il prêcha l'Avent à la cour en 1755. Son action étoit noble et affectueuse. Elle auroit eu plus de dignité, peut-être s'il y étoit entré moins de jeu; mais c'étoit le ton de l'auteur. Il avoit commencé à publier ses panégyriques, 6 vol. in-12, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'emporta le vingt-six juin 1765. « Plans simples et presque toujours pris dans le cœur du sujet : style facile, uni, coulant, assez concis, mais sans sécheresse; plus délicat que recherché, ne s'élevant qu'avec les choses qu'il traite, et n'empruntant jamais sa force que de l'énergie même des objets, et coloris en général aussi doux qu'égal : voilà, dit Querlon, l'idée que nous donnerions de son genre. » Nous ajouterons à ce jugement que l'abbé de La Tour-du-Pin emploie trop souvent l'antithèse; que ses applications de l'Ecriture sont ingenieuses, mais qu'elles ne sont pas toujours justes. Cet orateur avoit prêché le panégyrique de Saint-Louis devant l'académie française en 1751. Il étoit de l'académie de Nanci.

* IV. TOUR-DU-PIN GOUVERNET (Jean-François, comte

de la), frère du précédent, né à Grenoble en 1728, lieutenant-général des armées du roi, fut député de la noblesse de Saintes aux Etats-généraux en 1789. Il s'y rangea du côté de la minorité de son ordre, se réunit aux communes, et fut ensuite appelé au ministère de la guerre. Le 4 août de cette année il écrivit à l'assemblée, pour lui annoncer sa nomination, et protester de son attachement à ses décrets; il présenta ensuite un plan pour l'organisation de l'armée. Le 6 avril 1790 il fut dénoncé à l'occasion de l'enlèvement arbitraire de Muscard, bas-officier au régiment de Vivarais, accusé d'insubordination, et défendu par le côté gauche comme attaché à la révolution. Les désordres et les insurrections multipliés qui éclatoient parmi les troupes le forcèrent de se plaindre souvent à l'assemblée. Le 29 août, il lui annonça les mouvemens des armées autrichiennes vers les Pays-Bas. Accusé avec les autres ministres, il fut déclaré avoir perdu la confiance de la nation; il donna sa démission, et le roi le remplaça le 16 novembre par M. Duportal; il fut arrêté le 6 mai 1793, mis en liberté et arrêté de nouveau le 31 août. Il fut appelé en témoignage dans le procès de la reine, et il eut le courage de faire l'éloge de cette princesse, et d'avoir pour elle, devant ses juges, tous les égards qu'il lui devoit. Traduit lui-même peu de jours après devant le même tribunal, il fut condamné à mort le 28 avril 1794.

TOUREIL. *Voyez* TOURREIL.

*TOURNAN (Elizabeth-Claire), femme de N. H. Tardieu, a gravé un grand nombre d'estampes; les principales sont : le *Concert*, d'après J.-J. de Troy; la *Marchande de moutarde*, d'après le Ch. Hutin; l'*Aimable repos*, d'après Jeaurat, etc.

TOURNEBU (Odet de), avocat au parlement de Paris, et premier président de la cour des monnoies de cette ville, mourut en 1581 à la fleur de son âge, après avoir donné une comédie en cinq actes, intitulée les *Contens*, 1584, dont tout le public fut très-mécontent.

† TOURNEFORT (Joseph PITTON de), né à Aix en Provence le 5 juin 1656, d'une famille noble, se sentit botaniste, dit Fontenelle, dès qu'il vit des plantes. Quelquefois il manquoit à sa classe pour aller herboriser à la campagne et pour étudier la nature, au lieu de la langue des anciens Romains. Ses parens le destinèrent à l'état ecclésiastique; mais la mort de son père, arrivée en 1677, le laissa entièrement maître de suivre son inclination. Il profita aussitôt de sa liberté, et parcourut en 1678 les montagnes du Dauphiné et de Savoie. En 1679 il alla à Montpellier, où il se perfectionna beaucoup dans l'anatomie et dans la médecine. Un jardin des plantes établi dans cette ville par Henri IV lui fut d'un grand secours. De Montpellier il passa aux Pyrénées, où il fut dépouillé deux fois par les miquelets espagnols, sans que ces accidens pussent diminuer son ardeur. Les rochers affreux et presque inaccessibles qui l'environnoient de toutes parts s'étoient changés pour lui en une magnifique bibliothèque, où il avoit le plaisir de trouver tout ce que sa curiosité demandoit. Un jour une méchante cabane où il couchoit, tomba tout-à-coup. Il fut deux heures enseveli sous

les ruines, et il y auroit péri si on eût tardé encore quelque temps à le retirer. Il revint à Montpellier à la fin de 1681, et de là il retourna chez lui à Aix, où il rangea dans son herbier toutes les plantes qu'il avoit ramassées en Provence, en Languedoc, en Dauphiné, aux Alpes et aux Pyrénées. Fagon, premier médecin de la reine, l'appela à Paris en 1683, et lui procura la place de professeur en botanique au jardin royal des plantes. Cet emploi ne l'empêcha pas de faire plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, en Hollande et en Angleterre. Il trouva par-tout des amis et des admirateurs. Herman, professeur de botanique à Leyde, voulut lui résigner sa place, et pour l'engager à l'accepter, il lui fit entrevoir une pension de quatre mille livres des états généraux; mais Tournefort préféra sa patrie à des offres si flatteuses. La France ne fut pas ingrate; l'académie des sciences lui ouvrit son sein en 1692, et le roi l'envoya en 1700 en Grèce, en Asie, non-seulement pour chercher des plantes, mais encore pour y recueillir des observations sur toute l'histoire naturelle, sur la géographie ancienne et moderne, et même sur les mœurs, la religion et le commerce des peuples. Il vouloit aller en Afrique, mais la peste qui étoit en Egypte le fit revenir de Smyrne en France au bout de deux ans. Ses courses et ses travaux avoient beaucoup altéré sa santé; et ayant reçu par hasard un coup fort violent dans la poitrine, il mourut le 22 décembre 1708. Il laissa par son testament son cabinet de curiosités au roi pour l'usage des savans, et ses livres de botanique à l'abbé Bignon. C'étoient deux présens considérables. Tournefort étoit d'un tempérament vif, laborieux, robuste. Un grand fonds de gaieté naturelle le soutenoit dans le travail, et son corps aussi bien que son esprit avoient été formés pour la botanique. Ses principaux ouvrages sont, I. *Elémens de Botanique* ou *Méthode pour connoître les Plantes*, imprimés au Louvre, en 3 vol. in-8°, 1694, avec 451 figures. Cet ouvrage, fait pour mettre de l'ordre dans ce nombre prodigieux de plantes semées si confusément sur la surface de la terre, les réduit toutes à quatorze classes, par le moyen desquelles on descend à 673 genres, qui comprennent sous eux 8846 espèces de plantes soit de terre, soit de mer. C'est par la fleur et le fruit que Tournefort a entrepris de classer les plantes que Linnée a cru devoir mieux différencier par les étamines et les pistils. Les botanistes ont été partagés entre ces deux méthodes; mais on ne peut disconvenir qu'à bien des égards celle du naturaliste français est préférable à celle du suédois. « Parmi les méthodes, dit le célèbre Buffon, qui portent sur la fructification, celle de Tournefort est la plus remarquable, la plus ingénieuse et la plus complète. En homme d'esprit il a fait ses distributions et ses exceptions avec une science et une adresse infinies. Linnée a forcé la nature au point de confondre les objets les plus disparates; il a mis ensemble le mûrier et l'ortie, la tulipe et l'épine-vinette, l'orme et la carotte, la rose et la fraise, le chêne et la pimprenelle. Cette nouvelle méthode a encore d'autres défauts essentiels. Comme les caractères des genres sont pris de parties infiniment petites, il faut aller, le microscope à la main, pour reconnoître un arbre ou une plan-

te; la grandeur, la figure, le port extérieur, les feuilles, toutes les parties apparentes ne servent plus à rien, il n'y a que les étamines; et si l'on ne peut pas voir les étamines, on ne sait rien, on n'a rien vu. Ce grand arbre que vous apercevez n'est peut-être qu'une pimprenelle, il faut compter ses étamines pour savoir ce que c'est: mais malheureusement encore pour le système, il y a des plantes qui n'ont point d'étamines; il y a des plantes dont le nombre des étamines varie; et voilà la méthode en défaut malgré la loupe et le microscope. Si la méthode de Linnéus l'a emporté sur celle de Tournefort, ce n'est point par son mérite intrinséque; mais parce que Linnéus a employé une nomenclature plus commode, parce qu'il a donné à ses plantes des caractères plus précis, exprimés dans un langage mieux défini, et sur-tout parce qu'il a toujours eu soin d'insérer dans les nouvelles éditions de son livre les plantes que l'on découvroit. » Tournefort a donné de ses *Elémens* une édition plus ample en latin, sous le titre de *Institutiones rei herbariæ*, 3 volum. in-4°, avec 25 planches de plus; mais la première édition est plus recherchée, parce que les figures sont moins usées que dans la seconde. II. *Corollarium Institutionum rei herbariæ*, imprimé en 1703, dans lequel il fait part au public des découvertes qu'il avoit faites sur les plantes dans son voyage d'Orient. III. Son *Voyage du Levant*, imprimé au Louvre, 1717, 2 vol, in-4°, et réimprimé à Lyon, 3 vol. in-8°. Ce livre curieux renferme non-seulement des découvertes de botanique; on y trouve encore des descriptions exactes, tout ce qui a rapport aux mœurs des peuples et une grande connoissance de l'histoire ancienne et moderne. L'abbé de La Porte a pris dans cet ouvrage ce qu'il y a de plus intéressant dans les deux premiers volumes de son *Voyageur français*. IV. *Histoire des plantes des environs de Paris*, imprimée au Louvre, 1698, in-12; réimprimée en 1725, 2 vol. in-12. Ce livre est utile par l'attention qu'a l'auteur de marquer l'usage qu'on peut faire en médecine de chaque plante. V. *Traité de matière médicale*, 1717, 2 vol. in-12. VI. Tournefort avoit fourni à l'académie des sciences plusieurs *Mémoires* insérés parmi ceux de cette compagnie. On lui doit sur-tout le renouvellement de l'hypothèse de la végétation des pierres, oubliée depuis long-temps et appuyée sur des preuves nouvelles.

TOURNELLE (la marquise de la). *Voyez* MAILLY, n° VIII.

† TOURNELY (Honoré), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Antibes le 28 août 1658 de parens obscurs, gardoit les pourceaux, comme Sixte-Quint, lorsqu'ayant aperçu un carrosse sur la route de Paris, il lui prit envie d'aller voir un de ses oncles qui avoit une petite place à Saint-Germain-l'Auxerrois. Ce fut à ce bon prêtre qu'il dut son éducation. La vivacité de son esprit et ses talens lui firent des protecteurs. La plupart de ceux qui ont excellé dans quelque genre n'y ont point eu de maître. Par la facilité avec laquelle Tournely fit son cours de philosophie et de théologie, on auroit dit qu'il étoit né pour ces deux sciences. Ayant été reçu docteur de Sorbonne en 1686, il devint professeur de théologie à Douai en 1688. Ses protecteurs lui procu-

rèrent un canonicat à la Sainte-Chapelle de Paris, une abbaye, et enfin une chaire de professeur en Sorbonne. L'abbé Tournely la remplit pendant 24 ans avec beaucoup de succès, et il ne la quitta qu'en 1716. Ce docteur joua un grand rôle dans les querelles de la constitution *Unigenitus*, à la défense de laquelle il consacra sa plume. Il travailloit pour elle, lorsqu'une attaque d'apoplexie le priva de la vue, et le conduisit au tombeau le vingt-six décembre 1729. Ce théologien avoit de l'esprit, de la facilité, du savoir; et il s'en servit pour faire sa fortune. Ses ennemis l'ont accusé d'avoir eu un caractère ambitieux et souple. Ils prétendent même qu'il ne se faisoit pas difficulté d'écrire contre sa pensée : reproche qu'on a droit de faire à plus d'un écrivain. On a de Tournely : Un *Cours de Théologie*, en latin, en 16 vol. in-8°. Cette Théologie a été réimprimée à Venise en 16 vol. in-4°. On en a *trois Abrégés* : l'un est de Montagne, docteur de Sorbonne; le second, moins étendu, est de Robbe; le troisième a paru, depuis 1744, par Collet, de la Congrégation de Saint-Lazare : c'étoit le plus en usage dans les séminaires.

†TOURNEMINE (René-Joseph de), né le 26 avril 1661 à Rennes, d'une des plus anciennes maisons de Bretagne, travailla long-temps au *Journal de Trévoux*, et fut bibliothécaire des jésuites de la maison-professe à Paris. La plupart des savans de cette capitale le regardoient comme leur oracle. Tout étoit de son ressort : Ecriture-sainte, théologie, belles-lettres, antiquité sacrée et profane critique, éloquence, poésie même. Il est certain qu'à une imagination vive, il joignoit une érudition peu commune et variée. Il étoit d'un caractère fort communicatif, sur-tout à l'égard des étrangers. Trop prévenu en faveur de son savoir et encore plus de sa naissance, il se plaignoit quelquefois qu'on le confondît avec un simple religieux. Le président de Montesquieu ayant eu a se plaindre de lui, ne s'en vengea qu'en demandant : « qu'est-ce que le père de Tournemine ? Je ne le connois pas. » Ce jésuite mourut à Paris le seize mai 1739. On a de lui, I. Un grand nombre de *Dissertations* répandues dans le *Journal de Trévoux*, commencé en 1701 et terminé en 1767. L'un de ses continuateurs, Jean-Louis Jolivet, médecin de la faculté de Reims, mort en 1764, avoit donné le *Secret du gouvernement jésuitique ;* mais il n'eut pas celui des bons écrivains qui avoient les premiers fait valoir ce Journal, le savoir et le goût. II. Une excellente édition de *Menochius*, 2 vol. in-fol., 1719. III. Deux *Dissertations* dans L'*Histoire des Juifs*, de Prideaux, en 6 vol. in-12 ; 1° sur la *Ruine de Ninive* et la *Durée de l'Empire assyrien ;* 2° sur les *Livres de l'ancien Testament*, que les protestans n'admettent pas dans leur canon de l'Ecriture. IV. Un *Traité* en manuscrit contre les rêveries du P. Hardouin, qui avoit voulu le choisir pour être un de ses apôtres, et dont il fut un des plus ardens adversaires. *Voyez* les articles BERRUYER, MENOCHIUS *et* LEIBNITZ, n° XII de ses ouvrages.

TOURNES (Jean de), habile imprimeur de Lyon, contemporain de Sébastien Gryphe,

fut père d'un autre imprimeur appelé Jean comme lui. Ils se rendirent recommandables par plusieurs bonnes éditions, mais fatigantes à lire parce qu'ils n'employoient que le caractère italique. Le fils a traduit en français plusieurs ouvrages italiens, tels que les *Fortifications* de Jérôme Catanès, les *Nouvelles* de Bandello, l'*Ecurie* de Marco Panari. Le seul écrit entièrement de lui est un *Recueil* latin de portraits et de vies des anciens philosophes, imprimé en 1559, in-8°. Il mourut à Genève, où il s'étoit retiré à cause de la religion. Ses descendans revinrent à Lyon, et y firent un grand commerce de livres latins avec l'Italie et l'Espagne. Jean-Chrétien Wolf dédia en 1749 ses deux vol. in-8° sur les *Monumens de l'Imprimerie* aux de Tournes de Lyon, comme à la plus ancienne famille connue par ses talens dans la typographie.

TOURNET (Jean), avocat parisien, se distingua moins par son éloquence que par des compilations utiles. Les principales sont les suivantes, I. La *réduction* du Code de Henri III, 1622, in-folio. II. Un recueil d'*Arrêts* sur les matières bénéficiales, 1631, en deux vol. in-folio. III. Des *Notes* sur la Coutume de Paris. IV. Une *Notice* des diocèses, en 1625, qui avoit déjà paru avec sa *Police ecclésiastique*. V. Il *traduisit* en français les œuvres de Chopin; et sa traduction, publiée en 1635, fut réimprimée avec plus de soin et des augmentations en 1662, cinq vol. in-fol. Il se piquoit aussi de poésie, et on a quelques *vers* de lui.

† TOURNEUR (Pierre le), né à Valognes en Normandie en 1736, mort à Paris le 24 janvier 1788, composa d'abord pour les prix académiques et obtint des couronnes à Montauban et à Besançon. Les discours qui lui méritèrent cet honneur sont remplis d'éloquence et de philosophie, et écrits d'un style harmonieux et noble. Mais ce qui contribua le plus à le faire connoître, fut sa traduction ou plutôt son imitation des *Nuits d'Young*. (*Voyez* YOUNG.) Le traducteur, marchant toujours à côté de son modèle lorsqu'il est digne d'être suivi, le corrige quand il se perd dans des lieux communs ou des répétitions, et substitue des idées et des images à celles qui n'auroient aucune grace dans notre langue. Cet ouvrage fit la plus grande sensation. Plusieurs prédicateurs en détachèrent des lambeaux pour en orner leurs sermons. Le succès des *Nuits de Young* engagea Le Tourneur à faire passer dans notre langue plusieurs autres productions anglaises. Il traduisit successivement les *Méditations d'Hervey*, in-12. L'*Histoire de Richard Savage; Ossian, fils de Fingal; les Poésies Galliques*; une grande partie de l'*Histoire Universelle*, publiée en Angleterre; *les Œuvres de Shakespeare; les Vues de l'évidence de la Religion Chrétienne; Clarice*, dix vol. in-8°. *Le Nord du Globe* ou *Tableau de la Nature, dans les contrées septentrionales*, de l'anglais de Pennant, Paris, 1789, 2 vol. in-8°. Les discours ou préfaces qui précèdent la plupart de ces versions sont pleines d'idées fortes, et les versions elles-mêmes ont le mérite, aujourd'hui infiniment rare, d'un style lié et soutenu, mais qui tend quelquefois à l'emphase. Le Tourneur, qui s'étoit presque borné au travail de la traduction, au-

roit pu être un excellent écrivain original ; mais sa modestie lui inspiroit la défiance de ses talens. Il a aussi traduit les tom. 3 et 4 de l'*Histoire de Charles V*, par Robertson. Sa vie a été un cours de vertus privées et de philosophie pratique. Laborieux, patient, renfermé dans son cabinet, il fut étranger aux rivalités littéraires et aux agitations de la capitale. Sa conversation étoit douce comme ses mœurs. Sa maison fut l'image du calme et du bonheur. il connut tous les sentimens honnêtes et ne méconnut que ceux qui rendent la vie malheureuse, tels que le désir de la renommée et le tourment de l'envie. Sa traduction de Shakespeare lui procura des injures et même des tracasseries ; il sut être insensible aux unes et aux autres, quoique Voltaire fût à la tête du parti qui cherchoit à déprimer le poète anglais et son interprète. On peut en juger par cette lettre très singulière de ce dernier ; il l'écrivoit à La Harpe. « Il faut que je vous dise combien je suis fâché contre un nommé Le Tourneur qu'on dit secrétaire de la librairie et qui ne me paroît pas le secrétaire du bon goût. Auriez-vous lu les deux volumes de ce misérable, dans lesquels il veut nous faire regarder Shakespeare comme le seul modèle de la véritable tragédie ? Il l'appelle le *Dieu du théâtre !* Il sacrifie tous les Français sans exception à son idole, comme on sacrifioit autrefois des cochons à Cérès : il ne daigne pas même nommer Corneille et Racine. Ces deux grands hommes sont seulement enveloppés dans la proscription générale, sans que leurs noms soient prononcés. Il y a déjà deux tomes imprimés de ce Shakespeare, qu'on prendroit pour des pièces de la Foire faites il y a deux cents ans. Il y en aura encore 5 volumes. Avez-vous une haine assez vigoureuse contre cet impudent imbécille ? Souffrirez-vous l'affront qu'il fait à la France ? Il n'y a point en France assez de camouflets, assez de bonnets d'âne, assez de piloris pour un pareil faquin. Le sang pétille dans mes vieilles veines en vous parlant de lui. S'il ne vous a pas mis en colère, je vous tiens pour un homme impassible. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que le monstre a un parti en France ; et pour comble de calamité et d'horreur c'est moi qui autrefois parlai le premier de ce Shakespeare ; c'est moi qui le premier montrai aux Français quelques perles que j'avois trouvées dans son énorme fumier. Je ne m'attendois pas que je servirois un jour à fouler aux pieds les couronnes de Racine et de Corneille pour en orner le front d'un histrion barbare. Tâchez, je vous prie, d'être aussi en colère que moi ; sans quoi je me sens capable de faire un mauvais coup. »

† TOURNEUX (Nicolas le), naquit à Rouen le 30 avril 1640, de parens peu fortunés. L'inclination qu'il fit paroître dès son enfance pour la vertu et pour l'étude engagea du Fossé, maître des comptes à Rouen, de l'envoyer à Paris au collége des jésuites. Il y fit des progrès si rapides qu'on le donna pour émule à Le Tellier, depuis archevêque de Reims. Après avoir fait sa philosophie au collége des Grassins sous Hersent, il devint vicaire de la paroisse de St. Etienne des Tonneliers à Rouen, où il se distingua par ses talens pour la chaire. En 1675 il remporta le prix de l'académie française ; et ce triomphe lui fit d'autant plus

d'honneur, qu'il ne composa son discours que la veille du jour qu'on devoit examiner les pièces. Il quitta bientôt la province pour la capitale, où il obtint un bénéfice à la Sainte-Chapelle et une pension du roi de 300 écus. Son éloquence la lui mérita. Louis XIV demandant un jour à Boileau qui étoit ce prédicateur qu'on nommoit Le Tourneux, et auquel tout le monde couroit? « Sire répondit ce poète, Votre Majesté sait qu'on court toujours à la nouveauté; c'est un prédicateur qui prêche l'Evangile. » Le roi lui ayant ordonné de lui en dire sérieusement son avis, il ajouta: « Quand il monte en chaire il fait si peur par sa laideur, qu'on voudroit l'en voir sortir; et quand il a commencé à parler on craint qu'il n'en sorte. » Pour se dérober à ces applaudissemens, il passa les dernières années de sa vie dans son prieuré de Villers-sur-Fère en Tardenois dans le diocèse de Soissons. Il y vécut en solitaire. Cet écrivain mourut subitement à Paris le 28 novembre 1689. Son attachement aux sentimens des solitaires de Port-Royal lui attira quelques mortifications. Ses ouvrages sont, I. *Traité de la Providence sur le miracle des sept pains*. II. *Principes et règles de la vie chrétienne avec des avis salutaires pour un pécheur converti à Dieu*, in-12, III. *Instructions et Exercices de piété durant la sainte Messe*. IV. *La Vie de Jésus-Christ*. V. *L'année chrétienne*, 1683 et années suivantes, 13 vol, in-12. VI. *Traduction* du Bréviaire romain en français, 4 vol. in-8°. VII. *Explication littérale et morale* sur l'Epître de St. Paul aux Romains. VIII. *Office de la Vierge* en latin et en français, avec une préface, des remarques er des réflexions. X. Le *Catéchisme de la pénitence*, etc. Sa traduction française du Bréviaire fut censurée par une sentence de Cheron official de Paris, en 1688; mais Arnauld en prit la défense. On attribue encore à Le Tourneux un *Abrégé des principaux traités de théologie*, in-4°. Les lumières de Le Tourneux furent utiles à Saci et à du Fossé dont il revoyoit les ouvrages; à Santeuil, auquel il fournit le canevas de ses plus belles hymnes; à de Vert, qui le consultoit sur les matières liturgiques. *Voyez* BRUN, n° V.

† TOURNI (Louis-Urbain AUBERT, marquis de), né aux Andelys en 1697, fut élevé pour la magistrature. Il s'y distingua par son zèle et par ses lumières. Nommé à l'intendance de Limoges, il montra des talens qui lui méritèrent bientôt celle de Bordeaux. Le nouvel intendant se rendit recommandable dans cette ville, qui lui doit en partie le port qui l'embellit et qui l'enrichit, ainsi que presque tous les établissemens qui ont étendu son commerce dans les deux Mondes. Un grand nombre d'édifices élégans et utiles furent élevés par ses soins. Il n'éprouva cependant que des obstacles; mais il sut les vaincre. Son activité étoit extrême. Sa lampe étoit constamment allumée deux ou trois heures avant le jour. Au milieu des affaires, il conserva toute la sensibilité de son cœur. Il vouloit être aimé de ceux qu'il enrichissoit, il ne put y réussir. Le chagrin vint épuiser ses forces déjà affoiblies par le travail. Il mourut en 1758, loin de Bordeaux, en regrettant de n'avoir pu remplir tous ses plans de bienfaisance. Aujourd'hui sa mémoire est honorée dans cette même ville, où

il essuya tant de contradictions de son vivant.

TOURNIÈRES (Robert), peintre, né à Caen en 1676, vint jeune à Paris et se mit sous la conduite de Bon de Boullongne, pour se perfectionner dans son art. Il s'attacha principalement au portrait, et le fit avec un succès merveilleux. Il s'appliqua ensuite à peindre en petit des *Portraits historiés* ou des *Sujets de caprice* dans le goût de Schalken et de Gérard Dow. Dans ses portraits en grand, la ressemblance égale le coloris, et l'harmonie de l'ensemble y est mieux observée. Dans les petits, il imite très-bien le beau ton de couleur de ses modèles, leurs effets séduisans et ce précieux fini qu'on ne peut trop estimer. Son morceau de réception à l'académie fut l'*Origine de la peinture*, ou Dibutade peignant à la lueur d'un flambeau l'ombre de son amant. Le duc d'Orléans régent l'honoroit de temps en temps de ses visites. « Je m'amuse aussi à peindre quelquefois, lui disoit ce prince, mais je ne suis pas si habile que vous. » Ce prince trouvoit cependant qu'il avoit un peu trop d'amour-propre. Un jour ce peintre montra plusieurs de ses ouvrages au régent, et les vanta beaucoup à son ordinaire. Dès que l'artiste fut parti, le duc d'Orléans dit en plaisantant: « J'aime à voir les tableaux de Tournières, il épargne la peine de les louer. » Celui-ci disoit: « Le talent d'un peintre n'est pas de faire connoître aux autres qu'il a de l'esprit, mais de leur apprendre qu'ils en ont. » On connoît deux portraits gravés d'après lui: l'un par Sarrabat est le portrait de La Roque; l'autre par Doullé est celui de Maupertuis. Tournières étant vieux et n'ayant pas d'enfans de deux mariages qu'il avoit contractés, se retira dans sa patrie en 1750 et y mourut deux après d'une manière très-édifiante.

† I. TOURNON (François de), d'une famille illustre, entra dans l'ordre de Saint-Antoine de Viennois, fut l'un des principaux conseillers du roi François I^er; archevêque d'Embrun en 1517, de Bourges en 1523, d'Auch en 1537, de Lyon en 1551; abbé de Tournus, d'Ambournai, de la Chaise-Dieu, d'Ainai, de Saint-Germain-des-Prés, de St.-Antoine, etc. Ces différens bénéfices auroient produit plus d'un million de rentes. Il avoit cependant pris pour devise ce mot de saint Paul: *Non quæ super terram;* et cette devise ne parut pas une satire, parce qu'il fit toujours un bon usage de ses revenus. Clément VII l'honora de la pourpre en 1530, et le roi l'envoya ambassadeur en Italie, en Espagne et en Angleterre. Il ne se distingua pas moins par ses succès dans les négociations que par son amour pour les sciences. Il avoit toujours auprès de lui ou Muret ou Lambin, ou quelques autres hommes doctes. Il fonda un collége à Tournon en Vivarès, qu'il donna depuis aux jésuites. Ce prélat mourut le 22 avril 1562, à 73 ans. « Homme, dit le président de Thou, d'une prudence, d'une habileté pour les affaires, et d'un amour pour sa patrie, presque au-dessus de tout ce qu'on peut penser. François I^er l'avoit mis à la tête des affaires. Après la mort de ce prince, l'envie le fit chasser de la cour; mais il fut toujours estimé, considéré et respecté de tous, même de ses envieux. On le vit

toujours opposé aux protestans, persuadé qu'on ne pouvoit rien changer ou innover en matière de religion, sans troubler la paix et la tranquillité de l'état. » Après avoir présidé au colloque de Poissy, où son éloquence éclata contre Bèze, qui faisoit des plaisanteries sur le sacrement de l'Eucharistie, où il lui disoit : *Indoctus doctos pascis*..... On n'exige pas d'un grand seigneur qu'il soit savant à la manière des érudits, mais qu'il protège les savans ; et c'est ce que fit le cardinal de Tournon. Malgré son goût pour les gens de lettres, il empêcha François Ier d'appeler Melanchthon en France. Il se présenta un jour devant ce prince, les Œuvres de saint Irénée à la main. Le roi lui demanda quel étoit ce livre ? « C'est, sire, répondit-il, l'ouvrage d'un des premiers évêques de votre royaume. Voici un endroit où il rapporte que saint Jean l'évangéliste étant entré dans un bain public, et y voyant l'hérétique Cerinthe, il s'en retira sur-le-champ comme d'un lieu empesté. Cependant, sire, vous qui n'avez pas les lumières d'un apôtre, et qui malgré votre puissance pouvez si aisément être trompé, vous avez promis, dit-on, une audience publique à un des chefs du luthéranisme. » A ces raisons il en ajouta d'autres pour prouver que la politique même lui défendoit d'appeler un chef de secte dans ses états ; et le roi révoqua les passe-ports.

† II. TOURNON (Charles-Thomas MAILLARD de), issu d'une ancienne famille originaire de Savoie, naquit à Turin en 1668. Il embrassa l'état ecclésiastique de bonne heure, et fut élevé à Rome dans le collége de la Propagande. Clément XI le sacra patriarche d'Antioche en 1701, et l'envoya à la Chine en qualité de légat apostolique, pour régler les différens survenus entre les missionnaires. Il arriva dans cet empire en 1705. Son premier soin fut de défendre, par un mandement sévère, de mettre dans les églises des tableaux avec cette inscription :

ADOREZ LE CIEL !

Le culte que les Chinois rendent à leurs ancêtres, à Confucius et aux planètes, lui parut tenir de l'idolâtrie ; il le défendit. Il alla ensuite à Pekin, où l'empereur lui fit un accueil favorable, et eut la bonté de lui expliquer le sens des paroles qu'il avoit proscrites dans les églises ; mais cette faveur ne fut que passagère. Peu de temps après il fut conduit à Macao, et l'évêque de Conon, son vicaire apostolique, fut banni. Dans un décret que l'empereur chinois adressa à ce vicaire, il lui parloit ainsi, selon le père d'Avrigny : « Vous êtes moins venus à la Chine pour y prêcher la loi chrétienne que pour y brouiller. Les Chinois qui se sont faits chrétiens, pensoient que tous les missionnaires étoient d'accord. Maintenant qu'il y en a parmi vous qui, par caprice, par ineptie, ou par le désir de l'emporter sur les autres, les accusent témérairement d'expliquer mal nos cérémonies, c'est chercher, non pas à étendre votre religion, mais à la ruiner de gaieté de cœur, et m'obliger de vous chasser de la Chine. » Malgré cet avis de l'empereur, Tournon publia un mandement le 25 janvier 1707, pour servir de réglement à la conduite que devoient garder les missionnaires quand ils sont interrogés sur le

culte des Chinois, et ce mandement ne raccommoda pas ses affaires. Clément XI lui envoya le chapeau de cardinal la même année; mais il n'en mourut pas moins en prison le 8 juin 1710. On prétend qu'il disoit dans l'amertume des mauvais traitemens qu'il essuya, « que quand l'esprit infernal seroit venu à la Chine, il n'y auroit pas fait plus de mal qu'eux. » On accusoit faussement les jésuites de l'avoir empoisonné; mais le véritable poison qui l'enleva fut la disette et les désagrémens de la captivité la plus dure. Un missionnaire nommé Mezzabarba, ayant été obligé de quitter la Chine, emporta avec lui le corps du cardinal de Tournon, qui fut enterré solennellement en 1723 dans le collége de la Propagande. Voltaire parle de ce cardinal comme d'un prêtre savoyard, nommé Maillard, qui avoit pris le nom de Tournon. Il n'avoit pas besoin d'usurper ce nom, puisque son grand-père, son père et son frère, l'avoient toujours porté. — Félix Emmanuel, marquis de Tournon, frère aîné du cardinal, capitaine des gardes du duc de Savoie, et lieutenant général de ses armées, étoit un noble distingué non-seulement par sa naissance, mais encore par la confiance dont son prince l'honoroit.

III. TOURNON (Claude *ou* Claudine de La Tour de Turenne, comtesse de), fille de François de La Tour, premier du nom, vicomte de Turenne et d'Anne de La Tour de Bologne, sa seconde femme, fut mariée en 1535 à Just, comte de Tournon. Elle étoit parente de Catherine de Médicis, et son courage héroïque parut à la défense de la ville de Tournon, assiégée deux fois par les protestans, l'une en 1567, et l'autre en 1570. Madame de Tournon leur fit lever le siége honteusement. Elle mourut le 6 février 1591, avec la réputation d'une héroïne Elle a eu son historien dans Jean Villemin, qui a fait en vers latins, *Historia Belli quod cum hæreticis rebellibus gessit, anno* 1567, Claudia de Turenne, *domina* Turnonia, *auctore Joanne Villemino*, in-4°, Paris, 1569.

* IV. TOURNON, homme de lettres sans réputation et sans vrais talens, a publié, I. *L'Art du Comédien*. II. *Les promenades de Clarisse et du marquis de Volzi, ou Nouvelle méthode pour apprendre les principes de la langue et de l'orthographe françaises, à l'usage des dames*, 1784. III. *Révolutions de Paris, dédiées à la Nation*, 1789, 1790. IV. *Introduction aux Révolutions de l'Europe*, 1790. C'est une contrefaçon du *Journal des Révolutions*, publié par L. Prudhomme. V. *Moyens de rendre propres les rues de Paris*, 1790. Attaché au parti de la révolution, mais avec un esprit modéré, il périt sur l'échafaud en 1793.

† TOURON (Antoine), dominicain, né à Graulhet, dans le diocèse de Castres en 1686, mort à Paris le 2 septembre 1775, étoit tombé dans l'enfance; mais jusqu'à l'âge de 83 ans sa santé fut vigoureuse et son esprit se soutint. Il étoit très-estimé dans son ordre comme savant. Dans un voyage qu'il fit à Rome, le pape Benoît XIV lui donna des preuves du cas qu'il faisoit de son mérite. Ce pontife n'estimoit pas moins les ouvrages du père Touron. Les principaux sont, I. *Vie de Saint Thomas d'Aquin*, in-4°. II. *Vie de saint Dominique et de ses pre-*

*miers disciples*, Paris, 1739, in-4°. III. *Histoire des Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, 6 vol. in-4°, IV. *La Vie et l'esprit de Saint Charles Borromée*, 3 vol. in-12, V. *Histoire de l'Amérique*, en 14 vol. in-12. Cet ouvrage diffus et ennuyeux ne renferme presque que l'histoire des missionnaires jacobins dans le nouveau monde. L'auteur vouloit le publier sous le titre d'*Amérique chrétienne*. VI. Quelques *Ecrits* assez foibles contre les incrédules.

TOURREIL (Jacques de), né à Toulouse le 18 novembre 1656, du procureur général du parlement, fit paroître dès sa jeunesse beaucoup d'inclination pour l'éloquence. La capitale lui sembla le lieu le plus propre à se perfectionner dans le droit et dans les belles-lettres. Il y remporta le prix de l'académie française en 1681 et en 1683. Cette compagnie lui ouvrit ses portes, à l'exemple de l'académie des belles-lettres qui l'avoit déjà reçu dans son sein. Pontchartrain, contrôleur général, l'attira chez lui comme un homme de mérite et de confiance dont le commerce et les soins pouvoient être utiles au comte son fils. Lorsque l'académie française présenta au roi son Dictionnaire, Tourreil étoit à la tête de ce corps; il fit à cette occasion vingt-huit complimens différens qui eurent tous des graces particulières. Son principal ouvrage est une *Traduction* française de plusieurs harangues de Démosthènes, qu'on a imprimée avec ses autres *Ouvrages* en 1721, en 2 vol. in-4° et en 4 vol. in-12. On trouve à la tête de sa version deux excellens *Discours* sur l'état de la Grèce. Il est le premier qui ait fait sentir aux Français ce que valoit ce grand orateur. Il est fâcheux qu'en voulant lui donner les ornemens de l'art il ait quelquefois étouffé les graces simples et naïves de la nature. Il tâche de donner de l'esprit à un homme qui brilloit principalement par son génie; c'est ce que l'auteur d'Athalie lui reprochoit, en le traitant de bourreau. Si Tourreil ne rendit pas exactement son modèle dans ses *Ecrits*, il en prit du moins les mœurs et et les sentimens; ame droite et sincère, à l'épreuve de la crainte et de l'intérêt, sans autre plaisir que celui de l'amour des lettres, sans autre ambition que celle de remplir les devoirs d'une exacte probité. On l'accusoit d'être un peu rude et trop brusque; mais ces défauts tenoient de près au caractère de ses vertus. Il empêcha par ses intrigues la réception de l'abbé de Chaulieu à l'académie française. Tourreil est un de ceux qui ont le plus contribué au *Recueil de médailles sur les principaux événemens du règne de Louis XIV*, réimprimé en 1702. Cette édition lui valut une augmentation de la pension que la cour lui avoit accordée. Il mourut le 11 octobre 1714.

TOURRETTE (Marc-Antoine-Louis Claret de la), secrétaire de l'académie à Lyon, naquit dans cette ville au mois d'août 1729, d'un père qui fut à la fois président du tribunal et prévôt des marchands de sa patrie. Après avoir commencé ses études chez les jésuites à Lyon, il alla les finir au collége de Harcourt à Paris. De retour dans son pays il y remplit avec honneur pendant vingt ans une charge de magistrature, et la quitta pour se livrer entièrement à son goût

pour l'histoire naturelle. Il parut d'abord fixer ses études sur la zoologie et la minéralogie ; la botanique vint ensuite l'occuper plus particulièrement. Dès 1763 il s'étoit formé une collection très-considérable d'insectes, et une suite très-nombreuse d'échantillons des mines du Lyonnais, du Dauphiné et de l'Auvergne ; il y réunit un riche herbier. En 1766 il introduisit au-dessus de la petite ville de l'Arbresle, dans un vaste parc, tous les arbres et arbustes étrangers qui pouvoient s'y acclimater; dans l'enceinte même de Lyon, il s'étoit formé un jardin où il a cultivé plus de trois mille espèces de plantes rares. La Tourrette quitta pendant quelque temps sa patrie, pour parcourir l'Italie, la Sicile, et ensuite pour aller avec J. J. Rousseau son ami, faire l'herborisation de la Grande-Chartreuse. « Que n'êtes-vous des nôtres, écrivoit ce dernier à du Péron, vous trouveriez dans notre guide, M. de La Tourette, un botaniste aussi savant qu'aimable, qui vous feroit aimer toutes les sciences qu'il cultive. » La douceur du caractère de ce dernier, l'impartialité de ses opinions, lui avoient fait beaucoup d'amis, et il méritoit d'en avoir. Il entretenoit une correspondance suivie avec Linnée, Haller, Adanson, Jussieu et les plus célèbres naturalistes de l'Europe. Dans l'automne de 1793, les fatigues et les inquiétudes que le siége de Lyon rendit communes à tous ses habitans lui causèrent une péripneumonie qu'il négligea et dont il mourut à l'âge de 64 ans. Ses principaux ouvrages, outre les éloges de ses collégues à l'académie de Lyon, sont, I. *Démonstrations élémentaires de Botanique*, 1766, deux vol. in-8°. Elles ont obtenu plusieurs éditions postérieures. Bourgelat venoit d'établir à Lyon la première école vétérinaire, il falloit donner aux élèves la connoissance des plantes usuelles ; La Tourrette et son ami l'abbé Rozier se chargèrent de ce soin, et publièrent cet écrit. Le premier en traça le plan, en détermina la forme, et se chargea de l'*Introduction*, chef-d'œuvre de concision et de clarté, où l'on ne trouve rien à ajouter, rien à retrancher. Haller a fait l'analyse des Démonstrations comme appartenant en entier à l'abbé Rozier, et le modeste La Tourrette ne fit jamais parvenir jusqu'à lui aucune réclamation à cet égard. II. *Voyage au Mont-Pila*, 1770, in-8°. L'auteur s'y montre observateur attentif et grand naturaliste. Dans la première partie il détermine la situation des montagnes, leur élévation, les ruisseaux qui en découlent, les forêts qui les couvrent, les minéraux qui s'y trouvent, les animaux et les insectes qui y ont fixé leur séjour. La seconde partie est consacrée toute entière à la botanique. Le premier il a indiqué sur ces montagnes sous-alpines un grand nombre de plantes rares, et même une espèce neuve ; l'*Alisma parnassifolia*. III. *Chloris Lugdunensis*, 1785, in-8°. Ce petit ouvrage étonna les botanistes, par le grand nombre des espèces qu'il renferme, sur-tout dans la cryptogamie. On s'étoit persuadé et Linnée croyoit lui-même que nos provinces méridionales étoient beaucoup moins riches en mousses et en champignons que les contrées du nord. L'énumération de la *Chloris* prouve que nous n'avons rien à leur envier à cet égard. IV. *Conjectures*

*sur l'origine des Belemnites*. Elles sont insérées dans le *Dictionnaire des Fossiles* de Bertrand. L'auteur pense que les Belemnites ne sont que des pointes d'Oursin. V. *Mémoire sur les Monstres végétaux*. Il est imprimé dans le Journal économique du mois de juillet 1761. La Tourrette y décrit plusieurs singularités de son cabinet. VI. *Mémoire sur l'Helminthocorton* ou *Mousse de Corse*, inséré dans le Journal de Physique. Ce mémoire est instructif. M. Bruyset, libraire et confrère de La Tourrette à l'académie de Lyon, a lu dans une séance publique de cette compagnie une savante *notice* sur la Vie et les Écrits de ce naturaliste, et nous y avons puisé les principaux faits de cet article.

† TOURVILLE (Anne-Hilarion DE COSTENTIN de), né au château de Tourville, diocèse de Coutances, en 1642, fut reçu chevalier de Malte à quatre ans; mais il n'en fit point les vœux, quoiqu'il eût fait ses caravanes avec beaucoup de distinction. Ayant armé un vaisseau en course avec le chevalier d'Hocquincourt, ils firent des prises considérables, et ce qui est encore plus glorieux, ils donnèrent des preuves du courage le plus intrépide. Ils mirent en fuite six navires d'Alger, et contraignirent à une honteuse retraite trente-six galères. Le roi l'attacha à la marine royale, en lui donnant le titre de capitaine de vaisseau. Il commanda sous le maréchal de Vivonne au combat de Palerme, où il se signala. Honoré du titre de chef d'escadre en 1677, il combattit sous du Quesne, et mérita de remplacer ce grand homme. Lieutenant général en 1681, il posta en plein jour la première galiote pour bombarder Alger: opération qui ne s'étoit encore faite que de nuit. Il cueillit de nouveaux lauriers en forçant au salut, en 1689, l'amiral d'Espagne, quoiqu'il n'eût que 350 hommes et 54 canons, et que son ennemi eût 500 hommes forts de 70 pièces de canon. L'année d'après il passa le détroit de Gibraltar avec une escadre de 20 vaisseaux de guerre, pour se joindre au reste de l'armée navale qui étoit à Brest, et il fit cette jonction importante à la vue même des ennemis. On le chargea du commandement de toute l'armée navale; il chercha la flotte ennemie pour la combattre, mais elle prit le parti de la retraite. Enfin le roi le fit vice-amiral et général de ses armées navales l'an 1698, avec une permission d'arborer le pavillon d'amiral. Ce fut cette même année qu'il remporta une victoire signalée sur les Anglais et les Hollandais, jusqu'alors maîtres de l'Océan. Dix-sept de leurs vaisseaux brisés et démâtés allèrent échouer et se brûler sur les côtes; le reste alla se cacher vers la Tamise ou entre les bancs de la Hollande. L'illustre vainqueur fut vaincu à son tour en 1692, à la funeste journée de la Hogue ou la Hougue, sur les côtes de Normandie. Il attaqua, suivant les ordres de la cour, une flotte de 90 vaisseaux anglais et hollandais, quoique la sienne fût très-inférieure en nombre. Les vents contraires et la supériorité de l'ennemi le forcèrent de se retirer, après avoir perdu quatorze vaisseaux du premier rang. Tourville donna tant de preuves de valeur dans cette malheureuse journée, que sa défaite n'affoiblit point sa gloire. Louis XIV n'eut garde d'attribuer à Tourville un mal-

heur que, maître de ses opérations, il auroit évité. Il le reçut comme s'il eût été victorieux, et lui fournit les moyens de prendre sa revanche. Un an après sa défaite à la Hogue, Tourville attaqua sur les côtes d'Espagne, entre Lagos et Cadix, le vice-amiral Rook, mit le feu à quatre des vaisseaux de guerre ennemis, et prit, brûla ou coula à fond 80 bâtimens marchands de la flotte de Smyrne que cet amiral escortoit. Il ne lui restoit plus à désirer que le bâton de maréchal : il en fut honoré en 1701 ; mais ce héros ne survécut guère à cette nouvelle dignité, étant mort à Paris le vingt-huit mai de la même année. De son mariage avec Françoise Laugeois, fille d'un fermier général, il eut un fils, tué en 1712, et une fille, mariée au comte de Brassac, de la maison de Gallard en Béarn. Il avoit un frère dont la postérité subsiste. On a imprimé sous son nom des *Mémoires*, en 3 volumes in-12, qui ne sont ni de lui, ni dignes de lui. *Voy*. MARGON.

* I. TOUSSAIN ou TOUSAIN (Jacques), *Tusanus*, né à Troyes en Champagne, fut disciple de Budée, et lui succéda dans sa haute réputation pour l'érudition grecque. Il a laissé un *Lexicon* grec-latin, imprimé à Paris en 1552, in-folio. Il est mort en 1547. Il avoit enrichi et augmenté le Dictionnaire grec, imprimé à Paris en 1550, et il parut à Genève, dix ans après, 1562, un Lexique grec-latin de Budée, Tousan, Gesner, etc.; c'est-à-dire, fait d'après les ouvrages de ces auteurs, que l'on a appelé *Lexicon VII auctorum*.

* II. TOUSSAIN (Daniel), célèbre théologien réformé, né à Montbelliard le 15 juillet 1541, étudia à Tubingue les belles-lettres et la philosophie, et se rendit en 1559 à Paris pour y apprendre le français et achever ses études. Au mois de mai 1560 il quitta cette ville, et alla à Orléans, où il enseigna publiquement pendant quelque temps la langue hébraïque. Ce fut dans cette ville qu'il fut admis au saint ministère au mois de février 1562. Les guerres de religion l'ayant obligé de se sauver, il se retira à Heildeberg en Allemagne avec sa famille, et entra au service de l'électeur palatin, Frédéric III. Ce prince étant mort, il alla s'établir à Newstadt, d'où il revint ensuite à Heidelberg. Il mourut dans cette ville en 1602. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, I. *Instruction nécessaire sur la véritable manière d'éprouver les esprits*, Newstadt, 1579, in-8°. Cet ouvrage est contre Luc Osiander. II. L'*Ancienne doctrine de la personne et du ministère de J. C.*, Newstadt, 1585, in-4°. III. *Pastor evangelicus, seu de legitimâ evangelicorum vocatione, officio et præsidio*, Heidelberg, 1590, in-8°, et Ambergæ, 1604, in 8°. IV. Un grand nombre de *Thèses* et d'*ouvrages* de controverse.

* III. TOUSSAIN (Paul), fils du précédent, né à Montargis le 27 septembre 1572, passa ses premières années à Heidelberg et à Newstadt, et fit ses humanités dans la première de ces villes. En 1590 son père l'envoya à Altorf pour y faire sa philosophie, et fut reçu docteur en théologie à Bâle en 1599. En 1608 l'électeur palatin le fit venir à Heidelberg, et le mit au nombre des conseillers ecclésiastiques. En 1618 il fut député avec Abraham Scultet et Henri Alting au fameux synode

de Dordrecht. L'électeur Frédéric V ayant accepté la couronne de Bohême, le palatinat fut désolé par la guerre, ce qui obligea Toussain de se retirer à Hanau, où il mourut en 1629. Ses principaux ouvrages sont, I. La Vie de Daniel Toussain son père, qui parut sous ce titre: *Vitæ et obitus Danielis Tossani compendio explicata narratio, præcipuos ipsius in Galliâ, Germaniâque emensos labores complectens*, Heidelbergæ, 1603, in-4°. II. *Phraseologia Terentiana, ex comædiis P. Terentii Afri confecta*, Oppenheim, 1613, in-8°. III. *Dictionum hebraïcarum, quæ in libro Psalmorum continentur, syllabus geminus, in usus eorum, qui ad linguæ sanctæ studium accedunt*, Basileæ, 1615, in-8°. IV. La *Bible traduite en allemand par Luther, avec les notes marginales de Paul Toussain*, Heidelberg, 1617, in-folio. Ces notes, réimprimées plusieurs fois, sont dans les principes de la théologie réformée. V. *Enchiridion locorum communium theologicorum*, Basileæ, 1562, in-8°. VI. Un grand nombre d'autres *ouvrages* de controverse, très-superficiels.

I. TOUSSAINT DE SAINT-LUC (Le Père), carme réformé des Billettes, de la province de Bretagne, s'occupa toute sa vie de recherches d'histoire et de généalogie. On a de lui, I. *Mémoires sur l'état du clergé et de la noblesse de Bretagne*. 1691, 2 vol. in-8°, en trois parties; une pour le clergé, deux pour la noblesse; ouvrage curieux et peu commun. II. L'*Histoire de l'ordre du Mont-Carmel et de Saint-Lazare*, Paris, 1666, in-12. III. *Mémoires* sur le même, 1681, in-8°. IV. *Histoire de Conan Mériadec*, souverain de Bretagne, 1664, in-12. V. *Vie de Jacques Cochois, dit Jasmin ou le Bon Laquais*, 1675, in-12. Ce savant mourut en 1694, regardé plutôt comme un compilateur laborieux que comme un critique judicieux et exact.

† II. TOUSSAINT (François-Vincent), avocat de Paris sa patrie, mort à Berlin en 1772, à 57 ans, abandonna le barreau pour cultiver la littérature. Il commença par des *Hymnes* à la louange du diacre Pâris: ce qui prouve que sa jeunesse ne fut pas exempte d'une sorte de fanatisme. Un enthousiasme d'une autre espèce le jeta depuis dans le parti philosophique. Il donna son livre des *Mœurs*, qui parut en 1748, in-12. Ce livre plein de choses hasardées en métaphysique et en morale, est en général bien écrit, et se fait lire avec plaisir. Il n'en est pas de même de l'apologie ou plutôt de la rétractation que l'auteur en publia en 1764, in-12, sous le titre d'*Eclaircissemens sur les mœurs*. Cette dernière production fut condamnée par le parlement de Paris à être brûlée par la main du bourreau. Elle eut même assez de célébrité pour qu'on la lui disputât. L'extrême simplicité de l'auteur, l'aridité de sa conversation, l'espèce de léthargie dans laquelle son esprit sembloit plongé, pouvoient, dit M. Palissot, donner lieu de douter qu'il eût composé cet ouvrage. On doit convenir cependant que ces indices ne forment aucune preuve. On a vu des gens bien supérieurs à Toussaint, s'annoncer dans la société sous un extérieur moins favorable encore. Sous prétexte d'enseigner les mœurs, l'auteur débite des maximes absurdes. Des écrivains ont donné à l'auteur le nom de *Capucin de la secte;* de *déiste dévot*. Le ci-devant chrétien perce

dans son livre, mais le janséniste aussi, dit La Harpe, soit par quelques traits de rigorisme, soit par des mots de parti. Quoique l'auteur se pique d'y avoir mis plus de sentiment que d'esprit, il y a plus de celui-ci que de l'autre. « Il a même, dit le critique déja cité, quelques traits heureux; mais il s'élève très-peu et très-rarement. Il prodigue les portraits; mais sur un plan trop uniforme et souvent trop romanesque : ce qui est une véritable disparate dans un sujet si sérieux. Cependant plusieurs de ses portraits ont de la vérité et même du piquant. Il y a même une espèce de scène entre un noble endetté, éconduisant ses créanciers, qui figureroit bien dans une comédie. Toussaint ayant quitté Paris pour se retirer à Bruxelles, y travailloit aux nouvelles publiques, lorsque le roi de Prusse l'attira à Berlin en 1764, pour être professeur d'éloquence dans l'académie de la noblesse. Il y publia la *Traduction* des Fables de Gellert, qui, à bien des égards, peut être regardée comme un original. On a de lui plusieurs *Mémoires*, dans les derniers volumes de l'académie de Berlin. Il a traduit de l'anglais quelques plats romans, tels que le *Petit Pompée*, in-12, qui est encore moins intéressant que le Petit Poucet; les *Aventures de Williams Pickle*, 4 vol. in-12; *Histoire des passions*, 2 vol. in-12. Il a fourni à l'Encyclopédie les articles de jurisprudence des deux premiers volumes. Il a eu part au Dictionnaire de médecine, 6 vol. in-folio. Il travailloit à un Dictionnaire de la langue française lorsqu'il mourut.

†III. TOUSSAINT-LOUVERTURE, mulâtre de Saint-Domingue, devint géneral de brigade au service de la république, obtint un grand ascendant sur ses camarades pendant les troubles de la colonie, se montra aussi cruel que la plupart de ses concurrens, finit par se trouver à la tête d'un parti puissant, et commanda sous Rochambeau en 1796 une division de l'armée française. L'espèce d'ordre qu'il parut vouloir établir dans la partie où il régnoit augmenta peu à peu le nombre de ses partisans et redoubla son influence. En avril 1797 il fit des progrès considérables dans l'ouest contre les Anglais; et le directoire lui fit cadeau d'un sabre et d'une paire de pistolets. Cependant, après avoir obtenu en 1798 des succès considérables, il refusa de reconnoître les agens du gouvernement français, et parut décidé à faire de Saint-Domingue un état indépendant. Le directoire crut néanmoins devoir dissimuler; et Toussaint écrivit de son côté quelques lettres insignifiantes, où il eut l'air de ne vouloir pas rompre entièrement avec la métropole. Il envoya même alors ses deux enfans en France, près le directoire, pour les faire élever dans la religion chrétienne. « Ils sont bons chrétiens, disoit-il, ils seront bons soldats et ils aimeront leur patrie. » Mais en 1799 de nouvelles divisions et bientôt la guerre civile éclatèrent entre lui et le général Rigaud qui commandoit dans le sud, et des flots de sang inondèrent de nouveau ce malheureux pays. Enfin en 1800 Toussaint l'emporta et se vit maître de toute cette colonie, sans que l'on pût juger d'abord, d'une manière certaine, jusqu'à quel point il comptoit conserver des rapports avec la France. Il publia d'abord une amnistie dont il excepta cependant quelques-

uns des partisans de Rigaud ; il rétablit l'ordre dans la partie du nord où des troubles s'étoient manifestés en octobre, et désarma le noirs insurgés. Lorsque tout fut calmé, Toussaint-Louverture se rendit au Cap le 4 novembre, faisant conduire devant lui quarante prisonniers, fit punir de mort treize des principaux chefs de la révolte, au nombre desquels étoit le général Moïse son neveu, et envoya les autres en prison en attendant leur jugement; et pour intéresser les blancs à sa cause, il accusa les vaincus des plus odieux projets contre leur caste; cependant, pour conserver l'apparence de l'union avec la France, il adressa trois lettres au premier consul; par la première du 12 février 1801, il annonçoit l'entière pacification de la colonie, et demandoit que l'on approuvât les promotions qu'il avoit faites des militaires qui avoient contribué à cet heureux résultat; dans la deuxième de la même date, il rendit compte des motifs de sa conduite envers l'agent du gouvernement Romme, qu'il avoit obligé de cesser ses fonctions et de se retirer au Dondon; enfin par la troisième du 14 juillet, il annonça au gouvernement que l'assemblée centrale de Saint-Domingue s'étoit donné une constitution, et que, pour satisfaire aux vœux des habitans, il alloit la faire exécuter provisoirement jusqu'à ce qu'elle eût été approuvée par la métropole. Il envoya en octobre un agent à la Jamaïque sous prétexte d'acheter des esclaves noirs; mais le gouvernement anglais parut refuser toute espèce de communication avec lui; le 26 novembre il publia une proclamation contenant l'éloge de sa conduite politique et militaire : il y parloit de l'empire de la morale, et sur-tout de celui de la religion, et sous le titre modeste de réglemens il publioit des lois très-sévères pour la répression du vice, de la révolte, et pour contenir les étrangers et les gens sans aveu; il rappela ensuite les émigrés et déclara que la religion catholique étoit la religion de l'état. Par toutes ces mesures il grossissoit son parti d'un grand nombre de blancs qui regrettoient secrètement le régime de l'esclavage, et qui appuyoient le despotisme de Toussaint comme le premier pas du retour à l'ancien ordre de choses. Ces changemens ne furent pas tous également bien accueillis du gouvernement français, et le premier consul lui écrivit une lettre avec l'invitation formelle de reconnoître la mission du général Leclerc. Il assuroit Toussaint de son estime, louoit sa conduite antérieure et les services qu'il avoit rendus. «Si le pavillon français, disoit-il, flotte sur Saint-Domingue, c'est à vous et à vos braves noirs qu'il le doit. Appelé par vos talens et la force des circonstances au premier commandement, vous avez détruit la guerre civile, remis en honneur la religion et le culte de Dieu de qui tout émane; la constitution que vous avez faite renferme beaucoup de bonnes choses, et en contient qui sont contraires à la dignité et à la souveraineté du peuple français.» Il le rasuroit ensuite sur la liberté des noirs, et finissoit par le rendre responsable de la résistance qu'il opposeroit à ses armes. Ces avis n'eurent pas l'effet désiré; Toussaint trouva que les éloges lui étoient dus, et comptant sur les blancs autant que sur les nègres alarmés pour leur liberté, mais sur-tout assuré d'a-

voir un auxiliaire puissant dans l'influence homicide du climat, il se disposa à la résistance, et le 1er février 1801, lorsqu'il apprit que la flotte française etoit à la vue du Cap, il fit notifier aux généraux Leclerc et Villaret que son intention étoit qu'ils n'entrassent point en ville, eussent-ils cent vaisseaux et cent mille hommes. Les généraux, indignés d'un pareil ordre, dirent à l'envoyé que si les clefs ne leur étoient pas remises à huit heures du soir, ils feroient leurs dispositions pour le forcer à l'obéissance; en conséquence, dès le lendemain on commença l'attaque avec la plus grande vigueur; les noirs, effrayés et prévenus que le général Leclerc avoit effectué son débarquement, s'enfuirent, et, armés chacun d'une torche, ils mirent le feu à la ville et dans toutes les habitations par où ils passèrent. Malgré ces premiers excès, Leclerc envoya à Toussaint ses trois enfans avec leur professeur Coanon qui avoit été chargé de leur éducation à Paris. Cette démarche n'eut point de succès, et le 17, Toussaint fut déclaré hors la loi par le capitaine-général, et peu de jours après défait aux Gonaïves par l'armée française; il s'étoit retranché dans la ravine à Couloeuvres avec trois mille hommes; la division de Rochambeau l'y força et lui tua 800 hommes. Il se retira alors dans les bois avec 500 noirs, en rassembla 600 autres, opéra sa jonction avec Christophe, et conçut le projet de faire soulever tout le département du nord; il attaqua d'abord à Plaisance le général Desfourneaux qui le repoussa vivement; il se porta ensuite à Dondon, à la Marmelade et devant le Cap, fut repoussé par-tout, et cependant réussit à faire insurger les cultivateurs; mais repoussé vigoureusement, abandonné par une partie des noirs, parmi lesquels tout le parti jacobin lui étoit entièrement opposé, il fut vaincu et obligé, en avril, de se soumettre au général Leclerc, de qui il reçut ordre de se retirer sur une plantation aux Gonaïves avec défense d'en sortir sans permission. Environ un an après, le capitaine-général publia que Toussaint vouloit fomenter une nouvelle insurrection, et le fit arrêter et déporter en France. Toussaint arriva à Paris le 7 août, escorté par un détachement de dragons, fut enfermé au Temple, mis ensuite au fort de Joux près de Besançon, où il est mort en 1803. M. Dubroca a donné un Essai sur la Vie de ce chef des Noirs, et M. Cousin-d'Avalon a publié son Histoire, Paris, 1803, 1 vol. in-12, avec fig.

† TOUSTAIN (Charles-François dom), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit en 1700 dans le diocèse de Séez d'une famille noble et ancienne. Après avoir appris l'hébreu et le grec, il voulut acquérir des notions de toutes les langues orientales. Il étudia même assez l'italien, l'allemand, l'anglais et le hollandais pour se mettre en état d'entendre les auteurs de ces différens pays. Ses supérieurs, instruits de ses talens, le chargèrent de travailler, conjointement avec son ami dom Tassin, à une édition des OEuvres de saint Théodore Studite, qu'il abandonna pour ne s'occuper que de sa nouvelle *Diplomatique*, dont le premier volume parut en 1750, in-4°. Après sa mort arrivée le 1er juillet 1754, dom Tassin entreprit la continuation de cet ouvrage important. Il en a fait im-

primer, en 1755, le deuxième volume; en 1757, le troisième; en 1759, le quatrième; en 1762, le cinquième; en 1765, le sixième et le dernier, sans s'écarter du plan tracé dans la préface. On a encore de dom Toustain, en faveur de la constitution, *la Vérité persécutée par l'erreur*, 1733, 2 vol. in-12. Une piété éclairée, une modestie profonde, une grande douceur de mœurs, et beaucoup de politesse et de patience, malgré un grand fonds de vivacité, sont autant de traits qui font connoître ce pieux et savant bénédictin. Un de ses frères, ancien officier de cavalerie, n'a laissé que deux fils ecclésiastiques qui furent persécutés et chassés de leurs cures lors de la révolution. Un autre frère, Nicolas, procureur-général de la maison des bénédictins de Lagny, fut auteur de quelques ouvrages, selon la généalogie rapportée en tête du second tome du nouveau traité diplomatique par dom Tassin. La famille des Toustain a produit des hommes illustres et célèbres, soit dans l'église, la magistrature ou l'épée; elle date du onzième siècle.

TOUTAIN DE LA MAZURIE (Charles), lieutenant-général de la vicomté de Falaise, vivoit encore en 1584. Les fonctions de sa charge ne l'empêchèrent pas de cultiver aussi la poésie. Il fit imprimer un livre des *Chants de la philosophie*, et un autre des *Chants d'Amour*. Ce dernier ouvrage étoit le fruit de la jeunesse de ce poète, et le premier fruit de son âge mûr. On a encore de lui une tragédie d'*Agamemnon*, Paris, 1557, in-4°. Toutes ces pièces ne sont bonnes qu'à occuper une place dans la Bibliothèque bleue.

I. TOUTIN (Jean), habile orfèvre de Châteaudun dans le Blaisois, découvrit en 1632 le secret de peindre en émail épais; car l'email clair remonte jusqu'au temps de Porsenna, qui avoit des vases émaillés en diverses figures. Il communiqua son secret à d'autres artistes qui le perfectionnèrent. Dubié, orfèvre, qui travailloit dans les galeries du Louvre, fut un des premiers qui s'appliqua à cette manière de peindre.

II. TOUTIN (Henri), fils de Jean, excella dans l'art délicat de son père. Il copia pour la reine Anne d'Autriche le fameux tableau de Le Brun, représentant la famille de Darius, sans altérer aucune des beautés de l'original, de sorte que sur une plaque d'or de six pouces, on voyoit les reines de Perse en grande parure, avec toute leur suite, aux pieds du conquérant macedonien.

TOUTTÉE (Dom Antoine-Augustin), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Riom en Auvergne en 1677, mort à Paris en 1718, se rendit recommandable par son application. Il apprit les langues avec ardeur, et donna des preuves de son savoir et de son érudition, par une édition en grec et en latin des Œuvres de St. Cyrille de Jérusalem, imprimée par les soins de dom Prudent Maran, Paris, 1720, in-folio. L'auteur allioit une érudition distinguée à une grande simplicité de mœurs, et une morale sévère à des manières aisées avec ses confrères.

† TOWERS (Joseph), historien anglais, ministre dissident, né en 1737 à Southwarck, mort en 1799, fut destiné à la profession d'imprimeur, et travailla

chez Goadby de Sherborne. Il s'établit ensuite libraire à Londres ; mais son goût pour les lettres occasionna des liaisons entre lui et quelques ministres dissidens de la secte des presbytériens. Il prit les ordres parmi eux ; et en 1774 il devint pasteur d'une congrégation à Highgate. En 1778 Town fut un des ministres envoyés à la conférence de Newington Green avec le docteur Price. En 1779 l'université d'Edimbourg le reçut docteur. Towers a publié, I. Un livre très-utile, intitulé *Biographie britannique*, 7 vol., in-8°. II. *Observations sur l'Histoire d'Angleterre de Hume*. III. *Histoire de la vie et du règne de Frédéric II de Prusse*, 2 vol. in-8°. IV. *Défense de Locke*. V. Plusieurs *Sermons*. VI. Des *Traités de politique*. Cet auteur a aussi aidé Kippis dans la compilation de la nouvelle Biographie britannique.

* TOWNLEY (Charles), antiquaire anglais, né en 1738 d'une famille de Townley-Hall au comté de Lancastre, mort en 1805, reçut une excellente éducation, et se consacra par goût à l'histoire naturelle. Il se forma un superbe muséum de statues antiques, de médailles et de manuscrits. Sa maison à Westminster étoit remplie de morceaux d'architecture égyptienne et des modèles des plus beaux monumens de la Grèce et de Rome. Sa collection de médailles étoit d'un très-grand prix, et dans ses manuscrits on en distingue un d'Homère, qu'on a compulsé pour la dernière édition. Un Français, M. d'Hancarville, a publié et enrichi les antiquités étrusques de Townley. Ce savant étoit de la société royale de Londres et de celle des antiquaires, et l'un des gardes du muséum britannique. Il a laissé par testament une somme de 4000 livres sterling pour être employés à un édifice qui contiendra sa collection.

* TOWNSON (Thomas), savant théologien anglais, né en 1715 au comté d'Essex, mort en 1792, fut successivement curé de Hatfield-Peverel au comté d'Essex, de Blithfield au comté de Stafford et de Malpas, au comté de Chess. Enfin, l'évêque Porteus nomma Townson archidiacre de Richemond au comté d'Yorck. Il a laissé, I. *Discours sur les quatre Evangiles*. II. *Trois Traités en reponse au confessional*. Depuis sa mort on a publié un *Discours* de lui sur l'Histoire de l'Evangile, avec la *Vie* de l'auteur en tête.

* TOXITES (Michel), médecin du 16e siècle, né dans le pays des Grisons, fut à-la-fois doyen de la faculté de médecine de Tubingue, et professeur d'éloquence dans la même ville. Son talent poétique le fit nommer comte palatin en 1529 par Charles-Quint. Il se retira à Haguenau, où il est mort. On a de lui, I. *Spongia Stibii adversus Stengelii aspergines*, Argentorati, 1567, in-4°. II. *Onomastica duo*, ibidem, 1574, in-8°. III. *Libri 14 Paragraphorum Philippi Theophrasti Paracelsi*, ibid., 1575, in-8°.

TOZZETTI. *Voyez* TARGIONI TOZZETI.

I. TOZZI (Luc), né à Aversa dans le royaume de Naples vers 1640, se rendit habile dans la médecine à laquelle il s'appliqua uniquement et qu'il exerça avec succès. Il mourut en 1717, avec le titre distingué de premier médecin général du royaume

de Naples. Charles II, roi d'Espagne, le fit appeler pour le secourir dans sa dernière maladie ; mais il mourut pendant que Tozzi étoit en chemin. Clément XI voulut le fixer à Rome par des places avantageuses ; ce célèbre médecin aima mieux sacrifier sa fortune à l'amour de la patrie. On a publié ses divers *Ouvrages* à Venise, 1721, en 5 vol. in-4°. On trouve de plus grands détails sur ce savant dans les mémoires du P. Nicéron, tome 17.

* II. TOZZI (Bruno), moine de Val-Ombrosa, célèbre botaniste et naturaliste, né à Florence le 27 novembre 1656, prit à 10 ans l'habit religieux. Après ses études il se livra tout entier à la contemplation de la nature, et apprit le dessin pour faciliter ses observations. Son nom se répandit dans toute l'Italie et chez les nations voisines. La société botanique de sa patrie l'employa souvent pour enrichir de plantes rares le jardin de cette ville. L'Angleterre n'ayant pu l'obtenir pour professeur, le nomma membre de la société royale de Londres. Il se retira vers la fin de ses jours dans l'ermitage de Celles, et y mourut le 29 janvier 1743. Il a laissé un musée précieux et une bibliothèque choisie, dont les principaux articles sont de gros volumes in-folio qu'il a compilés, sur les oiseaux, les végétaux, et les insectes.

* III. TOZZI (Joseph), naquit à Bologne en 1710. Après avoir achevé ses études, il devint prêtre en 1733, et obtint treize ans après une chaire de philosophie à l'archigymnase de sa patrie, puis passa à celle des belles-lettres. Il mourut le 3 novembre 1762. On a de lui, I. *Geometricæ institutiones*, Bologne, 1755. II. *Panégyriques*.

† TRABÉA (Quintus), poète comique de l'ancienne Rome, florissoit du temps d'Attilius Regulus. Il ne reste plus de ses ouvrages que quelques fragmens insérés dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. C'est sous le nom de ce poète que Muret présenta à Jos. Scaliger une traduction en vers latins des vers grecs de Philémon, conservés par Stobbée. Scaliger y fut pris, et dans ses *Conjectanea* sur Varron, *de linguâ latinâ*, il donna les vers de Muret comme l'ouvrage de Trabéa. Mieux instruit, il se vengea de la supposition de Muret par l'épigramme rapportée à l'art de celui-ci, et supprima les vers latins par lui mal-à-propos attribués à Trabéa dans les éditions postérieures de ses notes sur Varron.

* TRABISONDE (André de), reçut toute son éducation de son père, George. Il fut secrétaire apostolique. Un de ses *Traités* contre Platon parut en 1756.

* TRABONA (Hyacinthe), de Polizzi en Sicile, né le 20 août 1595, s'appliqua à la médecine, et y acquit une grande réputation. Il mourut le 16 février 1664. On a de lui, *De medicamento purgante quartâ die dissertatio, etc.*, Salerne, 1636 ; et quelques autres *ouvrages*.

* TRABUCCO (Marius), de Caltagirone en Sicile, exerça la médecine avec succès, sur-tout pendant l'épidémie qui ravagea la Sicile en 1622. Quelques-unes de ses œuvres médicales, telles que *de Morbis puerorum et mulierum*, sont assez estimées.

TRACHALUS (M. Gaterius), consul romain l'an 68 de Jésus

Christ, la dernière année de l'Empire de Néron, étoit connu par les talens de son esprit et avoit une réputation comme orateur; mais c'étoit l'éloquence du corps qui dominoit en lui, en sorte qu'il perdoit beaucoup à être lu. Il possédoit dans un dégré éminent tous les avantages extérieurs : une grande et riche taille, des yeux pleins de feu, un front majestueux qui en imposoit, un geste expressif, et sur-tout le plus beau son de voix, le plus plein, le plus moelleux qu'il soit possible de désirer. Quintilien rapporte, comme un fait dont il avoit souvent été témoin, que lorsque Trachalus plaidoit dans la basilique Julienne où quatre tribunaux rendoient la justice à la fois, on l'entendoit, on le suivoit, et, ce qui étoit mortifiant pour ses confrères, on lui applaudissoit des quatre tribunaux en même temps. Son style répondoit à l'emphase du débit. Il aimoit la pompe de paroles, les mots sonores, les phrases qui remplissent la bouche. C'est Quintilien et Tacite qui nous ont fait connoître cet orateur.

TRACY (Bernard DESTUT de), né le 25 août 1720 au château de Paraile-Fresi en Bourbonnais, d'une famille illustre, et mort à Paris en 1786, étoit de l'ordre des théatins. On a de lui un *Traité des devoirs de la vie chrétienne*, 2 vol. in-12, 1760; la *Vie de St. Gaëtan, instituteur de son ordre*, 1774, in-12; une autre de St. Bruno fondateur des chartreux. Ce dernier ouvrage renferme une notice des généraux et des évêques de l'ordre des chartreux, ainsi que de leurs divers établissemens; des *Remarques* sur ceux des théatins en France; des *Conférences* et des *Retraites* à l'usage des maisons religieuses et sur les devoirs des ecclésiastiques.

* TRADAPALE (Antoine), de Borgo, florissoit dans le 15e siècle. Il fut le premier qui publia une *Logique* en italien, Venise, 1547, in-8°.

† TRADESCANT (sir Jean), célèbre voyageur hollandais, mort en 1652, vint s'établir en Angleterre au commencement du règne de Jacques II. On prétend qu'il a parcouru tous les pays de l'Europe et une grande partie de l'Afrique, et qu'il a visité surtout avec un soin particulier la Turquie, la Grèce, l'Egypte et la Barbarie. Ce voyageur est le premier qui ait rassemblé une collection de curiosités assez importante pour qu'on en ait imprimé la notice. Elle étoit intitulée *Museum Tradescantium*. On dit que Tradescant étoit fils d'un jardinier de Charles I, qui cultivoit à Lambeth un très-grand jardin de plantes très-rares. Il eut un fils qui fut aussi un voyageur célèbre. Le tombeau des Tradescant se voit encore actuellement dans le cimetière de Lambeth.

* TRAFAGLIONE (Sévère), de Naples, qui vivoit dans le 17e siècle, a écrit divers opuscules, parmi lesquels on distingue, *Summula casuum conscientiæ; De viris illustribus ordinis carthusiensis; Chronicon omnium Priorum*, etc.

* TRAFICHETI (Barthélemi), savant italien du 14e siècle, a laissé quelques *Discours sur la dignité des femmes, de la Beauté et de l'Amour*.

* TRAGUS ou BOCK (Jé-

rôme), médecin, né en 1498 à Heidespach, et mort le 21 février 1554, cultiva beaucoup la botanique, et fut à Hombach prédicateur et médecin. On a imprimé à Strasbourg un de ses ouvrages allemands, in-folio, dont la traduction latine nous a été donnée par David Kyber, sous ce titre, *De stirpium, maxime earum quæ in Germaniâ nascuntur*, etc. Argentorati, 1552, in-4°.

TRAIL, archevêque de Saint-André en Ecosse, se rendit recommandable par son esprit et sa puissance. Il fit la loi à ses souverains et bâtit en 1401, sur un rocher qui domine la mer, une forteresse dont on voit les restes au levant de Saint-André. Il est enterré dans la cathédrale de cette ville, avec cette singulière épitaphe :

*Hic fuit Ecclesiæ directa columna, fenestra Lucida, thuribulum redolens, campana sonora.*

† I. TRAJAN (Ulpinus Trajanus Crinitus), empereur romain, surnommé *Optimus*, c'est-à-dire, Très-bon, naquit à Italica, près de Séville en Espagne, le 18 septembre de l'an 52 de J. C. Sa famille, originaire de la même ville, étoit fort ancienne ; mais elle ne s'étoit point illustrée. Le père de Trajan avoit eu les honneurs du triomphe sous Vespasien, qui l'avoit mis au nombre des sénateurs, et l'avoit admis à la dignité de consul. Son fils fut digne de lui. Ses services militaires, les talens de son esprit et les qualités de son cœur, engagèrent Nerva à l'adopter. Cet empereur étant mort quelque temps après l'an 98, dans le temps que Trajan étoit à Cologne, il fut unanimement reconnu par les armées de la Germanie et de la Mœsie. Il fit son entrée à Rome à pied, pour montrer aux Romains le mépris qu'il faisoit des vaines grandeurs. Ses premiers soins furent de gagner le peuple ; il fit distribuer des sommes d'argent, et abolit tous les crimes de lèse-majesté. Il alloit au-devant de ceux qui le venoient saluer et les embrassoit ; au lieu que ses prédécesseurs ne se levoient pas de leur siége. Ses amis lui reprochant un jour qu'il étoit trop bon et trop civil, il leur répondit : « Je veux faire ce que je voudrois qu'un empereur fît à mon égard, si j'étois particulier. » Il fit mettre, sur le frontispice du palais impérial, *Palais public*, parce qu'il vouloit que tous les citoyens le regardassent comme une demeure qui leur étoit commune. Son but étoit de se faire aimer de ses sujets, et il y réussit. Il haïssoit le faste et les distinctions, ne permettoit qu'avec peine qu'on lui érigeât des statues, et se moquoit des honneurs qu'on rendoit à des morceaux de bronze ou de marbre. Lorsque Trajan sortoit, il ne vouloit pas qu'on allât devant lui pour faire retirer le monde. Il n'étoit point fâché d'être quelquefois arrêté dans les rues par les voitures. Son humeur gaie, et sa conversation spirituelle et polie faisoient les principaux assaisonnemens de sa table. Ses délassemens ordinaires consistoient à changer de travail, à aller à la chasse, à conduire un vaisseau ou à ramer lui-même sur une galère. Il prenoit ces divertissemens avec ses amis ; car il en avoit, tout prince qu'il étoit. Fidèle à tous les devoirs de l'amitié, il leur rendoit souvent visite, les admettoit sur son char, et montoit dans le leur. Il alloit manger chez eux, assistoit même aux assemblées où ils ne traitoient que de leurs affaires domestiques. Sa confiance

peur eux étoit extrême. Quelques courtisans, jaloux du crédit de Sura son favori, l'accusèrent de tramer des desseins contre sa vie. Il arriva que ce jour-là même Sura invita l'empereur à souper chez lui ; Trajan y alla, et renvoya ses gardes. Il demanda aussitôt le chirurgien et le barbier de Sura, et il se fit exprès couper les sourcils par le premier et raser la barbe par l'autre. Il descendit aux bains, puis se plaça tranquillement au milieu de Sura et des autres convives. Le monarque ne fut pas moins grand en lui que le particulier. Dès qu'il eut mis ordre aux affaires publiques, il tourna ses armes l'an 102 contre Décebale, roi des Daces, qui fut vaincu après une bataille long-temps disputée. Elle fut si meurtrière que, dans l'armée romaine, on manqua de linge pour bander les plaies des blessés. Les Daces furent obligés de se soumettre, et leur roi Décebale se tua de désespoir l'an 105 de J. C. Trajan entra ensuite dans l'Arménie, et s'avança dans l'Orient pour faire la guerre aux Parthes. Il soumit, sans beaucoup de peine, la Diabène, l'Assyrie et le lieu nommé Arbelles, si célèbre par les victoires qu'Alexandre y avoit autrefois remportées sur les Perses. Les Parthes, épuisés par leurs divisions continuelles, n'avoient point de troupes à lui opposer : Trajan entra l'an 112 dans leur pays, sans presque trouver de résistance; il prit Séleucie, Ctésiphon, capitale du royaume des Parthes, et obligea Chosroës à quitter son trône et son pays, l'an 115 de J. C. Il soumit ensuite toutes les contrées des environs, et poussa ses conquêtes jusqu'aux Indes. Il assiégeoit Astra situé près du Tigre ; mais les chaleurs excessives de ce pays le forcèrent à lever le siége, quoiqu'il eût déjà fait la brèche à la muraille. Trajan eut à combattre, vers le même temps, les Juifs de la Cyrénaïque, qui, irrités contre les Romains et contre les Grecs, poussèrent la rage jusqu'à dévorer leur chair et leurs entrailles, à se teindre de leur sang et à se couvrir de leurs peaux. On dit qu'ils en firent mourir plus de 200,000, et les Juifs d'Égypte, en proie à la même fureur, exercèrent des barbaries non moins atroces. Ces horreurs furent punies comme elles le méritoient. On ne souffrit plus de Juifs sur ces côtes, et on y égorgeoit même ceux que la tempête y jetoit. Trajan, usé par les fatigues, mourut quelque temps après à Sélinunte, appelée depuis Trajanopolis, le 10 août de l'an 117 de J. C. Quoiqu'il n'eût pensé nullement à adopter Adrien, celui-ci lui succéda en vertu d'une adoption supposée par Plotine son épouse. Elle envoya l'avis de cette prétendue adoption au sénat, et elle fut crue sur sa parole, parce que s'étant rendue maîtresse des derniers momens de son époux, elle fut libre de feindre ce qu'elle voulut. Cependant la lettre signée de Plotine et non pas de Trajan décéloit la supercherie. Elle auroit pu contrefaire la main de son mari comme elle lui avoit prêté le ministère d'une voix étrangère; car on assure qu'elle joua une scène comique, en apostant un fourbe qui fit le personnage de l'empereur malade, et qui, d'une voix foible et mourante, déclara qu'il adoptoit Adrien. Pour donner une couleur de vraisemblance à la pièce, on tint la mort de Trajan cachée pendant quelque temps ; ainsi nous en ignorons la date précise. On sait seulement qu'A-

drien, qui étoit à Antioche, reçut, le 9 d'août, la nouvelle de son adoption, et le 11, celle de la mort de Trajan. Ainsi ce grand empereur, ce conquérant redouté, qui avoit jeté des ponts sur le Danube et sur le Tigre, qui avoit conquis la Dacie et mis l'empire des Parthes sur le penchant de sa ruine, mourut en laissant un successeur qui n'étoit pas de son choix. Ses cendres furent portées à Rome, où on les plaça sous la Colonne Trajane, élevée des dépouilles faites sur les Daces. Trajan n'étoit pas exempt de défauts. Il aima trop la gloire, la guerre, le vin, les femmes, et fut sujet à des habitudes monstrueuses qu'on ne peut exprimer sans voile; mais ses vices furent cachés sous l'éclat de ses vertus. Son extérieur étoit digne d'un prince. Il étoit grand, bien fait, robuste, et avoit une figure régulière et majestueuse. Pline lui donne tous les talens militaires. Vigilant, infatigable, dormant peu; il marchoit à pied à la tête de ses troupes, et traversoit ainsi de vastes pays, sans se servir ni de chariot, ni de cheval. Il accoutumoit les soldats à supporter la faim et la soif, en la souffrant comme eux, en se contentant de lard et de fromage. Il partageoit tous leurs exercices, tous leurs travaux, les consolant dans leurs maladies, et ne rentrant dans sa tente qu'après avoir visité celles des autres. Il fut non-seulement le père des soldats, il mérita encore le nom de Père de la Patrie. Il ne pouvoit souffrir ni approuver les exactions outrées. Il disoit que le fisc royal ressembloit à la rate, qui, à mesure qu'elle enfle, fait sécher le autres membres du corps.. (*Voy.* une autre belle parole de ce prince, à l'article SABURANUS.) Le métier de délateur fut non-seulement déclaré infâme sous son règne, mais il fut encore défendu sous les peines les plus rigoureuses. Il chérissoit et honoroit tous les hommes à talens pour la paix et pour la guerre; mais il oublioit les méchans sans les avancer, sans les irriter, se contentant de les mettre hors d'état de faire du mal. Sa mémoire fut si chère aux citoyens, que dans les acclamations du peuple et des soldats aux nouveaux empereurs, on leur disoit : « *Sis felicior Augusto, melior Trajano.* Soyez plus heureux qu'Auguste et meilleur que Trajan. Rome, l'Italie et les principales villes de l'empire reçurent des embellissemens considérables, par tous les édifices publics que ce prince y fit élever. Il bâtit des villes et accorda des privilèges à celles qu'il en jugea dignes. Le grand Cirque, renouvelé par lui, devint plus beau et plus vaste, et on y mit pour inscription : *Afin qu'il soit plus digne du peuple romain.* Il est impossible de marquer en détail les ponts, les grands chemins, le levées qu'il fit faire pour faciliter la communication des villes entre elles, ou pour les assurer contre les inondations des rivières et des torrens. Ce fut sous lui qu'on bâtit à Rome, l'an 114, cette fameuse place au milieu de laquelle on mit la Colonne Trajane. Pour la former on abattit une montagne de 144 pieds de haut, dont on fit une plaine unie. La Colonne Trajane marque par sa hauteur celle de cette montagne. Ce fut le fameux Apollodore qui en fut l'architecte. Rome avoit extrêmement souffert par les incendies : il falloit rebâtir les édifices détruits; mais afin que ces réparations fussent moins à charge au public, il ordonna qu'au-

eun particulier ne pourroit donner plus de 60 pieds de hauteur à chaque maison. Nous ne nous arrêterons point à réfuter un conte qu'on a fait au sujet de ce prince. On a dit que saint Grégoire-le Grand ayant vu une statue de Trajan qui descendoit de cheval au milieu de ses expéditions militaires pour rendre justice à une femme, demanda à Dieu de retirer des enfers l'ame d'un prince si équitable : grace qu'il obtint, à condition de n'en plus demander de pareille. Cette fable rapportée en premier lieu par saint Jean Damascène, et crue dans les siècles d'ignorance, est rejetée aujourd'hui par les hommes les moins éclairés. « Trajan, dit Montesquieu, est le prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né sous son règne : il n'y en eut pas de si glorieux pour le peuple romain. Grand homme d'état, grand capitaine ; ayant un cœur bon, qui le portoit au bien ; un esprit éclairé, qui lui montroit le meilleur; une ame noble, grande, belle ; avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune ; enfin l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, et à représenter la divine. »

II. TRAJAN-DÈCE. *V.* DÈCE.

* I. TRALLES (Jean-Christian), médecin de Breslaw, né à Strelen, mort en 1698, fut médecin d'Auguste roi de Pologne. On a de lui : *De Insufficientiâ expuitionis salivæ*, etc., 1680, in-8°.

* II. TRALLES (Balthasar-Louis), médecin de Breslaw, né le premier mars 1708, membre de l'académie d'Allemagne et de celle de Berlin, a donné de très-nombreux ouvrages. Les principaux sont : *Exercitatio de Virtute camphoræ refrigerante, etc.* Vratislaviæ et Lipsiæ, 1734, in-8°. *Usus opii salubris, etc.*, ibidem, 1757, in-4°. *De Methodo medendi in curatione variolarum pessimæ indolis*, ibidem, 1764, in-8°. *Virium*, etc., *examen rigorosius*, 1740, in-4°.

TRALLIEN, *Voyez* ALEXANDRE, n°. XXVIII, *et* PHLEGON.

* TRAMEZZIN (Michel), célèbre imprimeur vénitien du 16e siècle, se servit des plus beaux caractères que l'on connût alors. Il eut un neveu, nommé Joseph, qui possédoit le latin et le grec, le turc, l'arabe et plusieurs autres idiomes. On a de lui *Sept livres contre Verrès*, traduits du latin en italien, Venise, 1554, in-8°.

* TRAMONTANA (François), de Messine, mort en 1706, publia *la Dignité et les devoirs du Sacerdoce. Chronologie des Archevêques de Messine.*

TRANCAVAL (Raymond de), vicomte de Béziers, marchoit au secours de l'un de ses neveux attaqué par un ennemi. Dans la marche, un bourgeois de cette ville prit querelle avec un chevalier et lui enleva son cheval. Trancaval fit punir le bourgeois ; aussitôt ceux de Béziers demandèrent vengeance et réparation, et le vicomte fixa un jour pour les satisfaire. Ce jour fut le dimanche 15 octobre 1167. Trancaval se rendit à l'église de la Madeleine suivi de sa cour. Là il fut poignardé avec ses amis devant l'autel, malgré les efforts de l'évêque qui eut les dents cassées en le défendant. Le troubadour Ogier a déploré cet attentat dans un de ses Sirventes.

1735, et par plusieurs évêques, l'auteur publia une *Défense* en 1736, pleine des mêmes erreurs; mais c'est sur-tout dans *les Pouvoirs légitimes du premier et du second ordre dans l'administration des Sacremens*, etc., 1744, gros vol. in-4°, qu'il développe ses principes.

* I. TRAVERSARI (Ambroise), savant camaldule, né à Forli en 1386, fut élevé à Florence, et y passa une partie de sa vie. Il possédoit si parfaitement le grec qu'il servit d'interprète entre les Grecs et les Italiens au concile de Florence. On lui doit une traduction latine de Diogène de Laërce, dédiée à Côme de Médicis, et imprimée pour la première fois à Venise en 1475. Il étoit doué d'une politesse et d'une amabilité de caractère peu communes. Le savant Méhus a publié sa correspondance, en 2 vol. in-fol, Florence 1759, et lui a servi de biographe et d'annotateur.

* II. TRAVERSARI (Albéric), célèbre astrologue et mathématicien de Ravenne, florissoit vers le milieu du 17e siècle. On a de lui un *Discours astrologique pour l'an* 1654.

* III. TRAVERSARI (N.), religieux de l'ordre des servites, professeur de théologie à Mantoue, eut avec la cour de Rome un démêlé très-vif, relativement à M. Guerreri. Ce chanoine de Brescia, affligé de voir qu'on donnoit aux fidèles la communion hors le temps de la messe lorsqu'il n'y avoit pas de nécessité, réclama l'usage antique de la communion liturgique, c'est-à-dire, celle qui a lieu immédiatement après celle du prêtre avec les hosties qu'on y a consacrées, afin qu'ils participent non-seulement au sacrement, mais encore au sacrifice, usage conforme à l'institution de J. C. et à la discipline apostolique. Des hommes prévenus le peignirent comme un novateur. Sa défense amena dans la lice d'autres athlètes, parmi lesquels se distinguèrent Nannoroni dominicain de Naples, et le père Traversari qui publièrent chacun un ouvrage sur ce sujet. Celui-ci dénoncé à Rome fut sommé de se rétracter; il demanda plusieurs fois qu'on lui indiquât les propositions qu'on trouvoit blâmables dans son livre, on lui répondit qu'il falloit rétracter tout l'ouvrage. Il auroit pu répondre d'ailleurs que c'étoit l'évêque de Mantoue, son prélat immédiat qui devoit prendre connoissance de cette affaire, et que pour suivre une marche régulière, Rome eût dû renvoyer l'affaire à ce tribunal. La duchesse douairière de Guastalla, dont Traversari étoit le confesseur, fit des démarches en sa faveur; la mort de cette princesse le laissa en proie au ressentiment de la congrégation de l'index. Traversari est mort vers la fin du siècle dernier, emportant la réputation d'un homme estimable, éclairé et zélé pour le rétablissement de l'ancienne discipline. Il réfuta Fabronius dans l'ouvrage suivant: *Ennodii Faventini de Romani pontificis primatu contra Febronium dissertatio*, Faenza, 1771. On a encore de lui, I. *De incruenti legis sacrificii communione dissertatio*, Padoue, 1779. II. *Instruction sur le saint sacrifice de la messe*.

TRAVERSE (Jean-Victor, baron de), né chez les Grisons, entra jeune au service de France, s'y distingua par son courage et

son intelligence, et fut promu au grade de lieutenant général des armées. Il est mort à Paris le 3 septembre 1776, après avoir publié l'*Etude militaire*, 2 vol. in-12. C'est un très-bon extrait de l'ouvrage de Puységur sur l'art de la guerre.

* TRAVERSIER (Jean-Claude), né à Paris en 1742, est auteur d'une tragédie de *Panthée*, du *Triomphe de Mathurin*, du *Soldat venu à propos*, drame en vers libres, avec prologue, joué au collége de la Flèche en 1765, d'une longue héroïde, intitulée *Lucinde à Dorilas*, etc. C'est un de ces auteurs qui ont fait quelque bruit de leur temps, et qui maintenant sont tout-à-fait oubliés.

† TRAVIS (George), théologien anglais, né à Royton, au comté de Lancastre, mort en 1797, étoit vicaire d'Eastham, et recteur de Handley, au comté de Chess, ensuite on lui donna l'archidiaconat de Chester, et un canonicat de la cathédrale de cette église. Travis s'est fait connoître par quelques *lettres théologiques* adressées à Gibbon, dans lesquelles il a prétendu constater le vrai sens d'un passage du chapitre 5e du 1er livre de S. Jean, dont il soutient la non altération, et quelques autres *écrits*, ou le mérite de l'érudition se réunit à celui du style.

TRAUTWEIN (Grégoire), prieur du monastère de Wengen en Allemagne, s'est fait connoître par deux ouvrages remarquables, I. *Traduction du Télémaque* en latin. Cette traduction n'est pas sans mérite. II. *Vindiciæ Febronianæ*, in-8°. Il est mort à Ulm en Souabe en 1787.

* I. TRÉBATIUS (Bernardin), né à Vicence en 1480, étudia dans sa patrie sous les meilleurs maîtres, et fit de rapides progrès dans l'étude du latin, du grec, de l'hébreu, de la morale et de la philosophie. Il passa à Florence une grande partie de sa vie. De retour dans sa patrie, il y mourut le 11 avril 1548. Il a traduit du grec la *Morale*, *la Politique* et *la Rhétorique d'Aristote*.

II. TRÉBATIUS-TESTA (C.), savant jurisconsulte, fut exilé par Jules César pour avoir pris le parti de Pompée; mais Cicéron son ami obtint son rappel. C'étoit, dit cet orateur, un grand homme de bien et un bon citoyen. César connut son mérite, le prit en affection, au point qu'il lui demandoit presque toujours son avis avant de porter aucun jugement. Trébatius l'accompagna dans quelques-unes de ses expéditions; et quoiqu'il ne fît pas les fonctions de tribun des soldats, César lui en donnoit les appointemens. Auguste n'eut pas moins d'estime pour ce jurisconsulte; ce fut par son conseil qu'il introduisit l'usage des codicilles. Horace lui adressa deux de ses satyres. Ce savant homme avoit composé plusieurs *ouvrages* sur le droit. Il est cité en divers endroits du *Digeste*.

TREBELLIEN (Caïus Annius Trebellianus), fameux pirate, se fit donner la pourpre impériale dans l'Isaurie au commencement de l'an 264. Il conserva la souveraine puissance jusqu'au temps où Gallien, qui régnoit alors, envoya contre lui Causisolée avec son armée. Ce général ayant eu l'adresse d'attirer Trébellien hors des montagnes et des détroits de l'Isaurie, lui livra dans la plaine une bataille sanglante. Le brigand

la perdit et y fut tué, après avoir régné environ un an. — Il ne faut pas le confondre avec Rufus Trébellien qui ayant été accusé du crime de lèse-majesté sous Tibère, se tua lui-même.

* I. TRÉBELLIUS (Théodore), originaire du Frioul, publia à Bâle en 1542, *Promptuarium linguæ latinæ. Dissert. de præcip. lexicis lat.*, à la tête de Thesaurus de J. M. Gesner. Ce Trebellius n'est qu'un plagiaire de Robert Etienne. On a encore de lui une *harangue* imprimée, *de Basileensi academiâ illustrandâ*.

II. TRÉBELLIUS-POLLIO, historien latin, florissoit vers l'an 298 de J. C. Il avoit composé la *Vie des Empereurs*; mais le commencement en est perdu, et il ne nous est resté que la fin du règne de Valérien, avec la vie des deux Galliens et des trente tyrans; c'est-à-dire, des usurpateurs de l'empire, depuis Philippe inclusivement jusqu'à Quintille, frère et successeur de Claude II. On trouve ces fragmens dans les *Historiæ Augustæ Scriptores*. On accuse cet écrivain d'avoir rapporté avec trop de détail des faits peu intéressans, et d'avoir passé trop rapidement sur d'autres beaucoup plus importans. On lui reproche encore comme aux autres auteurs de l'histoire d'Auguste, d'avoir un style plat et rampant.

TRÉBONIUS, citoyen romain, ne tiroit aucun lustre de son origine. Mais sa prudence, sa droiture, la douceur de son caractère, son goût pour les beaux arts, sa gaieté naturelle le faisoient aimer et rechercher des plus grands de la république. Il fut tribun du peuple, préteur, et César se le substitua pour les trois mois qui restoient de son quatrième consulat. Il entra cependant dans la conspiration qui coûta la vie à ce dictateur. Trébonius proconsul d'Asie, ayant refusé de recevoir Dolabella dans la ville de Smyrne, celui-ci s'en vengea cruellement. Après l'avoir fait mettre deux fois à la torture, il ordonna qu'on lui coupât la tête, qu'on la portât au bout d'une pique, qu'on traînât son corps dans les rues et qu'on le jetât dans la mer.

I. TRECHSEL (Melchior et Gaspard), frères, célèbres imprimeurs de Lyon, se distinguèrent par la correction de leurs éditions. Le correcteur de leur imprimerie fut long-temps le malheureux Michel Servet, qui cachoit son véritable nom sous celui de Villeneuve. Ils ont imprimé la bible de *Pagninus*, dans laquelle ce dernier inséra des notes impies. Les Trechsel avoient pour emblème un sphinx à trois têtes, sur un piédestal entouré de deux serpens, avec ces mots : *Usus me genuit*, qui se lisoient, suivant Platon, sur le frontispice du temple d'Ephèse.

II. TRECHSEL (Thalie), fille de l'un des précédens, née à Lyon en 1487, se distingua par ses connoissances dans les langues et par la finesse de son esprit. Elle épousa le savant Bade et maria ses deux filles à deux imprimeurs célèbres, Robert Etienne et Michel Vascosan.

TREFFER (Florian), savant bibliographe allemand, publia à Augsbourg en 1560 une *Méthode* de classification des livres. C'est le premier ouvrage que l'on connoisse sur la bibliographie. Cet écrit fut suivi de ceux de Cardona en 1587, de Schott en 1608 et de Naudé en 1627.

* TREILHARD (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Paris, s'acquit de la réputation par quelques causes d'éclat, et principalement par ses *factums* pour la maison de Montesquiou, contre les Montesquiou La Boulbène. Nommé député du tiers-état de cette ville aux états généraux, il y exerça une certaine influence. Le 2 septembre 1789 il se déclara en faveur du *veto* suspensif; la force de raisonnement qu'il déploya dans cette occasion attira sur ses talens l'attention des patriotes. Entraîné dans la parti populaire, il en devint un des zélés défenseurs, sans néanmoins afficher jamais des sentimens exagérés. Membre et rapporteur du comité ecclésiastique, il fit adopter tous les décrets sur les biens du clergé, et sur sa constitution civile. Le 22 décembre il fit supprimer les ordres religieux et mettre les biens du clergé à la disposition de la nation. Il devint ensuite membre du comité des pensions qui publia le *Livre-rouge*; le 1er avril 1790 il occupa le fauteuil de président, et fut le 3 septembre un des 60 députés envoyés vers le roi pour lui présenter l'acte constitutionnel; et le 30, lorsque Louis XVI alla haranguer l'assemblée prête à se dissoudre, Treilhard s'écria : « Ah ! Voilà un discours digne de Henri IV. » Durant la législation, il présida le tribunal criminel de Paris, et en septembre 1792 il fut nommé député de Seine et Oise à la convention nationale ; élu président le 27 décembre, le 6 avril 1793 il fut nommé membre du comité de salut public ; il eut l'art de se soutenir au milieu des factions, survécut aux proscriptions et à la chute de Robespierre, et devint de nouveau membre du comité de salut public en 1794. Il fit décréter l'échange des députés retenus en Autriche contre la fille de Louis XVI. Ayant passé en 1795 au conseil des cinq-cents, il le présida vers la fin de décembre, et prononça le 21 janvier 1796, jour de l'anniversaire de la mort de Louis XVI; un discours sur le supplice de ce prince. Il fut chargé, sous le directoire, de plusieurs missions importantes, et fut porté en mai 1798 à la place de directeur, d'où il fut exclu en juin 1799, sa nomination ayant été annullée comme inconstitutionnelle. Après le 18 brumaire (9 novembre 1799), il fut nommé vice président, puis président du tribunal d'appel de Paris, conseiller d'état en septembre 1802, et ensuite grand officier de la légion d'honneur. Il est mort à Paris le 1er décembre 1810, et le 5 son corps a été déposé au Panthéon.

* TRELLON (Claude de), fut un courtisan, un militaire dont l'histoire ne fait nulle mention, un poëte dont la vie ne peut être connue que par quelques traits échappés dans ses ouvrages. L'abbé Goujet pense qu'il étoit né à Angoulême, mais ce n'est qu'une conjecture. Il quitta de bonne heure la maison paternelle. « J'avois, dit-il :

J'avais quinze ou seize ans alors que le malheur
Me fit abandonner le lieu de ma naissance.

Il vint à la cour, servit pendant les guerres civiles sous d'Epernon, de Nemours, de Guise et de Joyeuse, eut des maîtresses dont il chanta longuement les charmes, la complaisance et surtout les rigueurs; fut long-temps prisonnier à Turin, fréquenta des femmes peu délicates sur l'honneur, et fit un pélérinage à notre

Dame de Lorette. Courtisan, militaire et poète ; il ne fit fortune dans aucun de ces états. Il se plaint souvent dans ses vers, de la cour, des grands qu'il avoit encensés sans profit, de la guerre, de l'amour qui lui a inspiré une grande partie de ses vers et n'oublia pas de peindre sa misère. Dépourvu de génie et de graces, ses OEuvres présentent souvent des idées triviales, quelques vers heureux, quelques pensées fortement exprimées, des notions historiques et quelques détails sur les mœurs de son temps. Ses poésies galantes sont nombreuses, et, sans être gaies, elles offrent des traits indécens, des expressions grossières et des opinions qui ne déposent pas en faveur de sa moralité ; en plus d'un endroit il se plaît à faire l'apologie de l'état honteux des entremetteurs en débauche, et blâme l'institution du mariage ; cependant il a soin de faire longuement son éloge. N'espérant plus de fortune de la cour, se sentant incapable de servir l'amour et son prince, Trellon se jeta dans la dévotion, et, à l'instar de la plupart des poètes de son temps, il consacra sa muse à la religion. A ses OEuvres galantes succèdent des *Confessions*, des *Oraisons*, des *Elégies* et des *Sonnets* d'une piété exemplaire. Les OEuvres de ce poète ont été publiées à plusieurs reprises et sous des titres différens, I. Le *premier livre de la Flamme d'amour*, dédié au duc de Nemours, avec *l'Histoire de Padre miracle*, *et de l'Amant fortuné*, en prose, plus diverses *Poésies*, par Claude de Trellon, Lyon 1592, in-8°. Deux ans après parut une seconde édition, beaucoup plus ample, sous ce titre, II. Les *OEuvres poétiques du sieur de Trellon*, nouvellement revues et corrigées, contenant la *Muse guerrière* en deux livres, la *Flamme d'amour* divisée en deux livres, l'*Histoire de Lénocrite et de l'Amant fortuné*, en prose, *Flammes divines et spirituelles de l'amour de Dieu*, l'*Ermitage du sieur de Trellon*, augmenté et corrigé de nouveau avec ses *Regrets et Lamentations*, Lyon, 1594, in-12. Une partie de ces mêmes œuvres fut publiée avec ce titre, la *Muse guerrière*, dédiée au comte d'Aubijoux, plus l'*Ermitage*, dédié à madame la comtesse d'Aubijoux, in-12, 1597. Dans la même année l'auteur donna une édition de toutes ses OEuvres sous ce titre nouveau, le *Cavalier parfait du sieur de Trellon*, Lyon, 1597, in-12, dédié au duc de Guise. En 1605, autre édition des mêmes œuvres, sous le même titre, conforme, à peu de choses près, à celle de 1597. Enfin, en 1619, on publia à Rouen la plus grande partie des Poésies du sieur Trellon, petit in-12, sous ce titre : la *Muse guerrière*, dédiée *à M. le comte d'Aubijoux*. Cette muse guerrière qui contient un grand nombre d'élégies et de stances amoureuses, est divisée en deux livres, et l'*Ermitage*, placé à la suite, comprend des poésies dévotes qui forment un troisième livre. Dans un avis préliminaire, l'auteur déclare qu'il ne prétend point à la gloire du poète.

Je chante, à la soldade et selon mon humeur ;
Je fais profession autre que d'un rimeur ;
Je ne veux acquérir le renom de poète.

Cette précaution étoit inutile ; mais elle décèle sa crainte pour les censeurs. Cette crainte se manifeste ensuite par la menace qu'il fait bravement aux téméraires qui oseroient attaquer les productions

de sa plume, de les punir avec son épée :

Qui que tu sois lecteur, avant que me reprendre,
Pense bien si je faux en ces vers que j'écris ;
Je porte à mon côté ma réponse pour rendre
Confus en un moment les plus savants esprits.

Voilà un moyen nouveau d'en imposer aux critiques et d'assurer le succès de son ouvrage. Cette rodomontade n'est pas la seule qui se trouve dans les œuvres de Trellon. Il est auteur d'un autre livre intitulé, III. *Le Ligueur repenti du sieur de Trellon*. Lyon, 1595, in-12. Ce livre de 60 pages, composé de stances et de sonnets, offre des déclamations très-vives contre la ligue, les ligueurs et le roi d'Espagne. Il y soutient que ce n'étoit point le zèle pour la religion qui avoit armé les ligueurs : que l'ambition des chefs, l'argent de l'Espagne et les profits résultans des désordres des guerres civiles, avoient seuls produit et alimenté la ligue. Deux ans après, Trellon ayant dédié ses œuvres complètes au duc de Guise, se trouva obligé, pour ne pas déplaire à ce chef des ligueurs, de chanter la palinodie ; il désavoua formellement cet ouvrage, dit qu'on s'étoit servi de son nom pour lui faire outrage et ajouta :

Car je fus bien ligueur ; mais non pas repenti.

Cependant il suffit de lire les pièces contenues dans *le Ligueur repenti*, et de les comparer avec les autres ouvrages de Trellon, pour se convaincre qu'il en est l'auteur, et que son désaveu n'est pas sincère. On y trouve la même manière, les mêmes défauts, les mêmes faits qui ont rapport à sa vie, jusqu'à son prénom Clande :

Je suis Claude de nom et François de naissance
Et Claude et vrai François je veux vivre toujours.

Enfin le libraire de Lyon qui a imprimé son *Cavalier parfait*, en 1597, est le même qui a imprimé en 1595 le *Ligueur repenti*. Quoi qu'il en soit, si Trellon a passé du blanc au noir, a soutenu tour-à-tour des opinions contraires, a été, suivant les circonstances, ligueur et royaliste, libertin et dévot, ces variations ne doivent point surprendre dans les poètes de ce temps là, dont la bassesse est connue, et qui ne vivoient que des fruits de la plus basse adulation.

TREMBLAY. *Voyez* Frain *et* Joseph, n° XIV.

* TREMBLAYE (le chevalier de la), mort vers 1808, étoit un homme du monde qui se faisoit un délassement de la littérature ; sa prose et ses vers ne manquent pas de grace et de facilité ; mais ses peintures sont quelquefois un peu trop libres. On a de lui un voyage en forme de lettres, intitulé *Sur quelques contrées de l'Europe*, ou *Lettres du chevalier de*** à la comtesse de****; Londres, 1788, 2 vol. in-8°. Ses Œuvres ont été recueillies en 2 vol. in-12.

TREMBLEURS *ou* QUAKERS. *V.* Barclay, n° III ; Fox, Fischer, Farnsworth *et* Penn, n° III.

TREMBLEY (Abraham), né à Genève en 1710, mort en 1784, fut membre du grand conseil de la république, de la société royale de Londres et correspondant de l'académie des sciences de Paris. Son père, ancien syndic de Genève, ayant voulu le consacrer à l'état ecclésiastique, il se retira en Hollande où il se chargea de l'éducation des enfans de Bentinck, et ensuite à Londres, où le jeune duc de Richemont devint son élève. Revenu à Genève en

1757, il s'y maria et se fit chérir par la bonté de son caractère et les agrémens de sa conversation. Il avoit voyagé en observateur sage, et il semoit ses entretiens de remarques intéressantes. Sachant se mettre à la portée de tous ses auditeurs, il sembloit plutôt les élever à son niveau qu'il ne paroissoit y descendre. L'histoire naturelle fut son étude chérie. Ses *Mémoires sur les polypes*, Leyde, 1744, in-4°, et Paris, 2 vol. in-8°, même année, renferment des observations neuves et précieuses. On a encore de lui, I. *Instructions d'un père à ses enfans sur la Nature et la Religion*, 1775 et 1779, 2 vol. in-8°. II. *Instructions sur la Religion naturelle*, 1779, 3 vol. in-8°. III. *Recherches sur le principe de la vertu et du bonheur*, in-8°. Ces ouvrages sont remarquables par la netteté et la précision des idées, par la clarté des raisonnemens et l'adresse avec laquelle ils sont présentés. Son style pourroit quelquefois être plus pur et même plus élégant. Trembley rendit ses connoissances utiles à sa patrie, en entrant dans la commission chargée du dépôt des blés pour l'entretien de Genève. Il étudia à fond les insectes qui font la guerre à cette précieuse denrée, et trouva les moyens d'en arrêter en partie les dégats.

† TRÉMEL (Jean), célèbre mécanicien, né à Valdza près de Manheim en 1727, vint s'établir à Paris, où il fut pensionné par le gouvernement. On lui doit un grand nombre de machines utiles, d'instrumens de physique et de labourage. Il perfectionna le métier à dentelles; il inventa la grue tournante dont on se sert pour décharger les bateaux, et mourut au palais des arts à Paris le 6 février 1803, à l'âge de 76 ans. Il travailloit alors à faire un pied pour le grand télescope de 22 pieds, fait par Caroché et qui égale en perfection ceux de Herschel: ce télescope reste sans usage à l'observatoire de Paris.

TRÉMELLIUS (Emmanuel), né à Ferrare de parens juifs, se rendit habile dans la langue hébraïque. Il embrassa en secret la religion protestante, et devint professeur d'hébreu à Heidelberg, d'où il passa à Metz, puis à Sédan. Il se fit connoître par sa *Version* latine du nouveau Testament syriaque, et par une autre de l'ancien Testament, faite sur l'hébreu. Il avoit associé à ce dernier travail François Junius ou du Jon, qui le publia in-folio après la mort de Trémellius, arrivée en 1580, avec des changemens qui ne firent que le rendre plus mauvais. Le style de Trémellius est lourd et affecté.

I. TRÉMOILLE *ou* TRÉMOUILLE (Louis de la), vicomte de Thouars, prince de Talmont, etc., naquit le 20 septembre 1490, d'une famille qui remonte au 13e siècle et qui subsiste encore. Il fit ses premières armes sous George de La Trémouille sire de Craon son oncle. Il se signala tellement, que dès l'âge de 18 ans il fut nommé général de l'armée du roi contre François, duc de Bretagne, qui avoit donné retraite dans ses états à Louis duc d'Orléans, et à d'autres princes ligués. La Trémouille remporta sur eux une victoire signalée à Saint-Aubin-du-Cormier le 28 juillet 1488. Il y fit prisonnier le duc d'Orléans, depuis Louis XII, et le prince d'Orange. La prise de Dinant et de Saint-Malo furent

les suites de cette journée, qui auroit été si glorieuse si La Trémouille n'avoit ordonné le massacre des capitaines faits prisonniers. Egalement habile dans le cabinet et à la tête des armées, il contribua beaucoup à la réunion de la Bretagne à la couronne, en faisant conclure le mariage de la duchesse Anne de Bretagne avec le roi Charles VIII. Il fut envoyé en ambassade vers Maximilien roi des Romains, et vers le pape Alexandre VI. Il avoit été fait chevalier de l'ordre du roi et son premier chambellan; et la bataille de Fornoue en 1495, lui mérita la charge de lieutenant général des provinces de Poitou, Angoumois, Saintonge, Aunis, Anjou et Marche de Bretagne. Louis XII à son avénement à la couronne auroit pu se souvenir que La Trémouille l'avoit vaincu, et qu'une longue captivité avoit été la suite de sa défaite. Mais Louis XII aimoit à oublier les torts qu'on avoit eus avec le duc d'Orléans. Il donna le commandement de l'armée d'Italie à La Trémouille, qui conquit toute la Lombardie et obligea les Vénitiens de lui remettre entre les mains Louis Sforce duc de Milan, et le cardinal son frère. Le roi récompensa ses services en lui donnant le gouvernement de Bourgogne, puis la charge d'amiral de Guienne en 1502, et peu après celle d'amiral de Bretagne. Il le choisit encore pour commander le corps de bataille où il étoit, à la journée d'Aignadel l'an 1509. La Trémouille fut malheureux au combat de Novare, donné contre les Suisses l'an 1515, où il fut battu et blessé; mais il soutint vaillamment contre eux le siége de Dijon l'espace de six semaines. Il se trouva encore la même année à la bataille de Marignan donnée contre les Suisses; défendit la Picardie contre les forces impériales et anglaises; et s'étant rendu en Provence il fit lever le siége de Marseille, que le connétable de Bourbon, général de l'armée de l'empereur, y avoit mis l'an 1523. Enfin ayant suivi le roi François Ier dans son malheureux voyage d'Italie, il finit glorieusement ses jours à la bataille de Pavie le 24 février 1525, âgé de 65 ans. Cette journée fut funeste aux vieux généraux; ils y périrent presque tous. Le corps de La Trémouille fut apporté dans l'église collégiale de Notre-Dame de Thouars qu'il avoit fondée. On l'honora du beau nom de *Chevalier sans reproche*.... Guichardin lui donne celui de *premier Capitaine du monde*; et Paul Jove ajoute qu'il fut « la gloire de son siècle et l'ornement de la monarchie française. » Ce grand homme prit pour devise une roue, avec ces mots: *Sans sortir de l'ornière*. Il avoit épousé Gabrielle de Bourbon. Sa vie, publiée par Jean Bouchet, Paris, 1527, in-4°, fut aussi imprimée dans l'Histoire de Charles VIII, publiée par Denys Godefroi, Paris, 1684, in-folio. Cette vie est précieuse par l'attention qu'a eu l'historien de recueillir des faits et des détails ignorés et qui peignent les mœurs de son siècle. Son style est simple et naïf, quoiqu'il emploie quelquefois des tournures poétiques et absolument étrangères au sujet qu'il traite.

II. TRÉMOILLE (François de la), petit-fils du précédent, fut fait prisonnier à la bataille de Pavie, et donna des marques d'attachement à François Ier. Ce prince le chargea de recevoir

l'empereur Charles-Quint à son passage par Poitiers en 1529. Il mourut dans son château de Thouars en 1541, âgé de 39 ans. Il avoit épousé en 1521 Anne de Laval, fille de Gui XV de Laval et de Charlotte d'Aragon, princesse de Tarente, qui apporta dans la maison de la Trémouille ses prétentions sur la couronne de Naples. Ce mariage a donné lieu à ses descendans de faire valoir leurs droits au congrès de Munster, de Nimègue et de Ryswick, et de demander le titre d'altesse qui leur a été accordé dans les pays étrangers. *Voyez* le Traité du Droit héréditaire appartenant au duc de La Trémouille, au royaume de Naples, par David Blondel, Paris, 1648, in-4°; et les Titres justificatifs de ce droit par le même Blondel, Paris, 1654, in-4°.

III. TRÉMOILLE (Louis III de la), seigneur de La Trémouille, premier duc de Thouars, prince de Tarente et de Talmont, se signala par ses services sous Henri II, Charles IX et Henri III. Ce dernier prince le fit son lieutenant général en Poitou, où il enleva quelques villes aux rebelles. Mais ayant mis le siége devant Melle, il tomba malade, et mourut le jour de la réduction de cette place, le 25 mars 1577. Charles IX avoit érigé son vicomté de Thouars en duché l'an 1563, et Henri IV l'érigea en pairie l'an 1595, en faveur de Claude de La Trémoille son fils, mort en 1604, à 38 ans, après avoir servi avec distinction.

* IV. TRÉMOILLE *ou* TRÉMOUILLE (Charlotte-Catherine de la), princesse de Condé, née le 18 juin 1568, du seigneur de La Trémouille précédent et de Jeanne de Montmorency, fille du connétable Anne de Montmorency, n'avoit pas encore neuf ans lorsqu'elle perdit son père, tué au siége de Mesle, pendant les guerres de la religion. Son frère aîné, Claude de La Trémouille, servoit sous les drapeaux de Henri de Bourbon, premier du nom, prince de Condé, l'un des chefs du parti protestant; ce qui donna occasion à ce prince de voir Charlotte de La Trémouille, dont la beauté le charma au point que, malgré la différence des conditions, il laissa entrevoir l'intention de l'épouser. La mère de Charlotte, qui étoit restée catholique, répugnoit d'avoir pour gendre un protestant; elle craignoit en outre d'encourir la disgrace de Henri III, en accordant sa fille à un prince qui portoit les armes contre ce roi. Charlotte ne partageoit ni les scrupules religieux ni les craintes de sa mère: elle accueillit le prince de Condé, chercha à se rendre digne de l'honneur qu'il vouloit lui faire, embrassa sans hésiter son parti, sa religion, et le favorisa jusque dans ses entreprises militaires. En 1585 ce prince, avant d'aller faire une expédition en Anjou, laissa au château de Taillebourg, où résidoient alors madame de La Trémouille et sa fille, une foible garnison protestante, la plupart de ses domestiques, ses pierreries, et plusieurs autres objets précieux. Madame de La Trémouille, qui vivoit mal avec sa fille, consentit bientôt après à ce qu'un parti de catholiques vînt assiéger la ville et le château de Taillebourg. La ville, peu fortifiée, fut prise; le château résistoit, mais étoit serré de près. Charlotte, pressée d'instruire les amis du prince de Condé du danger que couroit cette place, usa d'un moyen qui décèle son ca-

ractère : elle feignit d'être fort mécontente des prétendues insolences d'un des pages du prince de Condé, et de vouloir le chasser du château de Taillebourg. Sous ce prétexte elle obtint facilement de celui qui commandoit le siége la permission de le laisser sortir. Ce page étoit porteur d'une lettre de Charlotte qui instruisoit les partisans du prince de Condé de l'état du siége du château, et leur indiquoit les moyens d'attaquer les assiégeans avec succès. Bientôt, sur cet avis, une troupe de protestans marcha au secours des assiégés, reprit la ville de Taillebourg, et fit lever le siége du château. Ainsi Charlotte, qui avoit à peine alors 17 ans, eut l'adresse de conserver au prince de Condé la ville, le château de Taillebourg et les richesses qu'il y avoit déposées, et ne craignit pas pour cela de faire sourdement la guerre à sa mère, qui vivoit avec elle. Le prince de Condé, amoureux et reconnoissant, résolut enfin d'épouser Charlotte de La Trémouille. Le mariage fut célébré à Taillebourg même le 16 mars 1586. La guerre civile qui désoloit la France ne permit pas à ce prince de séjourner long-temps avec sa nouvelle épouse; cependant il en eut une fille, Eléonore de Bourbon, qui naquit le 30 avril 1587, et qui dans la suite épousa Guillaume, prince d'Orange. Au commencement de mars 1588 le prince de Condé put se rendre à Saint-Jean-d'Angely, où résidoit son épouse; et le jeudi 3 de ce mois, une heure et demie après avoir soupé, il se sentit attaqué de vives douleurs d'estomac, accompagnées de vomissemens et d'une soif excessive; les secours de la médecine furent inutiles; le mal fit des progrès, et laissa au malade une si grande difficulté de respirer, qu'il ne put rester la nuit suivante dans son lit. Enfin, après deux jours de souffrances, le 5 mars il expira. Les symptômes de sa maladie firent soupçonner que le poison en étoit la cause; ce soupçon fut confirmé par l'ouverture du corps. Le rapport des médecins se trouve dans le t. II des Mémoires de la ligue, et ailleurs. Cette mort inattendue causa une grande rumeur. Charlotte de La Trémouille et plusieurs de ses domestiques furent généralement accusés d'en être les auteurs. Elle écrivit à la cour pour se justifier; mais on y étoit si persuadé qu'elle avoit commandé ou partagé ce crime, que le roi ni la reine ne voulurent lire ses lettres. Sa belle-mère, la princesse douairière de Condé, lui écrivit qu'elle avoit été la première à demander justice au roi de cet empoisonnement. « Leurs majestés, ajoute-t-elle dans une lettre inédite, n'ont voulu recevoir vos lettres, ni MM. les cardinaux y répondre. J'ai aussi parlé de vostre histoire à la reine, mère du roy; elle m'a répondu estre tant amie de l'honneur et de la vertu, et a en telle horreur le fait dont on vous accuse, qu'elle ne se veut mesler de vous bailler le deuil que ne soyez justifiée. » Plus bas cette mère, affligée de l'affreuse mort de son fils, semble partager les soupçons de la cour; cependant elle n'affirme rien. « Mais c'est-il bien possible, écrit-elle, d'ôter la vie à un prince qui vous a tant honorée et tant aimée!... J'ai trop reçu d'honneur de feu monseigneur mon mary, pour vouloir qu'une autre me surpasse en desir de vous estre la plus cruelle enemie qu'ayez jamais eue, pleurant vostre honte, comme je voudrois qu'il n'en fût rien. Et si vous avez

Henri IV l'avoit exigé, et la soumission de la princesse fut sans doute une cause de la protection puissante que ce roi lui accorda ; mais cette cause ne fut pas la seule. Il paroît que ce roi avoit eu, avant la mort du prince de Condé, des relations galantes avec Charlotte de La Trémouille, et que le souvenir de son ancien attachement l'avoit favorablement disposé pour elle. La politique put aussi y avoir part. Henri IV étoit sans enfant légitime ; il voulut sans doute, en innocentant Charlotte de La Trémouille, en élevant son fils au rang de premier prince du sang, l'opposer aux autres princes de la maison de Condé, qui manifestoient déjà leurs prétentions à la couronne de France et traitoient hautement ce jeune prince d'illégitime, comme on le voit dans un passage des Mémoires originaux de Sully, tome 1. Pourquoi Henri IV donnoit-il à un jeune prince dont la naissance étoit contestée une préférence si éminente sur les autres princes de la même famille? D'abord le jeune prince, en le supposant légitime, étoit fils du chef de la maison de Condé ; ensuite, en supposant que le prince de Condé empoisonné n'étoit pas son père, il est plus probable qu'il devoit sa naissance, non à un jeune page âgé de seize ans, mais à Henri IV lui-même. Il est assez prouvé que ce roi avoit eu des liaisons intimes avec Charlotte de La Trémouille, pendant qu'elle étoit mariée. On en trouve quelques indices dans la Description de l'île des hermaphrodites, et dans l'Apologie pour Jean Chastel, libelle qui, à la vérité, mérite peu de confiance. On y lit que Henri IV « avoit corrompu la femme de son cousin le prince de Condé. » Lorsque ce roi devint amoureux de Charlotte de Montmorency, épouse du jeune prince de Condé, madame la marquise de Verneuil lui dit : « N'êtes-vous pas bien méchant de vouloir coucher avec la femme de votre fils? car vous savez bien que vous m'avez dit qu'il l'étoit. » Voilà une nouvelle carrière ouverte aux conjectures et aux incertitudes sur l'auteur de la naissance du fils de Charlotte de La Trémouille. Ces incertitudes se soutiennent par quelques autres passages des écrits du temps. Le jeune prince de Condé se plaignit à Henri IV, dit l'Estoile, de la tyrannie que ce roi exerçoit contre lui à l'occasion de sa jeune épouse. Henri IV, dans un mouvement de colère, lui répondit : « *Je n'ai fait en ma vie acte de tyran que quand je vous ai fait reconnoître pour ce que vous n'étiez pas.* » Lorsque ce roi voulut faire dissoudre le mariage qu'il avoit contracté avec Marguerite de Valois, il adressa au pape deux mémoires qui sont restés inédits, et qui contenoient, l'un les motifs patens, l'autre les motifs secrets qui lui faisoient demander cette dissolution. Dans cette dernière pièce très-curieuse on lit ces mots : « Le roy ayant fait reconnoître le prince de Condé premier prince du saug, infailliblement il viendroit à la couronne après son décès, le roy n'étant point en estat de pouvoir changer d'advis pour la lui oster. Or étoit sa majesté obligée d'advertir sa sainteté *qu'elle ne croyoit pas que ledit prince fût légitime ;* et qu'il s'en pouvoit bien assurer, et *qu'il en savoit le secret et la vérité plus qu'homme du monde;..* que l'avénement dudit prince de Condé à la couronne (arrivant la mort du roy) mettroit le royaume de France en la plus grande et sanglante guerre qui fût jamais :

sa majesté sachant de bonne part et de science certaine que le comte de Soissons et autres princes de son sang avoient secrettement et s'étoient vallablement pourvus contre la reconnoissance qu'il avoit faite dudit prince de Condé, et qu'ils mourroient plutôt cent fois et tous leurs partisans avec eux, que de laisser régner et permettre qu'un *bâtard* (ainsi le qualifient-ils) leur enlevât la couronne de dessus la teste. » La maison de Condé, jalouse de conserver ses droits et de dissiper tous les nuages élevés sur son origine, fit disparoître autant qu'il lui fut possible, des écrits du temps, tous les passages qui pouvoient servir à perpétuer le souvenir de cette origine incertaine. Les Mémoires de l'Estoile, l'Histoire générale de M. de Thou et les Mémoires de Sully, éprouvèrent des altérations qui, rétablies dans quelques éditions, loin de produire l'effet attendu, n'ont fixé que davantage l'attention des curieux. Guy-Patin nous apprend, dans une de ses lettres, que le prince de Condé dépensa deux cents ecus pour faire retrancher des Mémoires de Sully ce qui s'y trouvoit contre la naissance de son père. (*V.* Sully, nº II.) Soins inutiles! Charlotte de La Trémouille se vit toujours entachée d'une accusation grave dont elle arrêta les effets, mais dont elle ne se justifia point. Si cette branche de la maison de Bourbon croit son illustration intéressée à effacer des pages de l'histoire un événement qui intercepte les rayons de gloire qui, suivant l'opinion vulgaire, s'étendent des aïeux à leurs descendans, elle a, pour se consoler, l'exemple de plusieurs familles nobles à qui de pareils accidens sont arrivés; elle a de plus l'assurance de descendre du héros connu sous le nom de Grand Condé. Quant à Charlotte de La Trémouille, depuis que le parlement de Paris l'eut déclarée innocente, elle ne figura qu'accessoirement dans l'histoire. Les Mémoires de l'Estoile l'accusent d'avoir voulu favoriser les amours de Henri IV avec la princesse de Condé, sa belle-fille; on y voit que le fils reproche à la mère « de servir d'instrument pour corrompre la pudicité de sa femme. » En 1616, Charlotte de La Tremouille se rendit à La Rochelle, et s'y livra à plusieurs intrigues, afin de faire soulever les protestans de cette ville en faveur de son fils. Elle mourut à Paris le 28 août 1629. Un mausolée en marbre blanc et noir lui fut élevé dans l'église des religieuses de l'*Ave-Maria* à Paris. On y joignit une épitaphe latine où les éloges n'étoient point épargnés. Ce mausolée est aujourd'hui placé dans le muséum des Antiquités nationales. Charlotte de La Trémouille étoit-elle l'auteur de l'empoisonnement de son mari? Son fils avoit-il pour père le prince de Condé, le page Belcastel ou Henri IV? Nous ne nous permettrons point de prononcer sur ces questions délicates. Nous avons exposé les faits et les notions historiques qui les concernent: nous nous bornerons à indiquer la plupart des sources où ces faits et ces notions ont été puisés: l'Histoire générale de M. de Thou et ses variantes; les Mémoires de Sully; les Mémoires pour servir à l'Histoire de France de l'Estoile, et le Journal de Henri III du même auteur; l'article Henri de Bourbon dans le Dictionnaire historique de Prosper Marchand; et plusieurs pièces manuscrites et non encore publiées, tirées des fonds de Béthune et de Brienne, etc.

† V. TRÉMOILLE (Henri-Charles de la), prince de Tarente, étoit petit-fils de Claude. Son attachement au prince de Condé lui fit abandonner le parti de la cour dans le temps des guerres de la Fronde. Il suivit ce prince en Flandre, et passa de là en Hollande, d'où il revint en 1655, après avoir obtenu son amnistie. L'évêque de Munster ayant déclaré la guerre aux Hollandois en 1664, La Trémoille, qui vint leur offrir ses armes, défit un parti de huit cents hommes qui étoient au service de ce prélat guerrier, et il reçut en récompense la place de général de la cavalerie des états. Il mourut à Thouars en 1672, à 54 ans. Nous avons de lui des *Mémoires* dans le recueil imprimé à Liège, 1767, in-12, sous ce titre : *Mémoires de Henri-Charles de La Trémoille, prince de Tarente*, Liège, 1767, in-12 de 380 pages, non compris la Préface qui en a 72.

VI. TRÉMOILLE (Charles-Armand-René de la), duc et pair de France, premier gentilhomme de la chambre du roi: il est auteur des paroles et de la musique d'un opéra, intitulé *les Quatre parties du Monde*, qu'il fit exécuter dans la grande salle du Temple à Paris. On lui doit des *Chansons* imprimées dans divers recueils. Il mourut en 1741.

TRÉMOLLIÈRE (Pierre-Charles), peintre, né en 1603 à Chollet en Poitou, mort à Paris en 1739, devint élève de Jean-Baptiste Vanloo, remporta plusieurs prix à l'académie, et jouit de la pension qui étoit accordée aux jeunes élèves qui se distinguoient. Il partit pour l'Italie, et y resta six années à en étudier les riches monumens. On remarque de l'élégance et du génie dans ses compositions, de la correction dans ses dessins, un beau choix dans ses attitudes. Il vécut trop peu de temps. Ses derniers tableaux sont d'un coloris plus foible. Son morceau de réception à l'académie fut le *Naufrage d'Ulysse abordant l'île de Calypso*. Il a peint l'*Age d'or* pour les tapisseries des Gobelins. On voyoit de ses ouvrages aux chartreux de Paris et à l'hôtel de Soubise.

† TRENCHARD (Jean), d'une maison ancienne d'Angleterre, né en 1669, exerça des emplois très-importans. Il mourut en 1723, avec la réputation d'un homme habile dans le droit civil et dans la politique; il avoit des sentimens hardis en matière de religion. Ses principaux ouvrages sont, I. *Argument qui fait voir qu'une armée subsistante est incompatible avec un gouvernement libre, et détruit absolument la constitution de la monarchie anglaise*, Londres, 1697, in-4°. II. Une petite *Histoire des armées subsistantes en Angleterre*, Londres, 1698, in-4°. III. Une suite de *Lettres*, 1737, 4 vol. in-12, sous le nom de *Caton*, conjointement avec Thomas Gordon son ami. Tous ces écrits sont en anglais. On lui attribue les pièces suivantes, I. *Histoire naturelle de la superstition*, Londres, 1709, in-8°. II. *Considérations sur les dettes publiques*, Londres, 1719, in-8°.

† TRENCK (Frédéric baron de), né le 16 février 1726, à Kœnisberg, capitale de la Prusse, avoit une belle figure, un caractère pétulant; il se fit remarquer au collége par son audace, en proposant deux duels à ses camarades, sous prétexte d'avoir été insulté; il blessa ses deux adver-

saires. Accueilli, à l'âge de seize ans, par le grand Frédéric, qui l'admit au nombre de ses gardes en qualité de cadet, il devint officier, et toutes les distinctions réservées aux courtisans lui échurent en partage. Le roi se l'attacha de plus près et lui fit goûter les plaisirs de la cour. Berlin étoit dans sa plus grande splendeur ; les Voltaire, les Maupertuis et plusieurs autres savans embellissoient alors cette capitale. Tous furent les amis du jeune Trenck, et sa réputation, autant fondée sur les grâces naturelles de son esprit que sur ses talens militaires, lui attira tous les regards. La guerre se déclara entre l'Autriche et la Prusse, le jeune Trenck s'y distingua ; il fut décoré de l'ordre du mérite. Une intrigue à la cour, indisposa le roi, et le fit soupçonner d'avoir une correspondance avec son cousin François, baron de Trenck, chef des Pandours, qui servoit dans l'armée autrichienne : plusieurs lettres furent interceptées. Le jeune Trenck fut accusé d'entretenir des intelligences secrètes avec l'armée ennemie ; il fut arrêté et conduit à la citadelle de Glatz. Au bout de cinq mois de captivité il projeta de s'évader ; mais le complot fut découvert : une seconde tentative ne réussit pas mieux que la première. Un de ses amis parvint néanmoins, en exposant sa vie, à lui faciliter le moyen de sortir de sa prison. Il se retira à Vienne où plusieurs grands seigneurs, qui s'intéressoient à son sort, lui firent obtenir de l'impératrice-reine une compagnie de cavalerie dans le régiment de Cardone, cuirassiers. Il fit, avant de rejoindre son corps, un voyage de trois mois en Russie. A son retour à Vienne, dans l'intention d'aller rejoindre son régiment en Hongrie, mais voulant terminer avec ses frères et sœurs le partage de la succession de sa mère morte à Dantzick, il s'y rendit en étourdi, ne prévoyant pas que son nom n'étoit point oublié en Prusse, et que déjà les ordres étoient donnés de préparer son cachot à Magdebourg, et de l'arrêter au premier moment favorable. L'un de ses ennemis avoit écrit au roi de Prusse qu'il eût à se garder du baron de Trenck, qu'il ne faisoit le voyage de Dantzick qu'avec le projet téméraire de le surprendre au moment où le prince partiroit pour le camp qu'il assembloit en Prusse, et d'attenter à sa vie. Ses frères et sœurs vinrent passer avec lui quatre jours à Dantzick. Prévenu qu'on devoit l'arrêter dans la journée, il paie son passage sur un vaisseau suédois pour se rendre en Russie ; mais il fut arrêté et conduit dans la prison de Dantzick, et trente hussards, de brigade en brigade, le conduisent jusqu'à Berlin ; on l'enferma dans une voiture, et sur-le-champ il fut transféré par Spandaw dans un cachot à Magdebourg, où on le charga de chaînes. Malgré les vives sollicitations de Marie-Thérèse pour lui faire obtenir sa liberté, il y resta plusieurs années. Le roi disoit : « Trenck étant un homme dangereux, tant que je vivrai, il ne verra pas le jour. » Enfin, le 24 décembre 1774, le roi ordonna que le baron de Trenck fût mis sur-le-champ en liberté ; mais il ne parut plus à la cour. On publia en Allemagne l'histoire de ses malheurs, en 2 vol. in-12, qui furent traduits en français en 1788. Il vint à Paris en 1790. Partisan de la révolution, il fut accueilli par la so-

ciété des jacobins, comme l'une des victimes du despotisme. Il se lia avec Latude, prisonnier à la Bastille et à Vincennes pendant 35 ans. (*Voyez* Latude.) A l'époque où le territoire français fut envahi par les Prussiens en 1793, le baron de Trenck proposa à la société des jacobins un plan de campagne pour repousser les Prussiens ; il offrit de se mettre à la tête d'un régiment de cavalerie composé de Prussiens qui pouvoient se trouver en France et mécontens de leur gouvernement. Cette proposition le fit soupçonner d'être espion de la Prusse. Il fut arrêté et conduit dans la prison de Saint-Lazare. On n'avoit aucun motif pour le faire juger; mais il fut condamné à mort comme l'un des complices de la conspiration des prisons, le 7 thermidor an 2 (28 juillet 1794), à l'âge de 70 ans, ayant encore la vigueur d'un homme de 30 ans. Le baron de Trenck étoit l'un des plus beaux hommes de son temps; à une taille de cinq pieds neuf pouces il joignoit la force d'un Hercule.

* TRENTACINQUE (Alexandre), jurisconsulte d'Aquila, vivoit dans le 17e siècle. On a de lui : *Practicarum resolutionum juris libri* 3. *De Substitutionibus. Consiliorum seu Responsorum Consilium, pro civitate Aquilana.*

I. TRENTE (Antoine de), peintre et graveur, fut disciple du Parmesan, et excella particulièrement dans la *gravure* en bois. On a de lui des *estampes* estimées en clair-obscur.

* II. TRENTE (Philippe), né d'une noble famille d'Ascoli dans le Piceuum le 21 avril 1731, donna de bonne heure de preuves de son talent et de son bon goût en littérature. Il se livra ensuite à la jurisprudence, et devint auditeur à Lucques, Gênes et Macerata. Il fut enfin auditeur général du cardinal Boncompagni. Ce dernier étant devenu secrétaire d'état, Trente fut élevé le 26 septembre 1775 au gouvernement de l'église de Foligno en Ombrie. Il mourut en mars 1795. On a de lui, I. Quelques *Tragédies* imprimées à Lucques en 1766; les principales sont *Oreste*, *Jonathas*, *Annibal*. II. *quæstionum urbanarum libri tres*. Rome, 1781, in-4°.

* III. TRENTE (François), chanoine de l'église métropolitaine d'Udine, né dans cette ville en 1710, fit ses études dans sa patrie, et au séminaire de Padoue. Ayant perdu son père en 1752, il se retira chez les PP. de l'Oratoire, et devint dans la suite le bienfaiteur de cette congrégation. Il consacra toute sa vie aux occupations spirituelles, et mourut à Udine le 15 février 1786. Il a publié, I. Un *Abrégé de la Vie de Jésus-Christ*, 1745 et 1786. II. Un *Discours sur les devoirs des curés envers leurs paroissiens*. Ses principaux ouvrages inédits sont, I. *Discours sacrés*. II. *Dissertations académiques*. III. *Lettres instructives*.

* IV. TRENTE (Jérôme), jésuite et célèbre orateur, né d'une noble famille de Padoue le 31 janvier 1713, ayant achevé ses études, s'appliqua à la prédication, pour laquelle il avoit tous les dons de la nature et de l'art nécessaires à ce ministère. Il parut pour la première fois en chaire à St. Laurent de Venise en 1745, et exerça successivement les mêmes fonctions dans les principales cités d'Italie, avec le plus grand

succès. Il mourut le 19 avril 1784. On a de lui, I. *Sermons pour le Carême*, Venise, 1785. II. *Panégyriques et Discours moraux*, Venise, 1786.

TRESSAN. *Voy.* VERGNE, n° I.

TRÉVENEN (James), marin anglais, renommé pour sa valeur, né dans le comté de Cornouailles, fut élevé à l'académie de Portsmouth. En 1776 il s'embarqua sur le navire de Cook, l'accompagna dans son dernier voyage autour du monde, et lui fut extrêmement utile par ses grandes connoissances en astronomie et en navigation. Trévenen, de retour dans sa patrie en 1780, navigua avec son ami le capitaine King jusqu'à la fin de la guerre d'Amérique. En 1787, ayant dressé un plan de découvertes dans les mers septentrionales qui séparent le Kamtschatka de la Chine et du Japon, il le fit passer à l'impératrice de Russie Catherine II. Celle-ci accueillit le plan et invita son auteur à venir le mettre à exécution. Trévenen arriva à Pétersbourg; mais la guerre sanglante que la Russie faisoit alors à la Suède mettoit un obstacle à ses desseins. On lui proposa, en attendant un moment plus favorable, le commandement d'un vaisseau de ligne qu'il accepta. Il s'étoit déjà emparé de divers postes importans près d'Abo et de Wibourg, lorsqu'il fut mortellement blessé d'un coup de canon dans la bataille navale de Wibourg, le 9 juillet 1790.

TRÉVIÈS (Bernard de), *Bernardus de Tribus Viis*, chanoine de Maguelone sa patrie, dans le 12e siècle, s'occupa à des ouvrages frivoles peu dignes de son état, mais conformes au goût de son siècle. Nous voulons parler de son roman imprimé sans indication de ville en 1490, in-4°, sous ce titre; *Le Roman du vaillant Chevalier Pierre de Provence et de la belle Maguelone.* Les amateurs de ces bagatelles les trouveront dans les bibliothèques dites à papier bleu.

TRÉVILLE (Henri-Joseph DE PEYRE, comte de), fils du comte de Troisville (que l'on prononce *Tréville*), capitaine-lieutenant des mousquetaires sous Louis XIII, fut élevé avec Louis XIV, devint cornette de la première compagnie des mousquetaires, puis colonel d'infanterie et gouverneur du comté de Foix. Il servit en Candie sous le commandement de Coligni; il y reçut deux coups de feu. Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur, frère unique de Louis XIV, goûta beaucoup son esprit, et l'admit dans sa confidence et dans son amitié. Tréville fut si frappé de la mort subite de cette princesse, arrivée à Saint-Cloud le 10 juin 1670, qu'il quitta le monde. Il fut dès-lors uniquement occupé de la prière et de l'étude. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit; il parloit avec tant de justesse et d'exactitude, qu'on disoit que ce proverbe, *il parle comme un Livre*, sembloit être fait pour lui. Tréville fut en grande liaison avec Rancé, abbé de la Trappe; avec Boileau-Despréaux; avec Arnauld, Nicole, Lalane, Ste-Marthe, Sacy, qui trouvoient en lui un juge sévère et délicat de leurs productions. Il mourut à Paris le 13 août 1708, à 67 ans.

TRÉVISANI (François), peintre, né à Trieste en 1656, mort à Rome en 1746, acquit beaucoup de célébrité par ses tableaux d'histoire et de paysage.

Ses poses sont naturelles, ses traits fermes et supérieusement dessinés.

TRÉVISI (Jérôme), peintre de Henri VIII roi d'Angleterre, devint son ingénieur en chef. Il commandoit en cette qualité au siége de Boulogne où il fut tué en 1544. Il a peint l'*histoire* et le *portrait*.

* TRÉVISIER (André), médecin, né à Occimiano, dans le Montferrat, au 16e siècle, fut attaché au service de l'infante Isabelle, femme de l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, et devint gentilhomme de la chambre des archiducs. Albert étant mort en 1621, il publia sa vie à Louvain l'année suivante, et assista aux découvertes anatomiques d'Assellius de Crémone, qui lui rend dans ses ouvrages un témoignage éclatant. En 1614, Trévisius fonda dans le couvent de Sainte-Croix des Augustins de Casal un collége pour élever six jeunes gens de Montferrat, privés de fortune. Il fut transféré par la suite chez les PP. Somasques. On a de lui, *De causis, naturâ pestilentium febrium*. Mediolani, 1588, in-4°.

TREUL (Sébastien du), prêtre de l'Oratoire, né à Lyon en 1684, mort le 30 juillet 1754, laissa des *Sermons* qu'on a publiés après sa mort, en 1757, 2 vol. in-12, et qui n'ont pas eu beaucoup de lecteurs.

TREUVÉ (Simon-Michel), docteur en théologie, fils d'un procureur de Noyers en Bourgogne, entra en 1668 dans la congrégation de la doctrine chrétienne qu'il quitta en 1673. Après s'être formé pendant quelque temps en province, il vint à Paris, où il fut aumônier de Mad. de Lesdiguières. Il devint ensuite vicaire de la paroisse de Saint-Jacques du Haut-Pas, puis de Saint-André-des-Arcs. Il se livroit sans réserve aux fonctions du ministère, lorsque le grand Bossuet l'attira à Meaux, et lui donna la théologale et un canonicat de son église. Le cardinal Bissy, (si l'on en croit Ladvocat,) ayant eu des preuves que Treuvé étoit flagellant, même à l'égard des religieuses ses pénitentes, l'obligea de sortir de son diocèse, après y avoir demeuré vingt-deux ans. Quoi qu'il en soit de cette anecdote qui paroit calomnieuse, l'abbé Treuvé se retira à Paris, où il mourut le 22 février 1730. On a de lui, I. *Discours de piété*, 1696 et 1697, 2 vol. in-12. II. *Instructions sur les dispositions qu'on doit apporter aux Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie*, Paris, 1676, 1 vol. in-12: ouvrage qu'il enfanta à 24 ans, et dont les principes ne sont point relâchés. III. *Le directeur spirituel pour ceux qui n'en n'ont point*, 1691, in-12. IV. *La Vie* de Duhamel, curé de Saint-Méri, in-12. Treuvé étoit un homme austère, partisan des solitaires de Port-Royal, et très-opposé à la constitution *Unigenitus*. Ce fut là, sans doute, la véritable raison qui l'obligea de quitter le diocèse de Meaux.

* I. TREW (Abdias), né à Anspach le 29 juillet 1597, et mort le 12 mars 1669, professa les mathématiques et la physique dans l'université d'Altorf. On a de lui, *Astrologia medica quatuor disputationibus comprehensa*, Altdorfii, 1664, in-4°.

II. TREW (Christophe-Jacques), botaniste allemand, mort

vers 1760, a mis des *notes* au Recueil des plantes curieuses, gravées par Jean-Jacques Haïd, 1750, in-folio, et a publié une *Histoire* des cèdres du Liban, 1757, in-4°, figures.

TREZZO (Jacques), graveur en portraits et en pierres fines, né à Milan, fit par ordre de Philippe II, le tabernacle de l'Escurial tout en pierres précieuses. Cet ouvrage unique lui coûta sept ans de travail. On a observé que l'Espagne avoit fourni tous les diamans et les pierres qui le composoient.

I. TRIAL (Jean-Claude), directeur de l'opéra à Paris, mort en 1771, étoit né dans le comtat Venaissin en 1734. On a de lui la musique de *Sylvie*, de *Théonis*, de la *Chercheuse d'esprit*, d'*Esope à Cythère*, de l'acte de *Flore*, des divertissemens de la *Provençale*, de plusieurs *Cantates*, etc. Les qualités de son ame lui avoient mérité l'estime du prince de Conti. Celui-ci en apprenant sa mort, dit qu'il venoit de perdre un ami..... Le musicien Floquet fut encore celui de Trial, et en quelque façon son élève.

*II. TRIAL (A), fils du précédent, comédien distingué du théâtre italien, embrassa le parti de la révolution, fut un des zélés partisans des jacobins, et devint membre du comité révolutionnaire de la section Lepelletier pendant le règne de la terreur. Il mourut en Janvier 1795, trois jours après avoir été forcé par le public à chanter le *Réveil du peuple*. Les avanies, les menaces, les injures qu'on lui prodigua sur la scène l'affectèrent si vivement, qu'il rentra dans les coulisses avec une fièvre très-violente, qui le conduisit en trois jours au tombeau.

*III. TRIAL (madame), femme du précédent, célèbre actrice du théâtre italien, y étoit entrée en 1767, et le quitta en 1786. Elle a été la première qui, douée d'un organe très-favorable, ait développé sur ce théâtre et dans notre musique un chant si facile, qu'elle sembloit se jouer des difficultés de l'art; talent poussé depuis beaucoup plus loin par les sujets formés au chant italien.

TRIBECHOVIUS (Adam), né à Lubeck, et mort en 1687, devint conseiller ecclésiastique du duc de Saxe-Gotha, et surintendant général des églises de ce duché. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés en Allemagne. Le principal est, *De doctoribus scolasticis, deque corruptâ per eos divinarum humanarumque rerum scientiâ.* On l'a réimprimé en 1719. On cite aussi son *Historia Naturalismi*, Ienæ, 1700, in-4°.

† TRIBONIEN, étoit de Side en Pamphylie. Justinien conçut tant d'estime pour lui qu'il l'éleva aux premières dignités, et le chargea de diriger et de mettre en ordre le droit romain. Cet ouvrage est estimé en général; mais les jurisconsultes y trouvent de grands défauts. On le suivit encore jusqu'à l'époque de la révolution en France dans le pays appelé le pays du Droit-Ecrit. Tribonien ternit l'éclat de sa réputation par son avarice, par ses bassesses et par ses lâches flatteries. Chrétien hypocrite, on trouve des traces de ses sentimens dans le Digeste qu'il entreprit par ordre du même empereur vers l'an 531.

TRIBOULET, fou de Louis XII et de François I^{er}. acquit

quelque célébrité sous le règne de ce dernier prince. Ce fut lui qui dit que, « si Charles-Quint passoit en France pour se rendre dans les Pays-Bas, et pour se fier à un ennemi qu'il avoit si maltraité, il lui donneroit son bonnet. » Le roi ayant demandé ce qu'il feroit si l'empereur passoit comme s'il étoit dans ses propres états; Triboulet répondit : « Sire, en ce cas-là, je lui reprends mon bonnet et vous en fais présent. » On n'examine point ici si Triboulet avoit raison; on ne rapporte que le bon mot. On dit que ce même Triboulet fut menacé par un grand seigneur de coups de bâton, pour avoir parlé de lui avec trop de hardiesse. Il alla s'en plaindre à François I^er, qui lui dit de ne rien craindre; que si quelqu'un étoit assez hardi de le tuer, il le feroit pendre un quart d'heure après. « Ah! Sire, dit Triboulet, s'il plaisoit à votre majesté de le faire pendre un quart d'heure avant? » Il passoit avec un seigneur sur un pont où il n'y avoit point de parapet ni d'accoudoir. Le seigneur en colère demanda pourquoi on avoit construit ce pont sans y mettre de garde-fous? « C'est lui répondit Triboulet, qu'on ne savoit pas que nous y passerions. » Avant que François I^er entreprît de marcher lui-même à la tête de ses troupes dans la malheureuse campagne de 1525, où il fut fait prisonnier à Pavie, Triboulet se trouva présent à un entretien où l'on cherchoit le moyen de se faire un passage en Italie. On en proposa plusieurs; il ne s'agissoit plus que de se déterminer sur le choix. Triboulet prenant alors la parole : « Vous croyez, Messieurs, dit-il, avoir décidé à merveille; mais ces avis ne me plaisent point : vous ne pensez point à l'essentiel. — Eh! quel est ce point essentiel, lui demanda-t-on? — C'est, reprit-il, le moyen de sortir, dont personne ne parle.

* I. TRIBRACO DE TRIMBOCCHI (Gaspard), poète du 15^e siècle, né à Modène, tint quelques années une école dans sa patrie, et passa ensuite à Ferrare, où il étoit encore en 1461. Le duc Borso fut son protecteur. Il paroît que Tribraco mourut avant lui, vers 1471. Il fut un des poètes les plus féconds de son siècle. On trouve de ses ouvrages dans diverses bibliothèques. I. Un *Poëme* sur les fureurs d'Hercule. II. Un *Eloge* du duc de Borso. III. Des *Satires* et *Eglogues*, dont le style est élégant et pur.

* II. TRIBRACO ou TRIMBOCCO (Denys), de Modène, tint pendant 40 ans dans sa patrie une école de belles-lettres. On croit qu'il étoit neveu du précédent. Il passa à Vérone pour tâcher de faire un établissement plus considérable; mais n'ayant pu réussir, il revint dans sa patrie exercer son emploi primitif, et mourut le 13 avril 1526. On a de lui un livre *sur l'origine et la dignité de la chevalerie*, Modène, 1549, 1 vol. in-8°.

TRIBUNUS, médecin renommé dans le 7^e siècle, du temps de Chosroës I^er, roi de Perse, étoit de la Palestine. Il eut tant de part à l'amitié de ce prince, qu'ayant été fait prisonnier par les troupes de Justinien, Chosroës ne voulut accorder aucune trève, à moins que Tribunus ne lui fût rendu. Elle fut conclue à cette condition; mais ce savant homme ne demeura qu'un an à la cour. Pendant le temps qu'il y resta, Chosroës vou-

lui l'enrichir par des présens considérables. Tribunus, par une supériorité d'ame digne de son grand cœur, les refusa, et ne demanda pour toute récompense de ses services à son libérateur que la délivrance des Romains détenus en captivité. Sa prière lui fut accordée; on renvoya les soldats de Justinien de quelque nation qu'ils fussent.

TRICALET (Pierre-Joseph), prêtre, docteur en théologie de l'université de Besançon, directeur du séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet à Paris, né à Dôle en Franche-Comté le 30 mars 1696, d'une famille honorable, eut une jeunesse orageuse; mais la lecture de quelques bons livres le ramena à une vie plus réglée. Sa conversion fut sincère et durable. Ayant reçu les ordres sacrés, il vint à Paris, où ses talens et ses vertus lui firent une réputation qu'il ne cherchoit pas. La duchesse d'Orléans douairière le choisit pour son confesseur; elle lui offrit une abbaye et le pressa inutilement de l'accepter. Tricalet ne fut pas moins considéré du duc d'Orléans; ce prince l'honora diverses fois de ses lettres et de ses visites. L'abbé Tricalet, accablé d'infirmités, se retira en 1646 à Villejuif. Il y vécut, ou plutôt il y souffrit pendant 15 ans les douleurs les plus violentes. Au milieu de ses tourmens il composa plusieurs livres utiles, à l'aide d'un copiste qui, n'ayant point de main, écrivoit avec les deux moignons et qui portoit l'adresse jusqu'à tailler ses plumes. Il étoit retiré à Bicêtre, et il en sortoit tous les matins pour se rendre à Villejuif auprès de son protecteur. L'abbé Tricalet mourut le 30 octobre 1761. Ses principaux ouvrages sont, I. *Abrégé du Traité de l'amour de Dieu*, de Saint-François de Sales, 1756, in-12. II. *Bibliothèque portative des Pères de l'Église*, 3 volumes in-8°, 1758 à 1761. III. *Précis historique de la Vie de Jésus-Christ*, in-12, 1760. IV. *Année spirituelle, contenant pour chaque jour tous les exercices d'une ame chrétienne*, 1760, 3 volumes in-12. V. *Abrégé de la perfection chrétienne de Rodriguez*, 1761, 2 volumes in-12. VI. Le *Livre du chrétien*, 1762, in-12. Tous ces ouvrages ne sont que des abrégés ou des compilations; mais on y remarque de l'ordre et de l'exactitude. On a trouvé singulier qu'un homme à qui ses infirmités ne permettoient pas de parler un quart d'heure de suite ait pu dicter tant de livres. Mais l'étonnement cesse, lorsqu'on sait que les écrits de l'abbé Tricalet ont été copiés en grande partie sur les ouvrages dont ils sont extraits.

* TRICASIUS (Patrice), bon théologien, et savant mathématicien du 17ᵉ siècle, né dans le Mantouan, a donné un *Traité de la chiromancie*, Venise, 1630. Il paroît que cet ouvrage fut prohibé par l'index.

TRICAUD (Anthelme), prieur de Balmont, chanoine d'Ainai de Lyon, né à Belley le 4 mai 1671, mourut à Paris en 1739. Le Journal littéraire de Sauzey renferme quelques opuscules de lui. Il a publié encore, I. *Histoire des Dauphins et du Dauphiné*. II. *Histoire du siége de Barcelone*. III. *Campagne du prince Eugène en Hongrie, et des généraux vénitiens dans la Morée*. IV. *Relation du conclave de Benoît XIII*. Cet ouvrage assez librement écrit lui attira, une

sans raison, des inquiétudes de la part de la cour de Rome.

TRICHET (Pierre), avocat de Bordeaux, mourut à Paris en 1644 à l'âge de 57 ans. On lui doit un ouvrage de sorcellerie, intitulé *De Lygdæ veneficæ præstigiis*, 1617, in-12; et une mauvaise tragédie latine de *Salmonée*. La bibliothèque de Sainte-Geneviève doit renfermer un *Traité* manuscrit sur les instrumens de musique qu'on lui attribue.

† II. TRICHET DU FRESNE, fils du précédent, directeur de l'imprimerie royale, mort à Paris en 1661, avoit suivi à Rome la reine Christine qui l'avoit nommé son bibliothécaire. On lui doit une édition recherchée des Fables d'Esope, avec des explications et des figures, 1659, in-4°. Trichet fut renommé dans son temps par ses connoissances en livres, tableaux, dessins et antiquités. Il a laissé une *Histoire d'Italie*, dont le manuscrit étoit à la bibliothèque des Augustins déchaussés à Paris.

† I. TRICOT (Laurent), maître de pension à l'université de Paris, mort dans cette ville le 10 décembre 1778, a donné, I. *Nouvelle méthode à l'usage des colléges de l'université de Paris*, 1754, in-12. II. *Rudiment de la langue latine*, 1756, in-12. Ces deux ouvrages souvent réimprimés furent adoptés par divers colléges. Le dernier, est encore par quelques professeurs.

* II. TRICOT (l'abbé), né à Paris en 1734, fut nommé chanoine à St. Quentin. C'étoit un poète agréable et bon orateur; il est auteur de plusieurs pièces en prose et en vers, insérées dans l'Almanach des Muses et dans le Recueil de la société nationale des neuf-Sœurs. Il fut l'une des victimes de la révolution, et condamné à mort à Paris en 1794.

TRIGAN (Charles), docteur de Sorbonne, curé de Digoville: à trois lieues de Valogne, né à Querqueville près Cherbourg en Basse-Normandie le 20 août 1694, mourut dans sa cure le 12 févr. 1764. L'étude fut sa passion: mais ce fut toujours à sa patrie et à son état qu'il consacra ses veilles. Plein de zèle et de charité, il aima tendrement ses paroissiens et il fit rebâtir à ses dépens l'église, l'une des plus régulières du canton. Les ouvrages qu'il a donnés sont, I. La *Vie d'Antoine Paté*, curé de Cherbourg, mort en odeur de sainteté, petit in-8°. II. *L'Histoire ecclésiastique de la province de Normandie*, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage finit au 12e siècle. L'auteur en a laissé la continuation jusqu'au 14e. Ces ouvrages, mal écrits et assez mal digérés, se font remarquer par des recherches profondes.

† TRIGAULT (Nicolas), jésuite, natif de Douai, obtint de ses supérieurs la permission d'aller en qualité de missionnaire à la Chine, où il aborda en 1610. Considérant le petit nombre d'ouvriers qu'il y avoit pour une si abondante moisson, il repassa en Europe, afin d'y solliciter du secours, et fit presque tout ce long voyage par terre. Ayant rassemblé quarante-quatre compagnons de différentes nations, il alla de nouveau avec ce renfort travailler à la propagation de la foi dans ce vaste empire, où il mourut le 14 novembre 1628. On a de ce zélé missionnaire, I. La *Vie* de *Gaspar Barzé* compagnon de saint Xavier, Anvers, 1610. II. *De christianâ expeditione apud Sinas*

*ex Matthæi Ricci commentariis*, Augsbourg, 1615, in-4°; Cologne, 1617, in-8°. Il y assure que l'imprimerie a été en usage à la Chine avant d'être connue en Europe; mais il ne fait pas attention que cette prétendue impression chinoise ne se faisoit qu'avec des caractères gravés sur des planches et non avec des caractères mobiles. III. *De christianis apud Japonicos triumphis*, Munich, 1623, avec des additions du père Raderus, et des figures de Sadler: c'est l'histoire de ceux qui ont souffert la mort pour la foi au Japon. IV. Un *Dictionnaire chinois*, 3 volumes imprimés à la Chine. V. *Regni Sinensis descriptio ex variis autoribus*, Lugduni Batavorum, offic. Elzevir, 1639, in-24, de 365 pages. C'est le plus rare de tous les livres qui composent ce que l'on nomme les *Petites républiques d'Elzevir*. Loménie de Brienne, archevêque de Sens, le fit chercher inutilement pendant dix ans, pour compléter sa collection. Stowel, parmi les écrits de Trigault, n'indique pas cette république de la Chine, ce qui induiroit à croire qu'elle a été faite principalement d'après lui, mais non par lui, sur-tout si l'on réfléchit qu'elle fut imprimée en 1639, onze ans après la mort du père Trigault.

† TRIGLAND (Jacques), professeur de théologie à l'université de Leyde, se distingua par son zèle pour l'orthodoxie dans les disputes élevées en Hollande à l'occasion du système de Jacques Arminius, et des remontrans dans le 17e siècle. Il publia contre ceux-ci, en 1615, un ouvrage intitulé Le *Chrétien véritablement modéré*. Que le ciel n'a-t-il à jamais préservé l'Eglise d'une telle modération, qui est l'intolérance même! Jacques Taurinus répondit à ce livre. A la même époque Trigland écrivit contre un ouvrage d'Edouard Poppius, intitulé *La porte étroite*, et Grotius dit à cette occasion: « Puisque le livre de Poppius est fort bon, celui de Trigland doit être très-mauvais. » On a encore de ce théologien une *Histoire ecclésiastique*, relative aux querelles de son temps, et qui est une réfutation de celle de Jean Menbogoard, Leyde, 1650, in-folio.

TRIGNAN (Bonpar de Melignan, comte de), naquit en 1543 au château de Trignan près de Mezin en Guienne, de François de Melignan et d'Anne de Marsan. Sa famille, l'une des plus anciennes et des plus distinguées du Condomois, tenoit par ses alliances à plusieurs maisons illustres de Guienne. Il fut successivement guidon ou lieutenant des compagnies de cent hommes d'armes, sous Bernard de La Valette et le duc d'Epernon, ses cousins, qui l'aimoient et l'employèrent comme un homme également brave et habile. Lorsque Jean de La Valette, leur père, fut nommé commandant de la Guienne en 1571, il se débarrassa sur le comte de Trignan, son neveu, d'une grande partie des soins de la guerre. Le vicomte de Turenne s'étant emparé en 1575 de Damasan, Trignan assemble à la hâte une petite armée, reprend cette place et en confie la garde au vicomte de Trignan, son frère. Henri III, instruit de ce service, le nomma chevalier de son ordre et gouverneur de Bayonne. Jean de La Valette mourut peu de mois après; et la Guienne se trouvant comme sans chef, étoit sur le point de tomber entre les mains des rebelles. Dans cette

circonstance critique, Trignan, sollicité par Daffis, premier président du parlement de Toulouse et par Sensac, archevêque de Bordeaux, d'écarter les malheurs qui menaçoient la Guienne, seconda puissamment le zèle du maréchal de Montluc, et de concert avec lui maintint la province dans l'obéissance. Son courage fut bientôt nécessaire ailleurs. La Provence étoit livrée à une guerre civile et exposée à des incursions étrangères. Le comte de Trignan eut ordre de s'y rendre en 1586, en qualité de gouverneur de Sisteron, place qui étoit alors de la plus grande importance. Deux ans après, Bernard de La Valette, gouverneur de Provence, ayant porté la guerre en Dauphiné pour s'opposer à Lesdiguières, emmena avec lui une partie des troupes de la province. Le comte de Trignan, qui y commanda à sa place, eut à combattre le marquis de Vins, qui par de savantes diversions tâchoit de faire revenir La Valette en Provence; mais ses efforts furent vains. Trignan pourvut si bien à la sûreté des places, et fit la petite guerre si à propos, que La Valette eut le temps de rassurer le Dauphiné et de mettre en déroute une petite armée de Suisses, commandée par Châtillon. Le gouverneur de Provence ayant été tué en 1592 au siége de Roquebrune, Henri IV écrivit à Trignan pour lui adoucir cette perte : « Vous avez lieu de vous consoler, lui disoit ce prince, parce que si Dieu vous a ôté un bon ami, il vous a conservé un bon maître qui vous aime et estime, et qui ne vous laissera jamais dépourvu d'honneurs et de biens. » Le comte de Trignan ne survécut que quelques mois à son cousin; il mourut la même année 1592 à Sisteron. Henri III et Henri IV eurent toujours en lui un sujet fidèle et un capitaine expérimenté. Ces deux princes lui écrivirent un grand nombre de lettres, témoignage de leur estime ou de leur reconnoissance. Les grands généraux et les ministres célèbres de ce temps-là, tels que le duc de Guise, le connétable de Montmorency, les maréchaux de Biron, de Matignon et d'Ornano, l'amiral de Villars et Villeroi, partagèrent les sentimens de Henri III et de Henri IV. La valeur et le patriotisme joints à un cœur humain et affectueux firent le caractère du gouverneur de Sisteron. On peut appliquer à ses descendans, qui existent avec honneur en Guienne, les vers d'un poète célèbre :

> La bonté, sœur de la vaillance,
> Passa de lui dans ses enfans.

TRIGNENO. *Voy.* FALETI.

* TRIGUEROS (don Candido Maria), poète espagnol, né à Orgaz le 4 septembre 1736, et mort à Madrid vers l'année 1803, a donné, I. *Le Poëte philosophe*, Séville, 1774, in-4°. II. *Poésies de Melchior Diaz, de Tolède, poète du 16e siècle*, Séville, 1776. Le véritable auteur de ces poésies est Trigueros, qui les écrivit sous un autre nom pour tromper des littérateurs qui se vantoient de connoître par le style d'un ouvrage le siècle où il avoit été écrit. III. *Eloge de Charles III*, poème en trois chants, Séville, 1774. IV. *La Riade*, poëme, Séville, 1784. V. *Théâtre de Trigueros*. Ce livre contient douze comédies et huit tragédies; parmi ses comédies on distingue celle intitulée *Los Menestrales* (Les Artisans), qui remporta le prix proposé par l'académie espagnole

en 1804. C'est une des meilleures du théâtre espagnol. Cet écrivain étoit aussi très-versé dans les langues anciennes et modernes, l'histoire naturelle et l'économie politique. On a de lui des *Mémoires* très-savans sur ces différentes sciences. Ils furent lus dans plusieurs académies, et sont écrits en espagnol et en latin. Il donna les *Vies* de quelques savans Espagnols, et a laissé, I. Une *Traduction* en vers espagnols des Eglogues et de l'Enéide de Virgile. II. *Traduction* des meilleurs morceaux d'Homère, d'Horace, de Pindare, d'Anacréon, de Sophocle et d'Euripide. Voici un passage de l'ode que Florian composa à l'honneur de de Trigueros.

Vous, honneur du toscan rivage,
A nos récens auteurs qui ravissez le prix,
Goldoni, Zeno, Métastase,
Un rival vous est né sur les bords du Bétis.

* TRILLER (Daniel-Guillaume), médecin et docteur du 18e siècle, natif d'Erfort, a laissé entre autres ouvrages, I. *De novâ Hippocratis editione adornandâ*, Lugduni Batavorum, 1728, in-4°. II. *Succincta commentatio de pleuritide ejusque curatione*, Francofurti, 1740, in-8°. III. *Dispensatorium pharmaceuticum universale, etc.*, ibidem, 1764, 2 vol. in-4°. IV. *Clinotechnia medica antiquaria, etc.* Francofurti ad Mænum 1774.

* TRINSARCHIE (André), médecin, né à Messine en 1580, et mort en 1660, a laissé un ouvrage italien, intitulé *Discorso capriccio anatomico*, 1644, in-4°.

TRIMOSIN (Salomon), précepteur de Paracelse, se fit un nom par ses connoissances au commencement du 14e siècle. On a de lui quelques ouvrages, entre autres la *Toison d'Or*, Paris, 1602 et 1612, in-8°. C'est un traité d'alchimie, recherché pour sa rareté.

TRIMOUILLE. *Voyez* TRÉMOILLE, URSINS *et* OLONNE.

* TRINCAVELLI (Victor), né à Venise en 1491 d'une bonne famille, originaire de Toscane, fit d'abord ses études à Padoue; il passa ensuite à Bologne, et apprit pendant sept ans la philosophie et la médecine. Lorsqu'il eut reçu le bonnet de docteur, il retourna dans sa patrie, et obtint bientôt une chaire de philosophie qu'il occupa avec honneur. L'île de Murano le nomma son premier médecin, et la république de Venise lui conféra plusieurs dignités honorables. En 1551 la chaire de médecine-pratique au collége de Padoue étant venue à vaquer, on la lui offrit. Il passa le reste de sa vie dans cette ville, sans cesse appelé dans les contrées voisines par des personnages de la plus haute distinction, qui avoient pleine confiance en ses talens. Son dernier voyage fut dans le Frioul, où il rendit à la vie André Régal, commissaire d'Autriche. Il finit ses jours dans sa patrie le 21 août 1563. Ses ouvrages ont été imprimés en deux vol. in-fol., d'abord à Venise, puis à Lyon en 1586.

TRINITAIRES. *Voy.* JEAN DE MATHA, n° XV.

* TRIONFETTI (Jean-Baptiste, médecin et botaniste, naquit à Bologne le 8 mai 1656. Son père, qui étoit officier des cardinaux-légats, voulut le destiner à la jurisprudence; il la cultiva à Rome pour obéir à ses volontés, sans toutefois négliger la médecine et la botanique, dans les

quelles il fit tant de progrès, qu'on lui donna la direction du jardin botanique. Encouragé par ce succès, il se livra entièrement à son goût, et obtint une chaire au collége de la Sapience. Mais il mourut en 1708. On a de lui, I. *Observationes de ortu et vegetatione plantarum*, Rome, 1685, in-4°. II. *Prolusio ad publicas herbarum ostensiones habita in horto publico Sapientiæ Romanæ*, Rome, 1700. III. *Vindiciarum veritatis à castigationibus quarumdam propositionum, etc.* Rome, 1703, in-4°.

* TRIONFI (Augustin), savant théologien de l'ordre des augustins, né en 1243 à Ancône d'une illustre famille, étudia la théologie à Paris, demeura quelques années à Venise, et fit un long séjour à Naples, où il mourut en 1328. On mit sur son tombeau une inscription qui annonce qu'il écrivit trente-six volumes. Son grand ouvrage est *Summa de potestate ecclesiasticâ*, Rome, 1584, composé par l'ordre de Jean XXII.

* TRIP (Luc), bourgmaître de Groningue, sa ville natale, où il mourut en 1783, tient une place distinguée parmi les poètes hollandais. Le genre lyrique étoit le sien; ses *Odes* sont toutes morales et religieuses. Quoique la critique trouve à reprocher à leur auteur des défauts de goût assez fréquens, on ne sauroit lui contester sans injustice ces qualités précieuses par lesquelles Quintilien a caractérisé Pindare, *Spiritus magnificentiâ, sententiis, figuris, beatissimâ rerum verborumque copiâ et velut quodam eloquentiæ flumine* (Quintil. Inst. Orat. XI.) Il avoit recueilli ses poésies en un vol. in-8°, publié à Leyde en 1774 sous les seules lettres initiales M. L., et le titre de *Fruits de mes loisirs*. L'ame du poète s'y peint toute entière, c'est-à-dire l'amour de la vertu, la philantrophie et la piété.

TRIPTOLÊME (Mytholog.), fils de Céléus, roi d'Eleusis, et de Méhaline, vivoit vers l'an 1600 avant J. C. Cérès, en reconnoissance des bons offices de Céléus, donna de son lait à Triptolême, qu'elle voulut rendre immortel en le faisant passer par les flammes; mais Méhaline, effrayée de voir son fils dans le feu, l'en retira avec précipitation. Cette imprudence empêcha l'effet de la bonne volonté de la déesse, qui par dédommagement lui apprit l'art de cultiver la terre. Triptolême l'enseigna le premier dans la Grèce, en donnant aux Athéniens des lois qui se réduisoient au culte des dieux, à l'amour des parens, et à l'abstinence de la chair... *Voy.* DÉIPHION.

TRISMÉGISTE. *V.* HERMÈS.

*I. TRISSIN (Gaspard), de Vicence, clerc-régulier des PP. Somasques, a traduit en vers latins la *Sophonisbe* de Jean-George TRISSINO. Il dédia son ouvrage au pape Urbain VIII. Il commence ainsi:

*Me miseram! mæsta quid tandem loquar?*

* II. TRISSIN (Louis), médecin de Vicence, fut un des plus beaux génies de son temps. Vers le milieu du 16e siècle il enseigna la philosophie à Ferrare avec un succès incroyable. Il mourut à 25 ans. On a de lui, *Problematum medicinalium libri sex*, Bâle, 1547, 1548; Padoue, 1629, in-8°.

† TRISSINO (Jean-George), poète italien, né à Vicence en 1478, passa à l'âge de 22 ans

à Rome, où il se fit connoître des savans de cette capitale. Ayant étudié de bonne heure les principes de littérature des grands maîtres de l'antiquité, il les consigna dans une *Poétique*, Vicence, 1580, in-4°, qui n'est pas commune. Mais ce qui lui donna le plus de célébrité, fut un poème épique en 27 chants. Le sujet est l'*Italie délivrée des Goths par Bélisaire* sous l'empire de Justinien. Son plan est sage et bien dessiné, et on y trouve du génie et de l'invention, un style pur et délicat, une narration simple, naturelle et élégante. Il a saisi le vrai goût de l'antiquité, et n'a point donné dans les pointes et les jeux de mots si ordinaires à la plupart des auteurs italiens. Il s'est proposé Homère pour modèle, sans en être le servile imitateur; mais ses détails sont trop longs, et souvent bas et insipides; sa poésie languit quelquefois. » Il semble, dit Voltaire, que Le Trissin n'a copié Homère que dans les détails des descriptions; il est très exact à peindre les habillemens et les meubles des héros, mais il oublie leurs caractères. Pourtant il faut se souvenir qu'il est le premier moderne en Europe qui ait fait un poème épique régulier et sensé, quoique foible, et qui ait osé secouer le joug de la rime. » Le Trissino étoit habile négociateur. Léon X et Clément VII l'employèrent dans plusieurs affaires importantes. Il fut envoyé souvent en ambassade vers les empereurs Maximilien, Charles-Quint et Ferdinand, son frère, qui lui donnèrent le titre de comte. Il passa une partie de sa vie à Vicence, et l'autre à Rome, où il mourut en 1550. Voltaire l'appelle très-souvent le prélat Trissino; mais il est certain qu'il étoit laïque et qu'il fut marié deux fois. Sa vieillesse fut même troublée par un procès que lui intenta Jules, fils de sa première femme, pour avoir le bien de sa mère. Trissino aimoit tous les arts et sur-tout l'architecture. Le célèbre architecte André Palladio (*Voy.* son article), eut beaucoup à se louer de ses conseils. Considéré comme poète, Trissino a inventé les vers libres, *Versi sciolti*, c'est-à-dire les vers affranchis du joug de la rime. Il est encore auteur de la première tragédie régulière des Italiens, intitulée *Sophonisbe*, 1524, in-4°. Cette pièce, que le pape Léon X fit représenter à Rome, est dans le goût du théâtre grec, qui, depuis la naissance du théâtre français adopté aujourd'hui dans toute l'Europe, n'est guères supportable. Trissino y introduisit le chœur des anciens. Rien n'y manquoit que le génie. C'est une longue déclamation; mais pour son temps c'étoit une espèce de prodige. Tiraboschi, dans son Histoire si recommandable de la littérature italienne, révoque en doute que Léon X ait fait représenter cette tragédie, bien que ce fait soit avancé sur la foi de plusieurs autres par Napoli Signorelli dans son Histoire critique des théâtres. L'édition de toutes ses *Œuvres* a été donnée par le marquis Maffei vers 1729, 2 vol. in-fol. La première édition de son *Poème* épique, donnée à Venise en 1547 et 1548, est très-rare. Elle est en trois tomes in-8°, divisés chacun en IX chants. On doit y trouver le camp de Bélisaire au premier volume, et le plan de Rome au deuxième, l'un et l'autre gravés en bois. Ce poème a été réimprimé à Paris en 1729, 3 vol. in-8°.

I. TRISTAN (Louis), fut

l'instrument des vengeances et des cruautés de Louis XI. Il étoit prévôt des maréchaux, ou, selon d'autres, grand prévôt de l'hôtel. « Il devint si exécrable à tous les gens de bien, dit Varillas dans l'Histoire de Louis XI, liv. 10, qu'ils n'osoient le nommer... Il ne se contentoit pas d'obéir quand on lui commandoit d'ôter la vie à ceux qui n'avoient été convaincus d'aucun crime, mais de plus il le faisoit avec une précipitation qui n'auroit point été excusable dans les personnes les plus barbares. Il arrivoit de là qu'afin de réparer la faute qu'il avoit commise en se méprenant, il falloit qu'il tuât deux personnes pour une. » Le comte de Dunois, généralissime du roi Charles VII, l'avoit fait chevalier sur la brèche de Fronsac avec quarante-neuf autres seigneurs, le 29 juin 1451. Son fils, Pierre TRISTAN l'ermite, fut père de Jean l'ermite, qui montra un jour au cosmographe Thevet, dans la maison de Mortagne, (à ce que nous apprend P. Matthieu dans l'Histoire de Louis XI,) plusieurs vieux titres, dans lesquels étoit contenue l'alliance que les seigneurs d'icelle maison avoient eue avec les anciens Romains : ce qui fait voir la folie des traditions qui se conservent dans les anciennes familles. On dit que Louis Tristan laissa de grands biens, entre autres la principauté de Mortagne. Il vivoit encore en 1475 ; et sa postérité subsistoit encore dans le Perche en 1667.

II. TRISTAN (François), surnommé l'*ermite*, né au château de Souliers dans la province de la Marche en 1601, comptoit parmi ses aïeux le fameux Pierre l'ermite, auteur de la 1re Croisade. Placé auprès du marquis de Verneuil, bâtard de Henri IV, il eut le malheur de tuer un garde du corps, avec lequel il se battit en duel. Il passa en Angleterre, et de là dans le Poitou où Scévole de Sainte-Marthe le prit chez lui. C'est dans cette école qu'il puisa le goût des lettres. Le maréchal d'Humières l'ayant vu à Bordeaux, le présenta à Louis XIII qui lui accorda sa grace, et Gaston d'Orléans le prit pour un de ses gentilshommes ordinaires. Le jeu, les femmes et les vers remplirent ses jours ; mais ces passions, comme on l'imagine bien, ne firent pas sa fortune. Il fut toujours pauvre, et si l'on en croit Boileau, il passoit l'été sans linge, et l'hiver sans manteau. (*Voyez* l'article QUINAULT, n° IV.) Ce poéte mourut le 7 septembre 1655, à 54 ans, après avoir mené une vie agitée et remplie d'événemens dont il a fait connoître une grande partie dans son *Page disgracié*, 1643, in-8° ; Roman qu'on peut regarder comme ses Mémoires. Tristan s'est sur-tout distingué par ses pièces dramatiques. Elles eurent toutes de son temps beaucoup de succès ; mais il n'y a que la tragédie de *Marianne* qui soutienne aujourd'hui la réputation de son auteur. Mondori célèbre comédien jouoit le rôle d'Hérode avec tant de passion que le peuple, dit le P. Rapin, sortoit toujours de ce spectacle rêveur et pensif, pénétré de ce qu'il venoit de voir. La force du rôle causa la mort de cet acteur. Nous avons de Tristan 3 vol. in-4° de vers françois : le premier contient ses *Amours*, le second, sa *Lyre* ; le troisième ses *Vers héroïques*. Il a fait encore des *Odes* et des *Vers* sur des sujets de dévotion. Ses Pièces de théâtre sont, *Marianne*,

*Panthée*, la *Mort de Sénèque*, celle du *Grand Osman*, tragédies; la *Folie du Sage*, tragi-comédie; le *Parasite*, comédie. La *Mariamne* de Tristan a été retouchée par le célèbre Rousseau. Voici son Epitaphe qu'il composa lui-même :

Ébloui de l'éclat de la splendeur mondaine,
Je me flattai toujours d'une espérance vaine;
Faisant le chien-couchant auprès d'un grand seigneur,
Je me vis toujours pauvre, et tâchai de paroître.
Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

Ce poète avoit dans l'ame le germe de la philosophie, mais il ne savoit pas que pour vivre en sage il ne faut pas être auprès des grands. Il auroit été plus heureux, s'il s'étoit borné à cultiver paisiblement dans son château le bien de ses pères. Il ne cesse de se plaindre de son indigence : il l'attribue à la vertu dont il faisoit profession.

Élevé dans la cour dès ma tendre jeunesse,
J'abordai la fortune, et n'en eus jamais rien;
Car j'aimai la vertu, cette ingrate maîtresse,
Qui fait chercher la gloire et mépriser le bien.

On a mis ces vers au bas de son portrait. On auroit pu y joindre ceux-ci, dans lesquels après s'être plaint de Gaston d'Orléans, il dit :

Irois-je voir en barbe grise
Tous ceux qu'il favorise,
Épier leur réveil et troubler leurs repas ?
Irois-je m'abaisser en mille et mille sortes,
Et mettre le siége à vingt portes,
Pour arracher du pain qu'on ne me rendroit pas ?

On voit ici le langage d'un homme qui demanderoit, s'il ne craignoit qu'on ne lui dit : « Dieu vous assiste. » En 1639, on donna une tragédie de la Chute de Phaéton, dont l'auteur, Tristan l'ermite de Vozelle, étoit sans doute parent à François Tristan.

III. TRISTAN L'ERMITE-SOULIERS (Jean-Baptiste), frère du précédent, gentilhomme de la chambre du roi, avoit du goût pour l'histoire et la science héraldique. On a de lui, I. L'*Histoire généalogique de la Noblesse de Touraine*, 1669, in-fol. II. La *Toscane française*, 1661, in-4°. III. Les *Corses français*, 1662, in-12. IV. *Naples française*, 1663, in-4°, etc. Ces trois derniers ouvrages sont l'histoire de ceux de ces pays qui ont été attachés à la France. V. On lui attribue aussi le *Cabinet de Louis XI*, 1661. Il étoit frère du précédent.

IV. TRISTAN (Jean), écuyer, sieur de Saint-Amand et du Puy d'Amour, fils d'un auditeur des comptes à Paris, s'attacha à Gaston de France, duc d'Orléans. Cet écrivain mourut après l'an 1656. On a de lui un *Commentaire historique* sur les Vies des empereurs, 1644, 3 vol. in-fol.; ouvrage qui marque une grande connoissance de l'antiquité et des médailles. Ce Commentaire finit à Valentinien. Angeloni, antiquaire italien, et le P. Sirmond ont relevé plusieurs fautes dans cet ouvrage; et Tristan leur répondit, avec l'emportement d'un érudit qui n'a pas eu d'éducation. Le jésuite et l'Italien le laissèrent triompher, ne jugeant pas à propos de se mesurer de nouveau avec un adversaire aussi brutal.

TRITHÊME (Jean), né dans un village de ce nom près de Trèves en 1462, et mort le 13 décembre 1516, fut abbé de Saint-Jacques de Wurtzbourg, ordre de Saint-Benoît. Quoique chargé du temporel de son monastère, il ne négligea point la discipline,

cultiva l'étude et la fit cultiver. Il avoit une vaste érudition, et possédoit les langues grecque et latine. Il a composé un très-grand nombre d'ouvrages d'histoire, de morale et de philosophie. Les plus connus sont, I. Un *Catalogue des Ecrivains ecclésiastiques*, Cologne, 1546, in-4°. Il contient la vie et la liste des OEuvres de 870 auteurs que Trithême ne juge pas toujours avec goût. II. Un autre des *Hommes illustres d'Allemagne*, et un troisième de ceux de l'*Ordre de Saint-Benoît*, 1606, in-4°; traduit en français, 1625, in-4°. III. *Six Livres de Polygraphie*, 1601, in-fol., traduits en français par Gabriel de Collange; un Allemand, nommé Dominique de Hontlinga, a publié, à Embden en 1620, ce même ouvrage qu'il s'est attribué sans faire mention de Trithême. IV. Un *Traité de Stéganographie*, c'est-à-dire, des diverses manières d'écrire en chiffres, 1621, in-4°; Nuremberg, 1721. Il y a, en faveur de cet ouvrage, un livre attribué à Auguste, duc de Brunswick, qui n'est pas commun, intitulé *Gustavi Seleni Enodatio Steganographiæ* Jo. Trithemii, 1624, in-fol. Trithême avoit cherché toute sa vie l'art d'envelopper ce qu'on veut cacher. Il parle de *spiritus diurni*, *spiritus nocturni*. Mais ceux qui l'ont justifié du soupçon de magie prétendent que par ces mots il vouloit marquer obscurément les lettres ou les mots qui ne signifioient rien ou qui signifioient quelque chose dans l'art des chiffres. Un nommé Boville n'ayant pu déchiffrer plusieurs passages du livre de Trithême, assura qu'il enseignoit la magie, et étoit rempli de pactes diaboliques. Sur cette assertion, l'électeur Frédéric II fit brûler le manuscrit original de la stéganographie, qui étoit conservé depuis longtemps dans sa bibliothèque. V. Des *Chroniques*, dans *Tritemii, opera historica*, 1601, in-fol., 2 parties. VI. Ses *Ouvrages de piété*, 1605, in-fol. Parmi ceux-ci, on trouve un *Commentaire sur la Règle de saint Benoît*, des *Gémissemens* sur la décadence de cet ordre, et des *Traités* sur les différens devoirs de la vie religieuse. On a aussi de lui les *Annales hirsaugienses*, 2 vol. in-fol.; ouvrage qui renferme, dans un assez grand détail, plusieurs faits importans de l'Histoire de France et de celle d'Allemagne. On lui a attribué encore un Traité, intitulé *Veterum Sophorum sigilla et imagines magicæ*. Quoiqu'on ait prouvé que cette pièce n'étoit pas de lui, quelques auteurs sans jugement ont pris occasion de le soupçonner de magie, et de soutenir qu'il avoit commerce avec les démons. *Voy.* Hudekin.

TRITON (Mythol.), Dieu marin, fils de Neptune et d'Amphitrite, et selon quelques mythologistes, de la nymphe Salacée, servoit de trompette à son père. Il est peint avec une coquille ou une conque en forme de trompette. Il avoit la partie supérieure du corps semblable à l'homme, et le reste semblable à un poisson. La plupart des dieux marins sont aussi appelés Tritons, et sont peints de la sorte avec des coquillages.

*TRIVA (Antoine), peintre de Reggio dans le Modénois, naquit en 1616: il fut élève du Guerchin, et se fit admirer par son invention, son dessin et son coloris. Triva demeura quelque temps à Venise, où l'on voit plusieurs de ses *tableaux*, ainsi qu'à Padoue,

Plaisance, Turin et Brescia, et passa ensuite au service de l'électeur de Bavière chez lequel il mourut en 1699.

* TRIVELLATO (Marc-Antoine) né à Monselice dans le Padouan en 1687, professa la théologie au séminaire de Padoue, où il mourut le 7 décembre 1773. On a de lui, I. *Dissertationes theologicæ*, Padoue, 1739. II. *Opuscula theologica*, Padoue, 1740. III. *Dissertatio de Eucharistiæ sacramento et sacrificio*, Padoue, 1742. IV. *Dissertationes de sacramentis, præsertim de baptismate et confirmatione*, Padoue, 1743. V. *Enchiridion de verbi incarnatione*, Padoue, 1750.

TRIVERIUS. *Voyez* DRIVÈRE.

* I. TRIVISANO (Bernard), célèbre philosophe, florissoit en 1566, comme on le voit par son ouvrage, intitulé *De secretissimo philosophorum opere chimico*; et dans d'autres éditions, *De Chimico miraculo quod lapidem philosophorum appellant*. Le manuscrit porte simplement : *De metallorum transmutatione*. Il fut imprimé, pour la première fois, à Strasbourg en 1554, in-8°, sous le nom de Bernard, comte de Trévire. Gérard Dornéo l'a publié à Bâle en 1583, in-8°, avec le nom de Bernard Trévisano. Au reste les opinions ont toujours été partagées sur cet auteur.

* II. TRIVISANO (Zacharie), de Padoue, occupa, dans sa patrie, de grandes magistratures au commencement du 15e siècle, a laissé des *Discours latins*, qui annoncent beaucoup d'éloquence et d'érudition, I. *Ad Gregorium XII pontificem pro unione Ecclesiæ conficiendâ*. II. *Pro integratione Ecclesiæ*. III. *In refutatione officii capitaniæ Paduæ*, etc. — Son fils, Zacharie, s'est également fait un nom dans la littérature par son éloquence.

* III. TRIVISANO (Paul), illustre voyageur du 15e siècle, parcourut les contrées les plus lointaines de l'Asie et de l'Afrique, épousa, dans un long séjour qu'il fit à Chypre, Marguerite Banda, issue d'une illustre famille de ce royaume, a écrit un ouvrage d'histoire et de géographie, in-folio, intitulé *De Nili origine et incremento, de Ethiopum regione et moribus*. De retour dans sa patrie, il occupa, avec honneur, plusieurs emplois considérables.

* IV. TRIVISANO (Nicolas), philosophe et littérateur, a traduit en italien le Dialogue de Platon, intitulé *Jon*, ou *la Fureur poétique*, Venise, 1548, in-8°.

* V. TRIVISANO (André), fut très-instruit sur le droit civil et canonique, enseigna publiquement la jurisprudence à Padoue sa patrie vers 1548. On a de lui un *Dictionnaire* italien-latin, un *Commentaire* sur la Genèse et quelques autres *ouvrages*.

* VI. TRIVISANO (Jérôme), évêque de Vérone, mort le 9 septembre 1563, fut un de ceux qui assistèrent au concile de Trente, et a écrit plusieurs Traités pleins d'érudition, parmi lesquels on distingue celui sur l'*Immunité ecclésiastique*, sur l'*Unité de l'Eglise*, sur l'*Autorité pontificale*, et des *Commentaires* sur l'Epître de saint Paul aux Hébreux.

* VII. TRIVISANO (Jean), patriarche de Venise, étoit d'abord abbé de Saint-Cyprien à Murano, assista ensuite au con-

cile de Trente, et gouverna son église pendant 30 ans. On a de lui *Constitutiones et privilegia patriarchatûs et cleri Venetiarum*, Venise, 1587, in-4°. Le cardinal Pallavicini en parle avec estime dans son Histoire.

* VIII. TRIVISANO (Thomas), célèbre jurisconsulte de Venise, sur-tout pour les matières criminelles, soutint ses thèses à Ferrare, et devint avocat fiscal à Cénéda, à Trévise et dans plusieurs autres villes. S'étant fixé dans sa patrie, il exerça les mêmes fonctions dans le palais apostolique. Nous avons de lui, I. *De modo et ordine criminaliter procedendi inter regulares*, Venise, 1593, in-8°. II. *Decisionum causarum civilium, criminalium et hæreticarum libri duo*, Venise, 1595, in-fol.; et Francfort, 1595 et 1611, 1 v. in-8°. III. *De privilegiis sponsaliorum tractatus*, Venise, 1598, in-8°.

* IX. TRIVISANO (Marc), de Venise, surnommé le *Héros* à cause de son amitié admirable pour Nicolas Barbarigo, servit utilement sa patrie en 1616, sous le provéditeur Antoine Lando, dans la guerre du Frioul. On a de lui, entre autres ouvrages, divers Traités, I. *De la Religion et du culte divin*. II. *De la Guerre avec les Turcs*. III. *De la reddition de Candie*. IV. *Mémoires relatifs aux affaires de son temps, concernant principalement celles des Vénitiens*. V. Les *Vies* de quelques hommes illustres.

* X. TRIVISANO (François), savant prélat, né à Venise le 16 avril 1658, prit l'habit ecclésiastique à 17 ans, avec le titre d'abbé de Saint-Thomas de Torcello. En 1690 il fut secrétaire du nonce, puis camérier de Paul III. Ce pontife le nomma secrétaire du sacré conseil, et lui confia plusieurs missions pour la France dont il s'acquitta avec zèle. Il mourut dans sa patrie au commencement du 18e siècle. On n'a de lui qu'un Traité fort intéressant, intitulé *Epistola in Responsionem theologico-legalem editam in causâ romanâ juramenti reis deferendi in quinque articulos distributa*, Venise, 1698, in-4°. Il joignoit aux connoissances théologiques et légales celle des médailles. Il avoit formé un Musée curieux, qui faisoit l'admiration des étrangers.

* XI. TRIVISANO (Bernard), de la même famille que les précédens, né en février 1653, et l'un des hommes les plus universels de son siècle, connoissoit à fond le latin, le grec, l'hébreu et la plupart des langues de l'Europe. Profondément instruit sur la géographie et l'histoire, il étoit savant philosophe et bon mathématicien; il étudia aussi avec succès le dessin, ainsi que l'architecture civile et militaire. On a de lui des *Grammaires* grecque et hébraïque, des *Traités* politiques, des *Observations* et des *Notes* sur divers auteurs. Son *Musée*, l'un des plus beaux qui existât, renfermoit près de mille manuscrits anciens, tous écrits sur parchemin. Ce célèbre littérateur mourut en 1720, laissant à sa patrie un nombre prodigieux d'ouvrages inédits en tous genres; le plus considérable est ses *Méditations philosophiques*.

TRIUMPHETTI (Jean-Baptiste). *Voyez* TRIONFETTI.

I. TRIVULCE (Jean-Jacques), marquis de Vigevano, d'une famille de Milan, qui n'étoit con-

nue que depuis son bisaïeul, montra tant de passion pour les Guelfes, qu'il fut chassé de sa patrie. Il entra au service de Ferdinand Ier d'Aragon, roi de Naples, et passa depuis à celui de Charles VIII, roi de France, lorsque ce prince fit la conquête de Naples. Ce fut lui qui lui livra Capoue l'an 1495, et qui eut le commandement de l'avant-garde de l'armée avec le maréchal de Gié, à la bataille de Fornoue. L'ordre de Saint-Michel fut la récompense de sa valeur, et on ajouta à cette grace celle de le nommer lieutenant-général de l'armée française en Lombardie. Il prit Alexandrie de la Paille, et défit les troupes de Louis Sforce, duc de Milan. Louis XII étant entré en Italie l'an 1499, fut suivi par Trivulce à la conquête du duché de Milan. Il se signala auprès de ce prince, qui l'en établit gouverneur en 1500, et qui l'honora du bâton de maréchal de France. Trivulce accompagna le monarque, son bienfaiteur, à l'entrée solennelle qu'il fit dans Gênes le 19 août 1504, et acquit beaucoup de gloire à la bataille d'Aignadel en 1509. Quatre ans après il fut cause que les Français furent battus devant Novare, pendant que Louis de La Trémouille, homme d'une grande réputation, faisoit le siége de cette place. Il avoit été arrêté dans le conseil de guerre que Trivulce iroit avec la cavalerie au-devant d'un secours qu'on appréhendoit; mais ce n'étoit point l'avis de cet homme vain et jaloux. Il se posta si mal qu'il laissa passer le renfort, et ne put arriver à temps pour soutenir les assiégeans lorsqu'ils furent attaqués d'un côté par la garnison, et de l'autre par les nouvelles troupes. Une si grande faute diminua beaucoup la réputation et la faveur de Trivulce; mais il recouvra l'une et l'autre sous François premier, par les services qu'il rendit au passage des Alpes en 1515. Ce fut lui qui avec des peines incroyables fit guinder le canon par le haut des montagnes. Il se surpassa à la journée de Marignan. Il disoit que « vingt autres actions où il s'étoit trouvé n'étoient que des jeux d'enfans auprès de celle-là qu'il appeloit une *Bataille de Géans*. Sa faveur ne se soutint pas, et il mourut à Châtre, aujourd'hui Arpajon, le 5 décembre 1518, des suites de quelques tracasseries de cour. Trivulce, toujours dévoré d'ambition, avoit cherché des protections étrangères et paroissoit vouloir se faire craindre; il avoit déjà procuré le commandement des troupes de la république de Venise à Théodore Trivulce son parent; il avoit fait passer secrétement un de ses fils naturels au service de l'empereur. Il possédoit des terres considérables enclavées dans le territoire des Bernois et des Grisons; il prit des lettres de bourgeoisie dans ces deux républiques. Dans le traité qu'il fit avec elles, il déclara qu'il possédoit à titre d'engagement la ville et le comté de Vigevano qu'il reconnoissoit pour un démembrement du domaine ducal: il eut la précaution de stipuler que les ducs n'y pourroient rentrer sous quelque prétexte que ce fût, sans payer à lui ou à ses héritiers la somme de cent cinquante mille ducats, dont les cinquante mille appartiendroient aux deux républiques pour prix de la protection qu'elles lui auroient accordée. Les ennemis de Trivulce étant parvenus à se procurer une copie de cet acte, ne manquèrent pas de la faire passer

à la cour de France, où ils le peignirent comme un homme remuant et dangereux dont on ne pouvoit trop tôt s'assurer. Trivulce apprit par ses amis ce qui se passoit, et à l'âge de près de 80 ans, dans le mois le plus rigoureux de l'hiver, il traverse les Alpes et se rend à la cour sans avoir donné avis de son départ. Mais lorsqu'il se présenta devant François premier, ce prince détourna la tête et ne répondit rien. Ce trait de mépris fut un coup mortel, que le repentir du monarque ne put jamais guérir. Le maréchal répondit à celui qui le visita ensuite de sa part : « qu'il n'étoit plus temps. Le dédain que le roi m'a témoigné, ajouta-t-il, et mon esprit ont déjà fait leur opération ; je suis mort. Il ordonna qu'on gravât sur son tombeau cette courte épitaphe, qui exprimoit bien son caractère : *Hic quiescit, qui nunquam quievit ;* « Ici repose, qui ne se reposa jamais. » Louis XII voulant faire la guerre au duc de Milan, demandoit à Trivulce ce qu'il falloit pour la faire avec succès ? « Trois choses sont absolument nécessaires, lui répondit le maréchal : Premièrement de l'argent, secondement de l'argent, troisièmement de l'argent. Ce héros étoit le particulier le plus riche d'Italie, le plus avare d'inclination, et quelquefois le plus prodigue par ostentation. Louis XII étant à Milan en 1507, le somptueux Trivulce lui donna un festin d'une dépense énorme. Il s'y trouva, suivant d'Auton, 1200 dames, qui eurent chacune un écuyer tranchant pour les servir. Il y avoit pour ordonner un si prodigieux repas 160 maîtres d'hôtel qui portoient à la main un bâton couvert de velours bleu, semé de fleurs de lis d'or. Le roi fut servi en vaisselle d'or, et les autres convives en vaisselle d'argent ; vaisselle toute neuve et toute aux armes du maréchal. Le roi et quatre cardinaux mangèrent dans des chambres à part, et toutes les dames dans une salle que Trivulce avoit fait faire dans la rue où il demeuroit. Il y eut bal dans cette salle avant que de se mettre à table. La presse y étoit si grande, que n'y ayant plus de place pour pouvoir danser, le roi se leva de son fauteuil, prit la hallebarde d'un de ses gardes et fit lui-même ranger le monde en frappant à droite et à gauche. Trivulce n'avoit point été marié.

II. TRIVULCE (Théodore), cousin du précédent, maréchal de France, mérita le bâton par le courage qu'il montra à la bataille d'Aignadel en 1509, et à la journée de Ravenne en 1512. François Ier le pourvut du gouvernement de Gênes, dont il défendit le château contre les habitans en 1528. Obligé de se rendre faute de vivres, il alla mourir en 1531 à Lyon dont il étoit gouverneur.

III. TRIVULCE (Antoine), frère du précédent, se déclara pour les Français lorsqu'ils se rendirent maîtres du Milanais. Il fut honoré du chapeau de cardinal à la prière du roi par le pape Alexandre VI en 1500. Il mourut en 1508, à 51 ans, de douleur d'avoir perdu un de ses frères. Il y a eu quatre autres cardinaux de cette maison, dont nous parlerons dans les articles suivans.

IV. TRIVULCE (Scaramutia), mort en 1527, et neveu de Jean-Jacques, fut conseiller d'état en France sous Louis XII, et

successivement évêque de Côme et de Plaisance. Son mérite lui valut la pourpre.

V. TRIVULCE (Augustin), abbé de Froidmont en France et camérier du pape Jules II, puis successivement évêque de Baïeux, de Toulon, de Fovare, et archevêque de Reggio, mourut à Rome en 1548. Après la prise de cette ville par les troupes de Charles-Quint, il fut emmené en otage à Naples, où il se signala par une fermeté héroïque. Bembo et Sadolet faisoient grand cas de ses talens et de ses vertus dont le cardinalat fut la récompense. Il avoit composé une *Histoire des Papes et des Cardinaux* que la mort ne lui permit pas de faire imprimer.

VI. TRIVULCE (Antoine), petit-neveu de Jean-Jacques, fut évêque de Toulon, et ensuite vice-légat d'Avignon. Il s'opposa avec vigueur à l'entrée des hérétiques dans le comtat. Envoyé légat en France, il fit conclure le traité de Câteau-Cambresis. Il mourut d'apoplexie à une journée de Paris le 26 juin 1559, comme il retournoit en Italie. Il fut élevé à la dignité de cardinal.

VII. TRIVULCE (Jean-Jacques-Théodore), étoit de l'illustre famille des précédens. Après avoir servi avec gloire dans les armées du roi Philippe III, il embrassa l'état ecclésiastique et fut honoré de la pourpre romaine en 1629. Il mourut à Milan en 1657, après avoir été vice-roi d'Aragon, puis de Sicile et de Sardaigne, gouverneur général du Milanais, et ambassadeur extraordinaire d'Espagne à Rome. C'étoit un prélat éclairé et un homme éloquent.

VIII. TRIVULCE (N.), dame milanaise de l'ancienne famille de son nom, réunit à la mémoire la plus heureuse les talens de l'esprit. Elle a publié des *Opuscules* en grec et en latin, et prononcé divers discours devant les papes et de nombreux auditoires. Elle est morte dans le 11ᵉ siècle.

* IX. TRIVULCE (Alexandre), général milanais, d'une famille illustre, embrassa de bonne heure la carrière des armes et y fit des progrès rapides. Il étoit bien jeune encore lorsqu'il fut choisi pour commander la garde nationale formée à Milan, lors de l'entrée des Français en Italie. Il les seconda puissamment. Impatient de marcher sur les traces de ses ancêtres, il entra dans la ligne, et fit dans l'armée active les campagnes d'Italie. Le succès de ses premières armes lui valut le grade d'adjudant commandant, et bientôt après celui de général de brigade. Après les comices de Lyon, le premier consul Bonaparte le choisit pour ministre de la guerre de la république italienne, quoiqu'il n'eût alors que 28 ans. Envoyé ensuite à Paris, pour assister au couronnement de l'Empereur, il y mourut subitement le 3 mars 1805. Il descendoit du célèbre Trivulce qui, étant passé au service de France sous Charles VII, contribua au gain de la bataille de Marignan.

* TROCCHI (Jean-Marie), de Bologne, né le 12 juillet 1695, entra dans l'ordre des servites le 1ᵉʳ septembre 1714. Il mourut le 11 décembre 1763. On a de lui, *Series chronologica Antistitum generalium*. Bologne, 1762.

† TROGUE-POMPÉE, natif du pays des Vocontiens, dont la capitale étoit Vaison, est compté parmi les bons historiens latins,

et on l'a appelé *Vir priscæ eloquentiæ*. Vopiscus le place à côté de Salluste, de Tite-Live et de Tacite. Il avoit mis au jour une histoire en 44 livres, qui comprenoit tout ce qui s'étoit passé depuis Ninus jusqu'à la paix faite par Auguste avec les Parthes. Un auteur anonyme nous a conservé, sous le titre de Prologue, les argumens et titres de ces 44 livres. On y voit que l'auteur avoit décrit avec soin et une grande érudition les origines et les antiquités des peuples anciens. Justin en fit un abrégé, sans y changer ni le nombre des livres, ni le titre d'*Histoire Philippique*, ainsi appelée parce que l'auteur avoit raconté dans un grand détail les exploits de Philippe père d'Alexandre. On croit que c'est cet abrégé qui nous a fait perdre l'ouvrage de Trogue-Pompée. L'aïeul de Trogue avoit reçu de Pompée, qu'il avoit suivi dans la guerre contre Sertorius, le droit de citoyen romain ; et c'est en souvenir de ce bienfait qu'il réunit à son nom gaulois celui de son protecteur, qui passa ensuite à ses descendans. Le père de Trogue-Pompée, après avoir porté les armes sous César, devint son secrétaire et le garde de son sceau ; le fils eut sans doute aussi des emplois honorables.

TROJA D'ASSIGNY (Louis), prêtre de Grenoble, mort en 1772, a *traduit* le Discours de St. Grégoire de Nazianze contre Julien, 1755, in-12, et St. Augustin contre l'Incrédulité, 1756 et 1757, 2 vol. in-12. On a de lui quelques autres *traductions* et des *ouvrages* ascétiques et polémiques.

TROILE (Mythol.), fils de Priam et d'Hécube. Le Destin avoit résolu que Troie ne seroit jamais prise tant qu'il vivroit. Il fut assez téméraire pour attaquer Achille, qui le tua, et peu de temps après la ville fut prise.

* I. TROILI (Jules), écrivain et peintre, né en 1613 à Spilambert dans le Modénois, se rendit à Rome à 15 ans, et se mit au service de quelques peintres à l'huile et à fresque. S'étant établi à Bologne, il s'occupa à lever les plans de diverses vues et perspectives de cette ville. On ignore l'année de sa mort. On a de lui un volume de *Paradoxes* pour pratiquer la perspective sans jamais l'avoir apprise ; Bologne, 1672, in-4°.

* II. TROILI (Pierre), savant philosophe et médecin du 17e siècle, naquit à Macerata. On a de lui, *Theoremata varia ad philosophiam et medicinam spectantia*. Padoue, 1567.

* III. TROILI (Dominique l'abbé), jésuite de Macerata, bibliothécaire du duc de Modène et de l'université de sa patrie, a publié *Cours de philosophie*, estimé, Modène, 1773, 2 vol.

* TROMBA (Georges), d'Ancone, protonotaire apostolique et professeur à l'université de Pise, florissoit au commencement du 17e siècle. Il a laissé, I. *Disputatio theologica et philosophica*, Florence, 1618. II. *De atticæ linguæ necessitate oratio*. Pise, 1617, in-4°. Jérôme TROMBA, de Nocera, qui florissoit dans le 16e siècle, a laissé un poëme intitulé *Hogier le Danois*.

* TROMBELLI (Jean-Chrysostôme), chanoine-régulier de St. Sauveur, à Bologne, né le 5 mars 1697, dans le diocèse de Nonantole, parvint aux premières charges de son ordre, s'appliqua

constamment à divers genres d'étude, et mourut le 7 janvier 1784, après avoir publié, I. *Les Fables de Phèdre*, en vers italiens. Venise, 1735. II. *Les cent Fables* de Faërne (*Voyez* ce mot), en poésies latines, Venise, 1736. III. *De cultu sanctorum dissertationes decem*, Bologne, 1740, 6 vol. IV. *Apologie des premières Dissertations* précédentes, en latin, 1751. Kiesting, professeur de Leipsick, les avoit attaquées. V. *Vie et culte de St. Joseph*, 1768, 6 vol. VI. L'*Art de connoître le siècle des manuscrits latins et italiens*, Bologne, 1756, en italien. VII. Plusieurs *Dissertations* sur les sacremens et la liturgie, Bologne, 1769 et années suiv., 8 vol. in-4°.

* TROMETTA (Nicolas), peintre né à Pésaro; il apprit sa profession à Rome, dans l'école des Zuccheri, et donna des preuves de son talent dans l'église d'Araceli; mais son chef-d'œuvre est une *Cène de J.-C.*, qu'il fit à Pésaro. Il mourut à 70 ans, sous le pontificat de Paul V.

TROMMIUS (Abraham), théologien protestant, né à Groningue en 1633, fut pasteur dans sa patrie où il mourut en 1719. On a de lui une *Concordance grecque* de l'ancien Testament, de la version des *Septante*, 1718, 2 vol. in-fol.; et une autre *Concordance* du même en flamand, qu'il continua après Jean Martinius, de Dantzick.

† I. TROMP (Martin Happertz), amiral hollandais, né à la Brille en 1597, s'éleva par son mérite. Il s'embarqua à huit ans pour les Indes, fut pris successivement par des pirates anglais et barbaresques, et apprit sous eux toutes les ruses des combats de mer. Il signala sur-tout son courage à la journée de Gibraltar en 1607. Elevé à la place d'amiral de Hollande, de l'avis même du prince d'Orange, il défit en cette qualité la nombreuse flotte d'Espagne en 1639, et gagna 32 autres batailles navales. Il fut tué sur son tillac, dans un combat contre les Anglais commandés par le duc d'Albermale, le 10 août 1653. Il expira dans la 56e année de son âge, en disant à ses matelots : « J'ai fini ma carrière, achevez la vôtre, et consacrez-la toute entière à la patrie. » Les états-généraux ne se contentèrent pas de le faire enterrer solennellement dans le temple de Delft avec les héros de la république, ils firent encore frapper des médailles pour honorer sa mémoire. Le mérite et les prospérités de l'amiral Tromp lui avoient attiré des envieux; mais il avoit su les dompter par ses bons offices et ses bienfaits. Il fut modeste au milieu de sa fortune. De tous les titres d'honneur dont on voulut le qualifier, il n'accepta que celui de *Grand-père des Matelots*; et parmi ceux de son pays, il ne prit jamais que la qualité de *Bourgeois*.

II. TROMP (Corneille, *dit* le comte de), fils du précédent, né à Roterdam le 9 septembre 1629, marcha dignement sur les traces de son père, et se signala contre les corsaires de Barbarie en 1650, contre les Anglais en 1653 et en 1665. Il y eut en 1673 deux combats entre les flottes de France et d'Angleterre, et celle de Hollande; Tromp se distingua dans l'un et dans l'autre. Enfin après la mort du célèbre Ruyter, arrivée en 1676, il lui succéda dans la charge de lieutenant amiral général des Provinces-Unies, et mourut le 21 mai 1691. Sa *Vie*

a été publiée à La Haye en 1694, in-12; et quoique moins brillante que celle de son père, elle ne laisse pas d'intéresser.

* TRONCHET (François-Denis), avocat au parlement de Paris, regardé avant la révolution française comme une des lumières du barreau, jouissoit dans la capitale de l'estime générale. Nommé député du tiers-état de Paris aux états-généraux en 1789, il obtint peu d'influence dans l'assemblée nationale, à cause de sa modération; mais il travailla beaucoup dans les comités et entra le 15 septembre 1789 dans celui de constitution. A la suite des événemens des 5 et 6 octobre il annonça « que les districts de Paris n'avoient ni désiré, ni demandé la translation du roi dans cette ville,» elle n'en eut pas moins lieu. Il combattit souvent en faveur des propriétaires dans le comité des droits féodaux; mais ses efforts furent inutiles, et beaucoup de gens le crurent même auteur des décrets portés sur cet objet, parce que souvent il en fut le rapporteur. Le 25 février 1790 il appuya la suppression des droits d'aînesse et de masculinité dans les successions des ci-devant nobles, et s'éleva ensuite contre l'institution du comtat Venaissin; mais les moyens qu'il proposa furent rejetés. Il prononça dans cette même année plusieurs discours pleins de sagesse et d'érudition sur les lois judiciaires. Le 30 janvier 1791 il réclama contre l'insertion de son nom dans la liste des membres du club monarchique. En mars il présida l'assemblée, et en juin il fut un des trois commissaires chargés de recevoir les déclarations de la famille royale à son retour de Varennes; il s'occupa beaucoup ensuite de la révision de plusieurs articles constitutionnels. Lorsque le procès de Louis XVI fut entamé, ce prince choisit Tronchet pour un de ses défenseurs, et il s'acquitta de cette commission avec tout l'intérêt que lui inspiroit la position de son infortuné client. En septembre 1793, le comité des recherches voulut le faire arrêter; mais il vint à bout de se soustraire à toutes les perquisitions, et en septembre 1795 le département de Seine et Oise le nomma député au conseil des anciens; il le présida vers la fin de novembre, s'y distingua de nouveau par sa modération, et parla avec force en mai 1796 en faveur des pères et mères d'émigrés; il contribua en outre à faire prononcer sur un assez grand nombre de résolutions. Une commission du conseil des cinq-cents, qui fut chargée, après la révolution de Saint-Cloud, de préparer un travail sur le Code civil, s'adjoignit Tronchet (ainsi que Crassous et Vernier), et il devint ensuite, en avril 1800, membre du tribunal de cassation. En février 1801 il fut appelé par les consuls, le corps législatif et le tribunat, à entrer au sénat; il avoit déjà été désigné pour cette dignité en 1800. Vers la fin de 1804 il obtint la sénatorerie d'Amiens, et la décoration de grand-officier de la légion d'honneur; il mourut le 10 mars 1806, et fut enseveli avec pompe dans l'église souterraine de Sainte-Geneviève (le Panthéon), en vertu du décret impérial qui consacre ce monument à recevoir les restes des grands dignitaires de l'empire, des sénateurs, etc. M. François de Neuchâteau, président du sénat, prononça son éloge sur sa tombe.

On a remarqué que Tronchet présidoit en avril 1791 l'assemblée constituante, lorsqu'elle forma le cortége de Mirabeau, porté le premier au Panthéon, par décret de cette assemblée, et que lui-même a été enseveli le premier dans le même lieu à la même époque. Il laisse, I. Une *Traduction* de l'introduction de l'Histoire de Charles-Quint. II. Une autre *Traduction* d'une partie de celle de Hume. III. Un *Tableau de l'Histoire du Mahométisme, considéré comme religion, comme institution civile, comme gouvernement politique.* IV. Il a *traduit* en vers plusieurs morceaux de Milton, de Thompson, de Prior et de l'Arioste. V. Une tragédie de la *Mort de Caton d'Utique.*

* I. TRONCHIN (Théodore), ainsi appelé du nom de son parrain Théodore de Bèze, naquit à Genève en 1582. Après avoir fait de bonnes études dans cette ville, il visita les universités étrangères, et mérita en France, en Hollande et en Angleterre l'estime des hommes les plus distingués de son temps. En 1605 il soutint à Leyde des thèses publiques : *de Peccato originali*, sous le fameux Gomel. Revenu dans sa patrie il y fut nommé pasteur et professeur en langues orientales en 1606, et on lui donna une chaire de théologie en 1615. Il assista au synode de Dordrecht en 1618. Il réunissoit au savoir les qualités morales les plus estimables, et mourut généralement regretté, en 1657. On a de lui, *Cotton plagiaire*, ou *la Fidélité des Bibles de Genève maintenue.* (Le conseil de Genève l'avoit chargé de cette apologie), Genève, 1620, in-8°, et quelques autres productions. (*Voyez* SENNEBIER, Histoire de Genève, tom. 2, pag. 132—135.)

* II. TRONCHIN (Louis), fils du précédent, né à Genève en 1629, professa la théologie à Saumur en 1657, et en 1661 fut appelé aux mêmes fonctions dans sa ville natale ; il s'en acquitta avec distinction ; il s'attacha sur-tout à guérir le clergé genevois de l'esprit d'intolérance dont il étoit possédé à cette époque, et il forma des disciples dignes de lui, parmi lesquels on distingua Jean-Alfonse Turretini. Il a publié, I. *Disputatio de providentiâ Dei*, 1670, in-4°. II. *Disputatio de auctoritate sacræ scripturæ* 1677, in-4°, et quelques *Sermons.*

* III. TRONCHIN DU BREUIL, né à Genève en 1640, mort en 1721, écrivoit au commencement de ce siècle la *Gazette française* d'Amsterdam, qui jouissoit d'une grande célébrité : il est encore auteur de divers *ouvrages* de politique.

IV. TRONCHIN (Théodore), né à Genève, d'une famille noble originaire d'Avignon (en 1704, selon le Supplément de Ladvocat, et en 1709, selon Sennebier), quitta sa patrie de bonne heure, et se rendit en Angleterre auprès de milord Bolyngbrocke son parent par alliance pour obtenir quelque emploi. Mais ce seigneur étant alors sans crédit, ne lui rendit d'autre service que de lui faire connoître les beaux génies de Londres, et sur-tout Swift et Pope. Le jeune Tronchin voyant l'impossibilité d'avancer sa fortune par quelque place, se tourna du côté de l'étude des sciences. Il alla à Cambridge ; et la Chimie de Boerhaave qui lui tomba entre les mains, lui donna la plus

grande envie d'en connoître l'auteur. Il court à Leyde, étudie la médecine sous cet habile maître, et devient un de ses disciples les plus distingués. Ayant reçu le bonnet de docteur dans l'université de Leyde, il pratiqua avec succès à Amsterdam, où il fut inspecteur des hôpitaux et du collége des médecins. Il revint à Genève en 1754, après avoir refusé la place de premier médecin du prince d'Orange, et il y professa la médecine. La méthode de l'inoculation commençoit à s'accréditer; Tronchin l'adopta et la fit valoir. « Celle-ci, disoit-il, nous millésime, tandis que la nature par la petite vérole nous décimoit. » Il vint à Paris en 1756, et le succès avec lequel il inocula le duc de Chartres et plusieurs seigneurs lui donna la plus grande vogue. Il augmenta l'empressement qu'on avoit de le voir et de le consulter par une conversation douce et modeste, par un ton agréable et poli, par une physionomie noble et heureuse. Les vaporeux dont la capitale abonde s'empressèrent sur-tout de le visiter; et plusieurs eurent à se louer de la sagesse de ses ordonnances: il ne fatigua point leur tempérament par la violence des remèdes; et s'il n'en guérit qu'un petit nombre, il en soulagea plusieurs en leur donnant le conseil sage de l'exercice et de la sobriété. Le duc d'Orléans le nomma quelque temps après son premier médecin. Lorsque la dauphine, mère de Louis XVI, fut attaquée de la maladie dont elle mourut, il fit ses pronostics sur les causes et les suites de cette maladie avec une sagacité et une justesse qui prouvèrent qu'il avoit le coup d'œil excellent. Différentes académies l'agrégèrent à leurs corps; entre autres, celles de Londres, de Berlin, de Stockholm, d'Edimbourg, etc. etc. Il mourut à Paris en 1781, à 73 ans. Le célèbre Lorry étant auprès de lui dans sa dernière maladie, s'écria avec douleur: « Ah! si ce grand homme pouvoit nous entendre, il se guériroit. » Les pauvres le pleurèrent, parce qu'ils trouvoient en lui des conseils, de la pitié et des secours. Il montoit jusqu'au cinquième étage pour chercher et consoler la maladie et l'infortune. Tous les soirs il recevoit chez lui les pauvres malades qui venoient le consulter; c'est ce qu'il appeloit son Bureau d'humanité. Un de ses amis lui recommandant un infirme hors d'état de payer ses soins: « J'aurois bien mauvaise opinion de moi, répondit-il, si à mon âge il falloit m'avertir de faire mon devoir. » Les titres qui lui méritèrent la reconnoissance publique sont d'avoir été un de ceux qui ont le plus contribué à répandre l'usage utile de l'inoculation; d'avoir introduit un nouveau système de traitement pour la petite vérole, en substituant aux boissons échauffantes un régime rafraîchissant, d'avoir empêché les progrès de certaines maladies, en rendant l'air aux malades qu'on étouffoit dans un atmosphère empesté; d'avoir appris à guérir les vapeurs des femmes du grand monde, par le travail et l'exercice plutôt que par les remèdes; enfin de leur avoir persuadé de faire usage de leur lait pour leurs enfans, et d'être nourrices après avoir été mères. Tronchin a laissé plusieurs *ouvrages* manuscrits sur ces différens objets ainsi que sur les maux vénériens, sur l'art des accouchemens, les maladies des yeux, des poumons, etc. etc. Il donna aussi divers *articles* de

médecine pour l'Encyclopédie ; une dissertation : *De nimphâ*, in-8°. *Dissertatio de clitoride*, Leyde, 1736, in-4° ; et un traité : *De Colicâ pictorum*, Amsterdam, 1757, in-8°, qui ne soutient pas sa brillante réputation, quoiqu'il renferme quelques bonnes observations. Il donna en 1762 une édition des *OEuvres* de *Baillou*, et y joignit une *Préface* qui est une espèce de censure de la médecine. En effet il comptoit moins sur cette science que sur un régime simple et approprié au malade. Il ne pensoit qu'à laisser agir la nature quand il lui croyoit assez de forces ; et il ne cherchoit à l'aider que lorsqu'il soupçonnoit qu'elle en manquoit. Cette méthode n'est pas celle des médecins à ordonnances et à visites, qui travaillent plus pour les apothicaires que pour les malades.

TRONCY (Benoît du), secrétaire de la ville de Lyon, est auteur d'une *Traduction* du traité de la Consolation par Cicéron, imprimé en 1573.

I. TRONSON (Louis), né à Paris d'un secrétaire du cabinet, obtint une place d'aumônier du roi qu'il quitta en 1655, pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice dont il fut élu supérieur en 1676, et mourut le 26 février 1700, à 79 ans. C'étoit un homme d'un grand sens, d'un savoir assez étendu et d'une piété exemplaire. Il assista en 1694, avec les évêques de Meaux et de Châlons aux conférences d'Issy, où les livres de Mad. Guyon et ceux de l'abbé de Fénélon son ami furent examinés. On a de lui deux ouvrages assez estimés, quoiqu'il y ait quelques petitesses dans le premier. Celui qui a pour titre : *Examens particuliers*, fut imprimé in-12, en 1690, à Lyon, pour la première fois. Il y en a aujourd'hui 2 vol. Le second intitulé *Forma cleri*, est une collection tirée de l'Écriture, des Conciles et des Pères, touchant la vie et les mœurs des ecclésiastiques. Il n'en avoit d'abord paru que 3 vol. in-12 ; mais on a imprimé en 1724, à Paris, l'ouvrage entier, in-4°.

II. TRONSON DU COUDRAI, (Charles), chef de brigade d'artillerie, étoit né à Reims en 1738, et se noya en Amérique en 1778. On lui doit les ouvrages suivans : I. *Artillerie nouvelle*, 1772, in-8°. II. *Mémoire* sur la meilleure méthode d'extraire et de raffiner le salpêtre, 1774, in-8°. III. Autre sur les forges catalanes, 1775, in-8°. IV. Autre sur la manière dont on extrait en Corse le fer de la mine d'Elbe, 1776. V. *De l'ordre profond et de l'ordre mince*, 1776, in-8°.

† III. TRONSON DU COUDRAI, (Guillaume-Alexandre), parent du précédent, et comme lui né à Reims, fut avocat au parlement de Paris, où il se distingua par son éloquence dans plusieurs causes importantes, et sur-tout dans la défense des malheureuses victimes traduites en 1793 devant le tribunal révolutionnaire. Elle se développa particulièrement dans l'affaire des Nantais, et dans la défense de Marie-Antoinette qu'il entreprit avec M. Chauveau-la-Garde ; aussitôt après le supplice de cette princesse, il fut mis en état d'arrestation, et relâché à la suite d'un interrogatoire, qui prouva qu'il n'avoit rien appris de particulier de Marie-Antoinette. Il vint déposer au comité de sûreté générale des cheveux et autres derniers souvenirs que cette princesse l'avoit chargé de remettre à des person-

nes qui lui étoient chères. Dans le courant de 1795 il défendit les membres du comité révolutionnaire de Nantes, co-accusés de Carrier, et contribua à en sauver plusieurs. Nommé en septembre de la même année député de Seine et Oise au conseil des anciens, il en devint bientôt un des membres marquans. Le 26 janvier 1796 il parla avec beaucoup de force et de sensibilité en faveur des parens d'émigrés. Le 19 mars 1797 il vota le rejet de la résolution qui assujétissoit les électeurs au serment de haine à la royauté, et présenta cette nouvelle institution comme dangereuse, inutile et propre à amener des troubles. Il fut nommé secrétaire le 20 mai, et invoqua inutilement la clémence nationale en faveur des fugitifs de Toulon. Dans la séance du 20 août il fit un rapport sur un message du directoire, relatif à la marche des troupes appelées vers Paris, et son discours fut loin de répondre, sous le rapport de l'énergie que commandoient les circonstances, à ce que son parti en attendoit. Quoique l'un des chefs de la faction qu'on appeloit alors Temporiseurs, Tronson fut compris dans la proscription du 18 fructidor an 5, (4 septembre 1797) et déporté à Cayenne, où il mourut le 22 juin 1798, âgé de 45 ans, victime de ce climat homicide, appelé la *guillotine sèche*.

* TRONUS (Pierre-Martyr), chirurgien du 16e siècle, né dans le Novarèse, professa dans la faculté de Paris. On a de lui : *De Ulceribus et vulneribus capitis libri quatuor*, Ticini, 1584, in-4°.

TROOST (Corneille), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1697, et mort en 1750, se distingua dans l'histoire et le portrait. Son *tableau* le plus remarquable se voit dans l'école de chirurgie d'Amsterdam, où il a représenté un professeur d'anatomie prêt à disséquer un cadavre devant ses élèves.

TROPHIME, né à Ephèse, ayant été converti à la foi par St. Paul, s'attacha à lui et ne le quitta plus. Il le suivit à Corinthe et de là à Jérusalem. On croit que Trophime suivit l'apôtre à Rome en son premier voyage; et saint Paul dit dans son Epître à Timothée, qu'il avoit laissé Trophime malade à Milet. Ce fut l'an 65. C'est tout ce qu'on sait sur ce saint; et tout ce qu'on a raconté de plus sur lui paroît fabuleux.

TROPHONIUS (Mythologie), fils d'Apollon (d'autres disent de Jupiter), rendoit des oracles dans un antre affreux. Ceux qui vouloient le consulter devoient se purifier. Après bien des cérémonies ils entroient dans la caverne, et s'y étant endormis, ils voyoient ou entendoient en songe ce qu'ils demandoient. On ne révéloit jamais ce qui leur avoit été découvert. On dit que ceux qui avoient reçu la réponse de Trophonius ne rioient plus le reste de leur vie. De là le proverbe qu'on appliquoit aux personnes sérieuses : *In antro Trophonii vaticinatus est*. « Il a prophétisé dans l'antre de Trophonius. » Ceux qui cherchent quelques vérités historiques dans les mensonges de la fable prétendent que Trophonius avoit été l'un des premiers architectes grecs, fils d'un roi de Thèbes, et frère d'Agamède, avec lequel il étoit lié d'une tendre amitié. Ils s'illustrèrent par divers édifices, entre autres par le temple de Nep-

tune près de Mantinée, et par celui d'Apollon à Delphes.

TROSNE (Guillaume-François le), avocat du roi à Orléans sa patrie, né le 13 octobre 1728, mort à Paris le 26 mai 1780, étoit un magistrat éclairé et un orateur assez éloquent. Nous avons de lui diverses *Brochures* sur des discussions économiques ou sur des matières de jurisprudence, tels que son *Mémoire sur les vagabonds* et la *Liberté du commerce des grains*, in-8°; *Discours sur l'état actuel de la magistrature; Vues sur la justice criminelle*, etc., 1777; de l'*Administration provinciale*, 1779, in-4°. Son livre intitulé *Methodica juris civilis cum jure naturali collatio*, 1750, in-4°, est plus utile que toutes ses brochures économiques, parce qu'il est clair, précis et qu'il n'y embrasse aucun système.

TROTTEREL (Pierre), sieur d'Aves, donna au théâtre français cinq pièces médiocres : *Pasithée*, *les Rivaux*, *Gillette*, *sainte Agnès* et *Théocris*. Ces pièces ont été imprimées à Rouen chez Petit-Val.

* TROTTI (Hugues), gentilhomme de Ferrare, professeur de droit canon à l'université de sa patrie, florissoit vers le milieu du 15e siècle. Il a laissé un traité *de ludo et joco*.

* II. TROTTI (Bernard), d'Alexandrie, mort à Turin en 1595, fut un des meilleurs jurisconsultes de son temps. Emmanuel Philibert, duc de Savoie, lui donna une chaire au collége de Turin : il devint ensuite sénateur et président du sénat de cette ville. On a de lui entre autres ouvrages, deux *Dialogues* très-curieux, dans lesquels il traite avec érudition de l'état de veuvage.

* TROTULA. On a sous ce nom deux ouvrages intitulés, I. *Gynæciorum liber*, *curandarum ægritudinum*, etc., Argentinæ, 1544, 1597, in-folio; Parisiis, 1550. II. *In utilitatem mulierum, et pro decoratione earum, silicet de facie et vulvâ.* On ne sait à qui les attribuer. L'opinion la plus vraisemblable est qu'ils proviennent d'une certaine Trotula, de Salerne, célèbre sage-femme dans le 13e siècle.

TROUIN. *Voy.* GUAY-TROUIN.

* TROUSSET (M. E. BERARD), médecin en chef de l'hospice civil de Grenoble, mort dans cette ville en 1807, âgé de 37 ans, se distingua par ses connoissances dans la science médicale. On lui doit plusieurs découvertes, entre autres, celle de la qualification du fluide qui s'échappe du corps humain par les pores de la peau. Le comte de Milly l'avoit assimilé à l'air fixe, et Ingenhousz avoit prétendu que c'étoit un air phlogistiqué ou gaz azote. Fourcroy avoit détruit la première de ces opinions, en laissant toutefois la question indécise, lorsque Trousset ayant analysé quelques bulles de cet air, trouva le gaz azote dans toute sa pureté, sans aucun mélange d'acide carbonique. La méthode qu'il employoit pour traiter ses malades devroit être suivie par ses confrères; il écrivoit chaque jour les variations et les progrès de chaque maladie compliquée; et cette histoire, en lui conservant le souvenir des premiers symptômes du mal, le rapprochoit davantage de ses causes. Cette histoire avoit encore l'utilité de lui rappeler tous les faits dont il avoit besoin de con-

server le souvenir ; car il regardoit l'usage de ne citer en médecine que les observations des autres comme une preuve qu'on ne savoit pas soi-même en recueillir. Trousset a fait imprimer quelques ouvrages, entre autres une *Histoire de la fièvre qui a régné épidémiquement à Grenoble en* 1799 *et* 1800, in-8°, 1801 ; mais le plus important n'a pas encore paru ; M. Berriat St.-Prix a été chargé de sa publication.

TROUVAIN (Antoine), graveur, membre de l'académie, mort en 1708, à 52 ans, a gravé des portraits et des estampes d'après les bons maîtres. On lui a reproché d'avoir un peu trop négligé les draperies. Ses principaux ouvrages sont *Silène ivre et enchaîné par des bergers*, d'après Coypel ; l'*Annonciation*, d'après Carle-Maratte ; le *Mariage de Marie de Médicis* et le *Mariage de Louis XIII*, d'après Rubens, dans le recueil de la galerie du Luxembourg.

I. TROY (François de), peintre né à Toulouse en 1645, mort à Paris en 1730, apprit les premiers principes de son art sous son père et sous Le Fèvre. Il s'appliqua sur-tout au portrait qui est un genre lucratif, et fut reçu à l'académie en 1674. Il devint successivement professeur, adjoint du recteur et enfin directeur. Son dessin étoit correct ; il étoit grand coloriste et finissoit extrêmement ses ouvrages. La famille royale et les grands seigneurs de la cour occupèrent son pinceau. Louis XIV l'envoya en Bavière pour peindre madame la dauphine. Il avoit en cela un si grand talent, que l'on disoit de lui ce que Boileau a dit d'Homère, qu'*il sembloit avoir derobé la ceinture de Vénus*. Ce talent, joint à une probité exacte, à une belle physionomie, à un esprit enjoué et à une vive sensibilité pour ses amis, le mit dans un grand crédit. Ses dessins, comparables pour la beauté à ceux de Van-Dyck, sont très-recherchés. Son morceau de réception à l'académie fut *Mercure coupant la tête d'Argus* Ses principaux ouvrages étoient à l'hôtel de ville de Paris et dans l'église de Sainte-Geneviève ; on estime sa *Maîtresse d'école*, et on a beaucoup gravé d'après lui. « L'expression, dit d'Argenville, la correction, le choix des belles formes, beaucoup de noblesse, la force et la beauté du coloris, se trouvent rassemblés dans les ouvrages de ce peintre. Ses tableaux se soutiennent dans les cabinets auprès de ceux des plus grands maîtres des écoles de Lombardie et de Flandre. Il possédoit la science des convenances, sans le fracas des draperies, qui attirant trop les yeux les détournent de l'objet principal. Il excelloit sur-tout à peindre les femmes ; aussi aimoient-elles à exercer son pinceau ; un intérêt personnel les y invitoit ; elles savoient que de Troy avoit le talent de les rendre belles, quoiqu'elles ne le fussent pas. En les peignant en divinités païennes, il leur donnoit des caractères poétiques ; et son pinceau flatteur, sans altérer leurs traits, leur prêtoit de nouvelles graces. Louis XIV le chargea de faire des *tableaux* pour les tapisseries de son histoire ; il fit encore pour madame de Montespan des modèles en petit, qui représentoient les divers faits de ce monarque dans sa jeunesse, et cette dame les fit exécuter en tapisserie et en grand sur de la moire. »

II. TROY (Jean-François de), fils du précédent, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, secré-

taire du roi, mourut à Rome en 1752, âgé de 76 ans. Son mérite le fit choisir pour être recteur de l'académie de peinture de Paris, et depuis directeur de celle de Rome. Son morceau de réception à l'académie fut *Niobé métamorphosée en rocher*. Il a travaillé pour l'hotel de ville de Paris et les églises de Sainte-Geneviève, de Saint-Lazare et des augustins. Ses tableaux exécutés en tapisserie aux Gobelins sont l'*Histoire d'Esther* et celle de *Jason*. Ceux de chevalet offrent plus de sujets galans que pieux. Il est un des bons peintres de l'école française. On admire dans ses ouvrages un grand goût, un beau fini, un coloris suave et piquant, une magnifique ordonnance, des pensées nobles et heureusement exprimées, beaucoup d'art à rendre le sentiment et les diverses passions de l'ame, des fonds d'une simplicité majestueuse; enfin un génie créateur qui communique son feu et son activité à toutes ses compositions.

TROYEN (Rombrud), peintre flamand, mort en 1650, voyagea en Italie, et choisit pour sujets de ses compositions des grottes, des ruines, des cavernes, et autres objets sérieux et mélancoliques.

· TRUAUMONT (N. la), né à Rouen d'un auditeur des comptes. Ce jeune homme, perdu de dettes et de débauches, fut l'instigateur en 1674 d'une révolte contre Louis XIV. Cette conjuration n'auroit eu aucun effet si elle n'avoit été embrassée par le chevalier Louis de Rohan, fils du duc de Montbazon. Il avoit été exilé par Louis XIV, qui le soupçonnoit d'entraîner dans la débauche le duc d'Orléans son frère : il étoit mécontent du marquis de Louvois ; il crut pouvoir se venger en se mettant à la tête d'un parti. On fit entrer dans ce complot un chevalier de Préaux, neveu de La Truaumont. Séduit par son oncle, il séduisit sa maîtresse, Louise de Belleau, fille d'un seigneur de Villiers, autrement Bordeville; les conjurés s'associèrent un maître d'école, nommé Van-den Ende. Leur but étoit de livrer au comte de Monterey, Honfleur, le Havre et quelques autres places de Normandie. Cette trame mal ourdie fut découverte. Le supplice de tous les coupables fut le seul événement que produisit ce crime insensé et inutile, dont à peine on se souvient aujourd'hui. Ils furent tous décapités à la Bastille le 27 novembre 1674, à l'exception de Van-den Ende qui fut pendu, et de La Truaumont qui se fit tuer par ceux qui vinrent l'arrêter. On dit que le bourreau, fier d'avoir coupé la tête d'un prince, d'une marquise et d'un chevalier, dit à ses valets en leur montrant le maître d'école : « Vous autres, pendez celui-là. Des quatre coupables, la marquise fut celle qui mourut avec le plus de fermeté. *Voyez* ROHAN, n° VII.

* TRUBERUS (Primus), né dans l'Esclavonie en 1508, et mort en 1586, fut le premier qui enseigna l'art d'écrire en langue esclavonne, et traduisit dans cette même langue le nouveau Testament, le Catéchisme d'Augsbourg, et quelques traités de Melanchthon ; traductions qui répandirent la doctrine luthérienne non seulement dans la Carniole et la Carinthie, mais encore dans les états du grand turc.

TRUBLET (Nicolas-Charles-Joseph), de l'académie française et de celle de Berlin, tré-

sorier de l'église de Nantés, et ensuite archidiacre, et chanoine de Saint-Malo, sa patrie, né en 1697, étoit parent du célèbre Maupertuis, qui lui dédia le troisième vol. de ses OEuvres. Dès 1717 il fit imprimer dans le Mercure de juin des *Réflexions sur Télémaque*, qui le firent connoître de La Mothe et de Fontenelle. Ces philosophes trouvèrent en lui ce qu'ils cherchoient dans leurs amis, un esprit très-fin et un caractère très-doux. Madame Geoffrin disoit de l'abbé Trublet: « C'est un sot frotté d'esprit. » L'abbé Trublet fut attaché pendant quelque temps au cardinal de Tencin, et il fit avec lui le voyage de Rome. Mais préférant la liberté aux avantages que la protection du cardinal lui faisoit espérer, il revint à Paris, où il vécut jusques vers l'an 1767. Accablé de vapeurs qu'on contracte dans presque toutes les grandes villes, il se retira à Saint-Malo pour y jouir de la santé et du repos; mais il mourut quelque temps après au mois de mars 1770. Une conduite irréprochable, des principes vertueux, des mœurs douces lui avoient assuré les suffrages de tous les honnêtes gens. (*V.* Palme, nº III.) Sa conversation étoit instructive; quoiqu'il pensât finement, il s'exprimoit avec simplicité. Sa réception à l'académie française fut retardée malgré les protecteurs et les amis qu'il avoit dans cette compagnie. Mais il n'avoit pas l'art de se faire valoir; et son extérieur peu imposant l'exposoit quelquefois à des mépris injustes, dont l'estime de Fontenelle, de Montesquieu, de Maupertuis le consoloit. Ses principaux ouvrages sont, I. *Essais de littérature et de morale*, en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimés et traduits en plusieurs langues. L'auteur a laissé des matériaux pour un cinquième volume. Malgré les critiques qu'on a faites de cet ouvrage, on ne peut s'empêcher d'y reconnoître l'esprit d'analyse, la sagacité, la finesse, la précision qui caractérisent tous les écrits de l'abbé Trublet. Plusieurs de ses réflexions sont neuves, et toutes inspirent la probité, l'humanité, la sociabilité. Montesquieu disoit que *c'étoit un bon livre du second ordre*. « Cet ouvrage de bon qu'il est, dit d'Alembert, pourroit devenir excellent sans y rien ajouter et en se bornant à n'y faire que des ratures. L'auteur, après avoir donné à ses meilleures réflexions une expression nette, précise et heureuse, retombe dans le défaut de les présenter ensuite de nouveau en plusieurs manières différentes presque toujours plus foibles que la première. » II. *Panégyriques des Saints*, languissamment écrits, précédés de *Réflexions sur l'Eloquence*, pleines de choses bien vues et finement rendues. Dans la seconde édition de 1764, en 2 volumes, l'auteur a ajouté divers extraits de livres d'éloquence. Ces analyses avoient été faites pour le Journal des savans et pour le Journal chrétien, auxquels il avoit travaillé pendant quelque temps. La manière dont il s'exprime sur Voltaire dans ce dernier ouvrage, et ce qu'il avoit dit de sa Henriade:

Et je ne sais pourquoi je baille en la lisant.

lui attirèrent, dans la pièce surtout intitulée *le Pauvre diable*, des épigrammes très-mordantes de la part de ce célèbre poète qui lui avoit écrit auparavant des lettres très-flatteuses. III. *Mémoires pour servir à l'Histoire*

*de Messieurs de La Mothe et de Fontenelle*, Amsterdam, 1761, in-12. Ces Mémoires, souvent minutieux, offrent tout ce qu'on peut savoir sur la vie et les ouvrages de ces deux illustres amis de l'abbé Trublet.

TRUCHET (Jean), né à Lyon en 1657 d'un marchand, entra dans l'ordre des carmes. Il fut envoyé à Paris pour y étudier en philosophie et en théologie au collége de la place Manbert; mais il s'y livra tout entier à la mécanique, pour laquelle la nature l'avoit fait naître. Charles II, roi d'Angleterre, ayant envoyé à Louis XIV deux montres à répétition, les premières qu'on eût vues en France, ces montres se dérangèrent et furent remises à Martineau, horloger du roi, qui ne put les ouvrir, et qui eut la générosité d'avouer qu'il n'y avoit en France que le jeune carme Truchet qui pût le faire et les racommoder. Colbert, charmé de ses talens et de son adresse, lui donna six cents livres de pension, dont la première année fut payée le même jour. Il n'avoit alors que dix-neuf ans. Le père Sébastien (c'étoit son nom de religion) s'appliqua dès-lors à la géométrie et à l'hydraulique, et il ne s'est guère fait de grand canal en France pour lequel on n'ait pris son avis. Sa réputation se répandit dans toute l'Europe. Il fut employé dans tous les ouvrages importans, reçut la visite du duc de Lorraine et de Pierre-le-Grand, czar de Moscovie. Ce souverain, après avoir passé plus de trois heures avec lui, demanda à boire et voulut ensuite verser lui-même du vin au P. Sébastien. Celui-ci enrichit les manufactures de plusieurs belles découvertes. Il travailla pour perfectionner les filières des tireurs d'or de Lyon, le blanchissage des toiles à Senlis, les machines des monnoies, etc. C'est lui qui a inventé la machine à transporter de gros arbres tout entiers sans les endommager. Il fit pour un Suédois à qui un coup de canon avoit emporté les deux mains, deux autres mains à ressorts qui permettoient à cet officier d'ôter son chapeau et de le remettre. Ses *Tableaux mouvans* ont été encore un des ornemens de Marly. Le premier que le roi appela *son petit opéra*, changeoit trois fois de décoration à un coup de sifflet ; car ces tableaux avoient aussi la propriété des résonnans ou sonores. Le second tableau qu'il présenta au roi, plus grand et encore plus ingénieux, représentoit un paysage où tout étoit animé. Une rivière paroissoit y couler ; on y voyoit des tritons, des syrènes nager. Des pêcheurs y tendoient leurs filets, des soldats alloient monter la garde dans une citadelle placée au haut d'une montagne ; plus loin des vaisseaux arrivoient à un port ; le roi paroissoit lui-même chassant avec sa suite, et le P. Sébastien sortoit alors d'une église pour aller saluer le roi à son passage. Comme il possédoit à fond la construction des pompes et la conduite des eaux, il eut part à quelques aqueducs de Versailles ; et l'on doit lui tenir compte, dit Fontenelle, non-seulement de ce qui fut exécuté sur ses vues, mais encore de ce qui ne le fut pas sur des vues fausses. Le roi instruit par lui-même de tout ce que le P. Sébastien valoit, le nomma pour être un des honoraires de l'académie des sciences, au renouvellement de cette académie en 1699, et l'on trouve plusieurs *Mémoires* de sa composition dans le recueil

de cette société. Les dernières années de sa vie se passèrent dans des infirmités continuelles qui l'enlevèrent aux sciences le 5 février 1729. Quoique fort répandu au dehors, le P. Sébastien fut un très-bon religieux, très-fidèle à ses devoirs, extrêmement désintéressé, doux, modeste; et selon l'expression dont se servit feu le prince en parlant de lui au roi, « aussi simple que ses machines. » Il conserva toujours dans la dernière rigueur tout l'extérieur convenable à son habit. Il ne prit rien de cet air que donne le grand commerce du monde, et que le monde ne manque pas de désapprouver. Quoique des personnes puissantes lui offrissent de le faire sortir de son ordre, il préféra la contrainte où il vivoit à une liberté qui auroit inquiété sa conscience.

TRUCHSÈS (Gebhard), archevêque et électeur de Cologne, épousa clandestinement Agnès de Mansfeld vers le commencement de 1582. Pour conserver sa femme et son électorat, il se déclara hautement protestant et publia un édit pour la liberté de conscience dans son diocèse. Rodolphe II fit tout ce qu'il put pour le faire changer de principe, mais inutilement. Le chapitre métropolitain de Cologne ayant convoqué les états du pays en 1583, il y fut décidé, conformément à la paix de religion conclue à Augsbourg, que Truchsès étoit déchu de l'épiscopat et qu'il falloit procéder à une nouvelle élection. Le même jour que les états se séparèrent, Truchsès épousa publiquement à Rosenthal celle à laquelle il étoit marié clandestinement. Grégoire XIII n'ayant pu rien gagner sur son esprit, l'excommunia l'an 1583. La même année on élut à sa place le prince Ernest, de Bavière, qui fut obligé de recourir aux armes contre le prélat déposé. Truchsès se retira avec sa femme dans une maison de campagne en Hollande, où il languit le reste de ses jours dans l'obscurité et le chagrin, et mourut en 1601. Quelques auteurs et Voltaire se sont bien gardés de donner le tort à Truchsès dans cette guerre : mais Bayle est d'un autre avis et a démontré que du Plessis-Mornai, le sage de la Henriade, avoit conseillé une injustice à Henri III, en voulant engager ce monarque à secourir l'archevêque deposé. *Voyez* Réponse aux questions d'un provincial, tom. 2, pag. 211-229.

† TRUDAINE (Jean-Charles-Philibert de), né le 19 janvier 1733 à Clermont, où son père étoit intendant de la province, reçut une excellente éducation. De Trudaine père étant devenu intendant général des finances, son fils fut son adjoint en 1757. Il eut dans son département les fermes générales, le commerce, les manufactures, les ponts et chaussées, et il administra ces différentes parties avec autant de zèle que de lumières. Sa charge ayant été supprimée en 1777, il fut enfin rendu à lui-même, à l'amitié et aux sciences; mais sa santé chancelante depuis long-temps succomba enfin, et il mourut le 7 août 1777. Ses vertus égaloient ses lumières. Il fut désintéressé et il le fut sans faste. A la mort de son père, ayant été nommé à ses places dans le conseil des finances et dans celui du commerce, il demanda à Louis XV la permission de ne pas en recevoir les appointemens. « On me demande si rarement de pareilles graces, dit le roi, que pour la singularité

je ne veux pas vous refuser. » « De Trudaine, dit Condorcet, fut bon ami, bon fils, bon mari, bon père. Aux vertus du citoyen et du magistrat il joignit les agrémens de l'homme du monde. Aimable et doux dans sa vie privée, et se livrant avec plaisir à la société, on eût pu l'accuser de trop de facilité et d'amour pour la dissipation; mais le goût de cette dissipation ne lui a fait négliger aucun devoir. Peu d'hommes en place, peu de particuliers même ont réuni des connoissances aussi étendues, aussi variées. Enfin, la facilité de son caractère ne l'a jamais fait consentir à une chose injuste. » Il étoit membre de l'académie des sciences, et ce fut en cette qualité qu'il répandit des fleurs sur la tombe de son père. « Cet éloge, dit encore Condorcet, écrit avec noblesse et avec élégance, est un monument précieux pour l'académie, et le seul ouvrage imprimé de M. de Trudaine; la piété filiale pouvoit seule lui dérober des instans dus à la patrie. » Son père méritoit les éloges qu'il lui donne. Etant au lit de la mort, son fils le consoloit en lui disant qu'il emportoit les suffrages des citoyens et l'estime des gens de bien. « Hé bien ! lui répondit le moribond en souriant, je te lègue tout cela. » De Trudaine recueillit en effet cette précieuse succession. — Son fils, le jeune TRUDAINE de La Sablière, conseiller au parlement de Paris, périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1793. Il avoit gravé sur les murs de sa prison à Saint-Lazare ces vers touchans :

La fleur laissant tomber sa tête languissante,
Semble dire au zéphir, pourquoi m'éveilles-tu?
Zéphir, ta vapeur bienfaisante
Ne rendra point la vie à mon front abattu.
Je languis; le matin à ma tige épuisée,
Apporte vainement le tribut de ses pleurs,
Et les bienfaits de la rosée
Ne ranimeront point l'éclat de mes couleurs.
Il approche le noir orage!
Sous l'effort ennemi d'un souffle détesté,
Je verrai périr mon feuillage.
Demain le voyageur témoin de ma beauté,
De ma beauté sitôt flétrie,
Viendra pour me revoir; oh! regrets superflus!
Il viendra, mais dans la prairie
Ses yeux ne me trouveront plus.

TRUEL (Jacques-Cohon), officier dans le génie, servit en Portugal, revint en France et y est mort en 1714. Après avoir écrit en espagnol des *Remarques* sur l'histoire d'Espagne de Mariana, il les traduisit en français, et les publia en 1675, in-4°. Ces remarques, pleines d'érudition et assez impartiales, sont propres à éclaircir des faits sur lesquels la plupart des historiens ne sont pas d'accord.

* TRUMBULL (Guillaume), l'ami et le correspondant de Pope, se livra à l'étude des lois, fut nommé chevalier en 1684, et envoyé extraordinaire en France en 1685. Deux ans après il fut nommé ambassadeur à la Porte, où il résida jusqu'en 1691. En 1695 il obtint les sceaux et fut nommé secrétaire d'état, mais il résigna en 1697. On ne sait ni le lieu ni l'époque de sa mort. Burnet parle avec éloge de ses vertus et de ses talens. Il fut envoyé à Paris lors de la révocation de l'édit de Nantes, et favorisa le passage en Angleterre d'un grand nombre de réfugiés qui y transportèrent leur fortune, leurs talens et leur industrie.

TRUXILLO (Thomas de). *V*. THOMAS DE TRUXILLO, n° X.

† TRYPHIODORE, poète grec, florissoit sous l'empereur Anastase. Il composa un poème

sur la destruction de Troie en 24 livres; et par une puérilité aussi pénible que singulière, il observa de ne point mettre d'*A* dans le premier livre, point de *B* dans le second, retranchant ainsi une lettre à chaque livre. Cette gêne ne contribua pas peu à rendre sa poésie dure et obscure. Nous n'avons que des fragmens de son poème, Oxford, 1741, in-8°, en grec, et avec la traduction en vers latins de Frischinus. — Nestor, qui vivoit sous Septime Sévère, lui avoit donné l'exemple de ces bagatelles difficiles en composant une *Iliade* où il s'étoit imposé la même gêne que Triphyodore. Les ouvrages de cet auteur ont été très-nombreux, à en juger d'après le catalogue qu'en donne Suidas, mais aucun n'est parvenu jusqu'à nous, à l'exception d'un poème, intitulé *La Destruction de Troie*, composé d'environ sept cent vers. Il a été imprimé en premier lieu à Venise par les Aldes avec le poème de Coluthus sur l'enlèvement d'Hélène. Frischlin l'a réimprimé à Francfort en 1588, avec deux versions latines, l'une en prose et l'autre en vers; la seconde a été réimprimée à Oxford en 1742 avec l'original grec et une traduction anglaise en vers. En général on attache trop d'importance à la plupart de ces prétendus fragmens, qui ne sont très-souvent que les conceptions de certains auteurs modernes qui veulent glisser leurs productions sous le nom d'auteurs dont la réputation est faite.

TRYPHON ou Diodote, de la ville d'Apamée, général des troupes d'Alexandre Balès, servit bien son maître dans les guerres qu'il eut contre Démétrius Nicanor. Après la mort de Balès, il alla en Arabie chercher le fils de ce prince et le fit couronner roi de Syrie, malgré les efforts de Démétrius son compétiteur, qui fut vaincu et mis en fuite l'an 144 avant Jésus-Christ. Mais le perfide Tryphon, qui méditoit de s'emparer de la couronne, ne pensa plus qu'à se défaire d'Antiochus; et craignant que Jonathas-Machabée ne mît quelque obstacle à ses desseins, il chercha l'occasion de le tuer. Il vint pour cela à Bethsan, où Jonathas le joignit avec une nombreuse escorte. Tryphon le voyant si bien accompagné, n'osa exécuter son dessein et eut recours à la ruse. Il reçut Jonathas avec de grands honneurs, lui fit des présens et ordonna à toute son armée de lui obéir comme à lui-même. Quand il eut ainsi gagné sa confiance, il lui persuada de renvoyer sa troupe et de le suivre à Ptolémaïde, lui promettant de remettre cette place entre ses mains. Jonathas, qui ne soupçonnoit aucune trahison, fit tout ce que Tryphon lui proposoit. Mais étant entré dans la ville de Ptolémaïde, il y fut arrêté et les gens qui l'accompagnoient furent passés au fil de l'épée. Après cette insigne trahison, Tryphon passa dans le pays de Juda avec une nombreuse armée et vint encore à bout de tirer des mains de Simon les deux fils de Jonathas avec cent talens d'argent, sous prétexte de délivrer leur père. Mais mettant le comble à sa perfidie, il tua le père et les deux fils, et reprit le chemin de son pays. Ces meurtres n'étoient que les préludes d'un plus grand, qui devoit lui mettre sur sa tête la couronne de Syrie. Il ne tarda pas à achever son barbare projet, en assassinant le jeune Antiochus dont il prit la place, et

il se fit déclarer roi d'un pays qu'il désola par ses cruautés. Mais il ne garda pas long-temps le royaume que ses crimes lui avoient acquis. Le successeur légitime du trône entra dans son héritage ; et toutes les troupes, lasses de la tyrannie de Tryphon, vinrent aussitôt se rendre au premier. L'usurpateur se voyant ainsi abandonné, s'enfuit à Dora, ville maritime, où le nouveau roi le poursuivit et l'assiégea par mer et par terre. Cette place ne pouvant tenir long-temps contre une aussi puissante armée, Tryphon trouva le moyen de s'enfuir à Orthosiade, et de là il gagna Apamée sa patrie, où il croyoit trouver un asile ; mais y ayant été pris, il fut mis à mort l'an 138 avant Jésus-Christ.

TSCHARNER (Bernard), bailli d'Aubonne, né à Berne en 1728, mort dans cette ville en 1778, a donné une *Histoire de Suisse* en allemand, trois vol. in-8°, où il maltraite les catholiques. On a encore de lui la traduction des *Poésies d'Haller* in-12, plusieurs fois réimprimée ; et le *Dictionnaire géographique de la Suisse*, Lausanne, 1776, 2 vol. in-8°.

TSCHIRNAUS (Ernfroi Walter de), habile mathématicien, naquit à Kissingswald, seigneurie de son père dans la Lusace, le 10 avril 1651, d'une famille ancienne. Après avoir servi dans les troupes de Hollande en qualité de volontaire, l'an 1672, il voyagea en Allemagne, en Angleterre, en France et en Italie. Il vint à Paris pour la troisième fois en 1682, et il proposa à l'académie des sciences la découverte de ces fameuses caustiques si connues sous le nom de *Caustiques de Tschirnaüs*. Cette compagnie, en les approuvant, mit l'inventeur parmi ses membres en 1688. De retour en Allemagne, il voulut perfectionner l'optique, et établit trois verreries, d'où l'on vit sortir des nouveautés merveilleuses de dioptrique et de physique, et entre autres le miroir ardent qu'il présenta au duc d'Orléans, régent du royaume, qui pesoit 150 livres et avoit trois pieds de diamètre ; ce qui est la grandeur la plus extraordinaire pour un verre convexe. C'est un problème si l'inventeur l'a jeté en moule ou s'il l'a travaillé au bassin. C'est à lui aussi que la Saxe est principalement redevable de sa belle manufacture de porcelaine. Content de jouir de sa gloire littéraire, il refusa tous les honneurs auxquels l'empereur vouloit l'élever ; et il n'accepta de ce dernier que son portrait et une chaîne d'or. Les lettres étoient son seul plaisir. Il cherchoit des gens qui eussent des talens, soit pour les sciences utiles, soit pour les arts : il les tiroit des ténèbres et étoit en même temps leur compagnon, leur guide et leur bienfaiteur. Il se chargea assez souvent de la dépense de faire imprimer les livres d'autrui, dont il espéroit de l'utilité pour le public. Cette générosité ne venoit point d'ostentation ; il faisoit du bien à ses ennemis, avec ardeur et sans qu'ils le sussent. Ce savant estimable mourut le 11 octobre 1708. Le roi Auguste fit les frais de ses funérailles. On a de lui un livre intitulé *De Medicinâ mentis et corporis*, Amsterdam, 1687, in-4°. Cet ouvrage est à peine connu aujourd'hui. On y sent, dit Fontenelle, cette chaleur et cette audace qui appartiennent au génie de l'invention. Il promet trop et ne tient pas assez. D'ailleurs sa théorie est sui-

vie de préceptes de pratiques très-minutieuses, et dont la plupart ne pouvoient guères convenir qu'à lui.

TSCHOUDI (Jean-Baptiste-Louis Théodore, baron de), né à Metz, d'une branche de la maison de Tschoudi, canton de Glaris, ancien bailli et chef de la noblesse du Pays Messin, chevalier de Saint-Louis, mort à Paris le 7 mars 1784, a beaucoup écrit sur l'histoire naturelle des arbres et des végétaux. Il a donné sur ce sujet divers articles pour l'Encyclopédie où l'on trouve quelquefois des observations nouvelles; mais ils sont défigurés par son style amphigourique et emphatique. Nous avons encore de lui, I. La *Traduction* du traité des arbres résineux conifères, par Miller, 1768, in-8°. II. De la *Transplantation des végétaux*, 1778, in-8°. III. *L'Etoile flamboyante*, 2 vol. in-12; c'est un livre de franc-maçonnerie. L'auteur se mêloit de poésie; il auroit fort bien fait de garder pour ses odes les images qu'il prodiguoit dans sa prose. On lui doit les opéras d'*Echo* et *Narcisse*, et des *Danaïdes*; deux *Odes* sur la nature sauvage et la nature champêtre.

* I. TSCHUDI (Gilles de), landamman du canton de Glaris, naquit en 1506, d'une famille noble. La Suisse le compte parmi ses meilleurs historiens. Il a écrit en allemand, I. Une excellente *Chronique*, dont deux volumes seulement ont été imprimés, Bâle, 1734-1736, in-folio. II. Une *Relation manuscrite* de la guerre civile de Capell en 1531. III. Un *Traité* sur le pays des Grisons, traduit en latin par Sébastien Munster, et imprimé à Bâle en 1538, in-4°. IV. *Gallia comata*, description des Gaules; Constance, 1558, in-folio, dont une nouvelle édition a paru à Constance en 1758, in-folio, enrichie de notes par Joseph-Léger-Barthélemi de Tschudi, seigneur de Grepplang. Gilles Tschudi mourut à la fin de fév. 1572, après avoir rendu de grands services à sa patrie et à la religion catholique.

* II. TSCHUDI (Dominique de), né à Baden dans l'Argen en 1596, nommé abbé de Muri le 7 novembre 1644, a écrit en latin les *Constitutions de la congrégation bénédictine en Suisse*, et un *Traité* fort exact de la généalogie des comtes de Habspourg, fondateurs de son abbaye, Muri, 1651, in-8°. Tschudi mourut dans sa ville natale le 6 juin 1654, après avoir mérité le titre de restaurateur des droits de l'abbaye.

* III. TSCHUDI (Jean-Henri de), ministre de Schwanden au canton de Glaris, né le 19 juil. 1670, et mort le 30 mai 1729, se montra dans tous ses écrits l'ennemi déclaré du culte catholique romain. Il a laissé, I. Une *Notice* sur les abbés de Saint-Gall, en allemand, 1711, in-4°. II. Une *Chronique* du canton de Glaris, en allemand, Zurich, 1714, in-8°. III. Un *Journal littéraire* depuis 1714 jusqu'en 1726, que la partialité contre le catholicisme fit brûler par l'exécuteur de la haute justice. IV. *L'Histoire des troubles du comté de Werdenberg*, 1721, production pseudonyme qu'il donna en 1726.

* IV. TSCHUDI (Jean-Pierre de), né dans le canton de Glaris en Suisse, vers la fin du 17e siècle, fut ministre à Buchès, dans le comté de Werdenberg, en 1716. On a de lui une *Des-*

*cription historique* de ce comté écrite en allemand, Coire, 1726, in-4°. On ignore l'époque de sa mort.

TUBALCAIN, fils de Lamech le bigame et de Sella, inventa l'art de battre et de forger le fer et toutes sortes d'ouvrages d'airain. On pourroit croire que le Vulcain des païens a été calqué sur ce patriarche.

TUBÉRO (Louis), abbé de la Dalmatie, et connu par des *Commentaires* ou *Recueils* des choses arrivées de son temps dans la Hongrie, la Turquie et les pays circonvoisins. Cette histoire très-intéressante, écrite en latin d'un style net et coulant, est divisée en 11 livres; elle commence en l'an 1490 et finit à l'an 1522. On l'a imprimée à Francfort en 1603; mais les noms de Hongrois y sont étrangement défigurés. Elle est insérée dans le deuxième volume des *Scriptores rerum Hungaricarum* de Schwandtnerus, Leipzick, 1746, avec une préface, des corrections, des sommaires, etc., par Bélius. Plusieurs critiques croient que le nom de Tubéro est supposé, et que l'auteur de ces commentaires s'est caché sous ce nom pour avoir plus de liberté de dire franchement la vérité.

TUBÉRON (Q. Ælius). Ce Romain fort considéré, et qui remplit avec distinction la dignité consulaire, étoit gendre du vaillant Paul-Emile, mais très-pauvre comme tous les autres Tubérons. Il y en eut seize de cette famille qui logèrent ensemble avec leurs femmes et leurs enfans dans une même maison, assez petite et n'ayant entre eux qu'un seul bien de campagne situé dans le territoire des Véientins. La première pièce de vaisselle d'argent qui ait jamais été entre les mains d'un Tubéron fut une coupe de ce métal que Paul-Emile avoit rapportée du butin de la Macédoine, et dont il fit présent à son gendre vers l'an 168 avant Jésus-Christ. Au reste, il paroît que Tubéron faisoit fort peu de cas de ces sortes de choses, puisqu'il refusa d'accepter un riche présent en vaisselle d'argent que les ambassadeurs d'Etolie lui offrirent. C'est ce même Tubéron à qui son beau-père Paul-Emile remit le soin de garder Persée, roi de Macédoine, qu'il avoit vaincu.

TUBI, dit *le Romain* (Jean-Baptiste), sculpteur de l'académie royale de peinture et de sculpture, mort à Paris en 1700, âgé de 70 ans, tient un rang distingué parmi les excellens artistes qui ont paru sous le règne de Louis XIV. On voit de lui dans les jardins de Versailles une *Figure* représentant le poëme lyrique. Il a encore embelli le jardin de Trianon par une belle copie du fameux groupe de *Laocoon*. Il possédoit l'art de copier supérieurement l'antique. Ses autres ouvrages sont à Versailles, la *Fontaine de Flore*, la *Figure de Galathée*, celle de l'*Amour*, et le beau *Vase* de marbre où sont représentées en relief les conquêtes de Louis XIV en Flandre. On lui doit encore la *Statue* de la mère de Le Brun sur le tombeau de ce grand peintre; celle de la religion sur celui de Colbert; celle de l'immortalité sur le tombeau du médecin du roi La Chambre, à Saint-Eustache; enfin le magnifique mausolée de Turenne, exécuté à Saint-Denis sur les dessins de Le Brun.

I. TUCCA (Plautius), ami d'Horace et de Virgile, cultiva la

poésie latine, et revit l'Énéide avec Varius, par ordre d'Auguste.

* II. TUCCA (Paul), médecin et philosophe napolitain, florissoit dans le 16e siècle. On a de lui : *De observantiâ curationis febrium juxta decreta ejus præceptorum libellus*, Naples, 1532 et 1600, 1 vol. in-8°.

* TUCCI (Etienne), jésuite sicilien, né à Montfort dans le diocèse de Messine en 1540, prit l'habit religieux à Rome. Sous un extérieur ingrat et désavantageux, il avoit un génie vif et subtil. Il fut poète, orateur, historien, philosophe et bon théologien. Ayant achevé ses études, il enseigna la théologie à Padoue, où ses Traités *de Trinitate* furent accueillis. Appelé à Rome, il fut préfet des études, et professeur de théologie au collége romain. En 1592 il devint examinateur des évêques, et occupa dans son ordre d'autres dignités honorables. Cinq ans avant sa mort il se retira à Frascati. Clément VIII alla le voir dans sa solitude; il fut édifié de sa piété. Etant tombé dangereusement malade, Tucci retourna à Rome pour se faire guérir, mais il y mourut le 27 janvier 1597. Il a écrit plusieurs ouvrages pleins d'érudition, parmi lesquels on distingue sa tragédie intitulée *Christus judex*.

TUCHIN (Jean), journaliste anglais du temps de Jacques II, mort sous le règne de la reine Anne, publia sous le précédent la feuille intitulée l'*Observateur*, et y déclama contre le roi Jacques II. Condamné à être fouetté, il présenta requête pour demander à être pendu. Mais n'ayant pu obtenir cette étrange faveur, il s'en vengea en écrivant toute sa vie contre la mémoire du roi Jacques.

† I. TUCKER (Abraham), mort en 1775, est auteur d'un ouvrage anglais, intitulé *Recherche de la lumière de la nature*, en 9 vol. in-8°. Les cinq premiers parurent de son vivant en 1768, sous le nom supposé d'Edouard Search; les quatre autres ont paru en 1777, après sa mort. Tucker, né avec de la fortune, fut un profond penseur, et se distingua par toutes les qualités qui peuvent rendre recommandable dans la société.

II. TUCKER (Josué), docteur anglais, né en 1711 et mort en 1776, fut d'abord curé dans une église de Bristol, et devint ensuite doyen de Glocester. On lui doit beaucoup d'écrits sur la théologie, le commerce et la politique. Le plus remarquable est intitulé *Traité sur le gouvernement civil*. L'auteur est en opposition avec Locke. Au commencement de la guerre d'Amérique, Tucker soutint que l'Angleterre feroit mieux de reconnoître l'indépendance de ses colonies que de se préparer à les combattre. Il prédit les événemens qui justifièrent la justesse de ses vues.

* TUDECCI (Simon-Louis), docteur en médecine de Prague, physicien de la Bohême, se fit une réputation vers la fin du 17e siècle, par ses talens dans la pratique. On a de lui, I. *Nucleus pharmaceuticus medico practico non minùs utilis quam necessarius*, Norimbergæ, 1695, in-12. II. *Amussis antiloïmica ad mentem quorumdam Clar. Archiatrorum, tùm veterum, tùm recentiorum in arte peritorum concinnata et practicè adhibita*, ibid., 1695, in-12. Il fait mention de la

comète qui parut en cette année, et semble mettre ses influences sur les corps sublunaires, au rang des causes qui ont produit les fièvres malignes et pétichiales dont il parle.

* TUDELA (Benjamin de), savant rabbin du 12e siècle, auteur des *Voyages dans l'Europe, l'Asie et l'Afrique*, qui ont été traduits par Baratier, de l'hébreu en français. On cite souvent cet auteur, quoiqu'il soit tombé dans un grand nombre de méprises et d'absurdités.

TUDESCHI (Nicolas), plus connu sous le nom de PANORME, et appelé aussi *Nicolas de Sicile*, l'*Abbé de Palerme*, et l'*Abbé Panormitain*, étoit de Catane en Sicile. Il se rendit si habile dans le droit canonique qu'il fut surnommé *Lucerna juris*. Son mérite lui valut l'abbaye de Sainte-Agathe, de l'ordre de Saint-Benoît, puis l'archevêché de Palerme. Il assista au concile de Bâle, et à la création de l'antipape Félix qui le fit cardinal en 1440, et son légat *à latere* en Allemagne. Il persista quelque temps dans le schisme ; mais y ayant renoncé, il se retira à Palerme en 1443, et y mourut en 1445. On a de lui un grand nombre d'*ouvrages*, principalement sur le droit canon, dont l'édition la plus recherchée est celle de Venise, 1617, 9 volumes in-folio. Son style est barbare, et ses matériaux sont en trop grand nombre pour être bien digérés.

* TUDITANUS (Publius-Sempronius), tribun des soldats romains à la bataille de Cannes. Une foule de ces derniers étant restée sans chef, et presque sans armes après le combat, se retira dans un retranchement. Tuditanus les engagea à se faire jour à travers les troupes ennemies pendant la nuit, pour gagner la ville de Canosa. Ne pouvant les persuader tous, « Eh quoi ! s'écria-t-il, voulez-vous rester en proie à la férocité d'un ennemi avare ? Est-ce ainsi que vous imitez Paul-Emile et ses braves compagnons, qui ont préféré la mort à l'ignominie? avant que le jour paroisse, passons vaillamment au milieu de nos ennemis en désordre, que quiconque veut sauver sa vie et l'état, suive mes pas. » A ces mots il tire son épée, dispose ses troupes en phalange, et passe à travers l'aile droite des Numides, qui étoit la plus foible. Tous les soldats le suivirent, protégés par leurs boucliers, et arrivèrent sains et saufs à Canosa l'an 216 avant J. C.

TUDOR. *V.* CATHERINE, n° III.

* TUFO (Jean-Baptiste), clerc régulier d'Aversa, dans le royaume de Naples, fut évêque d'Acerra vers la fin du 16e siècle. On a de lui, l'*Histoire des Pères clercs réguliers, de leur fondation*, etc., Rome, 1609, in-fol., qui est assez exacte.

TULDEN. *V.* VAN-TULDEN.

† TULL (Jéthro), gentilhomme du comté d'Yorck, mort en 1740, fit différens voyages en Europe, où il observa l'art de cultiver la terre chez les diverses nations. Il crut avoir des vues nouvelles sur cet art si ancien, et les consigna dans un volume in-folio, 1733, et dans un in-8°., publié par Forbès, 1778, in-8°. Il préconisoit fort la culture du froment par planches et plate-bandes. Cette méthode qui n'a pas été suivie, a été conseillée par le savant Duhamel du Monceau pour la vigne,

Elle est adoptée dans le midi; c'est ce qu'on y appelle des houlières. Tull inventa un nouveau semoir, dont il vante les avantages pour l'agriculture. Voltaire qui, l'avoit adopté, avoue cependant que cet instrument est coûteux; qu'il faut souvent le rétablir; que nul ouvrier de campagne n'est en état de le construire; et que les seigneurs de terre sont seuls assez riches pour l'employer; qu'a la vérité il épargne un tiers de la semence; mais qu'en le livrant aux colons ordinaires, ils supprimeront encore une partie de cette semence, et qu'on ne fera que des récoltes médiocres. Aussi l'ancienne méthode de semer à la volée a été reprise dans tous les lieux où l'on avoit adopté la nouvelle, laquelle d'ailleurs ne convenoit ni à tous les terrains, ni à toutes les espèces de grains. L'amour de la nouveauté a depuis 60 ans fait trop mépriser les institutions de nos ancêtres; et c'est à eux cependant qu'il faut presque toujours revenir, après s'être épuisé en essais et toujours en dépenses inutiles.

I. TULLIE, fille de Servius-Tullius, sixième roi des Romains, fut mariée à Tarquin le Superbe, après avoir donné la mort à son premier époux. Tarquin ayant voulu monter sur le trône de Servius-Tullius, elle consentit au meurtre de son père, l'an 533 avant J. C. Dès qu'elle eut appris l'exécution de ce crime, elle accourut au sénat et fut la première qui salua son mari roi. Après quoi, retournant à son palais, lorsqu'elle fut arrivée au haut de la rue Cyprienne où Servius-Tullius avoit été assassiné, elle fit passer son char par-dessus le corps tout sanglant de son père. Depuis cette horrible action, la rue porta le nom de *Scélérate*. Cette femme dénaturée fut chassée avec son mari, auprès duquel elle finit sa détestable vie.

II. TULLIE (Tullia), fille de Cicéron, fut le premier fruit de son mariage avec Térentia. Son père l'éleva avec beaucoup de soin; et elle répondit parfaitement à son éducation. Elle fut mariée trois fois; d'abord à Caïus Pison, homme d'un grand mérite, plein d'esprit et d'éloquence, très-attaché à son beau-père: puis elle épousa Furius Crassipes; et enfin Publius Cornelius Dolabella, pendant que Cicéron étoit gouverneur de Cilicie. Ce troisième mariage ne fut point heureux; et les troubles que Dolabella, homme turbulent et dissipateur, dont les affaires étoient fort dérangées, excita dans Rome, causèrent de grands chagrins à Cicéron et à Tullie. Cette femme illustre mourut l'an 44 avant J. C. Cicéron, inconsolable d'une telle perte, fit éclater une douleur si vive, que les malins disoient qu'il y avoit eu plus que de la tendresse paternelle entre le père et la fille; mais cette conjecture odieuse fut rejetée par les gens de bien. C'est à l'occasion de la mort de Tullie que Cicéron composa un Traité, *De consolatione*, que nous n'avons plus. On a prétendu que sous le pape Paul III, on trouva dans la voie Appienne un ancien tombeau, avec cette inscription: *Tulliolæ filiæ meæ*. Il y avoit, dit-on, un corps de femme qui, au premier contact de l'air, fut réduit en poussière, avec une lampe encore allumée qui s'éteignit à l'ouverture du tombeau après avoir brûlé près de 1500 ans; mais ce conte ridicule est réfuté dans l'ouvrage de Ferrari *De Lucernis sepulchralibus*.

I. TULLIUS, dit *Cimber*, fils d'un affranchi, fut chassé du sénat par César, parce qu'il avoit suivi le parti de Pompée. Mais ayant obtenu sa grace après la bataille de Pharsale, il fut du nombre des assassins du prince qui la lui avoit accordée. Après la mort de César, Brutus et Cassius l'envoyèrent en Bithynie pour équiper une flotte : il étoit alors tribun du peuple. Ce Tullius étoit le plus fameux ivrogne de son temps, et ce n'étoit pas son seul vice.

II. TULLIUS-SERVIUS. *V.* SERVIUS-TULLIUS.

TULLUS-HOSTILIUS, troisième roi des Romains, succéda à Numa Pompilius, l'an 671 avant Jésus-Christ. Ce prince guerrier fit ouvrir le temple de Janus, fit marcher devant lui des gardes qui portoient des faisceaux de verges, et tâcha d'inspirer à ses peuples du respect pour la majesté royale. Les habitans d'Albe furent les premiers qui ressentirent l'effort de ses armes. Après le combat des Horaces et des Curiaces, il fit raser la ville d'Albe et en transporta les richesses et les habitans dans celle de Rome. Ensuite il fit la guerre aux Latins et à d'autres peuples qu'il défit en diverses rencontres et dont il triompha. Il périt avec toute sa famille d'une manière tragique, l'an 640 avant Jésus-Christ. Quelques historiens prétendent qu'ayant tenté une opération magique dans laquelle il n'observa pas les cérémonies nécessaires, le ciel irrité lança la foudre sur lui et sur sa maison. D'autres, avec plus de vraisemblance, rejettent le soupçon de sa mort sur Ancus-Martius, petit-fils de Numa, qui fut son successeur au trône. Selon eux, le coup de foudre ne fut qu'un incendie, procuré par Ancus qui espéroit faire tomber l'élection sur lui, si Tullus mouroit sans postérité; ce qui arriva en effet. *Voyez* MÉTIUS, nº I.

* TULLY (George), savant théologien anglais, né à Carlisle en 1653, mort en 1695 sous-doyen d'Yorck. Tully a donné plusieurs ouvrages. I. Un discours sur *l'art de diriger ses pensées*, in-8º. II. *Plusieurs sermons et traités contre le papisme*. Il a aussi traduit du grec une partie de Plutarque et du latin de Cornélius Népos, *Vie de Milliade*, enfin, de Suétone, *la vie de Jules César*.

* TULP ou TULPIUS (Nicolas), docteur en médecine d'Amsterdam, né le 11 octobre 1593, et mort en 1674, fut d'abord garçon chirurgien, puis étudia à Leyde, où il prit le bonnet de docteur. De retour dans sa ville natale, il y remplit durant 50 ans l'emploi de conseiller, et fut plusieurs fois échevin et bourguemestre. Tulp se montra toujours l'un des plus zélés défenseurs de la liberté. Ce fut à lui qu'Amsterdam dut son salut, lors de l'expédition de Louis XIV contre la Hollande. Il ranima par son éloquence le courage de ses concitoyens, et leur persuada de résister à l'ennemi. Il a laissé : *Observationum medicarum libri tres*, Amsterdam, 1641, in-12, réimprimé à Leyde en 1739.

* TUNCQ, général français, fut gendarme de la connétablie de l'île de France, prit les armes après le 10 août 1792, se lia avec le parti victorieux, et fut fait général. Employé dans la Vendée en 1793, il commanda l'armée de Luçon, et remporta d'abord

plusieurs avantages sur les Vendéens; mais des ennemis l'ayant desservi auprès du ministre de la guerre, il fut suspendu de ses fonctions. Deux commissaires de la convention, qui avoient été témoins de sa conduite militaire, le réintégrèrent sur-le-champ, et la convention approuva leur arrêté. Après leur départ, un échec essuyé à Châtennay fournit de nouveau l'occasion de le perdre; il fut arrêté par ordre des représentans du peuple, conduit à Paris, et attaqué aux jacobins par Hébert; mais la mort de celui-ci sauva ce général, qui survécut au régime révolutionnaire, et fut même employé dans les commandemens de l'intérieur, puis en Italie en 1798. Il mourut d'une chute de cheval vers la fin de 1799.

† TUNSTALL (Jacques), savant ecclésiastique anglais, né en 1710, fut élevé à Cambridge, et en 1741 choisi pour l'orateur de l'université. Il fut chapelain de Potter, archevêque de Cantorbéry : lorsqu'il quitta cet emploi, on dit de lui que tous ses prédécesseurs avoient été humbles en parvenant à cette dignité, et qu'il étoit le seul qui le fût encore en la quittant. Il mourut le 28 mars 1772. On a de lui, I. Des *Sermons*. II. *Epistola ad Conyers Middleton, etc.* Cantabrigiæ, 1741, in-8°. Il révoque en doute l'authenticité des lettres de Cicéron à Atticus, dont Middleton a fait usage dans son Histoire de Cicéron, et montre que Middleton a quelquefois confondu des lettres à Atticus avec celles qui sont adressées à son frère Quintus. III. *Défense du pouvoir qu'a l'Etat de prohiber les mariages clandestins*, 1755. IV. *Academica*, part. 1, contenant des discours sur la religion naturelle et révélée, dont la suite n'a pas paru.

* TURAMINI (Alexandre), noble de Sienne, et jurisconsulte, professa dans plusieurs universités d'Italie, à Rome, sous le Pontificat de Sixte V, à Sienne, à Naples, à Macerata, à Pérouse, et enfin à Ferrare en 1603. Le grand-duc de Toscane le nomma auditeur de la Rote florentine. Ses *ouvrages*, devenus fort rares, ont été recueillis et publiés à Sienne en 1769, in-folio.

* TURBEN (François), né à Paris le 25 novembre 1723, mort le 23 novembre 1803, a travaillé conjointement avec Bruix et Le-Blanc au *Conservateur*, ou *Choix de morceaux rares et d'ouvrages anciens*, *à commencer par le mois de novembre* 1756, Paris, 1756, 1761, 30 vol. in-12. Il y a eu une interruption depuis le mois de septembre 1758 jusqu'en 1760. On a encore de lui, I. *Les faveurs du sommeil*, histoire (prétendue), traduite d'un fragment grec d'Aristénète, Londres, (Paris), 1746, in-12. II. *Idée d'un citoyen sur l'institution de la jeunesse*, Paris, 1762, in-8°. III. Traduction française de l'*Essai sur les moyens de rétablir les sciences et les lettres en Portugal*, *adressé aux auteurs du Journal des savans*, *composé en latin* par Antoine Teixeira-Gamboa (Louis-Antoine Verney), Paris, 1762, in-8°. IV. *Les Songes du printems*, 1 vol. in-12. V. Plusieurs *discours et diverses pièces de poésie*.

TURBIDO (François), peintre italien, né à Vérone en 1500, et mort en 1581, fut l'élève de Giorgione, et excella dans l'*histoire*. On estime sur-tout son tableau de la *Transfiguration*.

† TURBILLY (Louis-François-Henri de Menon, marquis de), mort en 1776, à 59 ans, étoit lieutenant-colonel de cavalerie. Retiré dans sa terre, il fit des défrichemens et donna des *Mémoires* intéressans sur cette matière, 1760, 2 brochures, in-12. Il y recommande l'usage d'une sonde ou tarière dont il donne la description, qui pénètre à une très-grande profondeur souterraine, et qui, formée de plusieurs tiges de fer qui s'emboîtent les unes dans les autres, se termine par un eurillan qui rapporte des échantillons de la couche de terre sur laquelle elle est parvenue. Elle est aussi décrite dans le Dictionnaire des arts et métiers, tom. 1, p. 427. Les états de Bretagne avoient procuré une de ces sondes à chaque bureau d'agriculture de la province. A une profondeur de 6 mètres ou 18 pieds, on trouve d'ordinaire la marne, la pierre à chaux et le plâtre. Il faut souvent aller jusqu'à 60 pieds (20 mètres) pour rencontrer le charbon de terre et la pierre à foulon. M. François de Neufchâteau a formé le désir qu'on déposât un de ces instrumens dans chaque sous-préfecture, avec une instruction pour indiquer la manière de s'en servir, et une prime d'encouragement pour celui qui, par ce moyen, feroit quelque découverte importante.

* I. TURCHI (François), carme de Trévise, florissoit dans le 16e siècle. Il a donné de bonnes *Notes* et *Préfaces* pour des éditions de Bembo, de l'Arioste, etc. Il fit encore une *Version* des Psaumes de la pénitence, un *Epithalame*, un *Recueil de lettres*, et ajouta le premier des *Supplémens* à l'Histoire de Tite-Live traduite par Nardi.

II. TURCHI. *V.* Véronèse, n° II.

* TURCK (Henri), né à Goch dans le duché de Clèves le 21 décembre 1607, se fit jesuite en 1625, enseigna les humanités et la philosophie à Cologne, et consacra tous ses momens de loisir à amasser des matériaux pour l'histoire d'une partie de l'Allemagne. Elle étoit rédigée et prête à être mise sous presse, lorsque la mort enleva l'auteur le 19 novembre 1669. Cette *Histoire* manuscrite, en 6 vol. in-folio, est conservée à Trèves; le troisième volume, écrit de sa main, est à Cologne. C'est l'histoire de l'électorat de Cologne, des évêchés de Munster, Hildesheim et Paderborn, des duchés de Juliers, Clèves, etc. Il y a de grands détails sur les différens peuples qui ont habité autrefois ces contrées, sur les anciens Francs, les Saxons, etc.; elle est écrite en forme d'annales jusqu'à l'an 1660. Jean-George Eccard dit que le P. Turck a écrit une histoire particulière de l'évêché de Hildesheim, mais il se trompe: cette histoire est du père Martin Ubers, jésuite; on la conserve à Hildesheim.

* I. TURCO (Thomas), de Crémone, religieux de l'ordre des prêcheurs, enseigna la métaphysique à Padoue avant le milieu du 17e siècle. Il parvint en même temps à la suprême dignité de son ordre, et acquit l'estime de Philippe IV, qui décréta en sa considération que désormais les généraux de l'ordre des prêcheurs seroient grands d'Espagne. Il fit d'utiles réformes dans la méthode d'enseigner, et fit imprimer à grands frais les ouvrages des bons écrivains de sa congrégation, tels qu'Innocent V, Albert le Grand et le cardinal Hugues. Il composa un traité: *de gratiâ et libero ar-*

*bitrio*, contre les luthériens et les calvinistes.

* II. TURCO (Alexandre), célèbre peintre, né à Vérone vers 1580, étudia les principes du dessin sous Paul Caliari et Varotari. Il alla à Rome pour se perfectionner, et eut occasion d'y faire connoître ses talens. Le poète Marini lui ayant commandé un tableau pour orner sa galerie, il prit pour sujet l'histoire de Polyphême et de Galathée. Marini fut si content de cet ouvrage, qu'il introduisit Turco chez plusieurs personnages considérables. Cet artiste retourna quelque temps dans sa patrie, mais le désir de revoir Rome le rappela bientôt dans cette cité, où il exécuta plusieurs tableaux d'autel assez estimés, et mourut en 1650. Turco étoit aimable et spirituel, il épousa une jeune Romaine qui le ruina par son luxe. Il avoit coutume de peindre sans avoir esquissé. Ses *tableaux* se font remarquer par un coloris vigoureux, un dessin correct et un pinceau gracieux. On en voit un grand nombre à Rome. Le roi de France et le duc d'Orléans en possédèrent aussi quelques-uns. Sa femme et ses enfans lui servoient de modèles; il a peint quelquefois sur marbre et sur agathe.

† I. TURENNE (HENRI DE LA TOUR D'AUVERGNE, vicomte de), maréchal général des camps et armées du roi, colonel général de la cavalerie légère, étoit second fils de Henri de La Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, et d'Elizabeth de Nassau, fille de Guillaume Ier de Nassau, prince d'Orange. Il naquit à Sédan le 11 septembre 1611. La nature et l'éducation concoururent également à former ce grand homme. Ayant, dès l'âge de dix ans, entendu répéter plusieurs fois que sa constitution étoit trop foible pour qu'il pût jamais soutenir les travaux de la guerre, il se détermina, pour faire tomber cette opinion, à passer une nuit d'hiver sur le rempart de Sédan. Comme il n'admit personne dans sa confidence, on le chercha long-temps inutilement; on le trouva enfin sur l'affût d'un canon où il s'étoit endormi. Son goût pour les armes augmenta par l'étude de la vie des grands capitaines. Il étoit sur-tout frappé de l'héroïsme d'Alexandre, et lisoit avec transport Quinte-Curce. On l'envoya apprendre le métier de la guerre sous le prince Maurice de Nassau, son oncle maternel, un des plus grands généraux de son temps. Après s'être formé dans cette école, il fut mis à la tête d'un régiment français, avec lequel il servit en 1634 au siége de La Mothe. Cette ville de Lorraine fut vaillamment et savamment défendue. Le maréchal de La Force, qui commandoit les assiégeans, fit attaquer un bastion qui devoit décider du sort de la place. Tonniens, son fils, chargé de cette opération, échoua. Turenne, nommé pour le remplacer, réussit par des coups de génie qui étonnèrent tout le monde. La Force eut la probité de rendre à la cour un compte exact de tout ce qui s'étoit passé: action difficile et généreuse, dont Turenne lui sut tant de gré, que par reconnoissance il épousa dans la suite sa fille. Ce goût pour la vertu se manifestoit dans toutes les occasions. Le vicomte, chargé en 1637 de réduire le château de Solre dans le Hainaut, l'attaqua si vivement, qu'en peu d'heures il réduisit une garnison de deux mille hommes à se rendre à discrétion.

Les premiers soldats qui entrèrent dans la place, y ayant trouvé une très-belle personne, la lui amenèrent comme la plus précieuse portion du butin. Turenne feignant de croire qu'ils n'avoient cherché qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons, les loua beaucoup d'une conduite si honnête. Il fit tout de suite chercher son mari, et la remit entre ses mains en lui disant publiquement : « Vous devez à la retenue de mes soldats l'honneur de votre femme. » L'année suivante, 1638, il prit Brisach, et mérita que le cardinal de Richelieu lui offrît une de ses nièces en mariage; mais Turenne, né au sein du calvinisme, ne voulut pas l'accepter. Envoyé en Italie l'an 1639, il fit lever le siége de Casal et servit beaucoup à celui de Turin que le maréchal d'Harcourt entreprit par son conseil. Turenne défit les ennemis à Montcalier, tandis qu'on pressoit la ville assiégée; mais une blessure qu'il reçut pensa faire manquer l'entreprise. Il ne se signala pas moins à la conquête du Roussillon en 1642, et en Italie en 1643. Il avoit été fait maréchal-de-camp à 23 ans, et obtint le bâton de maréchal de France à 32, en 1644, après avoir servi dix-sept ans sous différens généraux. Ce fut alors qu'on lui confia le commandement de l'armée d'Allemagne, qui manquoit de chevaux et d'habits : il la mit en état à ses dépens. Il passa le Rhin avec sept mille hommes, défit le frère du général Merci, et seconda le duc d'Enghien, depuis le grand Condé. Il eut le malheur d'être battu au combat de Mariendal, l'an 1645; mais il eut sa revanche à la bataille de Nortlingue, trois mois après. Ce fut cette même année qu'il rétablit l'électeur de Trèves dans ses états; l'année suivante il fit la fameuse jonction de l'armée de France avec l'armée suédoise commandée par le général Wrangel, après une marche de 140 lieues, et obligea le duc de Bavière à demander la paix. Lorsque ce prince eut rompu le traité qu'il avoit fait avec la France, le vicomte de Turenne gagna contre lui la bataille de Zumarthausen, et le chassa entièrement de ses états en 1648. La guerre civile commença à éclater alors en France. Le duc de Bouillon l'engagea dans le parti du parlement; mais las de combattre contre son roi, il passa en Hollande, d'où il revint en France dans le dessein de servir la cour. Mazarin lui ayant refusé le commandement de l'armée d'Allemagne, il se tourna du côté des princes, et fut sur le point de les tirer de leur prison de Vincennes. On lui opposa le maréchal Duplessis-Praslin qui le battit en 1650 près de Rhétel. Le maréchal de Turenne, interrogé long-temps après par un homme également borné et indiscret, comment il avoit perdu cette bataille, répondit simplement : « Par ma faute. Mais quand un homme n'a pas fait de fautes à la guerre, il ne l'a pas faite long-temps..... » L'anecdote suivante mérite de trouver place ici. Turenne étant près de donner une bataille, chargea le jeune duc de Choiseul, fils du maréchal Duplessis-Praslin, d'aller occuper un poste qu'il lui indiqua. Le jeune officier négligea de s'en assurer, croyant n'avoir rien à craindre de ce côté-là : « Monsieur, monsieur, lui dit le général, je vous en prie, faites ce que je vous dis : c'est pour avoir négligé une semblable précaution que j'ai été battu à

boire à la santé du général. Turenne avoua depuis qu'il n'avoit jamais senti de plaisir plus vif..... Les fatigues inséparables d'une si rude guerre causèrent de grandes maladies dans l'armée française. On voyoit par-tout Turenne tenant aux soldats des discours paternels, et toujours la bourse à la main. Lorsque l'argent étoit fini, il empruntoit du premier officier qu'il rencontroit, et le renvoyoit à son intendant pour être payé. Celui-ci qui soupçonnoit qu'on exigeoit quelquefois plus qu'on n'avoit prêté à son maître, lui insinua de donner à l'avenir des billets de ce qu'il empruntoit. « Non, non, dit le vicomte, donnez tout ce qu'on vous demandera. Il n'est pas possible qu'un officier aille vous demander une somme qu'il n'a point prêtée, à moins qu'il ne soit dans un extrême besoin; et, dans ce cas, il est juste de l'assister... » Les historiens allemands disent que le combat de Sintzeim, tant vanté par les Français, ne fut point décisif, et que cette campagne fut bien moins brillante que ceux-ci ne l'ont dit. Plus véridique qu'eux, d'Avrigny convient qu'on ne poursuivit pas les ennemis, et qu'on se contenta de ravager le Palatinat. Ce ravage fut le comble de la cruauté. Il n'y a peut-être, dans l'histoire des hommes, que celui qu'on exécuta dans ce même Palatinat en 1688 qu'on puisse lui comparer, et qui fut encore plus terrible. Nous n'imiterons pas M. Beaurain, qui, dans son Histoire des quatre dernières campagnes de Turenne (Paris, 1782, 1 vol. in-fol.), a entrepris de nier la réalité de ces horreurs; moins encore le P. d'Avrigny qui a cru pouvoir les justifier; nous dirons seulement que si, comme on n'en peut pas douter, Turenne avoit reçu les ordres de changer en un désert la plus belle province d'Allemagne (projet enfin complètement exécuté en 1688), il eût dû consulter sa générosité naturelle, et abdiquer plutôt le commandement de l'armée, que d'être l'instrument d'une si étrange politique. « Il faut convenir, dit Voltaire, que ceux qui ont plus d'humanité que d'estime pour les exploits de guerre, gémissent de cette campagne, célèbre par les malheurs des peuples autant que par les expéditions de Turenne. » Il mit à feu et à sang un pays uni et fertile, couvert de villes et de bourgs opulens. L'électeur Palatin vit, du haut de son château de Manheim, deux villes et vingt-cinq villages enflammés. Ce prince, désespéré, défia Turenne à un combat singulier, par une lettre pleine de reproches. Turenne, ayant envoyé la lettre au roi, qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes et au défi de l'électeur que par un compliment vague et qui ne signifioit rien. C'étoit assez le style et l'usage de Turenne, de s'exprimer toujours avec modération et ambiguité. » Les Allemands ayant reçu des renforts très-considérables après l'affaire de Sintzeim, passèrent le Rhin, et prirent des quartiers d'hiver en Alsace. Turenne, qui s'étoit retiré en Lorraine, rentra au mois de décembre par les Vosges dans la province qu'il feignoit d'abandonner, battit les Impériaux à Mulhausen, les défit encore mieux à Turkheim quelques jours après, et les força de repasser le Rhin le 6 janvier 1675. Un événement si peu attendu étonna l'Europe. La surprise fit place à l'admiration, lorsqu'on sut que tout ce qui étoit arrivé avoit été prémédité deux mois auparavant, et qu'il avoit

tout fait malgré la cour et les ordres réitérés de Louvois, animé d'une basse jalousie contre le héros qui faisoit triompher la France. Le conseil de Vienne lui opposa un rival digne de lui, Montecuculli. Les deux généraux étoient près d'en venir aux mains et de commettre leur réputation au sort d'une bataille auprès du village de Saltzbach, lorsque Turenne, en allant choisir une place pour dresser une batterie, fut tué d'un coup de canon le 27 juillet 1675, à 64 ans. Turenne montoit un cheval pie lorsqu'il fut tué. Cet événement funeste engagea les généraux français à ramener les troupes sur leurs pas. Cette retraite faisoit frémir les vieux soldats qui s'écrioient: « Qu'on mette seulement la pie à notre tête, elle nous conduira encore à la victoire. » Il fut enterré à St.-Denys, comme le connétable du Guesclin, au-dessus duquel la voix publique l'élève autant que le siècle de Turenne est supérieur au siècle du connétable. Parmi le nombre d'épitaphes tant latines que françaises qu'on destina à orner sa tombe, on ne se souvient guère que de celle-ci, où la simplicité et la vérité semblent se réunir pour honorer ce héros:

Turenne a son tombeau parmi ceux de nos rois :
Il obtint cet honneur par ses fameux exploits.
Louis voulut ainsi couronner sa vaillance,
Afin d'apprendre aux siècles à venir
Qu'il ne met point de différence
Entre porter le sceptre et le bien soutenir.

16 août 1799, le directoire-exécutif arrêta que les restes de Turenne seroient transportés au Musée des monumens français, et déposés dans un sarcophage taillé à l'antique, sur les dessins de M. Le Noir, conservateur de ce Musée, ce qui fut exécuté. Mais le 23 septembre 1800, les restes de cet illustre guerrier, ainsi que le beau mausolée qu'il avoit à St.-Denys, furent transportés au dôme de Invalides, pour y être conservés. On y lit cette inscription que M. Le Noir fait graver : TURENNE. Ce héros n'avoit pas toujours eu des succès à la guerre ; il essuya plusieurs defaites, il avoit été battu à Mariendal, à Rhétel, à Cambrai. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, et ne donna point de grandes batailles dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre. Mais ayant toujours réparé ses défaites et fait de grandes choses avec peu de moyens, il passa pour le plus habile capitaine de l'Europe dans un temps où l'art de la guerre étoit plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la Fronde ; quoiqu'à l'âge de près de 60 ans l'amour lui eût fait révéler le secret de l'état ; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés qui ne sembloient pas nécessaires, il conserva la réputation d'un homme de bien, sage et modéré. Ses vertus et ses grands talens, qui n'étoient qu'à lui, firent oublier des foiblesses et des fautes qui lui étoient communes avec tant d'autres hommes. Bossuet l'a comparé avec Condé, dans l'oraison funèbre de ce dernier. Si on pouvoit le comparer à quelqu'un, on oseroit dire que de tous les généraux des siècles passés, Gonzague de Cordoue surnommé *le Grand Capitaine*, est celui auquel il ressembloit davantage. On va recueillir quelques faits propres à achever de peindre les mœurs militaires de Turenne. Quoiqu'il ne fût pas riche, il étoit né généreux. Voyant plusieurs régimens fort délabrés, et s'étant secrètement assuré que le désordre venoit de la pauvreté

renne, un superbe trophée à Saltzbach, à l'endroit même où le héros avoit été tué; il est au milieu d'un espace planté de lauriers et environné d'une grille de fer. Un invalide du régiment de Turenne devoit être entretenu à perpétuité à Saltzbach pour faire voir ce monument aux étrangers. L'abbé d'Eymar, vicaire général de Strasbourg, le célébra dans ces quatre vers :

Turenne enseveli dans le tombeau des rois,
Du roi qui l'y plaça fait chérir la mémoire ;
Mais dans ce monument on célèbre à la fois
Turenne, ses vertus, son trépas et sa gloire.

II. TURENNE (Jean Le Meingre), *Voyez* Boucicaut.

I. TURGOT (Michel-Etienne), né à Paris en 1699, mort dans la retraite en 1751, passa de la place de président au parlement, à celle de prévôt des marchands, et fut conseiller d'état, puis président du grand conseil. Les égouts immenses qui entourent tout un côté de Paris et le débarrassent d'immondices pestilentielles, et la fontaine de Grenelle sont les monumens de l'administration du président Turgot. Son zèle vigilant et actif fut très-utile aux Parisiens qui lui durent l'abondance dans les temps les plus difficiles. Il laissa trois fils, dont le plus jeune est le sujet de l'article suivant.

† II. TURGOT (Anne-Robert-Jacques), contrôleur général des finances sous Louis XVI, né à Paris le 10 mai 1727, se livra dès sa jeunesse à l'étude de la théologie, et prononça à 22 ans en Sorbonne deux discours latins sur les avantages que la religion chrétienne a procurés aux hommes, et sur les progrès de l'esprit humain. Dans ce dernier, Turgot prévoyoit déjà la séparation des colonies anglaises de leur métropole. Il commença à 24 ans une *traduction* des Géorgiques, s'attacha ensuite aux principes de Quesnay chef des économistes, et quitta la Sorbonne pour suivre dans ses voyages de Gournay intendant du commerce. Turgot fut nommé intendant de Limoges et le fut pendant 12 ans. On n'oubliera jamais dans cette province l'esprit d'équité et de bienfaisance avec lequel il l'a administrée. Pendant une longue et cruelle disette, il répandit des aumônes abondantes. Les denrées de première nécessité manquoient; il se donna des soins infatigables pour les procurer. Le Limousin éprouvoit une surcharge énorme dans ses impositions; par une erreur de calcul qu'un long usage avoit consacrée; il parvint à éclairer le ministère sur ce point important. Il n'existoit que quelques routes; il en ouvrit un grand nombre de nouvelles; et par ces canaux de communication il vivifia sa généralité sans accabler le pauvre de travaux dont l'homme riche recueille presque tout le fruit. La corvée fut convertie en argent. On lui dut l'idée et la première exécution des ateliers de charité. Les laboureurs furent ainsi soulagés en mettant par une imposition légère les corvées à la charge de toutes les classes de citoyens. Il fit imprimer à ses frais l'écrit de Le Trosne, sur le libre commerce des grains. Le même zèle, les mêmes sentimens de justice le distinguèrent à la cour de Louis XVI, et l'animèrent pendant son court ministère. Les droits d'entrée sur les denrées de première nécessité furent beaucoup modérés, sans que le roi y perdît. La caisse de Poissi qu'on disoit

onéreuse au peuple fut supprimée, et le prix de la viande diminua. La fécondité de ses principes, a-t-on dit, le conduisit à accroître le commerce par la liberté, l'industrie par les droits rendus à chacun de l'exercer, l'agriculture par la simplification de l'impôt, l'aisance par le soulagement de la classe pauvre des citoyens, la perfection de l'administration générale par la popularité des administrations particulières. « Dans ma famille, disoit-il, on ne passe pas 50 ans: j'ai peu d'années à vivre, et je dois ne rien laisser d'interrompu après moi. » Il disoit encore: « Tout ministre doit aimer la vérité, estimer les bons citoyens et n'être d'aucune secte. » Les jurandes et les corporations qui mettent des entraves à l'industrie furent abolies. Les droits de féodalité étant une source de procès, il forma le projet de commuer ces droits d'une manière qui pût être avantageuse aux vassaux et aux seigneurs. Il vouloit aussi rendre le sel libre et marchand, et réformer la maison domestique du roi; mais son zèle eut plus d'activité que de succès, et ses idées, contredites par des personnes puissantes, restèrent sans exécution. Tout le fruit qu'il en recueillit, c'est qu'on le ridiculisa : c'est la monnoie dont les Français paient quelquefois ceux qui veulent leur faire du bien. On inventa de petites tabatières qu'on appela des *Turgotines* ou des *Platitudes*. Ces sobriquets servirent à décréditer toutes ses opérations. Le contrôleur général se retira de la cour avec la réputation d'un ministre vertueux, que l'élévation n'avoit ni corrompu ni enorgueilli. Il ouvrit la Garonne et le port de Marseille au commerce des vins de l'intérieur, et l'édit qu'il rédigea lui-même en 1776 pour permettre leur libre transport est un modèle de sagesse, de raison et de bonne économie publique. Il rétablit la liberté de la circulation des grains, qui avoit été presque anéantie en 1772 par l'abbé Terray; il affranchit le pays de Gex de toute imposition indirecte, et ce petit coin de terre pauvre et oublié se peupla et s'enrichit. Il adoucit les rigueurs de la fouille du salpêtre en faisant respecter davantage la propriété, et la poudre en fut cependant meilleure et fabriquée à moins de frais. Les innovations introduites par ce ministre donnèrent bientôt à la nation le désir d'en obtenir de nouvelles et de plus importantes. « M. Turgot et moi, a écrit de Malesherbes, étions de fort honnêtes gens, très-instruits, passionnés pour le bien: qui n'eût pensé qu'on ne pouvoit pas mieux faire que de nous choisir? Cependant nous avons mal administré; ne connoissant les hommes que par les livres, manquant d'habileté pour les affaires, nous avons laissé diriger le roi par M. de Maurepas qui ajouta toute sa foiblesse à celle de son élève; et sans le vouloir ni le prévoir, nous avons contribué à la révolution. » On a de Turgot quelques écrits dont on peut voir la notice dans les *Mémoires sur sa Vie et ses Ouvrages*, par Condorcet, 1782, in-8°. Il mourut le 18 mars 1781 de la goutte, à l'âge de 49 ans. Son père et son frère étoient morts à ce même âge et de la même maladie. La Harpe en trace ce portrait: « C'étoit un homme d'une ame forte, que rien ne pouvoit écarter de la justice, même à la cour et dans les premières places; d'une égalité d'ame et d'humeur que rien n'altéroit, même au milieu des

contrariétés et des dégoûts du ministère; d'une activité laborieuse que la maladie même ne pouvoit ralentir. Quelques heures avant sa mort il s'entretenoit avec un physicien d'une expérience nouvelle d'électricité qu'il méditoit. Il n'avoit que deux passions, celle des sciences et celle du bien public. Dans le peu d'années qu'il occupa le ministère des finances, il tourna toutes ses vues vers le soulagement du peuple. Attaché à la doctrine des économistes, il la développa dans des édits qui tendoient à l'encouragement et à la perfection de l'agriculture. Il est le premier parmi nous qui ait changé les actes de l'autorité souveraine en ouvrages de raisonnement et de persuasion, et c'est peut-être une question de savoir jusqu'où cette méthode nouvelle peut être utile ou dangereuse. Les suppressions et les réformes qu'il fit dans la finance lui suscitèrent beaucoup d'ennemis. Mais parmi les plaintes et les reproches qu'ils se permirent contre lui, pas un n'attaqua sa probité. On ne lui contestoit pas la pureté de ses intentions; mais on disputoit sur les moyens, et peut-être en effet avoit-il dans le caractère une sorte de roideur qui nuisoit au bien qu'il vouloit effectuer. Il eût voulu mener les affaires et les hommes par l'évidence et la conviction : et il lui arrivoit de manquer les affaires et de révolter les hommes; tandis qu'en cédant sur de petites choses et ménageant de petites vanités, il eût pu parvenir à son but. De plus les gens de cour ne pouvoient pardonner à un ministre de ne s'entourer que de gens de lettres et de philosophes. Il trouva des obstacles de tous côtés, et quoique le roi eût dit un jour en sortant du conseil : « Il n'y a que M. Turgot et moi qui aimions le peuple. » Peu de temps après il le renvoya. La lettre qu'il écrivit au roi, prêt à sortir du ministère, est remarquable par cette phrase : « Je conjure votre majesté de se tenir en garde contre la foiblesse; elle est la cause principale de la misère des peuples et du malheur des rois; c'est la foiblesse, Sire, qui a conduit Charles Ier à l'échafaud. » Un poëte mit au bas de son portrait, quand il eut été fait contrôleur-général, ces quatre vers :

> Il aime à faire des heureux;
> On sort la faveur le seconde.
> Il ne doit plus former de vœux :
> Il fait le bien de tout le monde.

Turgot dans ses loisirs aimoit à cultiver aussi l'art des vers, et diverses pièces répandues dans différens recueils font honneur à son talent. (*Voy.* entre autres sa *traduction* de la Prière universelle, de Pope, dans le Magasin encyclopédique.) Il avoit *traduit* en vers métriques, c'est-à-dire scandés sur la mesure de l'hexamètre, le 4e livre de l'Enéide et quelques Eglogues de Virgile. Ce fut un de ses amusemens quand il sortit du ministère. Il fit tirer 12 exemplaires de cette traduction. Voltaire, qui en reçut un, ne jugea pas bien, dit-on, de l'introduction du mètre prosodique dans la poésie française, et il n'eut pas tort. L'essai de Turgot n'étoit pas le premier. Ronsard y avoit déjà échoué. Ces traductions de Turgot ont été recueillies par M. François de Neufchâteau, dans le premier volume de son Conservateur. M. Dupont de Nemours a écrit sa Vie. On a publié, il y a quelques années, les *Œuvres complètes* de ce ministre, 9 vol. in-8°.

* III. TURGOT (Etienne-

François), frère du précédent, associé libre de l'académie des sciences, né à Paris le 16 juin 1721, et mort en 1789, étudia la botanique, l'histoire naturelle, la chimie et l'agriculture, et il acquit des connoissances étendues dans l'anatomie, la chirurgie et la médecine. Très-jeune encore lorsqu'il alla faire ses caravanes à Malte, il s'y montra comme un philosophe, occupé à répandre des lumières; il y proposa les moyens de perfectionner l'éducation des habitans, d'y établir une bibliothèque, d'y former un jardin des plantes, d'y entretenir des apothicaires éclairés, des chirurgiens habiles, et d'y faire fleurir l'agriculture et le commerce. Après la paix de 1768 il fut nommé gouverneur général de la Guyanne française. Les plus déplorables désastres avoient signalé les premières tentatives que l'on avoit faites pour l'établissement de cette colonie. Turgot, à son arrivée, fut obligé de faire arrêter l'intendant, et après 4 mois de séjour, et 3 de maladie, après avoir assuré la subsistance aux colons qui avoient échappé à la famine et à l'épidémie, il revint en France rendre compte des malheurs dont il avoit été témoin, et de l'impossibilité de suivre des projets légèrement adoptés. Une lettre de cachet que ses ennemis eurent le crédit d'obtenir fut la récompense de son zèle. Rendu à la liberté, Turgot se renferma tout entier dans les paisibles occupations de l'étude. Il avoit été nommé en 1762 associé libre de l'académie des sciences, et à l'époque de l'institution de la société d'agriculture en 1760, il en fut un des premiers membres, comme il s'en montra un des plus zélés, lorsqu'après quelques années de langueur, elle reprit une existence nouvelle. Il a donné à chacune des deux compagnies plusieurs *Mémoires* importans, et a contribué à faire mieux connoître l'origine de la gomme élastique, que la nature a prodiguée aux forêts de la Guyanne, et qui est si utilement employée dans plusieurs arts.

TURINI (André), médecin des papes Clement VII et Paul III, et des rois Louis XII et François Ier, étoit né dans le territoire de Pise, et vivoit encore vers le milieu du 16e siècle; mais on ignore le temps de sa mort. Il acquit une grande réputation par sa pratique et par ses *Ouvrages*, publiés en 1544, à Rome, in-fol.

* TURLOT (Nicolas), licencié en théologie, fut successivement curé, chanoine gradué, archiprêtre et archidiacre de l'église de Namur, ensuite prévôt de la même église, et vicaire-général pendant 11 ans. Il mourut le 17 janvier 1651. On a de lui, *Trésor de la doctrine chrétienne*, Liège, 1631, in-4°, en français; Bruxelles, 1668, in-4°, en latin, et réimprimé plusieurs fois en France, sur-tout à Lyon. Ouvrage propre à l'instruction du peuple, surtout dans les campagnes.

† TURNÈBE (Adrien), né en 1512 à Andeli près de Rouen, fut professeur royal en langue grecque à Paris. Il se fit imprimeur, et eut pendant quelque temps la direction de l'imprimerie royale, sur-tout pour les ouvrages grecs. La connoissance qu'il avoit des belles-lettres, des langues et du droit, une mémoire prodigieuse, un jugement admirable et une grande pénétration, lui firent des admirateurs à Toulouse et à Paris, où il pro-

fessa avec beaucoup de célérité, et où il mourut en l'année 1585. La douceur de son visage témoignoit celle de son ame. Ses actions étoient innocentes, ses mœurs irrépréhensibles, et toutes ses vertus étoient accompagnées d'une modestie sans exemple. Henri Etienne a dit de lui :

*Hic placuit cunctis, quòd sibi non placuit.*

Son cabinet avoit tant de charmes pour lui, que le jour de ses noces il y passa plusieurs heures. Les Italiens, les Espagnols, les Anglais et les Allemands lui offrirent des avantages considérables pour l'attirer chez eux ; mais il aima mieux vivre pauvrement dans son pays que d'être riche ailleurs. Il ordonna par son testament qu'on l'inhumât sans pompe dans le cimetière des pauvres écoliers du collége de Montaigu à Paris. Ses principaux ouvrages ont été imprimés à Strasbourg en 5 vol. in-fol., 1606. On y trouve, I. Des *Notes* sur Cicéron, sur Varron, sur Thucydide, sur Platon. II. Ses *écrits* contre Ramus. III. Ses *Traductions* d'Aristote, de Théophraste, de Plutarque, de Platon, etc. IV. Ses *Poésies* latines et grecques. V. Des *Traités* particuliers ; entre autres un *de vino*, Paris, 1600, in-8° ; il y soutient que l'usage habituel du vin a raccourci la taille et abrégé la vie des hommes : système qui fut soutenu en 1657 dans la faculté de médecine de Paris par le médecin Bergeron. VI. On a encore de Turnèbe un recueil important, intitulé *Adversaria*, 1580, in-fol., en 30 livres, dans lequel il a ramassé tout ce qu'il a trouvé d'intéressant dans ses lectures.

II. TURNÈBE (Odet). *Voyez* Tournebu.

I. TURNER (Robert), théologien anglais ; il quitta son pays pour la foi catholique, et trouva un asile auprès de Guillaume, duc de Bavière, qui l'employa dans plusieurs négociations importantes ; mais il perdit dans la suite la faveur de ce prince. Il devint chanoine de Breslaw, et mourut à Gratz en 1597. On a de lui des *Commentaires* sur l'Ecriture-sainte, et d'autres *ouvrages*.

† II. TURNER (Guillaume), médecin, naturaliste et théologien anglais, né à Morpeth au comté de Northumberland, mort en 1568, élève de Pembroke-Hall à Cambridge, où il embrassa les principes de la réformation, devint ensuite l'un des prédicateurs de cette religion, parcourut toute l'Angleterre pour la propager. L'évêque Gardiner le fit mettre en prison. Aussitôt qu'il fut relâché, il sortit du royaume, et se fit recevoir docteur à Ferrare. A l'avénement d'Edouard III, Turner revint en Angleterre, y obtint le doyenné de Wells. Mais lorsque Marie monta sur le trône, il fut exilé et ne revint qu'après la mort de cette princesse. Alors la reine Elisabeth lui rendit ses bénéfices. On a de lui, I. *Traité des eaux thermales de l'Angleterre et de l'Allemagne*. II. *L'Herbier complet*, ou *Histoire des plantes*, in-folio. III. *Historia de naturis herbarum scholiis et notis vallata*, in-8°. IV. *Avium præcipuarum, quorum apud Aristotelem et Plinium mentio est, brevis et succincta historia*, Cologne, 1544, in-8°. Il ne se borne point dans cet ouvrage à ce que l'un et l'autre de ces auteurs ont écrit sur cette matière ; il pousse ses recherches plus loin. V. D'autres *ouvrages* de botanique.

† III. TURNER (François), fils du précédent, mort en 1710,

élève de l'école de Wincester, puis du nouveau collége à Oxford, fut d'abord chanoine de St. Paul et doyen de Windsor, puis en 1683 il obtint l'évêché de Rochester. L'année suivante il passa sur le siége d'Ely. Turner fut un des sept évêques emprisonnés à la tour par le roi Jacques ; et à la révolution, son évêché lui fut ôté pour refus de serment. Ce prélat a publié quelques ouvrages, I. Des *Sermons*. II. Un *Poëme sacré*. III. La *Vie de Nicolas-Ferrar*.

* IV. TURNER (Daniel), chirurgien et médecin anglais, membre de la société royale de Londres, florissoit dans le commencement du 18e siècle. Ses ouvrages, tous en langue anglaise, sont peu nombreux. Voici le titre des principaux, traduits en français : I. *Traité des maladies de la peau en général, avec un court appendix sur l'efficacité des remèdes topiques dans les maladies internes, et leur manière d'agir sur le corps humain*, Paris, 1743, 2 vol. in-12. II. *Dissertation sur l'épidémie vénérienne*, Paris, 1767, 2 v. in-12. III. *Relation des eaux de Pyrmont et de Spa*, 1734, in-12. IV. *Aphrodisiacus*, Londres, 1736, in-8°. C'est un recueil succinct des auteurs dont il est parlé dans l'ouvrage de Louis Luisinus, qui parut à Venise en 1599, 2 vol. in-fol.

TURNUS, roi des Rutules, à qui Lavinie avoit été promise, fut tué par Enée, son rival, dans un combat singulier.

I. TUROCZI, *ou* TUROTZI, *ou* THUROCS (Jean), Hongrois, florissoit vers l'an 1490. On a de lui une *Histoire des rois de Hongrie*, depuis Attila jusqu'au couronnement de Mathias Corvin, l'an 1464, en latin. Il a inséré dans cette histoire la *Chronique de Jean Kikolo*, grand-vicaire de Strigonie, depuis l'an 1342 jusqu'à l'an 1382, et il dit que pour le reste il a compilé dans ce qu'il a trouvé de meilleur; mais il a bien mal choisi. On le voit confondre la Catalogne avec la ville de Châlons-sur-Marne ; (*Catalaunia* et *Catalaunum*) il fait dériver le mot *Hispania* de *Hispan*, qui en hongrois signifie *capitaine*, quoique l'Espagne eût ce nom dans le temps où l'on ne savoit encore rien des Huns ni des Hongrois. Tout ce qu'il dit d'Attila, est plutôt un roman qu'une histoire. Cet ouvrage a été imprimé à Augsbourg, 1482; à Venise, 1488 ; et dans les *Scriptores rerum Hungaricarum* de Scwhandtnerus.

II. TUROCZI *ou* TUROTZI (Ladislas), né d'une famille noble de Hongrie, se fit jésuite, et se distingua par ses vertus et sa science. On a de lui un *Abrégé de l'Histoire des rois de Hongrie*, sous ce titre : *Hungaria cum suis regibus*, Tirnau, 1729, in-folio ; avec des additions par Etienne Katona, Tirnau, 1772, in-4°. On trouve dans cette Histoire très-bien écrite en latin, une description géographique fort ample de toute la Hongrie, de ses villes, comtés, isles, lacs, fleuves, fontaines, montagnes, etc. ; des faits très-intéressans omis par plusieurs historiens, des anecdotes étonnantes, incroyables, et cependant très-vraies, telle que celle de la comtesse Bathori, épouse d'un comte Nadasti, qui immola plus de 600 filles à sa beauté, ridiculement persuadée que le sang humain blanchissoit le teint, et qui parvenue à un âge où la va-

nité des femmes cesse d'avoir des prétentions, non-seulement continua ces horreurs, mais prit plaisir à manger la chair de ces infortunées.

I. TURPIN ou TILPIN, moine de Saint-Denys, fut fait archevêque de Reims vers l'an 760. Turpin reçut du pape Adrien Ier le Pallium en 774, avec le titre de primat. Il mit en 786 des bénédictins dans l'église de Saint-Rémi, abbaye célèbre, au lieu de chanoines qui y étoient, et mourut vers l'an 800, après avoir gouverné son église plus de quarante ans. On lui attribue le livre intitulé *Historia et Vita Caroli magni et Rollandi;* mais cette Histoire ou plutôt cette fable est l'ouvrage d'un moine du 16e siècle qui a pris le nom de Jean Turpin. C'est de ce livre qu'on a tiré tous les contes qu'on a faits sur Roland et sur Charlemagne. On le trouve dans *Schardii rerum Germanicarum quatuor vetustiores chronographi*, Francfort, 1556, in-folio; et il y en a une version française par Gaguin, in-4°; qu'il ne faut pas confondre avec un roman publié sous le titre de *Chronique de Turpin*, Lyon, 1585, in-8°.

II. TURPIN (F. H.), né en 1709, devint professeur de l'université de Caen sa patrie, et la quitta pour se rendre à Paris, où ses talens furent plus connus qu'employés. Il avoit un génie pour le genre historique, une imagination vive, un style plein de chaleur et d'abondance, l'art de disposer les événemens et de les raconter avec feu; mais la précipitation avec laquelle il écrivoit et un certain ton de rhéteur ont gâté quelques-uns de ses ouvrages. Les principaux sont, I. La *Vie du grand Condé* et celle du maréchal *de Choiseul*, pour servir de suite aux Vies des hommes illustres de France par l'abbé Perau, 1768, in-12. Ces deux morceaux d'histoire sont intéressans et par eux-mêmes et par l'art du peintre. Si Perau étoit trop simple dans son style, Turpin est peut-être trop brillant dans le sien. II. *Histoire du Gouvernement des anciennes républiques*, 1769, in-12. III. *Vie de Mahomet*, 1780, 3 vol. in-12. IV. *Histoire civile et naturelle du Royaume de Siam, et des Révolutions qui ont bouleversé cet empire jusqu'en* 1770, 2 vol. in-12. Quoique l'auteur fût déjà assez avancé en âge, son style paroît être celui d'un jeune homme qui cherche à faire des phrases. C'est là le grand défaut de Turpin dans tous ses ouvrages, et l'on peut lui reprocher de plus des incorrections et des négligences. On y trouva encore des principes trop libres sur le gouvernement; ce qui força l'auteur à quitter la France, où il ne revint que long-temps après. V. *Histoire Universelle, imitée des Anglais*, 1770, 4 vol. in-12. On connoît la compilation britannique sur l'Histoire universelle, en plusieurs volumes in-4°. C'est une mine riche et féconde dont les matériaux informes sont arrangés avec assez de confusion. Turpin se proposoit d'y mettre de l'ordre, en profitant de ce que ce recueil lui offroit de meilleur. « Je ne suis ici, dit-il modestement, que le nain placé sur les épaules du géant. » Tout ce qu'on peut assurer, c'est que la production du nain plaît plus que l'autre; et il est fâcheux que cet ouvrage n'ait pas été continué. VI. *Histoire de l'Alcoran*, 1775, 2 vol. in-12. Elle est intéressante et bien écrite. VII. La *France illustre* ou le *Plutarque français*,

l'un des ouvrages de Turpin qui a été lu avec le plus de plaisir. L'auteur mourut à Paris dans l'indigence au mois de septembre 1799. Il conserva jusqu'au dernier moment la force de son esprit sans donner le moindre signe d'impatience ou de regrets. Quoiqu'il fût né avec une imagination qui n'avoit pas besoin d'être excitée, il l'échauffoit encore par le moyen que prenoit Maimbourg lorsqu'il avoit à décrire une bataille. Saint-Malo lui donna le titre de citoyen, en reconnoissance de la Vie de Duguay-Trouin, insérée dans sa France illustre.

I. TURQUET (Etienne) vint de Zulers en Piémont avec son compatriote Paul Moriz, et apporta à Lyon les premières manufactures de soie qui ont depuis illustré et enrichi cette ville. L'établissement de Turquet y fut autorisé par lettres-patentes de 1536.

II. TURQUET (Louis), de Lyon, traduisit l'ouvrage d'Agrippa *de Vanitate scientiarum*. Cette traduction est infidèle. L'auteur s'y permet des changemens qui ne sont point heureux. Il a publié une *Histoire du royaume de Naples* et une *Institution d'une femme chrétienne dans l'adolescence, le mariage et la viduité*. Turquet est mort à la fin du 17e siècle.

III. TURQUET. *V.* MAYERNE.

TURRA (Côme), peintre de Ferrare, qui florissoit vers 1430, embellit sa patrie d'un grand nombre de productions ingénieuses. Il s'appliqua sur-tout dans ses dessins à laisser entrevoir les contours des muscles à travers les vêtemens. Il excella dans la miniature. Sa mort arriva en 1469.

* TURRE (George de). *Voy.* TOUR, nº VII (George de la).

* TURREAU-LINIÈRES, membre du département de l'Yonne, fut nommé en septembre 1791 député suppléant à la législation, où il ne prit point séance, et en septembre 1792, député à la convention nationale. Le 28 novembre il se prononça contre les girondins, attaqua le ministre Roland, et le somma de désigner nominativement les agitateurs de Paris qu'il étoit venu dénoncer : il demanda le 10 mars la destitution du général Stingel, attaqua de nouveau la Gironde, et l'accusa de refuser la parole à Robespierre toutes les fois qu'il vouloit défendre les droits du peuple. Au 31 mai il poursuivit encore cette faction, et accusa Lanjuinais d'avoir organisé la contre-révolution à Rennes. Envoyé à la fin de 1793 à l'armée de la Vendée, pendant 15 mois, il fut un des partisans du système de dévastation de ce malheureux pays, dont il fit, selon ses propres expressions, *une grande illumination*. Ses rapports à la convention suffisent seuls pour donner une idée de son caractère. Le général Danican, dont il fut, il est vrai, le dénonciateur, rapporte dans ses Mémoires « qu'il fit brûler un faubourg de Saumur sans aucune nécessité, l'ennemi étant alors à plus de dix lieues, » et il assure en outre avoir conservé un ordre, signé de la main du proconsul, de tuer les malades dans leurs lits à Laval. De retour à la convention, il en devint secrétaire en juin 1794 ; puis en juillet et en août, après le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), il se prononça contre les

terroristes, et oubliant le sang qu'il avoit fait couler, il dit à Le-Bon, qui cherchoit à se justifier en peignant les crimes de ses collègues : « Peins-toi toi-même, scélérat ! » Il fit aussi prononcer l'arrestation de Fouquier-Tinville, et sa traduction au tribunal révolutionaire. Pendant l'été, il fut nommé commissaire près l'armée d'Italie, s'y conduisit d'après les principes d'alors. A l'époque du 13 vendémiaire an 4 (5 octobre 1795), il se prononça contre les sectionnaires de Paris, et annonça que les habitans de la section Montmartre offroient leurs services à la convention. Il ne passa point aux conseils à la fin de la session; mais il fut nommé par le directoire commissaire chargé de faire rejoindre les réquisitionnaires et conscrits du département de la Seine, et mourut quelque temps après.

* TURRET (Pierre), auteur du 16e siècle, se fit une si grande réputation, que les villes de Dijon et d'Autun se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour; mais il décide lui-même dans un de ses ouvrages la question en faveur d'Autun. Cependant son principal savoir sembloit consister en astronomie, et plus encore en astrologie, comme l'on voit par le titre de deux de ses ouvrages, dont le premier est, *Fatales précisions des astres et dispositions d'icelles sur la région de Jupiter, maintenant appelée Bourgoigne*, pour l'an 1529 et plusieurs années subséquentes. Le second a pour titre, *Le Période*, c'est-à-dire, *la fin du monde*, *contenant la disposition des choses terrestres par la vertu des corps célestes*. Ce petit livre lui attira des disgraces, et il paroît que l'auteur s'y attendoit, puisqu'il n'y fit inscrire ni le lieu ni la date de l'impression, ni son nom, ni celui de l'imprimeur. Bayle assure qu'il parut en 1531; d'abord il avoit été composé en latin, mais on n'a jamais eu que la traduction française, faite par l'auteur même. Turret fut cité en justice à Dijon, où il enseignoit avec beaucoup de célébrité, et accusé d'irréligion; mais Pierre du Châtel qui avoit été son disciple, prit sa défense, et le fit renvoyer absous. On ignore l'année précise de sa mort. On a encore de lui, *Computus novus*, à l'usage des ecclésiastiques, 1529.

† I. TURRETIN (Benoît), né à Genève en 1588, étoit d'une noble et ancienne famille de Lucques. Son père ayant embrassé le calvinisme, se retira à Genève, et devint à l'âge de 33 ans pasteur et professeur en théologie. Sa science, sa modération et sa prudence lui firent des admirateurs et des amis. On a, de lui, I. Une *Défense* des Versions de Genève, contre le P. Cotton, in-folio. II. Des *Sermons*, en français, sur l'*Utilité des châtimens*, in-8° ; et d'autres *ouvrages* aujourd'hui peu connus. Il mourut le 4 mars 1631.

† II. TURRETIN (François), fils du précédent, né à Genève en 1628, voyagea en Hollande et en France, où il augmenta ses connoissances, et où il se lia avec divers savans. A son retour il devint professeur de théologie à Genève en 1653, et fut député en 1661 en Hollande, où il obtint la somme de 75000 florins, qui servirent à la construction du bastion de la ville, qu'on appelle encore aujourd'hui *le Bastion de Hollande*. Ce savant mourut le 28 septembre 1687, après avoir pu-

blié divers ouvrages. Les plus connus sont, I. *Institutio theologiæ elenchticæ*, 3 vol. in-4°. II. *Theses de satisfactione J. C.*, 1667, in-4°. III, *De Secessione ab Ecclesiá Romaná*, deux vol. IV. Des *Sermons*, des *Thèses*, des *Dissertations* et d'autres *ouvrages*.

†. III. TURRETIN (Jean-Alfonse), fils du précédent, né à Genève en 1671, se livra tout entier à l'étude de l'histoire de l'Eglise. Ce fut en sa faveur qu'on érigea à Genève une chaire d'histoire ecclésiastique. Il avoit voyagé en Hollande, en Angleterre et en France pour converser avec les savans, et avoit eu l'art de profiter de leurs entretiens. Ses Ouvrages sont, I. Plusieurs volumes de *Harangues* et de *Dissertations*, 1737, 3 vol. in-4°. II Plusieurs *Ecrits* sur la vérité de la religion chrétienne, diffus, mais solides, traduits en partie du latin, par M. Vernet, cinq parties in-8°. III. Des *Sermons*. IV. Un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique depuis la naissance de J.-C. jusqu'à l'an* 1700, dont la seconde édition est de 1736, in-8° : ouvrage savant et méthodique, mais peu favorable à l'Église romaine. Turretin mourut le 1er mai 1737. Il le dédia au prince Frédéric de Hesse-Cassel, qui étoit alors à Genève, et qui l'honoroit d'une estime particulière. Voici l'éloge que Vernet fait de cet ouvrage : « L'auteur choisit bien ; il renferme beaucoup de sens en peu de mots : il présente des tableaux de chaque siècle en raccourci, mais fidèles : tout y est clair, bien lié, et d'une latinité fort pure. Il étoit l'ornement de son église et la lumière de ses confrères.

IV. TURRETIN (Michel), né en 1646, mort en 1721, pasteur et professeur en langues orientales à Genève, étoit de la même famille que les précédens. On a de lui, I. *La Croix des jugemens de Dieu*, in-8°. II. Plusieurs *Sermons* estimés des protestans, deux entre autres sur l'*Utilité des afflictions*, III. Un *Catéchisme familier* pour ceux qui commencent, in-12. Sa piété et sa candeur le faisoient chérir et respecter.

V. TURRETIN (Samuel), fils du précédent, professeur en hébreu et en théologie à Genève, né en 1688, mort le 27 juillet 1727, a donné, I. Des *Thèses* sur lesquelles a été composé le Traité intitulé : *Préservatif contre le fanatisme et les prétendus inspirés du dernier siècle*, Genève, 1723, in-8°. Il fut regretté comme pasteur et comme professeur. Les lumières, le jugement, l'affabilité et le zèle, faisoient de lui un savant aimable et un ministre respectable.

* TURRI (Jean-Pellegrin), jésuite, né à Sillicano dans la Garfagnane, passa une grande partie de sa vie à Rome, où il fut aimé du pape Clément XI. Il exerça les fonctions de prédicateur avec succès, et mourut à Monte-Pulciano en 1725. Nous avons de lui, I. *Avent et Panégyriques sacrés*, Venise, 1733, in-4°. II. *Sermons et Panégyriques*, Venise, 1733, 2 vol. in-8°.

* I. TURRIANI (Jérôme), gentilhomme véronais, mort le 11 février 1506, étudia la médecine à Padoue, et y fit tant de progrès, qu'il obtint une chaire de pratique avant d'être reçu docteur. Il professa d'abord à Ferrare ; mais le doge Barbarigo le rappela dans Padoue en 1488, et lui donna la

première chaire de médecine, que ses infirmités l'empêchèrent de conserver jusqu'à sa mort. On a de lui des ouvrages posthumes, I. *Commentaria continua in Galenum* II. *Consiliorum libri tres.* III. *De Variolis liber unus*, IV. *De Plantis et Floribus, libri duo.*

* II. TURRIANI (Marc-Antoine), fils du précédent, né à Vérone, étudia les mathématiques et la médecine sous son père. Son attachement à la doctrine des médecins grecs fut si grand, qu'il n'épargna rien pour la venger de l'injuste mépris dans le quel elle étoit tombée de son temps. Il éleva la voix contre les professeurs de son siècle, avec toute la force que la bonté de sa cause lui inspira, et il leur prouva que c'étoit chez les maîtres de l'école grecque qu'il falloit chercher la véritable médecine. La ville de Padoue fut le premier théâtre où Turriani déploya ses talens; il y remplit la chaire de théorie; mais il passa ensuite à Pavie, où il enseigna avec la même célébrité. Ce médecin n'avoit que 33 ans lorsqu'il mourut de la fièvre en 1512, dans les environs du Lac dit *Lago di Garda*, dans le territoire de Vérone, et il emporta dans le tombeau les regrets de tous ceux qui l'avoient connu. Le comte Nicolas d'Arco a dit de lui :

*Ante annos Scivisse nocet: nam maxima virtus*
*Persuasit morti ut crederet esse senem.*

On a de lui un volume d'*Observations anatomiques.*

I. TURRIEN (François), dont le vrai nom est TORRÈS, né à Herrera en Espagne vers l'an 1504, parut avec éclat au concile de Trente. Il se fit ensuite jésuite à l'âge de plus de 60 ans, et alla en Allemagne, où il continua d'écrire avec plus d'assiduité que de succès. Il mourut à Rome le 21 novembre 1584. C'étoit un homme d'une grande lecture; mais il n'avoit pas le goût sûr, et étoit assez mauvais critique, traducteur et controversite. On l'a accusé de citer quantité de fausses pièces pour défendre ses opinions, et d'avoir forgé des manuscrits. Ses ouvrages sont en grand nombre; ils roulent tous sur la théologie, et les préjugés ultramontains y dominent. Voici les principaux : I. *In Monachos apostatas*, Rome, 1549, in-4° et réimprimé sous le titre de *de Votis monasticis*, Rome, 1561, avec un 2e livre *de Inviolabili votorum monachorum*, Rome, 1566. II. *De Residentiâ pastorum, etc.* Florence, 1551. Il enseigne que la résidence est de droit divin; mais il changea de sentiment au Concile de Trente. III. *De Celibatu et de Matrimoniis clandestinis*; 1562, etc.

* II. TURRIEN (Jean). *Voyez* TORRIANI.

* III. TURRIEN (François), né à Sainte-Victoire dans le Picenum vers le milieu du 16e siècle, se distingua dans la médecine. On a de lui : *Prognosticon medicinale secundùm temporum constitutiones*, Ancône, in-4°. L'auteur y paroît infatué de l'astrologie judiciaire; au reste c'étoit là folie du tems.

TURRIN (Séraphin), religieux augustin de Lyon, publia en 1696 un ouvrage in-4°, intitulé, *Parnassus theologicus.* L'auteur mourut quelque temps après.

TURSELIN (Horace). *Voyez* TORSELLINO.

TURSTIN, archevêque d'Yorck.

*Voy.* CONDÉ, nº I. (TURSTIN DE.)

* TURTURETO (Vincent), ecclésiastique de Palerme, mort en 1645, a mis au jour, I. *Horas subcisivas de gentilitiâ nobilitate.* II. *Collationes moralis doctrinæ, cum jurisconsultorum decretis, politicis et jurisconsultis per utiles.* III. *Parallela ethica et juridica.* IV. *Sacellum regium, hoc est de capellis et capellanis regum liber singularis, cum notis perpetuis pro capellâ aulæ hispaniæ, etc.* On y remarque de l'érudition.

TUSCO (Dominique), né à Reggio en Calabre, commença sa carrière par les armes, en qualité de capitaine, la continua dans le sacerdoce et les dignités ecclésiastiques, et l'eût finie après la mort de Léon XI par la tiare, sans les vives oppositions de Baronius. Ce pieux cardinal lui reprochoit quelques paroles un peu trop libres, dont il cherchoit à égayer sa conversation. Tusco mourut en 1620, à 90 ans, après avoir publié 8 volumes in-folio, où il a rédigé alphabétiquement toutes les matières du droit civil et canonique.

* TUSSER (Thomas), auteur économiste anglais, né à Raven-Hall au comté d'Essex, mort en 1580, fut quelque temps à la cour; mais ensuite il se retira dans une ferme et se consacra aux soins ruraux, et à l'instruction dans cette partie. On a de cet auteur un bon ouvrage sous le titre de *Cinq-cents articles d'Economie rustique*, in-4°, 1586; c'est une description très-curieuse de toute l'agriculture de ce temps dans laquelle parmi un grand nombre d'erreurs, il se trouve quelques observations instructives.

TUTELA. C'étoit le nom qu'on donnoit chez les Romains à la statue du dieu ou de la déesse qu'on mettoit sur la proue d'un vaisseau pour en être la divinité tutélaire; de même que TULINA étoit celle qui présidoit à la conservation des grains recueillis et serrés.

* TUTILON, moine de Saint-Gall, dit le *Bienheureux*, né d'une famille distinguée, vécut dans le neuvième siècle. Il cultiva avec succès la poésie, la musique, l'éloquence et la peinture. Il donna des preuves de ce dernier talent à Metz et à Saint-Alban de Mayence. L'empereur Charles-le-Gros faisoit beaucoup de cas de lui. Il a laissé trois *Elégies* sur des objets de piété, qu'on ne doit pas rechercher. On croit que Tutilon mourut le 28 mars 898.

TUTIA, vestale romaine. Étant accusée d'un crime, elle prouva, dit-on, son innocence, en portant du Tibre au temple de Vesta de l'eau dans un crible.

* TUTINI (Camille), prêtre et antiquaire de Naples, mort à Rome en 1670, a laissé, I. *Notice historique sur deux saints, l'un évêque de Bithynie, l'autre de Salerne*, Naples, 1634, in-4°. II. *De l'origine et de la fondation de Naples, etc.*, ouvrage où l'on trouve des renseignemens précieux pour l'histoire.

* TUTIUS (Claudius), archiprêtre de Stigliano, a publié: *Novæ repetitiones. Quæstiones in materiâ jure patronatûs ecclesiastici, allegationes in jure diversis in causis*, Venise, 1547, 1 volume in-4°.

TUTOLE, jeune Romaine qui s'est illustrée par un conseil pru-

dent qu'elle donna au sénat de Rome. Les Latins demandoient, les armes à la main, des filles romaines en mariage. Le sénat étoit fort embarrassé. Tutole, quoique fort jeune, se présente, et ayant remarqué beaucoup d'irrésolution dans les discours de tant de vieux sénateurs, elle leur donna un avis auquel tout le monde adhéra. Elle leur dit *qu'il falloit accorder à ces étrangers ce qu'ils demandoient, et donner en toute sûreté les habits nuptiaux des dames romaines à leurs servantes, afin que les Latins s'amusant à satisfaire leurs désirs déréglés, fussent distraits du dessein qu'ils avoient de faire la guerre.* Cela réussit à merveille. Ces esclaves voyant leurs prétendus maris plongés dans un profond sommeil, leur dérobèrent subitement leurs armes, et avertirent les soldats romains par un flambeau allumé, afin qu'ils vinssent surprendre leurs ennemis qui étoient hors d'état de se défendre.

* TWIFS (Guillaume), théologien presbytérien, né à Newbourg au comté de Berks, mort en 1645, président de l'assemblée des théologiens à Wistminster, et recteur de Saint-André-Holborn. Ce docteur, zélé calviniste, a publié des ouvrages favorables à cette croyance. I. *Vindiciæ gratiæ potestatis et providentiæ Dei*, in-folio. II. *Quatuor dissertationes de scientiâ medicâ*, in-folio. III. *Richesse de l'amour de Dieu*. IV. D'autres *ouvrages* en faveur de la doctrine de la prédestination.

TYARD. *Voyez* THIARD.

† TYDÉE, fils d'Œnée et d'Althée, fut envoyé par Polynice auprès d'Ethéocle, roi de Thèbes, pour le sommer de lui rendre son royaume; mais en ayant été mal reçu, il le defia en toutes sortes de combats où il eut toujours l'avantage. Ethéocle indigné de se voir toujours vaincu, lui tendit plusieurs piéges dont il eut l'art de se tirer. Quelque temps après Tydée fut enfin tué au siége de Thèbes. *Voy.* MENALIPPE *et* POLYBE, n° I.

† TYE (Christophe), né à Westminster, et élevé dans la chapelle du roi, enseigna la musique au prince Edouard et aux autres enfans de Henri VIII. Il fut reçu docteur en musique à l'université de Cambridge, et admis parmi les membres de l'université d'Oxford. La reine Elisabeth le choisit pour son organiste, et ses talens l'en rendoient digne. Il travailla principalement pour les chants d'église et mit en musique les 14 premiers chapitres des actes des apôtres. Il les fit exécuter dans la chapelle d'Edouard VI, avec des chœurs; mais cet essai n'ayant pas réussi, il choisit d'autres chants dans les Psaumes de David, qu'il intitula *Antiennes*, dont la musique et les accompagnemens furent très goûtés dans le temps. Tye, quoique tout entier à son art, ne fut point étranger à la littérature.

* TYERS (Thomas), auteur de *Mélanges* anglais, mort en 1787, fut destiné au barreau, et fit des études conformes à ce projet; mais il n'exerça point. Il devint propriétaire des jardins du Wauxhall, et s'appliqua à la littérature. Le docteur Johnson faisoit beaucoup de cas de Tyers, et eut avec lui des liaisons intimes. Cet auteur a publié, I. Des *Conférences* (qu'il suppose) *entre plusieurs personnages célèbres dans la politique et la litté-*

*rature*. II. Quelques *Poésies*, dans lesquelles on trouve beaucoup d'esprit.

* TYMÆUS (Jacques), aussi appelé *Jacques d'Amersfoort*, du lieu de sa naissance, fut préfet du collége de Saint-Laurent, professeur en théologie, et pasteur de l'église de Saint-Jean-Baptiste à Cologne, vers la fin du 15e siècle. Il a laissé des *Commentaires* sur les Traités d'Aristote *De generatione et corruptione* et *De meteoris*, imprimés à Cologne en 1497.

† TYNDALE (William), né dans le pays de Galles vers l'an 1500, s'est rendu célèbre par la première *traduction* anglaise de la Bible, et fut un des plus zélés propagateurs de la doctrine de Luther. Ce fut son enthousiasme pour le luthéranisme qui lui fit entreprendre la traduction anglaise du nouveau Testament, et ne pouvant se livrer à ce travail avec sécurité en Angleterre, il passa en Allemagne où il l'acheva en 1527. Il y compléta la traduction de la Bible par celle de l'ancien Testament, faisant précéder chaque livre par un discours, ainsi qu'il l'avoit fait pour le nouveau Testament. Pendant son séjour en Allemagne, il vint en Saxe où il eut plusieurs conférences avec Luther, et finit par se fixer à Anvers. Au milieu de ses fréquens voyages il fit naufrage sur les côtes de Hollande et y perdit tous ses livres et ses papiers; mais pendant ce temps-là sa traduction de l'Écriture Sainte étoit déjà parvenue en Angleterre où elle fit un très-grand bruit. Elle parut au clergé si dangereuse, qu'une proclamation de sa Majesté en défendit tout-à-la-fois l'achat et la lecture. Ces précautions ne tranquillisant point encore le clergé, on lui dépêcha un nommé Philippe qui se lia avec lui sous prétexte d'amitié et le fit mettre en prison. Il fut envoyé au château de Filford à peu de distance d'Anvers, et malgré l'intérêt que prirent les négocians anglais établis à Anvers, Philippe le poursuivit si vivement qu'il fut jugé et condamné à être étranglé et brûlé. Lorsqu'il fut attaché au poteau près de Filford, il s'écria d'une voix forte : « Seigneur, ouvrez les yeux du roi d'Angleterre. » Son exécution eut lieu en 1536.

TYNDARE, roi d'OEbalie, et mari de Léda, passa pour père de Castor et de Pollux qui furent gratuitement appelés Tyndarides.

TYPHON ou TYPHÉE, (Mythol.) géant, étoit fils du Tartare et de la Terre, selon Hésiode, ou plutôt de Junon seule. Cette déesse indignée de ce que Jupiter son époux avoit enfanté Minerve sans aide ni compagnie, frappa la Terre de sa main, et reçut les plus fortes vapeurs qui en sortirent : ce fut de ces vapeurs que naquit, dit-on, Typhon. Sa taille étoit prodigieuse ; car d'une main il touchoit l'Orient, et de l'autre l'Occident. Sa tête s'élevoit jusqu'aux étoiles ; ses yeux étoient tout de feu ; il vomissoit des flammes par la bouche et par les narines ; son corps étoit couvert de plumes entortillées de serpens; et ses cuisses et ses jambes avoient la figure de deux gros dragons. Ce monstre se présenta avec les autres géans pour combattre et pour détrôner les Dieux, auxquels il fit si grande peur, qu'ils furent contraints de s'enfuir en Egypte, où ils prirent de nouvelles formes. Enfin Apollon le tua à coups de flèches, et selon d'autres, Jupiter le foudroya et

le précipita sous le mont Gibel ou Etna. C'étoit aux efforts terribles, mais impuissans, de Typhon, pour s'affranchir de cette masse énorme que les anciens attribuoient les éruptions de flammes et de cendres calcinées qui en sortoient.

TYPOTIUS, (Jacques), de Bruges, et selon quelques-uns de Diest, né d'une bonne famille, enseigna le droit en Italie. Il alla s'établir ensuite à Wurtzbourg, d'où Jean III roi de Suède l'appela auprès de lui. Ce prince inconstant et indécis, n'ayant pas persisté dans ses dispositions favorables à l'égard de l'ancienne religion, qu'il sembloit vouloir rétablir, le fit mettre en prison. Il ne fut élargi que sous Sigismond en 1594. Typotius se retira ensuite à la cour de l'empereur Rodolphe II, qui le fit son historiographe. Il mourut à Prague en 1601. On a de lui, I. *Historia Gothorum*, in-8°. II. *Relatio historica de regno Sueciæ bellisque ejus civilibus et externis*, Francfort, 1605, in-8°. III. *Symbola divina et humana Pontificum, Imperatorum, Regum, cum, iconibus*, Prague, 1603, 3 vol. in-folio : ouvrage superficiel, dont tout le mérite consiste dans les belles gravures de Gilles Sudler. Typotius ne publia que les deux premiers volumes; le troisième a été publié par Anselme de Boodt. On a encore de Typotius plusieurs *harangues* et d'autres *ouvrages* trop diffus et dont le style n'est pas toujours pur.

†I. TYRANNION, grammairien, natif d'Amis dans le royaume de Pont, s'appeloit d'abord Théophraste; mais sa méchanceté envers ses condisciples le fit nommer *Tyrannion*. Il fut disciple de Denys de Thrace à Rhodes. Il tomba entre les mains de Lucullus, lorsque ce général eut mis en fuite Mithridate et se fut emparé de ses états. Muréna l'affranchit. La captivité de Tyrannion ne lui fut point désavantageuse; elle lui procura l'occasion d'aller à Rome, où Cicéron, dont il arrangea la bibliothèque, l'honora de son amitié. Il se rendit illustre par ses leçons : il amassa de grands biens qu'il employa à dresser une bibliothèque de plus de trente mille volumes. Sa passion pour les livres contribua beaucoup à la conservation des ouvrages d'Aristote. Au rapport de Strabon, Aristote légua son école et le recueil de ses Œuvres à son disciple Théophraste, qui le transmit à Nelée, son condisciple. Celui-ci les transporta à Sceps, ville de la Troade, et les laissa à ses héritiers, qui dans leur ignorance, en prirent fort peu de soin; mais informés que les rois de Pergame, dont ils étoient sujets, recherchoient les livres avec beaucoup d'empressement, ils enterrèrent tous ceux de Nelée pour les dérober à leurs recherches. Bien longtemps après, leurs descendans les tirèrent de leur tombeau, fort endommagés par la moisissure et les vers, et ils vendirent très-cher les ouvrages d'Aristote et de Théophraste à un nommé Apellicon, qui les fit recopier, mais on eut beaucoup de peine à rétablir les endroits qui se trouvèrent endommagés. Après la mort d'Apellicon, Sylla fit conduire sa bibliothèque d'Athènes à Rome, où Tyrannion obtint la permission de les faire copier; et c'est ainsi que par lui ils sont parvenus jusqu'à nous. Tyrannion, miné par la goutte, mourut fort vieux à Rome. Le mérite de Tyrannion

ne se bornoit point à arranger des livres ; il savoit en faire usage. Lorsque César étoit en Afrique pour faire la guerre à Juba, Cicéron et Atticus se promirent de convenir d'un jour pour assister à la lecture que Tyrannion leur feroit d'un de ses ouvrages. Atticus l'ayant entendu lire sans son ami, en reçut des reproches : « Quoi! lui dit Cicéron, j'ai refusé plusieurs fois d'entendre cette lecture, parce que vous étiez absent, et vous n'avez pas daigné m'attendre pour partager ce plaisir avec moi! Mais je vous pardonne cette faute en faveur de l'admiration que vous témoignez pour cet ouvrage. » Il falloit que Cicéron fît un grand cas de Tyrannion, puisqu'il lui avoit permis d'ouvrir dans sa maison une école de grammaire, où il donnoit des leçons de cet art à quelques jeunes Romains, et entre autres au fils de son frère Quintus, et sans doute aussi au fils de Cicéron même.

II. TYRANNION, ainsi nommé parce qu'il fut disciple du précédent. Dioclès étoit son premier nom. Il étoit de Phénicie. Il fut prisonnier dans la guerre de Marc-Antoine et d'Auguste, et acheté par un affranchi de l'empereur nommé Dymas. Il fut ensuite donné à Terentia qui l'affranchit. Elle avoit été femme de Cicéron et en avoit été répudiée. Ce second Tyrannion ouvrit une école dans Rome et composa 68 livres. Il en fit un pour prouver que la langue latine descendoit de la langue grecque; et un autre qui contenoit une correction des poëmes d'Homère.... *Voyez* aussi APELLICON.

TYRANUS. *Voyez* l'article de [illegible].

TYRCONEL (le duc de). *Voy.* TALBOT, n° III.

TYRESIAS. *Voy.* TIRESIAS.

TYRO (Mythol.), l'une des Néréïdes, mère de Nélée, de Pélias, d'Esòn, d'Amithaon et de Pherès... *V.* ENIPÉE *et* TIRON.

TYRRHUS, gardien des troupeaux du roi Latinus. Un cerf qu'il avoit apprivoisé ayant été tué par Ascagne, fut la première cause de la guerre entre les Troyens et les Latins : leçon que les potentats devroient sans cesse avoir sous les yeux. Rien de plus intéressant que le tableau que fait Virgile de cet animal. C'est un des plus beaux endroits du septième livre de l'Enéide; on admire sur-tout ces vers :

*Ille manum patiens mensæque assuetus herili,*
*Errabat sylvis, rursumque ad limina nota*
*Ipse domum serâ quamvis se nocte ferebat.*

TYRTHÉE, poète grec, né, à ce que l'on croit, à Athènes, où il fut quelque temps maître d'école, fit une grande figure dans la seconde guerre que les Macédoniens eurent avec les Messéniens. Il excelloit à célébrer la valeur guerrière. Les Spartiates qui assiégeoient alors Messène, avoient reçu plusieurs échecs qui avoient abattu leur courage. L'oracle de Delphes leur ordonna de demander aux Athéniens un homme capable de les aider de ses avis et de ses lumières. Tyrthée leur fut envoyé. Il étoit mal fait, petit, boiteux et borgne. On rit en voyant un pareil général; il fut battu dans trois sorties que firent les ennemis. Les rois de Sparte étoient d'avis de lever le siége et de se retirer; mais Tyrthée seul fidèle à l'oracle s'y opposa, et prononça à la tête de l'armée des vers pour relever le courage des soldats. A peine les Lacédémo-

niens les eurent-ils entendus, que ne respirant que l'amour de la patrie et le mépris de la mort, ils attaquèrent les Messéniens avec fureur ; et la victoire qu'ils remportèrent en cette occasion et la prise de Messène terminèrent à leur avantage une guerre qu'ils ne pouvoient plus soutenir. Ils accordèrent à Tyrthée le droit de bourgeoisie ; titre qui ne se prodignoit pas à Lacédémone, et qui par-là devenoit infiniment honorable. Le peu qui nous reste de ses poésies dans le recueil des poètes grecs de Plantin, Anvers, 1568, in-8°, fait connoître que son style étoit plein de force et de noblesse. Il paroît lui-même transporté de l'ardeur dont il vouloit enflammer l'esprit de ses auditeurs :

*Tyrtæusque mares animos in martia bella*
*Versibus exacuit.*

Horat. in Art. Poet.

*Voyez* la traduction en vers français des fragmens de Tyrthée, par Poinsinet de Sivry.

* TYRWHITT (Thomas), excellent humaniste, critique habile et recommandable par ses vertus privées, naquit en 1730 d'un chanoine de Windsor. Au sortir de l'université d'Oxford il fut nommé sous-secrétaire du département de la guerre sous le lord Barrington. En 1761 il fut nommé secrétaire en chef de la chambre des communes et en exerça les fonctions pendant six ans, après lesquels il résigna son emploi. En 1784 il fut choisi garde du musée britannique, auquel il légua à sa mort, arrivée en 1786, tous les ouvrages imprimés de sa bibliothèque, qui ne se trouvoient pas dans celle du musée. Il fut pendant long-temps membre de la société royale de Londres. On a de lui, I. *Traduction en vers latins du Messie de Pope et du Slilling de Philippe.* II. *Observations et conjectures sur quelques passages de Shakespeare.* III. *Une édition des contes de Cantorbéry*, par Chaucer, en quatre volumes in-8°, auxquels il en ajouta un cinquième en 1778. C'est l'une des meilleures éditions des classiques anglais. IV. *Dissertation de Babrio.* L'objet de cet ouvrage est de prouver que plusieurs des fables attribuées à Esope, sont d'un ancien écrivain nommé Babrias. V. *Poèmes* attribués à Rowley et autres, écrits dans le 15e siècle, avec un glossaire ; ouvrage réimprimé deux fois en 1778. VI. Une *édition grecque et latine du poëme sur les pierres*, attribué à Orphée, et plusieurs autres *ouvrages*.

TYSIAS, Sicilien, rhéteur célèbre, vivoit dans le 15e siècle avant notre ère, et étoit contemporain et élève de Corax. Cicéron regardoit Tysias comme l'inventeur de la rhétorique.

TYSILIO, poète du pays de Galles, mort au commencement du 7e siècle, a laissé une *Chronique* historique dont Geoffroi de Montmouth a profité dans la composition de son Histoire.

TYSSENS (Pierre), peintre flamand, né à Anvers en 1625, mort en 1692, commença à peindre le *portrait* et s'éleva ensuite au genre historique où il excella. — Son fils réussit dans la représentation des fleurs et des oiseaux.

TYTLER (Guillaume), écossais, né à Edimbourg en 1711, mort dans ces derniers temps, a publié une *Défense* de Marie, reine d'Ecosse, et a été l'éditeur des *Poésies* de Jacques I, pré-

cédées d'un discours très-érudit sur la littérature écossaise.

I. TZETZÈS (Isaac), littérateur grec, vivoit vers l'an 1170. Il publia sous son nom un ouvrage dont son frère Jean l'avoit gratifié. Ce sont les Commentaires sur Lycophron, que J. Potter a insérés tout au long dans la belle édition qu'il donna de ce poète, à Oxford, en 1197, in-fol., et dont nous parlons dans l'article suivant.

† II. TZETZÈS (Jean), poète grec, frère du précédent, mourut vers la fin du 12e siècle. A l'âge de 15 ans on le mit sous des maîtres qui lui apprirent les belles-lettres, la philosophie, la géométrie, et même la langue hébraïque. On assure qu'il savoit par cœur toute l'Ecriture-sainte. Il dit lui-même que « Dieu n'avoit pas créé un homme qui eût été doué d'une mémoire plus excellente que la sienne; » mais peut-être y a-t-il là un peu d'enthousiasme ou de vanité poétique. On a de lui, I. Des *Allégories* sur Homère, Paris, 1616, in-8°, qu'il dédia à Irène, femme de l'empereur Manuel Comnène. II. *Histoires mêlées*, Bâle, 1546, in-fol. en 13 chiliades, en *vers politiques*: ces vers approchent fort de la prose; la quantité n'y est point observée, et l'on n'a égard qu'au nombre des syllabes, dont la neuvième commence un nouveau mot, et dont la quatorzième doit être accentuée. Ces histoires sont pleines d'inutilités insipides, écrites d'un style emphatique. III. Des *Epigrammes* et d'autres *Poésies* en grec, dans le recueil des poètes grecs, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-folio. IV. Des *Ouvrages* de grammaire et de critique et des *Scolies* sur Hésiode. V. Des *Commentaires* sur le poème de Lycophron, appelé l'*Alexandre* ou *la Cassandre*. Il a renfermé dans cet ouvrage une infinité de choses utiles pour entendre l'Histoire et la Fable. Ils peuvent servir même à l'intelligence de divers endroits obscurs et difficiles qui se rencontrent dans les autres auteurs.

---

* UBALDE (Eustache de St.), augustin déchaussé, vivoit dans le 17e siècle. On a de lui, I. Une *Dissertation savante* sur la ville de Milan. II. *Compendium quodlibetorum regularium, seu dubiorum*, Mediolani, 1718.

I. UBALDINI (Petruccio), enlumineur célèbre, a rendu chers et recherchés les manuscrits qu'il a ornés de ses miniatures. On voit en Angleterre un chef-d'œuvre de lui, contenant des sentences tirées de l'Ecriture-sainte, et qui fut fait par l'ordre du chancelier Bacon pour ladi Lumley. Ubaldini mourut au milieu du 16e siècle.

* II. UBALDINI (Petruccio), de Florence, vécut dans le 16e siècle, et demeura au service d'Edouard VI, roi d'Angleterre. On a de lui, I. *La vie de Charlemagne*. II. *Description du royaume d'Ecosse et des Iles qui l'environnent*, Anvers, 1588.

UBALDIS. *V*. BALDE, n° I.

UBERTI (*Fasio*, c'est-à-dire *Bonifacio* de gli), poète et géographe florentin du 14e siècle, a fait une *Relation* en vers de voyages imaginaires, sous ce titre : *Ditta mundo* ou *Dicta mundi*. Elle fut imprimée à Vicence en 1474, in-fol ; mais il n'y a que la première édition qui soit rare et recherchée.

UBIQUISTES. *V*. BRENTIUS.

* UCAY (Gervais), médecin du 17e siècle, natif de Toulouse, a laissé un *Traité sur les maux vénériens*, etc., Amsterdam, 1699, in-12 ; Paris, 1702, 1718, in-12. L'auteur y reconnoît l'efficacité du mercure, mais il condamne son usage en frictions.

* UCELLO (Paul), peintre italien du commencement du 15e siècle, donna le premier à ses *tableaux* cette profondeur idéale qui est l'essence de l'imitation dans la peinture. Il n'y étoit parvenu que par une connoissance profonde de la peinture qu'il avoit étudiée de concert avec le célèbre Giannozzo Manetti, et dans laquelle le peintre et le savant se furent réciproquement très-utiles.

UDALRIC. *Voy*. ULRIC.

UDEN. *Voy*. VAN-UDEN.

* I. UDINE (Hercule), poète de Mantoue, a laissé, I. *L'Eneide de Virgile* en stances de huit vers, Venise, 1597, in-4°. II. *Psyché*, ibid, 1599.

II. UDINE (Jean d'). *Voyez* JEAN, n° XCIX.

* UFFENBACH (Pierre), physicien ordinaire, puis premier médecin de Francfort-sur-Mein, n'a presque fait que des *éditions* d'ouvrages étrangers. On remarque principalement : *Pantheum medicinæ selectum Herculis Saxoniæ ; Thesaurus chirurgicus*, Francofurti, 1610, in-folio.

* UGGERI (François), poète de Parme, embrassa l'état ecclésiastique. En 1600 on lui conféra l'abbaye de Saint-Marcellin. On a de lui, I. *Allégories aux Poésies de Chrysippe de Parme*, Parme, 1574. II. *Poëme pour la naissance du prince de Parme*, ibid., 1610.

UGHELLI (Ferdinand), né à Florence le 21 mars 1595, d'une bonne famille, entra chez les cisterciens. Il eut divers emplois honorables dans son ordre, et devint abbé de Trois-Fontaines à Rome, procureur de la province et consultateur de la congrégation de l'Index. Son humilité lui fit refuser les évêchés qui lui furent offerts par les souverains pontifes ; mais il accepta les pensions qu'Alexandre VII et Clément IX lui donnèrent. Ce savant, aussi recommandable par ses connoissances que par ses vertus, mourut à Rome le 19 mai 1670. On a de lui un ouvrage plein de recherches, sous le titre d'*Italia sacra*, dans lequel il a exécuté sur les évêques d'Italie ce que sainte-Marthe avoit fait pour les églises de France. Il y en a deux éditions : l'une de Rome, in-folio, en 9 vol. imprimés depuis 1641 jusqu'en 1662; l'autre de Venise, 10 vol. in-folio, dont le premier est de l'an 1717, et le dernier de 1722. Cette édition est fort augmentée et perfectionnée, et on y a ajouté une table dans le dixième volume; mais elle est remplie de fautes d'impression.

* I. UGOLIN (Barthélemi), savant canoniste italien, mort en 1618, est l'auteur de plusieurs ouvrages latins assez estimés. Il présenta son *Traité sur les Sacremens*, Rimini, 1587, in-fol., au pape Sixte V, qui le récompensa avec beaucoup de libéralités.

* II. UGOLIN (le comte), seigneur de Pise, fut renommé pour sa bravoure. En 1288, au mois de mars, la guerre s'étant rallumée dans la Toscane entre les Guelphes et les Gibelins, les habitans de Pise mirent à leur tête le comte Guido de Montefeltro, qui vint dans leur ville avec des forces redoutables. Ils avoient mis en prison le comte Ugolin, ses deux fils et ses deux neveux, firent fermer la porte de la tour, en jetèrent la clef dans l'Arno et laissèrent ces malheureux périr de faim. Depuis ce temps on appela la tour qui leur servit de tombeau, la *Tour de Faim*. Cette exécrable cruauté rendit long-temps les habitans de Pise en horreur à toute l'Europe. Dante en a fait la description dans son Enfer, chant 33 ; et cette peinture est une des plus vigoureusement tracées que l'on trouve dans tout le poëme.

UGON. *Voy.* DUGON.

I. UGONIUS (Mathias), évêque de Famagouste en Chypre, au commencement du 16e siècle. On a de lui, I. Un *Traité de la dignité patriarcale*, en forme de dialogue, imprimé à Bâle en 1507. II. Un *Traité des conciles*, appelé *Synoda Ugonia*, imprimé à Venise l'an 1563, in-folio, approuvé par un bref de Paul III du 16 décembre de l'an 1553. C'est un des meilleurs ouvrages et des plus rares qui se soient faits dans le 16e siècle sur ce sujet. On prétend qu'il fut supprimé secrètement par la cour de Rome, parce qu'elle crut apercevoir dans ce livre des maximes quelquefois opposées à ses usages, et des passages favorables aux libertés de l'Eglise de France. Plusieurs bibliographes l'ont annoncé sous ces différentes dates, 1531, 32, 34, 1565 et 68; mais c'est la même édition. Le feuillet seul du titre a été changé pour des raisons particulières que l'on ignore.

* II. UGONIUS (Jean André), né à Salo, et mort à Brescia en 1540, a traduit l'*Enéide* en stan-

ces de huit vers, et composé deux *Comédies*.

ULACQ (Adrien), mathématicien de Gand, a donné, I. Une *Trigonométrie latine*, Goudæ, 1633 in-fol. II. *Logarithmorum Chiliades centum*, 1628, in-fol., traduites en français, in-8°, et dont Ozanam a beaucoup profité.

ULADISLAS. *V.* LADISLAS IX.

ULASTA, jeune fille de Bohême, entra au service de Libussa, épouse du duc Prézemislas, qui prit soin de la faire élever dans les usages des autres femmes sarmates, habiles dans les exercices guerriers : elle surpassa bientôt ses compagnes dans l'art de décocher une flèche, de monter à cheval et de lancer le javelot. Trompée par un amant infidèle, elle conçut la haine la plus furieuse contre les hommes, la fit partager à d'autres femmes qui, dans une nuit, égorgèrent leurs frères et leurs époux, et se rangèrent en armes sous les ordres d'Ulasta pour donner à la Pologne un nouveau gouvernement. Celle-ci recrutant une armée assez considérable de guerrières, battit d'abord les troupes de Prézemislas ; mais ayant donné dans une embuscade, elle y fut tuée : et sa mort termina une guerre aussi sanglante que singulière.

ULFELD *ou* ULEFELD (Cornifix ou Corfits, comte d'), étoit le dixième fils du grand chancelier de Danemarck, d'une des premières maisons du royaume. Christiern IV le nomma grand-maître de sa maison et vice-roi de Norwège, et lui fit épouser sa fille naturelle ; mais Frédéric III, fils et successeur de Christiern IV, craignant son ambition, lui fit essuyer plusieurs désagrémens. Le comte sortit secrètement de Danemarck et se retira en Suède. La reine Christine le reçut très-bien et l'employa dans plusieurs négociations importantes. Mais lorsque cette princesse eut abdiqué le trône, il tomba dans la disgrâce des Suédois et fut mis en prison. Ayant trouvé le moyen de s'évader, il se retira à Copenhague avant d'avoir obtenu l'abolition de ce qu'il avoit fait contre son souverain. Frédéric III le fit alors arrêter, et l'envoya avec la comtesse sa femme dans l'île de Bernholm ; mais peu de temps après il leur permit de voyager. A peine étoient-ils partis, qu'on prétendit avoir découvert une horrible conspiration que le comte avoit tramée contre son prince. Il avoit, dit-on, proposé à l'électeur de Brandebourg de détrôner le roi de Danemarck, et de faire passer la couronne sur la tête de ce monarque. Quoi qu'il en soit de cette accusation, Ulfeld fut condamné à être écartelé le 24 juillet de l'an 1663, comme atteint du crime de lèse-majesté au premier chef. L'arrêt fut exécuté sur une statue de cire en effigie. Il en reçut la nouvelle à Bruges, d'où il partit aussitôt pour se rendre à Bâle. Il vécut quelque temps inconnu avec trois de ses fils et une fille ; mais une querelle survenue entre un de ses fils et un bourgeois de la ville, le fit reconnoître. Contraint d'abandonner cet asile, quoique tourmenté par la fièvre, il descendoit le Rhin dans un bateau, lorsqu'ayant été saisi du froid, il en mourut, âgé de 60 ans, en février 1664, et fut enterré au pied d'un arbre. Ses talens auroient pu le rendre utile à son roi et à sa patrie ; mais il ne s'en servit que pour perdre l'un et l'autre, et pour se perdre lui-

même par son ambition, son orgueil et son humeur inquiète.

ULIVELLI (Côme), peintre de Florence, né en 1622, fut élève de Daniel de Volterre, et renommé pour la peinture à l'huile et à fresque. On admire ses tableaux en ce dernier genre dans les églises de l'Annonciation, du Saint-Esprit et des carmes de Florence, et dans cette dernière sur-tout la *Mort d'Elisée.*

* I. ULLOA (Alfonse), Espagnol de naissance, fut élevé en Italie, et mourut à Venise dans le 16e siècle. On a de lui, I. *Vies des empereurs Ferdinand I et Charles-Quint.* II. *Description du gouvernement d'Espagne.* III. *Avis aux jeunes gens.* IV. *De la dignité de l'homme.* V. *Histoire des Indes orientales*, etc.

* II. ULLOA (Jean), Espagnol, et célèbre théologien des jésuites, professa plusieurs années la théologie dans l'université grégorienne à Rome. Nous avons de lui, I. *Theologia scholastica*, Aug. Vindelicorum, 1719, 6 tom. in-folio. II. *De principio et fine mundi*, 1719, ibid.

III. ULLOA y PEREIRA (Louis de), poète espagnol, né à Toro dans le royaume de Léon, acquit quelque réputation sous le règne de Philippe IV, par ses *Sonnets* et ses autres poésies. La protection du duc d'Olivarès lui fit accorder le gouvernement de Léon, dont il se démit quelque temps avant sa mort, arrivée en 1660. Baillet dit dans ses Jugemens des savans que c'étoit un de ces poètes facétieux et plaisans dont la cour de Philippe étoit remplie. Son talent pour le comique ou le burlesque ne l'empêchoit pas de s'exercer quelquefois dans le sérieux et d'y réussir. Ses ouvrages ont été imprimés en Espagne, 1674, in-4°. Le meilleur de ses poèmes est celui de *Rachel* ou les *Amours d'Alfonse VIII*, dont la traduction a été insérée dans le second volume des Mélanges de littérature étrangère. *Voyez* la Bibliothèque de Nicolas Antoine et les Jugemens des savans, édition de Paris, in-4°, avec les notes de La Monnoye, tom. V.

† IV. ULLOA (Don Antonio), mathématicien espagnol, commandant de l'ordre de Saint-Jacques, né à Séville le 12 janvier 1716, mort en 1795. Dès l'âge de 20 ans, s'étant déjà distingué dans la marine royale, où il obtint par la suite le grade de lieutenant général, il fut adjoint à Don George Juan pour accompagner les académiciens français, envoyés au Pérou pour déterminer la figure de la terre. Onze ans après, revenant en Espagne, il fut fait prisonnier par les Anglais, et conduit à Londres. Cette circonstance lui fit faire connoissance avec plusieurs savans anglais, particulièrement avec Folkes, président de l'académie royale. Ce fut à ce dernier qu'il dut sa liberté et la restitution de tous ses papiers, fruit de ses voyages. Arrivé à Madrid, il publ. a son *Voyage à l'Amérique méridionale*, 1748, 4 volumes in-4°. Cet ouvrage fut traduit en français par Mouvillon, Paris, 1752, deux volumes in-4°. En 1755 il fut envoyé de nouveau en Amérique, où il recueillit les matériaux pour l'ouvrage qu'il publia quelque temps après sous ce titre : *Nouvelles américaines* ou *Entretiens physiques-historiques sur l'Amérique méridionale et septentrionale*, Madrid, 1772. On a encore de lui *La Marine* ou *Forces navales de l'Europe et de l'Afrique*,

2 volumes. Cet ouvrage fut présenté au ministère d'Espagne en 1773. Dans les Mémoires de l'académie des sciences de Paris, année 1778, on fait mention de la découverte, faite par Ulloa, d'un point lumineux dans la lune, en observant l'éclipse de soleil de la même année. Les observations qu'il fit à cette occasion furent imprimées à Madrid en 1779 sous ce titre : *El Eclipse del sol con el anillo refractario dé sus rayos : La Luz de este astro vista del traves del cuerpo dè la luna, ò antorcha solar ensudisco*. L'Espagne doit à ce savant le premier cabinet d'histoire naturelle et le premier laboratoire de métallurgie qu'elle posséda. Elle lui doit aussi le canal de navigation et d'arrosement de la Vieille-Castille. C'est encore Ulloa qui fit connoître à ses compatriotes la platine et ses propriétés, l'électricité et le magnétisme artificiel. Il perfectionna aussi l'art de la gravure, et l'imprimerie espagnole reconnoît les services qu'il lui a rendus. — Des jeunes gens furent envoyés, d'après ses sollicitations et ses instructions, dans les pays étrangers pour s'instruire dans les arts mécaniques et libéraux, afin de pouvoir propager à leur retour ces connoissances en Espagne. — Il dirigea la géographie espagnole dans la rédaction des cartes de son pays. Il fit connoître l'utilité des laines, appelées *Churlas*, très-semblables à celles de Cantorbéry en Angleterre. C'est dans le mélange de ces laines avec celles appelées *Mérinos* que consiste le principal secret pour la fabrication des draps fins. Pour faire mieux connoître sa découverte, il établit à Ségovie, pour le compte du roi, une fabrique d'où sortirent des draps qui égalèrent en finesse ceux qui provenoient des manufactures étrangères.

* ULMUS (Marc-Antoine), médecin du 17e siècle, né à Padoue, pratiqua long-temps son art à Montechiaro, dans le Bressan. Manget lui attribue les ouvrages suivans, I. *Uterus muliebris*, Bononiæ, 1601, in-4°. II. *Physiologia barbæ humanæ*, ibid., 1603, in-folio. III. *Hippocrates medicus*, ibid., 1603, in-4°.

† ULPHILAS *ou* GULPHILAS, évêque des Goths qui habitoient dans la Mœsie, partie de la Dacie, florissoit vers l'an 370 sous l'empire de Valens, dont il obtint une permission pour autoriser les Goths à habiter la Thrace; mais pour l'obtenir il embrassa l'arianisme. On croit qu'Ulphilas a été l'inventeur des lettres gothiques; au moins il est certain qu'il a été le premier qui ait traduit la Bible en langue des Goths; et c'est peut-être ce qui a donné lieu de lui attribuer cette invention, parce qu'avant cette traduction les lettres gothiques n'étoient connues que de très-peu de personnes. Connoissant la langue grecque, il en emprunta quelques caractères pour les unir à ceux de sa langue naturelle, et en forma un nouvel alphabet runique, qu'il composa de 26 lettres classées dans un nouvel ordre, et auxquelles il donna de nouvelles dénominations. On a été long-temps persuadé qu'il n'existoit de la Bible d'Ulphilas que les seuls *Evangiles*, dont un exemplaire précieux, et qui appartenait autrefois à l'abbaye de Werden, dans le duché de Berg, est maintenant déposé dans la bibliothèque d'Upsal; mais dernièrement on a découvert dans la bibliothèque de Wolfenbuttel un autre fragment de la même traduction, renfermant une partie de l'*Epître aux Romains*. Knitel, archidiacre de

Wolfenbuttel, a publié ce fragment, qui concourt à prouver qu'Ulphilas avoit sans doute traduit toute la Bible. Quant au manuscrit des *Evangiles* qui est à Upsal, on le nomme *Codex argenteus* d'Ulphilas, parce qu'il est écrit en lettres d'or et d'argent sur vélin. Le célèbre François Junius et Thomas Mareschal en ont donné une édition en caractères pareils à ceux de ce manuscrit, Dordrecht, 1665, in-4°, avec des notes. Cette traduction a été encore publiée à Stockholm en 1671, in-4°, avec une version suédoise, islandaise et la vulgate latine. J. Cristophe Zahn a publié à Leipsick, 1805, en 1 vol. grand in-4°, une édition des quatre *Evangiles* d'Ulphilas. Cette édition est faite avec le plus grand soin; le texte a été revu d'après la copie faite par Ihre du *Codex argenteus* d'Upsal. On y a joint, outre la traduction latine d'Ihre, qui est en regard du texte, une traduction latine interlinéaire et littérale; la grammaire et le glossaire de Fulda, ce dernier revu par Reinwald; des notes critiques et explicatives au bas des pages, une introduction, une vie de Fulda, et un échantillon imprimé de l'écriture gothique.

ULPIEN (Domitius Ulpianus), célèbre jurisconsulte, tuteur, et depuis secrétaire et ministre de l'empereur Alexandre Sévère, s'éleva jusqu'à la dignité de préfet du prétoire, qui étoit la plus considérable de l'empire. Son attachement aux superstitions païennes lui inspira une haine violente contre les chrétiens qu'il persécuta. Il fut tué par les soldats de la garde prétorienne, l'an 226. (*Voy.* EPAGATHE.) Il nous reste de lui 29 titres de Fragmens recueillis par Anien, qui se trouvent dans quelques éditions du droit civil; ils sont curieux pour connoître les mœurs des Romains. Ulpien est aussi le nom d'un scholiaste de Démosthène.

I. ULRIC (saint), évêque d'Augsbourg, d'une maison illustre d'Allemagne, mort en 973, à 83 ans, se signala dans son diocèse par un zèle apostolique. Jean XV le mit dans le catalogue des Saints au concile de Latran, tenu en 993; et c'est le premier exemple de canonisation faite solennellement par les papes. Les abus qui s'étoient glissés dans cette matière, et le culte rendu à des personnes regardées comme dignes de cet honneur sur des preuves trop légères, avoient obligé le grand pontife des chrétiens à évoquer à lui la décision de ce genre de causes.

II. ULRIC ou UDALRIC, moine de Cluni, né à Ratisbonne vers l'an 1018, et mort au monastère de La Celle le 14 juillet 1093, fut l'une des lumières de l'ordre monastique. Il nous reste de lui, dans le Spicilége de Dom d'Acheri, un recueil des *Anciennes coutumes de Cluni*, qui peut servir à faire connoître quelques usages de son siècle.

* III. ULRIC, fils aîné de Bernard, duc de Carinthie en 1256, succéda à son père, et eut le titre de seigneur de la Carniole. En 1245 il avoit été envoyé avec 200 cavaliers au secours de Venceslas III, roi de Bohême, contre Frédéric-le-Belliqueux, duc d'Autriche; mais battu et fait prisonnier, il ne recouvra sa liberté que l'année suivante. Une des conditions de son élargissement fut qu'il épouseroit Agnès de Mérame que Frédéric avoit répudiée. En 1260 il fonda la

chartreuse de Vronitz, ou Frandenthal, dont son père avoit conçu le projet, mais que le temps ne lui permit pas d'exécuter. Ayant perdu son épouse, il se maria de nouveau en 1263 avec Agnès, fille d'Hermance VI, marquis de Bade. En 1268 il fit ce fameux testament, par lequel il instituoit son héritier universel Prémislas Ottocar II, roi de Bohême, son cousin, en cas qu'il mourût sans enfans, et ne fit aucune mention de Philippe, son frère, archevêque de Salisbury. Les états de Carinthie ne furent pas consultés par le testateur, de crainte que Philippe ne les convoquât un jour pour faire annuller ses dernières volontés; ils le firent nommer successeur de Grégoire de Montelongo, patriarche d'Aquilée, afin de l'éloigner d'eux. Ulric mourut en effet sans postérité le 27 octobre 1269.

* IV. ULRIC DE JUNGINGEN, grand-maître de l'ordre teutonique, se distingua par son courage, et fut tué dans la fameuse bataille de Tasmenberg, gagnée par Jagellon en 1410. Les écrivains polonais l'accusent d'ambition et d'entêtement; mais M. le baron de Wal, dans l'Histoire de l'ordre teutonique, le justifie de ce reproche.

* V. ULRIC (Jean-Jacques), né à Zurich en 1570, mort dans cette même ville en 1639, y professa la langue grecque avec succès. On distingue parmi ses nombreux ouvrages, I. *Oratio complectens historiam Protomartyrum Tigurinorum*, Tiguri, 1628, in-4°; II. *De religione antiquâ sancti Felicis, et Regulæ, etc.*, ibid., 1628, in-4°.

* VI. ULRIC (Jean-Jacques), né à Zurich en 1683, mort dans sa ville natale le 25 mai 1731, a laissé *Miscellanea vetera, nova, theologica, historica, etc.*, latin et allemand, Zurich, 3 volum. 1722, 1724.

I. ULRIQUE-ÉLÉONORE, seconde fille de Charles XI, roi de Suède, et sœur de Charles XII, née en 1688, gouverna la Suède pendant l'absence de son frère avec une sagesse que ce monarque ne put s'empêcher d'admirer. Après la mort de l'Alexandre du nord, elle fut proclamée reine l'an 1719 par les suffrages unanimes de la nation. Elle céda la couronne à son mari Frédéric, prince héréditaire de Hesse-Cassel, l'année d'après; mais elle régna avec lui. Les états assemblés à Stockholm engagèrent cette princesse à renoncer solennellement à tout droit héréditaire sur le trône, afin qu'elle ne parût le tenir que des suffrages libres de la nation. Le pouvoir arbitraire fut alors aboli; les états prescrivirent une forme de gouvernement qu'ils firent ratifier par la princesse; l'autorité du trône fut tempérée par celle des états et du sénat, et le peuple fut rétabli dans ses anciens droits que Charles XII avoit tous violés. Ulrique-Eléonore employa les ressources de son génie pour rappeler dans son royaume la paix, et avec elle les arts, le commerce et l'abondance. Elle mourut le 6 décembre 1741, chérie et adorée de tous ses sujets qui la regardoient comme leur mère.

II. ULRIQUE-ÉLÉONORE, fille de Frédéric III, roi de Danemarck, épousa Charles XI, roi de Suède, en 1680, et fut mère de Charles XII. Cette princesse vertueuse mourut en 1693 d'une maladie causée par les chagrins que

lui donnoit son époux. Charles XI avoit dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets, en établissant contre eux une espèce de cour de justice nommée la chambre des liquidations. Une foule de citoyens ruinés par cette commission remplissoient les rues de Stockolm et venoient tous les jours pousser des cris inutiles à la porte du palais. La reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avoit. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jeta en larmes aux pieds de son mari pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le roi, ainsi que nous l'avons rapporté à l'article de Charles XI, lui répondit gravement : « Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, et non des avis. »

* ULSENIUS (Théodoric), médecin du 15e siècle, mort à Bois-le-Duc, physicien de Nuremberg en 1486, a laissé, *De pharmacandi comprobatâ ratione libri duo*, Norimbergæ, 1496, in-8°.

* ULSTAD (Philippe), médecin, natif de Nuremberg, enseigna avec succès à Fribourg en 1525. On a de lui, *De epidemiâ tractatus*, Basileæ, in-8°, 1526. II. *Cœlum philosophorum, seu de secretis naturæ liber, etc.*, Argentorati, 1528, in-fol.; Parisiis, 1544, in-8°.

ULUG-BEIG, prince persan, s'attacha à l'astronomie. Son *Catalogue des étoiles fixes*, rectifié pour l'année 1434, fut publié par le savant Thomas Hyde, à Oxford, en 1665, in-8°, avec des notes pleines d'érudition. Ce prince fut tué par son propre fils en 1449, après avoir régné à Samarcande environ 40 ans. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, on lui en attribue un autre sur la chronologie, intitulé *Epochæ celebriores Chataïorum, Syro-Græcorum, Arabum, Persarum et Charasmiorum.* Il a été traduit en latin par Jean Greaves, et publié à Londres avec l'original arabe, 1650, in-4°.

ULUZZALI. *Voyez* Louchali.

ULYSSE (Mythol.), roi de l'île d'Ithaque dans la mer Egée, fils de Laërte et d'Anticlée, épousa Pénélope fille d'Icare, qu'il aima passionnément. Craignant d'être obligé de la quitter, il contrefit l'insensé pour ne point aller au siége de Troie. Mais Palamède découvrit cette ruse, en mettant son fils Télémaque, encore enfant, devant le soc d'une charrue qu'il faisoit tirer par des bœufs. Ulysse de crainte de blesser son fils leva la charrue. Cette attention découvrit sa feinte et il fut contraint de partir; mais gardant au fond du cœur une haine implacable contre Palamède (*voyez* cet article), qu'il ne tarda pas de satisfaire. Il rendit de grands services aux Grecs par sa prudence et ses artifices. Ce fut lui qui alla chercher Achille chez Lycomède, où il le trouva déguisé en femme. Il le découvrit, en présentant aux dames de la cour des bijoux, parmi lesquels il y avoit des armes, sur lesquelles ce jeune prince se jeta aussitôt. Il l'amena au siége de Troie, et y apporta en même temps les flèches d'Hercule que ce héros avoit données à son ami Philoctete. Ulysse enleva le Palladium avec Diomède, tua Rhésus, roi de Thrace, dont il amena les chevaux blancs au camp des Grecs; il fut un de ceux qui s'enfermè-

rent dans le cheval de bois, et contribua par son courage à la prise de Troie. Pour prix de ses exploits et de son éloquence, les capitaines grecs lui adjugèrent, après la mort d'Achille, les armes de ce héros, qu'il disputa à Ajax (*Voyez* ce mot.) Troie ayant été prise et réduite en cendres, il tua Orsiloque fils d'Idomenée, roi de Crète, qui s'opposoit à ce qu'il eût part au butin. Il immola Polixène, fille de Priam, sur le tombeau d'Achille, et précipita du haut d'une tour Astyanax fils d'Hector. En retournant à Ithaque, il courut plusieurs dangers sur mer, et lutta pendant dix années contre sa mauvaise fortune. Il fit naufrage sur les côtes d'Afrique, et ayant remis à la voile, son vaisseau se brisa auprès de l'île des Cyclopes, où Polyphème dévora 4 de ses compagnons, l'enferma avec le reste dans son antre, d'où ce prince sortit heureusement après avoir crevé le seul œil qu'eût le monstre. De là Ulysse s'enfuit aux îles Eoliennes. Eole, pour marque de sa bienveillance, lui donna des outres où les vents étoient enfermés. Mais ses compagnons les ayant ouvertes par curiosité, les vents s'échappèrent et firent un désordre épouvantable. L'orage jeta Ulysse sur les côtes d'Afrique chez les Lestrigons, peuple barbare qu'il quitta bientôt. Ayant abordé dans l'île de Circé, cette enchanteresse eut de lui un fils appelé Télegone; et pour le retenir, changea tous ses compagnons en pourceaux; mais il la força l'épée à la main de les lui rendre sous leur première forme. En sortant de l'île de Circé il descendit aux enfers où, il trouva sa mère Anticlée et le devin Tirésias qui lui apprirent une partie de sa destinée. De retour sur la terre, les vents le jetèrent sur l'île des Sirènes, dont il évita les enchantemens en bouchant avec de la cire les oreilles de ses compagnons. Etant sorti de cette île, il fit naufrage auprès de celle de la nymphe Calypso qui voulut en vain se l'attacher. Neptune lui ayant suscité une nouvelle tempête, il perdit ses vaisseaux, se sauva sur un morceau de bois, et arriva à Ithaque dans un état si triste qu'il ne fut reconnu de personne. Il se mit cependant parmi les amans de Pénélope, pour tendre l'arc qu'on avoit proposé et dont Pénélope devoit être le prix. Il en vint à bout, se fit reconnoître, rentra dans le sein de sa famille, et tua tous ses rivaux. (*Voyez* l'art. Irus.) Quelque temps après il se démit de ses états entre les mains de Télémaque, parce qu'il avoit appris de l'oracle qu'il mourroit de la main de son fils. Il fut en effet tué par Télégone qu'il avoit eu de Circé. (*Voyez* Télégone.) Il fut mis au nombre des demi-dieux. Les aventures d'Ulysse font le sujet de l'Odyssée d'Homère qui le représente comme un héros brave dans les combats, prudent dans les entreprises, sage et éloquent dans les conseils. Virgile le peint, au contraire, comme un fourbe et un scélérat.

* UNION (le comte de l'), général espagnol, commanda, en 1793, l'aîle gauche de l'armée aux ordres de M. de Ricardos, et partagea les succès de ce général, qui lui dut, à ce que l'on crut alors, une grande partie de ses triomphes. Il se signala particulièrement, le 22 septembre, à la bataille de Trouillas, et le 28 novembre, près de Céret. Ricardos et Oreilly, qui devoient rem-

placer ce dernier, étant morts tous deux successivement, le comte de l'Union fut nommé en mars 1794, au commandement de l'armée espagnole, qui le chérissoit à cause de sa jeunesse, de son activité et de sa bravoure. Mais il fut moins heureux dès qu'il commanda en chef; et loin de poursuivre les succès de l'année précédente, il se vit mal secondé, et éprouva plusieurs revers. Imaginant que la malveillance étoit la principale cause de ses échecs, il résolut d'employer tous les moyens pour y remédier et pour remettre de l'ensemble dans son armée; il fit en conséquence désarmer un corps de six mille hommes qui s'étoit mal conduit à une attaque qu'il tenta pour délivrer le fort de Bellegarde; mais il fut tué en novembre à la sanglante bataille de Figuières, et sa mort devint le signal d'une déroute qui coûta beaucoup de monde aux Espagnols, et entraîna la perte du fort de ce nom, où les Français prirent cinq mille hommes et cent bouches à feu.

UNITAIRES. *V.* les articles SOCIN, ORELLIUS, DAVIDIS, etc.

* UNROCH Ier, duc de Frioul vers l'an 790, resta constamment attaché à Charlemagne, et le servit courageusement dans toutes ses guerres. Ce monarque l'envoya, en 795, contre les Huns de la Pannonie, qu'il défit dans une grande bataille, où périrent deux de leurs généraux. Il prit leur capitale, s'empara du riche trésor qu'Attila avoit amassé des dépouilles de toutes les provinces subjuguées, et l'envoya à Charlemagne, qui en fit porter une partie au pape Adrien I, et distribua l'autre aux soldats. Unroch les vainquit encore deux fois, et les força à se soumettre à Charlemagne, en demandant le baptême. Tendon, l'un de leurs chefs qui n'avoit pas pris part à ces guerres, et qui vivoit paisiblement à la cour de l'empereur, dont il suivoit la religion, ne vit pas plutôt ses concitoyens privés des plus braves capitaines, qu'il les souleva de nouveau contre le vainqueur. Charlemagne ordonna au duc de Frioul, en 799, de marcher contre eux, et de les réduire. Unroch leur livra la bataille, et périt dans les bras de la victoire. Tendon fut fait prisonnier, et paya de sa tête sa rébellion.

* UNTZER (Mathias), médecin, né en 1581 dans la ville d'Hall en Saxe, et mort le 7 août 1624, parcourut les principales universités d'Allemagne et d'Italie, et prit le bonnet de docteur à Bâle. Voici ses principaux ouvrages: I. *De Nephritide, seu renum calculo*, Halæ Saxonum, 1614, in-4°. II. *De lue pestiferâ libri tres*, ibidem, 1615, in-4°. III. *Tractatûs medico-chymici septem libri* etc., ibid. 1634, in-4°. IV. *De sulphure tractatus medico-chymicus*, ibid. 1620, in-4°.

I. UPTON (Nicolas), Anglais, se trouva au siége d'Orléans en 1428. Il fut depuis chanoine et précenteur de Sarisbery. Edouard Bissæus publia un Traité de ce chanoine, *De Studio militari*, joint à d'autres ouvrages de même espèce, Londres, 1654, in-fol. Upton vivoit encore en 1453.

† II. UPTON (Jacques), savant théologien, né en 1670 au comté de Chess, mort en 1749, maître d'une école de grammaire à Tauton, au comté de Sommerset. On a de lui, I. une excellente édition du *Maître d'école d'Asham*, avec des notes,

1711, in-8°., et une autre de l'*Art poétique* d'Aristote.

* III. UPTON (Jacques), fils du précédent, né à Tauton, mort en 1760, élève du collége d'Exeter à Oxford, puis recteur de Rissington au comté de Gloucester et chanoine de Rochester, a donné, I. une édition d'*Epictète* d'Arrien, 2 vol. in-4°. II. Une autre de la *Reine des Fées* de Spencer, 2 vol. in-4°. III. Des *Observations* sur Shakespeare, in-8°, qui ne sont pas toujours justes et impartiales.

URANIE (Mythol.), l'une des Muses: elle présidoit à l'astronomie. On la représente sous la figure d'une jeune fille, vêtue d'une robe couleur d'azur, couronnée d'étoiles, soutenant un globe avec les deux mains, et ayant autour d'elle plusieurs instrumens de mathématiques. — URANIE fut aussi le nom de plusieurs nymphes, et un surnom célèbre de Vénus. Sous le nom d'Uranie, c'est-à-dire, céleste, on adoroit Vénus comme la déesse des plaisirs innocens de l'esprit; et on l'appeloit par opposition Vénus terrestre, quand elle étoit l'objet d'un culte infâme et grossier.

URANIUS (Henri ou VONDEM HIMMEL), prêtre, savant littérateur né à Rées dans le duché de Clèves, fut recteur du collége d'Emmeric, où il travailla à l'instruction de la jeunesse avec beaucoup de zèle pendant 55 ans, et mourut en 1579. Uranius possédoit le latin, le grec et l'hébreu. On a de lui, I. *Grammaticæ hebreæ Compendium*, Cologne, 1559, in-12. II. *De usu litterarum servilium*, Cologne, 1570; ouvrage relatif au précédent. III. *De re nummariâ, mensuris et ponderibus*, Cologne, 1569, in-4°.

URANTON. *Voyez* DURANTON.

URANUS, premier roi du peuple connu depuis sous le nom d'Atlantes, fut père de Saturne et d'Atlas. Ce prince rassembla dans les villes, suivant Diodore de Sicile, les hommes qui avant lui étoient répandus dans les campagnes: il les retira de la vie brutale et désordonnée qu'ils menoient; il leur enseigna l'usage des fruits et la manière de les garder, et leur communiqua plusieurs inventions utiles. Son empire s'étendoit presque par toute la terre, mais sur-tout du côté du septentrion et de l'occident. Comme il étoit soigneux observateur des astres, il détermina plusieurs circonstances de leur révolution. Il mesura l'année par le cours du soleil, et les mois par celui de la lune; et il désigna le commencement et la fin des saisons. Les peuples qui ne savoient point encore combien le mouvement des astres est égal et constant, étonnés de la justesse de ses prédictions, crurent qu'il étoit d'une nature plus qu'humaine; et après sa mort ils lui décernèrent les honneurs divins, à cause de son habileté dans l'astronomie, et des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui. Ils donnèrent son nom à la partie supérieure de l'univers, c'est-à-dire, au ciel, tant parce qu'ils jugèrent qu'il connoissoit particulièrement tout ce qui arrive dans le ciel, que pour marquer la grandeur de leur vénération par cet honneur extraordinaire qu'ils lui rendoient. (Diodore de Sicile). *Voy.* ATLAS et SATURNE.

I. URBAIN (saint), disciple de l'apôtre saint Paul, fut évêque de Macédoine; mais on ne sait rien de particulier sur sa vie.

II. URBAIN (saint), pape après Calixte I, le 21 octobre 223, eut la tête tranchée pour la foi de Jésus-Christ, sous l'empire d'Alexandre-Sévère, le 25 mai de l'an 230. Il avoit rempli son ministère en homme apostolique et en vrai chrétien.

III. URBAIN II, appelé auparavant Otton ou Oddon, religieux de Cluni, natif de Châtillon-sur-Marne, parvint aux premiers emplois de son ordre. Grégoire VII, bénédictin comme lui, ayant connu sa piété et ses lumières, l'honora de la pourpre romaine. Après la mort du pape Victor III, il fut placé sur la chaire de Saint-Pierre le 12 mars 1088. Il se conduisit avec beaucoup de prudence pendant le schisme de l'antipape Guibert. Il tint, en 1095, le célèbre concile de Clermont en Auvergne. Il y fut ordonné de communier en recevant séparément le corps et le sang de Jésus-Christ ; ce qui prouve que l'usage ordinaire étoit encore de communier sous les deux espèces. On y fit aussi la publication de la première croisade pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Les pélerinages des chrétiens d'occident aux lieux saints furent l'occasion de cette confédération. Les pélerins marchoient à la Terre-Sainte en grandes troupes et bien armés : on le voit par l'exemple des 7000 Allemands qui firent ce voyage en 1064, et qui se défendirent si vaillamment contre les voleurs arabes. Les Musulmans laissoient à la vérité aux chrétiens, leurs sujets, le libre exercice de la religion ; ils permettoient les pélerinages, faisoient eux-mêmes celui de Jérusalem qu'ils nomment la Maison-Sainte et qu'ils ont en vénération ; mais leur haine pour les chrétiens éclatoit en mille manières ; ils les accabloient de tributs, leur interdisoient l'entrée des charges et des emplois, et les obligeoient de se distinguer, en portant un habit qui passoit pour méprisable parmi eux ; enfin ils leur défendoient de construire de nouvelles églises et les tenoient dans une contrainte qui pouvoit être regardée comme une persécution perpétuelle. Ce furent ces mauvais traitemens qui excitèrent le zèle d'Urbain II ; mais les croisades ne servirent pas beaucoup aux chrétiens de l'orient, et elles corrompirent ceux de l'occident. (*Voyez* le Discours de l'abbé Fleury sur les croisades). Urbain mourut à Rome le 29 juillet 1099, après avoir conduit le vaisseau de l'Eglise, dit le P. Longueval, avec autant de sagesse que de courage. Il combattit à la fois un antipape violent et accrédité, un empereur schismatique, un roi de France peu réglé dans ses mœurs, un roi d'Angleterre violent et peu religieux, et des prélats concubinaires et simoniaques. On a de lui cinquante-neuf *Lettres* dans les Conciles du P. Labbe. Dom Ruinart a écrit sa Vie en latin ; elle est aussi curieuse qu'intéressante. On la trouve dans les Œuvres posthumes de Mabillon.

IV. URBAIN III, appelé auparavant Hubert Crivelli, archevêque de Milan, sa patrie, fut élu pape après Lucius III à la fin de novembre 1185. Il eut de grandes contestations avec l'empereur touchant les terres laissées par la comtesse Mathilde à l'Eglise de Rome. Il l'auroit excommunié si on ne lui avoit fait sentir l'imprudence de cette démarche. Ce pontife mourut à Ferrare le 19 octo-

bre 1187, après avoir appris la funeste nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin. Ce fut cette perte qui avança sa dernière heure. Son zèle étoit ardent, mais il ne fut pas toujours éclairé.

V. URBAIN IV (Jacques-Pantaléon dit de Court-Palais), né à Troyes en Champagne, d'un cordonnier, s'éleva par son mérite. D'abord archidiacre de Laon, ensuite de Liège, il avoit été fait évêque de Verdun, légat apostolique en diverses contrées, patriarche de Jérusalem. Enfin, après la mort d'Alexandre IV, il fut placé sur la chaire pontificale le 29 août 1261. Il publia une croisade contre Mainfroi, usurpateur du royaume de Sicile en 1263; institua la fête du saint-sacrement, qu'il célébra pour la première fois le jeudi d'après l'octave de la Pentecôte 1264. Il fit composer l'office de cette fête par saint Thomas d'Aquin; c'est le même qu'on récite encore. Mais le pape Urbain étant mort en cette même année à Pérouse, la célébration de cette solennité fut interrompue pendant plus de quarante ans. Elle avoit été ordonnée dès l'année 1246 par Robert de Torote, évêque de Liége, à l'occasion des révélations fréquentes qu'une sainte religieuse hospitalière, nommée Julienne, recevoit depuis long-temps. Urbain n'oublia pas sa patrie lorsqu'il fut pape. Il offrit la Sicile à Charles d'Anjou, frère de saint Louis; il fut toujours attaché aux Français et sur-tout aux Champenois. Non content d'avoir construit ou rétabli dans différentes villes des temples magnifiques, il convertit sa maison paternelle de Troyes en une église dédiée à saint Urbain. On a d'Urbain IV une *Paraphrase* du *Miserere* dans la Bibliothèque des Pères, et soixante-une *Lettres* dans le Trésor des anecdotes du P. Martenne: elles peuvent servir à l'histoire ecclésiastique et profane de ce temps-là. Pendant qu'il étoit archidiacre à Liège, le pape Innocent IV étant à Lyon l'envoya en Allemagne pour quelques affaires de l'Eglise romaine. Là, trois gentilshommes du diocèse de Trèves le firent prendre et le retinrent quelque temps prisonnier, après lui avoir volé ses chevaux, son argent et d'autres meubles. « Lorsqu'il fut pape, ces gentilshommes, dit Fleury, lui offrirent de lui restituer ce qu'ils lui avoient pris et de lui donner satisfaction pour l'insulte, demandant seulement dispense d'aller en personne recevoir l'absolution de l'excommunication qu'ils avoient encourue, attendu les périls des chemins et les ennemis qu'ils avoient. Le pape donna la permission au prieur des frères-prêcheurs de Coblentz de les absoudre, et de leur déclarer ensuite qu'il leur remettoit libéralement en vue de Dieu tout le tort et l'injure qu'ils lui avoient faits; leur enjoignant seulement de s'abstenir désormais de pareilles violences. » La lettre est du 9 juillet 1264. Ainsi le pontife oublia les injures faites au légat. Urbain IV ne dut son élévation qu'à lui-même, et eut le mérite de parvenir par ses talens et ses vertus de la classe la plus obscure au sommet de la grandeur; mais il n'exerça jamais lui-même le métier de savetier, comme Voltaire l'a prétendu; il vint très-jeune à Paris pour faire ses études, et non pour raccommoder des souliers. *Voyez* l'Histoire ecclésiastique de Fleury, liv. 83, n° 5.

VI. URBAIN V (Guillaume de

Grimoald), fils du baron du Roure et d'Emphelise de Sabran, sœur de saint Elzear, né à Grisac, diocèse de Mende, dans le Gévaudan, se fit bénédictin et fut abbé de Saint-Germain d'Auxerre, puis de Saint-Victor de Marseille. Après la mort d'Innocent VI il obtint la papauté le 27 octobre 1362. Le saint-siége étoit alors à Avignon; Urbain V le transféra à Rome en 1367. Il y fut reçu avec d'autant plus de joie, que depuis 1304 que Benoît XI sortit de cette ville, aucun pape n'y avoit résidé. L'an 1370 Urbain quitta Rome pour revenir à Avignon. Sainte Brigitte lui fit dire de ne pas entreprendre ce voyage, parce qu'il ne l'acheveroit pas. Il partit cependant et arriva le 24 septembre à Avignon, où il fut aussitôt attaqué d'une grande maladie qui l'emporta le 19 décembre. Le pape Urbain V avoit bâti plusieurs églises, fondé divers chapitres de chanoines, et signalé son pontificat en réprimant la chicane, l'usure, le déréglement des ecclésiastiques, la simonie et la pluralité des bénéfices. Il entretint mille écoliers dans diverses universités, et il les fournissoit des livres nécessaires. Il fonda à Montpellier un collége pour 12 étudians en médecine. Pour avoir plus à donner à l'indigence, il ne donna rien à sa famille. A l'exception de son frère qu'il décora de la pourpre et d'un neveu qu'il fit évêque de Saint-Papoul, il n'augmenta la fortune d'aucun; il ne souffrit pas même que son père qui vivoit encore lorsqu'il fut élu pape, acceptât du roi Jean une pension de 600 livres que ce prince vouloit lui faire à sa considération. Tendre père des pauvres, il leur distribuoit des remèdes et des alimens, donnoit des conseils à ceux que la chicane poursuivoit injustement, plaçoit des filles exposées à se perdre, soutenoit les familles honorables tombées dans la misère. Sa vie étoit d'un pénitent austère; et quoiqu'il eût mis dans sa table la plus grande frugalité, il partageoit encore avec les indigens le peu de mets qu'on lui servoit. On a de lui quelques *Lettres* peu importantes.

VII. URBAIN VI (Barthélemi Prignano), natif de Naples et archevêque de Bari, fut élevé sur la chaire de Saint-Pierre contre les formes ordinaires, n'étant pas cardinal, et dans une espèce de sédition du peuple le 9 avril 1378. Les cardinaux élurent peu de temps après le cardinal Robert de Genève qui prit le nom de Clément VIII. Cette double élection fut l'origine d'un schisme aussi long que fâcheux qui déchira l'Eglise. Urbain fut reconnu par la plus grande partie de l'empire, en Bohême, en Hongrie, en Angleterre. L'an 1383 le pontife fit prêcher une croisade en Angleterre contre la France et contre le pape Clément VII son compétiteur; et pour la soutenir, il ordonna la levée d'une décime entière sur toutes les églises d'Angleterre: « Car, dit Froissard, les gens de guerre ne se payent pas de pardons. » Un évêque fut chargé de cette armée ecclésiastique, qui se battit également contre les Clémentins et les Urbanistes, et qui finit par être dissipée. Urbain, au désespoir, fit arrêter six de ses cardinaux qui avoient, dit-on, conspiré de le faire déposer et brûler comme hérétique. Ce complot étoit réel; Urbain fit mourir les coupables, après leur avoir fait subir la question la plus cruelle. Il n'excepta qu'un

cardinal évêque de Londres qu'il délivra à la prière du roi d'Angleterre. Une telle conduite n'étoit guère propre à lui attirer des amis; ses plus intimes l'abandonnèrent de jour en jour. Sa cour étoit un désert. Il n'en devint que plus dur et inflexible. Aussi sa mort, arrivée en 1389, fut une fête pour le peuple : il avoit cependant du mérite et des vertus. Grand canoniste, ami des gens de lettres, ennemi de la simonie et du faste, dur à lui-même, portant sans cesse le cilice, patient dans l'adversité, sensible au malheur des autres ; en un mot digne d'être pape, s'il ne l'avoit jamais été. Mais dès qu'il eut obtenu cette dignité, il montra un zèle indiscret qui aliéna les esprits. Le lendemain de son couronnement il invectiva les autres prélats de sa cour, et quelques jours après il ne traita pas mieux les cardinaux. Ce furent tous les jours de nouvelles scènes qui marquoient dans son caractère autant de bizarrerie que de dureté. Tantôt affectant un grand mépris pour les richesses, il renvoyoit avec des injures les collecteurs des revenus du saint siége : tantôt affichant sa supériorité sur les premières têtes de l'Europe, il disoit qu'il sauroit bien se faire justice des rois de France et d'Angleterre dont les divisions avoient causé tant de maux à la chrétienté. Ces manières si déplacées firent penser aux cardinaux que le faîte des honneurs *avoit dérangé le cerveau de ce pontife*. (Histoire de l'Eglise gallicane livre 41.) Urbain avoit fait, le 11 avril 1389, trois Institutions mémorables. La première fut de diminuer encore l'intervalle du Jubilé ; il le fixa à 33 ans, se fondant sur l'opinion que J. C. a vécu ce même nombre d'années sur la terre. La seconde Institution fut la fête de la Visitation de la Sainte Vierge. Enfin il statua qu'à la fête du Saint-Sacrement on pourroit célébrer nonobstant l'interdit ; et que ceux qui accompagneroient le Viatique depuis l'église jusque chez un malade, et de chez le malade à l'église, gagneroient cent jours d'indulgence.

VIII. URBAIN VII, Romain, appelé auparavant Jean-Baptiste Castagna, et cardinal sous le titre de Saint-Marcel, obtint la tiare après Sixte-Quint, le 15 septembre 1590. Ce pape, qui l'aimoit beaucoup, l'avoit regardé comme son successeur. Il dit un jour aux cardinaux « que les poires étoient pourries, qu'il leur falloit des châtaignes ; » faisant allusion aux poires qu'il portoit dans ses armoiries et aux châtaignes qui étoient celles de la famille de Castagna. La piété et la science d'Urbain VII faisoient attendre de grandes choses de son gouvernement ; mais il mourut 12 jours après son élection, le 27 du même mois. Sa résignation éclata dans ses derniers momens. « Le Seigneur, dit-il avant que d'expirer, me dégage des liens qui auroient pu m'être funestes. »

IX. URBAIN VIII, de Florence (Maffeo Barberino), monta sur le trône pontifical après le pape Grégoire XV, le 6 août 1623. Il réunit le duché d'Urbin au saint siége ; il approuva l'ordre de la Visitation, confirma les capucins dans la possession du titre de *vrais Enfans de saint François* (*Voy.* BASCHI), et supprima les jésuitesses en 1631. Il donna en 1642 une Bulle qui renouvelle celles de Pie V contre Baïus et les autres qui défendent

de traiter des matières de la grace. La même bulle d'Urbain déclare que l'Augustin de Jansénius renferme des propositions déjà condamnées. Il publia la même année une bulle sur un objet différent. Cette nouvelle constitution défendoit de prendre du tabac dans l'église sous peine d'excommunication. Ce fut à ce sujet qu'on vit Pasquin se plaignant de la sévérité du pape, se servir de ce passage de Job : *Contra folium quod vento rapitur, ostendis potentiam tuam, et stipulam siccam persequeris.* « Vous faites éclater votre puissance contre une feuille que le vent emporte, et vous persécutez une paille sèche. » Ce pontife mourut le 29 juillet 1644, après avoir rempli tout ce qu'on est en droit d'attendre d'un pape vertueux et éclairé. Il entendoit si bien le grec, qu'on l'appeloit l'*Abeille Attique*, et il réussissoit dans la poésie latine. Il corrigea les hymnes de l'Eglise. Ses *Vers latins sacrés* ont été imprimés à Paris au Louvre, in-folio, avec beaucoup d'élégance, sous ce titre : *Maffei Barberini poëmata.* Les plus considérables de ses pièces sont, I. Des *Paraphrases* sur quelques Psaumes et sur quelques Cantiques de l'ancien et du nouveau Testament. II. Des *Hymnes* et des *Odes* sur les fêtes de J. C., de la Ste. Vierge et de plusieurs Saints. III. Des *Epigrammes* sur divers hommes illustres. Tous ces différens ouvrages ont de la noblesse; mais ils manquent presque tous de chaleur et d'imagination. On a encore de ce pape des *Poésies italiennes*, imprimées à Rome en 1640, in-12. Ce fut Urbain VIII qui le premier donna le titre d'*Eminentissime* aux cardinaux, aux trois électeurs ecclésiastiques, et au grand-maître de Malte. *Voyez* MALACHIE, n° II.

X. URBAIN DE BELLUNO (Urbanus Valerinus ou Bolzanus), cordelier et précepteur du pape Léon X, mort en 1524, à 84 ans, est le premier, selon Vossius, qui ait donné une *Grammaire grecque* en latin qui mérite quelque estime, in-4°, Paris, 1543. Il a donné aussi une Collection d'anciens grammairiens, sous le titre de *Thesaurus Cornucopiæ*, Venise, 1496.

URBANISTES. *Voyez* CLAIRE.

URBIN. *Voyez* BRAMANTE.

URCÆUS (Antoine), surnommé *Codrus*, né le 17 août 1446, à Herbéria ou Rubiéra, ville du territoire de Reggio, enseigna les belles-lettres à Forli avec des appointemens considérables. De là il passa à Bologne où il fut professeur des langues grecque et latine, et de rhétorique. L'irréligion et le libertinage déshonorèrent sa jeunesse; et quoiqu'il fît l'esprit fort, il ajoutoit foi aux présages les plus ridicules; mais il se repentit de ses impiétés et de ses égaremens, et il mourut à Bologne dans de grands sentimens de piété en 1500. On mit sur son tombeau pour toute épitaphe : CODRUS ERAM. Sa santé avoit toujours été très-foible. Avec un extérieur doux il avoit l'humeur bilieuse et sévère. Il étoit avare de louanges, et prodiguoit les critiques, surtout à l'égard des auteurs modernes. On a de lui, I. Des *Harangues*. II. Des *Sylves*, des *Satires*, des *Epigrammes* et des *Eglogues* en latin, dont il y a eu plusieurs éditions, quoique le mauvais l'emporte sur l'excellent. Urcæus étoit cependant un homme d'esprit, plein de gaieté et de

saillies. Le prince de Forli s'étant un jour recommandé à lui : « Les affaires vont bien, répondit Urcæus, Jupiter se recommande à Codrus : depuis ce mot, le nom de *Codrus* lui fut donné. Ses ouvrages sont assez rares, surtout de l'édition de Bologne, 1502, in-folio. Ils parurent sous le titre de *Sermones festivi*. Quoiqu'ils contiennent des discours assez libres et des poésies galantes, quelques bibliographes les ont mis au rang des sermons. On voit bien, en les lisant, que le seul but de l'auteur étoit de s'amuser et de divertir ses lecteurs, quoiqu'il n'y réussisse pas toujours. Bayle, qui n'avoit pas eu occasion de les voir, a commis beaucoup de fautes dans l'article d'URCÆUS CODRUS. Les œuvres d'Urcæus reparurent en 1515, 1 vol. in-4°.

URÉE, *ou plutôt* VRÉE *ou* WRÉE (Olivier), en latin *Vredius*, se fit jésuite, et rentra ensuite dans le monde, où il continua de s'appliquer à l'étude des langues savantes, et à l'histoire de sa patrie. Il occupa des places distinguées dans la magistrature à Bruges, et mourut en 1652. On a de lui, I. La *Généalogie des Comtes de Flandre*, en latin, Bruges, 1642 et 1643, 2 vol. in-folio, II. *Les Sceaux des Comtes de Flandre*, 1639, in-fol. L'un et l'autre ont été très-mal traduits en français et imprimés à Bruges, 1641 et 1643, 3 vol. in-fol. III. Une *Histoire de Flandre* en latin, Bruges, 1650, 2 vol. in-fol. Le dernier tome est le plus rare à trouver. *Voyez la Méthode pour étudier l'Histoire*, de Lenglet, tom. 14, pag. 262.

†I. URFÉ (Honoré d'), comte de Château-neuf, marquis de Valromery, naquit à Marseille le 11 février 1567, de Jacques d'Urfé, d'une illustre maison de Forez, originaire de Souabe. Il fut le cinquième de six fils et le frère de six sœurs. Après avoir fait ses études à Marseille et à Tournon, il fut envoyé à Malte d'où il retourna dans le Forez, ne pouvant pas supporter les privations du célibat. Anne d'Urfé son frère avoit épousé en 1574 Diane de Chevillac de Château-Morand, riche et seule héritière de sa maison. Ce mariage ayant subsisté pendant 22 ans, fut rompu pour cause d'impuissance en 1598. Anne embrassa l'état ecclésiastique. Diane resta libre pendant quelques années; ensuite cédant aux poursuites d'Honoré, qui ne vouloit pas laisser sortir de sa maison les grands biens qu'elle y avoit apportés, elle consentit à l'épouser. Ce mariage n'étant fondé que sur l'intérêt, les deux époux vécurent peu de temps dans une parfaite intelligence. La malpropreté de Diane, toujours environnée de grands chiens, qui causoient dans sa chambre et même dans son lit une saleté insupportable, dégoûtèrent bientôt son mari. D'ailleurs d'Urfé avoit espéré qu'il naîtroit de ce mariage des enfans qui pussent conserver dans sa maison les biens que Diane y avoit apportés ; mais au lieu d'enfans, elle accouchoit tous les ans de môles informes. Il se retira donc en Piémont où il coula des jours heureux, débarrassé des épines de l'hymen et de l'ennui du ménage. Il mourut à Villefranche en l'année 1625. Sa maison est éteinte. Ce fut vraisemblablement pendant sa retraite en Piémont qu'il composa son *Astrée*, 4 vol. in-8°, augmentée d'un 5ᵉ par Baro son secrétaire. Cette Pastorale fut la folie de toute l'Europe pen-

dant plus de 50 années. C'est un tableau de toutes les conditions de la vie humaine, qui laisse peu à désirer du côté de l'invention, des mœurs et des caractères. Ce tableau n'est point fait à plaisir, et tous les événemens, couverts d'un voile ingénieux, ont un fondement véritable dans l'histoire des amours de l'auteur avec Diane de Château-Morand, ou dans celle des galanteries de la cour de Henri IV. Il est vrai que les caractères ne sont pas toujours assortis au genre pastoral, et que les bergers de l'*Astrée* jouent le rôle tantôt d'un courtisan délicat et poli, et tantôt d'un sophiste très-pointilleux. « Ce livre qui faisoit autrefois les délices des personnes les plus spirituelles, et même des savans, dit Nicéron, n'est plus lu maintenant. Le goût de ces romans de longue haleine, et où les aventures sont entassées les unes sur les autres sans qu'on en voie jamais la fin, a subsisté quelque temps; mais il est entièrement passé. On n'est plus d'humeur à se prêter longtemps à des idées si frivoles; et ceux qui ont conservé le goût du roman ne veulent plus que de ces histoires qui durent assez pour les amuser, mais non point assez pour leur causer de l'ennui. Olivier Patru a donné des éclaircissemens sur l'*Astrée*, où il découvre plusieurs personnes dont Honoré d'Urfé a eu intention de parler sous des noms empruntés; mais c'est une chose qui intéresse maintenant peu de personnes. Le roman de d'Urfé n'est cependant pas sans intérêt pour ceux qui veulent connoître les progrès et les variations du goût dans ce genre de composition, et ses rapports avec les différentes époques des mœurs et de la civilisation. Il marque, en France, l'introduction d'un genre nouveau qui remplaça les romans de chevalerie, et qui, pendant 66 ans, exerça la fertile plume de Gomberville, de La Calprenède, des deux Scudéri, de Desmaretz et de tant d'autres. Tous ces imitateurs enchérirent sur d'Urfé. Il avoit fait des héros de ses bergers, ils firent des bergers de leurs héros, et dans leurs volumineux ouvrages, Mithridate, Alexandre, César, etc. filèrent le parfait amour. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Paris, 1733, en 10 vol. in-12, par l'abbé Souchai. (*Voy.* Souchai.) On a encore de d'Urfé, I. Un Poëme intitulé *la Sirène*, 1611, in-8° ; c'est le premier ouvrage de l'auteur, et il n'annonçoit qu'un poète médiocre. II. Un autre poëme sous le titre de *la Savoisiade*, dont il n'y a qu'une partie d'imprimée. Malherbe voulut le détourner de faire des vers, en lui disant qu'un gentilhomme comme lui devoit éviter le blâme de passer pour mauvais poète, et il eut tort de ne pas suivre ce conseil. III. Une Pastorale en vers non rimés, intitulée *la Sylvanire* ou la *Morte vive*, 1625, in-8°, IV. Des *Epîtres morales*, in-12, 1620. Il n'y a rien dans ce livre, dit Nicéron que de fort commun, et il n'est plus guère connu. La maison d'Urfé a fini dans la personne du petit-neveu du poète, mort en 1724.

II. URFÉ (Anne d'), frère aîné du précédent, fut comte de Lyon, et mourut en 1621, à 68 ans. C'étoit un homme de lettres qui avoit plus d'esprit naturel que de talens littéraires. On a de lui des *Sonnets*, des *Hymnes* et d'autres *Poésies*, 1608, in-4°, qui

pouvoient passer pour médiocres, même pour son temps.

I. URIE, mari de Bethsabée. Sa femme, dit l'Ecriture, étant enceinte de l'adultère qu'elle avoit commis avec David, en donna avis à ce prince qui, pour cacher son crime, engagea Urie à revoir sa femme; mais comme il refusa d'aller à sa maison, David le renvoya au siége de Reblath d'où il venoit, avec des lettres pour Joab, qui eut ordre de le mettre dans l'endroit le plus périlleux, puis de l'y abandonner pour y périr. Cet ordre cruel fut fidèlement exécuté, et le vertueux Urie fut tout à la fois la victime de l'impudicité de sa femme et de celle de son roi.

II. URIE, successeur de Sadoc II dans la grande sacrificature des Juifs, vivoit sous le roi Achaz. Ce prince étant allé à Damas au-devant de Teglathphalasar, et ayant vu dans cette ville un autel profane dont la forme lui plut, en envoya aussitôt le dessin au grand-prêtre Urie, en lui ordonnant de faire sur ce modèle un autel pour le temple. Le grand-prêtre exécuta ponctuellement l'ordre du roi, et par cette action se couvrit d'un opprobre éternel, en trahissant ainsi son ministère.

III. URIE, fils de Séméi, prophétisoit au nom du Seigneur en même temps que Jérémie, et prédisoit contre Jérusalem et tout le pays de Juda les mêmes choses que ce prophète. Le roi Joakim et les grands de sa cour l'ayant entendu, voulurent se saisir de lui et le faire mourir: Urie, qui en fut averti, se sauva en Egypte. Mais Joakim l'ayant fait poursuivre, il fut pris et mené à Jérusalem, où le roi le fit mourir par l'épée, et ordonna qu'on l'enterrât sans honneur dans les sépulcres du peuple.

IV. URIE (Pierre d'), fameux architecte du 16e siècle, construisit le pont d'Almaraz sur le Tage, à quelques milles de Plaisance: chef-d'œuvre comparable à tout ce qui s'est fait de plus beau dans ce genre.

UROOM (Henri-Corneille), peintre, né à Harlem en 1566, passa la plus grande partie de sa vie à voyager. L'Italie ne fut pas oubliée. Il fit dans cette grande école les études nécessaires pour se perfectionner. Paul Bril qu'il rencontra à Rome lui fut surtout d'un grand secours. Uroom s'étant embarqué avec un grand nombre de ses tableaux pour l'Espagne, eut à essuyer une affreuse tempête qui le jeta sur des côtes inconnues, et lui enleva tout son trésor. Quelques ermites, habitans de ces demeures sauvages, exercèrent envers lui l'hospitalité et lui fournirent bientôt l'occasion de retourner dans sa patrie. Le peintre, par reconnoissance, fit plusieurs *tableaux* pour orner leur église. Ce maître avoit un rare talent pour représenter des *Marines* et des *Combats sur mer*. L'Angleterre et les princes de Nassau l'occupèrent à consacrer par son pinceau les victoires maritimes que ces deux puissances avoient remportées. On exécuta même des tapisseries d'après ses ouvrages. Nous ignorons l'année de sa mort.

URRACA ou URRAQUE, fille et héritière d'Alfonse VI, roi de Léon et de Castille, épousa d'abord Raimond de Bourgogne qui la laissa veuve en 1100. Elle se remaria six ans après avec don

Alfonse, roi d'Aragon et de Navarre; et par cette union les couronnes de Léon, de Castille et de Tolède furent sur la même tête. Urraca étoit aussi voluptueuse que belle : elle se livra au penchant de son cœur. Son époux la fit enfermer; mais elle se sauva de sa prison, et demanda à être séparée de don Alfonse. L'évêque de Compostelle, nommé par la cour de Rome pour juger cette affaire, déclara le mariage nul. Alfonse, en abandonnant une épouse qu'il méprisoit, auroit désiré de garder une partie de sa riche dot. Il vouloit retenir le royaume de Castille; mais les Castillans donnèrent le trône l'an 1122 à Alfonse Raimond de Bourgogne, fils d'Urraca et de Raimond de Bourgogne son premier époux. Cette princesse continuant de se livrer à l'impétuosité de ses désirs, son propre fils fut obligé de l'assiéger dans son château de Léon, et ne lui donna la liberté qu'après l'avoir fait renoncer à la couronne de Castille. Elle mourut peu de temps après en 1125, après avoir pillé le trésor de l'église de Saint-Isidore de Léon. On dit qu'une couche laborieuse termina ses jours. — Sa sœur Thérèse, fille naturelle d'Alfonse VI, avoit épousé Henri de Lorraine, roi de Portugal qu'elle perdit en 1112. Elle se remaria avec Bermond Paès de Transtamare, et s'abandonna ensuite au frère de son mari. Ces amours incestueux causèrent une guerre en Portugal. Thérèse appela Alfonse Raimond de Castille à son secours et lui céda le royaume de Portugal, à l'exclusion de son fils. Mais Alfonse arma en vain pour recueillir cet héritage; il fut vaincu et blessé. Ayant ensuite assiégé Alfonse-Henriquès, fils de Thérèse dans la ville de Guimanarès, il fit la paix avec lui, à condition que ce prince lui prêteroit serment de fidélité comme à son souverain. Mais il négligea entièrement les intérêts de Thérèse, et ne stipula rien pour une tante qui avoit voulu être sa bienfaitrice, soit que ses mœurs déréglées lui fissent horreur, soit qu'en prenant sa défense il n'eût écouté que la voix de l'ambition.

URSATUS. *Voyez* Orsato.

URSICIN *ou* Ursin, anti-pape, fut élu évêque de Rome par une faction en 384, le même jour que fut ordonné saint Damase. Ces deux élections causèrent un schisme. Les deux partis prirent les armes, et il y eut plusieurs chrétiens tués de part et d'autre. Ursicin fut banni de Rome par l'empereur Gratien; mais étant revenu, il excita de nouveaux troubles. Enfin il fut exilé pour toujours, et Damase maintenu sur le trône pontifical.

I. URSINS (Guillaume Jouvenel des), baron de Traisnel, se signala, à l'exemple des anciens Romains, dans presque tous les emplois de la robe et de l'épée. Successivement conseiller au parlement, capitaine des gendarmes, lieutenant général du Dauphiné, bailli de Sens, il fut nommé chancelier de France en 1445. Louis XI formant sur lui des soupçons injustes, le déposa et l'emprisonna en 1461; mais ayant reconnu son innocence, il le rétablit avec éloge en 1465. Ce ministre mourut en 1472, avec la réputation d'un homme plus propre pour la guerre que pour la robe. Son père étoit un avocat de Paris qui, étant devenu prevôt des marchands en 1388, réprima l'insolence des gens de guerre et

maintint les priviléges des bourgeois de Paris. On lui donna par reconnoissance l'hôtel nommé des Ursins, dont il prit le nom. Jouvenel n'a été ni le premier ni le dernier qui a altéré son nom roturier pour s'enter sur une famille noble. Celle des Ursins en Italie, dont quelques ignorans l'ont cru, est une des plus illustres de l'Europe. Elle a donné à l'Eglise cinq papes, des prélats et plus de trente cardinaux. *Voy.* BORGIA, nº I.

II. URSINS (Jean JOUVENEL des), frère du précédent, s'éleva par le crédit du chancelier. Il exerça la charge de maître des requêtes et divers autres emplois, avec une intégrité peu commune. Son goût pour la piété le porta à embrasser l'état ecclésiastique; et il fut successivement évêque de Beauvais, de Laon, et enfin archevêque de Reims en 1449: en cette dernière qualité il sacra le roi Louis XI. Ce prélat, également illustre par ses vertus épiscopales et par ses connoissances littéraires, mourut le 14 juillet 1473, à 85 ans, après s'être signalé parmi les évêques qui revirent la sentence injuste prononcée par les Anglais contre la Pucelle d'Orléans. On a de lui une *Histoire* du règne de Charles VI, depuis l'an 1380 jusqu'en 1422; elle passe pour assez exacte, et elle est écrite avec naïveté. L'auteur penche beaucoup plus pour le parti des Orléanais que pour celui des Bourguignons: il ne ménage point ceux-ci, et il encense les autres. Son Histoire est écrite année par année, sans autre liaison que celle des faits. Les événemens y sont assez détaillés; cependant, à l'exception de quelques circonstances, il n'y a rien de bien particulier. Théodore Godefroi la fit imprimer en 1614, in-4º; et Denys son fils la donna depuis en 1653, in-fol., avec de augmentations.

† III. URSINS (Anne-Marie DE LA TRIMOUILLE, épouse en secondes noces de Flavio des), duc de Bracciano, femme de beaucoup d'esprit et dévorée d'ambition, joua un rôle à Rome et ne contribua pas peu à la disgrace du cardinal de Bouillon. Devenue veuve en 1698, elle fut nommée *camerera-mayor* de Louise-Marie de Savoie, reine d'Espagne et première femme de Philippe V. Ce titre répond à celui de dame d'honneur en France. Elle prit un tel empire sur l'esprit du roi et de la reine, que Louis XIV, craignant qu'elle n'engageât par ses intrigues son petit-fils dans de fausses démarches, la fit renvoyer en 1704. La reine d'Espagne qu'elle gouvernoit en fut inconsolable; sa dame d'honneur lui fut rendue et eut plus de pouvoir que jamais. Elle présidoit à toutes les délibérations, sans être admise dans les conseils où elles se prenoient. Les ambassadeurs traitoient avec elle, les ministres lui rendoient compte de leurs desseins, et les généraux d'armée même la consultoient. Ceux qui ne plioient pas sous elle, étoient ou congédiés ou tracassés. Elle rendit les plus mauvais offices au duc d'Orléans qui faisoit triompher les armes de France en Espagne. La reine étant morte en 1712, Philippe V épousa en secondes noces Elisabeth Farnèse, fille et héritière du duc de Parme, qui commença son règne en chassant la princesse des Ursins accourue au-devant d'elle. La reine fut autorisée dans cette démarche par son époux qui lui avoit écrit, en la priant de renvoyer la favo-

rite : « Au moins prenez bien garde de ne pas manquer votre coup tout d'abord ; car si elle vous voit seulement deux heures, elle vous enchaînera et nous empêchera de coucher ensemble, comme avec feu la reine. » La princesse des Ursins, forcée de sortir du royaume, sans même qu'elle sût la raison d'une si prompte disgrace, ne put trouver un asile ni à Paris, ni à Gênes. Enfin elle se retira dans la ville d'Avignon, et de là à Rome, où le pape avoit d'abord refusé de la recevoir. Elle y mourut le 5 décembre 1722, à 80 ans passés. « Les historiens, dit l'abbé Millot, ont trop flétri sa mémoire et trop peu connu ce qu'elle possédoit de qualités respectables. Elle avoit le talent des affaires avec celui de l'intrigue; de l'élévation dans les sentimens, avec les petitesses de la vanité; beaucoup de zèle pour ses maîtres, avec la jalousie de la faveur; moins de vertus et d'agrémens que madame de Maintenon, mais plus de force d'esprit et de caractère. Si elle fit quelques fautes, elle rendit aussi de grands services; car elle fut le conseil, le soutien d'une jeune reine sans expérience qui se fit adorer de ses peuples; qui anima le roi dans les circonstances les plus orageuses; qui le rendit supérieur à toutes les tempêtes, et qui sans cesse fut exposée avec lui à se perdre par de fatales imprudences. L'Espagne étoit alors si difficile à gouverner, qu'une grande partie des reproches faits à la princesse des Ursins semble devoir retomber sur les conjonctures. Elle fut intriguante, altière, ambitieuse. Combien de ministres célèbres l'ont été de même! Mais son courage et sa résolution au milieu des périls extrêmes du monarque contribuèrent beaucoup à le maintenir sur le trône. » Le roi et la reine d'Espagne avoient voulu, à sa sollicitation, réserver un petit territoire dans les Pays-Bas, qu'ils auroient fait ériger en souveraineté pour la princesse des Ursins, mais ce fut une chimère qui l'occupa long-temps et que sa mauvaise fortune dissipa. Elle avoit épousé en premières noces Taleyran, prince de Chalais. On a publié en 1806 : *Lettres inédites de madame la princesse des Ursins, à M. le maréchal de Villeroi*, suivies de sa *Correspondance* avec madame de Maintenon; précédées d'une Notice historique très-détaillée sur cette princesse, 1 vol. in-12.

IV. URSINS (Marie-Félicité des), *V.* MONTMORENCI, n° IX.

I. URSINUS (Zacharie), théologien protestant, né à Breslaw en 1534, se fit un nom en Allemagne, et fut ami intime de Mélanchthon. Après la mort de cet homme célèbre, Ursinus étant persécuté par les théologiens de la confession d'Augsbourg, sortit de Breslaw, se retira à Zurich, et mourut à Neustadt en 1583. On a de lui plusieurs *ouvrages* estimés des protestans, Heidelberg, 1611, 3 tom. in-fol. Ils roulent presque tous sur la controverse. — Il ne faut pas le confondre avec George URSINUS, théologien danois, qui s'est fait un nom par ses *Antiquités hébraïques*.

* II. URSINUS (Jean), médecin, né à Léopold en Pologne vers l'an 1563 et mort en 1613, étudia la médecine à Padoue, l'enseigna à Zamoski et embrassa l'état ecclésiastique. Il a écrit trois *traités* d'ostéologie. — On connoît encore un JEAN URSINUS, médecin

français, qui a laissé, *Prosopœia animalium aliquot*, Viennæ Gallorum, 1541, in-4°; *Elegiæ de peste*, etc. Alexandriæ, 1549 et 1550, 1 vol. in-4°.

* III. URSINUS (Jean), de Spire, prévôt de l'église de Ratisbonne, né en 1608 et mort en 1666. On a de lui, *Arboretum biblicum in quo arbores et fructus sacrarum litterarum notis illustrantur*. Norimbergæ, 1663.

* IV. URSINUS (Léonard), né à Nuremberg le 21 janvier 1618, mort le 2 février 1664, professeur de botanique et de physiologie à Leipsick, membre de l'académie impériale d'Allemagne, est auteur de *Tulipa de Alepo*, Lipsiæ, 1661, in-4°.

V. URSINUS (Jean-Henri), théologien luthérien, surintendant des églises de Ratisbonne, où il mourut le 14 mai 1667, étoit un homme d'une grande érudition sacrée et profane. Ses principaux ouvrages sont, I. *Exercitationes de Zoroastro, Hermete, Sanchoniatone*, Norimbergæ, 1661, in-8°. II. *Sylvæ theologiæ symbolicæ*, 1685, in-12. III. *De Ecclesiarum Germanicarum origine et progressu*, 1664, in-8°.

VI. URSINUS (George-Henri), fils du précédent, philologue et littérateur, mort le 10 septembre 1707, à 60 ans, publia, I. *Diatribe de Taprobana, Cerne et Ogyride veterum*. II. *Disputatio de Locustis*. III. *Observationes philologicæ de variis vocum etymologiis et significationibus*. IV. *De primo et proprio Aoristorum usu*. V. Des *Notes* critiques sur les Eglogues de Virgile, sur la Troade de Sénèque le tragique. VI. *Grammatica Græca*. VII. *Dionysii Terræ orbis Descriptio cum notis*. Ces ouvrages prouvent qu'il avoit hérité du savoir de son père.

VII. URSINUS ou ORSINI. *V.* FULVIUS URSINUS, n° II.

I. URSULE, intendant des largesses sous l'empereur Constance, fut mis à mort au commencement du règne de Julien surnommé l'*Apostat* en 325 par les chrétiens. Constance, en envoyant Julien dans les Gaules, avoit expressément recommandé qu'on lui ôtât le moyen de faire des largesses aux troupes. Ursule, qui affectionnoit ce prince, avoit donné des ordres secrets pour lui remettre autant d'argent qu'il voudroit, et par-là il lui avoit facilité l'accomplissement de ses desseins. Son supplice exposa Julien à l'exécration publique. L'empereur affectant une compassion politique, se défendit en protestant qu'Ursule avoit été exécuté à son insu, et qu'on l'avoit immolé au ressentiment des soldats irrités de la hauteur avec laquelle ce ministre les avoit traités au siége d'Amide. Ammien avoue que l'apologie étoit frivole, et que l'empereur démentit en cette occasion le caractère connu d'équité et de douceur qu'il avoit montré jusqu'alors.

II. URSULE (sainte), fille d'un prince de la Grande-Bretagne, fut couronnée, selon l'opinion générale, de la palme du martyre par les Huns auprès de Cologne sur le Rhin, avec plusieurs autres filles qui l'accompagnoient vers l'an 384. Plusieurs écrivains ont dit que les compagnes de sainte Ursule étoient au nombre de onze mille, et les appellent les onze mille vierges. Mais Usuard, qui vivoit au 9e siècle, dit seulement qu'elles étoient en grand nombre; et d'autres pré-

tendent qu'elles n'étoient que onze en tout. Cette opinion est la plus probable; mais ce n'est pas la plus suivie par les auteurs des légendes. On prétend que l'erreur des onze mille vierges vient de l'équivoque du chiffre romain XI. M. V, qu'on a mal interprété; ou du mot *undecimilla*, compagne de sainte Ursule. L'auteur des notes sur la traduction française du Martyrologe romain dit que cette dernière opinion est ingénieuse, mais sans preuve : il se trompe, puisqu'elle est appuyée de l'autorité d'un ancien missel conservé en Sorbonne, où la fête de sainte Ursule est marquée ainsi, *Festum SS. Ursulæ, Undecimillæ et sociarum virginum et martyrum*. La Chronique de St. Tron (*Voyez* D. d'Achery, *Spicileg.* tome VII, page 475) fait mention d'une sainte Ursule, supérieure d'un monastère de filles près de Cologne, tuée avec onze compagnes par les barbares. Surius a donné une Vie de sainte Ursule, qui est une pure fiction. Le P. Crumbach a publié un gros volume in-folio, intitulé *Ursula vindicata*, Cologne, 1647; ouvrage où la crédulité est portée à son comble. A la page 745 on voit les noms d'un très-grand nombre de ces vierges et ceux de leurs pères et mères. Page 523, on trouve la généalogie de sainte Ursule. C'est sainte Ursule elle-même qui longtemps après son martyre a raconté toute son histoire avec une naïveté peu commune, page 742. Outre les onze mille vierges martyrisées, il y a eu à peu près onze mille princes ou rois dont on trouve également les noms, la généalogie et tout ce qu'on peut imaginer sur leur compte dans le plus grand détail et du ton le plus sérieux. La crédulité extrême du P. Crumbach n'autorise pas cependant le pyrrhonisme de quelques critiques qui ont voulu prouver qu'il n'y avoit jamais eu de sainte Ursule; l'autorité de l'Eglise qui en fait la fête, doit convaincre tout esprit raisonnable. En vain nous oppose-t-on le silence de Bède sur cette sainte martyre et ses compagnes; on sait que cet historien a omis plusieurs faits importans, et qu'il saute quelquefois d'un siècle à un autre, sans rien dire de ce qui s'est fait dans un intervalle de cent ans. Il y a dans l'Eglise un ordre de religieuses qui prennent le nom de cette sainte. La bienheureuse Angèla de Bresse établit cet institut en Italie l'an 1537, et le pape Paul III le confirma en 1544. *Voyez* ANGELA-MERICI *et* BUS.

URSUS (Nicolas-Raymarus), mathématicien danois, garda les pourceaux dans sa jeunesse. Il ne commença d'apprendre à lire qu'à dix-huit ans; mais ses progrès furent rapides, et il devint, presque sans maître, l'un des plus savans astronomes et des plus habiles mathématiciens de son temps. Il enseigna les mathématiques à Strasbourg avec réputation, et fut ensuite appelé par l'empereur pour professer la même science à Prague, où il mourut vers l'an 1600. On a de lui quelques *Ecrits* mathématiques. Il avoit eu l'imprudence de lutter contre Ticho-Brahé, qui le réduisit au silence.

USPERG (l'abbé). *Voy.* CONRAD, n° III.

† USSÉRIUS (Jacques), en anglais USHER, né à Dublin en 1580 d'une famille ancienne, apprit à lire ou du moins à épeler de deux tantes qui étoient aveugles. On l'envoya ensuite dans

l'université de Dublin, établie par Henri de Usher, son oncle, archevêque d'Armach. La pénétration de son esprit lui facilita l'étude de toutes les sciences. Langues, poésie, éloquence, il n'oublia rien pour orner son esprit. La passion du jeu qu'il contracta par le mauvais exemple de ses camarades, le retira, dit Nicéron, pendant quelque temps de l'étude et refroidit l'ardeur qu'il avoit pour elle. Mais il revint bientôt de son égarement. La lecture de ces paroles de Cicéron : *Nescire quid anteà quam natus sis acciderit, id est semper esse puerum ;* et le livre de Sleidan, *de quatuor Imperiis* ; qu'il parcourut avec beaucoup de plaisir, lui inspirèrent une ardeur incroyable pour apprendre l'histoire. Dès l'âge de quatorze ans il faisoit des extraits des livres historiques qu'il pouvoit trouver, qu'il rangeoit par ordre chronologique, afin de s'imprimer davantage les faits dans la mémoire.» Il embrassa l'état ecclésiastique, et il travailla comme théologien et comme controversiste. En 1615 il dressa dans une assemblée du clergé d'Irlande les articles touchant la religion et la discipline ecclésiastique ; et ces articles furent approuvés par le roi Jacques, quoiqu'ils fussent différens de ceux de l'Eglise anglicane. Ce monarque, pénétré de son mérite, lui donna l'évêché de Meath en 1620, puis l'archevêché d'Armarch en 1626. Ussérius passa en Angleterre l'an 1640 ; et ne pouvant plus retourner en Irlande, déchirée par les guerres civiles, il fit transporter sa bibliothèque à Londres. Tous ses biens lui furent enlevés dans ce flux et reflux de factions. L'université de Leyde, instruite de son état, lui offrit une pension considérable, avec le titre de professeur honoraire, s'il vouloit se rendre en Hollande. Le cardinal de Richelieu lui envoya sa médaille, et ajouta à ce présent des offres avantageuses s'il venoit en France, où il auroit la liberté de professer sa religion. Ussérius aima mieux demeurer en Angleterre, où il continua de mettre au jour plusieurs ouvrages qui prouvent son érudition et la justesse de sa critique. Les principaux sont, I. *Annales Veteris et novi Testamenti*, Genève, 1722, en deux vol. in-folio, dans lesquelles il concilie l'histoire sacrée et profane, et raconte les principaux événemens de l'une et de l'autre, en se servant des propres termes des auteurs originaux. Ses calculs n'ont rien d'incroyable. Il fit paroître la chronologie des Assyriens sous une forme plus régulière, en réduisant à cinq cents ans, avec Hérodote, la durée de leur empire, que la plupart des historiens, trompés par Diodore de Sicile, faisoient aller à 1400. II. *Antiquitates Ecclesiarum Britannicarum*, Londres, 1687, in-fol. Il fait remonter la prédication de l'Evangile en Angleterre au temps de la mission des apôtres ; mais les actes qu'il produit pour appuyer cette prétention sont fort suspects. Il ne se le dissimule pas. Il avertit son lecteur de s'en méfier, en citant ces mots d'Epicharme : « Veillez et souvenez-vous d'être incrédule, ce sont là les nerfs de la sagesse ; » et ces paroles d'Euripide : « Il n'y a rien de plus utile aux mortels qu'une sage incrédulité. » Les moines ont presque entièrement fabriqué l'histoire des premiers progrès de la religion chrétienne en Angleterre ; et l'on trouve souvent plus de vraisemblance dans les romans que dans beaucoup

d'annales monastiques. III. *Goteschalci historia*, Dublin, 1631, in-4°. C'est le premier livre latin imprimé en Irlande. IV. Une édition des *Epîtres* de *St. Ignace*, de *St. Barnabé* et de *St. Polycarpe*, avec des notes pleines d'érudition, Oxford, 1644; et Londres, 1647, 2 tom. en un vol. in-4°. Ce recueil est aussi rare qu'estimé. V. Un *Traité* de l'édition des Septante, Londres, 1655, in-4°, en latin, dans lequel il a soutenu des opinions particulières, que tout le monde n'adopte point. Ce prélat eut toutes les qualités d'un bon citoyen. Inviolablement attaché au roi Charles I, il tomba en défaillance au premier appareil du supplice de ce monarque. Sa vertu fut respectée par l'usurpateur qui avoit mis ce roi à mort en 1649. Cromwel le fit venir à sa cour et lui promit de le dédommager d'une partie des pertes qu'il avoit faites en Irlande. Il l'assura aussi qu'on ne tourmenteroit plus le clergé épiscopal; mais il ne lui tint pas parole. Usserius tomba malade bientôt après, et mourut d'une pleurésie le 21 mars 1656. Le roi de Danemarck et le cardinal Mazarin voulurent acheter sa bibliothèque; mais Cromwel la fit vendre à un prix fort médiocre, pour en faire un présent à l'université de Dublin. On a trois Vies de cet homme illustre; la première, par Nicolas Bernard; la seconde, par Richard Parr, à la tête de ses Lettres, Londres, 1686, in-fol.; et la troisième, par Thomas Smith.

* USSIEUX (Louis d'), né à Angoulême, débuta, dans la littérature en 1773, par le *Siége de Saint-Jean-de-l'Osne*, drame héroïque en trois actes, qui fut représenté au théâtre français en 1780. Il y a quelques scènes heureuses, et le dernier acte forme un brillant spectacle. En 1777 il fit avec Imbert *Gabrielle de Passy*, parodie assez gaie de *Gabrielle de Vergy*, où l'on applaudit à des allusions spirituelles et de jolis couplets. Il publioit périodiquement de petits Romans, ou Nouvelles historiques, pleins d'imagination, sous le titre de *Décameron* français. On lui doit une traduction du *Roland furieux*, et il eut part à la volumineuse traduction de l'*Histoire universelle*, avec Le Tourneur; à la précieuse collection des *Mémoires sur l'Histoire de France*, avec Duchesne, son beau père; à la *Petite Bibliothèque des Dames*, avec divers écrivains estimés. Il fut aussi l'un des continuateurs du *Cours complet d'agriculture de l'abbé Rozier*, et il se fit remarquer par plusieurs bons articles, notamment par l'article *Vigne*, l'un des meilleurs et des plus importans qui traitent de cette partie essentielle des richesses de notre sol. En l'an 4 (1796), nommé député au conseil des anciens par le département d'Eure et Loire, et ensuite membre du conseil général de son département, il sut se concilier l'estime générale. Il est mort dans cette place honorable en 1805. Au commencement de 1777 il fut l'un des fondateurs du *Journal de Paris*.

* USTAMBER (Pierre d'), fameux architecte du 11e siècle, jeta en bas la médiocre église de Saint-Jean-Baptiste de Léon, par l'ordre de Ferdinand, roi de Castille, et en construisit une autre en pierre, dédiée à saint Isidore. Dans cette église on voit le tombeau de l'architecte avec une inscription, laquelle annonce qu'on

lui doit encore le pont appelé d'Ustamber.

USTARIZ (don Hilaire), Espagnol distingué par ses profondes connoissances en économie politique, et mort dans le siècle qui vient de finir, a publié une *Théorie* du commerce et de la marine, in-4°, qui a eu un grand nombre d'éditions, et que Forbonnois a traduite en 1783.

USUARD, bénédictin du 9e siècle, est auteur du *Martyrologe* qu'il dédia à Charles-le-Chauve. Cet ouvrage est fort célèbre; mais on ignore les particularités de la vie de son auteur. Les meilleures éditions sont celles de Molanus, à Louvain, 1568, in-8°, et du P. Sollier, jésuite, in-folio, Anvers, 1714, qui est très-curieuse et faite avec beaucoup de soin. Molanus a donné plusieurs éditions du même ouvrage; mais celle de 1568 est la plus ample, parce que dans les autres ses censeurs l'obligèrent de retrancher beaucoup de notes qui méritoient d'être conservées. Il y a une édition du même *Martyrologe*, Paris, 1718, in-4°, par dom Bouillart, bénédictin de Saint-Maur; mais elle est moins recherchée que celle de Sollier.

USUM-CASSAN, *dit* aussi OZUM-ASEMBEC, de la famille des Assambléens, étoit fils d'Alibec et devint roi de Perse. On assure qu'il descendoit de Tamerlan, et qu'il sortoit de la branche nommée du *Bélier blanc*. Il étoit gouverneur de l'Arménie, lorsqu'il leva en 1462 l'étendard de la révolte contre le roi de Perse Joancha. Après lui avoir ôté la vie ainsi qu'à son fils Acen-Ali, il monta sur le trône et fit la guerre aux Turcs, uni avec les chrétiens; mais ses exploits n'apportèrent aucun avantage à ceux-ci. Ce prince mourut en 1478, à 78 ans, avec la réputation d'un homme remuant, ambitieux et cruel. Quoique mahométan, il avoit épousé la fille de l'empereur de Trébizonde, qui étoit chrétienne.

† UTENBOGAERT (Jean), une des principales colonnes des remontrans, né à Utrecht en 1557, et mort à La Haye en 1644, n'eut pas l'étendue et la pénétration de génie d'Episcopius son ami; mais il le surpassoit en netteté et en simplicité de style. Tous les ouvrages qu'il publia en grand nombre sont en hollandais. Les principaux sont, I. Une *Histoire Ecclésiastique depuis l'an 400 jusqu'en 1619*, imprimée en 1646 et 1647, in-fol. II. L'*Histoire de sa Vie*, qu'il acheva dans sa 82e année, en 1638. Cet ouvrage parut après sa mort, en 1645, in-4°, et a été réimprimé en 1647.

*I. UTENHOVE (Jean), fut un des premiers traducteurs des *Psaumes de David*, en vers flamands. Ils ont été imprimés à Londres en 1566, in-12.

* II. UTENHOVE (Nicolas). Erasme lui a fait cette épitaphe :

*Hoc saxo tegitur celebris heros*
*Utenhvrius ille Nicolaus,*
*Quo sub præside Flandriæ senatus*
*Multos floruit unice per annos, etc.*

III. UTENHOVE (Charles), né à Gand en 1536, fut élevé avec soin dans les belles-lettres et dans les sciences, par son père, homme distingué par sa vertu et par son éloquence autant que par l'ancienneté de sa famille. Envoyé à Paris pour y achever ses études, il s'y lia avec Turnèbe

qu'il fit précepteur des trois savantes filles de Jean Morel. De Paris Utenhove passa en Angleterre, où il écrivit en faveur de la reine Elisabeth qui lui donna des marques de sa libéralité. Enfin s'étant retiré à Cologne, il y mourut d'apoplexie en 1600. On a de lui des *Poésies* latines et d'autres ouvrages. Les principaux sont, I. *Epigrammata*, *Epitaphia*, *Epithalamia græca et latina.* II. *Xeniorum liber*, Bâle, 1564, in-8°. III. *Epistolarum centuria.* VI. *Mythologia æsopica, metro elegiaco*, Steinfurt, 1607, in-8°. Tous ces ouvrages marquent un esprit orné ; mais le latin n'est pas toujours assez pur ni assez élégant.

* UVA (D. Benoît d'), moine, natif de Capoue, florissoit vers la fin du 16e siècle : il cultiva la poésie sacrée, et y obtint du succès. Il mourut encore jeune sous le pontificat de Grégoire XIII. Nous avons de lui des poésies de diverses mesures ; telles sont : *Les Vierges sages*, ou *le Martyre de Ste. Agathe, Ste. Lucie*, *etc.* Florence, 1582, in-4°.

UXELLES (Nicolas Châlon du Blé, marquis d'), porta d'abord le petit collet ; mais son frère aîné étant mort en 1669, il se consacra aux armes. Plusieurs belles actions le distinguèrent ; et il se signala sur-tout dans Mayence dont il soutint le siége pendant 56 jours. Lorsqu'il alla rendre compte au roi de la capitulation, il craignit les reproches de ce prince et se jeta à ses pieds : « Relevez-vous, monsieur le marquis, lui dit Louis XIV, vous avez défendu la place en homme de cœur, et capitulé en homme d'esprit. » Propre à négocier comme à combattre, il fut plénipotentiaire à Gertruidemberg et à Utrecht, et il fit respecter la France aux yeux des étrangers. Il mourut sans avoir été marié en 1730, dans un âge avancé. Il avoit obtenu le bâton de maréchal de France en 1703 ; et avoit été en 1718 du conseil de régence, où il n'ouvrit que de bons avis qui ne furent pas tous suivis. Il n'avoit d'ailleurs ni profondes connoisssances des affaires, ni talens réels pour l'administration. C'étoit un homme froid, taciturne, mais plein de sens. Son esprit étoit plus sage qu'élevé et hardi. Aussi le maréchal de Villars disoit-il de lui : « J'ai toujours entendu dire que c'étoit une bonne caboche ; mais personne n'a jamais osé dire que ce fût une bonne tête. » Le marquis d'Argenson, un peu trop sévère, borne son talent pour la guerre à l'art d'en imposer aux militaires subalternes, en les forçant à la discipline, et en les éblouissant par le faste et la hauteur. L'abbé de Saint-Pierre le peint comme un homme de plaisir et un fin courtisan. Il faisoit effectivement fort bonne chère, et il sut se maintenir à la cour de Louis XIV et à celle du régent. Il fut le dernier de sa famille, qui étoit connue comme noble au quinzième siècle.

UZEDA *ou* UCEDA (le duc d'). *V.* GIRON, n° I, *et* LERME.

* UZZANO (Nicolas d'), un des plus célèbres politiques de la république de Florence, naquit au château d'Uzzano qui depuis a été détruit. Dans les temps orageux il soutint la liberté de son pays avec une fermeté admirable. Il fut trois fois gonfalonier de la justice, et occupa plusieurs autres charges honorables,

dans lesquelles il fit preuve de génie et d'éloquence. Il savoit se concilier l'affection des grands et celle du peuple. Après avoir consacré toute sa vie aux intérêts de sa patrie, il mourut en 1433, et fut enseveli à St. Croce.

UZZIEL (Jonathan), savant rabbin juif, mort dans le seizième siècle, est auteur d'une *Paraphrase* chaldaïque sur les livres de Josué, des Juges, des Rois, de Samuel, d'Isaïe, de Jérémie et des douze petits Prophètes.

# VACC

* VACCA (Flaminius), sculpteur romain du 16e siècle, mort sous le pontificat de Clément VII, embellit de son ciseau les principales fontaines et places publiques de Rome : il a aussi restauré les monumens antiques. Le P. Montfaucon a traduit en latin son *ouvrage sur les antiquités romaines*, et l'a réuni à son Journal d'Italie.

* VACCARI (Joseph-Antoine), fils d'un notaire de Ferrare, né le 4 octobre 1680, fut élevé dans un séminaire. Mais se sentant peu de goût pour l'état ecclésiastique, il étudia la médecine à Ferrare sous le docteur Nigrisoli, et fut nommé en 1700 lecteur extraordinaire de l'université. Il se rendit à Rome, où Lancisi, médecin du pape, l'aida beaucoup à se perfectionner dans la pratique. Après deux ans de séjour dans cette ville, il alla exercer à Florence dans un hôpital, et revint dans sa patrie ouvrir une nombreuse école. La mort l'enleva le 23 février 1717. On trouve beaucoup de ses *Poésies* dans le Recueil des poètes de Ferrare, par Muratori. Ce dernier en parle avec beaucoup d'éloges.

* I. VACCARO (André), peintre de Naples, né en 1598, fut d'abord élève du Caravage, puis de Stanzio. On remarque parmi ses tableaux deux *sainte Catherine*, l'une dans l'église de la Santé des PP. prêcheurs, l'autre, qui est son chef-d'œuvre, dans l'église royale de Saint-Diègue d'Alcala. Il eut pour disciples Bernard Cavallo, le cavalier Dominique, et Joseph Favaroso. Son fils, Nicolas, élève de Salvator Rosa et du Poussin, a laissé un grand nombre de *peintures* dans le collège de Saint-Thomas d'Aquin.

* II. VACCARO (Laurent), autre peintre, architecte et sculpteur, né à Naples en 1655, originaire de Castellamare, eut pour maître Cosimo Fansaga. On admiroit de lui dans la chapelle du trésor la *statue de saint Joseph*, de *saint Jean-Baptiste*, de *saint Michel*, et celle de *Philippe* II, en bronze, qui fut mise en pièces par le peuple en 1707. Dominique-Antoine, son fils, né en 1680, peintre, architecte et

sculpteur, embellit sa patrie de plusieurs *ouvrages* curieux. On remarque sur-tout un *théâtre nouveau*, dans la ville de Naples.

VACE (Robert.) *Voyez* WACE.

† VACHER (N), chirurgien, né à Moulins vers 1690, devint chirurgien-major consultant des camps et armées du roi, démonstrateur en anatomie, correspondant et associé des académies royales des sciences et de chirurgie de Paris, et membre de celle de Besançon. Cela prouve qu'il se distingua dans son état. Il épousa la sœur du fameux chirurgien Morand, et se fixa à Besançon. On lui doit, I. Des *Observations de chirurgie*, 1737, in-12. II. Une bonne *Dissertation* sur le cancer des mamelles, Besançon, 1740, in-12 de 181 pages. III. Une *Histoire de frère Jacques*, lithotomiste de Franche-Comté, Besançon, 1756, in-12 de 94 pages. Ce frère Jacques se nommoit Baulot ou Beaulieu; c'est par erreur typographique qu'on l'a inscrit, en tête de son article, dans notre second volume, sous le nom de Baulat. Vacher qui est mort en 1760, a laissé deux fils, dont l'aîné devint un des plus habiles chirurgiens et des plus adroits praticiens pour les opérations difficiles. Sa réputation le fit choisir pour chef de l'hôpital militaire de Lille en Flandre, où il mourut au bout de quelques années.

† I. VACHET (Jean-Antoine le), prêtre, instituteur des sœurs de l'*Union chrétienne* et directeur des dames hospitalières de Saint-Gervais, étoit natif de Romans en Dauphiné, d'une famille noble. Après avoir distribué son bien aux pauvres, il se retira à Saint-Sulpice, s'appliqua aux missions dans les villages et visita les prisons et les hôpitaux. Ses mortifications et ses travaux lui causèrent une maladie dont il mourut le 6 février 1681, âgé de 78 ans. L'abbé Richard donna sa Vie en 1692. Nous avons de lui, I. *L'Exemplaire des Enfans de Dieu*. II. *La Voie de Jésus-Christ*. III. *L'Artisan chretien*. IV. *Réglemens pour les filles et les veuves qui vivent dans le séminaire des Sœurs de l'Union chrétienne*. Ces ouvrages sont écrits avec plus d'onction que de pureté. On a encore de lui un petit ouvrage posthume, imprimé à la fin de sa vie sous le titre de *Réflexions que doivent faire les personnes qui communient souvent*.

II. VACHET (Pierre-Joseph de), prêtre de l'Oratoire, natif de Beaune, et curé de Saint-Martin de Sablon au diocèse de Bordeaux, mort vers 1655, laissa des *Poésies latines*, Saumur, 1664, in-12.

VACQUERIE *ou* VAQUERIE (Jean de la), premier président du parlement de Paris sous Louis XI, se fit admirer par sa probité, par sa fermeté, par son zèle à soutenir les intérêts des citoyens. Le roi avoit donné des édits dont le peuple auroit été incommodé. La Vacquerie vint à la tête du parlement trouver Louis XI, et lui dit: « Sire, nous venons remettre nos charges entre vos mains, et souffrir tout ce qu'il vous plaira plutôt que d'offenser nos consciences. » Le roi, touché de la généreuse intrépidité de ce magistrat, révoqua ses édits. La Vacquerie mourut en 1497. Le chancelier de l'Hôpital fait de ce président cet éloge: « Qu'il étoit beaucoup plus re-

commandable par sa pauvreté, que Rolin chancelier du duc de Bourgogne par ses richesses. »

VAÇQUETTE *ou* VAQUETTE (Jean), écuyer, seigneur du Cardonnoy, né à Amiens en 1658, fut conseiller au présidial de cette ville. On reconnut en lui une science profonde des lois, dirigée par une parfaite intégrité : double mérite auquel il dut la mairie et la lieutenance générale de police, que lui déférèrent deux fois tous les suffrages. Il remplit ces places avec autant de zèle que d'intelligence. Il eut l'honneur de complimenter Jacques II, roi d'Angleterre, lorsqu'allant à Calais il passa par Amiens le 29 février 1696. Il se forma dans cette ville, une société de gens de lettres ; du Cardonnoy en conçut la première idée. Elle étoit composée des amateurs de ce temps-là, dont la maison étoit le Lycée. Cette société ne subsista que jusqu'en 1720, et fut ressuscitée 30 ans après par cette académie des sciences, belles-lettres et arts, établie à Amiens par lettres patentes de 1750, dont quelques membres se sont rendus célèbres. Du Cardonnoy faisoit particulièrement ses délices de la poésie et de la musique ; il cultivoit les belles-lettres et la science des médailles antiques et modernes, dont il avoit un cabinet curieux et riche, qu'il avoit ramassé à grands frais. Ses poésies sont quelques *Contes* en vers libres, et d'une poésie plus facile qu'énergique ; tels que l'*Exilé à Versailles*, les *Religieuses qui vouloient confesser*, le *Singe libéral*, *la Précaution inutile*.... Du Cardonnoy mourut au mois d'octobre 1739, regretté de tous ceux qui se connoissoient en vrai mérite.

VADDÈRE (Jean-Baptiste de), né à Bruxelles, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine d'Anderlech, et mourut le 3 février 1681, après avoir passé une grande partie de sa vie dans les recherches des anciens diplomes et dans l'étude de l'histoire. On a de lui, *Traité de l'origine des ducs et du duché de Brabant*, etc. Bruxelles, 1672, in-4°. Paquot en a donné une nouvelle édition, Bruxelles, 1784, 2 vol. in-12, corrigée quant au style, et enrichie de remarques historiques et critiques.

† VADÉ (Jean-Joseph) né en janvier 1720, à Ham en Picardie, fut amené à Paris à l'âge de cinq ans par son père qui vivoit d'un petit commerce. Il eut une jeunesse si fougueuse et si dissipée qu'il ne fut jamais possible de lui faire faire ses études. Il ne sut jamais que très-peu de latin ; mais il corrigea ce défaut de son éducation par la lecture de tous les bons livres français. Vadé se fit connoître par une nouvelle espèce de poésie que Fréron appelloit *le genre Poissard*, et qu'il auroit plutôt dû nommer la *Grossièreté poissarde*. Cette espèce ne doit pas cependant être confondue avec le burlesque. Celui-ci ne peint rien ; le poissard au contraire peint la nature, basse à la vérité, mais qui n'est point sans agrémens. Un tableau qui représente avec vérité une guinguette, des gens du peuple dansans, des soldats buvans et fumans, n'est point désagréable à voir. Vadé, selon Fréron, étoit le Teniers de la poésie ; mais ce titre conviendroit peut-être mieux à La Fontaine, et à ses imitateurs qu'à l'auteur des *Bouquets* des Poissardes. Quoi qu'il en soit, ses OEuvres contenant ses *Opéras*

*Comiques*, ses *Parodies*, ses *Chansons*, ses *Bouquets*, ses *Lettres de la Grenouillère*, son poème de la *Pipe cassée*, ses *Complimens des clôtures des foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent*, ont été recueillis en quatre volumes in-8°. On a encore de lui un volume de *Poésies posthumes*, contenant des *Contes* en vers et en prose, des *Fables*, des *Epîtres*, où il y a du naturel et de la facilité; des *Couplets*, des *Pot-pourris*, etc. Vadé étoit doux, poli, plein d'honneur, de probité, généreux, sincère; peu prévenu en sa faveur, exempt de jalousie, incapable de nuire, bon parent, bon ami, bon citoyen. Il avoit cette gaieté franche qui décèle la candeur de l'ame. Il étoit désiré par-tout. Son caractère facile et son goût particulier ne lui permettoient pas de refuser aucune des parties qu'on lui proposoit: il y portoit la joie. Il amusoit par ses propos, par ses chansons, et sur-tout par le ton poissard qu'il avoit étudié et qu'il possédoit bien. Ce n'étoit point une imitation, c'étoit la nature. Jamais on n'a joué ses pièces aussi bien qu'il les récitoit, et l'on perdoit beaucoup à ne pas l'entendre lui-même. Mais sa complaisance excessive, ses veilles continuelles, les travaux auxquels il se livroit et les plaisirs de toute espèce auxquels il s'abandonnoit sans retenue, prenoient sur sa santé. Il aimoit les femmes avec passion; le jeu et la table ne lui étoient point indifférens, et il abusoit de son tempérament qui étoit robuste. Il commença trop tard à connoître les égaremens et les dangers de sa conduite, et il paya par une partie de ses jours sa tardive prévoyance. Il mourut le 4 juillet 1757.

VADIAN (Joachim), *Vadianus*, né à Saint-Gal en Suisse l'an 1484, se rendit habile dans les belles-lettres, la géographie, la philosophie, les mathématiques et la médecine. Il professa les belles-lettres à Vienne en Autriche, et mérita la couronne de laurier que les empereurs donnoient alors à ceux qui excelloient dans la poésie. Il mourut en 1551, après avoir exercé les premières charges dans sa patrie. On a de lui des *Commentaires sur Pomponius Mela*, 1577, in-folio; un *Traité de poetique*, 1518, in-4°; un seul livre sur la médecine, intitulé *Consilium contra pestem*, Bâle, 1522, in-folio; et d'autres ouvrages en latin, écrits pesamment.

VADING. *Voy.* WADING.

VÆNIUS. *Voy.* VENIUS.

* VAGHI (Charles), né à Parme, entra dans la congrégation des carmes de Mantoue l'an 1660, y enseigna la philosophie et la théologie, fut fait définiteur de sa congrégation en 1703, et finit ses jours à Parme en 1729. On a de lui *Commentaria fratrum et sororum ordinis B. M. V. de Monte-Carmelo, congregationis Mantuanæ*, Parme, 1725, in-folio. C'est l'histoire de cette congrégation et des personnes des deux sexes qui l'ont illustrée. Elle est pleine de recherches, et fondée sur des monumens souvent authentiques.

* VAGNON (Philippe), seigneur de Castel-Vecchio en Piémont, et majordome de la cour de Savoie, florissoit dans le 15e siècle. Il fut au nombre des poétes lauréats, si l'on en croit la chronique de Jean-Bernard Miolo. On trouve de lui, dans les œuvres de Jean Nevizanno, une

*Elégie* de 184 vers, intitulée *Sylva nuptialis*, imprimée à Paris en 1521, in-8°. Les lettres de Pierre Cara, publiées à Turin en 1520, renferment encore une *Lettre* de Vagnon au même Cara. On remarque dans ses compositions plus de facilité que d'élégance. Il n'aimoit pas à les retoucher; d'ailleurs les affaires publiques auxquelles il étoit continuellement occupé s'y opposoient. Philippe Vagnon mourut en 1499.

* VAHL, professeur à Copenhague, né à Bergen en Norwège en 1749, après avoir fait ses premières études en médecine, se rendit à Upsal pour étudier l'histoire naturelle, et particulièrement la botanique sous Linnæus. Il vécut familièrement chez ce grand homme, se pénétra de son esprit, de ses principes, de son exactitude, et devint l'un de ses plus illustres élèves. De retour en Danemarck, le roi lui donna la place de lecteur au jardin de botanique, puis le titre de professeur, et le fit voyager en France, en Allemagne, en Espagne, en Italie, en Barbarie, en Laponie, en Angleterre et en Hollande, etc. Malgré ses travaux et ses écrits, on ne lui rendit pas justice; il fut oublié. Ce n'est que long-temps après que le gouvernement s'est souvenu d'un savant qui faisoit honneur à son pays, et qu'il l'a nommé professeur à l'université de Copenhague; il ne jouit pas long-temps de son changement de fortune; il est mort en 1805. Vahl avoit été chargé de la continuation de la *Flore danoise*. Ses ouvrages sont, I. *Symbolæ botanicæ, sive plantarum tam earum quas in itinere imprimis orientali, collegit Pet. Forskal, quàm aliarum recentier detectarum descriptiones*, Hafniæ, 1790 et 1794, 3 parties en un volume in-fol., avec 75 planches. II. *Eclogæ Americanæ seu descriptiones plantarum, præ ertim Americæ meridionalis nondùm cognitarum*, Hafniæ, 1796, in-fol., avec 20 planches. III. *Icones illustrationi plantarum Americanarum in eclogis descriptarum inservientes*, Hafniæ, 1798, in-fol., avec 30 planches. IV. *Enumeratio plantarum, vel ab aliis, vel ab ipso observatarum, cum earum descriptionibus succentis*, Hafniæ, 1805 et 1807, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage se continue.

* VAJANI, Italien, aussi fameux par la vivacité de son esprit que par la fausseté de son caractère, né vers l'an 1610 à Modigliana, dans la Romagne florentine, fit ses premières études dans cette ville et y prit l'habit clérical. A l'âge de vingt ans il passa à Florence, où il devint prêtre, et commit des bassesses indignes de tous les états, mais sur-tout du sien. Il cultiva les belles-lettres, la poésie et la théologie, dans laquelle il soutint même quelques conférences à la communauté de Sainte-Croix. Alexandre Machiavel de Certaldo lui enseigna le droit, et Vajani, pour prix de ses soins, déroba à son épouse quelques diamans, et prétendit que cette femme, amoureuse de lui, les lui avoit donnés. Ce délit fut suivi de plusieurs autres. A l'aide de la magie et de faux enchantemens il dupa une infinité de personnes, qui dans l'espoir de s'enrichir perdirent toute leur fortune, dont Vajani profita. Cependant il finit par être dévoilé et conduit dans les prisons de l'inquisition de Florence. Il fut interdit de ses fonctions ecclésiastiques, et condamné à dix ans de galères, avec ordre d'abjurer publiquement ses er-

reurs. Quoiqu'étroitement détenu, il s'échappa de son cachot et s'enfuit à Rome. Là il se présenta au chef du sacré palais, lui avoua son aventure, et joua si bien la contrition, que le révérend père lui pardonna son crime, se contentant de lui assigner pour prison tout le palais. Il fut relâché sous le pontificat d'Urbain VIII, et s'attira l'estime et l'affection de François Barberini, ainsi que d'autres cardinaux. Urbain étant mort en 1645, et le crédit de ses neveux ayant péri avec lui, Vajani se retira en Romagne, auprès d'un certain comte Nardi, qui le nomma précepteur de son fils. Dégoûté au bout de quelque temps de cette occupation, il se rendit à Faenza et se fit bien venir du cardinal Rossetti, puis passa à Ferrare, où il parvint à l'emploi de régisseur des revenus de Torrigiani, archevêque de Ravenne. Enfin, après une vie aussi inquiète que tumultueuse, cet homme intrigant devint l'un des premiers ministres du cardinal Franzoni, ambassadeur de Ferrare.

I. VAILLANT DE GUELLIS, (*Germanus* VALENS GUELLIUS, *Pimpontius*), abbé de Paimpont, puis évêque d'Orléans sa patrie, mort à Meun-sur-Loire en 1587, mérita par son goût pour les belles-lettres la protection de François I^er. On a de lui, I. Un *Commentaire sur Virgile*, Anvers, 1575, in-folio. II. Un *Poème* qu'il composa à l'âge de 70 ans, et qu'on trouve dans *Deliciæ poetarum Gallorum*. Il y prédit l'horrible attentat commis deux ou trois ans après sur Henri III, et les désordres qui suivirent ce forfait.

II. VAILLANT (Walleran), peintre et graveur, né à Lille en 1623, mort à Amsterdam en 1677, est le premier qui ait gravé en manière noire. Le secret de ce procédé lui fut confié par le prince palatin Robert, grand-amiral d'Angleterre, et bientôt divulgué par le fils de celui qu'il avoit pris pour hacher son cuivre. L'Anglais Smith a perfectionné cette manière qui n'avoit produit que de mauvaises planches dans les mains des artistes peu habiles. Vaillant doit être distingué d'eux; il réussissoit dans le *portrait*. Il a peint l'empereur Léopold et toute la cour de France. Il a laissé quelques bonnes estampes.

* III. VAILLANT (Guillaume Ugon), bénédictin de Saint-Maur, né à Orléans en 1619, mort en 1678, professa la rhétorique à Pont-Levoi. Il s'est distingué par beaucoup de poésies sacrées, qui ne sont pas sans mérite, et par une collection d'*Epigrammes* latines en l'honneur des saints de toute l'année, intitulées *Fasti sacri*, 1674, 2 volumes in-8°.

† IV. VAILLANT (Jean-Foy), né à Beauvais le 24 mai 1632, fut élevé avec soin dans les sciences par son oncle maternel et destiné à l'étude de la médecine; mais son goût ne se tourna point de ce côté-là. Un laboureur ayant trouvé dans son champ près de Beauvais un petit coffre plein de médailles anciennes, les porta au jeune médecin qui, dès ce moment, se livra tout entier à la recherche des monumens de l'antiquité. Il se forma en peu de temps un cabinet curieux en ce genre, et il fit plusieurs voyages dans les pays étrangers, d'où il rapporta des médailles très-rares. Le désir d'augmenter ses richesses littéraires l'engagea à s'embarquer à Marseille pour aller à Rome; mais il fut pris par un corsaire, conduit à Alger et mis à la chaîne.

Environ quatre mois après, on lui permit de revenir en France pour solliciter sa rançon. Il s'embarqua donc sur une frégate qui fut à son tour attaquée par un corsaire de Tunis. Vaillant à la vue de ce nouveau malheur, afin de ne pas tout perdre comme il avoit fait dans le premier vaisseau, avala une quinzaine de médailles d'or qu'il avoit sur lui; et après avoir failli périr plusieurs fois, il trouva enfin le moyen de se sauver avec l'esquif. Quelque temps après, la nature lui rendit le dépôt qu'il lui avoit confié. Ce qui ajoute à la singularité de l'aventure, c'est que sur les instances que lui fit à Lyon un de ses amis, il lui vendit une de ces médailles qu'il n'avoit pas encore recouvrée. De retour à Paris, il reçut des ordres de la cour pour entreprendre un nouveau voyage. Vaillant poussa ses recherches jusque dans le fond de l'Egypte et de la Perse, et y trouva les médailles les plus précieuses et les plus rares. Au renouvellement de l'académie des inscriptions et belles-lettres, Vaillant y fut d'abord reçu en qualité d'associé, et peu de temps après il obtint la place de pensionnaire. Il avoit été marié deux fois; et par une dispense particulière du pape, il avoit épousé successivement les deux sœurs. Il mourut le 23 octobre de l'année 1706. Ses ouvrages sont; I. L'*Histoire des Césars*, jusqu'à la chute de l'empire romain, 1694, 2 volumes in-4°. Cette Histoire a été réimprimée à Rome, sous ce titre: *Numismata imperatorum*, etc., 1743, en 3 volumes in-4°, avec beaucoup d'augmentations qui sont de l'éditeur (le père François Baldini). II. *Seleucidarum imperium, sive Historia regum Syriæ, ad fidem numismatum accomodata*, Paris, 1681, in-4°. L'auteur commence à Seleucus Ier, dit *Nicanor*, qui régna 312 ans avant J. C., et termine son ouvrage à Antiochus XIII, surnommé *Epiphane*. Il renferme 27 rois, et 120 médailles très-bien gravées. III. *Historia Ptolemæorum, Ægypti regum, ad fidem numismatum accommodata*, Amsterdam, 1701, in-folio. IV. *Nummi antiqui familiarum Romanarum perpetuis illustrationibus illustrati*, Amsterdam, 1703, 2 volumes in-folio. V. *Arsacidarum imperium sive regum Parthornm historia, ad fidem numismatum accommodata*, Paris, 1725, in-4°. VI. *Achæmenidarum imperium sive regum Ponti, Bosphori, Traciæ et Bithyniæ historia, ad fidem numismatum accommodata*, Paris, 1725, in-4°. Ces deux derniers ouvrages ne furent publiés qu'après la mort de l'auteur. VII. *Numismata ærea imperatorum*, 1688, 2 vol. in-folio. VIII. *Numismata græca*, Amsterdam, 1700, in-folio. IX. Une seconde édition du *Cabinet de Seguin*, 1684, in-4°. X. Plusieurs *Dissertations* sur différentes médailles. Tous ces ouvrages font honneur à son érudition, et ont beaucoup servi à éclaircir l'histoire. On disoit de lui « qu'il lisoit aussi facilement la légende des plus anciennes médailles qu'*un Manceau lit un exploit*. » L'auteur étoit non-seulement estimable par son savoir, mais encore par son caractère.

V. VAILLANT (Jean-François-Foy), fils du précédent, né à Rome le 17 février 1665. Son père l'emmena à Paris et lui fit faire un voyage en Angleterre, dans lequel il prit beaucoup de goût pour la science numismatique. De retour à Paris, il fit son cours de médecine, et

pendant qu'il étoit sur les bancs, il composa un *Traité de la nature et de l'usage du café*. En 1691 il fut reçu docteur-régent de la faculté de Paris. En 1702 on l'admit dans l'académie royale des inscriptions. Il donna plusieurs *Dissertations* curieuses sur des médailles ; il composa aussi une *Explication* de certains mots abrégés ou lettres initiales qui se trouvent à l'exergue de presque toutes les médailles d'or du Bas-Empire ; au moins depuis les enfans du grand Constantin jusqu'à Léon-l'Isaurien. Il fit encore une *Dissertation* sur les dieux Cabires, par laquelle il termina sa carrière littéraire. Il n'eut pendant les deux ans qu'il survécut à son père qu'une santé fort dérangée, et mourut le 17 novembre 1708. Bon, humain, ami fidèle, plein de franchise et de candeur, il embellit encore ces qualités par l'éloignement de toute vue d'intérêt, d'ambition et de fortune.

† VI. VAILLANT (Sébastien), né à Vigny près de Pontoise en 1669, fit paroître dès sa plus tendre jeunesse une passion extrême pour la connoissance des plantes. Il fut d'abord organiste chez les religieuses hospitalières de Pontoise, puis chirurgien et ensuite secrétaire de Fagon, premier médecin de Louis XIV. Cet habile médecin ayant connu les talens de Vaillant pour la botanique, lui donna entrée dans tous les jardins du roi. Ce ne fut pas le seul bienfait qu'il reçut de son maître. Fagon lui obtint la direction du jardin royal qu'il enrichit de plantes curieuses, et les places de professeur et sous-démonstrateur des plantes du jardin royal et de garde des drogues du cabinet du roi. Le czar Pierre ayant voulu voir les raretés de ce cabinet précieux, Vaillant répondit à toutes les questions de ce monarque philosophe, avec autant d'esprit que de sagacité. L'académie des sciences se l'associa en 1716. Il méritoit cet honneur par ses ouvrages. Les principaux sont, I. D'excellentes *Remarques* sur les *Institutions de Botanique de Tournefort*. II. Un *Discours sur la structure des fleurs et sur l'usage de leurs différentes parties*. III. Un *Livre des plantes qui naissent aux environs de Paris*, imprimé à Leyde en 1727, in-folio, sous le titre de *Botanicon Parisiense* ou *Dénombrement par ordre alphabétique des plantes qui se trouvent aux environs de Paris*, etc., avec plus de 300 figures, par Aubriet. Cet ouvrage, fruit de quarante années de recherches, est très-estimé. L'auteur, trop pauvre pour le faire imprimer, le légua à Boerhaave avec prière de le publier. Le docte Hollandais remplit son vœu avec zèle. Mais comme le manuscrit se trouva dans le plus grand désordre, sur-tout quant à la partie des champignons, où l'on voit au-dessous d'espèces, des descriptions auxquelles elles ne conviennent pas ; ce défaut a fait commettre à Le Monnier, premier médecin du roi, une méprise qui lui a fait désigner comme vénéneux, d'après la phrase de Vaillant, un champignon qui ne l'est pas. IV. Un petit *Botanicon*, Leyde, 1743, in-12, qui n'est qu'un extrait du grand : extrait dont Jussieu donna à Paris une nouvelle édition. Vaillant mourut de l'asthme le 26 mai 1722. Il est le premier parmi les modernes qui ait parlé de sexes et de différences de sexes dans les plantes, ainsi que de leur régé-

nération par les étamines et les pistiles. Il a la priorité sur le célèbre Linnée.

* VII. VAILLANT (Pierre), né en 1689 à Méry-sur-Seine, diocèse de Troyes, fit ses études dans le séminaire de cette ville, et fut ordonné prêtre. Sa réputation le fit demander pour leur directeur à l'évêque, par les Visitandines du faubourg de Cron-Cest; mais bientôt après, le trouvant trop sévère, elles se liguèrent pour le faire renvoyer. Son opposition à la bulle *Unigenitus*, ses assiduités au tombeau du diacre Pâris, et son zèle pour les convulsions, lui attirèrent l'animadversion du gouvernement. Envoyé à la Bastille le 21 juillet 1728, il y resta jusqu'en mai 1731, fut condamné au bannissement, et partit pour Metz, où il resta quelque temps. La guerre survenue entre les puissances l'empêcha de passer chez l'étranger. Le lieutenant de police de Paris lui permit de revenir incognito; mais alors le bruit commença à se répandre, on ne sait comment, que Vaillant étoit le prophète Elie. Cette hypothèse est connue sous le nom de *Vaillantisme*. Il la démentit par une déclaration signée de sa main. Ce qui n'empêcha pas qu'on ne le tînt captif à la Bastille, où il avoit été renfermé de nouveau le 5 mai 1734. Pour avoir un prétexte de le tenir en captivité, on le supposa en démence; le contraire est bien prouvé par ses deux longues conversations, l'une avec le lieutenant de police Héraut, l'autre avec Berryer, successeur d'Héraut, et le père Griffet, jésuite, confesseur des prisonniers de la Bastille. C'étoit en 1747; il prédit à ce dernier la destruction des jésuites. Il déclare de nouveau qu'il n'est pas Elie, mais qu'il croit ce prophète arrivé sur la terre: « Et si je me trompe à cet égard, dit-il, cette illusion ne peut produire aucun mal. Est-on, ajoute-t-il, un insensé parce qu'on croit que l'Eglise de France est bien malade? » Son crime étoit d'être appelant de la bulle; mais pensant que ce sont les chefs des appelans qui prolongent sa captivité, il demande qu'on lui produise ses accusateurs, ce qu'on n'avoit garde de lui accorder. Ces deux conversations rédigées par lui et dont quelques curieux conservent des copies attestent que Vaillant avoit des opinions bizarres, mais nullement qu'il fût un insensé. Vaillant passa une partie de sa vie dans les cachots. Transféré de la Bastille au donjon de Vincennes, il y mourut le 19 février 1761.

VAIR (du). *Voy*. DUVAIR.

* VAIRA (Antoine), Vénitien, mort à Rovigo en 1732, d'abord professeur du droit canon à Padoue, fut ensuite élu évêque de Parenzo en Istrie, d'où il passa à l'évêché d'Adria. On a de lui une Dissertation historique intitulée *De Prærogativâ œcumenicæ nomenclationis*, Padoue, 1704, in-folio.

VAIRASSE. *V*. ALLAIS, n° 1.

* VAIRO (Léonard), né à Bénévent, bénédictin, puis évêque de Pouzzole, florissoit dans le 16e siècle. On a de lui: *De fascino libri tres, in quibus omnes fascini species et causæ describuntur, et ex philosophorum sententiis scitè et eleganter explicantur; nec non contra præstigia, imposturas, illusionesque dæmonum, cautiones et amuleta*

*præscribuntur; ac denique nugæ, quæ de iisdem narrari solent, dilucidè confutantur*, Parisiis, 1583, in-8° ; et quelques *discours* prononcés à Rome.

VAISSETTE (Dom Joseph), né à Gaillac en Albigeois en 1685, exerça pendant quelque temps la charge de procureur du roi du pays albigeois. Dégoûté du monde, il se fit bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, dans le prieuré de la Daurade à Toulouse en 1711. Son goût pour l'histoire le fit appeler à Paris en 1713 par ses supérieurs qui le chargèrent avec Dom Claude de Vic de travailler à celle de Languedoc. Le premier volume de cette Histoire parut en 1730, in-folio. Peu d'histoires générales, dit l'abbé des Fontaines, sont mieux écrites en notre langue ; l'érudition y est profonde et agréable. On a ajouté à la fin des notes très-savantes sur différens points de l'histoire de Languedoc ; ces notes sont autant de dissertations sur des matières curieuses. Ce qui le distingue surtout est une grande impartialité dans l'histoire des Albigeois et des autres hérétiques qui ravagèrent cette province. Il ne se passionne point ; il raconte en homme qui a consulté tous les monumens. Aussi les jésuites qui dans l'Histoire de l'Eglise Gallicane n'avoient pas montré la même modération, ne manquèrent-ils pas de le critiquer dans le Journal de Trévoux. Dom de Vic étant mort en 1734, Dom Vaissette resta seul chargé de son grand ouvrage, qu'il exécuta avec succès et dont il publia les quatre autres volumes. Ce savant mourut à St.-Germain-des-Prés le 10 avril 1756, regretté par ses confrères et par le public. Il préparoit un sixième volume de son Histoire de Languedoc, et Dom Bourotte son confrère a été chargé de l'achever. Ses autres écrits sont, I. Un *Abrégé* de son *Histoire de Languedoc*, en 6 vol. in-12, 1740. Il peut suffire à ceux qui ne sont pas de cette province ; mais les Languedociens le trouvent trop sec et trop décharné. II. Une *Géographie universelle*, en 4 vol. in-4° et en 12 vol. in-12. Quoiqu'elle ne soit pas exempte de fautes, on la regarde avec raison comme une des plus détaillées, des plus méthodiques et des plus exactes que nous ayons. On peut seulement reprocher à l'auteur qu'il y a trop peu de détails sur le commerce et les arts des pays qu'il décrit. La simplicité et la candeur jointes à beaucoup d'esprit et d'érudition, formoient le caractère de Dom Vaissette. *Voy.* LEIBNITZ, n° 12 de ses ouvrages.

VAL (du). *Voyez* DUVAL.

VAL-DES-CHOUX. *V.* VIARD.

VAL-DE-GRACE. *V.* ARBOUSE.

* VALADON (N....), né à Auxonne, d'un père procureur-notaire en cette ville, religieux capucin, plus connu sous le nom de père Zacharie. Après avoir fait en 1717 un premier voyage dans l'Asie mineure, il revint en France et aborda au port de Marseille dans le temps où la peste exerçoit ses ravages en cette ville. Ce missionnaire déjà célèbre, se dévoua avec un zèle vraiment apostolique et une charité sans bornes à secourir et consoler les malheureux atteints de ce fléau destructeur. Deux fois frappé de la contagion, son ardeur n'en fut point ralentie, il continua de la braver et de s'y exposer de nouveau pour remplir un ministère de piété et de consolation. Ses

soins généreux laissèrent à Marveille son nom en vénération et lui méritèrent des éloges publics et la protection spéciale du régent. Ce fléau arrêté, le P. Zacharie repartit pour l'île de Chypre, où il resta quelques années, se rembarqua le 13 juillet 1736, prit terre à Tripoli, visita les pieux solitaires du Mont-Carmel et du Mont-Liban, parcourut la Terre-Sainte, la Palestine et la Syrie, remplissant les devoirs et les fonctions de missionnaire avec un zèle au-dessus de tout éloge. Deux fois il confessa publiquement la foi catholique au milieu des tourmens. Mais à la fin sa santé ne pouvant soutenir d'aussi pénibles travaux, il revint dans son couvent de Chypre. Là, dans le silence du cloître, il écrivit pour ses amis la description de cette île et la relation de ses *Voyages*, ouvrage resté manuscrit, mais dont une copie est conservée à Auxonne. Le style en est pur et respire un air de franchise et de vérité qui attache; les descriptions en sont simples et les digressions qu'il s'est permises sont courtes et toujours en rapport avec le sujet. Le P. Zacharie revenu en France, recueillit en passant à Marseille les bénédictions de ceux auxquels il avoit racheté la vie, et passa ses derniers momens au couvent des capucins de Dijon, où il mourut après une longue maladie, le 27 janvier 1746.

* I. VALARESSO (Fantin), né à Venise en 1392, embrassa l'état ecclésiastique, et devint en 1412 évêque de Parenzo. Jean XXII ou XXIII, qui l'avoit nommé, ayant déposé la papauté, son élection fut annullée; mais Martin V la confirma de nouveau. En 1426 il fut transféré à l'église archiépiscopale de Candie; d'où il vint, 8 ans après, au concile de Florence, revêtu du titre de légat, avec ordre d'y attendre la réunion des Grecs. Ce fut là qu'il mourut, on ignore en quelle année. On sait du moins qu'il vivoit encore en 1442, car il a écrit un traité, *De conciliorum auctoritate et de communione latinorum et græcorum*, trouvé dans la bibliothèque des frères prêcheurs à Saint-Jean et Saint-Paul de Venise.

* II. VALARESSO (Zacharie), patricien de Venise, poète estimé du 18e siècle, mourut dans sa ville natale le 23 mars 1769, et fut enseveli à Saint-Fosca. Pour critiquer la tragédie de Lazzarini, intitulée l'*Ulysse Jean*, dans laquelle l'auteur, sans avoir égard au temps, au goût, aux mœurs, avoit introduit les lois et coutume de la Grèce, Valaresso publia sous le nom emprunté de Cattuffius Panchiano, *Rutzvanscad il Giovane*, qui fut généralement applaudi. Cette tragédie fut réimprimée à Venise en 1691. Le chevalier d'Avezedo, dans son poëme intitulé *Description de la ville de Venise*, s'exprime ainsi au sujet de Valaresso :

*Tu, Valaresse, sales potuisti vincere græcos,*
*Et lepidè mœstus ridendo dicere verum.*

† VALART (l'abbé Joseph), né à Hesdin, mort en 1779, avoit été professeur à l'École royale militaire. C'étoit un bon humaniste, et il a beaucoup écrit sur les règles de la grammaire latine. On lui doit un Supplément à la *Grammaire générale de Beauzée*, in-8°, 1769; une Traduction du *nouveau Testament*, de l'*Imitation de J. C.*, dont il avoit donné une édition estimée chez Barbou, 1758, in-12; *Aurelii Cornelii Celsi de re medica*,

*libri octo, ex fide manuscriptorum codicum*, etc., *summo studio recensuit Josephus Valart*, 1772, in-12, jolie édition qui est assez estimée. *Sexti Julii Frontini Strategematicon libri tres, Strategicon liber unus*, 1763, in-12, jolie édition très-estimée. Son édition latine de l'*Imitation de Jésus-Christ*, Paris, Barbou 1773, in-12, est enrichie de sa savante *Dissertation sur l'auteur de l'Imitation*, qui avoit déja paru précédemment. Valart cherche à y prouver que l'*Imitation* n'est point de Thomas à Kempis, mais de Jean Gerson, abbé de Verceil, et qu'elle a été composée entre les années 1215 et 1240. Il apporte des allégations et des preuves qui paroîtront décisives à ceux qui n'ont pas lu les dissertations opposées à son système. Ce savant étoit fort négligé sur sa personne et très-attaché à ses sentimens; d'ailleurs bon homme et officieux.

† VALAZÉ (Charles-Éléonore Dufriche), membre de plusieurs sociétés savantes, françaises et étrangères, né à Alençon le 23 janvier 1751, suivit d'abord la carrière militaire et ensuite celle du barreau. Nommé député du départem. de l'Orne à la convention nationale en 1792, il y prononça le rapport des accusations portées contre Louis XVI. Attaché au parti de la Gironde, il s'y fit remarquer par ses connoissances en agriculture et en jurisprudence, et sur-tout par la fougue de son caractère. Marat le surnomma le chef de la faction des *Hommes d'état*. Proscrit au 31 mai d'après ce titre, il refusa de s'évader, et fut condamné à mort le 30 octobre de l'année 1793. Au moment où son arrêt fut prononcé, il se perça le cœur avec une lame qu'il avoit cachée sous ses vêtemens, et tomba devant les juges révolutionnaires en s'écriant: « Je me meurs. Son corps fut porté au pied de l'échafaud où plusieurs de ses collègues montèrent. On doit à Valazé quelques ouvrages, I. *Lois pénales dans l'ordre naturel des Devoirs, des Vices et des Crimes*, 1784, in-8°. Cet ouvrage fut réimprimé en 1802 par les soins du jurisconsulte F. N. Dufriche de Foulaines, et dédié au consul Cambacérès. On admire dans cet ouvrage utile et méthodique une division nouvelle et juste des actions morales de l'homme, en vertus, devoirs, vices et crimes. Valazé a fait des observations (au second livre), sur l'ordre de préférence des vertus les unes aux autres; des devoirs entre eux; sur le degré différent qu'inspirent les différentes classes et les différens genres des vices et des crimes. Le second livre renferme encore des idées très-philosophiques sur le mariage, sur la pudeur et ses avantages. L'article sur l'usure est neuf et intéressant; celui sur les monopoleurs est un morceau précieux fait pour être consulté; il en est de même du chapitre sur l'infamie. Le onzième essaya de prouver la nécessité d'abolir la peine de mort, les asiles et les lettres de grace, et d'admettre l'uniformité de peines pour tous les citoyens. Cet ouvrage est le fruit d'une profonde méditation, d'une grande connoissance des hommes, d'un grand amour du bien public. II. *Le Rêve*, conte philosophique inséré dans un des volumes de la *Bibliothèque des Romans* de 1783. III. *Amon fils*, 1785, in-8°. IV. *Défense des Accusés au 31 mai*, in-8°. Valazé s'occupoit de cet écrit dans

sa prison, mais il le suspendit lorsqu'il apprit qu'un décret atroce avoit défendu aux accusés tout droit de se faire entendre. Il le cacha dans la prison, où il fut trouvé par un de ses collègues qui l'a publié. Valazé a laissé quelques manuscrits, tels qu'un plan d'administration des maisons de correction, une Suite aux *Lois pénales*, un *Mémoire sur les Causes de l'élévation des vapeurs dans l'atmosphère*, une *Explication des tuyaux capillaires*, etc.

VALBELLE (N., comte de), d'une famille distinguée de Provence, entra dans la carrière militaire, qu'il quitta ensuite pour cultiver la littérature et la société dans la capitale. Mademoiselle Clairon, dont il étoit l'amant, en parle avec attendrissement dans ses Mémoires. Il aimoit les lettres et il chercha à en étendre les progrès, en fondant à l'académie française un prix pour le meilleur ouvrage publié dans l'année : il mourut en 1778. D'Alembert a publié son éloge.

VALBONAIS. *V.* BOURCHENU.

* I. VALCARCEL PIO (Antoine), comte de Lumiares, savant antiquaire espagnol, né dans le royaume de Valence vers l'année 1740, dut peut-être sa célébrité à un écart de sa jeunesse ; car ce fut au château d'Alicante, où son père le fit enfermer, qu'il fit la connoissance de Velazquez, marquis de Valdeflores alors prisonnier d'état. Cet auteur célèbre, voyant les bonnes dispositions de Valcarcel, ne cessa de le diriger et de l'encourager dans ses premiers succès. Ils passèrent ensemble les jours et les nuits livrés à l'étude des langues et de l'histoire. Mis en liberté, il se voua tout entier à son goût pour les antiquités, en suivant toujours les conseils de Velazquez son ami et son maître. Il forma, sous sa direction, un cabinet de plus de 1200 médailles, un autre d'histoire naturelle, et une collection précieuse de machines et d'instrumens de mathématiques. On a de lui, I. *Recueil des médailles inconnues des peuples anciens de l'Espagne, avec leur explication*, Valence, 1773, II. *Dissertation sur les monumens anciens appelés* BARROS SAGUNTINOS, *avec les inscriptions de Sagunte, ville ancienne du royaume de Valence*, 1779, in-8°. III. *Description de Lucentum, ville ancienne appelée aujourd'hui* Alicante, *avec l'explication des inscriptions, statues, médailles, etc., trouvées dans ses ruines*, Valence, 1780, IV. *Inscriptions de Cartago nova, ville ancienne appelée aujourd'hui* Carthagène. V. *Explications des inscriptions et des statues anciennes d'Almazarron, ville du royaume de Murcie*, Valence, 1776, VI. *Observations sur la situation de la colonie Illici*. Il prouve qu'elle n'étoit pas située sur l'emplacement ou existent aujourd'hui les villes de Elche et de Alcudia. Valcarcel termina sa carrière laborieuse vers l'année 1800.

* II. VALCARCEL (don Joseph-Antoine) naquit dans le royaume de Valence en 1722, où il finit sa carrière vers l'année 1800. On a de lui, I. *Agriculture générale*, Valence, 1765 et années suivantes, 7 vol. in-4°. L'agriculture étoit très-arriérée en Espagne lorsque ce Traité vit le jour. Depuis deux siècles

qu'Alfonse de Herrera avoit écrit sur le même sujet, l'Espagne n'avoit pas fait un pas dans cette science. Valcarcel, pénétré de cette vérité, n'épargna aucunes recherches pour s'instruire de tout ce qui avoit été écrit sur l'agriculture par les étrangers, et publia son ouvrage qui reçut l'accueil le plus distingué des savans. II. *Instructions sur la culture du ris*, dédiées au comte de Aranda, Valence, 1768, III. *Instructions sur la culture du lin*, Valence, 1781.

* VALCARENGHI (Paul), savant médecin de Crémone, versé dans la connoissance des auteurs anciens et modernes, professa la médecine à l'université de Pavie et à l'école palatine de Milan. Il fut membre de diverses académies d'Italie, et agrégé au collége des médecins de Milan, Crémone et Ferrare. Après avoir joui constamment d'une réputation brillante, il termina sa carrière vers l'an 1780. Il a écrit beaucoup d'ouvrages estimés; on cite, entre autres, I. *De aortæ aneurysmate observationes binæ cum animadversionibus*, Crémone, 1741, II. *De potentiâ vel impotentiâ ad generandum, ob virulentam gonorrhæam*, Medionali, 1749, III. *Dissertatio medica epistolaris de virgine Cremonense, quæ per plures annos malefacinta fuit*, Cremonæ, 1746. Cette jeune fille étoit sujette à vomir des pierres, des aiguilles, des morceaux de fer et de verre. Valcarenghi tâche d'expliquer, par la simple nature, ce prétendu phénomène. IV. *In Ebenbitar Tractatum de malis limoniis commentaria*, Cremonæ, 1758. Il a divisé son ouvrage en douze chapitres, dans lesquels il traite d'abord des limons en général, puis de leurs propriétés, etc.

* VALCASSAR (François), médecin de Trapani en Sicile, mort en 1691. Voici son seul ouvrage: *La fama impegnata per gli encomii della virtù, oratione funebre in morte del medico Antonio Crispo*, Trapani, 1689, in-4°.

* VALCAVI (Jean-Severins), né dans l'état de Modène, à Reggio, le 27 décembre 1701, entra à 19 ans dans la compagnie de Jésus. Dès ses premières années il montra un talent extraordinaire pour la littérature, et fut destiné par ses supérieurs à faire le cours de l'école à Padoue. Delà il occupa pendant quatorze ans l'emploi d'académicien dans le collége des nobles à Parme; et fut enfin recteur des colléges de Bologne, Parme, Modène et Reggio. Il finit ses jours dans cette dernière ville le 17 octobre 1781. Il a écrit en latin l'éloge des personnages célèbres de la famille Barbarigo, ouvrage aussi distingué pour l'élégance du style que pour la beauté de l'impression. En voici le titre: *Numismata virorum illustrium ex Barbaricâ gente*, Patavii, 1752, in-folio.

* VALCKE (Pierre François), curé de Rumbeke et doyen rural de Roulers, au diocèse de Bruges, mourut le 23 janvier 1787, à l'âge de 71 ans, après avoir donné dans le cours d'une longue vie le plus éclatant spectacle de toutes les vertus pastorales, et multiplié, non-seulement parmi ses ouailles, mais par-tout où il put avoir accès, les fruits d'un zele actif, éclairé, charitable. Ses *Sermons*, distingués par une éloquence simple, touchante

et pleine d'onction, ont été imprimés sous les auspices de M. Bressart, évêque de Bruges. Ses *Exhortations* annuelles aux curés lors de la distribution des saintes huiles, ont paru à Bruges en 1785. On a encore de lui la traduction en langue flamande de plusieurs ouvrages de piété.

* VALCKENAER (Louis-Gaspar), disciple de Hermstehnis et son successeur à l'université de Leyde. Il avoit professé auparavant à celle de Franeker. Les lettres le perdirent en 1805, âgé de 69 ans. Il est connu parmi les hellénistes comme l'un des plus illustres de la renaissance des lettres. Les ouvrages qu'il a laissés après lui suffisent pour conserver sa mémoire. Ce que Valckenaer a publié n'est rien auprès de ce qu'il a écrit : nul n'a mieux connu que lui la littérature ancienne dans toute sa vaste étendue. Il avoit tout lu, et il lisoit la plume à la main; et il a laissé des notes sur tout : notes remplies de cette profondeur d'érudition et de cette sagacité de critique qui n'appartenoient qu'à lui. Ce trésor littéraire est principalement entre les mains de son fils unique, Jean VALCKENAER, professeur de droit dans les universités de Franeker, d'Utrecht et de Leyde, et ministre plénipotentiaire de la république batave à Madrid. Les principaux ouvrages du père Valckenaer sont, *Ammonius de adfinium verborum differentiâ*, Leyde, 1739, in-4°. *Euripidis Phænissæ*, Franeker, 1755, in-4°. — *Hippolytus*, Leyde, 1788, in-4°. *Diatribe in deperditas Euripidis tragœdias*, ibid., 1767, in-4°. *Theocriti decem Eidyllia*, Leyde, 1773, in-8°. *Theocritus*, *Bion et Moschus*, ibid., 1779, in-8°. *Virgilius, cum græcis scriptoribus collatus*; *opera Fulvii Ursini*, nouvelle édition enrichie de notes, Lœuwaardt, 1747, in-8°. *Tib. Hemsterhusii et L. C. Valckenarii orationes*, Leyde, 1784, in-8°. Il y en a trois de Valckenaer, *De rerum Belgicarum vicissitudine, in annum* 1718. — *De Philippi Amyntatæ indole, virtutibus, rebus gestis, causis externis fractæ Græcorum libertatis*. — *De criticâ emendatrice, in libris sacris novi Testamenti à literatoribus, quos vocant, non adhibendâ*. Le même volume offre des observations de Valckenaer sur deux discours de Chrysostôme, et des notes sur quelques passages du nouveau Testament. Ses ouvrages posthumes : *L. G. Valckenarii Opuscula philologica, critica, oratoria, nunc primùm conjuncta, edita*, Leyde, 1808.

* VALDAGNO (Joseph), médecin du seizième siècle, né à Vérone, a laissé, *De theriacæ usu in febribus pestilentibus*, 1570, 1571. II. *Eudoxi Philaletis apologia*, 1573. C'est l'apologie de sa doctrine et l'examen de celle de Jérôme Donzellini, médecin de Vérone. Cet écrit fut mis au jour au sujet d'un autre que Donzellini lui avoit adressé sur la nature de la fièvre pestilentielle. III. Une *traduction* latine de l'ouvrage grec de Proclus, sur le mouvement, Basileæ, 1562, in-8°.

* VALDECEBRO (Fr.-André FENER DE), né près de Terruel en Aragon, entra dans l'ordre des frères prêcheurs ; envoyé en Amérique dans un collége de son ordre, il professa la théologie vers le milieu du 17e siècle, s'occupa des travaux du ministère et composa beaucoup d'ouvrages, imprimés, les uns en Amérique, les autres en Europe. Il a publié,

I. *Lamentatio Apologetica pro R. P. Abrahamo*, Bzovio, 1450, in-4°. II. *Americicæ discrimine catholicæ religionis ærumnæ*, Tlescalæ, 1650. III. *Constructio sacra augustioris Americæ templi adversus Cromwel Angliæ tyrannum*, Tlascalæ, 1654. IV. *Orator catholicus*, 1658, in-4°. V. *Clavis aurea æternitatis*, in-4°. VI. *Historia admirabilis vitæ secundi Pauli Valentiæ apostoli, S. Vincentii Ferrarii*, Matriti, 1682, in-4°., 1782 et 1726. VII. *Historia admirabilis vitæ venerabilis matris et inclytæ Virginis Rosæ de Saulta Mariâ è tertio ordine S. Dominici*, Matriti, 1666, in-4°. 1669 et 1670. VIII. *Vita Fr. Joannis de Vasconcellos, ordinis prædicatorum*, Matriti, 1668. Et plusieurs autres *ouvrages* sur divers sujets. Il a laissé aussi un grand nombre de *manuscrits*.

* VALDELVIRA (Pierre de), architecte espagnol, a bâti de 1540 à 1556, à Ubéda, la superbe chapelle du Sauveur, par l'ordre du commandeur D. François de los Cobos, pour qui il fit encore un palais. En 1562 il construisit à Bacca l'hôpital et la chapelle de St. Jacques, qui passe pour un des plus beaux morceaux d'architecture de l'Andalousie, quoique l'on pourroit y désirer plus de correction.

VALDERANA (Pierre de), Italien, entra dans l'ordre des augustins, et se distingua à la fin du 16e siècle par des *Sermons* traduits en français en 1609.

VALDÈS (Jean de), peintre de Séville et chef de l'académie de peinture de cette ville, y mourut en 1691. On y trouve un *tableau* de lui représentant un cadavre à moitié rongé de vers. Sa vue fait frissonner et reculer d'effroi.

VALDIVIESO. *V.* BARAHONA.

VALDO (Pierre), hérésiarque, né au bourg de Vaux en Dauphiné, d'où il prit son nom, commença à dogmatiser à Lyon vers 1180. Ses disciples furent appelés Vaudois du nom de leur maître, ou Gueux de Lyon, de la ville où cette secte prit naissance, ou Sabatès, à cause de leur chaussure singulière : ils ne portoient que des sandales comme les apôtres. La mort d'un ami de Valdo qui expira subitement en sa présence le frappa tellement, qu'il distribua aussitôt aux pauvres une grande somme d'argent. Cette générosité en attira une prodigieuse quantité à sa suite. Leur bienfaiteur voulut bientôt devenir leur maître. Comme il étoit un peu lettré, il leur expliquoit le nouveau Testament en langue vulgaire et leur prêchoit l'estime de la pauvreté oisive. Les ecclésiastiques ayant blâmé sa témérité, il se déchaîna contre eux et contre leur autorité en leur égalant les laïques. Il y a des auteurs qui prétendent que Valdo ne poussa pas plus loin ses erreurs; mais que ses disciples s'étant mêlés avec les arnaldistes et les albigeois, adoptèrent plusieurs erreurs de ceux-ci. D'autres assurent que le mépris de Valdo pour les ecclésiastiques fut porté jusqu'à celui pour les sacremens dont ils sont les ministres. L'abbé Pluquet prétend qu'ils renouvelèrent, 1° Les erreurs de Vigilance sur les cérémonies de l'Eglise, sur le culte des saints et des reliques, et sur la hiérarchie de l'Eglise; 2° Les erreurs des donatistes sur la nullité des sacremens conférés par de mauvais ministres et sur la nature de l'Eglise; 3° Les erreurs des Iconoclastes; 4° Ils ajoutè-

rent que l'Eglise ne peut posséder aucun des biens temporels. Comme cette doctrine favorisoit les prétentions des seigneurs et tendoit à remettre entre leurs mains les possessions des églises, les vaudois furent protégés par les seigneurs chez lesquels ils s'étoient réfugiés après avoir été chassés de Lyon. Ces seigneurs étoient bien aises de les opposer au clergé qui condamnoit les grands déprédateurs des églises. Les vaudois chassés du territoire de Lyon, trouvèrent donc des protecteurs et se firent un grand nombre de prosélytes. Louis VII fit venir des missionnaires pour les convertir ; mais ils prêchèrent sans succès contre les erreurs des vaudois. Philippe-Auguste, son fils, eut recours à la force ; il fit raser plus de trois cents maisons de gentilshommes où ils s'assembloient, et entra ensuite dans le Berry. Plus de 7000 furent passés au fil de l'épée ; beaucoup d'autres périrent par les flammes ; et de ceux qui purent échapper, les uns qu'on nomma dans la suite Turlupins, allèrent dans les pays wallons, les autres en Bohême, tandis que les sectateurs de Valdo se répandoient dans le Languedoc et dans le Dauphiné. Ceux qui s'étoient jetés dans le Languedoc et en Provence furent anéantis, dit l'abbé Pluquet, dans les terribles croisades contre les albigeois et contre les hérétiques, si prodigieusement multipliées dans les provinces méridionales de la France. Ceux qui se sauvèrent dans le Dauphiné, se voyant inquiétés par l'archevêque d'Embrun, se retirèrent dans les vallées de Piémont. Les ducs de Savoie ont tâché en différens temps de les chasser de cet asile, sur-tout depuis qu'ils s'étoient liés d'intérêt et de religion avec les Suisses et les Genevois. On les poursuivit vivement en 1560 ; mais ils résistèrent à la petite armée qu'on envoya contre eux. Environ cent ans après, en 1655, Charles-Emmanuel envoya dans les vallées le marquis de Pianessa, qui traita avec la dernière rigueur ceux qui ne voulurent pas embrasser la religion catholique. Malgré un grand nombre d'exécutions effrayantes, les vaudois ne sont pas entièrement éteints, et ils conservent l'attachement à leurs dogmes et une grande pureté de mœurs. Les calvinistes les ont adoptés comme leurs pères, quoique leur croyance soit différente dans quelques articles ; et la protection secrète que quelques princes protestans leur ont accordée n'a pas peu contribué à leur conservation.

* VALDOR (Jean), graveur, né à Liège en 1580, se fit un nom par ses talens et acquit l'estime du cardinal Mazarin, auquel il fut présenté par le célèbre Le Brun. On le croit père de Jean VALDOR, excellent graveur, qui a publié en 1649, in-folio, *les Triomphes de Louis-le-Juste*, ouvrage très-recherché. On a encore de lui des *Paysages* bien exécutés.

VALDRADE ou WALRADE. *Voy.* LOTHAIRE, n° IV.

VALEMBOURG. *Voyez* WALEMBOURG.

VALENÇAI. *V.* ESTAMPES, n° IV.

VALENCE. *Voy.* PARÉS *et* THOMAS, n° XII.

*I. VALENS, évêque de Murse en Mœsie, et URSACE DE SINGIDON, tous deux sectateurs d'Arius, se déclarèrent ouvertement contre Athanase, et furent déposés avec excommunication au concile de

Sardique en 347. Il s'efforcèrent ensuite de répandre leurs erreurs dans l'occident; mais lorsqu'ils virent que l'empereur Constant I protégeoit la foi orthodoxe, ils l'abjurèrent par politique au concile de Milan; mais ils ne tardèrent pas à retomber dans leurs premiers principes, et assistèrent aux conciles de Sirmich, de Rimini et de Nice. Valens contribua beaucoup à mettre l'arianisme en crédit auprès de l'empereur Constance, qui le chargea de persécuter vivement les catholiques, commission barbare dont il ne s'acquitta que trop bien. Valens et Ursace furent encore condamnés au concile de Rome en 369.

II. VALENS (Flavius), empereur, étoit fils puîné de Gratien, surnommé *le Cordier* (*Voy*. GRATIEN, n° I). Il naquit près de Cibale en Pannonie, vers l'an 328, et fut associé à l'empire l'an 364, par son frère Valentinien I, qui lui donna le gouvernement de l'Orient en 365. Effrayé par la révolte de Procope, il voulut d'abord quitter la pourpre; mais il fut plus heureux l'année suivante, car il défit son ennemi et lui fit couper la tête. Après avoir pacifié l'empire, il se fit conférer le baptême par Eudoxe de Constantinople, arien qui l'obligea par serment de soutenir ses principes. Sa femme, Albia Dominica, l'y engagea aussi, et le rendit complice de son hérésie et persécuteur de la foi orthodoxe dont il s'étoit montré jusqu'alors un des plus zélés défenseurs. Il publia un édit pour exiler les prélats catholiques; édit qui fut exécuté avec la dernière rigueur. Il alla lui-même à Césarée de Cappadoce, pour en chasser St. Basile; à Antioche, où il exila Mélèce; à Edesse et ailleurs, où il persécuta cruellement les orthodoxes. (*V*. ISAAC, n° II.) C'étoit après la guerre contre les Goths que Valens se déclara contre l'Église. Cette guerre avoit eu le plus heureux succès. Les barbares, effrayés des victoires de Valens, forcèrent Athalaric leur roi à demander la paix. Valens voulut bien la leur accorder en 370, mais il en prescrivit les conditions. Il fut défendu aux Goths de passer le Danube, et de mettre le pied sur les terres des Romains, à moins que ce ne fût pour le commerce. Ils n'eurent plus la liberté, comme auparavant, de trafiquer indifféremment dans tous les lieux soumis à l'obéissance de l'empereur. On leur marqua deux villes frontières, où ils pourroient apporter leurs marchandises et acheter celles dont ils auroient besoin. Tous les tributs qu'on leur payoit furent supprimés; mais on confirma la pension d'Athalaric. Valens permit aux Goths de s'établir dans la Thrace : ils y furent suivis de divers autres barbares; et comme la province ne pouvoit suffire pour leur entretien, ils commencèrent à ravager les pays voisins. Lupicin, général de l'armée romaine, ayant été battu, Valens marcha en personne contre les ennemis. On engagea une bataille près d'Andrinople le 9 août 378, et il eut le malheur de la perdre. La nuit le surprit avant qu'il se fût décidé sur le parti qu'il avoit à prendre; et les soldats, qui étoient rangés autour de lui, l'enlevèrent et le portèrent dans une maison où les Goths mirent le feu, et où il fut brûlé vif à l'âge de 50 ans, après en avoir régné 15. Valens fut un prince timide, cruel et avare. Ses défauts furent plus pernicieux à

l'état que ses vices. Il étoit ignorant et il laissoit languir les sciences. Incapable de juger du mérite, il n'élevoit aux grands emplois que ceux qui applaudissoient à ses foiblesses. Sa superstition étoit telle qu'il fit mourir tous ceux dont le nom commençoit par Théod, parce qu'un magicien lui avoit prédit que son sceptre tomberoit entre les mains d'un homme dont le nom commenceroit ainsi ; et le comte Théodose, père de Théodose-le-Grand, se trouva de ce nombre malheureusement. Protecteur de l'arianisme, il fit autant de mal aux fidèles que les plus ardens persécuteurs de l'Eglise.

III. VALENS (Valerius), étoit proconsul d'Achaïe, lorsqu'une partie de l'Orient se souleva contre Gallien et reconnut Macrien. Le nouvel empereur craignant que Valens n'armât contre lui, envoya une petite armée commandée par Pison, pour le surprendre et lui ôter la vie. Valens se voyant poursuivi, se fit reconnoître empereur dans la Macédoine et se défit de Pison. Cette mort fut suivie de la sienne, puisqu'il fut tué peu de jours après par ses soldats, en juin 261, après six semaines de règne.

IV. VALENS (Pierre), dont le vrai nom est STURCK, né à Groningue en 1561, s'appliqua avec succès à la poésie, à l'éloquence, et à toutes les parties des belles-lettres. Il fit un voyage à Paris, où ses talens lui méritèrent une place de professeur au collége royal. Il mourut en 1641, âgé de 80 ans. On a imprimé ses *Harangues* et ses *Poésies* latines, in-8° et in-4°. Ces dernières offrent quelques vers heureux, mais peu de cette imagination qui constitue le vrai poète.

* I. VALENTI (Camille), de Mantoue, fille de Valens Valenti et de Violante Gambora, cultiva les lettres avec succès dans le 16e siècle. A 22 ans, elle composoit des lettres et des vers avec beaucoup de facilité et d'élégance. Elle fit autant de progrès dans la langue latine que dans l'italienne, et s'adonna sur-tout à l'étude de l'Ecriture-sainte. Elle se maria en 1543, au comte Jacques-Michel de Verme, qu'elle perdit au bout de 11 ans. Scipion Maffei, après en avoir fait un magnifique éloge, raconte que désespérée de la mort de son époux, elle s'abandonna sur son cadavre défiguré, et expira elle-même de douleur. Ce conte paroît un peu romanesque : il vaut mieux en croire le procès-verbal, consigné dans les archives de cette illustre famille, lequel porte qu'elle mourut quelques heures après son mari. On n'a d'elle qu'une *Lettre italienne* à Vergerio, inserée avec la réponse dans un Recueil de Lettres, Venise, 1544.

* II. VALENTI GONZAGUE (Silvius), cardinal et ministre ; naquit d'une ancienne et illustre famille de Mantoue, le 1er mars 1690. Ce fut dans le collége de Parme, alors dirigé par les jésuites, qu'il développa les précieuses dispositions du cœur et de l'esprit dont le ciel l'avoit doué. Il passa ensuite à Rome, et cultiva avec beaucoup d'ardeur pendant toute sa jeunesse, les sciences qui pouvoient lui être utiles dans la carrière qu'il vouloit parcourir. Il commença par la nonciature de France et d'Espagne, et mérita l'estime du pape, ainsi que des souverains dont il visita les cours. Clément XII pour prix de ses services, l'honora de la pourpre le 9 décembre 1738, et

Benoît XIV, à peine élu souverain pontife, le nomma son secrétaire d'état, puis camerlingue de la sainte Eglise. Il s'acquitta de cette charge importante et pénible à la satisfaction générale. Sa conduite sage et prudente à l'égard des nombreux ennemis de l'état pontifical, sa prévoyance pour corriger et détruire tous les abus et désordres intestins, son zèle à seconder les intérêts de la foi catholique, sa protection puissante accordée aux lettres, aux sciences et aux beaux arts, dont il étoit juste appréciateur, l'établissement d'une chaire de chimie et de physique expérimentale dont Rome lui fut redevable, le rétablissement de l'académie, le commerce remis en activité, le trésor public enrichi sans exactions, et tant d'autres avantages procurés à l'état, sont une preuve évidente de ses rares talens. Après avoir servi son souverain avec zèle dans les affaires les plus délicates de politique et de religion, il mourut à Viterbe le 28 août 1756; son corps fut transféré l'année suivante à Rome, et déposé dans un tombeau que lui-même avoit fait construire chez les pères franciscains.

VALENTIA (Grégoire), jésuite, né à Médina-del-Campo, dans la vieille Castille, professa la théologie dans l'université d'Ingolstadt, et mourut à Naples en 1603, à 54 ans, après avoir eu de vives disputes avec Lemos sur la Prédestination. Ses adversaires disent de lui que « s'il n'avoit pas eu d'autre grace que celle qu'il avoit défendue, il n'étoit sûrement pas en Paradis. » On a de lui des *Livres* de controverse, et des *Commentaires* sur la Somme de St. Thomas. Ses Ouvrages, recueillis en 5 gros vol. in-folio, demandent beaucoup de patience de la part du lecteur.

I. VALENTIN, Romain, pape après Eugène II, mourut le 21 septembre 827, le 40e jour après son élection.

II. VALENTIN, fameux hérésiarque du 2e siècle, étoit Egyptien et sectateur de la philosophie de Platon. Il se distingua d'abord par son savoir et par son éloquence; mais indigné de ce qu'on lui avoit refusé l'épiscopat, il se sépara de l'Eglise, après avoir enfanté mille erreurs. Il les sema à Rome sous le pontificat du pape Hygin, et continua de dogmatiser jusqu'à celui d'Anicet, depuis l'an 140 jusqu'à 160. Il avoit imaginé une généalogie d'Æons, dont il composoit la divinité qu'il appeloit *Plérome* ou *Plénitude*, au-dessous de laquelle étoient le fabricateur de ce monde et les anges auxquels il en attribuoit le gouvernement. Ces Æons étoient mâles et femelles, et il les partageoit en différentes classes. Valentin eut beaucoup de disciples qui répandirent sa doctrine, et formèrent des sectes qui étoient fort nombreuses et sur-tout dans les Gaules, du temps de St. Irenée qui nous a donné le plus de lumières sur ces hérétiques... *V.* Ptolémée, n° XV.

III. VALENTIN (Basile): C'est sous ce masque que se cacha un habile chimiste du 16e siècle, que quelques-uns ont présumé être un bénédictin d'Erford, mais dont on ignore le vrai nom. Ses ouvrages, écrits en haut allemand, ont été imprimés à Hambourg en 1677, 1717 ou 1740, in-8°. La plupart sont traduits en latin et en français. Parmi les latins, le plus connu est *Currus triumphalis antimonii*, Ams-

terdam, 1671, in-12. On prétend que ce chimiste dut au hasard la connoissance des propriétés de l'antimoine. Ayant jeté hors de son laboratoire quelques fragmens de cette matière, et des cochons en ayant mangé, ils furent violemment purgés. Cette observation lui fit venir la pensée d'essayer ce remède sur le corps humain. On cite parmi les ouvrages français du prétendu Valentin, I. *L'Azoth des philosophes*, avec les 12 *Clefs de philosophie*, Paris, 1660, in-8°, et la figure de ces 12 Clefs. II. *Révélation des mystères des teintures essentielles des sept métaux, et de leurs vertus médicinales*, Paris, 1646, in-4°. III. *Testament de Basile Valentin*, Londres, 1671, in-8°.

IV. VALENTIN (Moyse le), né à Coulommiers en Brie, l'an 1600, mort aux environs de Rome en 1632, entra fort jeune dans l'école de Vouet, et peu de temps après se rendit en Italie. Les tableaux du Caravage le frappèrent, et il l'imita sans leur donner une teinte aussi noire. Il s'attacha sur-tout à *représenter* des Concerts, des Joueurs, des Soldats et des Bohémiens, des Tabagies. On voit aussi de ce maître des *tableaux* d'histoire et de dévotion; mais ils sont en petit nombre, et pour l'ordinaire inférieurs à ses autres ouvrages. Le Valentin trouva un protecteur dans le cardinal Barberin. C'est à sa recommandation qu'il peignit, pour l'eglise de Saint-Pierre à Rome, le Martyre des *SS. Processe* et *Martinien*, morceau très-estimé: il est au musée Napoléon. Il se lia d'amitié avec Le Poussin, et l'on remarque qu'il a quelquefois suivi la manière de cet excellent artiste. Le Valentin a toujours consulté la nature; sa touche est légère, son coloris vigoureux, ses figures bien disposées. Il exprimoit tout avec force; mais il n'a guère consulté les graces; et entraîné par la rapidite de sa main, il a souvent péché contre la correction. Ce peintre s'étant baigné imprudemment, fut saisi d'un frisson qui lui causa peu de temps après la mort. Presque tous ses tableaux ont été gravés.

V. VALENTIN (Michel-Bernard), professeur en médecine à Giessen, où il naquit le 26 novembre 1657, cultiva la botanique avec beaucoup de succès, et mourut le 13 mars 1726. On a de lui, I. *Historia simplicium reformata*, Francfort, 1716, in-fol., 16 planches; 1723, in-folio, 23 planches. II. *Amphitheatrum Zootomicum*, Francfort, 1720, in-fol., figures. Cet Ouvrage avoit paru en allemand, à Francfort, 1704-1714, 3 vol. in-fol.; il a été traduit en latin par Jean Conrad Becker. Aux éditions latines on a joint un abrégé de la Vie de Valentin, en vers, qu'il avoit composé lui-même. III. *Medicina nova-antiqua*, Francfort, 1713, in-4°. C'est un cours de médecine. IV. *Cynosura materiæ medicæ*, Strasbourg, 1726, 3 vol. in-4°. V. *Viridarium reformatum*, Francfort, 1720, in-fol., avec de belles figures. VI. *Corpus juris medico-legale*, Francfort, 1722, in-fol. VII. *Physiologiæ biblicæ capita selecta*, Giessen, 1711, in-4°.

VI. VALENTIN GENTILIS, *Voyez* GENTILIS, n° IV.

* I. VALENTINE, né en Egypte et élevé à Alexandrie, fut l'auteur de l'hérésie des valentiniens; il vint à Rome vers l'an 140, sous le pontificat d'Hygin, et

y excita beaucoup de troubles. Il fut censuré par l'Eglise en 143, et exclus de la congrégation des fidèles; loin d'en être humilié, il se retira dans l'île de Chypre, où il propagea avec beaucoup de hardiesse ses principes erronés. Il étoit instruit, éloquent, possédoit le grec et s'étoit particulièrement appliqué à la philosophie de Platon; mêlant ainsi la doctrine secrète des nombres et celle de l'idéalisme avec la théogonie d'Hésiode et l'évangile de saint Jean le seul qu'il voulut admettre, il forma un système de philosophie religieuse, peu différent de celui des basilides et des gnostiques. Cette hérésie, qui suivant Hooper dérivoit des mystères égyptiens, prit naissance, en 143, sous le règne d'Adrien, et dura jusque dans le 4e siècle. Valentine mourut en l'année 160.

II. VALENTINE, femme de Louis de France, duc d'Orléans, assassiné par les ordres du duc de Bourgogne, étoit fille de Jean Galéas, duc de Milan. Cette princesse ayant inutilement demandé justice du meurtrier de son époux, mourut le 5 décembre 1408, de douleur de n'avoir pu venger sa mort. Quelques momens avant que d'expirer, elle fit approcher ses enfans sur lesquels elle répandit des larmes. Ensuite considérant Jean, fils naturel du duc d'Orléans, si célèbre depuis sous le nom de comte *de Dunois*, elle dit, par une espèce de pressentiment de sa grandeur future, « qu'il lui avoit été dérobé, et qu'aucun de ses enfans n'étoit aussi bien taillé à venger la mort de son père que celui-là. » *Voyez* DUNOIS. Valentine étoit aussi spirituelle que belle. Charles VI, dans les accès de sa folie, ne se laissoit gouverner que par elle. De là vint le bruit qu'elle l'avoit ensorcelé. Les gens de bon sens étoient bien persuadés que si elle l'avoit charmé, ce n'étoit que par sa beauté et son enjouement. Cependant pour n'être point exposée aux insultes de la populace, elle fut obligée de quitter la cour pour quelque temps. C'est du chef de cette princesse que le duc d'Orléans, depuis roi de France, sous le nom de *Louis XII*, prétendit au duché de Milan, qui coûta tant de sang à la France.

* I. VALENTINI (Eusèbe), né à Modène le 11 décembre 1515, entra dans l'ordre des bénédictins à Parme, et y fit des études, qui lui méritèrent l'estime de Grégoire Cortèse, depuis cardinal, l'un des plus savans littérateurs de sa société. Il passa à Ferrare, où il se lia avec l'Arioste, et revint à Parme, où il mourut en 1539. Il se distingua dans la poésie latine. On a de lui un petit *Poème* sur le massacre des Innocens, qui se trouve dans l'édition de l'ouvrage de Sannazar, *De partu Virginis*, Venise, 1535.

* II. VALENTINI (Philippe), né à Modène, mort vers l'an 1568, fut intimement lié avec Castelvetro, dont il partagea l'infortune et les disgraces, pour avoir été trop attaché à l'opinion des novateurs. Il fut quelque temps au service du cardinal Contarini; mais il se vit bientôt obligé de fuir. Outre quelques *sonnets*, il a laissé un *Poème inédit*, que l'on conserve dans la bibliothèque de Modène.

†I. VALENTINIEN Ier, empereur d'Occident, fils aîné de Gratien, surnommé *le Cordier*, de Cibale en Pannonie, s'éleva par sa valeur et par son mérite sur le trône impérial. Il fut proclamé

empereur à Nicée, après la mort de Jovin, le 26 février 364. Il associa Valens son frère à l'empire, lui donna l'Orient et garda l'Occident, où il se rendit redoutable par son courage. Il repoussa les Germains qui ravageoient les Gaules, pacifia l'Afrique révoltée, dompta les Saxons qui s'étoient avancés jusque sur le bord du Rhin, et construisit un grand nombre de forts en différens endroits de ce fleuve et du Danube. Les Quades ayant pris les armes en 374, il passa dans leur pays pour les châtier. Il mit tout à feu et à sang, rasa les campagnes, brûla les villages, renversa les villes, laissa par-tout des traces de sa fureur. Il repassa le Danube et vint se reposer à Bregetion, petit château de la Pannonie. Là, les Quades lui envoyèrent des ambassadeurs pour implorer sa clémence. Ces envoyés étoient des hommes grossiers, pauvres et mal vêtus. Valentinien croyant qu'on les lui avoit envoyés pour l'insulter, entra en fureur, et leur parla avec tant d'emportement qu'il se cassa une veine. Il expira peu de temps après le 17 novembre 375. Les écrivains du christianisme qui ont souvent, par esprit de secte, calomnié la vertu et encensé le vice, qui ont répandu tant d'injures contre l'empereur Julien (*V.* Julien, nº III), ont beaucoup loué Valentinien, parce qu'il fut constamment attaché à leur religion ; mais sa conduite et ses mœurs étoient fort opposées à celles d'un vrai chrétien, à celles d'un prince digne d'éloge. Il montra, dans tous les temps de sa vie, une sévérité excessive et souvent injuste ; et dans les emportemens de sa colère qui se manifestoient fréquemment, il devenoit cruel jusqu'à la férocité. Jamais il ne se contenta d'infliger de médiocres châtimens. Il se plaisoit à faire redoubler les tortures des accusés. Les supplices furent très-nombreux sous son règne ; les fautes les plus légères, des propos indiscrets, des inadvertances, étoient punis par des tourmens affreux. Ammien Marcellin cite de nombreux exemples de sa férocité, même dans les momens où il étoit de-sang-froid. Affricanus, célèbre avocat de Rome ayant terminé le temps prescrit dans l'emploi de gouverneur d'une province, demanda à Valentinien une autre place, et le comte Théodose, général de la cavalerie, appuyoit sa demande. « Comte, dit aussitôt l'empereur à Théodose, abattez la tête de cet homme qui veut changer d'emploi. » Le comte fut forcé d'obéir et Affricanus périt. Il entretenoit, avec le plus grand soin, dans des loges voisines de sa chambre à coucher, deux ourses très-voraces, l'une nommée *Miette d'or* et l'autre *Innocence*. Des gardes étoient placés près d'elles pour les maintenir continuellement dans un état de fureur. Ces animaux ne vivoient que de chair humaine. L'empereur donna enfin la liberté à l'ourse appelée *Innocence*, et la renvoya dans les bois pour la récompenser d'avoir dévoré un très-grand nombre de cadavres. Les autres défauts de Valentinien furent la mauvaise foi, l'avarice, l'envie ; et ses bonnes qualités, telles que l'activité, le courage, l'amour du bon ordre dans l'administration civile et militaire, sont éclipsées par son caractère inhumain et féroce.

II. VALENTINIEN II, fils du précédent, né en 371, fut salué empereur à Cinque en Pannonie

le 22 novembre 375. Il succéda à Gratien son frère en 383, et fut dépouillé de ses états en 387 par le tyran Maxime. Il eut recours à Théodose qui défit Maxime, lui fit couper la tête en 388, rétablit Valentinien, et entra triomphant dans Rome avec lui. Le jeune empereur, formé par les avis, les instructions et l'exemple de Théodose, quitta de bonne heure les impressions que sa mère Justine lui avoit données contre la foi catholique. On le soupçonna de quelques dérèglemens ordinaires à la jeunesse ; aussitôt qu'il le sut, il se priva de tout ce qui pouvoit donner occasion à ces faux bruits. On trouvoit qu'il se plaisoit trop aux jeux du cirque ; pour s'en corriger, il retrancha ceux même qui se donnoient à la naissance des empereurs. Ayant su que quelques-uns le blâmoient d'aimer trop les combats des bêtes, il fit tuer dans le même jour toutes celles qui étoient destinées à cet usage. Ce ne furent pas ses seules vertus. Les chefs d'une famille distinguée ayant été accusés d'une conspiration, il en examina lui-même les preuves ; et sa clémence lui en ayant dissimulé la force, il fit élargir les coupables, méprisant ces défiances et ces soupçons « qui ne tourmentent, disoit-il, que les tyrans. » Plus occupé du bien de ses sujets que du sien propre, il modéra extrêmement les impôts; et comme ses officiers vouloient qu'il les augmentât, afin d'en profiter eux-mêmes, il leur répondit : « Quelle apparence y a-t-il que j'impose de nouvelles charges à ceux qui ont bien de la peine à payer les anciennes ? » Il faisoit jouir l'empire de la paix, de la justice et de l'abondance, lorsqu'Arbogaste, Gaulois d'origine, à qui il avoit confié le commandement de ses armées, se révolta. Ce général s'étoit acquis par sa valeur, sa science dans l'art militaire et son désintéressement, la confiance des troupes, au point qu'il régloit tout et tenoit Valentinien sous sa dépendance. Le prince ouvrit enfin les yeux, et craignant les suites de son pouvoir, il lui ôta le commandement des armées. Mais ce traître mit le comble à ses crimes, et fit périr ce prince qu'il avoit déjà dépouillé de son autorité. Valentinien étoit à Vienne en Dauphiné. Un jour qu'il se promenoit après dîner sur le bord du Rhône, dans l'enceinte de son palais, Arbogaste le fit étrangler par quelques-uns de ses gardes qui le pendirent à un arbre avec son mouchoir, pour qu'on crût qu'il s'étoit tué lui-même. Ce fut le samedi 15 mai 392, à l'âge seulement de 20 ans, après un règne de neuf. Saint Ambroise prononça son oraison funèbre à Milan, quoiqu'il n'eût pas été baptisé.

III. VALENTINIEN III (*Flavius Placidus Valentinianus*), empereur d'Occident, fils du général Constance et de Placidie fille de Théodose-le-Grand, né à Rome en 419, fut honoré du titre de *César* à Thessalonique; mais il ne fut reconnu empereur que le 23 octobre 425, à Rome, après la défaite entière de Jean, qui s'étoit emparé de l'empire. Ce fut d'abord Placidie qui eut toute l'autorité; et la sagesse de cette princesse ne put prévenir la perte de l'Afrique, que le comte Boniface livra en 428 aux Vandales, qui y fondèrent un état très-puissant. Le général Aëtius conserva par sa valeur les autres provinces. Les Bourguignons, les Goths, les

Alains, les Francs furent battus en diverses rencontres et forcés à demander la paix ; il n'y eut que les Suèves de la Galice qui ne purent être domptés. Valentinien reconnut mal de si grandes obligations. Il immola ce général, de sa propre main, à la haine d'un de ses eunuques ; mais il périt bientôt après lui. Ayant violé la femme de Pétrone-Maxime, ce mari outragé le fit tuer au milieu de Rome le 17 mars 455. Il avoit alors 36 ans ; et il fut le dernier de la race de Théodose. Pétrone-Maxime profita de sa mort pour se saisir du sceptre impérial. Valentinien étoit un prince stupide qui sacrifioit sa gloire et ses intérêts à ses passions ; et ses passions l'entraînoient toujours de crime en crime. Il n'excita aucun sentiment d'amour pendant sa vie, ni aucun regret après sa mort. *Voyez* Eudoxie, n° III.

VALENTINOIS. (*Voyez* Borgia, n° I, duc de), *et* Poitiers (duchesse de).

* VALERAS (Mosen Diego de), né à Cuença en 1402, fut élevé dans le palais du roi de Castille Jean II. Il montra de bonne heure la plus grande ardeur de s'instruire. Il parcourut la France et l'Allemagne jusqu'en 1440. Revenu en Espagne, il s'y fit bientôt un nom, et fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès des rois de France, d'Angleterre et d'Hongrie. En 1448, se trouvant à Cuença, il fut nommé député de cette ville auprès des cortès qui eurent lieu à Tordesillas. Valéras s'y distingua par son courage, et s'opposa aux desseins du roi contre les grands révoltés. Le monarque vouloit les soumettre par le fer et par le feu, selon ses propres paroles. Quelque temps après ; Ferdinand-le-Catholique étant monté sur le trône, s'empressa de récompenser les services que Valéras avoit rendus à la patrie et les connoissances qu'il avoit acquises dans ses voyages. Il le nomma d'abord son historiographe et son conseiller, et immédiatement après, il obtint la charge de grand-majordome du palais. Valéras mourut vers l'année 1482. On a de lui, I. *Chronique de l'Espagne*, Saragosse, 1494 ; Salamanque, 1499 ; Ségovie, 1534 et 1567, in-folio. II. *Traité de la Providence*, Séville, 1494.

I. VALÈRE-MAXIME (*Valerius Maximus*), historien latin, sortoit, selon quelques auteurs, de la famille des Valères et de celle des Fabiens. Son goût pour la littérature ne lui ôta point celui des armes ; il suivit Sexte Pompée à la guerre. A son retour il composa un *Recueil* des actions et des paroles remarquables des Romains et des autres hommes illustres. Son travail est en neuf livres, il le dédia à Tibère, et n'écrivit qu'après la mort de Séjan, dont il dit beaucoup de mal. Plusieurs croient que l'ouvrage que nous avons n'est qu'un abrégé du sien, composé par Népotien d'Afrique. Son style est barbare à quelques endroits près. Il intéresse plus par le fond des choses que par la manière dont il les rend. La meilleure édition de cet auteur est celle de Leyde, 1670, in-8°, *cum Notis Variorum ;* et 1726, in-4°. On estime aussi celle de Paris, 1679, in-4°, à l'usage du dauphin.

II. VALÈRE (Cyprien de), auteur protestant. Nous avons de lui une *Version* espagnole de toute la Bible, que l'on peut regarder comme une seconde édi-

tion de la version de Cassiodore Reyna, Amsterdam, 1602, in-folio.

III. VALÈRE (Luc), enseigna, à la fin du 16e siècle, la géométrie dans le collége de Rome, avec tant de réputation, qu'il fut nommé l'Archimède de son temps par le célèbre Galilée. On le connoît à peine aujourd'hui, quoiqu'il ait publié deux ouvrages assez bons, l'un *De centro gravitatis Solidorum*, in-4°, 1604, et un autre, *De Quadraturâ Parabolæ per simplex falsum*, qui furent estimés et recherchés de son temps.

IV. VALÈRE (André). *Voyez* ANDRÉ (Valère), n° XII.

VALÉRIA (Galeria), fille de Dioclétien et de Prisca, épousa l'an 292 Galère-Maximien, nommé César et adopté par Dioclétien. Sa beauté, ses vertus, le désir du bonheur de ses sujets honorèrent son règne. Elle fut stérile, et se voyant sans enfans, elle adopta Candidien, fils naturel de son mari, qui l'avoit eu depuis leur union. Après la mort de Galère-Maximien, elle se retira avec sa mère à la cour de Maximin Daza, neveu de Dioclétien. Ce prince la reçut avec empressement; bientôt il en devint amoureux et lui proposa de répudier sa femme pour l'épouser. Le deuil qu'elle portoit et les liens du sang lui fournirent un prétexte pour rejeter cette offre. Ce refus irrita Maximin, et ce prince emporté l'envoya avec Prisca en exil dans les déserts de la Syrie, où elles souffrirent les plus grandes privations et les plus mauvais traitemens. On prétend que Dioclétien, instruit de ces indignités, en mourut de chagrin. Maximin étant mort lui-même en août 313, elles devoient espérer un adoucissement à leurs maux sous Licinius, élevé à l'empire par Galère, et à qui il avoit recommandé en mourant son épouse et son fils. Leur espérance fut trompée. Prisca et Valéria, ces deux veuves des maîtres du monde, après avoir vu mettre à mort l'infortuné Candidien, furent obligées de se cacher errantes en divers lieux et déguisées sous des haillons. Vers la fin de 314 elles furent malheureusement découvertes à Thessalonique. Licinius leur fit trancher la tête et jeter leur corps dans la mer en présence du peuple assemblé, au commencement de 315. On croit qu'elles avoient embrassé le christianisme, et que si elles assistèrent quelquefois aux sacrifices des païens, ce ne fut que dans la crainte de déplaire à Dioclétien et à Galère. Voltaire dit que les chrétiens furent les auteurs des meurtres de Candidien, de Prisca et de Valéria. Il y a apparence que la famille de Galère ne fut exterminée que parce que Licinius, tyran ombrageux, craignoit que les prétentions qu'elle pouvoit avoir à l'empire ne servissent de prétexte à des mouvemens populaires et à des révoltes.

VALERIANUS. *Voy.* PIÉRIUS-VALÉRIANUS.

VALÉRIE, dame romaine, sœur du célèbre orateur Hortensius, s'approcha du dictateur Sylla dans un spectacle de gladiateurs, et arracha quelques poils du manteau de ce dernier: il s'en aperçut, et Valérie lui dit: « Ce que je viens de faire n'est point une marque de mépris; j'ai cru au contraire qu'en m'approchant ainsi de vous, je pourrois participer au bonheur qui

vous accompagne. » Ce discours plut au dictateur, et il épousa Valerie. — Une autre Romaine de ce nom, mère de Coriolan, touchée des malheurs des Romains, alla avec Volumnie, épouse de ce dernier, le trouver pour le supplier de lever le siége de Rome. Coriolan céda à leurs instances et ramena l'armée des Volsques hors du territoire de la république. — Une autre Valérie, veuve du consul Camirinus, répondit à ceux qui la pressoient de se remarier : « Mon époux est mort pour les autres, mais il vit encore pour moi. »

I. VALÉRIEN (*Publius Licinius Valerianus*), empereur romain, né en 190 d'un père sénateur et d'une famille illustre, passa par toutes les charges, et le sénat le revêtit de celle de censeur, qu'aucun particulier n'avoit possédée depuis le règne de Claude. Ce prince étoit bien fait, et d'une physionomie qui en imposoit ; il avoit cultivé les sciences et connoissoit l'art de la guerre. Ses mœurs étoient sans reproches, et il passoit pour l'homme le plus digne de commander, lorsque l'armée assemblée dans la Rhétie le proclama empereur peu de temps avant la mort d'Emilien, dans le mois d'août 253. Il étoit âgé de 63 ans. Le sénat applaudit à son élection et donna le titre de César à son fils Gallien, que son père associa aussitôt à l'empire en le déclarant Auguste. Dans les premieres années de son gouvernement, il témoigna quelque affection pour les chrétiens ; mais Macrien, un de ses généraux, changea ses dispositions, et il s'alluma contr'eux une persécution violente dans tout l'empire. Valérien, obligé de résister aux Goths et aux Scythes, se relâcha un peu de sa fureur. Une autre guerre l'occupa bientôt : il fallut qu'il tournât ses forces contre Sapor, roi de Perse, qui faisoit des progrès prodigieux en Syrie, en Cilicie et en Cappadoce. Les deux armées se rencontrèrent en Mésopotamie, et Valérien fut fait prisonnier en 260. Le roi Sapor le mena en Perse où il le traita avec indignité, jusqu'à le faire servir de marchepied lorsqu'il montoit à cheval, et à le rendre témoin des indignes traitemens qu'il faisoit subir à sa femme Mariniana. Il mourut en captivité l'an 263, âgé de 71 ans, après en avoir régné sept. Sapor le fit écorcher tout vif, et fit jeter du sel sur sa chair sanglante. Après qu'il fut mort, il fit corroyer sa peau, la fit teindre en rouge, et la mit dans un temple pour être un monument éternel de la honte des Romains. Valérien parut mériter les honneurs de la république tant qu'il fut particulier ; mais lorsque parvenu à la puissance suprême il fut en spectacle à tout le monde, il parut avoir moins de vertus et plus de défauts. Il aimoit la justice, et il vouloit la faire rendre ; mais il ne savoit pas juger du mérite et eut toujours de mauvais ministres. Il abusoit souvent de sa puissance. Ses lauriers furent flétris par plusieurs traits de lâcheté. Son imprudence fut la source de son malheur. Les généraux qu'il avoit mis à la tête des armées profitèrent de sa captivité pour se révolter dans toutes les provinces, où ils prirent le titre d'Auguste, et jetèrent ainsi l'empire dans une confusion qui hâta sa décadence. — Il ne faut pas confondre VALÉRIEN le vieux avec VALÉRIEN le jeune, son petit-

fils, sur lequel on peut voir l'article de Gallien (*Publius Licinius Gallienus.*)

II. VALÉRIEN, évêque de Cemèle, dont l'évêché a été transféré à Nice, assista au concile de Riès en 439, et à celui d'Arles en 455. Il nous reste de lui *vingt Homélies* avec une *Epître* adressée aux moines, Paris, 1612, in-8°. Il avoit autant de savoir que de piété.

* III. VALÉRIEN (Dominique), né à Ravenne en 1593, embrassa l'état ecclésiastique. Il enseigna les belles-lettres dans sa ville natale pendant 30 ans avec un grand succès, et fut ensuite nommé curé de Saint-Jean et de Saint-Apollinaire. Il mourut en 1647, et laissa, I. *Aita D. Andreæ Corsinii Carmelitæ*, Ravennæ, 1629, in-4°. II. *Antiquité de Ravenne dans l'état séculier*, ibidem, 1640. III. *Elogium in divos Apollinarem et Vitalem*, 1644, in-folio.

IV. VALÉRIEN MAGNI. *Voyez* Magni.

* VALÉRINI (Adrien), gentilhomme véronais, auteur dramatique, versé dans la connoissance des lettres grecque et latine, florissoit vers l'an 1560. Il a publié dans sa langue maternelle, I. *L'Aphrodite*, tragédie, Vérone, 1578, *Cent Madrigaux*, ibid., 1572, III. *Oraison funèbre de Vincente Armani*, ibid., 1586, *Beautés de Vérone*, ibid., 1570. Il termina sa carrière vers la fin du 16e siècle. --A-peu-près dans le même temps, on vit Flaminius Valérini, de la même famille, auteur d'un *Poëme* adressé à Christophe Ferrari, jurisconsulte de Vérone, et d'une *Elégie sur les noces du comte Æmilius et de Béatrix Justi*, dont Ferrari a donné une *Traduction* en stances de huit vers.

† I. VALÉRIO ou *plutôt* Valério (Augustin), né à Venise le 7 avril 1531 d'une des meilleures familles de cette ville, devint docteur en théologie et en droit canon, et fut fait professeur de morale dans sa patrie en 1558. Il prit l'habit ecclésiastique, et fut nommé évêque de Vérone en 1565, sur la démission du cardinal Bernard Navagero son oncle. Son zèle apostolique, sa vigilance active et ses connoissances, le lièrent d'une étroite amitié avec saint Charles Borromée. Grégoire XIII l'appela à Rome, où il le mit à la tête de plusieurs congrégations, après l'avoir honoré de la pourpre romaine. Valério mourut dans cette ville le 24 mai 1606, à 73 ans. Ses ouvrages les plus estimés sont, I. La *Rhétorique du Prédicateur*, composée par l'avis et sur le plan de St. Charles Borromée. Cet ouvrage renferme des réflexions sur l'art d'exciter les passions des auditeurs, sur celui d'orner ou de fortifier la diction, sur les défauts dans lesquels les orateurs chrétiens peuvent tomber; il est en latin : nous en avons une traduction française par l'abbé Dinouart, Paris, 1750, in-12. II. *De cautione adhibendâ in edendis libris*, 1719, in-4°. On trouvera dans ce dernier livre le catalogue de tous les autres Ouvrages d'Augustin Valério, tant imprimés que manuscrits; ils sont en grand nombre. Ses deux *Traités*, l'un intitulé *Episcopus*, et l'autre *Cardinalis*, se liront encore avec fruit par les évêques et les cardinaux. Tout y est appuyé sur l'Ecriture, les canons et la discipline de l'Eglise.

vrages de Valérius ne nous sont pas connus. *Voyez* VALLÉRIUS.

X. VALÉRIUS (Cornélius), né à Utrecht en 1512, mort en 1578, professa les belles-lettres dans sa patrie et à Louvain. Il forma d'excellens disciples. On a de lui une *Rhétorique*, in-4°; une *Grammaire*, in-4°; une *Philosophie*, in-folio, écrites avec clarté et méthode, mais que de meilleurs livres enfantés depuis ont rendues inutiles. On a encore de lui d'autres *ouvrages*.

VALÉRIUS-PROBUS. *Voyez* PROBUS, n° III.

*VALESIENS*. *V*. VALÉSIUS.

* VALESCUS DE TARANTA, docteur en médecine, Portugais qui exerça sa profession à Montpellier vers la fin du 14e siècle, est connu par un Recueil de pratique excellent, divisé en neuf livres, où il traite de toutes les maladies et de leur guérison. Voici la principale édition: *Philonium pharmaceuticum et chirurgicum de medendis omnibus, tum internis, tum externis humani corporis affectibus*, Venetiis, 1490, in-folio.

I. VALÉSIO (François), médecin de Philippe II, roi d'Espagne, obtint cette place pour avoir conseillé à ce prince de mettre ses pieds dans un bassin d'eau tiède afin d'être soulagé de la goutte; remède simple qui eut un heureux succès. On a de lui, I. Un Traité *de methodo medendi*, Louvain, 1647, in-8°, qui passe pour excellent. II. *Controversiarum medicarum et philosophicarum libri decem*, Lyon, 1625, in-4°: il y fait voir la préférence que doit avoir l'école grecque sur celle des Arabes. III. *De sacrâ philosophiâ, sive de iis quæ scripta sunt physicè in libris sacris*, Francfort, 1608, in 8°. IV. Des *Commentaires* sur Hippocrate et Galien, in-fol., etc.

* II. VALÉSIO (Jean-Louis), peintre et graveur de Bologne, élève des Carraches, né en 1561, a gravé au burin *l'enfant Jésus sur les genoux de la Vierge*, d'après ses propres dessins; *Vénus menaçant l'Amour*, et la même déesse le châtiant; et beaucoup d'autres *estampes*, toutes de sa composition.

VALÉSIUS, Arabe, hérétique du 3e siècle, étoit né avec une forte disposition à l'amour. Placé sous un climat brûlant, ne connoissant point de plus grand ennemi de son salut que son tempérament, ni de moyen plus sage pour conserver sa vertu que celui qu'Origène avoit employé, il se fit eunuque. Il prétendit que cet acte de prudence et de vertu ne devoit pas exclure des dignités ecclésiastiques. On eut d'abord de l'indulgence pour cet égarement; mais comme il faisoit des progrès, on chassa de l'Eglise Valésius et ses disciples, qui se retirèrent dans un canton de l'Arabie. Valésius n'avoit pour partisans que des hommes d'un tempérament impétueux et d'une imagination vive, qui, sans cesse aux prises avec l'esprit tentateur, jugèrent que leur pratique étoit le seul moyen d'échapper au vice; que tous les hommes qui ne se faisoient point eunuques étoient selon eux dans la voie de perdition, et livrés au crime. L'Evangile ordonne à tous les chrétiens de travailler au salut de leur prochain; les Valésiens crurent qu'il n'y avoit pas de moyen plus sûr de remplir cette obligation que de mettre leurs frères, autant

qu'ils le pourroient, dans l'état où ils étoient eux-mêmes. Ils faisoient donc tous leurs efforts pour persuader aux autres hommes la nécessité de suivre leur pratique ; et lorsqu'ils ne pouvoient les amener à ce sacrifice, ils les regardoient comme des enfans ou comme des malades en délire dont il y auroit de la barbarie à ménager la répugnance pour un remède infaillible, quoique désagréable : ils mutiloient donc tous ceux qui passoient sur leur territoire, qui devint la terreur des voyageurs.

† I. VALETTE (Bernard DE NOGARET, seigneur de la), chevalier des ordres du roi, gouverneur du Dauphiné et de Provence, amiral de France, mestre-de-camp de la cavalerie légère, né en 1553, d'une maison dont l'origine n'étoit pas fort ancienne. Busbec le fait petit-fils d'un notaire, mais l'abbé Le Gendre dit qu'il descendoit d'un capitoul de Toulouse. Son père, Jean de La Valette, lieutenant-général de Guienne, étoit cependant un seigneur distingué. Après s'être signalé dans le Piémont en diverses occasions, il fut pourvu du gouvernement de Dauphiné en 1583. Secondé du maréchal d'Ornano, il défit au passage de l'Isère quatre cents arquebusiers français et trois cents suisses. Devenu gouverneur de Provence en 1587, il remit l'année suivante, sous l'obéissance du roi, deux villes de cette province, Valensole et Digne, qui tenoient alors pour la ligue. Il fut blessé au siége de Valensole qu'il prit de vive force, et il pardonna aux habitans. Le duc de Savoie étant entré en Provence, il lui fit lever le siége de Barcelonette, battit son armée près d'Esparron en 1591, le mit encore en déroute à Vinon, et l'obligea de repasser les Alpes. On regardoit La Valette comme un homme qui avoit fait beaucoup et qui promettoit d'avantage lorsqu'il fut tué d'un coup de mousquet au siége de Roquebrune près de Fréjus, le 11 février 1592, dans sa trente-neuvième année, sans laisser de postérité. Ce général, dont de Thou dit : *In periculis imperterritus, in adversis constans, in prosperis moderatus*, méritoit plus d'être connu que son frère le duc d'Epernon, dont il n'avoit ni la hauteur insultante, ni l'ambition effrénée. Mais les vices brillans en imposent plus au vulgaire et même à quelques historiens que les vertus modestes. *Voyez* sa Vie par Mauroi son secrétaire, dans les *Additions* au *Mémoire historique et critique de la vie de Roger de Bellegarde*, Paris, 1667, in-12.

†II. VALETTE (Jean-Louis DE NOGARET de la), duc d'Epernon, naquit en 1554. Il avoit épousé Jeanne de Saint-Lary de Bellegarde, sœur du maréchal de ce nom. Jean-Louis, l'objet de cet article, son second fils, porta d'abord les armes au siége de La Rochelle en 1573, et s'attacha à Henri IV, alors roi de Navarre, qu'il quitta peu de temps après. La guerre s'étant allumée entre les huguenots et les catholiques, il se distingua sous le duc d'Alençon, aux prises de La Charité, d'Issoire et de Brouage. Henri III dont il étoit devenu le favori, le créa duc et pair en 1582, colonel général de l'infanterie, et le nomma cinq ans après amiral. Le jour qu'il alla faire enregistrer ses lettres au parlement, l'avocat général Faye ayant appelé Henri III *saint* en pleine audience, un sa-

tirique fit le distique suivant :

*Quis neget Henricum miracula prodere mundo,*
*Qui fecit montem, qui modò vallis erat ?*

D'Epernon possédoit tant de charges, qu'on l'appeloit la garde-robe du roi. Il avoit alors le gouvernement de l'Angoumois, de la Saintonge, de l'Aunis, du Limousin, du Boulonnais, du Pays Messin. On le nomma gouverneur de Normandie en 1588. Le roi lui avoit promis de le rendre si puissant, « qu'il ne pourroit pas lui ôter ce qu'il lui avoit donné. » Envoyé contre les ligueurs, il prit sur eux quelques places, entre autres Montereau et Pontoise. Après la mort de Henri III, il abandonna le parti de Henri IV, qui lui pardonna dans la suite. Ce monarque l'envoya en Provence avec le titre de gouverneur. D'Epernon soumit bientôt toutes les villes de sa province; mais la haine qu'il inspira aux Provençaux fut si forte, que pendant un séjour qu'il fit à Brignole en 1596, on attenta sur sa vie : on mit des sacs pleins de poudre sous la chambre où il étoit; mais le feu ne produisit pas tout l'effet qu'on attendoit, et il ne perdit que ses cheveux. Henri IV lui ayant promis le gouvernement du haut et du bas Limousin, il quitta celui de Provence. Ce prince fit long-temps d'inutiles efforts pour l'engager à se démettre de cette dernière place. Enfin un envoyé du prince lui déclare que s'il ne sortoit pas de Provence, le roi viendroit l'en chasser lui-même. « Qu'il vienne, dit insolemment le duc, je lui servirai de fourrier, non pas pour lui préparer ses logis, mais pour brûler ceux qui seront sur son passage. » Il se révolta, se soutint à main armée contre le duc de Guise, le nouveau gouverneur; mais vaincu enfin, et ayant obtenu sa grace, il alla prendre possession du gouvernement de Limousin. D'Epernon fut employé ensuite dans le Languedoc et dans le Béarn. Il soumit les villes de Saint-Jean-d'Angely, de Lunel et de Montpellier. Henri IV eut d'abord de la peine à lui donner sa confiance. Ce prince lui reprocha même un jour en colère, « qu'il ne l'aimoit point. » Le duc, sans s'étonner, lui répondit avec fermeté : « Sire, votre majesté n'a pas de plus fidèle serviteur. J'aimerois mieux mourir que de manquer au moindre de mes devoirs. Mais quant à l'amitié, votre majesté sait mieux que moi qu'elle ne s'acquiert que par l'amitié. » Henri accueillit depuis d'Epernon avec plus de franchise et de bonté. Le duc d'Epernon étoit dans le carrosse du roi lorsque ce bon prince fut assassiné. Le lendemain il courut au parlement, et portant la main sur la garde de son épée : « Elle est encore dans le fourreau, dit-il; mais il faudra qu'elle en sorte si on n'accorde pas dans l'instant à la reine-mère un titre qui lui est dû selon l'ordre de la nature et de la justice. » Marie de Médicis fut déclarée régente, et le duc en reçut de nouvelles faveurs. Cette princesse ayant été exilée, il alla la tirer du château de Blois, où elle étoit reléguée, et la mena dans ses terres à Angoulême, comme un souverain qui donneroit du secours à son alliée. Il fallut que Louis XIII traitât avec lui comme de couronne à couronne, sans oser faire éclater son ressentiment. Le cardinal de Richelieu même ne lui parloit qu'avec beaucoup de circonspection. Ce ministre lui insinua un jour d'adoucir son humeur altière et de quitter son accent gascon, en

le priant de ne pas le trouver mauvais. « Eh! pourquoi le trouverois-je mauvais? lui répondit brusquement d'Epernon ; j'en souffre bien autant du fou du roi, qui me contrefait tous les jours en votre présence. » Le duc d'Epernon fut moins ménagé sur la fin de ses jours. Un démêlé qu'il eut avec Sourdis, archevêque de Bordeaux, remplit sa vieillesse d'amertume. Ils étoient très-épineux l'un et l'autre, et très-jaloux des prérogatives attachées à leurs places. A la suite de beaucoup de petits démêlés, le duc d'Epernon, aussi fier, mais plus entreprenant que l'archevêque, fit arrêter son carrosse par ses gardes. L'archevêque en sort aussitôt, excommunie les gardes, et indique à l'archevêché une assemblée des principaux ecclésiastiques de la ville, pour aviser aux moyens de fulminer ses censures. D'Epernon, moins alarmé qu'irrité de cette assemblée, fait investir l'archevêché pour empêcher qu'elle ne se tienne. L'archevêque sort aussitôt en criant : « A moi, mon peuple, à moi! On fait violence à l'Eglise ! » D'Epernon marche à la rencontre de l'archevêque, lui donne deux ou trois fois du poing dans l'estomac, et de sa canne lui jette son chapeau à bas. Pendant ce temps l'archevêque crioit : « Frappe, frappe, tyran! Tes coups sont des fleurs pour moi! Tu es excommunié ! » Dès qu'on sut à la cour cette étrange nouvelle, on interdit à d'Epernon l'exercice de toutes ses charges, jusqu'à ce qu'il eût été absous. Ses amis obtinrent son pardon, mais à des conditions bien dures pour un esprit si haut. Il fut obligé de donner la démission de son gouvernement des trois évêchés, d'écrire une lettre fort soumise à l'archevêque, et d'écouter à genoux la réprimande vive et sévère qu'il lui fit avant de l'absoudre, devant la grande église de Coutras, où il étoit relégué. Le maire, les jurats de Bordeaux et vingt-cinq présidens ou conseillers qui étoient présens, en dressèrent procès-verbal. Il mourut à Loches le 13 janvier 1642. Il étoit gouverneur de la Guyenne; et comme il étoit aussi avare par goût qu'il étoit prodigue par magnificence, il retiroit de cette province plus d'un million de revenu. Lorsqu'en 1598 Sully fit donner à Henri IV des déclarations qui défendoient aux grands du royaume de lever des contributions sur les provinces, d'Epernon se rendit au conseil où l'on devoit les proposer : là, au défaut de raisons, il eut recours aux insultes, et mit la main à la garde de son épée. Sully fit à l'instant le même geste; et la salle du conseil eût peut-être été ensanglantée si l'on ne se fût jeté en foule au-devant d'eux. Henri IV, instruit de cette querelle, loua beaucoup le zèle de Sully, et lui écrivit pour lui « offrir de lui servir de second contre d'Epernon. » Mais cette leçon vigoureuse ne mit pas la Guyenne à l'abri de ses concussions. Tout chez lui étoit splendeur et faste. Sa vanité étoit sans bornes, ainsi que son ambition; mais cette ambition n'étoit point celle d'un courtisan souple et pliant : c'étoit un orgueil indomptable, une fierté féroce, un amour outré de l'indépendance, inspiré par la dureté du cœur et la misanthropie. Il ne voulut point obtenir les places et les dignités, il prétendoit les emporter. Sa présomption lui faisoit croire qu'il étoit au-dessus des égards et des récompenses; cependant ses talens étoient au-dessous de ses prétentions. Ses gardes étoient

obligés de faire les mêmes preuves que les chevaliers de Malte. C'est le prémier seigneur qui ait mis six chevaux à son carrosse. Le juge du marquisat de Bagé éprouva un trait de son extrême fierté. Ce bailli étant allé au-devant de lui pour le haranguer, commença ainsi : « Monsieur, monseigneur le marquis de Bagé.... » Le duc d'Epernon interrompit brusquement le harangueur en lui disant : « Le marquis de Bagé est monsieur ; je suis monseigneur, et vous êtes un sot... » Girard, secrétaire du duc d'Epernon, a donné des mémoires pour la vie de son maître, qui fut, comme le dit le P. Anselme, un homme d'esprit, hardi, et d'un cœur intrépide, qui avoit des pensées vastes, beaucoup de grandeur et de fermeté, mais d'un naturel brusque, hautain et fanfaron.

III. VALETTE (Bernard de la), fils du précédent, mort en 1661, avoit épousé la fille du baron de Pontchâteau, parente du cardinal de Richelieu, pour débarrasser le duc son père de la fâcheuse affaire qu'il s'étoit faite avec l'archevêque de Bordeaux. Il dissipa dans la Guyenne la faction des Croquans, et obligea les Espagnols de vider cette province. Le cardinal de Richelieu ayant à se plaindre de lui, résolut de s'en venger, et le rendit responsable de la levée du siége de Fontarabie en 1639. Ayant eu ordre de venir rendre compte de sa conduite, il se retira en Angleterre. On lui fit faire son procès par des commissaires ; le roi présida lui-même au jugement, et le président de Bellièvre eut le courage de lui dire : « Votre majesté pourroit-elle soutenir la vue d'un gentilhomme sur la sellette, qui ne sortiroit de sa présence que pour monter sur l'échafaud ? cela est incompatible avec la majesté royale : le prince porte par-tout les graces avec lui ; tous ceux qui paroissent en sa présence doivent se retirer joyeux. Malgré ces réflexions, Louis XIII resta, et La Valette fut condamné à mort et exécuté en effigie : sentence injuste qui fut cassée dès le commencement du règne de Louis XIV. Bernard de La Valette avoit succédé à son père dans le gouvernement de Guienne, et il se signala comme lui par sa hauteur et sa rapacité. La province gémit sous son joug et sous celui de ses favoris et de ses favorites. Il avoit une maîtresse à Agen qui obtenoit de lui tout ce qu'elle vouloit ; et ce qu'elle vouloit étoit souvent contraire à la justice et au soulagement du peuple. Le duc d'Antin, qui descendoit d'une fille d'Hélène de Nogaret sœur du duc d'Epernon, laquelle avoit épousé Jacques de Goth, marquis de Rouillac, hérita du duché d'Epernon. Bernard de La Valette n'avoit laissé qu'une fille religieuse.

IV. VALETTE (Louis DE NOGARET de la), frère du précédent, naquit avec une forte inclination pour les armes ; mais ses parens le destinèrent à l'église, et lui obtinrent l'abbaye de Saint-Victor de Marseille et l'archevêché de Toulouse. Paul V l'honora de la pourpre en 1621, sans que cette dignité pût lui faire perdre ses inclinations guerrières. Il contribua à l'enlèvement de la reine Marie de Médicis du château de Blois ; mais il abandonna ensuite son parti pour se livrer entièrement au cardinal de Richelieu. Ce ministre lui donna les premiers emplois de la guerre, le

pourvut du gouvernement d'Anjou, de celui de Metz, et l'envoya commander en Allemagne avec le duc de Weimar, puis en Franche-Comté contre le général Galas, ensuite en Picardie et en Italie, où il mourut à Rivoli près de Turin, le 28 septembre 1639, à l'âge de 47 ans. Ainsi on vit un archeveque, un prince de l'Eglise romaine, mourir les armes à la main. En vain le pape Urbain VIII l'avoit menacé de le dépouiller du cardinalat s'il ne quittoit ce métier de sang, il fut insensible à tout. Sa promotion au cardinalat avoit fait naître un différent entre lui et son père qui ne vouloit pas lui céder la main comme cardinal. Après une longue contestation, le père, se voyant forcé de se conformer à l'ancien usage, s'avisa de donner la main à son fils avec une chaise à dos simplement et de s'asseoir, lui, duc, dans une chaise à bras, pour conserver ainsi dans une visite publique une marque de la puissance paternelle. Le cardinal de Richelieu, après la perte de la Capelle, du Catelet et de Corbie, effrayé par les clameurs du peuple, vouloit abandonner le gouvernement de l'état; mais le cardinal de La Valette, qui lui étoit entièrement dévoué et le père Joseph, ranimèrent son courage et l'empêchèrent d'exécuter ce dessein. On a peint le cardinal de La Valette des mêmes traits dont on peint son père. Il en avoit tous les vices, la fierté, la cupidité, la prodigalité, l'amour des plaisirs. Il aimoit éperdument la princesse de Condé, Charlotte de Montmorency, et la combloit de présens. Jacques Talon, son secrétaire, a donné à Paris, en 1772, des Mémoires intéressans sur la vie de ce cardinal.

† V. VALETTE (Siméon), né près de Montauban le 28 avril 1719, commença à faire des vers dans sa jeunesse, avant de se livrer à l'étude des sciences exactes dans lesquelles il obtint des succès. Valette se rendit à Ferney près de Voltaire, qui profita de son séjour auprès de lui pour refraîchir ses connoissances mathématiques. Sa *Trigonométrie sphérique* parut en 1757, in-8°. Il la dédia à d'Alembert qui la fit approuver par l'académie des sciences. C'étoit un homme instruit, attaché à l'étude, bon et officieux; mais n'ayant pas su se fixer de bonne heure, il resta toujours dans la médiocrité pour la réputation et la fortune. On lui doit encore un petit poème sur l'astronomie, dans lequel l'auteur se montre meilleur astronome que poète. Valette est mort des suites d'une apoplexie, dans sa campagne près de Montauban, le 8 nivôse an 10 (9 décembre 1801), à l'âge de près de 83 ans.

* VI. VALETTE (Jean-Philippe), doctrinaire, né dans le diocèse de Toulouse en 1699, a publié, *Nouvelles étrennes utiles et agréables*, contenant, 1° un Recueil de Fables choisies dans le goût de La Fontaine, sur de petits airs et vaudevilles connus; 2° Recueil de chansons et d'emblêmes, de même sur de petits airs et vaudevilles connus, par madame Massuan, religieuse de l'abbaye de Voysin, diocèse d'Orléans, morte en décembre 1748; Paris, 1749, 2 volumes in-16.

VII. VALETTE. *Voy*. THOMAS, n° XII.

† VIII. VALETTE-PARISOT (Jean de la), grand-maître de Malte, après Claude de La Sangle,

en 1559, donna tellement la chasse aux Turcs, qu'en moins de cinq ans il leur prit plus de cinquante vaisseaux. Soliman II, irrité de ses succès, entreprit de se rendre maître de Malte, et y envoya une armée de plus de 80,000 hommes qui en formèrent le siége au mois de mai 1565. Alors se renouvelèrent les prodiges de valeur dont Rhodes avoit été le théâtre. Les attaques des Turcs, poussées pendant quatre mois avec un acharnement incroyable, échouèrent contre l'intrépidité de La Valette et de ses dignes compagnons d'armes. L'armée de Soliman, diminuée de 20,000 hommes, fut contrainte à une honteuse retraite. Les Turcs tirèrent pendant le siége soixante et dix mille coups de canon sur Malte : aussi fut-elle entièrement ruinée; mais le grand-maître répara tout. On bâtit une cité nouvelle, qui fut nommée la *cité Valette*. Il y eut tous les jours 8000 ouvriers employés jusqu'en 1578 qu'il mourut, le 31 août. Pie V avoit voulu l'honorer de la pourpre; mais il l'avoit refusée, regardant cette dignité comme incompatible avec la profession des armes. Pour faciliter les payemens de ceux qui avoient travaillé à la cité Valette, il fit battre des pièces de monnoie en cuivre, avec ces mots : *non æs, sed fides*. Il tint compte de toute cette monnoie aux marchands et aux ouvriers, et en rendit la valeur en or et en argent. (*Voyez* l'Histoire de Malte, par l'abbé Vertot, 7 vol. in-12.

* VALGUARNERA (D. Mariano), noble de Palerme, né dans le 17e siècle, fut profondément instruit dans les sciences et les langues, et mérita l'estime du pape Urbain VIII, des premiers savans de son temps et de la cour d'Espagne où il demeura quelques années. On a de lui, en italien, *Discours sur l'origine et l'ancienneté de Palerme, et des premiers habitans de la Sicile et de l'Italie*, Palerme, 1614. C'est l'un des plus érudits et des meilleurs ouvrages qui aient paru sur ce sujet.

† VALGULIO (Charles), natif de Brescia en Italie, publia en 1567, dans cette ville, une Traduction latine qu'il avoit faite du *Traité de la musique de Plutarque*, petit in-4°, à la tête duquel se lit une espèce de préambule presque aussi long que l'ouvrage, et qui est adressé à un Titus Pyrrhinus. Ce traducteur latin a échappé à l'exact Fabricius, qui, dans sa Bibliothèque grecque, fait passer en revue tous ceux qui se sont acquis le titre d'interprètes de Plutarque, par la version latine de quelqu'un de ses écrits. Il a traduit encore en la même langue l'ouvrage de Plutarque, des *Opinions des philosophes*, recueillis avec d'autres morceaux du même auteur grec, et imprimés à Paris en 1574. Gessner, dans sa Bibliothèque, et Simler son abréviateur, parlent de Valgulio, sans nous apprendre autre chose sinon qu'il avoit traduit du grec de Plutarque les *Préceptes conjugaux*, le livre de la *Vertu morale* et celui de la *Musique*, auquel il avoit joint des remarques; toutes ces versions ont été imprimées à Bâle avec le reste de ses *Opuscules*.

* VALHUBERT (Roger), né à Avranches le 28 octobre 1764, se destina de bonne heure au métier des armes, et reçut une éducation analogue à ses goûts. Il se présenta pour l'examen requis dans l'artillerie. Un édit du roi qui excluoit les roturiers l'em-

pêcha d'être admis. De dégoût, il faillit s'expatrier; il s'engagea dans le régiment de Soubise-Rohan. Rentré chez lui à l'époque de la révolution, il fut nommé chef du premier bataillon de la Manche. De ce moment, ses talens et son courage le firent distinguer avec éclat. A Pelimberg, le bataillon qu'il commandoit fit plusieurs charges vigoureuses contre des grenadiers hongrois, et les tailla en pièces: colonel du 28e régiment, il se couvrit de gloire à Montebello, à Marengo, au Mincio. L'empereur lui décerna un sabre d'honneur, et deux ans après le nomma général de brigade. Il fut employé dans cette qualité au camp de Boulogne, dans la 4e divis. commandée par le général Suchet. La grande armée passa le Rhin, et au passage du Danube à Donawerth, la division Suchet fut attachée au corps d'avant-garde sous les ordres du maréchal Lannes. Le général Valhubert fit toute cette campagne à la tête des braves des 64e et 88e régimens de ligne. A la bataille d'Austerlitz, il fut placé à l'extrême gauche, appuyant au Santon et couvrant la grande route de Brunn à Olmutz. Dès les premiers coups, il parcouroit les rangs, recommandant aux soldats l'exécution de l'ordre de S. M. qui défendoit de quitter son rang pour emporter les blessés; au même instant, un éclat d'obus lui fracasse la cuisse. Quelques hommes sont détachés pour porter le général blessé. « Restez, dit-il, je puis aussi bien mourir ici qu'à l'ambulance. Il ne faut pas pour un seul homme en perdre six; qu'on exécute l'ordre de l'empereur. Il ajoutoit quelques momens après: « Que n'est-ce le bras! je pourrois me porter encore et rester à mon poste. » Bientôt le délire s'empara de lui; on le fit transporter à Brunn, où il est mort le cinquième jour, après des souffrances cruelles. Ses camarades lui ont rendu les derniers devoirs, et ont fait graver sur un marbre noir cette inscription:

Au brave général Valhubert,
mort à la bataille d'Austerlitz,
le 11 frimaire an 14 (2 décembre 1805).

VALIDÉ (la Sultane), *Voy.* KARA *et* MUSTAPHA, n° II.

* VALIENTE (don Pédro PEREZ), savant jurisconsulte espagnol, né à Grenade vers l'année 1720, après avoir fait ses études dans l'université de cette ville, reçut le grade de docteur en droit et fut élu recteur. On lui doit d'avoir inspiré le goût des bons ouvrages et la réforme générale opérée dans l'enseignement de l'université. Son zèle patriotique et ses lumières furent récompensées. Ferdinand VI le nomma son conseiller d'état et le décora de l'ordre de Calatavra. Fixé à Madrid, il assista aux séances de l'académie d'histoire, où il lut quelques mémoires très-intéressans; mais l'ouvrage qui le fit le plus connoître fut celui qu'il publia sous ce titre, *Apparatus juris publici universalis Hispanici elementa exponens*, Madrid, 1751, deux gros volumes. Ce livre fut d'autant plus estimé des Espagnols, que les ouvrages sur le droit naturel et sur le droit public sont très-rares chez eux. Grotius, Pufferdorff Barbeyrac et d'autres auteurs étant défendus en Espagne, il ne sont lus ni connus que d'un très-petit nombre de lecteurs. Valiente, convaincu de cette vérité, voyoit avec peine la vénération qu'on avoit pour le droit romain, qu'on enseignoit exclusivement dans les universités de l'Espagne,

dont il désiroit le bannir. Ce fut dans ce but qu'il écrivit ce Traité, où il fit sentir la nécessité de l'étude du droit naturel et du droit des gens appliqués à l'étude de la législation espagnole.

VALIÈRE. *Voyez* VALLIÈRE.

* VALIGNANI (Alexandre), noble de Chieti, né le 24 octobre 1537. Après avoir achevé ses études à Padoue, il embrassa l'état ecclésiastique, et devint abbé de St. Etienne de Casal, chanoine en 1559, puis abbé de St. Antoine en 1561. Il passa ensuite à Rome, se fit jésuite et fut nommé visiteur général du Japon. On trouve de lui une *Lettre latine* adressée au président de sa compagnie, au sujet de cinq martyrs mis à mort dans l'Inde. Il termina sa carrière à Macao le 20 janvier 1606, après trente ans de travail continuel pour les intérêts de la foi catholique. Cette illustre famille a produit Frédéric VALIGNANI, qui s'est distingué dans la littérature, et de qui on a, I. *Centurie de Sonnets Historiques*, Naples, 1729. II. *Réflexions impartiales sur les Lettres juives*, Lucques, 1641.

VALIN (René-Josué), Rochellois, avocat, procureur du roi de l'amirauté et de l'hôtel de ville, membre de l'académie de sa patrie, se distingua par son savoir et sa probité. On a de lui, I. Un *Commentaire* sur la *Coutume de La Rochelle*, 1768, imprimé en cette ville, 3 vol. in-4°. II. L'*Ordonnance de la Marine* de 1681, 2 volum. in-4°, 1760. III. *Traité des Prises*, 1762, 2 vol. in-8°. Cet estimable écrivain mourut en 1765.

† VALINCOUR (Jean-Baptiste-Henri DU TROUSSET de), né le premier mars 1653, d'une famille noble, originaire de Saint-Quentin en Picardie, fut secrétaire général de la marine, académicien de la Crusca, honoraire de l'académie des sciences, et reçu à l'académie française en 1699. Il fit ses études chez les jésuites de Paris avec assez peu de succès; mais ses humanités finies, son génie se développa et sa pénétration parut avec éclat. Bossuet le fit entrer en 1685 chez le comte de Toulouse, amiral de France. Il étoit secrétaire général de ses commandemens, et même secrétaire de la marine, lorsqu'en 1704 ce prince gagna la bataille de Malaga contre les flottes anglaise et hollandaise. Valincour fut toujours à ses côtés et y reçut une blessure. Louis XIV l'avoit nommé son historien à la place de Racine son ami. Il travailla avec Boileau à l'histoire de ce prince, qui fut souvent commencée et jamais finie; mais l'incendie qui consuma sa maison de Saint-Cloud la nuit du 13 au 14 janvier 1725 fit périr les fragmens de cet ouvrage, ainsi que plusieurs autres manuscrits. Il supporta cette perte avec la résignation d'un philosophe. « Je n'aurois guère profité de mes livres, disoit-il, si je ne savois pas les perdre. » Cet homme estimable mourut à Paris le 4 janvier 1730, regretté de tous les gens de lettres. Ami passionné du mérite et des talens, encore plus ami de la paix entre les savans, Valincour étoit le conciliateur de ceux qu'avoit pu désunir la diversité d'opinions. Dans la fameuse querelle sur les anciens et les modernes, Valincour, partisan des anciens, ne se brouilla point avec les modernes; il essaya même plusieurs fois de rapprocher les différens partis; il négocia des réconciliations, et

donna du moins de grands exemples de modération. La candeur, la probité formoient son caractère; et quoiqu'il eût été à la cour, il ne savoit ni feindre ni flatter. Lorsque les princes légitimés furent élevés au rang de princes du sang, Valincour, qui prévoyoit que cet avantage leur seroit enlevé après la mort du roi, dit au comte de Toulouse pour tout compliment : « Voici, monseigneur, une couronne de roses qui pourroit devenir une couronne d'épines quand les fleurs en seront tombées. » Il étoit plein de bonnes lectures. Il en ornoit volontiers sa conversation et ses lettres, mais à propos et avec agrément. Un certain sel qu'il avoit dans l'esprit l'eût rendu fort propre à la raillerie; mais il sut dompter un talent dangereux pour soi, injuste à l'égard des autres. Il eut des amis dans les premiers administrateurs de l'état, qui le recherchoient non-seulement comme un homme agréable, mais comme un homme d'un grand sens. On a de lui, I. *Lettre à Mad. la Marquise de....* sur la *Princesse de Clèves*, Paris, 1678, in-12. Cette critique est le modèle d'une censure raisonnable; l'auteur blâme avec modération et loue avec plaisir. II. La *Vie de François de Lorraine* le Balafré, *duc de Guise*, 1681, in-12 : elle est écrite avec assez d'impartialité. III. Des *Observations critiques* sur l'*OEdipe* de *Sophocle*, in-4°. Valincour, malgré ses occupations sérieuses, s'est fait quelquefois un amusement de la poésie, pour laquelle il avoit du goût et quelque talent. On a de lui des *Traductions* en vers de quelques *Odes* d'Horace assez médiocres, des *Stances* qui n'étincellent pas de poésie, et plusieurs *Contes*, où l'on remarque une imagination enjouée et quelques traits saillans.

* I. VALKENBURGH (Théodore), peintre hollandais, né en 1675 à Amsterdam, mort en 1721, excelloit dans le *portrait*. L'empereur d'Allemagne l'appella à sa cour, où il fut comblé d'honneurs et de bienfaits. Mais le sort ne fut pas toujours favorable à cet artiste. Il fut obligé de faire un voyage aux Indes occidentales pour des affaires de famille. Il y perdit sa fortune et sa santé. Cependant il revint dans son pays, où il mourut quelques années après. On estime ses ouvrages, et particulièrement ses *tableaux* où il a représenté du gibier.

II. VALKENBURGH, autre peintre du même pays que le précédent, mort en 1623. On a de cet artiste plusieurs *Tableaux* : ils représentent des fêtes de village, des marchés et des foires.

† I. VALLA (George), né à Plaisance, médecin et professeur de belles-lettres à Venise, fut emprisonné pour la cause des Trivulces. Ayant été mis en liberté, il mourut vers l'an 1460. Son livre, *De expetendis et fugiendis rebus*, Venise, 1501, 2 vol. in-folio, est curieux.

† II. VALLA *ou* VALLE (Laurent), né à Plaisance en 1415, ou à Rome selon Bayle, fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à renouveler la beauté de la langue latine, et à chasser la barbarie gothique. Il déclara une guerre continuelle aux mauvais écrivains, et au jargon barbare et inintelligible qui étoit en usage de son temps. Son séjour à Rome lui valut le droit de citoyen; mais son humeur caustique l'obligea de quitter cette ville. Il se retira à la cour d'Alfonse

roi de Naples, protecteur des lettres, qui voulut apprendre de lui le latin à l'âge de 50 ans. Valla ne fut pas plus retenu à Naples qu'il n'avoit été à Rome ; il s'avisa de censurer le clergé et de dogmatiser sur le mystère de la Trinité, sur le Libre-Arbitre, sur les Vœux de continence et sur plusieurs autres points importans. Ses ennemis le déférèrent à l'inquisition, qui le condamna à être brûlé vif ; mais le roi Alfonse modéra la rigueur de cette sentence. Les inquisiteurs se contentèrent de fouetter le coupable autour du cloître des Jacobins. C'est du moins ce que rapporte Le Pogge, son ennemi personnel ; et le témoignage d'un adversaire doit paroître suspect. Valla ne pouvant demeurer à Naples après cet outrage, retourna à Rome où le pape Nicolas V lui fit un accueil favorable. Il fut gratifié d'une pension et il enseigna publiquement. Quoi qu'il en soit, Valla vécut avec plus de prudence qu'auparavant ; mais il ne se défit pas entièrement de ce caractère de méchanceté dont Le Pogge l'accusa à la face de l'Europe. Ces deux savans, la lumière de leur siècle, se déchirèrent comme les plus vils des hommes. Ils s'imputèrent mutuellement un caractère vain, inquiet, satirique ; ils avoient tous deux raison, et c'est bien en vain que l'abbé Vigerini a cherché à justifier Valla. Cet auteur mourut à Rome le premier août de l'an 1465. C'est la date indiquée par son épitaphe. Paul Jove marque sa mort en 1457. Après avoir enseigné les belles-lettres et la rhétorique avec réputation à Gênes, à Pavie, à Milan, à Naples et dans les autres principales villes d'Italie, il fut enterré dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, dont on dit qu'il étoit chanoine. On fit les vers suivans sur sa mort :

*Nunc postquam manes defunctus Valla petivit,*
*Non audet Plato verba latina loqui.*
*Jupiter hunc cœli dignatus parte fuisset,*
*Censuram linguæ sed timet ille suæ.*

On a de lui, I. Six livres des *Élémens de la langue latine*, ouvrage estimable, imprimé à Venise en 1471, in-folio, à Paris en 1575, in-4°, et à Cambridge, in-8°. On l'accusa faussement de l'avoir volé. II. Un *Traité contre la fausse donation de Constantin*. III. L'*Histoire du règne de Ferdinand, roi d'Aragon*, 1521, in-4°. Cette histoire prouve que Laurent Valla étoit plus propre à donner aux autres des préceptes pour écrire qu'à les pratiquer ; il écrit en rhéteur. IV. Des Traductions de *Thucydide* et d'*Hérodote*. Ces traductions sont des paraphrases infidèles. Valla n'entendoit pas si bien le grec que le latin. V. Des *Notes* sur le nouveau Testament, qui valent un peu mieux que ses versions. VI. Des *Fables* traduites en français et imprimées sans date, en lettres gothiques, in-fol. VII. Des *Facéties* avec celles du Pogge, in-4°, sans date. VIII. Un *Traité* du Faux et du Vrai, qui offre quelques bonnes réflexions. L'auteur, partisan d'Epicure, fut l'ennemi déclaré d'Aristote. Ses ouvrages furent recueillis à Bâle, 1640, in-fol.—Il ne faut pas le confondre avec Nicolas de Valla, qui a *traduit* en latin l'Iliade d'Homère, Rome, 1474. Cette traduction est foible et sans couleur.

* III. VALLA (Joseph), prêtre de l'Oratoire, né à Lhopital, petite ville du Forez, fit ses études au collége des oratoriens de Montbrison, et fut ensuite reçu

dans leur congrégation, dont il remplit avec succès diverses places. Fitz-James, évêque de Soissons, le nomma supérieur de son séminaire; mais la mort de ce digne prélat entraîna la chute des projets qu'il avoit conçus pour régénérer les bonnes études dans son diocèse. Son successeur introduisit un nouvel ordre assorti à ses préjugés. Montazet, archevêque de Lyon, revendiqua le P. Valla, son diocésain, pour qui il eut toujours une prédilection spéciale, le fit professeur, et sut mettre à profit ses talens. Le père Valla composa ses *Institutions philosophiques*, et une Théologie qui est très-connue sous le nom de *Théologie de Lyon*. Elle a été imprimée plusieurs fois en France et même en Italie, quoiqu'elle heurte directement les opinions ultramontaines. Le P. Valla, qui toute sa vie avoit tenu une conduite exemplaire, se retira à Dijon pour s'occuper uniquement de l'éternité. C'est là qu'il finit ses jours, le 26 février 1790. La franchise de son caractère, sa tendre piété, son amour pour la vérité, son courage à la défendre rehaussoient l'éclat de ses talens. Avec un de ses amis absens il étoit convenu que tous les jours à six heures du matin, prosternés simultanément devant Dieu, ils réciteroient le psaume 83 : *Quam dilecta tabernacula*, etc., et l'oraison du second dimanche de carême, pour s'exciter au détachement de toutes les choses de la terre. Peut-être est-il le premier qui ait introduit cette pratique usitée actuellement parmi un grand nombre de chrétiens.

VALLADIER (André), né près de Montbrison en Forèz, passa vingt-trois ans chez les jésuites; des tracasseries le forcèrent de quitter leur ordre. Il fut ensuite abbé de Saint-Arnould de Metz, où il introduisit la réforme, non sans des traverses qu'il a décrites dans sa *Tyrannomanie étrangère*, 1626, in-4°. On a encore de lui cinq volumes in-8° de *Sermons*; et une *Vie de dom Bernard de Montgaillard*, abbé d'Orval, in-4°, et l'*auguste Basilique de l'abbaye royale de Saint-Arnould de Metz*, in-4°, 1615, dédiée au duc d'Epernon. Valladier mourut en 1638, à 68 ans.

* VALLAM (Antoine), savant médecin espagnol, membre de l'académie royale de médecine de Madrid, et correspondant étranger de l'école de médecine de Paris, naquit à Salamanque vers l'année 1760, et mourut à Madrid en 1809. On a de lui en espagnol et imprimé à Madrid en 1805, 1806 et 1807, un *Dictionnaire de médecine* en 7 vol., très-estimé.

* VALLARSI (l'abbé Dominique), célèbre antiquaire et homme de lettres, né à Vérone le 13 novembre 1702, fit ses études chez les jésuites, et profita si bien, qu'à l'âge de 12 ans il soutint une thèse de philosophie et de théologie avec un succès extraordinaire. Il embrassa l'état ecclésiastique, et cultiva sur-tout les langues grecque et hébraïque. Le pape Lambertini, instruit de son mérite, lui donna quelques bénéfices dans le diocèse de Vicence. Dès-lors il s'adonna plus librement à l'étude des langues savantes; son talent le fit rechercher des premiers génies de son temps, qui entrèrent en correspondance avec lui. Cependant son assiduité au travail, ses veilles et ses méditations altérèrent bientôt sa santé et le conduisirent au tombeau le 14 août 1771. Ses principaux ouvrages sont, I. S.

*Hieronymi opera omnia notis illustrata*, Veronæ, 1734, 12 vol. in-folio. II. *Tyranni Rufini opera cum notis et observationibus tomus primus*, ibid., 1745, in-fol. III. *S. Hilarii episcopi opera aucta et illustrata studio monachorum S. Benedicti*, ibid., 1730, in-fol. IV. Une *Dissertation* en italien sur l'inscription du cercueil de plomb renfermant les reliques de S. Ferme et S. Rustique, Vérone, 1763, in-4°.

* I. VALLE (Jérôme), médecin et poète de Padoue, florissoit vers le milieu du 15e siècle. On a de lui, I. Un poëme sur la passion, intitulé *Jesuida*, qui fut imprimé plusieurs fois. II. *De amoribus ad Helysiam puellam*, vers composés avec la facilité d'Ovide. De plus, quelques *Discours* latins. Valle fut mandé à Ravenne par le sénat vénitien, et l'on soupçonne qu'il y mourut empoisonné.

II. VALLE (Pierre della), gentilhomme romain, voyagea pendant douze ans (depuis 1614 jusqu'en 1626) en Turquie, en Egypte, dans la Terre-Sainte, en Perse et dans l'Inde, et se rendit habile dans les langues orientales. De retour à Rome, il publia ses *Voyages*, dont la relation forme une suite de cinquante lettres, écrites des lieux mêmes à un médecin napolitain, son ami. Ces lettres, quoique retouchées en quelques endroits lors de l'impression, sont d'un style qui plaît et qui attache le lecteur; elles n'ont ni la sécheresse d'un journal, ni l'apprêt d'une relation qui auroit été rédigée sur des mémoires. Il est peu de voyages aussi intéressans et aussi variés. Ils sont sur-tout très-curieux pour ce qui regarde la Perse, où l'auteur (homme d'ailleurs fort instruit et rempli de connoissances) avoit fait un séjour de plus de quatre ans. Il paroît croire trop facilement au pouvoir de la magie et des enchantemens; mais il vivoit dans un temps où les tribunaux condamnoient des sorciers au feu. Pierre della Valle se maria dans le cours de ses voyages, et épousa à Bagdad une jeune Syrienne née de parens chrétiens et d'une famille distinguée. Il la perdit à Mina, sur le golfe Persique, après cinq ans de mariage. Une circonstance singulière qui prouve son attachement pour elle, c'est qu'il fit embaumer son corps, dans le dessein de le transporter à Rome et de le déposer dans la chapelle de sa famille; et en effet, après l'avoir emballé de façon à eviter les embarras que ce cadavre auroit pu lui causer, il le transporta par-tout avec lui pendant quatre ans encore que durèrent ses voyages; il eut la satisfaction de lui donner la sépulture à Rome, dans le caveau où reposoient ses ancêtres. Ce célèbre voyageur mourut en 1652, âgé de 66 ans, après avoir épousé en secondes noces, malgré les oppositions de sa famille, une jeune Géorgienne qui avoit été attachée à sa première femme et qu'il avoit conduite à Rome. La meilleure édition de ses Voyages est celle de Rome, 1662, en 4 vol. in-4°. Le P. Carneau, célestin, en donna une traduction française, imprimée en 1663, aussi en 4 vol. in-4°, peu estimée. Elle fut cependant réimprimée à Rouen, 1745, 8 vol. in-12.

* III. VALLE (Jean-François), né à La Cluse en Savoie, fut un homme de beaucoup d'esprit, doué d'une mémoire prodigieuse. Dès son enfance il perdit la vue dans une maladie, et ne laissa pas

de s'instruire dans les lettres, la philosophie et la médecine. On ignore le temps de sa mort. Il a publié en 1686 à Mont-Réal, *De signis distinctis morborum, qui inter se similitudinem habent.*

* IV. VALLE (Claude de) est auteur du recueil connu des bibliomanes sous le nom de Chronologie collée ; il est intitulé *Théâtre d'honneur de plusieurs princes, chanceliers, hommes illustres, jurisconsultes, faux dieux, avec leurs portraits*, Paris, 1618, in-fol. Cet ouvrage, qui eut beaucoup de vogue pendant un certain temps, n'est plus recherché depuis la collection d'Odieuvre.

V. VALLE. *Voy.* VALLA, n° II.

VALLÉ (Guilbert-Joseph), né à Arras le 4 octobre 1715, quitta sa patrie dans sa jeunesse, et vint à Paris, où il fut professeur de philosophie au collége du cardinal Le Moine. Il mourut en 1784, après avoir publié, I. *Lettre* sur la nature de la matière et du mouvement, 1747, in-12. II. *Réfutation* du système des monades, 1754, in-12.

† I. VALLÉE (Geoffroy), sieur de la Planchete, naquit à Orléans vers le commencement du 16e siècle de Geoffroy Vallée, sieur de Chenailles, contrôleur du domaine dans cette ville, et de Girarde Le Berruyer. Sans un très petit ouvrage qu'il composa et qu'il eut l'indiscrétion de faire imprimer ; sans les principes audacieux qu'il contenoit ; sans la mort infamante à laquelle les tribunaux de Paris le condamnèrent, Geoffroy Vallée seroit resté dans l'oubli. Les prêtres, les tribunaux lui donnèrent une célébrité que ne méritoient ni l'auteur ni l'ouvrage. Geoffroy Vallée fut accusé de professer l'athéisme. Cependant de La Monnoye, qui possédoit un exemplaire de son ouvrage, dit : « Le fond de sa doctrine n'est pas un athéisme proprement dit, mais un déisme commode, qui consiste à reconnoître un Dieu sans le craindre et sans appréhender aucune peine après la mort. » Bayle, dans son Dictionnaire, article de Geoffroy Vallée, a laissé échapper plusieurs inexactitudes. Il avance que son livre « est plein de blasphèmes et d'impiétés contre Jésus-Christ. » L'auteur des mémoires de littérature, qui s'étoit procuré une copie de ce petit ouvrage, assure, tom. II, qu'il n'y est nullement fait mention de Jésus-Christ, et dit que l'auteur y fait parler un papiste, un huguenot, un anabaptiste, un libertin, un athée, etc., et leur fait dire des impiétés. Il paroît que les inquisiteurs de la foi qui exerçoient alors à Paris leur ministère avec beaucoup de rigueur, découvrirent l'ouvrage et firent emprisonner l'auteur. Le jésuite Garasse nous apprend, dans sa Doctrine curieuse, que Geoffroy Vallée, dogmatisant en secret pour l'athéisme, fut déféré au parlement comme impie, et condamné à une étroite prison, jusqu'à ce qu'il fût plus amplement informé. Il ajoute que l'affaire traînant en longueur, *suivant la coutume des bonnes actions*, « Sorbin, évêque de Nevers et confesseur du roi, remontra à sa majesté, le jeudi-saint après sa confession, qu'il ne pouvoit être en bonne conscience, jusqu'à ce qu'il eût commandé que le procès fût fait à cet impie... Le roi, qui étoit pieux de sa nature, ordonna que sur l'heure on terminât cette affaire ; et le même jour ce malheureux fut condamné à être brûlé en Grève, pour ses méchan-

tes propositions, desquelles il ne voulut jamais se dédire, quoique plusieurs habiles docteurs, et entre autres le père Charles Saget, de notre compagnie, fut appelé pour lui arracher sa maudite créance.» Quoique Garasse soit très-suspect de partialité et d'inexactitudes, il ne faut pas omettre quelques traits qu'ils nous a transmis sur le caractère de Geoffroy Vallée. Il nous apprend que sa religion consistoit à maintenir son corps sans souillures; qu'il s'étoit conservé dans un état de virginité; qu'il étoit ennemi de toutes les ordures de fait et de paroles; qu'il avoit autant de chemises qu'il y avoit de jours dans l'année, et qu'il les envoyoit en Flandre pour être lavées à une fontaine renommée pour la pureté de ses eaux, et où la manière de blanchir le linge étoit excellente. Il ajoute que, devant les docteurs qui vouloient le convertir, il vomissoit d'étranges blasphêmes, quoiqu'il les prononçât *d'une bouche toute sucrée et d'une mine doucette*. Il termine par ces mots: « Le feu, qui purge tout, purifia par ses flammes les puretés prétendues de cette impure créature; car, par le commandement du roi, on en fit un beau sacrifice à Dieu, en la place de Grève, le propre jour de Jeudi-saint, et fut brûlé à demi-vivant. » Ce ne fut point un Jeudi-saint, mais le 8 février 1574, ou 1573, vieux style, comme le témoigne une note écrite sur l'unique exemplaire connu de l'ouvrage de Geoffroy Vallée, et comme le confirme l'arrêt du parlement, rapporté au tome II des Mémoires de l'abbé d'Artigny. Le châtelet de Paris le condamna, par sentence du 2 janvier, à faire amende honorable, nu-pied, nu-tête, en chemise, la corde au cou, devant l'église de Notre-Dame, à voir ses livres brûlés devant ladite église, à être pendu et étranglé en place de Grève, et son corps à être brûlé et réduit en cendres. Ses biens furent confisqués. Geoffroy Vallée en appela au parlement, qui confirma cette sentence le 8 février suivant; et le lendemain cette affreuse sentence fut exécutée. Geoffroy Vallée avoit la raison aliénée, ou étoit atteint d'une mélancolie voisine de la démence, et que la continence qu'il observoit devoit aggraver. Les singularités de sa conduite, citées par le père Garasse, l'ont déjà fait pressentir. On voit dans son arrêt que des médecins assistèrent à son interrogatoire, et qu'on lui donna un curateur dans la procédure; ce qui ne se pratique que lorsque l'accusé est incapable de se défendre. L'auteur de l'article sur Vallée, contenu dans le tome 2 des Mémoires de littérature, qui avoit lu son livre, dit qu'on y trouve parmi des impiétés des paroles entièrement dénuées de sens. Mais un écrivain contemporain, l'Estoile, dans son journal du règne de Henri III, atteste positivement le fait. Il dit, sous l'année 1574, que plusieurs de ses juges avoient opiné pour qu'il fût « confiné dans un monastère, comme *un vrai fou*, tel qu'il étoit et se montra lorsqu'on le mena au supplice. » C'est ce qui lui seroit arrivé s'il eût vécu dans un siècle où le fanatisme eût été moins en crédit. Le livre qui valut à Geoffroy Vallée la célébrité et la mort a pour titre: *La Béatitude des Chrestiens, ou le fléo de la foi, par Geoffroy Vallée, natif d'Orléans, fils de feu Geoffroy Vallée et de Girarde Le Berruyer, ausquels noms des père et mère assemblés il s'y treuve. Lerre*

*geru viey fleo D. la foy bygarée. et au nom du fils. Va fléo begle foy, autrement Guerre la fole foy. Heureux qui sait au sçavoir repot.* Ce livre est un petit in-8°, sans date et sans nom de lieu, qui n'a pas plus de 16 pages d'impression. Presque tous les exemplaires ayant été brûlés par la main du bourreau, il est devenu extrêmement rare, et sa rareté fait son unique mérite. On n'en connoît qu'un seul exemplaire qui avoit appartenu à M. de La Monnoye qui le céda à M. l'abbé d'Estrées. Il passa dans la bibliothèque du maréchal de France de ce nom, et ensuite dans celle de de Boze, membre de l'académie des belles lettres, mort en 1763. Le célèbre bibliomane Gaignat en devint possesseur, et à la vente de sa bibliothèque ces 8 feuillets d'impression furent vendus 851 fr. A la vente de celle de La Vallière, ce livre ne se vendit que 310. On en fit depuis dans le même format une réimpression qui s'est vendue à vil prix. Quelques personnes conservoient des copies manuscrites de ce livre; il y en a une dans la bibliothèque impériale. Bayle semble douter qu'il se trouve dans cet ouvrage, comme l'avoit avancé le jésuite Maldonat, que quiconque veut être athée doit être premièrement huguenot. Le passage suivant du livre de Geoffroy Vallée prouve que Maldonat étoit fondé dans son assertion. « Le libertin ne croit ni décroit, ne ce fiant ne défiant de tout, ce qui le rend toujours douteux, pouvant venir s'il est bien instruit ou qu'il médite, à plus heureux port que tous les autres qui croient, pourveu qu'il ay passé par la huguenoterie, d'autant qu'il monte en intellec plus que le papiste, etc. » Louis d'Orléans, fameux ligueur, parle ainsi de cette opinion de Geoffroi Vallée, dans son Banquet du comte d'Arete : « Et ne vous souvenez-vous pas du beau Vallée qui fut brûlé à Paris, et le confirma par un livre que plusieurs ont; c'étoit Calvin qui l'avoit fait athée. » Croire que le protestantisme mène à l'athéisme plutôt que toute autre religion, c'est une opinion que Bayle a solidement réfutée; c'est celle de Vallée, c'est celle d'un fou. Le jésuite Maldonat et le ligueur d'Orléans en appuyant leur raisonnement sur une production de la démence l'ont très-mal fondé. Les témoignages rapportés ci-dessus, le titre même du livre de Geoffroy Vallée, les expressions insignifiantes de Lerre Geru qui s'y trouvent, celles de Bray Lerur Gerire, contenues dans le corps de cet ouvrage, prouvent que l'auteur étoit dépourvu de raison et atteint de folie; ainsi on peut conclure que le jugement qui l'a condamné à la potence et au bûcher étoit inique et dicté par la passion du fanatisme. La famille de Vallée remplissoit des places honorables. Son frère aîné, Jacques Vallée, étoit chevalier, sieur des Barreaux et intendant des finances, et fut le grand-père de Jacques Vallée, conseiller au parlement, fameux sous le nom de des Barreaux par son épicurisme, ses bons mots et un sonnet très-dévot, plus admiré qu'il ne mérite, et qui n'est qu'une imitation d'un sonnet de l'abbé Desportes. *Voyez* BARREAUX (des).

II. VALLÉE (Simon), graveur de Paris, vécut dans l'indigence et reçut au lit de la mort une pension de Louis XIV, dont il ne put jouir. Il mourut en disant : « Dites au roi que je le re-

mercie, mais qu'il est trop tard.» Elève de Drevet le père, on a de lui, *Vénus sur son char*, d'après F. de Troy; une *Fuite en Égypte*, d'après Carle Maratte; *St. Jean dans le désert*, d'après Raphaël; la *résurrection du Lazare*, d'après Le Mutian; *Jésus portant sa croix*, d'après André Sacchi. Son burin est gracieux et correct.

* VALLEMBERG (Simon de), médecin et littérateur estimé du 16e siècle, naquit à Avalon en Bourgogne. On a de lui, *Traité de la conduite des chirurgiens*, Paris, 1558, in-8°. *Medicamentorum simplicium cognoscendorum methodus*, 1561, in-4°. *Cinq livres de la manière de nourrir et de gouverner les enfans*, Poitiers, 1565, in-4°.

VALLEMONT (Pierre Le Lorrain de), prêtre, né à Pont-Audemer le 10 septembre 1649, et mort le 30 décembre 1721, avoit été chargé d'enseigner l'histoire à Courcillon, fils du marquis de Dangeau; et c'est pour lui qu'il fit ses *Elémens*. L'abbé de Vallemont étoit un homme d'un esprit singulier et d'un caractère inquiet, qui se fit plusieurs affaires et qui ne sut se conserver aucun emploi. On lui doit quelques livres qui ont eu du cours, I. *La Physique occulte* ou *Traité de la Baguette divinatoire*; ouvrage qui montre que l'auteur n'entendoit rien en cette matière, non plus que le P. Le Brun qui l'a réfuté. II. Les *Elémens de l'Histoire*. La meilleure édition est celle de 1758, en 5 vol. in-12, avec plusieurs additions considérables. Les principes de l'histoire, de la géographie et du blason sont exposés dans cet ouvrage avec assez de clarté, de méthode et d'exactitude; mais l'auteur a fait plusieurs fautes sur la chronologie, la géographie et sur les médailles, dont il n'entendoit pas quelquefois les légendes, si l'on en croit Baudelot. Son style pourroit être plus pur et plus élégant. III. *Curiosités de la Nature et de l'Art sur la végétation des plantes*, réimprimées en 1753, in-12, deux vol. IV. *Dissertations Théologiques et Historiques touchant le secret des Mystères* ou l'*Apologie de la République des Missels*, qui ordonne de dire secrètement le Canon de la Messe, deux vol. in-12. V. *Traité de la visibilité de l'Eglise*.

VALLENSIS (André del Vaulx ou) jurisconsulte, né à Andennes entre Huy et Namur, en 1569, fut professeur en droit canon à Louvain, où il mourut le 26 décembre 1636. Nous avons de lui une *Explication des Décrétales*, dont on a donné un grand nombre d'éditions; mais la meilleure est celle de 1759, in-4°. Cet ouvrage est estimé.

* VALLÉRIOLA ou Variola (François), enseigna la médecine à Valence dans le 16e siècle, puis occupa une chaire dans la faculté de Turin. On le croit mort vers l'an 1580. On a de lui, *Commentaria in sex libros Galeni de morbis et symptomatibus*, Lugduni, 1540, in-8°. *Observationum medicinalinm libri sex*, ibidem, 1573, in-folio. *Enarrationum medicinalium libri sex*, Lugduni, 1554, in-folio. *Annotationes in paradoxa Laurentii Jouberti*, Francofurti, 1599, in-fol.

VALLÉRIUS. *V.* Wallérius.

VALLES (François). *Voyez* Valesio.

I. VALLET (Guillaume), graveur, mort à Paris en 1704, à 70 ans, a gravé la *Sainte Famille*, d'après Le Guide; une au-

tre, d'après Raphaël; l'*Adoration des Rois*, d'après Le Poussin; le portrait d'*André Sacchi*, etc. Ses dessins sont moelleux et agréables. Il étoit membre de l'académie de peinture.

† II. VALLET (Pierre), lieutenant général de police à Grenoble, et mort dans cette ville en 1780, est auteur de divers *articles* de l'Encyclopédie d'Yverdun et des ouvrages suivans, I. *Méthode pour faire des progrès rapides dans les sciences et les arts*, 1767, in-12. II. L'*Art de limiter les terres à perpétuité*, 1769, in-12. III. Quelques *Ouvrages* polémiques qui ne sont plus d'aucun intérêt aujourd'hui.

VALLETRYE (N. de la), poète qui vivoit en 1602, a publié des *Devises*, des *Epitaphes*, diverses *Poésies*, et une pastorale en cinq actes, intitulée *la Chasteté repentie*.

* I. VALLIER (Franç.-Charles), comte de Saussay, chevalier de St. Louis, colonel d'infanterie, membre des académies d'Amiens et de Nanci, né à Paris, mort en 1778, a cultivé la poésie avec assez de succès pour mériter le suffrage de ceux qui estiment plus le fonds des choses que la manière de les exprimer. Quoiqu'il y ait beaucoup de négligences dans ses poèmes et dans ses épîtres, le talent y jette de temps en temps des étincelles, qui prouvent qu'avec une meilleure culture sa muse auroit pu acquérir un style plus poétique et plus élégant. On a de lui, I. L'*Amour de la Patrie*, poème, 1754, in-8°. II. *Journal en vers de ce qui s'est passé au camp de Richemond*, 1755, in-4°. III. *Le Citoyen*, poème, en trois chants, 1759, in-8°. IV. *Odes sur les eaux de Barége et de Bagnères*, avec un *Essai sur la Guerre*, et une *Lettre* en prose, 1762, in-8°. V. *Epître aux Grands et aux Riches*, qui a concouru pour le prix de l'académie française, 1764, in-8°. VI. Le *Triomphe de Flore*, ballet, in-8°. VII. *Eglé*, comédie en 1 acte, en vers, avec un prologue, 1765, jouée à Fontainebleau. VIII. *Epître à la Nation française, sur l'établissement des Invalides, de l'Ecole Militaire*, etc., 1768, in-8°. IX. *Eloge de Chevert*.

II. VALLIER (Saint-). *Voy.* COCHET *et* POITIERS.

I. VALLIÈRE (François de LA BAUME LE BLANC de la), chevalier de Malte, descendoit, selon les uns, de l'ancienne maison de la Baume, originaire du Bourbonnais; selon d'autres, sa famille n'avoit acquis la noblesse que dans le 16e siècle. Il porta les armes de bonne heure et fut maréchal de bataille à 26 ans, sous le maréchal de Grammont. Il remplit cet emploi avec tant de succès que la grand-maître de Malte et les Vénitiens firent tous leurs efforts pour l'attirer à leur service. Il se signala dans plusieurs siéges et combats, sur-tout à Lérida, où il reçut la mort en 1644. Il étoit lieutenant général des armées du roi. On a de lui, I. Un traité intitulé *Pratiques et Maximes de la Guerre*. II. *Le Général d'Armée*. Ces deux ouvrages prouvent qu'il étoit aussi profond dans la théorie de l'art militaire qu'habile dans la pratique. Son père Laurent, seigneur de la Vallière et de Choisi, avoit été tué au siége d'Ostende.

II. VALLIÈRE (Gilles de LA BAUME LE BLANC de la), né au château de la Vallière en Touraine en 1616, fut d'abord cha-

noine de Saint-Martin de Tours, et fut élevé ensuite à l'évêché de Nantes, dont il se démit en 1677. Il mourut le 10 juin 1709, avec une grande réputation de savoir et de vertu. On a de lui un Traité intitulé *La Lumiére du Chrétien*, réimprimé à Nantes en 1693, 2 volumes in-12.

† III. VALLIÈRE (Louise-Françoise de La Baume Le Blanc, duchesse de la), de la même maison que les précédens, fut élevée fille d'honneur de Henriette d'Angleterre, première femme de Philippe, duc d'Orléans. Dès ses premières années elle se distingua par un caractère de sagesse marqué. Dans une occasion où des jeunes personnes de son âge montrèrent beaucoup de légèreté, Monsieur dit tout haut : « Pour M^lle de La Vallière, je suis assuré qu'elle n'y aura pas de part; elle est trop sage pour cela. » Elle se fit aimer et estimer à la cour, moins encore par ses qualités extérieures que par un caractère de douceur, de bonté et de naïveté qui lui étoit comme naturel. C'est d'elle dont madame de Sévigné disoit : *On n'en fera plus sur ce moule-là.* « Modeste, généreuse, sensible, a dit une autre femme d'esprit, madame de La Vallière a éternisé sa mémoire par les vertus qui, dans une condition commune, l'auroient aidée à se faire oublier. Ce ne fut ni un esprit supérieur, ni une héroïne; ce ne fut qu'une femme, mais de toutes les femmes la plus intéressante. Il seroit difficile de la peindre. La femme vraiment aimable, vraiment touchante, vraiment digne d'être aimée, n'est pas de celles dont on puisse donner une idée en quelques lignes. On ne la peint pas d'un trait, on ne la connoît pas en un jour. Chacune de ses actions porte un charme particulier, mais indéfinissable; son éloge est dans l'ensemble de sa vie. Il faut l'avoir vue hier pour sentir ce qu'elle est aujourd'hui. Demain, elle plaira d'un jour de plus; mais de ces mille détails qui la font adorer, il n'en est pas un qui pût servir à la faire connoître; telle fut madame la duchesse de La Vallière. Quoique vertueuse, elle eut le cœur extrêmement tendre et sensible. Cette sensibilité la trahit; elle vit Louis XIV, et elle l'aima avec transport. Le roi, instruit de ses sentimens, lui donna tout son amour. Il se servoit de la plume du marquis de Dangeau pour lui écrire des billets galans; et le même marquis corrigeoit les thêmes de l'amante. Elle fut pendant deux ans l'objet caché de tous les amusemens galans et de toutes les fêtes que Louis XIV donnoit. Enfin lorsque leurs sentimens eurent éclaté, il érigea pour elle en mai 1667 la terre de Vaujour en duché-pairie, sous le nom de La Vallière. La nouvelle duchesse, recueillie en elle-même et toute renfermée dans sa passion, ne se mêla point des intrigues de la cour, ou ne s'en mêla que pour faire du bien. Il est difficile d'imaginer un trait de modestie et de désintéressement comparable à celui-ci, rapporté par R.-L. d'Argenson, Essai, t. II, p. 195. « Elle n'avoit jamais dit au roi qu'elle eût un frère. Il étoit jeune, et avoit fait ses premières campagnes parmi les cadets de la maison du roi. Louis XIV, faisant sa revue, s'aperçut que sa maîtresse sourioit amicalement à un jeune homme, qui, de son côté, l'avoit saluée d'un air de connoissance. Le soir même, le monarque, animé d'un esprit

de jalousie qu'il ne put dissimuler, demanda, d'un ton sévère et irrité, quel étoit ce jeune homme. Elle se troubla d'abord; puis enfin répondit que c'étoit son frère. Le roi s'en étant assuré, fit des graces distinguées à ce jeune gentilhomme, qui fut père du premier duc de La Vallière. » Elle n'oublia jamais qu'elle faisoit mal; mais elle espéroit toujours de faire mieux. C'est ce qui lui fit recevoir, avec beaucoup de joie, le remercîment d'un pauvre religieux, qui lui dit, après avoir reçu d'elle l'aumône : « Ah! madame, vous serez sauvée; car il n'est pas possible que Dieu laisse périr une personne qui donne si libéralement pour l'amour de lui. » Le célèbre Mignard l'ayant peinte dans ce temps-là, elle voulut être au milieu de ses deux enfans, mademoiselle de Blois et le comte de Vermandois, tenant un chalumeau à la main, d'où pend une bulle de savon autour de laquelle est écrit : *Sic transit gloria mundi* : image naturelle de la vanité des passions des hommes et des faveurs des cours. Dieu se servit de l'inconstance du roi pour la ramener à lui. La duchesse de La Vallière s'aperçut, dès 1669, que madame de Montespan prenoit de l'ascendant sur le cœur de ce monarque. Elle supporta avec une tranquillité admirable le chagrin d'être témoin long-temps du triomphe de sa rivale. On lui fit dire au roi dans un sonnet, en parlant de son inconstance :

Tous ces défauts, Louis, font tort à vos vertus;
Vous m'aimiez autrefois et vous ne m'aimez plus;
Mes sentimens, hélas! diffèrent bien des vôtres.
Amour, à qui je dois et mon mal et mon bien,
Que ne lui donniez-vous un cœur comme le mien!
Ou que n'avez-vous fait le mien comme les autres!

Enfin, en 1675, elle se fit carmélite à Paris, et persévéra. « Elle fit cette action comme toutes les autres, dit madame de Sévigné, d'une manière charmante. Ma mère, dit-elle en entrant à la supérieure, j'ai fait un si mauvais usage de ma volonté! Mais je viens la remettre entre vos mains pour ne la plus reprendre. » Dans les commencemens de sa conversion, elle écrivit à un de ses amis : « Dieu est si bon, qu'au lieu des châtimens que j'ai mérités, il m'envoie des consolations..... Malgré la grandeur de mes péchés qui me sont toujours présens, je sens que son amour aura plus de part à mon sacrifice que la crainte de ses jugemens. » Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nus, jeûner rigoureusement, chanter la nuit au chœur dans une langue inconnue; tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée à tant de gloire, de mollesse et de plaisirs. Les grands maux de tête auxquels elle étoit sujette l'obligeant de fermer les yeux, on lui demanda si cette situation ne gênoit pas sa vue? « Point du tout, répondit-elle, cela me la repose. Je suis si lasse des choses de la terre, que je trouve même du plaisir à ne pas les regarder. » Un grand érysipèle à la jambe l'ayant fait beaucoup souffrir sans qu'elle en eût parlé, on lui fit des reproches de porter si loin l'esprit de pénitence. « Je ne savois ce que c'étoit, répondit-elle, je n'y avois pas regardé. » Elle vécut dans ces austérités depuis 1675 jusqu'en 1710, année de sa mort, sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde. Elle mourut le 6 juin, âgée de 66 ans. On avoit voulu la retenir dans le monde pour l'édifier par ses exemples. « Ce seroit à moi, répondit-elle,

une horrible présomption de me croire propre à aider le prochain. Quand on s'est perdu soi-même, on n'est ni digne, ni capable de servir les autres. » Lorsque le duc de Vermandois son fils mourut, elle répondit avec courage à ceux qui lui annoncèrent cette perte : « Qu'elle n'avoit pas trop de larmes pour soi, et que c'étoit sur elle-même qu'elle devoit pleurer. » Elle ajouta cette parole si souvent imprimée : « Il faut que je pleure la naissance de ce fils encore plus que sa mort! » Ce fut avec la même constance et la même résignation qu'elle apprit depuis la mort du prince de Conti, qui avoit épousé mademoiselle de Blois sa fille. L'excès de ses austérités la rendit très-infirme. Un mal de tête habituel, une sciatique douloureuse, un rhumatisme universel exercèrent sa patience sans abattre son courage. On l'exhortoit en vain de prendre quelque repos. « Il ne peut y en avoir pour moi sur la terre, répondit-elle. Que mon exil est long, ajoutoit-elle quelquefois!.. » On a d'elle des *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, in-12, qui sont pleines d'onction. On sait que le tableau de la Madeleine pénitente, l'un des chefs-d'œuvre de Le Brun, fut peint d'après cette femme illustre, qui imita aussi sincèrement la pécheresse dans ses austérités, qu'elle l'avoit fait dans ses foiblesses. Ce beau tableau se voit maintenant dans le Muséum de Versailles. Madame de Genlis a publié un roman historique, intitulé *la Duchesse de La Vallière ;* et ce roman où l'héroïne est peinte avec l'intérêt qu'elle mérite d'inspirer, a obtenu un très-grand succès. *V.* Edelink, Annat *et* Benserade.

IV. VALLIÈRE (Louis-César de La Baume Le Blanc, duc de la), petit neveu de madame de la Vallière, né le 9 octobre 1708, mort le 16 novembre 1780, fut le dernier mâle de sa famille. Sa douceur, sa bonté, son amour pour les arts le firent généralement regretter. Il laissa l'une des plus riches bibliothèques de Paris, dont nous avons un catalogue très-recherché et divisé en deux parties; la première publiée par Debure aîné, en 3 volumes in-8°, renferme les livres rares; elle contient 5668 articles, qui ont rapporté 454,677 liv. 8 s. en 1734. La seconde partie, publiée par Nyon l'aîné, en 6 gros volumes in-8°, renferme 26,537 articles; ils furent vendus au marquis de Paulmy, qui les réunit à sa bibliothèque déjà très-considérable. Le duc de La Vallière est principalement connu, dans la littérature, par sa *Bibliothèque du Théâtre français depuis son origine*, Paris, sous le nom de Dresde, 3 vol. in-8°, 1768. Cet ouvrage contient un extrait de toutes les pièces composées pour ce théâtre depuis les Mystères jusqu'à Pierre Corneille, et une liste chronologique des pièces composées depuis celui-ci jusqu'en 1768. Enfin on y trouve un catalogue et une analyse des ouvrages prétendus dramatiques, fruits d'une animosité personnelle, ou enfantés par la passion dans les factions politiques ; cette partie n'est pas la moins piquante de la collection. Celle-ci peut-être utile aux jeunes auteurs qui ont envie de travailler pour la scène dramatique. Il eût été à désirer que l'auteur en donnant l'analyse des anciennes pièces, y eût mis plus de précision, plus d'élégance, qu'il y eût joint des observations critiques, et qu'il n'eût pas ramassé trop indistinc-

lement toutes les ordures de nos vieilles farces et de nos anciennes comédies.

V. VALLIÈRE (Jean-Florent de), lieutenant général des armées du roi, de l'académie des sciences, né à Paris le 7 septembre 1667, mort en l'année 1759, avoit acquis une telle expérience dans l'artillerie qu'il en étoit regardé comme le meilleur officier. Le premier il calcula les effets de la poudre dans les mines; auparavant on regardoit son action comme sujette à des bizarreries qui échappoient à toutes les règles et ne pouvoient être assujetties à aucune théorie. En 1713, au siége du Quesnoy, il commanda en chef l'artillerie, et avec 38 pièces de canon, il en démonta 84 à l'ennemi en vingt-quatre heures. Dans la société, ce guerrier, qui s'étoit trouvé à plus de soixante siéges et de dix batailles, étoit le plus simple et le plus doux des hommes : c'est ce qui lui mérita ces vers de Fontenelle :

> De rares talens pour la guerre
> En lui furent unis au cœur le plus humain ;
> Jupiter le chargea du soin de son tonnerre,
> Minerve conduisit sa main.

Cet homme si doux étoit ferme dans l'occasion. Le maréchal de Bellisle ayant envie de séparer l'artillerie du génie, le pria d'être favorable à ce projet si le roi lui en parloit, et lui offrit le cordon rouge et la grande croix; Vallière lui répondit « que cette désunion lui paroissant contraire au service du roi, il ne sauroit dissimuler a ce prince sa façon de penser. » Et ce projet alors ne put s'effectuer.

VI. VALLIÈRE (Joseph-Florent de), fils du précédent, marcha dignement sur les traces de son père, et mourut au commencement de 1776, à 59 ans, directeur général de l'artillerie, et associé libre de l'académie des sciences. Au siége de Berg-op-Zoom, il ruina les batteries ennemies, et il assura la victoire à Hastembeck. Il fut également regretté de cette société et de la patrie qui chérissoient en lui un savant modeste et un excellent citoyen.

VALLIS. *Voyez* WALLIS.

VALLISNIÉRI (Antoine), né en 1661, dans le château de Trésilico près de Reggio, fut reçu docteur en médecine dans sa patrie. La république de Venise l'appela pour remplir une première chaire extraordinaire de professeur en médecine-pratique dans l'université de Padoue. Les académies d'Italie et la société royale de Londres se l'associèrent, et le duc de Modène le créa, de son propre mouvement, chevalier lui et tous ses descendans aînés à perpétuité. Cet illustre savant mourut le 28 janvier de l'an 1730. C'étoit un homme d'une constitution robuste, d'une taille avantageuse, d'une physionomie prévenante et d'une conversation agréable. Son fils a recueilli ses ouvrages en 3 vol. in-folio, dont le premier parut à Venise en 1733. Les principaux sont, I. *Dialogues sur l'origine de plusieurs Insectes*, in-8°, Venise, 1700. II. *Considérations et expériences sur la génération des vers ordinaires dans le corps humain*, contre Andry, médecin de Paris, qui a écrit sur la même matière. III. Un *Traité sur l'origine des Fontaines*. IV. *Histoire du Caméléon d'Afrique et de plusieurs animaux d'Italie*. V. *Histoire de la génération de l'Homme et des Animaux*, Venise, 1721, in-4°. Le mystère

de la génération a exercé les plus habiles physiciens : les œufs des animaux vivipares, et des femmes même d'un côté, et les vers spermatiques de l'autre, ont partagé la plupart des philosophes qui ont tâché de l'éclaircir. Vallisniéri s'appliqua avec beaucoup de soin, pendant plusieurs années, à faire des observations sur des ovaires de différentes femelles fécondées depuis un temps plus ou moins considérable, et se déclara d'abord pour les vers séminaux. Mais après avoir pesé avec attention les argumens des partisans des animalcules spermatiques dans la génération, il se détermina enfin à suivre ceux qui pensent que le principe de la génération est dans l'œuf : Il dédia cet ouvrage à l'empereur, qui lui donna un collier d'or et une patente où il le déclaroit son médecin honoraire. VI. *De' Corpi marini che sú Monti si trovano*, Venise, 1728, in-4° ; ouvrage où il examine cette question : « Comment le mer avoit pu porter tous ces corps dans les endroits où on les trouve. » Comme elle lui paroissoit très-épineuse, il s'est contenté de rapporter fidèlement les systèmes qui lui étoient connus. Il ajouta les objections qui lui étoient venues dans l'esprit pendant qu'il méditoit sur cette matière, sans cependant se déterminer pour aucune opinion. Tous ses ouvrages sont en italien.

VALLIUS. *Voy.* WALLIUS.

VALLOMBREUSE, *Voy.* GUALBERT qui est le fondateur des religieux, *et* HUMILITÉ qui a fondé les religieuses.

* VALLON (Jean), prêtre, chanoine de la sainte Chapelle de Dijon, né dans cette ville, y mourut le 12 avril 1650. On a de lui, I. *Considérations sur toute la vie de J. C.*, composée en italien par le P. Barthélemi Riccius, et traduite en français ; Paris, 1625, in-12. II. Adjonction aux livres intitulés : *Sauvegarde du feu et de la fumée ;* Dijon, 1646.

* I. VALLOT (François-Antoine), mineur conventuel, et maître de chapelle à Padoue, naquit à Verceil le 11 juin 1697 ; la fortune bornée de ses parens ne leur permettoit pas de lui donner une grande éducation ; mais son excellente moralité engagea quelques personnes bienfaisantes à le placer au séminaire de sa ville natale, où il s'appliqua spécialement à la musique sous le célèbre Brisson, et fit dans cet art des progrès rapides. Après son noviciat, il retourna en Piémont, étudia la théologie et la philosophie, et quitta bientôt les lettres pour la musique. Il fut d'abord organiste à Padoue, puis maître de chapelle. Sa manière parut tout-à-fait neuve : doué d'un sentiment délicat et d'une ame pour ainsi dire harmonique, il fut également applaudi de ses compatriotes et des étrangers. Il mourut le 16 janvier 1780. Son éloge funèbre fut prononcé par François Fanzago, recteur du collége de Padoue. Quelques mois avant sa mort, Vallot avoit publié en italien le premier volume d'une *Théorie et Pratique de la musique moderne*, Padoue, 1779, un volume in-4°.

* II. VALLOT (Antoine), docteur en médecine, né en 1594, mort à Paris le 9 août 1671, fut premier médecin de la reine mère, Anne d'Autriche, et de Louis XIV. Il avoit accueilli, contre l'opinion alors répandue, l'émétique, le quinquina, et le laudanum : ce fut sur-tout avec

le premier de ces médicamens, qu'il guérit le roi d'une maladie dangereuse qu'il fit à Calais en 1658. Il ne fut pas aussi heureux dans le traitement de la maladie de Henriette d'Angleterre. Gui-Patin, qui ne laisse échapper aucune occasion de maltraiter Vallot, rapporte les vers qui furent faits au sujet de la mort de cette princesse. Elle étoit alors en France, où elle avoit dû se réfugier pour se soustraire aux fureurs de la guerre allumée contre Charles Ier, son mari. Voici ces vers tels qu'on les trouve dans le Recueil des lettres de Gui-Patin:

Le croiriez-vous, race future,
Que la fille du grand Henri
Eut en mourant même aventure
Que son père et que son mari?
Tous trois sont morts par assassin,
Ravaillac, Cromwel, Médecin:
Henri d'un coup de bayonnette,
Charles finit sur le billot,
Et maintenant meurt Henriette
Par l'ignorance de Vallot.

Antoine Vallot fut directeur du jardin royal des plantes, et s'acquitta bien de la place. On a fait paroître sous son nom: *Hortus regius*, Parisiis, 1665, in-folio, 2e partie (la 1re est de 1663); mais cet ouvrage appartient à trois médecins qui l'aidoient dans son administration.

* III. VALLOT (Jean), trésorier et curé de St.-Etienne de Dijon, né dans cette ville, y mourut le 3 septembre 1668. On lui doit un *Traité* de l'*Admiration*, une *Oraison funèbre* du duc de Candale, et l'*éloge* de Pierre Odebert.

* VALMARANA (Déjanira), fille pieuse, fonda en 1572, dans l'état de Venise, une congrégation de personnes du sexe, qu'elle consacra à l'éducation des jeunes filles et au service des femmes malades dans les hôpitaux. On ne s'engageoit dans cet ordre à aucun vœu, mais on étoit soumis à cinq ans d'épreuves. Les filles et les veuves étoient reçues dans cette congrégation qui, comme toutes celles de ce genre, firent honneur tout à la fois à l'humanité et à la religion. Elles étoient connues en Italie sous le nom de *Sœurs Dimesses*.

* I. VALMONT DE BOMARE (Jacques-Christophe), célèbre naturaliste, membre de plusieurs académies, professeur d'histoire naturelle, etc., né à Rouen le 17 septembre 1731, fit ses premières études chez les jésuites de cette ville, s'y distingua sur-tout dans la langue grecque, devint élève du célèbre anatomiste Lecat, étudia les élémens de pharmacie et vint à Paris en 1750. Son père, avocat au parlement de Normandie, le destinoit au barreau; mais le penchant du fils pour l'histoire naturelle devint plus fort que la volonté du père, et Valmont de Bomare se consacra tout entier à cette étude; ayant obtenu du duc d'Argenson, ministre de la guerre, la commission et les moyens de voyager au nom du gouvernement, il employa plusieurs années à visiter les principaux cabinets de l'Europe, à connoître par lui-même les ateliers métalliques, les gisemens des mines, la profondeur de leurs excavations; il pénétra dans la Laponie; il fit la description exacte des volcans de l'Islande, rassembla un grand nombre de matériaux précieux, revint à Paris, et le 16 juillet 1756 y ouvrit un cours sur les différentes branches d'histoire naturelle. Ce cours, qu'il renouvela jusqu'en 1788, fait époque dans les annales de l'histoire

naturelle. La plupart des sociétés savantes se firent honneur de le compter au nombre de leurs membres. Son père applaudit à des succès aussi flatteurs. « Je le destinois au barreau, dit-il ; mon fils a surpassé mon attente, il s'est rendu l'avocat de la nature ; il mérite toute mon affection. » Les cours de Russie, de Portugal, voulurent se l'attacher, et quelques avantages qu'elles mirent dans leurs propositions, il les rejeta toutes dans un temps où il sollicitoit en vain le remboursement de dettes contractées au service de l'état. Ses premiers ouvrages parurent dès l'an 1758, où il publia son *Catalogue d'un cabinet d'histoire naturelle*, in-12. L'année suivante il parut de lui un *extrait* nomenclateur du système complet de minéralogie, in-12, et deux ans après un ouvrage plus étendu sur cette même science ; il a pour titre : *Nouvelle exposition du règne minéral*, 2 vol. in-8°, 1761-1762; 2e édition, 1774, 2 vol. in-8°. mais le travail le plus considérable, et qui a valu principalement à Valmont de Bomare sa réputation, c'est son *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*. Cet ouvrage important a eu plusieurs éditions, in-8° et in-4°. La première fut publiée à Paris, en 6 vol. ; la 2e parut à Yverdun en 1768 jusqu'en 1770, la plus nouvelle est celle de Lyon, 1800, 15 vol. in-8°. Cet ouvrage, le premier qui ait été fait en ce genre, a servi pour ainsi dire de base à tous les nouveaux dictionnaires d'histoire naturelle qui ont été composés depuis celui-ci. Valmont est mort à Paris le 24 août 1807. *V.* la Notice sur la personne et les travaux de ce naturaliste, lue à l'Athenée des arts le 15 mai 1808 par P. Merault.

II. VALMONT. *V.* Vallemont.

I. VALOIS (comtes de.) *Voy.* Charles de Valois, n° XI. Diane, n° III, *et* Marigny n° I.

II. VALOIS (Félix de.) *Voy.* Vermandois *et* Jean, n° LI.

III. VALOIS (Marguerite de), reine de Navarre. *V.* Marguerite, n° VII.

IV. VALOIS (Henri de), né à Paris en 1603, d'une famille noble originaire de Normandie, s'appliqua de bonne heure à la lecture des bons auteurs, des poètes grecs et latins, des orateurs et des historiens. Il fut envoyé à Bourges en 1622, pour y apprendre le droit civil. A son retour il se fit recevoir avocat au parlement de Paris, plutôt par complaisance pour son père que par inclination. Après avoir fréquenté sept ans le palais, il reprit l'étude des belles-lettres et travailla assidument sur les auteurs grecs et latins, ecclésiastiques et profanes. Sa grande application à la lecture lui affoiblit si fort la vue qu'il perdit l'œil droit, et qu'il ne voyoit presque point de l'autre. Les récompenses que son mérite lui procura le dédommagèrent un peu de cette perte. Elle ne l'empêchoit pas de composer, parce que sa mémoire lui rappeloit les passages de tous les livres qu'il avoit lus. En 1633 le président de Mesmes lui donna une pension de 2000 livres, à condition qu'il lui cèderoit ses Collections et ses Remarques ; et le clergé de France une de 600, qui fut depuis augmentée. En 1658, il en obtint une de 1500 du cardinal Mazarin. Deux ans après il fut honoré du titre d'historiographe de sa Majesté, avec une pension considérable. Ce savant finit sa carrière en 1676. Ses principaux ou-

vrages sont, I. Une édition de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, en grec, avec une bonne traduction latine, et de savantes notes. II. *Histoire de Socrate et de Sozomène*, en grec et en latin, avec des observations dans lesquelles l'érudition est répandue à pleines mains. III. *Histoire de Théodoret*, et celle d'*Evagre le scolastique*, aussi en grec et en latin, avec des notes savantes. IV. Une nouvelle édition d'Ammien Marcellin, avec d'excellentes remarques (*Voy.* l'article suivant). V. Des *Remarques*, aussi estimées, sur Harpocration. VI. *Emendationum libri quinque*, Amsterdam, 1740, in-4°. Valois excelloit dans l'art d'éclaircir ce que les anciens ont de plus obscur. La saine critique, le savoir éclairé brillent dans ses ouvrages; mais l'auteur sent trop les avantages qu'il avoit sur les savans qui l'avoient précédé. Comme les livres de sa bibliothèque ne lui suffisoient pas, il en empruntoit de toutes parts. Il avoit coutume de dire à ce sujet que « les livres prêtés étoient ceux dont il tiroit le plus de profit, parce qu'il les lisoit avec plus de soin, et qu'il en faisoit des extraits, dans la crainte de ne plus les revoir. » Il ne se bornoit pas à faire des recherches dans les livres, il consultoit aussi des gens de lettres; mais il ne faisoit pas toujours assez de cas des soins qu'ils prenoient pour l'instruire. Ayant lu dans un ancien auteur quelque chose sur le port de la ville de Smyrne, qu'il n'étoit guère possible de comprendre sans avoir vu la disposition des lieux mêmes, il écrivit au savant Peiresc sa dificulté; ce généreux protecteur des sciences fit aussitôt partir un peintre snr un vaisseau de Marseille qui alloit à Smyrne, pour prendre le plan et la vue de son port. Il envoya le fruit de ses recherches à Valois, qui le remercia de ses soins, mais qui lui manda en même temps qu'il n'étoit pas entièrement éclairci sur ce qu'il souhaitoit.... Peiresc, fâché d'avoir fait inutilement une dépense considérable, lui écrivit « qu'il avoit tâché de le satisfaire, et que si cela ne suffisoit pas, il ne devoit s'en prendre ni à lui ni à son peintre, mais à son propre esprit qui n'étoit jamais content de rien ».... « Valois, dit Nicéron, n'étoit pas prodigue de louanges, et peu d'ouvrages avoient l'avantage de lui plaire. Il réservoit toute son estime et sa complaisance pour les siens. Hardi à blâmer ceux des autres, il ne souffroit pas patiemment qu'on reprît quelque chose dans ce qui venoit de lui. Ceux qui s'avisoient de le faire passoient dans son esprit pour des ignorans. Quand il se portoit bien, il traitoit de paresseux et de gens aimant le lit ceux de ses parens que la maladie ou les infirmités obligeoient d'y rester. Mais quand il étoit lui-même malade, il falloit des précautions infinies pour ne point l'incommoder. Il ne vouloit voir personne; il ne pouvoit même souffrir la lumière. Il pleuroit, crioit, se lamentoit comme un enfant. La maladie passée, il disoit que son mal avoit été peu de chose; et il falloit pour lui complaire ne lui en parler en aucune manière, mais le féliciter au contraire sur sa bonne santé. A l'âge de 70 ans il vouloit encore passer pour jeune. Jacques Gronovius lui ayant, en ce temps-là, écrit une lettre où il lui souhaitoit une longue et heureuse vieillesse, il en fut choqué, et rejeta la lettre avec indignation, en disant que c'étoit un jeune étourdi. Il

avoua plusieurs fois depuis qu'avant cela il n'avoit jamais pensé qu'il fût vieux. »

II. VALOIS (Adrien de), frère puîné du précédent, suivit l'exemple de son frère, avec lequel il fut uni par les liens du cœur et de l'esprit. Il se consacra à l'histoire de France, dans laquelle il se rendit très-habile. Le roi l'honora du titre de son historiographe, et lui donna une gratification en 1664. Cet auteur mourut le 2 juillet 1692, à 80 ans. Il laissa un fils qui a publié le *Valesiana*, Paris, 1694, in-12. Valois employa plusieurs années à rechercher les monumens les plus certains de notre histoire, et à en éclaircir les difficultés les plus épineuses. Il n'étoit pas aussi habile que son frère dans la langue grecque, et n'avoit pas la même beauté d'esprit; mais il étoit laborieux, écrivoit purement en latin, et étoit bon critique. Ses ouvrages les plus estimés sont, I. *Gesta Francorum*, 1658, 3 volumes in-folio. L'exactitude et l'érudition caractérisent cette Histoire de France; mais elle ne va que jusqu'à la déposition de Childeric. Elle est écrite, selon le père Le Cointe, avec tant de soin, qu'elle peut servir d'un excellent Commentaire sur ce que Grégoire de Tours, Frédegaire et d'autres anciens auteurs avoient écrit de notre histoire d'un style rude et tout-à-fait barbare. L'abbé Lenglet en porte le même jugement, de même que l'abbé Le Gendre, qui ajoute que « c'est moins une Histoire qu'un ouvrage de critique rempli d'une grande érudition; et que l'auteur l'a écrite en savant, ce qui fait qu'elle n'est goutée que des savans. » Vigneul-Marville dit, à l'occasion de cet ouvrage, que Valois étoit d'une humeur difficile, et qu'il sembloit qu'on lui arrachât les entrailles quand on le prioit de produire quelque chose de nouveau. » Il falloit le laisser faire, ajoute-t-il. Colbert le sollicitant un jour avec honnêteté de vouloir continuer son *Histoire* latine de France, le bon homme tout effrayé, se retirant en arrière, comme si on vouloit l'assommer, s'écria: « Eh! monsieur, que me demandez-vous, à l'âge où je suis? Me demander ce pénible travail, c'est me demander la vie? » II. *Notitia Galliarum*, Paris, 1675, in-folio : livre très-utile pour connoître la France sous les deux premières races. L'auteur est si exact qu'on diroit qu'il a vécu dans ces temps-là. III. Une édition in-8° de deux anciens Poëmes ; le premier est le *Panégyrique de Bérenger, roi d'Italie;* et le second une espèce de *Satire* composée par Adalberon, évêque de Laon, contre les vices des religieux et des courtisans. IV. Une seconde et nouvelle édition d'Ammien Marcellin, Paris, 1681, in-folio. Son frère avoit publié la première en 1636. La seconde est plus correcte, quoiqu'il s'y trouve encore quelques fautes que Jacques Gronovius a relevées et corrigées dans la nouvelle édition qu'il en donna à Leyde en 1693. V. Et d'autres *Ecrits* excellens en leur genre.

* III. VALOIS (Charles de), fils du précédent, n'est connu que par des *Dissertations* imprimées dans les Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres dont il étoit membre. Il n'a pas illustré son nom, comme l'ont fait son père et son oncle.

† IV. VALOIS (Louis le), jésuite, né à Melun en 1639, de-

vint confesseur des princes petits-fils de Louis XIV, et mourut à Paris en 1700. On a de lui des *OEuvres spirituelles*, recueillies à Paris en 1758, en 3 vol. in-12, et un petit livre contre la *Recherche he de la vérité*, par Malebranche, qu'il donna sous le nom de *Louis de La Ville* en 1579, avec ce titre : *Sentiment de Descartes touchant l'essence et les propriétés des corps opposés à la doctrine de l'Eglise*, etc. Malebranche répondit victorieusement au jésuite, qui eut encore contre lui Bernier et un protestant anonyme. Ses ouvrages mystiques sont pleins de lumière et d'onction. *Voyez* MALEBRANCHE, n° X de ses ouvrages.

V. VALOIS (Yves de), né à Bordeaux le 2 novembre 1694, se fit jésuite et fut professeur d'hydrographie à La Rochelle, où il donna des preuves de sa science et de ses lumières. On a de lui, I. *La science et la pratique du Pilotage*, 1733, in-4°. II. *Conjectures physiques sur le sel marin*, 1752, in-8°. III. *Entretiens sur les vérités fondamentales de la Religion*, 1747, in-12. IV. *Observations sur les Auteurs qui cachent leurs noms par de mauvais motifs*, 1749, in-4°. V. *Entretiens sur les vérités-pratiques de la Religion*, 1751, 4 vol. in-12. VI. *Observations curieuses sur ce que la Religion a à craindre des académies littéraires*, 1756, in-12. VII. *Lettres d'un père à son fils sur l'Incrédulité*, 1756, in-12. VIII. *Lectures de piété à l'usage des maisons religieuses*, 1764, in-12. IX. *Avis sur l'Incrédulité moderne*. X. *Recueil de Dissertations littéraires*, 1776, in-12. Tous ces ouvrages sont estimés : on découvre partout l'auteur honnête homme qui ne cherche point à faire illusion, qui saisit facilement et sûrement la vérité et la dit avec franchise. On ignore l'année de sa mort.

* VALON (Jacques-Louis, marquis de MIMEURE). *Voyez* MIMEURE.

* I. VALORI (Nicolas), patricien de Florence, occupa dans l'état plusieurs emplois considérables, et mourut à Rome en 1527. Il a écrit élégamment en latin *la Vie de Laurent de Médicis;* elle étoit en manuscrit; son ami et son contemporain Laurent Méhus la publia en italien, en un petit volume in-8° de 67 pages, Florence, 1749. Valori ayant trempé à Florence dans la conspiration de Boscoli et de Capponi, avoit été condamné à une réclusion perpétuelle : l'intervention de Léon X, lors de son avénement au pontificat, lui fit rendre la liberté.

* II. VALORI (François), patricien de Florence, et l'un des premiers hommes de l'état, né en l'an 1448, fit d'excellentes études, et s'adonna à la philosophie platonicienne qui étoit alors en vogue. Destiné par la nature à autre chose que l'oisiveté littéraire, il entra dans la magistrature, où il obtint bientôt des emplois importans et une ambassade, puis fut nommé quatre fois gonfalonier. L'étroite liaison qu'il avoit contractée avec le célèbre Savoranola ; sa conduite opiniâtre contre Lambert d'Antella et les citoyens les plus respectables, lui attirèrent beaucoup d'ennemis, et furent cause de sa mort. Il fut tué le 8 avril 1488 dans une émeute.

* III. VALORI (Baccio), né à Florence le 30 octobre 1535,

embrassa le parti de la jurisprudence. En 1580 il fut sénateur du duc François Ier, puis conseiller intime de Ferdinand Ier, et s'acquitta de ces deux emplois avec beaucoup de succès. Valori protégea les beaux arts, et les exercices littéraires reprirent sous lui leur ancienne activité. Il mourut le 4 avril 1606 dans sa maison de d'Empoli. En 1587 il adressa au grand-duc François la chronique de Jean Villani : on n'a rien autre chose de lui. — Philippe, son fils, est l'auteur d'un volume in-4°, assez rare, où l'on trouve diverses instructions sur la famille des Valori. Elle s'éteignit en 1687.

VALSALVA (Antoine-Marie), médecin, né à Imola en 1666, mort en 1723, fut disciple de Malpighi, et enseigna l'anatomie à Bologne avec une réputation peu commune. On a de lui des *Dissertations anatomiques* en latin, publiées à Venise en 1740, 2 vol. in-4°, par Morgagni qui les a commentées et critiquées avec beaucoup d'érudition ; il en a rehaussé les beautés avec la même impartialité qu'il en a blâmé et corrigé les défauts. Les anatomistes estiment sur-tout le Traité *De aure humaná*, Bologne, 1707, in-4°. Cet écrit, selon le témoignage de Morgagni, a coûté seize ans de travail à l'auteur. Tous les ouvrages de Valsalva ont été recueillis sous ce titre : *Antonii-Mariæ Valsalvæ opera, hoc est de aure humaná et dissertationes anatomicæ, cum additionibus J. B. Morgagni.*

* I. VALSECCHI (P. D. Virginius), né à Brescia en 1681, entra encore jeune dans la congrétion du mont-Cassin à Florence, et y professa la philosophie avec beaucoup de succès. Le grand-duc de Toscane Cosme III, pour récompenser son mérite, lui donna une chaire d'Ecriture sainte et d'histoire ecclésiastique dans l'université de Pise, où il forma d'excellens élèves, entre autres François Gaëtan, depuis archevêque de Florence. Valsecchi fut ensuite nommé abbé de son monastère et y finit ses jours le 5 août 1739. Voici ses principaux ouvrages, I. *De M. Aurelii Antonini tribunitiá potestate dissertatio*, etc., Florentiæ, 1711. II. *De initio imperii Severi Alexandri*, Florentiæ, 1715. III. *Epistola de veteribus Pisanæ civitatis constitutis*, ibidem, 1727.

* II. VALSECCHI (Antoine), illustre dominicain, d'une très-bonne famille de Vérone, né en 1708, entra à 18 ans dans la congrégation de Jacob Salomon, et y enseigna la philosophie. Ses expériences mécaniques détruisirent le système sur l'air qui depuis long-temps étoit en crédit. Plusieurs nobles lui confièrent l'éducation de leurs enfans ; mais se livrant tout entier à son goût pour l'éloquence, il se fit prédicateur, parcourut les principales villes d'Italie, et laissa par-tout la réputation d'un grand orateur, d'une élocution pure. En 1758 il fut nommé professeur de théologie dans l'université de Padoue, et occupa cette chaire jusqu'à sa mort arrivée le 15 mars 1791. Il a écrit plusieurs ouvrages dans sa langue maternelle. Les principaux sont, I. *Fondemens de la Religion, et Sources de l'impiété*, Padoue, 1765, in-4°. II. *Vérité de l'Eglise catholique romaine*, Padoue, 1787. III. *Sermons pendant le carême*, Venise, 1792, IV. *Panégyriques et Discours*, Bassano, 1792.

VALSTEIN. *Voy.* WALSTEIN.

* VALTRINI (Jean-Antoine), jésuite, naquit à Rome dans le dix-septième siècle. Nous avons de lui, *De re militari veterum Romanorum libri VII*, Coloniæ, 1597. L'ouvrage est assez concis, mais plus avantageux pour l'intelligence des Parallèles militaires de François Patrice.

† VALTURIUS (Robert), né à Rimini dans le 15e siècle, a donné une livre latin sur l'*Art militaire*, Vérone, 1472, in-fol. L'édition de 1483, moins rare que l'autre, est aussi plus correcte. La même année il en parut une traduction italienne à Vérone par Paul Ramusio, qui n'est pas commune, et une belle édition à Paris en 1532, in-folio. Valturius mourut à l'âge de 70 ans et demi, comme le marque son épitaphe, dans l'église de Saint-François à Rimini, où il a un mausolée de marbre.

* I. VALVASONE (Erasme de), né en 1523, d'une très-bonne famille, dans son château de Valvasone en Frioul, mort en 1593, mena tranquillement une vie privée, qu'il consacra toute entière à l'étude. Son poème de *La chasse*, dont Le Tasse parle avec éloge, écrit en stances de huit vers, et divisé en cinq livres, est une des productions de sa jeunesse, quoiqu'il ne l'ait publié qu'en 1591. On a encore de lui la traduction de la *Thébaïde* de Stace, les *Larmes de la Madeleine*, le *Combat des bons anges contre les rebelles*, de la même mesure que le premier; l'*Electre* de Sophocle, en vers libres, et les 4 premiers chants de Lancelot.

* II. VALVASONE (Jacob), surnommé le *Vieux*, né à Maniaque en Frioul, florissoit dans le 16e siècle. Il a écrit en italien une nouvelle *Histoire du Frioul*, enrichie de notes excellentes sur celle que Jean Candide fit paroître à Venise en 1521, sous ce titre : *Commentarii Aquilejenses*. L'ouvrage de Valvasone, dans lequel on voit les diverses révolutions du Frioul, n'est pas parvenu au public. Quant à sa *Description de Corgna en Frioul*, écrite en 1565, on la trouve dans le cinquième tome du nouveau Magasin de Toscane.

* VALVERDA (Jean), médecin espagnol du 16e siècle, né dans le royaume de Léon, étudia à Padoue, et vint se fixer à Rome. Il travailla sur les ouvrages anatomiques de Vésale, et tâcha d'y mettre plus de clarté. Il a écrit à ce sujet, *Historia de la composicion del cuerpo humano*, Rome, 1556, in-folio. On en a une traduction italienne par lui-même, et une latine par Michel Columbus. Valverda a encore laissé, *De animi et corporis sanitate tuendâ*, Lutetiæ, 1552, in-8°; Venetiis, 1553, in-8°. C'est à ce médecin que l'Espagne doit l'émulation qui s'y est manifestée depuis lui dans l'étude de l'anatomie. Quand il publia les planches de Vésale, qu'il avoit fait graver en cuivre à Rome par Gaspard Bezerra, l'ouvrier le plus habile de son temps, il fit quelques *additions* aux descriptions de cet auteur, et il ajouta à ses planches *quatre figures nouvelles*.

VALVERDE, moine espagnol. *Voy.* l'article PIZARRO.

VALVERDI (Barthélemi), théologien de Padoue, né vers 1540, mort en 1600, s'est fait connoître dans la république des lettres par un ouvrage sur le

port du cercle à la circonférence. Il exprima ce rapport en 36 chiffres ; de sorte que l'erreur qu'il y a entre le vrai rapport du cercle et celui qu'il trouve est moindre qu'une fraction dont l'unité seroit le numérateur, et le dénominateur un nombre de 36 chiffres. Ce travail est sans doute étonnant; car il fallut qu'il fît des extractions jusqu'à ce qu'il trouvât dans la circonférence du cercle le nombre de chiffres rapporté. Aussi, pour en conserver la mémoire à la postérité, et pour immortaliser cet homme laborieux, on a fait graver ces chiffres sur sa tombe, qu'on voit à Leyde dans l'église de Saint-Pierre. On a de lui, I. *Fundamenta geometriæ*, traduits du hollandais en latin par Snellius, et imprimés in-4°. en 1615. II. *De circulo et adscriptis*, 1619, in-4°. Il a aussi laissé quelques manuscrits.

VAN-CLÉEF, nom de plusieurs peintres flamands aux 16e et 17e siècles, dont les plus célèbres sont Joseph, Henri, Martin et Gilles, fils de ce dernier. Joseph, surnommé *le fou*, parce qu'il l'étoit réellement, déchiroit ses tableaux devenus fort rares, lorsqu'on préféroit les tableaux du Titien ou de quelque autre peintre aux siens. Il fut reçu de l'académie d'Anvers vers 1551.

VAN-CLÈVE (Joseph), sculpteur, élève d'Anguier, né à Paris en 1644, mort dans la même ville en 1733, embellit de ses ouvrages Paris, Versailles, Marly et Trianon. On lui doit le groupe du *Lion terrassant un Loup*, celui de la *Loire* et du *Loiret* aux Tuileries. Les *Ornemens* que l'on voyoit autrefois au maître autel de l'église de Saint-Paul à Paris qui a été démolie, il y a quelques années, et le *tombeau* du marquis de Louvois qui étoit aux Capucins, étoient de Van-Clève.

* VANCOUVER (George), célèbre navigateur, mort en 1798, accompagna le capitaine Cook dans son second voyage, et fut nommé en 1784 capitaine de l'Europe, qu'il conduisit à la Jamaïque. Il fut ensuite chargé d'une expédition plus importante. Ce fut de parcourir les côtes de l'Amérique pour y déterminer les positions avec plus de précision qu'on n'avoit fait précédemment. Vancouver exécuta cette commission avec un succès qui passa l'espérance qu'on en avoit conçue. Il releva dans les années 1790 et suivantes, jusqu'en 1795 inclusivement, plus de 1200 lieues de la côte nord-ouest de l'Amérique avec un détail et une exactitude inconnus jusqu'alors. Son Voyage fut imprimé à Londres, en 1778, 3 v. in-4°. Desmeuniers et l'abbé Morelet l'ont traduit en français, 3 v. in-4°, imprimés aux frais du gouvernement ; et on en a donné depuis à Paris une nouvelle traduction in-8°, enrichie d'un très-bel atlas.

VAN-DALE ou Dalen (Antoine), né le 8 novembre 1638, fit paroître dans sa jeunesse une passion extrême pour les langues; mais ses parens lui firent abandonner cette étude pour le commerce. Il quitta cette profession à l'âge de 30 ans et prit des degrés en médecine. Il pratiqua cette science avec succès, et se fit une réputation dans l'Europe par sa profonde érudition. Il mourut à Harlem médecin de l'hôpital de cette ville le 28 novembre 1708. On a de lui, I. De savantes *Dissertations sur les Oracles des Païens*. Il y soutient que ce n'é-

toit que des tromperies des prêtres. La meilleure édition de ces Dissertations est celle d'Amsterdam, en 1700, in-4°. Fontenelle en a donné un abrégé en français dans son *Traité des Oracles*. Il a eu soin d'y mettre la méthode, la clarté et les agrémens qui manquent à Van-Dale, savant profond, critique habile, mais écrivain lourd et pesant en latin et en français. (*Voy*. BLONDEL. n° I.) II. Un *Traité de l'origine et des progrès de l'Idolâtrie* 1696, in-4°. III. *Dissertations sur des sujets importans*, 1702 et 1743, in-4°. IV. *Dissertatio super Aristea de LXX Interpretibus*, Amsterdam, 1705, in-4°. Van-Dale étoit d'un caractère doux et d'une probité exacte. Il entendoit la plaisanterie sur ses ouvrages, ce qui n'est pas une petite qualité dans un érudit. Sa société étoit agréable. Il savoit beaucoup d'histoires plaisantes qu'il racontoit sans apprêt. Il parloit d'ailleurs de tout avec liberté.

* VANDELLI (Dominique), né dans le Modénois le premier mars 1671, étudia chez les jésuites de Modène la grammaire et les humanités, et fit ses autres cours avec grand succès dans l'université. Il se lia d'amitié avec le docteur Pierre Gérard, qui lui enseigna le grec et plusieurs autres langues orientales. Il professa les mathématiques à Modène, et fut premier mathématicien des ducs Rinald I. et François III. Ce dernier l'honora en outre du titre de son géographe. Ces divers emplois l'obligèrent de voyager en Romagne, dans le Ferrarais, et à Rome. Il mourut en 1754, et laissa en italien les ouvrages suivans, I. *Considérations sur les Académiciens latins*, Florence, 1744. II. *Mémoires géographiques*. III. *Lettres sur quelques oppositions à l'origine des Sources et des Rivières*, par Valisniéri.

* VANDEN-BOSCH (Pierre), jésuite, né à Bruxelles, se distingua dans la société des bollandistes, et travailla à la collection des *Acta Sanctorum*. Sa *Dissertation sur les patriarches d'Antioche*, qui se trouve dans le 4e tome de juillet, décèle une érudition rare, et a mérité le suffrage des critiques instruits. Il mourut à Anvers en 1736.

VANDEN-ECKOUT, (Gerbrant), peintre, né à Amsterdam en 1621, mort dans la même ville en 1674, fut élève de Rembrant dont il a si bien saisi la manière que les curieux confondent leurs tableaux. Il a peint avec succès le *portrait* et des *morceaux d'histoire*. On distingue parmi les premiers le portrait de son père, qui fut admiré par Rembrant lui-même; parmi les seconds deux tableaux qui se voient en Hollande, l'un représente Jésus au milieu des docteurs; l'autre Jésus enfant dans les bras de Siméon. Son pinceau est ferme, sa touche spirituelle, son coloris suave et d'un grand effet.

* VANDENESSE (Jean de), né à Gray en Franche-Comté, fut écuyer de l'empereur Charles-Quint, et suivit ce prince dans tous ses voyages. Il en a écrit le journal depuis 1514 jusqu'en 1551, qu'il passa au service de Philippe II, dont il écrivit aussi le journal jusqu'en 1560. Cet ouvrage contient des choses très-curieuses. M. Grappin, secrétaire perpétuel de l'académie de Besançon, en a donné une analyse fort intéressante. Le manus-

crit dédié au cardinal de Granvelle est à la bibliothèque publique de Besançon.

VANDEN-HONERT. *Voyez* HONERT.

I. VANDEN-VELDE (Adrien), peintre, né à Amsterdam en 1639, mort en 1672, a excellé à peindre des animaux. Il réussissoit dans le paysage; son pinceau est délicat et moelleux, son coloris suave et onctueux. Il mettoit tant de goût et d'esprit dans ses petites figures, que plusieurs bons maîtres s'adressoient à lui pour orner leurs tableaux. « Le mérite de ses ouvrages, dit Descamps, consiste en une couleur excellente, en une expression vive qui rend toujours certains effets aussi frappans qu'ingénieusement saisis dans la nature. Ses ciels pétillans brillent à travers les arbres; sa touche est franche et termine les formes avec finesse; son feuillé est pointu et d'un grand travail. Il règne une chaleur rare dans tous ses travaux; et c'est peut-être dans cette partie qu'il n'a point été surpassé. Il n'y a rien à désirer pour la correction de ses chevaux, de ses chèvres, de ses moutons; ils sont coloriés avec beaucoup de vérité. Ils répandent de la gaieté, du mouvement et de la vie dans tout ce que nous avons de lui. Des ouvrages d'un si beau fini et si nombreux font juger, par le peu de temps qu'il a vécu, de l'assiduité et de la facilité avec laquelle il travailloit. Cet aimable artiste a encore traité quelques sujets d'histoire. On a de lui une vingtaine d'estampes.

II. VANDEN-VELDE (Isaïe), peintre flamand, se distingua dans le seizième siècle par ses *Batailles* et ses *Attaques de voleurs* peintes avec beaucoup de feu et d'intelligence. Toutes ses figures sont vêtues à l'espagnole. Il vivoit à Harlem en 1626, et à Leyde en 1630.

III. VANDEN-VELDE (Jean), peintre, frère du précédent, s'est rendu très-célèbre dans l'art de la gravure à l'eau-forte et au burin. On a de lui des portraits, des paysages, des bambochades, les quatre élémens et quelques petits écrits sur son art. Il rapporte dans l'un d'eux que la ville de Roterdam pour favoriser l'art de l'écriture, donnoit dans un certain jour de l'année une plume d'or au maître qui présentoit la plus belle pièce.

IV. VANDEN-VELDE (Guillaume), surnommé *le Vieux*, frère d'Isaïe et de Jean, mort à Londres en 1693, excelloit à représenter des *vues* et des *combats* de mer. S'étant trouvé dans diverses batailles sous l'amiral Ruyter, il dessinoit tranquillement durant l'action tout ce qui se passoit sous ses yeux. Il a beaucoup dessiné à la plume sur du papier blanc ou collé sur toile. Charles I, roi d'Angleterre le prit à son service et le traita avec la plus grande distinction.

† V. VANDEN-VELDE (Guillaume le jeune), fils du précédent, naquit à Amsterdam en 1663. Son père lui enseigna d'abord le dessin, et le confia ensuite aux soins de Vliéger, peintre estimé. Les progrès de Van-den-Velde furent prodigieux; dans un pays environné par l'Océan, coupé par des milliers de canaux, il ne lui fut pas difficile de consulter la nature pour tous les effets qu'il vouloit imiter; les ports hollandais, remplis de bâtimens de guerre et de commer-

ce, lui offroient sans cesse des modèles ; aussi Vanden-Velde, profitant de ces moyens d'instruction a-t-il peint les eaux avec une admirable vérité, et les navires avec une exactitude qui étonne les marins mêmes. Aucun peintre n'a rendu mieux que lui les accidens d'une tempête, les détails d'un combat, les temps calmes et les brouillards. Ses ciels sont brillans, ses nuages légers et vaporeux, et les figures qu'il a placées dans ses tableaux sont touchées avec beaucoup d'intelligence ; ce que ne savent pas toujours faire les peintres qui ne se sont attachés qu'à l'art d'imiter. On ne peut se dissimuler que Vanden-Velde n'a pas le génie poétique de Vernet : celui-ci ne s'est pas contenté d'imiter la nature ; il a choisi et embelli les objets qu'il a représentés. Mais jusqu'au moment où Vernet parut, Vanden-Velde fut regardé comme le premier des peintres de marine. Ses contemporains lui rendirent justice. L'Angleterre l'enleva à la Hollande, et Charles II et Jacques II lui firent une forte pension. Il vit ses productions tellement recherchées qu'en moins d'un an leur prix fut doublé. Les Anglais, qui vouloient les posséder toutes, donnèrent des sommes considérables pour avoir celles qu'il avoit laissées sur le continent avant de quitter sa patrie. On peut juger d'après cela des richesses qu'il dut amasser. Les malheurs de Jacques II ne changèrent rien à son sort, et il mourut à Londres.

VANDEN-ZYPE. *V.* ZYPOEUS.

VANDER-AA. *Voyez* AA.

VANDER-BEKEN. *Voyez* TORRENTIUS.

VANDER-BERGUE, né à Orléans et mort à Versailles au mois de novembre 1783, est auteur d'un *Voyage de Genève*, in-8°.

I. VANDER-DOÈS (Jacob), peintre, né à Amsterdam en 1623, mort à La Haye en 1673, excelloit dans le paysage et à représenter des animaux. Ses dessins sont d'un effet très-piquant et fort recherchés. Il représentoit parfaitement les moutons et les chèvres. Ses *paysages* offrent une grande intelligence ; mais Vander-Doès, naturellement mélancolique, préféroit les couleurs sombres à toutes autres. Son fils Simon hérita de son talent. — Il y a eu un autre peintre d'Amsterdam nommé aussi Jacob VANDER-DOES, au commencement du 18ᵉ siècle.

II. VANDER-DOÈS, poète. *Voy.* DOUSA.

VANDER-HELST (Barthélemi), peintre, né à Harlem en 1631, a peint, avec un égal succès, le *portrait*, de *petits sujets d'histoire*, des *paysages*. Son coloris est séduisant, son dessin est correct, son pinceau moelleux.

VANDER-HEYDEN (Jean), peintre, né à Gorcum en 1637, mourut à Amsterdam en 1712. Son talent étoit de peindre des ruines, des vues, des maisons de plaisance, des temples, des paysages, des lointains, etc. Il a représenté l'*Hôtel de Ville d'Amsterdam*, la *Bourse* de la même ville, le *Bureau des poids publics*, l'*Eglise neuve*, la *Bourse de Londres*. Il se plaisoit à rendre les plus petits détails : on cite entre autres exemples de sa patience à cet égard, une *Bible* entr'ouverte, de quatre pouces de hauteur, et dans laquelle on lit correctement le texte. On ne peut trop admirer l'entente et l'harmonie de son coloris, son intelligence pour la

perspective et le précieux fini de ses ouvrages. Ce peintre renommé perfectionna les pompes pour les incendies, diminua leurs frottemens, et rendit leur transport plus facile.

VANDER-HULST (Pierre), peintre, né à Dort en Hollande l'an 1632, a peint avec beaucoup d'art et de goût des *fleurs* et des *paysages*. Sa touche est d'une vérité séduisante ; il avoit coutume d'enrichir ses tableaux de plantes rares et de reptiles qui semblent être animés.

VANDER-KABEL (Adrien), peintre et graveur, né au château de Ryswick proche La Haye en 1631, mort à Lyon en 1695, a eu beaucoup de talent pour peindre des marines et des paysages, qu'il ornoit de figures et d'animaux dessinés d'un bon goût. On remarque plusieurs manières dans ses ouvrages. Le Benedette, Salvator Rosa, Mola et les Carrache sont les peintres qu'il a le plus cherché à imiter. Sa manière vague est opposée à celle des peintres flamands, qui est finie et recherchée. Il se servoit de mauvaises couleurs que le temps a entièrement noircies. Adrien a aussi gravé plusieurs estampes, sur-tout des paysages estimés. Sa conversation étoit gaie et amusante, son caractère franc et généreux ; mais son goût pour la débauche l'égaroit souvent. On le trouvoit toujours parmi des ivrognes ; et l'amateur qui vouloit avoir de ses tableaux étoit obligé de le suivre dans ses parties de plaisir et au cabaret où il passa sa vie. Un jour qu'il y fut arrêté pour ne pouvoir payer, il peignit une enseigne qui se vendit très-chèrement dans la suite. Il a gravé quelques estampes à l'eau-forte, où l'on admire le feuillé des arbres.

* I. VANDER-LINDEN (Antoine-Hendricx), médecin, né dans l'Oost-Frise en 1570, étudia à Franeker, et y fut reçu docteur. Il étoit versé dans la théologie et la littérature, et devint recteur du collége d'Enckhuysen. Il passa ensuite à Amsterdam, où il termina sa carrière en 1633. Il n'a laissé que des manuscrits. Voici les plus considérables : *Physiologia explicans res naturales octo libris*, etc. *Pathologia explicans res præternaturales tribus libris*, etc. *De curatione affectuum capitis,.... oculorum,... narium..... oris...... aurium...... pharmocopæa. Hippocratis aphorismi*, etc., etc.

II. VANDER-LINDEN (Jean-Antonides), né en 1609 à Enkhuysen dans la Nord-Hollande, professa avec succès la médecine à Franeker et à Leyde. Il mourut dans cette dernière ville le 5 mars 1664, après avoir formé de savans élèves. Ses ouvrages sont, I. *De scriptis medicis libri duo*, Amsterdam, 1662, in-8°, avec des additions et des corrections de Mercklein, Nuremberg, 1686, in-4°. Ce *Lindenius renovatus* est passé tout entier dans la *Bibliotheca scriptorum medicorum* de Manget. II. *Selecta medica*, Leyde, Elzevir, 1656, in-4°. III. Une *édition* des OEuvres de Spigélius, Amsterdam, 1645, 3 vol. in-folio ; de Celse, Leyde, 1665 ; d'Hippocrate, 1665, 2 vol. in-8°. « Vander-Linden, dit le satirique Gui-Patin, étoit un bon homme et riche, mais qui étoit féru de la chimie et de la pierre philosophale ; n'est-ce pas là pour faire un bon médecin ? Aussi haïssoit-il notre bon Galien. Il louoit Hippocrate, Paracelse et Van-

Helmont; en quoi il imitoit cet empereur qui avoit dans son cabinet les portraits de Jésus-Christ, de Vénus, de Priape et de Flora. Il voyoit peu de malades, et ne faisoit jamais saigner. Il faisoit profession d'un métier qu'il n'entendoit guère... Sans l'antimoine, son Hippocrate eût été encore meilleur. J'en suis pourtant fâché, le connoissant plus honnête homme qu'il n'a été éclairé. » On voit dans ces paroles plutôt la prévention de Patin contre ceux qui n'étoient point de son avis en médecine, que le véritable jugement qu'on doit porter sur Vander-Linden, qui étoit à plusieurs égards un homme estimable, et qui avoit de grandes connoissances dans son art.

* VANDER-MARCK (Frédéric-Adolphe), professeur de jurisprudence à l'université de Groningue, mort dans cette ville en 1801, est connu par de bons ouvrages sur le droit naturel et public, et par la persécution que lui valut la libéralité de ses principes, persécution qui lui fit perdre sa chaire de droit; mais il en rentra en possession en 1795, et prononça à cette occasion un discours intitulé *De jure hominis naturæ insito, singulis æqualiter tribuendo, perenni rerum publicarum stabilimento*.

I. VANDER-MEER (Jean), peintre, né à Harlem en 1628, resta long-temps en Italie, et périt dans un petit voyage de mer en 1691. Elève de Nicolas Berghem, il excella à *peindre* des paysages et des vues de mer, qu'il ornoit de figures et d'animaux dessinés avec beaucoup de goût. Sa touche est admirable, ses compositions pleines d'esprit, et pour l'ordinaire fort gaies. On lui reproche d'avoir mis trop de bleu dans les fonds de ses tableaux.

II. VANDER-MEER (N.), frère du précédent, né à Harlem en 1650, avoit un talent supérieur pour *peindre* le paysage et des animaux, sur-tout des moutons dont il a représenté la laine avec un art séduisant. «On croit la manier, dit Rigaud; il faut que la nature ait passé toute entière à travers le pinceau de ce peintre.» Ses figures, ses ciels, ses arbres sont peints d'une excellente manière. On ne distingue point ses touches; tout est fondu et d'un accord parfait dans ses tableaux.

VANDER-MERSCH, général en chef des insurgés brabançons, servit d'abord en France sous Chevert, qui l'appeloit son intrépide Flamand, et passa ensuite dans les armées de l'empereur avec le titre de lieutenant-colonel. Retiré à Menin sa patrie, il y vivoit tranquille et respecté lorsque la révolte du Brabant éclata en 1789. Appelé à Breda pour y commander les rassemblemens qui s'y étoient formés, il vainquit à Hoogstraten et à Turnhout le général autrichien Schroëder. Bientôt les Brabançons, divisés d'opinion, refusèrent d'obéir à leur chef ou ne lui offrirent plus que des troupes foibles et indisciplinées. Celles-ci livrèrent Vander-Mersch au général prussien Schondfeld, qui s'avançoit contre lui. Il demanda alors à être jugé par les Etats de son pays, et se rendit lui-même à Bruxelles pour obtenir un jugement. Les Etats ne pouvant regarder comme un crime la défense des droits du Brabant contre les innovations de Joseph II, se contentèrent d'envoyer Vander-Mersch prisonnier dans la citadelle d'Anvers. Il obtint en-

suite la liberté lorsque les troubles de son pays eurent été pacifiés, et il y mourut le 14 septembre 1792.

* I. VANDER-MEULEN (Guillaume), jurisconsulte allemand du 17e siècle, fut si charmé du Traité de Grotius sur le droit de la guerre et de la paix, qu'il le commenta amplement. Ses *Commentaires*, quoique d'une érudition diffuse et parasite, ont été mis dans l'édition que Frédéric Gronovius a donnée de ce Traité en 1676 et 1704, Utrecht et Amsterdam, 3 vol. in-fol.

† II. VANDER-MEULEN (Antoine-François), peintre, né en 1634 à Bruxelles, mort à Paris en 1690, avoit un talent particulier pour peindre les chevaux: élève de Pierre Sneyers, il ne tarda pas à le surpasser. Son paysage est d'une fraîcheur et son feuillé d'une légèreté admirables; son coloris est suave et des plus gracieux; sa touche est pleine d'esprit, et approche beaucoup de celle de Téniers. Les sujets ordinaires de ses tableaux sont des *Chasses*, des *Siéges* des *Combats*, des *Marches* ou des *Campemens* d'armées. Le Mécène de la France, Colbert, le fixa près de lui par les occupations qu'il lui donna. Ce peintre suivoit Louis XIV dans ses rapides conquêtes, et dessinoit sur les lieux les villes assiégées et leurs environs. Tous les détails en étoient si exactement rendus, que chaque soldat y reconnoissoit le lieu où il avoit combattu. « Vander-Meulen, dit Taillasson, est original dans les sujets qu'il a traités et par la manière dont il les a peints. Le caractère distinctif de son talent est d'avoir rendu des formes françaises avec le coloris flamand; celui-ci n'a rien perdu de sa beauté, et le peintre a parfaitement saisi l'air et l'esprit des personnages, des temps et des lieux où il vivoit. Il a si bien fait sentir la tournure et le mouvement de leur corps et de leurs vêtemens, qu'on voit qu'ils n'ont pu habiter d'autre pays que la France et la cour de Louis XIV.» Ce monarque consentit même à être le parrain de l'un de ses enfans. Le célèbre Le Brun estimoit beaucoup cet excellent artiste; il chercha toujours les occasions de l'obliger et lui donna sa nièce en mariage. On a beaucoup gravé d'après ce maître, et exécuté en tapisseries aux Gobelins ses plus grands tableaux. — Son frère, Pierre VANDER-MEULEN, s'est distingué dans la sculpture. Il passa en l'année 1670, avec sa femme, en Angleterre.

I. VANDER-MONDE, (Charles-Augustin), né à Macao dans la Chine en 1727, de Jacques-François Vander-Monde, de Landrecies, mort à Paris en 1762, d'une superpurgation, se fit une réputation par son habileté et par ses ouvrages. Il fut censeur royal et membre de l'institut de Bologne. Nous avons de lui, I. Un *Recueil d'observations de Médecine et de Chirurgie*, ouvrage périodique, in-12, 1755. Ce fut le commencement du Journal de Médecine. II. *Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine*, 1756, 2 vol. in-12. III. *Dictionnaire portatif de Santé*, 1761, 2 vol. in-12, ouvrage qui est un Cours complet de médecine-pratique en abrégé. Il y en a eu plusieurs éditions, et ce livre méritoit le succès qu'il a eu. On peut lui reprocher cependant d'avoir mêlé quelquefois aux meilleures observations des principes hasardés.

II. VANDER-MONDE (N.), membre de l'institut, né à Paris en 1735, devint élève du géomètre Fontaine, et se consacra à l'étude des sciences mathématiques. Il avoit plus de 30 ans lorsqu'il commença à s'y livrer. Ses ouvrages dans cette partie le firent admettre à l'académie des sciences en 1771. Ce sont des *Mémoires* sur la résolution des équations, les problêmes de situation, une nouvelle espèce d'irrationnelles, les éliminations des inconnues dans les quantités algébriques. Ce géomètre décomposa le système musical et l'établit sur deux règles générales, la succession des accords et l'arrangement des parties. Les Mémoires qu'il lut sur ce sujet à l'académie eurent l'approbation des compositeurs célèbres, tels que Philidor, Gluck et Piccini. L'auteur est mort à Paris le premier janvier 1796.

VANDER-NEER (Eglon), peintre, né à Amsterdam en 1643, mort à Dusseldorf en 1697. Son père, Arnould Vander-Neer est célèbre parmi les paysagistes, sur-tout par ses *tableaux*, où il a représenté un clair de lune. Son fils hérita de ses talens. Il rendoit la nature avec une précision étonnante. Son pinceau est moelleux, son coloris piquant, sa touche légère et spirituelle.

VANDER-PIET. *V.* PIET.

VANDER-SPIEGEL, conseiller pensionnaire de la province de Hollande, s'est fait estimer dans sa patrie par ses talens et ses vertus. Il y eut toujours la principale direction des affaires politiques, et montra un zèle éclairé depuis 1787 jusqu'en 1795, pour modérer les voies de rigueur et repousser les agitations extérieures qui menacèrent de bouleverser son pays. Arrêté par le parti batave et ensuite relâché, il sortit de Hollande, et est mort à Lingen en Westphalie dans le cours de l'année 1800.

* VANDER-VENNE (Adrien Vander), peintre, né à Delft en 1589. On trouve dans les compositions de cet artiste beaucoup d'esprit et de gaîté; mais il prenoit tous ses sujets dans les conditions les plus basses de la vie. Tous ses *Tableaux* représentent des scènes d'ivresse, des danses de villageois et des jeux de mendians.

VANDER-ULFT (Jacques), peintre hollandais, né à Gorcum en 1627, s'adonna à la peinture par amusement, et ne la fit jamais servir à sa fortune qui étoit d'ailleurs considérable. Ses *Tableaux* et ses *Dessins* sont fort rares. On remarque beaucoup de génie et de facilité dans ses compositions. Son coloris est suave et d'un effet séduisant : son dessin forme celui des peintres italiens. Il n'alla jamais en Italie, et cependant il a rendu les vues de Rome avec une vérité étonnante. Les débris des anciens monumens sont représentés par lui avec grace et vérité. Vander-Ulft fut aussi savant chimiste que peintre habile; il inventa la composition de diverses couleurs propres à la peinture sur verre, et il les employa sur des vitraux à Gorcum et à Gueldre. Sa probité et ses talens le firent choisir parmi ses concitoyens pour bourgmestre de sa patrie; et il prouva dans cette place qu'il étoit capable de conduire les affaires publiques.

* VANDI (André-Jean-Dominique), de Bologne, professa la médecine dans sa ville natale et

cultiva aussi la chimie. Il mourut le 10 janvier 1763, et laissa, I. *De remediis dissertatio medico-chymica*, Bononiæ, 1710. II. *De auri tincturâ philosophicâ*, ibid. 1728. III. *De utilitate et præstantiâ philosophiæ chymicæ, et de necessitate promovendi exercitia in laboratorio chymico*, ibid., 1730. IV. *De remediis officinalibus*, ibid. 1752.

* VANDINI (Thomas), de Bologne, mineur conventuel, fut habile théologien et prédicateur; il étoit aussi versé dans la langue grecque. Il mourut en 1629. On a de lui en italien, I. *Discours théologiques et moraux sur le jubilé de l'an* 1625, Bologne. II. *Oraisons funèbres et nuptiales*, Bologne, 1621. III. *Discours philosophiques et théologiques*, Bologne, 1625. IV. *Vie de saint Antoine de Padoue*, Bologne, 1627.

VANDRILLE (saint), *Vandregesilus*, naquit à Verdun, du duc de Valchise et de la princesse Dode, sœur d'Anchise, aïeul de Charles-Martel. Il parut d'abord sur le théâtre du monde et se maria; mais sa femme s'étant retirée dans un monastère, il l'imita, et choisit pour sa retraite le désert de Fontenelle, à six lieues de Rouen. Il y bâtit un monastère, et y mourut le 22 juillet avant l'an 689, à 96 ans.

I. VAN-DYCK (Antoine), peintre, naquit à Anvers en 1599 d'un père qui étoit peintre sur verre. Sa mère, qui peignoit le paysage, s'amusoit à le faire dessiner dès son enfance. Il prit du goût pour cet art, et il entra dans l'école du célèbre Rubens qui l'employoit à travailler à ses tableaux. On a dit même qu'il faisoit la plus grande partie de ses ouvrages. Un soir que ce maître étoit sorti pour aller prendre l'air, Van-Dick et ses camarades entrèrent secrètement dans le cabinet de Rubens pour y observer sa manière d'ébaucher et de finir. Comme ils s'approchoient de plus près pour mieux examiner, un d'entre eux poussé par un autre tomba sur ce tableau. Il effaça les bras de la Magdeleine, la joue et le menton de la ste. Vierge que Rubens venoit de finir. On craignit les suites de cette imprudence, et tous les élèves jetèrent les yeux sur Van-Dyck pour réparer ce qui étoit effacé. Van-Dyck cédant à leurs prières, et craignant lui-même la colère de Rubens, se mit à l'ouvrage. Il réussit si bien, que le lendemain Rubens en examinant son travail de la veille, dit en présence de ses élèves qui trembloient de peur: «Voilà un bras et une tête qui ne sont pas ce que j'ai fait hier de moins bien.» Ce tableau, qui est un des plus beaux de ce maître, est une *Descente de Croix* qui se voit encore aujourd'hui dans l'église de Notre-Dame d'Anvers. Quelques années après que Van-Dyck fut sorti de l'école de Rubens, le chapitre de Courtrai le chargea de peindre le *tableau* du grand autel. Il l'exécuta à Anvers, et partit lui-même pour le placer. A son arrivée, les chanoines accoururent pour voir le tableau; le peintre les pria d'attendre qu'il fût en place, parce qu'il n'étoit possible d'en juger que lorsqu'il seroit mis dans son vrai point de vue. On ne se rendit point à toutes ces raisons. Le tableau fut déroulé, et Van-Dyck ne fut pas peu surpris de voir le chapitre entier le regarder avec mépris ainsi que son ouvrage. Van-Dyck, malgré ce dédain, plaça son tableau, et le lendemain il alla de

porte en porte prier ces messieurs de revenir. On ne daigna pas seulement l'écouter. Cependant quelques connoisseurs virent son ouvrage et en parlèrent avec admiration. Bientôt on vint en foule pour le considérer ; les chanoines ne pouvant refuser une espèce de réparation, convoquèrent un chapitre extraordinaire, dans lequel il fut arrêté que, son premier tableau étant fort beau, on le prieroit d'en peindre deux autres pour différens autels. Mais Van-Dyck leur répondit qu'il avoit résolu de ne peindre désormais que pour des hommes, et non pas pour des ânes.... Van-Dyck s'étant fait une grande réputation, se mit à voyager. Il vint en France et n'y séjourna pas long-temps. Il passa en Angleterre, où Charles Ier le retint par ses bienfaits. Ce prince le fit chevalier du bain, lui donna son portrait enrichi de diamans avec une chaîne d'or, une pension, un logement, et une somme fixe et considérable pour chacun de ses ouvrages. Un jour qu'il faisoit le portrait de Charles, ce prince s'entretenoit avec le duc de Norfolck, et se plaignoit assez bas de l'état de ses finances. Van-Dyck paroissoit attentif à cet entretien. Le roi l'ayant remarqué, lui dit en riant: « Et vous, chevalier, savez-vous ce que c'est que d'avoir besoin de cinq ou six mille guinées ? » — Oui, Sire, répondit le peintre : un artiste qui tient table à ses amis, et une bourse ouverte à ses maîtresses, ne sent que trop souvent le vide de son coffre-fort. On rapporte de lui une autre réponse singulière. La reine, épouse de ce monarque, se faisoit peindre ; elle avoit des mains admirables. Comme Van-Dyck s'y arrêtoit long-temps, la reine qui s'en aperçut lui demanda pourquoi il s'attachoit plus à rendre ses mains que sa tête? « C'est, dit-il, Madame, que j'espère de ces belles mains une récompense digne de celle qui les porte. On voyoit avant la révolution au château de Lucienne près de Paris un portrait en pied de Charles I, par Van-Dyck. Le muséum français possède plusieurs autres *portraits* de lui, entre autres ceux de François de Moncade, gouverneur des Pays-Bas, d'Alexandre Scaglia, du cardinal Bentivoglio, et sur-tout le beau tableau du *Christ entre les Larrons*, qui le dispute en beauté à celui de Rubens sur le même sujet. Un amateur éclairé compare ainsi ces deux chefs-d'œuvre : « Le pinceau de Rubens brûle de tout son feu dans la figure de la Mère de douleur, dans celle de St. Jean et de la Magdeleine, dans l'imitation de cette teinte sombre et lugubre dont la nature semble se voiler au jour d'une grande injustice : son imagination impétueuse et terrible s'est exaltée pour concevoir et peindre les convulsions, les tortures des suppliciés. On ne peut se défendre d'un sentiment pénible à la vue de ce tableau ; on est fâché pour Rubens qu'il ait pu fixer si long-temps sa pensée sur ces effrayantes images que l'art lui-même ne peut embellir. Van-Dyck, avec moins de verve et peut-être plus de sensibilité et de goût, exprime mieux les affections intérieures ; son Christ a plus de noblesse et de douceur que celui de Rubens ; l'agonie des larrons, et particulièrement de celui à gauche du Christ, est dans son tableau d'une vérité d'expression et d'un pathétique dont il n'a pas trouvé le modèle dans celui de son maître ; la figure d'un homme à pied vu par le dos, la seule qui n'ap-

partienne point à Rubens, est posée avec une grace et une élégance que n'a point le soldat à cheval, qui occupe la même place dans le tableau de ce dernier : il faut ajouter que celui de Van-Dyck a souffert des ravages du temps, ou que l'auteur n'avoit pas encore le secret des belles chairs qu'il a trouvé depuis. » Un travail trop actif et trop continuel lui causa des incommodités qui l'enlevèrent aux beaux arts en 1641. Il fut enterré avec pompe dans l'église de Saint-Paul, où on lit son épitaphe par Cowley. Van-Dyck a fait plusieurs tableaux dans le genre historique qui sont fort estimés, et il a mérité d'être nommé le *Roi du Portrait*, qu'il a porté à un tel degré de perfection, que, si l'on en excepte Le Titien, nul autre peintre ne peut lui être comparé. Ce peintre se fit par son art une fortune brillante. Il avoit des équipages magnifiques ; sa table étoit servie somptueusement ; il avoit à ses gages des musiciens et des alchimistes. Pour subvenir à ces dépenses, il lui fallut augmenter son gain par son travail ; la précipitation avec laquelle il peignoit alors, se fait apercevoir dans ses derniers tableaux qui ne sont pas, à beaucoup près, aussi estimés que ses premiers, auxquels il donnoit plus de temps et de soin. On peut juger de la prodigieuse facilité de ce peintre par son œuvre gravé qui se monte à plus de trois cents pièces, tant en portraits qu'en tableaux d'histoire. Il a eu les mêmes graveurs que Rubens, et a gravé lui-même à l'eau-forte. On reconnoît dans les compositions de Van-Dyck les principes par lesquels Rubens se conduisoit; cependant il n'étoit ni aussi universel ni aussi savant que ce grand homme. Ce peintre a quelquefois péché contre la correction du dessin ; mais ses têtes et ses mains sont pour l'ordinaire parfaites. Aucun peintre n'a su mieux saisir le moment où le caractère d'une personne se développe d'une manière plus avantageuse; il choisissoit des attitudes convenables. On ne peut rendre la nature avec plus de grace, d'esprit, de noblesse, et en même temps avec plus de vérité. Son pinceau est plus coulant et plus pur que celui de son maître ; il a donné plus de fraîcheur à ses carnations et plus d'élégance à son dessin. Van-Dyck habilloit ses portraits à la mode du temps, et il entendoit très-bien l'ajustement. On dit qu'il aima passionnément la femme de Rubens, et une paysanne du village de Salvethen près de Bruxelles. Le duc de Buckingham lui fit épouser à Londres la fille d'un seigneur écossais, douée d'une grande beauté, et qui épousa après sa mort le chevalier Price.

II. VAN-DYCK (Pierre), peintre, né à Amsterdam en 1680, mort à La Haye en 1758, se distingua comme le précédent dans le portrait. Les Hollandais le regardent comme le dernier de leurs grands peintres. Il a fait les *portraits* du stathouder, de sa famille, du baron d'Imhoff, gouverneur des Indes. Celui-ci a été placé dans la salle du gouvernement à Batavia. Il réussissoit particulièrement en petit. L'ordonnance de ses sujets est exacte et bien composée.

* VANE (sir Henry, chevalier), fils aîné de sir Henry Vane, secrétaire d'état sous Charles I[er], naquit en 1612, et conçut une telle aversion pour le gouvernement et la liturgie de l'Église anglicane, qu'il s'embarqua en 1635,

pour la nouvelle Angleterre. Il s'y fit distinguer par ses talens à tel point, que le moment de l'élection des magistrats étant venu, il fut élu gouverneur. Il ne se maintint pas long-temps dans ce poste honorable et délicat; l'inquiétude de son imagination l'entoura de scrupules qui lui aliénèrent bientôt un peuple pour lequel ils étoient absolument nouveaux. Il revint en Angleterre, et corrigé de l'exagération de ses opinions, il y fit un mariage très-sortable, et fut adjoint à sir William Russel dans l'emploi important et lucratif de trésorier de la marine. Jusque-là il n'avoit qu'à se louer du gouvernement; mais le lord Strafford ayant été investi lorsqu'il fut créé baron Raby en 1639, des biens et des terres de Vane qu'il avoit promis de rendre et qu'il retint malgré sa promesse, le père et le fils résolurent d'en tirer vengeance; et le dernier, admis en 1640 au grade de chevalier, se jeta à corps perdu dans les bras des ennemis de la cour. Lorsque la guerre civile vint à éclater, il épousa les intérêts du parlement avec une ardeur sans exemple : il fut l'un des députés chargés de soulever l'Ecosse, et l'un des promoteurs les plus zélés de la ligue presbytérienne (*the covenant*), à laquelle jusque-là il s'étoit formellement opposé; il offrit la démission de sa place de trésorier de la marine, qu'il ne devoit point à la faveur du parlement, et proposa de faire servir aux dépenses de la guerre les émolumens qui pouvoient lui être dus. Il fut l'un des commissaires du traité d'Uxbridge, et l'un de ceux qui furent envoyés au roi dans l'île de Wight, pour retarder son retour à Londres jusqu'à ce que l'armée y eût été rassemblée. Néanmoins il ne voulut avoir aucune part au procès du roi et se tint à l'écart tout le temps qu'il dura. Lors de l'établissement de la république, il fut appelé au conseil d'état et y siégea jusqu'en 1653. A cette époque Cromwel, dont il n'avoit jamais voulu reconnoître l'autorité, le fit emprisonner dans le château de Carisbrook. A la restauration on imagina que la déclaration de Breda, n'exceptant de l'amnistie que ceux qui avoient eu part à la condamnation du roi, il devoit être compris parmi les amnistiés; une réponse équivoque des deux chambres du parlement à une adresse que ses amis avoient présentée en sa faveur fortifioit cette opinion et le maintenoit dans une entière sécurité; mais la part qu'il avoit eue dans la proscription du comte de Strafford ainsi que dans le mouvement général des affaires dans le changement de gouvernement, le rendirent suspect à la cour. Elle le fit mettre en jugement le 4 juin 1662. Il fut condamné à mort et décapité à la Tour le 14 du même mois. Il avoit, dit lord Clarendon, de grandes qualités, et particulièrement le talent de deviner les autres sans jamais se laisser pénétrer; il avoit le *vultum clausum* des politiques de son temps. Il a laissé de nombreux *écrits* de politique et de controverse dont la liste présenteroit peu d'intérêt.

VAN-EFFEN (Juste), né à Utrecht d'un capitaine réformé d'infanterie, mourut le 18 septembre 1735, inspecteur des magasins de Bois-le-Duc, dans un âge peu avancé. On lui avoit confié l'éducation de quelques jeunes seigneurs; et il s'en étoit acquitté avec succès. Cet auteur avoit de la facilité, assez d'imagination,

mais il écrivoit trop vite et employoit quelquefois des termes recherchés et bas. La Mothe, dont il avoit examiné les ouvrages dans son nouveau Spectateur français, en parle ainsi : « Il ne se borne pas à relever ce qu'il juge répréhensible ; il pèse du moins avec autant d'attention ce qu'il trouve d'heureux et d'estimable. On sent même qu'il a beaucoup plus de plaisir à louer qu'à reprendre ; et ce penchant généreux lui fait tellement exagérer ce qu'il y a de bon, que je trouve bien plus à rabattre de ses éloges que de ses censures.... Depuis ses réflexions sur mes ouvrages, il a un nouvel ami dont il ne se doute peut-être pas. » On a de lui, I. La *Traduction* des Voyages de Robinson Crusoé, roman anglais, en deux volumes in-12. (*Voyez* Foë.) II. Celle du Mentor moderne, en 3 vol. in-12. III. Celle du Conte du tonneau du docteur Swift, en 2 vol. in-12. IV. Celle des Pensées libres de Mandeville, La Haye, 1723, in-12. V. *Le Misanthrope*, 1726, 2 vol. in-8°, ouvrage fait sur le modèle du Spectateur anglais, mais écrit avec moins de profondeur et de justesse. L'auteur affecte de se servir de termes recherchés qui donnent quelquefois du nerf à son style et plus souvent l'air précieux. On trouve à la fin un *Voyage de Suède* qui n'est pas sans intérêt. VI. *La Bagatelle, ou Discours ironique*, 3 vol. in-8°. L'ironie n'y est pas toujours soutenue avec assez de finesse ; elle est d'ailleurs monotone. VII. *Parallèle d'Homère et de Chapelain*, morceau ingénieux qu'on attribue à Fontenelle ; on le trouve à la fin du Chef-d'œuvre d'un inconnu, par Mathanasius. VIII. Van-Effen avoit aussi beaucoup *travaillé* au Journal littéraire.

VAN-EICK. *Voy*. Eick.

VANEL (N.), conseiller du roi de France en sa chambre des comptes de Montpellier, est connu, I. Par un *Abrégé nouveau de l'histoire des Turcs*, Paris, 1679, 4 v. in-12 : ouvrage fort défectueux, où il y a cependant des morceaux fidèles et exacts, suivant les sources qu'il a consultées ou qu'avoient consultées les auteurs qu'il a compilés. II. *Abrégé nouveau de l'histoire générale d'Espagne, depuis son origine jusqu'à présent*, Paris, 1689, 3 vol. in-12. III. *Abrégé nouveau de l'histoire générale d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, Paris, 1689, 4 vol. in-12 : ouvrages superficiels qui ne sont point estimés et ne méritent point de l'être.

VAN-ESPEN. *Voy*. Espen.

I. VAN-EVERDINGEN (Albert), peintre et graveur hollandais, né à Alcmaer en 1621, mort en 1675, est un des meilleurs paysagistes de ce pays. Il peignoit avec un égal succès les marines et le fracas des tempêtes. Aucun peintre n'a si bien saisi la surface des ondes agitées. Dans ses *paysages* on admire sur-tout les sapins et les chutes d'eau. Un voyage qu'il fit sur la mer Baltique lui donna l'occasion de représenter plusieurs vues des mers du Nord. Ses *tableaux* ont la plupart un effet très-piquant. L'art, le goût, et une touche libre et aisée les rendent précieux. Ils ne sont guère connus qu'en Hollande.

II. VAN-EVERDINGEN (César et Jean), frères du précédent, morts en 1679, se firent aussi connoître avantageusement dans la peinture. Le premier réussit dans le *portrait* et dans l'*histoire*. La ville d'Alcmaer offre aux curieux plusieurs de ses ouvrages.

Il fut encore renommé pour ses connoissances en architecture. L'hôtel de Van-Campen fut bâti sur ses dessins. Le second n'a peint que des objets inanimés. Il a peu travaillé; mais ses *ouvrages* sont très-recherchés.

* VAN-EUPEN, chanoine et grand-pénitencier d'Anvers. Forcé par une intrigue amoureuse à se retirer en Hollande, il s'y occupa d'abord d'illuminisme, prit ensuite part aux troubles des Pays-Bas, et en devint un des instigateurs les plus actifs. Il avoit alors environ 40 ans. Il forma à Bréda un comité qui correspondoit avec celui d'Hasselts, s'attacha de bonne heure au parti de Van-der-Noot, sur lequel il obtint beaucoup d'empire, et qui lui confia les négociations avec la Hollande et les états de Flandre. Plus calme et plus adroit que Van-der-Noot lui-même, il devint pour ainsi dire son guide dans les momens difficiles, et le tira, par sa présence d'esprit de plusieurs positions critiques où il eût succombé sous les efforts des vonkistes. Ce fut lui qui proposa le général prussien Schonfeld pour l'opposer à Van-der-Mersch, et qui contribua ainsi beaucoup à la perte de ce dernier, dont il fut toujours l'ennemi acharné. Il devint ensuite secrétaire des états de Brabant, et conserva cette charge jusqu'à la fin des troubles. Le 13 novembre 1790 il proposa de jurer, sur un crucifix, de ne pas accepter les offres faites par la maison d'Autriche. Van-der-Noot parut vouloir le seconder, mais les autres membres résolurent au contraire de traiter avec leur souverain. Après la défection du général Schonfeld, Van-Eupen se sauva en Hollande dans les premiers jours de décembre, de peur de tomber entre les mains des Autrichiens. De retour dans sa patrie, après la conquête des Français, il voulut de nouveau jouer un rôle par l'ascendant que lui donnoit la religion; mais le directoire français le fit déporter à la Guyane, où il finit ses jours en 1798.

VAN-GALEN. *V.* GALEN, n° II.

VAN-HEIL (Daniel), peintre, né à Bruxelles en 1604, excelloit dans les tableaux d'incendies. Houbraken cite de ce peintre comme des chefs-d'œuvre ses tableaux de l'*embrasement de Sodome* et de l'*incendie de Troie*. Le cabinet du prince Charles à Bruxelles renfermoit un paysage de Van-Heil représentant un *Hiver* qui attristoit l'ame et donnoit la sensation du froid.

VAN-HELMONT. *V.* HELMONT.

VAN-HEURN, VAN-HOOST. *Voy.* HOOST *et* HEURNIUS.

VAN-HUYSUM (Jean), peintre, né à Amsterdam en 1682, mourut dans la même ville en 1749. Le goût le plus délicat, le coloris le plus brillant, le pinceau le plus moelleux, joints à une imitation parfaite de la nature dans les beaux jardins de la Hollande, ont rendu les ouvrages de cet ingénieux artiste d'un prix infini. Il s'étoit d'abord abandonné au paysage avec beaucoup de succès; et dans ce genre on peut l'égaler aux grands maîtres qui s'y sont distingués; mais il n'a point eu de rival dans l'art de représenter des fleurs et des fruits. Avant lui on ne se faisoit pas une idée du degré de perfection où l'art peut porter l'imitation de ces objets gracieux, délicats, les plus séduisans de la nature inanimée. Ce n'est pas que l'on n'ait vu avant

cet artiste de fort habiles peintres dans son genre, tels que Breugel de Velours, Minjon, dit Mignon; Mario di Fiori, André Belvedere, Michel Campidoglio, David Zeghers, Jean-David de Heem, Baptiste Monnoyer, etc.; mais les uns lui cèdent pour la suavité et le naturel, les autres pour la vigueur du coloris, la délicatesse du pinceau, la finesse des détails et l'accord harmonieux de toutes les parties, si difficile à obtenir dans les tableaux de fleurs. Van-Huysum réunit en lui seul ce qui fait la célébrité de chacun de ses prédécesseurs, et les a tous surpassés; aucun de ceux qui sont venus après lui ne l'a égalé; aucun n'est parvenu à rendre avec la même vérité le velouté des fruits, l'éclat des fleurs, le transparent de la rosée, le mouvement qu'il savoit donner aux insectes; tout enchante dans les tableaux de ce peintre admirable. Van-Huysum n'ignoroit point la supériorité de ses talens. Il usoit plus que tout autre du privilége que les personnes d'un mérite distingué semblent s'arroger trop communément, d'être fantasques et d'une humeur difficile. Sur la fin de ses jours des chagrins domestiques égarèrent son esprit, il s'abandonna à la boisson, et tomba dans un tel état de jalousie et de mélancolie, qu'il avoit des absences qui se prolongeoient quelquefois l'espace de sept jours; mais jamais le désordre de sa tête n'influoit sur son travail. A mesure que ses forces diminuoient, son esprit acquéroit plus de tranquillité, et quelques mois avant de mourir il avoit entièrement recouvré l'usage de sa raison. Ses *dessins* sont recherchés : pour ses *tableaux*, il n'y a que les princes ou des particuliers très-opulens qui puissent les acquérir. Ils ont toujours été payés des sommes considérables : les moindres étoient de 1000 ou 1200 florins. Van-Huysum eut trois frères qui se sont distingués aussi dans la peinture. Juste, mort à 22 ans, a peint avec succès et chaleur des batailles en grand et en petit. Jacques, mort à Londres, a fait beaucoup de copies estimées des tableaux de son frère Jean.

† I. VANIÈRE (Jacques), jésuite, né à Caux, bourg du diocèse de Béziers, le 9 mars 1664, de parens qui faisoient leurs délices des occupations de la campagne, hérita de leur goût. Cet homme célèbre étudia sous le père Joubert, qui ne lui trouva d'abord aucun goût pour les vers; et l'élève lui-même prioit son régent de l'exempter d'un travail qui le rebutoit. Enfin son génie se développa, et il approfondit en peu de temps l'art des Muses. Les jésuites le reçurent dans leur congrégation, et le destinèrent à professer les humanités. Son talent s'annonça par deux *Poëmes*, l'un intitulé *Stagna*, et l'autre *Columbæ*, qu'il fondit par la suite dans son grand poëme. Santeuil ayant eu occasion de les voir, dit que « ce nouveau venu les avoit tous dérangés sur le Parnasse. » Mais ce qui mit le comble à la réputation du père Vanière, ce fut son *Prædium rusticum*, poëme en 16 chants, dans le goût des Géorgiques de Virgile. La peinture que le père Vanière y fait des amusemens champêtres est relevée par l'harmonie de sa poésie, par le choix et la pureté de ses expressions. On lui reproche cependant des détails petits et inutiles, des récits hors d'œuvre, des digressions peu intéressantes, des images mal choisies, etc. Le père Vanière a trop oublié que dans nos poëmes di-

dactiques les plus courts on trouve un long ennui, suivant l'expression de La Fontaine. Il auroit dû, comme Virgile et le père Rapin, ne choisir dans son sujet que ce qu'il offroit de gracieux et d'intéressant, et y répandre plus de chaleur et d'imagination. Peut-on espérer beaucoup de lecteurs quand on explique en 16 livres fort étendus d'un poëme en langue étrangère tout le détail des occupations de la campagne? On n'exige pas d'un poète qu'il mette en vers la *Maison Rustique*; il falloit donc se borner, et c'est ce que le père Vanière, d'ailleurs si estimable, n'a pas su faire; la précision a presque toujours été l'écueil des versificateurs méridionaux. Ses premiers ouvrages se ressentent de sa jeunesse, par le luxe de ses fictions et des métamorphoses. Plus sobre dans ses autres poésies, le père Vanière emprunta des épisodes à nos fêtes religieuses. De ce mélange il résulte un assemblage assez discordant, où l'on voit l'*Assomption*, le *Vœu de Louis XIII*, la *Célébration de la Pâque*, et dans le livre suivant : la *Vengeance de Jupiter contre les Géans*, la *Métamorphose de Briarée en vigne*, et *d'Encelade en ormeau*. Ce qui peut faire excuser ces disparates, c'est que la poésie en est facile et ingénieuse, et que le *Prædium rusticum*, est moins un poëme qu'une suite de petits poëmes charmans, moins un tableau qu'une galerie de paysages. Un reproche plus sévère que mérite le père Vanière, est d'avoir inséré, dans un poëme sur l'agriculture, une sortie contre les hérétiques, dans laquelle il propose poétiquement à Louis XIV de les persécuter. Ce que le père Vanière écrivoit en vers latins, que le roi ne lisoit pas, d'autres le répétoient au monarque en prose française, et le sang couloit dans les Cévennes. Le génie de la poésie fut bientôt puni d'avoir été persécuteur. De La Berchère avoit une bibliothèque de près de 20000 volumes choisis, qui convenoit singulièrement à celle du collége de Toulouse. Ce bibliomane reçut un jour une épître en vers dans laquelle sa bibliothèque le conjuroit d'opérer cette réunion par son testament. Vanière avoit fait ce patelinage, et le propriétaire s'y laissa prendre. Mais après sa mort les héritiers prétendirent sans doute avec quelque raison qu'il n'étoit pas permis de suggérer un testament, même avec de jolis vers. Il en résulta un procès au conseil du roi; et le poète, devenu plaideur, pour n'avoir pas le démenti de son épître, fut obligé de venir à Paris. Le père Vanière fut très-bien reçu dans la capitale: les personnes les plus distinguées lui firent accueil, et il dédia ses *Abeilles* au cardinal de Fleury, en lui demandant le gain de son procès par une épître ingénieuse. Elle est placée à la tête de ce chant, que l'abbé Desfontaines préfère à celui de Virgile, sauf l'épisode d'Orphée. Mais l'Orphée jésuite et le crédit de son corps échouèrent pleinement, et l'intérêt de la succession l'emporta. Les livres furent vendus et dispersés, et le poète retourna se consoler à Toulouse. La meilleure édition du *Prædium rusticum* est celle de Berland de Bordelet, Paris, 1756, in-12. Nous avons encore du père Vanière un Recueil de vers latins, in-12 : on y trouve des *Eglogues*, des *Epîtres*, des *Epigrammes*, des *Hymnes*, etc. Il a aussi donné un *Dictionnaire poétique*, latin, in-4°, et il en avoit entrepris un français et latin, qui

devoit avoir six volumes in-folio. Le père Vanière mourut à Toulouse le 22 août 1739. Plusieurs poètes ornèrent de fleurs son tombeau. Son caractère méritoit leurs éloges autant que ses talens. Berland de Rennes a publié en 1756 une Traduction du *Prædium rusticum*, en 2 vol. in-12, sous le titre d'*Economie rurale*.

† II. VANIÈRE, neveu du précédent, né à Caux, diocèse de Béziers, mort à Paris en 1768, avoit projeté un Cours d'éducation, dont il a publié le *Cours de latinité*, 2 volumes in-8°, qui peut faciliter l'étude de la langue latine; une *Traduction* des odes d'Horace, 1761, in-8°, dont on a loué la fidélité. On a encore de lui, *Nouveaux amusemens poétiques*, 1755, in-12. Un de ses neveux avoit le projet d'achever son *Cours d'éducation;* mais il n'en a publié que le *Prospectus*.

* VANIN (Le père), de la doctrine chrétienne, fut le premier avant l'abbé de l'Épée qui entreprit, mais sans méthode, il est vrai, d'apprendre à parler à deux sourdes-muettes, dont après sa mort l'abbé de l'Épée cultiva l'éducation pour la première fois. Le père Vanin avoit commencé leur instruction par un moyen foible et très-incertain; c'est l'abbé de l'Épée qui a instruit le public de l'essai du père Vanin.

VANINA D'ORNANO. *Voy*. SAN-PIETRO.

† VANINI (Lucilio), né à Taurozano dans la terre d'Otrante en 1585, s'appliqua avec ardeur à la philosophie, à la médecine, à la théologie et à l'astrologie judiciaire dont il adopta les rêveries. Après avoir achevé ses études à Padoue, il fut ordonné prêtre et se mit à prêcher. Mais il quitta bientôt la prédication, à laquelle il n'étoit point appelé, pour se livrer de nouveau à l'étude. Ses auteurs favoris étoient Aristote, Averroës, Cardan et Pomponace. Il abusa des idées de ces philosophes, et après avoir roulé d'incertitudes en incertitudes, il finit par conclure qu'il n'y avoit point de Dieu. De retour à Naples, il y forma, selon le père Mersenne, le projet d'aller prêcher l'athéisme dans le monde, avec douze compagnons. Mais cet étrange dessein paroît une chimère, d'autant plus que le président Gramond qui étoit à Toulouse lorsque Vanini fut jugé, ne dit point qu'il ait fait cet aveu à ses juges. La manière dont Vanini se conduisit dans ses premiers voyages s'accorde bien peu avec l'anecdote racontée par Mersenne. Il disputa presque par-tout en catholique. En quittant l'Allemagne, où il étoit allé d'abord, il se rendit en Bohême, et s'y signala contre les anabaptistes. Il passa de là en Hollande, et n'y montra pas moins d'attachement à la foi catholique. Pendant le séjour qu'il fit ensuite à Genève, il y trouva un homme qui soutenoit que les mariages qu'on nomme incestueux n'étoient défendus que par les lois politiques: il appuyoit son sentiment sur l'exemple de Loth et sur le peu de scrupule que se faisoient les païens de contracter de pareilles unions. Vanini répliqua que Moyse n'avoit permis des mariages qui sont défendus aujourd'hui qu'afin de prévenir les divorces si communs entre les Juifs. Il prouva que les païens avoient regardé l'inceste comme un très-grand crime. Vanini attaqua à Genève même, où il affectoit une façon de penser si sage,

les lois civiles et ecclésiastiques qu'il regardoit comme les fruits de l'hypocrisie et de l'orgueil. Ses discours téméraires lui auroient attiré beaucoup de désagrémens, s'il ne se fût sauvé à Lyon. Ce fut alors qu'il commença à tirer le voile qui couvroit son caractère. Il laissa échapper des propos qui excitèrent le zèle de plusieurs gens de bien. Craignant d'être arrêté, il passa à Londres, où il se fit de nouveaux ennemis. Vanini se montra en Angléterre ce qu'il avoit paru en Allemagne et en Hollande; il prit l'aumônier de l'ambassadeur de Venise pour son confesseur, et il argumenta si vivement contre les théologiens anglicans, qu'il fut mis en prison en 1614 et traité avec rigueur. Après une détention de 49 jours, on le relâcha comme un cerveau foible. Il repassà la mer et alla à Gênes, où il se montra enfin tel qu'il étoit, esprit égaré et cœur corrompu. Il tâcha d'infecter la jeunesse de ses principes; et cette nouvelle imprudence le fit repasser à Lyon en 1615. Il y joua le bon catholique, et écrivit son *Amphitheatrum* contre Cardan. Quelques erreurs semées adroitement dans cette production alloient exciter un nouvel orage contre lui lorsqu'il retourna en Italie, revint en France, où il se fit moine dans la Guienne, on ne sait de quel ordre; mais ses principes le firent chasser de son monastère, et il se sauva à Paris. Peu de temps après en 1616, il fit imprimer dans cette ville ses dialogues, *De admirandis naturæ arcanis;* il les dédia au maréchal de Bassompierre qui l'avoit pris pour son aumônier. La censure que la Sorbonne fit de cet ouvrage l'obligea bientôt d'abandonner la capitale. Après avoir promené son inconstance de ville en ville, il s'arrêta à Toulouse, où il prit des écoliers pour la médecine, la philosophie et la théologie, il fut même assez adroit pour s'introduire chez le premier président, qui le chargea de donner quelques leçons à ses enfans. Vanini profita de la confiance qu'on avoit en lui pour répandre son athéisme. Il fut livré aux flammes le 19 février 1619, après avoir eu la langue coupée. Lorsqu'on lui ordonna de demander pardon à Dieu, au roi et à la justice, on prétend qu'il répondit : « Qu'il ne croyoit point en Dieu; qu'il n'avoit jamais offensé le roi, et qu'il donnoit la justice au Diable. » Mais s'il tint un discours si insensé, c'est qu'il étoit plus fou que méchant; et dans ce cas il falloit plutôt l'enfermer que le brûler. On a de Vanini, I. *Amphitheatrum æternæ Providentiæ*, in-8°, Lyon, 1615. Cet ouvrage, condamné par la Sorbonne, en avoit d'abord été approuvé, parce que, en apparence, l'auteur y combattoit ceux qui nioient Dieu et sa Providence; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que Vanini y proposoit les objections dans toute leur force, et qu'il se plaisoit à y répondre avec foiblesse. II. *De admirandis naturæ, reginæ deæque mortalium, arcanis*, Paris, 1616, in-8°. Cet écrit fut pareillement condamné; il est devenu très-rare, parce qu'on le supprima dès sa naissance. III. Un *Traité d'Astronomie*, qui n'a pas été imprimé. Plusieurs savans ont taché de justifier Vanini sur son athéisme. On prétend même qu'au premier interrogatoire qui lui fut fait on lui demanda s'il croyoit l'existence d'un Dieu? et que s'étant baissé, il leva un brin de paille, en disant : «Je n'ai besoin que de ce fétu pour me prouver l'existence d'un Être-

la perfection de son art le rendoit extrêmement difficile à satisfaire. Cependant il avoit une facilité extrême ; bien peindre étoit un jeu pour lui. Il avoit un soin particulier de bien arrondir, de terminer, de rendre tous les détails de ses ouvrages et d'y rechercher toutes les finesses de la nature. On l'a vu quelquefois se livrer à une manière moins caressée, contrefaire le style libre et heurté de Rembrant ; mais à l'imitation de ce maître, il ne s'abandonnoit à l'enthousiasme des touches que lorsque les dessous bien empâtés étoient peints à fond et pouvoient recevoir dans la couleur toute la fougue du pinceau. (*Voyez* sa Vie imprimée à Paris, in-8°, peu de temps après sa mort. L'auteur Dandré Bardon, artiste lui-même, connu par divers écrits sur l'art de la peinture, a rendu cette Vie intéressante par l'histoire très-circonstanciée des travaux, des progrès, des peintures et des succès de ce peintre.) Ce fut le marquis de Marigni qui le fit nommer premier peintre du roi en 1762 ; lorsqu'il fut présenté au dauphin sous le titre de premier peintre, le prince répondit ; « Il y a longtemps qu'il l'est. » La grande réputation de Carle Vanloo, la sensation singulière que son genre de talent a imprimée parmi les gens du monde comme parmi les artistes, permettroient difficilement d'annoncer publiquement une opinion contraire à celle établie en sa faveur, si on pouvoit préférer à l'avantage de l'instruction une méthode contraire aux grands principes de l'art, mais commandée par la frivolité du temps sous lequel il a vécu. Cet artiste célèbre a subi le sort des hommes qui sacrifient la perfection de l'art à la mode ; il a été trop loué pendant sa vie et trop déprécié après sa mort. La peinture est un art muet qu'il faut animer, et Carle-Vanloo étoit loin de connoître l'art d'inventer ces ressorts puissans qui animent la toile et ébranlent la sensibilité des spectateurs. Sa peinture est belle et fraîche, mais elle est froide et inanimée ; sa couleur est agréable, mais elle est monotone ; son dessin est exact mais sans énergie ; en un mot, Vanloo étoit l'artiste de son siècle et non celui de la postérité. L'épouse de Vanloo, fille de Somnis, célèbre chanteur italien, possédoit aussi une très-belle voix, et elle fut la première qui commença à faire goûter à ceux qui l'entendirent les charmes de la musique italienne.

* III. VANLOO (Michel), neveu du précédent et chevalier de l'ordre de St. Michel, fut un artiste d'un rare mérite. Ses *tableaux d'histoire* sont d'une grande vérité, ses *portraits* réunissent l'élégance à la fidelité. Celui dans lequel il s'est peint, faisant le portrait de son père, est distingué par sa noble simplicité. La beauté du dessin, la fraîcheur du coloris, l'ordonnance et l'effet général du tableau sont admirables. Il y a eu deux autres Vanloo, Louis-Michel premier peintre du roi d'Espagne, et Charles-Philippe peintre du roi de Prusse qui ont soutenu avec honneur le nom et la réputation de leur famille. Ils étoient l'un et l'autre les fils ou les élèves de ceux qui précèdent.

* IV. VANLOO (J.), pasteur à Ootmarsum, en Over-Issel, mort le premier août 1797, âgé de 43 ans, a laissé de nombreux volumes de *Discours sacrés*, qui offrent l'intéressante réunion de la raison et du sentiment ; on ne

peut reprocher à l'auteur que de donner quelquefois un peu trop carrière à son imagination, et d'être prolixe.

* I. VAN-LOON (Gérard) et non VAN-LOOM, a écrit en hollandais, et non traduit du hollandais, I. l'*Histoire métallique des Pays-Bas*, 1723 et 1732, 5 vol. in-folio, beaucoup plus complète que celle de Bizot. (*Voyez* BIZOT.) II. Une *Histoire ancienne de la Hollande*, remplie d'érudition et enrichie de gravures curieuses, La Haye, 1734, 2 vol. in-folio. III. Un *Traité de l'ancien gouvernement de la Hollande*, 5 vol. in-12, Leyde, 1744. IV. Un sur *les Carmesses ou Foires*. V. Un sur *l'Allodialité de la Hollande*, publié par Miéris, qui y a ajouté ses recherches. — Guillaume VAN-LOON a compilé un *Recueil d'édits et de publications de la province de Gueldre*, Nimègue, 1701, 3 vol. in-fol.

II. VAN-LOON (Jean). *Voy.* VAN-KEULEN.

VANNES ou VENNES (saint), évêque de Verdun vers l'an 498, gouverna cette église avec zèle et mourut le 9 septembre de l'année 525. Il a donné son nom à une réforme de bénédictins. *Voyez* COUR.

* I. VANNETTI (Joseph-Valérien), né à Roveredo en 1719, mit les études en activité dans sa patrie, où il institua une académie, et fit de sa propre maison un lycée. Il s'est distingué dans divers genres de littérature, et a occupé avec succès plusieurs emplois. On a de lui, en italien, I. *Poésies burlesques avec la traduction en vers libres d'un petit poëme sur l'origine de l'éclair et de la foudre*, par Triller, professeur à Wittemberg, Roveredo, 1756. II. *Barbalogie ou Dissertation sur la barbe, avec quelques autres poésies*, Roveredo, 1759. III. *Leçons sur le Dialecte de Roveredo*, 1761. La plupart de ses ouvrages n'ont pas été mis au jour.

* II. VANNETTI (Clément), seigneur de Villeneuve, et académicien de Florence, l'un des meilleurs écrivains latins et littérateurs de son siècle, né à Roveredo le 14 novembre 1754, dès l'âge de 13 ans étoit connu par divers opuscules italiens et latins qui lui firent beaucoup d'honneur. Il s'adonna passionnément à l'étude des anciens auteurs classiques, sur-tout à celle de Plaute et de Térence, sur lesquels il fit des *commentaires* estimés. Son talent rare et précoce lui concilia l'estime et l'amitié des premiers savans de son temps. Vannetti connoissoit à fond la philosophie, les mathématiques et l'histoire sainte. Il cultiva aussi la peinture et fut excellent paysagiste. Il mourut d'une pleurésie le 15 mars 1795. La littérature latine et italienne lui est redevable d'un grand nombre de productions. On compte plus de quarante *ouvrages* de lui dans tous les genres, parmi lesquels on distingue, I. *Commentarius de vitâ Alexandri Georgii, accedunt nonnullæ utriusque epistolæ*, 1779. II. *Epistola di Q. Orazio e di P. Virgilio Marone all' imperatore Giuseppe*, Roveredo, 1781. III. *Epistola sopra la villa di Q. Orazio Flacco*, Roveredo, 1790. IV. *Osservazioni intorno ad Orazio*, ibid., 1792. V. *Introduzione ad una farsa intitolata* Pullone volante; ibid., 1785.

I. VANNI (Jean-Baptiste, peintre et graveur, né à Pise en 1599, mort à Florence en 1660, eut

d'abord de l'inclination pour la musique ; il apprit ensuite le dessin et la peinture, et devint très-bon architecte. Il alla se perfectionner à Rome. On lui doit le *Saint Laurent* de la sacristie de saint-Pierre à Rome. Il a gravé la *coupole* du Corrége, les *noces de Cana* de Paul Véronèse, en deux grandes feuilles. Il étoit spirituel, gai et bon.

* II. VANNI (Jean-François), jésuite de Lucques, florissoit sur la fin du seizième siècle, et au commencement du dix-septième. On a de lui, I. *Exeges Physico-mathematicæ de momentis gravium, de vecte et de motu æquabiliter accelerata*, Romæ, 1685. II. *Synopsis investigationis monumentorum quibus gravia tendunt deorsum*, ibid., 1682. III. *De ultimo Paschate Christi domini et de primâ christianorum Pentecoste opusculum, in quo ad gravissimas controversias dirimendas festorum Judaïcorum geminatio multifaria stabilitur*, ibidem, 1604.

* III. VANNI (Pierre), noble ecclésiastique de Lucques, prieur de l'église collégiale de Saint-Pierre, florissoit vers l'an 1730. On a de lui en italien, I. *Exercices sur la présence de Dieu*, Venise, 1756. II. *Instruction sur le Saint Sacrifice*, ibidem, 1764. III. *Catéchisme en pratique, ou instructions familières sur les objets les plus nécessaires au chrétien*, ibid, 1789.

I. VANNIUS (Valentin), né dans la Souabe vers 1530, et mort à la fin du même siècle, étoit luthérien, et pasteur de Constadt. Il composa quelques Traités contre l'Eglise romaine. Le plus connu est son *Judicium de Missâ*, Tubinge, 1557, in-8°. Il s'efforce d'y prouver par l'évangile, les apôtres et les pères, la nouveauté prétendue de ce sacrifice. Cet ouvrage est peu commun, et le fiel que l'auteur y a distillé, l'a fait rechercher de quelques curieux. Vannius ayant mérité par cet ouvrage le suffrage de ceux de sa communion, il en composa un autre sur la même matière, sous ce titre : *Missæ Historia integra*, 1563, in-4°. L'auteur y suit la même méthode que dans le précédent. Ce traité est aussi peu commun que le premier, et aussi recherché.

II VANNIUS ou VANNI (François), peintre, né à Sienne en 1563, mort à Rome en 1609, s'est attaché à la manière de Frédéric Baroche. C'est à l'étude de ses ouvrages et de ceux de Corrége qu'il est redevable de ce coloris vigoureux et de cette touche gracieuse qu'on remarque dans ses tableaux. Il inventoit facilement et mettoit beaucoup de correction dans ses dessins. Les sujets de dévotion étoient ceux qui lui plaisoient le plus et dans lesquels il réussissoit davantage. Le cardinal Baronius faisoit un cas singulier de ce peintre, et ce fut par les mains de cette éminence que le pape Clément VIII lui donna l'ordre du Christ. Vannius eut encore l'honneur d'être le parrain de Fabio Chigi, qui fut dans la suite le pape Alexandre VII et qui le combla de biens. Ce peintre avoit lié une étroite amitié avec le Guide. Il joignit à l'excellence de ses talens beaucoup de connoissances dans l'architecture et dans la mécanique. Ses dessins sont dans le goût de Baroche ; il y en a à la plume, à l'encre de la Chine et au crayon rouge. Vannius en a *gravé* quelques morceaux à l'eau-forte.

* VANNOZZI (Boniface), ecclésiastique, né à Pistoie en Italie vers le 16e siècle, a laissé en italien, I. *Des Avis politiques, moraux et chrétiens*, Bologne, 1659. II. Un volume de *Lettres*, assez bien écrites.

* VANNUCCHI (Antoine-Marie), jurisconsulte et poète, originaire de Florence, né de parens honnêtes le 2 février 1724, étudia les belles-lettres à Florence, et la langue grecque sous le célèble abbé Lami. Il s'appliqua ensuite à la philosophie, aux mathématiques, à la théologie, à la jurisprudence, et se perfectionna dans ces diverses sciences à Pise sous les meilleurs maîtres. La médiocrité de sa fortune l'obligea de prendre à Saint-Miniate une chaire de philosophie et de belles-lettres, dont il s'acquitta avec beaucoup de succès. De retour à Florence, il cultiva la jurisprudence, mérita l'estime des premiers savans de son temps, et fut nommé membre de l'académie. En 1750 l'université de Pise l'appela pour remplir une chaire de législation féodale, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 12 février 1792. Il a laissé en italien quelques *Poésies*, et un *ouvrage* sur la jurisprudence.

VAN-OBSTAL (Gérard), sculpteur, natif d'Anvers, mourut en 1668, âgé de 73 ans, dans l'exercice de la charge de recteur dont il avoit été pourvu à l'académie royale de peinture et de sculpture de Paris. Cet excellent artiste ayant eu contestation avec une personne qui lui opposoit la prescription pour ne point lui payer son ouvrage, Lamoignon, avocat-général, soutint avec beaucoup d'éloquence que les arts libéraux n'étoient pas asservis à la rigueur de cette loi. Van-Obstal avoit un talent supérieur pour les bas-reliefs; il travailloit admirablement bien l'ivoire. La statue de Louis XIV qu'on a vue sur la porte Saint-Antoine à Paris étoit de lui.

VAN-OMMEREN. *V.* Riché.

† VAN-OORT (Adam), peintre, né à Anvers en 1557, mort en la même ville en 1641, peignit l'histoire et travailla pour les églises de Flandre, où l'on conserve un grand nombre de ses *tableaux*. Il eut l'honneur d'être le premier instituteur de Rubens, qui disoit de lui que, s'il eût formé son goût en étudiant à Rome, il eût surpassé tous ses contemporains. Jordaens fut son gendre et son disciple. Van-Oort étoit grand coloriste et donnoit à ses figures un beau caractère et une expression vive.

VAN-OOSTERVICK (Marie), née à Delft en 1630 d'un ministre protestant, morte à Eutdam en 1693, excelloit à peindre les fleurs. Ses *tableaux* sont rares.

VAN-OOST (Jacques), peintre de Bruges, né en 1600, mort en 1671, *copioit* avec tant de fidélité les tableaux de Rubens et de Van-Dyck, que les copies sont vendues quelquefois pour les originaux.

VAN-ORLAY (Bernard), peintre, natif de Bruxelles, mort en 1550, eut pour maître le célèbre Raphaël. Ce peintre a fait beaucoup de *tableaux* qui ornent les églises de son pays. L'empereur Charles-Quint lui fit faire plusieurs dessins de tapisserie; et c'étoit lui que le pape et plusieurs autres souverains chargeoient du soin des tapisseries qui s'exécutoient sur les dessins de Raphaël et d'autres grands maîtres. Lorsque ce peintre avoit

quelque tableau important, il couchoit des feuilles d'or sur l'impression de la toile et peignoit dessus ; ce qui n'a pas peu contribué à conserver ses couleurs fraîches et à leur donner en certains endroits beaucoup d'éclat. Il a sur-tout excellé à représenter des chasses.

† I. VAN-OSTADE (Adrien), peintre et graveur, appelé communément le *bon Ostade*, pour le distinguer de son frère, naquit à Lubeck en 1610, année qui vit naître aussi David Téniers, dont il peut être regardé comme le rival. Des *danses villageoises*, des *intérieurs de fermes*, de *cabarets*, de *tavernes*, d'*hôtelleries*, d'*habitations rustiques*, d'*écuries* et des *tabagies*, tels sont les lieux où Van-Ostade s'est plu à placer ses personnages, qui sont toujours des campagnards grossiers, des fumeurs ivres, ou des femmes occupées à des travaux rustiques. Quand on compare ses ouvrages à ceux de Téniers, on s'aperçoit que ce dernier embellit quelquefois la nature qu'il prit pour modèle, au lieu que Van Ostade la montra toujours telle qu'il l'a voyoit, et parut même quelquefois l'enlaidir. Mais, comme Téniers, il répand dans ses petites compositions autant d'esprit que de naturel; sa touche est remplie de finesse, son coloris est transparent, chaud et varié, et son dessin a le sentiment du genre qu'il a traité. Van-Ostade, quoique né en Allemagne, appartient à l'école flamande, puisque c'est en Flandre qu'il forma son talent. Il eut pour maître François Halss, et prit quelques leçons de Rembrandt ; c'est chez le premier qu'il se lia avec Brauwer, peintre non moins célèbre que lui. Brauwer étoit malheureux, et il donna à son ami d'excellens conseils pour prix des consolations qu'il en reçut. Van-Ostade établit d'abord son atelier à Harlem, et y resta jusqu'à l'époque où les armées de Louis XIV menacèrent les Pays-Bas. Cet artiste, effrayé par les approches de la guerre, abandonna le séjour où avoient commencé sa réputation et sa fortune. Il emmenoit sa famille et vouloit retourner à Lubeck ; mais, à son passage à Amsterdam, il rencontra un riche particulier qui prit assez d'empire sur lui pour calmer ses frayeurs, et le fixer dans cette capitale. Il y acquit de nouveaux droits à l'admiration, amassa de grands biens par son assiduité au travail, et termina sa carrière en 1685. Il avoit fait choix d'une épouse qui lui donna une nombreuse postérité et lui fit trouver le bonheur dans sa famille. On en peut juger par l'excellent *tableau* qu'on voit au musée Napoléon, où il s'est peint assis à côté de sa femme dont il tient la main, et entouré de huit enfans. L'air de satisfaction empreint sur ses traits prouve que c'est dans les affections douces qu'il sut placer sa félicité.

II. VAN-OSTADE (Isaac), frère du précédent et son élève, travailla dans le même genre que son maître Van-Ommeren. *Voy.* RICHÉ.

* VAN-ROOST (Guillaume), chanoine de l'église métropolitaine de Malines, se signala au commencement du 18e siècle par son opposition aux décisions de l'Eglise, et s'attira par-là beaucoup de désagrémens. On a de lui, I. *Points spirituels de la morale*, Anvers, 1702, 2 vol. II. *La bonne règle de l'exercice volontaire*, ou *le Dévot solitaire*,

Anvers, 1714. III. *Psaumes de David, avec de courtes réflexions sur le sens historique, spirituel et moral*, Gand, 1725. Ces ouvrages furent condamnés par le cardinal d'Alsace, archevêque de Malines, en 1728, et l'auteur, convaincu d'un libertinage et d'une conduite indignes de son état, devoit être renfermé en vertu d'un ordre du même archevêque, du 20 août 1728; mais il s'enfuit en Hollande, y continua de vivre du fruit de sa plume, et y mourut en 1746.

VAN-RYN. *V.* REMBRANDT.

* VAN-SANTEN (Laurent), célèbre jurisconsulte et poète latin, mort à Leyde en 1798, âgé de 53 ans, est auteur de plusieurs ouvrages commencés et non finis. Le sort du *Terentianus Maurus*, quoique l'impression en fût presqu'arrivée à la fin avant sa mort, peut toujours être regardé comme précaire. Par son testament, Van-Santen avoit chargé plusieurs personnes de terminer cette entreprise; mais il paroît que sa volonté n'a pas été suivie. On croyoit que Wassenberg se chargeroit de publier la traduction en vers latins du *Callimaque* entier, à laquelle Van-Santen s'occupoit, quelque temps avant sa mort, de donner la dernière touche. Il y avoit joint de petites notes critiques dignes de son érudition et de son goût; mais jusqu'ici elle n'a pas paru, non plus que celle de ses poésies latines que devoit publier Hœufft. Le seul opuscule en hollandais qui ait été imprimé est intitulé *Essai informe sur la partie mécanique de la poésie*. A la suite de cet essai se trouve une excursion sur la lettre *y*, que Van-Santen veut qu'on écrive toujours en hollandais *ii*.

VAN-SWIETEN (Gérard), né à Leyde le 7 mai 1700 de parens catholiques, fut l'élève de Boerhaave et un élève distingué. Reçu docteur en médecine, il en donna des leçons que l'envie fit cesser en alléguant sa religion au magistrat. Les Anglais lui offrirent alors un asile; mais il aima mieux se rendre à Vienne où l'impératrice-reine l'appela en 1745. Il ne s'y rendit qu'à condition qu'il ne changeroit rien à son genre de vie, ni même à ses habillemens. Il parut long-temps à la cour avec les cheveux plats et sans manchettes; et pour lui faire porter ce petit ornement, il fallut que l'impératrice lui en fît présent d'une paire brodée de sa propre main. Van-Swieten professa la médecine à Vienne jusqu'en 1758 avec un succès peu commun. Les étrangers couroient en foule à ses leçons; et l'exactitude avec laquelle il examinoit les preuves des aspirans n'en faisoit qu'augmenter le nombre. Il pratiquoit en même temps ce qu'il enseignoit. L'impératrice l'avoit nommé son premier médecin: place qui lui donnoit celle de bibliothécaire et de directeur général des études des Pays héréditaires. Dans ces deux places, il montra la fierté, la roideur et l'inflexibilité qui formoient son caractère. Mais c'est à ces défauts qu'accompagnoient un grand zèle et une grande activité, que l'Autriche doit le bon état de la médecine et de la chirurgie dans cette contrée. C'est par ses soins que furent formés les grands médecins qui fleurissent à présent à Vienne. Tous les abus furent extirpés, les mauvais sujets proscrits, les gens de mérite tirés de l'obscurité. Il fut pendant longtemps contraire à l'inoculation; mais un examen plus réfléchi lui

inspira des sentimens plus favorables pour cette pratique salutaire avec des précautions, et qui n'est nuisible que par la négligence de ceux qui administrent la petite vérole. Van-Swieten montra autant de sagacité dans la médecine de l'ame que dans la médecine corporelle. Sa place de bibliothécaire lui donnant la censure des livres, il proscrivit impitoyablement les mauvais : aussi quelques philosophes français le traitèrent de *Tyran des esprits* et d'*Assassin des corps*. Mais ce qu'il y a de vrai, c'est que Van-Swieten, inaccessible à tout motif étranger à celui du bien, le fit avec discernement et proscrivit le mal, sans aucun ménagement pour les noms et les talens. Il ne se servit de son crédit à la cour que pour procurer aux savans et à ceux qui vouloient le devenir tous les secours nécessaires. Attaché principalement à l'art de guérir, il montra en ce genre une supériorité décidée. Une de ses cures les plus étonnantes fut celle de l'impératrice en 1770. Cette princesse eut la petite vérole à la suite de plusieurs infirmités et se trouva dans le plus grand danger. Il falloit les secours de l'art et d'un art supérieur : Van-Swieten les employa et la guérison de la princesse fut regardée comme un miracle. Cet habile praticien recula les bornes de la médecine par ses savans *Commentaria in* Hermani Boerhaave *Aphorismos de cognoscendis et curandis morbis*, Paris, 5 vol. in-4°, 1771 et 1773. Différentes parties de ce grand Ouvrage ont été traduites en français. Paul en a traduit les *Fièvres intermittentes*, 1766, in-12; les *Maladies des Enfans*, 1769, in-12; le *Traité de la Pleurésie*, in-12; et Louis, les *Aphorismes de chirurgie*, 1748, 7 vol. in-12. Il avoit aussi commencé une traduction des *Aphorismes de médecine*, 1766, 2 vol. in-12, qui n'a pas été continuée. Van-Swieten a encore donné un *Traité de la médecine des armées*, in-12. Il mourut à Vienne le 18 juin 1772, dans de grands sentimens de piété et avec la fermeté d'un héros chrétien, comme il est dit dans son épitaphe : *Heroïcè et christianè*. Il n'abusa pas du pouvoir que lui assuroit la grande confiance de sa souveraine; mais son zèle peut avoir embrassé des vues trop multipliées et trop variées pour les poursuivre avec une attention soutenue et assurer leur succès. Il a laissé deux fils, l'un employé dans les ambassades, et l'autre auditeur des comptes à Bruxelles.

VAN-TULDEN (Théodore), peintre et graveur, élève de Rubens, né à Bois-le-Duc, vers l'an 1620, a peint l'Histoire avec succès. Mais son goût le portoit à représenter des *Foires*, des *Marchés*, des *Fêtes de village*, etc. Il donnoit dans ces sujets divertissans beaucoup d'action à ses figures. On admire aussi la belle disposition de ses tableaux d'histoire, la correction de son dessin, et son intelligence du clair obscur. Ces morceaux ont été depuis entièrement retouchés. Ce peintre étoit d'un caractère complaisant, et avoit un génie fertile : qualités qui faisoient souvent recourir à lui pour avoir de ses dessins. Van-Tulden a gravé à l'eau-forte les *Travaux d'Hercule*, peints par Nicolo dans la galerie de Fontainebleau, et quelques morceaux d'après Rubens son maître. Le plus considérable est l'entrée du cardinal Ferdinand à Anvers.

VAN-TYL. *Voyez* TYL.

VAN-UDEN (Lucas), peintre né à Anvers en 1595, mort vers l'an 1660, est au rang des plus célèbres paysagistes. Il se promenoit chaque jour le pinceau à la main au lever de l'aurore, pour saisir les effets de la lumière et de l'ombre et tous les reflets des couleurs. Une touche légère, élégante et précise caractérise sa manière. Il donnoit beaucoup d'éclat à ses ciels; les sites de ses paysages sont agréables et variés. La vue se perd dans des lointains qu'il a su représenter; on croit voir les arbres agités par le vent. Des figures parfaitement dessinées, donnent un nouveau prix à ses ouvrages. Le célèbre Rubens l'employoit souvent à peindre ses fonds et les paysages de ses tableaux: alors Van-Uden prenoit le goût et le ton de couleur de ce peintre, en sorte que tout paroissoit être du même pinceau. Il a *gravé* quelques-uns de ses tableaux et plusieurs de ceux du Titien.

I. VAN-VIANE (François), né à Bruxelles en 1615, prit à Louvain le bonnet de docteur, et devint président du collége du pape Adrien VI, qu'il fit briller d'un nouvel éclat. L'université le députa à Rome en 1677, avec le P. Lupus augustin, pour y poursuivre la condamnation de plusieurs propositions de morale relâchée. Ils obtinrent au mois de mars 1679 un décret de l'inquisition qui condamna 65 de ces propositions. A peine furent-ils de retour, qu'on les accusa à la cour de Madrid d'enseigner eux-mêmes des propositions contraires à l'état et à la religion. Mais le pape Innocent XI fit écrire à la cour d'Espagne en leur faveur, en 1680 et 1681, par son nonce; et le coup qu'on vouloit lui porter fut détourné. Ce docteur, le premier de l'université de Louvain qui se soit opposé aux sentimens de la Probabilité, mourut en 1693, regardé comme un modèle de vertu. Ses ouvrages sont, I. *Tractatus triplex de ordine Amoris*, in-8°, ouvrage rempli de verbiage, de mysticité et de galimatias. II. Un Traité *de Gratiâ Christi*, qui n'a point été imprimé.

II. VAN-VIANE (Matthieu), frère du précédent, licencié de la faculté de Louvain, mort dans cette ville en 1663, à 40 ans, eut la confiance de l'archevêque de Malines. On ne connoît de lui que deux écrits. L'un est la Défense (*Prohibitio*) des livres de Caramuel, faite par l'archevêque de Malines en 1655. L'autre, intitulé *Juris naturalis ignorantiæ notitia*. Cet ouvrage a été traduit en français par Nicole, qui y a mis une préface et des notes.

* VAN-VITELLI (Gaspard), né à Utrecht en 1647, étudia la peinture à Hasoorn, sous Mathias Vetthoes, et alla se perfectionner à Rome, où il devint excellent peintre d'architecture et de paysages. Il passa ensuite à Venise, Bologne, Milan, Florence, et peignit pour les premiers seigneurs les plus belles vues de leur patrie. On le surnommoit *Gaspard aux Lunettes*, parce qu'il en portoit continuellement. Il travailla dans un âge très-avancé, malgré deux cataractes qui l'incommodoient. Il voulut en faire lever une, mais il en perdit l'œil, et ne laissa pas de peindre d'imagination. Il mourut en 1736. Il a laissé quelques *ouvrages* très-utiles aux architectes et aux peintres.

* II. VAN-VITELLI (Louis), architecte et peintre célèbre, fils du précédent, né à Naples en 1700, dès l'âge de six ans dessinoit d'après nature. A vingt, il fit à Rome plusieurs ouvrages à l'huile. Il étudia ensuite l'architecture sous Philippe Ivara de Messine, et suivit le cardinal Annibal Albani à Urbin, où il restaura son palais et bâtit l'église de Saint-François et de Saint-Dominique. Nommé quelque temps après architecte de Saint-Pierre, il se distingua par une grande quantité d'ouvrages. Son chef-d'œuvre à Rome fut le couvent de Saint-Augustin. Milan l'appela pour achever la façade de la cathédrale : mais la guerre l'empêcha d'exécuter ce projet. La cour de Naples lui confia la direction des travaux pour la maison royale de Caserta, qu'il eut le bonheur de terminer avant sa mort, arrivée dans sa ville natale en 1775. L'énumération de ses nombreux ouvrages se trouve dans les Mémoires des architectes anciens et modernes, et dans l'Abécédaire des peintres.

VAN-UTRECHT (Adrien), peintre flamand, né à Anvers en 1599, mort en 1651, excella dans la représentation des fleurs, des fruits, et particulièrement des oiseaux dont il rendoit parfaitement le port et la variété du plumage. Le roi d'Espagne achetoit presque tous ses *tableaux*, et procura à cet artiste une grande aisance.

*VAN-YK (Corneille), constructeur hollandais, a laissé un ouvrage curieux sur l'architecture navale hollandaise, imprimé à Delft, 1697, in-folio. L'auteur y embrasse beaucoup plus que son titre n'annonce, car il y traite des vaisseaux de tous les temps, de tous les pays et de tout genre, depuis l'arche de Noé jusqu'au vaisseau volant de Stevin, et des vaisseaux à roues, imaginés à Roterdam en 1655.

VARANANES. *V.* PROBUS, n° I.

* VARANDAL (Jean), de Nîmes, mort en 1617, étudia la médecine à Montpellier, y occupa une chaire et devint doyen de la faculté. Il composa beaucoup d'ouvrages, mais n'en voulut faire imprimer aucun. Henri Gras, médecin de Lyon, les a recueillis et fait paroître sous ce titre : *Opera omnia ad fidem codicum ipsius auctoris manuscriptorum recognita et emendata*, etc. Lugduni, 1658, in-folio. Il manque à cette collection deux traités échappés à l'éditeur, I. *De elephantiasi seu leprá*. II. *De lue venereá et hepatitide*, Genève, 1620, in-8°. Ce médecin étoit fort estimé.

* I. VARANO (Constance de), femme célèbre, née en 1428, d'Elizabeth, fille de Baptiste de Montefeltro, et de Pierre Gentil de Camerino, dut à son aïeule sa brillante éducation et l'heureux changement de son sort. Sa famille avoit perdu dans les guerres civiles la seigneurie de Camérino. Blanche-Marie Visconti, épouse du comte François Sforce, étant venue à passer dans le marquisat d'Ancône, la jeune Constance, âgée de 14 ans, lui demanda dans un discours latin la restitution du domaine de ses ancêtres. Quelque temps après elle adressa encore une harangue latine au roi de Naples, pour le même objet, et fut exaucée. Elle épousa en 1445 Alexandre Sforce, seigneur de Pesaro, et mourut, dit-on, en 1460. Elle excella dans la poésie latine.

* II. VARANO (D. Alfonse),

de la famille des anciens ducs de Camérino, excellent littérateur, né à Ferrare le 13 décembre 1705, fut élevé dans le collége des nobles de Modène. De retour dans sa patrie à 19 ans, il cultiva avec succès la philosophie et la poésie, sous la direction du célèbre abbé Tagliazucchi, le restaurateur de la littérature italienne. Il se livra d'abord à la poésie légère et badine, telle que le genre anacréontique et pastoral. Mais enfin il entra dans la carrière dramatique, où la noblesse de son style, la vivacité et la justesse de son dialogue, l'énergie de ses caractères, lui attirèrent de nombreux applaudissemens. Il mourut dans sa ville natale le 23 juin 1788. Ses ouvrages sont quelques *tragédies*, des *poésies* diverses, et des *panégyriques*.

†VARCHI (Benoît), auteur italien, né à Fiescoli en 1503, et mort à Florence le 18 décembre 1566, fut un des principaux membres de l'académie des Inflammati à Padoue, où il professa la morale. Côme de Médicis son souverain l'appela auprès de lui; et les offres du pape Paul III, qui vouloit lui confier l'éducation de ses neveux, ne purent l'arracher à sa patrie. «Varchi, dit Nicéron, a été un des soutiens de la langue italienne; il la parloit avec tant de grace et d'agrément que les Italiens ont dit: que si Jupiter eût voulu parler italien, il se seroit servi de celui de Varchi. Il avoit d'ailleurs l'air grand, la voix si agréable qu'il charmoit ses auditeurs lorsqu'il parloit en public. Sa libéralité à l'égard de ses amis le mit souvent à l'étroit. Scipion Ammirato et Lorenzo Crasso après lui, ont prétendu que ses bonnes qualités ont été obscurcies par de grands défauts. On a de lui des *Poésies* latines et italiennes; mais le plus rare et le plus important de ses ouvrages, est une *Histoire des choses les plus remarquables arrivées de son temps, principalement en Italie et à Florence*, Cologne, 1721, in-folio, et Leyde, 1723, in-folio. Elle renferme des particularités curieuses sur la révolution qui conduisit Alexandre de Médicis au trône de Florence, et sur le règne de ce prince. L'auteur écrit avec une liberté qui tient de la licence; et quoiqu'il eût pris la plume par ordre de Côme de Médicis, il ne ménagea point cette maison. Ses poésies appelées *Capitoli* furent imprimées avec celles du Berni, du Mauro, et supprimées à cause de leurs obscénités. On réimprima cependant ce recueil à Florence en 1548 et 1555, en deux vol. in-8°. Les *sonnets* de Varchi, qui sont très-estimés, furent imprimés à part, 1555 et 1557, aussi en deux vol. in-8°.

VARDES (François-René DU BEC, marquis de), étoit fils du marquis de Vardes, gouverneur de la Capelle, et de Jacqueline de Bueil, comtesse de Moret, maîtresse de Henri IV. Admis de bonne heure à la cour de Louis XIV, il fut gouverneur d'Aigues-Mortes, chevalier des ordres en 1661, et, ce qui assuroit sa faveur, confident du roi pour Mad. de La Vallière. On sait qu'entraîné par des intrigues de cour, il osa en 1662, de concert avec le comte de Guiche et la comtesse de Soissons, écrire à la reine régnante, au nom de la reine d'Espagne sa mère, une lettre supposée où on lui dévoiloit les galanteries du roi son époux. Il ajouta à cette perfidie la méchanceté de faire tomber les soupçons sur le duc et la du-

chesse de Navailles, bientôt sacrifiés au ressentiment de Louis XIV. Une brouillerie survenue entre la comtesse de Soissons, Guiche et Vardes, apprit au roi quel étoit le véritable auteur de la lettre. Vardes fut exilé; mais en 1682 il obtint la permission de reparoître à la cour. Comme il revint avec un habit qui n'étoit point à la mode, Louis XIV l'en plaisanta; et il répondit: « Sire, quand on a été éloigné de votre majesté, on est non-seulement malheureux, mais ridicule. » Il mourut à Paris en 1688, emportant au tombeau le seul mérite (si c'en est un) d'avoir été un vieux intrigant et un courtisan assidu. Sa fille épousa le duc de Rohan Chabot.

* I. VARENIUS (Jean), né vers 1462 à Malines, acquit une profonde connoissance des langues grecque et latine, et mourut à Lin le 11 octobre 1536. Il nous a laissé une *Syntaxe de la langue grecque*, Anvers, 1578, une des meilleures qui aient paru dans le 16e siècle.

II. VARENIUS (Auguste), théologien luthérien, né dans le duché de Lunebourg en 1620, mort en 1684, se rendit habile dans la langue hébraïque. On le regarde en Allemagne, après les Buxtorf, comme celui de tous les protestans qui a porté le plus loin l'étude de la science de l'hébreu et des accens hébraïques. Il savoit par cœur tout le texte hébreu de la Bible, et il parloit plus facilement, dit-on, cette langue que la sienne propre. On a de lui un *Commentaire* sur Isaïe, réimprimé à Leipsick en 1708, in-4°, et d'autres *ouvrages* peu connus aujourd'hui.

† III. VARENIUS (Bernard), Hollandais, et habile médecin, dont on a une *Description du Japon et du royaume de Siam*, Cambridge, 1673, in-8°. Mais il est plus connu par sa géographie, qui a pour titre, *Geographia universalis in quâ affectiones generales telluris explicantur*, à Cambridge, 1672, in-8°. Buffon a beaucoup pris dans cette géographie, dont on recherche l'édition d'Elzevir. Cette géographie renferme beaucoup de problêmes géographiques; mais elle est cependant moins utile dans ce qui concerne la pratique de cette science. Newton la jugea digne d'être transportée dans sa langue, et il l'enrichit de notes de sa façon, auxquelles Jurin ajouta ensuite les siennes. C'est sur cette traduction anglaise qu'a été faite par Puisieux celle que nous avons en français, Paris, 1755, 4 vol. in-12; c'est une bonne géographie générale physique.

VARENNE DE FENILLE (P. C.), né en Bresse, s'occupa avec zèle et intelligence d'agriculture, et publia le fruit de ses remarques dans plusieurs ouvrages. On lui doit des *Observations* sur les causes de la mortalité du poisson dans les étangs, des *Réflexions* sur le cadastre, des *Mémoires* sur l'aménagement des forêts, l'administration forestière, les qualités des bois indigènes et la description des bois exotiques que nous fournit le commerce. Ces derniers ont été recueillis en 1792, 2 vol. in-12. Varenne traduit devant les juges révolutionnaires de Lyon, y fut condamné à mort comme fédéraliste, et périt en 1794, justement regretté pour ses connoissances en agriculture et ses vertus.

VARENNE (la). *V.* FOUQUET.

VARENNES (Jacques-Philippe de), licencié de Sorbonne et chapelain du roi, est auteur du livre intitulé *Les hommes*, 2 v. in-12, dont il y a eu trois ou quatre éditions. On y trouve des vérités bien exprimées, des moralités solides, un grand nombre de traits d'esprit, mais beaucoup de trivialités et de lieux communs.

VARET (Alexandre), naquit à Paris en 1632. Après avoir fait ses études de théologie dans les écoles de Sorbonne, il voyagea en Italie. De retour en France, il s'appliqua à l'étude de l'Ecriture sainte et à la lecture de St. Augustin. Son mérite le fit choisir par Gondrin, archevêque de Sens, pour son grand-vicaire. Il n'accepta cette place qu'avec peine et refusa tous les bénéfices que son illustre bienfaiteur voulut lui conférer. Après la mort de ce prélat il se retira dans la solitude de Port-Royal-des-Champs, où il mourut en 1676. On a de lui, I. *Traité de la première éducation des Enfans*, in-12. II. *Défense de la Relation de la paix de Clément IX*, 2 vol. III. *Lettres spirituelles*, trois volumes, pleines d'onction. IV. *Défense de la Discipline de Sens, sur la pénitence publique*, in-8°. V. Préface de la *Théologie morale des jésuites*, imprimée à Mons en 1666, et celle qui est au commencement du premier volume de leur Morale pratique. — Il ne faut pas le confondre avec François VARET son frère, auteur d'une *traduction* française du Catéchisme du concile de Trente.

I. VARGAS. *Voy*. PEREZ, n° II.

† II. VARGAS (Alfonse), religieux augustin, natif de Tolède et docteur de Paris, fut fait évêque d'Osma, puis de Badajoz; et enfin archevêque de Séville, où il mourut vers l'an 1366. On a de lui des *Commentaires* sur les premier livre du Maître des Sentences, qu'il avoit dictés à Paris en 1345, Venise, 1490, in-folio. — Un autre Alfonse de VARGAS a donné *Relatio ad reges et principes christianos de stratagematis et sophismatis politicis societatis Jesu, ad monarchiam orbis terrarum, sibi, conficiendam*, 1636, in-4°, et 1641, in-12. La traduction allemande a été brulée à Breslaw.

II. VARGAS (François), jurisconsulte espagnol, posséda plusieurs charges de judicature sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II. Envoyé à Bologne en 1548, il protesta, au nom de l'empereur, contre la translation du concile de Trente en cette ville; deux ans après il assista à ce concile en qualité d'ambassadeur de Charles-Quint. Philippe II l'envoya résider à Rome à la place de l'ambassadeur. De retour en Espagne, il fut nommé conseiller d'état. Détrompé des plaisirs du monde et des espérances de la cour, il se retira au monastère de Cissos près de Tolède. On a de lui, I. Un *Traité* en latin, *De la Juridiction du pape et des évêques*, in-4°. II. Des *Lettres* et des *Mémoires* concernant le concile de Trente, que Le Vassor donna en français en 1700, in-8°. On y trouve plusieurs traits contre cette assemblée et contre ceux qui la composoient. Il mourut vers l'an 1560.

III. VARGAS (Jean de), jurisconsulte, l'un des membres du conseil des tumultes, établi par le duc d'Albe en 1568, dans

les Pays-Bas, pour réprimer les protestans. Cet étrange légiste s'annonça dans le public, dit l'abbé Pluquet, par ce raisonnement : « Tous les habitans de ces provinces méritent d'être pendus; les hérétiques pour avoir pillé les églises, et les catholiques pour ne les avoir pas défendues. »

† IV. VARGAS (Louis de), peintre, né à Séville en 1528, mort dans cette ville en 1590, fit en Italie les études nécessaires à son art. Après sept années d'un travail assidu, il retourna dans sa patrie; mais Antoine Florès et Pierre Campana, peintres flamands, lui étoient si supérieurs en mérite qu'ils l'obligèrent de retourner en Italie pour faire de nouvelles études pendant sept autres années. Les ouvrages de Percin del Vague devinrent surtout ses modèles. Au bout de ce temps, Vergas n'eut plus de concurrens à craindre; il força à son tour Perez de Alzio, peintre célèbre, d'éviter le parallèle avec lui. Il se trouva dès-lors en possession à Séville des plus grands ouvrages. On distingue parmi eux le tableau du tabernacle de la grande église, celui de Jésus portant sa croix, celui sur-tout d'Adam et Eve, dont la jambe qui se voit en raccourci passe pour un chef-d'œuvre. Cet artiste n'excelloit pas moins dans le portrait que dans l'histoire. Celui de la duchesse d'Alcana le dispute en beauté à ceux de Raphaël.

† VARICOURT (N. de), d'une famille noble du pays de Gex, garde du corps de Louis XVI, étoit le 6 octobre 1789 en sentinelle à la porte de l'appartement de Marie-Antoinette, lorsque les séditieux de Paris s'y présentèrent. Il n'eut que le temps d'entrer dans l'antichambre et de crier : *Sauvez la reine*. Il reçut alors un coup de sabre sur le bras et fut massacré quelques minutes après. Ce fut la première victime de cette journée désastreuse. A l'instant où il succomba, Miomandre, aussi garde du corps, prit froidement le mousqueton du mort et se mit à sa place où il fut criblé de blessures. La tête de Varicourt fut ensuite portée en triomphe à Paris, devant la voiture de Louis XVI, qu'on y amenoit.

* I. VARIGNANA (Barthelemi de), médecin de Bologne, fut exilé de cette ville, parce qu'il étoit du parti de l'empereur Henri VII. Ce prince le récompensa de son attachement et de son savoir, en le nommant son premier médecin. Henri étoit à Pise, et se préparoit à assiéger Sienne dans le cœur d'un été brûlant. Barthelemi lui remontra en vain le danger auquel il exposoit sa santé chancelante, en faisant des marches guerrières au milieu des chaleurs et dans un pays malsain pour les étrangers: Henri méprisa cet avis, et mourut le 25 août 1313 d'une tumeur inflammatoire à la cuisse. Comme la prédiction de son médecin avoit été connue de toute la cour, Barthelemi fit dresser un acte public du pronostic et de l'issue de la maladie, et démentit ainsi le bruit scandaleux qu'un dominicain l'avoit empoisonné en le communiant. Les malins qui s'obstinent encore à répéter cette calomnie, ignorent que le P. Sarti l'a victorieusement réfutée par des pièces originales, dans son Histoire des professeurs de Bologne. Voltaire qui l'a tantôt adoptée, tantôt rejetée, auroit pris ce dernier parti s'il avoit lu

l'ouvrage que nous venons de citer. Barthelemi de Varignana étoit disciple d'un fameux médecin de son temps, appelé Thadée, et il laissa des *Commentaires* sur quelques parties de la science médicale, qu'on conserve en manuscrit.

* II. VARIGNANA (Guillaume), fils du précédent, né à Bologne, suivit la profession de son père. Il enseigna quelque temps dans sa patrie, et passa à Gênes, où il écrivit, I. *Secreta medicinæ ad curandos varios morbos*, Papiæ, 1519, in-8°, II. *Opera medica de curandis morbis universalibus et particularibus*, Basileæ, 1545, in-4°. M. Portal a donné le catalogue des Ouvrages de ce médecin distingué; mais il a tort de dire qu'il étoit juif.

† VARIGNON (Pierre), prêtre, naquit à Caen en 1654 d'un architecte - entrepreneur. Son goût pour les hautes sciences se développa en voyant tracer des cadrans à son père. Les ouvrages de Descartes lui étant ensuite tombés entre les mains, il fut frappé de cette nouvelle lumière qui se répandoit alors dans le monde pensant. Il le lut avec avidité, et conçut une passion extrême pour les mathématiques. L'abbé de Saint-Pierre eut occasion de le connoître; il le goûta, lui fit une pension de 300 livres, et le logea dans sa maison. Varignon se livra tout entier à l'étude des mathématiques. Ses succès en ce genre le rendirent membre de l'académie des sciences et professeur de mathématiques au collége Mazarin. Il avoit été admis à l'académie de Berlin en 1711 sur sa grande réputation. Il mourut subitement le 22 décembre 1722. Je n'ai jamais vu, dit Fontenelle, personne qui eût plus de conscience : je veux dire qui fût plus appliqué à satisfaire exactement au sentiment intérieur de ses devoirs, et qui se contentât moins d'avoir satisfait aux apparences. Dans un Recueil sur l'Eucharistie, Genève, 1730, in-8°, on trouve un Ouvrage de Varignon, pour prouver « qu'une ame peut animer plusieurs corps, et qu'un être matériel, quelque petit qu'il soit, peut contenir un corps humain. » Il possédoit la vertu de reconoissance au plus haut degré. Il faisoit le récit d'un bienfait reçu avec plus de plaisir que le bienfaiteur le plus vain n'en eût senti à le détailler. On a de lui, I. Un *Projet d'une nouvelle mécanique*, 1687, in-4°. II. *Nouvelle mécanique*, 1725, 2 vol in-4°. C'est l'exécution du projet précédent ; et, selon Savérien, elle ne vaut pas le Projet, III. De *Nouvelles conjectures sur la pesanteur*, 1692, in-12, IV. *Elémens de mathématiques*, 1731, in-4°. V. Plusieurs autres *Ecrits* dans les Mémoires de l'académie des sciences. Dans ses ouvrages, dit Fontenelle, il s'étudie à mettre tout dans le plus grand jour. Il ne s'épargne point, comme le font quelquefois de grands écrivains, la peine de l'arrangement ; il ne recherche point par des sous-entendus hardis la gloire de paroître profond. Il possédoit fort bien l'histoire de la géométrie ; et cette connoissance historique servit encore à le rendre plus clair et plus exact dans ses écrits. Ces deux qualités étoient celles qui dominoient le plus dans Varignon ; mais le genie d'invention qui se fraie de nouvelles routes ou qui applanit les anciennes, lui manquoit un peu.

† VARILLAS ( Antoine ), né à Gueret dans la Haute-Marche en 1624, fut chargé de l'éducation du marquis de Carmain. Il vint ensuite à Paris, où il se livra tout entier à l'étude de l'histoire. Gaston de France, duc d'Orléans, l'honora du titre de son historiographe, et lui procura une place dans la bibliothèque du roi en 1655. Il y travailla avec beaucoup d'assiduité jusqu'en 1662, qu'il obtint une pension de douze cents livres, que Colbert depuis lui fit retrancher. Harlay, archevêque de Paris, lui en procura une autre de la part du clergé de France. Cet auteur mourut le 9 juin 1696, laissant plusieurs legs pieux, dont un servit à fonder le collége que les barnabites avoient à Gueret. Il vécut toujours en philosophe, simple dans ses habits et dans ses meubles, quoiqu'il fût d'ailleurs à son aise. La solitude dans laquelle il vécut le jeta dans quelques bizarreries. Il déshérita un de ses neveux parce qu'il ne savoit pas l'orthographe. Tous ses ouvrages regardent l'histoire de France et d'Espagne, et celle des hérésies des derniers siècles. Son *Histoire de France* comprend, en 15 vol. in-4°, une suite de 176 ans, depuis la naissance de Louis XI en 1423, jusqu'à la mort de Henri III en 1589, et comprend de plus la *Minorité de St. Louis*, qui forme un volume. Son *Histoire des Révolutions arrivées en Europe en matière de Religion* parut à Paris, in-4°, 6 vol., 1686—1690, et 12 vol. in-12, 1687—1690. De quatre-vingt-quinze livres dont cet ouvrage devoit être composé, Varillas ne publia que les trente premiers. Il commence son récit en 1374, et ce qui est imprimé finit en 1590. Mais il l'avoit poussé jusqu'à la mort du comte de Montrose, décapité en Angleterre l'an 1650, de manière que ce qui reste à imprimer composeroit deux fois autant de volumes qu'il y en a d'imprimés. Voici ce que l'auteur dit de cette Histoire dans l'avertissement qui est à la tête du premier volume. « J'ai tiré cet ouvrage indifféremment des livres manuscrits et imprimés des auteurs catholiques et des protestans. Je me suis servi des propres termes de ceux-ci, lorsque je les ai trouvés assez sincères, pour ne pas supprimer ou déguiser les plus importantes vérités ; et ce n'a été qu'à leur défaut que j'ai été contraint de recourir aux catholiques. » Lorsque cet ouvrage parut, on y trouva des fautes sans nombre. Ménage ayant rencontré l'auteur, lui dit : « Vous avez donné une Histoire des Hérésies pleine d'hérésies. « On a encore de lui, I. La *Pratique de l'éducation des princes* ou l'*Histoire de Guillaume de Croy*, Paris, 1684, in-4°, II. La *Politique de Ferdinand le Catholique*, Paris, 1688, in-4°. III. La *Politique de la maison d'Autriche*, in-4° et in-12. IV. Les *Anecdotes de Florence*, in-12 (*Voy.* Yves de Chartres, à la fin.) Varillas avoit tant lu dans sa jeunesse qu'il affoiblit beaucoup sa vue. On la lui rétablit à force de remèdes ; mais il l'avoit si tendre qu'il ne pouvoit lire qu'au grand jour. Ainsi, dès que le soleil baissoit, il fermoit ses livres et s'abandonnoit à la composition de ses ouvrages. Quelque bonne que fût sa mémoire, il étoit difficile qu'elle ne le trompât pas souvent ; et c'est là une des raisons qu'on peut rendre du nombre prodigieux de fautes qu'il a faites : noms propres défigurés, faits évidemment faux,

chronologie inexacte. Il y en a encore une autre qui n'est pas si aisée à pardonner : c'est que, plus attentif à donner de l'agrément à ses histoires qu'à exposer la vérité, il a souvent avancé des choses capables de surprendre le lecteur; mais la fausseté en a été reconnue depuis. Il a même assez peu de bonne foi pour citer des Mémoires qui n'ont jamais existé, pour accréditer des anecdotes inconnues aux autres historiens : il disoit que, « de dix choses qu'il savoit, il en avoit appris neuf dans la conversation. » Il étoit cependant très-solitaire; et il se vantoit d'avoir été trente-quatre ans sans avoir mangé une seule fois hors de chez lui. L'abbé Renaudot soutenoit « que Varillas citoit dans ses ouvrages des manuscrits de la bibliothèque du roi qui n'avoient jamais existé. » On prétend encore que dans Clélie et dans d'autres romans on trouve des portraits qu'il a eu l'effronterie d'insérer tout entiers dans ses Mémoires.

* I. VARIN (Thomas), né à Besançon vers le commencement du 17e siècle, fut co-gouverneur de cette ville, composa plusieurs ouvrages, dont les uns sont imprimés et les autres manuscrits. Parmi les imprimés on distingue, I. *Besançon tout en joie, dans l'heureuse possession de son auguste souverain* (Léopold Ier), etc., Besançon, 1659, grand in-8°. II. L'*Etat de l'illustre confrérie de Saint-Georges*, Besançon, 1663, in-4°. III. *Narré de ce qui s'est passé dans la prise de possession de Besançon par le marquis de Castel Rodrigo*, Besançon, 1664, in-4°. Parmi les manuscrits. IV. *De pace civitatis Bisuntinæ*, 1666. V. *Mémoires sur la noblesse de Franche-Comté*, gros in-folio. VI. *Généalogie de la maison d'Oiselay*, in-4°.

* II. VARIN (Charles-Nicolas) le jeune, graveur de Châlons en Champagne, né en 1745, élève de Choffard, a gravé les *Fêtes* célébrées à Reims pour l'inauguration de la statue équestre de Louis XV; le *Nouveau jardin du Palais-royal*, etc.

III. VARIN. *Voy.* WARIN.

* VARISCO (Camille), prêtre de la congrégation des somasques, se distingua dès sa plus tendre enfance par une grande application à l'étude, et par l'amour de la retraite. Dans la lecture habituelle des livres saints il avoit puisé une candeur, une douceur, une humilité qu'on ne se lassoit pas d'admirer, et qui s'allioient à une vaste érudition. Pendant plus d'un demi-siècle qu'il vécut dans sa congrégation, il n'eut jamais le moindre démêlé avec aucun de ses collègues, dont une partie étoit imbue de préjugés ultramontains, quoiqu'il ne négligeât aucune occasion de proclamer ses sentimens et de rendre hommage à la vérité. Après avoir professé l'éloquence à Lodi, Camérino, Rome et Naples, il enseigna la théologie, fut chargé par le gouvernement de diriger le collége national de Modène, et devint ensuite prévôt du collége de Pavie, où il obtint l'amitié du savant Dallégre, évêque cette ville. Le père Varisco, capable de composer de bons ouvrages, se borna à traduire du français divers ouvrages de Duguet, d'Antine, de l'évêque de Blois, etc. Il décéda à Milan le 8 mars 1808, âgé de 73 ans, et sa mort plongea dans le deuil ses confrères, ses amis et ceux qui l'avoient connu.

VARIUS, poète latin, ami de

Virgile et d'Horace, eut beaucoup de part à l'amitié de ces deux illustres écrivains et aux bontés de l'empereur Auguste. Il fut l'un des gens de lettres que ce prince chargea de revoir l'Énéide, en lui défendant d'y rien ajouter. Varius, qui cultivoit avec succès la poésie épique et dramatique, laissa des tragédies qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Son *Thyeste*, sur-tout, eut la plus grande réputation, et fit oublier la tragédie d'Accius, son prédécesseur, sur le même sujet. On trouve quelques fragmens de ses poésies dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. En 1785, Gérard-Nicolas Heerkens, de Groningue, prétendit avoir découvert une tragédie entière inédite de Varius, intitulée *Tereus ;* il eut l'imprudence d'en publier le prologue et quelques fragmens, et il n'en fallut pas davantage pour démasquer l'imposture. Le bibliothécaire de St.-Marc, Morelli, reconnut une pièce, imprimée sous le titre de *Progné*, mais sans nom d'auteur, à Venise en 1558 in-4°, et ensuite à Rome, chez Mascardi, en 1648, également anonyme et in-4°, mais dont on sait authentiquement que l'auteur est Corrario (Grégorio), qui la composa à l'âge de 18 ans.

I. VARLET (Dominique-Marie), né à Paris en 1678, devint docteur de Sorbonne en 1706, et se consacra aux missions étrangères. Il travailla avec zèle pendant six ans en qualité de missionnaire dans la Louisiane. Clément XI le nomma en 1718 évêque d'Ascalon, et coadjuteur de Pidou de Saint-Olon, évêque de Babylone, qui mourut peu de temps après. A peine fut-il arrivé dans le lieu de sa destination, que la cour de Rome, mécontente de ce qu'il avoit donné la confirmation aux jansénistes de Hollande, le suspendit de tout exercice de son ministère. Varlet se voyant inutile en Perse, se retira en Hollande, où il vécut avec le petit troupeau des catholiques de ce pays-là, les édifiant et les instruisant. Il travailla à se justifier auprès d'Innocent XIII ; mais n'ayant pas pu être écouté, il appela au futur concile général, le 15 février 1723, de ce déni de justice, et de la bulle *Unigenitus* qui en étoit le prétexte. Dans ces circonstances, le chapitre métropolitain d'Utrecht élut un archevêque ; et n'ayant pu engager les evêques voisins à le sacrer, il s'adressa à l'évêque de Babylone, qui, après avoir fait toutes les démarches de bienséance envers le pape et envers les évêques voisins, sacra ce prélat. Ce fut encore lui qui imposa les mains à trois de ses successeurs. Cette conduite essuya des censures. Varlet se jusifia par deux savantes *Apologies* qui, avec les pièces justificatives, forment un gros volume in-4°. Il mourut à Rhynwick près d'Utrecht, le 14 mai 1742, regardé comme un rebelle par les molinistes, et comme un Chrysostôme par les jansénistes.

II. VARLET (Jacques), chanoine de Saint André de Douay, mourut en 1736. On a de lui des *Lettres* sous le nom d'un ecclésiastique de Flandre, adressées à Languet, évêque de Soissons.

VARNERY, général major au service du roi Pologne, est mort à Varsovie en 1787, à 67 ans, après s'être distingué autant par ses actions d'éclat que par d'excellens *écrits* sur l'art militaire.

* VARO (Michel), syndic de la métropole de Genève en 1582,

et qui y mourut en 1586, mérite d'être compté parmi les physiciens les plus distingués. Il a laissé un Traité *De motu*, in-4°, Genève, 1584. Il est excessivement rare. S'il ne fut pas resté absolument inconnu, on auroit pu croire qu'il fût le germe des sublimes découvertes des Galilée, des Képler, des Newton.

VAROLI (Constance), habile chirurgien et médecin de Bologne, où il naquit en 1543, mourut à Rome en 1574 Il fut médecin de Grégoire XIII, et professeur d'anatomie. Quoique mort à la fleur de son âge, il s'est immortalisé parmi les anatomistes par sa célèbre découverte des *Nerfs optiques*.

* I. VAROTARI (Dario), noble Vénitien, né à Vérone, entra dans l'école de Paul Véronèse, dont il devint un des meilleurs élèves. Il décora à fresque et à l'huile beaucoup d'églises et de palais. Il entendoit parfaitement l'architecture. Ses compositions étoient ingénieuses, son coloris excellent, son dessin quelquefois un peu incorrect. Il mourut en 1596, à 57 ans.

* II. VAROTARI (Ascagne), poète du 17e siècle, a laissé en italien, I. Un *Recueil* d'ouvrages en vers et en prose, Padoue, 1666. II. Le *Guêpier éveillé*, satires vénitiennes, Venise, 1691.

VARRÈGE. *Voy.* POLEMBURG.

I. VARRON (Marcus-Terentius), consul romain, étoit fils d'un boucher, et avoit exercé lui-même cette profession sous son père. Se sentant du talent pour quelque chose de plus élevé, il s'attacha au barreau et y réussit. Ses succès lui frayèrent la carrière des honneurs. Il obtint successivement la questure, les deux édilités, la préture, et enfin le consulat l'an 216 avant J. C. Il eut pour collègue Paul Emile. Mais Varron, aussi téméraire que son confrère étoit prudent, perdit par sa faute la bataille de Cannes contre Annibal, l'an 216 avant J. C. Lorsqu'il retourna à Rome, le peuple, loin de lui demander compte de cette défaite, lui rendit des actions de graces de ce qu'il n'avoit pas désespéré du salut de la république après une si grande perte.

† II. VARRON (Marcus-Terentius), né l'an 118 avant J. C., fut lieutenant de Pompée dans la guerre contre les pirates, et mérita une couronne navale. Moins heureux en Espagne, il fut obligé de se rendre à César. Ce malheur le fit proscrire; mais il reparut ensuite. Il mourut l'an 29 avant J. C. Sa vie fut de près de cent ans, et il la passa dans les travaux de l'étude. Quintilien le met non-seulement au nombre des meilleurs poètes satiriques; mais il le regarde comme le plus docte des Romains. Il assure lui-même qu'il avoit composé plus de cinq cents volumes sur différentes matières. St. Augustin, qui fut un des plus ardens admirateurs du savoir de Varron, nous a conservé le plan de son grand ouvrage sur les *Antiquités romaines*, composé de quarante-un livres, C'est de cet ouvrage que parle Cicéron, en s'adressant à Varron même. « Nous étions, lui dit-il, auparavant comme étrangers, et en quelque sorte égarés dans notre propre ville. Vos livres nous ont, pour ainsi dire, ramenés chez nous, en nous faisant connoître qui nous étions. » Après le détail que fait Cicéron des nombreux écrits de Varron, St. Augustin,

plein d'admiration, s'écrie : « Varron a lu un si grand nombre de livres, qu'on est étonné comment il a pu trouver le temps d'en composer lui-même ; et il en a composé néanmoins un si grand nombre qu'à peine concoit-on qu'un seul homme en ait pu lire autant. » Il étoit difficile que tant d'ouvrages fussent écrits d'un style élégant et poli. Aussi le même St. Augustin remarque-t-il que Cicéron loue Varron comme un homme d'un esprit pénétrant et d'un savoir profond, non comme un homme fort disert et fort éloquent. Varron dédia son *Traité de la langue latine* à cet orateur. Il en composa un autre de la Vie rustique, *De re rusticâ* qui est fort estimé. Ces deux derniers ouvrages sont parvenus jusqu'à nous. Les meilleures éditions du premier sont de Venise, 1474, in-folio, rare ; et de Rome, 1557, in-8°, avec les Notes d'Antoine Augustin. On estime aussi l'édition de la collection de Deux-Ponts, 1788, 2 vol. in-8° avec les notes d'Antoine Augustin, de Turnèbe, de J. Scaliger et d'Ausone Popma. Cet ouvrage a été encore inséré dans le 7e vol. des OEuvres d'Antoine Augustin, imprimées à Lucques, 1765 et 1774, 8 vol. in-fol. Le Traité *De re rusticâ*, parut à Venise, 1472, in-fol. et dans les *Scriptores rei Rusticæ* de Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°, de Deux-Ponts, 1787, 4 vol. in-8° ; et de Leipsick, 1794, 4 vol. divisés en 9 parties in-8°. Saboureux de La Bonneterie en a donné une traduction française, Paris, 1771, in-8°, qui fait le second vol. de l'*Economie rurale*, 6 vol. in-8°.

III. VARRON (le Gaulois), Terentius), poète latin sous Jules-César, né à Atace sur la rivière d'Aude dans la province de Narbonne, composa un poème, *De Bello Sequanico*. Il mit aussi en vers latins le poème des *Argonautes* d'Apollonius de Rhodes. On trouve de lui quelques Fragmens dans le *Corpus Poetarum*, Voyez une savante note sur ce poète, dans la première Epit. Crit. de Ruhukenius, pag. 199 et 201, de l'édition de 1782. On y préfera de dériver le surnom d'Atacinus du nom latin de la rivière de l'Aude, Atax. Varro Atacinus composa un Recueil d'Elégies érotiques, intitulé *Leucadia*. ( *Voy.* PROPERCE, 2, 25, 85. Ovid. Trist. 2, 439. ) Il fut moins heureux dans le genre de la Satire. ( *Voy.* HORAT. Serm. 1, 10, 46.) Outre Apollonius de Rhodes, il traduisit du grec Aratus; et Servius (ad Virgil. Georg. 1, 375) nous a sauvé quelques beaux vers de cette traduction. Il écrivit encore un poëme intitulé *Chorographia*, dont P. Burman le second a inséré deux Fragmens dans son Anthologie Latine, pag. 335 et 337, du tom. second. Le prem. vol. à la pag. 205, offre une Epigramme du même auteur.

VARVICK. *Voy.* WARWICK.

I. VARUS (Quintilius), proconsul romain, d'une famille plus distinguée par ses places que par sa noblesse, fut d'abord gouverneur de la Syrie, ensuite de la Germanie. Il imagina qu'il pourroit gagner les Germains par la douceur et la justice : il les traita plutôt en magistrat équitable qu'en général vigilant. Arminius, chef des Chérusques, saisit cette occasion de donner la liberté à sa patrie. Il tomba inopinément sur les troupes romaines, et les défit complètement : trois légions entières, quelque cavalerie et six cohortes furent taillées en pièces,

l'an 9 de J. C. Varus, blessé, ne voulut pas survivre à sa défaite et se perça de son épée. Le peu de soldats qui tombèrent au pouvoir d'Arminius périrent par le dernier supplice. Auguste, cruellement affligé de ce malheur, laissa croître pendant plusieurs mois sa barbe et ses cheveux; et dans les transports de sa douleur, il cria plus d'une fois en se frappant la tête: « Varus, rends-moi mes légions... » Varus, né avec un caractère doux et un tempérament indolent, étoit plus propre au repos d'un camp qu'aux fatigues de la guerre. Il aimoit beaucoup l'argent; il entra pauvre dans le gouvernement de la Syrie, et en sortit riche. Il gouverna d'ailleurs avec sagesse. — Il est différent d'un autre Quint. VARUS qui remporta une victoire signalée sur Magon frère d'Annibal, l'an 203 avant J. C.

II. VARUS (Alfenus), fut d'abord cordonnier à Crémone. Dégoûté de son métier, il alla à Rome, et se mit à l'école de Servius Severus célèbre jurisconsulte. Il y fit en peu de temps de si grands progrès dans le droit qu'il mérita d'être élevé aux plus grandes dignités de la république, sans excepter le consulat. C'étoit un intime ami de Virgile, qui le chante dans sa neuvième Eglogue sous le nom de Varus. Il l'étoit aussi de Catulle. L'estime qu'il s'étoit acquise lui fit décerner par les Romains des funérailles somptueuses aux frais du trésor public. Dans le recueil des médailles des familles romaines publié par Vaillant, on en voit une qui lui est consacrée, où il est appelé Alphinius.

* III. VARUS (Antoine), docteur en médecine, né à Weimar le 12 décembre 1557, et mort le 20 août 1637, parcourut les meilleures universités de France et d'Allemagne, et se fit recevoir docteur à Bâle. Il se fixa à Iène, où il professa la logique et la médecine, et devint le doyen de la faculté. On a de lui quelques Dissertations, telles que: *De usu lienis. De calculo renum et vesicæ. De arthritide.*

VASARI (George), peintre, né à Arezzo en Toscane l'an 1512, mort à Florence en 1574, ne s'est fait qu'une réputation médiocre dans la peinture. Il n'avoit aucun goût décidé; la nécessité fut le principal motif qui l'engagea dans l'exercice de ce bel art. Cependant son assiduité au travail, les avis d'André del Sarte et de Michel-Ange sous qui il étudia, et l'étude qu'il fit d'après les plus beaux morceaux antiques, lui donnèrent de la facilité et du goût pour le dessin; mais il a trop négligé la partie du coloris. Il entendoit sur-tout les ornemens, et il avoit du talent pour l'architecture. La maison de Médicis l'employa longtemps, et lui procura une fortune honnête. Ce peintre avoit plusieurs bonnes qualités qui le faisoient rechercher. Sa mémoire étoit si heureuse qu'à l'âge de neuf ans il savoit par cœur toute l'Enéide de Virgile. On a de lui les *Vies des meilleurs Peintres, Sculpteurs et Architectes italiens*, Florence, 1568, 3 vol. in-4°.; et Rome, 1759, même format et même nombre de volumes. Elles sont écrites en italien d'un style assez poli; mais l'auteur n'est pas exact; il a commis plusieurs méprises. Comme il écrivoit dans un temps où plusieurs peintres dont il parle, étoient encore vivans, il a plus pensé à les louer qu'à faire con-

noître leur véritable mérite. Il affecte d'élever toujours ceux de son pays et de les préférer aux étrangers ; suivant la coutume des ultramontains. Bottari qui a dirigé l'édition de Rome, y a ajouté beaucoup du sien et a corrigé plusieurs inexactitudes de Vasari. Le *Traité de Peinture*, publié à Florence en 1619, in-4°, est de George VASARI neveu du précédent, quoique plus d'un bibliographe l'ait attribué à l'oncle.

VASCO DE GAMA. *V*. GAMA.

VASCONCELLOS (Michel), Portugais, sécrétaire d'état auprès de la vice-reine de Portugal, Marguerite de Savoie duchesse de Mantoue, étoit un ministre absolu et indépendant. Il recevoit directement les ordres du comte duc d'Olivarès premier ministre de Philippe IV roi d'Espagne, dont il étoit créature. C'étoit un homme né avec beaucoup de génie pour les affaires, d'un travail inconcevable, habile à inventer de nouvelles manières de tirer de l'argent du peuple ; au reste impitoyable, inflexible et dur jusqu'à la cruauté; sans parens, sans amis et sans égards; insensible même aux plaisirs, et incapable d'être touché par aucun mouvement de tendresse. La conspiration des principaux seigneurs de Portugal, pour mettre le duc de Bragance sur le trône, termina son bonheur et sa vie. Le jour de l'exécution de ce dessein fut fixé au 1er décembre de l'an 1640. Les conjurés s'étant saisis du palais, entrèrent dans la chambre de Vasconcellos. Ils le trouvèrent dans une armoire, ménagée dans l'épaisseur de la muraille, couvert de papiers. Ce malheureux ayant été percé de plusieurs coups d'épée, les conjurés le jetèrent par la fenêtre, en criant : « Le tyran est mort! Vive le liberté et don Juan, roi de Portugal ! »

† VASCOSAN (Michel de), imprimeur de Paris, né à Amiens, épousa une des filles de Badius, et devint ainsi allié de Robert Étienne, qui avoit épousé l'autre. Vascosan passe avec raison pour l'un des premiers maîtres de son art. Presque tous les livres qui sont sortis de sa presse sont estimés, non seulement pour la beauté du caractère, la bonté du papier, la grandeur des marges, l'exactitude de l'impression, mais aussi parce qu'ils ont été composés par de savans hommes. Les curieux recherchent particulièrement, I. Les *Vies des Hommes illustres de Plutarque*, et ses *OEuvres morales*, Paris, 1567-74, 13 vol. in-8°. Les Vies ont été imprimées, en 1567, 6 vol. in-8°, auxquels on a joint un 7e vol., traduit de différens auteurs, par Allègre, imprimé la même année. Les OEuvres morales ont vu le jour en 1574, 7 vol. in-8°. II. Les *OEuvres de Cicéron* qu'il publia par parties, et qui seroient bien difficilement rassemblées. III. Le *Diodore de Sicile*, qui parut en 1530. IV. Le *Quintilien*, in-fol., 1542; édition très-rare et d'un grand prix. Vascosan parloit avec facilité la langue latine; il eut pour gendre Frédéric Morel, imprimeur, qui lui succéda, et mourut vers 1576.

* VASI (Joseph), peintre et graveur sicilien, passa toute sa vie à Rome, et y mourut en 1785. On a de lui, en italien, I. *Beautés de Rome, au-dedans et au-dehors, tant anciennes que modernes, avec tous les édifices, jardins et fontaines les plus remarquables, composant* 200 *gravures*,

Rome, 1761, 10 vol. in-fol. II. *Trésor saisi*, ou les *Basiliques*, *Eglises*, *Cimetières et autres édifices religieux de Rome*, ibid., 1778, 2 vol. III. *Itinéraire de Rome pour l'architecture, peinture et sculpture*, ibid., 1777.

I. VASQUEZ (Gabriel), jésuite espagnol, enseigna la théologie à Alcala avec réputation, et y termina sa carrière le 23 septembre 1604. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon en 1620, en 10 tomes in-folio. Ses confrères l'ont appelé le saint Augustin d'Espagne; mais les savans ont jugé que ce saint Augustin ne valoit pas celui de l'Afrique. Ses gros livres sont pleins de propositions pernicieuses. Il y enseigne que le pape, comme souverain juge de la foi, peut déposer un roi qui est tombé en faute ou dans l'erreur, le priver de ses états, les donner à un autre, et l'en mettre en possession s'il est besoin par la force des armes. Il soutient aussi que les ecclésiastiques ne sont pas sujets du roi.

II. VASQUEZ. *Voyez* AYLON.

III. VASQUEZ-GAMA. *Voy.* GAMA.

* VASSE (Guillaume), né à Paris le 14 mars 1721, mort en 1779, est auteur de plusieurs *Pièces* qui ont été insérées dans le Mercure de France et le journal de Verdun.

VASSE (Antoine-François de), sculpteur du roi, membre de l'académie royale de peinture et sculpture, étoit né à Toulon, et mourut à Paris en 1736, âgé de 53 ans. Il a *décoré* plusieurs églises de ses ouvrages.

VASSÉE (Jean) *Vasseus*, de Bruges, mort à Salamanque en 1560, est auteur d'une *Histoire d'Espagne* en latin, Salamanque, 1552, in-folio, qui a très-peu de lecteurs. On la trouve aussi dans l'*Hispania illustrata* du P. Schott.

† VASSELIER (Joseph), né à Rocroi en Champagne, fut envoyé à Lyon comme employé dans l'administration des postes, devint membre de l'académie de cette ville, et y mourut en 1798. Il s'étoit fait un grand nombre d'amis par son envie d'obliger, sa franchise et une gaîté inaltérable qui ne l'abandonna ni dans les douleurs de la goutte, dont il fut long-temps tourmenté, ni dans ses derniers instans. Avec une imagination riante et un goût décidé pour la poésie, celle-ci servit de distraction à ses travaux et à ses douleurs. Plusieurs des pièces de Vasselier furent attribuées à Voltaire, qui ne réclama pas contre cette paternité. Il est fâcheux que la Muse de Vasselier soit souvent plutôt une courtisane qu'une vierge chaste. On a recueilli après sa mort, en 3 vol. in-12, la plupart de ses vers, et ce recueil eût mérité plus d'estime et de succès s'il eût pu être mis entre les mains de tous les lecteurs. On peut juger de la versification de Vasselier par cette épigramme :

En faisant sa cour bassement
Dans tous les bureaux de la guerre,
Philinte obtint un régiment,
Et répétoit complaisamment :
« Pour le succès de mon affaire
« Je n'ai jamais fait un seul pas. »
C'est vrai, dit un vieux militaire :
Quand on rampe on ne marche pas.

* VASSELIN, littérateur, prononça, le 10 juin 1792, à la barre de la législature, un *Discours* dans lequel il attaqua Servan, ministre de la guerre, défendit la prérogative royale, et fit naître de grands débats dans l'assemblée. Un mem-

bre accusa le pétitionnaire d'être un des rédacteurs du journal de Paris et un des secrétaires de Duport-du-Tertre. Ayant survécu au régime de la terreur, il publia en juin 1796 un écrit ayant pour titre : *Respect à la propriété*, ou le *Seul point de ralliement des représentans aux représentés, et des gouvernés aux gouvernans*. Dans cet ouvrage, assez hardi, il parloit avec force en faveur des propriétés et du droit que doit avoir tout citoyen de quitter son pays lorsqu'il est menacé de grands désordres. Vasselin est mort en 1802.

* VASSES *ou* VASSÆUS (Jean), médecin, né à Meaux, et mort en novembre 1550, fut membre de la faculté de Paris, et en devint le doyen. Ses principaux ouvrages sont, I. *Hippocratis libri Epidemiorum primus, tertius et sextus, cum Galeni commentariis*, Parisiis, 1586, in-folio. II. *Ludovici Vassæi Catalaunensis in anatomen corporis humani tabulæ quatuor*, Lutetiæ, 1540, in-folio. On a quelquefois attribué ce dernier ouvrage à Louis Vassé de Catalogne; mais le mot *Catalaunensis* démentant cette opinion, tout porte à croire qu'il appartient à Jean Vassæus, qui fit une étude particulière de l'anatomie.

* I. VASSEUR (Louis le), médecin du 17e siècle, né à Paris, a laissé, I. *Sylvius confutatus, seu in pseudo-Schuylii veteris defensionem animadversiones*, Parisiis, 1673, in-12. II. *De sylviano humore triumphali epistolæ*, Leidæ, 1665, in-12.

* II. VASSEUR (Louis le), régulateur du chœur et chef des musiciens de Notre-Dame de Paris, avoit été élevé dans la maîtrise de la cathédrale de Senlis, où il devint enfant de chœur. De là il fut appelé à Orléans pour remplir, dans la cathédrale de cette ville, une place de musicien. En 1767 le chapitre Notre-Dame de Paris se l'attacha ; il prit les ordres, et fut nommé successivement bénéficier, diacre et chanoine de Saint-Jean-le-Rond. Une jolie voix, de la flexibilité et de la netteté dans l'organe, l'habitude de la musique et beaucoup de goût dans l'exécution lui avoient donné entrée au concert spirituel, où son emploi étoit de chanter des solos. Il est mort le 26 janvier 1807, âgé de 60 ans.

* VASSILACCHI (Antoine), né en 1556 à Milo, l'une des îles de l'Archipel, vint à Venise dès son enfance, et étudia la peinture sous Paul Véronèse. Ses progrès furent si rapides, que son maître, jaloux, dit-on, de ses talens, lui interdit son école. Il adopta le genre du Tintoret, et y réussit parfaitement. Vassilacchi mourut à Venise en 1619, et laissa un assez grand nombre d'*ouvrages*.

VASSOR (Michel le), né à Orléans, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il se distingua par son savoir et par la singularité de son caractère. Ses opinions lui ayant attiré quelques désagrémens, il quitta cette congrégation en 1690, se retira en Hollande l'an 1695, puis en Angleterre, où il embrassa la communion anglicane, et obtint une pension du prince d'Orange, à la sollicitation de Burnet, évêque de Salisbury. Il mourut en 1718, âgé de plus de 70 ans. On a de lui un *Traité de la manière d'examiner les différens de religion*, in-12. Mais il est principalement connu par une *Histoire de Louis XIII*, pleine de faits singuliers

et d'anecdotes curieuses qui parut en 20 volumes in-12, depuis 1710 jusqu'en 1721, à Amsterdam. On l'a réimprimée en 1756, en 7 volumes in-4°. L'auteur étoit chez milord Portland lorsqu'il en composa le premier volume. Avant que de le publier, il le communiqua à Jacques Basnage son ami, qui lui conseilla de ne point faire paroître cet ouvrage, qui est plutôt une satire violente contre les vivans et les morts, qu'une histoire, et qui est d'ailleurs extrêmement diffus, pesant et plein de maximes dangereuses. Le Vassor méprisa cet avis, et publia son livre. Milord Portland indigné le chassa de sa maison, et Basnage rompit entièrement avec lui. Ainsi pour un mauvais ouvrage il perdit sa fortune, ses protecteurs et ses amis. « Bayle disoit qu'il auroit mieux fait de rester où il étoit. » Les productions qu'il avoit enfantées, étant catholique, sont : un *Traité de la véritable religion*, Paris, 1688, in-4°, dans lequel on trouve quelques opinions singulières et des paraphrases sur saint Matthieu, sur saint Jean, sur les Epîtres de saint Paul. On lui doit aussi une *Traduction* en français, avec des Remarques, des Lettres et des Mémoires de Vargas, de Malvenda et de quelques évêques d'Espagne touchant le concile de Trente, in-8°.

VASSOULT (Jean-Baptiste), aumonier de madame la dauphine, né au village de Bagnolet près Paris, se distingua par son savoir. Il mourut à Versailles en 1745, âgé de 78 ans. On a de lui une *Traduction* de l'Apologétique de Tertullien, imprimée en 1714 et 1715, in-4° et in-12. Elle est estimée pour sa fidélité. Il est encore auteur des *Psaumes de David*, en forme de prières, dont le seconde édition est de Paris, 1733, in-12.

VAST (saint). *V.* WAST.

VASTEVILLE. *V.* MONCHRESTIEN.

VASTHI, femme d'Assuérus, roi de Perse, le même que Darius fils d'Hystaspes. Ce prince ayant fait à tout son peuple un grand festin pendant sept jours, ordonna, dans la chaleur du vin, de faire venir devant lui la reine Vasthi avec le diadème sur la tête pour faire voir sa rare beauté à tous les convives. Mais la reine croyant qu'il n'étoit ni de sa dignité, ni de sa modestie de se donner en spectacle sur la fin du repas à une multitude prodigieuse de gens dont plusieurs avoient la tête échauffée par le vin, refusa d'obéir. Assuérus irrité la répudia pour épouser Esther. Il est difficile de déterminer par l'histoire profane quelle étoit cette Vasthi. Les uns veulent que ce soit la même qu'Athosse, fille de Cyrus, qui épousa d'abord Cambyse, son propre frère, puis le Mage, et ensuite Darius. D'autres croient que Vasthi étoit la propre sœur d'Assuérus. Les Hébreux prétendent, dit dom Calmet, que ce qui porta Vasthi à désobéir au roi son époux, fut que ce prince vouloit qu'elle parût toute nue devant le peuple, et qu'elle ne put jamais se résoudre à cette turpitude. Mais ce fait paroît un conte, à moins qu'on ne suppose qu'Assuérus ne donnoit ses ordres que lorsqu'il étoit plongé dans le vin.

* VASTI (Jacques Roscius), de Reggio, élégant écrivain du 16e siècle, tint quelques années une école de langue grec-

que dans sa ville natale, et une de belles-lettres à Guastalla. On a de lui quelques *Discours* latins, imprimés à Parme.

VATABLE, *ou plutôt* WATEBLED *ou* GASTEBLED (François), professeur en langue hébraïque, étoit natif, non pas d'Amiens comme l'a cru le président de Thou, mais d'une petite ville de Picardie, nommée Gammache. François Ier le fit, en 1530 ou 1531, professeur en hébreu au collége royal qu'il venoit d'établir. Il avoit une si grande connoissance de cette langue, que les juifs même assistoient souvent à ses leçons publiques. Le grec n'étoit pas moins familier à Vatable. Il s'adonna à l'étude de l'Ecriture-Sainte, et l'expliqua avec beaucoup de succès. Robert Etienne ayant recueilli les notes qu'il avoit faites sur l'Ecriture dans ses leçons publiques, les imprima l'an 1545, dans son édition de la Bible de Léon de Juda, en 2 vol. in-8°; mais ces notes ayant été altérées comme on le croit par cet imprimeur, elles furent condamnées par la faculté de théologie de Paris. Les docteurs de Salamanque leur furent plus favorables, et les firent imprimer en Espagne avec approbation. Robert Etienne les défendit contre les théologiens de Paris, qui ne les avoient censurées qu'à cause de l'endroit d'où elles sortoient. Il est certain que, malgré leurs anathèmes, les explications de Vatable ont été très-estimées; elles sont claires, précises et naturelles. La dernière édition est de 1729, 2 vol. in-folio. On la doit aux soins de Michel Henry professeur d'hébreu au collége royal. Cet illustre savant mourut en 1547, laissant vacante l'abbaye de Bellozane qui fut donnée au célèbre Amyot. On a encore de lui une *Traduction* latine de quelques livres d'Aristote, qu'on trouve dans l'édition de ce philosophe donnée par Duval. Ce fut Vatable qui conseilla à Marot de traduire les psaumes en vers. Il l'aida même dans ce travail qui ne fait guère d'honneur aujourd'hui ni à l'un ni à l'autre. Vatable laissa deux disciples fameux, Jean de Salignac, gentilhomme du Périgord, et Jean Mercier, d'Usez. *V.* GUALTERUS.

VATACE. *Voyez* JEAN DUCAS, n° XLVI.

VATEAU. *V.* WATTEAU.

VATELET. *V.* WATELET.

* I. VATER (Christian), médecin, né à Jutterboch dans la Thuringe en 1651, et mort le 6 octobre 1732, prit ses degrés dans l'université de Wittemberg, et y occupa dans la suite une chaire. Il fut membre de l'académie impériale d'Allemagne, et médecin du prince régent. On a de lui, *Physiologia experimentalis*, Wittebergæ, 1701, 1712, in-4°.

II. VATER (Abraham), né en 1684, devint par son mérite professeur d'anatomie, de botanique et de médecine à Wittemberg sa patrie. Il avoit voyagé en Allemagne, en Angleterre et en Hollande, où le célèbre Ruysch, professeur à Amsterdam, lui donna des instructions particulières sur l'anatomie. Il lui apprit sur-tout l'art de ces belles injections qui étoit son grand talent. Vater profita si bien des leçons de Ruysch, qu'après avoir été son disciple il devint son émule. Cet habile homme mourut dans sa patrie en 1751, membre de l'académie des curieux de la nature, de la société royale

de Londres et de celle de Prusse. On a de lui un grand nombre de Dissertatious académiques, et quelques traités particuliers écrits en latin, entre lesquels on distingue, I. De l'*Utilité de l'Anatomie*. II. *Joannis Curvi Semmedi Pugillus rerum Indicarum*, Wittemberg, 1722, in-4°. III. *Catalogue des Plantes exotiques du Jardin de Wittemberg*, 1738. IV, *Description du cabinet de Ruysch et des principaux cabinets d'Histoire naturelle de l'Allemagne*. Il a laissé des *Préparations anatomiques* qui ne cèdent en rien à celles de Ruysch, et qui composent un cabinet magnifique. On en a donné la description sous ce titre, *Vateri Musæum anatomicum proprium*, in-4°.

* VATINIUS, consul romain, n'occupa cette dignité que peu de jours; ce qui fit dire plaisamment à Cicéron que sous le consulat de Vatinius il n'y avoit eu ni printemps, ni été, ni automne ni hiver. Le même orateur lui répondit, lorsqu'il se plaignoit de n'avoir pas reçu sa visite: « Je voulois vous la rendre pendant votre consulat, mais la nuit m'a empêché de le faire. »

VATRY (Jean), né à Reims le 21 octobre 1697, vint faire ses études à Paris, où il embrassa l'état ecclésiastique, et entra dans le séminaire des Trente-trois, école de laquelle sont sortis plusieurs savans distingués. Sa profonde connoissance de la littérature et de la langue grecque le fit nommer professeur au collége royal, et membre de l'académie des inscriptions en 1727. Les *Mémoires* de cette savante compagnie en renferment seize de Vatry, parmi lesquels on distingue ceux sur les progrès de la tragédie et de la comédie chez les Grecs, la fable de l'*Enéide*, le poëme épique, *Isocrate* et *Eschine*. Admirateur enthousiaste d'Homère et de Virgile, Vatry prit toujours dans leurs ouvrages le sujet de ses leçons. Il travailla aussi au *Journal des Savans*, jusqu'au moment où il perdit toutes ses idées par une attaque d'apoplexie, après laquelle il se survécut long-temps à lui-même, ayant oublié jusqu'à sa langue. Il est mort dans ce triste état le 16 décembre 1769.

* VATTEL (Emer de), *ou* DE WATTEL, fils de David de Vattel, bourgeois de Neufchâtel, ministre du saint Evangile dans la principauté de Neufchâtel, et de Marie de Montmollin, fille de Jean de Montmollin, conseiller d'état et trésorier général, naquit à Couvet dans ladite principauté le 25 avril 1714. Après avoir fait ses études, il alla à Berlin, où il se lia d'amitié avec M. Jordan, membre de l'académie de cette ville. Il se rendit à Dresde en Saxe, où il fut présenté à S. M. Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe, qui l'accueillit avec bonté. En 1741, il publia *Une Défense du système philosophique de Leibnitz, contre les objections et imputations de M. de Crousaz;* Cet ouvrage fut dédié à S. M. Frédéric-le-Grand, roi de Prusse. En 1740, il avoit publié à Neufchâtel des *Mélanges de Littérature*. En 1746 il publia à Paris un volume de *Pièces diverses de morale et d'amusement*. Ces deux ouvrages en prose ne sont pas sans mérite littéraire, et en ont beaucoup du côté de la morale et d'une philosophie aimable. En 1762 il publia des *Questions de Droit naturel*, espèce de commentaire fort bien raisonné du

grand ouvrage de Wolff, sur le droit de la nature. Mais ce qui a fait sa réputation d'auteur, et lui a marqué un rang distingué parmi les publicistes du premier ordre, c'est son *Droit des gens* ou *Principes de la loi naturelle*, *appliqués à la conduite et aux affaires des nations et des souverains*, publié à Neufchâtel en 1758, et qui a été traduit en plusieurs langues vivantes après plusieurs éditions. On reconnoît dans ce livre le savant, le philosophe, l'homme vraiment religieux, l'honnête homme et le bon citoyen. Ce fut après la publication de cet ouvrage qu'il fut rappelé à Dresde, et nommé conseiller privé de l'électeur de Saxe; il y étoit encore en 1765, mais le travail ayant affoibli sa santé, il revint à Neufchâtel et y mourut en 1767 à l'âge de 53 ans, regretté de sa famille et de ses nombreux amis. Il avoit épousé en Saxe Mlle Marianne de Chêne, d'une famille française établie à Varsovie, dont il n'eut qu'un fils à Dresde, le 6 fév. 1765.

I. VATTEVILLE (l'abbé de), d'une famille illustre de Berne, dont une branche s'établit en Franche-Comté du temps de la réformation, fut d'abord colonel du régiment de Bourgogne pour le roi d'Espagne Philippe IV, et se distingua par plusieurs actions d'éclat. Un passe droit qu'on lui fit le détermina à prendre l'habit de chartreux. Mécontent bientôt de son nouvel état, il s'évada de son monastère après avoir tué le prieur. Il eut ensuite diverses aventures, et finit par se retirer dans les états du grand-seigneur, où il prit le turban. Etant entré dans le service, il montra sa valeur dans quelques occasions, devint bacha et obtint le gouvernement de quelques places dans la Morée, pendant la guerre de la république de Venise contre la Porte Ottomane. Cette circonstance lui fit naître l'idée de rentrer dans sa patrie. Il négocia secrètement avec les Vénitiens, qui obtinrent de Rome l'absolution de son changement de religion, sa sécularisation et un bénéfice considérable en Franche-Comté. Ce fut à ces conditions qu'il leur livra les places dont il étoit le maître. De retour dans sa province au moment où Louis XIV cherchoit à l'envahir, il servit assez utilement la France pour obtenir deux riches abbayes et le haut doyenné du chapitre de Besançon. Il y vivoit en grand seigneur, ayant un équipage de chasse, une table somptueuse, craint et respecté, du moins à l'extérieur. Il mourut en 1710, âgé de plus de 90 ans. Pelisson le peint ainsi dans son Histoire de la conquête de la Franche-Comté en 1668: « Un tempérament froid et paisible en apparence, ardent et violent en effet; beaucoup d'esprit, de vivacité, d'impétuosité au-dedans; beaucoup de dissimulation et de retenue au-dehors; des flammes couvertes de neige et de glace; un grand silence ou un torrent de paroles propres à persuader; renfermé en lui-même, mais comme pour en sortir au besoin avec plus de force; le tout exercé par une vie pleine d'agitations et de tempêtes propres à donner plus de fermeté et de souplesse à l'esprit. On trouve dans l'édition des œuvres de Duclos, publiées à Paris en 1806, une notice sur la vie de cet homme extraordinaire. Le baron de Vatteville qui fut ambassadeur à Londres, étoit son frère: c'é-

toit un homme adroit et habile; mais sa vie ne fut pas agitée comme celle du doyen de Besançon, dont il avoit le génie sans néanmoins en avoir l'emportement.

VATTIER (Pierre), né à Lisieux dans le dix-septième siècle, se fit médecin, devint conseiller de Gaston duc d'Orléans, et abandonna la médecine pour cultiver la langue arabe. Nous lui devons une traduction française du *Timur*, et celle des *Califes mahométans d'Elmacinus*. Cette version parut à Paris en 1657. On a aussi de lui, *Elégie de Thograi*, Paris, 1660, in-8°. Ses traductions sont fautives en bien des endroits. Vattier mourut en 1670, avec la réputation d'un habile arabisant.

VAU (Louis le), architecte français, mort à Paris en 1670, âgé de 58 ans, apportoit au travail une assiduité et un génie actif qui lui firent entreprendre et exécuter de grandes choses. Il remplit avec distinction la place de premier architecte du roi. Ce fut sur ses dessins qu'on éleva une partie des Tuileries, la porte de l'entrée du Louvre et les deux grands corps de bâtimens qui sont du côté du parc de Vincennes. Il donna les plans de l'hôtel de Colbert, de l'hôtel de Lionne, du château de Vaux-le-Vicomte et les dessins du collége des Quatre-Nations, exécutés par Dorbay son élève, etc.

I. VAVASSEUR. *V.* MASSEVILLE.

† II. VAVASSEUR (François), jésuite, né en 1605 à Paray dans le diocèse d'Autun, devint interprète de l'Ecriture sainte dans le collége des jésuites à Paris, où il finit ses jours le 14 décembre 1681. Le P. Vavasseur, plein de la lecture des auteurs du siècle d'Auguste, s'est principalement distingué sur le parnasse latin; mais il est plus recommandable par l'élégance et la pureté du style que par la vivacité des images et l'élévation des pensées. Le père Lucas son confrère publia le recueil de ses poésies, 1683, in-8°. On y trouve, I. Le *Poëme* héroïque de Job. II. Des *Poésies* saintes. III. Le *Theurgicon* en quatre livres, ou les *Miracles de Jésus-Christ*. IV. Un recueil d'*Elégies*. V. Un de *Pièces épiques*. VI. Trois livres d'*Epigrammes*, dont plusieurs manquent de sel. Ce qui rend ses épigrammes fades, c'est qu'elles roulent sur des louanges; et la satire est plus propre pour l'épigramme. Elle plaît sur-tout davantage au lecteur malin. Les bons critiques reprochent à ses autres poésies une exactitude trop scrupuleuse, qui est plus d'un grammairien que d'un poète. Ses vers sentent quelquefois la contrainte. Ses autres ouvrages ont été recueillis à Amsterdam, 1705, in-folio. Ils renferment, I. Un *Commentaire* sur Job. II. Une *Dissertation* sur la beauté de Jésus-Christ, où l'on trouve quelques puérilités: il prétend que Jésus-Christ tenoit un milieu entre la laideur et la beauté. III. Un traité *De ludicrâ dictione* ou du style burlesque, contre lequel il s'éleva avec force. Il y montre qu'aucun auteur ni grec, ni latin, ne s'est servi de ce style. Il passe en revue tous les écrivains anciens dont les ouvrages sont semés de plaisanteries, et il en juge avec beaucoup de sagacité. IV. Un Traité de l'*Epigramme* qui offre quelques bonnes réflexions. Ce *Traité*, ainsi que ses trois livres d'*Epigrammes*, furent imprimés à Paris en 1672,

in-8°. V. Une *Critique* de la poétique du père Rapin, pleine d'humeur et même de mauvaise foi. Elle est en français, et ce langage-là ne lui étoit pas aussi familier que le latin: autant celui-ci est pur et élégant, autant l'autre est désagréable. Une autre *Critique*, de Godeau, évêque de Vence, publiée en 1650, in-8° de 128 pages sous ce titre: *Antonius Godellus episcopus Grassensis an elogii Aureliani scriptor idoneus idemque utrùm poeta.* Critique sans sel.

†VAUCANSON (Jacques de), célèbre mécanicien, pensionnaire de l'académie des sciences, naquit à Grenoble le 24 février 1709. Son goût pour la mécanique se déclara dès sa plus tendre enfance, et le hasard développa chez lui, comme chez Pascal, le talent que la nature lui avoit donné. Sa mère le conduisoit souvent chez une de ses amies: pendant leurs conversations le jeune Vaucanson restoit à s'ennuyer dans la chambre voisine. Une pendule qui s'y trouvoit attira bientôt ses regards, il s'attacha à découvrir le jeu des pièces. Cette idée le poursuivit par-tout; enfin, au bout de plusieurs mois, il parvint à saisir le mécanisme de l'échappement. Dès ce moment toutes ses idées se tournèrent vers la mécanique. Il fit en bois une très-bonne horloge, et pour décorer l'oratoire de sa mère, il exécuta des petits anges qui agitoient leurs ailes, et des prêtres automates qui imitoient parfaitement les cérémonies de la messe, ce qui charma tout le clergé de Grenoble. Il quitta cette ville pour fixer quelque temps son séjour à Lyon; mais le désir d'augmenter ses connoissances en conversant avec les savans lui fit bientôt entreprendre le voyage de Paris. Quelques jours après son arrivée, la statue d'un joueur de flûte qui orne le jardin des Tuileries attira son attention; son imagination s'échauffe; tout-à-coup il se sentit frappé de l'idée de faire exécuter des airs par une statue semblable. Un de ses oncles, instruit de ce projet, le menaça de le faire enfermer s'il y persistoit. Vaucanson, pour éviter un ridicule à son oncle, prit le parti de voyager, et ne revint à Paris que trois ans après. Il profita d'une maladie cruelle et longue pour s'occuper de son flûteur. Sans aucune correction, sans aucun tâtonnement, la machine tout entière résulta de la combinaison des pièces qu'il avoit fait exécuter en sortant de son lit. Cet automate introduit réellement dans sa flûte un souffle que le mouvement des doigts modifie avec justesse, et il exécutoit dix airs avec précision. Ce fut en 1738 que l'auteur parut à Paris avec cet étonnant androïde, dont il donna la description dans un *Mémoire* imprimé, et approuvé avec éloge par l'académie des sciences. Si ce Mémoire, au lieu d'être l'exposition d'une machine exécutée, avoit été le projet d'une machine à faire, combien de gens l'auroient regardé comme chimérique! A cette machine succéda bientôt un automate qui jouoit à-la-fois du tambour et du galoubet; il exécutoit une vingtaine d'airs, menuets, rigodons ou contre-danses. On vit deux canards qui barbotoient, mangeoient, alloient chercher le grain, le saisissoient dans l'auge, et le digéroient. Il fit pour la représentation de la tragédie de Cléopâtre, par Marmontel, un aspic qui s'élançoit en sifflant sur le sein de l'actrice. Ce nouveau Prométhée ne se borna

pas à ces automates, qui, en servant à sa gloire, auroient été inutiles à l'humanité; il dirigea ses talens vers l'utilité publique. Il construisit des moulins pour la soie, qui, en simplifiant la main-d'œuvre, donnent aux organsins une préparation plus parfaite. Il inventa un métier sur lequel un enfant pouvoit faire les plus belles étoffes et rivaliser avec le meilleur ouvrier. Ayant trouvé des imperfections essentielles dans les tours à tirer la soie, il y remédia par une nouvelle machine; mais la routine, ce vieux préjugé du peuple et des sots, qui ont autant de peine à la quitter qu'un aveugle à se dessaisir de son bâton; cette routine inflexible empêcha l'usage de son tour, qui auroit donné à la soie plus de solidité, d'égalité et d'éclat. Ce fut à Lyon qu'il établit ses inventions économiques; mais comme elles rendoient inutiles une foule de bras, les ouvriers s'ameutèrent, et le célèbre inventeur manqua payer de ses jours son génie et son zèle. Il ne se vengea de cette injustice que par une plaisanterie fort ingénieuse. Le gouvernement l'avoit consulté dans une discussion où l'on faisoit valoir l'intelligence peu commune que devoit avoir un ouvrier en étoffes de soie. Il répondit par une machine avec laquelle un âne exécutoit une étoffe de cette nature. En 1740 il fut appelé par le roi de Prusse; mais il refusa les offres que lui faisoit ce prince, juge éclairé du mérite. Peu de temps après le cardinal de Fleury lui confia l'inspection des manufactures de soie. Au milieu de tous ces travaux, Vaucanson suivoit en secret une idée à l'exécution de laquelle le roi s'intéressoit: c'étoit la construction d'un automate dans l'intérieur duquel devoit s'opérer tout le mécanisme de la circulation du sang; mais les lenteurs qu'éprouva l'exécution des ordres de S. M. dégoûtèrent Vaucanson. Le ministre lui fit de nouvelles propositions qu'il refusa d'accepter, craignant les mêmes lenteurs. Vaucanson posséda toutes les vertus privées auxquelles les hommes peuvent prétendre. Attaqué, plusieurs années avant sa mort, d'une maladie longue et cruelle, Vaucanson conserva son activité jusqu'au dernier moment. Il mourut le 21 novembre 1783. « Ne perdez point de temps, disoit-il aux ouvriers, je ne vivrai peut-être pas assez long-temps pour expliquer mon idée en entier. Il faisoit alors exécuter la machine qu'il avoit inventée pour composer sa *Chaîne sans fin*. Voltaire a dit de ce célèbre mécanicien :

Le hardi Vaucanson, rival de Prométhée,
Sembloit, de la nature imitant les ressorts,
Prendre le feu des cieux pour animer les corps.

† VAUCEL (Louis-Paul du), auteur janséniste, fils d'un conseiller d'Evreux, avoit été avocat avant que d'embrasser l'état ecclésiastique. Ses connoissances dans les langues, dans le droit et dans les affaires, lui firent un nom. Pavillon, évêque d'Aleth, voulut l'avoir auprès de lui en qualité de chanoine et de théologal de sa cathédrale. Du Vaucel fut d'un grand secours à ce prélat et lui servit comme de secrétaire; mais tandis qu'il l'aidoit dans ses dépêches et dans les mémoires touchant l'affaire de la Régale, il reçut une lettre de cachet qui le reléguoit à Saint-Pourçain dans l'extrémité de l'Auvergne. Après quatre années de captivité il passa en Hollande en 1681, auprès d'Arnauld qui l'envoya à Rome, où il fut fort utile à ce docteur et

à ses amis. Le pape le chargea en 1694 des affaires de la mission de Hollande. DuVaucel quitta Rome après y avoir demeuré près de dix ans. Il parcourut la plupart des villes d'Italie, et alla mourir à Maestricht le 22 juillet 1715. On a de lui, I. Un *Traité de la Régale*, qu'il envoya à Favoriti qui le fit traduire en italien, puis en latin, sous ce titre : *Tractatus generalis de Regalià, è gallico latinè redditus, auctior et emendatior*, 1689, in-4°. II. *Breves considerationes in doctrinam Michaëlis de Molinos*, in-12. III. Plusieurs *Lettres*, *Mémoires*, etc., sous le nom de Pavillon évêque d'Aleth dans le temps qu'il servoit de secrétaire à ce prélat. IV. plusieurs *Ecrits* sous des noms supposés, dans des recueils d'autres auteurs, etc.

VAUCELLES (Macé *ou* Matthieu de), poète et imprimeur au Mans, se distingua tout à la fois par ses éditions et ses poésies. Il existoit en 1539.

* VAUCHELET (Auguste), né à Paris le 21 octobre 1792, mort le 6 novembre 1810. Dès son enfance, il avoit montré un goût décidé pour le dessin, particulièrement pour l'architecture: son père l'avoit confié à MM. Percier et Fontaine, architectes de l'empereur. Leurs soins ne furent pas sans succès, car à quinze ans et demi, le jeune homme obtint une médaille d'encouragement, et huit autres médailles ne tardèrent pas à être la récompense de son application et de ses progrès. Il avoit 16 ans et demi lorsque la classe des beaux arts de l'institut l'admit à concourir pour le grand prix de Rome; il en avoit 17 et demi lorsqu'elle lui accorda l'honneur de concourir pour l'un des grands prix d'architecture : Le sujet étoit *une bourse* pour une ville *maritime du premier ordre*; le concours fut jugé le 15 septembre, et l'unanimité des suffrages proclama Auguste Vachelet comme ayant mérité le second prix : triomphe jusqu'alors sans exemple dans un âge si peu avancé. Il reçut le prix le 6 octobre dans la séance publique et extraordinaire tenue par l'institut, et le 6 novembre 1810 la couronne qui avoit orné son front, ses camarades la demandèrent à ses parens pour orner son tombeau. Il a succombé, en deux jours, à une inflammation d'entrailles, occasionnée par un travail trop ardent et trop suivi ; le président et plusieurs membres de l'institut ont honoré ses obsèques. Ce jeune et vertueux jeune homme étoit un modèle de piété, de dévouement filial; il employoit tous ses apointemens à secourir son père et sa mère, et se chargeoit de l'éducation de l'un de ses frères. MM. Percier et Fontaine ont assuré que si la mort n'avoit pas moissonné le jeune Vauchelet, il seroit devenu l'un des plus célèbres dans l'art de l'architecture. L'un de ses frères suit la même carrière, et annonce les plus brillantes dispositions.

* VAUCHER (Matthieu), né à Poligny au commencement du 16e siècle, fut créé héraut d'armes par l'empereur Charles-Quint, sous le nom de *Franche-Comté*, et se distingua dans la guerre que ce prince soutint, en 1546, contre les protestans d'Allemagne. Il a *traduit* de l'espagnol en français les Commentaires de dom Louis d'Avila, Anvers, 1540 et 1550.

* VAUCHOT (Prudent), né à Faucogney en Franche-Comté, entra dans l'ordre des capucins ; il

a composé un *Mémoire sur la maladie qui attaquoit les vignes de Franche-Comté*, qui a été fort estimé ; on en parle avec éloge dans la dernière édition du Théâtre d'agriculture d'Olivier de Serres. Cependant ce Mémoire a été vivement critiqué par l'abbé Barruel de Besançon. Cette critique remplie de sel et de bonnes plaisanteries a eu beaucoup plus de vogue que le Mémoire. Le père Prudent est encore auteur de la *Vie de sainte Claire*, Paris, 1782, in-12, ouvrage qui a eu du succès, sur-tout près des personnes pour lesquelles il a été composé. Cet auteur est mort à l'hôpital de Besançon en 1790.

VAUDEMONT (Antoine.) *Voy.* GUISE, n° I. *et* RENÉ, n° I.

* VAUDREUIL (L. P., marquis de), lieutenant-général des armées navales de France, entra au service de la marine en 1741, sous les auspices d'un père qui, par des actions d'éclat, avoit déjà mérité d'y tenir un rang distingué. En 1756 il ramenoit du Canada un convoi sous l'escorte de la frégate l'Aréthuse, lorsqu'il fut rencontré par un vaisseau et deux frégates ennemies; il fait signal à la flotte de forcer de voile vent-arrière, se met en présence des deux frégates anglaises, et le combat s'engage. La flotte fut bientôt hors de danger, et l'action continua de la part de Vaudreuil avec une telle intrépidité, que le vaisseau anglais, qui jusque-là avoit été spectateur, fut obligé d'y venir prendre part pour la terminer. Vaudreuil, quoique blessé pendant le combat, continua de commander seul, jusqu'au moment où il amena son pavillon. Les honneurs qu'il reçut en Angleterre prouvèrent que sa défaite étoit plus honorable pour lui qu'une victoire à forces égales. C'est sur-tout dans la guerre d'Amérique que Vaudreuil se couvrit de gloire. Il se distingua d'abord au combat d'Ouessant en 1778 ; et en 1779 il fut chargé d'une expédition au Sénégal, où il fit pour 7 ou 8 millions de prises. Il alla ensuite se joindre à l'armée du comte d'Estaing. A son retour le roi voulut le nommer au commandement de l'île de Saint-Domingue. « Je ne puis accepter cette mission, répondit-il au ministre : le seul poste d'honneur pour un officier de la marine, en temps de guerre, est un vaisseau. » En 1780 il partit pour les Antilles, chargé d'escorter un transport considérable, fut attaqué par l'amiral Kempelfelt, et parvint par une manœuvre habile à sauver son convoi et à se rendre sans accident à la Martinique. Après s'être battu en héros sur le Triomphant à la malheureuse journée du 10 avril 1782, dans laquelle commandoit M. De Grasse, il recueillit les débris de l'armée française, et conduisit 19 vaisseaux ennemis qui gênoient sa navigation, et s'empara des comptoirs britanniques établis daus la baie d'Hudson. A la paix qui proclama l'indépendance des Américains, Vandreuil, de retour dans sa patrie, fut fait grand'-croix de l'ordre militaire de Saint-Louis, puis nommé en 1789 député de la noblesse du bailliage de Castelnaudary aux états-généraux; il fut à l'assemblée nationale un des membres les plus prononcés du côté droit, parla quelquefois sur des objets relatifs à la marine, et signa les protestations des 12 et 15 septembre de l'année 1791. Il émigra. Au moment de son départ il reçut une lettre du ministre Bertrand, qui l'invitoit à revenir prendre son rang

et à désavouer plusieurs autres protestations qu'il avoit faites ; mais il répondit d'une manière négative et passa en Angleterre. Après dix ans d'absence il rentra en France après le 18 brumaire, et y mourut le 14 décemb. 1802, à l'âge de 79 ans.

VAUGE ( Gilles ), prêtre de l'Oratoire, natif de Beric au diocèse de Vannes, enseigna les humanités et la rhétorique avec distinction, puis la théologie au séminaire de Grenoble. Le cardinal Le Camus, évêque de cette ville, et Mont-Martin son successeur, firent un cas particulier de ses lumières et de ses vertus. Le P. Vauge, accablé par le travail et les années, se retira en la maison de l'Oratoire de Lyon, où il mourut dans un âge avancé en 1739. Ses ouvrages sont, I. Le *Catéchisme de Grenoble*. II. Le *Directeur des ames pénitentes*, 2 vol. in-12. III. Deux *Dialogues* sur les affaires du temps très-peu intéressans. IV. Un *Traité de l'Espérance chrétienne*, contre l'esprit de pusillanimité et de la défiance, et contre la crainte excessive, in-12. Cet ouvrage où l'auteur développe une saine logique, est écrit assez correctement, il a été traduit en italien par Louis Riccoboni.

VAUGELAS. *V.* FAVRE, n° II.

* VAUGHAN ( sir John ), jurisconsulte anglais, connu par les *Rapports* qui portent son nom, se distingua sous les règnes de Charles I<sup>er</sup> et de Charles II. Il fut constamment lié avec le célèbre Selden, qu'il compta dans le petit nombre de ceux qui eurent pour lui de l'estime et de l'amitié; car Vaughan étoit hautain, soupçonneux et d'un orgueil insupportable. On rendoit justice à ses talens, mais on ne l'aimoit pas. Il fut nommé lord chef de justice des *communs plaids*, et mourut en 1674.

VAUGIMOIS ( Claude FYOT de ), supérieur du séminaire de Saint-Irenée de Lyon, de la société littéraire-militaire, mort en 1759, étoit d'une bonne famille de Bourgogne. On a de lui quelques *Ouvrages de piété* qui ont assez de cours.

VAUGONDY. *V.* ROBERT, XXII.

VAUMORIÈRE ( Pierre DORTIGUE, sieur de ), gentilhomme d'Apt en Provence, vint à Paris, où son esprit lui mérita la place de sous-directeur d'une académie ou plutôt d'un tripot littéraire formé par l'abbé d'Aubignac. Il mourut en 1693, fort pauvre. Sa probité, sa politesse et son enjouement lui firent plus de partisans que ses livres. Mademoiselle de Scudéri en a fait un portrait qui ressemble un peu à celui des héros de ses romans. « Sa moindre qualité, dit-elle, étoit son bel esprit. Il brilloit par-tout; mais il étoit encore plus honnête homme qu'il n'étoit homme de lettres. Il avoit l'esprit vif, les sentimens naturels et nobles, les idées justes et distinctes, les expressions gaies et hardies, les manières douces et engageantes, le cœur au-dessus de son pouvoir et de son état. Généreux, empressé, noble, prévenant, ne connoissant d'autre intérêt que celui de ses amis, et d'autre plaisir que celui d'en faire, il n'avoit rien à lui; tous ceux qui le connoissoient étoient plus maîtres de son bien que lui-même. Il disoit toujours que *l'argent et le cœur ne sont bons que lorsqu'on les donne*; à quoi il ajoutoit *que c'étoit un moindre mal d'être dupe que de craindre toujours d'être dupé*... Dans un âge fort avancé

il conservoit tout le feu d'une belle jeunesse ; il étoit enjoué et galant dans la société, modeste avec les gens d'esprit, réjouissant et solide avec les jeunes gens. Toujours doux, toujours poli, toujours agréable en toutes sortes de sociétés, il portoit la joie et le plaisir avec lui. Sa seule présence avoit l'art de réveiller une conversation assoupie. » On a de lui, I. *L'Art de plaire dans la conversation*, in-12, assez bon. II. Un recueil assez mal choisi, en 4 vol. in-12, de *Harangues sur toutes sortes de sujets*, avec l'*Art de les composer*. III. Un *Recueil de lettres* avec la *manière de les écrire*, 2 volum. in-12. IV. Un grand nombre de *Romans*, verbeux et sans vraisemblance. *Le Grand Scipion*, 4 vol. in-8° ; les cinq derniers volumes du *Pharamond* qui en a 12 in-8° ; *Diane de France*, in-12 ; *La Galanterie des Anciens*, 2 vol. in-12 ; *Adélaïde de Champagne*, 2 vol. in-12 ; *Agiatis*, 2 vol. in-12. Ce rival du fécond Scudéri, dont il étoit l'admirateur et l'ami, n'a pas eu autant de réputation que lui. Il avoit dessein de mettre l'histoire de France en dialogues, et de faire parler chaque personnage suivant son caractère ; mais pour un tel projet il falloit un écrivain au-dessus de la médiocrité de Vaumorière.

VAUQUELIN. *Voy.* Fresnaye (la), *et* Iveteaux.

† VAURE (N. du), du Dauphiné, ancien officier de cavalerie, a donné au théâtre françois, en 1728, la comédie du *Faux Savant*, en 3 actes et en prose, dont la représentation fait encore plaisir. Elle a été reprise en 1769. Le rôle de Préville en assura alors le succès. On a encore de lui une autre comédie, intitulée *L'Imagination*, en un acte et en prose, suivie d'un divertissement, dans laquelle on ne trouve ni imagination ni goût.

* VAUTIER (François), docteur en médecine, né en 1589 dans la ville d'Arles, et mort en 1652, étudia à Montpellier, et vint à Paris, où il fut bientôt premier médecin de la reine Marie de Médicis. En 1631 il fut enveloppé dans la disgrace des ennemis de Richelieu, et emprisonné à Senlis. Quelque temps après on le transféra à la Bastille pour lui ôter toute communication avec la reine-mère. Celle-ci, étant tombée dangereusement malade en 1633, demanda son médecin avec les plus vives instances ; mais on ne lui rendit la liberté qu'au bout de 12 ans, à la mort du cardinal de Richelieu, tant on redoutoit son caractère intrigant. Il devint par la suite premier médecin de Louis XIV, et s'acquitta de cette charge avec beaucoup d'honneur. Vautier étoit partisan de l'émétique, du quinquina et du laudanum, dont l'usage étoit alors assez mal accueilli.

† VAUVENARGUES (Luc Clapiers de), né à Aix le 10 août 1715, d'une famille noble de Provence, servit de bonne heure et fut long-temps capitaine au régiment du roi, infanterie. La retraite de Pragues pendant trente lieues de glaces lui causa des maladies cruelles qui l'obligèrent de quitter le service. Il fut très-regretté par ses compagnons d'armes qui l'appeloient leur père. Il se destinoit aux négociations lorsque la petite vérole accrut ses infirmités et le priva presque entièrement de la vue. Un petit nombre d'amis et l'étude de la morale furent ses consolations dans ses souffrances. Ami des

hommes et de la vertu, il mettoit le vice au rang des malheurs; mais sans s'emporter contre les vicieux, il tâchoit de les ramener par l'honnêteté des manières et la douceur de la persuasion. Lorsqu'il se vit près de son terme, il se prépara à cette dernière scène de la vie par les sentimens d'un chrétien et la confiance d'un philosophe. Il mourut en 1747. A l'âge de 25 il possédoit la vraie philosophie et la vraie éloquence, sans autre étude que le secours de quelques bons livres. Nous avons de lui une *Introduction à la connoissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes* : ouvrage qui vit le jour en 1746, in-12, à Paris. La solidité et la profondeur sont le caractère de ce livre. Il est plein d'excellentes choses, à quelques réflexions près qui tiennent du paradoxe ou qui mal entendues pourroient être contraires à la religion. Ce n'étoit pas l'intention de l'auteur, qui pensoit du moins sur la fin de ses jours plutôt comme Fénélon dont il étoit l'admirateur, que comme Voltaire dont il étoit l'ami. Au milieu de ses infirmités il éleva son cœur vers le Dieu qui le frappoit, et lui adressa une prière éloquente, digne de Bossuet et de Pascal. On la trouve dans son livre. Vauvenargues n'avoit jamais appris le latin. On a recueilli plusieurs de ses mots, tels que ceux-ci : La raison nous trompe souvent plus que la nature. — La haine des foibles est bien moins dangereuse que leur amitié. — Les grandes pensées viennent du cœur. — Le courage est la lumière de l'adversité. — La stérilité du sentiment nourrit la paresse. — Celui qui a un grand sens sait beaucoup. — Le terme de l'habileté est de gouverner sans la force. En 1797 M. de Fortia a publié une édition des *OEuvres* de Vauvenargues, en 2 vol. in-12, dans lesquels on trouve plusieurs opuscules de l'auteur qui n'avoient jamais été publiés, et surtout des *Réflexions* sur quelques écrivains français qui sont pleines de justesse et de goût. En 1806 il a paru à Paris une édition des *OEuvres* complètes de Vauvenargues, augmentée de plusieurs morceaux inédits et de notes critiques, grammaticales, précédée d'une notice sur la vie et les écrits de Vauvenargues, 2 vol. in-8°, publiée par M. Sicard, membre de l'institut.

† VAUVILLIERS (Jean-François), né d'une famille originaire de Noyers en Bourgogne, eut pour père Jean Vauvilliers, professeur d'éloquence à l'université de Paris, et de langue grecque au collége royal. On connoît de lui plusieurs discours latins, entre autres, *De præstantiâ græcarum litterarum, etc.* Le fils fit d'assez bonnes études pour pouvoir suppléer son père, professeur d'éloquence à l'université de Paris, dans un âge voisin de l'enfance. En 1767 il fut nommé adjoint à Vatry qui professoit le grec au collége royal de France, et il remplit pendant plus de vingt ans la même fonction. La révolution française vint interrompre ses travaux, et Paris le nomma lieutenant de maire et le chargea en cette qualité de son approvisionnement. La tâche étoit difficile ; les grains avoient été resserrés par la cupidité et la crainte. Vauvilliers risqua plusieurs fois sa vie pour apaiser le peuple et empêcher ses attentats. Son dévouement fut mal récompensé : les démocrates lui reprochèrent ses opinions trop favorables, disoient-ils, à

l'ancien régime. Vauvilliers donna sa démission ; mais il fut bientôt arrêté et traduit devant divers tribunaux, où il eut le bonheur d'être acquitté. Nommé membre du conseil des cinq-cents, il fut proscrit au 18 fructidor et obligé de fuir sa patrie. Paul I$^{er}$ lui écrivit en Suisse une lettre flatteuse pour l'engager à se rendre à Pétersbourg, où il l'avoit nommé membre de l'académie. Vauvilliers s'y rendit; mais la température d'un climat rigoureux, joint à ses chagrins intérieurs, abrégèrent ses jours qui finirent le 23 juillet 1800. Il avoit alors 64 ans. Vauvilliers parloit avec intérêt, sur-tout en improvisant. Il joignoit à la simplicité des mœurs une philosophie douce et le mépris de la fortune. Tous ses biens saisis à Paris ne rendirent que 1800 livres ; et il a laissé à peine en Russie de quoi fournir à ses obsèques. On lui doit, I. *Essai sur Pindare*, 1772, in-12. C'est la meilleure traduction que nous ayons de ce poète. Il est fâcheux qu'elle ne soit pas entière. Les notes grammaticales prouvent une très-grande érudition. II. *Extraits* de divers auteurs grecs à l'usage de l'école militaire, 1788, 6 vol. in-12. III. *Lettres sur Horace*, 1767, in-12. IV. Continuation de l'*Abrégé de l'histoire universelle*. V. *Examen historique du gouvernement de Sparte*, 1769, in-12. Cet ouvrage le fit recevoir en 1782 à l'académie des inscriptions. VI. Il a fourni des *Notes* à l'édition de Plutarque par Brotier, et a travaillé aux *Notices* des manuscrits de la bibliothèque impériale. Il doit avoir laissé en manuscrit un travail considérable sur les sociétés politiques, et une traduction entière de Pindare.

* I. VAUX (Nicolas lord), donna de grandes preuves de sa bravoure et de ses talens militaires à la bataille de Stoke en 1487, où il eut l'honneur d'être nommé chevalier. Au mariage du prince Arthur, fils de Henri VII, il se distingua par la richesse de sa mise par-dessus toute la noblesse. Il étoit vêtu d'un manteau de pourpre, enrichi de diamans, et portoit une chaîne d'or de la valeur de huit cents nobles d'or. Il accompagna Henri VIII dans son entrevue avec François I$^{er}$, et reçut de son souverain le titre de baron. Il mourut dans le comté de Northampton en 1492 : il fut auteur de quelques poésies assez médiocres, intitulées le *Paradis des belles devises*.

II. VAUX (Noël DE JOURDA, de), né en 1705 d'une famille noble du Gévaudan, passa par tous les grades militaires, et parvint par son courage, son amour de la discipline et son activité militaire, au bâton de maréchal de France en 1783, et à la place de commandant de la Franche-Comté. Envoyé en 1788 dans le Dauphiné, où les changemens dans la magistrature avoient fait naître des troubles, il s'y conduisit avec autant de prudence que de fermeté. Il mourut à Grenoble le 14 septembre de la même année, laissant deux filles et un neveu qui porte son nom. Il s'étoit trouvé à dix-neuf siéges, dix combats et quatre batailles. La France lui dut la conquête de la Corse en 1769. La sévérité qu'il déploya dans cette île fut taxée de cruauté par plusieurs de ses habitans ; mais la plupart de ceux qui se plaignirent avoient donné lieu par des atrocités à de tristes représailles. Les soldats français ne voyoient en lui qu'un homme juste, distribuant les peines et

les récompenses avec une équité impartiale.

III. VAUX. *Voy.* Devaux.

† VAUX-CERNAY) Pierre de), religieux de l'ordre de Citeaux, dans l'abbaye de Vaux-Cernay près de Chevreuse, écrivit vers l'an 1216 l'*Histoire des Albigeois*. Nicolas Camusat, chanoine de Troyes, donna en 1615 une bonne édition de cet ouvrage. Il manquoit au moine Pierre de Vaux-Cernay la première qualité exigée dans un historien, l'impartialité. Partisan zélé de la cour de Rome, de Simon de Montfort, des inquisiteurs et d'autres assassins et spoliateurs des Albigeois, il donne, dans son Histoire, une idée affreuse de sa moralité, de celle de la plupart des prêtres et prélats de son temps; il raconte comme des actes de vertus des crimes révoltans. En parlant d'un trait de la plus lâche perfidie commise par le légat du pape, il s'écrie dans un transport aveugle: « O fraude pieuse! ô piété frauduleuse du légat. » *O legati fraus pia! ô pietas fraudulenta.* *V.* Simon de Montfort *et* Arnaud Amalric.

VAUXELLES, *Voy.* Bourlet.

VAUZELLE (Pierre), *Voyez* Honoré de Sainte-Marie, nº IV.

I. VAUZELLES (Jean de), attaché à l'église de Lyon, composa une *Histoire évangélique* et un livre *sur l'humanité* de J. C., qu'il dédia à la reine de Navarre, sœur de François Ier. Il mettoit à la tête de ses écrits cette devise: « Crainte de Dieu vaut zèle, » par allusion à son nom. Il mourut vers l'an 1557.

II. VAUZELLES (Matthieu de), neveu du précédent, avocat général au parlement de Dombes, publia un *Traité sur les péages*, plein, dit La Croix du Maine, de belles et doctes recherches, et des *notes* sur la déclaration des secondes noces. Papyre Masson a fait son éloge en prose et en vers. Matthieu de Vauzelles fut l'un des bienfaiteurs de l'hôpital de Lyon, et mourut dans cette ville en 1562.

VAYER. *Voy.* Mothe-Vayer.

† VAYRAC (L'abbé Jean de), né en Auvergne, est auteur d'une bonne traduction des *Lettres* et *Mémoires* du cardinal Bentivoglio, 1713, in-12; et d'une *Description de l'état présent de l'Espagne*, Amsterdam, 1719, 4 vol. in-12: ouvrage exact, où il prouve que ce que madame d'Aunoy a écrit sur l'Espagne est trop mêlé de fables, de railleries piquantes pour tourner les Espagnols en ridicule. Peu d'auteurs français ont parlé de l'inquisition d'après des informations aussi sûres et aussi impartiales que l'abbé de Vayrac. On a encore de lui les *Révolutions d'Espagne*, 1718, 4 volumes in-12. Quoique la nécessité forçât l'abbé de Vayrac à travailler, et que par-là ses productions n'aient pas eu le succès des bons ouvrages, il ne manquoit pas de cet esprit qui fournit des réparties promptes et justes. Un jour s'étant rangé sous une porte pendant une pluie violente, la voiture d'un petit maître s'arrêta devant lui pour quelque réparation; le petit maître envoya son laquais lui demander à quelle bataille son chapeau avoit été percé? — A celle de Cannes, lui dit l'abbé, en lui appliquant de bons coups de sa canne sur les épaules. Le petit-maître voyant maltraiter son laquais, se fâcha et dit à l'abbé: « Savez-vous à qui vous avez affaire? » Oh! très-bien, dit l'abbé. — Qui suis-je? — Un sot.

† I. VECCHIETTI (Jérôme), savant Florentin, né à Cosence, embrassa l'état ecclésiastique, étudia la théologie avec ardeur, et en prit les degrés; la chronologie l'occupa ensuite. Il est principalement connu dans la république des lettres par un livre dont voici le titre : *Opus de anno primitivo et de sacrorum temporum ratione*, in-folio. Cet ouvrage, rare et plein de recherches savantes, est divisé en huit livres. Il fut imprimé à Augsbourg en 1621. L'auteur tâche d'accorder la chronologie sainte avec la période julienne. Il mourut à l'âge de 80 ans, dans les prisons de l'inquisition, pour n'avoir pas voulu se rétracter de ce qu'il avoit avancé dans son ouvrage, que « Jésus-Christ ne fit pas la Pâque la dernière année de sa vie. »

* II. VECCHIETTI (Jean-Baptiste), frère du précédent, né à Cosence en 1552, et mort en décembre 1619, étoit savant dans les langues orientales, et principalement dans l'arabe et le persan, et célèbre par ses voyages en Perse et en Egypte, dont il fut chargé par la cour de Rome. Il a écrit en 1588, en italien, une *Relation de la Perse*. Le manuscrit, qui n'a pas été imprimé, est à la bibliothèque de Nani à Venise, où est aussi la Vie de ce même Jean-Baptiste par Jérôme son frère; Vie que Morelli a publiée en entier à la fin du catalogue des manuscrits italiens de Nani, imprimé à Venise en 1776, in-4°, pour servir de correctif à ce qu'ont dit les bibliographes sur les deux fréres Vecchietti.

VECCUS (Jean), *Cariophilax*, c'est-à-dire garde du trésor des chartes de Sainte-Sophie, fut envoyé par l'empereur Michel Paléologue au concile de Lyon, où la réunion de l'Église grecque et l'Église romaine fut terminée en 1274. Il contribua beaucoup à la conclusion de ce grand ouvrage par son éloquence et son esprit conciliant. Joseph, patriarche de Constantinople, qui fomentoit le schisme, ayant été déposé, Veccus fut élevé sur le siége patriarcal en 1275. Son zèle pour le maintien de la réunion lui attira la haine des schismatiques grecs, qui intentèrent contre lui des accusations calomnieuses. Cette persécution le porta en 1279 à envoyer la démission de son patriarcat à l'empereur et à se retirer dans son monastère; mais ce prince le rappela peu après. Michel Paléologue étant mort, Andronic qui lui succéda se laissant conduire par la princesse Eulogia, sa tante, s'opposa à l'union, fit déposer Veccus, et le fit enfermer dans une étroite prison, où ce grand prélat mourut de misère en 1298. Il avoit composé plusieurs *Ecrits* pour la défense de la vérité, et il inséra dans son testament une déclaration de sa croyance sur l'article du Saint-Esprit, conforme à la doctrine de l'Église latine. *Voyez* le recueil d'Allatius sur la procession du Saint-Esprit, Rome, 1652, 1659, 2 vol. in-4°.

I. VÉCELLI (François), frère du Titien, peintre, né à Cador, mourut dans un âge fort avancé, mais avant son frère. François Vecelli s'adonna d'abord à la profession des armes; il vint ensuite à Venise, où il apprit la peinture sous son frère. Il y fit des progrès rapides. Le Titien craignant en lui un rival qui le surpassât, ou du moins qui l'égalât, tâcha de le dégoûter de ce bel art, et lui persuada d'embrasser le commerce. François Vecelli s'appli-

qua à faire des cabinets d'ébène ornés de figures et d'architecture. Il peignoit cependant encore pour ses amis. Plusieurs de ses ouvrages ont été attribués au Giorgion.

II. VÉCELLI (Horace), fils du Titien, peintre, mort fort jeune de la peste en 1576, faisoit des portraits qu'il étoit souvent difficile de ne pas confondre avec ceux de son père. Mais l'état d'opulence où il étoit et surtout sa folle passion pour l'alchimie lui firent négliger la peinture.

III. VÊCELLI. *V.* TITIEN.

VÉDELIUS (Nicolas), du Palatinat, enseigna la philosophie à Genève, puis la théologie et l'hébreu à Deventer et à Franeker, et fut enlevé à ces sciences en 1642, laissant un fils, ministre comme lui, mort en 1705. On a de lui un Traité contre les Arméniens, intitulé *De Arcanis Arminianismi*, 1632 et 1634, 4 parties in-4°, et d'autres *Ouvrages*.

VÉDIUS. *Voyez* POLLION.

* VÉDRIANI (Louis), ecclésiastique, né à Modène en 1601, étudia la théologie à Ferrare. De retour dans sa ville natale, il entra dans la congrégation de Saint-Charles, et recueillit avec grand soin tous les matériaux concernant l'histoire de Modène, et les hommes illustres que cette ville a produits. Il mourut le 9 février 1670. On a de lui entre autres ouvrages, I. *Recueil des Peintres, Sculpteurs et Architectes de Modène*, Modène, 1662, in-4°. II. *Vies et Eloges des cardinaux de Modène*, ibid. 1663, in-4°. III. *Histoire de Modène*, ibid. 1667, in-4°.

VEENHUSEN (Jean), littérateur hollandais, vivoit sur la fin du 17e siècle. Il professa les belles-lettres avec succès et travailla sur divers auteurs classiques. Les principales éditions que nous lui devons sont celles de *Stace* et de *Pline le jeune*, dites *de Variorum*. Le Stace fut imprimé à Leyde, in-8°, en 1661; et le Pline, en 1669, ibid., aussi in-8°.

I. VEENINX (Jean-Baptiste), peintre, né à Amsterdam en 1621, mort près d'Utrecht en 1660, avoit une facilité étonnante. Elève d'Abraham Bloëmaert, il voulut voyager en Italie et promit de n'y rester que quatre mois; mais entraîné par la vue des chefs-d'œuvre et par son goût pour son art, il y resta quatre ans, souvent occupé par le cardinal Pamphile, qui devint son protecteur. Son pinceau suivoit en quelque sorte la rapidité de son génie. Il s'adonna à tous les genres, histoire, portrait, paysage, marines, fleurs, animaux. Il réussissoit principalement dans les grands tableaux; cependant il en a fait de petits avec la patience et le talent de Gérard Dow et de Miéris. Dans un défi qui lui fut fait par Van-Alst, si renommé pour peindre les animaux morts, Veeninx peignit si parfaitement des canards, que les juges du combat ne purent décider entre ces deux illustres rivaux. On désireroit plus d'élégance dans ses figures et de correction dans son dessin.

* II. VEENINX (Jean), peintre, fils du précédent, et son élève, perdit son père lorsqu'il étoit déjà parvenu à l'égaler. Il peignit en grand et en petit avec beaucoup d'agrément. Les paysages et les fleurs furent sur-tout l'objet de son étude. Il fit quelques *Tableaux* d'histoire que l'on admire pour leur noblesse. Il

mourut en 1719, à 75 ans, pensionné par l'électeur Palatin.

* VEER (Ellerd de), conseiller pensionnaire d'Amsterdam, mort au commencement du 17e siècle, a publié une suite à l'ancienne *Chronique* hollandaise, dite de *Gouda*. Elle s'étend depuis 1516 jusqu'en 1595; il a encore traduit en hollandais les *Colloques d'Erasme*, et quelques autres *Ouvrages*.

I. VÉGA (André), théologien scolastique espagnol de l'ordre de Saint-Dominique, mourut en 1570 après avoir assisté au concile de Trente. On a de lui *De Justificatione*, *de Gratiâ*, *de Fide*, *Operibus et Meritis*, Compluti, 1564, in-folio.

† II. VÉGA (Lopez de), poète espagnol, appelé aussi *Lope Felix de Vega Carpio*, naquit à Madrid en 1562, d'une famille noble. Ses talens lui méritèrent des places et des distinctions. Il fut secrétaire de l'évêque d'Avila, puis du comte de Lemos, du duc d'Albe, qui l'engagea à écrire son Arcadie, etc. Après la mort de sa seconde femme, il embrassa l'état ecclésiastique et entra comme prêtre dans l'ordre de Malte. Ce poète se fit rechercher à cause de la douceur de ses mœurs et de l'enjouement de son esprit. Jamais génie ne fut plus fécond pour composer des *Comédies*. Celles qu'on a rassemblées composent 25 volumes, dont chacun renferme 12 pièces de théâtre. Nicolas Antonio, auteur de la Bibliothèque des écrivains espagnols, assure même que ce poète avoit fait plus de 1800 *Pièces* en vers et plus de 400 *Autos sacramentales*. On appelle ainsi en Espagne des pièces qu'on récite le jour de la fête du Saint-Sacrement. Voici comme il excuse cette inconcevable fécondité dans son épître sur le *Nouvel Art de faire des Comédies* :

L'abus règne, l'art tombe, et la raison s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit ;
Il vit dans le mépris et meurt dans l'indigence.
Je me vois obligé de servir l'ignorance,
J'enferme sous quatre verroux
Sophocle, Euripide, et Térence ;
J'écris en insensé, mais j'écris pour des foux.
Le public est mon maître, il faut bien le servir,
Il faut pour son argent lui donner ce qu'il aime ;
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

Il étoit alors à sa 483e pièce de théâtre. Ainsi on peut dire de Lopez ce que Sénèque a dit d'Ovide :

*Non ignoravit vitia sua, sed amavit.*

On a encore de cet auteur d'autres ouvrages, comme *Voga del Parnasso*; un poème intitulé, *Jérusalem conquise*, *Diverses nouvelles*, *Laure del Apollo*. Un auteur si fécond n'a pas dû donner toujours de l'excellent. Aussi ses pièces dramatiques ont plusieurs défauts, mais on y trouve de l'invention, et elles ont été fort utiles à plusieurs de nos poètes français. Lopez de Véga mourut le 27 août 1635.

* III. VÉGA (Christophe de), médecin d'Alcala, vécut dans le 16e siècle, et enseigna avec succès dans sa ville natale. Il fut attaché à la personne du prince Charles, fils de Philippe II, et mourut en 1573. Voici ses principaux ouvrages, *De Methodo medendi libri tres*, Lugduni, 1565, in-folio; *De curatione caruncularum*, Salmanticæ, 1552, in-folio; *Commentaria in Hippocratis prognostica*, *etc.* ibid., 1552, in-folio.

* IV. VÉGA (le baron de). On lui doit la grande édition des

*Logarithmes de Vlacq*, in-folio, soit pour les cent mille, soit pour les sinus de dix en dix secondes, qui étoient devenus très-rares, et où il a corrigé beaucoup de fautes. Le baron de Véga s'est noyé dans le Danube au mois de septembre 1802, et l'on croit que c'étoit volontairement.

VÉGA. *V.* GARCIAS-LAFFO.

† VÉGÈCE (Flavius Vegetius-Renatus), auteur qui vivoit dans le 4e siècle, du temps de l'empereur Valentinien, à qui il dédia ses *Institutions Militaires*, ouvrage où il traite d'une manière fort méthodique et fort exacte de ce qui concernoit la milice romaine. Cet ouvrage est d'une latinité pure. Bourdon, qui l'a traduit, dit que plusieurs manuscrits donnent à l'auteur la qualité de comte, et que Raphaël de Volterre le fait comte de Constantinople; mais le même traducteur ajoute qu'il ne sait sur quel fondement. Sa version a paru en un vol. in-12, en 1743 à Paris, avec une préface et des remarques; et a été réimprimée à Amsterdam, in-8°, en 1744. Le comte Turpin a donné un bon *Commentaire* sur les *Institutions Militaires de Végèce*, Paris, 1783, 2 v. in-4°. Végèce a donné aussi, *Ars veterinaria*. C'est un répertoire sur la médecine des animaux, où l'auteur rapporte avec confiance tous les préjugés consignés avant lui dans des ouvrages grecs et latins. Il avoit peu observé par lui-même; aussi son ouvrage renferme-t-il peu d'observations justes et fondées sur la physiologie; mais son style est élégant, clair et précis. Cet écrit a été inséré dans *Rei Rusticæ Scriptores*, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°, qui a été traduit par Saboureux de La Bonneterie, Paris, 1775, in-8°; et qui forme le tome 6e de l'*Economie Rurale*, 6 vol. in-8°. On a imprimé ses *Institutions Militaires* avec les autres écrivains de l'art militaire, *cum notis Variorum*. Vesel, 1670, 2 vol. in-8°; Paris, 1762, in-12.

* VÉGEL (Elias). Nous avons de lui, *Exercitatio de Ecclesiæ Epacanicâ hodiernâ*, imprimée à Strasbourg en 1666, in-4°. Il y soutient contre Leo Allatius, P. Arcudius, B. Nihusius, que l'Eglise grecque s'accordoit mieux, du moins dans ses dogmes principaux, avec la communion protestante qu'avec celle de Rome.

VÉGIO. *Voyez* MAFFÉE, n° I.

* VEIGA (Thomas-Roderique de), célèbre médecin du 16e siècle, né à Evora en Portugal, mérita par son talent et son érudition profonde, la faveur du roi Jean III, qui lui donna en 1548 une chaire de médecine à Coïmbre. Il a laissé *Commentaria in Hippocratem de victûs ratione. Commentariorum in Galenum tomus primus*, etc. Antverpiæ, 1564, in-folio. *Commentarii in Galenum de febrium differentiis*. Coïmbricæ, 1577. *Practica medica*, Ulyssipone, 1678.

I. VEIL (Charles-Marie de), fils d'un juif de Metz, fut converti par Bossuet. Il entra dans l'ordre des augustins, et ensuite chez les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. On l'envoya à Angers, où il prit le bonnet de docteur et où il professa la théologie dans les écoles publiques. Il quitta ensuite sa chaire pour la cure de Saint-Ambroise de Melun, et cette cure pour le séjour de l'Angleterre, où il abjura la religion catholique vers l'an 1679. Il se maria bientôt

après avec la fille d'un anabaptiste, et se fit connoître par plusieurs écrits. On a de lui de savans *Commentaires* sur St. Matthieu et St. Marc, Paris, 1674, in-4° ; sur les actes des Apôtres, 1584, in-8° ; sur Joël, 1676, in-12 ; sur le Cantique des Cantiques, Londres, 1679, in-8° ; et sur les douze petits Prophètes Londres, 1680, in-12. Cet apostat mourut à la fin du 17e siècle.

* II. VEIL (Louis), frère du précédent, mort à la fin du 17e siècle, né comme son frère dans la religion juive, et converti comme lui par Bossuet, comme lui aussi embrassa la religion protestante. Louis a donné plusieurs savans ouvrages, dont le principal est, *Catechismus judæorum in disputatione et dialogo magistri et discipuli*, etc., en hébreu et en latin, 1679.

* VEILLARD (L.-G. le), gentilhomme servant chez Louis XVI, né à Dreux, d'un esprit cultivé, il avoit vécu dans l'intimité avec les gens de lettres et les savans les plus distingués, et notamment avec Franklin, pendant le séjour qu'il fit en France. Ayant embrassé le parti de la révolution, il fut, en 1790, maire de Passy et administrateur du département de Paris avant le 10 août. S'étant montré opposé à cet événement, il fut arrêté et ensuite traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort comme conspirateur le 27 prairial an 2 (15 juin 1794). On lui doit l'*Éloge historique de Franklin*, et plusieurs *Mémoires* sur la chimie, lus à l'académie des sciences.

VEINS (Aymard de), vivoit à la fin du 16e siècle. Il donna à cette époque une tragédie de *Clorinde* ; sujet tiré de la Jérusalem délivrée.

* VEIRIER (Christophe), né à Riez en Provence, mort en 1689, à 59 ans, fut élève de Puget, son parent. Il exécuta un grand nombre d'ouvrages de son maître, tels que le *Cartel* de l'hôtel-de-ville de Marseille. On voit de lui à Aix plusieurs *bas-reliefs* dans diverses églises.

VEISSIERE ou VEYSSIERA *Voy.* CROZE.

* VÉLARÆUS *et non* VALARÆUS (Jodocus), de Verbroeck en Flandre, enseignoit les humanités à Anvers ; il a traduit du grec en prose latine les Hymnes d'Homère, 1534, le *Quintus Calaber*, 1539, le *Coluthus*, ainsi que quelques Traités de Plutarque, etc. Le médecin Tourlet, qui a publié une bonne traduction française de *Quintus Calaber*, en 1800, s'est plaisamment mépris sur le compte de ce Vélaræus, qu'il nomme Valaræus, et qu'il fait auteur d'une version française de *Quintus*, imprimée à Lyon en 1541, mais dont il semble encore douter de l'existence. Le fait est que la traduction de Vélaræus est latine ; que la première édition en a paru à Anvers en 1539, et la seconde seulement à Lyon en 1541 ; qu'il n'y a aucun doute à avoir sur l'existence de l'une et de l'autre édition, et que l'on ne devroit pas parler avec autant de légèreté d'un point de bibliographie si facile à vérifier.

* VELASCO (Gregorio-Hernandez de), poète espagnol, né à Tolède vers le milieu du 16e siècle, après avoir étudié la théologie, se livra tout entier à son goût pour les belles-lettres et la poésie, et s'y fit un nom. Les

éloges que ses contemporains lui donnent nous font regretter la perte de ses poésies. On a cependant conservé deux *traductions* de cet auteur, I. l'Enéide de Virgile, en vers espagnols; elle fut imprimée à Tolède, Madrid, Anvers et Saragosse. II. *De partu Virginis* de Sannazar, imprimée à Tolède, Madrid et Séville. Le mérite de ces traductions, qui passent pour les meilleures que l'Espagne possède de ces deux ouvrages, justifie les éloges que les écrivains espagnols font de Velasco.

I. VÉLASQUEZ (Jean-Antoine), jésuite, né à Madrid en Espagne en 1585, mourut en 1669. Après avoir été plusieurs fois recteur, il fut fait provincial. Le roi Philippe IV le fit venir à sa cour et le fit conseiller de la congrégation de la Conception Immaculée. On a de lui, I. Un *Commentaire* latin sur l'Epître aux Philippiens, en deux vol. in-folio, aussi diffus que savant. II. Divers *Ecrits* en faveur de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge.

II. VÉLASQUEZ (Don Diégo de Silva), peintre, né à Séville en 1594, d'une famille noble et originaire de Portugal, mourut à Madrid en 1660. Elève de Herréra et ensuite de Pacheco, il s'attacha d'abord à peindre des animaux, des légumes, des poissons. L'un des ouvrages les plus marquans de sa jeunesse fut la représentation d'un porteur d'eau la poitrine découverte et donnant à boire à un petit garçon. Ce tableau fit tant de bruit que le roi le fit acquérir. Un génie hardi et pénétrant, un pinceau fier, un coloris vigoureux, une touche énergique, ont fait de Vélasquez un artiste célèbre. Les tableaux de Caravage le frappèrent vivement. Il tâcha de l'imiter, et put lui être comparé pour son art à peindre le portrait. Il se rendit à Madrid, où ses talens furent pour lui une puissante protection auprès de la famille royale. Le roi d'Espagne, Philippe IV, le nomma son premier peintre, et lui accorda le logement et les pensions attachées à ce titre, le décora de plusieurs charges et lui fit présent de la clef d'or, distinction considérable qui donnoit à toutes heures les entrées dans le palais. Vélasquez voyagea en Italie. L'ambassadeur du roi d'Espagne le reçut à Venise dans son hôtel, et lui donna des gens pour l'escorter. Le roi l'ayant chargé d'acheter des tableaux de prix et des antiques pour orner son cabinet, cette commission lui fit entreprendre un second voyage en Italie, où tous les princes lui firent un grand accueil. C'étoit faire sa cour au roi d'Espagne que d'honorer Vélasquez. Ce prince l'aimoit, il se plaisoit à sa compagnie et prenoit un plaisir singulier à le voir peindre. Il ajouta aux honneurs dont il l'avoit comblé la dignité de chevalier de Saint-Jacques et lui fit faire à sa mort de magnifiques funérailles. Vélasquez a son tombeau dans l'église de Saint-Jean de Madrid, où l'on voit son épitaphe. Dans la salle des bains au Louvre on a placé des portraits de lui. La collection d'Orléans possédoit de cet habile maître un *Moyse* sauvé des eaux.

* VÉLAZQUEZ DE VÉLASCO (Louis-Joseph), marquis de Valdeflore, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, membre de l'académie d'histoire de Madrid et de celle des inscriptions et belles-lettres de Paris, etc., naquit à Malaga le 5 novembre 1722.

Après avoir étudié la philosophie, la jurisprudence et la théologie, sous la direction des jésuites à Grenade et à Malaga, il passa à Madrid, où il se livra tout entier à l'histoire et aux antiquités. En 1766 il fut arrêté dans cette capitale et transféré au château d'Alicante, où il fut détenu. On ignore ce qui donna lieu à cet acte de rigueur, qui pour le malheur des lettres fut accompagné d'une saisie de manuscrits précieux dont on est privé. Les ouvrages conservés sont, I. *Essais sur des caractères inconnus gravés sur quelques médailles et monumens d'Espagne*, Madrid, 1752, in-4°. II. *Origine de la langue et de la poésie castillanne*. Cet ouvrage paroît avoir servi de guide à l'auteur anonyme d'un écrit intitulé Essai sur la littérature espagnole, qui vient de paroître à Paris. III. *Annales de la nation espagnole depuis son origine jusqu'à l'époque de l'invasion des Romains*, Malaga, 1759, in-4°. IV. *Jugement* sur les médailles des rois goths et suèves d'Espagne, Malaga, 1759, in-4°. V. *Notice* sur le voyage d'Espagne, fait par ordre du roi et sur l'Histoire générale de cette nation, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'année 1516, d'après les monumens recueillis dans ce voyage, Madrid, 1765, in-4°. VI. *Collection de divers écrits sur l'art de la galanterie*, avec des notes de plusieurs auteurs, par Libério Vézanio, recueillies par don Louis de Valdeflore, 6e édition remplie de vérités inutiles, d'Allégories etc., imprimée à Galantériopolis, de l'imprimerie de Lindo Nonito, l'an 64e de l'ère vulgaire de la Galanterie française. Cet ouvrage renferme une Satire contre les mœurs du temps; on y trouve une critique des abus du pouvoir. On présume que cet écrit fut la cause de la disgrace de l'auteur, qui fut en outre soupçonné d'avoir composé d'autres pamphlets séditieux, qui parurent à Madrid, lors des troubles de 1766. On a encore de lui d'autres ouvrages inédits, I. *Histoire naturelle de l'Espagne*. II. *Géographie de l'Espagne*. III. *Essai sur une Histoire universelle*. IV. *Histoire de la ville de Malaga*. V. *Théorie sur les médailles d'Espagne*. VI. *Description des royaumes de Tunis et de Maroc*. VII. *OEuvres poétiques*, etc. La plupart de ces ouvrages sont très-estimés. Vélazquez mourut d'une attaque d'apoplexie, dans sa maison de campagne à une lieue de Malaga, en 1772.

VELD (Jacques), savant religieux augustin de Bruges en Flandre, mort à Saint-Omer en 1583 ou 1588, a composé un *Commentaire* sur le prophète Daniel auquel il a joint une chronologie qui sert à faire entendre les prophéties de Jérémie, d'Ezéchiel et de Daniel. Cet ouvrage prouve tout à la fois que son auteur ne manquoit ni d'érudition ni de sagacité.

VELDE. *Voy*. Vanden-Velde.

* VELDENAAR (Jean) a publié à Utrecht, en 1480, une Chronique, intitulée *Fasciculus Temporum*, en langue hollandaise, 1 vol. in-folio. Boxhorn en a réimprimé et commenté la partie qui regarde la Hollande, la Zélande et la Westfrise à Leyde, 1650, in-4°.

VELEZ. *Voy*. Guevara, n° I.

* VELIUS (Théodore), médecin, né à Hoorne en Hollande en 1572 et mort le 23 avril 1630;

se fit recevoir docteur à Padoue, et revint dans sa ville natale, dont il fut médecin ordinaire. Il connoissoit plusieurs langues, et excelloit dans la poésie latine. On a de lui un ouvrage en vers héroïques, intitulé *Westfrisia*, Hoorne, 1617.

VELLANO (N**), sculpteur et architecte italien, né à Padoue dans le 15ᵉ siècle, devint élève de Donatello de Florence; il décora le palais de Saint-Marc à Rome, fit à Pérouse la *statue* du pape Paul II, et à Padoue les *bas-reliefs* du chœur de l'église de Saint-Antoine.

VELLE. *Voy.* DEVELLE.

VELLEIUS-PATERCULUS, né d'une famille illustre originaire de Naples, fut tribun des soldats, puis préteur l'année de la mort d'Auguste, sous lequel il avoit servi. Il fit des campagnes dans différens pays, et suivit Tibère dans toutes ses expéditions: il fut son lieutenant en Allemagne. Nous avons de lui un *Abregé* de l'Histoire de la Grèce, de l'Orient, de Rome et de l'Occident. Cet ouvrage ne nous est pas parvenu tout entier. Nous n'avons qu'un fragment de l'ancienne Histoire grecque avec l'Histoire romaine, depuis la défaite de Persée jusqu'à la 6ᵉ année de Tibère. On doit regretter la perte du reste. Paterculus est exact à marquer les dates des événemens. Il remonte à l'origine des villes et des nouveaux établissemens. Il fait l'éloge en peu de mots des hommes célèbres dans la guerre, dans le gouvernement ou dans la littérature. Cet auteur est inimitable dans ses portraits; il peint d'un seul trait. Il a écrit avec une finesse et un agrément qu'il est difficile d'égaler. Mais on lui reproche d'avoir trop flatté Tibère et Séjan: il ne voyoit en eux que les bienfaiteurs de Paterculus, tandis que le reste du genre humain y voyoit des monstres. Rhenanus publia cet auteur en 1520, et depuis ce temps il y en a eu un grand nombre d'éditions: *Elzevir*, 1639, in-12. — *Ad usum Delphini*, 1675, in-4° — *Cum notis variorum*, Leyde, 1668, 1719, 1744, in-8°. — Oxford, 1711, in-8°. (*Voy.* LAGABRY.) La jolie édition de Barbou qui parut en 1746, in-12, est due aux soins de M. Philippe, qui l'enrichit d'une table géographique et d'un catalogue des éditions précédentes, et d'autres ornemens littéraires. Doujat le traduisit en françois, avec des supplémens qui n'ont pas satisfait les gens de goût. On préfère à sa version celle de l'abbé Paul, publiée à Avignon en 1768, in-8° et in-12.

VELLERON. *Voy.* CAMBIS.

VELLUTELLO (Alexandre), né à Lucques vers l'an 1519, et mort dans la même ville sur la fin du 16ᵉ siècle, composa sur les poésies du Dante des *Commentaires* estimés en Italie et qui sont utiles pour en pénétrer le sens. On les imprima avec ceux de Christophe Landini à Venise, in-folio, en 1578. Il lut ensuite les ouvrages de Pétrarque et tout ce qu'on avoit écrit sur cet auteur célèbre. Il crut que le comté d'Avignon lui fourniroit des mémoires pour éclaircir l'histoire de sa vie et de ses ouvrages. C'est sur des recherches superficielles et sur des ouï-dire qu'il composa la vie de Pétrarque et des commentaires sur ses poésies. Ils ont été imprimés plusieurs fois. Vellutello est fort

inexact, mais moins que ceux qui l'avoient précédé dans la même carrière. L'édition qu'on estime le plus de ses *Commentaires* est celle de Venise, in-8°, 1545. On lui doit quelques autres ouvrages dans le même genre, qui ont assuré sa réputation.

VELLY (Paul-François), né près de Fismes en Champagne, entra dans la société des jésuites, et en étant sorti onze ans après, il se livra tout entier aux recherches historiques. Son *Histoire de France*, dont il n'a pu donner que 8 v., lui assigne un rang distingué parmi nos historiens. Il s'est principalement proposé de remarquer les commencemens de certains usages, les principes de nos libertés, les vraies sources et les divers fondemens de notre droit public, l'origine des grandes dignités, l'institution des parlemens, l'établissement des universités, la fondation des ordres religieux ou militaires; enfin les découvertes utiles à la société. Son style, sans être d'une force et d'une élégance à se faire remarquer, est en général aisé, simple, naturel et assez correct. Il respire un air de candeur et de vérité qui plaît dans le genre historique. L'auteur commença à écrire dans le temps où l'on exigeoit du clergé la déclaration de ses biens. « Il nous semble, dit M. Palissot, qu'entraîné par les circonstances, l'abbé Velly dissimule souvent les priviléges de ce corps avec une affectation trop marquée, et qu'en général il ne laisse échapper aucune occasion de leur porter quelque atteinte. Il étoit cependant trop éclairé pour ne pas sentir que ces anciens priviléges des grands corps, dont l'origine se confond avec la monarchie, doivent être d'autant plus respectés, qu'ils sont en quelque sorte le dernier asile de nos libertés mourantes. » Un autre reproche qu'on peut lui faire, c'est d'avoir souvent copié l'Essai sur l'Histoire générale, de Voltaire, non seulement sans le citer, mais sans le soumettre, avant que de se servir de ce qu'il en empruntoit, à une critique exacte et judicieuse. L'abbé Nonotte dit que l'abbé Velly écrivit une fois à ce poète historien, pour savoir en quel endroit il avoit puisé une anecdote curieuse, mais hasardée. — « Qu'importe, lui répondit Voltaire, que l'anecdote soit vraie ou fausse? Quand on écrit pour amuser le public, faut-il être si scrupuleux à ne dire que la vérité. » Cette réponse, citée par l'abbé Nonotte, est assez conforme à la façon dont Voltaire a rendu certains faits. Ce poète a prouvé cependant qu'il n'avoit jamais eu aucune correspondance ni directe ni indirecte avec l'abbé Velly. Mais si cet historien n'avoit pas reçu de ses lettres, il avoit beaucoup lu ses livres, et ils l'ont quelquefois égaré. Villaret a continué avec succès l'ouvrage de l'abbé Velly jusqu'au seizième volume. (*V.* VILLARET.) L'abbé Velly mourut d'un coup de sang le 4 septembre 1759, à 48 ans. C'étoit un homme réglé dans sa conduite, aimable dans le commerce de la vie. Il étoit même d'une gaieté singulière, présent que la nature fait rarement : il rioit presque toujours et de bon cœur. Cet écrivain s'étoit annoncé dans la littérature par une *Traduction* française de la Satire du docteur Swift, intitulée *John Bull*, ou le *Procès sans fin*, in-12. Elle roule sur la guerre terminée par le traité d'Utrecht. Cette traduction est oubliée depuis long-temps.

* I. VELSCHIUS (Godefroy), né à Leipsick le 12 novembre 1618, et mort le 5 septembre 1690, étudia la médecine dans sa ville natale, parcourut les principales universités de l'Europe, et revint prendre le bonnet de docteur dans sa patrie, où il occupa la chaire d'anatomie et de thérapeutique. On remarque parmi ses ouvrages, I. *Historia medica novum puerperarum morbum continens, etc.*, Lipsiæ, 1655, in-4°. II. *Rationale vulnerum lethalium judicium*, Lipsiæ, 1660, in-8°. *De medicis et medicamentis Germanorum*, Lipsiæ, 1688, in-4°.

* II. VELSCHIUS (George-Jérôme), médecin, né à Ausbourg le 28 octobre 1624, et mort le 11 novembre 1677, connoissoit à fond les langues anciennes et orientales, la littérature, la musique et les arts libéraux. Il voyagea dans les principales universités d'Allemagne et d'Italie, et fut par-tout accueilli avec distinction. Il composa presque toute sa vie. Voici ses principaux ouvrages, I. *Dissertatio de Ægagropilis, etc.*, Augustæ Vindelicorum, 1660, in-4°. II. *Somnium Vindiciani, etc.*, ibidem, 1676, in-4°. III. *Curationum propriarum et consiliorum medicorum, decades X*, ibid, 1698, in-4°.

* III. VELSCHIUS (Christian-Louis), fils du précédent, né à Leipsick le 23 février 1669, et mort le 1er janvier 1719, prit le bonnet de docteur à Wittemberg, et entra dans la faculté de Leipsick en 1700. Il a laissé, I. *Compendiosa status hominis naturalis historia*, Basileæ, 1692, in-4°. II. *Basis botanica, etc.*, Lipsiæ, 1697, in-12. III. *Tabulæ LXI anatomicæ universam humani corporis fabricam exhibentes*, ibidem, 1697, 1712, in-fol.

VELSEN (Gérard). *V.* FLORENT V, comte de Hollande, n° I.

VELSER. *Voy.* WELSER.

* VELSIUS (Josse), médecin du seizième siècle, né à La Haye, fut reçu docteur à Louvain en 1541, et enseigna quelque temps à Marpurg. Il passa de là à Cologne, d'où il ne tarda pas à être chassé comme hérétique, pour un ouvrage anti-catholique qu'il publia. Vers la fin de sa carrière il repassa en Hollande, et voulut se faire passer pour prophète, et envoyé du ciel; mais il éprouva le même sort qu'auparavant et alla terminer ailleurs sa vie misérable. On n'a de lui qu'un seul volume, intitulé *Oratio utrùm in medico variarum artium ac scientiarum cognitio desideretur, etc.*, Basileæ, 1540; 1545, in-4°, Antverpiæ, 1541, in-8°.

* VELTHEIM (A. F. comte de), savant minéralogiste, né à Brunswick, fut surintendant des mines de l'électorat de Hanovre. Après avoir rempli pendant quelque temps cette place, il se retira dans ses terres pour se livrer entièrement à l'étude. La minéralogie, sur laquelle il avoit composé plusieurs ouvrages, le conduisit à l'étude de l'archæologie dans laquelle il fit des recherches et des découvertes ingénieuses, par exemple sur les *vases myrrhins des anciens*, qu'il expliquoit par des séatiles, sur les *Onix*, sur la *Statue de Memnon en Egypte*, sur les *Fourmis des Indes, qui entassoient de l'or dans leurs fourmilières. etc.* Il publioit tout cela en forme de petites dissertations. On lui doit encore des *Mémoires* sur l'art de fabriquer

les glaces, et une *Nouvelle explication du vase Barberini.* Van de Vivères avoit promis de donner une traduction française de toutes ses dissertations. Le comte de Weltheim est mort à Brunswick le 2 octobre 1801. L'université de Helstadt lui avoit conféré le grade de docteur, et le roi de Prusse l'avoit créé comte.

VELTHUYSEN (Lambert), *Velthuysius*, né à Utrecht en 1622, se fit recevoir docteur en médecine; mais il n'exerça jamais cette profession. Livré à l'étude de la philosophie et de la théologie, il défendit avec zèle les opinions de Descartes contre Voëtius, ennemi de ce grand philosophe. Velthuysen fut pendant quelques années dans la magistrature d'Utrecht; mais la chaleur avec laquelle il défendit les droits des magistrats aux assemblées ecclésiastiques lui fit des ennemis qui trouvèrent le moyen de le déposséder. Il vécut depuis dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée en 1685. Ses ouvrages forment deux volumes in-4°. Le premier contient plusieurs *Traités* théologiques, le second volume renferme différens écrits de philosophie, d'astronomie, de physique et de médecine, que l'on ne sera point tenté de rechercher aujourd'hui.

VENANCE-FORTUNAT (*Venantius Honorius Clementianus Fortunatus*), évêque de Poitiers, étoit né en Italie près de Trévise en 530. C'étoit un homme d'un esprit vif, d'une politesse agréable, d'un caractère doux. Après avoir étudié à Ravenne, il alla à Tours. Ses talens le lièrent d'une étroite amitié avec Grégoire, évêque de cette ville. La reine Radegonde l'ayant pris à son service en qualité de secrétaire, il donna des préceptes de politique à Sigebert qui en faisoit beaucoup de cas. Fortunat finit saintement ses jours vers 609, et l'on célèbre sa fête à Poitiers le 14 décembre. Nous ne parlerons pas des soupçons que la méchanceté forma dans le temps au sujet de ses liaisons avec Radegonde. Baillet n'en fait mention dans la vie de cette sainte que comme des bruits répandus par les ministres de Satan. Les monumens de la liaison de Fortunat avec Radegonde subsistent dans ses poésies. Radegonde faisoit de petits présens à Fortunat; il lui en envoyoit de son côté: c'étoit des fleurs, des fruits, du lait, de la crême, des pruneaux, des marrons. Ces présens étoient accompagnés par Fortunat de petites pièces de vers. Agnès, abbesse de Sainte-Croix, monastère dans lequel Radegonde s'étoit retirée, entroit presque toujours dans ces amusemens. Fortunat avoit quelquefois l'honneur de manger avec la princesse et l'abbesse, qui avoient l'une et l'autre de l'esprit; elles l'engageoient à composer quelques petites Pièces, des *Impromptu*, dont il reste quelques-uns dans les Ecrits du poète. Prétendre autoriser les bruits que la malignité inventa dans le temps sur les pensées ingénieuses, sur les expressions vives et recherchées de deux ou trois Pièces qu'on peut regarder comme de très-jolis Madrigaux, c'est ignorer, dit du Radier, jusqu'où la sécurité de l'innocence peut aller. D'ailleurs ces Pièces sont accompagnées de beaucoup d'autres, où respire la piété la plus pure. Ajoutons que le mot d'*amor* qu'emploie quelquefois Fortunat offre un tout autre sens en français qu'en latin, où

cette expression ne désigne que l'amitié et la charité chrétienne. On a de lui un *Poëme* en quatre livres de la *Vie de saint Martin*, et d'autres *Ouvrages* que le Père Brower publia en 1616, in-4°. Venance-Fortunat dit qu'il composa ce poëme (qu'on trouve aussi dans le *Corpus Poetarum*), pour remercier Saint Martin de ce qu'il avoit été guéri d'un mal d'yeux par son intercession. Il y a, comme dans ses autres écrits, quelques pensées délicates et même quelques vers heureux; et dans les caractères qu'il trace, il sait dire beaucoup de choses en peu de mots. Ses *Lettres* en prose sont beaucoup plus obscures que ses vers. Fortunat, semblable à quelques égards aux poëtes de tous les temps, encensa Brunehaud et Childeric. Il seroit difficile, dit l'abbé Millot, dans ses Elémens de l'Histoire de France, de citer un plus grand abus de la poésie.

I. VENCÉ (Henri-François de), prêtre, docteur de Sorbonne, prévôt de l'église primatiale de Nancy, conseiller d'état de Léopold duc de Lorraine, et précepteur de ses enfans, se fit un nom par l'édition qu'il donna des Commentaires du Père de Carrières, à Nancy, 1738—1743. L'abbé de Vence y ajouta six volumes d'*Analyses et Dissertations sur l'ancien Testament*, et 2 vol. d'une *Analyse ou Explication des Psaumes*. Dom Calmet estimoit beaucoup ces Dissertations. Elles sont savantes et écrites avec netteté, et ses lumières s'étendoient à plusieurs sciences. Il mourut à Nancy le premier novembre 1749. Rondet a inséré la plupart de ces Dissertations dans l'édition qu'il a donnée de la Bible, en latin et en français, Avignon, 1767—1773, 17 vol. in-4°; ce qui a donné lieu de désigner quelquefois cette Bible sous le nom de la *Bible de l'abbé de Vence*, aujourd'hui plus connue sous le nom de *Bible d'Avignon*.

* II. VENCÉ (Jean-Gaspard), ancien contre-amiral de France, préfet maritime à Toulon, né à Marseille le 6 avril 1747, et mort à Tonnerre, département de l'Yonne en 1808, se distingua par l'intelligence et l'intrépidité qu'il déploya dans les circonstances les plus périlleuses avant et depuis la révolution française, et sur-tout par la part active qu'il eut à l'attaque de la Grenade et Savanach, dans la guerre de l'Amérique.

VENCESLAS. *Voyez* WENCESLAS.

I. VENDOME (César duc de), fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, mort en 1665, fut gouverneur de Bretagne, chef et surintendant de la navigation. Le duché de Vendôme, ancien apanage d'une branche de la maison de Bourbon, ayant été réuni à la couronne dans la personne de Henri IV, ce prince le donna à son fils qu'il chérissoit, et comme le fruit de ses amours, et comme l'héritier de son courage. Voici la suite généalogique de la famille ducale de Vendôme. César eut trois enfans de son mariage avec la fille de Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, I. Louis, mort en 1669, qui épousa Laure Mancini, morte en 1657, après lui avoir donné deux fils, Louis-Joseph et Philippe qui suivent, morts l'un et l'autre sans postérité. II. François, duc de Beaufort, dont nous avons parlé sous ce dernier mot,

III. Isabelle, mariée à Charles-Amédée duc de Nemours, mort en l'année 1664.

† II. VENDOME (Louis-Joseph duc de), arrière-petit-fils de Henri IV, étoit fils de Louis duc de Vendôme, et de Laure Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Après la mort de son épouse il obtint la pourpre romaine, et devint légat *à latere*. Louis-Joseph son fils, né le premier juillet 1654, fit sa première campagne à dix-huit ans en Hollande, où il suivit Louis XIV en qualité de volontaire. Il se signala à la prise de Luxembourg en 1684, de Mons en 1691, de Namur l'année suivante, au combat de Steinkerque et à la bataille de la Marsaille. Après avoir passé par tous les grades comme un soldat de fortune, il parvint au généralat et fut envoyé en Catalogne, où il gagna un combat et prit Barcelone en 1697. Le roi le nomma en 1702 pour aller commander en Italie, à la place de Villeroy qui n'avoit essuyé que des échecs. Vendôme parut, et on eut alors des avantages. Il remporta deux victoires sur les Impériaux à Santa-Vittoria et à Luzara, fit lever le blocus de Mantoue, chassa les Impériaux de Seraglio, s'avança dans le Trentin et y prit plusieurs places. La défection du duc de Savoie l'ayant obligé de marcher vers le Piémont, il se rendit maître d'Ast, de Verceil, d'Ivrée, de Verrue, après avoir défait l'arrière-garde du duc près de Turin, le 7 mai 1704. Il battit le prince Eugène à Cessano en 1705, et le comte de Reventlau à Calcinito en 1706. Il étoit sur le point de se rendre maître de Turin, lorsqu'on l'envoya en Flandre pour réparer les pertes de Villeroy. Après avoir tenté vainement de rétablir les affaires, il passa en Espagne, et y porta son courage et son bonheur. Les grands délibérèrent sur le rang qu'ils lui donneroient. « Tout rang m'est bon, leur dit-il : je ne viens pas vous disputer le pas, je viens sauver votre roi. » Il le sauva effectivement. Philippe V n'avoit plus ni troupes ni général; la présence de Vendôme lui valut une armée; son nom seul lui attira une foule de volontaires. On n'avoit point d'argent, les communautés des villes, des villages, des religieux en fournirent. Un esprit d'enthousiasme saisit la nation. Le duc de Vendôme, profitant de cette ardeur, poursuit les ennemis, ramène le roi à Madrid, oblige les vainqueurs de se retirer vers le Portugal, passe le Tage à la nage, fait prisonnier Stanhope avec cinq mille Anglais, atteint le général Stahremberg; et le lendemain (10 décembre 1710) remporte sur lui la célèbre victoire de Villaviciosa. Cette journée affermit pour jamais la couronne d'Espagne sur la tête de Philippe V. On prétend qu'après la bataille, ce roi n'ayant point de lit, le duc de Vendôme lui dit : « Je vais vous faire donner le plus beau lit sur lequel jamais souverain ait couché » ; et il fit faire un matelas des étendards et des drapeaux pris sur les ennemis. Vendôme eut, pour prix de ses victoires, les honneurs de prince du sang. Philippe V lui dit : « Je vous dois la couronne!.... » Vendôme, qui avoit des jaloux, quoiqu'il ne méritât que des amis, lui répondit : « Votre Majesté a vaincu ses ennemis, j'ai vaincu les miens... » Louis XIV s'écria, en apprenant la nouvelle de cette victoire : « Voilà ce que c'est qu'un homme de plus ! » Il écrivit tout de suite

au général victorieux une lettre remplie des expressions les plus honorables. Un officier général eut la lâche imprudence de dire que de tels services devoient être récompensés d'une autre manière. « Vous vous trompez, réplique vivement Vendôme, les hommes comme moi ne se paient qu'en paroles et en papiers. » Philippe V combla Vendôme des marques de sa reconnoissance. Il le déclara premier prince de son sang, et préleva 500,000 livres sur ses trésors arrivés récemment de l'Amérique pour les lui offrir. «Sire, dit Vendôme, je suis sensible à votre générosité ; mais je vous supplie de faire distribuer cet or à ces braves Espagnols dont la valeur vous a conservé en un jour tant de royaumes. » Philippe le traita en ami ; il lui parloit de même. Il lui disoit un jour : « Il est surprenant qu'étant le fils d'un père dont le génie étoit borné, vous ayez d'aussi grands talens militaires. — Mon esprit, répondit Vendôme, vient de plus loin. » Il vouloit dire de Henri IV. Ce grand général continuoit de chasser les Impériaux de plusieurs postes qu'ils occupoient encore en Catalogne, lorsqu'il mourut le 11 juin de l'année 1712, à Tignaros, d'une indigestion. Philippe V voulut que la nation espagnole prît le deuil ; distinction qui étoit encore au-dessous de ce qu'il méritoit. Il fut enterré au monastère de l'Escurial, dans le tombeau des infans et infantes d'Espagne. Saint-Simon prétend que, dans ses derniers momens, Vendôme fut abandonné et pillé par tous les siens, qui poussèrent la rapacité jusqu'à enlever de dessous lui les matelas de son lit, quoiqu'il leur criât pitoyablement, « de ne pas le laisser mourir sur sa paillasse. » Ce fait paroît au moins exagéré. Saint-Simon, qui avoit voué une haine implacable à tout ce qui étoit prince légitimé, a laissé du duc de Vendôme un portrait dans lequel, tout en avouant quelques-unes de ses aimables qualités, il accable sa mémoire de traits satiriques. Nous n'emprunterons à cet écrivain atrabilaire que ce qui concerne la personne de Vendôme. « Vendôme, dit-il, étoit d'une taille ordinaire pour la hauteur, un peu gros, mais vigoureux, fort et alerte, un visage fort noble et l'air haut, avec de la grace naturelle dans le maintien et dans la parole. Il avoit encore beaucoup d'esprit naturel qu'il n'avoit jamais cultivé, et une énonciation facile, soutenue d'une hardiesse naturelle qui se tourna depuis en audace la plus effrénée. » Le duc de Vendôme, arrière-petit-fils de Henri IV, étoit, dit l'auteur du siècle de Louis XIV, intrépide comme lui, doux, bienfaisant, sans faste ; ne connoissant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il n'étoit fier qu'avec des princes ; il se rendoit l'égal de tout le reste. Père des soldats, ils auroient donné leur vie pour le tirer d'un mauvais pas, lorsque son génie ardent l'y précipitoit. A Cassano, ayant remarqué un soldat d'une bravoure extraordinaire, il fut, après le combat, le trouver dans sa tente, et lui donna cinquante louis. Il ne méditoit point ses desseins avec assez de profondeur, il négligeoit trop les détails, et laissoit périr la discipline militaire. Il comptoit trop peut-être sur cette voix secrète qui nous avertit souvent à propos de ce que nous devons faire ou tenter. Il disoit plaisamment « que dans la marche des armées il avoit souvent examiné

les querelles entre les mulets et les muletiers, et qu'à la honte de l'humanité la raison étoit presque toujours du côté des mulets.» Sa mollesse le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé; mais un jour d'action il réparoit tout par une présence d'esprit et par des lumières que le péril rendoit plus vives. Ce désordre et cette négligence qu'il portoit dans les armées, il l'avoit à un excès surprenant dans sa maison et sur sa personne même. A force de haïr le faste, il en vint à une malpropreté cynique dont il n'y a point d'exemple. Tous ses gens étoient en possession de le voler. Il répondit à un de ses domestiques fidèles qui lui dénonçoit les friponneries d'un de ses camarades: « Eh bien! laisse-le faire, et vole-moi comme lui. » Son désintéressement, la plus noble des vertus, devint en lui un défaut qui lui fit perdre par son dérangement beaucoup plus qu'il n'eût dépensé en bienfaits. Cependant il fut bienfaisant. La Provence, dont il obtint le gouvernement, lui offrit une bourse de mille louis. «Non, dit-il, les gouverneurs sont faits pour représenter aux rois la misère des peuples. Je ne puis accepter un présent qui, quoique volontaire, seroit onéreux au pays. » Le maréchal de Villars, auquel on fit la même offre, ne jugea pas à propos de la refuser; et lorsqu'on lui rappela la générosité de Vendôme dans la même occasion. « Ah! dit-il, M. de Vendôme étoit un homme inimitable. » Le duc de Vendôme avoit épousé, en 1710, une des filles du prince de Condé dont il n'eut point d'enfans, et qui mourut en 1718. De Bellerive a donné l'Histoire de ses campagnes, Paris, 1714, in-12.

III. VENDOME (Philippe de), grand-prieur de France et frère du précédent, né à Paris le 23 août 1655, se signala d'abord sous le duc de Beaufort son oncle, qu'il accompagna à son expédition de Candie. Il suivit ensuite Louis XIV, en 1672, à la conquête de la Hollande, et se distingua beaucoup au passage du Rhin, aux siéges de Maestricht, de Valenciennes et de Cambrai, à la bataille de Fleurus, à celle de la Marsaille où il fut blessé, et en plusieurs autres occasions. Elevé au poste de lieutenant général en 1693, il eut en 1695 le commandement de la Provence, à la place du duc de Vendôme son frère qui passoit en Catalogne. Il le suivit quelque temps après, et il se montra un héros au siége de Barcelone en 1697, et à la défaite de don François de Velasco, vice-roi de Catalogne. Dans la guerre de la succession il fut envoyé en Italie, où il prit plusieurs places sur les Impériaux; mais après la bataille de Cassanno, donnée le 16 août 1705, où il ne s'étoit point trouvé par un défaut de conduite, il fut disgracié. Il se retira à Rome, après avoir remis la plupart de ses nombreux bénéfices. Le roi lui assigna une pension de 24000 livres. Après un voyage à Venise il revint en France par les terres des Grisons. Thomas Masner conseiller de Coire le fit arrêter le 28 octobre 1710, «en représailles, disoit-il, de ce que son fils étoit retenu prisonnier en France, » et le fit passer sur les terres de l'empereur. L'ambassadeur de France en Suisse se plaignit de cette insulte faite par un particulier à un prince du sang. Les Grisons firent le procès à Masner qui s'étoit sauvé en Allemagne, et ils le condam-

nèrent à mort par contumace en 1712. Le grand-prieur élargi revint en France et s'y livra à tous les plaisirs; il aimoit sur-tout ceux de l'esprit; et sa cour étoit composée de ce qu'il y avoit de plus délicat et de plus ingénieux à Paris. (*Voy*. CAMPISTRON, CHAULIEU, PALAPRAT.) Les Turcs ayant menacé Malte en 1715, il vola à son secours et fut nommé généralissime des troupes de la religion. Mais le siége de cette île n'ayant pas eu lieu, il revint en France au mois d'octobre de la même année. Il se démit du grand-prieuré en 1719, prit le titre de Prieur de Vendôme, et mourut à Paris le 24 janvier de l'année 1727. Les deux frères se ressembloient parfaitement dans leurs qualités et dans leurs défauts. En peignant l'un nous avons tracé le portrait de l'autre. En lui finit la postérité des ducs de Vendôme, descendans de Henri IV.

IV. VENDOME. *V*. GEOFFROI, n° II *et* MATTHIEU, n° III.

* VÉNÉGAS (Alexis), savant Espagnol, né à Tolède au commencement du 16e siècle, étoit très-versé dans les sciences et dans les belles-lettres. En 1545 il étoit professeur de théologie à Tolède. Vénégas mourut en 1567. On a de lui, I. *Orthographie de trois langues*, Tolède, 1531, in-8°. II. *Angoisses de la mort*, Alcala de Henares, 1568, in-4°, et Valladolid, 1583. Cet ouvrage est traduit en italien. III. *Diversité des livres qui existent dans l'univers*, Madrid, 1569; Salamanque, 1572; Valladolid, 1583. Ce dernier ouvrage est très-estimé pour son érudition.

I. VENEL (Magdeleine DE GAILLARD de), sœur de Gaillard de Lonjumeau évêque d'Apt, d'une ancienne famille de Provence (*voyez* GAILLARD), naquit à Marseille le 24 janvier 1620. Elle épousa à l'âge de 16 ans Venel d'abord conseiller au parlement de Provence, ensuite maître des requêtes du palais de la reine et conseiller d'état. Ayant mérité la confiance d'Anne d'Autriche, cette princesse lui fit en 1648 don des glacières de Provence qui appartenoient au domaine, et lui accorda le privilége exclusif de faire débiter la glace par bureau dans toute cette province; ce qui lui valoit 20,000 livres de rente. Elle eut beaucoup de part à la rupture de Louis XIV avec mademoiselle Mancini qu'elle conduisit à Rome lorsqu'elle eut épousé le connétable Colonne. Elle devint ensuite dame de la reine et sous-gouvernante des ducs de Bourgogne, de Berri et d'Anjou. Elle mourut au château de Versailles le vingt-quatre novembre 1687. C'étoit un femme d'un caractère ferme, pleine d'esprit, de jugement et de vertu.

II. VENEL (Gabriel-François), né à Pézenas en 1723, se distingua dans la profession de médecin, et emporta au concours en 1758 une chaire de médecine à Montpellier. Dès 1753 il avoit été nommé inspecteur général des eaux minérales de France. Il travailla pendant plusieurs années à l'analyse de ces eaux avec Bayen, artiste célèbre, qui fut chargé de la partie manuelle des opérations. Venel prouva par son travail, qui exigea beaucoup de courses, qu'il étoit habile observateur et chimiste éclairé. Il se préparoit à faire de nouveaux voyages pour continuer ses observations, lorsqu'il mourut à Montpellier en

1776. On a de cet auteur, I. *Examen des Eaux minérales de Passi*, Paris, 1755. II. *Instructions sur l'usage de la Houille*, Avignon, 1775, gros vol. in-8°, avec figures. Les états de la province de Languedoc l'avoient chargé d'examiner la nature, les propriétés et les usages de la houille; ce livre contient le résultat de ses opérations: il y prouve que la houille ne nuit pas à la santé, conformément à l'expérience de ceux qui en font un usage constant. III. *Analyse des Eaux de Seltz*, dans les Mémoires de l'académie des Sciences. IV. *Aquarum Galliæ mineralium analysis*, manuscrit, en 2 vol in-4° : c'est le fruit de ses recherches et de ses courses. V. Une *Matière médicinale*, en 2 vol. in-8° : ouvrage posthume. VI. Les articles qu'il a fournis sur cette science aux éditeurs de l'Encyclopédie sont nombreux et en général fort bien faits; mais l'auteur ne se défendoit pas assez de l'esprit systématique. C'étoit un homme d'une imagination vive, qui avoit des vues nouvelles et le coup d'œil prompt, mais pas toujours sûr. Il s'éleva plusieurs fois et avec raison contre l'assemblage informe de remèdes qu'ont formé plusieurs pharmacopoles : assemblage qui empêche de constater la vertu de chacun en particulier. Il comparoit les médecins entichés de cette poly-pharmacie, à Arlequin ordonnant une charretée de foin à un malade, « dans l'espérance que sur la grande quantité des herbes qui la composent il s'en trouvera quelqu'une appropriée à la maladie.» *Voy.* son Eloge Historique, Grenoble, 1777, in-8°.

VÉNÉRONI (Jean), né à Verdun, s'appeloit Vigneron: mais comme il avoit étudié l'italien et qu'il vouloit en donner des leçons à Paris, il se dit Florentin et il italianisa son nom. La clarté de ses principes lui procura beaucoup d'écoliers. Il est un des auteurs qui ont le plus contribué dans le 17e siècle, à répandre en France le goût de la littérature italienne. Ses ouvrages sont, I. *Méthode pour apprendre l'Italien*, Paris, 1770, in-12. Cette Grammaire, dont on a fait plusieurs éditions en différens formats, est claire, mais un peu prolixe. On prétend que ce livre n'est point de lui, mais du fameux Roselli dont on a imprimé les aventures en forme de roman. A son passage en France il alla prendre un dîner chez Vénéroni, qui, ayant vu qu'il raisonnoit juste sur la langue italienne, l'engagea à faire une grammaire, pour laquelle il lui donna cent francs. Vénéroni ne fit qu'y ajouter quelque chose à son gré et la donna sous son nom. II. *Dictionnaire italien-français et français-italien*, 1768, in-4°. Il a été effacé par celui de l'abbé Alberti, qui est à la fois plus clair et plus abondant. III. *Fables choisies*, avec la traduction italienne de cet auteur. On en a une édition avec une version allemande et des figures, Augsbourg, 1709, in-4°. IV. *Lettres de Lauredano*, traduites en français. V. *Lettres du cardinal Bentivoglio*, traduites de même. Son style est plus facile que pur.

* VÉNÉROSO, guerrier et négociateur génois, fut employé au commencement du 18e siècle auprès des Corses, qui, toujours impatiens du joug, avoient été singulièrement révoltés du ca-

ractère dur, violent et féroce, qu'avoient déployé dans son administration Félix Pinelli. Vénéroso avoit déjà gouverné les Corses, et il avoit mérité leur estime et leur affection : mais l'expérience les ayant rendus méfians, ils ne voulurent poser les armes qu'après que le sénat génois auroit ratifié certaines conditions qu'ils croyoient devoir exiger pour leur sûreté. Celui-ci les rejeta. Vénéroso s'enveloppant de sa vertu, se rendit seul et sans armes dans le camp des Corses et les harangua. Ils l'écoutent, s'attendrissent, versent des larmes, et Panpiliani leur chef lui propose en leur nom la souveraineté de l'île, s'il consent à abandonner Gênes et à vivre parmi eux. Il refusa ; cette modération, qui auroit dû lui mériter des éloges, fit une impression contraire sur le sénat ombrageux. Vénéroso fut rappelé, et la guerre se ralluma alors avec une nouvelle fureur.

* VÉNÉTIANO (Dominique), peintre vénitien, qui introduisit en Italie la manière de peindre à l'huile. Il communiqua sa découverte à Castagno, qui l'assassina pour s'emparer seul du secret. *Voy.* CASTAGNO.

* I. VÉNÉTO (André), de l'ordre des servites, qui vivoit dans le quatorzième siècle, demeura à Bologne, et fut délégué par la république au concile de Bâle. On a de lui, I. Un *Commentaire sur la Genèse*. II. *Sur Aristote*. III. *Variæ orationes*. IV. *Campus Florum*.

* II. VÉNÉTO (Jean), de l'ordre des chartreux, vivoit dans le cinquième siècle. Il a écrit : *Nosce te ipsum. De patientiâ et humilitate. Speculum morientium. Sermones varii. Corona senum. Epistolæ variæ*, etc.

* III. VÉNÉTO (Paul), religieux de l'ordre des Augustins, regardé dans le quinzième siècle comme le premier des théologiens, a composé et mis au jour plus de vingt ouvrages divers sur tous les sujets. On y trouve des sermons, des traités de physique, de mathématiques, de logique, etc. Il mourut encore jeune le 15 juin 1429. Il ne faut pas le confondre avec un autre Paul VÉNÉTO, de l'ordre des servites, qui a laissé, I. *De notitiâ Dei*. II. *De condendo christiano testamento*. III. *De ordine et progressu sui ordinis*. IV. *Explicatio Dantis Aligeri*, etc.

I. VENETTE (Jean FILLIONS de), légendaire du 14ᵉ siècle, né à Compiègne en Beauvoisis, fut carme de la place Maubert à Paris, et publia vers l'an 1340 un Poëme de quarante mille vers, intitulé le *Roman des trois Maries*. Il a été imprimé en 1473, in-4°, et est devenu très-rare. Il commence avec l'origine du monde, et finit à la mort de la Vierge. C'est la production la plus singulière de ce siècle d'ignorance et de mauvais goût. — Un autre VENETTE, cité par La Curne de Sainte-Palaye, a été l'un des continuateurs de la Chronique de Guillaume de Nangis.

† II. VENETTE (Nicolas), docteur en médecine, né en 1633, mort en 1698 à La Rochelle sa patrie, avoit étudié à Paris sous Gui Patin et Pierre Petit ; et après avoir voyagé en Italie et en Portugal, il s'étoit retiré dans son pays natal, où il se consacra tout entier à l'exercice de la médecine. On a de lui divers ouvrages, I. *Traité du Scor-*

*but*, La Rochelle, 1671, in-12. II. *Traité des Pierres qui s'engendrent dans le corps humain*, Amsterdam, 1701, in-12. III. *Tableau de l'amour conjugal*, etc., 2 vol. in-12, avec figures. Cet ouvrage est celui qui a donné le plus de renommée à son auteur; mais la lecture en est dangereuse pour les jeunes personnes, parce qu'il est rempli d'histoires indécentes, propres à porter la corruption dans les cœurs des jeunes gens. L'auteur s'étoit caché sous le nom de *Salonici* dans la première édition, et eût bien fait de cacher son ouvrage avec son nom. Un auteur moderne l'a pillé pour en faire un réchauffé qui ne vaut pas mieux. IV. *Traité du Rossignol*, Paris, 1697, in-12. Venette aimoit les matières singulières, et avoit des connoissances très-variées.

† I. VÉNIÉRO (Dominique), noble Vénitien, intime ami de Bembo, son compatriote, cultiva comme lui la littérature et la poésie. Une maladie cruelle qui le priva de l'usage de ses jambes, dès l'âge de 32 ans, le retint dans son lit pour le reste de ses jours. Au milieu des douleurs qu'il éprouvoit, l'étude et la conversation des savans furent sa consolation. Mais on doit être surpris qu'un homme toujours souffrant ait pu faire, dit Landi, « des vers dans lesquels la vivacité des pensées et la force de l'expression se disputent la préférence. Il paroît seulement que l'auteur a quelquefois outré les idées et les tours, dont il s'est servi : ce qui paroît sur-tout dans ses Sonnets. » La mort termina sa vie et ses souffrances en 1581 ou 1582 : car on trouve ces deux dates dans les biographes. Ses poésies ont été d'abord imprimées dans les Recueils de Dolce et de Ruscelli, et depuis à Bergame en 1750, in-8°, avec celles de Louis et Maffée Véniéro ses neveux. Dominique étoit frère de Jérôme, François et Louis, connus ainsi que lui par divers ouvrages en prose et en vers. Louis déshonora sa plume par un Poème d'une licence effrénée, en trois chants, intitulé la *Puttana errante*, à la suite duquel en est un autre non moins obscène, en un seul chant, qui a pour titre, *Il Trent'uno*; le tout imprimé à Venise en 1531, in-8°. Ces deux productions ont été mal-à-propos attribuées à l'Aretin par quelques bibliographes; et calomnieusement à Maffée VÉNIÉRO archevêque de Corfou, fils de ce même Louis, par un éditeur protestant qui les fit imprimer à Lucerne en 1651 : imputation aisée à détruire, car ce prélat n'étoit pas encore né en 1581, lorsque son père les mit au jour. Louis VÉNIÉRO mourut en 1550. Serassiqui, qui a publié l'édition des Œuvres de Dominique Véniéro, l'a enrichie de sa vie.

* II. VÉNIÉRO (François), noble Vénitien du 16e siècle, fut excellent philosophe. La république lui confia les emplois les plus importans, et il s'en acquitta toujours avec honneur. On a de lui, I. Quatre *Livres* sur Aristote. II. *Dialogue de la volonté humaine*. III. *Discours sur la génération et la corruption*, d'Aristote.

*VÉNINI (Ignace), le prince des orateurs sacrés de l'Italie dans le 18e siècle, né à Côme le 10 février 1711, entra dans l'ordre des jésuites en 1728, fit avec un succès rare ses cours d'étude et de doctorat, et se destina à la prédication. Il exerça cette péni-

ble fonction dans les principales villes de l'Italie, et établit dans cette carrière, par son talent, une époque nouvelle, à jamais mémorable dans les fastes de la littérature italienne. On peut voir son portrait dans son *Sermon* de la parole de Dieu, où il s'est dépeint lui-même avec une adresse admirable. L'ordre et la profondeur de ses pensées, la vérité énergique de ses argumens, la magie harmonieuse de son style, l'élèvent de beaucoup au-dessus de tous les autres orateurs sacrés qui ont fleuri en Italie. Les jésuites ayant été supprimés en 1773, Vénini resta à Milan, où il mourut le 25 août 1778. Ses *Sermons du carême*, en plusieurs volumes, furent publiés à Milan en 1780, et ses *Panégyriques* en 1782.

VÉNIUS (Othon), peintre de Leyde, né en 1556, fut envoyé à Rome avec des lettres de recommandation qui le firent bien accueillir. Il travailla dans cette ville sous Frédéric Zuccharo, et consulta l'antique et les tableaux des excellens peintres modernes, pendant sept ans qu'il demeura en Italie, où il fit plusieurs beaux ouvrages. L'empereur, le duc de Bavière et l'électeur de Cologne occupèrent ensuite tour-à-tour son pinceau. Vénius s'étant retiré à Anvers, orna les églises de cette ville de plusieurs magnifiques tableaux. Enfin ce peintre fut appelé par l'archiduc Albert à Bruxelles, et nommé intendant de la monnoie. Louis XIII, roi de France, voulut l'avoir à son service; mais l'amour de son pays lui fit refuser les offres de ce monarque. Vénius avoit une grande intelligence du clair-obscur; il mettoit beaucoup de correction dans son dessin, et jetoit bien les draperies; ses figures ont une belle expression; il est gracieux dans ses airs de tête; enfin on remarque dans ses tableaux une veine facile et abondante, réglée par un jugement sain et éclairé. On estime singulièrement son *Triomphe de Bacchus*, et la *Cène* qu'il peignit pour la cathédrale d'Anvers. Vénius mourut à Bruxelles en 1634, laissant deux filles qui ont aussi excellé dans la peinture. Il a illustré sa plume aussi bien que son pinceau par divers *Ecrits* qu'il a enrichis de figures et de portraits dessinés par lui-même. Ses ouvrages sont, I. *Bellum Batavicum cum Romanis, ex Cornelio Tacito*, 1612, in-4°, avec 39 figures gravées par Tempesta. II. *Historia Hispanica septem infantium Laræ, cum iconibus*. Lara est le nom d'une illustre famille d'Espagne. III. *Conclusiones physicæ et theologicæ, notis et figuris dispositæ*, Leyde. IV. *Horatii Flacci emblemata, cum notis*, 1607, in-4°, réimprimés à Bruxelles en l'année 1683, avec des notes en latin, italien, français et flamand. Cet ouvrage a encore été imprimé à Paris en 1646, sous le titre d'Instruction et devoirs d'un jeune prince, et dédié à Louis XIV encore jeune, par Tancrède de Gomberville; ce plagiat n'ayant pas d'abord été découvert, l'éditeur reçut un beau présent. V. *Amorum emblemata*, 1508, in-4°. VI. *Vita S. Thomæ Aquinatis*, 32 *iconibus illustrata*. VII. *Amoris divini emblemata*, 1615, in-4°. VIII. *Emblemata ducenta*, Bruxelles, 1624, in-4°. Le célèbre Rubens fut son élève. Gilbert et Pierre VENIUS, ses frères, s'appliquèrent, l'un à la gravure, l'autre à la peinture, et s'y distinguèrent.

* VENN (Henri), théologien

anglais, né en 1725, à Barnes au comté de Surrey, mort à Clapham en 1796, a publié, I. Le *Devoir complet de l'homme*, ouvrage bien différent de celui intitulé *Tout le devoir de l'homme*. II. Des *Sermons* sur divers sujets, in-8°. III. *Exposé des méprises en fait de religion*, in-8°, et plusieurs *Sermons* particuliers. Venn fut un zélé calviniste.

* I. VENNER (Tobie), médecin de Bath, né à Petherton dans le comté de Sommerset en 1577, s'est rendu célèbre dans son temps par son habileté, sa probité et son amour pour les pauvres. Il se fit connoître par un ouvrage de médecine populaire, intitulé *Le vrai moyen et le régime sûr pour atteindre une longue vie en santé:* cet ouvrage ennuyeux et mal écrit ne laissa pas de lui faire une réputation avantageuse. Il mourut en 1660. Il a laissé aussi un *ouvrage* sur les eaux de Bath.

* II. VENNER (Thomas), fanatique anglais, qui vivoit sous le règne de Charles II, mort en 1661 : il étoit tonnelier. Sa folie étoit de s'opposer à toute espèce de gouvernement monarchique ou républicain ou mixte. Il se fondoit sur ce que le règne de Jésus-Christ sur la terre étoit venu. Cet insensé eut des partisans qu'il appeloit les hommes de la cinquième monarchie. Peu de temps après la restauration, ils proclamèrent publiquement le roi Jésus dans les rues de Londres. Quelques soldats suffirent pour dissiper cet attroupement, et Venner fut exécuté avec douze de ses compagnons.

VENTADOUR. *Voy.* MOTHE-HOUDANCOURT, n° I.

* VENTENAT (Etienne-Pierre), né à Limoges le 1er mars 1757, étoit professeur de botanique, membre de l'institut de France, de plusieurs académies et de la légion d'honneur, administrateur de la bibliothèque du Panthéon. On a de lui, I. Le *Tableau du règne végétal*, 4 vol. in-8° avec 24 planches. II. Le *Catalogue des plantes étrangères*, recueillies par M. Cels de l'institut, coloriées, in-fol., avec 100 pl. Il y a eu une suite, intitulée *Choix de Plantes*, avec 60 planches. III. Le *Jardin de la Malmaison*, avec 120 gravures sur les dessins de M. Redouté. Plusieurs *Mémoires* dans les journaux et dans la Collection des Mémoires de l'institut. Il a fait l'*Eloge* de Le-Monnier, l'un de ses collègues à la bibliothèque du Panthéon. Il a fourni beaucoup d'*Articles* pour le Magasin Encyclopédique. Il est mort à Paris le 13 août 1808. Ce botaniste avoit des mœurs douces, un esprit liant et un caractère propre à lui faire des amis. Pendant le temps de son administration de la bibliothèque du Panthéon il aida les gens de lettres dans tout ce qui pouvoit concourir à leurs recherches.

† VENTI, empereur de la Chine, étudia l'astronomie et prédit les éclipses qu'il fit regarder comme des présages de malheur. On conserve de cet empereur une déclaration dans laquelle il reconnoît que le ciel annonce sa vengeance par l'interruption de la lumière des astres. Il ordonne en conséquence qu'on l'avertisse de toutes les fautes qu'il peut commettre, afin qu'en les évitant, les astres ne souffrent aucune éclipse. Ven-ti répara, autant qu'il le put, le ravage causé par son prédécesseur Chi-hong-ti, qui avoit or-

fils, sur un char traîné par des pigeons ou par des cygnes ou des moineaux, et quelquefois montée sur un bouc. Cicéron prétend, dans son Traité de la nature des Dieux, que le mot de Vénus est dérivé de *Venire*, parce que la déesse des graces va à tout le monde. Cette étymologie paroît un peu forcée. On a donné le nom de Vénus à l'une des trois planètes inférieures désignée communément par l'étoile du matin ou l'étoile du soir ou du berger. Les Romains l'appeloient Lucifer lorsqu'elle précédoit le soleil, et Hesperus ou Vesper lorsqu'elle le suivoit. La statue appelée la Vénus de Médicis, l'un des plus beaux ouvrages sortis des mains de l'art, actuellement au Musée Napoléon, fut embarquée à Palerme dans le courant de l'an 10 pour être transportée en France.

VÉNUSIUS. *V.* CARTISMANDA.

I. VÉNUSTI (Marcel), peintre, né à Mantoue, fut élève de Perrin del Vaga et ami de Michel-Ange. Il copia pour le duc de Parme le beau tableau du *Jugement dernier* par celui-ci. Vénusti étoit habile dans le dessin et le coloris, et très-laborieux. On trouve beaucoup de ses ouvrages en Espagne et à Rome où il mourut vers la fin du 16e siècle.

* II. VÉNUSTI (Antoine-Marie), médecin du 16e siècle, né à Milan, exerça sa profession à Trieste. On a de lui, *Consilia Medica, in quibus vera quædam consultandi methodus proponitur, etc.*, Venitiis, 1571, in-4°. *Discorso generale intorno alla generatione, etc.*, ib., 1562, in-8°.

* III. VÉNUSTI (Nicolas-Marcel, marquis de), chevalier de Saint-Etienne, né à Cortone en 1700, fit le cours de ses études à Bologne, Sienne, Prato et Pise. Il apprit dans cette dernière ville la jurisprudence, la physique et les mathématiques. Le roi d'Espagne le nomma surintendant de la bibliothèque et du musée du palais Farnèse, inspecteur des recherches faites à Herculanum, etc. Mais l'amour de la patrie l'emporta sur tant d'honneurs. Il revint à Cortone, où il fonda la célèbre académie Toscane, ainsi que plusieurs autres établissemens utiles. Il mourut en juin 1755, et laissa entre autres ouvrages, I. Une *Lettre latine sur l'ancienneté de Cortone*. II. *Description des découvertes faites à Herculanum*, Rome, 1748.

I VÉNUTTI (Rudolfino), garde du cabinet des antiques du Vatican, mort en 1762, étoit profondément versé dans les connoissances relatives aux médailles et aux monumens anciens. On a de lui, I. *Antiqua numismata maximi moduli*, Romæ, 1739, 2 vol. in-fol., figures. C'est une savante notice des médailles transportées du cabinet du cardinal Albani dans la bibliothèque du Vatican. II. *Collectanea Antiquitatum Romanarum*, Rome, 1736, in-folio, fig. III. *Numismata Imperatorum præstantiora à Martino V ad Benedictum XIV*, Rome, 1744, in-4°.

† II. VÉNUTTI (l'abbé Philippe) fut envoyé en France par les chanoines de Saint-Jean de Latran, pour administrer les revenus de l'abbaye de Clérac donnée par Henri IV à ce chapitre. Il y plut par ses manières caressantes, son honnêteté, son esprit, et fut très-lié avec le président de Montesquieu. Quoi-

qu'il ne fût pas un poète bien distingué, il a traduit en vers italiens le *Télémaque*, 2 vol. in-4°; le poème de *la Religion* de Racine; et la *Didon* de Pompignan. Montesquieu employa l'abbé de Saint-Cyr, pour obtenir de Boyer, évêque de Mirepoix, quelque bénéfice pour l'abbé Vénutti. Le prélat, naturellement un peu dur, ne se laissa pas toucher, même en lui exposant le service que Vénutti avoit rendu à l'Eglise par la traduction du poème de Racine; et insinua qu'il faisoit plus de cas de ceux qui administroient la religion que de ceux qui la prouvoient.

* VÉRACINI (Augustin), peintre célèbre, né à Florence le 14 décembre 1689, étudia les principes de son art chez Sébastien Ricci à Venise; on voit beaucoup de ses ouvrages dans les églises de Toscane; il a fait quelques peintures à fresque, et un assez grand nombre de portraits à Pise et à Florence. Il possédoit aussi le rare talent de restaurer et de rafraîchir les plus belles productions de l'antiquité, sans altérer leur mérite. Il mourut dans sa patrie en 1762.

* VÉRATI (Joseph), né le 30 janvier 1707 à Bologne, étoit originaire de Modène. Après ses études, il s'appliqua à la philosophie et à la médecine. Il épousa en 1738 Laure-Bassi, qui, six ans auparavant, avoit reçu les honneurs du doctorat en philosophie. Vérati fut nommé en 1745 académicien pensionnaire, et obtint par la suite une chaire de physique à l'institut. Il mourut le 24 mars 1793. On a de lui quelques *Dissertations* sur l'électricité, qui ne sont pas sans mérite.

VÉRAN. *Voyez* SALONIUS.

VÉRARDO (Charles), né à Césène dans la Romagne en 1440, mort le 13 décembre de l'année 1500, fut camérier et secrétaire des brefs des papes Paul II, Sixte IV, Innocent VIII et Alexandre VI. On a de lui un ouvrage singulier, intitulé *Historia Caroli* Verardi *de urbe Granatâ, singulari virtute, felicibusque auspiciis* Ferdinandi *et* Elizabethæ *regis et reginæ expugnatâ*, Romæ, 1493, in-4°, avec des figures assez belles. Cette histoire en forme de drame, et dans un goût burlesque, mérite peu d'attention.

VÉRAZZANI (Jean), gentilhomme florentin, étoit au service de François Ier lorsqu'il découvrit en 1524 la Nouvelle France dans l'Amérique septentrionale. Il visita et examina soigneusement les côtes de cet immense pays, parvint jusqu'à Terre-Neuve et envoya au roi une relation détaillée de ses découvertes. On la trouve dans la Collection de Ramusio et dans l'Histoire générale des Voyages. Ramusio dit dans sa Préface que Vérazzani étant descendu, dans son dernier voyage, sur une des côtes de l'Amérique septentrionale pour observer le local, fut tué avec sa suite par les sauvages. Ces barbares firent rôtir leurs cadavres et les mangèrent à la vue des compagnons du célèbre navigateur qui étoient restés sur le vaisseau. Comme Ramusio ne marque point la date de ce malheureux événement, quelques historiens en doutent. On conserve à Florence, dans la bibliothèque de Strozzi, une description cosmographique de toutes les côtes et de toutes les contrées que Vérazzani avoit parcourues, et l'on y voit qu'il avoit voulu

chercher par le nord un passage aux Indes orientales.

* VERBIEST (Ferdinand), jésuite, né en Flandre près de Courtray, fit de grands progrès dans les mathématiques, et se consacra à la conversion des Chinois. Il travailloit avec succès dans la province de Chensi, lorsqu'il fut appelé à la cour en 1660, et servit beaucoup la religion chrétienne par le crédit qu'il eut auprès de l'empereur. Mais après la mort de ce prince, la jalousie des mathématiciens et des bonzes réussit à le faire mettre en prison. Une éclipse de soleil dont il annonça le moment précis, et sur laquelle les artronomes Chinois se trompèrent lourdement, lui rendit sa considération; mais il ne recouvra sa liberté que quelque temps après. La présidence du tribunal des mathématiques qui, après la mort du P. Schall, avoit été donnée à un Chinois, fut si mal remplie, que l'empereur mécontent la donna en 1669 au P. Verbiest, qui avoit redressé les erreurs des Chinois; cette place fut depuis toujours conférée à un jésuite, jusqu'au P. Hallestein, mort en 1774. La science des Chinois est si bornée, même dans les matières dont ils font une parade particulière, qu'il ne se trouva personne en état de faire un bon calendrier. On ignore la date de la mort du P. Verbiest.

VERBRUGEN (Gaspar-Pierre) peintre, mort à Anvers sa patrie en 1720, savoit grouper et colorier les fleurs avec beaucoup d'art; mais le goût du plaisir affoiblit son talent. Sa manière se rapproche davantage de celle de Monnoyer que de Van-Huysum. Il passa la plus grande partie de sa vie à La Haye, où la Société académique le reçut au nombre de ses membres et où il unit ses travaux à ceux de Terwesten. Celui-ci composoit des bas-reliefs que Verbrugen ornoit de fruits et de fleurs.

* VERCELLONI (Jacques), médecin, né à Biella, capitale du Bellèse, le 25 mars 1676, prit le bonnet de docteur à Montpellier, exerça à Rome dans l'hôpital des incurables, et revint dans sa patrie occuper la place de premier médecin de cette ville. On a de lui, *De glandulis æsophagi conglomeratis*, etc., Astæ, 1711, in-4°. II. *De pudendorum morbis et lue venereâ*, ibidem, 1716, in-4°.

VERCINGETORIX, célèbre général gaulois, fut d'abord proclamé roi des Arverniens, ensuite généralissime de la ligue formée contre César dans les Gaules, l'an 53 avant J. C. Quoique fort jeune encore, son activité, sa valeur et sa prudence le rendoient digne du commandement. Mais il s'écarta malheureusement du plan suivi jusqu'alors, qui étoit de harceler l'armée romaine plutôt que de la combattre. Il perdit une bataille; et s'étant enfermé dans la ville d'Alize, il fut obligé par la disette à se rendre à discrétion avec ses soldats: ils furent tous réduits en esclavage. Vercingetorix, ce brave défenseur de la liberté de son pays, fut conduit à Rome, où, après avoir orné le triomphe du vainqueur, on le jeta dans un cachot, et on le mit à mort l'an 47 avant Jésus-Christ.

* VERDE (François), Napolitain, docteur des facultés de théologie et de droit, vivoit dans le 17e siècle. Il a laissé, I. *Tyrocinium ad universum jus civile*, etc., Neapoli, 1668, in-folio.

II. *Theologiæ fundamentalis caramuelis positiones selectæ*, Lugduni, 1662.

† I. VERDIER (Antoine du), seigneur de Vauprivas, né le 11 novembre 1544 à Montbrison en Forez, mort le 25 septembre 1600, fut historiographe de France et gentilhomme ordinaire du roi. Il inonda le public de compilations, dont la moins mauvaise est sa *Bibliothèque des auteurs français*, quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de critique ni d'exactitude. Elle fut imprimée pour la première fois à Lyon en 1585. Rigoley de Juvigny en a donné une nouvelle édition, ainsi que de la Bibliothèque de La Croix du Maine, Paris, 1772 et 1773, 6 volumes in-4°. Les notes du savant éditeur rectifient quelques erreurs de l'original. L'abbé de Saint-Léger dit que l'éditeur y a ajouté beaucoup d'erreurs, et que ce qu'il y a de mieux dans cette édition sont les remarques de La Monnoie, de Falconnet et du présid. Bouhier. Ce livre est nécessaire à ceux qui veulent connoître notre ancienne littérature. Rigoley auroit mieux fait de donner une Bibliothèque française complète que d'imprimer le fatras de du Verdier. Nous disons fatras, parce qu'il a rempli son livre d'extraits longs et mal choisis des plus mauvais auteurs. Cet écrivain manquoit absolument de goût. Son style est insoutenable; outre les vices du terroir, la lecture des livres italiens et latins lui faisoit employer des notes extraordinaires qui gâtoient encore sa misérable diction française. Cependant il n'entendoit que médiocrement le latin, et quoiqu'il affectât des tournures et des expressions grecques, à peine connoissoit-il cette dernière langue. Ce qui a fait donner la préférence à sa Bibliothèque sur celle de La Croix-du-Maine, c'est, 1° Qu'il marque plus exactement les titres des livres, et la date et le lieu des éditions; 2° qu'il indique les livres anonymes, la plupart très-rares, et dont plusieurs nous auroient été inconnus sans lui: ce qui auroit peut-être été un médiocre inconvénient; car, qu'importe de savoir qu'un auteur oublié a donné un livre qui mérite de l'être? 3° qu'il donne le catalogue des ouvrages latins que chaque écrivain français a composés: chose à la vérité étrangère à son livre, mais qui peut avoir son utilité.

II. VERDIER (Claude de du), fils du précédent, né à Paris en 1569, chercha à se procurer l'existence par sa plume. Il publia plusieurs ouvrages qui furent mal accueillis, et il traîna une vie longue et obscure, après avoir dissipé les grands biens que son père lui avoit laissés. Il mourut en 1649: il étoit savant, mais mauvais critique.

III. VERDIER (N...), auteur peu connu du *Roman des Romans*, en 7 vol. in-8°: production aussi plate qu'insipide.

IV. VERDIER (César), chirurgien et démonstrateur royal à Saint-Côme à Paris, étoit né à Molières près d'Avignon. Ses leçons et ses cours d'anatomie lui attirèrent un grand nombre d'auditeurs, et il forma de bons disciples. Cet homme, plein de probité et de politesse, cherchoit par ses égards à ne déplaire à personne. Il prononçoit volontiers ce mot qui étoit comme sa devise: *Ami de tout le monde;* mais cette amitié générale l'empêchoit de prendre quelquefois

le parti de ses amis particuliers. Verdier mourut à Paris le 19 mars 1759. Il est auteur d'un excellent *Abrégé d'anatomie*, Paris, 1770, 2 vol. in-12; et avec les Notes de Sabatier, 1775, 2 vol. in-8°, et des *Notes* sur l'Abrégé des Accouchemens composé par madame Boursier du Coudray. On a encore de lui, dans les Mémoires de l'académie de chirurgie, des *Recherches sur les hernies de la vessie ;* des *Observations sur une plaie au ventre et sur une autre à la gorge.*

* VERDIZOTTI (Jean-Marie), Vénitien qui vécut dans le 16e siècle, étoit ecclésiastique, et jouissoit d'un bénéfice. Il a écrit des *Poésies* latines et quelques autres Ouvrages ; on estime surtout ses *Fables morales* en vers italiens. On a encore de lui une *Traduction* du second livre de l'Énéide. Verdizotti cultiva la peinture ; il avoit été élève du Titien, et peignit lui-même les animaux qu'il introduisit dans ses fables. Il composa sur la mort de son ancien maître un Poëme latin qui n'est pas indigne de son talent. Il mourut vers l'an 1600.

* VERDONI (Maur), savant ecclésiastique né à Césène en Romagne dans le 17e siècle, étoit curé de Saint-Victor à Valle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers, entre autres, I. La *Vie de saint Maur, évêque de Césène*, Césène, 1680. II. La *Vie de saint Mancio de Césène, martyr*, ibid., 1675.

I. VERDUC (Laurent), chirurgien juré de Saint-Côme à Paris, naquit à Toulouse. C'étoit un homme plein de candeur et de charité. Il employa un grand nombre d'années à professer la chirurgie, et il est sorti de son école beaucoup de disciples habiles qui avoient profité de ses lumières et de son expérience. Ce fut en leur faveur que Verduc publia à Paris en 1689, son excellent Traité intitulé *La Manière de guérir par le moyen des bandages, les fractures et les luxations qui arrivent au corps humain.* Il y remonte jusqu'aux principes de la chirurgie et à l'histoire des os. Cet ouvrage a été traduit en hollandais et imprimé à Amsterdam en 1691, in-8°. Verduc mourut à Paris en 1695.

II. VERDUC (Jean-Baptiste), fils du précédent, docteur en médecine, confirma l'idée avantageuse qu'on avoit de sa science par l'ouvrage qu'il intitula *Les Opérations de chirurgie avec une pathologie*, 1739, 3 vol. in-8°. Ce livre fut traduit en allemand et imprimé à Leipsick en 1712, in-4° ; quoique sa Pathologie soit pleine d'hypothèses hasardées. Il avoit entrepris aussi un Traité de l'*Usage des parties*, dans lequel il vouloit expliquer les fonctions du corps par les principes les plus clairs. Mais étant mort sans achever ce Traité, Laurent VERDUC son frère, mort en 1703, chirurgien de la communauté de Saint-Côme, revit ce qu'il avoit fait, suppléa à tout ce qui manquoit, en fit un excellent ouvrage et le publia à Paris en 1696, en 2 vol. in-12. On a de ce dernier, *le Maître en Chirurgie* ou *la Chirurgie de Gui de Chauliac*, 1704, in-12.

VERDURE (Nicolas-Joseph de la), né à Aire, mort à Douay en 1717, à 83 ans, étoit docteur de l'université de cette ville, premier professeur en théologie et

doyen de l'église de Saint-Amé. C'étoit un homme d'un savoir profond et d'un désintéressement encore plus rare. L'illustre Fénélon l'honoroit de son amitié. On a de lui un *Traité de la Pénitence* en latin, plusieurs fois réimprimé, et dont la meilleure édition est de 1698.

I. VERDUSSEN (Jean-Pierre), membre de l'académie de peinture de Marseille, mort le 31 mars 1763, a été un des plus célèbres peintres dans le genre des batailles. Ses talens l'ayant attiré à la cour du roi de Sardaigne en 1744, il accompagna ce prince dans ses campagnes d'Italie, et immortalisa la gloire qu'il s'étoit acquise à Parme et à Guastalla. Rendu à la France depuis plus de seize ans, après avoir parcouru diverses cours de l'Europe, il se fixa à Avignon et s'y signala par de nouveaux chefs-d'œuvre. La vivacité et le moelleux de ses dernières productions l'emportèrent sur celles dont il avoit embelli l'Italie et l'Angleterre.

II. VERDUSSEN (Jean-Baptiste), fut un bibliographe renommé qui travailla à l'Histoire littéraire d'Anvers, où il étoit imprimeur au milieu du dix-huitième siècle.

* I. VÈRE (sir François), commandant des forces anglaises dans les Pays-Bas, descendoit de l'ancienne famille des Vère, comtes d'Oxford, et naquit en 1554. En 1585 il fut envoyé en Hollande avec les troupes que la reine Elizabeth y fit passer sous le commandement du comte de Leicester, et se distingua dans les guerres de Flandre. Il y reçut le rang de chevalier des mains du lord Willoughby, commandant de l'armée anglaise, en récompense des services qu'il avoit rendus au siége de Berg-op-Zoom. Il accompagna le comte d'Essex dans son expédition contre Cadix et les îles Açores en 1597. Il fut nommé commandant de la Brille et des troupes anglaises au service de la république. Il se couvrit de gloire à la mémorable bataille de Newport, et termina sa carrière militaire par sa brillante défense d'Ostende, dont il soutint le siége pendant huit mois contre l'armée espagnole. Au bout de ce temps il fut relevé, et la place ne se rendit qu'après un siége de trois ans. Sir François mourut en 1608, et fut enterré à l'abbaye de Westminster.

* II. VÈRE (sir Horace), baron de Tilbury et frère puiné du précédent, naquit à Kirby-hall, dans le comté d'Essex, en 1565. Dès l'âge de 12 ans il suivit son frère dans sa campagne en Flandre et se distingua ainsi que lui à la bataille de Newport et à la défense d'Ostende. Il commanda les forces que Jacques I envoya au secours de l'électeur palatin. On regarde comme une de ses actions les plus glorieuses la retraite savante qu'il fit devant Spinola, général espagnol. Lorsque Charles Ier monta sur le trône, sir Horace Vère fut le premier que ce monarque honora de la pairie sous le titre de lord Vère, baron de Tilbury. Il mourut le 2 mai 1635.

* III. VÈRE (Edouard), comte d'Oxford en Angleterre, mort en 1604, élève du collége de Saint-Jean à Cambridge, fut également estimé pour sa valeur dans les combats et pour ses talens littéraires. En 1588 il fut un des juges de Marie reine d'Ecosse, et eut le commande-

ment d'une flotte qui combattit une escadre espagnole. Ses *poésies* furent très-goûtées de son temps. On en trouve un échantillon dans les Fragmens des anciens poètes de Percy; et un autre dans le Parnasse anglais.

VERÉLIUS (Olaüs), historien suédois, mort vers 1680, a publié, I. *Runographia Scandica antiqua*, Upsal, 1675, in-folio. L'auteur, qui avoit parcouru toute la Suède pour y découvrir les anciennes inscriptions, avoue qu'elles ne répandent presque point de jour sur l'histoire ancienne de ces contrées. Il attribue l'invention des runes ou caractères anciens du septentrion aux Scaldes, premiers poètes danois. Il a observé que plus les monumens sont anciens, mieux ces caractères sont gravés. On les plaçoit tantôt de gauche à droite comme l'écriture latine, tantôt de droite à gauche comme l'hébreu, tantôt perpendiculairement. Odin, célèbre législateur du nord, établit ses institutions avec les runes. L'usage s'en perdit vers l'an 1000, temps où Olaüs roi de Suède attribuant à ces caractères la difficulté qu'éprouvoit la religion chrétienne à pénétrer dans ses états, assembla le sénat de son royaume pour convenir d'abolir les runes, d'y substituer les lettres latines et de brûler tous les écrits relatifs à l'idolâtrie. Ainsi disparurent ces caractères septentrionaux, et ce ne fut qu'en 1598 que Jean Burée, savant Suédois, les fit connoître et les étudia sur divers monumens antiques du Danemarck et de la Norwège. Vérélius a suivi le travail commencé par Burée, et l'a complété. *Voyez* Magog. II. *Historia Gothrici et Rolfonis*, *Westrogothiæ regum*, en langue gothique, avec une traduction suédoise et des notes en latin, Upsal, 1664, in-4°. Ce célèbre commentateur a expliqué avec beaucoup d'érudition dans ces notes, tout ce qui regarde la religion des anciens peuples du nord. III. *Historia Hervaræ*, en langue gothique, avec une version latine et de longues notes, Upsal, 1671, in-fol. IV. *Supplément à l'Histoire précédente*, ib., 1674, in-fol., etc.

VÉRELST (Mlle.), née à Anvers vers l'année 1680, reçut une éducation brillante. Elle parloit avec facilité plusieurs langues et jouoit de divers instrumens; mais ce fut sur-tout la peinture qu'elle cultiva avec plus de succès. Établie à Londres, elle a orné cette ville de ses ouvrages. Elle peignoit également bien le *portrait* et l'*histoire*, et dessinoit sur-tout avec beaucoup de correction les figures. La pureté de ses mœurs égala la beauté de son talent.

VEREMOND. *V.* Bermude I.

* VÉRÉYCKEN (Godefroy), né à Anvers en 1558, et mort le 2 décembre 1635, se fit recevoir docteur en médecine à Toulouse en 1586, et revint exercer dans sa ville natale. On a de lui, *De cognitione et conservatione suî*, Mechliniæ, 1615-1633, in-12, ouvrage assez estimé.

† I. VERGÈCE (Ange), Crétois d'origine, écrivoit si bien le grec, que François Ier l'appela en France pour lui copier plusieurs livres, et lui écrire sur-tout un catalogue par ordre alphabétique de 540 volumes grecs. Voulant faire graver des poinçons grecs pour son imprimerie, Vergèce fut chargé d'en tracer les modèles, et de les fournir à Garamond, qui les a fidèlement copiés. Ces poinçons et ces caractères, après avoir été

long-temps regardés comme perdus, furent retrouvés à l'imprimerie royale, du temps de M. Anisson Duperron, par le savant de Guignes. On s'en sert aujourd'hui à l'imprimerie impériale. Henri II employa le talent de Vergèce à écrire le *Cynegeticon*, ou poème de la Chasse par Oppien, dont il fit présent à Diane de Poitiers. Ce beau manuscrit se trouve à la bibliothèque impériale. On dit que Robert Etienne en fit imiter les caractères pour les superbes éditions qu'il publia.

* II. VERGÈCE (Nicolas), fils du précédent, cultiva les lettres et les muses; de Thou, dans son Histoire, le cite au nombre de ceux qui célébrèrent la mémoire d'Adrien Turnèbe. — Il avoit une sœur qui enrichissoit de peintures les manuscrits de son père. Celles du manuscrit du poème de la Chasse d'Oppien, (bibliothèque impériale, n° 2637) passent pour être de sa main.

† VERGENNES (Charles Gravier comte de), commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, chef du conseil royal des finances, ministre des affaires étrangères, mort à Versailles le 13 février 1787, à 68 ans, étoit d'une famille noble de Bourgogne. Son esprit actif et conciliant l'ayant fait connoître à la cour, et sur-tout de M. Rouillé, ministre des affaires étrangères, il fut nommé, en 1755, ambassadeur à Constantinople. Il trouva, dans cette place importante de nombreuses difficultés à vaincre; mais il eut la gloire de les surmonter, et se concilia l'estime et la bienveillance non seulement du roi et du grand-seigneur, mais encore des deux impératrices, Marie-Thérèse et Catherine II. Il avoit le coup-d'œil si juste, que lorsque le duc de Choiseul lui écrivoit pour le presser de faire déclarer la Porte contre la Russie, il lui répondit: « Je ferai armer les Turcs quand vous voudrez; mais je vous préviens qu'ils seront battus; et cette guerre aura une issue contraire à vos intentions, puisqu'elle rendra la Russie plus glorieuse et plus puissante. » Revenu à Paris, il fut envoyé, en 1771, ambassadeur en Suède, et eut beaucoup de part à la révolution dont les monarques suédois ont recueilli les fruits. Dès que Louis XVI fut sur le trône, il s'empressa de l'appeler auprès de lui en le plaçant, en 1774, à la tête du département des affaires étrangères, et en lui accordant la plus grande confiance pour le gouvernement intérieur du royaume. Sous son ministère, la France reprit, dans les pays étrangers, une considération politique d'autant plus solide, qu'elle étoit fondée sur les vertus et l'esprit de bienfaisance du comte de Vergennes. Son désir le plus vif et son zèle le plus ardent furent toujours de prévenir l'effusion du sang humain et d'accommoder les différens qui auroient pu amener la guerre. C'est à ce pacificateur des nations que l'Europe dut la paix de Teschen, celle de 1783 et l'accommodement des disputes entre l'empereur et la Hollande. C'est à lui que la France fut redevable du traité de commerce avec la Russie, fruit d'une rare politique. Celui qu'il avoit fait avec l'Angleterre et qui paroissoit d'abord si avantageux n'a pas eu des suites aussi heureuses. Considéré comme ministre de l'intérieur du royaume, le comte de Vergennes joignit toujours à la sévérité pour lui-même de l'indulgence pour les autres; à l'opiniâtreté d'un

travail souvent sec et fatigant, l'attention d'écrire de sa main des lettres pour consoler des amis ou secourir des malheureux. Donnant un accès libre et facile à tout le monde, il écoutoit favorablement tous ceux qui cherchoient à l'approcher. Il se montra toujours père tendre, bon époux, fidèle ami; et il ne chercha à se délasser de ses pénibles travaux qu'au sein d'une famille chérie ou avec des amis vertueux. Pendant son ambassade à Constantinople, il y avoit épousé la veuve d'un riche marchand, établi dans cette capitale. Si sa vie fut à certains égards un modèle pour les hommes publics, sa mort leur offrit encore des leçons. Lorsqu'il eut reçu le viatique, un de ses confrères s'étant approché de son lit, il lui dit : « Je viens de remplir un devoir que nous devons tous remplir, mais que nous devrions répéter plus souvent. » Il avoit demandé d'être inhumé dans le cimetière de la paroisse sur laquelle il mourroit. Ses obsèques ne furent pas aussi modestes qu'il auroit voulu; une partie des ministres et des grands seigneurs de la cour assistèrent à son convoi. Les divertissemens furent défendus à Versailles, et le roi le pleura. La France auroit partagé ses regrets, si le comte de Vergennes, président du conseil des finances, avoit mis plus d'ordre dans ce département. Mais les affaires étrangères et celles de l'intérieur du royaume ne lui permirent pas de donner, comme il le devoit, toute son attention au trésor public, sans lequel cependant il n'y a point de bonne administration. On lui a reproché encore d'avoir fait une fortune qui prouveroit que le service du roi ne lui fut point inutile; mais ses richesses ont été un peu exagérées. On a publié, en 1801, un *Mémoire* historique et politique sur la Louisiane, un vol. in-8°, attribué à de Vergennes. Il a cherché à y prouver aux Espagnols que leur intérêt bien entendu exigeoit qu'ils rendissent cette colonie à la France, son ancienne métropole. Cet ouvrage est divisé en trois parties; et on a mis quelque doute que la dernière fût de ce ministre. Ce mémoire sur la Louisiane est suivi de quatre autres moins considérables sur la Corse, la Guyane, Saint-Domingue et l'Indostan.

VERGER DE HAURANE (Jean du), naquit à Baïonne en 1581 d'une famille noble. Après avoir fait ses études avec le plus grand succès en France et à Louvain, il fut pourvu en 1620 de l'abbaye de Saint-Cyran (ou plutôt Saint-Siran, *Sigirannus*, selon l'abbé Châtelain), par la résignation de Henri-Louis Châtaignier de La Roche-Posay, évêque de Poitiers, dont il étoit grand-vicaire. L'abbé de Saint-Cyran s'appliqua à la lecture des Pères et des Conciles, et crut y trouver le germe d'un nouveau système sur la grace, qu'il s'efforça d'inspirer à Jansénius et à un grand nombre de théologiens. Ce système n'étoit point de lui; il croyoit pouvoir après Baïus assigner un fil dans le labyrinthe de la toute-puissance divine et de la liberté. Après la mort de Jansénius, l'abbé de Saint-Cyran, inconsolable de la perte de son ami, tâcha de répandre sa doctrine. Paris lui parut le théâtre le plus convenable à son zèle. Il fit usage de ses talens pour accréditer l'Augustin de l'évêque d'Ypres. Son air simple et mortifié, ses paroles douces et insinuantes lui firent beaucoup de partisans. Des prêtres,

des laïques, des femmes de la ville et de la cour, des religieux et sur-tout des religieuses, adoptèrent ses idées. Voici quelles étoient ses idées, suivant Morénas, qui n'est que l'écho du père d'Avrigny, d'Abelli, de Collet, qui ont tous écrit avec trop de passion sur l'abbé de Saint-Cyran pour que leur témoignage ne paroisse par suspect. « Suivant la déposition de l'abbé de Prières, il disoit pouvoir marquer clairement l'époque de la destruction de l'Église dont Dieu même étoit l'auteur. Selon lui, il étoit inutile de s'accuser des péchés véniels ; que la pratique en étoit nouvelle; que c'étoit un acte d'humilité qui pouvoit se faire à tout laïque. Il n'étoit pas plus nécessaire de marquer le nombre de péchés mortels ou les circonstances qui marquent l'espèce. La confession n'étoit qu'une œuvre de surérogation. L'absolution n'étant qu'un signe qu'ils sont pardonnés ne remettoit point les péchés. Il exigeoit, comme une disposition essentielle à la confession, une contrition parfaite, et il vouloit que la satisfaction précédât l'absolution. Il trouvoit la communion beaucoup plus propre à effacer les péchés que la confession ; et l'invocation du saint-nom de Jésus aussi efficace pour cet effet que la communion. De tous les sacremens, la confirmation étoit celui dont il avoit la plus haute idée. Il la préféroit au baptême, jugeoit ses effets plus vifs et plus prompts. Ce sacrement n'exigeoit point d'autres dispositions, selon lui, que le baptême : il vouloit qu'on pût le recevoir en demandant seulement pardon à Dieu des péchés mortels dont on s'étoit rendu coupable. Il débitoit une infinité d'autres maximes qu'il croyoit également fondées sur l'antiquité; et méprisant souverainement les sentimens des théologiens qui lui étoient opposés, il disoit en savoir plus qu'eux. Il n'avoit pas plus de respect pour saint Thomas et pour le concile de Trente. Cependant il ne développoit ses sentimens qu'avec précaution ; et pour fermer la bouche aux délateurs, il disoit qu'il nieroit tout : c'est ce que déposa l'abbé de Prières à qui il en fit confidence en 1635. Comme il exigeoit le secret de ceux à qui il parloit de vive voix, il ne le recommandoit pas moins dans ses lettres, et on le voit par quelques-unes qui sont restées. » Mais on n'y voit pas les erreurs que Morénas lui attribue ici, d'après l'odieuse déposition d'un homme qui avoit dévoilé les secrets ou les prétendus secrets qu'on lui avoit confiés. Cependant on fit passer l'abbé de Saint-Cyran pour un homme dangereux ; et le cardinal de Richelieu fâché, dit-on, d'ailleurs de ce qu'il ne vouloit pas se déclarer pour la nullité du mariage de Gaston d'Orléans avec Marguerite de Lorraine, le fit renfermer en 1638. On dit que saint Vincent de Paule ne se contenta pas de partager la douleur de sa détention ; ce saint prêtre interrogé par Laubardemont sur la conduite d'un homme que le cardinal premier ministre vouloit perdre, rendit un témoignage authentique à l'innocence de l'abbé de Saint-Cyran. C'est ce qu'assure D. Clémencet dans son Histoire de Port-Royal, tome II, page 19; et c'est ce que nie Collet, dans ses Lettres critiques, publiées sous le nom du prieur de Saint-Edme, page 23. « Il est faux que saint Vincent ait jamais comparu devant le magistrat. J'ai une copie authentique de sa procédure; il n'y

manque rien de ce qui peut être à la décharge de Saint-Cyran. Les témoignages de messieurs Le Maître, Séricourt, Singlin, etc., y sont tout au long. Il ne s'y trouve pas un seul mot de Vincent de Paule. » Collet ajoute qu'il fit demander le témoignage authentide de Colbert, évêque de Montpellier, qui l'avoit cité le premier en 1630. Ce prélat répondit qu'il étoit à Paris. Collet le demanda à Paris; on lui dit qu'il étoit à Montpellier. Quoi qu'il en soit, Saint-Cyran sortit de prison après la mort du cardinal de Richelieu; mais il ne jouit pas long-temps de sa liberté, étant mort à Paris le 11 octobre de l'année 1643. On a de lui, I. La *Somme des fautes et faussetés capitales contenues en la somme théologique du père François Garasse*. Il devoit y avoir quatre volumes; mais il n'en a paru que les deux premiers et l'abrégé du quatrième, 1626, 3 volumes in-4°. II. Des *Lettres spirituelles*, deux vol. in-4° ou in-8°, réimprimées à Lyon en 1679, en 3 volumes in-12. On y ajouta un quatrième volume qui renferme plusieurs petits Traités de Saint-Cyran, imprimés séparément, savoir: la *Théologie familière* ou *Briève explication des principaux mystères de la foi;* les *Pensées chrétiennes sur la pauvreté*. Wallon de Beaupuis a extrait de ces Lettres les *Maximes* principales, qu'il a fait imprimer in-12. Arnauld d'Andilly a augmenté ce recueil, et l'a publié in-8° et in-12, sous le titre d'*Instructions tirées des Lettres de M. de Saint-Cyran*. III. *Apologie pour M. de La Roche-Pasay contre ceux qui disent qu'il n'est pas permis aux ecclésiastiques d'avoir recours aux armes en cas de nécessité*, imprimé en 1615, in-8°. Les ennemis de Saint-Cyran ont appelé cet ouvrage l'*Alcoran de Poitiers*. Il tache d'y prouver qu'un évêque a pu prendre les armes, parce que saint Michel les prit contre Lucifer, et qu'Abraham tua plus d'hommes pour défendre son neveu Loth qu'il ne tua de victimes pour les sacrifier à Dieu. IV. Un petit traité publié en 1609, sous le titre de *Question royale*, où l'on examine *en quelle extremité le sujet pourroit être obligé de conserver la vie du prince aux dépens de la sienne*, 1 vol. in-12, contrefait sous la même date. Ces deux ouvrages firent grand bruit, le dernier surtout. Les jésuites l'annoncèrent par-tout comme un apôtre du suicide, et d'Avrigni donna un extrait fort malin de ce livre dans ses Mémoires. Mais il est évident que Saint-Cyran veut prouver seulement qu'il est des occasions où l'on peut sacrifier sa vie à ses amis ou à sa patrie. V. Un gros volume in-folio, imprimé aux dépens du clergé de France sous le nom de *Petrus Aurelius*, L'assemblée de 1641 en fit faire une édition en 1642, que les jésuites firent saisir, mais qui n'a pas laissé d'être distribuée sur les remontrances du clergé. On a dans cette édition deux écrits: *Confutatio collectionis locorum quos, jesuitæ compilârunt*, et *Convitia petulantiæ*, qui ne se trouvent pas dans la troisième édition, laquelle parut aussi aux frais du clergé en 1645. Mais à la tête de cette même édition on lit l'éloge que Godeau évêque de Vence a fait de l'auteur par ordre du clergé. Ce livre d'ailleurs auroit pu être meilleur et mieux fait... A son talent près pour la parole et la direction, l'abbé de Saint-Cyran étoit un homme ordinaire; écrivain foible et diffus;

en latin comme en français, sans agrément, sans correction et sans clarté : il avoit quelque chaleur dans l'imagination ; mais cette chaleur n'étant pas dirigée par le goût le jetoit quelquefois dans le phébus. La plus grande gloire de Saint-Cyran est d'avoir fait du monastère de Port-Royal une de ses conquêtes, et d'avoir eu les Arnauld, les Nicole et les Pascal pour disciples... *Voyez* LANCELOT, n° III.

VERGÈRA (Jean), savant professeur espagnol en langue hébraïque, fut employé par le cardinal Ximenès à la composition de la Polyglotte qui porte son nom. Il se rendit à Alcala où elle s'imprimoit, et travailla à cet immense ouvrage pendant quinze ans. Il traduisit plusieurs livres dans lesquels il restitua beaucoup d'endroits du texte qui étoient entièrement inintelligibles dans la Vulgate.

* VERGERI (Jérôme), médecin, né à Capo d'Istria en 1622, et mort en 1678, occupa successivement à Padoue la chaire de premier professeur de théorie, et celle de pratique. Il a laissé, entre autres ouvrages, *Syntaxis medicamentorum omnium tùm internorum tùm externorum*, etc. *Prœlectiones in Galeni artem medicinalem*.

VERGÉRIO, (Pierre-Paul), philosophe, jurisconsulte et orateur, né à Capo-d'Istria sur le golfe de Venise, assista au concile de Constance. Les qualités de son cœur et de son esprit le firent aimer et estimer de l'empereur Sigismond, à la cour duquel il mourut vers 1431, à l'âge d'environ 80 ans. Muratori a publié dans sa grande *Collection des Ecrivains* de l'*Histoire d'Italie*, tome XVI, in-folio ; l'*Histoire des princes de la maison de Carrari*, écrite par Vergério, avec plusieurs discours et lettres du même savant. Il a composé d'autres ouvrages dont quelques-uns sont encore manuscrits. On a donné des éloges à son traité, *De ingenuis moribus et liberalibus adolescentiæ studiis*, imprimé plusieurs fois durant le 15ᵉ. siècle et au commencement du 16ᵉ, in-4° ; et il les mérite à quelques égards.

II. VERGÉRIO (Pierre-Paul), parent du précédent, fut envoyé en Allemagne par les papes Clément VII et Paul III au sujet de la tenue d'un concile général. Il eut pour récompense l'évêché de Capo-d'Istria sa patrie, île située à l'extrémité du golfe de Venise. Comme il avoit eu de fréquentes conférences avec Luther, il se remplit d'idées peu favorables au saint siége ; il appuya les plaintes des novateurs. La cour de Rome auroit voulu l'éloigner des affaires ; mais il se ménagea des partisans à celle de France qui l'envoya avec le titre d'ambassadeur à la diète de l'empire en 1540. Il s'y donna pour l'agent du pape ainsi que du roi, et il ne servit ni l'un ni l'autre. Enfin, abandonné par la France et inquiété par le pape, il changea de religion et se retira chez les Grisons. Il finit ses jours à Tubinge en 1565. Il est auteur de plusieurs ouvrages que les protestans mêmes méprisent. Le fiel qu'il y a répandu contre l'Église romaine les fait rechercher. La suppression qui en fut faite, les rend précieux aux bibliomanes. Les principaux sont : I. *Ordo eligendi pontificis*, 1556, in-4°. II. *Quomodo concilium christianum debeat esse liberum*,

l'édition de 1537 n'est pas recherché. III. *Operum adversùs papatum tom. I*, 1563, in-4°. VI. *De naturâ Sacramentorum*, 1559, in-4°. V. Et d'autres *écrits* en italien moins connus....... — J. B. VERGÉRIO son frère, évêque de Pola dans l'Istrie, embrassa comme lui le protestantisme. L'un et l'autre s'étoient flattés pendant quelque temps d'obtenir le chapeau de cardinal.

I. VERGI (Alix de), issue d'une des plus illustres maisons de Bourgogne, épousa en 1199 Eudes III duc de Bourgogne, et mourut le 3 mai 1251. C'est à la cour de ce prince que l'auteur du Roman de la comtesse de Vergi suppose que ses aventures se sont passées. L'héroïne du roman est Laure, fille de Matthieu II duc de Lorraine, qui avoit été mariée à Guillaume de Vergi sénéchal de Bourgogne, mort après 1272 sans postérité : mais l'auteur n'étoit guère au fait des époques, puisqu'il suppose cette dame veuve avant son mariage.

II. VERGI (Antoine de), comte de Dammartin, fut très-attaché à Jean, duc de Bourgogne et aux Anglais. Il étoit avec ce prince quand il contraignit le dauphin et les partisans du duc d'Orléans à sortir de Monteraut-Fault-Yonne, où ce même prince fut assassiné en 1419. Créé l'année suivante maréchal de France par le roi d'Angleterre se disant régent du royaume, il défit les troupes françaises à la journée de Cravant près d'Auxerre. Il fut chevalier de la Toison d'or, et mourut en 1439, sans laisser de postérité de ses femmes Jeanne de Rignei et Guillemette de Vienne.

III. VERGI (N. de), né à Aix, a publié diverses traductions de l'italien, entre autres celles d'une *Lettre* de Vallisniéri sur la génération des vers, 1727, in-12; des *Réflexions militaires* de Santa Cruce, 1735, 12 vol. in-12; du *Traité* de Muratori sur la charité, 1745, 2 vol. in-12. On lui doit encore les *Aventures de Lancastel*, 1728, in-12; et une nouvelle édition du Dictionnaire étymologique de Ménage avec des additions et des éclaircissemens. Vergi est mort en 1752.

IV. VERGI (Gabrielle de). *V.* FAIEL.

† VERGIER (Jacques), né à Lyon en 1657, vint fort jeune à Paris, où son esprit agréable et ses manières polies le firent rechercher. Il portoit alors l'habit ecclésiastique ; mais cet état étant peu conforme à son génie et à son inclination pour les plaisirs, il le quitta pour prendre l'épée. Le marquis de Seignelai (Colbert) secrétaire d'état de la marine, lui donna en 1690 une place de commissaire ordonnateur qu'il remplit pendant plusieurs années. Il fut ensuite président du conseil de commerce à Dunkerque ; mais cette voluptueuse nonchalance qui fit toujours ses délices l'empêcha de monter à de plus hauts emplois et lui fit négliger même d'amasser de grands biens. Loin de s'occuper des affaires, il ne s'occupoit pas même de la poésie qu'il aimoit beaucoup, de peur que ses divertissemens ne devinssent une occupation. Il menoit une vie libre et tranquille, lorsqu'il fut assassiné d'un coup de pistolet dans la rue du Bout-du-Monde à Paris sur le minuit, en revenant de souper chez un de ses amis, le 23 août 1720. L'auteur de cet assassinat étoit un voleur connu sous le

nom du chevalier *le Craqueur*, avec deux autres complices, tous camarades du fameux Cartouche. Le chevalier le Craqueur fut rompu à Paris le 10 juin 1721, et avoua ce meurtre avec plusieurs autres. Son dessein étoit de voler Vergier ; mais il en fut empêché par un carrosse. C'est donc sans fondement qu'on a attribué cette mort à un prince qui vouloit se venger d'une satire que le poète avoit enfantée contre lui. Vergier n'étoit pas capable de faire des vers contre personne. « C'étoit un philosophe, homme de société, ayant beaucoup d'agrément dans l'esprit, sans aucun mélange de misanthropie ni d'amertume. » Rousseau, qui parle aussi de ce poète qu'il avoit fort connu, ajoute : « Nous n'avons peut-être rien dans notre langue où il y ait plus de naïveté, de noblesse et d'élégance que ses *Chansons* de table, qui pourroient le faire passer à bon droit pour l'Anacréon français. L'un de ses quatrains les plus ingénieux est celui-ci :

L'amour aujourd'hui tout en larmes
S'est plaint hautement de nous deux :
Il prétend que vos yeux ont dérobé ses armes;
Il prétend que mon cœur a dérobé ses feux.

On ne peut qu'applaudir à ce portrait de La Fontaine, et qui semble sortir de la plume de ce dernier :

Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,
Mais d'erreurs pleines de sagesse:
Les plaisirs l'y guident sans cesse
Par des chemins semés de fleurs.
Les soins de sa famille ou ceux de la fortune
Ne causent jamais son réveil;
Il laisse à son gré le soleil
Quitter l'empire de Neptune,
Et dort tant qu'il plait au sommeil.
Il se lève au matin sans savoir pourquoi faire,
Il se promène, il va sans dessein, sans objet,
Et se couche le soir sans savoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait.

A l'égard de ses autres ouvrages, la poésie en est negligée, et son style trop souvent prosaïque. Il a fait des *Odes*, des *Sonnets*, des *contes*, des *Madrigaux*, des *Epithalames*, des *Epigrammes*, des *Fables*, des *Epîtres*, des *Cantates*, des *Parodies*. La meilleure édition de ces différens ouvrages est celle de 1750, en 2 vol. in-12. « Vergier, dit Voltaire, est à l'égard de La Fontaine ce que Campistron est à Racine, imitateur foible, mais naturel. » En général la narration de ses contes est un peu décousue. Il est moins obscène que Grécourt, mais il l'est plus que La Fontaine. On a encore de lui *Zeïla*, ou l'*Africaine*, en vers ; et une Historiette en prose et en vers, intitulée *Don Juan* ; et *Isabelle*, nouvelle portugaise.

* VERGILE (Marcel), savant du 16ᵉ siècle, et secrétaire de Florence, s'adonna à l'étude de la médecine et traduisit en latin l'ouvrage grec de Dioscoride, sous ce titre *Dacii Dioscoridæ Anabarzæi de medicâ materiâ libri* V, *etc.*, Florentiæ, 1518, in-folio.

† I. VERGNE (Pierre comte DE TRESSAN), né en 1618 d'une ancienne maison de Languedoc, fut élevé dans la religion reformée qu'il abjura à l'âge de 20 ans. Après avoir passé quelques années à la cour, il se retira auprès de Pavillon, évêque d'Aleth. Il fit avec l'agrément de ce prélat un voyage dans la Palestine. Les missions et la direction des ames l'occupèrent entièrement à son retour. La part qu'il prit au livre de la *Théologie morale* le fit exiler ; mais peu de temps après le roi lui rendit la liberté dont il ne jouit pas long-temps. Il se noya près du

château de Terargues, en venant à Paris, le 5 avril 1684. Son principal ouvrage est intitulé *Examen général de tous les états et conditions, et des péchés qu'on y peut commettre*, 2 vol. in-12, 1670, sous le nom du sieur de Saint-Germain, avec un troisième volume concernant les marchands et les artisans.

II. VERGNE (Louis-Elizabeth de la), comte DE TRESSAN, lieutenant général des armées de France et membre de l'académie française, naquit au Mans le 4 novembre 1705 d'une famille illustre, originaire du Languedoc. Venu jeune à Paris, il y connut Fontenelle, Voltaire s'attacha à leur société et y acquit le goût des lettres. Ce goût ne lui fit pas négliger les fonctions auxquelles sa naissance l'appeloit. En 1741 il fit toutes les campagnes de Flandre avec Louis XV dont il fut aide-de-camp à la bataille de Fontenoy. Il passa ensuite à la petite cour du roi de Pologne Stanislas, établie à Lunéville, et en fit le charme par les agrémens de son esprit. Le jésuite Menou, confesseur de ce dernier, redoutant l'influence de Tréssan, l'accusoit souvent d'afficher des sentimens trop philosophiques, et le roi lui en fit des reproches. « Sire, répondit le reprimandé, je vous supplie de vous ressouvenir qu'il y avoit trois mille moines à la procession de la ligue et pas un philosophe. » Ce mot, comme on le pense, plut à Voltaire qui ne cessa plus de louer Tressan. Celui-ci dans sa jeunesse fit des vers et surtout des épigrammes mordantes et très-bien tournées qui lui attirèrent quelques ennemis. A la mort du roi Stanislas, il se retira dans la solitude et employa les dernières années de sa vie à la composition de divers ouvrages et de plusieurs romans qui ont eu du succès. Attaqué de la goutte depuis long-temps, cette maladie l'emporta le 31 octobre de l'année 1782. Il conserva, même jusqu'à ses derniers instans, le goût des arts et de la poésie. On peut en juger par une jolie pièce de vers insérée par La Harpe, dans sa Correspondance littéraire, tome III, où Tressan célèbre sa retraite de Franconville dans la vallée de Montmorency, et qui offre autant de facilité que de douceur, et par celle-ci adressé à ses enfans :

Les fleurs nouvellement écloses
Ont encor pour moi des appas.
Eloignez ces cyprès, approchez-moi ces roses,
Disoit le vieillard Philétas.
Chers enfans, conduisez mes pas
Aux treilles de Bacchus, aux rives du Permesse,
Quelquefois même aux bosquets de Paphos.
La vieillesse est un doux repos;
Mais il faut l'animer : les jeux de la jeunesse,
Ses plaisirs, ses rians propos
Émousseront pour moi le ciseau d'Atropos.
Je jouirai d'un jour de fête;
Des lilas de Tempé, des pampres de Naxos,
On y couronnera ma tête.
Vieillards, fuyez les tranquilles pavots;
Chantez Bacchus, l'Amour, et le dieu de Délos.
Songez que sur le temps et sa faux qui s'apprête,
Un jour heureux de plus est un jour de conquête,
Et le prix des plus longs travaux.

Ses écrits sont, I. *Discours sur la Statue de Louis XV*, *érigée à Nanci*, 1755, in-4°. II. *Mémoire sur un nain*, *envoyé à l'académie des sciences*, 1760. III. *Eloge de Maupertuis*, in-8°. IV. *Portrait du roi Stanislas*, 1767, in-8°. V. *OEuvres diverses*, 1770, in-8°. VI. *Eloge du Maréchal de Muy*, 1778, in-8°. VII. *Réflexions sur l'Esprit*, in-8°. L'auteur consacra cet ouvrage à l'instruction de ses enfans. VIII. *Amadis de Gaule*, 1779, 2 vol. in-12. C'est un abrégé agréable et bien écrit

de l'ancien roman de ce nom. IX. *Histoire du Chevalier du Soleil*, 1780, 2 vol. in-12. C'est aussi un abrégé d'un ancien roman espagnol. X. *Traduction* du Roland furieux de l'Arioste, 5 vol in-12. L'auteur la publia à l'âge de 75 ans. On n'y retrouve point l'aisance et l'agrément de son abrégé d'Amadis ; le style en est foible, embarrassé et trop souvent incorrect. XI. *Roland l'amoureux*, 1780, in-8°. XII. *Discours de réception à l'académie française*, 1781, in-4°. L'auteur y fut reçu à l'âge de 75 ans, et parut infiniment sensible à cette distinction littéraire dont il ne devoit pas jouir longtemps. XIII. *Corps d'extraits de romans de chevalerie*, 1782, 4 vol. in-12. On y distingue l'Histoire du petit Jéhan de Saintré, roman agréablement rajeuni et dont les peintures sont aussi naïves que tendres. XIV. *Eloge de Fontenelle*. Dans la préface de cet opuscule, Tressan prévoyant sa fin prochaine se hâta de rendre un dernier hommage à la mémoire de celui qui fut son guide et son appui dans ses jeunes ans. XV. On a publié, après la mort de l'auteur, un *Essai sur le fluide électrique*, considéré comme agent universel, 2 vol. in-8°, et l'*Histoire du chevalier Robert*, surnommé le *Brave*, in-8°. Toutes les OEuvres de Tressan ont été réunies en 1791, et forment 12 volumes in-8°.

* III. VERGNE, abbé DE TRESSAN, fils du précédent, naquit en 1749. Connu dans l'Europe littéraire par des romans de chevalerie, regardés comme des modèles dans ce genre, il fut obligé de quitter la France dans les premières années de la révolution, et voyagea dans les divers états du nord, où il fut bien accueilli par les personnages les plus distingués, sur-tout en Russie. Il vint ensuite en Angleterre, où il publia un fort bon roman, intitulé *le Chevalier Robert* ; ouvrage posthume de son père, dont la Dédicace fut agréée par Paul Ier, empereur de Russie. Cet ouvrage a été imprimé à Paris, in-8°. L'abbé de Tressan étant revenu dans cette ville en 1803, y fit réimprimer sa *Mythologie comparée à l'Histoire*, dont la première édition avoit paru à Londres en 1796, 3 vol. in-8°. On a encore de lui une *Traduction* des Sermons de Hugues Blair, qui est estimée. Après les orages de la révolution, il s'étoit retiré à la campagne, où son temps étoit partagé entre l'étude et les soins qu'il donnoit à un troupeau de mérinos. Il y est mort, au mois de juillet 1809.

IV. VERGNE. *V.* FAYETTE, n° III.

† VERGNIAUD (Pierre-Victorin), né à Limoges en 1759, et avocat à Bordeaux, fut administrateur du département de la Gironde, et nommé à la législature et à la convention. Sa hardiesse et ses talens le firent bientôt regarder comme le chef de cette députation, qui crut, après avoir écarté les modérés et les indifférens, s'emparer du pouvoir et le conserver. Vergniaud fut un des premiers qui provoquèrent des voies de rigueur contre les émigrés et la guerre contre l'Autriche. Défenseur des massacres d'Avignon, il contribua, ainsi que tous les Girondins, à ces lois *dites* révolutionnaires, qui amenèrent le régime de la terreur, et dont ils devinrent ensuite les victimes. Vergniaud, après la journée du 10 août, proposa la suspension du pouvoir monar-

chique et l'appel de la convention. Lorsque cette dernière assemblée fut formée, il s'y montra plus modéré que dans la précédente, soit en s'opposant à la déportation générale des prêtres, soit en dénonçant la commune de Paris comme ayant favorisé les massacres des prisons, soit en demandant qu'on poursuivît Marat pour ses écrits incendiaires, soit enfin en luttant, avec énergie, contre l'érection du tribunal révolutionnaire. « Pourquoi, s'écria-t-il avec noblesse, présenter sans cesse la liberté et l'égalité sous la forme de deux tigres qui se dévorent, tandis qu'on devroit les offrir sous celle de deux frères qui s'embrassent? Si l'on repousse la liberté, c'est qu'on ne l'aperçoit que sous un voile ensanglanté. Quand, pour la première fois les peuples se prosternèrent devant le soleil, qu'ils appelèrent le père de la nature, croyez-vous qu'il s'enveloppa des nuages qui portent la tempête. » Ailleurs il comparoit la révolution à Saturne qui dévore ses enfans. Vergniaud se trompa, ainsi que ses collègues de la Gironde, dans l'espérance qu'ils avoient de dominer. En se séparant de Robespierre et de ses adhérens, le champ de bataille devoit rester à ceux qui avoient le plus d'artifice et d'audace, et Robespierre l'emporta. Accusé le 31 mai, et ensuite le 2 juin 1793, Vergniaud ne chercha point à repousser le décret d'arrestation qui fut rendu contre lui. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il y fut condamné à mort le 30 du mois d'octobre de la même année, et décapité le lendemain. Madame Roland, passionnée pour le parti de la Gironde, dit que Vergniaud fut l'orateur le plus éloquent des deux législatures, mais elle ajoute « qu'elle ne l'aime point, parce qu'il nourrit dans son cœur le plus profond mépris pour l'espèce humaine. » Porté naturellement à la paresse, insouciant et égoïste, il s'abandonnoit à ses idées avant de les avoir mûries, et livroit son sort à la destinée plutôt que de chercher à se régler sur la prudence et la sagesse : il avoit plus de talent pour écrire que pour improviser. Ses discours, préparés avec soin et prononcés avec une séduisante flexibilité d'organe et une grande énergie, produisirent presque toujours un grand effet. Son éloquence fut plus en images qu'en raisonnemens, toujours moins dirigée à convaincre qu'à émouvoir. Son style manquoit quelquefois de pureté et de précision, quoiqu'il donnât assez souvent dans la déclamation et dans l'emphase. On a de lui des rapports et des discours qui sont consignés dans le Moniteur. Un des plus remarquables est celui qu'il prononça à l'occasion du procès de Louis XVI. Il faisoit assez agréablement les vers, et l'on trouve dans un Mercure de septembre 1782 une jolie épître de lui, adressée aux astronomes.

* VERHEL (Arnold), natif d'Amersfoort, professa la philosophie à Franeker au commencement du 17[e] siècle et y mourut en 1660, âgé de 84 ans. Il a laissé plusieurs *Traités élémentaires de métaphysique*, *de morale*, etc.

† VERHEYEN (Philippe), fils d'un laboureur du village de Verrebrouck au pays de Waes, vit le jour en 1648. Il travailla à la terre avec ses parens jusqu'à l'âge de 22 ans, que le curé du lieu lui trouvant beaucoup d'intelli-

pence, lui apprit le rudiment et lui procura une place dans le collége de la Trinité à Louvain. Le jeune laboureur y fit tant de progrès qu'il fut déclaré le premier de ses condisciples. Après avoir reçu le bonnet de docteur en médecine, il obtint la chaire de professeur. On a de lui, I. Un Traité, *De Corporis humani anatomiâ*, Bruxelles, 1710, 2 vol. in-4°, et Amsterdam, 1731, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage fut traduit en allemand. II. Un Traité *De Febribus* et d'autres savantes *productions*. Cet habile homme mourut à Louvain, le 18 février 1710, après avoir fait la médecine toute sa vie. Il ne laissa guère d'autre bien aux quatre enfans qu'il avoit eus de sa seconde femme que sa réputation. Il voulut être enterré dans le cimetière de sa paroisse, *ne templum dehonestaret*, *aut nocivis halitibus inficeret*, comme il le dit dans son épitaphe.

* VERHOECK (Pierre), né à Bodegrave en 1633, étoit peintre à Amsterdam, mais il est plus connu comme poète. Brouerius Van Niedek a recueilli et publié ses ouvrages en 1 vol. in-4°, Amsterdam, 1726. On y distingue sa Tragédie de *Charles-le-Hardi*. Il est mort en 1702.

* VERHOEVEN (Théodore), natif d'Amersfoort, florissoit au commencement du 17ᵉ siècle, et il a laissé *Brevis rerum Amersfortiarum descriptio*, publiée par Antoine Matthieu, 1693, in-4°

I. VERIN (Hugolin), né à Florence en 1442, mort vers l'an 1505, poète latin, a composé différens ouvrages qui ne lui ont acquis qu'une réputation médiocre. Nous avons de ce poète les *Expéditions de Charlemagne*, la *Prise de Grenade*, une *Sylve* en l'honneur de Philippe Benita. Les trois Livres qu'il a faits à la louange de sa patrie, *De Illustratione Florentiæ*, Paris 1583, in-4°, sont parmi ses ouvrages ce qu'il y a de plus estimé.

II. VÉRIN (Michel), fils de Hugolin, natif de Florence, mourut l'an 1487, âgé d'environ 19 ans. On dit que ce jeune homme ne voulut point suivre le conseil des médecins qui lui ordonnoient de se marier s'il vouloit recouvrer sa santé; sacrifiant ainsi sa vie à l'amour de la chasteté. Ce poète s'est rendu célèbre par ses *Distiques moraux*, dans lesquels il a su renfermer les plus belles sentences des philosophes grecs et latins, et particulièrement celles de Salomon. Sa versification est facile et élégante. Ses *Distiques* (Florence, 1487) ont été réimprimés en France, in-8°, et traduits en vers français et en prose.

VÉRINE (Ælia Verina), sœur de Basilisque et épouse de l'empereur Léon, ne s'occupa que de ses devoirs tant que son mari vécut; mais après sa mort elle se livra à l'ambition et à l'amour. Ayant fait élire en 474 son gendre Zénon empereur, elle conspira ensuite contre lui pour mettre le patrice Léon son amant à sa place. (*Voy.* Léon nº IV.) Elle ne put réussir. Zénon à la vérité perdit l'empire; mais Basilisque, frère de Vérine, qui fut élu, fit donner la mort à Léon. Alors cette princesse intrigante se vengea de la mort de son amant en faisant exiler Basilisque et remplacer Zénon sur le trône. Celui-ci la laissa d'abord gouverner; mais Vérine ayant cabalé de nouveau, il l'exila

dans le fond de la Thrace. C'est là qu'elle mourut en 485, après avoir tenté plusieurs fois de jouer quelque nouveau rôle.

I. VERKOLIE (Jean), peintre et graveur hollandais, fils d'un serrurier, né à Amsterdam en 1550, mort à Delft en 1639, dut en grande partie ses talens à un accident qui lui survint dans sa jeunesse. Une aiguille l'ayant piqué au tendon d'Achille, cette blessure légère faillit lui faire perdre la vie, et il fut forcé de rester pendant trois ans au lit. Dans ce long intervalle, il ne trouva moyen de charmer son ennui qu'en copiant des estampes et en apprenant sans maître le dessin. Verkolie aimoit à peindre des assemblées, des festins, des sujets galans. On lui doit plusieurs tableaux renommés en Hollande, entre autres *Vénus et Adonis*, une *Tempête*, une *Pénitente à genoux* éclairée par une lampe. Lui-même les a gravés. Il a été sur-tout très-célèbre pour ses morceaux en *manière noire*. Il fut heureux, parce qu'il fut sage et qu'il sut profiter d'un grand talent.

* II. VERKOLIE (Nicolas), fils et élève du précédent, né à Delft en 1579, et mort à Amsterdam en 1607, surpassa son père dans la gravure. On a de lui d'excellens morceaux, parmi lesquels on cite *Diane et Endymion*, *Bacchus et Ariane*; tous deux d'après Netscher; une *Sainte famille*, d'après Adrien Van-Der-Werff, et beaucoup de *portraits*.

* VERLA (Jean-Baptiste), médecin du 17e siècle, Italien d'origine, a publié dans sa langue un ouvrage qui parut à Amsterdam, en latin, sous ce titre, *Anatomia artificialis oculi humani*, 1680, in-12. Il conçut le projet de ce Traité d'après un œil en ivoire que fit son père, tourneur de grand-duc Côme III, dans le dessein de faciliter l'anatomie, en représentant de même toutes les parties du corps humain.

VERMANDER (Charles), peintre et poète, né à Meuleberck en Flandre, près de Courtrai, l'an 1548, mort en 1607, a fait beaucoup de tableaux dont les sujets sont la plupart tirés de l'Histoire-sainte. Il a peint aussi à fresque et à l'huile des *Paysages* et des *Grotesques*. On lui a même attribué l'invention de ce dernier genre. Les guerres des Pays-Bas lui ravirent toute sa fortune; il n'en travailla qu'avec plus d'ardeur à réparer ses pertes qu'il célébra dans de beaux vers. C'est lui qu'on chargea à Vienne de faire les arcs de triomphe pour l'entrée de l'empereur Rodolphe. Ce peintre a composé un Poëme sur la *Peinture*, auquel on a joint du même auteur, I. *Explication des Métamorphoses d'Ovide*. II. *Des Figures de l'antiquité*. III. *Les Vies des plus célèbres peintres de l'antiquité*. IV. — *des peintres modernes*, Amsterdam, 1618, in-4°. Il a encore donné des *traductions* de quelques poètes anciens. Tous ces ouvrages sont en flamand. On lui reproche le défaut d'exactitude. Un de ses fils nommé aussi *Charles* a hérité de l'habileté de son père dans la peinture qu'il alla pratiquer à Copenhague.

I. VERMANDOIS (Herbert II, comte de), arrière-petit-fils de Bernard roi d'Italie, fut un prince distingué par son courage. Il fit Charles-le-Simple prisonnier à Saint-Quentin, et l'en-

voya à Péronne où il finit ses jours. Herbert mourut en 943. La branche de Vermandois dont il étoit la tige finit par Adèle qui épousa Hugues de France, troisième fils de Henri I[er] qui se signala dans les croisades, et mourut de ses blessures à Tarse l'an 1102.

II. VERMANDOIS (Raoul de), fils du précédent, fut sénéchal de France, qui eut la régence du royaume pendant le voyage d'Outremer de Louis VII en 1147, et mourut en 1152. Il avoit été excommunié en 1142 pour avoir répudié Aliénor de Champagne sa première femme, dont il avoit eu Hugues, qui fonda l'ordre de la Trinité de la Rédemption des Captifs, sous le nom de Félix de Valois. De son second mariage avec Alix de Guienne naquirent des filles et un fils mort sans postérité.

III. VERMANDOIS (Louis de Bourbon, comte de), *V.* MASQUE DE FER *et* VALLIÈRE.

VERMEULEN (Corneille), habile graveur d'Anvers, mort sur la fin du 17[e] siècle, a gravé d'après Le Guide, Rubens, et a excellé dans les portraits. On distingue ceux de *Mezzetin*, de *Marie de Tassis*, du maréchal *de Luxembourg* et de la duchesse *de Montpensier*. On admire encore de lui quelques estampes dans le genre historique; *Marie de Médicis* fuyant dans la ville de Blois, *Erigone*, etc.

VERMEYEN (Jean-Corneille), peintre, né dans un village près d'Harlem, mort à Bruxelles en 1559, âgé de 59 ans. Cet artiste avoit une barbe si longue qu'elle traînoit à terre lors même qu'il étoit debout, ce qui l'a fait surnommer *Charles le Barbu*. L'empereur Charles-Quint l'aimoit, et il le prit à sa suite dans plusieurs voyages, entre autres lors de son expédition de Tunis, que Vermeyen a peinte en plusieurs tableaux, depuis exécutés en tapisseries, qu'on voit encore en Portugal. On voyoit quelques-uns de ses tableaux à Bruxelles et à Arras.

VERMIGLI. *V.* MARTYR, n° II.

VERMOND. *V.* COLLIN, n° III.

* VERNA (Jean-Baptiste), médecin d'Italie, né à Lanciano en 1676, étudia à Naples et passa dans la Pouille. Il obtint bientôt une chaire de médecine à Padoue, et s'en acquitta si bien que le roi de Sardaigne voulut l'attirer dans l'université de Turin. Mais Verna refusa ses offres. On a de lui, *Princep sacutorum morborum pleuritis*, 1713, in-4°; il y combat les sentimens d'Erasistrate et de Vanhelmont sur la saignée. *Princeps medicamentorum omnium phlebotomia*, 1716, in-4°.

† VERNAGE (Michel-Louis), né à Paris en 1697, mort dans cette ville le 11 avril 1773, l'un des médecins les plus accrédités de Paris, et dont la pratique étoit en général estimée de ses confrères. Il a publié sur son art un recueil de *Dissertations latines* et des *Observations* sur la petite vérole naturelle et artificielle, 1763, in-12.

VERNASSAL (François de), né près de Cahors, est auteur d'un roman de chevalerie qui eut de la célébrité dans le 16[e] siècle. Cet ouvrage, intitulé *Histoire de Primaléon de Grèce, continuant celle de Palmarin et autres*, 1550, in-folio, a été réimprimé en 1600, en 4 vol. in-12. Cet histoire est le rebut de la Bibliothèque Bleue.

VERNÈGUE (Pierre de), gentilhomme et poète provençal du 12e siècle, passa ses premières années au service du dauphin d'Auvergne. L'envie de revoir sa patrie l'obligea de se retirer sur la fin de ses jours en Provence, auprès de la comtesse, femme d'Alfonse, fils de Raimond, qui lui fit dresser un superbe mausolée après sa mort. Vernègue a fait un *poème* en rimes provençales *sur la prise de Jérusalem par Saladin*. C'est une production très-médiocre.

* VERNEREY (Louis), prêtre et théologal du chapitre Sainte-Magdeleine de Besançon, est auteur d'une *Instruction et Institution du chrétien, enseignant comme l'on doit sanctifier le dimanche*, Lyon, 1558. Dans les 16e et 17e siècles, il y avoit un théologal dans presque toutes les collégiales, comme dans les chapitres métropolitains.

VERNERIN (N**), fille d'un peintre, née à Dantzik, et morte au milieu du 18e siècle, a été renommée par la beauté de ses *dessins* et de ses *tableaux* au pastel. On croit qu'elle fut la première qui employa cette manière de peindre dans de grandes compositions et dans les paysages.

† VERNES (Jacob), né à Genève en 1728, fut nommé pasteur de la ville en 1770. Il se trouva enveloppé dans la disgrace du parti patriotique en 1782. La révolution arivée à Genève en 1789, l'y rappela. Il est mort, laissant des regrets universels, le 22 octobre 1791. On a de lui un journal intitulé *Choix littéraire*, 24 vol. in-12; *Lettres* et *Dialogues sur le christianisme de J.-J. Rousseau*, et *Réponse à quelques lettres de cet homme célèbre*, 1765, in-12; un *Roman*, dont le but est la réfutation des principes de l'incrédulité moderne, sous le titre de *Confidence philosophique*. La troisième édition, plus complète que les précédentes, est de 1776, 2 vol. *Catéchisme à l'usage de toutes les religions chrétiennes. Examen de cette question : Convient-il de diminuer à Genève le nombre des sermons ?* On a imprimé après sa mort deux volumes de ses *Sermons*, Genève, 1792. Ils doivent être comptés parmi ce que les protestans ont de mieux en ce genre. Son fils, homme de lettres, dont le début heureux fut un *Nouveau Voyage Sentimental* dans le goût de celui de Sterne, les a enrichis de l'éloge de son père. On a encore de celui-ci une *Romance* touchante, à l'occasion de la mort de sa première femme (Il en eut trois.) Elle commence par ces vers :

> N'est-il, amour, sous ton empire,
> Que des rigueurs ?

On a mis au bas de son buste ces deux vers :

> Ses vertus, ses talens et leur sublime usage,
> Prouvent que l'Eternel fit l'homme à son image.

* I. VERNET (Jacob), né à Genève en 1698, fut admis au ministère évangélique en 1730. Après avoir voyagé en Italie, en France et en Angleterre, il fut nommé, à son retour, pasteur de l'église de Genève. On lui donna une chaire de belles-lettres en 1739, et de théologie en 1756. Il est mort en 17.... Vernet mérite d'être compté parmi les hommes les plus estimables de son siècle. Il a fourni avec honneur une carrière longue et laborieuse. Ses nombreux ouvrages prouvent également son bon esprit,

l'étendue et la variété de ses connoissances. Les principaux sont, *Traité de la Vérité de la Religion chrétienne*, 10 vol. in-8°; la dernière édition des 7 premiers est de Lausanne, 1772; les 8 et 9 ont paru en 1782, le 10e à Genève, 1788. *Instruction chrétienne* ou *Catéchisme*, 5 vol. in-12. *Dialogues socratiques*, Paris, 1746, in-12. *Lettres sur le Vous et le Tu*, 1752, in-12. *Theses theolog. de libero cuique circa sacra judicio*, etc., 1758, in-4°. *Lettres d'un Voyageur anglais*, in-8°, 2 vol., 1766. *Selecta opuscula*, Genève, 1781, in-8°.

II. VERNET (Joseph), peintre célèbre, né à Avignon en 1712 d'un charron, fit connoître son talent en peignant des chaises à porteur. La province n'étoit pas digne de le posséder; il vint à Paris, et fut bientôt connu pour le premier peintre de marine de l'Europe. Il peignit les différens ports de mer de France; et c'est une des plus belles suites de tableaux qui existent. Personne n'a représenté avec plus de chaleur et de vérité le calme et la tempête, les agitations de la mer et les reflets de la lumière sur une onde tranquille. Peu de peintres ont mis plus de fraîcheur dans leurs teintes et exprimé avec plus d'art les différentes heures du jour. Un habitant de la campagne à qui l'on montroit un lever du soleil, et un paysage éclairé par cet astre à son coucher, tels que Vernet les réalisoit avec le pinceau, dit sans surprise et par le pur instinct du sentiment: « Eh! c'est ce que nous voyons tous les jours dans nos campagnes.» Vernet avoit aidé ses talens supérieurs par une étude constante de la nature. Pendant son séjour à Rome, il examina tous les sites de l'Italie, s'attacha sur-tout à saisir les différens effets de lumière et de clair-obscur que les vapeurs de l'atmosphère et les accidens des nuages occasionnent dans les différentes parties du jour et de la nuit. Il s'étoit exposé dans sa jeunesse aux plus grands dangers pour observer la nature. Dans un voyage de mer il se fit attacher au mât du vaisseau pour contempler le ciel fulminant, la mer mugissante, les mâts brisés et l'épouvante de l'équipage. Dans son enthousiasme il s'écria: « Quel sublime spectacle! Laissez-moi peindre promptement, et avant que je meure, ces effets superbes. » Deux de ses *tableaux* furent achetés, en 1772, 50,000 livres, par madame du Barry, qui les plaça à Lucienne. Ils sont maintenant au palais du Luxembourg. Les ouvrages de Vernet faisoient chaque année le plus précieux ornement de l'exposition du salon du Louvre. La reine de France étant allée voir cette exposition, lui dit: « M. Vernet, je vois bien que c'est toujours vous qui faites ici la pluie et le beau temps.» Cet habile artiste mourut à Paris en 1789. A Pétersbourg, dans le palais Michaïlow, on voit un grand nombre de *paysages* peints par lui. On a dit de lui que son génie n'avoit point eu d'enfance ni de vieillesse. Il a laissé un fils qui se distingue aussi dans la peinture.

VERNEUIL (Catherine-Henriette DE BALSAC D'ENTRAGUES, marquise de), fille de François-d'Entragues, gouverneur d'Orléans, et de Marie Touchet, qui avoit été maîtresse de Charles IX. La fille ressembla à la mère. Elle avoit des graces, de l'esprit et une coquetterie adroite. Après la mort

de la duchesse de Beaufort, Henri IV en devint éperdument amoureux. Elle irrita sa passion par des refus, et déclara qu'elle ne pouvoit la satisfaire sans une promesse de mariage. La promesse fut signée; mais le duc de Sully, à qui Henri IV la montra, prit ce papier et le déchira pour toute réponse. Le roi, dominé par son amour, eut la foiblesse de faire une autre promesse de mariage, et d'acheter à sa maîtresse le marquisat de Verneuil. Cependant il épousa Marie de Médicis. La marquise en fut si irritée, que par le conseil du duc d'Angoulême, son frère utérin, et du comte d'Entragues, son père, elle se ligua avec le roi d'Espagne pour détrôner Henri IV, et faire proclamer roi le fils que la marquise avoit eu de lui, qu'ils traitoient de Dauphin. Ce fils fut dans la suite duc de Verneuil, et mourut sans enfans en 1682. Sa mère fut condamnée à être conduite à l'abbaye de Beaumont-les-Tours pour y passer le reste de sa vie. Le duc d'Angoulême et le comte d'Entragues devoient avoir la tête tranchée; mais le roi changea la peine en une prison perpétuelle. On prétend que la marquise avoit dit pendant le cours du procès criminel contre elle et ses parens qu'elle ne demandoit au roi « qu'un pardon pour son père, une corde pour son frère, et justice pour elle. » Elle rentra, dit-on, en grace, au point qu'elle ne sortit du cœur de Henri IV que par l'amour qu'il prit pour la princesse de Condé. La conspiration dans laquelle elle étoit entrée fut conduite, suivant le président Hénault, par un capucin, son confesseur. La marquise lui avoit persuadé qu'elle ne s'étoit livrée aux désirs du roi qu'en considération de sa promesse de mariage; et ce bon homme croyoit que son salut étoit intéressé à la faire tenir. Cette femme intrigante et hautaine mourut en 1633, à 54 ans, peu estimée et peu regrettée. Voici comme M. du Radier l'a peinte d'après les auteurs contemporains. « Son esprit étoit vif; sa conversation légère et amusante ne permettoit pas qu'on s'ennuyât un moment avec elle. Elle avoit même de ces saillies qui sympathisoient avec le goût de Henri IV. » « Ce bec effilé, disent les Mémoires de Sully, qui par ses bonnes rencontres lui rendoit sa compagnie des plus agréables; cette critique fine et maligne, qui ne manque jamais d'amuser ceux qui n'en sont pas les objets, et qui fait ce qu'on appelle le génie de la cour. » L'histoire littéraire de son temps nous apprend qu'elle n'avoit pas négligé les avantages de l'érudition et d'une lecture solide. Avec tous ces talens naturels et acquis elle étoit méchante, emportée et peu délicate, coquette et bien plus ambitieuse que tendre; rien ne prouve que Henri en ait été jamais aimé; elle n'aima jamais que le roi; et ce prince, l'amant le plus passionné, eut lieu de se repentir plus d'une fois de sa foiblesse. Pour la figure, mademoiselle d'Entragues n'étoit pas si belle que la duchesse de Beaufort. Avec des traits moins réguliers, une bouche plus grande, moins d'éclat dans les yeux, une tête moins belle, moins de blancheur, elle l'emportoit par la jeunesse, l'enjouement et un air vif qui animoit tous ses traits et en faisoit disparoître les imperfections. Il en coûta une fois cent mille écus à Henri IV pour un repentir; aussi dit-il à Sully: « Ventre-saint-gris, voilà une

nuit qui me coûte bien cher ! » Ce ministre citoyen ne la ménageoit guère. Un jour qu'il travailloit dans son cabinet aux affaires les plus importantes, un de ses gens lui annonça la marquise de Verneuil. Sully répondit : « Il n'y a que trop de maîtresses et parens du roi ; s'il y en avoit moins, tout n'en iroit que mieux. » On ne sait si cette réponse fut rendue à l'impérieuse maîtresse ; mais ce qui est certain, c'est qu'elle chercha plus d'une fois l'occasion de nuire au digne ami de son auguste amant. Certains prédicateurs ne l'épargnèrent pas plus que les ministres. Le P. Gouthier, jésuite, prêchant un jour à Saint-Gervais, le roi s'y rendit avec sa maîtresse et plusieurs dames de la cour. La marquise fit pendant le sermon divers signes au roi pour le faire rire. Le prédicateur indigné du peu de respect qu'on marquoit pour la maison de Dieu et pour sa parole, se tourne vers le roi, et lui dit : « Sire, ne vous lasserez-vous jamais de venir avec un sérail entendre la parole de Dieu, et de donner un si grand scandale dans ce lieu saint ? » La marquise de Verneuil voulut en vain que le roi punît le zèle indiscret du prédicateur. Henri IV, au lieu de se rendre à ses prières, retourna le lendemain au sermon ; et ayant rencontré le P. Gouthier, comme il alloit monter en chaire, il lui dit : Mon Père, ne craignez rien ; je vous remercie de votre correction, mais je vous prie de ne plus me la faire désormais en public.

* I. VERNEY (Pierre), médecin, né à Dôle en Franche-Comté vers 1580, voyagea pour s'instruire. Il alla à Venise, y vit composer la thériaque et en fit une bonne provision ; mais il recommanda de n'en faire usage que quatre ans après sa composition. Il s'étoit particulièrement appliqué à l'étude de la botanique et de l'anatomie. Il obtint une chaire de langue à l'université de Dôle, et peu après une chaire d'anatomie, qu'il remplit avec distinction. Il a donné au public, *l'Antidote de la peste avec les remèdes éprouvés, préservatifs et curatifs, manifestes, occultes ou spécifiés, faciles en leurs usages et préparations, et à la composition et usage du syrop catholique de Casséa*, Dôle, 1629, in-12. On ignore le temps de la mort de cet auteur.

II. VERNEY (André et Claude), procureurs à Lyon, leur patrie, y publièrent en 1656 un livre de jurisprudence, intitulé *Style ordinaire de la Sénéchaussée et Conservation*.

† III. VERNEY (Guichard-Joseph du), membre de l'académie, professeur d'anatomie au Jardin royal, naquit à Feurs en Forez le 5 août 1648, d'un médecin. Guichard vint de bonne heure à Paris, et fut produit à la cour, où il donna des leçons d'anatomie au grand-dauphin. Ses protecteurs lui procurèrent des places qu'il remplit avec succès. Lorsqu'il parloit d'anatomie, ce n'étoit pas seulement de la clarté, de la justesse, de l'ordre, c'étoit un feu dans les expressions, dans les tours et jusque dans sa prononciation qui auroit presque suffi à un orateur. Les étrangers rapportoient la plus grande idée de lui dans leur patrie. Très-illustre du Verney, lui écrivit le fameux Pitcarn en 1712 : « Voici ce que t'écrit un homme qui te doit beaucoup, et qui te rend graces des discours qu'il a entendus de toi

il y a trente ans, il te recommande Thompson son ami, etc. » Verney n'eût pas pu, dit Fontenelle, annoncer indifféremment la découverte d'un vaisseau : ses yeux en brilloient de joie, et toute sa personne s'animoit; cette chaleur ou se communique aux auditeurs, ou du moins les préserve d'une langueur involontaire qui auroit pu les gagner. On peut ajouter qu'il étoit jeune et d'une figure assez agréable... A mesure qu'il parvenoit à être plus à la mode, il fit entrer dans ses leçons l'anatomie, qui, renfermée jusque-là dans les écoles de médecine, osa se produire dans le beau monde, présentée de sa main... Je me souviens, dit-il encore, avoir vu des gens qui portoient des pièces sèches préparées par lui, pour en montrer dans les compagnies sur-tout celles qui appartenoient aux sujets les plus intéressans. Il mourut à Paris le 10 septembre 1730. On a de lui un excellent *Traité de l'Organe de l'Ouïe*, Paris, 1683, in-12; réimprimé à Leyde en 1731, in-12. La Traduction latine a été insérée dans la Bibliothèque anatomique de Manget. C'étoit un homme très-vif, mais très-bon. Passionné pour son art, il faisoit d'une partie qu'il examinoit toutes les coupes différentes qu'il pouvoit imaginer pour la voir de tous les sens; il employoit toutes les injections; il excelloit dans l'anatomie comparée. Quelque temps avant sa mort il avoit entrepris un Ouvrage sur les *Insectes*, qui l'obligeoit à des soins très-pénibles. Malgré son grand âge, il passoit des nuits dans les endroits les plus humides du jardin, couché sur le ventre, sans oser faire aucun mouvement pour découvrir les allures et la conduite des limaçons. Sa santé en souffroit; mais il auroit encore bien plus souffert de rien négliger. On a imprimé à Paris le recueil de tous ses Ouvrages, sous le titre d'*OEuvres Anatomiques de M. du Verney*, 1762, 2 vol. in-4°. On a fait entrer dans cette collection tous les Mémoires de ce célèbre anatomiste, répandus dans la nombreuse suite des Mémoires de l'académie. On y trouve aussi un Traité de la *Génération*. Il y établit le système des OEufs comme le plus probable.

* VERNIA (Nicolas), célèbre philosophe et médecin du 15e siècle, étoit de Chiéti, dans le royaume de Naples. Sa réputation le fit rechercher des plus fameuses universités d'Italie; mais il préféra celle de Padoue, où il pouvoit raisonner librement sur un sujet quelconque. Il y occupa pendant 37 ans une chaire de philosophie. Accusé d'hérésie, il mit au jour un petit ouvrage intitulé *De immortalitate animarum*, qu'il dédia à Dominique Grimani, patriarche d'Aquilée. On cite encore de lui : *De præstantiâ medicinæ, quòd ea nobilior sit jurisprudentiâ*.

* VERNIER (Pierre), capitaine et châtelain du château d'Ornans, en Franche-Comté, fut directeur des monnoies. Il a composé un *Traité* sur l'artillerie, un autre sur la Construction, l'usage, les propriétés du cadran nouveau de mathématiques, sur la Construction de la Table des Sinus, un Abrégé desdites Tables, avec son usage; enfin la *Méthode de déterminer les angles d'un triangle, par la connoissance de ses côtés*, Bruxelles, 1631. On ignore l'époque de la naissance et de la mort de cet auteur, à qui les sciences furent redevables de quelques progrès.

* VERNIQUET (Edme), architecte, né à Châtillon-sur-Seine le 8 octobre 1727. Après avoir exercé son art avec succès à Dijon et dans toute la province de Bourgogne, où il fut chargé de la construction d'un grand nombre de châteaux, d'églises, etc., il vint en 1774 s'établir à Paris, et acheta 100,000 fr. la charge de commissaire-voyer de la ville de Paris, où il fut nommé architecte du jardin des Plantes, et pendant 14 ans il seconda le célèbre Buffon pour l'agrandissement et l'embellissement de ce magnifique jardin. On lui doit le travail immense du plan de la ville et des faubourgs de Paris, à une ligne pour pied, réduit à une demi-ligne pour toise; il employa pendant 30 années jusqu'à 60 ingénieurs par jour, le travail se faisant principalement la nuit aux flambeaux, à cause des embarras qui obstruent pendant le jour les rues de Paris. Ce plan est divisé en 72 planches, y compris les cartouches et les cartes des opérations trigonométriques. Il est reconnu par tous les savans et artistes, qui en ont vérifié les opérations, pour être de la plus grande exactitude, et le seul dont on ait pu se servir pour tracer les alignemens nouveaux des rues, quais et places, ainsi que pour déterminer les changemens et les embellissemens qu'on exécute dans la capitale. Verniquet étoit encore à perfectionner son travail, lorsqu'il mourut le 25 novembre 1804. Il étoit membre de l'athénée des arts, de la société libre des sciences, belles-lettres et arts de Paris, et correspondant de l'académie des sciences, arts et belles-lettres de la ville de Dijon, etc.

* VERNON (Edouard) naquit à Westminster le 12 novembre 1684. Son père, secrétaire-d'état sous le roi Guillaume, ne l'avoit point destiné au service maritime; mais il ne contraria point le vœu de son fils, qui témoignoit pour cet état beaucoup de goût et d'aptitude. Ce fut sous l'amiral Hopson, lors de l'expédition de Vigo, que Vernon fit sa première campagne sur mer. En 1702 et 1704 il servit sous le commodore Walker et sous sir George Rooke, chargé de conduire le roi d'Espagne à Lisbonne. Dans cette occasion le jeune Vernon eut l'avantage de recevoir de la main même du roi une bague et un présent en témoignage de ses bons services. Il se trouva la même année à la fameuse bataille de Malaga. Il obtint successivement le commandement du Dauphin, du Chêne royal, du Jersey, et fut envoyé en qualité de contre-amiral dans les Indes orientales, sous sir Charles Wager. En 1715 il eut le commandement de l'Assistance, de 50 canons, dans une expédition sur la mer Baltique, et en 1726 il commanda dans la même mer sous sir Charles Wager, le Grafton, de 70 canons. A l'avénement au trône de George II, il fut envoyé à Gibraltar, mais une expédition plus mémorable l'attendoit. Nommé vice-amiral de l'escadre bleue, et chargé du commandement en chef d'une escadre destinée à détruire les établissemens des Espagnols en Amérique, il mit à la voile de Spithead le 23 juillet 1739, et le 20 novembre suivant, il se trouva à la vue de Porto-Bello avec six vaisseaux seulement. Il l'attaqua dès le lendemain, et après un combat soutenu des deux côtés avec un grand acharnement, il eut le bonheur de s'emparer le

22 de la ville, des munitions de toutes espèces qui s'y trouvoient, et de deux vaisseaux de guerre espagnols. Il fit sauter les fortifications de la place qu'il ne pouvoit garder à raison du petit nombre de troupes qu'il avoit à sa disposition, et distribua à ses soldats 10,000 dollars, destinés à la solde de la garnison espagnole. L'amiral Vernon fut moins heureux en 1741, en attaquant Carthagène avec le général Wentworth, entreprise qui n'eut aucun succès. A son retour en Angleterre, Vernon fut employé à croiser sur les côtes de Kent et de Sussex; mais ayant été accusé de n'avoir pas obtempéré aux ordres des lords de l'amirauté dans le placement de l'une de leurs créatures, il fut rayé de la liste des amiraux avec une sévérité qui le décida à se retirer de toute affaire publique. Vernon mourut de mort subite le 29 octobre 1757.

VERNULÆUS (Nicolas), né dans le duché de Luxembourg en 1570, mort à Louvain, vers 1649 obtint une place de professeur en l'université de cette dernière ville. Il y fit fleurir le goût des belles-lettres pour lesquelles il en avoit assez lui-même. Il a laissé beaucoup d'ouvrages dont la plupart ne respirent guère ni la délicatesse, ni l'exactitude. Les principaux sont, une *Histoire latine de l'université de Louvain*, 1667, in-4°, où l'on trouve bien des recherches. Elle vaut mieux que son *Historia Austriaca*, in-8°, qui manque de méthode et d'ordre. C'est plutôt une compilation indigeste de faits et d'événemens. Ses *Tragédies* latines, 1635, in-8°, offrent assez de pureté, mais presque point de génie. Ses *Institutiones politicæ*, 1647, in-folio, renferment beaucoup d'idées communes.

†I. VÉRON (François), missionnaire de Paris, entra chez les jésuites, et en sortit quelque temps après. Il se consacra aux missions, et fut l'instrument de la conversion de plusieurs pécheurs. Il mourut en 1649, curé de Charenton. On rapporte qu'après la fameuse conférence qu'il eut à Caen sur la religion avec le ministre Bochart (l'un et l'autre ayant un second bien inférieur en force), un catholique qui étoit présent fit cette réponse à des huguenots qui lui en demandoient des nouvelles: « Pour vous dire la vérité, on ne peut pas assurer que notre savant soit plus savant que votre savant; mais en récompense, notre ignorant est dix fois plus ignorant que votre ignorant. » On a de lui une *Méthode de controverse*, et sur-tout une *Règle de la foi catholique*, et d'autres *ouvrages*, dont la plupart ont été imprimés en deux volumes in-fol. Il a paru une traduction latine de cet ouvrage à Cologne, 1769, un volume in-8°. Véron s'étoit d'abord annoncé par un livre singulier, intitulé *Le bâillon des jansénistes*. Ouvrage qui fit dire à un plaisant que « l'auteur méritoit le bâillon qu'il vouloit mettre aux autres. »

II. VÉRON. *Voy.* FORBONNAIS.

I. VÉRONÈSE. *V.* CALIARI, I.

II. VÉRONÈSE (Alexandre TURCHI, surnommé), autre peintre, né à Vérone en 1600, et mort à Rome en 1670, laissant une fortune délabrée, avoit épousé une demoiselle romaine qui le ruina en profusions de luxe. Ses principaux *tableaux* sont à Vérone et à Rome. Quoique sa manière fût foible et lâche, elle étoit

néanmoins agréable. Il excelloit plus par le coloris que par le dessin. Sa femme et ses filles étoient ses modèles ; et il peignit toutes ses figures dans le naturel; mais ses tableaux, faits souvent à la hâte, ne peuvent entrer en comparaison avec ceux des grands maîtres.

* III. VÉRONÈSE (N.), noble Vénitien, évêque de Padoue et cardinal, naquit à Venise le 4 mars 1684. Après avoir étudié à Rome, il vint recevoir le bonnet de docteur en théologie à Padoue, et y obtint en 1728 un canonicat dans la cathédrale. Il fut grand-vicaire de l'évêque Ottoboni, puis du cardinal Charles Rezzonico, et s'acquitta de ces deux emplois avec un zèle admirable. Benoit XIV le nomma à l'archevêché de Trévise, et à celui de Famagouste, qu'il ne voulut pas accepter. Cependant Rezzonico étant monté au pontificat, sous le nom de Clément XIII, créa Véronèse évêque de Padoue en 1758, puis cardinal l'année suivante. Ce dernier mourut le premier février 1767, et laissa plusieurs *Lettres pastorales* dignes de l'impression. On a encore de lui un ouvrage posthume, intitulé *De necessariâ fidelium communione cum apostolicâ sede*, in-4°.

†IV. VÉRONÈSE (Carlo), né à Venise, acteur et auteur, debuta à Paris au théâtre italien, en 1744, dans le rôle de Pantalon, et y obtint beaucoup de succès. Il a donné à ce théâtre un grand nombre de *Canevas* qui firent long-temps les plaisirs de ce spectacle. Ceux qu'on ne se lassoit pas de voir furent : *Coraline esprit follet ; La prison désirée et les vingt-six infortunes d'Arlequin*. Il mourut à Paris en 1760, à 58 ans. — Sa fille Anna VÉRONESE enchanta le public par ses graces, sa gaîté et son jeu naïf dans les rôles de Coraline ou de soubrette. Elle fut encore une très-bonne danseuse.

VÉRONIQUE. C'est le nom qu'on donne ordinairement à Bérénice, femme juive qui, selon une tradition populaire, jeta un mouchoir sur le visage de J. C. montant au Calvaire, pour essuyer le sang et la sueur dont il étoit couvert. L'impression de ces traits sacrés du Sauveur resta, dit-on dans l'Histoire sainte, empreinte sur ce mouchoir que l'on appela *Vera Icon*, d'où l'on a fait par corruption *Véronique*, c'est-à-dire, véritable image. Tillemont a détruit cette tradition entièrement fabuleuse. Selon ce judicieux écrivain, il n'y a rien de la Véronique dans l'antiquité, soit qu'on la prenne pour une femme, soit qu'on la prenne pour une image ; et ce n'est que dans le 11e siècle que l'on a commencé à parler du suaire sur lequel l'on suppose que la face de Jésus-Christ étoit imprimée. Marianus Scotus, qui vivoit alors, est le premier qui ait rapporté cette histoire sur la foi d'un certain Méthodius, dont la narration est pleine de fables. Ce n'est que dans les derniers temps que l'on a fait de la Véronique une sainte, dont quelques-uns ont mis la fête au 4 février ; mais elle n'est ni dans les anciens Martyrologes, ni même dans le romain. Cependant la fête de la Véronique a été instituée dans quelques églises pour honorer le Sauveur à l'occasion d'une image de sa sainte face. Voyez PAPEBROCK. (*Act. Sanct. maii*, tome 7, pag. 356, et les *Notes* de Chastelain sur le Martyrologe romain, pag. 201 et suivantes).

VERRAT (Jean-Marie), carme, natif de Ferrare, et mort en 1563, a composé une *Concorde des Evangiles*, et d'autres *écrits* latins, recueillis en 2 volumes in-folio.

* VERRÉPÆUS, célèbre botaniste du 16e siècle, né dans la mairie de Bois-le-Duc, passa toute sa vie à enseigner les belles-lettres, et mourut chanoine de Bois-le-Duc le 10 novembre 1598, âgé de 75 ans. Il a donné un grand nombre d'*ouvrages* classiques et quelques *livres* de piété.

† VERRÈS (C. Licinius), citoyen romain : après avoir exercé la charge de préteur en Sicile avec autant de violence que d'injustice, il fut accusé de concussions par les Siciliens l'an 82 avant J. C. Cicéron fit contre lui les belles harangues que nous avons et qui sont nommées Verrines. Il s'exila lui-même sans attendre sa condamnation, et conserva de grandes richesses quoiqu'il eût fait de magnifiques présens à tous ceux qu'il croyoit pouvoir s'intéresser pour lui. La description très-détaillée que l'orateur romain donne dans son premier discours des morceaux de sculpture grecque enlevés par Verrès, a fourni à l'abbé Tréguier le sujet d'un mémoire, intitulé *Galerie de Verrès*.

VERRIER DE LA CONTERIE (N.), né en Normandie, publia l'*Ecole de la chasse des chiens courans*, 1763, in-8°. Cet écrit, savant et curieux, est précédé d'une *Bibliothèque historique des Theureticographes*, ou *Auteurs qui ont traité de la Chasse*.

VERRIÈRE (Jules-Claude GRANDVOINET de), originaire de Franche-Comté, né à Paris en 1610, mourut dans cette ville en 1645. Il avoit fait une tragédie de *Démétrius*, qu'il n'eut pas le temps de faire représenter et qui s'est perdue ; et l'*Amour et l'Innocence*, ballet mêlé de scènes, joué sur le théâtre de l'Opéra-Comique l'année de la mort de l'auteur.

VERRIUS-FLACCUS. *Voyez* FESTUS POMPEÏUS.

VERROCHIO (André), peintre, mort en 1488, âgé de 56 ans, réunissoit en lui plus d'une sorte de talens. Il étoit très-habile dans l'orfévrerie, la géométrie, la perspective, la musique, la peinture, la sculpture et la gravure. Il avoit aussi l'art de fondre et de couler les métaux. Il saisissoit fort bien la ressemblance des choses, et il mit en vogue l'usage de mouler avec du plâtre les visages des personnes mortes et vivantes pour en faire les portraits. Ce fut à lui que les Vénitiens s'adressèrent pour ériger une statue équestre de bronze à Barthélemi de Bergame, qui leur avoit fait remporter plusieurs avantages dans une guerre. Verrochio en fit le modèle en cire ; mais comme on lui préféra un autre artiste pour fondre l'ouvrage, il gâta son modèle et s'enfuit. Ses principaux ouvrages en sculpture sont deux *Têtes* en bronze de Darius et d'Alexandre-le-Grand, dont le grand-duc de Toscane fit présent à Mathias Corvin, roi de Hongrie ; une *Danse* d'enfans autour d'un vase d'argent, ouvrage très-fini et acheté par le pape ; les *Tombeaux* de Jean, de Pierre et de Côme de Médicis dans l'église de Saint-Laurent à Florence. Ce sont autant de chefs-d'œuvre. Le pinceau de Verrochio étoit dur, et il entendoit très-mal le coloris ;

mais ce peintre possédoit parfaitement la partie du dessin. Il y mit une grande correction, et donna à ses airs de tête beaucoup de grace et d'élégance. Léonard de Vinci fut son élève; et l'élève surpassa le maître.

VERRUE (N. madame de), née à Paris, morte au commencement du dix-huitième siècle, rassembla chez elle la meilleure compagnie de son temps, et y brilla par ses graces et son esprit. Amie intime du poète La Faye dont Voltaire a dit en plaisantant qu'il réunissoit le mérite d'Horace à celui de Pollion, elle le conseilla dans ses productions et répandit beaucoup de charmes sur ses jours. Son goût pour les arts et les plaisirs la fit surnommer *Dame de Volupté*, et elle se fit elle-même cette épitaphe :

Ci gît dans une paix profonde
Cette dame de volupté,
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis dans ce monde.

*VERSCHOOR (Jacob), secrétaire hollandais, né à Flessingue, par un mélange pervers et hétérogène des principes de Cocceïus et de Spinosa produisit en 1680 un système religieux, remarquable sur-tout par son extravagance. On donna à ses disciples le nom d'Hébreux, à cause de leur application à l'étude de cette langue. Ils se rencontroient presqu'en tout point avec les hattémistes.

VERSCHURING (Henri), peintre, né à Gorcum en 1627, étudia sous Jean Bols d'Utrecht et passa ensuite à Rome pour y faire une étude sérieuse de son art. Son goût le portoit à peindre des animaux, des chasses, des batailles. Il réussissoit dans le paysage, et savoit l'orner de belles fabriques. Henri suivit l'armée des Etats en 1672, et y fit une étude de tous ses divers campemens, de ce qui se passa dans les armées, dans les déroutes, dans les retraites, dans les combats ; et il tira de ces connoissances les sujets ordinaires de ses tableaux. Son génie étoit vif et facile ; il mettoit un grand feu dans ses compositions ; il varioit à l'infini les objets ; ses figures ont du mouvement et de l'expression ; et il a rendu très-bien la nature. Ce peintre étoit recommandable non-seulement par ses talens, mais encore par son esprit et par ses mœurs. On lui proposa d'occuper une place de magistrature dans sa patrie ; honneur qu'il n'accepta qu'après s'être assuré que cela ne l'obligeroit point de quitter la peinture. Verschuring périt sur mer d'un coup de vent à deux lieues de Dortrecht en 1690. Il a gravé plusieurs estampes.

VERSÉ (Noël Aubert de), né au Mans de parens catholiques, se fit calviniste, et fut quelque temps ministre de la religion réformée à Amsterdam. De protestant il devint socinien ; mais il rentra enfin dans l'Eglise catholique vers 1690. Le clergé de France lui donna une pension pour le récompenser de ses ouvrages qui sont très-médiocres. On a de lui, I. *Le Protestant pacifique* du *Traité de l'Eglise*, dans lequel on fait voir par les principes des réformés, que « la foi de l'Eglise catholique ne choque point les fondemens du salut, et qu'ils doivent tolérer dans leur communion tous les chrétiens du monde, les sociniens et les quakers même, in-12. II. Un *Manifeste* contre

Jurieu, qui avoit attaqué par un *Factum* l'ouvrage précédent, publié en 1687, in-4°, et qui est le meilleur livre qu'ait fait Aubert de Versé. III. *L'Impie convaincu* ou *Dissertation contre Spinosa*, Amsterdam, 1684, in-8°. IV. La *Clef de l'Apocalypse de St. Jean*, 2 vol. in-12. Cette clef n'a pas pu ouvrir ce livre mystérieux. V. *L'Anti-Socinien* ou *Nouvelle Apologie de la Foi catholique contre les Sociniens*. VI. *Le Tombeau du Socinianisme*, etc. Versé mourut en 1714 avec la réputation d'un esprit ardent, sujet à prendre des travers. Quelques-uns lui attribuent un livre imprimé à Cologne en 1700, in-8°, sous le titre : *Le Platonisme dévoilé* ou *Essai touchant le Verbe platonicien*; mais cet ouvrage est plus vraisemblablement de Souverain. *Voyez* SOUVERAIN.

* VERSLIPE (Jean-Baptiste), né à Ipres, licencié en théologie, curé de Courtray, puis chanoine de Bruges, mort en 1735, à l'âge de 80 ans, étoit d'un esprit agréable; il a prêché avec beaucoup de réputation. Ses *Sermons* ont été imprimés deux fois en plusieurs volumes in-8°.

I. VERSORIS ou VERSOIS, (Jourdain FAURE, *dit*), religieux Dauphinois, abbé de Saint-Jean d'Angéli, fit périr Charles de France, duc de Guienne, dont il étoit aumônier et confesseur, avec la dame de Monsoreau maîtresse de ce prince. (*Voyez* LOUIS XI, n° XVI.) On assure que ce fut par une pêche empoisonnée qu'il leur présenta; mais on pourroit douter (dit l'historien moderne de Languedoc) s'il y avoit alors des pêches en France. Quoi qu'il en soit, Versois cité par Artur de Montauban, archevêque de Bordeaux, et commissaire de Sixte IV, refusa de comparoître et fut déposé par contumace. Il mourut en prison à Nantes l'an 1472 avec tous les symptômes du poison, la veille du jour où il devoit être jugé. « Louis XI qu'on soupçonna, dit d'Argentré, d'être l'auteur de la mort de son frère, fit périr ainsi l'instrument de son crime pour en assurer le secret. » Ce qu'il y a de certain, c'est que Versois avoit entretenu avec ce prince un commerce épistolaire qui paroît très-suspect. Nous l'apprenons d'une lettre que le monarque écrivit au comte de Dammartin. « M. le grand-maître, depuis les dernières que vous ai écrites, j'ai eu nouvelles que M. de Guienne se meurt et qu'il n'y a point de remède en son fait; et me le fait savoir un de ses plus privés qu'il ait avec lui, par homme exprès; et ne crois pas, ainsi qu'il dit, qu'il soit vif à quinze jours d'ici... Et afin que vous soyez assuré de celui qui m'a fait savoir les nouvelles, c'est le moine qui dit ses heures avec M. de Guienne; dont je me suis fort ébahi, et m'en suis signé depuis la tête jusqu'aux pieds. » *Voyez* Hist. de France de Mrs Velly, Villaret et Garnier, tome 17.

II. VERSORIS (Pierre), avocat de Paris, dont le vrai nom étoit LE TOURNEUR, plaida en 1565 pour les jésuites contre l'université qui vouloit leur défendre l'enseignement : il gagna sa cause. Il mourut en 1588. Son *plaidoyer* qui est imprimé ne donne pas une grande idée de son éloquence.

† VERSOSA (Jean), né à Sa-

ragosse en 1528, professa la langue grecque à Paris, et parut avec éclat au concile de Trente. Il fut ensuite envoyé à Rome pour faire la recherche des pièces et des principes qui établissoient les droits du roi d'Espagne sur les divers royaumes dont ce prince étoit en possession. Il mourut dans cette ville en l'an 1574. Il avoit du goût et du talent pour la poésie latine. On a de lui des *Vers héroïques* et des *Vers lyriques*, dans lesquels on ne voit rien de fort extraordinaire. Ses *Epîtres* ont été plus estimées; mais il ne faut pas les comparer, comme on a fait, à celles d'Horace qui laisse loin derrière lui tous nos versificateurs modernes. Il existe de Versosa un ouvrage très-curieux, mais devenu très-rare, sous le titre de *J. Berzosa, Casaraugustani, de Prosodiis liber absolutissimus, nunc primùm in gratiam linguæ græcæ studiosorum editus*, Lovani, 1544. — Ses poésies érotiques, sous le titre de *Charina sive amores* ont été réimprimées à Amsterdam en 1781, par les soins du commissaire de la marine espagnole, M. Ignace de Affo del Rio.

VERSTEGAN *ou* VERSTEGEN (Richard), né à Anvers, florissoit sur la fin du 16ᵉ siècle. On a de lui, I. *Theatrum crudelitátum hæreticorum*, Anvers, 1592, in-4°: ouvrage rare, orné d'estampes, mêlé de prose et de très-beaux vers latins. On y voit de quelle manière ceux qui se plaignoient de la sévérité d'un duc d'Albe ont traité les catholiques, et sur-tout les ministres de la foi antique. II. *Antiquitates Belgicæ*, Anvers, 1613, in-12. Il y soutient que St. Willebrod est l'apôtre de la Flandre et du Brabant. III. *Antiquitates Britannicæ*, 1606, où il tâche de prouver que les Anglais tirent leur origine des Belges; preuves qui n'ont convaincu personne.

† I. VERT (N.... le) a donné deux mauvaises tragédies et une comédie. *Aristotime*, 1642, in-4°; *Aricidie*, 1646, in-4°; le *Docteur amoureux* et l'*Amour médecin*, année 1638. On n'est pas sûr que cette dernière comédie soit de lui; mais on la lui attribue assez généralement.

† II. VERT (Dom Claude de), religieux de l'ordre de Cluni, naquit à Paris le 4 octobre 1645. Après son cours d'étude terminé à Avignon, la curiosité lui fit entreprendre le voyage d'Italie. Frappé de l'éclat avec lequel les cérémonies ecclésiastiques se font à Rome, il résolut dès-lors d'en chercher l'origine, et c'est aux réflexions qu'il fit dès ce temps-là qu'on doit son travail sur cette matière. De retour en France il contribua beaucoup au rétablissement des chapitres généraux, et parut dans celui de 1676. Il y fut élu trésorier de l'abbaye de Cluni, et nommé, avec dom Paul Rabusson, sous-chambrier de la même abbaye, pour travailler à réformer le bréviaire de leur ordre (*Voyez* RABUSSON). Cet ouvrage parut en 1686. En 1694 il reçut le titre de vicaire-général du cardinal de Bouillon, et l'année d'après on le nomma au prieuré de Saint-Pierre d'Abbeville. Ce savant avoit publié en 1689 la *Traduction* de la Règle de Saint-Benoît, faite par Rancé, abbé et réformateur de la Trappe; et il y joignit une *préface* et des *notes* courtes, mais savantes. Son dessein étoit de faire un plus long commentaire. Cet ouvrage

même étoit presque achevé et imprimé in-4°, à Paris, jusqu'à l'explication du 48e chapitre de la règle, lorsque l'auteur fut obligé de quitter Paris pour les affaires de son ordre. Il fut longtemps sans donner de ses nouvelles à son libraire, qui, le croyant mort, déchira les feuilles déjà imprimées. En 1690 dom Vert publia sa lettre à Jurieu, où il défend les cérémonies de l'Eglise contre le mépris que ce ministre avoit montré pour elles. Enfin l'ouvrage par lequel il est le plus connu est son *Explication simple, littérale et historique des Cérémonies de l'Eglise*, en 4 vol. in-8°. Le premier volume parut en 1697, et le second en 1698; mais les troisième et quatrième n'ont été publiés qu'après la mort de l'auteur qui mourut à Abbeville le premier mai 1708.

VERTH (Jean de), capitaine partisan allemand, qui fut quelque temps redoutable. Turenne le fit prisonnier, et il fut le sujet des *Vaudevilles* de Paris. Ces *chansons* l'ont rendu célèbre.

† VERTOT d'Auboeuf (René Aubert de), né au château de Bennetot en Normandie le 25 novembre 1655, d'une famille bien alliée, entra chez les capucins malgré l'opposition de ses parens, et y prit le nom de *frère Zacharie*. Sa santé ayant été dérangée par les austérités de cet ordre, il passa en 1677, chez les chanoines réguliers de Prémontré, où il fut successivement secrétaire du général, curé et ensuite prieur du monastère. Il se fit ensuite mathurin, et enfin passa dans l'ordre de Cluni. Las de vivre dans des solitudes, il vint à Paris en 1701, et prit l'habit ecclésiatique. On appeloit ces différens changemens, *les Révolutions de l'abbé de Vertot*. Il fut associé en 1705 à l'académie des belles-lettres. Ses talens lui firent de puissans protecteurs. Il fut nommé secrétaire des commandemens de madame la duchesse d'Orléans Bade-Baden, et secrétaire des langues chez le duc d'Orléans. Le grand-maître de Malte le nomma en 1715 historiographe de l'ordre, l'associa à tous ses privilèges, et lui donna la permission de porter la croix. Il fut ensuite pourvû de la commanderie de Santeny. On assure qu'il avoit été nommé pour être sous-précepteur du roi Louis XV; mais que des raisons particulières le privèrent de cet honneur. L'abbé de Vertot passa les dernières années de sa vie dans de grandes infirmités, au milieu desquelles il mourut le 15 juin 1735. Ses principaux ouvrages sont, I. L'*Histoire des Révolutions de Portugal*, Paris, 1689, 1 vol. in-12, composée sur des mémoires infidèles, mais bien écrite. Le P. Bouhours disoit qu'il n'avoit rien vu en notre langue qui pour le style fût au-dessus de cet ouvrage et du suivant. « C'est une plume taillée pour la vie du maréchal de Turenne, dit un jour Bossuet au cardinal de Bouillon. II. L'*Histoire des Révolutions de Suède*, 1696, en 2 vol. in-12. L'abbé de Mably, disoit, « Nous avons un morceau d'histoire qu'à bien des égards on peut comparer à ce que les anciens ont de plus beau: c'est l'*Histoire des Révolutions de Suède*: quel charme ne cause pas cette lecture! Je vois par-tout un historien qui, ayant médité sur le cœur humain, avoit acquis une grande connoissance de la marche et de la politique des passions. Tite-Live, dont l'auteur s'étoit

rempli, lui avoit appris les secrets de son art. L'espèce d'embarras qu'on éprouve en lisant les Révolutions romaines ( *Voyez* ci-dessous, n° III), vous ne le rencontrerez point dans la lecture des *Révolutions de Suède*. L'historien me développe la cause des événemens ; je ne perds point de vue la chaîne qui les lie, et je marche à sa suite en éprouvant toujours un nouveau plaisir. » On raconte que l'ambassadeur de Suède, venant remplir sa mission en France, fut chargé par sa cour de faire connoissance avec Vertot, et de l'engager par un présent considérable a écrire l'Histoire générale de Suède. Arrivé à Paris, il s'attendoit à trouver l'auteur fêté et honoré dans les premières classes de la société ; ne le trouvant nulle part, il s'informa où il pouvoit le voir, et fut très-surpris en apprenant qu'il n'étoit qu'un curé du pays de Caux qu'on n'avoit pas daigné attirer dans la capitale. III. L'*Histoire des Révolutions Romaines*, en 3 vol. in-12. C'est le chef-d'œuvre de l'auteur. La chaleur de son style n'étoit point factice comme celle de quelques historiens modernes. Il se pénétroit tellement de son sujet, que, dans les lectures qu'il faisoit à l'academie des inscriptions de quelques morceaux de son ouvrage, on l'a vu verser des larmes avec la mère de Coriolan, implorant à genoux la clémence de son fils. A l'exemple des bons historiens de l'antiquité, il peint ses personnages, non en traçant des portraits détachés, mais en les faisant agir. « Je regarde l'abbé de Vertot, dit Mably, comme celui de tous nos écrivains qui a été le plus capable d'écrire l'histoire. » IV. L'*Histoire de Malte*, 1727, en 4 vol. in-4°, et en 7 vol. in-12. Le style en est plus languissant, moins pur, moins naturel que celui de ses autres ouvrages, et on l'a attaqué solidement sur plusieurs points qui manquent d'exactitude. ( *Voyez* Bosio, n° I.) V. *Traité de la mouvance de Bretagne*, plein de paralogismes et d'erreurs. VI. *Histoire critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules*, 2 vol. in-12, 1743. VIII. Plusieurs savantes *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres. L'abbé de Vertot peut être regardé comme notre Quinte-Curce. Il a un style brillant et léger, une narration vive et ingénieuse. Il est exempt de prévention, et en le lisant on ne peut se douter de quelle nation il est, ni à quelle époque il a écrit. Ses réflexions sont justes, solides, concises et toujours offertes avec une noble simplicité. On lui reproche de n'avoir pas été assez difficile dans le choix de ses matériaux, et d'avoir quelquefois embelli ses récits aux dépens de la vérité. On assure qu'ayant reçu des mémoires authentiques du siége de Malte, il n'en fit point usage, et se contenta de dire : « C'est trop tard, mon siége est fait. » Il possède l'art d'attacher le lecteur et d'intéresser en faveur de ses personnages ; mais il n'est pas assez profond dans la connoissance des hommes et des affaires, et il manque presque toujours du côté des recherches. Il fut le premier admirateur de madame de Staal, qui vivoit sous le nom de mademoiselle *de Launay*, dans un couvent de Normandie. *Voyez* l'article Heiss.

† VERTUE (George), né à Londres en 1684, fut mis en apprentissage chez un graveur en armoiries ; mais se sentant l'am-

bition et le génie nécessaire pour une carrière plus relevée, il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'art du dessin, et chercha à rapporter ses progrès à la gravure, où il n'eut que de foibles succès. Il travailla beaucoup, copia avec une exactitude sévère, mais il n'atteignit jamais ce goût et cette élégance qui devoient donner du prix à son travail. Vertue étoit né antiquaire : c'étoit la carrière qu'il devoit remplir et qu'il parcourut avec succès ; car il a tiré de l'oubli plusieurs morceaux précieux d'antiquités. Ses recherches s'étendoient sur tout : il fouilloit par-tout avec une étonnante activité. Horace Walpole a rédigé et publié d'après ses manuscrits : *Anecdotes sur la peinture et les peintres en Angleterre, avec des notes sur d'autres arts*, recueillies par George Vertue, imprimées d'abord en 1762, en 4 volumes in-4°, et réimprimées en 4 vol. in-8° en 1782. Il avoit formé 40 volumes de divers formats des pièces qu'il avoit recueillies, et on a trouvé dans les notes de son porte-feuille qu'il s'étoit constamment occupé de cette entreprise depuis 1713 jusqu'à sa mort, arrivée en 1757.

VERTUMNE (Myth.), Dieu de l'automne, et selon d'autres des pensées humaines et du changement. Il pouvoit prendre toutes sortes de figures. Il s'attacha fort à la déesse Pomone, et prit la figure de vieille, pour lui conseiller d'aimer. L'ayant persuadé, il se nomma. Lorsqu'ils furent dans un âge avancé, il se rajeunit avec elle, et ne viola jamais la foi qu'il lui avoit promise.

VERTUS (Jean de), secrétaire d'état sous Charles V, est un de ceux à qui l'on attribue le *Songe du Vergier*, 1491, in-folio, et dans les *Libertés de l'Eglise gallicane*, 1731, 4 volumes in-folio. Mais il y a de fortes raisons de croire que Raoul de Presles en est le véritable auteur. Cet ouvrage fut enfanté contre les entreprises de la cour de Rome vers 1374, par ordre de Charles V, roi de France, à qui il est dédié. On croit qu'il fut écrit en latin, ou du moins traduit en cette langue presque aussitôt qu'il parut.

VERVILLE. *V.* BEROALD, n° II.

VERVIN (Couci de). *V.* BIEZ.

VÉRULAM (le baron de). *V.* BACON, n° V.

VÉRULANUS. *V.* SULPITIUS.

VÉRUS. (Lucius Ceïonius Commodus), empereur romain, fils d'OElius et de Domitia Lucilla, n'avoit que sept ans lorsqu'Adrien qui aimoit son père, fit adopter le fils par Marc-Aurèle qui lui donna sa fille Lucille en mariage et l'associa à l'empire. Ce prince l'ayant envoyé en Orient contre les Parthes, Lucius Vérus les défit l'an 163 de J.-C. Six ans après il mourut d'apoplexie à Altino en 169, âgé de 39 ans selon les uns, et de 42 suivant les autres. Après sa mort, Marc-Aurèle associa Commode à l'empire. Vérus avoit peu des bonnes qualités de son collègue. On avoue à la vérité qu'il étoit doux, franc et bon ami ; il aimoit assez la philosophie et les lettres, et avoit toujours auprès de lui quelques savans. Mais quoiqu'il affectât un air grave et sévère et qu'il portât une barbe très-longue, il avoit cependant un penchant extrême aux plaisirs. Son respect pour Marc-Aurèle retint d'abord ce penchant dans quelques bornes ; mais il éclata ensuite avec excès. Il étoit

d'ailleurs gouverné par ses affranchis, dont quelques-uns étoient très-vicieux et très-méchans. Marc-Aurèle étoit chargé seul du poids des affaires, tandis que son collégue, oisif et voluptueux, ne gardoit de l'autorité que ce qu'il lui en falloit pour satisfaire ses vices. Les comédiens, les bateleurs, les joueurs d'instrumens étoient sa compagnie ordinaire. Tous les jours, après avoir soupé frugalement avec son frère, il alloit faire chez lui un festin somptueux avec de jeunes débauchés. Dans un de ces repas, ce ne fut pas assez pour Vérus de faire servir tout ce qu'il y avoit de plus délicieux et de plus rare en vins et en viandes; il étoit lui douzième à table, et il donna à chacun de ses convives le jeune échanson qui avoit servi à boire, un maître d'hôtel, avec un service de vaisselle complet, les mêmes animaux vivans, soit quadrupèdes, soit oiseaux, dont les chairs avoient paru sur la table. Tous les vases dont on usa pour boire étoient précieux par la matière et par les ornemens, or, argent, cristaux, pierreries: on en changea chaque fois que l'on but, et toujours le vase fut donné à celui qui s'en étoit servi. Il leur donna des couronnes de fleurs qui n'étoient point de saison, avec des pendans tissus d'or; des vases d'or, remplis de parfums les plus exquis; et pour les ramener chez eux il leur donna des voitures toutes brillantes d'argent, avec l'attelage de mulets et le muletier pour les conduire. Ce repas coûta à Verus (ou plutôt au peuple) six millions de sesterces ou sept cent cinquante mille livres. Quelquefois on le vit imiter les indignes amusemens de Néron. La tête enfoncée dans un capuchon qui lui couvroit une partie du visage, il couroit les rues de Rome pendant la nuit, entroit dans les tavernes et dans les lieux de débauche, y prenoit querelle avec les gens de néant qu'il y trouvoit, et souvent il remportoit au palais les marques des coups qu'il avoit reçus dans ces combats indécens. Il aimoit à la fureur les spectacles de la course des chariots, et il étoit fauteur passionné de la faction *Verte*. Il s'intéressoit d'une façon si déclarée et si partiale pour les coureurs de cette livrée, que souvent assis aux jeux du cirque à côté de Marc-Aurèle, il s'attira des reproches et des injures de la part des *Bleus* leurs adversaires. Emule des extravagances de Caligula, il affectionna follement un cheval quil nommoit l'*Oiseau*, et qu'il nourrissoit de raisins secs et de pistaches... *Voyez* Agaclytus.

VERWEY (Jean), savant humaniste hollandais, connu aussi sous le nom de *Phorbæus*, né vers le milieu du 17^e^ siècle, fut recteur du collége de Goude, puis de l'école latine à La Haye, et professeur en langue grecque. Il mourut vers l'an 1690. Nous avons de lui, I. *Medulla Aristarchi Vossiani*, 1670: c'est une grammaire latine tirée principalement de Vossius. II. *Nova via docendi Græca*, Goude, 1684, et Amsterdam, 1710, in 8°. C'est une des meilleures grammaires grecques que nous ayons. Il y a réuni tout ce qu'il y avoit de plus utile dans les grammaires publiées avant la sienne; il est malgré cela court et méthodique.

* VERZARCHA ou Verzascha (Bernard), docteur en médecine, né à Bâle en l'an 1620, où il fit ses premières études,

parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la France, et revint jouir, dans sa patrie, d'une haute considération, en y remplissant les premières charges civiles. On a de lui *Lazari Riveris medicina pratica in succinctum compendium redacta*, Basileæ, 1673, in-8°.; *Centuria prima observationum medicarum, etc.*, Basileæ et Amstelodami, 1677, in-8°. Il a donné plusieurs *Traités* sur l'apoplexie et la paralysie. Son *Livre* de botanique en allemand, imprimé en 1678, in-folio, à Bâle, où il est mort en 1780, lui a fait une grande réputation.

† VESALE (André), médecin et célèbre anatomiste, descendoit d'une famille depuis long-temps en possession de fournir des sujets habiles dans cette partie. Il fit ses études en médecine à Paris sous Jacques Sylvius, et s'adonna particulièrement à la connoissance de l'anatomie; science alors peu connue, parce que l'usage des dissections, regardé comme une pratique odieuse et impie, avoit été interrompu depuis long-temps. Il y fit de si grands progrès, qu'à l'âge de 18 ans il y publia son ouvrage, intitulé *De fabricâ corporis humani*, qui lui valut le titre honorable de père de l'anatomie. Il enseigna successivement cette science à Paris, à Louvain, à Pise, à Bologne et dans plusieurs autres villes d'Italie. La république de Venise le nomma professeur d'anatomie dans l'université de Padoue, et il remplit cette place l'espace de sept ans. L'empereur Charles V et Philippe II, rois d'Espagne, l'honorèrent du titre de leur médecin. Vesale étoit au plus haut point de sa gloire et de sa fortune, lorsque tout à coup il entreprit un voyage à la Terre-Sainte, dont on ignore le motif, puisqu'on l'attribue à diverses causes. « Jacques Manget et quelques autres rapportent qu'il eut l'intention de se soustraire aux poursuites faites contre lui, pour avoir fait l'ouverture du corps d'un gentilhomme espagnol qu'on croyoit mort, et qui étoit encore vivant : c'est l'opinion la plus répandue. D'autres supposent que ce fut l'ambition des richesses, l'humeur impérieuse et chagrine de sa femme, ou les cabales de l'envie, ou le ressentiment des galénistes, qu'il avoit attaqués sans ménagement et avec beaucoup de maladresse. Quoi qu'il en soit, il fit voile pour l'île de Chypre, avec Rimini, général de l'armée vénitienne, et passa de là à Jérusalem. Le sénat de Venise le rappela pour remplir la place de Fallope, professeur à Padoue; mais, à son retour, son vaisseau ayant fait naufrage, il fut jeté dans l'île de Zante, où il mourut de faim et de misère le 15 octobre 1564. Il étoit né à Bruxelles en 1514. Suivant Van der Linden et selon d'autres, en 1512, Vésale a publié plusieurs ouvrages; mais le plus important est celui dont nous avons parlé. Il a été imprimé à Bâle en 1555, in-fol. Cette dernière édition, augmentée et corrigée, est due à Boerhaave. L'historien de Thou rapporte de lui, « qu'étant à Paris, il se faisoit bander les yeux et présenter à volonté l'un des plus petits os du squelette humain, qu'il ne manquoit jamais de déterminer au simple toucher.» Il fit présent, en 1542, à l'université de Bâle, d'un squelette humain qu'il avoit préparé lui-même, et qu'on y conserve encore aujourd'hui. *Voyez* l'article EGMONT.

† VESLINGIUS (Jean), médecin, né à Minden, mort à Padoue en 1649, a donné divers ouvrages d'anatomie et de botanique. Les principaux sont, I. *Observationes et notæ ad Prosperum Alpinum de plantis Ægyptiis*, Padoue, 1638, in-4°. II. *Syntagma anatomica*, Francfort, in-12, 1641; réimprimé avec des Notes de l'éditeur, in-4°, Utrecht, 1696. III. *Opo-balsami vindiciæ*, Padoue, in-4°, 1664.

VESPASIEN (Titus-Flavius), empereur romain, né l'an 8 ou 9 de J. C., d'une famille obscure, à Rhéate, dans le pays des Sabins, cinq ans avant la mort d'Auguste, étoit fils de Flavius Sabinus et de Vespasia Polla, qui vivoient dans une petite maison de campagne près de Riti. Il ne rougissoit point d'avouer sa naissance, et se moquoit de ceux qui, pour le flatter, lui donnoient des ancêtres illustres. Sa valeur et sa prudence, et surtout le crédit de Narcisse, affranchi de Claude, lui procurèrent le consulat. Il suivit Néron dans son voyage de la Grèce; mais il encourut la disgrace de ce prince pour s'être endormi pendant qu'il récitoit ses vers. Les juifs s'étant révoltés, l'empereur oublia cette prétendue faute, et lui donna une armée pour les rappeler à leur devoir. Il fit la guerre dans la Palestine avec succès, défit les rebelles en diverses rencontres, prit Ascalon, Jotapat, Joppé, Gamala, etc. Toutes les autres places de la Galilée se soumirent par force ou volontairement, et une foule de captifs furent exposés en vente. Le vainqueur se prépara à mettre le siége devant Jérusalem; il disposa tout de manière à pouvoir s'emparer de cette ville; mais il ne put réussir; la gloire en étoit réservée à Titus son fils qui s'en rendit maître quelque temps après. (*Voyez* JOSEPH, n° VI.) Vitellius étant mort, il fut salué empereur à Alexandrie par son armée le 1er juillet de l'an 69 de Jésus-Christ. Il commença par rétablir l'ordre parmi les gens de guerre dont les excès et les insolences désoloient les villes et les provinces. Il eut soin sur-tout de remédier à la mollesse, l'écueil de la discipline militaire. Un jeune officier qu'il avoit honoré d'un emploi considérable étant venu l'en remercier tout parfumé, il lui dit d'un ton sévère: « J'aimerois mieux que vous sentissiez l'ail que l'essence. » La réforme s'étendit sur tous les ordres de l'état; il abrégea les procédures; il rendit inutiles les artifices de la chicane par d'excellentes lois. Après avoir travaillé lui-même à ces changemens, il embellit Rome et les autres villes de l'empire. Il répara les murs, fortifia les avenues et les mit en état de défense. Il bâtit aussi quelques villes et fit des grands chemins. Il pourvut à la sûreté des provinces frontières. Mais ce qui le distingua sur-tout des autres princes, ce fut sa clémence. Loin de faire mourir ceux qui étoient simplement soupçonnés de conspirer contre lui, il leur faisoit ressentir ses bienfaits. Ses amis lui ayant dit un jour de prendre garde à Métius Pomposianus, parce que le bruit couroit que son horoscope lui promettoit l'empire, il le fit consul, et ajouta en riant: « S'il devient jamais empereur, il se souviendra que je lui ai fait du bien.... Je plains, ajouta-t-il, ceux qui conspirent contre moi et qui voudroient occuper ma place; ce sont des fous qui aspirent à porter un fardeau bien pesant. »

Ce fut par cette modération et par sa vigilance qu'il désarma les conspirateurs qui vouloient lui enlever le trône et la vie; et le seul Sabinus (*voyez* ce mot, n° II) eut à se plaindre de la sévérité vindicative de Vespasien. Il n'étoit point ambitieux de ces grands titres dont plusieurs de ses prédécesseurs étoient si jaloux. Il refusa même long-temps celui de *Père de la Patrie* qu'il méritoit à si bon droit. Le roi des Parthes lui ayant écrit avec cette inscription : *Arsace roi des rois, à Vespasien;* au lieu de réprimer cet orgueil, il lui répondit simplement : *Flavius Vespasien à Arsace roi des rois.* Il permettoit à ses amis de railler; et lorsqu'on affichoit des plaisanteries sur lui, il en faisoit afficher aussi pour y répondre. Son penchant à pardonner ne prit rien sur sa justice. Les usuriers, ressource cruelle de la jeunesse qui empruntoit d'eux à un intérêt exorbitant, causoient la ruine de plusieurs maisons : il ordonna que quiconque auroit prêté à un enfant de famille à un gros intérêt, ne pourroit, quand la succession seroit ouverte, répéter ni l'intérêt ni le principal. Ennemi du vice, il fut le rémunérateur de la vertu. Il fit fleurir sur-tout les arts et les sciences par ses libéralités envers ceux qui y excelloient ou qui y faisoient des progrès; et il destina aux seuls professeurs de rhétorique cent mille sesterces, payables annuellement sur le trésor de l'empire. Il est vrai qu'il bannit de Rome divers philosophes dont l'insolence étoit extrême et les principes dangereux; mais il n'en eut ni moins d'amour pour les lettres, ni moins de générosité à l'égard des écrivains distingués. Il donnoit des pensions ou accordoit des gratifications à ceux qui faisoient des découvertes ou qui perfectionnoient les arts mécaniques, qui étoient aussi précieux à ses yeux que les arts libéraux. Un habile mathématicien ayant trouvé une manière de faire transporter à peu de frais dans le Capitole des colonnes d'une pesanteur prodigieuse, Vespasien paya en prince l'inventeur, sans vouloir pourtant qu'on se servît de l'invention : « Il faut, dit-il, que les pauvres vivent... » (*Voyez* DÉMÉTRIUS, n°. VIII.) L'empire fut aussi florissant au dehors qu'au dedans. Outre la Judée et la Comagène, il assujettit encore les royaumes de Lycie et de Pamphylie en Asie, qui jusqu'alors avoient eu leurs rois particuliers, et les rendit provinces de l'empire. L'Achaïe et la Thrace en Europe eurent un pareil sort. Les villes de Rhodes et de Samos, la ville de Byzance, et d'autres aussi considérables, furent soumises aux Romains. Ses grandes qualités furent ternies par une économie qui tenoit de l'avarice. N'étant encore que simple particulier, il avoit marqué beaucoup d'avidité pour l'argent; il n'en témoigna pas moins sur le trône. Un esclave à qui il refusa de donner la liberté gratuitement, tout empereur qu'il étoit, lui dit : « Le renard change de poil, mais non de caractère. » Les députés d'une ville ou d'une province étant venus lui annoncer que par délibération publique on avoit destiné un million de sesterces (125,000 livres) à lui ériger une statue colossale : « Placez-là ici, sans perdre de temps, leur dit-il en présentant sa main formée en creux; voici la base toute prête... » Vespasien achetoit souvent des marchandises pour les revendre plus cher; mais il fit en sorte qu'une partie de

ses extorsions fût attribuée à Cénis, une de ses concubines. Cette femme avoit l'esprit d'intérêt si ordinaire aux personnes de son état. Elle vendoit les charges et les commissions à ceux qui les sollicitoient, les absolutions aux accusés innocens ou coupables, et les réponses même de l'empereur. On imputoit encore à Vespasien d'employer à dessein dans les finances les hommes les plus avides, pour les condamner lorsqu'ils se seroient enrichis. Ce prince ne regardoit les financiers que comme des éponges qu'il vouloit presser après qu'elles se seroient remplies. Titus, son fils, n'approuvant point je ne sais quel impôt sur les urines, l'empereur lui présenta la première somme qu'on en avoit retirée, en lui demandant : « Cet argent sent-il mauvais ?... » La dernière maladie de Vespasien fut une douleur dans les intestins. Elle ne l'empêcha point de travailler aux affaires du gouvernement avec vivacité ; et il répondoit aux représentations qu'on lui faisoit sur cela, « Qu'il falloit qu'un empereur mourût debout. » Comme il sentoit que sa fin approchoit : « Je crois, dit-il gaiement, que je vais bientôt devenir dieu. » Il mourut âgé de 71 ans, le 24 juin de l'an 79 de Jésus-Christ, dans le même lieu où il étoit né, après un règne de dix années. L'histoire ne lui reproche que sa passion pour les femmes et pour l'argent. Il poussoit ce dernier vice jusqu'à la petitesse ; mais on l'excuse, en observant qu'il ne mit des impôts que pour dégager le trésor impérial, fort endetté lorsqu'il fut nommé empereur. *Voyez* Zénodore.

VESPUCE. *Voyez* Americ.

* VESSOR, roi d'Egypte, fut le premier qui déclara la guerre aux Scythes. Il leur envoya quelques ambassadeurs, pour les engager à se soumettre ; mais ils répondirent, « Qu'ils s'étonnoient qu'un roi aussi riche déclarât à un peuple fort pauvre une guerre dangereuse pour lui, autant qu'inutile, puisqu'il ne pouvoit espérer aucun fruit de la victoire ; qu'au reste, loin d'attendre son arrivée, ils marcheroient eux-mêmes à sa rencontre. » Aussitôt ils congédièrent les ambassadeurs, s'armèrent à la hâte, et fondirent sur les Egyptiens avec tant de précipitation, que Vessor, épouvanté, prit la fuite avec toute son armée, et se retira dans son royaume, abandonnant à l'ennemi tout son bagage.

VESTA (Mythol.). Cette déesse honorée par les Grecs et les Romains, étoit fille de Saturne et d'Ops. Les anciens distinguoient deux Vesta, l'une mère et l'autre fille de Saturne ; mais les poètes les confondent. La première représentoit la terre, sous le nom de Cybèle ; et la seconde le feu, sous le nom de Vesta. On croyoit celle-ci vierge, parce que le feu ne produit rien. Il n'appartenoit qu'à des vierges de célébrer ses mystères. Leur unique soin étoit de ne jamais laisser éteindre dans ses temples le feu éternel, gage de la durée de l'empire romain, et dont l'extinction étoit le présage des plus grands malheurs. Quand elles le laissoient éteindre, ou quand elles manquoient à leur vœu de virginité, elles étoient condamnées à être enterrées toutes vives dans une caverne profonde, où on les laissoit mourir de faim. On les appeloit Vestales. Leur nombre étoit fixé à six ; la plus ancienne s'appeloit la grande Vestale. On

les choisissoit dans les meilleures familles de Rome, depuis l'âge de six ans jusqu'à dix. Leur vœu de chasteté ne les obligeoit que pendant trente ans, après quoi elles pouvoient se marier. Le feu qu'elles entretenoient n'étoit point sur un autel ou dans un foyer, mais dans de petits vases de terre. Lorsqu'il s'éteignoit, on ne le rallumoit pas avec d'autre feu; on en faisoit de nouveau avec deux morceaux de bois qui s'enflammoient en les frottant fortement l'un contre l'autre. Le culte de Vesta, que les poètes font remonter jusqu'à Enée, fut rendu plus auguste par Numa Pompilius. On croit qu'il fut le premier qui fit bâtir à Rome un temple à cette déesse. On la représentoit sous la figure d'une femme vêtue d'une longue robe, avec un voile sur la tête, tenant d'une main une javeline un peu penchée, et de l'autre un vase à deux anses ou une lampe, et quelquefois un *palladium* ou une petite victoire.

* VESTI (Juste), médecin d'Hildesheim, né le 13 mai 1651, mort le 27 mars 1715, devint membre de la faculté d'Erfort, et y occupa successivement les chaires de botanique, d'anatomie chirurgicale et de pathologie. Voici ses principaux ouvrages, I. *Collegium chymicum Crameri etc.*, Francofurti et Lipsiæ, 1688, in-4°. II. *Œconomia corporis humani*, Erfordiæ, 1688.

* I. VESTRI (Octavien), célèbre jurisconsulte du 16e siècle, étoit d'Imola en Romagne. On a de lui, I. *Introductio in Romanæ aulæ actionem*, *etc.* Coloniæ Agrippinæ, 1573. II. *Practica in Romanæ aulæ actionem*, ibid., 1597. III. *De officiis et officialibus*, Parisiis, 1523.

*II. VESTRI-BARBIANI (Marcel), fils du précédent, né aussi à Imola en Romagne, cultiva avec succès les belles-lettres. Ayant perdu son épouse, dont il avoit eu un fils, il fut nommé par Gregoire XIV secrétaire des brefs, et occupa la même place auprès de Clément VIII et Paul V. Il mourut sous le pontificat de ce dernier. On a de lui un discours latin, *De eligendo pontifice*, où l'on trouve un goût excellent.

* VÉTÉRANI (le comte Frédéric), brave militaire, né à Urbin, commanda l'armée autrichienne dans l'expédition de l'empereur Léopold contre les Turcs. On compte parmi ses exploits la prise de Ségédin en Basse-Hongrie, et la triple défaite des ennemis en un seul jour. Il resta mort sur le champ de bataille en 1695. Il s'étoit toujours distingué par sa fidélité inviolable envers son souverain, sa probité, sa haute prudence et son courage.

VÉTILLARD (Michel-Noel-Patrice), médecin, né au Mans, mort dans cette ville en 1783, a publié quelques *Ecrits* relatifs à sa profession, tels que la *Description d'une chenille rejetée vivante par un vomissement*; des *Mémoires sur le seigle ergoté, et les funestes effets de la vapeur du charbon*; une *Histoire des maladies dissentériques qui ont affligé le Maine en* 1779. On a encore de lui *Règles du Médiateur*, 1752, in-12.

* VÉTIUS (Théodore), médecin de la ville de Hoorn, où il avoit vu le jour, florissoit au commencement du 17e siècle. Il étoit distingué par ses connoissances,

et jouissoit d'une considération méritée parmi ses concitoyens. Il a laissé en hollandais une *Chronique* estimée de sa ville natale, imprimée pour la première fois en 1604, in-8°. Elle a eu plusieurs éditions; la dernière est de 1740, in-4°, à Hoorn. On a encore de lui quelques *poésies latines*. Le morceau le plus considérable en ce genre est un poème héroïque, intitulé *Westfrisia*, in-4°, 1617. Il est mort en 1630, s'étant fait à lui-même cette épitaphe :

*Vetius hic recubat, cui forsan fata dedissent*
*Nonnullum a studiis nomen habere suis.*
*Pæconia ars vetuit dum multis millibus unum*
*Ægrorum medica cogit adesse manu.*

* VÉTRANI (André), médecin de Palerme, né en 1625, et mort le 24 mars 1689, embrassa vers la fin de ses jours l'état ecclésiastique et s'y avança beaucoup. On a de lui, I. *Medicum discrimen de leprâ gallicâ*, Panormi, 1657, in-4°. II *Amussis medicamentaria ad usum pharmacopolarum Panormi*, ibidem, 1655, in-4°.

VÉTRANION, général de l'armée romaine sous Constance, né dans la Haute-Mœsie, avoit vieilli dans le métier des armes. Regardé comme le père des soldats, il fut revêtu par son armée de la pourpre impériale à Sirmich dans la Pannonie le premier mai 350. Magnence s'étoit révolté dans le même temps. Constance marcha contre l'un et l'autre, et ayant eu une entrevue avec Vétranion dans la Dacie, il le traita d'abord en souverain, et le détermina ensuite à quitter le trône. Vétranion obtint de grands biens, pour pouvoir mener une vie convenable au titre qu'il avoit porté. Il se retira à Pruse en Bithynie, où il vécut encore six années dans un exercice continuel de piété et de bonnes œuvres. Il avoit régné environ six mois. Son abdication prouve assez quel étoit son caractère. On remarquoit en lui cette simplicité et cette grandeur d'ame des anciens Romains dont il avoit l'air; mais il étoit si peu lettré, qu'étant parvenu à l'empire il fut obligé d'apprendre à écrire pour savoir signer son nom.

* VETRONIUS-TURINUS, courtisan de l'empereur Alexandre, abusa de la familiarité qu'il avoit avec ce prince, et disoit hautement qu'il étoit son favori, et qu'il pouvoit en obtenir tout ce qu'il vouloit. Il commença par trafiquer de sa prétendue faveur, et tira de grandes sommes d'argent de ceux qui recevoient quelque grace de l'empereur, quoiqu'il ne fît effectivement rien pour eux. Alexandre, informé de ce qui se passoit, voulut éclaircir la vérité. Il ordonna à un homme dont il connoissoit la fidélité de solliciter auprès de Turinus une grace très-importante. Celui-ci promit de s'employer pour lui, exagéra les difficultés de l'entreprise, et attendit que le prince eût accordé ce que l'on sollicitoit. Alors il obligea son client, en présence d'un grand nombre de témoins, de lui donner une forte récompense, quoiqu'il n'eût jamais parlé à l'empereur de son affaire. Alexandre le fit emprisonner, et l'ayant convaincu d'imposture, ordonna qu'il fût attaché à un poteau, qu'autour de lui on allumât du foin et du bois vert; tandis qu'un héraut crieroit : Le vendeur de fumée est puni par la fumée. Ce malheureux finit ainsi ses jours l'an 210.

VETTORI. *V.* VICTORIUS, n° II.

VÉTURIE, mère de Coriolan, fut envoyée vers son fils qui assiégeoit Rome avec Volumnie sa femme, et ses deux enfans. Le vainqueur avoit été jusqu'alors insensible aux prières; mais dès qu'il aperçut sa mère : « O Patrie ! s'écria-t-il, vous m'avez vaincu et vous avez désarmé ma colère, en employant les prières de ma mère, à qui seule j'accorde le pardon de l'injure que vous m'avez faite; » et aussitôt il cessa ses hostilités sur le territoire romain.

VEUGLES. *Voyez* VLEUGHELS.

VEYSIÈRE. *Voy.* CROZE.

VEZINS (N. de), lieutenant de roi dans le Quercy, se distingua dans le temps de la Saint-Barthélemi par une action de générosité digne d'être conservée dans l'histoire. Il etoit prêt à sortir de Paris pour s'en retourner dans sa province, au moment que commença cette tragédie horrible. Ayant appris qu'un gentilhomme calviniste de son pays avec lequel il étoit très-brouillé alloit être enveloppé dans le massacre, il va le trouver le pistolet à la main : « Il faut obéir, lui dit-il d'un air farouche, suivez-moi ». Ce gentilhomme plus mort que vif, suivit jusque dans le Quercy le lieutenant de roi qui ne lui dit pas un mot dans tout le chemin. Alors de Vezins rompant le silence : « J'aurois pu me venger de vous, lui dit-il, si j'eusse voulu profiter de l'occasion; mais l'honneur et votre vertu m'en ont empêché. Vivez donc par la faveur que je vous fais; mais croyez que je serai toujours prêt à vider notre querelle par la voie reçue, comme je l'ai été à vous garantir d'une perte inévitable. » Et dans le moment, sans attendre de réponse, il pique et s'éloigne à toute bride, laissant au gentilhomme le cheval qu'il lui avoit fourni pour faire la route, sans vouloir le reprendre lorsqu'il lui fut renvoyé, ni même en recevoir le prix.

VEZOU (Louis-Claude de), ingénieur, historiographe, généalogiste du roi, de l'académie de Rouen, mort le 28 mai 1782, publia divers ouvrages. Le plus connu est son *Tableau généalogique des trois races des rois de France*, qu'il publia en 1772. Il donna, deux ans après, en 1774, le *Tableau généalogique de la Maison de Bourbon.*

* VEZZANI (Jacques), né à Reggio en 1580 d'une famille honnête, vint à Rome, à l'âge de 21 ans, et y perfectionna son éducation. De retour dans sa patrie, il prit les ordres sacrés, et ouvrit une école pour quelques jeunes gens nobles. Au bout de plusieurs années, il occupa une chaire de belles-lettres à Reggio, la quitta pour aller à Carat-Maggiore, puis à Gênes, et revint dans sa ville natale, où il mourut au mois de mars 1645. Il fut estimé de tous les savans d'Italie, qui entretinrent avec lui une correspondance intime. On a de lui plusieurs volumes de *Lettres latines*, de *Discours* et de *Poësies*, où l'on trouve une pureté de style digne des meilleurs écrivains de cette langue.

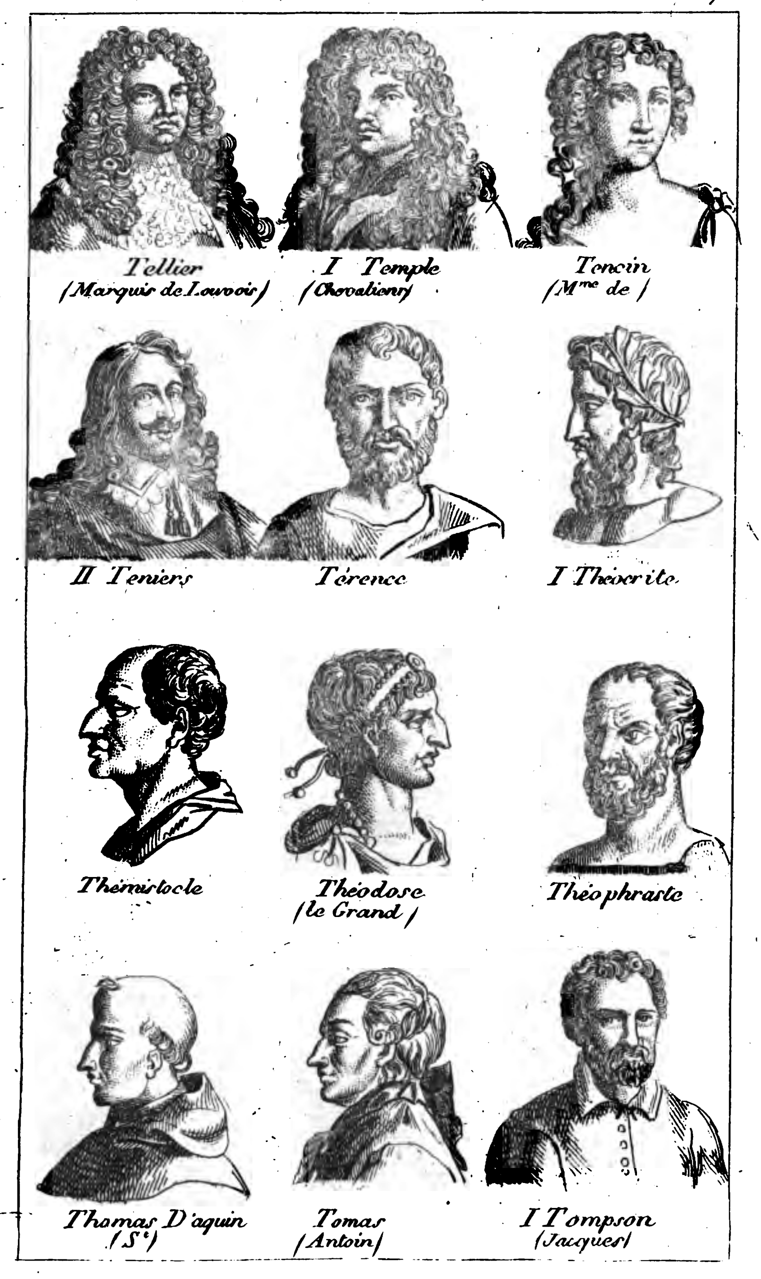
* VEZZOSI (Antoine-François), savant clerc régulier des théatins, né d'une famille noble d'Arezzo, se distingua dans son ordre par sa profonde érudition. Il passa la majeure partie de sa vie à Rome, où il professa l'histoire ecclésiastique, devint exa-

minateur des évêques, chef de l'ordre des théatins, etc., toutes dignités qu'il dut à son mérite. Clément XIII, convaincu de son mérite éminent, voulut lui conférer la pourpre, mais il la refusa. Il mourut à Rome en 1785. On a de lui, I. *Opera omnia biblica, theologica*, etc. *cardinalis Thomasii recensita*, Romæ, 1754, in-4°. II. *De laudibus Leonis X, oratio*, ibidem, 1752. III. *Ecrivains de l'ordre des clercs réguliers des théatins*, ibid., 1780.

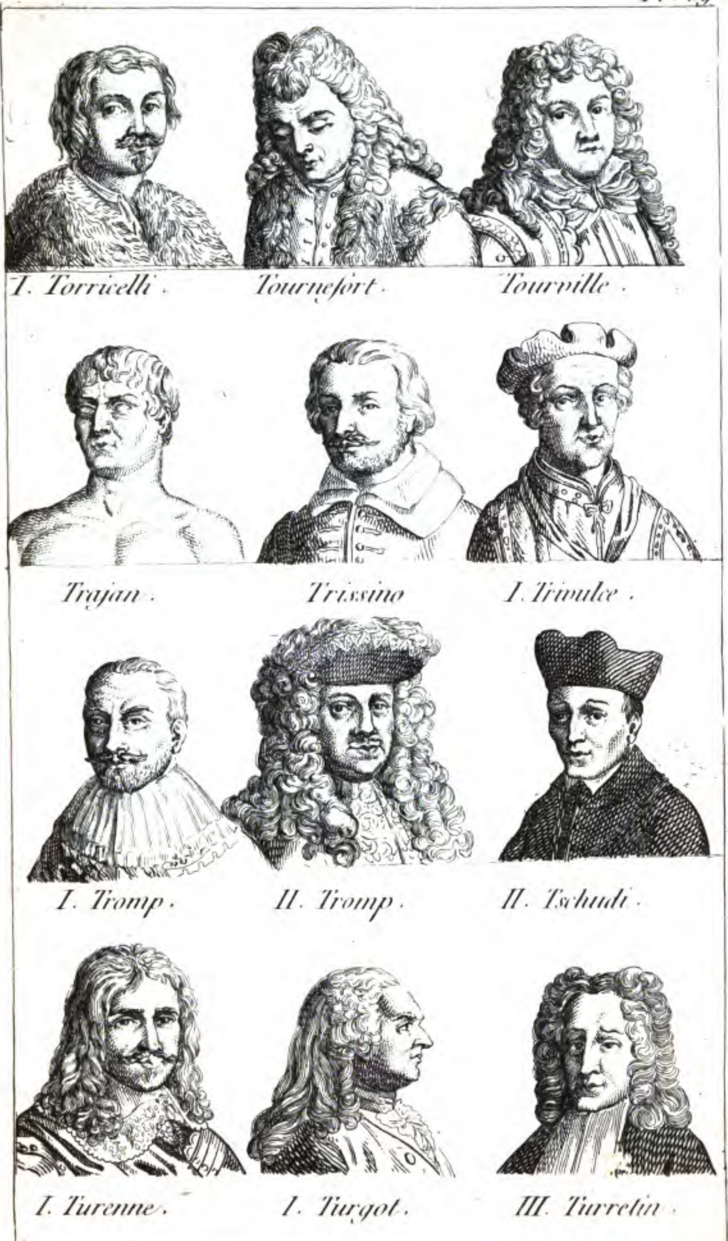
## ERRATUM.

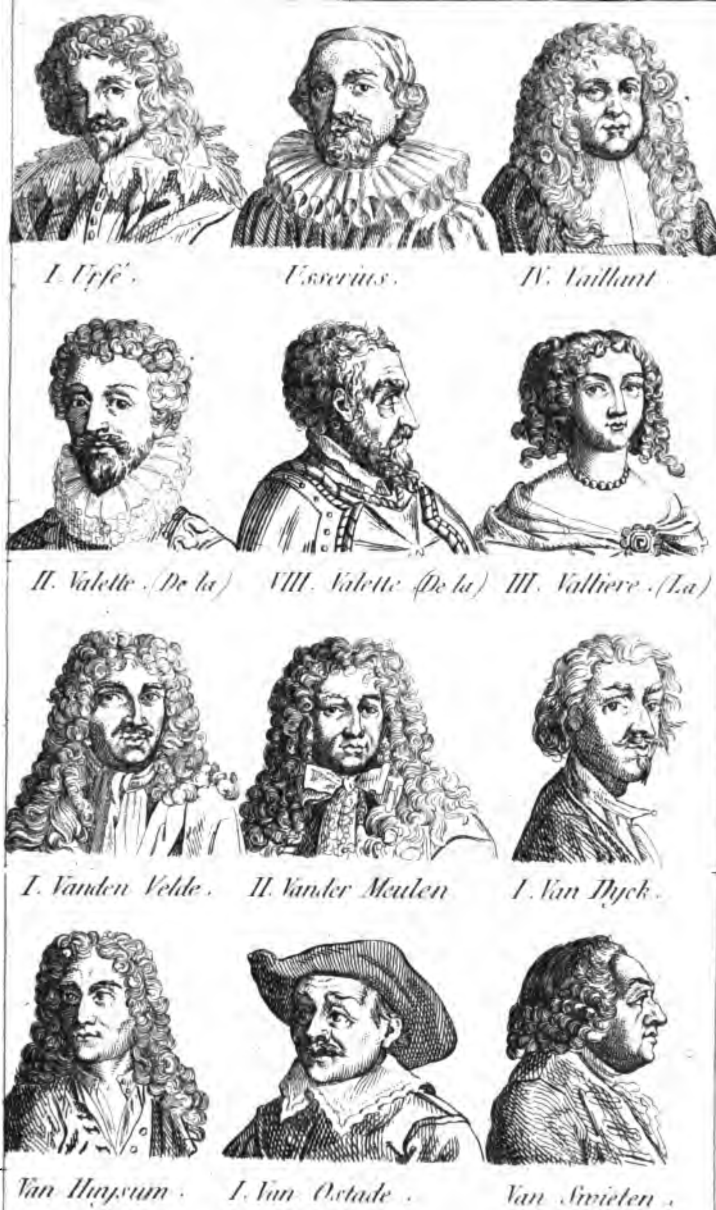
II. VALLET (Pierre), *lisez* : II. VALLET (Paul-Joseph).

FIN DU TOME DIX-SEPTIÈME.


Tellier
(Marquis de Louvois)
I Temple
(Chevalier)
Tencin
(Mme de)
II Teniers
Térence
I Théocrite
Thémistocle
Théodose
(le Grand)
Théophraste
Thomas D'aquin
(St)
Tomas
(Antoin)
I Tompson
(Jacques)


III Thou
(Jacques Auguste de)
I Thouret
(Jacque Guillaume)
Thucydide
I. Tibere
Tycho-brahé
I Tilli
(Jacques Comte de)
Tillotson
I Tintoret
Tite ou titus
Tite-live
Titien
(le)
Toiras


I. Torricelli.
Tournefort.
Tourville.
Trajan.
Trissino
I. Trivulce.
I. Tromp.
II. Tromp.
II. Tschudi.
I. Turenne.
I. Turgot.
III. Turretin.


I. Urfé.
Usserius.
IV. Vaillant
II. Valette (De la)
VIII. Valette (De la)
III. Valliere (La)
I. Vanden Velde.
II. Vander Meulen
I. Van Dyck.
Van Huysum.
I. Van Ostade.
Van Swieten.

7



*Vaucanson.* — *II. Vegas.* — *II. Vendôme.*

*Verbiest.* — *II. Vernet.* — *Verniquet.*

*Vertot.* — *Vesale.* — *Vespasien.*

*Victor Amédée.* — *Vida.* — *Vignole.*

